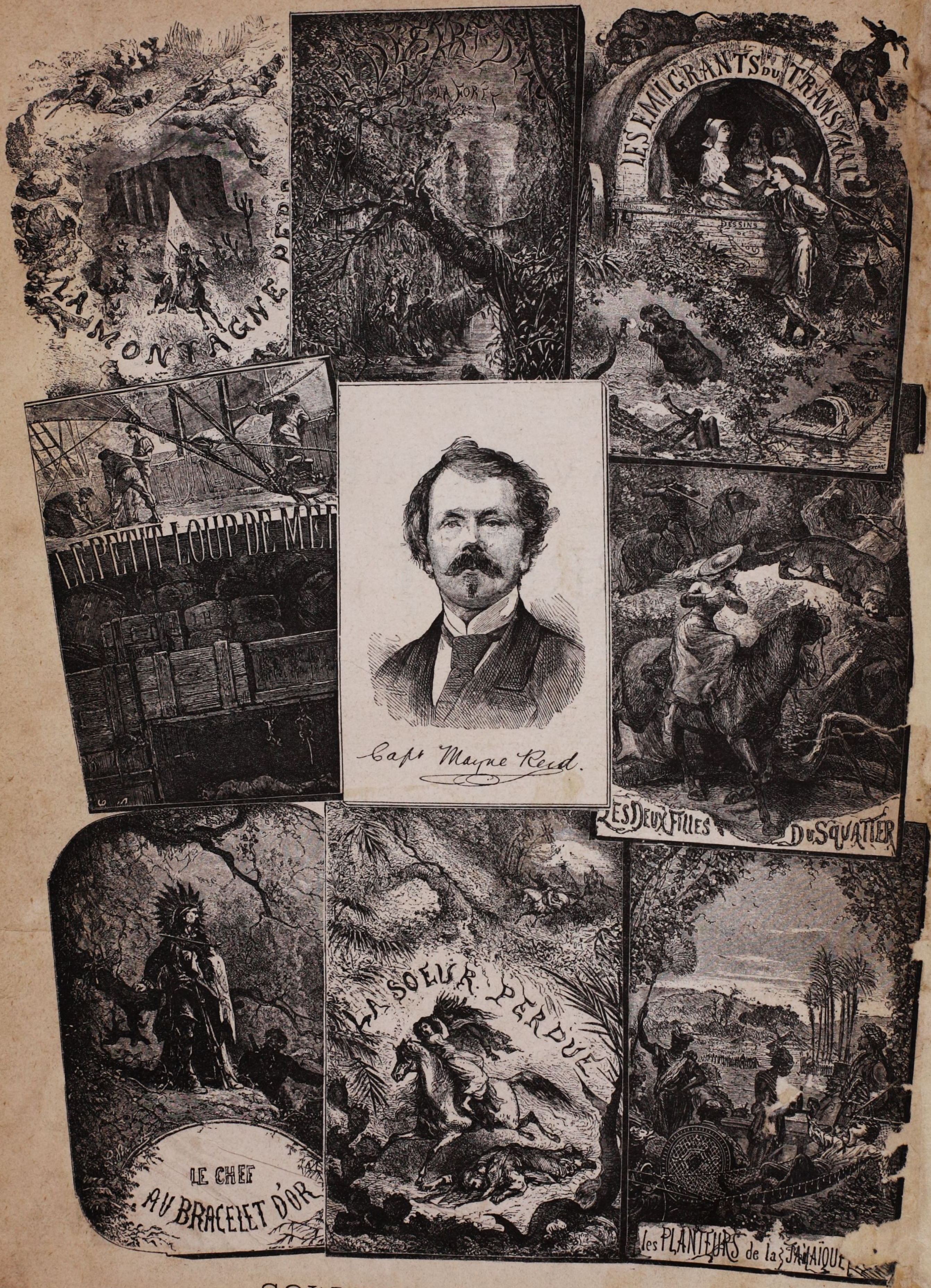
MAYNE-REID

AVENTURES
DE TERRE
ET DE MER

AVENTURES
DE TERRE ET DE MER

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

200 ILLUSTRATIONS

PAR

RIOU, J. FÉRAT, L. BENETT, J. DAVIS



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

PARIS. — IMP. GAUTHIER-VILLARS ET FILS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

PRÉFACE

Parmi les conteurs qui, depuis un demi-siècle environ, se sont donné la mission d'écrire pour la jeunesse, Mayne-Reid est un des premiers et des plus remarquables. C'est lui qui, avec un rare coup d'œil, comprit que le temps des fadeurs littéraires était passé, et qu'à une jeunesse curieuse de lecture, il fallait des aliments intellectuels différents de ceux qui lui avaient été jusqu'alors distribués.

Les Anglais ont des possessions dans toutes les parties du monde, et leur langue est de beaucoup la plus répandue de toutes, puisque, en dehors de l'empire colonial, elle est celle de cinquante millions d'Américains des États-Unis. Leurs enfants, sinon tous, la plupart d'entre eux, sont destinés à faire leur carrière ou leur fortune en dehors de la mère-patrie. C'est ce qui a porté Mayne-Reid à penser que, dès leur plus jeune âge, il n'était pas inutile, bien au contraire, de les initier aux coutumes, aux mœurs de toutes les régions sur lesquelles l'Angleterre étend sa domination, de les leur faire connaître d'une façon agréable, c'est-à-dire indépendamment de toute prétention scientifique et didactique, dans leur configuration, leur orographie, leurs produits, leur industrie propre, et surtout dans leurs faunes et leurs flores particulières.

A ces divers points de vue, rien n'est mieux compris que l'ample série de ses ouvrages, si connus sous le titre collectif d'*Aventures de Terre et de Mer*. Ce fut une complète révolution dans la littérature de la jeunesse, ou, si l'on veut, une évolution, et il était indiqué qu'un éditeur aussi perspicace que J. Hetzel, doublé d'un écrivain aussi distingué que P.-J. Stahl, songeât à transporter chez nous, en les adaptant plutôt qu'en les traduisant, des œuvres de valeur vraiment propres à être appréciées par le jeune public français, — un public qui n'existait pas alors, mais que l'éditeur suscita.

Dans les livres de Mayne-Reid on ne trouve, en effet, rien d'abstrait, rien qui puisse fatiguer l'attention, surtout dans les adaptations telles que les a comprises J. Hetzel, et telles qu'elles ont été exécutées, ou par lui-même, ou sous son impeccable direction. Le jeune public anglais n'est pas rebuté par des longueurs qui fatiguent le nôtre, par des digressions, souvent interminables et qui nuisent à l'action, selon notre manière de voir. Mais, à travers ces longueurs, que de choses charmantes et instructives à la fois, dont les plus hardies ne sauraient froisser aucune susceptibilité.

Il était absolument impossible qu'un homme qui s'assignait pour but d'instruire la jeunesse, en l'amusant, ne fût pas attiré par ces récits, très répandus de l'autre côté du détroit, et qui, grâce à lui, ont conquis, chez nous, une vogue presque aussi éclatante et également durable.

Les ouvrages de Mayne-Reid sont très nombreux; si nous ne nous trompons, on n'en compte pas loin de soixante, diversement intéressants. Il fallait opérer une sélection dans cet immense bagage, et, en outre, ré-

duire les œuvres choisies à des proportions acceptables pour nous, en leur donnant un surcroît de mouvement et de vie. Nul n'était mieux apte à une telle besogne que P.-J. Stahl, un de ces vaillants écrivains qui joignent au souci du lecteur le respect d'eux-mêmes, et n'ont jamais rien livré au public que n'eût préalablement approuvé leur propre jugement. Une telle délicatesse littéraire est de nos jours devenue peu commune. Alors, elle était presque de règle, et n'était point compté, en qualité d'homme de lettres, quiconque y contrevenait.

C'est ainsi qu'il fit pénétrer, en France, en accentuant encore ce qu'ils ont de charme et de séduction, les ouvrages les plus appréciés du conteur anglais, ceux qu'il avait jugés devoir faire bonne figure en compagnie des livres originaux qu'il publiait, et qui prenaient dès lors une place prépondérante.

Il y a, dans l'œuvre de Mayne-Reid, deux genres de romans : l'un comprend uniquement des récits d'aventures de chasse ou de pêche, sans l'ombre d'intrigue. Les chapitres se suivent, rattachés entre eux, par un lien très sommaire, à peu près suffisant pour un semblant d'action. C'est à cet ordre de compositions qu'appartiennent les *Émigrants du Transwaal*, les *Vacances des jeunes Boërs* et les *Chasseurs de girafes*. L'auteur y est avant tout préoccupé de n'omettre aucun des produits du sol où ses héros opèrent et de faire connaître, par quelques types, les races ou familles, qui peuplent, en si grand nombre, les vastes étendues de l'Afrique méridionale, notamment le Transwaal et ses sauvages contrées, qui présentèrent tant de surprises et tant de dangers aux premiers immigrants.

Ailleurs, et dans des œuvres plus romanesques, Mayne-Reid a donné carrière à son imagination, tout en restant fidèle à son programme de vulgarisation. L'action se complique dans les *deux Filles du Squatter*, les *Chasseurs de chevelures;* l'intrigue se corse, on trouve ici et là un éclair de passion, mais toujours discrètement exprimée, juste ce qu'il faut pour plaire à un jeune public, sans éveiller, chez lui, non pas une idée seulement douteuse, mais des réflexions qui font travailler ces frêles imaginations et finissent par susciter parfois des curiosités fâcheuses.

Non, rien de pareil dans les livres de Mayne-Reid. Ce que l'on y rencontre, c'est l'honnêteté même, avec le charme d'inventions successives et cette couleur locale toujours si bien observée, en quelque sorte si vécue, et qui doit séduire, du premier coup, des esprits neufs, curieux des choses aventureuses et charmés de voyager, avec un si bon guide, dans des régions ignorées d'eux jusque-là.

Ils sont nombreux dans l'œuvre de Mayne-Reid, ces attrayants récits, comme *le Chef au Bracelet d'Or*, la *Montagne-Perdue*, etc. Il en faudrait citer bien d'autres, où l'auteur met en présence, avec une habileté rare, les derniers fils de la race indigène et les pionniers qui surviennent, pour troubler leur quiétude séculaire et défricher, dans le but de lui arracher la fortune, un sol vierge, tout rempli de richesses mortes, c'est-à-dire jusqu'alors dédaignées et par conséquent inutilisées. C'est en quelques endroits, une sorte d'évocation historique. Ailleurs, ce sera, aux yeux du lecteur surpris, l'apparition subite de contrées merveilleuses, presque abandonnées, paradis terrestres progressivement conquis par l'activité de la race blanche, et dont la transformation, si heureuse pour la prospérité générale, ne va pas sans une certaine mélancolie, inspirée par la contemplation des vastes espaces et aussi par l'idée de civilisations effacées ou en train de disparaître.

La lecture des œuvres de Mayne-Reid est, comme on le voit, très variée dans son ensemble, et aussi instructive que pleine d'attrait et de poésie exotique. On n'en trouverait point, aujourd'hui même, de meilleure et de mieux appropriée aux préoccupations de notre époque, soucieuse de colonisation, et où les idées d'émigration se développent, sous l'impulsion de causes diverses que nous n'avons point à rechercher ici

N'est-ce point le moment précis de présenter ces livres, si abondants de renseignements utiles et pratiques, malgré leur apparente fantaisie, sous une forme nouvelle, plus abordable, et de les faire pénétrer dans un milieu pour lequel ils sont inconnus, mais qui les appréciera et en tirera bénéfice, soit pour son instruction présente, soit pour des projets ultérieurs ? Les œuvres de valeur ont la vie longue, et, quand leur vogue est établie, c'est pour longtemps. Mayne-Reid est de ceux qui ne seront jamais oubliés ni délaissés. Dans nos jours démocratiques, où l'instruction générale est répandue à pleines mains, il semble bon, sinon nécessaire, d'ouvrir aux livres utiles, ayant toutefois qualité d'art, l'accès de certaines couches plus humbles, c'est-à-dire moins riches, et où, très souvent, on ne lit pas assez, parce qu'on n'en a pas le moyen. Et, s'il est vrai, comme nous en sommes persuadés, que les honnêtes et saines lectures exercent une influence heureuse et même, dans certains cas, féconde, il n'est pas douteux que les livres de Mayne-Reid ont place parmi les meilleures, et qu'il y a quelque opportunité à les faire mieux connaître, c'est-à-dire à les vulgariser davantage, ou, si on le préfère, à les démocratiser.

CHARLES CANIVET.

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

TABLE



LE
CHEF AU BRACELET D'OR

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LE CHEF AU BRACELET D'OR

ADAPTATION PAR ANDRÉ LAURIE



ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE

LE
CHEF AU BRACELET D'OR



Le jeune homme revint vers le banc. (Page 4.)

CHAPITRE I

LA GARDE MONTANTE

C'est l'heure de la garde montante à l'École militaire de West-Point[1], par une belle matinée de juin.

Les élèves ou *cadets*, en uniforme gris, rangés en ligne et silencieux, regardent droit devant eux, à la distance réglementaire de quinze pas, tandis qu'un officier les passe en revue.

L'un après l'autre, ils présentent leur fusil à l'inspecteur, à mesure qu'il avance sur la

1. Dans l'État de New-York, sur l'Hudson, à un mille environ de la ville de Garrison.

ligne, et celui-ci, saisissant l'arme d'un mouvement brusque, l'examine avec des yeux furibonds. Quand il la rend à l'élève, on pourrait croire, à sa mine féroce, qu'il a quelque envie de la lui jeter à la tête.

A première vue, toutes ces tailles élancées et ces boutons étincelants au soleil semblent appartenir à un type unique.

Immobiles et impassibles, ces figures imberbes paraissent n'avoir pour but que d'effacer leur individualité.

Par instants, il arrive qu'un des élèves détourne furtivement les yeux de la fameuse distance réglementaire, pour les porter sur un groupe de jeunes filles qui assistent à la parade un peu en arrière de l'officier commandant. Pas une tête ne bouge, mais naturellement les regards sont plus malaisés à plier à l'obéissance passive.

« Voyez donc comme ils sont drôles, Juliette, dit à demi-voix l'une de ces gracieuses spectatrices à sa voisine. Ne dirait-on pas qu'ils ont avalé chacun une baguette de fusil? Qui aurait pensé qu'ils pussent subir une telle métamorphose, à les voir au bal, la nuit dernière, chez le général?

— Que vous êtes enfant, ma chère! Ils sont toujours ainsi à la parade, » répond Juliette d'un ton de supériorité.

Il est tout naturel que cette jeune personne soit la mieux informée des deux, car il y a déjà trois semaines qu'elle est à West-Point, tandis que son amie n'est arrivée que d'hier et sort de pension.

« Et que dit-il maintenant? reprend celle-ci en voyant l'officier à taille de guêpe s'arrêter court devant un des cadets et élever durement la voix.

Juliette serra le bras de sa compagne.

« Écoutez donc, et vous le saurez, Nettie.

— Que signifie ceci, monsieur? » demande l'officier en désignant du doigt sur le plastron du jeune élève une place où un bouton de cuivre manque à l'appel.

Le cadet ainsi interpellé est un grand garçon à la taille mince et bien prise, aux cheveux blonds, à la figure ouverte et intelligente. Il rougit jusqu'aux yeux et regarde son plastron. Ce n'est que trop vrai! Un bouton manque.

« Je l'aurai égaré, monsieur, » dit-il tout confus.

— Hors des rangs!... Oser se présenter ainsi à la garde montante!... Vous allez à l'instant vour rendre aux arrêts et dire au sergent de vous remplacer! »

Sans répliquer un mot, le délinquant met son arme sur l'épaule et fait trois pas en arrière. Puis, pivotant sur ses talons, il fait demi-tour à droite et marche vers la caserne, aussi raide que s'il était encore au peloton d'exercice.

Cependant l'officier, tout rayonnant de vertueuse satisfaction, poursuit sa revue.

« Qu'y a-t-il donc, Juliette? Qu'a donc fait ce pauvre jeune homme, et pourquoi l'autre le renvoie-t-il ainsi? » reprend la petite curieuse.

Juliette voudrait bien avoir l'air de savoir le fin mot de la scène; mais le fait est qu'elle n'est pas sur ce point plus savante que son amie.

« Il l'aura sans doute chargé de quelque commission, » répond-elle évasivement.

Mais il y a auprès d'elle un grand et gros gaillard à la face rouge, qui sourit de son erreur et se charge de la rectifier.

« Ce cadet a été envoyé aux arrêts, pour s'être présenté à la garde montante avec un bouton de moins à son plastron que ne l'exige l'ordonnance.

— Un bouton de moins! s'écrie Nettie; comment! on les punit pour si peu!... Mais, Cornélius, vous devez vous tromper... Puisque ces messieurs ont l'habitude d'offrir ainsi de leurs boutons d'uniforme en souvenir à leurs danseuses, comme on offre un bouquet... Juliette en a au moins une douzaine. »

M. Cornélius Van Dyck est devenu encore plus rouge qu'à l'ordinaire et a jeté un regard assez dépité sur sa cousine Juliette.

« Une douzaine? fait-il. Et il y a à peine trois semaines qu'elle est ici!

— Tiens! j'en ai bien un déjà, moi, qui ne suis ici que d'hier.

— Vous êtes toutes les mêmes, dit le jeune homme à la face congestionnée. Toutes tant que vous êtes, vous verriez volontiers un héros dans chacun de ces blancs-becs! Dieu merci, quant à moi, je n'aurai pas à subir quatre ans d'un esclavage pareil au leur pour entrer dans l'armée... »

Nettie fit une petite moue malicieuse qui ne serait peut-être pas très convenable chez une grande personne; mais, après tout, elle sort à peine de pension, et Cornélius est son cousin.

« Oh! oh! dit-elle, prenez garde que les raisins ne soient trop verts!... Il n'est pas encore si sûr que vous puissiez passer votre examen!...

— Grand merci de votre aimable opinion! Mais je l'ai passé pas plus tard qu'hier. Sans doute vous seriez fort aise que j'eusse échoué?

— Vous avez passé votre examen, — vraiment? Ah! par exemple, j'aurais voulu voir cela! dit-elle d'un ton qui montre assez que c'est entre eux deux une guerre ouverte.

— Je l'ai passé, — c'est le point capital! — répond Cornélius d'un ton triomphant. Je vous demande un peu à quoi bon venir s'abêtir à West-Point, quand on peut entrer dans l'armée sans se donner tant de mal? Une bonne poignée de dollars, voyez-vous? il n'y a rien de tel!... Avec une poignée de dollars, vous pouvez acheter un cheval, une voiture, une place au congrès, n'importe quoi!

— Excepté de la considération, excepté de l'esprit, pourtant!... »

Cette fois, Cornélius est piqué au vif, et il se détourne en sifflotant. Quant à Nettie, elle paraît fort satisfaite d'elle-même, et, tandis que le bataillon défile, elle demande à Juliette :

« Qu'est-ce que cela signifie donc, aux arrêts?

— Eh bien, c'est la prison militaire, ma chère, un cachot, une espèce de cave, je crois, où l'on jette ces pauvres cadets pour les punir... Mais ils s'en moquent joliment! »

En dépit de cette assurance, Nettie est évidemment troublée de ce qu'elle vient d'apprendre, et il est aisé de voir qu'un petit remords pèse sur sa conscience.

. . . .

Nous sommes à l'après-midi du lendemain, — un samedi, — jour de demi-congé pour l'Académie militaire, — et les terrains de manœuvres sont déserts. Le cadet qui a été puni hier monte mélancoliquement sa garde devant la porte. Son uniforme est en règle aujourd'hui. Le fameux bouton a été remplacé, la tunique est sans tache et le pantalon blanc resplendit au soleil.

Il est trois heures et le thermomètre marque 96 degrés (Fahrenheit) à l'ombre. Le cadet n'en est pas moins boutonné jusqu'au menton, et son cou est emprisonné dans un énorme col de crin. Il va et vient dans cette lumière aveuglante, sentinelle unique, perdue dans le vide de la place. Il est aisé de deviner qu'il est là par punition, — et, en effet, c'est un *extra* qu'il monte, comme on dit à West-Point, au lieu d'avoir sa demi-journée à lui et de s'amuser à sa guise.

La chaleur est si accablante qu'il faut véritablement, pour être dehors, ne pas pouvoir faire autrement. Le délinquant lui-même ne peut s'empêcher de s'arrêter un instant, à chaque tour de promenade, quand il arrive à l'ombre des grands ormeaux qui s'élèvent devant l'Académie. Aussi est-il justement étonné de voir poindre tout à coup, au bout de l'avenue, une jeune fille qui, seule, se dirige vers lui, en robe blanche, avec une ombrelle doublée de bleu.

Tout en poursuivant sa promenade solitaire il murmure entre ses dents :

« Il faut vraiment avoir bien envie de se promener, pour sortir par ce soleil-ci! »

En arrivant au terme de sa course, l'infortuné planton peut constater que la jeune fille approche.

Il ralentit le pas, s'arrête un instant, puis tourne sur ses talons, et reprend sa marche en sens inverse, comme s'il n'avait pas remarqué la gracieuse apparition qui s'avance vers lui.

Celle-ci n'en continue pas moins de suivre son chemin derrière le jeune homme, et, en le voyant marquer le pas avec une régularité automatique, elle ne peut s'empêcher de murmurer :

« Le pauvre garçon!... S'il est permis de lui faire faire un pareil service!... Ce devrait être défendu!... »

De nouveau il a fait demi-tour, et maintenant il revient vers elle. Mais ses yeux sont fixés droit devant lui, comme s'il ne voulait pas voir le regard compatissant et le sourire amical qu'elle lui adresse.

« Il est fâché, se dit-elle, et il a ma foi bien raison. Mais c'est à moi de lui faire mes excuses... »

Et tout aussitôt, d'une petite voix douce :

« Monsieur Armstrong! dit-elle, monsieur Armstrong! »

Le cadet a tressailli et regardé de son côté. Un instant il oublie de se tenir au port d'arme et marche comme un mortel ordinaire. Mais presque aussitôt, reprenant possession de lui-même et se redressant :

« Il est défendu de parler sous les armes! dit-il. Oh! c'est vous, miss Nettie Dashwood.

Excusez-moi, je vous en prie. Mais je ne dois pas m'arrêter... »

On pourrait démêler, dans le ton de sa voix, quelque chose comme une trace de désappointement. Peut-être avait-il cru d'abord reconnaître une autre interlocutrice. Mais la jeune fille ne veut même pas apercevoir cette nuance.

« Je suis vraiment désolée, monsieur, reprend-elle, que vous ayez été puni à cause de moi... Voici votre bouton que je vous apporte... Me pardonnerez-vous d'avoir été la cause de tout cet ennui? »

Ce disant, elle lui tend un bouton d'uniforme, — l'innocent bouton dont l'absence a valu au jeune cadet cette faction supplémentaire.

L'élève Armstrong, cadet de troisième classe, la regarda un instant avec étonnement.

« Comment! c'est à vous?... dit-il à la fin. Je croyais... Mais c'est vrai, miss Nettie, c'est bien à vous que j'ai donné ce bouton?

— Mais oui, vraiment. Et je vous assure que je ne me doutais guère, en vous le demandant, de ce que cette libéralité vous coûterait!... Je croyais que vous autres, messieurs les cadets, en aviez toujours une provision à offrir à vos danseuses!... Ma cousine Juliette en a un si grand nombre! et elle m'a dit que c'était parmi ces demoiselles à qui en obtiendrait le plus... Je ne savais pas que celui-là vous manquerait assez pour que, faute d'avoir pu le remplacer, vous pussiez être puni... »

Pendant ce colloque, le jeune planton, assez mal à l'aise et craignant d'être aperçu par quelque officier, n'a pas cessé d'aller et venir comme s'il montait régulièrement sa garde. Il ne peut pourtant s'empêcher de rire de la naïveté de la fillette, et, se tournant vers elle pour lui montrer que son uniforme était remis au complet :

« Vous voyez qu'il ne me manque plus, miss Nettie, dit-il. C'est mon étourderie qui m'a valu ma punition, et il n'y a pas du tout de votre faute. Et après tout, une faction de plus ou de moins... cela ne vaut pas la peine de vous inquiéter! Je vous en prie, attendez là un instant, pendant que je fais mes cent pas. Veuillez vous asseoir sur ce banc... je ne dois pas m'arrêter plus longtemps. »

Avant même qu'elle ait bien compris ces paroles, il est déjà parti et s'éloigne au pas, juste au moment où un officier en petite tenue sort de l'Académie, un éventail de plumes à la main. Il est si gros et si gras, l'officier, qu'en traversant la place pour se rendre au *bar* voisin, il paraît prêt à fondre, en dépit de son pantalon blanc et de son panama. Par bonheur, c'est un homme à tête grise; il ne remarque même pas la présence de la jeune fille, et il appartient au commissariat, ce qui l'empêche de faire attention à l'allure peu militaire de la sentinelle.

A peine son pantalon blanc a-t-il disparu dans l'entrebâillement de l'estaminet, que le jeune homme revient vers le banc déserté si précipitamment, et, après s'être assuré qu'il n'y a personne en vue :

« Vous me pardonnerez de vous avoir quittée si vite, miss Nettie, dit-il. Mais il nous est formellement interdit de parler pendant une faction... Votre cousine, miss Juliette Brinton, va bien ce matin? »

Il a fortement rougi en articulant cette simple question; mais la jeune fille ne remarque pas cette circonstance.

« Très bien, je vous remercie... Mais dites-moi, monsieur, est-il vrai qu'aux arrêts on vous garde dans un vilain trou noir, au pain et à l'eau? »

Il se mit à rire.

« Non certes. Qui a pu vous dire de tels contes?

— Mon cousin Cornélius. C'est pourquoi j'étais si désolée de mon étourderie... Ainsi vous voulez bien que je garde ce bouton?

— Assurément, miss Nettie, et je vous prie de ne pas vous inquiéter une minute de ma punition. Et de votre côté, voudriez-vous me faire un grand plaisir?

— De tout mon cœur, dit la fillette enchantée.

— Ce serait, — ici le jeune homme rougit de plus belle, — ce serait de demander à miss Brinton si elle viendra au bal de l'École, le jour du classement, et, dans ce cas, si elle voudrait bien m'accorder la première valse. Vous ne me refuserez pas cela, miss Nettie, à moi qui suis puni pour vous?... »

« Certes, je ferai votre commission, dit-elle. Et vous, monsieur, voudrez-vous faire graver votre nom sur ce bouton, puisque vous m'autorisez à le garder?

— Le plus volontiers du monde. Donnez-le moi, et je vous le rendrai au bal.

Armstrong, qui vient de reprendre son bouton, a tout à coup sauté sur ses pieds et repris

sa promenade automatique. La jeune fille n'est pas encore revenue de l'étonnement que lui cause cette manœuvre subite, quand elle entend un bruit de pas, un cliquetis d'armes, et le piquet de garde tourne le coin de l'édifice, sous les ordres d'un grand cadet chevronné.

« Halte! Armstrong, avancez à l'ordre! » commande le caporal.

Le jeune homme se rapproche, donne le mot à voix basse et prend la file à l'arrière-garde ; puis le piquet, laissant un nouveau planton, se remet en marche.

La fillette est restée sur son banc et assiste à la scène. Comme elle lève les yeux sur le détachement, au moment où il passe devant elle, elle rencontre ceux du grand cadet chevronné, — deux yeux étincelants dont le blanc contraste avec le teint du sous-officier, cuivré comme celui d'un Indien, et ses cheveux d'un noir de jais.

« Fort beau! se dit à part la jeune fille, mais d'une physionomie singulière. »

Pendant qu'elle rentre chez sa cousine et qu'elle lui raconte son escapade, Armstrong est déjà au quartier, en train de se débarrasser de tout son attirail, en disant à son camarade, le grand cadet au teint cuivré :

« Voilà ce que j'appelle une bonne petite fille! Sais-tu, mon vieux Mac, qu'elle s'est chargée de m'obtenir la première valse de miss Brinton? Qu'est-ce que tu dis de cela? »

Le caporal Mac Diarmid, qui a déjà le nez dans un livre de trigonométrie, le relève pour répondre :

« Je dis que, le jour du classement, je m'en irai passer ma soirée au bal de Benny-Bar. »

Armstrong est redevenu sérieux.

« Si tu m'en croyais, Mac, tu renoncerais une bonne fois à ce bal public! Tu finiras par attraper un mauvais point de trop, et puis tu en seras bien fâché... Que de peines, que d'études perdues pour toi, si tu ne sortais pas de l'École avec ton grade, bien mérité d'ailleurs!

— Bah! dit Mac Diarmid avec un sourire amer, chacun s'amuse comme il peut, n'est-ce-pas? Qu'irais-je faire à vos bals, moi? A Benny-Bar, un homme en vaut un autre; voilà pourquoi j'y vais, et j'irai aussi longtemps que je n'aurai pas fait... »

Il s'arrêta comme s'il eût craint d'en trop dire.

« Fait quoi? demanda Armstrong.

— Et bien! fait... *ce que je ferai un jour ou l'autre*, tu le verras bien! s'écria Mac Diarmid avec un singulier mouvement de tête en se remettant au travail.

— Allons, allons, répondit Armstrong, quand tu seras classé à ton rang, tu ne penseras plus à tout cela. »

CHAPITRE II

DEUX ANS APRÈS

Deux ans se sont écoulés, et, pour la seconde fois, le jour du classement est revenu. Les examens sont terminés, les nouveaux officiers ont reçu leur commission et abandonné pour toujours fusil, guérite et factions.

La fête est dans son plein; sur le parquet bien ciré du Hall de l'École militaire, les accords entraînants du *Beau Danube bleu* font tourbillonner les valseurs.

De tous côtés, les officiers en grand uniforme coudoient les cadets pimpants, tandis qu'un essaim d'anges aux ailes blanches manifestent, par des regards brillants et par des conversations animées, le vif intérêt que leur inspirent en tous pays épaulettes et broderies d'or.

Autour de la porte d'entrée, se tiennent groupés les pauvres cadets de première année,

qui, n'étant pas admis encore même à la dignité de simples figurants, se morfondent dans la coulisse comme des pompiers de service, ainsi que le remarque spirituellement l'illustre Merrill.

Au milieu de ces cadets et sur les degrés mêmes, on peut reconnaître avec étonnement, sous des habits civils, à la lueur d'un clair de lune de juin, un grand beau garçon aux cheveux noirs qui, lui aussi, jette un regard curieux par la porte ouverte sur le spectacle du bal. C'est Mac Diarmid, aujourd'hui sorti de l'École, mais sans commission d'officier.

Il semble furieux, — au point d'être prêt à commettre quelque acte de folie, — et mâchonne un cigare éteint, en murmurant de vagues menaces.

Mais voici que la musique s'est arrêtée; aussitôt les invités commencent à s'égrener au dehors, empressés de sortir de cette atmosphère étouffante pour humer la fraîcheur de la nuit en faisant un tour dans les parterres. Les cadets, tout confus, ont battu en retraite, et Mac Diarmid, se mêlant à la foule des autres curieux qui sont restés autour de la porte, assiste au défilé.

Un jeune officier de cavalerie à la moustache blonde sort bientôt, ayant au bras sa danseuse, et paraît peiné d'apercevoir là Mac Diarmid, avec lequel il échange aussitôt un salut rapide, quoique affectueux.

« N'est-ce pas que c'est un superbe officier? dit quelqu'un dans la foule.

— Ce n'est pas moi qui dirai non, répond Mac Diarmid avec force. Armstrong est un travailleur et un *gentleman*. Je voudrais pouvoir en dire autant de tous ceux qui sortent d'ici... Parmi ceux-là il en est un, par exemple... Ah! le voilà! »

Il s'était brusquement interrompu en voyant deux officiers descendre les degrés et se diriger vers le bâtiment de l'état-major, en compagnie d'un vieux monsieur en habit noir, que la dignité de sa démarche et la majesté de toute sa personne désignaient comme un personnage important. Mac Diarmid avait évidemment aperçu dans ce groupe l'homme qu'il cherchait, car sa physionomie prit subitement une expression farouche, et les mots entrecoupés qui tombèrent de ses lèvres ressemblèrent à des malédictions.

Cependant tous les trois avaient tourné le coin de l'édifice. A peine avaient-ils disparu, que Mac Diarmid s'élança vivement sur leurs traces. Mais, presque aussitôt, il fut brusquement arrêté par une main qui lui prenait le bras.

» Où allez-vous donc si vite? » lui demandait-on en même temps.

Mac Diarmid, se retournant avec colère, se trouva face à face avec un petit homme trapu, coiffé d'un chapeau de paille sous lequel on distinguait la plus étrange figure avec des pommettes saillantes, des yeux percés en trous de vrille et une grande barbe roussâtre.

« C'est vous, Evan Roy? fit le jeune homme en cherchant à se dégager. Laissez-moi... J'ai à venger mon honneur!... Le traître qui m'a dénoncé, qui a brisé ma carrière, anéanti mes espérances est devant moi Lâchez-moi donc!...

— Le fils de mon père n'en fera rien, répondit le nouveau venu avec un grand calme. J'irais plutôt avec vous, car si un Mac Diarmid parle de venger son honneur, ses parents doivent le suivre... Et c'est ce qu'Evan Roy fera, pour son compte, aussi longtemps qu'il pourra mettre un pied devant l'autre... Mais quelle est donc la cause qui excite la colère du Chef?... »

Ils avaient maintenant tourné le coin de l'École, et, à quelque distance en avant sur la route, pouvaient apercevoir les trois hommes que Mac Diarmid avait suivis.

« Vous savez pourquoi et sous quel ridicule prétexte j'ai été chassé de l'École, Evan Roy? dit-il avec une fureur mal contenue, pour toute réponse à la question de son parent.

— Oh! ce n'est pas difficile à deviner! Parce que ces lourdauds de professeurs n'auront pas voulu comprendre le caractère d'un vrai gentleman, d'un noble chef de clan! articula Evan avec un ricanement de mépris... Et pourtant où était l'Académie de West-Point, je le demande, quand les Mac Diarmid sont venus de Troie avec Brutus l'Ancien et ont abordé sur les rivages d'Albion?... Ah! voyez-vous, Chef, le monde est bien changé maintenant, et cette Amérique-ci n'est guère le pays qui convient à un gentleman. »

Mac Diarmid essaya de sourire.

« Ce n'est pas de l'Amérique que je me plains, Evan Roy. Vous oubliez que c'est ma vraie patrie, celle que j'aime de toutes les forces de mon cœur... Je n'en veux qu'à cet homme que vous voyez là, devant nous,

entre les deux autres, et qui, je vous l'ai dit, est cause du naufrage de tous mes rêves, de tous mes efforts, de mon travail de quatre années!... Evan Roy, vous savez si j'apportais dans mes ambitions aucune pensée personnelle! Arriver à délivrer la race indienne, — celle de ma mère, — de la fatalité qui pèse sur elle; la relever de l'épouvantable oppression où l'ont plongée des politiques au cœur de pierre qui semblent n'avoir pour but que de l'exterminer; me faire son défenseur, son avocat autorisé, son ambassadeur auprès des blancs, et pour cela commencer par me faire un nom chez eux, par devenir quelqu'un qu'on fût obligé d'écouter... Tel était mon dessein, Je touchais sinon au but, du moins à l'entrée de la carrière qui pouvait m'y conduire, puisque, de l'avis de tous mes maîtres, j'avais le droit de compter sur un des premiers numéros de la promotion. Eh bien, Evan! cet homme, ce lieutenant, — un nommé Cornélius Van Dyck, m'a-t-on dit, — que je ne connais pas, qui peut-être ne m'a jamais vu, il lui a suffi d'un mot pour briser mon avenir, pour écraser dans l'œuf toutes mes espérances!... Étranger à l'École, il n'avait pas à se mêler de ce qui s'y passait. Mais il a vu l'occasion de faire du zèle, il est allé dénoncer en amateur une infraction insignifiante dont un autre cadet et moi nous étions coupables, et, comme on ne pardonne rien aux sang-mêlé, on m'a chassé! chassé!... Mais je me vengerai!...

— Mac Diarmid, soyez prudent... Ce traître n'est pas seul... Attendez une occasion meilleure.

— Croyez-vous que la colère me fasse perdre l'esprit, Evan? Je sais qu'il quitte West-Point ce soir, et j'attendrai toute la nuit s'il le faut... Mais voyez donc!... »

Les trois hommes avaient subitement quitté la route pour entrer dans un jardin qui s'ouvrait sur la droite devant une jolie villa. Ils s'y arrêtèrent quelques minutes pour admirer la splendeur du clair du lune.

Comme Mac Diarmid et son compagnon passaient tout auprès de la haie, ils entendirent un des officiers qui disait :

« N'est-ce pas, juge Brinton, que c'est une nuit vraiment splendide?

— Splendide est le mot, répondit une voix grave. Presque aussi belle que les nuits de Naples, où je me trouvais l'été dernier avec ma famille. Vous aurez du beau temps pour votre expédition à la frontière, colonel Saint-Aure, et je ne saurais trop féliciter mon neveu Cornélius d'en être. Est-ce que vous partez pour longtemps?

— Je n'en sais, ma foi, trop rien. Quand on s'engage dans des levées topographiques vers le Grand-Ouest, on n'en voit jamais la fin.

— Vous préférez pourtant ce service actif au travail des commissions d'examen, je suppose?

— Sans doute. Et puis on ne sait jamais, quand on va à la frontière!... Il y a les Indiens qui peuvent nous donner de l'occupation, quoiqu'ils paraissent tranquilles en ce moment. Quant à monsieur votre neveu, je n'aurai pas longtemps l'avantage de sa compagnie, car il est, si je ne me trompe, désigné pour le fort Larramie, tandis que je vais prendre le commandement du fort Lookout... »

Ici Mac Diarmid et le Highlander cessèrent d'entendre la conversation, ou du moins de pouvoir distinguer les paroles.

« Quand je vous disais, Evan, que la colère ne me fait pas perdre l'esprit! reprit l'ex-cadet comme il s'éloignait avec son acolyte. Je sais maintenant que je puis choisir mon heure. Rappelez-vous ce que je vous dis : Cornélius Van Dyck part pour la plaine, il fait partie des troupes qu'emmène avec lui le colonel Saint-Aure; il n'en reviendra pas! »

L'Écossais eut un sourire approbateur dans sa barbe rousse.

« A la bonne heure! Voilà ce que j'appelle parler en fils des preux! Bon sang ne peut mentir.

Evan Roy ne répondit pas, et ils arrivèrent en silence jusqu'à l'embarcadère du bateau à vapeur, qui allait justement déraper. A cette heure tardive, les passagers étaient rares, et ils se trouvèrent tout seuls sur le pont.

Du milieu du fleuve dont le paquebot suivait le fil, les fenêtres de l'École militaire apparaissaient enflammées de mille feux par la clarté de la lune. Ce spectacle arracha Mac Diarmid à sa sombre rêverie. Tout à coup il brandit son poing fermé vers l'édifice, en disant à demi-voix :

« Malheur à vous tous, depuis le premier jusqu'au dernier!... Je jure que je vous ferai maudire le jour où, en me chassant, vous ne m'avez laissé à la main qu'une arme pour vous combattre. »

Evan Roy le regardait, mais cette fois avec un sourire de pitié.



Mac Diarmid n'écouta que son courage. (Page 10.)

« Des menaces n'ont jamais cassé les os de personne ! remarqua-t-il assez dédaigneusement. Le chien sans voix est celui qui serre bien les crocs.

— Vous avez raison, » dit aussitôt Mac Diarmid.

Et il ajouta d'un ton contenu :

« Vous verrez bientôt si je serre bien les miens quand j'ai prise... »

Mais il n'acheva pas sa phrase.

Le jardin de Kosciusko servait, ce soir-là, de promenade aux invités de l'École militaire. C'est un grand parterre en terrasse, qui s'étend le long du champ de manœuvres et le sépare de la rive de l'Hudson.

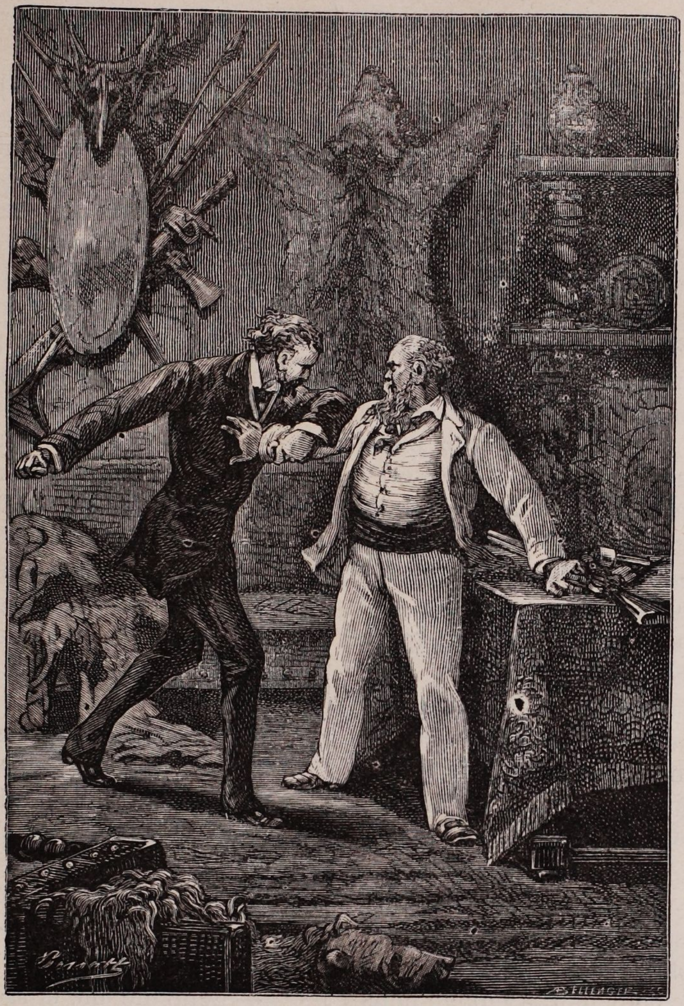
A l'heure même où le steamer longeait le mur de la terrasse, un entretien, bien différent de celui de Mac Diarmid avec Evan, s'y poursuivait entre le sous-lieutenant Armstrong et une belle jeune fille en robe blanche qui n'était autre que miss Juliette Brinton.

« Ne regrettez-vous point de quitter West-Point ? demandait-elle.

— Eh ! que sais-je ? disait-il d'un air pensif. Sans doute j'ai eu ici de douces heures, — quoiqu'on puisse les compter.

— Les compter ? Vous m'étonnez vraiment. J'ai toujours entendu dire que les officiers se rappellent avec tant de plaisir leurs années d'École !

« Dites-moi donc, reprit-elle, quel était ce



Mac Diarmid se précipita vers la table. (Page 13.)

monsieur à l'air sombre et fatal que vous avez salué comme nous sortions du Hall ?

— C'est Mac Diarmid, répondit Armstrong, un homme brave et intelligent, mais, pour le moment, très à plaindre, et dont l'infortune me touche vivement. C'était mon meilleur ami à l'École ; son histoire ne peut guère vous intéresser...

— Mais pourquoi donc n'était-il pas en uniforme ?

— Parce qu'il a été renvoyé, l'autre jour, juste à la veille des examens, par suite d'une lâche dénonciation dont l'auteur est resté malheureusement inconnu.

— Et pourquoi l'a-t-on renvoyé ?

— Voici. Sa conduite n'était pas toujours régulière, la discipline lui pesait. Il se mettait souvent dans son tort pour des fautes sans gravité et collectionnait les mauvais points par suite d'infractions légères. Or, le soir même de l'arrivée de la commission d'examen, il était venu me voir dans ma chambre, et nous bavardions en fumant, après l'extinction des feux. C'est contraire au règlement, mais consacré par l'usage, et nos officiers ferment les yeux sur ces vétilles, à moins qu'on ne les oblige à les voir. Un misérable est allé nous dénoncer aux commissaires, qui étaient justement en train de faire une ronde. Quel est le coupable de cette vilenie ? Je ne saurais le dire. Ce doit être quelqu'un d'étranger à l'École, car il n'y a pas, je

crois, un seul élève qui en soit capable! Toujours est-il que notre porte s'est ouverte tout à coup, et que nous avons été surpris fumant. Cela nous a valu un mauvais point à chacun. C'est un luxe que je pouvais à la rigueur me permettre, étant en avance de bons points. Mais, pour Mac Diarmid, il n'en était pas de même. Ses bonnes et mauvaises notes à lui se balançaient. Un mauvais point, et il pouvait être perdu. Il a la tête chaude, il s'est emporté, il a manqué de respect à la commission et parlé d'*espionnage*. Bref, on l'a, séance tenante, frappé d'expulsion. Pauvre garçon! Toute l'École a été désolée de cette rigueur, car, malgré quelques rudesses de caractère, il était très aimé. C'était le meilleur cavalier et la plus fine lame de nous tous... Pour moi, son expulsion est un véritable crève-cœur, car non seulement je fais grand cas de son intelligence, non seulement il m'a appris à travailler et je lui dois beaucoup de ce que je suis, de ce que je deviendrai peut-être, mais je lui dois la vie, qu'il m'a sauvée au péril de la sienne...

— Vraiment? s'écria miss Juliette avec intérêt.

— Oui, c'était l'hiver dernier, sur la rivière. Nous patinions gaiement ensemble, quand la glace s'est rompue sous mes pieds, et j'ai disparu sous l'eau. Je m'étais blessé en tombant sur le tranchant de la fissure, j'étais sans connaissance et perdu sans ressource. Mac Diarmid, n'écoutant que son courage et son amitié pour moi, a plongé dans le gouffre, m'a cherché sous la glace, m'a saisi par les cheveux et ramené à la surface... Il était lui-même à demi paralysé par le froid... D'autres camarades nous ont jeté des cordes et des perches et ont achevé de nous tirer d'affaire. Mais nous n'en avons pas moins été tous deux à l'infirmerie pendant un mois à la suite de cette algarade. Vous pouvez penser si je lui conserve une ardente reconnaissance!...

— Est-ce qu'il est sans fortune? demanda miss Juliette Brinton d'un ton détaché.

— Non, loin de là. Son père, un très riche négociant en fourrures, si je suis bien informé, lui a, au contraire, laissé un gros héritage. Mais cela ne le console guère.

— Pauvre jeune homme! je le plains sincèrement! soupira miss Brinton. Mais vous, du moins, monsieur Armstrong, vous avez été plus heureux et vous avez passé avec tous les honneurs... »

La jeune fille, craignant de s'être trop avancée, s'arrêta tout à coup en rougissant.

« ... Ne trouvez-vous pas qu'il commence à faire frais? reprit-elle en frissonnant un peu. Si nous revenions au salon?... Je crains que mon père ne soit inquiet de ne plus me voir.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, » répliqua le jeune homme en s'inclinant.

Et, tout en marchant, il ajouta :

« Ah! je savais bien que tout ceci ne pouvait durer!... C'était trop beau!... Et maintenant c'est fini, car je pars demain pour l'Ouest.

— Mais je croyais que tous les élèves, en quittant l'École, avaient droit à un congé? fit observer miss Juliette Brinton.

— Sans doute, et c'est pourquoi je vais passer le mien dans ma famille. »

Miss Brinton sembla piquée.

« N'était-il pas convenu que vous deviez venir nous voir aux Beeches avec mon cousin Cornélius? »

Frank Armstrong parut hésiter avant de répondre.

« Je n'ose y aller, dit-il enfin lentement. Le danger est trop grand pour moi, — et un soldat ne doit pas chercher de danger inutile.

— Le danger! s'écria la jeune fille. Eh! quel danger, je vous prie?

— Celui de me laisser aller à un rêve que je n'ai pas le droit de poursuivre, dit-il d'un ton contenu, un pauvre sous-lieutenant comme moi... »

Il s'interrompit brusquement et reprit très vite :

« Vous savez que Cornélius et moi nous ne nous aimons guère. Il vaut mieux que nous ne nous trouvions pas ensemble. »

Un silence assez embarrassant succéda à ces paroles, et il est difficile de dire comment la conversation aurait pu être reprise, si, par bonheur, au détour de l'allée, Frank Armstrong et miss Brinton n'avaient rencontré une jeune fille et un officier, qui semblaient justement être à leur recherche.

« Les voilà, Cornélius! dit aussitôt la voix fraîche de miss Nettie Dashwood. Juliette! il faut partir... Mon oncle vous a déjà réclamée à tous les échos... Monsieur Armstrong, mon cousin, ici présent, a reçu la commission for-

melle de vous amener demain aux Beeches. C'est une affaire entendue, convenue, et mon oncle n'admet pas d'excuses !

— Il faudra pourtant, mademoiselle, qu'il veuille bien accepter les miennes, reprit Armstrong de son air le plus cérémonieux. Je suis absolument obligé de partir demain pour l'Illinois.

— Bon ! vous allez peut-être dire que vous ne pourriez pas retarder votre départ de huit jours pour nous faire plaisir ! » répliqua la fillette sans s'arrêter à l'objection.

« Allons, monsieur Armstrong, reprit-elle, vous n'aurez pas le courage de dire non. Songez donc que, si vous refusez, il va nous manquer un cavalier, et que nous ne pourrons même pas danser un quadrille.

— Ce programme est fait pour me tenter, reprit le jeune homme avec un sourire un peu contraint ; mais je vous assure, mademoiselle, qu'il m'est impossible, absolument impossible d'accepter l'aimable invitation que vous me transmettez si gracieusement. »

Nettie le regardait d'un air d'incrédulité profonde.

« Mais enfin, s'écria-t-elle, qu'y a-t-il donc? Tout à l'heure vous paraissiez si enchanté de cette idée... Cornélius, reprit-elle d'un ton d'autorité, offrez votre bras à Juliette pour rentrer, j'ai à causer avec M. Armstrong. »

Avant que Frank se fût même rendu compte de la façon dont la substitution s'était accomplie, il se trouva avec miss Nettie Dashwood à son bras, à quelques pas en arrière de Van Dyck et de miss Brinton.

« Que signifie ce caprice? reprit aussitôt Nettie du ton d'une petite maman qui gronde son enfant. Voilà deux heures que je manœuvre pour vous faire inviter chez mon oncle; il est parfaitement certain pour moi que vous le désiriez ardemment, et quand j'y suis enfin parvenue, voilà comment vous accueillez le résultat de toute ma stratégie? Moi qui croyais vous faire tant de plaisir en vous rapprochant de Juliette, c'est ainsi que vous me récompensez de mes peines?

— Oui, je sens combien ma conduite doit vous paraître absurde, dit le jeune homme. Je vous suis plus obligé que ne ne puis le dire de ce que vous avez fait pour moi. Mais cela ne sert qu'à me montrer plus nettement mon devoir... Il ne faut pas que j'aille aux Beeches... Il ne faut à aucun prix que tout ceci dure plus longtemps!... »

Nettie Dashwood agita d'un air mutin ses boucles blondes.

« Ah! par exemple! fit-elle, voilà ce que je n'aurais jamais attendu de vous. Reculer devant le danger! Fi, monsieur! C'est bien peu digne d'un lauréat de West-Point!

— Ce n'est pas que j'aie peur, croyez-le bien! répondit Franck en rougissant. Mais il faut que je l'avoue, je n'aime pas tout ceci. Parlons franchement ; je ne veux pas me faire le complice de ce petit complot... Allons, ne vous fâchez pas si vite. Ne me retirez pas ainsi votre bras. Je sais, je sens déjà que je puis compter sur votre amitié, et je l'apprécie à sa valeur, croyez-le bien, miss Nettie. Mais pensez-y un instant! Le juge Brinton m'accepterait-il volontiers pour son gendre? Non, n'est-ce pas? Eh bien! serait-il digne d'un homme d'honneur de profiter de son hospitalité pour lui forcer la main, en quelque sorte? Vous ne pouvez pas l'admettre un instant...

— Il fallait penser plus tôt à cela, monsieur, répliqua Nettie avec un petit rire argentin. Voulez-vous donc abandonner Juliette à ce benêt de Cornélius?

— Miss Juliette, j'en suis sûr, ne fera jamais qu'un choix véritablement digne d'elle, reprit gravement le jeune homme. Je donnerais ma vie, vous le savez bien, pour être celui sur qui se portera ce choix. Mais convenez, mademoiselle, que je ne saurais sans indignité me mettre dès aujourd'hui sur les rangs. Elle est riche, belle, fille unique... tandis que toute ma fortune, à moi, c'est cette épée que, depuis trois jours à peine, j'ai le droit de porter!...

On était arrivé près de la porte de l'École. Nettie se taisait maintenant, et semblait convaincue par les arguments de son cavalier.

« Vous êtes un honnête homme, monsieur, c'est déjà un beau titre à offrir à une femme que celui-là, » lui dit-elle tout à coup avec une gravité qui émut Armstrong.

A ce moment, sur le point d'entrer dans le Hall, Juliette se retourna.

« Eh bien! Nettie vous a-t-elle décidé? Serez-vous des nôtres, monsieur? demanda-t-elle à Frank avec un gracieux sourire.

— Non, décidément, je ne le puis pas, dit-il en faisant un effort visible pour articuler ce refus héroïque. Veuillez vous charger, miss Brinton, de présenter à monsieur votre père mes remerciements et mes regrets.

— Eh bien donc, adieu! » dit Juliette.

Toutefois, malgré sa déconvenue, elle lui tendit la main.

Une autre voix se fit entendre :

« Adieu, monsieur Armstrong, dit à son tour Nettie au jeune homme. Rappelez-vous que vous avez aux Beeches une amie dévouée. »

Armstrong s'éloigna, le cœur gonflé de soupirs.

CHAPITRE III

UNE DRÔLE DE MAISON

Cette nuit, si calme et si fraîche à West-Point, était à New-York d'une lourdeur accablante.

C'était une de ces soirées typiques d'un été à New-York, pendant lesquelles on pourrait se croire transporté tout à coup au Caire ou à Calcutta.

Au milieu de ce silence d'une grande ville accablée, le train de nuit d'Albany vint tout à coup jeter une note bruyante.

Une douzaine de passagers au plus mirent pied à terre sur la plate-forme. De ce nombre étaient Mac Diarmid et son compagnon Evan Roy, qui, sans répondre un mot aux offres engageantes de deux ou trois cochers attardés, prirent à pied le chemin de Lexington Avenue. Ils s'arrêtèrent bientôt devant une grande maison de pierre, la seule dont le vestibule fût encore éclairé à deux cents pas à la ronde.

Evan Roy sonna, et aussitôt la large face d'un domestique nègre en cheveux blancs s'encadra dans la porte, pour s'illuminer d'un sourire en reconnaissant Mac Diarmid.

« Entrez, massa, entrez, notre Chef! dit-il en roulant de gros yeux humides de tendresse et de joie.

— Comment va ma mère? fut le premier mot du jeune homme.

— Madame va bien, mais mademoiselle n'a pas pu la décider encore à sortir. Elle préfère se promener dans le jardin et dit que le spectacle d'une rue civilisée la rend malade. »

Mac Diarmid eut un rire amer.

« Elle a raison, mon vieux Joe! s'écria-t-il d'une voix stridente. Quel bien la civilisation de ce malheureux pays a-t-elle jamais fait, soit à elle, soit aux siens? »

Le vieux nègre ne répondit pas. Il s'inclina simplement pour laisser passer le jeune homme dans la pièce voisine, où Evan Roy le suivit, non sans avoir échangé avec Joe un regard attristé.

C'était un grand salon meublé richement, mais avec une magnificence à demi sauvage. Sur la table, au milieu d'un magnifique tapis de brocard rouge, on voyait épars un fusil des plus communs, un ceinturon garni de revolvers, des boîtes à cartouches, un plateau chargé de verres et de flacons.

A peine Mac Diarmid fut-il entré, que son œil s'arrêta sur le plateau. Il se mit à rire et, donnant une tape amicale sur l'épaule du vieux Joe :

« Hurra! fit-il. La civilisation a du bon, après tout. Elle a inventé le whisky. Buvons donc à la civilisation! »

Il s'était emparé d'un grand flacon et l'élevait avec une sorte d'emportement au niveau de ses yeux.

« Moi, John Logan Mac Diarmid ici présent, reprit-il, l'héritier de deux lignes de chefs et d'une fortune qui ne doit rien à personne, je déclare que je vais faire ce soir à la civilisation l'honneur de me griser abominablement en son honneur! Au diable West-Point et son Académie!... Au diable l'armée fédérale!... Ils m'ont refusé l'épée qui pouvait leur servir. Tant pis pour eux. Par le ciel! je leur mon-

trerai si John Logan Mac Diarmid a besoin de leur brevet pour se battre!... Evan Roy, mon garçon, un coup à ta santé!... »

Il portait déjà le flacon à ses lèvres, sans plus de cérémonie, quand Evan Roy se jeta sur lui et, le prenant à bras le corps, lui saisit les deux mains.

« Prenez-lui le flacon, Joe! » cria le Highlander d'une voix brève.

L'instant d'après, les deux hommes étaient engagés dans une lutte silencieuse mais acharnée. Mac Diarmid essayait de se dégager, se baissait pour jeter Evan Roy par-dessus sa tête. Mais l'Écossais était sans conteste le plus fort des deux, sans compter qu'il avait l'avantage de la position; les bras serrés comme un étau autour du jeune homme, un genou appuyé sur son dos, il se laissait entraîner par lui tout autour du salon, mais ne lâchait pas prise.

Mac Diarmid avait beau se secouer en jurant qu'il étranglerait le bourreau, son effort désespéré restait impuissant.

Cependant, Joe, ne perdant pas de temps, avait fait immédiatement disparaître flacons et bouteilles dans un grand buffet dont il retira la clef, qu'il mit dans sa poche. Cela fait, il cria :

« Vous pouvez le laisser aller, massa Roy. Il n'y a plus de danger... »

Aussitôt le Highlander, poussant tout à coup son genou dans le dos de sa victime et pesant en même temps sur ses épaules, la jeta à plat sur le tapis avec une force qui ébranla toute la maison. Après quoi, il resta debout auprès du jeune homme, tandis que Joe s'éclipsait prudemment.

Il y eut comme une accalmie. Mac Diarmid, étourdi de sa chute, resta un instant immobile, les yeux fixés sur le plafond, tandis qu'Evan Roy soufflait bruyamment. Puis tout à coup le vaincu reprit conscience de son humiliation; ses traits se contractèrent, un feu sauvage s'alluma dans ses yeux, et, d'un bond, par un mouvement des reins qui témoignait d'une longue pratique des exercices gymnastiques, il se remit sur ses pieds.

Cette fois il ne protestait plus; pâle comme un linge, il se précipita vers la table pour y prendre une arme.

Mais Evan Roy, agile comme un léopard, y était avant lui, et d'un coup de balai de sa large patte, il avait envoyé fusil et revolvers rouler à l'autre bout du salon.

Mac Diarmid n'articula pas un mot, mais les éclairs de ses yeux répondaient pour lui.

Evan Roy le surveillait en silence. La colère du Highlander avait fait place maintenant à une expression de tendresse singulière. Comme pour mieux rendre ce sentiment, il eut recours à l'usage de la langue gaëlique.

« Il n'y a pas de honte pour le lionceau, dit-il, à être mâté par un vieux lion qui donnerait tout son sang goutte à goutte pour l'honneur de son chef. Si Mac Diarmid est irrité contre son père nourricier, contre celui qui lui a appris à se servir d'un fusil et d'une claymore, eh bien! c'est très simple; qu'il se venge!... »

Il avait ouvert son gilet, et, en tirant un poignard écossais, il le tendait au Chef.

La main de Mac Diarmid se referma sur le manche du poignard. Il regarda Evan Roy qui se tenait calme devant lui.

« Frappez! cria le Highander. Le Chef a droit de vie et de mort sur son clan. »

Le jeune homme se dressa sur ses pieds. Tout son corps était agité d'un tremblement visible. Il hésita un instant.

Puis jetant le dirk à terre, il dit avec un grand soupir :

« Il n'y a pas un homme à qui je voudrais céder. Mais tu n'es pas un homme pour moi, Evan Roy. Donne-moi un verre de whisky, Je t'assure que cela ne me fera pas de mal...

— Non! vous n'aurez pas de whisky, répondit péremptoirement l'Écossais. Du côté de votre père, on sait boire et garder son bon sens. Mais vous tenez de votre mère, et les hommes de sa race n'ont jamais su se conduire en face d'une bouteille comme des gentlemen...

— Mais enfin, Evan, quand je vous promets de ne pas boire plus qu'il ne faut, reprit le jeune homme.

— Oui, je connais cette chanson. C'est ainsi que le Grand Aigle s'adressait à votre père quand nous faisions le commerce de fourrures. Il aurait tout vendu, femmes, filles, armes et chevaux pour un verre de whisky... Eh bien! où est le Grand Aigle maintenant, lui qui était le chef redouté, le sorcier et le médecin des Echipetahs? Il est mort comme un chien dans sa hutte, sans personne pour le regretter... si ce n'est sa fille, devenue depuis l'épouse honorée de Mac Diarmid.

— Et ma mère vénérée! dit vivement le

jeune homme. Ne l'oubliez pas, Evan Roy! Êtes-vous si fier de votre sang européen, que vous comptiez un Indien pour moins que rien? Après tout, cette maison, mes terres, ma fortune, d'où viennent-elles, sinon de la race de ma mère?... Est-ce que ce ne sont pas ces Indiens qui donnaient des trésors à mon père en échange du poison qu'il leur vendait? Pour un baril de whisky ils lui cédaient jusqu'à deux ou trois cents peaux de buffles, et celui que vous appelez un chef de clan n'était en somme qu'un colporteur, trop habile peut-être dans son métier!... Je vous le dis, Evan Roy, tout ce qui est ici me vient du côté de ma mère, et puisque la malédiction de ma race pèse sur ma tête, eh bien! donc, moi aussi je boirai!... Joe! Ici tout de suite avec le whisky!... »

Il criait maintenant dans le couloir, pris d'un nouvel accès de rage, et sa voix retentissait dans cette grande maison silencieuse.

Joe n'avait garde de se montrer, mais le frou-frou d'une robe de soie se fit entendre dans l'escalier, et une jeune fille apparut tout à coup.

« Mon frère! Est-ce vous enfin? » dit-elle en se jetant au cou de Mac Diarmid.

La colère du jeune homme était subitement tombée. Il embrassa tendrement sa sœur, puis, reculant d'un pas, il la contempla longuement.

C'était une créature mince et pâle, avec de grands yeux sombres et des cheveux d'un noir de charbon qui ne l'empêchaient pas d'être véritablement belle. La rondeur de sa figure et l'élévation des pommettes, particulières à sa race, avaient seulement pour effet de la faire paraître plus jeune qu'elle ne l'était réellement, et la blancheur de ses dents éclairait son teint mat d'une singulière expression de douceur et de bonté. Par un caprice de toilette assez original, elle était habillée de la plus belle soie que pussent fournir les fabriques de Lyon, mais la coupe de sa robe était à demi sauvage, et elle était coiffée d'un foulard écarlate retenu par un cercle d'or.

« *Harotachtché*, Fille-du-Matin, lui dit enfin le jeune homme d'une voix sourde, c'est fini, ma sœur — Mac Diarmid ne conduira jamais les guerriers blancs au combat. Ils ont déshonoré ton frère et détruit sans retour les espérances qu'il avait formées pour la race de notre mère... Nous allons quitter cette ville... Nous avons eu tort, vois-tu, d'abandonner les huttes de peaux pour les maisons de pierre!... Les hommes blancs et les hommes rouges ne peuvent pas vivre côte à côte... Revenons donc au désert, — à notre vraie patrie!... Là, du moins, il n'y a pas de mensonge! »

Harotachtché, la Fille-du-Matin, croisa ses mains avec la docilité habituelle des jeunes filles indiennes.

« Mon frère, vous êtes le Chef des Echipetahs, dit-elle les yeux baissés. C'est le devoir des femmes d'obéir aux guerriers. Je suis prête.

— Et maman? reprit Mac Diarmid.

— Elle vous attend dans son appartement, » répondit la jeune fille en précédant son frère vers l'étage supérieur.

Ils suivirent un couloir tout tapissé de fourrures et, comme le reste de la maison, brillamment éclairé en dépit de l'heure avancée de la nuit, et arrivèrent à une porte fermée, que traversaient des sons sourds et monotones, comme ceux d'une mélopée de nourrice accompagnée sur le tambourin.

Mac Diarmid et sa sœur s'arrêtèrent un instant pour écouter.

« Pauvre mère! murmura-t-il enfin, elle dit la *Chanson du Chef* en mon honneur. Attends-moi là, ma sœur... »

Et il pénétra seul dans l'appartement.

CHAPITRE IV

AU FORT LOOKOUT

« Je vous dis, mon cher, que l'esprit militaire s'en va!... Il y a beau temps qu'il s'en va au grand galop! Je ne donne pas dix ans à l'Union pour n'avoir plus d'armée, — j'entends d'armée digne de ce nom! »

Cette opinion pessimiste tombait des lèvres désenchantées d'un vieil officier gros et gras qui portait, sur des épaules extraordinairement larges, une face aussi rouge qu'une tranche de rosbif, ornée d'une moustache grise taillée en brosse.

Impossible de douter, en le voyant, que le capitaine Adolphus Striker, capitaine à brevet de l'armée fédérale, ne comptât presque autant de campagnes que d'années de service. Il portait l'uniforme le plus râpé qu'on eût jamais vu, même dans le Grand-Ouest, ce qui n'est pas peu dire, et l'on aurait pu difficilement déterminer la couleur originelle de sa vareuse. Une chemise de laine sans cravate et un pantalon de soldat, fourré dans de grandes bottes, complétaient, avec une casquette blanche, le costume sous lequel il se montrait d'ordinaire.

Avec quelques autres officiers, il formait au mess du fort Lookout un petit clan de vieux garçons, qui protestaient contre les manières, trop raffinées à leur gré, de ceux de leurs collègues qui étaient mariés, et il passait une bonne partie de son temps à boire du whisky « de commissaire », en fumant une pipe infiniment courte.

Ce jour-là, il avait pour complices le docteur Slocum, chirurgien-major du fort, le capitaine Burke et deux ou trois lieutenants.

« Vous avez parfaitement raison, capitaine, grommela le docteur, l'armée n'est plus ce qu'elle était au temps du Mexique.

— Mais enfin, objecta un des lieutenants, en quoi l'armée peut-elle avoir tant changé? Est-ce qu'elle fait moins bien son devoir ou ne sait plus se battre?

— Mon cher, quand vous aurez trente ans de service, quinze campagnes et huit citations à l'ordre du jour, vous nous direz ce que vous en pensez! répondit sentencieusement le capitaine Striker en regardant le chirurgien, qui fit entendre un ricanement approbateur.

— Ces jeunes gens ne doutent de rien! reprit le vétéran entre deux bouffées de tabac.

— En fait d'aplomb, parlez-moi de ces blancs-becs à peine échappés de West-Point, » ajouta le capitaine Burke.

La discussion s'engagea sur les mérites respectifs des officiers sortis du rang, comparés à ceux de l'École militaire, et, comme c'était là un texte inépuisable de commentaires, elle aurait duré sans doute jusqu'à l'heure du dîner, si l'arrivée soudaine d'un étranger ne l'avait brusquement interrompue.

Le nouveau venu était un jeune homme vêtu de flanelle blanche, botté jusqu'au genou et coiffé d'un vaste chapeau de paille. Il entra comme un ouragan, en agitant au-dessus de sa tête un paquet de lettres et de journaux.

« Messieurs, votre serviteur! fit-il. J'arrive de San-Antonio avec Charley du Colorado et le sac de la poste... Lieutenant, ces dépêches au commandant, s'il vous plaît!... Une lettre pour vous, Striker... Major, un paquet de journaux!... Hallett!... Kinsley!... voilà votre affaire... Et maintenant, messieurs, que disons-nous de neuf?

— Parbleu! mon cher Meagher, répondit le docteur, nous disons que vous êtes aussi bien venu que les roses en mai! »

En moins d'une minute, la physionomie de



L'adjudant se tenait devant lui. (Page 18.)

la salle avait effectivement subi une transformation complète.

Chose étrange à dire pourtant : aucun des officiers ne paraissait s'inquiéter de la façon dont le nouveau venu avait pu s'y prendre pour leur apporter ce courrier tant attendu. Mais il ne s'en souciait guère. Tranquillement occupé à s'éventer avec son chapeau de paille, il souriait en contemplant le spectacle de cette joie qu'il venait d'apporter dans sa poche.

Il n'y avait rien d'un soldat dans toute sa personne, quoiqu'il fût armé d'une paire de revolvers, suspendus dans leurs étuis à son ceinturon de cuir jaune. Le caractère particulier de sa physionomie semblait plutôt un air d'indépendance et de liberté, joint à une intrépidité calme, et il suffisait de le voir pour comprendre qu'il n'attendait et ne demandait rien de personne.

Cependant, le capitaine Striker, ayant fini de lire sa lettre, s'avança vers lui.

« Eh bien, mon cher Mark, lui dit-il, comment avez-vous fait pour passer à travers tous ces satanés Indiens ?

— Peuh ! ce n'est pas une affaire, et l'on n'a pas fait trois ans pour des prunes le métier de correspondant spécial. Quand Charley et moi nous trouvons impossible de voyager de jour, nous partons de nuit, voilà tout !... Nous avons eu seulement une petite alerte tout près du fort avec deux ou trois de ces Peaux-



Ils formaient une masse compacte et immobile. (Page 20.)

Rouges; mais, quand ils ont vu que nous prenions l'affaire au sérieux, ils ont décampé.

— Mon cher Meagher, grommela le docteur Slocum, vous finirez par vous faire pincer une bonne fois, et quand vous aurez perdu la peau de votre crâne, ce n'est ni moi ni aucun autre chirurgien qui pourrons vous la rendre.

— Bah! » fit dédaigneusement Mark Meagher en donnant un petit coup de cravache sur sa botte. Bah! les Peaux-Rouges n'ont pas encore ma chevelure. Elle serait trop difficile à prendre, voyez-vous. J'ai eu soin de me faire tondre comme un roquet avant de quitter San-Antonio.

— Eh! mais, vous n'allez pas rester là sans boire quelque chose! dit tout à coup le capitaine Striker. Mon cher Mark, que désirez-vous prendre?

— Rien, grand merci. Je ne bois que de l'eau rougie et seulement en mangeant, répondit le correspondant. Mais que cela ne vous gêne pas, capitaine... »

A ce moment, le lieutenant Seyton rentra et, s'adressant à l'étranger :

« Le commandant désire avoir l'honneur de vous voir, monsieur, » lui dit-il.

Mark Meagher se leva aussitôt et suivit le jeune officier.

« Eh bien! monsieur, il y a donc du nouveau? lui demanda celui-ci comme ils se dirigeaient ensemble à travers les cours du fort vers le quartier général.

— Oui, dit le correspondant. Mon journal en a eu vent et m'a envoyé à la découverte. Le gouvernement a l'intention d'occuper le territoire réservé de la Corne-Noire, et, dans le courant de la semaine, le 12ᵉ sera détaché en Dakota.

— Une cigarette, monsieur? proposa le lieutenant. Nous aurons le temps de la finir avant d'arriver chez le commandant.

— Non, merci, je ne fume pas. Cela affaiblit la vue et surexcite le système nerveux. Or, je vais avoir besoin, la nuit prochaine, d'être en possession de tous mes moyens.

— Comment, vous comptez repartir ce soir, en dépit de ce qu'on nous apprend des mouvements des Peaux-Rouges?

— Parbleu! Je ne suis pas venu pour autre chose. Toutes mes informations tendent à me faire penser qu'il se prépare quelque grande révolte. Les Indiens ont quitté en grand nombre leurs stations du Nord sous prétexte de chasse ; ils semblent avoir pour point de ralliement les hauteurs de la Pierre-Jaune. On parle d'un blanc qui les agite et cherche à les soulever. Enfin, de divers indices, je crois pouvoir conclure qu'ils vont tenir un grand conseil quelque part dans la chaîne de Buffalo, et j'ai l'intention d'assister à ce conseil. »

Le lieutenant s'arrêta court et regarda tout surpris le correspondant.

« Parlez-vous sérieusement? s'écria-t-il. Il n'y a pas un officier dans toute l'armée qui tenterait chose pareille! Les correspondants spéciaux ont donc le diable au corps?...

— Mais non, mais non, répondit tranquillement Mark Meagher. Toute la question est d'avoir les nouvelles le premier, voyez-vous. Si je pouvais donner à mon journal un bon compte rendu de ce conseil, cela ferait monter le tirage de quelques milliers d'exemplaires, parce qu'il n'est pas probable que les feuilles rivales y aient des représentants.

— Ce n'est pas probable, en effet, » dit le lieutenant, en se demandant de très bonne foi s'il avait affaire à un fou.

La demeure du colonel-commandant Saint-Aure, vers laquelle ils se rendaient en causant ainsi, était une maison assez élégante, isolée des autres bâtiments du fort. Avec son toit à la suisse et sa large véranda, elle affectait des prétentions architecturales d'un ordre plus relevé que la ligne des casernes destinées aux troupes, des cottages où logeaient les officiers et des magasins où étaient entassés les approvisionnements et les munitions. Toutes ces constructions, d'ailleurs, étaient simplement faites de troncs de pin blanc sommairement équarris, que le soleil inondait d'une lumière aveuglante, et couvertes en chaume. Au sommet d'un grand mât, planté dans la cour principale, flottaient les couleurs nationales. Entre les bâtiments, on apercevait de place en place un épaulement de terre assez bas, une sentinelle qui montait sa garde, et, au delà, la plaine aride et déserte. Tel était le fort Lookout.

A l'heure de l'arrivée de Mark Meagher, un homme de haute taille, à la physionomie énergique et fine à la fois, jeune encore, quoiqu'il portât sur la patte de sa blouse d'officier la feuille d'argent qui est l'insigne d'un grade supérieur, était assis devant une table de travail, au premier étage de la maison à la véranda.

Tandis qu'il est occupé à mettre à jour ses notes quotidiennes, mistress Saint-Aure est assise auprès de lui sur une chaise basse et brode en silence. C'est une jeune femme de vingt-sept à vingt-huit ans, aux traits empreints d'une extrême douceur, aux cheveux noirs relevés à l'espagnole sur un grand peigne d'écaille, et à demi voilés sous une mantille de dentelle noire.

« Mon ami, dit-elle tout à coup, ne m'avez-vous pas annoncé que nous aurions des visites dans le courant du mois? Je n'en ai plus entendu parler...

— Oui, ma chère, dit le commandant en relevant la tête. Le juge Brinton et sa famille doivent venir jusqu'ici. Ils me l'ont promis du moins. Vous aurez grand plaisir, j'en suis sûr, à faire la connaissance de miss Juliette Brinton et de sa cousine, miss Nettie Dashwood... »

Le commandant s'était à peine remis au travail, quand on frappa à la porte.

« Entrez! » dit-il aussitôt.

C'était le lieutenant Charles Peyton, adjudant du fort.

« Des dépêches, mon colonel, apportées à l'instant par M. Mark Meagher, le correspondant du *Herald*. »

Le commandant Saint-Aure s'était vivement levé, et il avait sans tarder fait sauter le cachet d'une grande enveloppe carrée, couverte de timbres officiels.

L'adjudant se tenait devant lui, attendant ses ordres.

« Je serai heureux de voir M. Mark Meagher, dit le commandant avec douceur après avoir parcouru la dépêche: Voulez-vous me l'amener, mon cher Peyton? »

Deux minutes plus tard, Mark Meagher était introduit en sa présence par le lieutenant Peyton, qui les laissa tous deux en conférence.

CHAPITRE V

LES RENFORTS

Le colonel commandant Saint-Aure, coiffé de son grand chapeau blanc et l'épée au côté, se tient à la porte du fort et regarde au loin dans la plaine couverte d'un court gazon jaune, et brûlée par le soleil. Un appel de clairon vient de lui annoncer l'approche des renforts attendus, et, en compagnie de l'adjudant Peyton, qui tient par la bride un grand cheval noir, il dirige sa lorgnette vers une colonne de cavalerie qui s'avance, toute brillante d'acier dans le soleil couchant, suivie d'une longue file blanche de voitures du train.

A une faible distance, vers la droite du fort, on peut voir deux huttes coniques couvertes de peaux de buffles et faciles à reconnaître pour des wigwams indiens, ou plutôt pour des *teepees*, comme on les nomme dans le Grand-Ouest.

Tout auprès, une demi-douzaine de marmots entièrement nus et pourvus de ventres pareils à des pots de terre qui ont souvent vu le feu, leurs cheveux nattés sur les yeux, se roulent dans la poussière. Deux ou trois vieilles femmes, vraies sorcières de Macbeth, bavardent accroupies auprès de la dépouille fraîche d'un buffle, qu'elles grattent avec des omoplates qui ont naguère appartenu au défunt propriétaire de la dépouille en question.

Un grand diable d'Indien à l'air paresseux dort, ou peut-être fait semblant de dormir au soleil, roulé dans sa couverture, à cinquante pas à peine de l'entrée du fort.

A vrai dire, il n'y a rien de bien séduisant ou de pittoresque dans le tableau que forment là ces « enfants de la prairie sans bornes. » Ce sont simplement des êtres misérables et malpropres, un peu plus laids que des Bohémiens, espèces de mendiants, toujours errants autour des établissements européens, prêts à tout pour se procurer un peu d'eau-de-vie, derniers spécimens d'une race malheureuse qui aura bientôt disparu de la surface de la terre.

Le commandant Saint-Aure ne leur donnait pas plus d'attention qu'il n'aurait fait à des mouches, et la plupart de ses soldats étaient, comme lui, si habitués à de tels spectacles qu'ils ne les remarquaient même plus.

« C'est sans doute la colonne de Westbrooke, dit-il à l'adjudant en abaissant sa lorgnette. Combien d'hommes disait la dépêche?

— Cinq escadrons du 12e dragons, colonel. Charlton ne doit en amener que deux du fort Laramie, avec trois compagnies du 44e de ligne.

— Oui, c'est bien cela, reprit le commandant qui lorgnait de nouveau les arrivants. Mais où est donc ce maraud d'Elijals? En finira-t-il de seller mon cheval?

— Le voici! » dit un jeune sous-lieutenant, qui sortait du poste, et qui reprit d'un ton insinuant :

« Voudriez-vous me permettre de vous escorter, mon colonel?

— Volontiers, mon cher Hewitt, si vous n'avez rien de mieux à faire, » répliqua le commandant,

Hewit ne faisait qu'arriver de West-Point et était encore dans la ferveur des premiers enthousiasmes.

Au même instant une ordonnance amenait enfin un superbe cheval rouan tout sellé.

Le commandant Saint-Aure avait la passion des beaux chevaux. Celui-ci ne paraissait pas des plus commodes et fit quelques difficultés pour se laisser monter. Mais il avait affaire à forte partie et dut, après une minute ou deux, s'avouer vaincu. Le colonel était du très petit nombre de cavaliers qui non seulement montent parfaitement bien, mais savent se tenir en selle avec grâce. Il semblait vissé sur la sienne, et, au milieu des courbettes et des ruades de sa monture, suivait si bien tous ses mouvements qu'il semblait faire corps avec elle.

Peyton et Hewit avaient mis le pied à l'étrier en même temps que lui, et, l'instant d'après, tous les trois lâchant la bride à leurs chevaux, allaient ventre à terre à travers la plaine.

La colonne avait fait halte, et sur un signal donné par les trompettes, les rangs de cavaliers s'étaient formés en ligne.

Au moment où le commandant Saint-Aure et ses deux aides de camp arrivèrent sur eux ils formaient une masse compacte et immobile, toute blanche de poussière. Sur le front de la colonne se tenait le major Westbrooke, sabre au poing.

A peine le colonel avait-il arrêté son cheval à vingt pas des nouveaux venus, qu'on entendit un commandement sec et bref.

« Tirez... sabres!.. Présentez... sabres! »

Il y eut un cliquetis d'acier, une ligne d'éclairs, puis un silence et comme une haie de lames nues brillant au soleil couchant sur le front de la ligne.

Le major Westbrooke salua de l'épée et dit :

« Colonel, j'ai l'honneur de me mettre à vos ordres. Voulez-vous inspecter la colonne?

— C'est pour cela que je suis venu, dit le commandant en saluant du chapeau.

— Attention!...Portez armes!... » cria l'officier de dragons.

Puis il se mit à la suite du commandant Saint-Aure, qui passa lentement sur le front des troupes.

Ces dragons étaient pour la plupart des gardes de bonne mine, à la face bronzée et à l'air résolu, mais qui répondaient assez peu, au moins par la tenue, à l'idée qu'un Européen peut se faire d'un soldat.

L'un des escadrons était coiffé de feutres noirs, l'autre de chapeaux de feutre gris, un troisième de chapeaux de paille, le quatrième de casquettes de toile. Les blouses bleues étaient à la vérité uniformes. Mais la chaussure présentait autant de variété que la coiffure; les uns portaient des bottes à l'écuyère, les autres des guêtres de cuir, tandis qu'un certain nombre de fantaisistes avaient simplement fourré leur pantalon dans des demi-bottes.

Les chevaux étaient légèrement chargés, mais assez fatigués en apparence de leur long voyage de quatre cent cinquante milles en trois semaines. La longue file des chariots était rangée à l'arrière-garde.

Quant aux officiers, ils étaient, s'il est possible, encore plus mal accoutrés que les hommes. Le capitaine Gruntey, par exemple, était vêtu d'une vieille vareuse de laine, jadis bleue, et qui maintenant tirait sur le rouge, quoique d'ailleurs monté sur un fort beau cheval bai.

A sa droite, la masse épaisse de Cornélius Van Dyck, son lieutenant, paraissait avoir quelque peine à rester en selle, et montrait, au-dessus d'une blouse grise, une grosse figure congestionnée par des libations, que la longueur de la dernière étape ne suffisait pas à justifier.

Le sous-lieutenant Frank Armstrong, qui se tenait sur la gauche, était peut-être le seul officier de toute la ligne qui se fût astreint à l'uniforme de petite tenue prescrit par les règlements.

Le commandant Saint-Aure eut un geste d'approbation en passant devant lui, mais il fronça le sourcil en apercevant l'étrange figure de Van Dyck.

« Major! fit-il aussitôt d'un ton sévère, j'espère que vos officiers se tiendront pour dit que ceci n'est pas de mise au fort Lookout!... Capitaine! en mettant pied à terre, veuillez faire prendre les arrêts à cet officier... »

La face du capitaine Gruntey s'allongea considérablement tandis qu'il répondait :

« Fort bien, colonel! »

Le commandant poursuivit sa revue sous l'impression de ce pénible incident. Quand il fut revenu au bout de la ligne, il salua froidement le major Westbrooke en lui disant :

« Établissez vos hommes sous le mur du nord, major. Vous trouverez là de l'eau en abondance et des provisions de bois préparées par mon ordre... J'inspecterai le train au campement... Adieu, monsieur. Vous au-

rez à faire verser les sabres au magasin avant de partir en reconnaissance... »

Là-dessus le commandant mit son cheval au trot et s'éloigna avec ses aides de camp, laissant le major à la tête de sa colonne.

Mais, à peine avait-il fait un quart de mille qu'il revint sur ses pas, et, d'une voix toute différente :

« Major! un mot, s'il vous plaît! cria-t-il en souriant. Westbrooke, mon vieux camarade, je n'ai pas oublié le capitaine qui commandait un détachement du 12e à la bataille de Bull-Run, et qui vint là si à propos me donner, par son exemple, ma première leçon de terrain. Je sais ce que je vous dois, quoique la fortune ait plus favorisé mon avancement que le vôtre... »

Le major, vivement touché de ces bonnes paroles, tendit la main au commandant qui la serra d'une étreinte vigoureuse et repartit.

Suivi de ses deux officiers, il rentrait au fort bride abattue, quand, tout à coup, l'Indien qui était couché au travers du chemin se releva presque sous les naseaux des chevaux et se jeta de côté avec un cri de terreur. Justement le sous-lieutenant Hewitt arrivait sur lui et l'aurait probablement renversé, si, d'un mouvement rapide et presque involontaire, le Peau-Rouge n'avait jeté sa couverture à la tête du cheval, qui fit un violent écart et faillit désarçonner son cavalier.

Hewitt, furieux, rassembla les rênes, maîtrisa sa monture et la lança sur l'Indien, dont il marbra la peau d'un grand coup de fouet.

» En voilà toujours un, dit-il, qui ne recommencera pas sa plaisanterie! »

Le commandant, emporté par son cheval, était déjà rentré au fort et n'avait pas assisté à cette scène; mais Peyton, qui s'était arrêté, ne put s'empêcher de dire à son camarade :

« Vous avez été bien dur pour ce pauvre diable, Hewitt! Je ne crois pas qu'il ait jeté sa couverture avec l'intention d'effrayer votre cheval. Cet homme que vous venez de frapper ainsi a été jadis un brave guerrier...

Et l'adjudant ajouta d'un ton attristé :

« Qui vous dit que vous vaudriez mieux qu'eux si vous étiez aussi misérable?... »

Peyton avait-il enfin réussi à éveiller un remords ou un sentiment d'humanité dans la conscience de son compagnon? C'est probable, car le sous-lieutenant ne souffla plus mot et rentra dans le fort, la mine assez contrite.

Deux jours après l'arrivée de la colonne au fort Lookout, le colonel Saint-Aure, qui n'était pas homme à laisser ses troupes se rouiller dans l'inaction, avait déjà assigné un rôle actif à chaque escadron, et c'est ainsi que le lieutenant Cornélius Van Dyck et le sous-lieutenant Armstrong se trouvèrent de service pour une expédition nocturne.

Il s'agissait d'une reconnaissance à une certaine distance du fort. Van Dyck, qui avait déjà trois ans d'expérience, devait diriger les opérations du détachement, renforcé d'ailleurs d'une douzaine d'éclaireurs indigènes, Indiens Pawnies et autres, pour servir de guides.

Le commandant Saint-Aure avait pour règle absolue de ne jamais laisser sortir du fort le moindre détachement sans l'avoir en personne passé en revue, et la précaution lui était tout naturellement indiquée avec des troupes qu'il ne connaissait pas encore. Il était près de onze heures du soir quand il se rendit à cet effet sur le terrain de manœuvre.

Tout dans le fort était sombre et paisible, car l'extinction des feux avait sonné depuis longtemps déjà, et la lune ne jetait pas encore sa clarté sur le petit corps expéditionnaire rangé en ligne.

Il n'y avait pas en tout plus d'une trentaine de dragons. Devant la masse immobile qu'ils formaient, un falot porté par une ordonnance projetait dans la nuit une traînée de lumière, et, non loin du falot, on pouvait voir comme une étincelle rouge qui changeait de place à chaque instant. Cette étincelle n'était autre que le feu d'un cigare serré entre les dents du commandant Saint-Aure, tandis qu'il inspectait soigneusement chaque homme l'un après l'autre. Il ne disait pas un mot, mais, de temps à autre, faisait claquer ses doigts suivant son habitude.

Derrière lui, à distance respectueuse, se tenaient Van Dyck et Armstrong : celui-ci remarquable par un grand sabre de cavalerie, tandis que les dragons étaient simplement armés de leur carabine et d'une paire de revolvers suspendus sur la hanche, selon l'usage américain. Ce manque de cliquetis habituel des fourreaux de sabre faisait même un effet triste et contribuait à donner à ces hommes, dans la nuit, l'air d'autant de cavaliers fantômes.

L'inspection ne fut pas plus tôt terminée que le commandant, se rapprochant des deux officiers :

« Vous feriez mieux de laisser votre sabre

au quartier, monsieur, dit-il à Armstrong. Cela fait du bruit et ne sert à rien dans une reconnaissance. »

Et comme le jeune homme s'éloignait déjà, un peu mortifié sans nul doute, le colonel ajouta avec bonté :

« C'est une de mes manies, voyez-vous? Tout le monde ne partage pas mon opinion sur ce point, mais je suis convaincu qu'elle est bonne. Allez, monsieur, vous avez le temps de revenir avant le signal du départ. »

Frank Armstrong salua et, enfourchant le cheval qu'une ordonnance tenait prêt pour lui, il piqua des deux vers le quartier des officiers. A peine fut-il parti, que le commandant, se tournant vers Van Dyck :

« Je ne suis pas fâché de pouvoir vous dire un mot en particulier, fit-il, plus encore en ami qu'en supérieur. C'est un devoir pour moi de traiter tous mes officiers comme autant de fils qui me seraient chers. Voulez-vous me permettre de vous donner un bon conseil?... »

Le lieutenant rougit et balbutia :

« Assurément, commandant, mais j'espère que vous ne croyez pas...

— Non, je ne crois pas votre cas sans ressource. Mais vous êtes sur une pente dangereuse. Monsieur Van Dyck, vous appartenez à une famille opulente, et peut-être pensez-vous pouvoir vous permettre ce qui, à un autre officier, pourrait coûter son épaulette... Vous vous trompez. Il ne faut pas que je vous revoie dans l'état où vous étiez en arrivant. »

Le malheureux lieutenant ne répondait pas un mot et baissait la tête.

« Comprenez-moi bien, monsieur, reprit son chef. Le passé est le passé, il n'en sera plus question. J'ai levé vos arrêts et je vous ai assigné le commandement de cette petite expédition tout exprès pour vous fournir une occasion d'effacer une impression fâcheuse. Je sais ce que c'est d'être jeune, et je ne m'exagère pas l'importance d'une faute unique. Mais il faut que vous me donniez, ici, votre parole d'honneur de ne pas toucher une goutte d'eau-de-vie tant que vous serez hors du fort... Me la donnez-vous, monsieur? »

Van Dyck baissait toujours la tête.

« Est-ce une raison, dit-il, parce que je me suis une fois trouvé en défaut pour qu'on me croie capable de manquer à mes devoirs?... J'étais souffrant avant-hier, mon colonel... Mais naturellement je ne pouvais pas m'excuser sous les armes... Tout ce que je puis dire, c'est que je ferai mon devoir dans cette reconnaissance comme je l'ai toujours fait partout. »

Le commandant Saint-Aure n'ajouta pas un mot et se contenta de jeter sur le lieutenant un regard profond et fin, qui se fondit graduellement dans un froncement de sourcils.

Comme il se retournait, il vit Armstrong arriver à franc étrier, sans le moindre fourreau de sabre, cette fois, qui battît le flanc de sa monture.

« A la bonne heure! lui cria-t-il aussitôt, voilà comme il faut être avec les Indiens! Messieurs, je n'ai que peu de chose à vous dire : vous avez reçu mes ordres par écrit. Suivez-les à la lettre. Vous avez pour mandat de reconnaître le pays sur un rayon égal à la distance d'ici au cours de l'Antilope, et à me rapporter le résultat de vos observations. Pas de combat, à moins que vous ne soyez attaqués. Choisissez de préférence la nuit pour vos marches. En toute occasion, imitez la tactique des Indiens en campagne. Il s'agit de découvrir ce qui se trame dans les tribus voisines, si vous pouvez y parvenir. Voilà. »

Il allait les laisser, quand Armstrong lui demanda, non sans un violent effort sur sa timidité naturelle :

« Puis-je vous adresser une question, mon colonel?

— Certainement, monsieur.

— Je voudrais savoir si, au cas où une occasion se présenterait, en dehors de la lettre de vos instructions, d'obtenir quelque renseignement important, sérieux, il sera permis d'en profiter? »

Le colonel Saint-Aure porta ses yeux en plein sur ceux du jeune homme, et le regarda avec attention. Sans doute il se dit que la physionomie de Frank Armstrong respirait le courage et l'ardeur la plus généreuse, mais il n'en témoigna rien.

Au lieu de répondre directement à la question qui lui était posée, il s'adressa à Van Dyck.

« Lieutenant, dit-il, rappelez-vous que Flèche-Rouge, cet Indien que vous voyez là le dernier sur la droite, est le plus fin de vos limiers. Beaucoup de prudence dans vos rapports avec ces hommes, monsieur! Ils sont à la fois d'une extrême susceptibilité pour les moindres offenses et très portés à abuser des caractères faibles. C'est d'eux surtout qu'on peut dire qu'il faut pour les mener une main

de fer dans un gant de velours... Adieu, monsieur, et bonne chance! A mon compte, vous devez vous trouver dimanche matin sur les bords de l'Antilope. »

Van Dyck salua et se dirigea vers son cheval. Aussitôt le commandant, se retournant vers Armstrong :

« Bon succès, mon cher enfant! fit-il d'un ton presque tendre en lui tendant la main. Suivez votre étoile, et vous ferez honneur, j'en réponds, à notre vieille école de West-Point... Adieu, monsieur. »

Frank Armstrong se sentit si touché de ces affectueuses paroles, que les larmes montèrent à ses yeux.

« Adieu, mon commandant!... Merci, monsieur! » balbutia-t-il.

Au même instant, la voix du lieutenant Van Dyck donna l'ordre de former les rangs.

Il y eut un trépignement de chevaux sur le gazon desséché, — puis une pause, — un *en avant marche!* et la petite troupe défila silencieusement vers la porte du fort, pour aller se fondre dans les ténèbres.

Le commandant était resté à la même place et les regardait s'éloigner. C'est seulement quand il eut vu disparaître le dernier dragon de la file, qu'il se décida à rentrer chez lui. Tout en marchant, il parlait à demi-voix en faisant claquer ses doigts.

« Ce petit garçon m'a l'air de n'avoir pas froid aux yeux, disait-il. Mais, quant à ce M. Van Dyck, je réponds que, si celui-là laisse jamais la peau de son crâne sur la prairie, c'est que son cheval aura absolument refusé de le mettre hors d'atteinte. A moins, sur ma foi, que les Peaux-Rouges ne le surprennent un beau jour dans les vignes du Seigneur!... Ah! cette eau-de-vie! quelle malédiction! »

CHAPITRE VI

LA SOIRÉE DU COMMANDANT

Le samedi suivant, vers dix heures du soir, il y avait fête au quartier général du fort, et les deux salons de mistress Saint-Aure étaient pleins de monde. A la vérité, les hommes et spécialement les officiers y étaient en majorité; mais il y avait pourtant une vingtaine de dames, les unes appartenant à la population ordinaire du fort, les autres en visite et attirées, avec leur frère ou leur mari, soit par l'espoir d'assister à une grande chasse, soit par l'intention d'acheter quelques lots de prairies voisines, soit simplement par la curiosité.

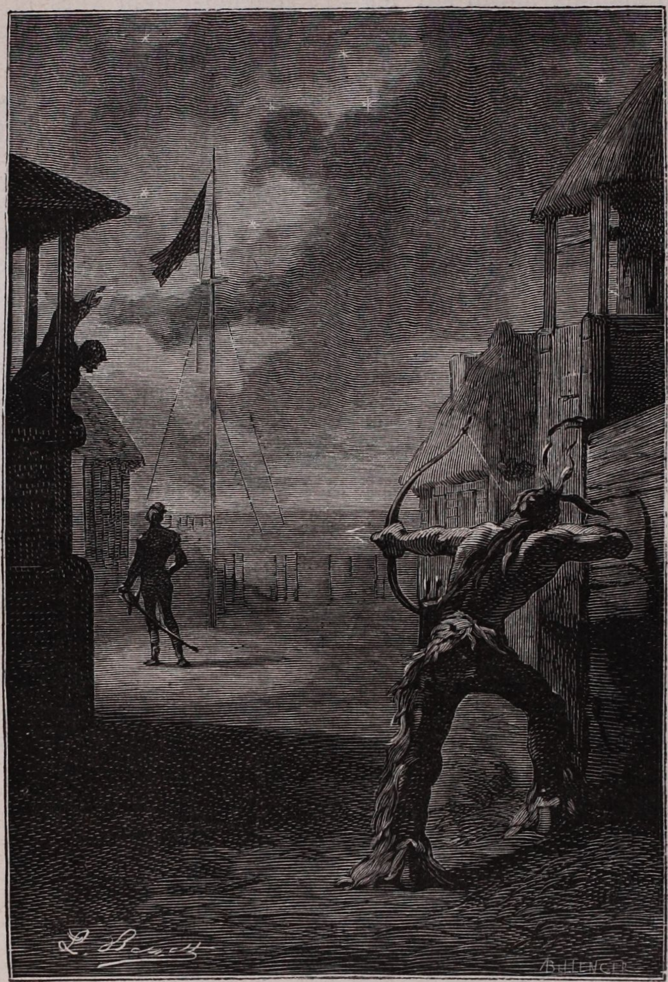
De ce nombre était la famille Brinton, arrivée du matin même, et l'on peut croire que Juliette et Nettie avaient déjà tout un état-major autour d'elles.

« Mistress Peyton, disait le sous-lieutenant Hewitt à une jeune femme qui venait d'entrer, j'en appelle à votre témoignage! Voici miss Brinton qui ne veut pas me croire, quand je lui assure que les dames viennent avec nous à la chasse à courre.

— Assurément, répondit mistress Peyton en souriant. Pour mon compte, j'accompagne toujours mon mari dans ces occasions, quoique je n'emporte pas de carabine. Mais il y a des dames qui viennent armées, et pas plus tard que le mois dernier une jeune fille du Kentucky, qui était avec nous, a tué trois buffles de sa propre main. »

Juliette Brinton parut presque révoltée de cet exploit, tandis que sa cousine Nettie s'écriait :

« Vraiment! trois buffles de sa propre main? Elle devait être joliment fière! Il faut absolument que j'essaye d'en abattre au moins un, à la grande chasse que nous promet le commandant.



« Garde à vous, Hewitt! » (Page 27.)

— Si vous voulez seulement me permettre de vous servir de guide, je vous promets de vous en faire tuer deux! insinua le jeune Hewitt.

— Et moi, mademoiselle, reprit gaiement le lieutenant Peyton, je vous engage plutôt à vous placer sous la direction d'un vieux routier comme moi, si vous ne voulez pas revenir bredouille. »

A ce moment, mistress Saint-Aure se rapprocha du coin dans lequel se tenait la conversation.

« Miss Juliette Brinton, j'en suis vraiment désolée, dit-elle, mais le commandant dit qu'il va être obligé de retarder cette fameuse partie... seulement pour quelques jours du reste, et jusqu'à ce qu'une ou deux reconnaissances aient balayé les partis d'Indiens qui se montrent dans le pays... En attendant, il faudra vous contenter de courre le lièvre aux environs du fort. Avez-vous jamais pris part à cet exercice?

— Jamais encore.

— C'est fort amusant, et mon mari a des bassets excellents. Mais sans doute miss Nettie Dashwood aura peine à se contenter d'un gibier aussi peu féroce?

— Il le faudra bien! dit Nettie avec un soupir. Mais j'espère que ces ennuyeux Indiens vont bientôt nous laisser le champ libre!

— Soyez sûre que nous l'espérons aussi! fit mistress Saint-Aure avec un sourire subi-



L'Indien revint au galop vers les deux officiers. (Page 29.)

tement attristé. Mais si nous laissions là les plaisirs de la chasse pour faire un peu de musique? reprit-elle. Miss Juliette, ne nous chanterez-vous pas quelque chose? »

Juliette se leva sans se faire prier, et se dirigea vers le piano, suivie d'un véritable essaim de satellites.

Aussitôt on vit le capitaine Jim Saint-Aure, frère cadet du colonel et qui était jusqu'à ce moment resté à l'écart, traverser le salon et venir s'asseoir à côté de miss Nettie Dashwood.

« Laissez-moi vous poser une question, miss Nettie, dit-il sans autre préambule. Connaissez-vous quelqu'un qui s'appelle Frank Armstrong? »

Les lèvres de Nettie eurent un petit tremblement nerveux presque imperceptible, comme elle répondait :

« Sans doute, je connais M. Frank Armstrong. Je le croyais même arrivé au fort... Comment se fait-il qu'il ne paraisse pas y être encore? »

La voix du capitaine baissa subitement :

« Êtes-vous capable de garder un gros secret? demanda-t-il.

— Assurément, » dit-elle.

Et ses lèvres continuaient à frémir.

« Voici : M. Armstrong est parti en reconnaissance, pour une semaine ou deux, et il m'a remis une lettre pour vous, miss Nettie.

— Une lettre *pour moi!* s'écria la jeune fille au comble de la surprise. Êtes-vous bien sûr

que ce soit *pour moi* et non pas pour une autre.

— Parfaitement. N'êtes-vous pas de ses amies?

— Certes! répliqua-t-elle avec l'accent de la sincérité.

— Eh bien! il n'y a rien de plus naturel. M. Armstrong en est à sa première expédition. Comme tout jeune officier aurait fait à sa place, il s'est dit qu'il n'en reviendrait peut-être pas...

Nettie était subitement devenue toute pâle, et sa jolie petite figure présentait l'image de la consternation.

Elle leva sur le capitaine ses beaux yeux bleus, en disant :

« De quoi s'agit-il?

— Il m'a dit qu'il avait une amie en qui il avait toute confiance, que cette amie c'était vous, et il m'a chargé de vous remettre une lettre...

— Et cette lettre, où est-elle? demanda Nettie non sans quelque impatience.

— La voici, dit le capitaine Jim en la tirant de sa poche. Ne faites pas attention à ce qui est écrit sur l'enveloppe... Ces jeunes officiers font toujours leur testament quand ils partent en expédition, mais cela ne tire pas à conséquence.

— De grâce! qu'y a-t-il sur l'enveloppe, capitaine Saint-Aure? Dites-le-moi, je vous en prie... Je n'ose pas y regarder devant tout ce monde.

— Il y a : « Pour être ouvert seulement si je suis pris ou tué par les Indiens. » Ce sont là les manières de ces blancs-becs... Quand il reviendra, il sera diablement confus d'avoir écrit ces deux lignes.

— Quand il reviendra, — oui, mais reviendra-t-il?... et, en tout cas, quand peut-il être de retour?

— C'est difficile à dire. L'objet de l'expédition est justement de reconnaître s'il y a des Indiens aux environs, et en quel nombre, Mais Armstrong est en bonne compagnie. Il est avec son ami le lieutenant Van Dyck, plus une trentaine de dragons et d'excellents guides indiens. Van Dyck a deux ou trois ans dans la prairie et doit connaître son affaire...

— Si ce n'était que lui, je n'aurais pas grande confiance! répliqua miss Nettie. Il n'est pas sorti de l'École, vous savez? »

Le capitaine Jim se mit à rire.

« Pas plus que moi, ma chère enfant, pas plus que les trois quarts de nos meilleurs officiers.

— Je croyais que c'était indispensable pour faire un bon soldat! dit étourdiment la fillette.

— Ne vous excusez pas. C'est une opinion fort répandue, je le sais. Mais elle n'en est pas plus juste. West-Point n'a jamais fait un soldat. L'éducation qu'on y reçoit est seulement une excellente préparation pour le devenir, voilà la vérité. N'allez pas croire, au moins, que je parle ainsi par envie! Mon frère est sorti de l'École, et c'est le meilleur officier que je connaisse. Mais il est parfaitement possible d'être un excellent officier sans passer par là.

— Et dans quelle catégorie placez-vous M. Van Dyck? » demanda tout à coup la jeune fille.

« Voilà miss Juliette Brinton qui commence; nous ferons mieux de garder le silence, » dit-il pour se tirer d'affaire sans donner d'accroc à la vérité.

Juliette n'eut pas plus tôt achevé de chanter, d'une voix assez juste, mais sans expression, la romance si populaire en pays anglo-saxon : *Home, sweet home*, que mistress Saint-Aure attaqua une valse de Schubert.

Aussitôt le lieutenant Hewitt se précipita pour inviter miss Nettie Dashwood à danser avec lui, et le capitaine Jim se trouva ainsi dispensé de répondre à la question gênante qui lui avait été posée.

Dès lors, ce ne fut plus qu'une succession de quadrilles et de polkas, de valses et de galops, auxquels vinrent même se mêler un ou deux *reels* virginiens.

Il était minuit passé, et le cotillon était dans son plein quand un éclair vint tout à coup faire pâlir les lampes qui éclairaient la fête, et un coup de tonnerre formidable ébranla la maison jusque dans ses fondements. Tout le monde s'arrêta et courut instinctivement aux fenêtres ouvertes.

Mais, presque aussitôt, une violente rafale, qui accourait accompagnée d'une pluie battante et même de gros grêlons, mit en tel danger les lumières et les toilettes, qu'on s'empressa de barricader tout, et la danse, un instant interrompue, reprit au milieu du vacarme de la tempête.

Nettie Dashwood était devenue toute pâle, et son cavalier, le sous-lieutenant Hewitt, s'empressait naturellement à la rassurer.

« Ce n'est qu'un orage, disait-il; mais, en

somme, un temps pendant lequel il vaut mieux être au bal qu'en campagne. Heureusement, nous avons tout récemment reçu des renforts, sur lesquels le service le plus dur est naturellement tombé; sans leur arrivée, j'aurais présentement le plaisir d'être en reconnaissance...

— Est-ce que ces tempêtes sont dangereuses dans la plaine? demanda vivement la jeune fille. Arrive-t-il qu'on soit frappé de la foudre?...

— Je n'en ai jamais vu d'exemple. Il n'y a guère à craindre que la pluie. Il peut arriver qu'on soit établi dans un ravin, ou dans le lit desséché d'un torrent, qui, tout d'un coup, se remplit d'eau et emporte votre camp. Un de nos détachements a été surpris ainsi il y a deux ou trois mois, et plusieurs chevaux ont péri dans la bagarre... Mais, cette fois, nos éclaireurs ont Flèche-Rouge avec eux, et il n'y a pas de meilleur guide.

— Vraiment?... Je suis enchantée de les savoir en si bonnes mains!

— Comme vous êtes bonne, miss Nettie, de vous intéresser à ces pauvres garçons! Ils s'inquiètent fort peu d'une averse, je vous l'assure. Mais j'y songe : peut-être connaissez-vous l'un de ces messieurs?

— Oui, il y en a un qui est mon cousin! dit la jeune fille en rougissant jusqu'à la racine de ses fins cheveux blonds. Êtes-vous bien sûr qu'il n'y a pas de danger, monsieur?

— Assurément, » fit le sous-lieutenant d'un ton qui semblait indiquer que cet intérêt soudain, pris par sa danseuse au sort de l'un de ses collègues, ne le transportait pas précisément de joie.

A ce moment le vacarme de la tempête devint si assourdissant qu'on convint d'arrêter le cotillon, et toutes les dames furent reconduites à leur place.

L'appartement prit l'aspect d'une salle d'attente. On causait à demi-voix. Personne ne songeait plus à s'amuser, et une sorte de contrainte pesait sur tout le monde.

Par bonheur, cela ne dura pas. En quelques minutes l'orage eut poursuivi sa course, laissant le fort derrière lui, et, quand on rouvrit les fenêtres, la lune se balançait déjà dans une atmosphère pure et rafraîchie.

Le sous-lieutenant Hewitt, décidément piqué du peu d'impression qu'il avait paru faire sur miss Nettie Dashwood, profita de l'éclaircie pour s'éclipser sans bruit et se diriger vers le quartier des officiers.

« C'est sans doute cet ivrogne de Van Dyck qui l'intéresse si fort, se disait-il. Je me demande ce qu'elle peut trouver d'aimable en lui... »

Cette préoccupation empêcha le jeune officier de remarquer une forme noire qui s'était subitement détachée de l'ombre d'un mur et qui se glissait derrière lui, silencieuse comme un chat. C'était celle d'un Indien à demi nu et qui venait d'ajuster une flèche sur son arc.

Tout à coup, une voix cria dans la nuit :

« Garde à vous, Hewitt! »

Instinctivement le jeune homme se jeta de côté. Au même instant, on entendit la vibration d'une corde d'arc, et presque aussitôt un cri de douleur.

Le capitaine Jim, qui, du haut du perron de son frère, avait si à propos averti le sous-lieutenant, se mit à courir vers lui. La forme noire avait déjà disparu.

« Vous êtes blessé?... demanda-t-il au jeune homme. Ah! je vois... ce n'est qu'au bras heureusement! Courez chez vous, n'alarmez pas ces dames, et envoyez demander le docteur. Moi, je cours après cette vermine. »

Et, tout d'une haleine, il prit à travers les flaques d'eau du champ de manœuvre pour courir au poste.

« Sergent! tout votre monde dehors! cria-t-il. On vient d'envoyer une flèche à M. Hewitt... Empoignez-moi tous les Peaux-Rouges que vous trouverez et amenez-les au fort..

Sans plus ample discussion, les hommes prirent les armes et se dirigèrent en courant vers le point où, le soir même, à l'heure de la retraite, ils avaient vu les huttes des Indiens.

Il n'y avait plus trace de huttes, les feux étaient éteints, et pas un Peau-Rouge ne se montrait à trois cents pas à la ronde.

Le fait était à peine constaté, quand une détonation se fit entendre de l'autre côté de l'enceinte, et bientôt, de sentinelle en sentinelle, arriva le cri :

« Caporal du poste!... Numéro 8!...

— Derrière les écuries! Le gredin est hors d'affaire! se dit le capitaine Jim. C'est bien fait; cela m'apprendra à me mêler du métier de l'officier de garde. — Qui est de service cette nuit, sergent?

— M. Graham... Le voici, monsieur. »

C'était lui, en effet, pâle de colère.

« Que faites-vous là, sergent? cria-t-il. N'avez-vous pas entendu ce coup de fusil derrière les écuries? Pourquoi diable le poste est-il dehors? Et qui s'est permis de donner des ordres en mon absence?

— C'est moi, dit le capitaine en avançant. Il n'y avait pas de temps à perdre, monsieur, et le sergent ne saurait être blâmé... »

Le lieutenant se calma à l'instant en voyant à qui il avait affaire, et tout le monde revint au poste. Cinq minutes plus tard, le caporal arriva au rapport :

« Un Indien a franchi l'enceinte au numéro 8. La sentinelle a tiré et l'a manqué. »

Sur ces entrefaites, l'adjudant Peyton survint tête nue; il avait entendu le coup de feu de la salle de bal, et accourait aux informations.

Il n'eut pas plus tôt su de quoi il retournait, que ses soupçons se portèrent sur un Indien bien connu au fort.

« Je parierais que c'est Tatouka qui a fait le coup, dit-il. Le jour de l'arrivée du détachement, il a été fouetté jusqu'au sang par Hewitt, et il aura voulu se venger...

— Tant que nous n'aurons pas exterminé ces gredins-là jusqu'au dernier, fit observer le lieutenant Graham, nous n'aurons pas la paix.

— C'est facile à dire, mon cher Graham, répondit le capitaine Jim en riant. Mais, comme nous ne pouvons guère cette nuit suivre la trace de Tatouka, le mieux sera, je pense, d'aller prendre des nouvelles de ce pauvre Hewitt... Il peut se vanter d'avoir eu de la chance que je me sois trouvé là pour l'avertir! Sans moi, il recevait cette flèche dans les reins, au lieu de l'avoir dans le bras.

— Quelque chose me dit que l'automne ne finira pas sans qu'il y ait du grabuge, remarqua l'adjudant Peyton, et je serai fort étonné si ces gaillards-là ne nous donnent pas avant peu du fil à retordre. »

Tout en causant, les officiers étaient arrivés jusqu'au logis du jeune Hewitt, qu'ils trouvèrent entre les mains du docteur Slocum, et déjà pansé.

Ce n'était qu'une égratignure, s'il fallait en croire le digne *Tartare*, quoique la flèche eût bel et bien traversé le bras de part en part.

CHAPITRE VII

SUR LA PISTE

A travers la plaine sans bornes, parsemée de place en place de taches de chiendent desséché, le détachement de dragons commandé par Cornélius Van Dyck avance en bon ordre vers le nord-ouest.

Un peu en avant de la troupe, on peut remarquer trois guides indiens qui chevauchent à la distance d'environ un mille l'un de l'autre, et de temps à autre disparaissent dans une dépression du sol.

Le détachement est en train de suivre une trace bien connue, celle que le *mât de hutte* des Indiens en voyage laisse en traînant sur la poussière de la plaine.

Après cinq ou six heures de marche, on est arrivé à une espèce de vallée assez profondément encaissée entre deux murs de terres stratifiées. Ce sont toujours les mêmes alternatives de jaune et de rouge; mais ici on peut reconnaître en outre de longues tranches horizontales du noir le plus foncé.

« On dirait vraiment de la houille! fait observer le sous-lieutenant Armstrong, qui

tient la tête de la colonne avec son chef, le lieutenant Van Dyck.

— Pourquoi pas? dit l'autre d'un ton assez renfrogné. Nous sommes maintenant tout près de la ligne de crête des deux versants, à ce que dit Flèche-Rouge... Au diable les versants! Que j'aimerais bien mieux en être sorti et me voir de retour au fort! Voyez-vous, mon cher, je crains bien que nous n'ayons suivi cette trace trop avant, et que nous n'ayons sujet de le regretter.

— Bah! fit gaiement Armstrong, le mal n'est pas grand! Il y a au moins quelque plaisir à se dire qu'on est dans un pays où bien peu de blancs doivent jamais avoir pénétré, et qu'on ne peut compter que sur soi-même pour défendre sa peau contre messieurs les Sioux! Je vous assure, mon cher Van Dyck, que je ne voudrais pas, pour beaucoup, changer ma place contre celle d'un des camarades restés au fort! Songez donc que nous pouvons avoir la chance de découvrir où mène cette trace!

— Oui, mais nous avons dépassé nos instructions en venant jusqu'ici, fit remarquer Van Dyck du même ton dolent, et je ne suis pas du tout sûr que nous ne serons pas, de ce chef, sévèrement réprimandés. J'ai eu tort de vous céder sur ce point.

— Eh bien! je ne vous demanderai pas de faire un pas de plus, si nous ne découvrons rien avant ce soir, dit le jeune officier d'un ton insinuant. Après tout, quel danger peut-il y avoir à suivre la trace d'un vieux mât de hutte? Eh! mais je ne me trompe pas! on dirait qu'il y a du nouveau! »

Il montrait en avant un des guides qui se penchait vers le sol, comme s'il avait aperçu quelque chose d'intéressant.

Presque au même instant, l'Indien fit tourner bride à son cheval, et revint au galop vers les deux officiers en agitant sa couverture.

L'effet de cette manœuvre sur le détachement fut immédiat. On put voir les hommes, tout à l'heure à demi endormis sur leur selle, se redresser et regarder avec curiosité le guide qui s'approchait.

Il fut bientôt arrivé devant la tête de la colonne, et aussitôt il arrêta son cheval.

C'était un grand gaillard aux muscles vigoureux et aux traits pleins d'énergie, accoutré d'un costume qui tenait le milieu entre celui du sauvage et celui de l'homme civilisé. En fait d'armes, il tenait à la main un fusil de Winchester, et son corps était littéralement bardé de revolvers plus rouillés les uns que les autres.

« Eh bien! qu'y a-t-il donc, Flèche-Rouge? lui demanda Van Dyck, qui avait quelque peu devancé ses hommes. Avez-vous vu du nouveau?

— Nouvelle trace, — cheval américain, — mulets, — hommes blancs, dit l'Indien d'un ton guttural en se servant du peu de mots anglais qu'il pouvait avoir appris aux alentours du fort, et remplaçant les verbes par une gesticulation vive et animée.

— Des blancs ici? s'écria le lieutenant très surpris. Et comment le savez-vous? »

La face bronzée du guide eut une expression de dédain, tandis qu'il répondait laconiquement :

« Trace cheval ferré. »

Van Dyck semblait fort perplexe en revenant vers son collègue et lui communiquant la nouvelle.

« Je me demande ce qu'il y a à faire, disait-il. Suivre cette trace ou nous en retourner?... »

Frank Armstrong le regarda un instant et put à peine réprimer un sourire.

« Il me semble évident que notre devoir est de suivre cette trace et de découvrir ces hommes, répliqua Frank après un instant de silence. Ce ne sont peut-être que des marchands... — à moins que... murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, à moins que... »

Il n'acheva sa phrase que dans sa pensée. Au lieu de calmer les inquiétudes de Van Dyck, l'attitude de Frank parut les redoubler.

« Des marchands?... Ce n'est pas ce qui vaudrait le mieux, dit-il vivement. Les marchands qui font le commerce avec les Indiens n'aiment guère qu'on se mêle de leurs affaires, et sont capables de tout pour en garder le secret. Après tout, nous n'avons pas pour mandat de chercher des dangers inutiles. Et, comme c'est moi qui suis responsable, je m'y oppose formellement. »

Le sous-lieutenant n'objecta pas un mot à cette déclaration, mais il demanda simplement à l'Indien :

« Les gens qui ont laissé cette trace sont-ils loin?.. Dans combien de temps pourrions-nous les atteindre en allant bon train? »

Flèche-Rouge leva les yeux vers le soleil, puis les reporta sur l'horizon. Il sembla réfléchir et surtout chercher des mots pour exprimer son opinion; puis il finit par balbutier des nombres contradictoires et, d'ailleurs, sans aucun sens intelligible.

« Deux, — trois, — quarante, — onze, » disait-il, en faisant pour rendre sa pensée un effort aussi inutile qu'énergique.

Frank s'aperçut qu'il avait mal posé la question.

« Pourrions-nous les rejoindre avant le coucher du soleil? » reprit-il très lentement, en appuyant sur les mots.

La physionomie du guide s'éclaira.

« Oui, quand soleil haut ainsi! » fit-il en indiquant dans la direction du sud le point où le soleil devait arriver vers trois à quatre heures

« Lieutenant, dit aussitôt Frank Armstrong au ton le plus officiel en s'adressant à son supérieur, voulez-vous m'autoriser à suivre seul avec les guides cette nouvelle trace, puisque vous ne croyez pas devoir engager le détachement dans cette expédition? Avec l'aide de Flèche-Rouge, j'imagine que je puis aisément arriver à trouver le fin mot de cette affaire et à vous le rapporter. »

C'est avec un soupir de satisfaction que Van Dyck répondit :

« Fort bien, monsieur. Cette proposition vous fait honneur, et je vous donne l'autorisation que vous demandez. »

Frank était au comble de la joie à la pensée qu'il allait enfin avoir ses coudées franches.

« Voilà qui est entendu! s'écria-t-il. Je vais suivre cette trace avec Flèche-Rouge, et, avant trois jours, je vous aurai rejoint à la vieille estacade, près de l'embouchure du ruisseau de Hominy, si vous le voulez bien...

— C'est cela, dit Van Dyck. Je vous attendrai trois jours, mon cher. Mais il est bien convenu qu'après ce délai, vous ne compterez plus que sur vous-même, car je devrai rentrer au fort. Je ne puis pas compromettre la sécurité du détachement pour la satisfaction de votre fantaisie. »

Le sous-lieutenant était devenu très sérieux.

« Je ne sais trop ce que vous entendez par ce mot, monsieur, dit-il assez sèchement. Il me paraît qu'il s'agit ici plutôt d'un devoir que d'une fantaisie... Si vous ne m'attendez pas, j'en serai quitte pour rentrer tout seul. Mais je vous assure que, si j'aperçois la possibilité de mettre la main sur quelque renseignement d'importance, ce n'est pas une telle considération qui m'arrêtera. »

Van Dyck avait détourné les yeux sous le regard froid et résolu de son jeune collègue.

« C'est dit, mon cher Armstrong, répondit-il assez vite. Je ne veux pas vous enfermer dans des instructions trop étroites. Mais, je vous le répète, je ne resterai pas plus de trois jours au rendez-vous, et, à l'expiration de ce délai, je reprendrai le chemin du fort. Encore m'estimerai-je heureux si je ramène mon détachement sain et sauf, après cette absurde expédition dans ce pays perdu.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si absurde à suivre la trace de l'ennemi, répliqua Armstrong d'un ton presque dédaigneux. Mais n'importe, agissez à votre guise, Van Dyck. J'aurais peut-être pu attendre plus de complaisance de la part d'un collègue, d'un officier de ma compagnie...

— Et d'un imbécile qui a *des amis* communs avec vous, n'est-ce pas? interrompit Cornélius en ricanant. Mettez ceci dans votre poche, monsieur Frank Armstrong. Je ne suis pas encore aussi niais que vous le croyez, et je commence à être fatigué de tirer les marrons du feu pour les autres... Allez, allez, ce n'est pas moi qui me creuserai la cervelle pour vous empêcher de perdre votre cuir chevelu, puisque vous en avez si grande envie!... »

Au désert, loin des conventions mondaines, les natures grossières se laissent facilement aller à déposer le masque de la politesse et à montrer leur véritable visage. C'était la première fois que Van Dyck eût fait allusion à la rivalité qui existait entre lui et Armstrong, quoique tous deux en eussent parfaitement conscience. Aussi, le sous-lieutenant, profondément blessé, répliqua-t-il à l'instant avec un sourire de dédain :

« Oh! oh!... C'est là votre jeu!... Fort bien, monsieur. Pour mon compte, j'aime mieux perdre mon cuir chevelu, comme vous dites, que rentrer sans l'avoir exposé. Si je reviens au fort, ce sera peut-être pour être porté à l'ordre du jour.

— C'est la grâce que je vous souhaite! » fit l'autre ironiquement.

Et ils se séparèrent : Van Dyck pour rejoindre le détachement, Frank pour partir en compagnie de l'Indien.

« Allons, Flèche-Rouge, dit-il, montrez-

moi le chemin! Le colonel Saint-Aure m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous, et vous voyez que je le crois sur parole. Le soir de notre départ, il m'assurait encore qu'avec vous seul il se hasarderait volontiers au milieu de cent mille Sioux ou Pieds-Noirs, au choix. »

La brune physionomie du Pawnee était radieuse de plaisir en écoutant cet éloge. Il étendit aussitôt sa main en criant :

« Hough!... Hough!... Serrez main, lieutenant! Serrez main! »

Le jeune homme étreignit cordialement la main qui lui était présentée.

« Je ne doute pas, dit-il, que vous ne me rameniez sain et sauf au fort. Il est probable qu'à notre retour nous trouverons M. Van Dyck parti. Mais parlez-moi franchement, Flèche-Rouge : hésiteriez-vous à venir avec moi jusque dans le camp des Sioux, si c'était nécessaire? »

Le guide se mit à rire.

« Sioux, idiots, lieutenant! fit-il, avec de grands éclats de voix. Flèche-Rouge aller dans leur hutte sacrée si ordre donné à lui! »

Ils avaient complètement perdu de vue le détachement et se trouvaient maintenant au fond d'une dépression de terrain, où la piste, qu'ils avaient suivie devenait fort apparente en raison de la nature spéciale du sol. Il était évident que plusieurs familles indiennes avaient récemment passé par là avec leur bagage. Tout novice qu'était encore Frank Armstrong, il fut frappé du caractère particulier des traces laissées dans la poussière par les longues perches de tentes, mises en travers d'un bât sur les très petits poneys des Peaux-Rouges.

« Ce n'est plus ici la piste dont vous nous parliez tout à l'heure, » dit-il à son guide.

Le Pawnee fit signe que non, et que celle-là était sur le trajet suivi maintenant par un de ses camarades.

Armstrong se dirigea aussitôt de ce côté, et reconnut bientôt les traces de sabots ferrés de deux forts chevaux, mêlées à celles de deux mulets.

« Qui peut bien avoir laissé ces marques ici? » demanda-t-il au second guide.

Celui-là était un Indien Apache. Il secoua la tête et dit, dans son dialecte espagnol :

« *No sé,* señor.

— Et vous, Flèche-Rouge, qu'en pensez-vous? reprit le jeune officier.

— Peut-être bientôt savoir, lieutenant, » répondit celui-ci d'un ton sentencieux.

Sans plus de délibération, les trois cavaliers se remirent en marche, en suivant désormais la nouvelle piste.

Ils ne tardèrent pas à rejoindre le troisième guide indien, qui s'était arrêté pour les attendre, et qui entra aussitôt avec Flèche-Rouge dans une conversation des plus animées, en langue pawnee. Tout en parlant, il désignait du doigt un point de l'horizon.

Enfin, Flèche-Rouge se prononça :

« Hommes blancs, dit-il à Frank. Hommes blancs campés là-bas. Eau, bois, feu, toutes choses! »

Lui aussi montrait du doigt la ligne boisée.

« Hough!... Fumée!... » reprit-il tout à coup.

En dépit de sa lorgnette, le sous-lieutenant eut d'abord quelque peine à apercevoir ce qui n'avait pu échapper à l'œil exercé du Peau-Rouge; mais, à force de la promener sur le ciel, il finit pourtant par distinguer un mince filet blanchâtre qui s'élevait en tremblottant au-dessus des arbres.

« Vous croyez que c'est un feu d'hommes blancs? » demanda-t-il.

Le Pawnee fit signe qu'il n'y avait pas le moindre doute à cet égard.

« Eh bien, nous allons nous diriger droit sur eux! fit le jeune officier d'un ton résolu. Si ce sont d'honnêtes gens, ils n'ont pas à nous craindre. Si ce sont des coquins, à en juger par leurs traces, nous serons en nombre égal à eux, et ils trouveront à qui parler. En avant! »

Ce disant, il piqua des deux et repartit au galop, suivi, cette fois, des trois éclaireurs indigènes.



Ils arrivèrent bientôt en vue du campement). Page 35.)

ÇHAPITRE VIII

A LA CHASSE AUX NOUVELLES

La fumée, qui avait ainsi attiré l'attention des guides, s'élevait d'un bivouac établi sur la lisière d'un bois de cèdres et auprès duquel paissaient tranquillement, dans une herbe magnifique, les deux chevaux et les deux mulets signalés par leurs traces à Flèche-Rouge.

Tout auprès, coulait la rivière de la Pierre-Jaune, large d'au moins mille pieds, et roulant à pleins bords dans une prairie qui s'étendait vers le nord-ouest jusqu'à une chaîne de collines, et, des deux côtés du cours d'eau, elle était bordée d'une épaisse forêt de cèdres.

A une vingtaine de pas des chevaux et des mulets, pétillait gaiement un feu de bois sec, autour duquel trois hommes étaient assis et venaient de procéder à un lunch sur le pouce.



Jim eut soin de se coucher dans l'herbe. (Page 38.)

L'un de ces hommes n'était autre que M. Mark Meagher, le correspondant du *Herald*, en quête de son très problématique conseil de guerre indien. Mais son plus vieil ami aurait à coup sûr été excusable de ne pas le reconnaître, tant sa physionomie et son costume avaient subi de changements en quelques jours.

Quant à ses compagnons, il n'y avait pas de doute possible sur leur identité. C'étaient tous deux des « hommes de la plaine, » comme on dit dans le Grand-Ouest, c'est-à-dire des blancs qui en sont graduellement venus à faire du désert leur véritable patrie.

L'un d'eux était un grand garçon solidement bâti, avec de larges épaules et une tête qui semblait deux fois aussi grosse qu'elle l'était en réalité, par la grande quantité de cheveux et la longue barbe d'un noir de jais dont elle se trouvait garnie. Mais l'expression de son visage aux traits réguliers et purs, et surtout de ses grands yeux bien fendus, n'en était pas moins séduisante par le caractère de franchise et de calme courage qui en était le trait dominant. Il était vêtu d'une chemise rouge et d'un pantalon de peau engouffrés dans de grandes bottes, et sa coiffure était un chapeau blanc si plein de trous qu'il n'en restait plus guère que les bords. Son arme unique, un fusil Remington du calibre 44, était déposée à terre, à portée de sa main.

Cet homme était connu dans la plaine sous

le nom de Charley du Colorado, et universellement populaire à plus de cinq cents milles à la ronde. Quant à son camarade, le troisième membre du trio, on l'appelait par antiphrase le Beau Bill, à cause de sa laideur extraordinaire.

Son véritable nom était Guillaume Fardeau. C'était un Français sang mêlé, petit homme court et trapu, mais aussi fort qu'un buffle, au teint très brun, aux lèvres épaisses et aux pommettes saillantes. La guerre et la maladie semblaient avoir rivalisé avec la nature pour le rendre hideux, car sa face était toute creusée par la petite vérole ; une profonde balafre qui lui coupait le visage en diagonale, du front à la mâchoire inférieure, n'avait laissé à la place du nez qu'une cicatrice blanche, et par surcroît, il manquait au pauvre Fardeau l'œil droit et toutes les dents incisives. Ces dents, il les avait perdues d'un coup de crosse de pistolet dans un combat corps à corps. Quant à l'œil absent, il avait été extrait de son arcade orbitaire par l'honorable colonel Abiram Jones de San-Elizario, Texas, qui se disposait à faire subir le même sort à l'œil gauche, quand il fut tué net par Charley du Colorado.

Cette circonstance mémorable avait naturellement créé entre les deux hommes une amitié à toute épreuve, et le Beau Bill était dès lors devenu l'inséparable camarade de son sauveur. Les nombreuses suppressions dont sa physionomie avait été l'objet, ne l'empêchaient pas d'ailleurs d'être un des plus fins limiers de la plaine.

« Eh bien ! Charley, disait le correspondant du *Herald*, qui venait d'ôter sa grande redingote et de la déposer au pied d'un arbre après l'avoir pliée avec soin, nous n'allons pas tarder à savoir maintenant si nous avons suivi la bonne piste. Quelle est votre impression ? »

Charley du Colorado était en train de ficher un morceau de viande crue au bout d'une baguette effilée avec soin, pour le griller à la chaleur de la braise. Il répondit sans se presser :

« Beau Bill et moi nous sommes convenus de pousser l'affaire jusqu'au bout, monsieur *Migur*, et nous tiendrons parole, pourvu que la peau de nos têtes nous reste, n'est-ce pas, Bill ? »

« Vous savez que je marche avec vous, Charley, dit-il simplement. Et M. *Maigre* peut compter sur nous.

— Ne pourriez-vous pas tous deux m'appeler par mon vrai nom ? demanda en riant le correspondant spécial. Il n'est pas plus difficile, je pense, de dire Meagher que *Migur* ou *Maigre*.

— Grand merci de la leçon, M. *Migur*, fit Charley de son air le plus majestueux. Je ne pose certes pas pour le savant en us ; mais enfin j'ai appris à lire et à écrire, il y a quelque trente ans, là-bas dans le Kentucky, et je veux bien que ce beefsteak m'étouffe si M-e-a-g-h-e-r ne se prononce pas Migur en tout pays civilisé !

— Si c'est votre opinion personnelle, je n'insiste pas, dit Mark en riant.

— C'est mon opinion et je la maintiendrai contre tous les maîtres d'école de la terre... Mais qu'y a-t-il donc, Billy ? »

Beau Bill venait de pousser une sorte de grognement qui lui était particulier, en montrant du doigt le chemin par où ils étaient arrivés à leur bivouac. Les arbres formaient au-dessus de leur tête une sorte de berceau dans l'encadrement duquel on pouvait apercevoir la plaine, et tout au loin un groupe de cavaliers était visible.

« Les Indiens, sur ma parole ! » fit Charley en sautant sur son fusil.

Quant à Mark Meagher, il se leva sans se presser, et, abritant ses yeux avec la paume de sa main, il regarda de son mieux. C'étaient des hommes à cheval, il n'y avait pas de doute, encore éloignés de plusieurs milles, mais se dirigeant vers le bivouac et suivant la piste qui les avait amenés eux-mêmes jusque-là.

Les deux hommes de la plaine ne perdirent pas leur temps à examiner ceux qui approchaient. Ils coururent aux chevaux et mulets, qui étaient attachés à des piquets par de longues cordes, et les ramenèrent plus à portée.

Cependant le correspondant spécial avait pris une lorgnette dans sa sacoche, et il examinait attentivement les nouveaux venus. Sans doute le résultat de cet examen eut lieu de le satisfaire, car ses deux compagnons ne furent pas plutôt revenus auprès de lui qu'il s'écria :

« Tout va bien, Charley... Ce sont des éclaireurs du gouvernement, avec un officier de dragons !

— En ce cas, nous aurons à quitter la partie ou à les faire décamper, répliqua l'autre le plus sérieusement du monde.

— Pourquoi cela, Charley ? Nous ne faisons rien d'illégal.

— Est-ce qu'on sait jamais ce que les militaires trouvent légal ou illégal ? répliqua l'homme de la plaine. Ces gens-là, voyez-vous, ne songent jamais qu'à empêcher le pauvre monde de gagner sa vie.

— Oh ! oh ! on dirait que vous avez un peu fait la contrebande dans votre temps ?

— Et quand cela serait ? Pas une fois dans ma vie, que je sache, je n'ai causé de tort ni à un blanc ni à un Peau-Rouge, et il n'y a pas beaucoup d'agents du gouvernement qui pourraient en dire autant. L'oncle Sam n'a jamais laissé un honnête homme là où il a mis une fois le pied ! »

Cependant, Mark Meagher avait de nouveau braqué sa lorgnette sur le groupe de cavaliers qui s'avançait.

« Quels que soient ces hommes, dit-il tranquillement à Charley, après un instant, je crois qu'il vaudra beaucoup mieux laisser votre fusil de côté. D'abord, ils sont bien armés, je vous en préviens, beaucoup mieux que vous... D'autre part, si les Indiens qui accompagnent l'officier sont des Sioux, il ne nous convient pas de nous les aliéner, puisque nous prétendons pénétrer dans leur camp. Vous savez quelles sont nos conditions ?

— Je n'oublie pas que nous nous sommes mis à votre service, monsieur Meagher, répliqua respectueusement l'homme de la plaine. Mais véritablement, quand on est trois contre quatre, et bien abrités dans un fourré, pardessus le marché, n'est-il pas un peu humiliant de refuser le combat ?

— Si mon intention avait été de l'accepter, mon brave, je ne vous aurais pas fait laisser vos revolvers au fort, comme j'y ai laissé les miens. Je vous ai prévenu qu'il s'agissait de mener cette affaire à bien à force d'aplomb, et vous verrez si je n'y arrive pas... Ainsi donc, posez vos fusils à terre, couvrez-les d'une couverture, et remettez les bêtes à leur piquet, comme si de rien n'était... »

Charley obéit, mais il était clair que ce n'était pas sans chagrin. Quant à Beau Bill, qui n'avait pas prononcé un seul mot au cours de cette discussion, il se contenta d'imiter son chef de file, et bientôt toutes choses furent revenues au même point qu'avant l'alerte.

Le correspondant ne cessait pas d'observer à la lorgnette les cavaliers, qui se rapprochaient à vue d'œil. Quand il les vit à un mille environ du bivouac, il revêtit sa redingote noire et revint prendre place auprès du feu.

Cependant Frank Armstrong et ses éclaireurs avançaient toujours, et, comme leurs chevaux avaient pressé le pas en flairant les senteurs pénétrantes des herbages qui s'étendaient maintenant devant eux, ils arrivèrent bientôt en vue du campement. Les Indiens avaient reconnu depuis longtemps qu'il n'y avait là que trois blancs paisiblement assis autour du feu ; aussi jugèrent-ils toute précaution inutile et poussèrent-ils droit dans le fourré.

Le jeune sous-lieutenant fut extraordinairement surpris d'apercevoir, au lieu de celui auquel peut-être il avait pensé, un pasteur en longue redingote et cravate blanche, absorbé dans la lecture d'un bréviaire qu'il tenait à la main.

« Bonjour, monsieur ! » dit-il avec politesse, tandis que les trois Indiens considéraient l'ecclésiastique avec respect.

Celui-ci releva brusquement la tête, comme s'il eût été très surpris de s'entendre adresser la parole, et interrompant sa lecture :

« Tiens ! fit-il, des voyageurs en ce lieu ! Messieurs, soyez les bienvenus...

— Mon révérend, reprit Frank, voulez-vous nous permettre de partager votre bivouac ?

— La face de la terre est à tous les enfants des hommes, répondit évasivement le clergyman.

— Eh bien ! puisque vous nous y autorisez, nous allons mettre pied à terre, » répondit le jeune homme en faisant comme il le disait et commençant aussitôt de desseller son cheval.

« Mon révérend, reprit-il avec courtoisie au bout d'un instant, voulez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler? Moi, je suis le sous-lieutenant Armstrong du 12ᵉ dragons, à votre service. »

Le pasteur s'était déjà replongé dans sa lecture. De nouveau il releva la tête avec le même regard d'étonnement en disant :

« Pardon, monsieur l'officier, vous m'avez adressé la parole ?

— Oui, fit Armstrong en fronçant légèrement le sourcil. Je vous ai prié de vouloir bien me dire votre nom. Je suis officier de l'armée fédérale, mon révérend, et c'est non seulement mon droit, mais mon devoir de

m'informer du nom et des affaires de tous les blancs que je rencontre en territoire indien.

— Oh! vous excuserez mon ignorance des usages militaires, monsieur l'officier. Je ne demande pas mieux que de vous dire mon nom et mes affaires. Je suis le révérend Smithfield, bachelier en théologie de Chayenne, et je me rends de ce pas au camp des Sioux, pour voir s'il me sera possible de faire parmi eux quelques conversions.

— Vraiment! s'écria Frank. Moi aussi, mon révérend, je suis en route pour le camp des Sioux! Nous irons ensemble! »

Cette fois, le clergyman déposa son bréviaire auprès de lui, et, un instant, il considéra le jeune officier en silence.

« Parlez-vous sérieusement? dit-il enfin. Comprenez-vous bien que je me rends auprès d'un chef qui a juré une haine implacable au gouvernement américain, et que, si vous m'accompagnez, vous serez immédiatement entouré de milliers de guerriers altérés de votre sang.

— Je le sais, mon révérend; mais ce qu'un prêtre peut faire, pourquoi un soldat ne l'essayerait-il pas?

— Vous négligez un point fort important de la question, monsieur, c'est que les plus sauvages des Peaux-Rouges respectent mon habit. Ils savent que je ne viens chercher chez eux ni terres ni fourrures, et que, si je leur demande un abri ou des aliments, je les leur payerai. C'est pourquoi je puis sans danger me rendre au milieu des Sioux, tandis que vous ne le pouvez qu'au péril de votre vie, et il y a cent à parier contre un que vous l'y laisserez!

— Votre argument ne manque pas de justesse, mon révérend; mais je n'en suis pas moins résolu, soit à vous suivre au camp des Sioux, soit à vous ramener prisonnier au fort Lookout!

— L'un serait aussi peu généreux que l'autre, répondit le prétendu M. Smithfield. Si je vous entends bien, vous me demandez de vous introduire avec moi parmi les Indiens?...

— Précisément, mon révérend, et vous avez on ne peut mieux saisi ma pensée?

— Mais songez donc que je suis, par état, autant que par goût, obligé de rester neutre! Quoi, monsieur, vous me demandez, à moi, un messager de paix, d'introduire dans le camp de l'Ours-qui-se-tient-debout, le grand chef des Sioux, un homme que je ne connais pas, qui peut n'être en somme qu'un *espion*, et qui a sans doute pour projet de préparer l'extermination de la tribu?... »

Frank Armstrong sentit vivement ce qu'il y avait de profondément fondé dans cet appel à ses sentiments de justice, et baissa la tête.

« Qui vous dit, répondit-il enfin, que mon projet ne soit pas, au contraire, de porter des paroles de conciliation au chef des Sioux?... Tenez, mon révérend, il faut que je vous explique ce qui pourrait autrement vous paraître une simple fantaisie. On assure que le chef est un blanc... entendons-nous, un sang mêlé, moitié Indien, moitié Américain, que des maladresses dont il a été victime ont pu, sans forfaiture, jeter du côté des Indiens... Eh bien! à divers indices, à ce qu'on raconte de lui, de son génie, de sa bravoure, de ses connaissances militaires, de sa hauteur de vues, je crois avoir reconnu un ami à moi, — le compagnon le plus cher de ma jeunesse, — et je voudrais l'arracher à la folie qu'il est en train de faire, le détourner de donner suite à cette prise d'armes qui ne peut que mal finir pour les siens... en tout cas, pénétrer d'abord au camp des Sioux, et puis advienne que pourra!... Si vous me refusez, mon révérend, vous ne me laisserez d'autre alternative que de vous prier de m'accompagner au fort Lookout! »

Le soi-disant clergyman haussa les épaules.

« Non, monsieur, dit-il, je ne vous accompagnerai pas au fort Lookout. J'aime mieux consentir à ce que vous désirez de moi. Mais rappelez-vous au moins que c'est à vos risques et périls! D'autre part, il est tout à fait impossible d'amener vos Indiens avec nous... C'est seulement comme mon domestique que je puis vous présenter d'une façon plausible, et il va sans dire que mon escorte ne doit pas avoir d'autres armes que les deux fusils indispensables pour pourvoir à notre provision de gibier.

— Non, répondit Armstrong, tel je suis, tel j'irai! C'est le lieutenant du 12e dragons qui vient voir le chef des Sioux, et non le domestique d'un clergyman! Quant à mes Indiens, si vous les croyez de trop, je suis prêt à les renvoyer; rien de plus aisé. »

C'est presque avec admiration que M. Smithfield considéra Frank Armstrong des pieds à la tête.

« Eh bien donc, monsieur, s'écria-t-il, qu'il soit fait comme vous le désirez; c'est de la folie, mais c'est de la folie qui me plaît. »

Son attitude et sa physionomie étaient si différentes de ce qu'elles étaient tout à l'heure, que le sous-lieutenant s'écria à l'instant :

« Pardonnez-moi de vous le dire si je me trompe, monsieur, mais vous n'êtes pas, non, vous ne pouvez pas être un clergyman!

— Vous avez raison, répondit Meagher, jetant décidément le masque, je suis le correspondant spécial du *Herald,* pour vous servir, monsieur, et l'admirateur sincère de votre témérité.

En disant ces mots, il présentait sa main au jeune sous-lieutenant, qui la serra avec effusion.

« Avez-vous eu le moindre soupçon de ma qualité réelle avant que je me sois découvert à vous? demandait le correspondant à son nouvel ami, quelques instants plus tard.

— Ma foi non; vous jouez admirablement votre rôle.

Que voulez-vous? Il faut être un peu propre à tout pour attraper des nouvelles fraîches. Ceci, direz-vous, passe la mesure. Mais je me suis mis dans la tête de donner au *Herald* un compte rendu *in extenso* de ce qui va se passer au grand conseil des Sioux, et j'y arriverai ou j'y perdrai ma peau!

— Vous verrez que nous réussirons, et que nous n'y perdrons rien, dit Frank avec enthousiasme.

— Oui, nous réussirons, je le sens, et mes pressentiments ne me trompent jamais... Mais je suppose qu'une grillade de buffle ne vous fera pas peur, n'est-ce pas? »

Charley et Beau Bill se mirent immédiatement à l'œuvre, et, un quart d'heure plus tard, l'amitié était définitivement scellée entre les deux jeunes gens, autour d'un splendide beefsteak.

CHAPITRE IX

A LA CHASSE AU BUFFLE

L'enceinte du fort Lookout était, ce jour-là, remplie d'animation et de mouvement, de couleurs vives et de fanfares. La musique du 12ᵉ dragons exécutait ses morceaux les plus brillants, la porte du fort était bordée de chars à bancs et de fourgons, le champ de manœuvre tout couvert de cavaliers et d'amazones. Parmi les premiers, les officiers en petite tenue étaient les plus nombreux; mais il y avait aussi une vingtaine d'invités civils, pour la plupart montés sur des poneys indiens et armés jusqu'aux dents de fusils et de revolvers. Le juge Brinton, notamment, vêtu de gris et guêtré jusqu'aux genoux, avait l'air d'un chasseur fini. Quant au colonel Saint-Aure, il avait remplacé son uniforme par un costume de peau de daim, et donnait ses derniers ordres pour la disposition de ses invités.

« Monsieur Brinton, je vous ai réservé une place auprès de mistress Saint-Aure et de mistress Peyton dans mon char à bancs. Vous ferez bien de vous mettre en voiture, car il faut partir. Nous avons quatorze milles à faire avant d'arriver au pays des buffles. Et M. Hewitt, où est-il? »

Le sous-lieutenant arrivait à cheval, encore pâle, le bras en écharpe. Son ennemi Tatouka n'avait point été retrouvé, quoiqu'on eût suivi sa trace jusqu'au désert du Petit Missouri.

« Monsieur Hewitt, reprit le colonel en souriant, je vous charge expressément d'escorter le fourgon aux provisions. Vous comprenez qu'il ne s'agit pas de faire honte au traitement du docteur Slocum en vous fatiguant et en

vous donnant la fièvre. Vous irez au pas, monsieur, voilà la consigne! Et maintenant, à cheval! »

Tout le monde se mit en marche.

Une demi-heure plus tard, l'expédition avait déjà atteint la ceinture de vertes prairies qui commence à deux ou trois milles au nord-ouest du fort Lookout, pour s'étendre jusqu'aux mauvaises terres.

L'air était sec et pur, et d'une clarté admirable, ce qui rapprochait singulièrement tous les objets d'alentour, frais pourtant et piquant, car on était au milieu d'octobre, et il y avait déjà trois semaines que le détachement commandé par Van Dyck avait quitté le fort. Pendant tout ce temps, on n'avait pas aperçu un seul Indien à cent milles à la ronde, quoique des reconnaissances eussent été opérées chaque jour, et c'est ce qui avait enfin décidé le colonel à organiser la fameuse partie de chasse au buffle.

Toutes les dames et presque tous les officiers du fort étaient de la fête; il n'était resté, avec le capitaine Stricker, commandant par intérim, que les lieutenants et sous-lieutenants strictement indispensables au service. Il y avait peu de monde en voiture; la plupart des invités s'étaient procuré des chevaux.

Juliette Brinton, en sa qualité de fille unique d'un père opulent, avait pour monture un superbe pur sang, amené à grands frais d'Omaha expressément pour cette expédition. Quant à Nettie Dashwood, qui ne possédait pour tout équipage qu'une selle et une longue robe bleue, elle s'était longtemps vue menacée d'avoir à se contenter d'un cheval de dragon. Mais, par bonheur, au dernier moment, le capitaine Jim était arrivé à la rescousse.

« Petite fille, lui avait-il dit de sa grosse voix brusque, j'ai un poney qui n'a pas grande mine, mais qui va comme tous les diables. Si vous voulez l'essayer, je le mets à votre disposition, et je vous réponds que vous ne resterez pas en arrière. »

Nettie Dashwood, que la perspective de monter un grand cheval de soldat réjouissait modérément, avait accueilli cette offre avec reconnaissance, et c'est ainsi qu'elle se trouvait en selle sur un charmant poney blanc plein d'ardeur et de feu.

L'étape de quatorze milles fut rapidement enlevée, et il n'était pas plus de deux heures quand le signal de la halte fut donné dans une petite vallée, tapissée d'un fin gazon, auprès d'une suite de petites mares d'eau laissées par les dernières pluies.

Tout le pays environnant répondait bien à ce qu'un Européen ou un habitant des États de l'Est imagine que doit être la prairie américaine : à perte de vue, un océan d'herbe frissonnant sous la brise et présentant une succession sans fin d'ondulations et de creux pareils à des vagues.

« Voilà ce que j'appelle une vraie prairie! s'écria Nettie.

— Est-ce que nous allons camper? demanda sa cousine Juliette.

— Oui, mademoiselle, dit l'adjudant Peyton; les fourgons ont ordre de s'arrêter là, devant cette mare, et c'est ici que le goûter sera servi. Nous sommes maintenant à un mille au plus du grand chemin des buffles.

— Oh! comme j'aimerais le voir! s'écria Nettie. Est-ce que nous n'aurions pas le temps avant que le camp ne soit établi?

— Parfaitement, répondit le capitaine Jim. C'est l'affaire d'une demi-heure au plus. Miss Juliette Brinton, et vous, Peyton, voulez-vous être de l'expédition? »

Sur un signe d'assentiment, le capitaine Jim montra le chemin, et les deux jeunes filles, escortées de M. Peyton, se dirigèrent à sa suite vers la ligne de monticules qui fermait la vallée du côté du nord. Bientôt ils eurent perdu de vue les autres chasseurs.

A ce moment, les chevaux commençaient à gravir un monticule assez élevé, et le capitaine, s'arrêtant court, dit à la jeune fille :

« Il peut y avoir des buffles sur l'autre versant. Laissez-moi monter seul... Vous chargez-vous de tenir la bride de mon cheval?

— Très volontiers. »

Jim mit pied à terre et, sa longue-vue à la main, monta à pied jusqu'au sommet de la hauteur. En y arrivant il eut soin de se coucher dans l'herbe et d'inspecter le pays d'alentour sans se montrer, en glissant sa lunette entre deux touffes de gazon.

Presque aussitôt on le vit la refermer et redescendre vivement.

« Il faut immédiatement retourner au camp! dit-il à ses compagnons d'aventure en les rejoignant. Il y a des Indiens par là!... »

A cette nouvelle inattendue, Juliette Brinton devint si pâle qu'elle semblait sur le point de tomber sans connaissance. Quant à

Nettie, elle s'écria, au contraire, les yeux brillants de plaisir :

« Quel bonheur! Comme ce sera amusant! Moi qui n'ai jamais vu de sauvages encore, — je veux dire des vrais! »

Les deux officiers échangèrent un regard d'étonnement pour ce courage inconscient, et que l'apparente faiblesse de Nettie Dashwood, contrastant avec la taille élevée de la tremblante Juliette, rendait plus frappant encore.

« Rassurez-vous, miss Juliette, dit le capitaine Jim. Il n'y a aucun danger. Les Indiens sont à plus de cinq milles de distance et ne nous ont pas vus.

— N'importe! s'écria Juliette au comble de la terreur. Partons, partons tout de suite!... Je vous en prie, monsieur Peyton, ramenez-nous au camp.

— Oui, c'est cela, partez, reprit le capitaine. Moi je vais rester en arrière pour surveiller les mouvements de ces gaillards-là, et savoir à qui ils en ont.

— Voulez-vous me permettre de rester avec vous, capitaine? fit Nettie comme pour achever de rassurer sa cousine.

— Avec grand plaisir, et d'autant plus qu'il n'y a réellement, je vous l'assure, aucun danger. »

En dépit de ces assurances, Juliette Brinton n'en mit pas moins son cheval au galop pour rentrer au camp, suivie de M. Peyton. Tous deux eurent bientôt disparu derrière les ondulations de la prairie.

« Vous êtes un brave petit soldat, miss Nettie Dashwood, dit Jim Saint-Aure quand il fut resté seul avec elle. Mais vous vous trompez fort si vous croyez que les Indiens ont le moindre sentiment chevaleresque et témoigneraient quelque respect à une jeune fille. Ce sont de véritables démons, qui n'ont égard ni au sexe ni à l'âge, et, je vous le dis sincèrement, si je croyais qu'ils pussent nous surprendre ici, je ne leur en laisserais pas le temps : je prendrais mon revolver et je tuerais vous d'abord, moi ensuite, avant qu'ils n'arrivassent. Cela posé, êtes-vous toujours d'humeur à venir là-haut les surveiller?

Nettie pâlit un peu, et la petite main qui tenait les rênes eut un léger tressaillement, mais elle se remit à l'instant et dit :

« Oui, capitaine, je vais avec vous! D'ailleurs, je suis armée, moi aussi! »

Et elle montrait un pistolet en miniature, monté en ivoire, qu'elle venait de tirer de sa ceinture.

« Qu'est-ce que cela? fit le capitaine en ajustant son lorgnon, comme s'il ne pouvait pas voir à l'œil nu cette arme inoffensive.

— C'est un très bon pistolet, je vous assure! répliqua Nettie un peu piquée, et avec lequel je touche un chapeau à douze pas, sept fois sur dix!

— Miss Nettie, vous me rappelez ce que Charley du Colorado disait un jour à un individu qui le menaçait d'une arme du même genre...

— Charley du Colorado?... Quel est cet illustre personnage?

— Un homme de la plaine, de nos amis... « Attention, camarade! disait-il à l'autre, si « j'entends ce joujou-là faire le moindre bruit, « je vous le fais avaler comme une pilule? »

Nettie se mit à rire, et, voyant le capitaine qui s'était remis en selle, se diriger droit vers le sommet de la butte, elle le suivit sans hésitation.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir au loin le groupe de cavaliers, qui semblait se diriger droit sur eux.

« Mais comment savez-vous si ce sont des Indiens? demanda la jeune fille.

— Prenez la lunette et voyez-le de vos propres yeux, » répondit le capitaine.

Elle fit comme il disait, et, au bout de deux ou trois minutes d'observation, elle s'écria :

« Assurément non, capitaine, ce ne sont pas des Indiens. Est-ce que les Indiens portent des chapeaux?...

— Voulez-vous me permettre de donner un autre coup d'œil? reprit le capitaine. Je puis m'être trompé, mais je ne le crois pas. »

Il regarda cette fois plus attentivement, et tout à coup, éclatant de rire :

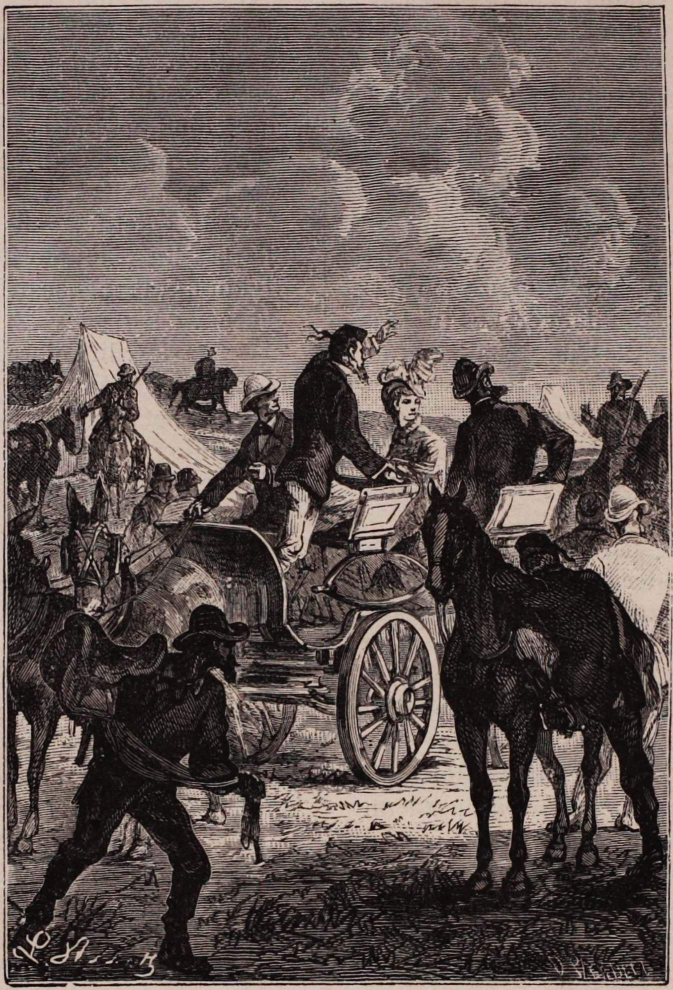
« C'est vous qui avez raison, miss Nettie, s'écria-t-il, et moi qui me suis grossièrement trompé, en prenant des blancs pour des Peaux-Rouges! Et qui pis est, de nos propres dragons! Car c'est le lieutenant Van Dyck et ses hommes que nous avons là! »

La fillette devint toute blanche, puis toute rouge, mais resta silencieuse.

« Allons, allons, reprit le capitaine d'un ton paternel. Votre ami est sain et sauf, comme je vous l'avais promis.

— Mais l'avez-vous vu, *lui*? demanda-t-elle tout à coup.

— Maintenant que j'y pense, non, répondit



Les invités se hâtaient de seller leur monture. (Page 43)

Jim Saint-Aure. Mais, à vrai dire, la distance est un peu longue pour reconnaître les figures... Il faut que j'y regarde à deux fois.

— Oh! je vous en prie! implora-t-elle. Je ne sais pourquoi, mais je serais incapable de me servir de la lunette! Vous, cher capitaine, essayez si vous ne pouvez pas distinguer... »

Il fit comme elle le désirait et braqua sa lunette sur le détachement qui approchait à vue d'œil. Les figures étaient maintenant aisées à distinguer. C'était bien Van Dyck qui chevauchait en tête de la colonne; les chevaux étaient las et amaigris; les hommes, couverts de poussière, avaient tous des barbes de trois semaines. Voilà les éclaireurs de Flèche-Rouge... mais de Flèche-Rouge lui-même, non plus que du sous-lieutenant Armstrong, pas la moindre trace...

Le pauvre capitaine prolongeait son examen, l'esprit assiégé de douloureux pressentiments, et se demandant ce qu'il allait dire à la pauvre enfant qui, toute pâle et immobile, attendait son verdict.

Enfin il abaissa sa lunette, mais, avant qu'il n'eût ouvert la bouche, elle devina ce qu'il avait à dire.

« Je le savais! s'écria-t-elle. J'étais sûre que Cornélius le trahirait, le lâche!... Oh! capitaine Saint-Aure, quel misérable!... Il n'est pas mort, lui, il n'y a pas de danger! Comme je le hais! Comme j'aimerais à le tuer de ma propre main, quoiqu'il soit mon cousin!... »



« Pauvre Frank Armstrong ! » (Page 45.)

Elle était suffoquée par les sanglots, et toute tremblante d'indignation sur sa selle.

« Voyons, voyons, miss Dashwood, dit le capitaine avec fermeté, il ne faut raisonner que sur des faits, que diable ! et non pas sur des hypothèses !... M. Armstrong ne semble pas être avec le détachement, c'est vrai. Mais je n'aperçois pas non plus Flèche-Rouge, le plus fin limier de la plaine. Pourquoi ne pas supposer qu'ils sont simplement restés en arrière ? En tous cas, nous pouvons en avoir le cœur net en allant au-devant de M. Van Dyck.

— Au-devant de ce monstre ?... Jamais ! — Non, je vous en prie, capitaine, retournons plutôt au camp. Il ne sera pas dit que moi, l'unique amie de M. Armstrong, — oui, l'unique, je le vois bien, — je sois allée souhaiter la bienvenue à celui qui l'a trahi, — qui l'a abandonné, j'en suis sûre. — Quand je suis l'amie de quelqu'un, capitaine, c'est pour tout de bon !

— Je le vois bien, je le vois bien ! répondit Jim Saint-Aure. Eh bien ! donc, retournons au camp, ou nous allons nous laisser surprendre ici... »

Nettie ne se le fit pas dire deux fois, tourna bride et mit son cheval au galop, suivie de près par le capitaine.

Ils trouvèrent le camp sens dessus dessous, le colonel-commandant Saint-Aure à cheval, les fourgons formés en carré, avec les che-

vaux au centre et tous les chasseurs se préparant au combat.

Il va sans dire que les renseignements apportés par le capitaine eurent bientôt mis fin à cette alerte. Le commandant partit au-devant du détachement, tandis que Nettie, se réfugiant dans la tente de mistress Saint-Aure, épanchait dans le sein de sa cousine Juliette des craintes qu'elle n'avait pas le droit, pensait-elle, de garder pour elle-même.

CHAPITRE X

LE RAPPORT DU LIEUTENANT VAN DYCK

Le commandant Saint-Aure eut bientôt rencontré le détachement qui revenait vers le fort, et, du plus loin qu'il l'aperçut, il l'examina avec une curiosité bien naturelle assurément.

Il voyait le lieutenant Van Dyck qui marchait en tête; à l'arrière-garde, deux ou trois chevaux ou mulets tenus en laisse semblaient indiquer que la colonne avait subi des pertes; les hommes paraissaient fatigués et tristes; tout en eux annonçait de mauvaises nouvelles.

Le commandant n'eut garde pourtant de témoigner un empressement qu'il aurait cru déplacé. Il rendit froidement le salut que lui adressa son subordonné, et celui-ci, donnant à ses hommes l'ordre de faire halte, s'avança aussitôt vers lui :

« Colonel, j'ai l'honneur de vous remettre mon détachement, dit Cornélius. Nous avons poussé jusqu'à environ dix milles de la Pierre-Jaune, suivi diverses pistes, rencontré et balayé une bande de Sioux, en leur tuant trois hommes et leur prenant plusieurs poneys. En revanche, j'ai le regret d'ajouter que nous avons perdu le sous-lieutenant Armstrong et Flèche-Rouge, tous deux faits prisonniers par les Indiens.

— Dans quelles circonstances ? » demanda le commandant en fixant ses yeux perçants sur ceux de Van Dyck.

Le jeune officier eut un instant d'hésitation, mais il reprit de son ton doucereux.

« M. Armstrong s'était séparé de nous. Il m'avait demandé l'autorisation de suivre une piste nouvelle, et il avait pris avec lui trois éclaireurs, Flèche-Rouge, le Renard-Agile et le Grand-Chien. Il était convenu qu'il nous rejoindrait sous trois jours à l'estacade du ruisseau de Hominy. Nous avons attendu trois jours, ce qui nous a permis de refaire un peu nos chevaux, et, le troisième jour, deux des éclaireurs partis avec M. Armstrong sont revenus. Comme ils nous informaient qu'il y avait une bande de Sioux dans le voisinage, j'ai cru devoir balayer ces Indiens sans retard, ce que nous avons fait la nuit suivante; mon cheval a été blessé...

— Mais M. Armstrong, monsieur ? interrompit le commandant, d'un ton plein d'inquiétude. Vous me conterez le reste une autre fois... Les éclaireurs, dites-vous, sont revenus...

— Sans aucun message de M. Armstrong, colonel. D'après leur récit, il avait rencontré un contrebandier, un marchand de pelleteries, ou autre individu de cette sorte, et, en sa compagnie, était parti dans la direction du camp même des Sioux. »

Le commandant fit un geste de surprise et resta un instant comme absorbé dans ses réflexions.

« Et dans tout cela, monsieur, reprit-il enfin, qu'est-ce qui vous fait penser que M. Armstrong ait été fait prisonnier ?

— Il est impossible qu'il en ait été autrement dans un pays où les Indiens fourmillent, à la lettre, et où il s'aventurait seul... Nous-

mêmes, commandant, si nous n'avions pas surpris cette bande de Sioux, nous aurions très vraisemblablement été enveloppés...

— Enveloppés? Combien étaient-ils donc ces Peaux-Rouges?

— Trois grands *teepees*, mon colonel, avec un troupeau d'au moins cinquante poneys... Naturellement, après cet engagement, nous nous sommes empressés de reprendre le chemin du fort...

— Cela se voit de reste, répliqua le colonel. Mais comment avez-vous pu autoriser M. Armstrong à quitter le détachement pour courir ainsi au-devant de dangers inutiles?

— Vous pensez bien, commandant, que ce n'a pas été sans répugnance. Mais il insistait vivement, il avait trois guides avec lui; jusqu'à ce moment nous n'avions pas aperçu un seul Peau-Rouge. Il ne voulait pas revenir sans nouvelles... D'autre part, mes instructions étaient des plus strictes. Il avait promis de nous rejoindre à l'estacade à temps pour rentrer au fort avec nous... En agissant comme il l'a fait, — mon Dieu, commandant, je ne voudrais pas avoir l'air d'accuser le pauvre garçon, — mais le fait est qu'il a dépassé mes ordres... Il lui en a coûté assez cher, car j'ai bien peur que nous ne le revoyions jamais!

— Fort bien, monsieur, répliqua de plus en plus froidement le commandant. Nous recauserons de tout cela. »

En disant ces mots, il tourna bride, éperonna son cheval et revint au camp.

Tout le monde y était dans l'attente, allant et venant, s'interrogeant et ne sachant que faire. La fausse nouvelle de l'approche d'une troupe d'Indiens, apportée par Juliette Brinton et le lieutenant Peyton, avait commencé par mettre toutes les têtes en émoi; puis était venu le démenti et la certitude du retour de Van Dyck; on avait su qu'un officier et un éclaireur manquaient au détachement, et, comme il arrive, toutes sortes de versions étaient aussitôt entrées en circulation à ce sujet. Dans un camp, les rumeurs vagues ont bientôt pris corps et circulé de tous côtés. Les soldats, si respectueux et muets en présence de leurs supérieurs, n'ont pas leurs pareils pour tirer parti du moindre mot qu'ils entendent. Aussi, bien avant le retour du commandant, était-il généralement admis que Van Dyck avait eu à livrer aux Indiens un terrible combat, et qu'il avait perdu la moitié de ses hommes ainsi que le sous-lieutenant Armstrong.

La plupart des invités civils, prenant ces contes à la lettre, commençaient à regretter intérieurement d'avoir quitté les pays civilisés, et se sentaient fort tentés de renoncer à toutes leurs chances de voir un troupeau de buffles, pour supprimer du même coup celles qu'ils pouvaient avoir de rencontrer une bande de Peaux-Rouges.

On peut juger de l'impression que produisit sur ces natures prudentes la vue du colonel Saint-Aure rentrant au camp à bride abattue, suivi d'une escorte qui naturellement allait du même pas. Il y eut une espèce de panique, et, de tous côtés, ce ne furent plus que gens en quête de leur cheval ou de leur mulet.

Mistress Saint-Aure, étonnée de ce bruit, était sortie assez inquiète sur le pas de sa tente.

« Ce n'est rien, Elsie, lui dit son mari en arrêtant court son cheval. Il n'y a pas le moindre danger, — seulement un contretemps, — nous sommes obligés de renoncer à notre partie de chasse. J'ai reçu les nouvelles que j'attendais, et il il faut rentrer au fort... Clairon, sonnez le boute-selle à l'instant! » ajouta-t-il en se tournant vers un de ses hommes.

Le colonel avait donné cet ordre à haute voix, pour que tout le monde pût l'entendre, et, avant que le clairon eût eu le temps de l'exécuter, les chevaux étaient déjà détachés de leurs piquets. Les invités, silencieux et inquiets, se hâtaient de seller leurs montures, comme si leur vie eût dépendu de cette opération, tandis que les soldats, plus habitués à ces alertes, restaient assis autour des feux, fumant tranquillement leur pipe et ne bougeant pas jusqu'à ce qu'enfin le signal se fît entendre.

« J'espère, mon cher commandant, qu'il n'y a rien de grave? demandait anxieusement le juge Brinton tout rouge et essoufflé.

— Absolument rien. Seulement, une reconnaissance que j'avais envoyée sur les territoires indiens, vient de revenir avec les nouvelles que j'attendais, et ces nouvelles sont à la guerre. Il va être nécessaire de nous mettre en campagne. Je suis donc obligé de contremander notre partie de chasse et de rentrer au fort. Voilà tout. Je regrette vivement, mon cher juge, que vous et tous nos amis vous

perdiez le plaisir que vous vous étiez promis! Mais il y a force majeure, et la guerre est une de ces affaires qu'on ne peut pas remettre!

— Sans doute, sans doute, fit le juge, manifestement soulagé d'une vive inquiétude. Commandant, nous serions désolés d'embarrasser en aucune façon vos mouvements... Dès demain nous quitterons le fort, et nous repartirons pour l'Est.

— Rien ne presse, mon cher juge. Il n'y a aucun danger chez nous, croyez-le bien. Le séjour du fort sera seulement un peu triste pour les dames quand tous nos officiers vont l'avoir quitté... »

Le digne magistrat vit où le commandant voulait en venir, et il s'empressa d'interrompre la conversation, ne se sentant aucun goût pour le rôle de consolateur de plusieurs Arianes abandonnées dans un fort désert.

« C'est vrai, commandant, fit-il. Je serais vraiment heureux de pouvoir vous être utile, mais je ne vois guère comment cela me serait possible... Vous m'excuserez, il faut que je voie à m'occuper du cheval de ma fille... J'espère que votre expédition sera couronnée d'un plein succès. »

Et il s'esquiva vers sa tente.

« Où est donc ma fille? demanda-t-il au domestique qu'il trouva fort affairé à charger sur un mulet le bagage de la famille.

— Mademoiselle est avec miss Nettie Dashwood chez mistress Saint-Aure, je crois, » répondit le valet.

Le juge revint de ce côté, et il se disposait à pénétrer dans la tente qui lui était désignée, quand une voix bien connue lui fit tourner la tête :

« Bonjour, mon oncle! Comment allez-vous? Dieu merci, me voici de retour sain et sauf!

— C'est vous, Cornélius?... dit le juge en voyant son neveu s'arrêter et descendre de cheval. Mais comment vous trouvez-vous ici?

— Eh! j'ai fait un crochet pour venir vous dire bonjour en passant. J'aurai le temps de rejoindre mes hommes avant qu'ils soient arrivés au fort. Mes cousines vont bien?

— Elles sont là, chez mistress Saint-Aure... Mais ce qu'on dit de ce pauvre M. Armstrong est-il vrai?

— Trop vrai, mon oncle. Vous ne verrez plus jamais le pauvre diable, répondit le lieutenant d'un ton dégagé, presque joyeux. Il s'est fait prendre par les Indiens, et, à l'heure qu'il est, doit vraisemblablement avoir été rôti vivant. »

A ce moment on put voir une forme légère apparaître sur le pas de la tente. Une voix claire, bien timbrée, envoya au lieutenant ce compliment en un seul mot :

« Lâche! »

Puis l'apparition s'éclipsa.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Cornélius avait légèrement pâli; mais, reprenant aussitôt son aplomb habituel :

« Où est donc Juliette? demanda-t-il.

— Elle est là, vous dis-je, chez mistress Saint-Aure, répondit le juge. La pauvre enfant a été très effrayée en apprenant que nous étions si près des Indiens. Et certes, il y a bien de quoi!... Entrez donc, nous allons voir comment elle se trouve. »

Cornélius, tout à l'heure si empressé de présenter ses hommages à sa cousine, ne semblait plus en avoir la moindre envie. Il regardait en hésitant la tente dont son oncle soulevait déjà la portière.

« Non, décidément, dit-il, cela me retarderait trop... Il faut que je rejoigne mes hommes... Adieu, mon oncle, dites à Juliette d'être sans inquiétude; je suis là, avec mon détachement! »

Et se remettant en selle, il détala comme s'il avait eu une bande de Sioux à ses trousses.

CHAPITRE XI

UNE LETTRE

Juliette et Nettie s'étaient réfugiées, en rentrant au fort, dans la chambre qu'elles occupaient ensemble à l'étage supérieur de la maison du commandant. L'une pleurait abondamment, l'autre avait les yeux secs, mais elle était d'une pâleur mortelle.

« Oh! ma chère Nettie, sanglotait Juliette, je ne puis pas croire que ce soit vrai! Non, c'est impossible!... Pauvre Frank Armstrong! Si gai, si bon et qui m'aimait tant! Penser que je ne le verrai plus!... Le pauvre Cornélius a bien de la peine lui aussi! Il était son ami. Pour rien au monde il ne l'aurait trahi!

— Ce qui n'empêche pas qu'il l'a parfaitement laissé prendre et tuer, et qu'il est revenu sain et sauf faire l'aimable auprès de vous...

— Comment aurait-il pu faire autrement? reprit Juliette éclatant de plus belle en sanglots. Je sais bien que M. Armstrong avait de l'affection pour moi... Mais Cornélius en a, lui aussi, et je... je ne sais pas pourquoi vous parlez si durement de notre cousin! Après tout, ce n'est pas sa faute s'il n'a pas été tué! »

Et miss Brinton se balançait sur sa chaise, en cachant sa figure dans son mouchoir.

Nettie se redressa. Un éclair passa dans ses yeux.

« En somme, dit-elle, M. Armstrong étant mort, vous comptez vous marier avec Cornélius Van Dyck?

— Comment pouvez-vous parler de la sorte, Nettie? Oubliez-vous que le pauvre Frank n'est pas même enterré?... Vous n'êtes qu'une enfant, vous ne pouvez pas savoir ce que sont ces douleurs-là, — ou vous me montreriez plus de cœur!

— C'est vrai... Je ne suis qu'une enfant... Je ne sais pas ce que sont ces douleurs-là!... Vous avez raison, Juliette. Mais moi aussi, pourtant, j'étais l'amie de M. Armstrong, et je ne puis pas oublier qu'un jour il m'a donné, — la seule chose que j'aie jamais reçue de lui... »

Nettie articula ces derniers mots à demi-voix, comme en se parlant à elle-même. Puis elle resta les yeux fixes, grands ouverts, perdue dans sa méditation.

Sa cousine aussi se taisait, mais sans cesser de se bercer sur sa chaise et de sangloter.

« Ce qui m'indigne, reprit Nettie, c'est de vous voir déjà prête à perdre tout souvenir du valeureux lion, pour vous attacher à ce gros daim timide!... Tenez, Juliette, promettez-moi de ne pas épouser Cornélius, — tout au moins tant que la mort du pauvre Frank ne sera pas absolument certaine! Attendez, — ne fût-ce qu'un an, — ne fût-ce que six mois, — faites cela pour sa mémoire.

— Oui, pour qu'on dise que je porte son deuil, n'est-ce pas? répliqua Juliette sans plus songer à son mouchoir. Ma chère Nettie, ce n'est pas possible. Si mon père commande, il faudra bien que j'obéisse, malgré toute ma douleur... »

La douce petite figure de Nettie devint encore plus pâle.

« Eh bien! dit-elle, il faut que je vous révèle un grand secret. Quand M. Armstrong est parti, il a laissé ici une lettre pour moi. Voulez-vous savoir ce qu'il me dit? »

Miss Brinton tressaillit, et ses joues se couvrirent de rougeur.

« Une lettre!... Une lettre de Frank! A vous! s'écria-t-elle. Comment a-t-il osé?...

— Oh! ne soyez pas jalouse, protesta Nettie avec un pâle sourire. Dieu sait qu'il vous était plus attaché que vous ne le serez jamais

à sa mémoire. La lettre m'est adressée, mais elle est pour vous, sans nul doute... Voulez-vous que je vous la lise? Dois-je rompre le cachet?

— Hélas! il le faut bien, reprit Juliette en portant de nouveau son mouchoir à ses yeux.

Nettie n'hésita plus. Tirant de son corsage le pli cacheté, elle lut les deux lignes tracées sur l'enveloppe :

« *Pour être ouvert seulement si je suis pris ou tué par les Indiens.*

« *A Nettie Dashwood, la meilleure et la plus sûre des amies.* »

« Entendez-vous? Il m'appelle la meilleure et la plus sûre des amies!... Dieu le bénisse, le pauvre enfant! »

Et la jeune fille, levant les yeux vers le ciel, resta un instant silencieuse.

« Je vous en prie, ne me faites pas attendre plus longtemps! s'écria impatiemment Juliette. Vous faites vraiment trop bon marché de mon chagrin. »

Nettie se hâta de faire sauter le cachet et déploya la feuille de papier que contenait l'enveloppe. Une boucle de cheveux s'en échappa.

« Oh! ceci est pour moi; — Juliette vous ne direz pas non, n'est-ce pas? Il me l'adresse pour me montrer qu'il ne m'oublie pas en ce moment... »

Cette fois Juliette ne sanglotait plus.

« A votre place, je lirais d'abord la lettre, dit-elle d'un ton assez sec. Comment savoir sans cela pour qui sont ces cheveux?...

— N'importe, vous me les laisserez, n'est-ce pas? Songez donc que je n'ai rien...

— Lisez donc cette lettre! interrompit, non sans aigreur, miss Juliette, ou bien laissez-moi la lire! »

Cette fois Nettie ne se fit plus prier.

Fort Lookout, 13 septembre.

« Ma chère Nettie, ma meilleure amie,

« Je vais m'engager dans une périlleuse expédition, d'où je me suis juré de ne revenir qu'avec une mise à l'ordre du jour de l'armée. Si je pouvais croire que quelqu'un lira ceci, moi vivant, je ne l'écrirais pas. Vous savez combien j'ai horreur de tout ce qui ressemble à une fanfaronnade. Mais vous savez aussi combien et pourquoi j'ambitionne de me distinguer; c'est, je n'ai pas à vous l'apprendre, bonne et chère Nettie, dans l'espoir bien fou peut-être, de me rapprocher, grâce à quelque renom, de votre cousine Juliette, la brillante étoile de ma vie... »

(*Ici un sourire de vanité satisfaite se dessina sur les lèvres roses de Juliette.*)

« J'ai résolu de pénétrer au cœur même du camp des Indiens. Si j'en reviens, ce sera avec un peu de gloire. Si dans un mois je ne suis pas de retour, c'est apparemment que nous ne nous reverrons plus jamais. Van Dyck est un brave garçon, mais je doute fort qu'il soit de la partie, et je ne saurais l'en blâmer bien vivement. Si j'étais aussi riche qu'il l'est, et le cousin de Juliette Brinton, qui sait, ma chère Nettie, si l'armée aurait longtemps l'avantage de me compter dans ses rangs!

« Mais j'ai mon nom à faire, et le chemin qui peut me mener au but est bordé de précipices. Je ne mettrai jamais trop au jeu, pour avoir chance de gagner un lot si précieux. J'ai confiance en ma destinée, et je la réaliserai ou j'y laisserai ma vie.

» Je vous écris ceci, Nettie Dashwood, parce que je connais la loyauté de votre cœur et la fidélité de votre amitié. Quand je ne serai plus, dites à Juliette combien je lui ai été attaché. Elle est si belle et si brillante, tant d'admirateurs se pressent autour d'elle, qu'à peine peut-elle avoir distingué dans la foule le plus humble d'entre eux. Mais vous, petite amie, vous savez tout; vous connaissez le culte que je lui ai voué depuis ce bal, vous souvenez-vous? — ce bal où m'avez demandé un bouton de ma tunique pour faire la grande fille. Chère Nettie, vous n'étiez qu'une enfant alors, mais je n'ai jamais oublié vos aimables petites façons. Quel malheur que vous ne soyez pas un garçon? Nous aurions été inséparables. »

(*Ce passage, il faut bien le dire, ne parut causer qu'un médiocre plaisir à miss Juliette Brinton. Elle jeta même à sa cousine un singulier regard en l'écoutant.*)

« Mais je me laisse aller à parler du passé, quand je ne devrais penser qu'à régler mes affaires. J'ai laissé mon testament au capitaine Sainte-Aure, qui s'est chargé de l'exécuter pour moi : il s'agit de mon épée, que je désire faire envoyer à ma pauvre maman, et de quelques menus objets pour ma famille. A vous, chère Nettie, je confie mon mandat le plus sacré. Vous trouverez ici une boucle de

cheveux; chargez-vous de la remettre à Juliette. Dites-lui que ma dernière pensée a été pour elle, et que mon dernier mot a été son nom. Dites-lui aussi, en lui lisant cette lettre, que jamais, — plus jamais, — elle n'entendra parler de

« Frank Armstrong. »

En achevant sa lecture, la jeune fille laissa tomber sa voix et resta immobile, les yeux perdus dans le lambeau de ciel bleu encadré par la fenêtre. Des larmes roulaient sous ses cils; mais, à sa douleur, se mêlait sans doute quelque pensée consolante, car une sorte de demi-sourire semblait se jouer sur sa douce petite figure.

Tout à coup la voix irritée de sa cousine la ramena aux réalités d'ici-bas.

« Pourquoi ne me donnez-vous pas cette boucle de cheveux? demanda impatiemment Juliette. Il vous a chargé de me la remettre, et vous essayez de la garder! »

Nettie s'était dressée sur ses pieds, toute tremblante. Juliette fit de même, et les deux jeunes filles restèrent un instant face à face, se regardant dans les yeux.

« Eh bien! me donnerez-vous cette boucle? reprit Juliette. Vous savez bien qu'elle est à moi et que vous ne lui étiez rien?

— Rien! s'écria Nettie, rien! Pouvez-vous le dire, alors qu'il m'a chargée d'une mission sacrée auprès de vous, et qu'il a voulu que je pusse rester son témoin entre vous et lui! Ah! Juliette, cette part de sa confiance n'est pas si petite que vous vous l'imaginez, et vous ne seriez pas si fâchée si vous ne pensiez comme moi sur ce point. Frank a plus compté sur moi que sur vous quand il a écrit ses dernières paroles. »

Pour toute réponse, Juliette, irritée, avançait la main pour s'emparer du précieux souvenir, quand, tout à coup, — à sa surprise et à son horreur, — elle vit Nettie s'abattre sur le parquet, privée de sentiment.

Miss Brinton se jeta sur la porte, l'ouvrit et appela au secours.

Le commandant, sa femme, toute la maison se hâta d'accourir. Le docteur Slocum fut mandé immediatement.

Quand il releva la tête, après être longtemps resté penché sur la petite malade, sa physionomie était soucieuse.

« Il faut du repos, du calme, — une obscurité profonde, dit-il à demi-voix. La tension nerveuse est extrême... — J'ai bien peur que nous ayons affaire à une fièvre cérébrale, ajouta-t-il à l'oreille du commandant.

— Eh bien! voilà une belle affaire! ne put s'empêcher de dire celui-ci. Nous partons en colonne demain au point du jour, et le juge Brinton est, lui aussi, rappelé dans l'Est...

— Est-ce que cette pauvre enfant est dangereusement malade?... demanda mistress Saint-Aure en se joignant à la conférence.

— Je le crains, répondit le docteur. Et le repos le plus absolu est indispensable. La faire voyager dans cet état serait la tuer.

— Eh bien! elle restera ici, voilà tout, fit mistress Saint-Aure, de son ton calme et résolu. Je la soignerai comme si elle était ma fille. »

Le lendemain matin, au moment où les clairons du fort sonnaient la diane, le juge, fort affairé, et Juliette étaient installés dans un char-à-bancs qui les emportait vers la station la plus voisine, tandis que mistress Saint-Aure s'était établie au chevet de la petite malade.

Nettie Dashwood, en proie à un délire ardent, n'avait pas la moindre conscience de ce qui se passait autour d'elle. Dans l'agitation de sa fièvre, elle se tournait et se retournait sans trêve sur sa couche. Ces mouvements finirent par amener au jour un petit objet brillant suspendu à son cou par une chaînette, et sur lequel les yeux de l'aimable garde-malade tombèrent involontairement.

A ce moment, la fanfare du régiment, éclatant dans la cour du fort, attaqua la marche du *Drapeau étoilé* et appela mistress Saint-Aure à la fenêtre.

Le 12e dragons, au grand complet, quittait le fort Lookout, suivi d'une batterie de canons et de trois bataillons d'infanterie. Le commandant, vêtu de peau de daim et coiffé de son grand chapeau blanc à larges bords, tenait la tête de la colonne. Devant lui couraient deux grands lévriers favoris qu'il emmenait toujours en expédition. Sa femme lui envoyait de la main un dernier adieu, quand un cri perçant, parti du fond de la chambre, la rappela au chevet de la malade.

« Frank! Frank! Ah! ne me quittez pas!... criait la pauvre Nettie.

« Je vous connais! reprit-elle en fixant ses beaux yeux égarés sur mistress Saint-Aure. C'est vous, cousine! Vous vouliez vous mettre



Mac Diarmid poussa l'embarcation vers la rive opposée. (Page 51.)

entre nous. Mais c'est moi qu'il eût préférée... Voyez ce qu'il m'a donné!... »

Tout en parlant, elle agitait sa chaînette, et de sa petite main fiévreuse montrait l'objet brillant qui y était attaché.

« ... Il me l'a donné!... à moi! Oui, à *moi!*... bien à moi... Vous m'avez pris ses cheveux, cousine, mais vous n'aurez pas pas ceci!... Vous ne l'aurez pas!...

— Que dit-elle donc? » se demanda mistress Saint-Aure en se penchant sur la chère enfant pour voir de plus près ce qu'elle lui montrait ainsi.

Elle n'avait pas été la fiancée d'un soldat, avant de devenir sa femme, sans savoir reconnaître un bouton d'uniforme et sans comprendre le prix que Nettie attribuait à ce souvenir.

« Un bouton de West-Point! se dit-elle à demi-voix. Ah! ceci explique tout!... Surtout avec ce commentaire. »

Sur le bouton elle venait de lire :

FRANK ARMSTRONG.



Les hommes portaient de grandes blouses. (Page 53.)

CHAPITRE XII

LE CHEF AU BRACELET D'OR

En remontant le cours du ruisseau de la Pierre-Jaune jusqu'à son confluent avec la rivière de Twyne, on arrive à une large et riche vallée qui se creuse dans l'angle formé par les deux cours d'eau.

Au sommet de l'une des hauteurs qui bordent cette vallée du côté du nord, un homme de haute taille, revêtu du grand costume national des Indiens, contemplait le paysage qui se déroulait à ses pieds.

La richesse de son accoutrement, aussi bien que sa grande mine, indiquait un chef d'importance.

Sur sa tête, la coiffure de guerre balançait orgueilleusement ses hautes plumes d'aigle; à ses cheveux noris était attachée une longue

queue de cheval qui traînait presque jusqu'à terre; sa couverture était chargée de galons d'or, ses mocassins garnis de boutons précieux, ses bras nus couverts d'anneaux d'argent, parmi lesquels s'enroulait un magnifique bracelet d'or garni de gros diamants.

Auprès de lui se tenait un autre homme, dans le costume ordinaire de ces Canadiens d'origine française qui trafiquent entre la baie d'Hudson et le cours de l'Orégon, — une grosse capote de laine à capuchon.

Toutefois, la face qui s'abritait sous ce capuchon n'avait rien de français et n'était autre que celle d'Evan Roy, le Highlander. Quant au chef en grand costume indien, c'était Mac Diarmid, le sang mêlé, l'ex-cadet de l'Académie de West-Point.

Ensemble ils promenaient leurs regards sur le bassin des deux cours d'eau, qu'ils pouvaient suivre jusqu'à la distance d'au moins trente milles, se déroulant le long de prairies d'un vert d'émeraude et de sombres vallées de pins.

Dans sa magnificence calme et sa splendeur luxuriante, ce spectacle n'éveillait que des idées de paix et de bonheur. De tous côtés des troupeaux de buffles paissaient tranquillement en dépit du voisinage de l'homme, comme s'ils eussent été apprivoisés. A deux milles à peine de l'un de ces troupeaux, un grand village indien avait planté ses huttes dans un désordre pittoresque, entouré de chevaux qui erraient en liberté.

Comme le paysage qui l'entourait, ce campement présentait l'image d'une paix profonde. C'est à peine si de temps à autre on voyait une forme humaine sortir d'une tente de peaux, ou un enfant se rouler dans l'herbe sous les rayons du soleil.

« C'est vraiment une fête pour les yeux! remarqua tout à coup Evan Roy, comme pour résumer ses impressions. Cependant on se prendrait à désirer que ces pauvres hères eussent des maisons pour s'abriter et des troupeaux pour se nourrir en hiver!...

— Quel bien leur a fait la civilisation pour qu'ils adoptent ses lois? demanda le jeune chef, en revenant au sujet ordinaire de ses méditations. Vous demandez qu'ils aient des maisons et des troupeaux. Mais combien de temps les Yankees les leur laisseraient-ils sans venir les prendre?... Mieux vaut pour eux rester dans une pauvreté errante qui est leur dernière sauvegarde.

— Oui, tant que dure la saison chaude. Mais ils sont bien avancés, n'est-ce pas? quand l'hiver arrive. Si seulement ils pouvaient faire comme les animaux du désert et changer de climat aussitôt que la saison l'exige!

— Et pourquoi ne le peuvent-ils pas? demanda le jeune homme avec colère. Jadis, c'est ce qu'ils faisaient tous les ans, émigrant quand le froid venait, depuis les lacs jusqu'aux bouches du Cimarron. Personne ne les en empêchait. Ils vivaient libres comme leurs pères avaient fait avant eux, se battaient bravement quand c'était nécessaire et se trouvaient heureux. Mais il a fallu que les blancs vinssent les expulser de chez eux, leur *voler* leur patrimoine... Oui, Evan Roy, le leur *voler!*... Oh! je ne recule pas devant les mots, moi!... Mon père lui-même a cru bien faire, n'est-ce pas? en donnant à sa femme indienne le titre et les droits d'une femme blanche. Il a rêvé de nous sauver de la vie sauvage, ma sœur et moi, en nous faisant élever dans les villes. Quel avantage cette éducation nous a-t-elle valu? M'a-t-elle empêché d'être chassé de West-Point pour une faute insignifiante, et privé de ma commission? Empêche-t-elle ma sœur Harotachtché d'être regardée avec dédain, — ou pour mieux dire traitée en fille de paria, — par des pécores qui ne sont pas dignes de porter la queue de sa robe, — et cela sous prétexte qu'elle est sang mêlé? Mordieu! Evan, j'ai plaidé cent fois ce procès dans ma conscience et je l'ai jugé en dernier ressort! La race de mon père a causé la ruine de la race de ma mère. Je rendrai leur bien à ces misérables opprimés, je les vengerai, vous dis-je, ou je périrai à la tâche!

— Mais pourquoi vous embarquer dans une telle aventure, mon fils? Votre mère appartenait à une tribu des Pieds-Noirs; pourquoi venir ici parmi les Dakotas?

— Il est vrai que les Dakotas ne me sont rien, Evan, mais il y a entre eux et moi affinité d'origine. La tribu de ma mère a disparu, grâce à la guerre sans merci que lui ont faite les blancs; ou ce qui en reste s'est réfugié en Canada, sous l'abri du drapeau britannique. Mais j'ai résolu de devenir le vengeur de toute la race indienne, et j'ai juré à ma mère de ne m'arrêter qu'après avoir confédéré tous les Peaux-Rouges contre les spoliateurs éhontés qui nous ont pris notre bien.

— Vous avez pourtant appris l'histoire,

Mac Diarmid. Vous ne pouvez avoir oublié quel fut le sort du roi Philippe et de Pontiac[1]. Ils échouèrent misérablement comme échoueront toujours des sauvages en révolte contre la civilisation. Quant à vous, ou il vous sera impossible de former la ligue que vous rêvez, ou, si vous y parvenez, elle tombera au premier effort.

— Pourquoi tomberait-elle au premier effort? Qui vous dit que, devant la fédération des tribus, les blancs ne réfléchiront pas, et que quand ils les verront arriver disciplinés, ils ne trouveront pas plus de profit à leur faire la part du sol nécessaire à leur vie qu'à continuer une guerre d'extermination qui répugne à ceux-mêmes qui la font. Qu'importe, d'ailleurs, le résultat? Le but est beau. J'essayerai, quoi qu'il arrive, d'y atteindre. »

Il y eut un silence pendant lequel les deux hommes s'absorbèrent dans leurs réflexions.

« L'heure approche, reprit bientôt Mac Diarmid en regardant la hauteur du soleil. Il faut revenir au camp et voir un peu ce que le Grand-Serpent fait de ses danseurs...

— Quel malheur! s'écria Evan Roy en poursuivant sa pensée, qu'il n'y ait eu de sagesse dans votre maison que du côté de votre père! Au lieu de caresser ces idées de révolte ou de réconciliation également insensées, il serait si simple de doubler votre fortune dans le commerce des fourrures et de devenir si riche et si puissant que tout le monde s'inclinât devant vous!...

— Il est d'autres moyens que l'or pour arriver au respect de tous! répliqua l'ex-cadet avec un mouvement de sa tête altière. Je ne serai pas éternellement battu, Evan, croyez-le bien. Mais allons! »

Ils descendirent le coteau et se dirigèrent vers la rivière. Sur leur chemin à travers les prairies, les troupeaux de buffles ne levaient même pas la tête à leur approche et continuaient de paître sans se déranger.

Une fois au bord, ils trouvèrent une de ces étranges embarcations indiennes composées de roseaux et de peaux de buffle. Mac Diarmid sauta sur cette espèce de radeau, y trouva et jeta sur ses épaules une grande peau de loup blanc, toute couverte à l'intérieur de hiéroglyphes bizarres; puis, aussitôt qu'Evan Roy eut pris place à ses côtés et détaché l'embarcation, il commença de la pousser avec une longue perche vers la rive opposée.

Il était curieux d'observer combien le langage de Mac Diarmid, si fleuri et si plein de métaphores dans la vie civilisée, redevenait simple et positif dans ce milieu sauvage.

En vérité, les éléments disparates de sa nature étaient si étroitement associés qu'on ne savait jamais lequel allait prédominer à un moment donné.

Son père avait été dans sa jeunesse un Highlander, fils d'un chef écossais dont la puissance s'était évanouie. Il avait alors renoncé à ses montagnes natales pour émigrer au Canada. Il n'en avait pas moins emporté jusqu'à la baie d'Hudson les traditions de son enfance, et il en avait fait la poésie de sa rude vie de facteur de pelleteries. Isolé tout le long de l'année dans un des comptoirs lointains d'une grande Compagnie, ne voyant autour de lui que des Indiens, il s'était choisi parmi eux une compagne. Plus tard, il rêva pour ses enfants une existence moins pénible que la sienne, et, réalisant une ambition longtemps caressée dans sa solitude, il vint s'établir à New-York avec ses économies.

Un hasard heureux, aidé sans doute d'un instinct commercial des plus sûrs, les lui fit placer sur des terrains alors peu recherchés, du côté de Canal Street. Les relations qu'il avait formées avec les Indiens lui permettaient, d'autre part, de poursuivre pour son propre compte un négoce de pelleteries fort étendu.

Il arriva que la population de la capitale américaine, en se développant avec la rapidité que l'on sait, se porta vers les terrains d'abord dédaignés. Canal Street, englobé peu à peu dans de nouvelles constructions, prit tout à coup une valeur de banlieue, puis se trouva compris dans la ville même, et finit par devenir un quartier central.

Le modeste facteur en pelleteries se transforma ainsi en capitaliste opulent. Dans ces circonstances, il n'eut pas de peine à trouver un membre du Congrès accommodant, pour

1. Le *roi Philippe*, chef indien de l'Amérique du Nord, de son vrai nom Matacom, était le sachem de la tribu des Wampanoogs dans le Rhode-Island. De 1662 à 1676, il lutta contre les Anglais avec une bravoure et un génie militaire qui le placent au rang des premiers capitaines de l'histoire. Sa tête avait été mise à prix par les Anglais. Elle leur fut apportée par un de ses soldats. *Pontiac*, illustre chef de la tribu des Attawas, lutta avec une extrême énergie contre les Anglais, dans le Canada d'abord, comme allié des Français commandés par le marquis de Montcalm, et puis avec ses seules forces. Il fut assassiné en 1765 par un espion des Anglais.

procurer à son fils l'entrée de l'École militaire, et, cela fait, il s'endormit dans la mort, et rêvant d'une postérité restaurée dans la grandeur de ses ancêtres, et d'une puissance appuyée d'une part sur les dignités militaires, de l'autre sur une grande fortune et sur des affinités secrètes avec les races de la prairie.

Le jeune Mac Diarmid, jusqu'à ce jour étranger au monde, élevé par des maîtres particuliers, dans le calme de la maison paternelle, se trouva tout à coup jeté, avec son orgueil de race et ses aspirations d'enfant, au milieu des cinq cents élèves de l'Académie de West-Point.

Il parlait déjà quatre langues, savait l'histoire ancienne et l'histoire de la vieille Europe. Mais celle de l'Amérique lui était restée fermée jusqu'à ce jour, et c'est avec une ardeur extraordinaire qu'il se jeta sur les chroniques relatives à la race de sa mère. Il apprit ainsi quel accueil hospitalier les Indiens avaient fait à ces pieux pèlerins qui devaient, en moins de cinquante ans, les déposséder de leur héritage et les exterminer presque jusqu'au dernier. Il étudia la carte de l'Amérique du Nord, toute couverte de noms indigènes, et se dit que, de ces peuples aborigènes, heureux possesseur, il y avait à peine un siècle, des territoires compris entre le Mississipi et l'Atlantique, il ne restait même pas une tribu. Il s'attendrit sur la longue résistance des Séminoles, tenant tête, pendant des années, dans un coin de la Floride, à toutes les forces d'une grande puissance. Il apprit que cette résistance même ne s'était terminée que par le coup de « haute politique » d'un officier blanc, qui, ayant invité quarante des principaux Séminoles à une conférence, les fit traîtreusement prisonniers. Il sut que cet officier avait plus tard été récompensé de ce « coup de maître » par la magistrature du pays. Enfin il feuilleta page à page les annales de cette lutte désespérée, et partout il ne vit que traités foulés aux pieds, cruauté, mauvaise foi, extermination sans merci d'une race dont le seul crime était d'exister.

Et alors il eut la faiblesse, lui, le sang mêlé, de sympathiser avec ces « vermines de la plaine », comme les gens de la frontière appellent les Indiens. Tout son être se révolta; il se demanda s'il n'y avait pas là une épouvantable injustice à réparer.

Pendant des vacances qu'il passa chez lui, il lui tomba sous la main une histoire du Canada, et il vit que les Français avaient toujours été justes et humains pour les peuplades indigènes de ce pays, et qu'ils les avaient civilisées au lieu de les détruire. Il vit aussi que les Anglais, après avoir, par le droit de la guerre, pris possession de ce pays, y avaient en même temps hérité de la politique conciliante de leurs prédécesseurs, et que, là du moins, les Indiens et les blancs avaient toujours vécu en bonne intelligence, en attendant qu'ils se fussent fondus en une race unique. Pourquoi n'en est-il pas de même aux États-Unis ? se demandait-il.

Ces réflexions douloureuses jetèrent chez le jeune homme les premiers germes du grand projet qu'il poursuivait maintenant. L'injustice personnelle dont il fut victime avait fait le reste.

Unir dans une grande ligue toutes les peuplades aborigènes disséminées au nord des Etats-Unis, les conduire à une guerre d'indépendance et de revanche et enfin traiter de leur affranchissement définitif : tel était son rêve.

Il avait vu d'assez près quelques-uns des chefs du désert pour les trouver braves, honnêtes, fidèles à leur parole, profondément attachés à leur honneur, en un mot très supérieurs moralement à beaucoup de blancs.

Bref, il s'était cru autorisé à se jeter dans la révolte, et maintenant il s'y plongeait tête baissée.

CHAPITRE XIII

CHEZ LES SIOUX

A mesure qu'ils approchaient de la rive droite de la rivière, Mac Diarmid et Evan Roy percevaient de plus en plus nettement un bourdonnement sourd qui s'élevait du camp indien, et qui se transforma, en devenant plus distinct, en un bruit de voix confus.

Le village, tout à l'heure si calme, était presque subitement devenu le théâtre de la scène la plus animée. Des centaines d'hommes sortaient de leurs huttes, et quelques-uns d'entre eux, voyant l'embarcation arriver, vinrent jusque sur la rive au-devant d'elle.

Les femmes étaient décemment habillées de robes de peau de daim, avec leurs cheveux nattés en longues tresses de chaque côté du visage. Les hommes portaient de grandes blouses de chasse et des bonnets de guerre à plumes, bordés d'écarlate, avec des guêtres et des mocassins dont la longue frange traînait sur le sol.

En prenant terre, Mac Diarmid rassembla d'un air digne les plis de son manteau et se dirigea vers l'intérieur du camp, suivi d'Evan Roy.

Les Indiens l'avaient accueilli avec une curiosité respectueuse, qui témoignait à elle seule de l'autorité qui lui était déjà acquise parmi les tribus.

Le camp s'étendait sur plusieurs acres de terrain. Au centre s'élevait un grand *teepee* entouré d'un large espace vide, et qui ressemblait plutôt à la tente d'un cirque ambulant qu'aux salles du Conseil ordinaire dans les villages indiens ; la seule différence était qu'au lieu d'être faite de toile, elle se composait d'un très grand nombre de peaux de buffle cousues l'une à l'autre avec le poil en dessous. Le dessus avait été peint en blanc, et sur ce fond un artiste indigène avait dessiné diverses scènes fantastiques, dans lesquelles les monstres mythologiques, les oiseaux, les bêtes et les hommes se trouvaient rapprochés et confondus.

Ce *teepee*, d'ailleurs absolument dénué de tout ameublement, comme on pouvait le voir par la porte largement ouverte, était la tente sacrée des Dakotas et venait d'être le théâtre de diverses cérémonies préparatoires, notamment une grande danse mystique, par laquelle les Indiens avaient préludé au Conseil extraordinaire convoqué pour ce jour.

C'est pour échapper au spectacle de ces pratiques grossières, répugnant à son esprit cultivé, que Mac Diarmid avait voulu retarder jusqu'à cette heure son retour au camp.

Il avait bien calculé son moment, car, en arrivant sur la place qui se développait devant la porte du *teepee*, il put voir une assemblée déjà nombreuse réunie autour d'un grand brasier allumé en plein air à une vingtaine de pas de la tente sacrée.

Cette assemblée était celle des délégués des tribus voisines, convoqués sur sa requête au camp des Dakotas pour recevoir les propositions qu'il comptait leur soumettre. Assis en demi-cercle autour du brasier, ils attendaient en silence, en fumant leur calumet, avec l'air grave et digne que les hommes du désert prennent toujours dans ces circonstances, et que commandait d'ailleurs l'importance des communications auxquelles ils avaient été préparés.

Autour d'eux une foule moins recueillie que ses chefs, quoiqu'elle n'échangeât ses impressions qu'à voix basse, se tenait debout et attendait aussi.

A peine l'approche de Mac Diarmid eut-elle été signalée, qu'un grand vieillard en cheveux blancs, couvert d'un manteau de fourrures d'opossum d'une grande richesse, se leva et vint au-devant de lui.

C'était le Grand-Serpent, le sachem respecté de la tribu.

« Salut au chef qui vient de la terre de la Mère Blanche[1] ! dit-il en s'adressant à Mac Diarmid et en le prenant par la main. Il est le bienvenu, et nous sommes ses frères. »

Puis, l'introduisant dans le cercle formé par la foule et qui s'écarta avec respect, il ajouta en présentant son hôte aux délégués :

« Amis, le Chef au bracelet d'or, — c'est ainsi que les Indiens désignaient Mac Diarmid, — nous apporte les paroles de paix et d'affection de la Mère Blanche. Tous, tant que nous sommes, écoutons-le. »

Mac Diarmid se plaça debout, devant le brasier, la face tournée vers les délégués, et, après être resté un instant silencieux et comme absorbé dans ses pensées, conformément à l'étiquette indienne, il prit la parole d'une voix grave et bien timbrée.

« Hommes de la nation des Sioux, dit-il, ce n'est pas un étranger qui vient parmi vous, c'est un ami, c'est un frère, c'est un fils de la race puissante qui jadis avait pour terrain de chasse tout le pays au nord du Meschacébé... Je suis, vous le savez, le chef des Pieds-Noirs, et les Pieds-Noirs ont de tout temps été les ennemis jurés des soldats à la face pâle. Ma tribu, pour leur échapper, s'est réfugiée chez la Mère Blanche, et voici ce qu'elle m'envoie dire à ses frères : Hommes de la nation des Sioux, voulez-vous savoir pourquoi les soldats du Grand-Père-des-Menteurs ont toujours été plus forts que nous et pourquoi ils ont réussi à nous déposséder de notre héritage?... C'est parce que nous n'avons pas su nous unir et nous organiser contre eux; parce que nous leur avons résisté en détail, au lieu de leur offrir le front d'une coalition puissante!... »

Ici les délégués des tribus, qui écoutaient avec une profonde attention, firent entendre un murmure d'assentiment.

« ... Ce que nos pères n'ont pas su faire, reprit le Chef au bracelet d'or, pourquoi ne l'essayerions-nous pas? Nous sommes nombreux et braves. Si nous savons nous unir, nous pouvons former une ligue si puissante que le Grand-Père-des-Menteurs, avec tous ses soldats, sera obligé de compter avec nous! Celui qui vous parle a passé la moitié de sa vie chez les blancs et sait tout ce qu'ils ont à enseigner. Il connaît la manœuvre des grands fusils qui éclatent deux fois[1], et il apprendra aux Sioux, comme aux Pieds-Noirs, à s'en servir... Que nous sachions seulement nous organiser, attendre le moment favorable, et, avec le pays de la Mère Blanche pour base d'opérations, nous pouvons un jour battre le Grand-Père-des-Menteurs, l'expulser avec tous ses soldats de nos terrains de chasse, tout au moins l'obliger à respecter nos droits, à nous rendre une partie de nos terres, pour que le buffle y prospère de nouveau et que nos enfants y deviennent aussi nombreux que les étoiles du firmament. Telle est la proposition que les Pieds-Noirs apportent par ma bouche à leurs frères les Dakotas et à toute la nation des Sioux. J'ai dit. »

A peine le Chef au bracelet d'or eut-il cessé de parler, qu'un murmure d'approbation passa sur l'assemblée.

Mais personne n'éleva la voix pour exprimer une opinion avant que le sachem eût donné la sienne. C'était le privilège de son âge et de sa dignité de répondre le premier.

C'est ce qu'il fit seulement après un long intervalle de silence.

« Le Chef au bracelet d'or, dit-il, parle aussi bien que si quatre-vingts hivers avaient neigé sur sa tête. Le Chef au bracelet d'or est un grand chef. Les Pieds-Noirs sont ses frères. L'alliance des Sioux et des Pieds-Noirs est écrite dans le livre de la sagesse. Que cette alliance soit conclue et que le Grand-Père-des-Menteurs apprenne à ses dépens quelle est notre force. J'ai dit. »

Le mouvement de faveur qui avait accueilli les paroles de Mac Diarmid s'accentua manifestement dans l'auditoire après cette déclaration du sachem.

Il y eut encore un intervalle de silence. Puis un homme d'une taille herculéenne, et aux bras velus, se leva.

C'était l'Ours-qui-se-tient-debout, le chef du parti de guerre dans le camp des Dakotas.

Sans doute il n'avait pu voir sans jalousie l'ascendant que le Chef au bracelet d'or paraissait déjà prendre dans l'assemblée, car il voulut empêcher qu'une décision immédiate fût prise, et, dans ce but, il eut recours à un artifice dont il connaissait toute l'efficacité.

1. Les Indiens désignent ainsi le Canada, en raison du manteau de neige qui couvre le pays pendant l'hiver, et en souvenir de l'affection qu'ils portaient jadis aux Français, anciens possesseurs de la contrée.

1. C'est le nom que les Indiens donnent au canon moderne en raison de la détonation de l'obus qui suit celle de la pièce.

« La sagesse de nos pères a dit : » Tourne « ta langue dans ta bouche trois fois avant « de parler! » s'écria-t-il d'une profonde voix de basse qui ressemblait à un mugissement. Les Pieds-Noirs sont une grande nation. Leur proposition est la bienvenue. Mais je demande qu'avant de l'accueillir, nous ayons le temps de réfléchir comme les hommes sages doivent le faire, jusqu'au coucher du soleil.

Plusieurs minutes s'étant écoulées sans que personne élevât la moindre objection à la proposition de l'Ours-qui-se-tient-debout, il ne resta plus qu'à la mettre en pratique.

Le sachem frappa dans ses mains. Aussitôt les guerriers s'enveloppèrent de leurs couvertures et se dispersèrent en silence.

Mac Diarmid, qui savait combien il lui était indispensable de ne pas heurter leurs préjugés, les imita et se dirigea vers sa hutte.

Quant à Evan Roy, qui le suivait à quelque distance, il allait faire comme lui, quand il vit tout à coup un attroupement qui attira son attention.

Sur la lisière du camp, une troupe de Sioux entourait quatre cavaliers qu'Evan Roy, en regardant de plus près, reconnut pour des blancs.

Cela ne le surprit pas outre mesure, car il savait fort bien que les Indiens, quoique classés par le gouvernement des États-Unis parmi les tribus hostiles, recevaient souvent la visite de marchands venus des possessions britanniques et avec lesquels ils étaient en fort bons termes.

Mais, en avançant vers les étrangers, il constata que ce n'étaient pas des marchands.

L'un d'eux portait l'habit ecclésiastique; deux autres paraissaient être des hommes de la plaine; le quatrième, — Evan Roy ne pouvait en croire ses yeux, — était en uniforme de sous-lieutenant de dragons!

Les Indiens qui se pressaient autour de ces nouveaux venus ne semblaient rien moins que bien disposés. La vue d'un officier de l'armée fédérale avait évidemment le don de les exaspérer. Sans doute le conseil qui venait d'être tenu, en réveillant leur rancunes, contribuait à accentuer cette hostilité.

Aussi le clergyman parut-il constater avec un véritable plaisir l'approche du Highlander.

« Monsieur, lui cria-t-il, je vous souhaite le bonjour. Je suis le Révérend Smithfield de Cheycam... On m'avait assuré que les tribus les plus sauvages me feraient bon accueil. Pourtant me voici dans votre camp, et personne ne nous souhaite la bienvenue.

— Vous auriez dû annoncer votre arrivée, répliqua assez froidement Evan Roy. Vous savez bien qu'au désert, chacun est regardé comme un ennemi jusqu'à ce qu'il ait montré patte blanche... Quels sont ces messieurs qui vous accompagnent?

— Vous le voyez, un officier de l'armée fédérale qui désire s'entretenir avec les chefs des Dakotas, et nos deux guides... Nous vous serons véritablement reconnaissants de nous assister, monsieur.

— Apportez-vous des présents pour les chefs et les principaux de la tribu? demanda Evan sans se compromettre.

— Assurément, nous les avons là, sur ce mulet.

— Vous connaissez la langue de la tribu?

— Quelques mots à peine. Nous aurons sur ce point à nous référer à notre interprète, M. Fardeau, que voici, l'un de nos guides. »

Le Highlander jeta un regard assez défiant sur le Beau Bill, dont la figure ne prévenait guère en sa faveur, il faut en convenir, et les Indiens se mirent aussitôt à ricaner en échangeant leurs impressions.

Evan saisissait quelques mots de ce qu'ils disaient, aussi bien que les deux hommes de la plaine qui entendaient fort bien la langue sioux. Quant au prétendu clergyman, il examinait les physionomies qui l'entouraient et se trouvait de moins en moins rassuré.

« Ces vauriens-là vont nous attaquer dans un instant, monsieur *Migur*, murmura Charley du Colorado. Il s'agit de nous réfugier dans ce grand *teepee* sacré, où nous sommes flambés!... Pas une minute à perdre, voyez!... Ces squaws vont nous mettre en pièces... »

En effet, toutes les femmes du camp sortaient de leurs huttes et accouraient vers les étrangers en poussant des cris.

A cette vue, Meagher et les deux guides, donnant de l'éperon à leurs chevaux, se lancèrent ventre à terre vers le grand *teepee*.

Quant à Frank Armstrong, il s'avança au pas vers le Highlander et lui dit simplement :

« Vous êtes Evan Roy; M. Mac Diarmid doit être ici. Conduisez-moi à lui; c'est mon meilleur ami. »

Roy rougit de surprise, mais il ne songea même pas à nier, et, écartant les femmes qui menaçaient d'assaillir l'étranger, il prit son cheval par la bride.

« Qui que vous soyez, venez, dit-il. Il me



Une troupe de Sioux entourait quatre cavaliers. (Page 55.)

suffit de savoir que vous êtes l'ami de Mac Diarmid. Je vous accompagnerai pour le voir jusqu'à la porte de l'enfer. »

La foule s'ouvrit pour les laisser passer, en voyant qu'ils se dirigeaient vers la hutte de Mac Diarmid.

Seul, un grand Indien qu'on appelait le Balafré, s'avança et se mit en travers du chemin.

« Qui êtes-vous pour introduire des étrangers dans notre camp? demanda-t-il au Highlander. Cet homme est un ennemi. Il appartient à nos femmes pour qu'elles le lapident... »

Mais Evan Roy, sans se troubler :

« Retirez-vous, Balafré, cet homme est un ami du Chef au bracelet d'or.

— Le Chef au bracelet d'or n'est pas des nôtres et n'appartient pas à la nation des Sioux. Livrez-nous l'homme à la face pâle! »

Cette fois le Highlander ne répondit pas; mais, empoignant l'Indien par le cou et en même temps lui « passant la jambe », il le jeta à terre d'un mouvement subit, et cela si rudement qu'Armstrong et son guide étaient déjà dans la tente avant que l'autre eût pu se relever.

« Armstrong! s'écria Mac Diarmid au comble de la surprise. Au nom du ciel, que faites-vous ici?

— Je viens vous chercher, Mac Diarmid. Je viens essayer, s'il en est temps encore, de vous arracher au désastre où vos amis et vous



L'Ours-qui-se-tient-debout se leva. (Page 59.)

courez tête baissée. Quelque chose me disait que je vous trouverais chez les Sioux, — que ce chef blanc dont on parle dans toute la plaine, c'était vous! J'ai voulu en avoir le cœur net, empêcher, s'il en est temps encore, une guerre fatale. »

Mac Diarmid serrait la main de son ami dans la sienne et paraissait profondément ému.

« Hélas! dit-il, je crains bien, mon cher Frank, que vous n'ayez inutilement exposé votre vie, — car c'est de la vie qu'il y va, et rien ne pourra empêcher les Sioux de considérer votre entrée dans leur camp comme une violation de leurs droits. Quant à la guerre, personne n'y songe; c'est seulement pour donner des conseils de prudence et de modération aux Dakotas que je suis au milieu d'eux. Les pauvres gens n'ont écouté déjà que trop de mensonges et de promesses fallacieuses! Que gagneraient-ils à vous entendre?

— Ce qu'ils gagneront?... La paix d'abord, et les bienfaits de la civilisation. Ah! Mac Diarmid, c'est mon amitié pour vous, c'est le désir de vous aider à assurer la paix à ces malheureux et de vous arrêter dans une entreprise folle qui m'amène ici. J'ai voulu vous revoir avant l'ouverture de cette campagne, qui ne peut aboutir qu'à l'extermination de la tribu tout entière!

— Qu'en savez-vous? Et en tous cas quel est votre remède?

— Il est fort simple. Que deux ou trois

chefs de la tribu viennent avec moi et se présentent au colonel Saint-Aure. Je suis sûr qu'il n'y a pas un d'entre eux qui ne puisse s'entendre avec lui sur les bases d'un arrangement amiable. Quant à leur vie, j'en réponds, et, quoique je ne sois pas le chef du détachement qui m'attend au ruisseau de Hominy, sous les ordres du lieutenant Van Dyck, je puis dire... »

Armstrong fut interrompu par un cri de fureur de Mac Diarmid.

« Van Dyck!... Cornélius Van Dyck près d'ici!... » dit-il.

Certes, Frank Armstrong ne se doutait guère, en prononçant ce nom, presque sans y songer, à quel point il allait contre son but!

Il fut stupéfait de l'expression farouche qui remplaça tout à coup sur le visage de Mac Diarmid l'attention froide, quoique un peu ironique, que le Chef au bracelet d'or avait, jusqu'à ce moment, apportée à la discussion.

Au surplus, il n'eut pas le temps de demander l'explication de ce changement. Des cris sauvages venaient d'éclater autour de la tente.

« Tenez, les voilà qui réclament leur proie! dit Mac Diarmid. Vous voyez comme ils vont être disposés à vous entendre. La première chose à faire est de vous mettre, au moins provisoirement, en sûreté, et le seul moyen est de chercher asile dans le *teepee* sacré. Venez avec moi, Armstrong. Vous n'avez rien à craindre en ma compagnie, je l'espère tout au moins, et il vaut mieux se montrer à ces braillards qu'avoir l'air de s'enfermer ici. »

Sans un instant d'hésitation, Armstrong suivit son ami qui soulevait déjà la portière de la tente, et tous deux se dirigèrent vers le *teepee* sacré.

CHAPITRE XIV

OU PEUT CONDUIRE LA MANIE DE L'INFORMATION

Le camp des Dakotas était en ce moment dans un état d'agitation extraordinaire.

Des hommes ardents couraient de hutte en hutte, répandant la nouvelle de l'arrivée des étrangers, la présentant comme un outrage, excitant les haines, avivant les fureurs. D'autres s'étaient joints aux femmes, qui entouraient la case de Mac Diarmid et réclamaient à grands cris l'officier à la face pâle. De tous côtés des groupes irrités et menaçants s'étaient formés.

Toutefois, l'autorité morale du Chef au bracelet d'or était déjà si grande, que personne n'osa toucher à l'ami qu'il prenait sous sa protection.

En le voyant paraître, la main posée sur l'épaule d'Armstrong qui marchait auprès de lui, les cris mêmes s'apaisèrent. La foule s'ouvrit sur son passage et le suivit avec curiosité vers la tente sacrée.

Il fut surpris d'y trouver trois autres réfugiés, et, quand Armstrong les lui eut présentés comme ses compagnons, sans même chercher à cacher la véritable identité de Meagher, Mac Diarmid ne dissimula pas que leur nombre était un danger et une difficulté de plus.

« Je vais faire l'impossible pour vous sauver, dit-il en les quittant, mais j'ai bien peu d'espoir... »

Pour le moment les quatre blancs étaient en sûreté, comme Charley l'avait prévu. Pas un Indien ne se fût hasardé, dans cette enceinte, dans ce lieu d'asile vénéré, à lever la main sur eux.

Mais un cordon de sentinelles vigilantes

s'était déjà formé autour de la grande tente, pour empêcher les étrangers d'en sortir. Il était clair que la résolution avait été prise de les y faire mourir de faim ou de les réduire par la famine à capituler, et pas n'était besoin pour s'en assurer de connaître la langue de la tribu.

L'aventureux correspondant du *Herald*, sans en savoir un mot, était sur ce point spécial aussi bien fixé que s'il eût, comme ses deux guides, longtemps vécu parmi les Indiens.

Il se promenait à grands pas dans le *teepee*, en cherchant, sans trop l'entrevoir, un moyen de sortir de cette absurde situation.

Charley, et son ami Beau Bill, avec la philosophie pratique qui les caractérisait à un degré si éminent, s'étaient assis à terre et avaient allumé leurs pipes.

Armstrong, resté près de la porte entr'ouverte, suivait de l'œil Mac Diarmid qu'il vit se diriger vers une hutte plus élevée que les autres, celle du sachem de la tribu, sans doute.

Une heure se passa dans cette attente.

La nuit tombait déjà quand les prisonniers remarquèrent que les Indiens s'assemblaient autour du brasier allumé sur la place et s'y formaient en cercle.

L'un après l'autre, arrivèrent alors des Peaux-Rouges que leur haute coiffure désignait comme des chefs, et qui, à en juger par leur nombre et par la diversité des insignes, devaient appartenir à des tribus distinctes.

Dans la nuit tombante, autour de ce grand feu de bois sec, ce demi-cercle d'Indiens accroupis à terre et fumant leur calumet, graves et silencieux; les jeux de la flamme sur leur peau cuivrée; en arrière, la masse sombre de la foule; puis, au dernier plan, la tache blanche des huttes se dressant comme des spectres sur le fond noir et bas d'un vaste nuage qui, depuis quelques heures, s'amoncelait vers le nord-ouest; de temps à autre, un éclair jouant sur les bords de cette nuée, ou le grondement, sourd encore, d'un tonnerre lointain : tout cela constituait une scène peu ordinaire et que le correspondant dévorait des yeux.

La chaleur était accablante, quoique le soleil eût disparu à l'horizon. L'un après l'autre, on voyait les Indiens laisser tomber à terre la couverture qui leur sert de manteau, et rester à demi nus.

Tout à coup une rumeur s'éleva. Mac Diarmid pénétrait dans le demi-cercle, en compagnie du sachem.

Il semblait exagérer à dessein le caractère si naturellement altier de son attitude et de sa démarche.

Bientôt il prit la parole :

« Hommes de la nation des Sioux, dit-il d'un ton bref, il n'y a de mensonges ni dans nos cœurs ni sur nos lèvres. J'ai vécu chez les blancs, je connais leur sagesse et leur folie. C'est pourquoi je viens vous parler de ceux qui sont dans le *teepee* sacré. L'un d'eux est mon ami, et sa bouche ne dit pas de mensonges. Eh bien! il est venu pour me voir et aussi pour vous apporter des paroles de paix de la part du Grand Chef Jaune. Voulez-vous l'écouter?... »

Il y eut un silence. Les Indiens, immobiles, ne manifestaient que par des regards furieux l'aversion que leur inspiraient les étrangers à la face pâle.

Voyant que le sachem se taisait, au lieu d'appuyer sa requête comme il le lui avait presque promis, Mac Diarmid reprit :

« Le jeune guerrier blanc vient en ambassadeur au milieu des Dakotas. Ce caractère est sacré. Le jeune guerrier blanc ne s'est pas caché sous le masque d'un marchand. Il n'a pas feint de venir de la terre de la Mère Blanche. Il est arrivé en soldat, la tête haute et la main ouverte. Il est l'hôte des Dakotas. Les Dakotas doivent l'entendre... »

De nouveau, il y eut un grand silence que le sachem ne rompit pas, quoique ce fût son tour d'exprimer une opinion.

Alors l'Ours-qui-se-tient-debout se leva :

« Le Chef au bracelet d'or est notre ami, dit-il. Le sang d'un Peau-Rouge coule dans ses veines. Il est en sûreté parmi nous. Mais les blancs qui viennent de l'Orient sont tous des menteurs. Celui dont il parle avoue qu'il est envoyé par le Chef Jaune. Il est donc notre ennemi. Il est entré dans notre camp sans en avoir la permission et il doit mourir. »

Il était aisé de voir, à la physionomie de l'auditoire, que l'orateur venait d'exprimer le sentiment général.

A ce moment, un Sioux sauta sur ses pieds.

« Regardez-moi! dit-il. Je suis Tatouka. J'étais l'ami des faces pâles. Je vivais avec mes enfants sur un territoire réservé. Les blancs nous avaient dit que nous serions heureux, tranquilles et riches. Mais bientôt

ils nous offrirent de la farine, du café, du sucre, des charrettes et des grands chevaux en échange de nos terres. Certains d'entre nous répondirent : « Non. Ils nous ont déjà « menti et sans doute mentent encore. Gar- « dons nos terres. » Mais les blancs reprirent : « Venez demain et vous aurez ce que nous « vous promettons, et vous verrez que nous « ne mentons pas. » Le lendemain, nous al- lâmes au rendez-vous. Aussitôt nous nous vîmes entourés de soldats qui disaient : « Il « faut céder, de gré ou de force. » Nous comprîmes que nous étions pris au piège, et nous consentîmes à lever notre camp pour aller plus loin. Eh bien! pendant un mois environ ils nous fournirent des provisions, puis la farine manqua, et le chef blanc nous dit d'attendre. Nous attendîmes. Mais la farine ne vint pas. Alors, quand je vis nos enfants mourant de faim, je me déterminai à les nourrir de ma chasse. Je m'établis près d'un fort plein de soldats, qui parfois nous jetaient des os comme à des chiens, et mon cœur était plein de honte. Je restais tout de même, parce que les blancs me donnaient du whisky pour mes peaux de buffle. Mais il vint un jour où un jeune chef blanc me coupa la face et le dos à coups de fouet, parce que je n'avais pas voulu me laisser fouler aux pieds par son cheval. Alors mon cœur se souleva et je me dis : « C'est fini. Je retournerai vers les « hommes de ma race. Le blanc n'embrasse « le Peau-Rouge que pour l'étouffer, et mieux « vaut avec lui la guerre que la paix. » Je quittai le fort avec mes enfants, non pas toutefois sans avoir frappé devant son propre *teepee* le chef qui m'avait battu. Voilà comment il faut agir avec les faces pâles. On doit les tuer comme des loups. J'ai dit. »

Le discours de Tatouka, débité d'une voix sourde et d'un ton contenu, produisit sur les Indiens un effet si profond, qu'un mot partit de toutes les bouches à la fois :

« A mort!... à mort!... »

Mac Diarmid voulut pourtant tenter un dernier appel.

« Les chefs de la nation des Sioux disent que tous les blancs sont des menteurs, reprit-il. Oublient-ils donc celui qui est leur ami depuis tant d'années? »

Et il montrait Evan Roy qui venait de se rapprocher de l'assemblée.

Mais l'Ours-qui-se-tient-debout revint à la charge.

« C'en est assez, dit-il, nous n'avons pas besoin de savoir ce que nous veut le jeune guerrier à la face pâle. Il est brave, car il faut l'être pour venir ainsi parmi nous, mais il ne peut que nous apporter des mensonges. Le Chef Jaune est un grand guerrier, mais lui aussi est un menteur, et nous ne voulons pas écouter ce qu'il nous envoie dire. Si son messager ne veut pas être assommé comme un loup pris dans une trappe, sous le grand *teepee* que nous ferons tomber sur lui, qu'il se montre un homme et qu'il se déclare prêt à mourir sur le bûcher, en guerrier qui défie ses ennemis. »

Sur ces mots, l'assentiment du conseil fut si unanime, que Mac Diarmid sentit l'inutilité de tout nouvel effort.

Il se dirigea aussitôt vers le *teepee* sacré, et, s'arrêtant sur le seuil, serra silencieusement la main d'Armstrong.

« Enfin, que disent-ils? demanda le jeune homme.

— Ils sont unanimement d'avis que vous devez être mis à mort, répondit gravement le sang mêlé, et vous donnent le choix entre la massue et le bûcher. »

A ce moment, un nouvel orateur venait de se lever du milieu des délégués des tribus. Son visage cuivré et les plumes blanches de sa coiffure étaient si vivement éclairés par le brasier, que Frank Armstrong distinguait ses traits comme en plein jour.

« Flèche-Rouge! » murmura-t-il tout surpris.

C'était en effet le Pawnee qui, revêtu d'un costume sioux et confondu parmi les hôtes des Dakotas, allait prendre la parole.

CHAPITRE XV

FLÈCHE-ROUGE

Flèche-Rouge tenait son rôle d'orateur comme s'il n'avait de sa vie fait autre chose.

« Hommes de la nation des Dakotas, disait-il, je suis votre ami, et c'est à ce titre que je me hasarde à vous soumettre une simple observation. Tatouka a raison quand il affirme que les blancs sont des loups. La sagesse de l'Ours-qui-se-tient-debout égale sa bravoure, et il la montre en vous conseillant de frapper sans pitié les faces pâles. Mais moi, qui suis votre hôte, je tourne les yeux vers les conséquences certaines de ces actes légitimes en eux-mêmes, et je me demande : Les Dakotas ne vont-ils pas déchaîner trop vite la colère du Chef Jaune? Ne vaudrait-il pas mieux pour eux feindre d'écouter ses propositions et se donner ainsi le temps de se préparer à la guerre. Il sera toujours possible d'immoler vos prisonniers. La question est de choisir pour leur supplice l'heure la plus favorable. »

A ces paroles, prononcées d'une voix claire et distincte, Mac Diarmid s'était retourné.

Il put voir qu'elles produisaient une impression marquée sur l'assemblée. Le Pawnee avait évidemment touché la corde sensible des Dakotas, en faisant appel à leur prudence politique.

Le sang mêlé se reprit à espérer pour son ami et se rapprocha du Conseil, en vue d'appuyer l'observation du faux délégué.

« Le Chef aux plumes blanches parle en véritable frère, s'écria-t-il. J'ai des nouvelles sûres. Je sais que les blancs attendent avec impatience les résultats de la mission confiée au jeune guerrier blanc. Si leur envoyé est mis à mort, avant que les feuilles des arbres ne soient devenues rouges par l'effet de l'automne, le Chef Jaune sera ici, suivi de ses soldats. Ils viendront par milliers, et nous n'aurons pas eu le temps de nous entendre, de nous exercer, de recevoir les armes et les munitions que je vous ai promises!... Voilà ce qu'il faut considérer. »

L'assemblée était maintenant partagée entre des sentiments contraires. Un jeune guerrier plein de fougue bondit en criant :

« Je croyais que le Chef au bracelet d'or était un grand chef et qu'il voulait nous conduire au combat!

— Oui, répliqua Mac Diarmid sans s'émouvoir, mais surtout à la victoire! Et la victoire doit être longuement préparée. Les Sioux sont des braves. Si la guerre éclate trop tôt, ils pourront battre les premiers blancs qui arriveront contre eux. Mais, après ceux-là, il en viendra d'autres, et les Sioux finiront par être forcés de chercher un refuge chez la Mère Blanche, — à moins qu'ils ne préfèrent aller sur un territoire réservé, pour travailler comme des squaws et jeûner comme des loups!... Voilà pourquoi je leur conseille de ne pas prendre de résolution précipitée, de s'assurer de l'alliance des tribus du Nord, et d'attendre leur heure avant de manifester la haine qu'ils portent aux visages pâles. »

Un grand nombre d'Indiens paraissaient approuver ces paroles; aussi l'Ours-qui-se-tient-debout, ne voulant pas heurter de front leur opinion, eut-il soin de lancer en avant un de ses aides de camp.

C'était un grand garçon mince et sec, au torse tout couvert de cicatrices. On l'appelait la Lune-Rousse, à cause de l'ardente couleur de ses cheveux, et il était célèbre au loin par sa bravoure et son habileté à dissimuler sa trace.

« Qui dit que les Dakotas peuvent reculer d'un pas ou d'une heure devant les visages pâles? s'écria-t-il avec violence. Je voudrais

que les blancs fussent ici déjà pour leur montrer ce que c'est qu'un brave! Nos enfants seront en sûreté sur le territoire de la Mère Blanche. Il faut les envoyer là avec leurs mères, — et nous, les hommes, marcher au devant du Chef Jaune! J'ai pris dans ma vie plus d'une chevelure de blanc; mais il m'en faut d'autres. J'ai dit.

— Hach! hach! » s'écrièrent aussitôt la plupart des chefs, comme s'ils avaient craint, en penchant pour l'avis le plus prudent, de se faire passer pour poltrons.

Presque en même temps, un concert de hurlements sauvages s'éleva de la foule qui les entourait. Les femmes elles-mêmes se mettaient de la partie.

Les cheveux épars, l'œil furieux, elles commençaient à murmurer en chœur une sorte de mélopée sourde et à se balancer en suivant la mesure de leur chant.

La contagion de la colère se répandit avec la rapidité d'un feu de paille.

Les prisonniers suivaient avec un poignant intérêt tous les détails de cette scène.

Un instant, au moment de l'intervention du Pawnee, ils avaient espéré que tout allait s'arranger, au moins provisoirement. Mais, maintenant, il devenait évident que les chances de salut diminuaient de minute en minute.

Beau Bill leur résumait tout ce qui se disait, et Mark Meagher prenait tant bien que mal des notes dans les ténèbres croissantes, — au jugé, comme il le fit remarquer.

« Je ne vois plus Flèche-Rouge, remarqua Armstrong.

— Il fera bien de ne pas se faire pincer! répondit Charley. S'il y a un être qu'un Sioux déteste, c'est un Pawnee... de même qu'un Pawnee n'est pas fâché de jouer un tour à un Sioux... »

Cependant le vacarme augmentait d'instant en instant. Les danseurs abandonnaient graduellement le feu du conseil et se rapprochaient de la tente sacrée, en proférant d'effroyables menaces contre les prisonniers.

Au milieu des groupes, l'œil d'Armstrong retrouva bientôt le prétendu délégué aux plumes blanches, qui faisait autant de bruit à lui tout seul que tous les autres ensemble.

Il s'agitait, hurlait, sautait, et finit par se rapprocher de la porte du *teepee*.

Tout en se démenant, il beuglait en anglais d'une voix de Stentor :

« Sioux stupides! Flèche-Rouge... tirer blancs d'ici... dans deux... trois... quarante minutes! »

Comme pour accentuer sa promesse, un immense éclair venait de déchirer la nuit et, pendant une fraction de seconde, d'illuminer d'un jour bleuâtre tout l'intérieur de la tente.

Presque au même instant, un coup de tonnerre formidable éclata si près de terre, qu'il sembla se promener dans le camp et tout renverser sur le passage de ses ondes sonores.

Au moment même où il se produisit, le Pawnee, poussant un rugissement terrible, coupa d'un saut le cordon de gardes qui entourait le *teepee*.

Avant qu'aucun d'eux eût pensé à le repousser ou se fût seulement rendu compte de ce qui arrivait, il s'était jeté dans la grande tente et en avait fait retomber sur lui la lourde portière de peau.

Tout le monde dans le *teepee* se tenait immobile.

Un grand silence s'était fait. Les Indiens, saisis d'une terreur superstitieuse, avaient suspendu leurs danses et leurs vociférations.

Dans ce silence, grandit subitement un sifflement aigu, prolongé, comme une sorte de piaulement atmosphérique accourant du fond de l'horizon, balayant les tentes et s'engouffrant dans le *teepee* avec un tourbillon de sable et de poussière.

« L'ouragan! murmura Charley après avoir un instant écouté. Je connais sa voix!...

— Oui, répondit Flèche-Rouge, grand ouragan!... Jeter par terre camp, grand *teepee*, tout!... Nous courir rivière, sauter dedans, nager. — Hip! hip! hip!... »

Et, de fait, le cyclone mugissait déjà et commençait d'agiter le *teepee* de secousses de plus en plus violentes.

Charley entr'ouvrit la portière.

Au dehors, les ténèbres étaient profondes, les étoiles voilées, l'air chargé de tourbillons de poussière, le feu du Conseil dispersé à tous les vents.

Les Indiens semblaient avoir disparu jusqu'au dernier, et les sentinelles elles-mêmes avaient abandonné leur poste ou étaient invisibles dans la tourmente.

« C'est le moment ou jamais! s'écria Charley en s'élançant dans la nuit. Droit à la rivière!... »

Tous le suivirent.

A l'instant même où ils s'enfonçaient dans les ténèbres, une voix humaine se mêla à celle de l'ouragan.

« Sur la gauche!... criait la voix, — celle du Chef au bracelet d'or.

— Adieu, ami! » répondit Armstrong.

Et les voilà partis, se dirigeant tant bien que mal vers le cours d'eau, obligés de se tenir par le bras pour lutter contre le vent, aveuglés par la pluie et la grêle, pataugeant dans des fondrières, jetés à tout instant l'un contre l'autre, mais protégés par la violence même de la tempête.

Une heure plus tard, ils avaient passé la rivière à la nage et, se guidant sur les étoiles qui avaient reparu, ils marchaient vivement vers le sud-est à travers la prairie sans bornes.

CHAPITRE XVI

AU BIVOUAC

A quelques jours de là, par une nuit étoilée mais sans lune, le commandant Saint-Aure, la face hérissée d'une barbe d'une semaine, était étendu dans sa tente sur une peau de buffle. Presque à ses pieds brûlait en plein air un bon feu de bois sec, et, sur un tronc d'arbre auprès de ce feu, Jim Saint-Aure fumait sa pipe en tirant les oreilles de Zieten, l'un des deux grands lévriers.

De tous côtés ce n'étaient que feux pareils, autour desquels des soldats fatigués d'une longue marche s'étaient groupés selon leurs goûts, et, comme les deux frères, devisaient en fumant. Plus loin, c'étaient des lignes de tentes blanches, puis la masse sombre des chevaux attachés à leurs piquets, et celle des voitures de train.

Tout à coup on entendit dans la nuit un *Qui vive?* sonore. Il y eut des va-et-vient, des questions. L'adjudant Peyton fut appelé sur la lisière du camp.

Il revint bientôt en courant et tout joyeux vers la tente du commandant.

« En voici bien d'une autre, cria-t-il. Le jeune Armstrong, en compagnie de Mark Meagher et de deux guides!... Ils sont au corps de garde, les pauvres diables, à demi nus et aux trois quarts morts de faim, arrivant de chez les Sioux!

— Armstrong! fit le colonel se levant aussitôt. L'heureuse nouvelle que vous m'annoncez là, et comme je serai content de lui serrer la main, au pauvre garçon! »

Mais, tout à coup, revenant au sentiment de ses devoirs officiels :

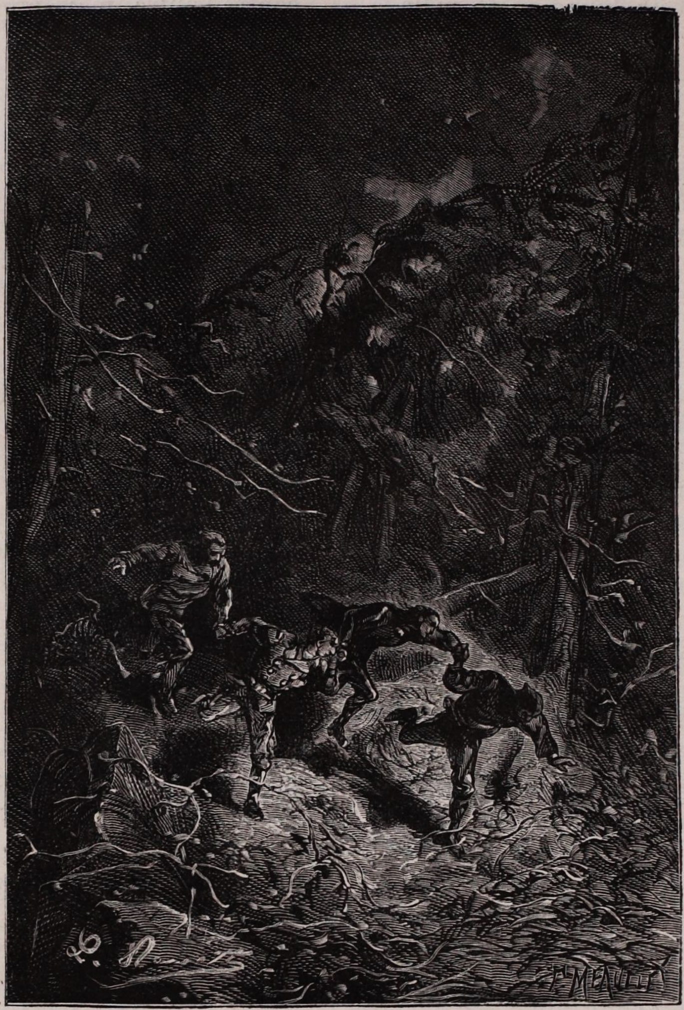
« Vous allez le mettre aux arrêts et lui interdire toutes communications, lieutenant! reprit-il d'un ton froid. Commencez, bien entendu, par faire donner à lui et à ses compagnons tout ce qui peut leur manquer, ajouta-t-il, puis vous reviendrez me dire s'ils sont en état d'être interrogés. »

L'adjudant tourna sur ses talons, immédiatement suivi de Jim Saint-Aure, et il revint vers le poste où il avait laissé les fugitifs.

Le lieutenant Peyton ne goûtait pas très fort la commission dont il était chargé. Il connaissait assez son commandant, toutefois, pour savoir que c'était là pure question de forme et de discipline; aussi mit-il à s'acquitter de son devoir toute la délicatesse possible.

« Mon cher Armstrong, dit-il à l'oreille du jeune homme, la consigne est de vous garder aux arrêts; mais il va sans dire que si je puis vous être agréable en quoi que ce soit...

— Cela vous est très facile, répliqua Frank en riant : à dîner d'abord, voilà ce qu'il nous



Obligés de se tenir par le bras pour lutter contre le vent. (Page 63.)

faut! Il y a quinze heures que nous n'avons rien mis sous la dent.

La nouvelle s'était rapidement répandue dans le camp, et, de tous côtés, officiers et soldats accouraient pour voir le revenant. Mais ils devaient se contenter de l'examiner à distance et faisant honneur de son mieux, avec ses compagnons, au dîner substantiel que le capitaine Jim, mieux avisé que les autres, s'était tout d'abord occupé de leur faire servir.

Une heure plus tard, le sous-lieutenant Armstrong, restauré par ce repas, rafraîchi par des ablutions copieuses, équipé des pieds à la tête et presque aussi dispos que s'il sortait du meilleur lit, était introduit chez le colonel Saint-Aure, qui l'attendait dans sa tente.

« Eh bien, monsieur, lui dit le commandant d'un ton sévère, vous voici de retour de vos caravanes?

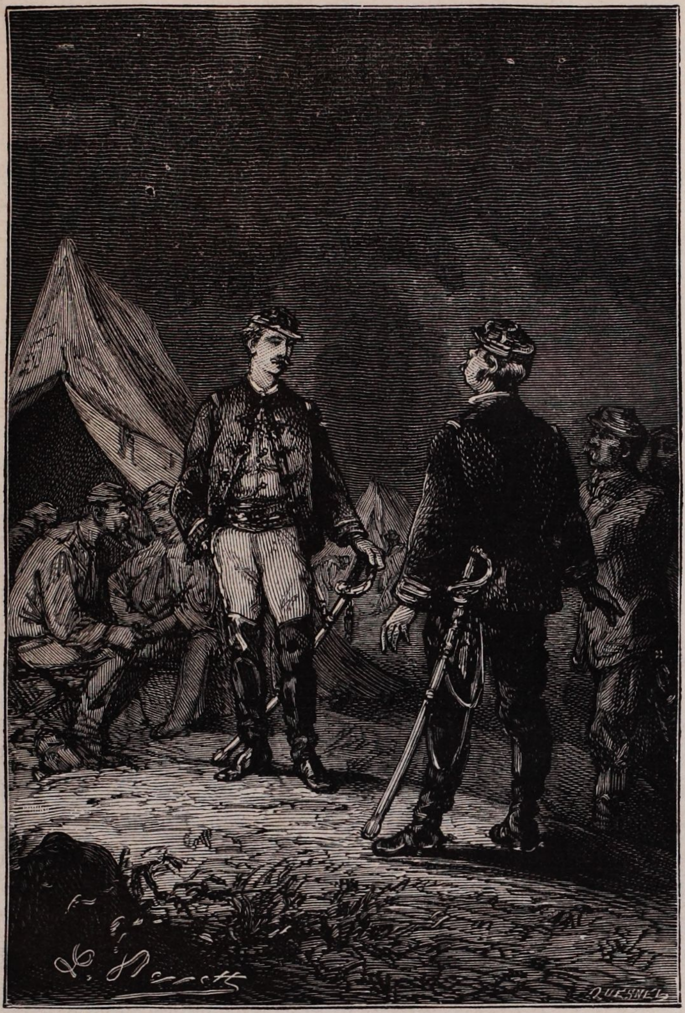
— Oui, mon colonel, répondit Frank d'un accent modeste mais ferme.

— Vous avez quitté votre détachement pour suivre une piste?

— Oui, mon colonel.

— Au rapport de votre supérieur hiérarchique, vous n'étiez autorisé à vous absenter que trois jours. Pourquoi avez-vous dépassé ce délai?

— Parce que j'ai entrevu la possibilité de vous rapporter des nouvelles importantes. »



« Eh bien! vous voici de retour! » (Page 64.)

Le commandant jeta un regard pénétrant sur le jeune homme.

« Et ces nouvelles, vous les apportez? lui demanda-t-il en dardant les yeux sur son visage.

— Oui, mon colonel.

— Je vous écoute.

— Les nouvelles, les voici, mon colonel. Les Dakotas se préparent à conclure avec les tribus voisines, et peut-être avec les Pieds-Noirs, une ligue nombreuse et redoutable. Ils ont à leur tête un chef instruit, brave, puissant par la fortune et l'intelligence, qui a des idées plus pratiques et plus saines que les autres. Ce chef a essayé de leur faire comprendre qu'il leur faudrait du temps pour se discipliner, s'unir et se rendre forts. Ses tendances, je crois pouvoir l'affirmer, sont plutôt conciliatrices que belliqueuses; il voudrait arriver à traiter avec le gouvernement de l'Union sur des bases favorables, plutôt que se mettre en révolte ouverte. Mais il n'a pas été écouté, et c'est le parti de la guerre qui l'a emporté. Toutefois, comme il est incontestablement supérieur à tous les autres chefs indiens, par l'instruction, par le sang-froid, par la bravoure, je ne doute pas qu'il ne se trouve amené par la force des choses à prendre le commandement, et ce ne sera pas, je le crains, un adversaire à dédaigner. Vous le comprendrez, colonel, quand je vous aurai dit qu'avant quelques semaines,

les Dakotas recevront du Canada des canons, des fusils à tir rapide, des munitions copieuses. Mais, en ce moment, ils sont encore isolés, mal armés, mal organisés. Une marche immédiate pourrait, je crois, les surprendre et écraser dans l'œuf la révolte qui se prépare... »

Le colonel s'était levé et avait fait deux ou trois tours dans la tente.

« Et d'où tenez-vous ces renseignements? reprit-il d'un ton presque affectueux en inclinant vers le jeune officier sa tête pensive.

— Je suis allé les chercher dans le camp de l'Ours-qui-se-tient-debout, fit simplement Armstrong.

— Vraiment! Vous avez fait cela? c'est là que votre piste vous a conduit?... s'écria le colonel, incapable de garder plus longtemps son masque officiel, et pressant chaleureusement dans les siennes les mains du jeune homme. Racontez-moi tout, mon cher enfant... »

Et, le faisant asseoir avec lui sur sa peau de buffle, l'invitant à allumer un cigare, il écouta dans tous ses détails le récit de l'expédition. Armstrong ne lui cacha rien, excepté le nom de Mac Diarmid.

Puis les questions recommencèrent, spécialement sur la force probable des Dakotas, leur nombre, leur armement. Enfin, quand le colonel n'eut plus rien à apprendre, il se décida à congédier le sous-lieutenant.

« Maintenant, allez vous reposer, mon cher enfant, lui dit-il en lui serrant cordialement la main. Mon frère vous donnera l'hospitalité... Dormez bien, vous aurez besoin de toutes vos forces, pour compléter le service que vous venez de rendre à l'État.

Le colonel Saint-Aure, resté dans sa tente, s'était promené silencieusement de long en large pendant quelques minutes. Puis, s'asseyant devant une petite table-pliant portative, il traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier et fit appeler l'adjudant Peyton.

Quelques minutes plus tard, le clairon sonnait l'assemblée, et l'ordre suivant était lu par les sergents et les maréchaux des logis à la tête des compagnies :

« Demain matin, à trois heures, paquetage général pour la levée du camp. A quatre heures, le boute-selle. Le train des équipages restera en arrière. Chaque homme prendra huit jours de vivres. Ce soir, l'extinction des feux sera avancée d'une heure. »

Et, comme les officiers, cette lecture une fois faite, s'empressaient autour du commandant pour savoir les nouvelles :

« Messieurs, leur dit-il, nous allons avoir de l'ouvrage. Les Indiens sont près d'ici, et en force. En essayant d'aller leur casser les reins sans attendre la colonne du fort Laramie, il ne faut pas se dissimuler que nous allons jouer une grosse partie. Mais nous la gagnerons, pourvu que chacun fasse son devoir, comme j'y compte! »

CHAPITRE XVII

UNE GARNISON DE DAMES

Mistress Saint-Aure était assise sur sa chaise basse, dans le cabinet de son mari, et tricotait en silence une paire de bas de laine qu'elle destinait à de pauvres Indiens récemment recueillis au fort Lookout. Auprès d'elle, Nettie Dashwood, pâle et amaigrie, avec ses cheveux blonds bouclant sur ses tempes transparentes, était à demi couchée dans un grand fauteuil à bascule.

L'automne s'avançait. Un grand feu de bois flambait dans la vaste cheminée. Au dehors, le ciel était gris et triste. Le champ de ma-

nœuvre, naguère si brillant et si animé, était maintenant désert. Le gazon, d'ordinaire si uni, y poussait de place en place des touffes épaisses et jaunes. Les petites corbeilles de fleurs dont il était bordé étaient desséchées et couvertes de feuilles mortes. Les casernes elles-mêmes avaient un aspect poussiéreux et morne. Nulle part on n'apercevait une sentinelle, si ce n'est à l'entrée du corps de garde et devant la porte du quartier-maître. Tout le fort avait un air d'abandon et de négligence.

Miss Dashwood, attristée par ce spectacle et sans doute aussi par les gémissements plaintifs du vent dans la cheminée, n'avait pas la force de dire un mot. Elle était à peine convalescente et ne se levait que depuis deux ou trois jours. Tout à coup mistress Saint-Aure l'entendit pousser un gros soupir, et, levant les yeux sur elle, elle vit la pauvre enfant tout en larmes.

Elle eut bientôt fait de laisser tomber sa laine et ses aiguilles, de jeter ses bras autour du cou de la petite malade et de lui prodiguer des caresses toutes maternelles.

« Allons, ma chérie, disait-elle, ce n'est pas raisonnable. Il ne faut pas pleurer de la sorte... cela n'a jamais servi à rien. »

Et, tout en parlant ainsi, elle commença, elle aussi, de mêler ses larmes à celles de Nettie.

« Oh! disait la petite malade en sanglotant, c'est si affreux cette attente sans fin!... sans une ombre de nouvelles!... Je ne puis pas me décider à croire qu'il soit mort!... je ne le puis pas!... Et pourtant! »

Mistress Saint-Aure, essuyant ses yeux, commença de raisonner de son mieux la fillette. Les nouvelles ne pouvaient pas tarder longtemps encore. Sans nul doute, la colonne serait bientôt de retour, car elle ne se laisserait sûrement pas surprendre par l'hiver dans la plaine.

« Et vous croyez, chère mistress Saint-Aure, qu'il pourrait bien être avec les autres ?

— Sans doute... En somme, il n'y pas a eu de nouvelles positives de sa mort. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'est engagé dans une expédition hasardeuse... Mon mari en a fait autant deux ou trois fois dans sa vie, et vous voyez bien qu'on en revient.

— Comme je suis égoïste! s'écria la jeune fille. Comme c'est mal à moi de vous ennuyer de mes chagrins, vous qui avez déjà tant d'inquiétudes, chère mistress Saint-Aure!... Pardonnez-moi. Je ferai mon possible pour être plus sage... Quel embarras je vous donne, mon Dieu!...

— Mais non, ma chère enfant, vous ne me donnez aucun embarras. Au contraire, je puis vous assurer que j'aurais senti bien plus douloureusement encore mon isolement, si je n'avais pas été occupée de vous... Ah! Nettie, vous ne pouvez savoir ce que c'est que d'être la femme d'un soldat, et de passer des semaines et des mois à le savoir en péril, à espérer et à craindre des nouvelles, à attendre l'arrivée du courrier et à ne pas oser ouvrir ses lettres.

— Chère mistress Saint-Aure, reprit Nettie en élevant jusqu'à ses lèvres la main de la jeune femme, pardonnez-moi mon enfantillage. Je viens d'être malade, voyez-vous, et il ne faut pas m'en vouloir si je me laisse aller à pleurer ainsi...

— Allons ! c'est fini, ne parlons plus de tout cela, fit mistress Saint-Aure en se levant et en faisant un effort pour paraître gaie. Nous sommes folles toutes deux, Nettie, et nous nous tourmentons sans sujet. »

En parlant, elle s'était machinalement approchée de la fenêtre et jetait un regard distrait dans la cour du fort. « Tiens! dit-elle tout à coup, que nous veut donc mistress Peyton? La voici qui vient en courant, et les cheveux tout en désordre, sans chapeau... Il faut qu'il soit arrivé quelque chose... »

Elle alla vers la porte et l'ouvrit. Presque au même instant on entendit la voix de mistress Peyton dans l'escalier.

« Elsie, ma chère!... ils arrivent!... Les voilà! » criait-elle.

Et la jeune femme, hors d'haleine, fit irruption dans l'appartement.

« Voyez donc, » dit-elle en allant vers la fenêtre et montrant la prairie par delà le grand terrain de manœuvre.

Mistress Saint-Aure regarda avec attention et aperçut deux formes allongées, comme des petits chevaux de course allant ventre à terre, qui se rapprochaient du fort.

Du premier coup d'œil, elle avait reconnu les deux grands lévriers de son mari, partis avec lui, et maintenant de retour. Un cri joyeux s'échappa de ses lèvres.

« Des nouvelles!... des nouvelles!... dit-elle à Nettie en se jetant à son cou.

— Des nouvelles?... Comment?... demanda la pauvre fille sans comprendre.

— Mais oui, ma chère, ce sont les lévriers du colonel. Il les envoie toujours devant lui avec une lettre pour moi, quand il est sur le point de rentrer au fort! »

Cependant les deux lévriers avaient déjà bondi par-dessus le fossé. Ils arrivaient à fond de train à travers le champ de manœuvre. Bientôt ils furent dans la cour. Mistress Saint-Aure avait ouvert la fenêtre.

« Zieten!... Brown!... Ici! » fit-elle.

Et les deux nobles bêtes, folles de joie en entendant cette voix amie, ne firent qu'un saut dans l'escalier, pour retomber dans le salon, haletantes et bondissantes.

Leurs mouvements étaient si frénétiques, leur ardeur à lécher les mains de mistress Saint-Aure si emportée, qu'elle eut quelque peine à prendre possession du papier attaché au collier de Zieten. Elle y parvint pourtant et, l'ouvrant aussitôt, elle lut à haute voix :

« A Mistress Saint-Aure, au fort Lookout.

« Du champ de bataille du Petit-Missouri, 12 octobre.

« Tout va bien. Rencontré les Sioux à six milles de l'Estacade de Mauley, sur les indications d'Armstrong qui a fait des prodiges et a réussi à s'échapper du camp de l'Ours-qui-se-tient-debout où il avait eu l'audace de s'introduire... »

« Nettie, ma chère, est-ce que vous vous trouvez mal? demanda ici mistress Peyton en frappant dans les mains de la jeune fille qui avait poussé un cri et était devenue toute blanche.

— Non... ce n'est rien... lisez... la joie seulement... » fit-elle du geste autant que de la voix, en suppliant mistress Saint-Aure de reprendre sa lecture.

« ... Profité de l'occasion sans attendre la colonne annoncée du fort Laramie. Sioux taillés en pièces. Perdu trente-huit hommes, dont deux officiers, le lieutenant Graham et le sous-lieutenant Hewit, Peyton sain et sauf, Armstrong blessé d'une flèche au bras. Serons au fort le 18 courant, si le temps se maintient au beau.

« B. St-A. »

« Le 18, et nous sommes au 14... Dans trois jours! dit joyeusement mistress Peyton.

— Il est blessé, murmura Nettie d'une voix tremblante, mais alors peut-être...

— Mais non, petite folle, reprit mistress Saint-Aure, puisqu'on vous dit que c'est au bras... »

Ici mistress Peyton s'écria :

« Brown a aussi une lettre!... Regardez donc, Elsie! »

En effet, le second lévrier avait une petite bande de papier très étroite attachée à son collier.

Elle fut immédiatement détachée, ouverte et se trouva porter cette adresse :

« *Miss Nettie Dashwood, au fort Lookout.*

« Je vous en prie, lisez-la pour moi, dit l'enfant, je ne pourrais pas reconnaître une seule lettre. »

C'était un billet de huit ou dix lignes, ainsi conçu :

« Le blanc-bec s'est conduit comme un héros. Blessure légère et sans danger. J'ai cru, à tort peut-être, devoir garder votre secret, et je suis bien obligé de confesser que le pauvre garçon, à qui rien encore n'a pu ouvrir les yeux, ne paraît pas se douter de son bonheur. Il semble croire que votre cousine Juliette doit être tout pour lui comme par le passé. Si j'avais pu parler, peut-être son cœur aurait-il trouvé sa vraie voie. Mais vous m'avez fait promettre de me taire, et, s'il n'est pas éclairé, c'est votre faute et non la sienne en vérité. J'enrage pourtant que de lui-même son cœur ne soit pas déjà tout à vous. Faut-il l'aider?

Jim St-A. »

Les deux dames s'étaient remises à causer de la grande nouvelle en relisant la lettre du commandant. Tout entières à la joie de savoir leurs maris sains et saufs et sur le point de rentrer au fort, elles ne remarquèrent pas d'abord le changement subit qui s'était produit en Nettie.

La petite malade s'était redressée; ses joues avaient repris leur couleur, ses yeux brillaient d'un éclair singulier.

A peine mistress Peyton se fut-elle retirée :

« Chère mistress Saint-Aure, dit-elle en se levant et en venant embrasser la jeune femme, tout bien pesé, mon devoir est de quitter le fort sans retard. »

Son amie la regarda avec stupéfaction.

« Quitter le fort, ma mignonne!... à peine convalescente comme vous l'êtes!... Et pourquoi cela, grand Dieu? demanda-t-elle.

— Il le faut. Je ne dois pas être là quand ils arriveront, fit-elle en cachant sa petite figure dans les bras de mistress Saint-Aure.

— Mais c'est de la folie!... Vous ne pouvez songer sérieusement à un pareil projet, Nettie.

— Il le faut, reprit l'enfant d'un ton résolu, et, si vous m'aimez, vous m'aiderez à partir sans délai. D'une part, je ne peux avoir à subir la compassion de personne, et, de l'autre, je ne dois rien faire ni laisser faire dont Juliette puisse jamais avoir à se plaindre.

— Juliette, s'écria mistress Saint-Aure, c'est à Juliette que vous vous sacrifieriez. — Ah! mon enfant, quelle erreur est la vôtre si vous croyez qu'elle a jamais pu penser sérieusement au sous-lieutenant Armstrong!

— Peu importe, répartit Nettie, s'il y pense encore, lui!... »

Mistress Saint-Aure se dit que Jim, en ne disant rien à Frank, avait été bien maladroit, mais elle comprit qu'il n'y avait pas à lutter contre la décision de Nettie.

« Moi qui me faisais une fête de vous garder jusqu'à la Noël et de vous ramener à New-York avec nous? Vous voulez donc partir toute seule? »

Nettie fit un signe affirmatif.

« Et quand cela?

— Demain, — aujourd'hui même, si c'est possible.

— Je devrais vous refuser, ma mignonne. Mais je ne m'en crois pas le droit; le meilleur moyen de montrer à ses amis qu'on les aime, c'est d'agir selon leurs désirs... Je vais donc, mais non sans regret, donner l'ordre de tout préparer, et demain mistress Peyton et moi nous vous accompagnerons jusqu'à la station. Il est trop tard aujourd'hui. Vous savez que c'est un voyage de sept heures. Encore faut-il que le commandant par intérim ne nous refuse pas une escorte... »

Pour toute réponse, Nettie embrassa tendrement mistress Saint-Aure, et les choses restèrent ainsi convenues.

Trois jours plus tard, quand le 12e dragons, tout couvert de poussière et de boue, suivi de ses ambulances, et traînant après lui un cortège de prisonniers indiens et de chevaux tenus en laisse, entra au fort Lookout, — Nettie Dashwood était déjà à des centaines de milles sur la ligne du Pacifique, roulant dans un wagon-salon en compagnie de deux dames auxquelles le chef de train l'avait présentée, et regardant tristement, mais avec un sentiment de fierté satisfaite, défiler devant la portière dans le crépuscule qui montait, les bois sombres et les prairies sans fin.

CHAPITRE XVIII

LE COMBAT DU PETIT-MISSOURI

L'affaire avait été chaude et rude entre la colonne du fort Lookout et les deux mille Sioux commandés par le Chef au bracelet d'or.

A peine la ligne noire des Indiens avait-elle été signalée à l'horizon sur la rive gauche du Petit-Missouri, que le colonel Saint-Aure, faisant sonner le boute-selle, avait donné l'ordre de marcher en avant et était venu disposer ses troupes en équerre sur un pli de terrain élevé de quelques mètres au-dessus de la plaine.

De leur côté, les Peaux-Rouges, observant ces mouvements, étaient montés à cheval et s'étaient élancés au galop vers l'ennemi en poussant des cris terribles.

Selon les prévisions d'Armstrong, Mac Diarmid s'était cru moralement obligé d'ac-

cepter le commandement d'une entreprise dont il comprenait pourtant mieux que personne la folie. Averti par ses éclaireurs de l'approche de l'armée fédérale, moins de huit jours après l'évasion de Frank et de Meagher, il n'avait eu que le temps de faire filer femmes et enfants vers le Canada, tandis que les hommes allaient tenter de protéger cette retraite.

Il ne pouvait s'abuser sur l'issue d'une lutte qu'on ne leur avait laissé le temps ni d'éviter ni de préparer. Mais le sort en était jeté; il n'était pas homme à reculer. Les Indiens n'avaient pas d'artillerie; à peine possédaient-ils quelques fusils et cinq à six barils de munitions. Leur résolution n'en était pas moins indomptable, et, dans tout le camp de l'Ours-qui-se-tient-debout, pas une voix ne s'était élevée pour conseiller la fuite.

Seul, assurément, Mac Diarmid, surpris par l'imminence de l'attaque, comprenait l'étendue du danger qui menaçait les Sioux. La ligue qu'il avait rêvée aurait nécessité des semaines ou tout au moins des jours de préparation, et c'est à peine s'il avait quelques heures. Mais il avait trop le sentiment de sa responsabilité dans le désastre qu'il voyait presque inévitable, pour chercher à s'en dégager.

Soutenu toutefois par une confiance inébranlable dans ce que l'on peut appeler l'imprévu des batailles, il se disait que peut-être des circonstances favorables pourraient surgir, que les Indiens étaient individuellement des combattants incomparables, et qu'en tous cas il ne fallait rien négliger de ce qui était encore possible pour conjurer un désastre complet.

Il se hâta donc d'envoyer des ambassadeurs aux tribus voisines qu'il comptait entraîner avec lui, et, pour son compte, il se mit à la tête des Sioux.

Il aurait voulu pouvoir rester sur la défensive en profitant des mouvements de terrain qui abritaient ses cavaliers. Attendre l'ennemi, le forcer à se rapprocher assez pour que le combat pût avoir lieu corps à corps, eût été le salut. Mais une telle manœuvre était contraire à tout ce qui, pour les Indiens, représentait le courage. Ils n'avaient pas voulu la comprendre et avaient préféré se ruer héroïquement, mais follement, sur l'ennemi.

En moins de dix minutes, il n'y eut plus entre les deux armées qu'un intervalle de deux à trois mille mètres.

Dans cette plaine nue, à peine accidentée de loin en loin de quelques broussailles, toute la scène se développait comme sur une de ces cartes à vol d'oiseau où toutes les lois de la perspective sont foulées aux pieds.

A ce moment, le colonel Saint-Aure donna l'ordre de pointer avec soin les deux pièces que deux vigoureux attelages traînaient au grand trot à son arrière-garde, et commanda le feu.

Le premier effet de cette décharge fut foudroyant. A peine les Indiens avaient-ils vu tomber au milieu d'eux, à une distance si disproportionnée de la portée de leurs arcs et de leurs vieilles armes à feu, deux obus dont presque chaque éclat porta coup, que la plupart d'entre eux s'arrêtèrent tout net et semblèrent sur le point de lâcher pied.

Les troupes fédérales virent alors un cavalier, dont le manteau brodé d'or brillait au soleil parmi les lainages plus sombres de ses hommes, les exhorter, les soutenir, les pousser, les rallier et, finalement, puisqu'il n'y avait plus que cela à faire, les remettre en marche et précipiter leur élan.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles les canons furent rechargés, et les deux armées se rapprochèrent encore de cinq à six cents mètres. Puis il y eut une nouvelle volée des deux pièces, et de nouveau la ligne des Indiens subit comme une ondulation.

Mais cette fois le cavalier au manteau d'or s'attendait à la chute des obus. Au moment précis où il avait aperçu la fumée du canon, il s'était dressé sur ses étriers en poussant un *hurrah!* sauvage, et éperonnant son cheval, il avait entraîné ses troupes par son exemple.

Désormais les Indiens étaient aguerris au canon, et les cinq décharges successives qu'ils eurent à essuyer, tout en leur mettant une centaine d'hommes hors de combat, furent impuissantes à arrêter leur marche.

Le commandant Saint-Aure, placé au milieu de l'angle droit formé par ses troupes, ne put refuser son admiration à l'intrépide attitude de ses adversaires et de leur chef; il vit le moment où les Indiens allaient déboucher sur son aile gauche. Néanmoins, il contint du geste l'ardeur de ses hommes qui, bouillant d'impatience, voulaient, eux aussi, se jeter en avant, et il exigea qu'ils restas-

sent l'arme au bras, immobiles comme un mur, tandis que la marée humaine se rapprochait de plus en plus.

Les Peaux-Rouges n'étaient pas à huit cents mètres. Des balles, des flèches même venaient tomber aux pieds des fédéraux.

Tout à coup le commandant leva son épée.

A ce signal convenu, son aile droite, exclusivement composée de cavalerie sous les ordres du major Westbrooke, s'ébranla avec un piétinement sourd pour prendre les Indiens en flanc.

Dès lors ce fut un combat corps à corps. Les dragons avec leurs revolvers avaient aisément raison des Peaux-Rouges, qui en étaient réduits à se servir de leurs flèches comme de piques, car la mêlée était trop épaisse pour que leurs lances fussent d'aucun secours. Quelques-uns pourtant, notamment la Lune-Rousse et le Cheval-Américain, étaient doués d'une force si herculéenne qu'ils faisaient le vide autour d'eux. Il y eut des épisodes terribles, comme, par exemple, au moment où Tatouka se glissant sous le ventre du cheval monté par le sous-lieutenant Hewitt, réussit à saisir le malheureux jeune homme par la jambe, à le précipiter à terre et à lui plonger dans la poitrine son couteau à scalper, pour se voir presque aussitôt frappé de cinq à six balles et mourir, mais mourir vengé.

Il y eut aussi des incidents grotesques, entre autres le galop échevelé que prit le lieutenant Van Dyck à un moment où il se vit serré de près par le Chef au bracelet d'or. Mac Diarmid avait reconnu son dénonciateur et accourait l'épée haute, quand une balle perdue vint couper le jarret à son beau cheval gris de fer et le mettre à pied. Mais Cornélius était trop bien lancé pour s'arrêter et fut bientôt hors d'atteinte.

Frank Armstrong, en tête de ses hommes, et qui avait l'un des premiers pénétré dans le carré des Indiens, se trouva un moment engagé dans un combat corps à corps avec l'Ours-qui-se-tient-debout et n'échappa que par miracle à un terrible coup de massue que lui destinait son adversaire. Il venait de recevoir une flèche dans le bras gauche et ne pouvait plus se servir que de sa main droite, mais par un effort de volonté, guidant son cheval par la seule pression des genoux, il riposta d'un coup de revolver si bien ajusté, que le chef des Dakotas s'abattit comme une masse et ne bougea plus.

L'attention de Frank était toute pour le Chef au bracelet d'or qui tenait bon à cent mètres de lui. Il lui souhaitait de mourir les armes à la main. Le sort qui lui était réservé, s'il eût été fait prisonnier, l'épouvantait. D'autre part, Charley du Colorado avait déjà eu raison de la Lune-Rousse en lui déchargeant sa carabine dans la tête presque à bout portant, et le Cheval-Américain, serré de près par quatre dragons, venait d'être désarmé. Aussi la chute de l'Ours-qui-se-tient-debout fut-elle le signal d'une débandade générale. Les Indiens, réduits de moitié, démoralisés, pressés de toutes parts par les troupes fédérales, ne résistaient plus que faiblement. Les uns après les autres ils jetaient leurs armes, ou, tournant la tête de leurs chevaux vers le nord, ils prenaient la fuite.

Presque seul, un petit groupe d'enragés continuait de résister avec acharnement, quoique sans espoir, et c'était aux côtés du Chef au bracelet d'or que cet effort désespéré se faisait. Ceux-là étaient armés à l'européenne et faisaient éprouver aux dragons des pertes sérieuses. Mais peu à peu le cercle se resserrait autour d'eux. Mac Diarmid, qui perdait son sang par deux blessures, avait peine à se tenir debout; ses hommes allaient être accablés par le nombre, écrasés ou réduits à se rendre, quand tout à coup on put voir un homme à la barbe rousse, dans le costume national des Highlanders d'Écosse, se précipiter sur le Chef au bracelet d'or, l'empoigner à bras le corps, et, le jetant en travers de son propre cheval devant lui, comme un sac inerte, l'emporter au galop et s'élancer vers le nord...

Armstrong put encore se rendre compte de l'incident. N'était-ce que le corps du Chef au bracelet d'or qu'Evan Roy avait si prestement enlevé dans son audacieuse retraite? C'était bien probable. Il n'était que trop visible que Mac Diarmid n'avait pas voulu survivre à ce désastre.

Ce fut le dernier acte de la bataille. Ce qui restait d'Indiens prit la fuite. L'engagement n'avait pas duré deux heures, mais il avait été des plus meurtriers.

Ce n'étaient de tous côtés que des cadavres défigurés, blessés gémissants, chevaux éventrés, mares de sang.

Le commandant Saint-Aure ne permit pas à ses troupes de poursuivre les fuyards. Il



Elle eut quelque peine à prendre possession du papier. (Page 68.

savait que son but était atteint désormais, et que la ligue projetée ne se relèverait pas d'un tel coup. Aussi n'eut-il pas plus tôt vu la position conquise, qu'il fit sonner la cessation du feu, et l'assemblée pour l'appel.

Les troupes en ligne et les pertes vérifiées, il se trouva qu'une soixantaine d'hommes manquaient : vingt-deux d'entre eux n'étaient que blessés plus ou moins grièvement ; les trente-huit autres étaient morts.

On crut quelque temps que Cornélius Van Dyck était du nombre. Personne ne l'avait vu depuis une demi-heure, et l'on se disposait déjà à le porter sur les contrôles, quand il reparut tout à coup démonté et fort pâle.

Son cheval, racontait-il, avait été tué sous lui, et il avait manqué plusieurs fois être scalpé par les Peaux-Rouges.

Malheureusement pour la vraisemblance de cette version, le cheval fut retrouvé deux heures plus tard par les ambulanciers, mort en effet, mais à trois cents mètres au moins du théâtre de l'action, et avec une balle de revolver dans la tête, *derrière l'oreille.*

Cette histoire acheva Cornélius dans l'esprit du régiment. Plusieurs officiers déjà avaient cessé de lui parler à la suite de son affaire avec Frank Armstrong. De ce jour, c'est à peine s'il s'en trouva un ou deux pour entretenir avec lui la moindre relation, et ce fut pour lui conseiller de résigner sa commission.



Evan Roy emporta le Chef au bracelet d'or en travers de son cheval. (Page 71.)

« Croyez-moi, mon cher, lui disait, le soir même, le capitaine Gruntey en vidant avec lui un bol de punch sous la tente, le régiment va devenir « trop chaud » pour vous, n'y restez pas. Il n'y a peut-être pas de votre faute en tout ceci, mais les apparences vous sont défavorables, et tout le monde est du parti de ce petit intrigant d'Armstrong. On ne lutte pas contre ces courants-là, et mieux vaut céder tout de suite. »

Cornélius rentrait chez lui à la suite de cette conversation, quand, en passant près de la tente d'Armstrong, il entendit prononcer son nom, et, suivant une triste habitude qu'il avait toujours gardée, il écouta :

Mark Meagher causait avec le blessé.

Tout le jour il s'était tenu aux côtés du colonel Saint-Aure, remplissant ses yeux d'impressions et son carnet de notes. Le combat à peine fini, il s'était hâté de rédiger, sur l'arçon même de sa selle, un récit pittoresque au crayon, accompagné de croquis, que Charley du Colorado avait aussitôt emporté à bride abattue, pour gagner la station la plus voisine et expédier la missive au *Herald*.

Ce devoir professionnel rempli, le correspondant spécial était venu prendre des nouvelles de son ami.

« Bah! laissons cela, disait Frank au moment où Cornélius s'arrêta près de la tente ; ce que fait ou ne fait pas M. Van Dyck n'est pas notre affaire.

— Avez-vous vu ce diable de Mac Diarmid, comme il se battait?

— Un vrai lion. J'ai bien cru un instant qu'il allait être fait prisonnier.

— Oh! il n'y avait pas de danger! Il se serait plutôt fait hacher. Il savait trop ce qui l'attendait.

— Oui, je suis bien heureux qu'il n'ait pas été pris... même si, comme je n'ai que trop lieu de le craindre, c'est seulement son cadavre qu'Evan Roy a réussi à enlever... Et après tout, la mort d'un soldat, c'est encore la plus belle fin à lui souhaiter! Il ne pourrait guère ni se condamner à vivre chez les Sioux, ni revenir au milieu de nous... Quel malheur que ce garçon si brave, si bien doué, se soit trompé de route!...

— Oui, il ne faudrait pas beaucoup d'officiers pareils dans une armée pour en faire la première du monde. Croyez-vous qu'il n'ait été reconnu de personne?

— J'en suis sûr. D'abord sa peinture de combat le déguisait à merveille, et puis, nous seuls le connaissons de vue. Comment aller imaginer, quand on n'est pas prévenu, que le Chef au bracelet d'or soit un ancien cadet de West-Point?

— C'est, en effet, assez original. Par parenthèse, vous devriez bien me permettre de raconter cela dans le *Herald*.

— Non, mon cher Meagher, je vous en prie, n'en parlez pas; faites cela pour moi. Au bout du compte, c'est à lui autant qu'à Flèche-Rouge que nous devons la vie. Sans son intervention, il est bien probable que nous eussions été expédiés bien avant l'ouragan. Encore si nous étions sûrs qu'il est mort, mais rien ne nous en donne la certitude. Evan Roy peut l'avoir rappelé à la vie. Il faut lui garder le secret. C'est pour nous une obligation d'honneur.

— Je le veux bien, mais rappelez-vous que je fais là à Mac Diarmid et à vous le plus grand sacrifice qu'il soit au pouvoir d'un journaliste de faire : garder pour soi une nouvelle aussi curieuse!

— J'apprécie le sacrifice à sa valeur, croyez-le bien, dit Frank en souriant.

— Allons, tâchez de bien reposer cette nuit, reprit le correspondant en se levant pour sortir. Le docteur dit que votre blessure n'a rien de grave, et le colonel va vous appliquer le meilleur des pansements : une citation à l'ordre du jour de l'armée. »

Cornélius s'empressa de s'esquiver pour ne pas être surpris.

« Tiens! tiens! se disait-il en rentrant chez lui, qu'est-ce que cette nouvelle histoire? Armstrong et Meagher connaissent le Chef au bracelet d'or?... Il faudra tirer cette affaire au clair et me renseigner sur ce Mac Diarmid. »

CHAPITRE XIX

UNE PARTIE DE BILLARD

On était à la veille des fêtes de Noël. Il y avait déjà deux mois que Cornélius Van Dyck, en présence de la réprobation unanime de son régiment, avait dû adresser sa démission au ministre de la guerre, et qu'il essayait de se consoler de ses malheurs en se jetant dans toutes les distractions que New-York peut offrir à un désœuvré.

Ce soir-là, il était entré à l'Opéra Italien; mais, à peine installé dans son fauteuil d'orchestre, il avait aperçu, à deux rangs devant lui, le commandant Saint-Aure, venu, lui aussi, à New-York avec sa femme pour y passer un congé rapide, et la vue seule de cette tête de Méduse avait suffi pour mettre en fuite l'ex-lieutenant.

Il lui semblait que, sur le rideau même de la scène, il venait de voir flamber en lettres de feu la note laconique ajoutée par son colonel en marge de la lettre de démission :

« *Instamment recommandé au Ministre. L'ar-*
« *mée a tout à gagner à la retraite immédiate*
« *de cet officier.*

Signé. « B. Saint-Aure. »

« Allons faire une partie de billard, » se dit Van Dyck en quittant précipitamment l'Opéra et se réfugiant dans un grand café voisin.

Comme il cherchait dans la foule une figure de connaissance, son attention fut attirée par une voix familière à son oreille.

« Mon cher Meagher, vous allez me rendre au moins vingt-cinq points! Vous savez que nous n'avons pas de billard au fort Lookout pour nous faire la main! »

Le gros monsieur qui accompagnait ces mots d'un large rire n'était autre que le capitaine Striker.

Lui aussi il savait l'histoire de Cornélius. Il fallait encore battre en retraite. Sans compter que le malheureux ne se souciait guère de voir le regard tranquille du correspondant spécial se porter sur lui. Il connaissait aussi Mark Meagher de vue; il avait lu dans le *Herald* sa fameuse lettre de trois colonnes en petit texte sous ce titre flamboyant :

L'OURS-QUI-SE-TIENT-DEBOUT !

Un Conseil de Guerre chez les Sioux.

Compte rendu IN EXTENSO *par le correspondant spécial du* Herald.

Il avait lu aussi un récit coloré du combat où Frank Armstrong s'était distingué, et où lui, Cornélius, avait gagné ses éperons de si étrange façon, et il n'éprouvait décidément aucune envie de voir ces pénibles souvenirs se dresser devant lui.

Aussi se disposait-il une fois de plus à s'esquiver sans bruit, quand il sentit tout à coup une main posée sur son épaule, tandis qu'une voix douce et grave lui disait :

« Enfin, je vous rencontre, monsieur Van Dyck... »

L'ex-lieutenant se tourna vivement, et se trouva en présence d'un grand jeune homme qu'il lui semblait bien vaguement avoir vu quelque part, mais sans pouvoir mettre un nom sur sa figure au teint mat, sur ses yeux noirs et chargés d'ironie, sur le sourire singulier de ses lèvres minces.

L'étranger était élégamment vêtu, sans aucune de ces hérésies qu'on trouve d'ordinaire dans la toilette d'un homme de sang mêlé, qu'il paraissait être. Chez lui point d'énorme chaîne, point de diamant à la cravate, point de bagues aux doigts. Sa redingote était d'une coupe irréprochable, ses mains correctement gantées, et Cornélius ne trouva pas, dans l'examen rapide auquel il se livra, le moindre prétexte où accrocher une critique.

Il y avait pourtant, sur la physionomie de son interlocuteur, un je ne sais quoi qui ne donna pas à Van Dyck le désir d'entrer en conversation avec lui, et il eut bientôt pris son parti.

« Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur, » dit-il en se retournant pour sortir.

Mais, une fois encore, il se sentit retenu.

« C'est donc que vous avez la mémoire plus courte que moi, monsieur Van Dyck! disait Mac Diarmid, — car c'était lui qui venait enfin de mettre la main sur l'homme qu'il haïssait depuis trois ans. Je vous connais, *moi!* » ajouta-t-il en appuyant sur ce dernier mot.

Il parlait avec le plus grand calme et n'avait pas cessé de sourire; mais l'ex-lieutenant n'en comprit pas moins qu'il y avait une querelle dans l'air.

Du reste, il n'avait pas la moindre idée de ce qui pouvait la motiver. Le fait n'a rien qui puisse surprendre, si l'on songe qu'il n'avait entrevu Mac Diarmid que deux fois dans sa vie : — la première à West-Point, à l'état de cadet, quant il l'avait fait surprendre fumant dans sa chambre; la seconde, sous la peinture de guerre du Chef au bracelet d'or, et dans des conditions qui ne laissaient pas à Cornélius le plein exercice de ses facultés d'observation, attendu qu'il tournait les talons à son adversaire et détalait au plus vite.

C'est donc de très bonne foi, quoique d'un ton assez peu ferme, qu'il articula :

« Il faut que j'aie oublié... A qui donc ai-je l'honneur de parler?

— Monsieur, reprit l'autre avec le même

flegme, mais sans répondre directement, il m'est arrivé un jour de me trouver en compagnie de plusieurs jeunes gens récemment sortis de West-Point ; ils m'ont conté qu'un des cadets venait d'être expulsé, — privé de sa commission, monsieur, notez ce point, — sur le rapport d'un officier, un vil coquin, qui n'était même pas de service à l'Académie, qui n'avait rien à y faire, et qui n'aurait jamais dû y mettre le pied, — mais qui s'était constitué espion volontaire !... »

Van Dyck regardait son interlocuteur, et un souvenir plus précis commençait à se faire jour dans son esprit. Mais il jugea à propos de n'en rien témoigner.

« Eh bien, monsieur, demanda-t-il assez audacieusement, en quoi tout cela peut-il m'intéresser ?

— Le voici, répondit l'étranger. Je m'appelle Mac Diarmid. Comprenez-vous maintenant, monsieur ?... Et le vil coquin, l'espion qui a fait priver le cadet Mac Diarmid de sa commission, — le lâche qui a depuis dû renoncer à la sienne, — s'appelle Cornélius Van Dyck... »

Depuis un instant, Van Dyck avait glissé sa main droite dans la poche secrète située derrière sa hanche, où, selon l'usage américain, il portait un revolver. Quant à Mac Diarmid, tout en parlant sans élever la voix, il donnait à sa botte vernie de petits coups d'une légère badine qu'il tenait à la main. Quoique ni l'un ni l'autre n'eût élevé la voix au-dessus du diapason d'une conversation ordinaire, il y avait dans leur attitude, dans leur physionomie, un je ne sais quoi qui avait immédiatement attiré l'attention, et un cercle de curieux s'était formé autour d'eux.

Au moment où le mot *lâche* était tombé des lèvres de Mac Diarmid, et où son nom avait été prononcé, Van Dyck avait tiré la main de sa poche. Il leva son pistolet et fit feu, presque à bout portant, sur son adversaire...

Mais, en même temps que le coup de revolver, on entendit comme un coup de fouet. C'était la badine de Mac Diarmid qui, plus rapide que l'éclair, cinglait les doigts de Cornélius et faisait tomber son arme à terre, puis aussitôt, d'un *coupé* et d'un *revers*, lui zébrait les deux joues de deux lignes blanches.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. L'instant d'après, plusieurs personnes s'étaient jetées sur Van Dyck et le tenaient en respect. Personne n'avait touché Mac Diarmid.

Cornélius s'empressa de profiter de son impuissance manifeste pour vomir contre son ennemi toutes les insultes que son imagination put lui suggérer, — tandis que Mac Diarmid, calme et toujours souriant, le considérait avec dédain.

A ce moment, un homme à larges épaules, et à la barbe rousse, qui n'était autre qu'Evan Roy, sortit de la foule, ramassa tranquillement le revolver qui était à terre et se mit en devoir d'en retirer toutes les capsules qui n'avaient pas servi.

Van Dyck avait été relâché maintenant par les pacificateurs bénévoles qui s'étaient interposés, et, la face toujours marquée de deux longues lignes livides, qui contrastaient avec le ton rouge de sa face congestionnée, il regardait autour de lui d'un œil hagard...

C'était à croire que tout le fort Lookout s'était subitement donné rendez-vous à New-York pour assister à sa honte. Il y avait là le capitaine Saint-Aure, le capitaine Striker, le capitaine Burke, le lieutenant Armstrong, — stupéfait à part lui de l'audace de Mac Diarmid, — sans parler de Mark Meagher.

Et Mac Diarmid souriait toujours.

Cependant Evan Roy, ayant terminé son opération, s'avança vers l'infortuné Van Dyck, et, lui tendant le revolver avec une courtoisie affectée :

« Voilà votre joujou, monsieur, dit-il à haute voix. J'en ai retiré les capsules pour que vous ne puissiez plus vous blesser ; un accident est si vite arrivé ! »

Tous les spectateurs se mirent à rire, et, comme la scène paraissait terminée, chacun se disposait déjà à tourner le dos, quand Cornélius, mis hors de lui par cette hilarité, s'écria avec violence :

« Il est facile de rire quand on est cent contre un !... Mais si j'avais seulement ici un homme d'honneur qui voulût me servir de témoin... »

Il regarda ses anciens compagnons d'armes. Le capitaine Burke, qui s'était lié avec lui pendant son séjour au fort Lookout, n'eut pas la force de résister à cet appel.

« Voilà, Van Dyck, mon cher, dit-il en s'avançant. Il ne sera pas dit qu'un vieux camarade n'aura pas répondu à votre requête... Qu'est-ce que tout ceci ? »

Le malheureux saisit la main qui se tendait

vers lui, comme un homme qui se noie embrasse une perche.

« Vous le voyez, fit-il, un individu que je ne connais même pas, et qui m'insulte! Je vous en prie, mon cher capitaine, tirez tout cela au clair... Vous me trouverez à l'hôtel de la Cinquième-Avenue...

— C'est convenu. Je me charge de tout. »

Et Van Dyck, gagnant la porte, se hâta d'aller cacher dans la nuit son affreuse humiliation.

Le capitaine Burke, comme un très grand nombre d'officiers de l'armée fédérale, était d'origine irlandaise et se piquait de raffinement en matière d'affaires d'honneur. Il revint donc, en écartant ses coudes et en sautillant sur ses pointes, vers Mac Diarmid et Evan Roy, leur adressa un profond salut et commença dans les formes :

« Messieurs, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais je suppose que la formalité des présentations ne sera pas longue quand je vous aurai dit que je viens au nom de mon ami Van Dyck. »

Tout en parlant, il tendait sa carte à Mac Diarmid. Celui-ci la prit avec un léger signe de tête, tira tranquillement un carnet de sa poche et remit à son tour au capitaine Burke un carré de vélin qui portait son nom et son adresse.

« Enchanté de faire votre connaissance, reprit l'officier avec un nouveau salut. Vous plairait-il de me mettre en rapport avec un de vos amis?

— Voici mon parent, M. Evan Roy, répliqua le jeune homme. Veuillez vous entendre avec lui, capitaine. »

Et, après s'être incliné, il s'éloigna. L'Irlandais et le Highlander restèrent seuls.

Evan Roy éprouva aussitôt le besoin de se mettre à la hauteur de la situation, et, comme un flacon de whisky était intimement associé dans sa pensée à toutes ses notions de courtoisie diplomatique, il commença par dire d'un ton cérémonieux :

« Ne pensez-vous pas, capitaine, que nous pourrions mieux traiter cette affaire dans un cabinet particulier, en buvant un verre de *toddy?*

— Voilà ce que j'appelle une excellente idée, monsieur, répondit l'officier. Je suis à vos ordres. »

Et les deux témoins se dirigèrent ensemble vers l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Cependant Frank Armstrong s'était rapproché sans affectation de Mac Diarmid.

« Vous êtes fou! lui dit-il à voix basse, en lui serrant cordialement la main. Comment! vous venez vous montrer à New-York, et, qui pis est, vous vous faites une affaire, si peu de temps après... ce que vous savez bien!... Vous voulez donc absolument vous perdre!

— Mon cher Frank, fit Mac Diarmid avec son sourire calme, quand ma visite à New-York ne m'aurait procuré que le plaisir de vous rencontrer, ce serait déjà bien assez pour compenser les légers inconvénients auxquels vous faites allusion. Mais j'avais en outre des affaires sérieuses à régler : l'avenir de ma mère et de ma sœur à assurer, la vilenie de ce lâche coquin à punir...

— Mais qu'avez-vous donc contre Van Dyck? J'ignorais même que vous le connussiez?

— Ce que j'ai? répondit le sang mêlé d'une voix sourde, vous demandez ce que j'ai? C'est lui qui a brisé ma carrière et faussé ma vie, — lui qui a fait de moi un rebelle et m'a jeté dans une voie à laquelle il ne reste plus d'issue que la mort ou l'expatriation. Et cela en dénonçant une infraction légère qu'il n'avait pas mission de surveiller ou de réprimer. Vous rappelez-vous l'histoire du mauvais point de trop qui m'a valu mon expulsion de l'École? Eh bien! à la suite d'une enquête patiemment, silencieusement poursuivie pendant plusieurs jours, j'acquis alors la certitude que Van Dyck était l'auteur de cette dénonciation. Il passait dans le couloir en se rendant chez le général, mit son œil à la serrure de notre chambre et nous vit fumant. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller conter si bruyamment la chose, que la Commission ne put s'empêcher de nous prendre en faute. Je tiens le fait du sous-officier chargé des écritures et qui n'avait pas voulu d'abord s'expliquer à cet égard. Vous êtes étonné que je ne vous aie jamais fait connaître cette circonstance? C'est que je tenais à me réserver le plaisir de châtier ce coquin. Comprenez-vous maintenant que je n'aie pas quitté l'Union sans venir faire mon compliment au personnage, puisqu'il ne m'a pas été possible de l'atteindre dans la prairie?

— Oui, je comprends tout, dit Armstrong, mais cela n'excuse pas votre imprudence. A l'heure qu'il est, vous devriez être au Canada, en Europe, partout, excepté à New-York, mon cher...

— Eh! que m'importe, après tout, ce qui peut arriver! reprit Mac Diarmid d'une voix sombre. Mes affaires sont réglées maintenant. Le temps de loger une balle dans la tête de ce gredin, et advienne que pourra! Ma vie est finie désormais. J'ai perdu ce qui lui donnait un but, une signification : l'espoir de ramener jamais la race indienne à une condition tolérable... Je me soucie de tout comme de cela ! » ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts.

— ... Mais ne parlons plus de moi. — Comment va votre blessure, mon cher Frank? car j'ai su que vous aviez eu une flèche dans le bras, et je vois que vous le portez encore en écharpe.

— Mon bras va aussi bien que possible, merci. Mais, sans vous offenser, mon cher, vous paraissiez en assez mauvais état vous-même quand ce brave Evan Roy vous a emporté...

— Ah! vous avez su la chose? fit Mac Diarmid avec son rire des anciens jours, son rire de cadet. Oui, j'étais assez endommagé. Mais les Indiens n'ont pas leurs pareils pour soigner leurs blessures. En six semaines, mon vieil ami le sachem m'a remis sur pied...

— Prenez garde! dit Frank en regardant autour de lui. Si l'on vous entendait!...

— Bah! qui pourrait me reconnaître? Ces messieurs sont de vos amis?

— Oui, ce sont des officiers de mon régiment et quelqu'un que vous avez déjà entrevu une fois, M. Mark Meagher, le correspondant du *Herald*.

— Vraiment? fit Mac Diarmid de son plus beau sang-froid, et, tirant un lorgnon d'écaille qu'il ajusta dans son arcade orbiculaire pour examiner les officiers, il vit le journaliste toujours occupé de sa partie de billard avec le capitaine Striker. Présentez-moi donc, Armstrong, je suis curieux de voir s'il me reconnaîtra. »

Frank fut obligé de se rendre à cette requête, et bientôt Mac Diarmid se trouva engagé dans une conversation des plus animées avec quelques-uns de ceux qui, trois mois plus tôt, s'étaient battus contre lui sur le Petit-Missouri. Son incognito l'amusait visiblement.

Quelques minutes plus tard, il causait avec Mark Meagher.

« J'ai lu avec un vif intérêt dans le *Herald* votre relation d'une visite au camp de l'Ours-qui-se-tient-debout, monsieur, lui disait-il. Vous devez avoir passé par de terribles émotions, et j'imagine que vos réflexions devaient être assez lugubres dans le grand *teepee.* »

Le correspondant spécial, à demi couché sur le billard, était en train de combiner un carambolage assez difficile.

Il l'exécuta sans se presser, puis, se relevant et regardant le questionneur :

« Vous me demandez quelles étaient mes réflexions, répondit-il. Les voici : je me disais que pas un homme dans tous les États-Unis n'avait autant de *toupet* que moi... Mais, en ce moment, je reconnais que je me trompais, et que j'ai trouvé mon maître. »

Puis il reprit tranquillement sa série et, coup sur coup, exécuta cinq carambolages.

« Vous savez, reprit-il en s'adressant à demi-voix à Mac Diarmid, tandis que le capitaine Striker jouait à son tour, il me faut la primeur des nouvelles de votre rencontre avec M. Van Dyck. J'y compte absolument pour le *Herald,* » ajouta-t-il avec un regard d'augure qui rencontre un collègue.

Mac Diarmid, qui avait été un instant sur le point de se fâcher, se mit à rire :

« Ces journalistes, dit-il, on ne sait jamais s'ils parlent sérieusement ou non. »

Son attention fut bientôt accaparée par le juge Brinton, qui venait perdre une heure avec ses anciens amis du fort Lookout, et qui fut enchanté de rencontrer Mac Diarmid. Il ignorait naturellement ce qui venait de se passer entre lui et son neveu Cornélius.

La fortune du digne magistrat n'était pas, paraît-il, aussi florissante qu'il le laissait croire, quoiqu'il eût, comme on dit en Amérique, *an eye to business*, l'œil toujours ouvert pour une bonne affaire, et il y avait déjà plusieurs jours qu'il cherchait à faire acheter au riche métis certaines actions dont il croyait avoir intérêt à se défaire. Mac Diarmid ne s'abusait pas outre mesure sur l'excellence de l'opération qui lui était proposée. Mais, comme tous les hommes de couleur dans les pays où plusieurs races vivent côte à côte, il avait toujours eu l'ambition secrète d'obtenir ses entrées dans le monde des blancs, et comptait un peu sur l'influence du juge Brinton. Aussi ne se décidait-il pas à lui opposer un refus formel, et fut-il positivement enchanté quand le magistrat, empressé d'en finir, lui dit avec de grandes démonstrations de cordialité :

« Pourquoi ne viendriez-vous pas passer chez moi les fêtes de Noël ? Nous sommes presque voisins, et votre maison de campagne n'est pas à vingt milles de la mienne. J'attends demain le colonel Saint-Aure, sa femme, quelques autres amis, et je serai heureux de vous présenter à eux. »

Mac Diarmid se demandait si un engagement plus impérieux ne lui prendrait pas la journée du lendemain, quand Evan Roy redescendit enfin du salon particulier où venait de se tenir la conférence préparatoire.

« Eh bien ? lui demanda le jeune homme en l'entraînant à l'écart.

— Il n'y a encore rien de décidé. Le capitaine m'a demandé de lui laisser le temps de causer de l'affaire avec son ami.

— Alors ce ne sera pas pour demain ?

— Non. Très probablement pour après-demain. »

Mac Diarmid revint vers le juge.

« Je serai heureux de profiter demain de votre bienveillante invitation, » lui dit-il.

CHAPITRE XX

AUX BEECHES SUR L'HUDSON

Le lendemain de cette soirée, un train rapide venait de s'arrêter à la petite station de Brintonville sur l'Hudson. Le fleuve glacé disparaissait comme ses rives sous une épaisse couche de neige, sur laquelle toute une escadre de traîneaux à voile, — *yachts à glace*, — comme on dit dans le pays, luttait de vitesse, emportée par une jolie brise du nord. Au-dessus de la plate-forme encombrée de passagers, Noël suspendait ses vertes guirlandes de houx et de gui, mais au loin toutes les formes s'étaient confondues sous leur linceul hivernal.

Sur la crête d'une hauteur voisine, on apercevait pourtant un village d'aspect assez misérable, et, à peu près à mi-côte, sur le bord du chemin qui serpentait sur le flanc du monticule, une grande villa bâtie en pierre, dont le ton jaunâtre tranchait crûment sur les blancheurs voisines.

« Voilà sans doute la maison de l'ami Brinton, » dit le capitaine Jim en descendant de wagon avec son frère, sa belle-sœur et le sous-lieutenant Armstrong.

Au même instant, un valet de pied d'assez bonne mine s'avança vers eux et, ôtant son chapeau :

« Madame et ces messieurs sont apparemment les visiteurs attendus aux Beeches ? leur demanda-t-il ; le traîneau est là. Si ces messieurs veulent bien me remettre leurs bulletins de bagages...

— Allons, le bonhomme fait bien les choses ! murmura le capitaine à l'oreille d'Armstrong, tandis que le colonel aidait sa femme à s'installer au fond du léger véhicule. Voilà ce que j'appelle entendre les devoirs de l'hospitalité. »

En deux minutes les voyageurs s'étaient casés, avaient déployé sur leurs jambes la chaude fourrure d'opossum et glissaient rapidement sur le bout de chemin qui les séparait de la maison du juge.

Miss Brinton en personne les accueillit sur le perron.

S'il y avait un rôle que Juliette tînt à son avantage, c'était à coup sûr celui de maîtresse de maison. L'art difficile de graduer son affabilité et ses attentions selon le rang personnel de ses hôtes, tout en laissant à chacun l'illusion de se croire spécialement distingué, n'avait pas de secrets pour elle.

C'est ainsi qu'elle se montra tendrement affectueuse pour mistress Saint-Aure, et pleine



Van Dyck leva son pistolet. (Page 76.)

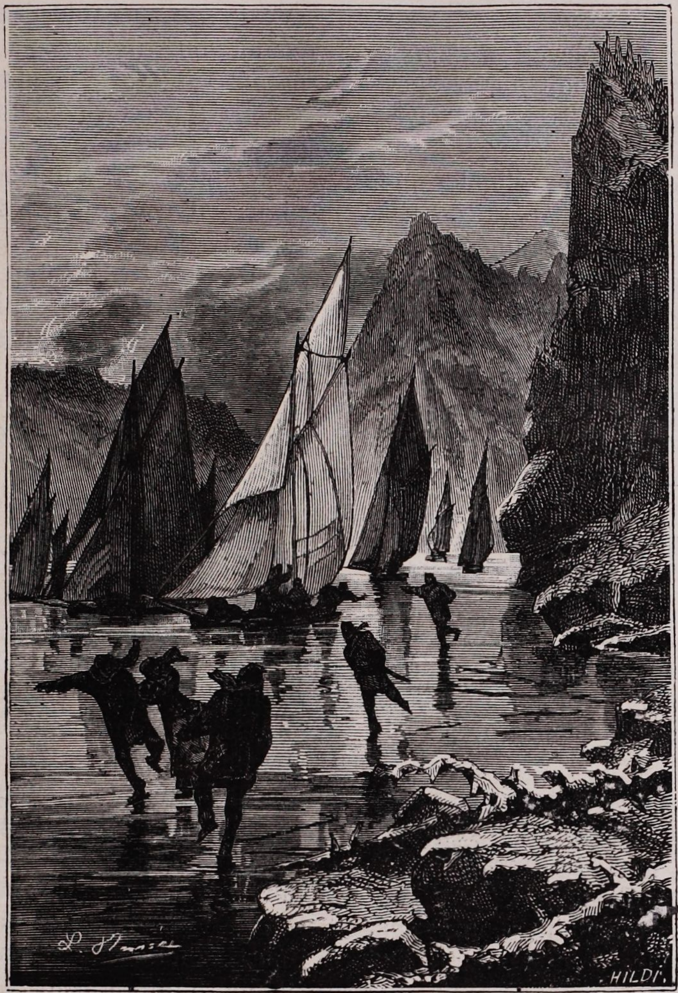
de déférence pour le colonel, tandis qu'elle traitait le capitaine en vieux camarade.

Pour M. Amstrong elle déploya toutes ses grâces, mais, en même temps, une sorte de dignité contenue, faite pour le tenir à distance, et qui, après avoir d'abord un peu intrigué le jeune officier, finit par le vexer profondément.

A la vérité, il avait, pour se consoler, la cordialité du juge qui lui fit grand accueil, comme si véritablement il avait été invité pour lui-même et non par ricochet, en qualité d'ami de Saint-Aure.

Mais, en dépit de ces manifestations, le pauvre garçon ne put s'empêcher de remarquer, quand il se trouva seul dans sa chambre, que ni le père ni la fille n'avaient fait la moindre allusion à ses brillants états de service. Pas plus l'un que l'autre n'avait même témoigné la moindre sollicitude au sujet de sa blessure. Il y avait de quoi être étonné et presque offensé, si l'on songe que le *Herald* avait répandu aux quatre coins de l'univers le bruit de cette aventure, et que sa mise à l'ordre du jour de l'armée était encore toute fraîche.

« Je crois que je vais faire ici une assez sotte figure! se dit-il en sortant d'une douloureuse rêverie. Surtout après cette sotte lettre!... Où avais-je la tête quand je me suis laissé aller à l'écrire... Certes, si Nettie la lui a lue et lui a remis ma boucle de cheveux, on n'en voit pas grand'chose sur sa figure... Elle pourrait



Toute une escadre de traineaux à voiles luttait de vitesse. (Page 79.)

bien au moins me savoir gré de l'intention! »

Et rentrant dans ses souvenirs :

« Pauvre Nettie, si charmante, si loyale, de quoi l'avais-je chargée là! »

Tout à coup, un bruit de grelots attira son attention, et il vit le traîneau s'arrêter une seconde fois devant le perron. Cornélius Van Dyck en descendit.

« En voilà bien d'une autre! se dit Frank. Quand le juge Brinton se mêle de mettre les pieds dans le plat, comme on dit, il fait bien les choses!... Cornélius Van Dyck face à face avec moi, ce ne serait rien encore... mais avec le commandant qui lui a donné un congé si flatteur!... Bah! c'est son affaire après tout. Habillons-nous pour le dîner. »

Le salon était encore vide quand il y descendit. Dans son désœuvrement, il se mit à feuilleter les livres et les journaux qu'il trouva sur la table. Tombant sur un album de photographies, il s'en empara et s'approcha, pour le passer en revue, d'une grande baie vitrée qui occupait tout un côté de l'appartement.

C'était l'ordinaire collection de portraits de famille, le juge Brinton, Cornélius, des tantes à l'air revêche.

Il poussa un gros soupir, et, tournant la page, se trouva en présence des deux portraits de Juliette et de Nettie face à face.

Frank les regarda longuement. Il ne se lassait pas de les comparer, et, sans qu'il se

l'avouât à lui-même, la comparaison n'était pas favorable à celle qu'il avait si longtemps cru préférer.

Un bruit léger lui fit relever la tête. Le capitaine Jim Saint-Aure venait d'entrer, et, se penchant sur son épaule, regardait avec lui dans l'album.

« Vous direz ce que bon vous semblera, fit le capitaine, mais je préfère *la petite*. Voilà ce que j'appelle un minois!... Et un entrain, et un courage!... C'est justement la femme qu'il faudrait à un soldat. Et, parbleu! j'en connais un qui ne se ferait pas tirer l'oreille pour se mettre sur les rangs, s'il se croyait quelque chance de réussir! Au fait, pourquoi pas? »

Frank prit un air extraordinairement grave :

« Mon Dieu, capitaine, ce ton de familiarité en parlant d'une jeune personne... »

Armstrong se demandait s'il rêvait. Jamais il n'avait vu Jim Saint-Aure s'avancer de la sorte. Était-ce bien lui qui parlait ainsi?

« Capitaine, dit-il en refermant l'album d'un coup sec, vous m'excuserez; mais, vraiment, vous entendre badiner ainsi sur le compte d'une jeune fille que j'ai l'honneur d'avoir pour amie...

— Badiner? Où avez-vous pris que je badine? Je parle très sérieusement, je vous assure. Personne n'a plus d'admiration que moi pour miss Nettie Dashwood et ne l'apprécie plus à sa haute valeur. Pour vous, Frank, ce n'est peut-être qu'une enfant. Mais moi j'ai pu voir en elle un grand cœur, une âme supérieure. Où est le mal, si je le dis?... Je ne m'explique pas que cela paraisse vous offenser. J'avais bien cru jadis, je l'avoue, qu'il y avait entre vous et Nettie des engagements pris. De son côté, tout au moins, j'avais acquis la certitude qu'il y avait une dévotion profonde, exclusive, à votre souvenir, — puisqu'elle était tombée malade et avait failli mourir à la seule nouvelle de votre mort...

— Dites-vous vrai? s'écria Armstrong, à la fois étonné et ravi.

— Sans doute, reprit le capitaine Jim avec un air d'indifférence; ma belle-sœur et moi nous étions les seuls à savoir ce gros secret... Mais tout cela est bien loin déjà. C'est à la belle Juliette que vous pensiez et non pas à Nettie. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai pour celle-ci une affection sincère; je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à une affection de jeune fille, et, si Nettie le veut, il ne tiendra qu'à elle de devenir ma femme. »

Le sous-lieutenant était devenu pâle de colère.

Mais son ami Jim n'avait pas l'air de s'en douter, ou, s'il s'en doutait, il paraissait y prendre une sorte de plaisir.

L'arrivée du juge, du commandant, et, presque aussitôt, des dames, vint fort à propos couper court à une scène qui, dans l'état bizarre d'Armstrong, aurait pu devenir des plus vives.

Miss Juliette Brinton entrait au bras de mistress Saint-Aure; mais, chose singulière, pour la première fois en pareille circonstance, ce n'était pas elle que Frank voyait, quoiqu'elle fût devant ses yeux. Il s'étonnait et commençait à s'inquiéter de ne pas voir paraître Nettie.

Enfin elle se montra.

Encore sous le coup des sentiments tumultueux qui venaient de l'agiter, le jeune officier alla à sa rencontre.

« Chère miss Nettie, que je suis heureux de vous voir! » lui dit-il assez haut en lui prenant les deux mains.

A son profond étonnement, la réponse fut des plus froides :

« Bonjour, monsieur Armstrong. »

Puis aussitôt, s'inclinant légèrement, elle se rapprocha des autres dames et le laissa fort mortifié au beau milieu du salon.

Elle non plus, elle n'avait pas trouvé un mot de bienvenue et n'avait pas manifesté le moindre intérêt pour lui!

Il se consola un peu en regardant l'étrange mine de Cornélius.

Depuis que le malheureux avait un duel sur les bras, il se considérait presque comme un héros, ce qui lui avait donné le courage d'affronter la vue de son ancien colonel. Son aplomb de commande faillit pourtant l'abandonner quand on annonça tout à coup Mac Diarmid.

Le jeune Indien entra resplendissant dans sa tenue de soirée, et fut présenté dans les formes par M. Brinton à toute la compagnie, y compris, bien entendu, Cornélius Van Dyck, qu'il feignit de ne pas connaître.

« Vous m'excuserez si je m'esquive immédiatement après dîner, dit-il au juge en aparté, aussitôt qu'il en trouva l'occasion, mais des affaires importantes me rappellent de bonne heure chez moi.

— Les affaires avant tout, dit le juge d'un ton pénétré. Avez-vous pensé à la nôtre?

— Oui. Je suis à peu près décidé à prendre vos actions. Vous pouvez compter pour demain sur une réponse décisive et probablement affirmative. »

Cette nouvelle dut causer un bien vif plaisir à M. Brinton, s'il fallait en juger par sa bonne humeur pendant tout le reste de la soirée.

Mac Diarmid plut beaucoup au commandant Saint-Aure, qui entra avec lui dans une conversation suivie, et trouva même l'occasion de lui dire combien il regrettait qu'un trop inflexible règlement eût privé l'État de ses services.

« C'est fait, colonel, lui répondit Mac Diarmid. Le coup a été dur, mais je n'y veux plus penser. Il est des fatalités contre lesquelles l'homme le plus fort essayerait en vain de lutter. »

Le colonel, frappé de la tristesse qu'il sentait au fond de ses paroles, serra affectueusement la main du jeune homme.

Cornélius, la mine sombre et basse, écoutait cet entretien en ayant l'air de feuilleter un journal illustré.

Tout un ensemble de faits, dont la connexité ne l'avait pas frappé plus tôt, lui revenait en mémoire. La mélancolie un peu amère de Mac Diarmid, l'allusion que ses paroles contenaient à une sorte de fatalité qui pesait sur sa vie, le souvenir de West-Point évoqué, — tout contribuait à lui rappeler soudain la conversation qu'il avait surprise au camp entre Mark Meagher et Frank Armstrong. Son départ du régiment, ses préoccupations personnelles, la lui avaient fait presque oublier. Mais une illumination subite se fit en lui. Dans les traits tout indiens du grand jeune homme en habit noir qui causait tranquillement avec le commandant Saint-Aure, il chercha, retrouva ceux du Chef au bracelet d'or, qui, sous sa peinture de guerre, lui avait fait une si belle peur dans les plaines du Petit-Missouri... Mac Diarmid !... Oui, c'est bien de ce nom-là que Frank Armstrong et Meagher l'avaient appelé... Mais alors c'était un rebelle, un homme hors la loi, qu'il avait pour adversaire dans ce duel en préparation ?... Son âme basse et lâche vit dans cette découverte un moyen d'échapper au danger. Il se demandait comment il pourrait la mettre à profit, quand le dîner fut annoncé.

Frank espérait vaguement être placé auprès de miss Nettie Dashwood et obtenir d'elle quelques éclaircissements sur son attitude si extraordinaire. Mais, en ceci encore, il devait être déçu. Nettie se trouva placée au bout de la table opposé à celui qui lui avait été assigné.

Inutile de dire que, dans ces conditions, le repas ne fut pour lui qu'un long supplice. Fait singulier, il voyait, sans s'en offusquer le moins du monde, Juliette se montrer fort aimable avec Mac Diarmid, qu'elle avait à sa gauche. Ce spectacle, qui jadis l'aurait désespéré, le laissait aujourd'hui parfaitement indifférent. Il ne pensait qu'à obtenir une explication de Nettie.

A peine les dames, laissant les hommes au dessert, selon l'usage américain, furent-elles remontées au salon, qu'il se leva pour les suivre.

Comme il quittait la salle à manger, un domestique y entrait, portant sur un plateau deux cartes pour Cornélius.

« Introduisez ces messieurs dans le petit salon vert, dit celui-ci. Mon oncle, vous excuserez la liberté que je prends, n'est-pas ? »

Sur cela, il sortit. Armstrong, en traversant le couloir, le vit en conférence avec un homme à barbe rousse, qui n'était autre qu'Evan Roy, et un officier du 12[e], le capitaine Burke. L'objet de leur visite était assez clair, et Frank saisit d'un coup d'œil ce qui appelait Cornélius auprès d'eux.

Au salon, il eut le désappointement de trouver Nettie installée à la table de whist, et fort absorbée dans sa partie. Dix fois il lui avait entendu dire qu'elle détestait les cartes.

« Deux *honneurs*, trois *levées*, — c'est pour nous, » disait-elle tranquillement.

Et, pendant qu'on battait les cartes, elle se détourna négligemment, et par-dessus son épaule, jeta un regard plus que froid sur le pauvre sous-lieutenant.

Il en fut aussi surpris que désolé, et, après réflexion, rougit comme un enfant ; il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était du dédain, ni plus ni moins.

« Qu'ai-je pu faire pour mériter un pareil traitement ! » se demandait-il avec anxiété.

A ce moment, le juge vint rejoindre ses hôtes, suivi bientôt de Jim Saint-Aure et de Cornélius, — de Cornélius, visiblement soucieux et tout pâle. Quant à Mac Diarmid, comme il l'avait annoncé, il s'était éclipsé dès le dessert.

CHAPITRE XXI

COUP DOUBLE

Frank Armstrong venait à peine d'entr'ouvrir les yeux et rêvait paresseusement dans son lit aux incidents de la veille, quand un coup, discrètement frappé à sa porte, acheva de le ramener au sentiment de la réalité.

« Entrez! » cria-t-il.

C'était le domestique de confiance du juge Brinton.

« Un gentleman qui est en bas, demande à parler à monsieur. Il paraît très pressé et n'a rien voulu entendre quand je lui ai dit que monsieur n'est pas encore descendu. Voici sa carte.

— Le capitaine Burke! se dit le sous-lieutenant après avoir jeté les yeux sur le plateau de laque. Que peut-il me vouloir?... Sans doute quelque complication nouvelle entre Mac Diarmid et Van Dyck. Priez le capitaine de m'attendre cinq minutes, reprit-il à haute voix. Je m'habille et je descends. »

En pénétrant dans le petit salon vert, Frank Armstrong fut d'abord frappé de l'air profondément attristé de son frère d'armes.

« Mauvaises nouvelles, mon cher Frank, dit celui-ci. J'arrive en messager de malheur et je suis si embarrassé de mon rôle que j'ai pris la liberté de vous faire appeler en même temps que le juge Brinton... »

Comme il disait ces mots, le juge en personne entrait dans le salon.

« Monsieur, poursuivit le capitaine en s'avançant vers lui, j'ai le douloureux devoir de vous annoncer que M. Cornélius Van Dyck... vient de trouver la mort dans un combat loyal.

— Cornélius?... mort?... Ce n'est pas possible! s'écria le juge encore à moitié endormi.

— C'est pourtant la triste vérité, reprit l'officier en tirant sa montre. Il y a maintenant trois quarts d'heure que Cornélius Van Dyck a cessé de vivre sous mes yeux, frappé d'une balle au cœur,.

— Allons donc! Vous voulez rire! balbutia le juge.

— Pardonnez-moi d'insister, reprit le capitaine quelque peu décontenancé par cette incrédulité. Mais j'ai l'honneur de vous attester, monsieur, que je viens d'assister en qualité de témoin votre neveu Cornélius, lequel a été tué net par son adversaire!

— Et quel était cet adversaire? demanda le juge ébranlé enfin dans ses convictions les plus enracinées.

— M. Mac Diarmid.

— Mac Diarmid! Est-il bien possible? Lui qui, pas plus tard qu'hier, me faisait de telles protestations d'amitié!...

— Il ne vous en fera plus jamais, reprit le capitaine Burke d'une voix sombre, car lui aussi... il est mort!...

— Mort?... Mac Diarmid?... Allons, monsieur, vous voyez bien que vous êtes mal informé! s'écria le juge, la gorge serrée cette fois par une émotion sincère. Aujourd'hui même j'ai rendez-vous avec lui, — un rendez-vous d'affaires, — très important!...

— Il n'y viendra pas, monsieur. Car, lui aussi, je l'ai vu couché sur la neige, sans vie, comme votre neveu... Aussi bien, je puis vous conter en deux mots cette tragique affaire... Mac Diarmid et Van Dyck avaient une vieille querelle à vider. J'ignore quelle en était au fond la nature exacte. Il y avait eu des voies de fait, — un coup de cravache, — en public, devant cent personnes; bref, une de ces affaires qui ne peuvent pas s'arranger. Votre neveu m'a prié de lui servir de témoin. Moi, son ancien capitaine, je ne pouvais faire qu'une chose, n'est-ce pas? me rendre sans hésitation à son désir...

« M. Mac Diarmid m'a mis en rapport avec un parent et ami à lui, — un gentleman écossais du nom d'Evan Roy... un vrai sauvage, s'il faut tout dire... mais ce n'est pas mon affaire...

« Ce matin à huit heures précises, la rencontre a eu lieu sur le fleuve. Les conditions étaient le revolver à six coups; quinze pas de distance; la première décharge au commandement; les autres à volonté. Vainement j'avais tenté de les faire atténuer; le satané Écossais n'avait rien voulu entendre. Je dois vous l'avouer, quand j'ai vu ces deux hommes en face l'un de l'autre, se détachant comme deux poteaux noirs, avec une netteté désolante, sur la nappe blanche qui couvrait la glace, j'ai compris que le pauvre Van Dyck était perdu. Le malheureux jeune homme avait dû passer la nuit à boire; il pouvait à peine se tenir sur ses pieds.

« C'est ce M. Roy qui a donné le signal.

« A mon extrême surprise, dès la première décharge de Cornélius servi par le hasard, car il n'avait pas l'air à son affaire, Mac Diarmid est tombé. Je l'ai vu s'affaisser sur la neige, frappé d'une balle au ventre, tandis que Cornélius restait avec le bras tendu, comme stupéfait d'avoir visé si juste.

« Avec l'autre témoin, je m'élançai vers le blessé, quand il s'est soulevé sur le bras gauche en nous criant, comme c'était son droit, de le laisser faire et de ne pas bouger...

« Lentement, bien à loisir, il a visé Cornélius immobile. La détonation s'est fait entendre,— et Cornélius s'est abattu sur la face...

« — Nous partirons de conserve! cela vaut mieux, c'est plus juste, » a dit Mac Diarmid.

« Et, comme épuisé par ce dernier effort, il a rendu le dernier soupir. Son adversaire était déjà mort.

« Des hommes de la station voisine, attirés par les coups de feu, sont arrivés et nous ont aidés à relever les cadavres... Les deux adversaires sont maintenant couchés côte à côte sous le hangar du chemin de fer. Roy est parti porter la lugubre nouvelle chez son ami. Et moi j'ai le pénible devoir de vous la faire connaître. »

Le juge Brinton, chose étrange à dire, paraissait plus furieux encore qu'attristé.

« Voyez-vous, mon cher, reprit-il en tournant son œil terne vers Frank Armstrong, il n'y a jamais à compter sur ces mulâtres... Pas de parole pour deux sous!... »

Le capitaine Burke était à peine retiré depuis un quart d'heure, et Frank était encore avec le juge dans le petit salon vert, quand le valet, tout effaré, vint annoncer qu'un piquet d'agents de la force publique, commandé par un officier de police, demandait à pénétrer dans la maison.

M. Brinton courut au vestibule; il y trouva l'agent.

« Juge, désolé de troubler vos fêtes de Noël, dit celui-ci avec politesse, mais j'ai un *warrant* contre un de vos hôtes...

— Contre un de mes hôtes? » répéta le magistrat au comble de la surprise.

L'homme avait tiré de sa poche un papier timbré et lisait :

« .... Mandons et ordonnons à tous les agents de la force publique d'appréhender au corps et tenir en sûreté le nommé Mac Diarmid. »

Frank et M. Brinton écoutaient en silence cette lettre. L'officier de police crut qu'ils prétendaient nier la présence de celui qu'ils cherchaient ou espéraient lui donner le temps de s'échapper.

« Inutile de nier qu'il soit ici, dit-il en s'interrompant; nous en avons été avisés hier soir, par dépêche télégraphique, de la station même de Brintonville. »

Et il montra un télégramme ainsi conçu :

« *Le Chef au bracelet d'or qui a dirigé la dernière révolte des Sioux, de son vrai nom Mac Diarmid, est présentement l'hôte du juge Brinton, aux Beeches, Brintonville. L'arrêter cette nuit même avant sept heures du matin, si l'on veut arriver à temps.*

Signé : « CORNÉLIUS VAN DYCK. »

« A la bonne heure, se dit Frank; il n'était pas possible qu'un homme qui n'avait pas su vivre se fût exposé à bien mourir. Le misérable avait trouvé le moyen de déshonorer jusqu'à sa mort même! Le lâche comptait ainsi éviter ce duel...

— L'arrêter avant sept heures, reprit l'agent, était impossible, car nous n'avions pas le *warrant* nécessaire... mais nous n'avons pas perdu de temps... »

Le juge restait toujours silencieux, sous le coup d'une stupeur grandissante. Frank prit alors le parti de raconter à l'officier de police le drame qui venait de se dénouer d'une manière si tragique.

« Comment! fit l'homme, l'un de ces deux messieurs qui viennent de s'entre-tuer, c'était...

— Mac Diarmid, acheva Frank.

— On nous a conté l'affaire à la station dès notre arrivée; mais nous étions trop pressés pour nous en occuper tout d'abord, et nous étions loin de nous douter qu'il s'agissait de l'accusé... »

Le caractère officiel du juge Brinton et de Frank Armstrong, qui fit connaître sa qualité, supprimait même la possibilité d'un doute sur ces déclarations. Aussi, après les avoir rédigées en forme de procès-verbal, et avoir obtenu la signature des deux gentlemen, l'officier de police se retira-t-il avec ses hommes.

Cependant, ces lugubres nouvelles se furent bientôt répandues dans la maison.

Dire qu'elles y produisirent une consternation profonde serait sans doute exagéré. Si Juliette sut mesurer d'un coup d'œil la perte qu'elle venait de faire, sa diplomatie était trop en éveil pour lui permettre d'en rien manifester. Quant à Nettie, qui naguère prétendait avoir été malade d'inquiétude à la seule pensée des dangers courus par Cornélius, elle aurait peut-être dû au culte des vraisemblances de le suivre dans la tombe, maintenant qu'il y était véritablement descendu. Mais la vérité oblige à dire qu'elle n'en eut pas seulement la pensée.

Le plus affecté était sans doute le pauvre juge, qui voyait s'envoler du même coup le mari rêvé pour sa fille et l'acheteur rêvé pour ses actions. Mais lui non plus n'était pas de ces natures tout d'une pièce que le premier chagrin de la vie laisse frappées sans retour, et il est permis de croire, sans le calomnier, que, cinq minutes après s'être assis à la table du déjeuner, il avait déjà perdu de vue la catastrophe.

Ce n'en était pas moins une de ces tragédies qui coupent court à tout projet de fêtes. Adieu Noël et ses gaietés dans une maison que la mort vient de visiter. La situation particulière du colonel Saint-Aure et de Frank Armstrong, vis-à-vis de l'infortuné Cornélius, rendait leur présence à Brintonville spécialement pénible dans ces circonstances, et leur parti fut bientôt pris de dénouer la difficulté par un départ.

A midi, les malles étaient faites, les adieux échangés, et l'express emportait les visiteurs loin des scènes de deuil qu'ils prévoyaient si peu la veille en montant en traîneau.

Chacun tira de son côté : les Saint-Aure vers Philadelphie; Frank Armstrong, après avoir, avec Meagher, rendu les derniers devoirs à ce qui restait de Mac Diarmid, et fait une visite à sa mère et à sa sœur, très fermes dans leur profond désespoir, — Armstrong, le cœur assombri, partit pour l'Illinois, où résidait sa famille, qu'il n'avait pas encore visitée depuis la campagne d'été.

Quant à Meagher, il avait promis à Armstrong de se taire pendant deux mois sur la vraie histoire de Mac Diarmid. Sûr d'Armstrong, cette histoire connue de lui et du lieutenant seulement, était une réserve qui ne pouvait lui échapper.

CHAPITRE XXII

CONCLUSION

Il y avait déjà six semaines qu'Armstrong promenait ses tristesses dans sa petite ville natale, et il commençait à se blaser sur les transports d'admiration que le récit de ses prouesses, donné tout au long par les feuilles locales, n'avait pas manqué d'exciter, quand la poste lui apporta, un matin, deux grosses lettres d'aspect solennel.

La première qu'il ouvrit était de M. Smith, solicitor à New-York, 7e avenue, 15e rue, n° 130, et l'informait qu'un testament olographe laissé par John Logan Mac Diarmid, et daté du 22 décembre, contenait à son adresse, d'abord ce préambule :

« Tout en ce monde n'est qu'heur et malheur, et bien que j'aie affaire avec le plus méprisable des adversaires, il n'est pas impossible que je succombe. Je trouve donc sage de faire ce que je n'ai jamais fait jusqu'ici, mon testament. »

Puis le paragraphe suivant :

« Je lègue à mon cher camarade, Frank Armstrong, sous-lieutenant au 12e dragons, qui a toujours été un bon et loyal camarade pour moi, la somme de soixante mille dollars à prendre sur le plus net de ma succession ; plus le fusil à deux coups, système Wiremann, qui est accroché au-dessus de ma table de travail, et un bracelet d'or qu'on trouvera dans le second tiroir à droite de ladite table.

« Je prie mon ancien condisciple et ami d'accepter ce souvenir de nos bons rapports à West-Point, et d'une affection qui ne s'est jamais démentie de ma part, quoi qu'il ait pu, à certains moments en penser. Qu'il accepte sans scrupules, car la fortune personnelle de ma sœur Harotachtché est plus que suffisante, et le surplus qui restera de la mienne, après l'exécution de mes vœux, lui sera parfaitement superflu.

« Je prie Frank de donner à M. Meagher, en souvenir d'une rencontre qu'il n'aura sans doute pas oubliée, un excellent chronomètre de l'horloger Leroy, de Paris, qui ne me quittait jamais. »

A la fin de ce testament, Mac Diarmid recommandait aux États de prendre en pitié ce qui restait des tribus indiennes : « L'humanité seule peut vous faire des amis d'eux. Leur extermination restera une honte dans votre histoire, disait-il. Au nom de votre honneur, de votre propre intérêt, sachez les civiliser au lieu de les détruire et de les dégrader ! »

Frank fut ému jusqu'aux larmes de cette lecture.

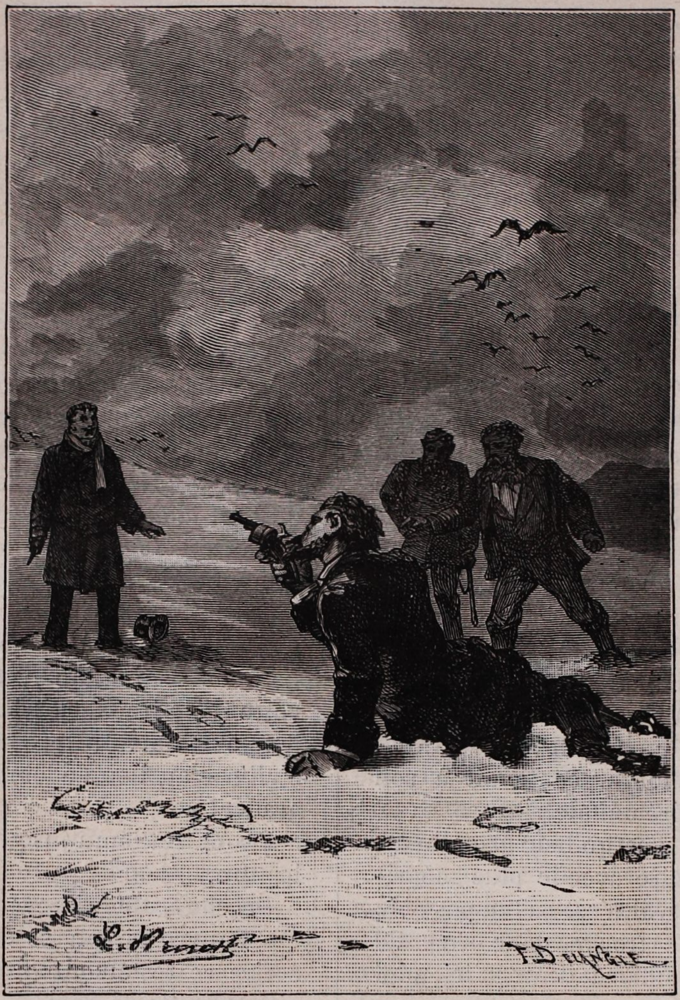
Un souvenir lui revenait :

« Pauvre garçon, se dit-il, c'est pour aller écrire ce testament qu'il nous a quittés si vite la veille de Noël !... »

Du reste, cette petite fortune qui lui tombait du ciel le laissa presque indifférent. Elle venait le surprendre dans un de ces moments d'atonie morale où tous les événements font l'effet d'un rêve conscient, que le jour va dissiper, et auquel on ne croit qu'à demi. Le souvenir fidèle de son étrange ami, le Chef au bracelet d'or, et le fusil le touchaient plus que les dollars.

Il y avait plus d'une demi-heure qu'il rêvait au temps passé, aux années de West-Point, à ces longues causeries où Mac Diarmid se révélait à lui avec sa vive intelligence, son âme ardente et ses instincts indomptables, quand, tout à coup, il s'avisa de la seconde lettre qui était restée sur son bureau et qu'il n'avait pas encore ouverte.

Deux plis se trouvaient sous l'enveloppe. Le premier, d'une concision toute militaire, informait simplement le sous-lieutenant



Lentement, bien à loisir, Mac Diarmid a visé Cornélius immobile. (Page 85).

Armstrong de sa promotion au grade supérieur et l'invitait à se présenter à l'adjudant général, division de l'Atlantique, à New-York, pour prendre des ordres spéciaux.

La seconde feuille était un billet du colonel Saint-Aure, félicitant son jeune ami sur l'avancement dont il venait d'être l'objet, et le priant de passer à l'hôtel de la Cinquième Avenue, dès son retour à New-York.

Le post-scriptum de ce billet ne faisait que constater une circonstance fort peu importante. Pourquoi effaça-t-elle d'emblée toute autre pensée de l'esprit du jeune officier, — y compris le plaisir même que lui causait la récompense enfin accordée à sa bravoure ?

Voici ce que disait ce post-scriptum :

« *P. S.* Nous avons en ce moment à l'hôtel, avec nous, miss Nettie Dashwood, qui nous fait le plaisir de nous tenir compagnie à New-York jusqu'à notre retour au fort Lookout. Les Brinton ont cru devoir à leur deuil de rester à la campagne. »

Jamais ordre du ministre de la guerre ne fut obéi avec un empressement pareil à celui du lieutenant Armstrong quand il eut pris connaissance de ces dépêches. A neuf heures il les avait reçues. A dix, il roulait déjà vers l'Est dans le train-éclair.

Vingt minutes après être entré en gare de New-York, il se présentait au bureau de l'hôtel de la Cinquième Avenue et demandait si le colonel Saint-Aure était visible.



Un froufrou soyeux lui fit tourner la tete. (Page 89.

« Le colonel est sorti, répondit le jeune et élégant commis préposé au registre... Mais si vous êtes monsieur Armstrong, il a donné ordre de vous conduire chez lui et de vous prier de l'attendre. »

Le jeune officier s'inclina, et, guidé par un garçon en habit noir à travers un véritable dédale de couloirs aux épais tapis, il fut bientôt introduit dans l'appartement du colonel.

La nuit tombait, et le salon, déjà enveloppé d'ombre, n'était qu'à demi éclairé par un feu de houille, brûlant assez tristement dans le foyer.

Le lieutenant se jeta dans un fauteuil et allait se mettre en devoir de ranimer le feu à grands coups de pincettes, comme il est naturel en cette occurence, quand la porte s'ouvrit doucement derrière lui, et un froufrou soyeux lui fit tourner la tête.

« Tiens! dit au même instant une voix douce, vous êtes ici, mon cher capitaine Jim. Mistress Saint-Aure et moi nous vous cherchons depuis dix minutes, pour cette fameuse promenade en traîneau. En êtes-vous, décidément? »

A cet instant, la flamme du foyer, surgissant tout à coup, fit passer comme un éclair rapide sur la face du lieutenant. La nouvelle venue eut un petit cri de surprise.

« Oh!... je vous demande, pardon, monsieur, je vous prenais pour...

— Pour le cher capitaine Jim, » acheva le

lieutenant non sans une certaine amertume.

Et, se levant aussitôt :

« Croyez bien, miss Nettie Dashwood, reprit-il, que je suis désolé d'avoir été pour vous l'occasion d'un désappointement... Mais je me retire et ne voudrais pour rien au monde... »

Il avait pris son chapeau et se dirigeait vers la porte. La jeune fille le retint.

« Restez, je vous en prie, monsieur, dit-elle. Je ne suis pas ici chez moi et je serais désolée de vous mettre en fuite. Vous avez sans doute à causer avec le colonel?...

— C'est un ordre de lui qui m'amène, mademoiselle, » reprit le lieutenant assez sèchement.

Puis, tout à coup, pris d'une inspiration soudaine :

« Par la même occasion, je ne serais pas fâché de causer avec vous, miss Nettie, » reprit-il résolument.

Et il se plaça devant la porte, comme pour en barrer le chemin.

Le ton singulier de ces paroles, joint au mouvement qui les accentuait, eut pour effet de faire pâlir miss Nettie Dashwood, qui répondit non sans une pointe d'impatience :

« En ce cas, monsieur, soyez bref. Mes amis m'attendent en bas.

— Vos amis! s'écria-t-il amèrement. Il y eut un temps, miss Dashwood, où vous me faisiez l'honneur de me compter parmi eux. De mon côté, je vous croyais la meilleure, la plus sûre des amies. Et maintenant... »

Il s'arrêta sur ce mot.

« Eh bien, maintenant? fit-elle en frappant le parquet du pied avec une sorte d'impatience enfantine.

— Je ne sais vraiment que penser. Vous semblez être devenue mon ennemie. En tous cas, vous avez pour moi une indifférence qui me... Eh bien oui, qui me désespère. On dirait qu'un abîme s'est creusé entre nous. Suis-je donc indiscret en vous demandant la cause d'un tel changement? »

Le feu s'était décidément ravivé, et reflétait sa flamme claire sur la figure sérieuse du jeune officier, tandis qu'il parlait ainsi d'un ton contenu, mais profondément attristé.

Miss Dashwood s'était calmée. C'est presque en se défendant qu'elle répondit :

« Mais vous vous trompez, monsieur Frank, je vous assure. Il n'y a rien de changé entre nous, que je sache. Pourquoi donc serait-il survenu de vous à moi quelque chose de pareil à ce que vous venez d'énoncer?

— Ah! pourquoi? Voilà précisément ce que je voudrais savoir... De toute façon, ce n'est rien dont je sois coupable. Non, Nettie, je le jure : ni en parole ni en action, je n'ai jamais manqué à la sincère amitié que je vous ai promise un jour, vous rappelez-vous? — un jour que j'ai scellé cette promesse d'un si étrange petit gage...

— Un gage, dites-vous? fit-elle en secouant d'un mouvement d'incrédulité la plume de son chapeau. Et qu'était-ce que ce gage, s'il vous plaît?

— Ah! je ne puis vraiment croire que vous l'ayez oublié... »

Elle ne répondit pas tout de suite. Mais, se rapprochant du feu, et, prenant place d'un mouvement gracieux et familier sur la petite chaise qui faisait face au fauteuil, elle reprit en riant :

« Il faut qu'il y ait eu quelque malentendu.

— Oui, certes, un malentendu! s'écria-t-il sur ce mot avec une vivacité qui fit passer sur ses traits, tout à l'heure si sévères, une expression subite de douceur et d'affection. Et ce malentendu, miss Dashwood, je vais vous dire qui en est l'auteur!... C'est un niais qui s'était pris à des dehors menteurs et qui avait cru sottement qu'une belle et imposante figure indiquait toujours une belle âme; un niais, qui s'est imaginé préférer à tout une personne sans cœur, et qui a passé d'abord sans la voir auprès d'une amitié, d'une affection sincère. Puis, un beau jour, quand il a ouvert les yeux, il était trop tard... Il avait perdu, sans s'en inquiéter autrement, celle qu'il avait longtemps parée de qualités imaginaires. Mais, du même coup, il avait perdu l'amie chère et dévouée... »

Une fois de plus, il s'arrêta et interrogea du regard la douce figure de Nettie.

« Vous parlez en charades, fit-elle un peu embarrassée, et je ne suis vraiment pas habile à rien deviner. »

Depuis un instant elle avait pris, sans y songer, le bout d'une chaînette attachée à son cou, et, de ses doigts finement gantés, elle jouait distraitement avec une sorte de breloque.

« Ce monsieur dont vous parlez a-t-il eu beaucoup de chagrin de la perte de son

amie ? reprit-elle après un instant de silence.

— Comment n'en aurait-il pas eu, lui qui avait laissé derrière lui un petit camarade plein de bonté et de franchise, — en retrouvant une grande demoiselle frivole et sans pitié ?...

— En vérité, frivole et sans pitié ? fit-elle avec une indifférence affectée.

— Oui, répondit-il sans pouvoir dissimuler le dépit qui reprenait possession de lui : frivole et sans pitié ! Car, au lieu de s'excuser et de me donner une bonne parole, dans ce moment même, elle ne songe qu'à jouer avec une affection profonde et vraie, une affection sans rivale dans mon cœur, je puis l'affirmer, comme elle joue avec je ne sais quel brimborion suspendu à sa chaînette !... »

Elle savait maintenant le mot de la charade, ou, tout au moins, ne pouvait plus prétexter d'ignorance.

« Que voulez-vous ? dit-elle d'un air détaché, elle tient beaucoup à ce brimborion, comme vous l'appelez, par la raison qu'elle l'a reçu de *lui !* »

Frank tressaillit comme si la flèche d'un Sioux l'eût transpercé de part en part. Sa physionomie, son air, son attitude avaient été changés d'un seul mot.

« Miss Dashwood, s'écria-t-il, serait-ce une indiscrétion de vous demander ce que vous tenez là ?

— Oh ! pas du tout ! fit-elle avec un petit rire clair en fermant sa main. Un objet sans valeur dont vous ne donneriez pas seulement le prix d'un *bouton*... »

Elle appuya sur ce mot avec une gaieté si malicieuse qu'il prit le courage d'insister.

« Je suis pourtant très curieux de le voir, dit-il en se penchant vers elle. Voulez-vous me permettre, au nom d'une ancienne ami... amitié, balbutia-t-il, — ce mot « amitié » lui paraissant trop faible, sans doute, pour rendre ce qu'il voulait exprimer. — Mais il n'acheva pas sa requête, car il s'était emparé de la petite main fermée, et sans grand effort avait réussi à l'ouvrir...

Un bouton de cuivre apparut brillant sur le chevreau noir.

Comment dire les émotions qui précipitèrent à cette vue les battements du cœur d'Armstrong ? c'était la surprise mêlée au remords, l'indignation contre lui-même associée à la joie la plus profonde.

« Quoi ! fit-il d'une voix tremblante, vous avez gardé cela, en souvenir de moi, depuis si longtemps ?... »

Elle ne répondit pas, mais pencha vers lui sa tête blonde, et ce silence était plus éloquent que n'aurait pu l'être aucune parole. La petite main gantée était restée dans celle du jeune homme. Il reprit :

« Chère Nettie, c'est plus que je ne méritais, à coup sûr !... Et pourtant vous pouvez me croire, quand je vous jure que tout ce que j'ai d'affection est à vous sans partage... Mais me pardonnerez-vous mon aveuglement, consentirez-vous à accepter mon nom, ma vie ?

— Hélas ! fit-elle en souriant, tandis que deux grosses larmes de joie brillaient sur ses longs cils, il faudra bien y consentir, car je n'aurai jamais le courage de dire non... Vous rappelez-vous que je vous ai offert de reprendre ce bouton et que vous n'avez pas voulu ? Eh bien, je l'ai gardé, voilà tout ! »

Précisément à ce moment, la porte s'ouvrit et le commandant entra, suivi de mistress Saint-Aure et du capitaine Jim.

Frank tenait toujours la petite main de Nettie. D'un mouvement spontané il s'avança vers les nouveaux venus.

« Mon colonel, — Madame, — félicitez-moi, dit-il d'une voix vibrante. J'ai le bonheur de vous présenter la future mistress Armstrong...

— Parbleu ! s'écria le capitaine Jim, on savait bien que cela finirait par là.

— Et moi, dit le colonel, avec son bon rire ouvert, n'ai-je pas toujours été d'avis que la fillette finirait par triompher ?

— Oui, répliqua le capitaine Jim, mais avouez que, sans ma ruse de guerre, les choses auraient encore pu traîner longtemps ! »

L'étonnement d'Armstrong, en les entendant parler de la sorte, n'eut d'égal que son plaisir en constatant combien Jim Saint-Aure était profondément étranger à toute pensée de jalousie. Le brave officier fut le premier à venir lui donner une poignée de main chaleureuse, en s'écriant le plus cordialement du monde :

« Enchanté de vous voir de retour, mon cher ami. Ah ! vous avez bien fait d'arriver ! Je vous assure que je faisais de mon mieux pour vous couper l'herbe sous le pied... Mais il faut que j'en prenne mon parti, n'est-ce

pas?... Et à quand la cérémonie? S'il vous faut un garçon d'honneur, vous savez que Jim Saint-Aure est à votre service. »

Le capitaine menait les choses tambour battant, comme on voit, mais il ne se trompait guère ; car, un mois plus tard, quand le commandant Saint-Aure et le lieutenant Armstrong furent rappelés au fort Lookout, la garnison fut fière de compter à son actif une charmante jeune femme, qui n'avait jusqu'alors figuré sur les contrôles qu'à titre accidentel et surnuméraire.

Quant à la brillante Juliette, elle est toujours à marier, et, quoiqu'elle n'ait porté que fort peu de temps le deuil de son fiancé Cornélius, je n'ai pas entendu dire qu'elle ait trouvé à le remplacer. Il court de méchants bruits sur les opérations financières du juge Brinton, et ces bruits ne sont peut-être pas étrangers à la réserve des prétendants.

Harotachtché, la pauvre sœur de Mac Diarmid, s'est retirée à Québec avec sa mère. Elle y a fondé un hôpital pour les indigents de race indienne, auquel elle a donné le nom de son frère, et qu'elle dirige en personne avec un dévouement admirable.

Evan Roy est rentré en Écosse et vit dans une vieille tour ruinée, comme il convient au dernier descendant d'une famille déjà puissante dans les Highlands, au temps de Brutus le Troyen.

Le capitaine Saint-Aure est toujours garçon. Il a promis de tenir sur les fonts baptismaux, avec mistress Peyton, le second enfant de Frank Armstrong. Le premier appartient de droit au commandant et à mistress Saint-Aure.

Quant à Meagher, il y a beau jour qu'il s'est accordé la joie de donner au *Herald* le récit véridique et complet de son voyage au camp des Sioux et l'histoire incroyable bien qu'authentique de Mac Diarmid.



LA SŒUR PERDUE

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LA SŒUR PERDUE

ILLUSTRATIONS PAR RIOU



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RECREATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE



LA SOEUR PERDUE

UNE HISTOIRE DU GRAN CHACO



Ils marchent vers le centre de la plaine. (Page 3.)

CHAPITRE I

EL GRAN CHACO. — DEUX VOYAGEURS

Etendez devant vous une carte de l'Amérique du Sud; fixez vos yeux sur le confluent de deux grandes rivières : le Salado, qui vient des montagnes des Andes dans une direction sud, et le Parana, qui descend du nord. Remontez le premier fleuve jusqu'à la ville de Salta dans l'ancienne province de Tucuman; puis, le long du second fleuve et de son tributaire, le Paraguay, allez jusqu'au fort brésilien de Coïmbra; joignez ces deux points par une ligne légèrement recourbée, tournant sa convexité vers la grande Cordillère des Andes, et vous aurez tracé la frontière qui limite une des contrées du continent d'Amérique les moins connues,

et pourtant l'une des plus intéressantes. C'est une région aussi romantique dans son passé que mystérieuse dans son présent, aussi fermée de fait à la civilisation qu'à l'époque où les bateaux de Mendoza essayèrent vainement de l'atteindre du côté du sud et où les chercheurs d'or, désappointés à Cusco, tentèrent de l'explorer du côté de l'ouest. C'est la région de « El gran Chaco. » Vous avez certainement entendu citer ce nom et, si vous avez étudié la géographie, vous n'êtes pas sans connaître un peu le territoire ainsi désigné. Mais vous ne connaîtriez que très imparfaitement le Gran Chaco, alors même que vous en sauriez autant que ceux qui en habitent les frontières. Tout ce qu'ils en ont appris se résume en deux mots: souffrance et angoisses.

Vous avez été élevé dans la croyance que les peuples de sang espagnol, au jour de leur grandeur et de leur gloire, soumirent tout le continent d'Amérique, ou du moins la portion qu'ils prétendaient en coloniser, et qui, partiellement encore, est restée sous leur domination.

C'est une erreur historique comme il y en a beaucoup. Poussés par la soif de l'or, et sous la protection de fortes expéditions militaires, les *conquistadores* parcoururent une grande portion du territoire; mais il y eut d'immenses étendues où ils ne pénétrèrent jamais et qu'ils colonisèrent encore moins. Tels furent Navajoa au nord, le pays des Goajiros au centre, les terres de Patagonie et d'Arauco au sud, et une vaste contrée de plaines qui s'étend entre les Cordillères des Andes péruviennes et les eaux du Paraguay, — c'est-à-dire le Gran Chaco.

Ce territoire que nous venons de nommer, assez vaste pour y fonder un empire, non seulement n'a pas été encore colonisé, mais il reste même complètement inexploré. En effet, la demi-douzaine d'expéditions qu'on y a timidement tentées et qui furent promptement abandonnées, ne méritent pas le nom d'explorations.

Nous en dirons autant des faibles efforts des Pères jésuites ou franciscains. Les sauvages du Gran Chaco ont refusé de se soumettre aussi bien à la croix qu'à l'épée.

A quelle cause faut-il attribuer l'abandon de ce singulier territoire ? Est-ce un désert stérile comme la majeure partie du pays des Apaches et des Comanches, comme les plaines de Patagonie et les sierras de Arauco ?

Est-ce une forêt humide et impénétrable, périodiquement inondée comme la vaste vallée de l'Amazone ou les deltas de l'Orénoque ? Rien de tout cela. Le Gran Chaco possède, au contraire, tout ce qu'il faut pour attirer la colonisation : de vastes clairières naturelles couvertes d'une herbe nourrissante; des forêts d'arbres tropicaux où le palmier prédomine; un climat d'une salubrité qui n'a jamais été mise en doute; un sol capable de produire tout ce qui est nécessaire pour les besoins et les agréments de la vie. En résumé, on peut le comparer à un parc immense ou à une série de vastes et pittoresques jardins dont la culture aurait été laissée aux seuls soins du Créateur !

Pourquoi n'a-t-il pas été soumis au travail de l'homme ?

La réponse est facile : parce que l'homme qui l'habite est un chasseur et non un agriculteur.

Ce pays est resté le domaine de ses propriétaires à peau rouge, seigneurs primitifs de son sol, race d'Indiens belliqueux qui, jusqu'à présent, ont défié toutes les tentatives faites pour les rendre esclaves, par le soldat, le mineur, le missionnaire ou le Mameluco [1].

Ces sauvages indépendants, montés sur des chevaux infatigables qu'ils dirigent avec une habileté de centaures, parcourent les plaines du Chaco, rapides comme l'oiseau emporté par le vent. Dédaignant les résidences fixes, ils voyagent sur ces plaines verdoyantes et à travers ces bois parfumés, comme l'abeille voltigeant de fleur en fleur, et ils ne plantent leurs tentes que là où le charme de l'endroit les retient. On les appelle sauvages; mais qui n'envierait parfois leur insouciante et poétique existence? Voulez-vous mieux connaître ces peuples?

Alors, suivez-moi et entrons ensemble dans le Gran Chaco.

Une plaine d'un vert d'émeraude s'étend sous un ciel combinant les teintes du saphir et de la turquoise. Malgré leurs nuances vives, l'aspect est monotone : quelques petits nuages blancs épars et le globe d'or du soleil qui brille au zénith tranchent seuls sur l'uniformité du ciel; et à travers la plaine, l'œil ne se repose que sur quelques bouquets de palmiers, un groupe de rhéas et un couple de grands oiseaux blancs à gorge orange et à crête écarlate, les rois des vautours [2]. Mais ces derniers, planant dans les hauteurs de l'éther, appartiennent également à la terre et au ciel.

Tel se présente le Gran Chaco, que le pied de l'homme blanc n'a presque jamais foulé; aussi frais et aussi virginal que le jour où il est sorti des mains de Dieu.

Je dis : « presque jamais foulé. » En effet, tandis qu'avec des yeux ravis nous admirons le paysage, nous voyons deux formes d'êtres vivants se détacher sur l'horizon lointain.

Jusqu'à présent, elles ne semblent que deux points et pourraient être un couple d'autruches, ou bien le mâle et la femelle du guazuti[3]; car il y a une différence dans leur taille.

Mais non, ce ne sont pas de simples animaux. Ce sont bien véritablement des êtres humains, ils marchent vers le centre de la plaine; ils s'approchent; déjà on distingue en eux des cavaliers; les voici plus près encore : leur visage est blanc.

L'un d'eux, le plus grand, est vêtu d'un costume à la fois imposant et pittoresque. Le vêtement de laine qui couvre ses épaules, avec ses larges bandes alternées blanches, bleues et rouges, est le *poncho*, ce manteau porté par tous les habitants des plaines de la Plata. Par-dessous se trouve une jaquette ressemblant au justaucorps d'autrefois, et ornée de riches broderies et de *pesetas* ou pièces de vingt-cinq sous à l'effigie de la république Argentine. De larges culottes de coton, les *calzoncillos*, attachées à la façon des zouaves, couvrent les jambes, mais laissent près du sommet de la botte une partie du genou nue. De lourds éperons et un chapeau à grands bords avec un ruban de couleur vive complètent le costume du cavalier, facile maintenant à reconnaître pour un *gaucho* au seul aspect du harnachement de son cheval, à sa bride et à ses courroies plaquées d'argent, et à sa *carona* ou couverture de selle soigneusement cousue et brodée.

L'autre cavalier est aussi couvert d'un manteau, mais l'étoffe en est foncée; il est si ample que ses autres vêtements ne peuvent s'apercevoir. Ses pieds reposant sur des étriers en bois, sont chaussés de bottes, et des culottes de velours les recouvrent presque jusqu'à leur extrémité. Sur sa tête est un *sombrero* dans le genre de celui de son compagnon; ce chapeau semble avoir été récemment bossué et comme écrasé. Sa monture, caparaçonnée avec plus de simplicité que celle du gaucho, garde une allure tranquille.

Bien que les deux cavaliers chevauchent côte à côte, les étriers se touchant, pas un mot n'est et n'a été échangé entre eux depuis le moment où ils nous sont apparus au milieu de la plaine.

Un seul d'ailleurs, le gaucho, semble être en état de parler. Son compagnon, quoique installé solidement sur sa selle, porte la tête d'une façon étrange. On dirait qu'elle tombe plus bas que ses épaules et incline légèrement à droite. Malgré l'ombre projetée par son chapeau, on distingue déjà que ses yeux sont fermés. On ne peut supposer qu'une chose, c'est qu'il est tout au moins endormi.

Cette supposition n'aurait en elle-même rien d'étrange si elle s'appliquait au gaucho, car ces demi-centaures se donnaient rarement la peine de quitter leur selle pour faire leur sieste. L'autre cavalier, sans être un gaucho, peut encore être un habile écuyer. On monte bien à cheval dans ces parties de l'Amérique du Sud.

Outre son attitude singulière, la nuance de sa peau est remarquable, son teint de blond, rare sous ces climats méridionaux, est d'une pâleur extraordinaire. Ses lèvres elles-mêmes sont complètement décolorées. Éveillé ou endormi, ou aveugle, ce cavalier n'est évidemment pas en bonne santé. Mais il se peut qu'il ne soit qu'endormi, car sa monture s'avance sans qu'il la guide : ses mains pendent le long de son corps, cachées par son manteau, et les rênes reposent, abandonnées, sur la crinière du cheval.

L'animal s'en soucie peu. Il n'a pas besoin de se sentir conduit, et règle son pas sur celui de l'étalon monté par le gaucho. L'un et l'autre s'avancent lentement. Ils semblent comme plongés dans une sorte de léthargie par la brûlante châleur du soleil dont la hauteur, du reste, leur assure tout le temps qui peut leur leur être nécessaire pour l'achèvement de leur voyage.

Tout indique qu'ils ne sont pas pressés. Cela résulte des mouvements mêmes du gaucho. En arrivant au centre de la plaine, il arrête brusquement son cheval pour porter vers le zénith un regard plus attentif.

« Nous avons six heures encore devant nous, et dans trois heures, même avec cette allure de tortue, nous atteindrons l'*estancia*. A quoi bon y arriver avant le coucher du soleil? Pobre señora! Pour ce qu'elle a à voir, il vaut mieux qu'il fasse nuit. »

Bien que ses yeux soient tournés vers lui,

ces mots ne s'adressent pas à son immobile compagnon, dont le cheval s'est arrêté en même temps que celui du gaucho. Ce temps d'arrêt n'a pas éveillé son cavalier. Les paroles du gaucho ne sont qu'un monologue prononcé sur un ton lugubre contrastant étrangement avec l'air naturellement gai et épanoui du personnage. Son visage, tout bronzé qu'il est, semble plutôt fait pour la bonne humeur que pour les noires pensées.

« Que faire? continue-t-il en se parlant encore à lui-même. Je vais d'abord, car c'est le plus pressé, me débarrasser de ce poncho qui m'étouffe. Il fait chaud sous ce soleil comme dans une fournaise. »

Il fit passer son manteau par-dessus sa tête et l'étendit en travers sur le pommeau de sa selle; puis, regardant son compagnon, il ajouta :

« Il n'est, hélas! pas besoin de lui ôter le sien. Ce n'est pas la chaleur qui le gênera, bien sûr. »

Cela dit, il reste tout pensif sur sa selle, puis il observe la plaine comme s'il cherchait à y découvrir quelque chose. Son regard s'est arrêté sur un bouquet d'arbres *algarrobas* qui croissent à peu de distance. Leurs troncs sont entrelacés par un réseau de plantes parasites et ils apparaissent comme un îlot boisé sur la surface d'une mer d'émeraude immobile.

« Je puis me permettre de me reposer sous leur ombre, reprit-il; j'ai besoin de reprendre des forces, Dieu le sait, pour me donner le courage d'accomplir ma tâche. *Pobre señora y los niños!* (Pauvre dame, pauvres enfants!) Quelle terrible nouvelle je leur rapporte. *Sangre de Cristo!* Pourrai-je jamais les regarder en face! »

Cependant, l'autre voyageur ne prononce pas un mot; il semble que rien ne puisse l'éveiller, car son cheval, en tournant subitement dans une autre direction à côté de celui du gaucho, l'a fait vaciller sur sa selle, sans que sa paupière se soit relevée.

Le bouquet d'*algarrobas* est atteint. Le gaucho prend le parti de mettre pied à terre. Il attache à un arbre son cheval et celui de son compagnon, mais il ne dit pas un mot au cavalier en manteau, toujours immobile sur sa selle, toujours taciturne; et quand il a allumé le feu sur lequel il fait griller quelques bandes de *charqui* pour son repas de midi, il ne l'invite même pas à partager son déjeuner. Il n'essaye pas de causer avec lui, il le laisse sur sa monture, toujours plongé dans le plus profond des sommeils.

CHAPITRE II

UNE ESTANCIA SOLITAIRE

Trois grandes rivières, le Salado, le Vermejo et le Pilcomayo, arrosent le Gran Chaco. Toutes prennent leur source dans les montagnes des Andes, et après avoir coulé au sud-est dans une direction presque parallèle, elles débouchent à des distances inégales dans le Parana et le Paraguay.

On connaît peu ces cours d'eau ; le Salado a été partiellement exploré pendant ces dernières années. Il constitue la frontière méridionale du Chaco, et l'une de ses rives est suivie par quelques voyageurs, mais seulement dans la portion supérieure qui arrose les districts colonisés de Santiago et de Tucuman. Du côté de son embouchure, sa rive méridionale elle-même n'est pas sûre, car les sauvages du Chaco la franchissent souvent dans leurs expéditions pillardes.

On connaît moins le Vermejo que le Salado, et moins encore le Pilcomayo que le Vermejo. L'un et l'autre peuvent être approchés avec sécurité dans leurs eaux supérieures, au milieu de la section inhabitée des États argentins et de la république de Bolivie; mais dès

qu'ils entrent dans les solitudes du Chaco, ils sont ignorés de la science du géographe jusqu'au moment où ils se déversent dans le Paraguay. Le Pilcomayo est le plus septentrional et le plus long de ces trois fleuves, son cours depuis sa source jusqu'à son embouchure dépasse mille milles. Il entre dans le Paraguay par un double canal dont la branche septentrionale débouche presque en face de la ville d'Asuncion, tandis que la bouche méridionale est encore inconnue [4].

Telles sont les données succinctes que l'on possède sur le Pilcomayo, malgré plusieurs tentatives d'exploration faites autrefois par les missionnaires et les mineurs, et de notre temps par une expédition sous le patronage du gouvernement bolivien. Toutes ont échoué et n'ont guère produit que des informations dérivées des Indiens, incomplètes presque toujours.

La rivière arrose, paraît-il, une contrée généralement plate et des savanes couvertes d'herbes et semées de bouquets de palmiers et d'arbres tropicaux ; la plaine est dominée par des montagnes isolées ressemblant à de grandes tours. Tantôt le courant coule rapidement entre des rives bien définies, tantôt il s'étend en marécages et en lagunes d'eau salée ou saumâtre, ressemblant par leur étendue à des mers intérieures. Du reste, cette dernière affirmation n'est vraie que dans la saison des inondations.

Quoique l'embouchure connue du Pilcomayo soit presque à portée de canon de la capitale du Paraguay, de la première ville fondée par les Espagnols dans cette partie de l'Amérique du Sud, aucun Paraguayen n'a jamais eu l'idée de la remonter : les habitants d'Asuncion sont aussi ignorants de la région qui les entoure que le jour où Azara fit avancer sa *periagua* pendant une quarantaine de milles contre son rapide courant.

On n'a jamais fait d'essai de colonisation sur le Pilcomayo, excepté dans la portion tout à fait supérieure de son cours. Dans le Chaco, aucune ville n'a été bâtie par les blancs, aucune église n'a projeté l'ombre de son clocher sur les vagues encore vierges du fleuve.

Et cependant, en l'année de Notre-Seigneur 18.., un voyageur remontant cette mystérieuse rivière, à une dizaine de milles au-dessus du point atteint par le naturaliste espagnol, aurait pu apercevoir une maison s'élevant sur une des rives et qui n'avait certainement été bâtie que par un homme blanc, ou du moins par une personne initiée aux usages de la civilisation. La maison était simplement en bois avec des murailles de bambous et couverte en feuilles du palmier *cuberto* [5]. Cependant, ses dimensions excédant de beaucoup celles de la hutte d'un Indien Chaco, sa véranda, ombragée par la projection du toit et surtout les enclos qui l'entouraient, et dont l'un renfermait du bétail, tandis que l'autre était soigneusement planté de maïs, de mauves, de bananiers et de nombre d'autres produits du climat paraguayen, tout dénotait la main d'un homme de race caucasienne.

On se trouvait là en présence non pas d'une simple hutte ou *toldo*, mais d'une riche *estancia* [6]. L'intérieur de la maison montrait d'une manière encore plus frappante que le propriétaire était un blanc. La plupart des meubles, bien qu'assez grossièrement fabriqués, affectaient cependant les formes données par la civilisation moderne. Des chaises et des tabourets en *caña brava* ou bambou sud-américain, des lits avec de blancs couvre-pieds, sur le sol des nattes faites de fibres de palmier, quelques dessins exécutés d'après nature, un petit nombre de livres et de cartes, une guitare, indiquaient des usages et une économie domestique inconnue à l'Indien.

Dans quelques chambres, ainsi que sous la véranda, on pouvait remarquer un curieux assemblage d'objets bien différents de ceux qu'aurait amassés un indigène. Il y avait là des peaux de bêtes sauvages et d'oiseaux empaillés, des insectes piqués sur des morceaux d'écorce, des papillons et de brillants scarabées, des reptiles conservés dans tout leur hideux aspect, avec des échantillons de bois, de plantes et de minéraux provenant de la région environnante.

Personne, en entrant dans cette maison, n'aurait pu se méprendre sur son caractère ; c'était là demeure d'un naturaliste, et quel autre qu'un blanc eût pu songer à se livrer à des études d'histoire naturelle dans ces contrées ?

Dans une pareille situation, elle était par elle-même un fait extraordinaire, une étrangeté. Il n'existait aucune autre habitation d'homme blanc à cinquante milles à la ronde plus proche que celle d'Asuncion. Et tout le territoire entre elle et la ville, ainsi qu'à dix fois cette distance vers le nord, le sud et l'ouest, n'était traversé que par les maîtres primitifs

du sol, les sauvages Indiens Chaco qui avaient juré haine à mort aux Visages-Pâles depuis le jour où la quille de leurs canots avait sillonné pour la première fois les eaux du Parana.

S'il reste encore quelques doutes au sujet des habitants de cette demeure solitaire, ils s'évanouiront à la vue des trois personnes qui en sortent et prennent place sous la véranda. L'une d'elles est une femme; son aspect, sa tournure sont d'une personne distinguée. Son âge ne dépasse pas la trentaine. Bien que son teint ait la nuance olivâtre de la race hispano-mauresque, son sang est évidemment celui de la pure race caucasienne. Elle a été et est encore une très belle personne. Son attitude, l'expression de ses grands yeux à demi baissés prouvent qu'elle a connu les pensées graves et l'inquiétude. Ce dernier sentiment semble surtout exister aujourd'hui en elle, son front est chargé de nuages; elle s'avance jusqu'à la balustrade de la véranda et s'y tient immobile. Son regard interroge avec une poignante fixité la plaine qui s'étend bien au delà des limites de l'habitation.

Les deux autres habitants sont des adolescents, tous deux presque du même âge. L'un a quinze ans, l'autre a dépassé seize ans. Leur taille et leur complexion sont légèrement différentes. Le plus jeune est plus mince, son teint serait d'une blancheur parfaite si le soleil ne l'avait hâlé; ses cheveux de couleur claire tombent en boucles sur ses joues et les traits de son visage font voir qu'il descend d'une race septentrionale.

Quant à l'autre, bien qu'il soit un peu plus grand de taille, il semble plus robuste : tout dit en lui qu'il est plein de force, d'activité et de vigueur. Son teint est presque aussi foncé que celui d'un Indien, et ses épais cheveux noirs, lorsqu'ils sont frappés par les rayons du soleil, offrent un chatoiement semblable à celui de l'aile d'un corbeau. Cependant il est de sang blanc, de ce sang dont se prétendent issus la plupart des Américains Espagnols, ce qui est plus que douteux pour les Paraguayens. Le jeune homme est un Paraguayen; sa tante, la belle et charmante femme que nous venons de voir s'appuyer sur la balustrade de la véranda, est une Paraguayenne. Tout dans son allure montre qu'elle est la maîtresse du logis.

L'adolescent aux cheveux châtain doré lui donne le titre de mère, et cela semblerait étrange à cause de son teint, mais l'explication deviendrait facile si on pouvait le voir à côté de son père, malheureusement absent pour le moment. C'est l'absence de son mari, c'est celle aussi d'une autre personne également chère, qui amènent le nuage que nous avons noté sur le front de la jeune femme.

« *Ay de mi!* murmura-t-elle, le regard toujours fixé sur la plaine, qui peut les retarder?

— Ne soyez donc pas si inquiète, ma chère mère, mon père peut avoir fait quelque rencontre heureuse qui lui a fait oublier le temps; un oiseau rare, une plante curieuse, quelque gibier nouveau peut l'avoir retardé ou entraîné sans qu'il s'en doutât, plus loin qu'il ne comptait. »

Le brave garçon essayait évidemment par ces paroles de rassurer sa mère.

« Non, mon Ludwig, répondit-elle, non, ce n'est rien de tout cela, car votre père n'était pas seul, Francesca l'accompagnait. Vous savez que votre jeune sœur n'est pas habituée à de grandes excursions, et il ne se serait pas hasardé à aller au loin avec elle. Je ne puis supposer aucune bonne raison à cette absence prolongée, et le moins que j'en puisse craindre, c'est qu'ils ne se soient égarés dans le Chaco.

— C'est possible, maman ; mais maintenant Gaspardo est parti à leur recherche. Il connaît chaque pouce du pays dans un rayon de cinquante milles autour de nous. Dans toute l'Amérique du Sud, personne ne sait suivre une piste mieux que lui ; s'ils se sont égarés, il les aura bientôt retrouvés et ramenés. Ayez confiance dans le gaucho.

— Ah! s'ils sont égarés. *Madre de Dios!* C'en est fait d'eux. C'est la pire des suppositions, s'écria la pauvre mère.

— Comment, *tia?* demanda le neveu, qui, bien que n'ayant pas jusqu'à présent prononcé une seule parole, était évidemment tout aussi inquiet que les deux autres interlocuteurs.

— Oui! comment cela, maman? s'écria en même temps le fils. Nous nous sommes égarés vingt fois avec mon père sans qu'il nous soit arrivé malheur.

— Vous oubliez, mes enfants, que nos protecteurs ne sont plus dans le voisinage, que Naraguana et sa tribu ont quitté leur dernière *tolderia*[7] et se sont enfoncés dans l'intérieur. Votre père ignore lui-même où ils sont allés.

— C'est vrai, dit le jeune homme aux cheveux noirs. J'ai entendu mon oncle en parler à Gaspardo, et le gaucho n'a pu le renseigner. Il pensait qu'ils s'étaient établis un peu plus

haut en remontant la rivière, dans une ancienne tolderia.

— Mais ceci n'a pas d'importance, maman. Près de mon père et avec le concours du gaucho, que peut-il arriver de mal à Francesca? » dit Ludwig.

Ludwig prononça ces mots, mais sans y ajouter foi lui-même. Aussi bien que sa mère, il savait que la tribu de Naraguana, les *Tovas*, qui, par exception, était l'amie des habitants de l'*estancia*, ne parcourait pas seule cette partie du Chaco.

Les autres tribus, les *Mbayas*, les *Guaycurus* et les *Anguites* la parcouraient aussi, et celles-ci étaient les ennemies mortelles de tous les hommes à peau blanche.

Il ne parlait donc que pour rassurer sa mère, mais ses paroles furent sans effet; le soleil se coucha vers l'ouest derrière l'immense plaine sans ramener celui qui était parti au moment de son lever, accompagné de sa fille unique, une belle enfant d'environ quatorze ans.

Comment s'expliquer, sinon par un malheur, que Gaspardo lui-même, envoyé à la recherche des absents, ne fût pas non plus et déjà de retour?

« Madre de Dios! répétait sans cesse la malheureuse épouse et l'infortunée mère, quelle peut être la cause d'un tel retard? »

Et, après le lever de la lune et pendant toute la nuit, agenouillée devant une image de la Vierge, elle lui adressait cette ardente prière : « Sainte mère de Dieu, rendez-moi ma fille, rendez-moi mon mari! » Tant que dura cette nuit sans fin, personne ne dormit dans la demeure du naturaliste, sauf peut-être les *péons*, quelques Indiens Guanos [8] qui prêtaient leurs services à l'*estancia*.

Mais la mère ne ferma pas les yeux, et les deux jeunes gens, l'oreille au guet, le cœur battant au moindre bruit, restèrent debout, n'osant se communiquer leurs mutuelles angoisses. De leurs lèvres s'échappaient de loin en loin quelques mots : « Mon père! ma sœur! disait le fils. — Mon oncle! ma cousine! » disait Cypriano.

Le soleil du matin se leva rouge et brûlant sur la verdoyante pampa. Il s'élevait dans l'est, au-dessus des montagnes du Paraguay.

L'épouse inquiète y pensa sans doute; c'était de ce côté qu'était venue la tempête qui les avait balayés, elle et son mari, dans le Chaco et les avait obligés à chercher un asile sous la protection des sauvages. Mais ses yeux se tournèrent bientôt vers l'ouest; c'était la direction suivie au départ par ses bien-aimés, et c'est de là qu'elle devait les apercevoir à leur retour.

Lorsque les rayons d'or brillèrent entre les branches du grand arbre ombu [9] dont le feuillage couvrait l'édifice, on voyait encore trois personnes sous la véranda, les mêmes que la veille au soir, la mère, le fils et le neveu. Tous se tenaient le visage tourné vers l'ouest et leurs regards interrogeaient anxieusement la plaine. Tous étaient sous l'empire d'un douloureux pressentiment, et Ludwig lui-même, jusqu'alors si confiant, du moins en apparence, ne pouvait plus trouver de paroles d'encouragement pour sa mère. Chacun songeait en silence à l'absence si prolongée, et, par suite, si inquiétante de ce père et de cette sœur qui eussent dû être revenus depuis la veille. Chacun se disait que Gaspardo, depuis longtemps déjà, aurait dû rapporter au galop des nouvelles. Chacun pensait aux dangers qu'avait pu faire courir aux deux êtres aimés la rencontre des Indiens hostiles. Chacun enfin se représentait les mille autres périls particuliers au Chaco qui pouvaient expliquer le retard des voyageurs.

Une heure se passa encore; le soleil, dans sa course ascendante au milieu des cieux, illuminait la plaine jusqu'aux limites les plus éloignées que l'œil pût atteindre. Personne n'apparaissait. Parfois une autruche passait à travers les hautes herbes, parfois un daim bondissait hors de sa couche à l'approche sans doute d'un jaguar moucheté, mais on ne distinguait aucune forme pouvant avoir l'apparence d'un être humain, rien qui pût ressembler à un cavalier.

Dans l'esprit des trois spectateurs, ce n'était déjà plus l'anxiété du doute auquel se mêle toujours quelque secret espoir, il ne restait plus qu'une agonie presque impossible à supporter. Cypriano n'y tenait plus. Son imagination plus vive lui montrait son oncle et sa cousine déchirés en lambeaux, mourants, morts peut-être.

« Je ne puis pas rester ici davantage, s'écria-t-il, je ne suis bon à rien; laissez-moi partir, ma tante, Ludwig veillera sur vous. Il vaudrait un homme pour vous défendre. Qui sait si je n'arriverai pas à propos pour ceux que nous attendons? Fiez-vous à moi et ne craignez rien pour moi, je vous en supplie. »



« Ne soyez donc pas si inquiète, ma chère mère... » (Page 6.)

Ni Ludwig, ni sa mère ne firent d'opposition au généreux désir de Cypriano.

« Pars, mon enfant, lui dit sa tante, et que Dieu veille sur chacun de tes pas.

— Oui, pars, lui dit Ludwig à l'oreille, et combien je voudrais partir avec toi! mais je n'ose abandonner ma mère dans cette maison que rien ne protège.

— Elle ne te laisserait pas partir, » lui répondit Cypriano en se jetant dans ses bras.



L'infortunée señora tomba évanouie. (Page 10.)

CHAPITRE III

LE RETOUR DU MARI

Où Gaspardo avait échoué, un autre pouvait avoir plus de succès, et Cypriano connaissait à fond la contrée environnante.

Le jeune homme quitta rapidement la véranda.

Dix minutes après, on pouvait le voir, monté sur un petit mais vigoureux cheval, galoper à travers la plaine comme si sa vie dépendait du succès immédiat de sa tentative.

Ceux qu'il avait laissés derrière lui suivaient encore silencieusement du cœur et du regard la direction qu'il avait prise, que déjà il avait disparu à son tour.

Toute la journée ils demeurèrent sous la véranda, et prirent à peine le temps de faire leur repas de midi. Ils ne mangèrent que pour garder des forces, dont ils se disaient qu'ils pouvaient avoir besoin. Le soleil descendit

encore une fois sur la contrée, rien n'apparut dans la plaine, aucune forme ne détacha sa silhouette sur les nuages rouges qui bordaient l'horizon.

La lune brilla au ciel et ils attendaient toujours !

Enfin ! enfin ! leur attente sembla devoir être récompensée ; sous la bande argentée que traçait l'astre de la nuit à la surface de la pampa on vit s'approcher trois formes sombres, on aperçut trois chevaux dont chacun portait un cavalier ; deux étaient de grande taille, le troisième était plus petit.

Un cri de joie sortit des lèvres de Ludwig. « Les voilà ! » s'écria-t-il. Puis, s'arrêtant soudainement : « C'est étrange, ajouta-t-il, ils ne sont que trois : sans doute mon père, Gaspardo et Francesca. Cypriano les aura manqués et il les cherche encore. »

Cette conjecture semblait raisonnable et cependant elle ne répondait pas à l'inquiétude de la mère. Un douloureux pressentiment, une crainte poignante s'étaient, en dépit des apparences, emparés de son cœur et paralysaient le cri joyeux qui avait failli tout d'abord s'échapper de ses lèvres.

Sans rien répondre, elle restait immobile comme une statue, les yeux fixés sur les trois ombres qui s'approchaient.

Comme elles marchaient lentement ! Enfin les trois voyageurs arrivèrent tout près de l'enclos. Avant qu'ils eussent atteint la porte, la mère et son fils, d'un mouvement subit, s'étaient portés à leur rencontre.

La lumière de la lune permit à la première de reconnaître le manteau de son mari et le costume pittoresque du gaucho. Mais comment cela se faisait-il ? le troisième voyageur portait, lui aussi, des vêtements d'homme : c'était Cypriano !

Elle poussa un cri déchirant.

« Où est Francesca ? »

Personne ne répondit, ni son mari, ni Gaspardo, ni le jeune homme. Tous trois ils s'étaient arrêtés, muets et comme pétrifiés sur leurs montures.

« Où est ma fille ? reprit-elle ; pourquoi mon mari ne me parle-t-il pas ? Cypriano, pourquoi gardez-vous le silence ?

— Oh Dieu ! fit Gaspardo en gémissant, c'est trop, trop terrible ! *Señora ! señora !*

— *Señora* ! malheureux, n'avez-vous que cela à me dire ? L'entendez-vous, mon cher mari ? qu'y a-t-il, *querido ?* Pourquoi baissez-vous ainsi la tête ? Est-ce le moment de dormir ? Un père doit-il dormir qui revient vers sa femme sans lui ramener sa fille qu'elle avait remise à sa garde ? »

En disant ces mots elle s'avança d'un mouvement violent vers le cavalier qui portait les vêtements de son époux.

En mettant sa main sur le bras qui pendait inerte près de l'arçon de la selle — le pâle visage de son mari lui apparut sous les rayons mystérieux de la lune. L'infortunée señora n'eut besoin de personne pour lui faire connaître pourquoi les yeux de son époux étaient fermés. Son mari dormait du sommeil de la mort !

Elle poussa un cri qui aurait ranimé un mort, si un mort pouvait être ranimé, et elle tomba évanouie sur le sol.

Parmi mes jeunes lecteurs, il en est peu sans doute qui n'aient entendu parler de « Francia le Dictateur[10], » c'est un nom historique, c'est le nom d'un homme qui pendant plus d'un quart de siècle a régi avec une verge de fer le beau pays du Paraguay.

Ces noms de Paraguay et de Francia en rappellent un autre qui résume en lui toutes les vertus et tous les mérites compatibles à l'humanité, celui d'Amédée de Bonpland[11].

J'espère que peu d'entre mes lecteurs auront besoin qu'on leur dise qui était Amédée de Bonpland, ou plutôt Aimé Bonpland, nom qu'on lui donnait souvent et qui convenait mieux à cet excellent homme.

Chacun le connaît comme l'ami et le compagnon de voyage de Humboldt, comme l'auxiliaire de cet homme illustre dans ses recherches scientifiques si étendues et si exactes, comme le patient investigateur qui recueillit une grande part de cette savante moisson, comme l'homme dont la modestie sans égale a laissé souvent attribuer le mérite de ses propres découvertes à son compagnon, beaucoup plus amoureux de la gloire qu'il ne l'était lui-même. Pour moi, aucun nom ne sonne plus doucement à mes oreilles que celui d'Amédée de Bonpland.

Je n'ai pas l'intention d'écrire sa biographie ; ses ossements dorment aujourd'hui presque obscurément sur les rives du Parana, au milieu des scènes qu'il aimait tant. Mais l'histoire impartiale l'associera toujours à la réputation, aux honneurs qui ont été amoncelés sur la tête de Humboldt.

Il s'était retiré du monde et avait fixé sa

résidence sur les bords du Parana, non sur le territoire du Paraguay, mais sur celui de la confédération Argentine, sur l'autre rive du fleuve.

Là, dans sa modeste retraite, tout en poursuivant ses études d'histoire naturelle, il s'occupa plus particulièrement à cultiver l'herbe du Paraguay, la *yerba*, qui sert à composer le breuvage si connu sous le nom de *maté*[12].

Son caractère bien connu attira bientôt auprès de lui une colonie de paisibles Indiens Guaranis qui, se soumettant à sa douce autorité, l'aidèrent à installer une immense « Yerbale » ou plantation de thé. L'affaire allait devenir profitable et le savant se trouvait, sans l'avoir prévu, sur le grand chemin de la fortune.

Mais le récit de sa prospérité parvint aux oreilles de Gaspar Francia, dictateur du Paraguay. Cet homme, parmi d'autres théories despotiques, professait l'étrange doctrine que la culture de la « yerba » était un droit appartenant exclusivement à son pays, c'est-à-dire à lui-même !

Pendant une nuit obscure, quatre cents de ses soldats traversèrent le Parana, attaquèrent la plantation de Bonpland, massacrèrent une partie de ses « péons[13] » et emmenèrent le colon prisonnier au Paraguay.

Le gouvernement argentin, affaibli par ses dissensions intestines, se soumit à l'insulte. Bonpland, qui n'était qu'un Français et un étranger, resta pendant neuf longues années prisonnier au Paraguay. Ni un chargé d'affaires anglais, ni un commissaire envoyé par l'Institut de France, ne purent réussir à lui faire rendre la liberté.

Il est vrai qu'il ne fut d'abord prisonnier que sur parole et qu'on le laissait vivre sans le molester, parce que Francia lui-même tirait profit de ses admirables connaissances et de sa sagesse.

Mais, au lieu d'apaiser le tyran, les succès d'Amédée de Bonpland ne firent que hâter sa ruine. Le respect universel dont l'entouraient les Paraguayens excita l'envie du despote. Une nuit, il fut saisi à l'improviste, dépouillé de ce qu'il possédait, sauf des vêtements qu'il portait, et chassé du pays !

Il s'établit près de Corrientes, où hors de l'atteinte du tyran il recommença sans se décourager ses travaux d'agriculture. C'est là qu'auprès d'une femme née dans l'Amérique du Sud, et entouré de ses nombreux et heureux enfants, il termina, âgé de plus de quatre-vingts ans, sa vie utile et sans tache.

Si j'ai introduit ici cette légère esquisse, c'est parce que la vie d'Amédée de Bonpland ressemble sous quelques rapports à celle de Ludwig Halberger, dont nous écrivons l'histoire.

Ce nom d'Halberger semble indiquer une origine germanique. La vérité est que Ludwig Halberger était de race alsacienne et Pensylvanien de naissance, car il avait reçu le jour à Philadelphie.

Comme Bonpland, c'était un amant passionné de la nature ; comme le savant français, il était allé dans l'Amérique du Sud pour y trouver un champ plus vaste, ou tout au moins un pays plus neuf, où il pût se livrer à ses goûts pour les sciences naturelles.

Vers l'année 18.., il s'établit dans la capitale du Paraguay, qui devint alors le centre de ses études et de son activité. Asuncion étant comme sa base d'opérations, il se rendait souvent dans la contrée environnante, surtout dans le Gran Chaco. Il était assuré d'y trouver des espèces curieuses, tant du règne végétal que du règne animal, et non encore décrites, parce que là toute recherche était accompagnée d'un danger.

Ce danger était un attrait de plus pour lui. Avec le courage d'un lion, le simple naturaliste avait l'habitude d'explorer la solitude à une distance où pas un seul des cuarteleros[14] de Francia n'eût osé montrer le bout de son nez !

Tandis que le fils de la Pensylvanie était ainsi occupé à découvrir les secrets de la nature, le besoin d'aimer et de se constituer une famille naquit dans son cœur. Il se maria avec une jeune et belle Paraguayenne dont les qualités devaient être pour lui des gages de bonheur.

Pendant dix ans, ils vécurent heureux en effet ; un beau et charmant garçon et une fille d'une rare beauté, image de sa mère, vinrent après quelques années embellir de leurs jeux et de leur gai babil la demeure du chasseur naturaliste. Plus tard, la famille s'augmenta par la présence d'un jeune orphelin, Cypriano, qui appelait les enfants ses cousins.

L'habitation d'Halberger, située à environ un mille de la ville d'Asuncion, était fort belle. On y trouvait tout ce qui peut rendre la vie agréable, car le naturaliste avait com-

mencé à vivre dans l'Amérique du Sud avec autre chose que sa carnassière et son fusil. Il avait apporté des États-Unis les ressources suffisantes pour s'installer définitivement, et il gagnait largement sa vie au moyen de son filet à insectes et de son habileté comme taxidermiste. Il envoyait chaque année à Buenos-Ayres, pour être expédié aux États-Unis, tout un chargement d'échantillons dont le produit ajoutait à l'aisance de sa maison. Plus d'un musée, plus d'une collection particulière, lui sont redevables d'une portion de leurs plus précieux spécimens.

Le naturaliste était heureux de ses occupations au dehors et chez lui sa vie n'avait besoin d'aucune autre joie.

Mais à cette époque, comme si un mauvais génie eût jalousé cette innocente existence, un nuage sombre vint tout couvrir de son ombre.

La beauté remarquable de sa femme alors dans tout son éclat était devenue célèbre. Elle eut le malheur d'attirer les regards du dictateur. La réputation méritée de vertu de la jeune femme eût imposé le respect à tout autre, mais Francia était de ceux que rien n'arrête. Le naturaliste et sa femme comprirent bientôt que le repos de leur foyer domestique était en péril, et qu'il ne leur restait qu'un parti à prendre : abandonner le Paraguay. Mais la fuite n'était pas seulement difficile, elle semblait absolument impossible.

Une des lois du Paraguay défendait à tout étranger marié à une Paraguayenne de faire sortir sa femme du pays, sans une autorisation spéciale, toujours difficile à obtenir. Comme Francia était à lui seul tout le gouvernement, il ne faut pas s'étonner que Ludwig Halberger, désespérant d'obtenir cette permission, ne pensât même pas à la demander.

Devant cette inextricable difficulté, il songea à chercher un asile dans le Chaco, et ce fut là, en effet, qu'il se réfugia.

Pour tout autre que lui, une pareille entreprise eût été une folie, car c'eût été fuir Charybde pour se jeter dans les bras de Scylla. En effet, la vie de tout homme blanc trouvé sur le territoire des sauvages du Chaco devait être à l'avance considérée comme perdue.

Mais le naturaliste avait des raisons pour penser autrement. Entre les sauvages et le peuple du Paraguay, il y avait eu des intervalles de paix — *tiempos de paz* — pendant lesquels les Indiens qui trafiquaient des peaux et des autres produits de leur chasse avaient l'habitude de venir sans crainte se promener et faire leurs échanges dans les rues d'Asuncion.

Dans l'une de ces occasions, le chef des belliqueux Tovas, après avoir absorbé du guarapé[15], dont il ne soupçonnait pas les effets stupéfiants, s'était enivré très innocemment. Séparé de ses compatriotes, il avait été entouré par une bande de jeunes Paraguayens qui s'amusaient à ses dépens. Ce chef était cité par ses vertus : en voyant cet estimable vieillard ainsi bafoué, Halberger, saisi de pitié, l'arracha du milieu de ses bourreaux et l'amena dans sa propre demeure.

Les sauvages, s'ils savent haïr, savent aussi aimer; le fier vieillard, touché du service qui lui avait été rendu, avait juré une éternelle amitié à son protecteur et en même temps lui avait donné la liberté du « Chaco. »

Au jour du danger, Halberger se rappela l'invitation. Pendant la nuit, accompagné de sa femme et de ses enfants, prenant avec lui ses *péons* et tout le bagage qu'il pouvait emporter avec sûreté, il traversa le Parana et pénétra dans le Pilcomayo sur les bords duquel il espérait trouver la *tolderia* du chef Tovas.

En remontant le fleuve, il n'eut pas besoin de toucher à un aviron : ses vieux serviteurs *Guanos* ramaient, tandis que, assis à l'arrière, son fidèle Gaspardo, qui avait été son compagnon dans mainte excursion scientifique, gouvernait la *periagua*. Si le canot eût été un quadrupède appartenant à la race chevaline, Gaspardo l'aurait peut-être mieux dirigé, car c'était un gaucho dans toute la force du terme. Mais ce n'était pas cependant la première fois qu'il avait eu à lutter contre le courant rapide du Pilcomayo, et pour cette raison la direction de l'embarcation lui avait été confiée.

Le voyage s'accomplit heureusement. Le naturaliste parvint à atteindre le village des Indiens Tovas et installa sa nouvelle demeure dans le voisinage. Il bâtit une jolie maison sur la rive septentrionale du fleuve et fut bientôt propriétaire d'une riche *estancia* où il pouvait se considérer comme à l'abri des poursuites des *cuarteleros* de Francia.

C'est là que, pendant cinq ans, il mena une vie d'un bonheur presque sans mélange : tout entier à ses études favorites, comme autrefois Aimé de Bonpland, il vivait calme et heureux, entouré de sa charmante et dévouée compagne,

de ses chers enfants, des serviteurs fidèles qui avaient suivi sa fortune. Parmi ces derniers figurait en première ligne le bon Gaspardo, son aide intelligent pendant ses recherches et le constant compagnon de ses excursions.

On l'a compris, le cavalier qui revenait froid et inanimé sur sa selle était Ludwig Halberger; c'était lui que Gaspardo ramenait à sa femme et à son fils désespérés.

CHAPITRE IV

UNE MAISON DE DEUIL

Il se passa un certain temps avant que la malheureuse femme sortit de son évanouissement.

Quand elle reprit connaissance, elle aperçut un affreux spectacle : le corps de son mari était étendu sur un lit; son beau visage avait le calme et la sérénité de la mort, mais le drap qui recouvrait sa poitrine était rougi par le sang jailli de la blessure que lui avait faite le coup de lance qui lui avait ôté la vie.

Gaspardo, aidé des serviteurs, avait défait les liens qui attachaient à la selle le corps raidi et l'avait porté dans l'intérieur de la maison.

Le gaucho fit alors à la señora le récit de sa mission, mais ce récit n'ajouta pas beaucoup à ses angoisses. Le spectacle horrible qu'elle avait devant les yeux avait tout brisé en elle, elle écoutait comme une personne dont rien ne peut accroître la douleur.

Gaspardo avait rapidement trouvé la piste des absents, il l'avait suivie jusqu'à un bouquet d'algarrobas qui s'élevait sur la berge du fleuve. Là il avait rencontré avec horreur le cadavre de son maître, traîtreusement assassiné. Son cheval, qui, pour une raison quelconque, avait échappé à la cupidité des meurtriers, se tenait auprès du corps de son maître, comme s'il eût espéré le voir se dresser sur ses pieds et remonter en selle!

Près du cadavre, était aussi un bouquet de magnifiques fleurs. Gaspardo vit sur un arbre voisin la branche dépouillée d'où elles avaient été cueillies, et cet indice lui avait prouvé que le naturaliste était engagé dans ses occupations favorites au moment où il avait reçu le coup mortel!

Aucun autre signe ne marquait l'endroit, sauf les traces du cheval d'Halberger et celles de l'animal plus petit monté par sa fille.

Cependant, en suivant ces dernières, Gaspardo rencontra bientôt d'autres empreintes qui indiquaient qu'une troupe de cavaliers avait dû faire halte près du bois.

Cachés par les algarrobas, les assassins avaient sans doute suivi à pied leur victime, ils s'étaient précipités sur elle et l'avaient certainement frappée à l'improviste avant même qu'elle eût pu soupçonner leur présence. Telle était du moins l'opinion du gaucho.

« Et mon enfant? s'écria l'infortunée mère en interrompant ces tristes détails. Francesca est-elle morte, elle aussi?

— Non, non, señora! répliqua aussitôt Gaspardo. Je suis persuadé que ce cher ange est encore vivant. *Santissima!* Les sauvages du Chaco eux-mêmes n'auraient pas eu le cœur de la mettre à mort. S'ils l'avaient tuée, il y en aurait quelque trace, et je suis sûr de n'en avoir vu aucune; pas un lambeau de vêtement, pas une seule marque de lutte n'a pu être découverte par moi. Vous voyez par ce qui est arrivé pour le père qu'ils n'auraient pas pris la peine d'emporter le cadavre de la fille. Non, señora, elle ne peut être que vivante.

— Je l'aimerai mieux... morte! » s'écria tout à coup la mère infortunée.

En prononçant ce mot, le visage de la pauvre mère refléta l'expression des terreurs affreuses

qui l'avaient envahie à l'idée de la captivité de sa fille.

« Oh! mère, ne dites pas cela, cria Ludwig en jetant ses bras autour du cou de la señora, Il n'existe pas au monde d'être assez misérable pour faire du mal à une créature aussi innocente que ma sœur Francesca! Nous irons à sa recherche, nous remuerons ciel et terre, ma mère, et nous la retrouverons! »

Cypriano s'approcha de sa tante, et pliant le genou devant elle : « C'est moi seul que ce soin regarde, lui dit-il. Je jure, ma tante bien-aimée, de ramener ici l'ange qui nous a été ravi. J'accomplirai cette tâche ou j'y périrai! »

Et se tournant vers son cousin : « Ami, lui dit-il, ton devoir à toi est de ne pas quitter ta mère.

— Mais, répliqua Ludwig les larmes aux yeux, mon devoir est aussi d'aller au secours de ma sœur. Que faire, mon Dieu?

— Te fier à moi et à Gaspardo. Gaspardo, tu le connais! Nous la délivrerons avec l'aide de Dieu et nous la ramènerons, je te le jure à toi aussi. »

Le ton ferme et vibrant de la voix du jeune Paraguayen qui contrastait avec la gravité de son attitude, montrait assez qu'il ne reculerait devant rien pour accomplir son serment.

Quand les premières violences de cette douleur eurent fait place à un état plus calme, Gaspardo parvint à entraîner la malheureuse femme loin du corps de son mari. Elle alla pleurer dans une chambre écartée, suivie seulement par une Indienne, une jeune fille dévouée, qui avait accompagné ses maîtres au moment où ils avaient fui le territoire du dictateur.

Pendant ce temps, le gaucho, aidé par les *péons* indiens et toujours fidèle à la mémoire de son maître, disposa ses restes d'une manière convenable pour les ensevelir, tandis que le fils maintenant orphelin et son cousin Cypriano discutaient ensemble les meilleurs moyens à employer pour assurer le succès de l'entreprise qu'on allait tenter.

Malgré toute leur douleur, ils ne pouvaient s'empêcher de penser à Francesca; l'horreur qui les avaient saisis l'un et l'autre à la vue du corps inanimé d'Halberger, de leur père, de leur meilleur ami, loin de les plonger dans le désespoir, n'avait eu pour effet que de surexciter leur énergie.

Ils n'étaient que des enfants. Ils avaient vécu au milieu des tendresses de leurs parents, mais la pensée des devoirs qui leur restaient à accomplir, des luttes qu'ils allaient avoir à soutenir, des difficultés qu'ils rencontreraient sur leur route, les avait en un instant grandis et transformés.

La douleur et la nécessité avaient fait d'eux subitement des hommes aussi capables de penser que d'agir; l'un et l'autre étaient prêts à marcher en avant et à sacrifier leur vie pour accomplir la tâche sacrée qui leur incombait.

Après avoir préparé son œuvre funèbre, Gaspardo vint les retrouver, et à eux trois ils tinrent une sorte de conseil. Ils examinèrent et discutèrent toutes les circonstances qui avaient amené et entouré le meurtre d'Halberger.

Le crime avait été accompli par des Indiens. Le gaucho n'avait aucun doute touchant ce fait qu'il avait pu lire écrit sur le terrain parcouru par les empreintes des chevaux. Cependant l'idée leur vint aussi qu'il n'était pas impossible que les soldats du dictateur l'eussent exécuté. En effet, bien qu'éloignés de la présence du despote, le naturaliste et sa famille ne s'étaient jamais sentis hors de la portée des entreprises de cet homme redoutable. La migration du chef Tovas les avait d'ailleurs en quelque sorte laissés sans protection. Francia pouvait en avoir été instruit et avoir envoyé une troupe de ses cuarteleros pour assouvir cette lâche vengeance.

Cependant, sans nier que le dictateur fût bien capable de cette cruauté, Gaspardo ne la lui attribuait pas. Si les traces des chevaux eussent appartenu à des cuarteleros, leurs bêtes ou au moins quelques-unes d'entre elles enssent été ferrées. Il avait suivi leurs traces pendant une distance considérable, jusqu'au moment où il avait reconnu l'impossibilité de pousser plus loin; il les avait examinées avec le plus grand soin, et il n'avait pas trouvé, à l'exception d'une seule dont la vue le fit tressaillir, les empreintes de fers qu'eussent laissées les cavaliers de Francia. Il était donc sûr que les assassins étaient Indiens et que Francesca avait été emportée par eux vivante L'unique empreinte de fers qu'il eût découverte était évidemment celle du poney sur lequel était partie Francesca.

Quels Indiens avaient commis le crime? Ils ne connaissaient que les Tovas, mais il en existait d'autres. Ce ne pouvait pas être des Tovas, dont le vieux et vénérable chef avait été souvent leur hôte et toujours leur protecteur. Une

amitié si longue et si éprouvée ne pouvait aboutir à une catastrophe si terrible et si soudaine.

Gaspardo ne le pensait pas, et Ludwig rejeta cette supposition.

Chose étrange, Cypriano fut d'un avis contraire.

Lorsqu'on lui demanda ses raisons, il les donna. Elles venaient plutôt de son cœur que de sa tête, et cependant elles étaient pour lui pleines de probabilité.

Il rappela que le chef des Tovas avait un fils, un jeune homme un peu plus âgé que lui-même. Ludwig et Gaspardo s'en souvenaient aussi. Cypriano avait observé un fait qui avait échappé à l'observation de son cousin et du gaucho : les yeux du jeune Indien s'étaient arrêtés souvent avec admiration sur les traits charmants de Francesca!

L'affection de Cypriano pour sa cousine contenait une certaine somme de jalousie qui ne s'expliquait pas, mais qui lui donnait une clairvoyance qui pouvait manquer à un frère.

Si muettes, si respectueuses qu'elles fussent, les attentions du jeune Indien pour sa cousine, que Cypriano chérissait, loin de plaire à celui-ci, lui avaient donc été particulièrement désagréables — et, pour tout dire, elles lui avaient laissé un souvenir qui dominait tout en ce moment.

Le père du jeune Indien était l'ami d'Halberger, mais le fils n'avait pas les mêmes raisons que le père pour que cette amitié lui fût sacrée. — C'était une nature sombre et violente d'ailleurs. Cypriano élevé à côté de Francesca, s'était, sans se l'avouer à lui-même, sans en rien dire en tout cas, complu à rêver que, le temps aidant, la gentille compagne de ses jeux pourrait devenir celle de sa vie entière.

Pourquoi le jeune Indien n'aurait-il pas pensé comme lui? Était-il dès lors déraisonnable d'imaginer que le projet lui fût venu de ravir Francesca, dans un âge encore assez tendre pour qu'elle pût oublier au milieu des habitants de la tribu, les habitudes de la vie civilisée?

L'affaire prenait un aspect nouveau qui changea le ton de la discussion. Ni Ludwig ni Gaspardo n'étaient en mesure de nier qu'il n'y eût quelque raison dans ce que disait Cypriano. Tous deux furent amenés par là à trouver que ses conjectures pouvaient être fondées.

Quoi qu'il en fût, il n'y avait qu'une seule ligne de conduite à adopter. Il fallait aller chercher les Tovas dans la nouvelle localité qu'ils habitaient. Si la tribu tout entière ou seulement une portion s'était rendue coupable du double crime, le chef Naraguana ne manquerait pas d'en faire justice, même sur son propre fils, Gaspardo en était convaincu.

Si les Indiens d'une autre tribu avaient commis l'assassinat et l'enlèvement, Naraguana aiderait ses amis à venger le meurtre et à faire rendre la liberté à la jeune fille.

Si la malheureuse famille d'Halberger eût vécu sur la frontière de l'Arkansas ou du Texas, la première pensée du gaucho et des deux jeunes garçons aurait été de rassembler autour d'elle une troupe de hardis trappeurs, ses plus proches voisins, et de poursuivre immédiatement les sauvages. Mais au Chaco, les plus proches voisins de la famille d'Halberger étaient à Asuncion, et ceux-là, même en leur supposant le courage, la hardiesse et la volonté de venir à leur secours, ne l'eussent pas osé dans la crainte d'encourir la colère du dictateur.

Aucun d'eux ne songea donc à réclamer de secours du Paraguay. Ils n'avaient d'espérance qu'en eux-mêmes et dans l'amitié du chef Tovas. Il fut décidé qu'on partirait à la recherche de la jeune fille.

Cypriano lutta en vain contre la décision qu'avait prise Ludwig de faire partie de l'expédition.

« Il a raison, avait dit sa mère. Je n'ai besoin de rien tant que vous ne m'aurez pas ramené Francesca. Nos serviteurs suffiront à la garde de la maison, et d'ailleurs... qu'importe ce qui peut m'arriver. »

Sur ce mot, Ludwig avait failli renoncer à sa résolution.

« Je veux que tu partes, » avait répété sa mère.

Une autre nuit se passa sans sommeil dans la demeure du naturaliste — son dernier propriétaire seul y reposa sans rêve et sans inquiétude.

Les premiers rayons du soleil du matin brillèrent sur le sol humide encore d'une tombe nouvellement creusée; avant que la terre se séchât, on put voir trois cavaliers harnachés et approvisionnés pour un long voyage, s'éloigner de l'*estancia* solitaire, tandis qu'une femme en vêtements de deuil s'agenouillait sous la véranda et envoyait au ciel ses plus ferventes prières pour le succès de l'expédition.



Le cheval se tenait auprès du corps de son maître. (Page 13.)

CHAPITRE V

LE CORTÈGE D'UNE PRISONNIÈRE

Retournons sur nos pas. Pendant que le corps inanimé de Ludwig Halberger gisait encore, seul et silencieux, à l'ombre des algarrobas, nous verrons à peu de distance une troupe de cavaliers se diriger à travers la pampa et fuir, à n'en pas douter, le théâtre de l'assassinat.

Leur costume et la couleur de leur peau les faisaient reconnaître pour des Indiens, cependant l'un d'eux se distinguait des autres par ses vêtements et son teint; c'était un homme blanc et appartenant à la race castillane. Tous les autres cavaliers étaient des jeunes gens dont pas un ne dépassait l'âge de vingt ans; chacun portait à la main une javeline et des bolas [16], pendues sur l'épaule ou accrochées à l'arçon de la selle.

Tous étaient montés sur de petits chevaux



Il y avait là, en tout, une vingtaine d'hommes. (Page 17.)

nerveux à longue crinière et à longue queue. Deux d'entre eux avaient pour selle un *recado* [17], le reste n'avait pour en remplir l'office qu'un morceau de peau de bœuf ou la peau du cerf des pampas. Dans tout le cortège on n'aurait pas trouvé un étrier ou un éperon; pour bride, une courroie de cuir cru, nouée autour de la mâchoire inférieure du cheval, permettait à ces cavaliers de guider leurs montures avec autant d'adresse qu'au moyen d'un mors mameluc [18].

Il y avait là, en tout, une vingtaine d'hommes sur lesquels dix-neuf étaient vêtus de la même façon, bien que la matière de leurs vêtements fût différente. C'était le plus simple des costumes. Leurs corps étaient couverts de la poitrine jusqu'à la moitié de la cuisse par un court vêtement ressemblant au sarreau des Indiens du nord; il n'était pas tissé, c'était simplement la peau d'une bête sauvage. Pour les uns c'était la robe rouge du puma, chez d'autres la fourrure mouchetée du jaguar et du yaguarundi, ou celle du chat gris des pampas, du loup *aguara*, de la *mutria* ou loutre, ou bien encore la sombre peau du grand mangeur de fourmis [19]. On voyait sur eux la dépouille de presque toutes les espèces connues des quadrupèdes du Chaco.

Les sauvages différaient des Peaux-Rouge du nord en ce qu'ils ne portaient ni pantalons ni mocassins. La douceur de leur climat les dispensait de se couvrir de ces vêtements. Les

Indiens du Chaco n'ont même pas besoin de protéger leurs pieds, car il est rare qu'ils foulent le sol. Leur véritable demeure est sur le dos de leurs chevaux.

De chaque côté de leurs selles, leurs jambes nues pendaient, unies comme du bronze moulé et sculptées comme par le ciseau de Praxitèle; la portion supérieure de leurs corps était également nue, mais, contrairement à l'usage de leurs frères du nord, ces Indiens n'étaient ni tatoués ni peints. L'éclat d'une peau saine et d'une riche couleur foncée, quelques coquillages ou des bracelets de graines autour de leurs cous ou de leurs bras constituaient leurs seuls ornements.

Leur chevelure noire comme l'ébène, coupée carrément sur le front, croissait par derrière en toute liberté et couvrait leurs épaules de ses flots abondants; chez quelques-uns, elle retombait jusque sur la croupe du cheval!

Deux étaient habillés d'une manière différente des autres, les deux cavaliers montés sur des recados,

Le premier était un jeune Indien, évidemment le chef de la troupe. Il avait une sorte de ceinture autour des reins, mais par-dessus et flottant négligemment sur ses épaules, il portait un manteau de forme analogue à un *poncho*, bien différent toutefois du vêtement de laine des gauchos. C'était la *manta* en plumes des Indiens, faite d'une peau de daim préparée et admirablement ornée avec le plumage du *guacamaya*[20] et d'autres oiseaux aux ailes brillantes.

Sur sa tête, il portait un bonnet en forme de casque, fabriqué avec une peau de cheval tannée, d'une blancheur de neige et entouré d'une rangée de plumes de *rhéa*, plantées verticalement dans un cercle brillant. D'autres ornements placés sur son corps et autour de ses membres, et le harnachement de son cheval, le désignaient clairement comme le premier personnage de la troupe. Il n'avait avec lui que des jeunes gens, mais lui aussi était un jeune homme et bien certainement il n'était pas l'aîné de ses compagnons.

Le seul homme blanc qui se trouvait parmi ceux-ci et dont nous avons dit qu'il avait l'air d'un Castillan, offrait à l'œil un type véritablement remarquable. — Sur ses traits se lisait une expression de férocité mélangée de ruse qu'on retrouvait d'ailleurs sur la figure du jeune chef qui chevauchait à côté de lui.

Son vêtement était mi-partie celui d'un civilisé et celui d'un Indien, et on pouvait le prendre lui-même pour un gaucho fait prisonnier par les sauvages. Mais telle n'était pas évidemment la situation de cet homme, car il marchait à la place d'honneur, à la droite du chef. Tout au contraire, son air et ses actions racontaient une autre histoire, celle d'un scélérat qui, après avoir suivi une carrière de crimes dans les pays civilisés, avait cherché la protection des sauvages et était devenu traître à sa race et aux siens.

La longue lance qui dépassait de beaucoup ses épaules montrait sur sa pointe d'acier une teinte plus rouge que celle de la rouille. C'était la couleur vermeille du sang, séchée et brunie par les rayons du soleil, et toutefois encore assez fraîche pour dénoter que l'arme avait été récemment employée. C'était cette même lance qui avait percé la poitrine de Ludwig Halberger.

Si un doute s'était élevé à cet égard, il eût été bientôt dissipé par la présence d'une troisième personne qui s'avançait un peu en arrière et qui évidemment était gardée comme une captive. C'était une jeune fille à laquelle on eût pu donner quinze ans, bien qu'elle n'en eût que quatorze. Elle possédait déjà dans toute son attitude certaines grâces de la femme, ainsi que cela arrive fréquemment dans l'Amérique espagnole où l'adolescence commence plus tôt que dans nos froids climats : un visage d'un ovale délicat, une bouche mignonne ombrée déjà d'un léger duvet, des yeux ornés de longs cils avec de fins sourcils arqués, un teint olivâtre et ces formes élégantes dont les dames andalouses sont si fières : telle était Francesca Halberger, la fille du naturaliste.

L'impression suprême de tristesse répandue sur sa figure ne parvenait pas à en altérer la beauté. Il est du reste à remarquer que le regard d'une femme espagnole n'est jamais plus noble et plus fier que lorsqu'elle est en face d'un danger.

La prisonnière venait de voir son père traîtreusement frappé par la lance d'un assassin, son dernier cri : « ma fille! ma pauvre enfant! » retentissait encore à ses oreilles; avant même d'avoir pu se rendre compte du danger qu'elle courait, elle avait été saisie et mise hors d'état d'opposer la fuite à la violence par la horde de ses agresseurs et s'était sentie entraînée vers un but qu'elle ignorait. Elle montait encore le petit cheval sur lequel elle avait quitté sa demeure, mais un des cavaliers indiens s'était

emparé de la bride et ne lui permettait plus de le guider.

La cavalcade s'avançait lentement, elle n'avait pas besoin de se hâter, car une poursuite n'était pas à craindre. Ceux qui avaient commis cette cruelle action savaient bien qu'il n'y avait pour eux aucun danger de représailles qu'ils pussent sérieusement redouter.

De temps à autre, l'un des cavaliers de la troupe se dressait sur son cheval et examinait pendant un moment la plaine. Mais cette action ne provenait pas de la crainte d'une poursuite, c'était simplement la satisfaction d'une curiosité.

Cependant une sorte d'inquiétude existait au fond des cœurs de ces sauvages ou tout au moins chez leur chef, ainsi que le prouvait le dialogue échangé entre lui et l'homme blanc qui chevauchait à ses côtés. Il se bornait à quelques mots prononcés d'un ton de doute, et dans le regard de l'Indien on eût pu découvrir le regret de l'acte qui venait de s'accomplir.

Les réponses du farouche renégat qui non seulement l'avait conseillé, mais qui l'avait exécuté, semblaient avoir pour but de le rassurer. Fataliste comme tous les Indiens, le jeune chef se contenta de répondre aux dernières paroles du misérable qui raillait ses scrupules : « Ce qui est fait, est fait, » et il poursuivait sa route sans arrêter plus longtemps sa pensée sur le remords ou sur le repentir.

La conversation entre les deux sauvages qui formaient l'arrière-garde fera mieux comprendre le sujet de l'inquiétude du chef.

Ils venaient de parler, avec une admiration mêlée de pitié, de la beauté de leur captive et des liens d'amitié qui avaient existé entre leur vieux chef et Halberger.

« Nous pourrions bien avoir à regretter ce que nous avons fait, suggéra le plus sage des deux.

— Quel regret? demanda son compagnon. Le père du jeune chef n'est-il pas mort?

— Si Naraguana vivait encore, il n'aurait jamais permis cela.

— Naraguana ne vit plus.

— C'est vrai. Mais son fils Aguara n'est qu'un jeune homme encore comme nous-mêmes. Il n'a pas encore été élu chef de notre tribu. Les anciens peuvent être mécontents; quelques-uns d'entre eux, comme Naraguana, étaient les amis de celui qui a été tué. Qui sait si nous ne serons pas punis pour cette expédition?

— Ne crains rien, le parti de notre jeune chef est le plus puissant, et de plus ce *vaqueano*[21] là-bas, fit le sauvage en désignant le renégat, prendra toute l'affaire sur lui. Il a déclaré qu'il affirmerait que c'est une querelle qui le regarde seul. Il soutient que le Visage pâle qui ramassait des plantes a eu des torts envers lui. Qui sait si cela n'est pas vrai? Tu sais aussi bien que moi que le *vaqueano* possède une grande influence dans notre tribu; Aguara s'en tirera sain et sauf.

— Espérons-le, répliqua l'autre. Et si cette jolie créature doit un jour être notre reine, ce ne seront pas les guerriers de la tribu qui s'en plaindront, mais en revanche les jeunes filles Tovas ne seront pas contentes! »

La conversation fut interrompue par un cri venant de l'avant-garde : c'était un cri d'alarme, et un moment après, chaque Tovas, dressé sur son cheval, interrogeait d'un regard inquiet les confins de la plaine.

La jeune fille seule resta immobile sur sa selle; on sentait que dans sa pensée rien ne pouvait ajouter aux horreurs de sa situation; elle était indifférente à de nouveaux coups du sort.

La cavalcade parcourait alors un espace dépouillé d'arbres, l'une des quelques *traviesas* ou terrains stériles qu'on rencontre dans le Chaco. Cette stérilité ne provient pas de la mauvaise qualité du sol, mais du manque d'eau. Ces espaces sont pendant une partie de l'année inondés par les débordements des rivières voisines; mais, l'été venu, ils se dessèchent et se pulvérisent sous les rayons d'un soleil torride et montrant sur leur face un enduit d'un blanc grisâtre ressemblant à la gelée blanche et qui est le produit d'une efflorescence saline amenée par l'évaporation des eaux[22].

Les voyageurs étaient entrés dans ce désert pour éviter le détour causé par un crochet du fleuve. Quand retentit le cri d'alarme, ils se trouvaient à environ dix milles du cours d'eau et à peu près à la même distance du bois le plus proche. Ce cri avait été poussé par le renégat qui marchait en avant et qui aussitôt arrêta son cheval et se dressa sur ses étriers.

CHAPITRE VI

LA TORMENTA

Rien absolument n'apparaissait. Le soleil achevant sa carrière brillait dans un ciel sans nuage et projetait en noires silhouettes sur la plaine blanche les ombres des chevaux et des cavaliers. Aussi loin que pouvait porter la vue on n'apercevait aucun être vivant, pas même un oiseau traversant ce triste désert.

Mais, bien qu'aucun nuage ne se détachât sur la voûte bleue de l'atmosphère, on pouvait cependant, à force d'attention, découvrir une légère vapeur débordant l'horizon lointain, directement en face des cavaliers.

Elle était à peine perceptible, toutefois l'œil exercé du vaqueano l'avait remarquée et y avait lu l'approche d'un danger.

« Qu'est-ce donc? demanda le jeune chef en poussant son cheval auprès de celui du vaqueano.

— Caramba! ne le voyez-vous pas? repartit l'Espagnol en montrant l'horizon.

— Je vois un petit nuage; rien de plus.

— Rien de plus?

— Non. On dirait plutôt de la fumée, mais ce ne peut être cela; il n'y a pas un brin d'herbe à dix milles à la ronde dont on puisse faire du feu. Du reste, que pourrions-nous craindre ici, ne sommes-nous pas chez nous?

— Ce n'est ni de la fumée, ni du feu; c'est bien pis, c'est de la poussière.

— De la poussière! mais alors elle ne pourrait provenir que du galop d'une troupe de cavaliers?

— Nous n'avons rien à redouter de ce genre; des hommes? un ennemi? Allons donc! Aussi n'est-ce de rien de pareil qu'il s'agit. Si ce n'était que cela, nous pourrions nous mettre à l'abri d'une attaque en retournant vers les bois. Mais cette poussière n'est produite ni par des hommes ni par des chevaux. Si mes yeux ne me trompent pas, c'est la *tormenta*.

— La tormenta! répétèrent d'une seule voix tous les Indiens et d'un ton qui dénotait qu'ils ne connaissaient que trop bien le terrible phénomène.

— Oui! s'écria le vaqueano après avoir examiné le nuage encore pendant quelques secondes. C'est bien la tormenta et pas autre chose. Malédiction! »

Déjà l'ombre s'était sensiblement étendue le long de l'horizon et elle grandissait rapidement sur le fond bleu du ciel. Elle présentait une couleur d'un brun jaunâtre semblable à un mélange de vapeur et de fumée tel que celui qui provient des flammes à demi éteintes d'un incendie. Parfois des traits de lumière indiquaient qu'elle était sillonnée d'éclairs.

Cependant, à l'endroit où les sauvages s'étaient arrêtés, le soleil brillait encore avec sérénité, et l'air calme et tranquille n'était pas agité du moindre souffle.

Mais ce calme n'était pas sincère; il était accompagné d'une chaleur lourde et étouffante dont plusieurs d'entre les Indiens s'étaient plaints quelques instants auparavant. Ils venaient à peine de cesser de parler, chacun des hommes de la troupe avait à peine eu le temps de se rendre compte du péril qui les menaçait, et déjà, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, de violentes rafales d'un vent glacé avaient fondu sur eux avec une telle fureur, que quelques-uns des jeunes gens, perdant tout à coup l'équilibre, avaient roulé à terre, précipités par cette force invisible.

Bientôt, à la clarté radieuse du jour succéda, sans transition, une épaisse obscurité, comparable à celle de la nuit, et ils s'en trouvèrent comme enveloppés. Le nuage de poussière avait passé devant le disque du soleil, et l'avait complètement éclipsé.

Remis de ce premier assaut, quelques-uns

proposèrent de galoper en arrière pour aller chercher l'abri des arbres; mais il était trop tard pour penser à la fuite; avant qu'ils eussent accompli cette course de dix milles, la tourmente les eût atteints.

Le vaqueano le savait, et il proposa d'agir tout différemment.

« Descendez de vos chevaux, cria-t-il, et tenez-les entre vous et le vent. Couvrez vos têtes avec vos jergas[23]. Faites-le si vous ne voulez pas être aveuglés pour toujours. Vite, ou il ne serait plus temps! »

Les jeunes Indiens, connaissant l'expérience de leur compagnon au visage pâle, se hâtèrent d'obéir. En un instant, chacun d'eux, bien entortillé d'après les recommandations du guide, s'était caché derrière son cheval en s'efforçant de maintenir l'animal pour l'empêcher de perdre position.

Le chef lui-même s'était chargé de placer sa captive sous le vent et la dernière de tous. D'un geste vif, mais cependant respectueux, il l'avait enlevée de son cheval et couchée sur le sol, en lui disant dans son langage qu'elle comprenait : « Ne bougez pas, ne remuez pas, tournez votre visage contre la terre et ne craignez rien : ceci vous protégera. »

Tout en parlant, il avait ôté de dessus ses épaules son manteau de plumes; il en tourna l'extérieur en dedans et l'étendit sur la tête et les épaules de la jeune fille.

Francesca s'était soumise machinalement à la volonté de son ravisseur; mais elle n'avait pu réprimer un frémissement de dégoût en se sentant dans les bras du misérable qui avait laissé accomplir et peut-être ordonné le meurtre de son père.

Ces précautions étaient à peine prises que l'ouragan éclatait dans toute sa furie et culbutait ceux des chevaux qui avaient refusé de s'accroupir.

L'avis du vaqueano à ses hommes de couvrir leurs yeux n'était pas superflu. En effet, la tormenta ne soulève pas seulement de la poussière, elle roule dans les airs, elle emporte avec elle jusqu'à du gravier et des pierres.

En outre, cet embrun solide, mêlé de particules salines, est tellement subtil et pénétrant qu'il produit tout à la fois la cécité et la suffocation.

L'ouragan augmenta de violence pendant une heure; le vent rugissait aux oreilles des voyageurs et le sable leur déchirait la peau.

Parfois son souffle était tel qu'il était impossible aux gens de se maintenir à terre, même en s'y cramponnant avec les ongles; au-dessus et autour d'eux brillaient et s'entre-croisaient sans interruption les éclairs; l'atmosphère était en feu, et le tonnerre grondait, tantôt en détonations courtes et rapides, tantôt en décharges mêlées de hurlements prolongés.

Puis arrivèrent des torrents d'une pluie froide comme si elle eût traversé les sommets neigeux des Cordillères.

Au bout d'une autre demi-heure, le nuage sombre avait disparu, le vent s'était apaisé aussi rapidement qu'il s'était levé : la tormenta était passée!

Le soleil brilla bientôt dans un ciel de saphir, aussi serein que s'il n'avait jamais été intercepté par l'ouragan.

Les jeunes Tovas, dont les corps ruisselaient d'eau, et dont beaucoup d'entre eux étaient meurtris et ensanglantés, se relevèrent. Avec l'insouciance de leur race, ils furent bientôt debout, se secouant, s'étirant à qui mieux mieux, visitant chacun des membres de leurs chevaux pour savoir s'ils étaient en état de reprendre leur course. — A un signal de leur chef, ils jetèrent leurs jergas sur le dos de leurs montures, et se tinrent prêts à recevoir l'ordre de se mettre en marche.

Francesca s'était tenue immobile et comme insensible à tout sous le manteau du jeune chef. Quand il vint à elle pour reprendre possession de cet insigne de sa grandeur, il n'obtint pas d'elle un regard. Ayant, avec l'aide d'un de ses hommes, fait mine de vouloir la replacer sur sa selle, d'un geste plein de dédain, elle l'écarta, et légère comme un oiseau elle se retrouva à cheval. Un cri d'admiration échappa à toute cette horde : elle était à leurs yeux digne d'être leur reine, celle sur laquelle l'effroyable tourmente avait pu passer comme sans la toucher.

Cependant tout était prêt, et ses ravisseurs, sautant sur leurs montures, poursuivirent leur route à travers la plaine balayée par les eaux, et continuèrent leur marche vers la tolderia de leur tribu, dans le même ordre de marche qu'auparavant. Abandonnons-les.

Bien loin de là, sur la berge d'une rivière, se dresse un bivouac; un feu de campement brille gaiement, trois hommes sont assis autour de lui.

Ces hommes viennent de passer la nuit en

cet endroit, quelques bagages sont épars çà et là, et près d'eux trois chevaux non sellés sont encore attachés à leurs piquets.

Deux de ces hommes sont à peine entrés dans l'âge de la virilité; le troisième est plus âgé, il a environ trente ans.

Il n'est pas besoin de dire quels sont ces trois voyageurs : le lecteur aura deviné Gaspardo, Ludwig et Cypriano.

Nous l'avons dit, Mme Halberger avait elle-même exigé que son fils accompagnât son cousin et Gaspardo. Ils ne seraient pas trop de trois pour la tâche qu'ils entreprenaient, et quant à elle, dans son estancia, sous la garde de ses fidèles péons, elle ne devait courir aucun danger.

Ils ne sont encore que sur le bord du Pilcomayo, à une journée de distance du point de départ de leur expédition. Ils sont arrivés en cet endroit en suivant les traces des assassins. Fatigués par leur marche rapide et par deux nuits sans sommeil, ils ont campé sur la piste.

Suffisamment reposés par leur halte, ils se préparent maintenant à reprendre leur route dès qu'ils auront achevé le déjeuner qui s'apprête.

Sur une pierre plate presque rougie par la chaleur des tisons, une certaine quantité d'épis de maïs est en train de griller[24]. Enfilé dans un *asador* ou broche et rôtissant devant la flamme est un rôti qui, d'après nos usages européens, semblerait peu appétissant. C'est un singe, un des *guaribas*[25] qui, attirés par la flamme, ont eu pendant la nuit la témérité de s'approcher du feu de bivouac, comme pour se mettre à la portée de la carabine de Gaspardo. Il servira de pièce de résistance pour le repas matinal des voyageurs. Ils ne sont pas à court de vivres, car ils ont emporté avec eux du bœuf salé, mais Gaspardo a un faible pour le singe rôti et le préfère au *charqui*. D'ailleurs, ils veulent ménager leurs provisions.

Il y a aussi sur les cendres un vase dans lequel chante un liquide dont les bouillonnements menacent de renverser le couvercle. C'est de l'eau avec laquelle ils vont préparer leur thé, le véritable *maté* du Paraguay ; trois tasses de noix de coco, munies de leurs *bombillas* ou tubes d'aspiration, sont placées sur l'herbe en attendant le moment de s'en servir.

Dispersés au milieu des bagages, « recado, selles, jergas, caronas, caronillos, cinchas, cojinillos, ponchos et sobre-puestos[26], outre trois paires de bolas, trois lazos, trois couteaux de chasse et trois fusils, » se trouvent des vivres de tout genre.

Malgré cette abondance, la joie ne règne pas dans le camp ; bien que les voyageurs soient affamés, l'odeur de la viande rôtie et l'arome de la *yerba* ne les égaye pas ; tous les trois ont le cœur rempli de noires pensées.

Leur expédition n'est ni un divertissement, ni une promenade, ni une chasse. Ils poursuivent des assassins et des ravisseurs, ils ont hâte de continuer à les suivre. Aussi leur déjeuner est-il bientôt expédié. Les deux jeunes gens sont déjà debout, le pied à l'étrier Que fait donc le gaucho, son repas fini? Quelle raison pouvait-il avoir de s'attarder auprès du bivouac?

Les jeunes compagnons, impatients, se demandaient du regard le motif d'une lenteur à laquelle Gaspardo ne les avait pas habitués. Sans doute le soleil était à peine levé, car il ne dépassait pas encore la cime des arbres; mais, dans un voyage de la nature de celui qu'ils avaient entrepris, cela ne justifiait pas une perte de temps inutile. Ils avaient bien remarqué pendant leur déjeuner que, tout en sellant les chevaux, les traits de Gaspardo, si ouverts d'ordinaire, avaient une expression inaccoutumée de souci ou de réflexion. Quelque chose le préoccupait, à côté même de la douleur qui leur était commune à tous, et certes ils savaient que le fidèle gaucho l'éprouvait aussi vivement qu'eux-mêmes. Mais qu'était-ce? Il avait à plusieurs reprises quitté le feu et même le déjeuner pour parcourir le terrain découvert qui s'étendait aux environs. Il s'était chaque fois arrêté auprès d'un certain arbre avec une attention singulière.

Au dernier moment même, le pied levé pour se mettre en selle, à leur grand étonnement, il s'était rendu une fois encore auprès de ce même arbre, et pendant qu'ils se faisaient part de leurs observations, il était encore occupé à l'examiner. Qu'avait donc cet arbre de si intéressant pour le gaucho?

C'était un arbre de taille médiocre avec de légères feuilles vertes qui le désignaient comme appartenant à l'espèce des mimosas, et aux longues branches duquel pendaient des grappes de belles fleurs jaunes. Le regard du gaucho s'arrêtait sur ces fleurs et les jeunes gens pouvaient distinguer dans toute sa contenance les signes persistants de l'inquiétude.

CHAPITRE VII

L'ARBRE BAROMÈTRE

« De quoi s'agit-il donc, Gaspardo? demanda enfin Cypriano cédant à son impatience, nous devrions déjà être loin d'ici, nos moments sont précieux.

— Je le sais, *patron;* mais si cet arbre dit vrai, s'il n'est pas menteur, nous aurions tort de nous presser. Venez ici! Et regardez ces fleurs. »

Quittant leurs chevaux, les jeunes gens s'approchèrent de l'arbre et examinèrent ses grappes embaumées.

« Qu'ont donc de particulier ces fleurs? reprit Cypriano, je n'y vois rien d'étrange.

— Moi j'y vois quelque chose, dit Ludwig, qui avait reçu de son père quelques leçons de botanique. Ces corolles sont à demi fermées et elles ne l'étaient pas il y a une demi-heure. Je les ai remarquées et elles étaient en plein épanouissement.

— Ne bougez pas, fit Gaspardo, et observons encore. »

Ses compagnons obéirent. Après cinq minutes d'examen ils virent que les corolles des fleurs s'étaient encore plus fermées, tandis que les pétales se recroquevillaient et se crispaient sur elles-mêmes.

« *Ay Dios*? s'écria le gaucho, il n'y a plus de doute, nous allons avoir une tempête, un *temporal* ou une *tormenta*[27]!

— Ah! interrompit Ludwig, c'est un arbre *ninay*[28]. J'ai souvent entendu mon père en parler.

— Oui, mon jeune maître. Regardez ces fleurs, elles se ferment encore; dans moins d'une heure nous n'en verrions plus une seule, il n'y aurait plus que des boutons. Que faire? il serait malsain pour nous de rester ici, et d'autre part cela n'avancerait en rien notre voyage. Nous ne savons pas au juste le moment où la tempête arrivera sur nous, mais, à la façon dont parle ce baromètre, elle promet d'être violente.

— Mais ne pouvons-nous pas nous abriter dans la forêt?

— Ce serait bon pour des Indiens d'aller chercher dans la forêt un remède pire que le mal. La forêt! *patron,* si c'est une tormenta, il vaut mieux cent fois nous trouver au milieu de la plaine. Nous n'y serons pas à l'aise, mais nous y serons toujours moins exposés que sous des arbres dont la chute pourrait nous écraser. J'ai vu les plus gros algarrobas déracinés, balayés par une tormenta et voltigeant en l'air comme des plumes d'autruche.

— Quel parti prendre alors?

— Vraiment, répondit le gaucho, mieux vaut encore monter sur nos chevaux et courir à toute vitesse devant nous. Voilà! ce sera toujours autant de chemin de fait, et après à la grâce de Dieu! Allons, mes enfants! en selle et suivez-moi. Je n'ai pas été pendant trois ans prisonnier des Indiens du Chaco sans connaître un peu leur pays. Si je ne me trompe, nous avons chance d'atteindre une grotte qui pourrait nous servir de refuge sur le bord du fleuve; c'est assez loin d'ici, malheureusement, mais qui ne risque rien n'a rien. C'est une affaire de temps; et pour cela prions d'abord la Vierge! »

En disant ces mots, le gaucho s'agenouilla, fit le signe de la croix, et récita un *pater* auquel les jeunes gens répondirent par un *amen*.

« Maintenant, *muchachos!* cria le gaucho en se relevant, à cheval et sauvons-nous!... »

A ces mots il sauta en selle, les deux cousins l'imitèrent, et tous trois, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs montures, ils eurent bientôt laissé derrière eux le feu du bivouac qui pétillait encore.



L'ouragan éclatait dans toute sa furie. (Page 21.)

Tout en se hâtant de fuir le danger qui les menaçait et dont nous avons pu apprécier l'importance dans le précédent chapitre, les trois cavaliers suivaient toujours la piste des sauvages qui, par bonheur, se dirigeait vers l'endroit où Gaspardo espérait trouver un abri contre la tempête. On ne quittait pas le bord du fleuve coupé çà et là par des hauteurs plus ou moins abruptes.

Malgré leurs craintes, ils ne pouvaient s'empêcher de songer aux assassins qu'ils poursuivaient. On sait que Ludwig et Cypriano étaient sur ce point d'opinion différente, et ils continuaient, à ce sujet, leur discussion de la veille.

Fort de ses secrets pressentiments, Cypriano était persuadé que les Indiens appartenaient à la tribu des Tovas et que le ravisseur de sa cousine n'était autre que le fils de leur chef; Ludwig, trop confiant, rejetait cette idée. La chose était absurde, monstrueuse, impossible. Naraguana, le vénérable Naraguana, le vieil ami de son père, son protecteur depuis si longtemps, pouvait-il tout d'un coup être devenu un traître et avoir consenti à un pareil forfait?

« Il n'y a peut-être pas consenti, répliquait Cypriano. Je crois qu'il ne l'eût pas permis, il peut même l'avoir ignoré et l'ignorer encore, mais nous savons qu'en plus d'une circonstance les vieillards de la tribu ont eu à faire justice de crimes du même genre commis à



« Venez ici, et regardez ces fleurs ! » (Page 23.)

leur insu par des gens de la tribu. Il y a de mauvais drôles parmi les sauvages tout comme parmi nous. Les jeunes guerriers de la tribu ont plus d'une fois épouvanté la contrée par leurs attentats contre la vie des rares voyageurs qui s'étaient hasardés à parcourir la contrée. Quelque chose me crie que tous nos malheurs ont pour cause ces Indiens maudits, et que le fils du chef lui-même, Aguara, est à leur tête. Je l'ai soupçonné de méditer le projet qu'il vient d'accomplir et, quand mon oncle est parti pour cette malheureuse excursion avec Francesca, ce n'est qu'une fausse honte qui m'a retenu de lui faire part de mes inquiétudes. Je dois convenir pourtant que le misérable a dépassé dans l'exécution de son crime mes prévisions sur un point. Je ne l'aurais pas cru capable d'aller jusqu'au meurtre de l'ami même de son père pour faire réussir son dessein. »

Ludwig, ramené subitement à la pensée de son double malheur, demeura quelque temps sans répondre. La scène du retour de son père se représentait tout entière à son esprit. Il entendait encore le cri désespéré de sa mère à la vue de son mari inanimé. Plongé dans ce souvenir, il semblait ne pouvoir en sortir. Mais, faisant enfin un effort pour s'arracher à la contemplation de ce lugubre passé, sa pensée se reporta plus vivement sur le présent et l'avenir.

« Cypriano, dit-il, mieux vaut peut-être que

les choses se soient passées comme vous le supposez.

— Mieux! pourquoi donc, Ludwig?

— Nous avons du moins une espérance, celle de retrouver Francesca. Si le vieux chef est innocent, il ne manquera pas de nous la faire rendre, quand bien même le coupable serait son propre fils.

— J'en doute, repartit tristement son cousin.

— C'est pourtant notre seul espoir, continua Ludwig. Si ce forfait a été commis par quelque autre tribu ennemie de nous autres blancs, et vous savez que toutes celles du Chaco sont dans ce cas, quelle chance avons-nous de leur reprendre ma sœur? L'enlever de force serait impossible, il y aurait folie d'y songer. Nous n'aurons d'autre alternative en le tentant que d'y perdre la vie, ou, et ce serait pis, la liberté sans profit pour elle.

— C'est vrai, dit Cypriano, je reconnais que sans l'aide de Naraguana notre expédition est désespérée. Mais nous aurions plus de chance de succès si nous devions requérir son aide contre d'autres tribus que la sienne. Contre des Guaycurus, par exemple, ou des Mbayas, ou des Anguites, le chef Tovas pourra prendre en main notre cause. Quoique les tribus du Chaco se liguent volontiers toutes ensemble lorsqu'il s'agit d'une expédition contre les blancs, elles ont souvent de mortelles haines les unes contre les autres. Mon espoir se fonde plutôt sur cette supposition que sur toute autre chose qu'il soit en notre pouvoir d'accomplir. Si, au contraire, nous avons affaire aux Tovas!...

— Ce sont les Tovas! » interrompit Gaspardo qui, tout en chevauchant et tout en ne perdant pas de l'œil la piste de l'ennemi, n'avait pourtant pas cessé d'écouter la conversation.

Au même instant, il arrêtait brusquement sa monture et désignait quelque chose sur le sol, tout à côté de son cheval.

« Regardez, s'écria-t-il, voilà la preuve de la culpabilité des Tovas! »

Ludwig et Cypriano s'avancèrent pour examiner ce qu'il leur désignait ainsi.

C'était un objet sphérique à peu près de la dimension d'une orange, et d'une couleur brune foncée. Tous deux reconnurent une *bola*, pierre ronde, couverte de cuir cru, et semblable à l'une de celles qui pendaient aux arçons de leurs propres selles.

« Quelle preuve trouvez-vous là, Gaspardo? dit Cypriano. C'est une bola que quelqu'un a laissé tomber et dont la courroie s'est brisée. Mais qu'est-ce que cela prouve? Tous les Indiens Chaco ne portent-ils pas des bolas?

— Oui, mais pas de pareilles à celle-ci. Examinez-la, dit-il en se penchant sur sa selle et ramassant la bola sans quitter les étriers; voyez-vous le moindre signe de rupture? Non, elle n'a jamais été attachée par une courroie. Caramba! señores, c'est une *bola perdida*[29]! »

Les deux jeunes gens se passèrent l'objet et n'y découvrirent rien qui pût laisser supposer qu'il appartenait à un couple de bolas. C'était une lourde pierre, entourée d'une enveloppe de peau de vache, avec laquelle on l'avait recouverte quand elle était encore humide, et qui, en séchant, s'était resserrée sans laisser un seul pli. Il n'y avait aucune apparence de courroie, on ne voyait que la couture qui la fermait. Quelle que put être son utilité, la bola était complète en elle-même.

— Une *bola perdida!* Je n'ai jamais entendu parler de cela, dit Ludwig.

— Ni moi non plus, ajouta Cypriano.

— J'en ai entendu parler, moi, dit le gaucho, et j'ai vu aussi ses effets. C'est une arme dont les Indiens se servent avec une adresse qui vous surprendrait. Ils la lancent à plus de trente mètres et en frappent la tête d'un ennemi avec autant de sûreté que si elle sortait du canon d'une carabine. *Maldita!* J'ai vu des crânes écrasés par un pareil coup, mieux que s'ils avaient été cassés par un bâton de *quebracho*[30]. La *bola perdida*, señores! ce n'est pas un jouet d'enfant, je vous l'assure.

— Mais quelle preuve avez-vous qu'elle ait ait été perdue par des Tovas? »

Cette question était faite par Ludwig.

« Ils sont les seuls Indiens qui puissent l'avoir laissé tomber, car eux seuls se servent de cette arme. Aucune autre tribu ne l'emploie. N'en doutez pas, mes enfants, elle a été perdue par un traître Tovas. »

Les deux jeunes gens firent une signe d'assentiment, et, dès ce moment, ils surent que la piste qu'ils suivaient alors était certainement la piste des Tovas.

Cette connaissance acquise d'une façon si inattendue affecta les voyageurs bien différemment. A Ludwig elle donna, sinon de la joie, du moins un rayon d'espérance de retrouver sa sœur, tandis que chez Cypriano elle ne produisit qu'un désespoir plus sombre encore.

« Au-dessus des Tovas, au-dessus du misé-

rable assassin, dit-il à ses deux compagnons, il est un plus grand coupable, à qui remonte la première responsabilité de tous nos malheurs.

— Oui, répondit Ludwig, l'infâme Francia.

— Lui-même, et je ne vivrai jamais tranquille tant qu'il n'aura pas aussi subi le châtiment.

— Dieu se chargera de le lui infliger. Quant à nous, cher cousin, que pouvons-nous contre cet homme ?

— Rien pour le moment, sans doute; mais plus tard nous verrons. »

De nouveaux incidents vinrent faire diversion à leurs pensées. L'atmosphère, après s'être graduellement assombrie, s'était épaissie presque subitement autour d'eux, au point de faire succéder presque instantanément la nuit au jour.

« Vite, vite! cria Gaspardo en mettant son cheval au grand galop; si nous n'atteignons pas la grotte, nous sommes perdus. Courez, si vous tenez à la vie! »

Les deux jeunes gens lancèrent comme lui leurs chevaux à toute vitesse.

« Nous arrivons à temps! Grâce à la mère de Dieu, nous arrivons à temps! »

Cette exclamation sortit des lèvres de Gaspardo au moment où, suivi de ses jeunes compagnons, il faisait passer son cheval par l'ouverture d'une caverne.

Cette caverne se trouvait dans un rocher à pic, s'élevant au-dessus d'un arroyo [31] qui, un peu plus bas, se jetait dans le Pilcomayo. Son entrée donnait sur le bord du ruisseau, à quelque distance seulement de l'eau courante.

« Oui, nous arrivons au bon moment, » ajouta le gaucho en exhalant un soupir de soulagement. « Caramba! entendez-vous?... voyez-vous? Regardez dehors! »

Il parlait encore, quand un éclat de tonnerre étouffa sa voix. C'était la tempête. C'était la tormenta! dont les grondements répercutés soudain par les échos du ravin, prirent en un instant une effroyable intensité. Des nuages de poussière tourbillonnaient dans la plaine et semblaient vouloir accourir sur eux.

« Dépêchons, descendez de cheval, » cria Gaspardo à ses deux compagnons, en leur donnant l'exemple. « Prenons nos ponchos, mes enfants, attachons-les ensemble, et si nous ne voulons pas être étouffés dans cet antre, bouchons-en l'entrée le mieux et le plus vite que nous pourrons. »

Les jeunes gens n'avaient pas besoin d'être mis en demeure de ne pas perdre un instant. Ce n'était pas la première fois qu'ils assistaient à une tormenta; chez eux, à Asuncion, ils en avaient vu plus d'une et en avaient remarqué les terribles effets. Ils avaient entendu les cailloux brisant les fenêtres, faisant trembler les portes sur leurs gonds; ils avaient vu la poussière passer à travers les fentes et les trous des serrures comme l'haleine furieuse de l'ouragan. Ils avaient vu les arbres déracinés, brisés comme paille, les bêtes et les gens culbutés, roulés à terre par son irrésistible violence. Aussi, avant que le gaucho eût pu prononcer un autre mot, ils étaient sur pied et l'aidaient à disposer à l'intérieur leurs chevaux, pour qu'ils fussent un premier obstacle et à fermer l'ouverture de la caverne, à l'aide de leurs ponchos, solidement liés ensemble et fixés dans les interstices des rochers au moyen de leurs couteaux. Ils furent à moitié aveuglés par la poussière et presque renversés par le vent avant d'avoir pu terminer cette opération.

« Maintenant, dit Gaspardo, dès qu'ils eurent achevé leur besogne, nous pouvons nous regarder comme en sûreté, et je ne vois pas de raison pour ne pas nous installer dans ce trou aussi confortablement que le permettent les circonstances. Nous serons peut-être retenus longtemps ici, trois ou quatre heures, sinon toute la nuit. Quant à moi, je suis affamé comme un *gallinazo* [33]. Cette rude course m'a fait oublier mon déjeuner, de sorte que je propose d'achever ce qui nous reste du guariba rôti. La salle à manger est sombre, et nous aurons peine à faire bouillir notre théière. Cependant j'espère pouvoir faire assez de lumière pour éclairer notre repas. »

En prononçant ces mots, le gaucho se dirigea vers son cheval, et, fouillant un moment sous son recado, il réussit à trouver un briquet.

CHAPITRE VIII

ENTRE UN TIGRE ET UN TORRENT

Gaspardo avait commencé à frapper la pierre, et quelques étincelles scintillaient déjà du milieu de la profonde obscurité, quand un bruit inattendu, au milieu de tous les bruits de la tempête, vint tout à coup frapper ses oreilles et arrêter sa main.

Ses deux compagnons l'avaient entendu comme lui; les trois chevaux qu'il avait inquiétés aussi bien que leurs trois cavaliers, donnèrent soudain des signes évidents de terreur. Ils se mirent à hennir et à piétiner le sol. Une seconde fois ce bruit frappa ses oreilles, c'était un effrayant rugissement, et il n'y avait pas à s'y tromper, hommes et chevaux l'avaient reconnu en même temps. C'était le rugissement d'un tigre[33].

Tout d'abord, ils avaient cru que le terrible animal devait se trouver au fond même de la grotte. Mais quand le cri retentit de nouveau, ils comprirent que le tigre ne devait être qu'à l'entrée et de l'autre côté des ponchos.

L'avantage n'était pourtant pas considérable; la frêle barrière des manteaux ne les protégerait guère plus qu'une toile d'araignée contre les griffes du féroce animal, s'il était venu, comme c'était probable, chercher un re fuge dans la caverne qui leur servait d'asile.

Il ne serait certainement pas arrêté par un simple rempart de couvertures. Étonné d'abord de l'obstacle qui lui barrait l'entrée et dont il ne soupçonnait pas la fragilité, le tigre semblait avoir, pour un instant, reculé.

« Taisons-nous, dit un des deux jeunes gens, la caverne paraît profonde, elle a peut-être quelque issue extérieure. Qui sait si le tigre ne se contentera pas de la traverser? l'obscurité est telle qu'il peut ne pas nous apercevoir.

— Le *jaguareté* est un chat. Il voit aussi bien de nuit que de jour, répliqua Gaspardo; s'il pénètre ici, nous n'avons qu'une ressource, c'est de le combattre et de le tuer. »

Tous les trois, d'un mouvement commun, s'armèrent de leurs fusils et s'assurèrent en outre que leurs pistolets étaient dans leur ceinture.

Le jaguar était encore au dehors, poussant un rugissement sourd comme s'il eût demandé à entrer, et stupéfait évidemment d'être arrêté devant sa demeure habituelle par cet étrange obstacle.

Les tigres, malgré leur férocité, ne manquent pas de prudence. Il était clair que l'ennemi tenait en lui-même une sorte de conseil. Mais la puissance croissante de son cri témoignait que son hésitation ne serait pas de longue durée et qu'il se déciderait bientôt à franchir le rideau. Hommes et chevaux se trouveraient à sa merci si tout d'abord ils ne réussissaient pas à s'en défaire.

Les trois voyageurs s'étaient réunis derrière les ponchos, et côte à côte, les armes à la main, ils firent face à l'endroit d'où l'attaque devait arriver, après avoir fait rapidement passer leurs chevaux derrière eux.

Fallait-il sans plus attendre envoyer une décharge à travers le rideau en visant au juger dans la direction que leur indiquaient les mouvements de leur adversaire?

Cette suggestion venait de Cypriano; elle avait été à peine formulée qu'un cri rauque avait retenti comme une sorte de réponse, et une seconde après, les deux cousins roulaient sur le dos jusqu'au fond de la grotte, culbutés l'un sur l'autre par l'élan du formidable animal qui d'un bond s'était jeté sur l'obstacle et avait du même coup renversé deux de ses adversaires. Gaspardo seul était resté debout.

« Par saint Antoine, s'écria-t-il, l'imbécile s'est pris dans nos couvertures. Ne bougez pas

vous deux, restez à terre, je vais faire feu. »

Un éclair brilla, la détonation d'un pistolet se fit entendre. Le tigre foudroyé roulait à son tour sur le sol.

« Coup superbe ! s'écria Gaspardo en reconnaissant au bruit sourd qu'avait fait la chute de l'animal qu'il avait dû frapper juste. Relevez-vous, mes enfants. Un agneau ne tombe pas plus vite sous la main d'un boucher. Venez m'aider à chercher notre gibier au milieu de nos couvertures, et n'ayez crainte de les toucher, elles ne renferment qu'une carcasse de jaguareté. »

Les deux jeunes gens furent bientôt debout. Le gaucho battit le briquet, et tous les trois s'approchant de leur victime, ils purent constater que le pistolet du gaucho avait admirablement fait sa besogne; la balle, par un hasard providentiel, avait touché droit au cœur.

« Nos pauvres ponchos! dit Gaspardo. — Ils ne nous ont pas été inutiles. Qui sait si je serais venu à bout d'abattre ce maudit animal s'ils n'avaient pas paralysé ses mouvements? C'est la Vierge qui a guidé ma main, bien sûr, mes enfants. Nous lui devons un fameux cierge. »

Cependant, par l'ouverture, le vent, la poussière et le froid pénétraient à l'envi dans la grotte et y tourbillonnaient tout à leur aise. Nos trois voyageurs s'empressèrent de débarrasser leurs ponchos du corps du tigre, et ayant retrouvé leurs couteaux, ils parvinrent à s'abriter une fois encore contre la tormenta.

Ce travail accompli, Gaspardo allait se préparer à faire un bon feu dans le dessein de savourer plus gaiement son repas. Mais il fut arrêté par une pensée qui se présenta soudain à son esprit.

« Quand il y a un jaguareté quelque part, dit-il, on a observé que ces aimables personnages ne manquent jamais de chasser deux par deux. Nous avons tué la femelle, nous aurions eu plus de mal si nous avions eu affaire au mâle. Or, à moins d'incident extraordinaire, le mâle doit rôder dans les environs et nous courons le risque de le voir arriver à tout moment pour nous réclamer son gîte. J'en conclus que, pour nous assurer contre sa visite, il nous faut boucher notre porte d'une façon un peu plus solide.

— Mais comment? Avec nos selles, cela ne suffirait pas

— Certainement non, señores, je le sais à merveille. Je n'ai pas voulu parler de nos selles, mais il y a ici des quartiers de roc, peu faciles à remuer sans doute, avec lesquels nous ferions une magnifique muraille. »

En effet, quand les jeunes gens avaient reçu le choc du jaguar, il leur avait été facile de se rendre compte qu'ils n'avaient pas été jetés par lui sur des lits de plume, leurs côtes étaient là pour témoigner du contraire. Tombés au milieu des débris, roulés sur leurs angles, chacun de leurs membres meurtri ou écorché leur attestait que des matériaux solides de construction devaient abonder autour d'eux. D'ailleurs, à l'éclair du coup de pistolet et aussi, quoique moins distinctement, à la faible lueur qui provenait du dehors, leurs yeux avaient pu ajouter à leur certitude en ce sens.

« Bâtissons-nous une barricade et vivement! » dit Gaspardo ; nous pouvons l'élever intérieurement sans déranger le rideau jusqu'au moment où elle sera assez haute. Ne perdons pas un instant. Vous deux, apportez-moi des pierres, je les metterai à leur place. »

Ludwig et Cypriano ne se firent pas prier. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur, et ce fut à qui soulèverait les plus gros débris pour les mettre à la disposition du gaucho.

Les pierres furent disposées et arrangées par Gaspardo en forme de muraille grossière. Bien que construite dans l'obscurité, elle était assez forte pour résister aux attaques d'un animal quelconque, l'éléphant excepté. Or, comme il ne se trouve pas d'éléphants dans le Chaco, les voyageurs semblaient n'avoir plus rien à craindre.

Tel était l'avis de Gaspardo qui encore une fois partit à la recherche de son briquet.

« J'ai un bout de chandelle de cire, dit-il; que Dieu me le pardonne, je l'avais ramassé dans l'église de l'Asuncion. Elle avait été allumée sur le corps de ma pauvre vieille mère, et je désirais la garder comme souvenir. *Ay Dios!* qui eût jamais pensé que ce serait en pareille circonstance que j'aurais à la rallumer? Mais il est malsain de manger dans l'obscurité. Je n'ai jamais aimé cela ; ce qu'on mange ne vous profite pas quand les yeux n'en ont pas leur part. »

Gaspardo affectait de parler avec bonne humeur. Il connaissait le lourd fardeau qui pesait sur le cœur de ses jeunes compagnons et il espérait l'alléger en les détournant un peu de leurs pensées. Mais aucun d'eux ne fit chorus à sa bonne volonté; il battit donc le briquet et le cierge fut enfin allumé.

C'était un gros bout de cierge, long d'environ six pouces et fabriqué avec la cire de l'abeille sauvage qu'on emploie dans les églises du Paraguay. Sa flamme brillante éclairait tous les objets contenus dans la caverne, les voyageurs, leurs chevaux, leurs bagages et le jaguar étendu mort à l'entrée, dont la peau jaune mouchetée se détachait sur le fond sombre du rocher.

Mais à peine la flamme eut-elle pris toute sa vigueur, que les yeux des voyageurs eurent la très désagréable surprise d'être subitement arrêtés par la vue d'une seconde peau de jaguar, non moins mouchetée, mais bien plus brillante que la première. C'était un second jaguar, non pas mort celui-là, mais vivant et bien vivant, couché sur un bloc de rocher à l'extrémité la plus reculée de la grotte!

Il avait au moins deux fois la taille de celui qui avait été tué et son aspect était dix fois plus effrayant. Au premier coup d'œil, on le reconnaissait pour le mâle dont Gaspardo avait parlé.

« C'est le mâle! » dit-il aussitôt que la lumière du cierge lui eut permis de le distinguer. « *Santissima!* et nous nous sommes donné bien du mal pour nous assurer sa compagnie! »

Ses compagnons pétrifiés par la surprise gardaient le silence.

« *Carrai!* grommela le gaucho entre ses dents. Je m'étonne qu'il soit resté si longtemps tranquille. Il faut que la tormenta ait singulièrement modifié son humeur. Qui peut savoir ce qui se passe dans sa tête et ce qui cause son immobilité? Ne nous y fions pas. L'envie peut lui prendre subitement de sauter sur nous, et un animal de cette taille, mes enfants, se moquerait autant d'une balle que d'un coup de cravache. Regardez-le, il est presque aussi gros qu'un de nos chevaux! On ne fait pas deux miracles dans la même journée. — Une balle qui le blesserait seulement au lieu de le tuer ne ferait que le rendre plus formidable. »

Les deux jeunes gens tenaient à la main leurs carabines.

« Faut-il faire feu néanmoins? demandèrent-ils.

— Gardez-vous en bien, sur votre vie! mieux vaudrait essayer de lui céder la place, si l'état de terreur, de stupéfaction, d'engourdissement où la tormenta met souvent les animaux les plus énergiques et les plus violents devait nous en laisser le temps. J'entends la pluie tomber par torrents, mais cela ne fait rien, tout plutôt qu'une rencontre avec un gaillard comme celui-ci. S'il pleut, c'est que la poussière est abattue — et c'est le principal. Nous pourrons peut-être nous en tirer personnellement en lui abandonnant nos montures, et en filant pour notre compte par la lucarne que nous avons laissée à notre barricade... Elle ne suffirait pas à le laisser passer — mais nous avons autant besoin de nos montures que de nous-mêmes, et d'ailleurs ce serait une lâcheté que de livrer nos bonnes bêtes à ce brigand-là. Il n'y a pas deux partis à prendre. Ouvrons notre barricade, défaisons de nos mains l'ouvrage de nos mains. Détruire est plus facile que de bâtir. — A l'œuvre donc. Que Cypriano qui a une bonne arme fasse sentinelle. Si le juguar bouge, visez à l'œil, mon enfant! »

Et tandis que Ludwig tenait le cierge, Gaspardo, dont la force musculaire était doublée par l'imminence du danger, se mit à démolir sa muraille.

Dès qu'une ouverture fut pratiquée, suffisamment grande pour leur livrer passage ainsi qu'à leurs chevaux, le gaucho écarta les ponchos et jeta un regard au dehors.

Cependant, tenu en respect par Cypriano qui le couchait en joue, ou sous le poids encore de l'émoi que lui causait la tourmente, le jaguar n'avait pas bougé. Ses yeux fixes et brillants n'avaient pas quitté ceux de Cypriano. L'intrépide enfant n'avait pas bronché. Mais le moment le plus périlleux devait être celui de la retraite. Il en est de l'animal comme de l'homme, tout ce qui ressemble à une fuite de son adversaire est comme un signal d'attaque qu'il reçoit.

A ce moment une exclamation du gaucho attira l'attention de Ludwig.

« Qu'y a-t-il, Gaspardo? lui demanda-t-il.

— Il y a, répondit Gaspardo avec un geste de désespoir, il y a qu'il n'y a pas moyen de sortir. Regardez! »

L'eau s'était élevée de six pieds au-dessus de son premier niveau et elle coulait en bas de la caverne avec la violence d'un torrent, le courant balayait jusqu'à l'entrée de la grotte et ne laissait pas un pouce de sentier par lequel les hommes et les chevaux pussent opérer leur retraite. Toute issue était évidemment coupée. La circonstance était critique, car rester dans la caverne, c'était rester à la discrétion du jaguar.

Le ciel, en s'éclairant, projetait jusqu'au

fond de l'antre une faible lueur qui leur permettait d'apercevoir l'affreuse bête couchée dans sa redoutable immobilité. Il semblait qu'avertie par un secret instinct de l'impossibilité où étaient désormais ses victimes de lui échapper, elle eût jusque-là contemplé avec un imperturbable dédain la vanité de leurs efforts.

L'ouragan se calmait. Les grondements du tonnerre s'éloignaient. Le moment approchait où l'animal allait retrouver son habituelle férocité et bondir soit sur les hommes, soit sur leurs montures.

La lutte était donc devenue inévitable. En désespoir de cause, Gaspardo et les deux jeunes gens se tenaient prêts au combat. La carabine à la main, le couteau de chasse entre les dents, Ludwig et Cypriano n'attendaient que l'ordre de faire feu. Gaspardo hésitait encore à le donner; évidemment, il eût tout préféré à une rencontre où l'un d'entre eux, tout au moins, pouvait perdre la vie; quand tout à coup, posant bas sa carabine, il se mit à chercher quelque chose avec une fiévreuse impatience dans une des sacoches de son recado.

Il se souvenait d'y avoir caché une fusée du genre de celles dont on se sert pour exciter les taureaux au combat. Il avait pris cette précaution dans la prévision que cela pourrait lui servir, pour étonner et amuser ou terrifier suivant l'occasion les Indiens. C'est un vieux tour des gens des frontières et qui est souvent couronné de succès parmi les sauvages.

« Ne bougez pas, murmura-t-il à l'oreille de ses amis, ne quittez pas la place où vous êtes. Laissez-moi faire. J'ai mon idée. »

Tous deux conservèrent leur place à l'entrée de la caverne, semblables à deux sentinelles silencieuses.

CHAPITRE IX

LE HASARD

Quoique encore sous l'empire d'une grande émotion, Ludwig et Cypriano étaient fort intrigués, et se demandaient du regard ce qui avait bien pu passer dans la cervelle de leur ami.

Les moments étaient trop précieux pour que le gaucho songeât à prolonger leur attente. Il s'avança rapidement vers le cierge que Ludwig avait fixé dans une des anfractuosités de la caverne, — et leur ayant recommandé de se coller contre les parois, — pour laisser libre l'entrée tout entière, il approcha de la flamme du cierge la mèche de sa fusée et la lança sur le jaguar. Ce fut comme une illumination soudaine : la lumière éclatante suivie d'un sifflement aigu s'était élancée comme un serpent de feu sur l'animal, l'avait atteint au flanc et s'était attachée à sa peau en tournoyant comme un soleil et en l'inondant d'étincelles.

C'était évidemment le premier feu d'artifice qu'on eût jamais tiré en son honneur.

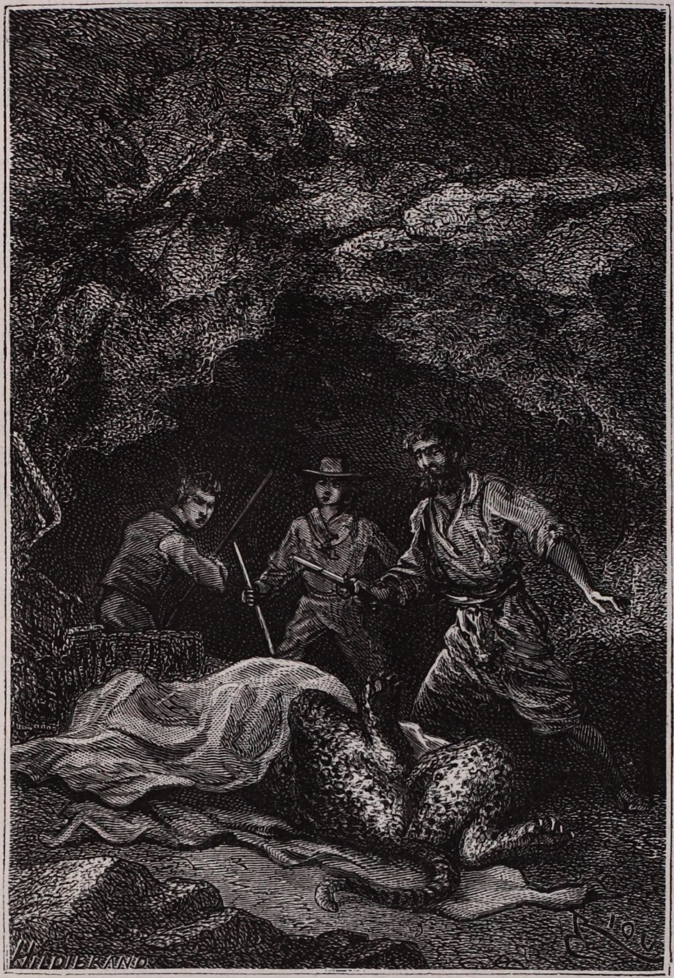
Poussant un formidable rugissement qui fit frémir les parois du rocher, l'énorme animal effaré bondit d'épouvante sur sa couche et, en trois bonds, traversant la caverne et traînant derrière lui comme la queue enflammée d'une comète, il alla se précipiter dans le torrent.

C'était assurément ce qu'il avait de mieux à faire pour éteindre la fusée qui sifflait entre les poils de sa fourrure, et pour débarrasser nos voyageurs de sa fâcheuse compagnie.

En un instant, son corps fut hors de vue, enlevé par le courant du ravin débordé. Gaspardo, monté sur le roc où était tout à l'heure le jaguar, criait du fond de la grotte :

« Pour cette fois, *muchachos*, nous pouvons nous mettre à table; je suppose que nous ne risquons plus d'être dérangés! »

Ludwig et Cypriano ne pouvaient revenir



La balle avait touché droit au cœur. (Page 29.)

de l'étrange et expéditive façon dont le gaucho les avaient tirés d'affaire.

« On ne pense pas à tout, répondit modestement le brave homme. J'aurais dû commencer par là, et ni vous ni moi ne nous serions écorchés les mains à faire et à défaire nos inutiles fortifications. »

Ludwig et Cypriano regrettaient bien un peu de ne pas avoir abattu le jaguar mâle, comme Gaspardo avait abattu la femelle; mais ils ne voulurent pas gâter la joie de leur ami, qui était cent fois plus fier de son expédient qu'il ne l'eût été du coup de fusil le mieux réussi.

Quand nos voyageurs eurent achevé leur repas, la tempête avait complètement cessé.

La *tormenta* diffère du *temporal;* la première disparaît aussi rapidement qu'elle est venue, l'autre se termine graduellement et est suivi par des brumes qui remplissent l'atmosphère et par une fraîcheur humide qui parfois dure plusieurs jours. Il n'en est pas ainsi d'une véritable tempête de poussière. Elle arrive sans être précédée de signes autres que ceux connus seulement des initiés, ceux par exemple que Gaspardo avait lus dans la corolle des fleurs de l'arbre baromètre, et elle cesse aussi soudainement, sans avertir autrement du moment où elle prend fin.

Lorsqu'ils revinrent à l'entrée de la grotte et regardèrent au dehors, il n'y avait pas plus de traces de l'ouragan que s'il n'eût jamais



L'énorme animal effaré bondit d'épouvante. (Page 31.)

existé. Au-dessus de la berge opposée de l'arroyo, ils pouvaient distinguer un espace de ciel d'une belle nuance azurée, et par les rayons de lumière qui plongeaient dans le vallon, ils voyaient que le soleil brillait aussi pur qu'avant d'avoir été obscurci par les nuages épais de la poussière.

Cette terrible lutte des éléments avait duré en tout une heure. Ils l'auraient considérée comme un rêve s'ils n'eussent eu sous les yeux, s'étendant sur les pentes du terrain, les traces de sa furie: des arbres déracinés, d'autres oscillant, des branches brisées et déchirées, des bouquets d'arbustes couchés comme des roseaux, enfin, à leurs pieds, un torrent écumant remplaçant le mince ruisseau que leurs chevaux avaient traversé à gué une heure à peine auparavant.

Sans cet obstacle fort sérieux, ils auraient immédiatement repris leur voyage, mais d'un seul coup d'œil, ils en avaient reconnu l'impossibilité. Comme le paysan de la fable, mais avec plus de raison puisqu'ils n'avaient devant eux qu'un fleuve improvisé et accidentel, ils devaient attendre le moment où les eaux baisseraient.

« Nous n'en avons pas pour longtemps, mes enfants, » dit le gaucho, en remarquant leur impatience et en essayant de les encourager.

« Non, continua-t-il, après être resté un instant les yeux fixés sur le torrent, pas pour bien longtemps. Ce débordement, né de la

tourmente qui l'a produit, baissera aussi vite qu'il s'est élevé. Il est déjà tombé de plus d'un demi-pied; voyez les traces qu'il a laissées sur les pierres. »

Et il désigna du doigt un endroit que l'eau boueuse avait mouillé et dont elle s'était déjà retirée. C'était bon signe. Tous trois retournèrent donc dans la grotte pour y empaqueter leurs bagages, donner quelques soins à leurs montures, sur lesquelles la tourmente avait agi tout autant que sur le jaguar, et se préparer à reprendre leur route.

Aussitôt cette besogne terminée, le gaucho se donna sur la poitrine, en guise de *mea culpa*, un coup de poing qui eût abattu un autre que lui-même.

« Santo Dios! je perds la tête, s'écria-t-il, c'est pitié de laisser ce beau jaguar derrière nous. Sa peau vaudrait de l'argent si quelqu'un la portait au marché. Comme le mâle était beau! Jamais je n'en ai vu un plus magnifique. Ah! si votre... »

Il s'arrêta brusquement. Il allait dire :

« Si votre *père* avait été là, il ne lui aurait pas laissé remporter sa fourrure. »

En effet, si bon chasseur qu'il fût, Gaspardo avait trop souvent vu Halberger à l'œuvre pour douter de ce qu'il eût fait à sa place. Il n'était pas non plus sans regretter ce beau coup, et certes il ne l'eût pas laissé échapper s'il n'eût eu à craindre que pour lui-même, et s'il n'avait dû penser avant tout aux jeunes gens qui lui étaient confiés.

Il garda donc pour lui le surplus de ses réflexions. Le brave homme ne voulait pas renouveler la douleur des jeunes gens, en évoquant un nom lié à de si chers et si cruels souvenirs.

« Caramba! reprit-il aussitôt. Il ne sera pas dit que j'abandonnerai cette tigresse aux fourmis, aux loups ou à toute autre vilaine bête qui aurait la chance de se promener par ici. Qui sait d'ailleurs si nous ne repasserons pas bientôt devant cette caverne? Quoi qu'il en doive arriver, je tiens à pouvoir un jour ou l'autre rentrer en possession de cette fourrure. J'ai tout le temps nécessaire pour la dépouiller avant que l'eau soit assez basse pour nous laisser traverser. Ainsi, à l'ouvrage. »

Tout en parlant il avait dégaîné son grand couteau de gaucho et se mettait en devoir de dépouiller le jaguar. L'opération ne dura pas longtemps. La superbe fourrure avec ses mouchetures d'un noir de jais cédait rapidement sous ses doigts habiles, et bientôt la carcasse de la bête gisait nue sur le sol.

« Quant à cela, les saubas peuvent le prendre et s'en régaler, dit-il en montrant la chair encore fumante, et je ne les plaindrai pas; il y a telle occasion où des chrétiens s'en arrangeraient comme eux; je me souviens d'un temps où j'aurais été bien aise d'en avoir une tranche à griller. Oui, mes jeunes maîtres, dans ce même Chaco, j'ai vécu une semaine entière sur la carcasse d'un viz-cacha[34] étique, sans compter le mal que je m'étais donné pour l'attraper.

— A quelle époque, Gaspardo? » demanda Ludwig, intéressé malgré sa tristesse par les paroles du gaucho.

Ludwig avait les dispositions de son père; il aimait tout ce qui se rapportait à la nature ou aux luttes soutenues contre elle.

« Ma foi, señorito, l'affaire arriva il y a pas mal de temps. Mais l'histoire est trop longue pour que je vous la raconte aujourd'hui. Nous n'avons plus maintenant qu'à disposer cette peau de façon qu'elle puisse sécher ici, à l'abri des indiscrets, et puis nous remonterons en selle. »

Prenant alors quelques bouts de corde dans son recado, il pratiqua quatre petits trous aux quatre extrémités de la dépouille de son jaguar, et la fixa à l'aide de ces cordes à des stalactites de la grotte qui se trouvaient là tout à point pour lui remplacer les clous qu'il n'avait pas.

« C'est vraiment, dit-il en contemplant la peau faisant plafond au-dessus de sa tête, un séchoir digne d'elle. A cette place, elle est hors de portée des saubas et des loups, et si personne qu'eux ne vient fourrer son nez par ici et se mêler de ce qui ne le regarde pas, elle pourra s'y garder des semaines sans se gâter. Les choses ne se détériorent pas dans une caverne comme en plein air; je ne sais pas pourquoi, c'est peut-être parce que le soleil ne les atteint pas. »

Ludwig aurait pu certainement expliquer le phénomène à son ami, mais il était un peu tard pour entreprendre son éducation scientifique, et il ne l'essaya pas. On peut voir d'ailleurs que pour Gaspardo l'expérience remplaçait la science.

En regardant une seconde fois au dehors, ils reconnurent que le torrent avait assez baissé de niveau pour leur permettre d'en suivre le bord. Aussi, sans perdre plus de temps, ils

conduisirent leurs chevaux à l'entrée de la grotte, montèrent en selle, et se remirent à chercher la piste des Tovas.

Ils avaient déjà descendu le cours du ruisseau jusqu'à son embouchure, et avaient gravi la berge du fleuve, sans être encore parvenus à retrouver les traces des cavaliers. L'ouragan de poussière et le déluge de pluie qui l'avait suivi avaient effacé toutes les empreintes, et le gaucho semblait fort préoccupé.

« *Maldita!* » s'écria-t-il au moment où tous trois appuyant sur leur bride s'étaient arrêtés comme d'un commun accord, interrogeant alternativement le sol et les regards de leurs compagnons. « Maldita! pas plus que moi, vous autres, vous n'avez rien vu?

— Faut-il nous arrêter? dit Ludwig, qui voyait bien que ses amis, tout comme lui-même, étaient fort inquiets de la piste perdue; faut-il vraiment nous arrêter?

— Nous arrêter! s'écria Cypriano. Pensez-vous, cousin, à abandonner la poursuite?

— Non, non; je ne veux pas dire cela.

— Plutôt que d'abandonner cette poursuite, continua le jeune Paraguayen sans attendre la réponse de Ludwig, je passerais le reste de mes jours à courir dans le Chaco. Je l'ai juré à votre mère, Ludwig : je ne retournerai à l'*estancia* que pour y ramener votre sœur.

— Je suis aussi résolu que vous, cousin, répondit Ludwig, vous le savez bien; mais le Chaco est grand, et errer à l'aventure n'aboutirait à rien. S'il n'y a pas lieu de désespérer, il y a lieu du moins de réfléchir.

— Nous savons, reprit Cypriano, que Francesca est avec les Tovas. Ils forment une tribu nombreuse, et une tribu ne se cache pas indéfiniment dans un trou. Les Tovas ne sont pas gens à rester bien longtemps en place. Il y a toujours parmi eux quelque expédition en route. Nous finirons bien par en rencontrer une, et il ne nous en faut pas davantage pour nous remettre sur la voie du groupe principal.

— Hélas! répondit tristement Ludwig, il peut se passer longtemps avant que nous rencontrions un être humain dans cette affreuse solitude. Que fera ma pauvre mère jusqu'à notre retour? Je ne puis m'empêcher de songer à elle, qui est seule, si peu de temps après la mort de mon père, et avec sa tombe devant les yeux. Elle va croire que nous sommes perdus aussi. Si nous pouvions du moins lui envoyer quelqu'un pour lui dire que nous sommes tous bien portants! »

La tête du malheureux jeune homme, en prononçant ces mots, s'inclina sur sa poitrine, et une larme qu'il ne put retenir glissa de sa paupière.

Ludwig adorait sa mère. L'idée qu'en leur absence quelque danger pût la menacer à son tour, le jetait dans une perplexité affreuse. Son cœur avait été si profondément ému par la douleur dans laquelle il l'avait laissée à son départ, qu'il ne pouvait en chasser le souvenir. Le sort même de sa sœur, si affreux qu'il pût être, ne pouvait le tourmenter davantage. C'était une innocente enfant, et personne, pensait-il, pas même un sauvage, ne devait être capable de lui faire du mal. Il se plaisait à croire qu'elle ne courait d'autre danger qu'un prolongement de captivité. Sans doute, elle aussi devait être dévorée de soucis; elle avait vu de ses propres yeux un spectacle plus horrible encore, s'il était possible, que celui auquel ils avaient assisté; mais Ludwig, qui ne pouvait rien savoir de la mort de Naraguana, comptait encore fermement que l'amitié que le chef avait toujours eue pour son père serait une sauvegarde pour sa sœur. Dans sa pensée, les auteurs du guet-apens dans lequel avait péri son père, et qui avait eu pour suite l'enlèvement de Francesca, devaient déjà avoir été punis par Naraguana. — Qui sait même si, pendant qu'ils couraient à la recherche de la malheureuse enfant, cet ami fidèle et si souvent éprouvé ne l'avait pas rendue à sa mère? — Il se jeta dans les bras de Cypriano.

« Cousin, lui dit-il, vous avez été orphelin de si bonne heure, que vous ne savez pas ce que peuvent être pour un fils un père comme le mien, et une mère comme celle que j'ai peut-être eu tort d'abandonner à son désespoir.

— Je sais, Ludwig, répondit Cypriano, tout ce que valait, et pour vous et pour moi, celui que nous avons perdu. Je sais ce que vaut votre mère; n'a-t-elle pas été une seconde mère pour moi? Je partage votre angoisse. Je voudrais être, ainsi que vous, tout à la fois à l'*estancia* pour y pleurer avec ma tante, et au cœur de la tribu des Tovas, pour leur arracher Francesca. Mais entre deux devoirs également impérieux, il faut choisir, et le choix fait, il faut persévérer. Votre mère est entourée de serviteurs fidèles et dévoués; Francesca est entre les mains des assassins de votre père. Le choix peut-il être douteux? »

Ludwig se redressa sur ses étriers, et fixant

les yeux dans la direction probable de l'*estancia*, il envoya de la main, à travers l'espace, un baiser à celle qui occupait sa pensée.

« Ma mère, dit-il, ma chère mère, vous seule pourriez comprendre mes hésitations, et les absoudre ! »

Après quoi, frappant sur l'épaule de Gaspardo, qui pendant toute cette conversation était resté plongé dans de profondes réflexions :

« Marchons, dit-il; marchons en aveugles, s'il le faut.

— Pas précisément en aveugles, señorito ! interrompit le gaucho, pas précisément. Nous avons un guide; peut-être n'est-il pas des meilleurs ni des plus sûrs, mais enfin, c'est toujours plus et mieux que rien.

— Lequel? s'empressèrent de demander les deux cousins.

— Le fleuve! répliqua Gaspardo. Mon avis est que nous pouvons nous y fier encore pendant quelque temps. D'après les traces laissées par les brigands jusqu'au moment où nous les avons perdues, je suis persuadé qu'ils ont longé le Pilcomayo en le remontant. La tormenta a duré une heure, et comme nous, ils se seront arrêtés quelque part. S'ils n'ont pas quitté le bord de l'eau avant le commencement de la tempête, nous allons retomber sur leur piste, que le sol humide, mais non plus détrempé, nous rendra d'autant plus facile à suivre. Si nous la retrouvons, nous prendrons le galop; et peut-être atteindrons-nous les Indiens avant la nuit. Je suis sûr qu'ils ont passé ici depuis le lever du soleil. Évidemment ils ne se pressaient pas, puisqu'ils avaient relativement peu d'avance sur nous.

— Dieu le veuille, s'écria Cypriano en réponse à l'observation du gaucho. En avant! » reprit-il avec impétuosité; et, sans attendre que Gaspardo eût répliqué, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et partit le long du fleuve, suivi de près par ses deux compagnons.

CHAPITRE X

ARRÊTÉS PAR UN « RIACHO ». LES GYMNOTES

Les voyageurs se trouvaient à un mille de distance de leur dernière halte quand les hautes berges du Pilcomayo commencèrent à se déprimer, puis à s'abaisser jusqu'à se mettre presque de niveau avec le fleuve. La colline qu'ils avaient jusqu'alors suivie se continuait sur l'autre bord, comme si elle eût été coupée par le courant qui formait en cet endroit une série de rapides contre lesquels l'eau se brisait en bouillonnant et avec un bruit assourdissant.

Les voyageurs n'y prêtèrent pas attention; ils descendirent la pente et continuèrent à remonter le cours d'eau.

Ils ne tardèrent pas à se heurter contre un obstacle inattendu. C'était une sorte de ruisseau lent, un *riacho* [35] qui débouchait perpendiculairement dans le Pilcomayo ou en sortait, suivant la saison et les caprices de l'inondation. En ce moment il semblait être immobile, parce que la rivière principale, subitement enflée par l'ouragan, arrêtait le courant plus tranquille de son affluent. Ses eaux étaient jaunâtres et comme mêlées de terre et de sable. Le seul moyen d'en savoir la profondeur était d'y entrer à cheval, mais l'expérience était dangereuse.

Il ne fallait pas songer à le tourner pour le franchir au-dessus de sa source, ni à chercher un gué en le remontant. Le riacho était droit comme un canal, et les cavaliers pouvaient le suivre des yeux à travers la plaine sur une étendue de plus de dix milles présentant toujours la même largeur et probablement la même profondeur que sous la tête de leurs chevaux.

Que faire? remonter jusqu'à la source aurait exigé une demi-journée ou même une journée tout entière. Cypriano était trop impatient pour y songer et Gaspardo lui-même paraissait médiocrement disposé à un retard. Essayer de passer à l'endroit où ils se trouvaient semblait être une entreprise hasardeuse; il leur faudrait peut-être nager. Cependant cette alternative ne les eût pas arrêtés si le bord opposé avait offert une pente douce ou quelque point facile qui permît aux chevaux d'aborder. Mais il n'en était pas ainsi; au contraire, la berge s'élevait perpendiculairement à plus de deux pieds au-dessus de l'eau, et, sous l'eau, cette sorte de muraille pouvait être encore plus profonde. Les voyageurs étaient dans l'impossibilité d'évaluer la profondeur à cause de la coloration de l'eau, conséquence de la tormenta, et il n'existait ni courant ni ride pour les aider à se former une opinion même approximative.

Ils restaient indécis sur leurs selles. S'il avait été seul, Cypriano, dans son impatience, aurait lancé son cheval en plein cours d'eau, mais Gaspardo avait mis la main sur la bride en lui disant : « Patience! il est bon de réfléchir, même avant de faire une folie. »

Ils demeurèrent ainsi pendant plus de dix minutes, tantôt jetant les yeux sur le ruisseau, tantôt se regardant les uns les autres.

« *Gracias a Dios!* que Dieu soit loué! » s'écria tout d'un coup le gaucho.

Il proféra cette exclamation d'un ton si satisfait et avec un tel soupir de soulagement que ses jeunes camarades comprirent que le problème était résolu et que le moyen de passer était découvert.

« Qu'avez-vous imaginé, mon bon Gaspardo? demanda Cypriano, toujours le plus prompt à interroger.

— Regardez là-bas, dit Gaspardo en montrant de la main l'endroit où l'affluent réunissait ses eaux à celles du fleuve. Que voyez-vous là-bas, señoritos?

— Rien de particulier, quelques grands oiseaux blancs avec de longs becs qui ressemblent à des grues.

— Certainement, ce sont des grues, et même des grues-soldats, des *garzones*[36]. Eh bien! qu'en pensez-vous?

— Qu'elles nagent.

— Nager! pas le moins du monde. Le garzon ne nage jamais. Elles passent à gué, señoritos; oui, à gué!

— Eh bien! après? fit Ludwig.

— Comment! après? Je suis étonné que vous, naturaliste, un savant qui avez appris à raisonner, vous ne tiriez pas la conclusion d'un fait aussi clair.

— Quelle conclusion? demanda naïvement le jeune savant.

— La plus simple du monde, à savoir que, comme le dit la chanson, si les canards l'ont bien passé, nous passerons nous aussi le *riacho*. Les grues ont de longues jambes, c'est vrai, mais où un *garzon* peut passer, un cheval n'est pas obligé de nager. Non, muchachos! nous traverserons à l'endroit où ces gros oiseaux blancs sont en train de s'amuser. Nous pourrions même peut-être le faire ici, mais cela serait moins sûr. Il y a évidemment une barre de sable entre le riacho et la rivière, et voilà pourquoi les grues sont à l'eau. J'ajoute que, si elles y sont, ce n'est pas pour le simple plaisir d'y prendre un bain de pieds. Il est probable que l'orage a troublé les poissons et les a ramenés du large contre la barre. Les grues, les trouvant là à leur portée, y sont venues à leur tour. Tout s'enchaîne à merveille, vous le voyez, et nous n'avons nous-mêmes rien de mieux à faire que de mettre à profit le résultat de l'expérience faite par les grues. »

Le gaucho avait raison. Les *garzones* étaient activement occupés à pêcher; les uns plongeaient leur bec sous l'eau; d'autres, la tête renversée, montraient sous leur gorge de vastes poches écarlates gonflées par le poisson qu'ils s'efforçaient d'engloutir.

« C'est pitié de les déranger de leur dîner, dit Gaspardo, surtout après le service qu'elles nous ont rendu en nous montrant le gué. *Por Dios!* Il nous faut pourtant le faire, il n'y a pas moyen de l'éviter. Allons, señoritos, descendons, nous demanderons en passant pardon à mesdames les grues de la liberté que nous prenons à leurs dépens. »

En disant ces mots, Gaspardo se dirigea vers le confluent des deux cours d'eau, suivi par ses compagnons qui n'avaient fait, comme on le pense, aucune objection au discours du brave gaucho.

Au bout de deux cents pas, ils arrivaient au territoire de pêche des grues.

Ces grands oiseaux, effrayés par l'approche de créatures si différentes de celles qu'ils voyaient ordinairement, se hâtèrent d'avaler le contenu de leurs poches écarlates, puis,

agitant leurs grandes ailes au-dessus de l'eau, s'élevèrent dans les airs en protestant par leurs cris contre le dérangement qu'on leur causait.

Pendant un moment, ils tournèrent au-dessus de la tête des cavaliers en poussant leurs notes perçantes, comme s'ils avaient espéré leur disputer le passage du ruisseau. Cependant, quand leurs chevaux se mirent à l'eau, ils comprirent que pour le moment leur pêche était finie, et, cessant leurs bruyantes démonstrations, ils partirent l'un après l'autre en quête d'une retraite plus tranquille.

Le passage était tel que Gaspardo l'avait supposé : c'était une barre entre le fleuve principal et son tributaire. Ni en aval ni en amont les chevaux n'auraient pu passer à gué, et même sur la barre, au point le plus profond, leurs sangles baignaient dans l'eau.

La distance à parcourir était de plus de cent mètres, car c'était à cette place que le riacho avait sa plus grande largeur.

Ils avaient franchi les deux tiers du passage et se félicitaient déjà d'être bientôt arrivés sur l'autre rive, quand tout d'un coup les chevaux firent halte en frémissant de la tête aux pieds.

Au même instant, chacun des trois cavaliers ressentit une commotion étrange et tellement simultanée, que leurs exclamations s'échappèrent de leurs trois bouches à la fois comme d'un seul gosier.

Gaspardo seul reconnut la cause de ces chocs imprévus.

« Caramba ! s'écria-t-il, c'est une raie électrique. Non pas une, mais peut-être un millier ! Il y en a tout autour de nous, je le vois bien au frémissement des chevaux. Donnez de l'éperon, señoritos ! donnez de l'éperon, ou nos bêtes paralysées n'atteindront jamais le bord ! »

Ainsi apostrophés, les jeunes gens piquèrent de toute la force de leurs talons et leurs montures s'avancèrent encore, mais avec inquiétude et une visible irrésolution. Parfois elles essayaient de reculer en dépit des coups d'éperon.

Les cavaliers n'échappaient pas à cette influence. Le fluide subtil courant le long des membres des chevaux, pénétrait dans le système nerveux des hommes et leur causait de violentes secousses. Tous les trois se sentirent d'autant plus troublés que la force ne pouvait rien contre l'obstacle bizarre qui s'opposait à leur marche en avant. Gaspardo seul conservait encore assez de présence d'esprit pour parler et agir.

« Éperonnez, criait-il, éperonnez ! si nous ne gagnons pas le bord rapidement, les gymnotes auront raison de nous et de nos bêtes. Nos chevaux s'enfonceront dans l'eau comme des pierres, et nous-mêmes, si nous n'échappons pas à l'influence de ces infernales bêtes, nous ne pourrons passer ni à gué ni en nageant. En avant donc, señoritos ! Jouez de la cravache et des éperons comme s'il s'agissait du salut de nos âmes ! »

Ludwig et Cypriano n'avaient pas besoin d'être excités. Ils sentaient parfaitement l'imminence du péril et ne comprenaient que trop que chaque minute le décuplait. Tous deux poussaient leurs montures autant que le leur permettait leur énergie défaillante.

Gaspardo, le premier, finit par atteindre le bord, il fut suivi de près par Cypriano. Mais quand tous deux, se retournant, jetèrent les yeux sur Ludwig, ils s'aperçurent que celui-ci était resté en arrière d'eux à quelques mètres de la rive ; son cheval tremblait comme une feuille et refusait d'avancer. Le cavalier commençait à perdre la tête en voyant l'inutilité de ses efforts. Tout d'un coup sa monture cessa de bouger. Le gaucho et Cypriano la virent peu à peu enfoncer. Évidemment Ludwig était hors d'état de la retenir !

Cypriano fit mine de descendre de cheval et de se jeter à l'eau pour aller au secours de son cousin.

« Gardez-vous en bien, s'écria le gaucho. Vous n'arriveriez qu'à périr avec lui. Il y a mieux à faire pour le salut de Ludwig. »

En même temps, il détachait son lazo de sa selle et le faisait tournoyer autour de sa tête. Le nœud coulant tomba juste sur les épaules de Ludwig. Le jeune homme enlevé de sa selle abordait, cinq minutes après, sain et sauf sur le rivage.

Sans perdre un instant, le gaucho relâcha le lazo, le détacha promptement des épaules de Ludwig, le fit siffler encore et le lança sur le cheval dont l'arrière-train était déjà sous l'eau.

Cette fois, la boucle largement ouverte tomba sur le cou de l'animal en entourant dans sa première moitié la haute selle espagnole qu'il portait ; Gaspardo, assurant solidement le lazo autour de son poignet et de son avant-bras, fit faire demi-tour à sa propre monture du côté opposé à la rive, et l'encourageant de la voix, il la lança d'un élan vigoureux en avant.

CHAPITRE XI

LE POISSON QUI FAIT DU FEU

Il y eut une lutte violente au milieu du riacho : elle dura peu. Le cheval de Ludwig reprenait courage en se sentant secouru ; il fit un effort de vigueur pour aider à celui qui était tenté en sa faveur ; ses jambes de derrière, dégagées, reprirent bientôt leur fonction, et il finit par toucher terre à son tour.

Le bord de ce cours d'eau bourbeuse présentait un étrange tableau ; les trois chevaux frissonnants semblaient près de défaillir, et leurs cavaliers n'étaient guère dans un meilleur état.

Le plus âgé des trois conservait encore un peu de force, mais il était loin de se sentir aussi solide et aussi alerte que d'habitude. Jamais il n'avait subi une si violente attaque des gymnotes, et il ne pouvait s'expliquer leur puissance extraordinaire qu'en l'attribuant à l'électricité de la tempête qui, sans doute, avait surexcité en elles l'énergie du fluide.

C'était là, en effet, l'explication la plus plausible du fait ; la raie électrique, parfois complètement inoffensive, est d'autres fois l'animal le plus dangereux qu'il soit possible de rencontrer au sein des eaux.

Les chevaux furent quelque temps avant de se remettre de l'influence et des souffrances causées par les décharges galvaniques des gymnotes. Les cavaliers et Gaspardo lui-même avouaient qu'ils se sentaient très mal à leur aise. Cependant le gaucho finit par retrouver sa vaillante humeur. Le succès de sa double pêche au lazo, la première qu'il eût faite en ce genre, l'avait ragaillardi, et il communiqua un peu de son entrain à ses deux compagnons. Ils reprirent sans délai leur voyage, et, tout en continuant à suivre les bords du Pilcomayo, Gaspardo donnait à ses jeunes compagnons toutes les informations à sa connaissance relativement aux singuliers animaux auxquels ils avaient eu tant de peine à se soustraire.

« Les gauchos, dit-il, les appellent des raies : cependant j'ai entendu le señor Ludovico (il désignait ainsi le père de Ludwig) leur donner le nom de gymnotes[37]. Je suppose que c'est celui qui est connu des naturalistes.

— C'est vrai, répondit le jeune Ludwig en s'intéressant aux paroles de Gaspardo. C'est là, en effet, leur nom scientifique.

— Avez-vous jamais vu de près un de ces vilains diables ? demanda Gaspardo.

— Non, répliqua Ludwig, mais j'ai souvent entendu mon père en parler. »

A ces mots de « père », un nuage passa sur les traits du jeune homme ; il était évident qu'il ne pensait déjà plus aux gymnotes.

« Moi, dit Gaspardo, j'en ai vu beaucoup. Près de l'endroit où j'allais à l'école, il y avait une espèce de mare qui était pleine de raies électriques, et nous autres enfants nous nous en amusions beaucoup, quoique nous en eussions très peur. Vous allez voir que ce n'était pas sans raison. Je me souviens qu'un jour j'assistai à un triste spectacle. Un vieux bœuf, qui n'avait plus qu'un œil, s'était laissé choir dans cette mare. Les enfants ne doutent de rien : j'avais eu la chance d'accrocher, avant que la pauvre bête fût à vau-l'eau, une corde à l'extrémité de ses cornes ; nous nous mîmes une douzaine au moins à tirer sur cette corde, persuadés que nos efforts suffiraient à ramener le pauvre animal du gouffre où il était tombé. Naturellement, nous n'y parvînmes pas. Le malheureux bœuf n'en eut pas pour longtemps. Je le vois encore, après s'être débattu un instant, s'abîmer tout d'un coup sous l'eau comme s'il eût été frappé d'un



Les garzones étaient activement occupés à pêcher. (Page 37.

coup de foudre invisible. Jamais je n'oublierai le regard de détresse qu'il nous jeta avant de disparaître ; ils ont de si bons regards, les bœufs ! Mais ce que j'oublierai encore moins, c'est le châtiment inattendu que nous reçûmes du propriétaire du bœuf, dont nous espérions des remerciements, châtiment dû, nous dit-il, à la maladresse de nos efforts.

« C'était le maître d'école lui-même, un homme pratique, qui ne se payait ni de bonnes paroles, ni même de bonnes intentions. « Vous vous êtes tous conduits comme « des imbéciles, s'écria-t-il, en essayant de « faire une chose tellement au-dessus de vos « forces. Il fallait crier au secours, venir me « chercher. Je n'étais pas loin et mon bœuf « serait encore en vie. Savoir ce qu'on peut « et ce qu'on ne peut pas, connaître la mesure « de ses forces est indispensable à tout âge ; « et pour que vous vous souveniez de cette « utile maxime, je vais vous appliquer à chacun quelque chose qui vous la fixera dans « la mémoire. »

« Nous reçumes tous une demi-douzaine de férules. Jamais correction ne fut administrée avec une plus grande impartialité. Chacun en eut son compte.

— C'était un méchant homme ce maître d'école, s'écria Cypriano...

— Un peu rude, j'en conviens, répondit Gaspardo, mais c'était surtout un homme sensé et judicieux. Ces férules m'ont sauvé de



Il y eut une lutte violente au milieu du riacho. (Page 39.)

bien des sottises dans ma vie, et, s'il faut tout dire, elles vous ont été utiles à vous-mêmes. Je m'en suis souvenu à propos de notre caverne, tout à l'heure, quand il s'agissait d'abattre à coups de fusil notre second tigre. L'affaire était chanceuse. C'est grâce à la mémorable leçon de notre vieux maître que j'ai donné la préférence à notre fusée sur une décharge d'artillerie dont l'effet n'était pas certain. Pour en revenir à nos raies électriques, je ne me doutais pas, à l'époque où s'est passée l'histoire que je viens de vous raconter, que j'aurais à me tirer d'affaire avec elles aujourd'hui et dans une circonstance aussi sérieuse que celle dont nous sortons. Soyez sûr, mon cher Ludwig, que le souvenir du bœuf et de la leçon énergique subie à cause de lui m'a inspiré heureusement tout à l'heure, quand je me suis servi de mon cheval comme d'un remorqueur pour le vôtre.

— Pauvre Gaspardo, dit Cypriano, c'est pourtant vrai que nous voici tenus de bénir le vieux maître d'école auquel il a dû un enseignement si difficile à oublier. »

La conversation continua sur les raies électriques.

« Vous dites que vous avez vu des raies électriques, cousin ? demanda Ludwig. A quoi ressemblent-elles ?

— Le gaucho peut vous le dire mieux que moi.

— A quoi ressemblent-elles, Gaspardo ?

— Ma foi, *muchachos*, si on me demandait de faire une description de ces vilaines bêtes, je répondrais qu'elles ne ressemblent à rien. L'animal le plus laid de la création pourrait être vexé de leur être comparé. S'il y a de l'eau en enfer, c'est d'animaux comme ceux-là qu'elle doit y être peuplée.

— Tout cela ne nous apprend pas à quoi ressemble une raie électrique, interrompit Ludwig, auquel l'amour de l'histoire naturelle faisait désirer une description plus précise.

— Non certainement, répliqua le gaucho; mais ce n'est pas une chose aisée que de décrire un poisson qui n'est peut-être pas un poisson, quoiqu'il passe son temps sous l'eau.

— Quant à être un poisson, c'est un poisson, fit le jeune naturaliste, tout aussi bien que les autres raies; mais quelle est sa forme, sa couleur, sa dimension?

— Je puis vous dire cela, señor Ludovico. Prenez une raie ordinaire, longue d'environ une *vara*[38], et faites-la dix fois aussi épaisse sans rien changer à sa longueur, et vous aurez une gymnote. Telles sont du moins sa forme et ses dimensions ordinaires, car vous pouvez par exception en trouver quelques-unes de beaucoup plus longues. Quant à la couleur, elle se rapproche de celle de l'olive parsemée çà et là de quelques taches rouges ou d'un vert jaunâtre, plus brillantes à la gorge et sous le ventre. Leur couleur change suivant leur âge et aussi suivant l'espèce d'eau ou de vase dans laquelle elles vivent. La tête est large, la gueule pleine de dents aiguës, la queue plate, elles ont une paire de nageoires attachées au cou : voilà tout. Si le riacho n'avait pas été aussi boueux, vous auriez pu les voir vous-mêmes, ce qui vaut toujours mieux que de s'en rapporter aux yeux des autres.

— Est-il vrai qu'elles soient bonnes à manger? demanda le jeune Paraguayen, je ne crois pas en avoir jamais goûté.

— Bonnes à manger, *muchacho mio!* Ce n'est pas assez dire; vous ne pouvez pas mettre dans votre bouche un morceau plus exquis. Cependant, avant de les cuire, il est nécessaire de couper la partie spongieuse de leur individu qui, d'après ce que me disait le señor Ludovico votre oncle, leur donne la puissance électrique. Je sais des Indiens qui les préfèrent à tous les autres poissons de nos rivières, et qui font métier de les pêcher pour les vendre ou s'en nourrir.

— De quelle manière peut-on les prendre? demanda Ludwig.

— Il y a différentes façons, répondit le gaucho. Quelquefois les raies quittent leur vase et viennent à la surface de l'eau comme pour se promener ou s'amuser. Alors le pêcheur peut s'en emparer bien facilement. Comme leur corps est assez gros, il les frappe avec un dard barbelé muni d'une corde, un morceau de *cana brava*, assez long pour atteindre presque l'autre bord du ruisseau où on les trouve. Il n'est pas difficile de les atteindre, mais ce n'est pas tout. Aussitôt que le pêcheur les a transpercées de son dard qu'il emploie comme on dit que les baleiniers emploient leur harpon, il laisse aller son arme et saisit dans sa partie la plus sèche la corde qui y est attachée. S'il ne prenait pas cette précaution, il serait exposé à recevoir de terribles secousses. Et remarquez bien que c'est seulement quand la corde est mouillée que l'effet se produit. C'est assez curieux, n'est-ce pas, *muchachos*, qu'une corde mouillée communique la secousse des raies, tandis qu'une corde sèche ne le fait pas? J'ignore pourquoi, mais cela est.

— Ceci, dit Ludwig, c'est une loi de l'électricité et l'une des plus simples. Mais continuez, Gaspardo.

— Mon jeune maître, je n'en sais guère plus long. J'ai seulement remarqué qu'il y en avait plusieurs espèces, et ce fait n'est pas généralement connu, surtout parmi les gauchos qui ont autre chose à faire que de s'arrêter pour observer de vilaines bêtes. Mais j'ai entendu le señor Ludovico parler de cette différence et il me l'a fait remarquer. Il fit même une chose que je n'aurais jamais crue si je ne l'avais pas vue de mes propres yeux. Voici : nous étions ensemble occupés à ramasser des plantes aquatiques et nous avions pris une de ces gymnotes. C'était une énorme bête, longue presque de deux *varas*. Il l'étendit sur le sable avant qu'elle fût tout à fait morte, et fixa à sa queue un appareil dont je ne connaissais pas et ne connais pas encore l'usage. Savez-vous le résultat qu'il obtint? »

Cypriano et Ludwig firent un signe négatif.

« Je vais vous le dire, reprit Gaspardo. Il mit le feu à un petit tas de poudre qu'il avait préparé d'avance. Cette poudre flamba comme si on l'eût touchée avec un charbon ardent, et je savais bien qu'il n'y avait pas de feu près de là, pas même une étincelle. Ce qui enflamma la poudre provenait du corps de la raie. »

Cypriano exprima son étonnement à cette étrange révélation. Mais Ludwig comprit tout de suite la cause du phénomène qui avait tant émerveillé Gaspardo.

Pendant l'après-midi, les voyageurs remontèrent la rivière, mais sans y découvrir la piste qu'ils avaient tant d'intérêt à retrouver. Bien que cette contrée fût des plus sauvages et qu'on n'aperçût pas la moindre trace d'habitation humaine, ils suivaient pourtant un sentier qui longeait le bord du Pilcomayo. Peut-être avait-il été fait par les hommes, peut-être par les animaux, peut-être par les uns et les autres; mais quels que fussent les êtres qui l'avaient foulé, on ne pouvait plus y distinguer d'empreintes. L'ouragan avait tout effacé, et l'on ne reconnaissait le sentier qu'au sol battu et à la rareté de l'herbe qui d'ailleurs y croissait moins élevée.

Ils n'étaient pas aussi surpris que d'autres des énormes épaisseurs de poussière que l'ouragan avait étendues sur la contrée. Ils savaient qu'après des périodes de sécheresse prolongée il existait d'immenses étendues de pampas où non seulement le sol se pulvérisait, mais encore les herbes de la plaine, les feuilles des arbres et même les rudes tiges des chardons. Les bestiaux périssaient par milliers dans ces contrées désolées et l'homme avait peine à y trouver de quoi vivre. Quand une tempête succède à l'une de ces grandes sécheresses, on trouve souvent des animaux ensevelis sous la poussière et morts par suite du manque d'herbe ou d'eau. Gaspardo raconta à ses jeunes compagnons qu'il avait vu naître plusieurs procès à la suite d'une *tormenta* entre propriétaires qui ne parvenaient plus à reconnaître les limites de leurs propriétés effacées par les dépôts de poussière.

« S'il en est ainsi, disait Ludwig, nous ne trouverons d'empreintes nulle part de longtemps; et si nous sommes dans une mauvaise direction, au milieu de ces solitudes, comment le saurons-nous ? »

Gaspardo réagissait de son mieux contre ce qu'il y avait d'anxiété dans les réflexions de son jeune maître.

« J'admets, lui disait-il en lui montrant le fleuve, que nous allons sans guide bien certain. Mais que pouvons-nous faire de mieux? nous éloigner du fleuve gâterait encore plus les choses, autant vaudrait chercher une épingle au milieu des herbes de la pampa. Nous irions alors tout à fait au hasard, et il serait plus sage de tourner tout de suite la tête de nos chevaux et de nous en revenir chez nous. Or, au point où nous en sommes, je ne suppose pas que vous ayez cette intention.

— Non, non! s'écria Cypriano, Non, pas avant d'avoir tout fait pour retrouver la *niña!*

— Sans doute, sans doute, reprit Ludwig, revenir sans Francesca, ce serait condamner ma mère à un chagrin éternel. Si jamais nous en sommes réduits là, ce ne peut être qu'après avoir épuisé jusqu'à nos dernières forces.

— A la bonne heure, Ludwig, répondit Cypriano, j'aime à vous entendre parler ainsi.

— Nous sommes tous du même avis là-dessus, répliqua Gaspardo. Francesca doit être retrouvée, et si... »

Il allait dire « si elle est vivante, » mais il craignit d'énoncer un doute et il arrêta sa phrase.

« *Vamos!* continua-t-il en changeant rapidement de sujet. Vous savez, mes jeunes maîtres, que les Indiens Chaco vivent rarement loin d'un fleuve. Ils aiment trop les bains pour cela. Rien n'est plus curieux que de les voir tous ensemble dans l'eau, les vieux, les jeunes, tout le monde; ces sauvages nagent et plongent comme des *dantas*[39]. J'ai vu un Indien Chaco plonger au bord d'une large rivière et sortir de l'autre côté sans avoir une seule fois levé sa tête au-dessus de l'eau. »

Cypriano fit signe qu'il avait été témoin d'un fait semblable.

« Eh bien! señoritos, continua le gaucho, ma conclusion est celle-ci : comme ces Indiens sont de vrais canards, ils ne s'installeront jamais à une grande distance des bords d'une rivière, et cette rivière doit être le Pilcomayo ou l'un de ses affluents.

— Explorons-les tous! s'écria Cypriano.

— Très bien, señor Cypriano; mais cela n'abrégera pas notre route, car il y a un bon nombre d'affluents soit à droite, soit à gauche du grand fleuve. J'espère bien que loin d'avoir à les remonter tous, nous pourrons nous dispenser d'en remonter même un seul. Si nous avions à perdre notre temps dans une recherche de ce genre, il nous faudrait des indices qui ne se présenteront pas. Nous avons dix chances sur une de retrouver la piste des cavaliers indiens en allant au contraire tout droit devant nous et en serrant le plus près possible les rives du fleuve. Soyez tranquilles, mes enfants, une fois sur la trace, je sais un gaucho qui les traquera jusqu'à leurs nids. »

Ainsi encouragés, les voyageurs continuèrent leur route; Gaspardo marchait en avant et examinait le terrain avec l'œil d'un habile *rastreador*[40].

Le gaucho, il faut le dire, avait moins de confiance dans ses propres paroles qu'il ne voulait le laisser voir à ses jeunes amis; il connaissait mieux qu'eux les difficultés de leur entreprise et savait combien le succès de leurs efforts était incertain, mais il importait qu'ils ne se décourageassent pas, et le brave homme tâchait de garder ses doutes pour lui-même sans en rien laisser voir.

Le parti qu'il avait pris de ne point abandonner le lit du fleuve était du reste le seul raisonnable. Tout autre eût été encore plus conjectural.

CHAPITRE XII

LE SAC PERDU

La proposition que fit Gaspardo de camper, bien que le soleil eût encore une heure à rester au-dessus de l'horizon, fut acceptée aussitôt par ses deux compagnons. Cet empressement avait deux causes, la fatigue morale née de leurs incertitudes, et la fatigue physique et d'eux-mêmes et de leurs chevaux après une journée si laborieuse. L'effet produit par les décharges des raies électriques n'était pas si bien dissipé qu'il ne fût pour beaucoup aussi dans le besoin du repos qu'ils éprouvaient. L'impatient Cypriano lui-même n'éleva pas d'objection. Ajoutez qu'ils mouraient de faim. Le déjeuner fait dans la grotte avait été plus que léger et peu fortifiant. Ils étaient donc on ne peut mieux disposés à partager de nouveau un bon repas. Après avoir choisi une place agréable, à la fois jolie et commode, sur la lisière d'une forêt de palmiers, ils sautèrent à bas de leurs selles et commencèrent à débarrasser leurs chevaux de tout ce qui pesait sur eux, pour que les bonnes bêtes dégagées de toute entrave pussent se remettre, elles aussi, de leurs rudes épreuves. Une déconvenue des plus fâcheuses les attendait; leurs vivres avaient disparu!

Le sac contenant leurs provisions, leur charqui, leur maïs, leur yerba, qu'une mère prévoyante avait fait remplir au moment du départ, n'était plus maintenant en leur possession! Ce sac était d'ordinaire fixé derrière la selle de Ludwig parce que le jeune homme était le plus léger des trois et que son cheval était très robuste.

Où pouvait-il l'avoir perdu? telle fut la question qu'ils se posèrent immédiatement les uns aux autres. Tous trois répondirent ensemble :

« Dans le riacho!! »

Il n'y avait pas à en douter. Ce sac précieux ne pouvait avoir disparu qu'en cet endroit. Ils se rappelèrent la lutte que le cheval avait eu à soutenir pour échapper aux raies électriques et remonter sur la rive. C'est au milieu de ces efforts que les courroies avaient dû se rompre. Cypriano se souvenait d'avoir vu Ludwig assurer le sac aux provisions au sortir de la caverne. Aucun autre incident de la route n'en pouvait expliquer la chute.

Leurs vivres étaient certainement au fond du ruisseau bourbeux, à la merci des gymnotes et des grues. Aussi, lorsque les trois compagnons eurent dessellé leurs chevaux et qu'ils les virent se jeter avec un très évident plaisir au milieu de l'herbe verte et touffue, ils ne purent se retenir d'envier non pas leur appétit, sur ce sujet ils avaient des points à leur rendre, mais bien le sort qui mettait à la disposition de leurs bêtes une table si bien servie, tandis qu'eux-mêmes n'avaient devant eux que la douloureuse perspective d'aller se

coucher sans souper, c'est-à-dire de vérifier une fois de plus la valeur du proverbe qui prétend que « qui dort dîne. »

« Puisque nous ne sommes pas de force à manger de l'herbe, serrons nos boucles, rétrécissons d'un cran nos ceintures, » dit philosophiquement Cypriano à Ludwig, qui ne put s'empêcher de sourire en s'apercevant que, prenant à la lettre l'avis de son cousin, il était en train de serrer en effet la boucle de sa ceinture de cuir.

Gaspardo n'avait pas l'air content, non! il avait le nez long, comme on dit, et n'écoutait rien que les cris de son robuste estomac. Les trois cavaliers restèrent d'abord immobiles en se jetant mutuellement des regards où chacun d'eux pouvait lire : « Ce n'est pourtant pas amusant de se passer de dîner! » Puis, petit à petit, la résignation se fit, tous les trois semblèrent prendre leur parti de dormir l'estomac vide. Cypriano et Ludwig avaient déjà fait choix d'un emplacement qui pût leur tenir lieu de chambre à coucher; seul le gaucho n'en était pas encore arrivé à renoncer à tout espoir de se mettre quelque chose sous la dent. Il restait comme dans une muette contemplation en observation devant le paysage.

L'histoire de la manne dans le désert lui revenait-elle à l'esprit? toujours est-il que son regard errait de la forêt de palmiers à la verdoyante savane qui s'étendait immense en face de leur bivouac, comme s'il eût espéré quelque chose de cet acte de foi.

Tout à coup un geste plein de fantaisie lui échappa.

« Qu'y a-t-il, Gaspardo? lui demanda Cypriano.

— Il y a, il y a, ma foi, je ne sais pas ce qu'il y a! dit le gaucho en montrant la plaine; mais ne voyez-vous rien là-bas dans la direction de mon bras? »

Cypriano regarda dans la direction indiquée en abritant ses yeux avec sa main, car c'était du côté de l'ouest et le soleil était encore au-dessus de l'horizon. Ludwig bientôt l'imita.

« Est-ce de ce quelque chose qui dépasse les grandes herbes que vous entendez parler, dit Cypriano, quelque chose comme deux tiges de *cardon*[41], avec une touffe de feuilles au sommet?

— Précisément, répondit Gaspardo.

— Eh bien, reprirent les deux jeunes gens, qu'est-ce que vous croyez que cela peut être?

— Un couple d'avestruz[42] ou d'autruches le mâle et la femelle, autant que j'en puis juger à leurs cous qui sont assez longs pour dépasser les plus hautes herbes des pampas, mais pourtant de tailles différentes.

— Vous devez avoir raison, Gaspardo, dit Ludwig; tenez, cela marche : ce sont des autruches, en effet. La grande s'est même rapprochée de l'autre. Elles sont maintenant dans un espace découvert et nous pouvons les voir des pieds à la tête. Comme elles sont grandes! Oh! voilà qu'elles baissent la tête, que font-elles, selon vous?

— Elles font ou essayent de faire la même chose que nous, je pense : elles cherchent leur dîner. Je parie bien qu'elles auront plus de succès que nous, car elles ne sont pas très difficiles sur le menu. Elles se contentent de racines et d'herbes; et si elles n'en trouvent pas, elles ne font pas difficulté d'avaler du sable et même des cailloux. »

Le gaucho fit une pause comme pour se donner le temps de la réflexion. Ludwig réfléchissait aussi. Les paroles prononcées par Gaspardo avaient réveillé ses instincts de naturaliste, et il désirait en entendre davantage. Mais le jeune Paraguayen, qui ne s'inquiétait guère des habitudes de l'autruche ou de tout autre oiseau, demanda simplement : « Sont-elles bonnes à manger, les autruches, Gaspardo?

— Bonnes à manger, señorito! *Santissima!* qu'est-ce qui n'est bon à manger pour l'homme qui meurt de faim? Il ne s'agit pas de leur qualité, mais de la façon de les prendre. Si je pouvais avoir mon lazo ou mes bolas autour des jambes de l'une d'elles, le mâle ou la femelle, cela m'est égal, je vous donnerais un dîner de prince. *Maladita!* que faire? pas moyen de les approcher à portée; pas un buisson pour s'abriter!

— Mettons-nous à quatre pattes, rampons dans l'herbe, dit Cypriano, dont l'appétit semblait s'accroître d'instant en instant.

— Ce ne serait pas de refus si cela devait servir à quelque chose, mais nous n'y gagnerions rien, mes enfants; de tous les animaux, oiseaux ou quadrupèdes, qui parcourent ces savanes, aucun n'est plus craintif et plus difficile à approcher que les grands oiseaux qui paissent là-bas. Ils fuiraient bien vite avant d'être à portée de nos bolas, de nos lazos ou même de nos carabines. »

Le gaucho cessa de parler et se remit à se

frotter le front pour tâcher d'en faire sortir une idée. Tous restèrent silencieux, chacun cherchant un moyen de s'emparer des oiseaux. Le gaucho, le premier, reprit la parole :

« *Gracias a Dios*! s'écria-t-il, je tiens peut-être ce que je cherchais. Ramassez du bois, mes enfants, préparez un feu ; avant qu'il soit allumé, il se peut que j'aie une autruche toute plumée et prête à rôtir. Où est ma chemise blanche ? »

Tout en parlant, le gaucho se dirigeait vers les bagages épars sur le sol, et commençait à défaire une des sacoches qui était encore accrochée à l'arçon de son recado. A ces mots de Gaspardo : « Où est ma chemise blanche ? » Ludwig et Cypriano se regardèrent fort intrigués.

« Si Gaspardo n'est pas fou, dit Ludwig — j'ai peur qu'il ne s'en manque guère.

— C'est la faim qui lui donne la fièvre, répondit Cypriano — ma foi, laissons-le faire. Si cette mascarade le distrait, tant mieux pour lui. Ce n'est inquiétant que pour sa chemise. »

Le gaucho ne laissa pas longtemps ses jeunes compagnons à la devine. Après avoir remué le contenu des sacoches, il en sortit sa chemise des dimanches[43], toute brodée et blanche comme la neige. L'ornementation n'avait pas d'importance, il ne s'agissait que de la couleur.

Il se dépouilla ensuite de son poncho et passa la chemise à la façon ordinaire. Ludwig et Cypriano n'en pouvaient croire leurs yeux. Leur étonnement était tel, qu'ils laissèrent faire Gaspardo sans lui adresser une question.

Mais en ce moment Gaspardo, qui jusque-là semblait avoir obéi à une idée fixe, interrompit ses singuliers préparatifs comme si une autre idée, survenue en sens contraire, l'avait soudainement arrêté dans son dessein.

« Señor Cypriano, dit-il, je réfléchis — oui, ma foi, je réfléchis que vous pourrez faire l'affaire beaucoup mieux que moi.

— Quelle affaire ? s'écria Cypriano, de plus en plus stupéfait. Savez-vous, Gaspardo, que depuis un instant nous nous demandons si votre tête...

— Si ma tête ?... dit Gaspardo.

— Si votre tête ne déménage pas.

— Rassurez-vous, mon enfant, dit Gaspardo en éclatant de rire. — Ce que je vous demande est simple comme bonjour. Il s'agit de mettre ma chemise, ou la vôtre, si vous le préférez, et de vous déguiser en grue, en un mot, de faire « la grue ».

— La grue ?

— Eh bien, oui, la grue.

— Mais dans quel but ?

— Dans le but louable de conquérir un morceau de chair d'autruche pour notre souper. Je suis décidément un peu trop gros pour jouer le rôle de grue ! Vous, señor Cypriano, vous êtes presque de la taille convenable ; et, quand je vous aurai habillé, je parie mon cheval contre un âne, que vous pourrez vous approcher de ces gaillards-là sans leur donner le moindre soupçon.

— Pour Dieu ! Gaspardo, expliquez-vous, je ne comprends pas un traître mot de votre discours. Supposez que la chose est faite, je suis une grue ; eh bien, après ? que faut-il qu'elle fasse, la grue que je serai ?

— Vous allez le savoir. Enlevez d'abord votre jaquette, et laissez-moi vous passer cette chemise sur les épaules. »

Cypriano ne broncha pas. Il ôta son vêtement et resta en manches de chemise devant le gaucho.

Celui-ci mit sa chemise sur les épaules du jeune homme, et la disposa de façon à lui ajouter l'appendice d'une sorte de queue blanche. Il prit ensuite un long bout de ficelle, et il serra les larges pantalons autour des jambes de Cypriano pour les faire paraître aussi minces que possible. Alors, il ôta le chapeau du Paraguayen, qui était en feutre mou, passa dans son bord antérieur un long bâton de forme conique épointé, auquel il donna une couleur d'un noir bleuâtre en le frottant de poudre mouillée. Cypriano, avec son chapeau replacé sur sa tête, offrit alors le simulacre grossier d'un oiseau ayant un bec noir long de plus d'un pied. Le bord de ce bizarre couvre-chef fut rabattu sur le cou et sur les oreilles du jeune garçon, en lui laissant les yeux suffisamment découverts pour lui en permettre l'usage.

Une légère couche de poudre humide sur ses joues naturellement brunes, compléta la transformation de la tête. L'artiste n'avait cependant pas encore achevé sa besogne. Prenant dans sa poche un mouchoir de soie écarlate, comme ceux dont les gauchos sont presque toujours munis, il l'attacha autour du cou de Cypriano, de manière à figurer une large poche rouge devant sa poitrine.

« Maintenant, señorito, je pense que vous pouvez passer pour une grue-soldat[44]. *Carrai!* quand je vous regarde, j'ai envie de changer les conditions et de parier mon cheval contre un âne que non seulement les autruches, mais un *garzon* lui-même ne vous distinguerait pas d'un de ses confrères. Partez et gagnez-nous notre souper.

— Je vous répète, Gaspardo, que je ne vous comprends pas encore. Comment voulez-vous que je fasse ? S'agirait-il, par hasard, d'approcher des autruches pour leur déposer un grain de sel sur la queue? C'est un genre de chasse où j'ai peu d'expérience, je vous l'avoue. En un mot, votre proposition est-elle sérieuse ou ne l'est-elle pas? Cette mascarade a-t-elle pour but de vous donner un spectacle faute de pouvoir nous offrir à dîner ?

— *Santo Dios!* señorito, vous me surprenez! Quoi, vous êtes du pays, et vous m'adressez de pareilles questions! N'êtes-vous pas né pour être un gaucho? Un *gringo*[45] lui-même, ainsi déguisé, comprendrait tout de suite qu'il s'agit d'aller *garzoneando!* »

Cypriano jeta un coup d'œil interrogatif sur Ludwig; mais le jeune savant, secouant la tête, confessa l'impossibilité où il était de le renseigner. Tous les deux étaient également stupéfaits devant la singularité des préparatifs de Gaspardo, leur compagnon.

« *Ay de mi!* s'écria ce dernier, en poussant une sorte de soupir. Vraiment, vous ne savez ni l'un ni l'autre dans quel but je me suis donné tant de mal? Je vais vous le dire, señor Cypriano. Habillé comme vous l'êtes, vous ressemblez exactement à un *garzon;* il s'agit de faire votre possible pour agir comme un *garzon.* D'abord, approchez-vous autant que vous le pourrez des autruches. Prenez avec vous votre fusil ou vos bolas. Les bolas vaudront mieux, car vous les lancez avec beaucoup d'adresse. En cela, je sais que vous n'êtes pas un gringo. Croyez bien que les oiseaux ne se douteront de rien. Voyez-vous là-bas un estero[46] tout près duquel ils paissent? Faites-en le tour, et marchez sur eux dans cette direction. Ils vont vous prendre pour une grue, et ne seront détrompés que lorsque vous en tiendrez un. Maintenant, avez-vous besoin que je vous donne de plus amples instructions?

— Non, non, dit Cypriano, qui comprenait enfin; je vois l'affaire, Gaspardo, et je vais tâcher de saisir par la patte un de ces gros poulets. En avant! »

En disant ces mots, le jeune homme se dirigea vers son recado et y prit ses *boliadores.* Muni de cette arme, il partit à travers la savane, dans la direction des rhéas.

CHAPITRE XIII

LES AUTRUCHES

« *Cáspita!* s'écria le gaucho, quand Cypriano se fut éloigné d'une centaine de mètres, ce gentil garçon ne ressemble-t-il pas complètement à une grue? Je m'y tromperais moi-même, si je ne connaissais pas ma chemise. »

Ludwig ne répondit pas. Il était profondément attentif aux moindres mouvements de son cousin, qui marchait silencieusement en se dandinant gravement comme un *garzon.* Le jeune Paraguayen jouait son rôle comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie : tantôt il s'avançait résolument, tantôt il s'arrêtait et pointait son long bec vers le sol comme pour y ramasser des limaces, des serpents, des lézards et autres reptiles dont les grues se nourrissent. Il gardait toujours ses bras serrés sous sa chemise, ainsi que les *boliadores* qu'il se disposait à lancer.



Cypriano et Ludwig avaient déjà fait choix d'un emplacement. (Page 45.)

Au lieu de se rendre directement vers les rhéas, il suivit l'avis du gaucho, et s'en approcha par une grande ligne courbe à laquelle le bord de l'*estero* servait de corde.

Lorsqu'il fut arrivé à se placer entre le gibier et le marais, il avança avec autant de prudence, mais en manœuvrant davantage, s'arrêtant parfois pour secouer ses ailes blanches, projetant son bec en l'air comme s'il avalait un poisson ou un reptile, et se remettant en mouvement comme pour en chercher un autre.

La confiance des rhéas n'avait rien d'étonnant. Des animaux beaucoup plus intelligents, l'aigle-cerf des pampas, le puma, le jaguar, sont souvent trompés par les *garzonéadores*.

Ils ne commencèrent à se douter de quelque chose que lorsque la fausse grue fut tout près d'eux. Ils cessèrent subitement de brouter, redressèrent ensemble leurs longs cous et jetèrent un cri rauque moitié interrogatif, moitié inquiet.

La femelle, comme cela arrive presque toujours, se montra la plus prompte et la plus rusée, peut-être aussi la plus peureuse. Au moment où elle poussait son cri, elle battit en retraite de quelques pas, laissant son compagnon seul en face du danger. Celui-ci exécuta une démonstration hostile, analogue à celle d'une oie qu'on agace; il tendit le cou, mais cette fière attitude ne lui servit à rien : on entendit un sifflement, et avant qu'il pût jouer



Le vieux mâle gisait inanimé. (Page 49.)

des jambes, l'oiseau les sentit toutes les deux enlacées par un nœud solide. Il trébucha et tomba sur l'herbe.

Prompt comme l'éclair, le faux garzon était sur lui, et frappé d'un coup violent à la tête, dont le gaucho lui avait donné le secret, le vieux mâle gisait inanimé sur le vert gazon, tandis que sa compagne effrayée, les ailes ouvertes et courant de toute sa vitesse, disparaissait dans les hautes herbes de la pampa.

Ludwig avait examiné ce spectacle avec un vif sentiment d'intérêt, et Gaspardo en salua l'heureux succès par un cri de joie. Puis tous deux s'empressèrent de se rendre auprès de Cypriano pour l'aider à traîner son énorme gibier.

Le gaucho en choisit les plus fins morceaux, et les trois voyageurs affamés se préparèrent à souper des cuisses de l'autruche, avec une satisfaction d'autant plus grande que leur repas avait été pour eux plus problématique.

Cependant on n'avait ni préparé le feu, ni ramassé de bois. Gaspardo et Ludwig avaient été trop occupés de suivre l'expédition de Cypriano contre l'autruche pour penser à autre chose.

L'affaire terminée, ils l'aidèrent à traîner le rhéa à leur bivouac. Leur concours n'était pas superflu : l'oiseau pesait autant qu'un gros mouton.

Tandis que le gaucho, avec son couteau toujours prêt, dépeçait la venaison, Ludwig

s'occupait à ramasser du bois pour le feu et Cypriano à se débarrasser de son déguisement. Il lui fallut un certain temps pour repasser de l'état de grue à celui de Paraguayen, car la poudre dont Gaspardo l'avait barbouillé exigea d'abondantes ablutions avant de disparaître. Heureusement, un ruisseau coulait près de là; du reste, sans ce voisinage, les voyageurs n'auraient pas campé en cet endroit. Camper loin de l'eau ne vient jamais à l'idée de personne, sauf quand on y est contraint impérieusement, dans un désert, par exemple.

Pendant le temps employé par le jeune Paraguayen à ôter la belle chemise de Gaspardo, à retirer de ses jambes les liens qui les entouraient et à se débarbouiller, le feu flambait, et devant la flamme les morceaux délicats du rhéa, choisis par le gaucho, grillaient en répandant un fumet de bon augure.

Le thé se préparait aussi. Par bonheur, le sac contenant la yerba et les instruments à thé, le *maté* et la *bombilla*, qu'on avait cru perdu, fut inopinément retrouvé. Au lieu de l'avoir attaché à la selle de Ludwig, le gaucho l'avait, paraît-il, placé sur sa propre selle, où il était caché sous les nombreuses courroies du recado. Sans cette circonstance, le précieux condiment serait tombé avec le reste au fond du riacho. Or, sans sa « yerba », un Paraguayen ne peut être à son aise. Satisfaits d'avoir du moins ce paquet en bon état, tous les trois se sentaient dans une favorable disposition d'esprit, autant, bien entendu, que cela leur était permis par le chagrin commun, toujours présent à leur mémoire. La nature semblait les protéger contre une trop écrasante douleur, en les obligeant à en distraire leur pensée, par suite des incidents émouvants qui ne cessaient de se présenter à eux. Autrement, ils eussent été accablés sous le poids de leur affliction.

Tous trois savouraient les douceurs du repos assis autour du feu pétillant, en attendant que l'eau fût en ébullition et que la chair d'autruche parût suffisamment rôtie. Ils ne restaient pas silencieux. Gaspardo ne voulait pas laisser ses jeunes compagnons à leurs tristes réflexions, et, pour les distraire, il ne cessait de les entretenir d'un sujet ou d'un autre.

Tout naturellement, la conversation roula sur les autruches ou « rhéas », ainsi qu'on nomme les espèces sud-américaines du genre struthio.

Ce sujet présentait un grand intérêt pour Ludwig, et, en le traitant, il étala devant ses compagnons tout le bagage scientifique qu'il avait recueilli dans les livres ou appris de la bouche de son père. Il leur raconta tout ce qu'il savait touchant les espèces d'autruches répandues sur la surface du globe.

Il y a d'abord la grande espèce africaine « struthio camelus », la plus grande de toutes, appelée « struthio » par les Romains et « camelus » par les ornithologistes, parce que l'oiseau, dans sa structure générale, a, en effet, un rapport marqué avec le chameau du désert. Cette ressemblance est si frappante que les colons hollandais du cap de Bonne-Espérance, ignorants du nom scientifique, l'avaient aussi observée, et avaient en conséquence donné à l'autruche le nom d' « oiseau-chameau ».

Ludwig dit aussi que l'autruche africaine, quoique d'une taille beaucoup supérieure au rhéa de l'Amérique du Sud et différent de celui-ci par la couleur de son plumage, lui est presque identique relativement à ses habitudes. L'une et l'autre habitent les pays de plaines; rarement on les rencontre dans les endroits boisés ou rocheux ou sur les flancs des montagnes. Il est vrai qu'on trouve l'autruche américaine dans les Cordillères des Andes à une hauteur de 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais seulement dans les plaines ou « paramos », plateaux élevés qui s'étendent entre les deux grandes chaînes de montagnes et non pas sur les montagnes elles-mêmes. Elles affectionnent les espaces stériles appelés ordinairement déserts; pourtant on les rencontre quelquefois dans de fertiles plaines couvertes de gazon, telles que les pampas de la Plata et les savanes du Chaco. Elles possèdent les mêmes habitudes singulières pour la construction des nids et l'incubation. De même que nos coqs, l'oiseau mâle garde plusieurs femelles sous sa protection, avec cette différence que celles-ci déposent toutes leurs œufs dans le même nid, au-dessus duquel, par un étrange intervertissement de fonctions, le mâle s'accroupit pour couver. Quant aux femelles, elles ne se bornent pas toujours à pondre dans le nid, il leur arrive parfois de laisser tomber un œuf dans la poussière ou dans l'herbe, quel que soit l'endroit où elles se trouvent, et sans en prendre autrement souci. On s'est livré à beaucoup de conjectures au sujet de ces œufs isolés. Les uns disent qu'ils sont déposés auprès du nid pour servir d'aliment aux jeunes autruches qui pendant leur période d'enfance s'en nourriraient, tout

comme les veaux et les autres mammifères se nourrissent de lait. Ludwig, suivant l'opinion de son père, niait que ces œufs isolés fussent destinés à cet usage et affirmait que l'oiseau les laisse tomber et ne les dispose pas à dessein.

Gaspardo était du même avis; il dit savoir pertinemment que les oiseaux ne s'approchaient jamais des « huachos[47] » et que ceux-ci demeuraient sur le sol où ils pourrissaient. Il croyait aussi que ces œufs étaient abandonnés parce qu'il n'y avait plus place pour eux dans le nid. Comme le mâle se charge de l'incubation et qu'il y a plusieurs femelles dans la famille, il se trouve souvent plus d'œufs qu'il n'en peut couver et que le nid n'en pourrait contenir.

Après avoir ainsi discuté les habitudes générales des autruches, le naturaliste apprit à ses compagnons qu'une troisième espèce de *struthio* appartient au grand continent de la Nouvelle-Hollande, plus communément appelé Australie. C'est l'*ému*, véritable autruche qui ressemble beaucoup par ses habitudes à celles de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. Elle s'en distingue, il est vrai, par son apparence, mais pas plus cependant que celles-ci ne diffèrent l'une de l'autre et surtout pas plus que l'autruche mâle d'Afrique ne diffère de ses propres femelles.

« En comparant ces trois espèces, dit Ludwig, nous pouvons regarder l'espèce africaine comme la plus grande, celle d'Australie comme la plus petite, tandis que celle de l'Amérique du Sud tient à peu près le milieu par sa taille. Une autruche femelle a la taille d'un rhéa mâle et n'en diffère guère par sa couleur, tandis qu'un rhéa femelle, pour les dimensions et la couleur, peut se comparer à un ému mâle. Quoiqu'elles appartiennent à trois parties bien distinctes du globe, continua le jeune savant, elles ne constituent évidemment que des espèces du même genre. J'ai entendu mon père dire qu'il n'y avait pas la moindre raison, sauf celle de satisfaire les élucubrations des naturalistes de cabinet, pour les décrire comme appartenant à des genres distincts : l'africaine sous le nom de *struthio camelus*, et la sud-américaine sous celui de *rhea-americana*, au lieu de *struthio rhea*, ainsi qu'on devrait l'appeler. »

Ravis de voir Ludwig arraché pour un moment à ses préoccupations, ni Gaspardo ni Cypriano n'interrompirent la dissertation du jeune naturaliste. Celui-ci n'avait pas encore fini et bientôt il reprit la parole en ces termes :

« Il existe un autre oiseau appartenant à la famille des autruches ou qui lui est allié de près et au sujet duquel on possède moins de renseignements que sur les trois autres espèces : c'est le « cassowary », trouvé dans la plupart des grandes îles de l'Archipel des Indes orientales. Il y a aussi une curieuse bête sans ailes, appelée pour cette raison *apteryx*, récemment découverte dans la Nouvelle-Zélande. Les naturalistes en ont même décrit au moins deux espèces, et l'on suppose qu'une troisième, sinon une quatrième, existe dans les montagnes boisées des îles Maori. L'apteryx a été classé avec les autruches, auxquelles il ressemble sous quelques rapports, principalement en ce que ses ailes ne sont pas assez fortes pour lui permettre de voler. Mais cette classification est loin d'être correcte. Le cassowary pourrait à la rigueur être admis dans la famille des *struthios*. Cependant, il n'y a véritablement que trois espèces d'autruches : l'africaine, l'australienne et l'américaine.

— Trois espèces seulement! s'écria Gaspardo. Que dites-vous, señor Ludovico! Mais il en existe deux espèces ici, sur les pampas!

— Vous devez vous tromper, Gaspardo, répondit tranquillement Ludwig.

— Oh! non, señorito. Je les ai vues moi-même, et j'en ai attrapé bien des fois quand j'étais avec le général Rosas en expédition contre les Indiens du sud. C'était à environ une centaine de lieues au sud de Buenos-Ayres, près du Rio-Colorado. C'est là qu'on trouve l'autre espèce d'avestruz que nous autres gauchos nous appelons « petise[48] ». Sa grosseur est d'environ les deux tiers de celles-ci, mais les œufs sont à peu près de même grosseur; ceux du petise ont seulement une forme différente et leur couleur est d'un bleu pâle. Les jambes de l'oiseau sont plus courtes et ses plumes descendent plus bas, à plusieurs pouces au-dessous du genou, de façon que l'animal ne peut courir aussi vite et est bien plus facile à prendre que le rhéa, comme vous devez le penser. »

Cette assertion était toute nouvelle pour Ludwig comme pour Cypriano. Quoique tous les deux eussent été élevés dans l'Amérique du Sud, ils n'avaient jamais entendu parler d'uñe espèce d'autruche sud américaine autre que celle qu'ils connaissaient pour l'avoir vue nombre de fois[49].

Gaspardo ajouta alors quelques faits à la théorie présentée par Ludwig.

Il raconta que les œufs de la grande espèce sont de telle dimension que chacun pèse plus qu'une douzaine et demie d'œufs de poules ordinaires. Un nid en contient habituellement de vingt à trente, mais quelquefois on en trouve jusqu'à cinquante. Il confirma les paroles de Ludwig au sujet de l'incubation accomplie par le mâle, et dit que c'était lui qui promenait ses poussins tout le temps qu'ils avaient besoin d'un protecteur. Pendant qu'il couve, le mâle s'écarte fort peu du nid et reste à son poste jusqu'à ce que les pieds du cheval du voyageur soient au moment de l'écraser. Mais, quand il est troublé, il se fâche et devient même dangereux. Gaspardo connaissait un exemple d'un cavalier attaqué sur son cheval. Ils attaquent en sautant en l'air, puis en frappant ou en donnant des coups avec leurs longues et fortes jambes, et ils ne cessent pas de siffler avec force, à peu près comme un jars en colère. Ils produisent ce sifflement dans d'autres occasions, et le son en est si étrange qu'on ne saurait dire d'où il provient et qu'on ne pourrait jamais croire que c'est l'organe d'un oiseau si l'on n'avait pas l'autruche elle-même devant les yeux.

Ici Ludwig interrompit Gaspardo pour dire qu'il en était de même de l'autruche africaine; les voyageurs prennent souvent son violent sifflement, qui a un son de clairon, pour le rugissement d'un lion ou d'une autre bête sauvage.

Gaspardo raconta alors que ces oiseaux étaient craintifs et très difficiles à approcher, que lorsqu'ils sont effrayés ils courent toujours contre le vent, que les gauchos profitaient même de cette particularité pour se diriger d'abord au-dessus du vent, puis ils envoient un homme du côté opposé pour les rabattre. En apercevant les cavaliers rangés en demi-cercle autour d'elle, l'autruche perd la tête, court au hasard, de sorte qu'il est facile aux gauchos de l'abattre avec leurs bolas ou de la prendre au lazo.

Les trois voyageurs causèrent ainsi jusqu'au moment où la nuit répandit son voile d'obscurité sur la plaine. Alors, s'étendant sur leurs *pellones* et se couvrant de leurs ponchos, ils s'endormirent profondément.

CHAPITRE XIV

LES VIZCACHAS

Le lendemain, au lever du jour, ils étaient debout; et après un déjeuner dont l'autruche grillée fournit le menu, ils sellèrent leurs chevaux et partirent en suivant toujours la rive du Pilcomayo.

Ils s'avançaient rapidement, car leurs chevaux étaient bien reposés et presque entièrement remis des commotions électriques causées par les raies; les cavaliers augmentaient encore la vitesse de leur allure chaque fois qu'ils pensaient à leur chère Francesca.

Ils n'avaient cependant pas encore avancé leur marche au gré de leur désir, quand ils arrivèrent à un endroit où le Pilcomayo faisait un grand détour en laissant dans la concavité de l'arc formé par son cours un espace de terrain stérile et sans arbres.

Gaspardo connaissait le caractère de la contrée jusqu'à une certaine distance en avant. Il pensa que toute règle pouvait souffrir une exception, et qu'au lieu de suivre cette fois encore le fleuve, il serait préférable de couper au court à travers le désert, du moment où l'on était assuré de retrouver l'eau sur un point plus élevé. Il s'appuyait sur la supposition que, si les Indiens avaient remonté la rivière,

ils devaient avoir agi de même, car il ne leur était d'aucune utilité de faire le détour.

Ses compagnons partagèrent son avis, et tous trois entrèrent dans la plaine dépouillée, Gaspardo en tête et surveillant la route.

Cette marche à travers un désert présentait deux difficultés. La première était de ne pas s'écarter de la véritable direction; leur guide n'avait voyagé qu'une seule fois dans cette contrée, il y avait fort longtemps de cela. On n'apercevait pas la moindre trace de sentier, car c'était là que la tempête de poussière semblait avoir eu son maximum d'intensité, et elle y avait effacé toutes les empreintes. En avant, il n'existait ni arbres, ni collines, aucun point de repère. Gaspardo se guidait uniquement sur le soleil. Par bonheur, le ciel était sans nuages, comme il l'est presque toujours sur les *llanos* du Gran Chaco.

L'autre difficulté était de nature toute différente. La marche des voyageurs se trouvait sans cesse entravée par de larges espaces de terrains criblés de trous qui couraient souterrainement à fleur du sol comme des terriers de lapins. Chacun d'eux avait à son entrée ou un peu à côté un grand tas de débris de toute espèce. Nos voyageurs les reconnurent pour des gîtes de *vizcachas* [50]. Ils virent les animaux eux-mêmes, au nombre de plusieurs centaines, assis à l'ouverture de leurs demeures souterraines, et qui, loin d'être effrayés par l'approche des cavaliers, les contemplaient avec une gravité placide des plus amusantes. Ils n'essayaient de fuir et de se cacher qu'au moment où les chevaux les foulaient presque sous leurs sabots. Ils se retiraient alors d'une allure si lourde et si maladroite qu'on aurait cru qu'ils regardaient ce dérangement comme aussi inutile qu'ennuyeux.

Ces animaux sont plus gros que des lapins, et ils ont des incisives beaucoup plus longues; leur grande queue et leurs courtes pattes de devant les font ressembler plutôt à d'énormes rats. Les terriers de ceux-ci n'étaient pas placés dans les parties les plus stériles de la plaine, mais dans les endroits où le sol, un peu plus fertile, se couvre d'une grossière végétation. L'agouti [51], un autre animal de l'Amérique du Sud, appartient à un genre analogue et fréquente exclusivement les déserts secs et arides. La vizcacha, dont il existe plusieurs espèces, préfère établir sa demeure dans les plaines où se trouve une certaine abondance d'herbe et de gazon

Gaspardo dit qu'elles se nourrissaient des racines du chardon et qu'elles les déterraient au moyen de leurs fortes pattes munies de trois doigts.

L'habitude peut-être la plus curieuse de ces animaux est celle qui les porte à former de grands tas de débris à l'entrée de leurs habitations. Ces monceaux rempliraient souvent plusieurs paniers à bras et se composent d'objets hétéroclites, tels que pierres, tiges de végétaux, cornes ou ossements de bétail, boulettes de terre sèche, bois, etc., bref tout ce qui peut se trouver aux environs des terriers.

Cette coutume est à peu près inexplicable; Gaspardo savait que les vizcachas agissaient ainsi et rien de plus. Il raconta même à ce propos l'histoire amusante d'un certain gaucho qui, ayant égaré son *maté* et sa *bombilla* et les ayant cherchés partout, eut l'idée d'aller se promener sur le territoire d'une colonie de vizcachas. Il y retrouva sa propriété ainsi que plusieurs autres objets déposés sur l'un de ces amas de débris.

Si ces agglomérations étaient composées d'objets bons à manger, on pourrait supposer que ce sont des magasins de vivres mis en réserve pour les cas de nécessité; c'est ainsi qu'agissent les écureuils, les marmottes et d'autres animaux. Mais ici rien de pareil; le plus souvent, dans le tas entier, on ne trouverait pas la moindre chose sur laquelle un rat voulût user ses dents.

Une autre singularité intéressa beaucoup les voyageurs, surtout Ludwig, dans leur marche à travers la colonie des vizcachas : de petits hiboux [52] occupaient le sol en commun avec les quadrupèdes, et comme eux, quand ils étaient effrayés, s'abritaient au fond des terriers.

Ces oiseaux grotesques se montraient de tous côtés, perchés seuls ou par couples sur les monticules de débris dont nous venons de parler, comme s'ils eussent été chargés de veiller sur l'entrée de l'habitation commune. Quand les cavaliers approchaient, quelques-uns s'envolaient en poussant un cri rauque et perçant; puis, après avoir battu des ailes à une distance de quelques mètres, ils s'abattaient sur un autre tas plus éloigné et regardaient alors tranquillement les importuns.

Ludwig avait lu la description d'un hibou d'une espèce semblable et de mœurs très analogues qui habite les vastes pampas ou prairies de l'Amérique du Nord, et se cache dans

les terriers des marmottes, ou des chiens de prairie de la même façon que l'espèce sud-américaine dans ceux des vizcachas. Tout en continuant à cheminer, il raconta à ses compagnons ce qu'il savait des marmottes. Gaspardo, de son côté, donna au jeune naturaliste un grand nombre de renseignements relatifs à la manière de vivre des vizcachas. Ludwig mettait une sorte de piété filiale à s'entretenir des choses qui avaient fait l'objet des études et des travaux de son père. Halberger avait laissé des ouvrages inachevés et le projet de Ludwig était tôt ou tard de les compléter.

« Il y a une chose certaine, dit le gaucho en terminant. Si ces animaux sont gênants pour nous, ils ne sont pas mauvais à manger. Que nous soyons encore à court de vivres, et nous pourrons facilement en prendre un qui nous fournira un bon repas. »

Ce que Gaspardo entendait en disant que ces animaux étaient gênants, c'était que leurs terriers constituaient un grand obstacle à la marche rapide des chevaux, qui, en enfonçant dans ce sol rendu friable, avaient les plus grandes chances pour trébucher et culbuter.

Aussi les voyageurs n'avançaient-ils que lentement à travers les travaux des vizcachas, et avaient-ils soin de les tourner, lorsqu'ils n'occupaient pas une assez grande étendue pour occasionner un retard trop considérable.

Les voyageurs trouvaient d'ailleurs une certaine compensation aux difficultés de la route, en observant ces curieux rongeurs et leurs singulières habitudes.

Ils arrivèrent sans accident au delà de la région des terriers. La stérilité et la dénudation du territoire qu'ils atteignirent alors produisit sur leur esprit un effet attristant. Ils en ressentirent tous l'impression et, pendant un certain temps, ils avancèrent sans échanger une seule parole.

Gaspardo, qui était, sans vouloir le dire, de plus en plus inquiet sur la route à suivre, marchait à une assez grande distance en avant Tantôt il interrogeait le soleil, tantôt il sondait l'horizon, tantôt enfin, les yeux fixés à terre, il demandait aux plus petits accidents du sol de lui révéler une trace quelconque du passage des Indiens.

Tout à coup, une joyeuse exclamation sortit de sa poitrine.

« Enfin ! s'écria-t-il, *Gracias a Dios!*

— Qu'y a-t-il, Gaspardo? s'écrièrent les deux jeunes gens.

— *Caramba, muchachos!* Rien que le *rastro* des brigands. Regardez ! voyez-vous où ils se sont arrêtés ! et là, l'endroit d'où ils sont repartis ! Ah ! maintenant je comprends tout. C'est ici que les coquins ont été pris par cette même tormenta qui nous a forcés à nous réfugier dans la caverne. Tout nous dit, à une minute près, le moment où ils ont pasé ici. Voyons donc si nous ne pouvons rien apprendre de plus. »

En disant cela, il sauta à bas de son cheval, et se mit à examiner la piste.

Sur ces entrefaites, Ludwig et Cypriano avaient reconnu comme lui les traces qui l'avaient frappé. Un espace de terrain assez large était complètement recouvert d'empreintes de chevaux ; à une certaine distance il se rétrécissait et prenait la forme d'un sentier, comme si les cavaliers se fussent mis en double file et se fussent éloignés en ordre de marche. A l'endroit le plus foulé, les empreintes des pas se divisaient et s'entrecroisaient dans toutes les directions, ce qui montrait que la troupe avait fait là un arrêt sérieux ; mais au point où elles se réunissaient, elles se concentraient toutes vers un même point.

Ces informations étaient lisiblement écrites sur l'épaisse couche de poussière qui s'était convertie en boue par l'action de la pluie.

C'était clair. Une bande d'Indiens Chaco marchait en cet endroit au moment où la tormenta s'était élevée. Ils s'y étaient arrêtés pour laisser passer sa fureur, et quand elle avait cessé, ils étaient remontés à cheval et étaient repartis.

Un seul coup d'œil avait révélé tous ces détails à Gaspardo. Mais il avait quitté la selle pour voir si parmi les empreintes il ne pourrait pas reconnaître celle du petit cheval monté par la fille de son maître.

Cypriano, sautant à terre, vint l'aider dans sa recherche, et fut bientôt rejoint par Ludwig.

CHAPITRE XV

LA PISTE RETROUVÉE

Pendant quelques secondes, une minute peut-être, il y eut un profond silence; chacun d'eux, penché sur le sol, était occupé de son propre examen. La voix du jeune Paraguayen se fit entendre la première.

« Je le savais bien! » tels furent les simples mots qu'il prononça, comme s'il venait de voir s'éclaircir quelque mystère ou quelque doute se vérifier.

« Quoi donc, cousin? demanda Ludwig, qui était le plus proche.

— Voici l'empreinte du cheval de Francesca.

— En êtes-vous sûr, Cypriano?

— Oui, je l'aurais reconnue entre mille.

— Il a raison, dit le gaucho, après avoir jeté un coup d'œil à l'endroit indiqué. C'est l'empreinte de son poney, bien certainement.

— Voici encore quelque chose! s'écria Cypriano, dont les yeux animés d'un feu extraordinaire s'étaient portés de tous côtés. Regardez ceci! »

Il avait ramassé un bout de ruban rouge décoloré pour avoir été sans doute foulé aux pieds des chevaux et maculé par la boue. Il se rappelait ce ruban et le reconnaissait pour avoir fait partie de la coiffure de Francesca; c'était un fragment du nœud qui serrait à leur extrémité les deux longues tresses de la jeune fille.

« Et ceci en outre, ajouta-t-il d'un ton encore plus véhément, que concluez-vous de ceci? *O Maria santissima?* Je m'y attendais bien, ce que je vous disais était vrai, Ludwig! »

Ce débordement soudain de colère était produit par un fragment de plume rouge qu'il venait de ramasser dans la fange. Dans le tuyau de cette plume, on remarquait encore une piqûre, indice du passage de l'épine ou de l'aiguille qui avait servi à coudre et à fixer cet ornement sur le vêtement d'un Indien. Ce débris ne pouvait provenir que de la *manta* de plumes d'un chef d'où elle s'était sans doute détachée pendant la tormenta.

Mais Cypriano en savait davantage encore. Il connaissait le propriétaire de la manta; il se souvenait d'avoir vu un vêtement brodé de pareilles plumes sur les épaules d'Aguara. Il ne doutait pas que cette plume n'appartînt au manteau du jeune chef Tovas.

Ainsi étaient justifiés tous ses pressentiments. Que fallait-il de plus pour faire partager à ses compagnons les soupçons qu'il avait émis en commençant l'expédition? Il existait maintenant à cet égard une certitude non seulement pour lui, mais aussi pour Ludwig et Gaspardo. Ludwig, qui avait jusque-là conservé sa foi en l'amitié de Naraguana pour son père, était accablé par cette preuve de la trahison du vieux chef, ou du moins de son fils.

« Oui, lui dit Cypriano, le double crime qu'ils ont commis est si horrible qu'il peut paraître incompréhensible. Ce sont bien eux les coupables cependant, et Dieu ne permettra pas qu'ils restent impunis. A présent, à cheval! Nous ne devons plus nous reposer un instant que nous ne les ayons rejoints et que nous n'ayons obtenu justice et vengeance.

— Oui, oui, marchons, s'écria à son tour Ludwig. Il n'y a pas une minute à perdre. »

En vain Gaspardo leur représentait-il que si le jeune chef avait prémédité, comme Cypriano le pensait, de faire de Francesca sa femme, celle-ci n'avait rien à craindre de lui tant que les cérémonies et les délais préliminaires, toujours très lents, de cette union n'auraient pas été accomplis, rien ne pouvait les calmer.

De même que pour la clarté de cette his-



De petits hiboux occupaient le sol en commun avec les quadrupèdes. (Page 53.)

toire, nous avons dû quitter les ravisseurs de Francesca et leur captive, de même nous sommes obligés de quitter à leur tour le gaucho et ses deux compagnons, toujours à leur poursuite, et de retourner en arrière pour indiquer les motifs qui avaient déterminé le meurtre de Ludwig Halberger.

L'action d'Aguara, le jeune chef Tovas, pouvait se comprendre facilement : il avait enlevé la jeune fille au Visage pâle parce qu'il avait l'ambition de la donner pour reine à ses sujets. Sans doute il avait assisté à l'assassinat du père de celle à laquelle il prétendait s'unir mais il n'avait pris aucune part au meurtre accompli par le renégat. C'est celui-ci que nous avons vu à côté d'Aguara, portant sur son épaule la lance dont la pointe gardait les traces flagrantes de ce meurtre récent.

Les Indiens Tovas appelaient cet homme « el vaqueano ». Son véritable nom était Rufino Valdez, et il était Paraguayen de naissance.

Pour expliquer ses relations avec les sauvages et la raison pour laquelle il avait commis le crime, il nous faut retourner au temps même où, à la faveur de la nuit, le naturaliste venait de réussir à fuir les embûches du dictateur du Paraguay. L'entrevue qui eut lieu alors entre Francia et l'un de ses satellites, Rufino Valdez, éclaircira tous ces points.

C'était environ une semaine après l'époque où Halberger avait quitté Asuncion.



Chacun d'eux, penché sur le sol. (Page 55.)

« Votre Suprématie m'a envoyé chercher, lui dit Valdez. J'attends ses ordres[53].

— Il s'agit de partir sans retard et de vous mettre à la poursuite d'un fugitif. C'est de Ludovico Halberger qu'il s'agit. Puis-je compter que vous trouverez le moyen de vous emparer du rebelle?

— Avec la permission de Votre Suprématie, je tenterai l'entreprise, mais le monde est grand et cela peut n'être pas facile.

— Cela vous regarde, Valdez.

— Si l'affaire est possible, Votre Suprématie ne doute pas que j'en vienne à bout.

— Cinq mille piastres rendent tout possible à un homme aussi intelligent que vous, Valdez.

— Je suis prêt à partir, Seigneur, et, s'il faut tout vous dire, ce n'est pas l'attrait de la récompense que vous voulez bien me promettre qui me décide. J'ai des raisons particulières pour désirer vous obéir sur ce point encore plus que sur tout autre, mais quand j'aurai retrouvé le fugitif...

— Vous voulez savoir ce que je désire qu'il soit fait de cet homme ?

— Précisément, Votre Suprématie. Je ne veux faire ni plus ni moins que vous ne m'ordonnerez. »

Pendant un instant, Francia garda le silence, comme s'il avait besoin de méditer sa réponse.

« Quand vous aurez trouvé le coupable,

dit-il enfin, vous m'en donnerez avis et vous recevrez immédiatement un acompte sur la récompense promise. Si vous le ramenez vivant, je vous payerai la somme entière. Si cependant vous y trouvez trop de difficulté, il suffira que vous m'apportiez sa tête, ses oreilles, une main, quoi que ce soit qui me témoigne qu'il ne vit plus, et la somme vous sera comptée intégralement au moment où vous me donnerez une de ces preuves irrécusables que mes ordres ont été compris et exécutés par vous-même. Écoutez-moi encore, Rufino Valdez, Halberger ne s'est pas enfui seul. Je doublerai la somme si, avec le savant allemand, vous ramenez la femme qu'il a entraînée dans sa fuite. Cette femme a été enlevée par lui en violation des lois de notre pays; la loi exige qu'elle soit réintégrée sur notre territoire. Il faut que, coûte que coûte, force reste à la loi. »

Pendant tout le cours de son règne tyrannique, jamais Gaspar Francia n'avait été plus altéré de vengeance, car jamais il n'avait été bravé d'une façon si imprévue.

Accoutumé à rencontrer partout une obéissance servile, il n'avait jamais songé qu'un habitant quelconque de ses domaines pût oser s'en échapper sans sa permission.

En dépit de l'entremise de plusieurs puissances étrangères, il avait eu l'audace, pendant de longues années, de retenir Amédée Bonpland prisonnier; et cette fois il se voyait mis en défaut par un étranger sans nom et presque sans relations; cette pensée le remplissait de fureur. Il était comme un tigre qui vient de voir s'échapper à travers les barreaux de sa cage sa victime encore vivante et sans blessure. C'était plus qu'un désappointement, c'était une humiliation qui soulevait toutes ses mauvaises passions, tout son orgueil sauvage. Depuis le jour de la disparition d'Halberger, ses *cuarteleros* avaient été sur pied, battant le pays dans toutes les directions, remontant et redescendant le fleuve jusqu'aux frontières de l'Uruguay. Ils n'avaient pas cherché du côté du Chaco parce qu'ils ne l'eussent pas osé. Mais qui donc d'ailleurs eût supposé qu'Halberger aurait eu cette témérité de fuir un danger pour en affronter un pire encore. Tout le monde, et Francia lui-même, ignorait entièrement les liens d'amitié qui existaient entre le chef Tovas et le naturaliste. Pour un blanc, pénétrer dans cette contrée sauvage et inconnue, c'était courir au-devant d'une mort assurée. Ainsi pensait le despote paraguayen, et c'est pour cette raison qu'il n'avait pas envoyé d'expédition dans le Chaco.

Il savait Valdez capable de tout; c'est pourquoi, à bout de moyens, il avait fait appel à son intelligence et à sa scélératesse.

Il ne lui fut pas difficile d'obtenir de lui une vigoureuse coopération. Valdez nourrissait contre Halberger une haine implacable au sujet d'une affaire où sa bassesse avait été dévoilée à tous par l'honnête naturaliste. Il jura au dictateur de lui donner satisfaction et se mit immédiatement à l'œuvre avec toute la sagacité et la détermination d'un chien de chasse. Toutefois, bien que sa haine pour le noble caractère d'Halberger, haine si naturelle à ses vils instincts, fût encore stimulée par le haut prix que lui offrait Francia pour la mort ou la capture du fugitif, le secret d'Halberger avait été si fidèlement gardé par le chef des Tovas que Valdez consuma cinq années en recherches absolument stériles.

Il avait inutilement descendu le fleuve jusqu'à Corrientes, San-Rosario et Fanta-Fé, et même jusqu'aux villes de Buenos-Ayres et Montevideo.

Il avait cherché sa victime dans la direction opposée, jusqu'à Fort Coïmbra et jusqu'aux villes de l'Uruguay, et il n'avait nulle part obtenu d'informations ni découvert le plus léger indice. Halberger avait emmené avec lui tous ceux qui connaissaient le secret de son départ et qui s'en faisaient les généreux et dévoués complices. Il s'était en outre échappé en bateau et n'avait rien laissé derrière lui qui pû faire connaître la direction qu'il avait prise. Francia lui-même en était confondu. Ses plus habiles espions y avaient perdu leurs peines. Nous l'avons dit, aucun d'eux n'aurait imaginé qu'un homme blanc pût chercher un refuge dans le Chaco.

Pour eux, toute cette conduite eût paru semblable à celle d'un fugitif se jetant dans la gueule d'un tigre pour éviter celle d'un jaguar.

Ce ne fut qu'après cinq années d'inutiles pérégrinations que Rufino Valdez, à bout d'efforts, songea enfin à aller s'enquérir jusque dans le Chaco du malheureux qui avait encouru le courroux de Francia. Sa propre haine contre Halberger, plus encore que l'appât de la récompense promise, peut seule faire comprendre l'incroyable persévérance de ce bandit; c'était tout à fait en désespoir de cause

qu'il s'était résolu à explorer aussi les solitudes redoutables du Gran Chaco.

Le pays ne lui était pas complètement inconnu. Il l'avait déjà traversé dans une expédition projetée et payée par le dictateur du Paraguay. Muni d'argent et de menus objets, il avait fini par visiter la tribu des Tovas, alors en relations amicales avec « El Supremo ».

Actuellement même qu'il les savait hostiles, il n'en redoutait rien, car, durant son séjour parmi eux, il leur avait rendu certains services qui lui avaient gagné l'amitié de la tribu. D'ailleurs, il n'était pas homme à s'aventurer entièrement au hasard. Pendant qu'il était au Fort Coïmbra, sur la frontière brésilienne, une rumeur venant du centre du Chaco lui avait révélé l'existence d'un homme blanc installé au milieu du désert, sous la protection du chef de la tribu des Tovas. Il obtint encore d'autres détails sur le colon. Celui-ci avait à ce qu'on disait, une femme et des enfants ; il se livrait à l'étude des plantes et des oiseaux et ne dédaignait même pas la chasse des plus humbles insectes.

Ce blanc ne pouvait être qu'Halberger. Il était impossible à Valdez de se tromper sur de tels renseignements ; il tenait enfin la piste de l'homme dont lui-même et Gaspar Francia avaient juré la parte.

Il partit de Coïmbra et, après un mois employé à traverser la grande plaine déserte, il atteignit le Pilcomayo, près de l'ancienne tolderia des Tovas. Il connaissait le pays, de telle sorte qu'il les eut bientôt rejoints. Pour la première fois, il obtint dans la tribu des informations précises sur les fugitifs. Ses cinq années de courses errantes allaient donc être récompensées. Il ne lui restait plus qu'à retourner à Asuncion et à s'y procurer une force suffisante de *cuarteleros* pour faire prisonniers le naturaliste et sa famille, et les remettre à la merci du dictateur.

Il n'avait pas à se demander si, après un si long délai, le courroux et la passion de Francia n'étaient point apaisés; pendant sa longue chasse à l'homme, il était plusieurs fois retourné à Asuncion et il savait de science certaine que le despote du Paraguay n'oubliait et ne pardonnait jamais. Leur traité secret tenait toujours.

Le vaqueano n'aurait pas eu besoin de guide pour le conduire à l'endroit où habitait Halberger. Les renseignements topographiques fournis par les Indiens suffisaient, et de reste, à un homme aussi sagace que lui ; mais le jeune chef Tovas qui était son ami, Aguara, accompagné de quelques jeunes guerriers de sa tribu, avait projeté une excursion dans le bas de la rivière ; leur route était la même, Valdez lui offrit de se joindre à eux.

Les anciens de la tribu ne firent pas d'objections à cette excursion. Bien qu'ils n'eussent qu'une confiance médiocre dans la loyauté du renégat, ils ignoraient sa haine contre Halberger et ne pouvaient soupçonner le noir projet qu'il méditait.

Quant au jeune chef, on sait quel était son rêve. Lui et le vaqueano étaient faits pour se prêter une mutuelle assistance.

Disons cependant, pour être juste, qu'Aguara n'était pas parti avec l'intention d'exécuter un crime aussi atroce que celui de Valdez, et qu'il ne prit effectivement aucune part au meurtre d'Halberger. Il ne l'aurait pas osé, ne fût-ce que dans la crainte d'encourir la réprobation de sa tribu.

L'infâme Valdez lui-même n'avait peut-être pas été jusqu'à l'assassinat, de propos délibéré. De fait, la mort d'Halberger seul, le rapt de la jeune fille sans sa mère lui faisaient perdre une partie de la récompense promise par l'homme qui était l'instigateur de sa noire entreprise. Le meurtre avait été déterminé par des circonstances purement accidentelles qui s'étaient produites non loin de la résidence du naturaliste.

Valdez et les Indiens avaient rencontré inopinément celui-ci pendant qu'il était en train d'herboriser. Le rénégat, se trouvant ainsi en présence de son ennemi, s'était laissé emporter par un mouvement de haine farouche. Il le frappa de sa lance, l'atteignit, comme on l'a rapporté, traîtreusement alors qu'il avait le dos tourné et sans qu'un seul mot fût prononcé. Ce fut l'œuvre d'un moment.

En voyant Halberger mort et la jeune fille mise par là à sa merci, l'ambition sauvage d'Aguara se réveilla. N'ayant pas à redouter la responsabilité morale de l'action sanglante qui lui livrait sa proie, il crut pouvoir en recueillir le bénéfice et n'hésita pas à emmener Francesca dans sa tribu.

Il peut sembler étrange que Valdez, au lieu de poursuivre jusqu'à l'*estancia*, pour essayer d'achever son œuvre en s'emparant de la femme d'Halberger, se fût décidé à rentrer dans le Chaco avec le jeune chef des Tovas et sa troupe. Sa route eût été dans une directio

toute différente; sa mission n'était pas entièrement remplie. Il le savait; mais il savait aussi que l'*estancia* n'était pas sans défenseurs, et que ceux-ci, bientôt instruits de la catastrophe, seraient nécessairement sur leurs gardes. Quelle chance, dès lors, aurait-il eue de pouvoir, à lui tout seul, enlever de vive force Mme Halberger? En outre, Valdez ne se sentait pas libre d'agir entièrement à sa guise. Il était lui-même à demi captif, et s'il revenait avec les Indiens, c'est qu'il y était forcé. Autrement, il serait allé tout de suite rôder autour de l'habitation de sa victime pour reconnaître la situation. Ces jeunes guerriers, et surtout leur chef, alarmés de ce qui s'était passé, craignirent l'impression que ferait cette histoire sur les anciens de la tribu. Il fallait que le vaqueano prît sur lui la responsabilité du meurtre, ainsi qu'il s'était déclaré prêt à le faire, pour lever leurs soupçons, après qu'il l'eut accompli. Il mettrait son action sur le compte d'une inimitié existant entre lui et Halberger depuis de longues années, et dès lors il savait que la loi des Indiens l'absoudrait.

Aguara n'avait pas manqué de l'engager à revenir avec lui, et il l'y aurait contraint s'il avait refusé, mais Valdez avait préféré accepter sans résistance. Il se disait qu'il retrouverait bientôt l'occasion d'accomplir le surplus de sa sinistre mission. Avec l'aide de deux ou trois bandits de son espèce qu'il n'aurait pas de peine à embaucher, la señora Halberger tomberait infailliblement en son pouvoir.

Le jeune chef, de son côté, avait déjà préparé l'explication qu'il devait donner de l'enlèvement de la jeune fille. C'était pour la protéger qu'il l'emmenait; pouvait-il l'abandonner dans le désert au risque de l'y laisser périr?

Malgré tout cependant, il gardait au fond de son cœur une appréhension secrète. Il craignait la désapprobation des vieillards, les hommes vénérables de la tribu, les amis de son père mort, et qui par suite étaient devenus les amis de cet ami de son père si odieusement assassiné par Valdez, à quelques pas du jeune chef, sans que celui-ci eût tenté de s'y opposer.

CHAPITRE XVI

LA VILLE SACRÉE DES TOVAS

Sur le bord d'un beau lac dont les eaux tranquilles reflétaient les hautes tiges et l'épais feuillage des palmiers *miriti*, s'élevait la tolderia des Tovas ou du moins de cette branche ou sous-tribu qui depuis longtemps reconnaissait Naraguana pour son cacique.

Le village était situé sur la lisière d'une plaine unie et verdoyante comme la pelouse d'un parc, fuyant à perte de vue le long du lac et parsemée de bouquets de palmiers et de buissons d'acacias.

D'un côté du lac, une montagne solitaire, boisée jusqu'à son sommet, se dressait à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la plaine et au lever du jour projetait sa grande ombre sur le bassin dont elle dominait le bord oriental.

Entre sa base et l'eau s'étendait un espace découvert, sans arbres ni buissons et d'environ une demi-lieue carrée, où les demeures des Indiens étaient groupées à proximité de la forêt.

La construction en était toute primitive; ce n'était rien de plus que des *toldos* ou tentes.

Ces tentes n'étaient pas de l'espèce ordinaire de celles qui sont formées d'une couverture de toile soutenue par des piquets, elles ne présentaient pas même toutes une façon identique.

Quelques-unes étaient des wigwams affectant une certaine ressemblance avec ceux des Indiens des prairies du Nord; seulement, au lieu d'être couvertes en peaux de buffalos, elles l'étaient en peaux de chevaux sauvages du Chaco.

D'autres offraient une construction encore plus grossière; c'étaient de simples abris obtenus au moyen des branches recourbées et couvertes des feuilles du palmier *cuberta*. Ces huttes servaient de demeures aux plus pauvres membres de la tribu et aux esclaves des Tovas.

Malgré le peu de solidité de tous ces logis, la tolderia en question était mieux qu'un campement passager. Un grand édifice avec des murs en troncs de palmiers et couvert en *cuberta* indiquait une résidence plus persistante. Ce bâtiment occupait une position bien en vue au milieu de l'agglomération des toldos et des cabanes, et était entouré d'un espace vide comme celui qu'on voit autour de l'église dans une ville de l'Amérique espagnole. Cependant sa destination n'était pas religieuse, mais politique, ou plutôt municipale; c'était la *malocca* ou maison du conseil, assez semblable à celles qu'on rencontre dans les villages des Indiens de l'Amérique du Nord.

En outre de l'existence de cet édifice, il apparaissait d'autres preuves que cette résidence actuelle des Tovas n'était pas temporaire.

On pouvait s'en assurer en gravissant la colline qui dominait le lac. Là, sur un vaste plateau couvert d'une épaisse végétation de palmiers nains, on découvrait un certain nombre d'échafaudages placés sur des pieux soutenant une double plate-forme. La plate-forme inférieure ressemblait à un lit élevé sur quatre pieds gigantesques, et la supérieure tenait lieu de toit.

On accédait à la première, non sans quelque peine, au moyen d'une pièce de bois entaillée, dressée en guise d'échelle.

Après avoir exécuté cette ascension, on se trouvait en face d'un squelette, couché sur le dos, recouvert encore de sa peau ridée et fortement tendue.

Alentour, sur le bord de la plate-forme, était rangée une collection d'objets de tous genres ayant appartenu au mort : sa lance, ses bolas et sa matacana ou massue de guerre. Son poncho était à demi étendu sur lui en guise de linceul. Quand c'était un chef qui se trouvait ainsi exposé, on mettait encore près de lui une magnifique *manta* en plumes et d'autres insignes de son rang. Le tout était protégé contre la pluie par le toit de cette tombe aérienne.

La colline qui s'élevait au-dessus de la tolderia des Tovas était tellement couverte de ces singuliers mausolées, dont quelques-uns remontaient à une date ancienne, qu'on pouvait à vue d'œil évaluer son antiquité.

En effet, cette tolderia était l'une des plus anciennes villes des Tovas, c'est-à-dire toujours de cette sous-tribu dont Naraguana avait été le chef. Bien qu'elle ne fût pas continuellement occupée par eux, car ces corsaires de la Pampa n'habitent nulle part d'une façon complètement permanente, ils la regardaient comme leur véritable résidence, comme leur lieu de sépulture. Dans quelque endroit que l'un d'eux mourût, à moins d'être un pauvre esclave, ou un humble dépendant de la tribu, ses amis ramenaient ses restes à la ville sacrée et les déposaient sur l'échafaudage de sa famille, au sommet de la montagne des morts.

On faisait mieux encore quand on supposait qu'un cacique ou un grand dignitaire approchait de sa fin. Alors le peuple tout entier, suspendant ou abandonnant toute expédition commencée, se hâtait de retourner avec lui à la tolderia et s'y fixait jusqu'au moment où il rendait le dernier soupir. Souvent ces Indiens, dans cette appréhension, renonçaient à leur vie nomade et se refusaient pendant des années le libre parcours du Chaco et surtout les excursions au delà de ses frontières.

Un pareil fait s'était présenté récemment pour les sujets de Naraguana. Lié par cette antique coutume, le chef vénéré, en sentant s'appesantir sur lui le faix des années et prévoyant que sa fin était proche, avait remonté du côté du soleil couchant la vallée du Pilcomayo, vers les tombes où étaient déposés les restes de ses ancêtres.

Il aurait voulu donner avis de son intention à son ami le naturaliste, mais il ne l'avait pas pu.

La veille de son départ, le vieux chef indien avait été soudainement attaqué par une maladie qui le menaçait depuis longtemps. Ses facultés physiques et mentales furent paralysées à la fois, et il accomplit son voyage à la ville sacrée dans un état complet d'inconscience et porté sur une litière.

De là il avait été presque immédiatement conduit sans vie à la montagne des morts, au milieu de la foule de ses sujets en larmes et déposé sur son échafaudage avec des honneurs

tels que peut être il n'en avait jamais été rendu de pareils à aucun cacique des Indiens Chaco.

Le ciel d'un bleu d'azur qui couvre ordinairement les plaines du Gran Chaco commençait à prendre les teintes pourpres plus sombres du crépuscule; les ombres des palmiers s'allongeaient sur la surface d'un lac clair et tranquille et s'effaçaient graduellement à l'approche de la nuit. Une jeune fille s'avançait lentement et venait s'asseoir sur une pierre tout au bord de l'eau.

Cette partie du lac était celle près de laquelle s'élevaient les huttes des moyens Tovas; la jeune fille était sortie de l'une de ces huttes. Elle était elle-même Indienne, et, à en juger par sa remarquable beauté, par les ornements de son costume et de sa personne, par les perles et les bandelettes qui entouraient son cou, ses bras et ses chevilles, elle devait être l'héritière d'une des grandes familles de la tribu.

Les autres membres de cette tribu, hommes, femmes et enfants, pouvaient être aperçus à peu de distance, parmi les huttes du village et sur la plaine découverte qui s'étendait près du lac. Dispersés par groupes, ils se livraient à diverses occupations appropriées à leur âge ou à leur sexe.

Devant les wigwams se trouvaient les femmes et les jeunes filles; quelques-unes tenaient des corbeilles tissées avec des rameaux fendus du palmier; d'autres recueillaient le miel de l'abeille *tosimi* rapporté en rayons par leurs époux; d'autres encore faisaient la cuisine devant des feux en plein air ou s'occupaient à fabriquer des hamacs, ou bien enfin, d'une main habile, ornaient une peau de daim avec des fragments de plumes colorées, pour confectionner ces manteaux qui ont rendu célèbres dans le monde entier les aborigènes de l'Amérique.

Les enfants jouaient autour de leurs mères et dans leurs jeux formaient des groupes dignes du ciseau des plus illustres artistes.

Les hommes causaient des affaires de la journée, tandis que les dépouilles de la chasse, les poissons du lac et le daim des vallées étaient déposés devant l'entrée des toldos et confiés à la garde de quelques femmes.

Sur la plaine qui constituait le pâturage commun de la tribu, on apercevait aussi un grand nombre d'Indiens à cheval courant comme des centaures et rassemblant les chevaux, les moutons et le bétail, car les Tovas sont assez civilisés pour élever des troupeaux.

Tous ces chevaux, ces moutons et ce bétail avaient probablement été volés aux blancs, mais ce vol n'est point considéré comme un délit par les sauvages. La guerre chez eux n'a d'autre but que de pourvoir à leurs besoins.

Autour du village et sur la plaine, la scène qui se présentait aux regards était une scène de paix. Ce n'était pas la vie sauvage avec ses indigènes grossiers et ses passions sanguinaires; c'était un tableau d'une innocence apparente, presque arcadienne. Nous avons dit *apparente*, parce qu'en effet, contrairement à un préjugé que certains esprits superficiels ont essayé de propager, la civilisation, qui n'est autre chose pour les nations que ce qu'est l'éducation pour les individus, est un flambeau nécessaire aux progrès des mœurs. Les peuplades que régissent les seules notions primitives de l'intérêt, de l'instinct, de l'égoïsme matériel, n'ont aucune idée de ce qu'on appelle la morale sociale.

CHAPITRE XVII

NACÉNA

Aux yeux d'un peintre, la jeune fille assise près du lac dans une attitude gracieuse, avec ses longues tresses qui se reflétaient sur la surface calme des eaux, eût semblé une personnification symbolique de la paix.

Et cependant chez cette Indienne, au fond de son jeune cœur, il existait plus de passion farouche que chez tous les êtres qui parcouraient la plaine voisine. La haine éclatait dans le regard fixe de son œil sombre, dans les mouvements rapides et irréguliers de sa poitrine, dans les étranges paroles entrecoupées qui de temps en temps s'échappaient involontairement de ses lèvres.

« Il est allé la voir... réjouir ses yeux de la vue de sa face pâle qu'il croit plus belle que mon visage. Peut-être pense-t-il la ramener avec lui et en faire la reine de notre tribu?... Si cela doit être, continua la jeune fille en se redressant à demi et en tendant un bras vers le lac, si un pareil malheur m'attend, si cet affront est réservé à la fille de mes pères, Esprit des eaux, apprête-toi à recevoir Nacéna dans ton sein! »

Elle resta un moment muette comme si elle attendait une réponse à son invocation. Puis ses pensées changèrent brusquement, elle se redressa; son visage s'illumina d'un éclair de rage. « Non, s'écria-t-elle, le fils du grand mort, qui dort là de son dernier sommeil, n'outragera pas ainsi la fille d'un chef Tovas dont le rang était presque égal à celui de son père. S'il est infidèle à sa promesse, donnée en présence de Naraguana, Nacéna se vengera. Elle sait comment on meurt et comment on donne la mort. Elle mourra, mais non pas seule. Non, Esprit des eaux, Nacéna ne t'appartiendra pas avant que la sombre mort ait confondu dans son embrassement sa rivale et le traître! »

Cessant alors sa prière à l'esprit invisible qu'elle avait conjuré, l'Indienne se retourna, mais ses pensées restèrent les mêmes. Un moment auparavant, elle était suppliante, abîmée de désespoir, maintenant elle ressemblait à une jeune tigresse, prête à déchirer de ses dents et de ses ongles tout obstacle qui pourrait se dresser sur sa route.

Tandis qu'elle gardait son attitude menaçante, un cri sortit des toldos et résonna à travers la plaine. Elle regarda dans cette direction et ce qu'elle aperçut vint augmenter encore l'expression haineuse de son visage. Une troupe de cavaliers entrait dans le village, et ses premiers rangs venaient de s'arrêter devant la malocca. A leur tête était un homme qu'elle reconnut au premier coup d'œil. C'était Aguara, le jeune chef Tovas. Près de lui se trouvait une jeune fille vêtue d'un costume européen. Elle était une étrangère dans la ville, mais Nacéna l'avait déjà vue auparavant, elle la reconnut.

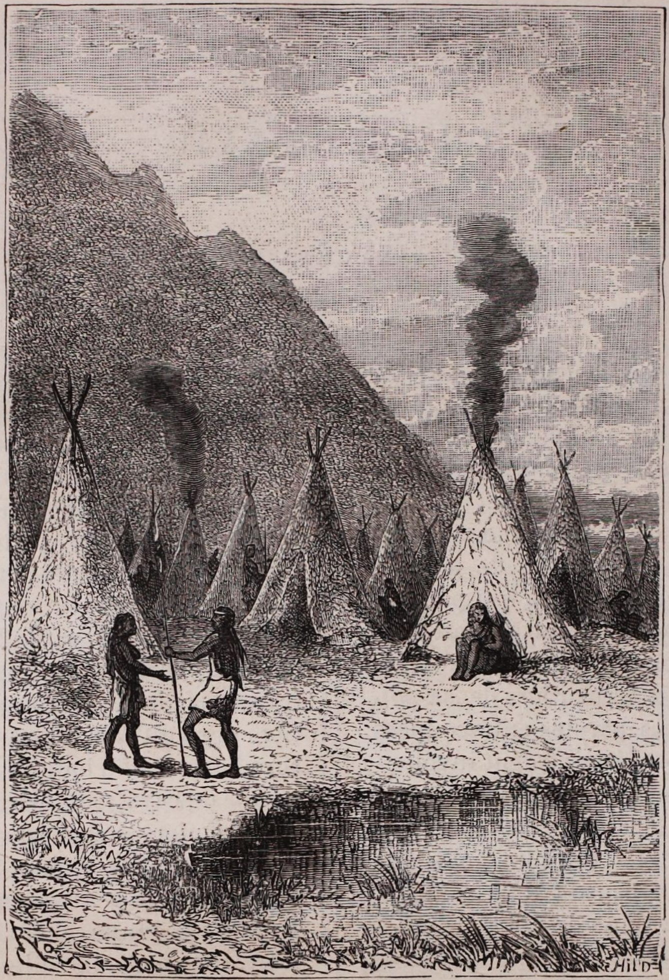
Du reste, elle ne s'arrêta pas à l'examiner en détail; elle n'aperçut qu'un vêtement blanc comme le visage de la femme qui le portait. Son cœur brisé laissa échapper un cri et elle tomba sur la rive du lac comme si la mort eût subitement étendu la main sur elle!

Mais ce qui faisait défaillir ce cœur altier n'était qu'un spasme de désespoir et de fureur.

En revenant à elle quelques moments après, l'Indienne ne cria pas, ne poussa pas même un soupir.

Les lèvres serrées, elle se releva, et tourna ses pas vers le village avec une démarche lente mais ferme; son parti était pris. Elle était résolue à se venger, fût-ce au prix de sa vie.

De leur côté, Gaspardo et ses jeunes compagnons, suivant toujours la piste, étaient ar-



La construction en était toute primitive. (Page 60.)

rivés en vue de la ville des Tovas ou du moins en vue de l'endroit où elle s'élevait. Ils la reconnurent de loin, grâce à la fumée des nombreux feux qui se tordait en spirales au-dessus de la cime des palmiers. La journée allait finir; l'air était tranquille et la fumée montait tout droit vers le ciel.

Ils firent halte pour se consulter sur la façon la plus prudente d'approcher. Devaient-ils entrer hardiment dans la ville et y déclarer sans détour leurs intentions?...

Cypriano et Ludwig l'auraient fait tous les deux sans hésiter, mais poussés par un motif différent. Le premier bouillait d'impatience et était torturé par son anxiété d'apprendre le sort de sa cousine, de sa fiancée. L'autre, également inquiet, espérait encore, car il avait toujours foi dans l'amitié de Naraguana dont il ignorait la mort. Il voulait lui demander la punition des meurtriers de son père et il ne doutait pas de l'obtenir de sa justice, quelle que fût la qualité des coupables.

Gaspardo, agité par des sentiments moins passionnés, pouvait mieux réfléchir. Après un instant de délibération, il déclara qu'il fallait avant tout observer leurs ennemis, qu'il pouvait n'être pas indifférent de les aborder à tel moment ou à tel autre, que son avis était en un mot que la plus grande prudence seule pouvait les conduire au succès.

Du point où ils s'étaient arrêtés, la route directe vers la tolderia contournait la base de



Il n'existait point de sentier. (Page 66.)

la montagne. Ils apercevaient la fumée, mais la ville elle-même leur était cachée par un rideau de palmiers. Cependant, du sommet de l'éminence, il était évident qu'on pouvait en avoir une vue complète.

Le gaucho saisit tous ces détails d'un coup d'œil. Il observa en outre que la montagne était boisée jusqu'à son sommet et que, par conséquent, d'aucun point de la plaine des gens occupés à la gravir sous le couvert des arbres ne pouvaient être aperçus. Du côté où ils avaient fait halte, la pente était douce et semblait praticable à des chevaux.

Ces circonstances suffisaient pour tracer à Gaspardo la ligne de conduite qu'il avait à suivre.

« C'est ici que nous devons monter, dit-il en montrant la montagne et en parlant avec l'autorité que lui donnait son expérience. Il nous reste juste assez de jour pour nous éclairer jusqu'à notre arrivée au sommet même du mont. Une fois là, nous examinerons, et c'est cet examen seul qui nous indiquera ce qu'il nous reste à faire. *Vamos arriba, muchachos!* »

Gaspardo, en guise de péroraison à son discours, appliqua un bon coup d'éperon à son cheval. Ses compagnons le suivirent. En dépit de leur impatience, ils sentaient qu'il avait raison, et bientôt tous trois s'avançaient à l'ombre des grands arbres dont les longues palmes s'étendaient comme de vastes éven-

tails au-dessus de leurs têtes et leur dérobaient presque la vue du ciel.

Il n'existait point de sentier. Ils se maintenaient dans une dépression de terrain qui semblait être le lit desséché d'un torrent. Quand elle s'effaça, ils continuèrent au milieu d'un fouillis de plantes grimpantes que Gaspardo appelait des « sipos [54] ».

Quelquefois un arbre tombé, gisant en travers de leur route, arrêtait leur progrès et les obligeait à faire un détour; ils étaient encore plus souvent retardés par le taillis épais de plantes et de buissons épineux. Le gaucho descendait alors de cheval et se servait de la lame tranchante de son machete pour se frayer un passage.

La nuit arriva avant qu'ils eussent atteint le point culminant de la montagne, mais un brillant clair de lune suivit le crépuscule, et çà et là un rayon de lumière, perçant le feuillage, venait guider leur ascension. Ils étaient aussi aidés par la lueur des cocuyos [55] voltigeant au milieu des arbres comme des esprits lumineux en quête d'un asile de repos.

Autour du sommet, la végétation était moins épaisse et laissait apercevoir le firmament et la lune.

Quand les sabots des chevaux foulèrent enfin le sol uni du plateau, leur cavaliers se trouvèrent en face d'un spectacle étrange qui leur fit soudainement serrer les rênes; les jeunes gens même eurent peine à retenir un cri d'étonnement.

Au-dessus d'eux s'élevaient de bizarres échafaudages dont la lune projetait les ombres allongées sur le terrain horizontal.

Cypriano et Ludwig se sentaient, en dépit de leur volonté, comme pénétrés d'un sentiment de terreur. Le gaucho, bien qu'il fût surpris comme eux par l'aspect que lui offrait le plateau, se rendit promptement compte du spectacle offert à leurs regards. Il reconnaissait un cimetière indien, et il n'y avait là rien de nouveau pour lui. En quelques mots il expliqua à ses jeunes compagnons la destination de la montagne qu'ils venaient de gravir.

Les voyageurs firent halte sous celui de ces échafaudages qui donnait l'ombre la plus large, et mettant pied à terre, ils attachèrent leurs montures aux poteaux qui le supportaient.

Cette ombre les cachait aux yeux de quiconque eût passé de côté. Au reste, la place était peu tentante, même pour des rôdeurs de nuit. Le respect des aïeux est tout-puissant encore parmi ces tribus.

Il était à croire qu'aucun Indien ne se hasarderait en cet endroit.

Gaspardo et les deux jeunes gens tinrent de nouveau conseil sur la résolution qu'il convenait de prendre.

Il y avait une bonne demi-heure que le soleil était couché, mais le splendide clair de lune tropical, reflet d'un ciel sans nuages, continuait à rendre tout visible autour d'eux.

Gaspardo en était médiocrement satisfait. Si la nuit avait été sombre, il se serait glissé dans la tolderia et aurait pu ainsi se renseigner sur le lieu où Francesca était retenue. Qui sait même s'il n'aurait pas trouvé le moyen de l'avertir qu'elle avait des amis dans les environs, et qu'on venait à son secours?

Les Tovas, ainsi que la plupart des sauvages de l'Amérique du Sud, ne font pas autour de leur camp une garde aussi rigoureuse que leurs frères de l'Amérique du Nord. Dans la profonde solitude du Chaco, ils ne sont pas troublés par l'homme blanc, et les tribus qui vivent souvent à une grande distance les unes des autres, n'ont pas besoin d'exercer une vigilance incessante comme celle qui est nécessaire dans un campement de Crows, de Pawnees ou d'Arapahoes.

Le gaucho connaissait bien les habitudes des Tovas et il était persuadé qu'il pourrait pénétrer dans leur village sans crainte d'être découvert, à la condition d'être favorisé par l'obscurité.

Mais, dans les circonstances actuelles, une ruse de ce genre avait peu de chance de succès. Malgré l'habileté de son déguisement et la nonchalance des Indiens, la lune ne manquerait pas de le trahir.

Du bord du plateau où les trois conjurés s'étaient rendus après avoir mis leurs chevaux à l'abri, ils pouvaient voir les feux du village. Ces feux brûlaient en plein air aux endroits où les Indiens faisaient leur repas du soir. Ils apercevaient des formes humaines passant et repassant devant les flammes, et, bien qu'à près d'un mille de distance, ils distinguaient les voix des hommes, des femmes et des enfants portées jusqu'à leurs oreilles à travers la silencieuse et tranquille atmosphère de la nuit. On entendait les beuglements des bœufs, l'aboiement des chiens et parfois le hennisse-

ment des chevaux. De crainte que l'une de leurs montures ne répondît, Gaspardo avait eu la précaution de leur couvrir la tête d'un *sapado*, ou pièce d'étoffe roulée pour les empêcher d'entendre.

Au-dessus de tous ces bruits, retentissaient les cris de deuil des hiboux qui, d'une aile rapide, volaient par intervalles au milieu des tombes aériennes, et les cris non moins lugubres du « whip-poor-will » et du « willy-come-go ».

Les voyageurs, en proie à la plus grande perplexité, retournèrent auprès de leurs chevaux et continuèrent leur consultation sous l'échafaudage.

Cypriano, s'appuyant sur les mêmes motifs que précédemment, opinait pour descendre immédiatement à la ville, et Ludwig se rangeait à son avis.

A quelques pas d'eux, débouchait un chemin qu'ils pouvaient suivre aisément, et qui était sans doute celui par lequel les Indiens montaient à leur cimetière.

Ludwig répétait qu'il était persuadé que Naraguana les recevrait avec amitié et ne leur refuserait pas sa protection.

« Elle ne nous eût pas manqué certainement, dit Gaspardo, si nous nous étions adressés à lui plus tôt, mais aujourd'hui, mon cher Ludwig, il faut bien vous l'apprendre, il n'est plus en son pouvoir de nous protéger !

— Que voulez-vous dire? » s'écria Ludwig violemment surpris et en jetant sur le gaucho un regard plein d'angoisses.

CHAPITRE XVIII

UN MORT RECONNU. — SHEBOTHA

Gaspardo, sans répondre à Ludwig, avait escaladé le tronc entaillé qui s'appuyait contre l'échafaudage, et examiné de là le corps étendu sur la plate-forme.

« Je le vois, dit-il alors, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Naraguana est mort. Le voilà couché dans son vêtement de chef. Oui, c'est bien le visage du vieux cacique. Mort comme vivant, je le reconnaîtrais entre mille. »

Gaspardo descendit et laissa à ses compagnons la faculté de s'assurer à leur tour de la funeste nouvelle. Chacun d'eux examina le cadavre qui, paré de riches étoffes, et recouvert du magnifique manteau de plumes d'un chef, était couché de son long sur la plate-forme inférieure. La lune qui commençait à descendre sur l'horizon, projetait sa lumière brillante sur la face calme et reposée du mort. Les deux jeunes gens le reconnurent immédiatement, chacun d'eux se découvrit et salua respectueusement les restes vénérables du digne vieillard qui avait été l'ami fidèle de leur famille. Après quoi, le cœur oppressé, les yeux humides, ils redescendirent auprès de Gaspardo.

Il n'était plus, celui de qui seul ils eussent pu attendre amitié, protection et justice !

« Voilà qui nous explique tout, dit Gaspardo. Naraguana est mort depuis quelque temps, et le jeune loup est maintenant chef de la tribu. *Santissima!* nous avons bien fait d'avoir agi prudemment, et nous avons plus que jamais besoin de circonspection, car il n'y a plus de Naraguana pour nous défendre contre ces brigands. Pourtant je suis moi-même l'ami de quelques-uns d'entre eux. Tous les Indiens ne sont pas méchants. J'ai rendu service à un de leurs grands guerriers qui ne me refuserait pas un coup de main en cas de nécessité. Il avait une certaine autorité du temps de Naraguana et je pense qu'il l'aura conservée. Oui,

muchachos, c'est peut-être une chance encore. J'ai lieu de croire que le fils du vieux cacique n'est pas tout-puissant ici. Il ne s'était pas fait aimer comme son père. On faisait, disait-on, de l'opposition à sa succession.

« Et d'ailleurs, fût-il chef suprême, il n'a pas un pouvoir absolu; un cacique n'a pas le droit d'agir sans l'avis des anciens. C'est un magistrat élu et non un despote, nous sommes donc fondés à conserver encore quelque espoir. »

Après avoir exprimé cette série de conjectures, le gaucho resta pendant quelque temps silencieux et comme plongé dans ses réflexions.

« Malgré tout, reprit-il, il nous faut être attentifs et prudents. Ne précipitons rien. Il importe que nous connaissions bien notre terrain. Dans une heure la lune va disparaître derrière la pampa, et alors seulement il fera assez sombre pour ce que j'ai l'intention de tenter.

— Qu'allez-vous oser, Gaspardo? demandèrent ensemble les deux jeunes gens au gaucho. Vous nous recommandez la prudence, ne soyez pas vous-même téméraire. Ne vous exposez pas pour nous, à notre place; dites-nous vos projets et servez-vous du moins de nous dans une cause qui est la nôtre plus que la vôtre encore.

— Soyez tranquilles, répondit Gaspardo. Je ne suis plus d'âge et je ne suis pas d'humeur à risquer, sans avoir bien pesé mes chances, ma vie au moment où je la sais nécessaire à tous les vôtres. Je veux seulement pénétrer dans la ville, mais j'y veux pénétrer seul.

— Seul! s'écria Cypriano; vous vous exposeriez seul et pour nous! et sans nous! Ce n'est pas ce que vous nous promettiez tout à l'heure, nous ne le souffrirons pas.

— A coup sûr non, dit Ludwig à son tour. Si quelqu'un doit s'exposer ici, c'est moi d'abord et Cypriano ensuite.

— Aucun de vous deux ne peut s'aventurer seul au milieu des Indiens, reprit Gaspardo, et à quoi servirait-il que vous vinssiez avec moi? Ce serait pire qu'inutile, car ensemble nous triplerions nos chances d'être surpris. Quant à moi, j'espère me glisser dans les toldos sans éveiller de défiance, et là apprendre quelque chose. Que les Indiens soient tous couchés ou non, je découvrirai, je pense, où est la *niña*, et ce sera déjà un pas de fait vers la délivrance. Pour le reste, ayons confiance en Dieu. »

Le raisonnement du gaucho était irréfutable. Il n'y avait aucune objection à élever contre le plan qu'il avait adopté. Les deux jeunes gens durent se résigner; le sang-froid du gaucho leur était connu et la confiance qu'il avait dans le succès de son entreprise passa dans leur âme. Ils ne doutaient pas que Francesca ne fût dans la ville des Tovas et il ne leur paraissait pas impossible qu'une fois renseignés sur sa retraite ils parvinssent à la délivrer à l'aide de quelque adroit stratagème.

Le cœur leur battait d'espérance, mais il leur fallut attendre le coucher de la lune dont Cypriano, dans son impatience, ne cessait d'accuser la lenteur.

Tous les trois, couchés sur l'extrémité du plateau, ne perdaient pas des yeux le sentier qui descendait à la ville.

Les lumières s'étaient éteintes, mais cela ne prouvait pas que les Indiens fussent endormis. Les feux n'avaient été allumés que pour préparer le repas du soir, et, cet office terminé, ils n'étaient plus nécessaires. Le climat du Chaco est assez chaud pour dispenser ses habitants d'entretenir des brasiers.

Les Indiens n'étaient donc pas couchés, comme en témoignait le bruit de leurs voix dont Gaspardo entendait de temps en temps les accents apportés vers eux par la brise.

Cependant cela ne l'aurait pas empêché d'exécuter son projet et d'essayer de pénétrer dans la ville des Tovas si la lune eût disparu tout à fait.

Il avait modifié son costume en le faisant ressembler autant que possible à celui d'un Indien Tovas. Sa peau n'avait guère besoin d'être assombrie, car le gaucho était presque aussi bronzé qu'un indigène.

Enfin, la lune allait se perdre aux confins de la pampa. Déjà le gaucho se disposait à partir pour sa périlleuse expédition. Il venait de donner ses derniers conseils de prudence et de silence à ses compagnons, quand tout à coup leur attention fut éveillée par un léger bruit qui semblait se rapprocher d'eux. Ce bruit paraissait provenir des pas légers d'un être quelconque qui aurait remonté le sentier même, à l'entrée duquel ils s'étaient arrêtés pour se dire adieu.

Avaient-ils été épiés? un ennemi avait-il surpris le secret de leur arrivée?

Gaspardo murmura un mot à l'oreille de ses

compagnons, et tous trois, quittant leur place en rampant, allèrent se cacher au milieu des branches touffues et des nombreuses racines aériennes d'un énorme figuier.

Ils ne restèrent pas longtemps dans le doute. Une forme humaine apparut à leurs yeux gravissant en silence l'escarpement. A sa taille, à sa drâperie flottante on devinait une femme, à son costume bigarré on reconnaissait une Indienne.

Après avoir fait quelques pas sur le plateau, elle s'arrêta et regarda autour d'elle comme si elle eût cherché une personne qu'elle s'étonnait de ne pas voir déjà arrivée.

Le figuier était à l'ouest et à moins de dix pas de distance de l'endroit où l'ombre s'était arrêtée. Lorsqu'elle se retourna, la lune donna en plein sur son visage, et ceux qui étaient cachés sous l'arbre purent apercevoir distinctement ses traits. Ils la reconnurent tous en même temps; ils voyaient devant eux la jeune Indienne Nacéna ! Que pouvait-elle venir faire à pareille heure en un pareil endroit?

Après tout, c'est ce qui importait peu.

La première idée qui vint à l'esprit de Gaspardo fut de s'approcher d'elle, de la bâillonner pour étouffer ses cris et, s'il était nécessaire, de la faire prisonnière. Son but, en agissant ainsi, eût été de s'en faire un otage. Il savait que Nacéna était la fille d'un chef de grande autorité dans la tribu. Une fois en leur pouvoir, ils seraient peut-être à même de l'échanger avec Francesca.

Quelques instants de réflexion firent comprendre à Gaspardo que la chose était impraticable. Pour arriver à Nacéna, il fallait franchir quelques pas à découvert. Elle ne pouvait manquer de les apercevoir avant qu'il pût lui mettre la main sur la bouche. Un cri, un appel de la jeune Indienne eussent suffi à dénoncer leur présence.

Cependant le gaucho restait convaincu qu'il y avait un parti quelconque à tirer de cette rencontre avec Nacéna. Son arrivée à une telle place, à une heure si indue, était une sorte d'avance de la destinée. Quel intérêt cette jeune fille pouvait-elle avoir à la perte de Francesca?

Ne serait-il pas possible de l'engager à les aider pour rendre la liberté à celle qu'ils recherchaient avec tant d'ardeur?

Le gaucho communiqua tout bas ses pensées à l'oreille de ses compagnons. Eux aussi ils furent persuadés qu'on devait trouver Nacéna plutôt bienveillante qu'hostile. Tous les deux l'avaient connue ainsi que son père presque familièrement. Elle était plusieurs fois venue à l'*estancia* avec le grand chef, et souvent, dans les excursions avec Halberger, ils l'avaient rencontrée et associée à leurs jeux enfantins.

Tandis qu'ils raisonnaient ainsi, abrités dans l'ombre épaisse du banyan de l'Amérique du Sud, la nouvelle venue ne pouvait les voir, non plus que leurs chevaux qui n'étaient plus sous l'échafaudage; par un motif de prudence, ils avaient été conduits un peu plus loin et cachés au milieu d'un taillis.

Gaspardo et les deux jeunes gens délibéraient encore, lorsqu'un nouveau bruit pareil à celui qui les avait déjà surpris à l'arrivée de Nacéna parvint à leurs oreilles. C'était le pas de quelqu'un qui gravissait le sentier de la montagne. La jeune fille l'entendit aussi, car elle se tourna dans la direction d'où il se produisait.

A l'expression de ses traits, ils purent reconnaître qu'il n'y avait dans cet incident rien qui la surprît.

La personne qui arrivait était à coup sûr attendue par elle. Ce n'était pas cependant un sentiment de joie qui se traduisait sur son visage à son approche, mais de crainte plutôt, mêlée d'impatience.

Les pas se rapprochaient toujours, mais lentement et comme en se traînant. Enfin, une seconde femme parut au-dessus du bord escarpé du plateau.

Sa contenance était bien propre, en effet, à inspirer l'effroi et même l'horreur. Ridée, courbée, chenue, affectant au milieu de ses contorsions un certain air solennel, cette créature était évidemment une de celles qui, élevées au rang de sorcières par la superstition des Indiens, finissent par croire elles-mêmes au pouvoir surnaturel qu'on leur attribue. On trouve de ces jeteuses de sort, devineresses et empoisonneuses, dans la plupart des tribus indigènes de l'Amérique, et elles y sont l'objet d'une déférence qui, toutefois, n'a rien de sympathique.

La jeune fille, en apercevant celle-ci, se hâta d'aller à sa rencontre. Quand elle fut à portée de la main de la sorcière, elle tomba à genoux et resta dans cette posture de suppliante devant elle.

Le spectacle auquel assistaient Gaspardo et ses amis cachés sous leur arbre était vraiment

étrange. La lune qui se couchait ne jetait plus que des ombres incertaines et éclairait de profil seulement les échafaudages dont chacun prenait un aspect sinistre.

Au milieu de ces lugubres objets, cette jeune fille prosternée aux pieds de la hideuse sorcière semblait lui demander ou grâce de la vie, ou le pardon de quelque crime terrible.

Pendant deux ou trois minutes, Nacéna resta ainsi agenouillée, tandis que la sorcière murmurait quelques paroles, étendait son bras vers les quatre points du ciel et lui passait ensuite ses doigts sur le visage comme pour la magnétiser.

« Nacéna souffre d'un chagrin ! dit-elle enfin, en accentuant ses mots.

— Oui, murmura la jeune fille à voix basse.

— Un chagrin qu'elle veut cacher à tous, car autrement elle n'aurait pas demandé à Shebotha de venir la retrouver ici.

— Shebotha, la sorcière ! cette infernale harpie, dit tout bas le gaucho. Quelle diablerie est en train de se machiner. Ne faisons pas de bruit, *muchachos*, nous allons apprendre de jolies choses. »

Il n'avait pas besoin de leur recommander le silence. Les jeunes gens contemplaient avec stupeur les geste de la vieille Indienne et restaient aussi silencieux, aussi immobiles que les branches du banyan qui les cachait.

« C'est vrai, répondit Nacéna, j'ai besoin de l'aide de Shebotha ; c'est vrai, je veux que cela soit ignoré de tous.

— Ha ! ha ! fit la sorcière en découvrant sa mâchoire édentée. Les jeunes beautés ont donc besoin quelquefois des vieilles femmes. Il ne suffit donc pas d'être belle, et tu reconnais qu'il est des puissances supérieures à la jeunesse.

— Je le reconnais, répondit Nacéna toujours prosternée.

— C'est bien, reprit la sorcière, Shebotha n'ignore rien ; elle sait ce que Nacéna attend d'elle. C'est un nouveau charme qui replace Aguara en son pouvoir. L'ancien a perdu sa force, le jeune chef a quitté la tolderia de sa tribu pour ramener la jeune Paraguayenne au visage pâle. Il veut faire cet affront aux filles des Tovas de leur donner pour reine une étrangère, et Nacéna ne veut pas subir cet affront. »

La jeune fille sembla hésiter avant de répondre.

« Si ce n'est que cela, continua la sorcière, Shebotha peut faire ce que Nacéna désire. »

Nacéna resta encore silencieuse, elle s'était relevée et se tenait en face de la sorcière ; quoique évidemment effrayée de se sentir en sa puissance, elle avait retrouvé toute sa résolution.

Gaspardo et les jeunes gens pouvaient voir distinctement son visage et y lire toute l'agitation de son cœur.

« Mama Shebotha, dit-elle enfin, le charme que vous aviez donné à Nacéna pour Aguara n'a servi à rien ; Nacéna, maintenant, n'a plus de confiance dans les charmes. C'est autre chose, c'est un remède plus sûr qu'elle implore de vous. »

Ces derniers mots étaient prononcés d'une voix sourde qui indiquait un violent combat intérieur.

« Pas de charme pour Aguara, vraiment ! reprit la sorcière, que veux-tu ? Peut-être Nacéna désire-t-elle un breuvage pour adoucir le sommeil de ses nuits ?

— Ce n'est pas de cela non plus qu'il s'agit, reprit la jeune Indienne. Dormir la nuit pour souffrir le jour, à quoi bon ?

— Qui veux-tu donc endormir ? dit lentement la sorcière, serait-ce Aguara ?

— Ce n'est pas Aguara.

— Qui donc ? Serait-ce la jeune fille au pâle visage ?

— C'est elle, répondit Nacéna.

— Elle a fait un long voyage, son corps et son âme sont brisés, reprit la sorcière. C'est d'un long repos sans doute qu'elle a besoin. Pour combien de temps Nacéna voudrait-elle la faire dormir ? »

L'Indienne parut comprendre instinctivement la signification de la question qui lui était posée. En ce moment, la violence de sa passion l'emporta, ses yeux lancèrent des éclairs sous les pâles rayons de la lune.

« Pour toujours ! répondit-elle.

— Le breuvage qui donne le long sommeil est difficile à préparer, répondit la sorcière. Il faudra à Shebotha bien des choses qui ne se trouvent que loin d'ici. Puis il y a danger à le fournir. Aguara a résolu de faire de la jeune fille au visage pâle notre reine. Il est maintenant chef de la tribu. Sa puissance est grande ; sur un soupçon, il ferait mettre à mort la pauvre vieille Shebotha. Cependant que donnerait Nacéna pour voir la Paraguayenne s'endormir paisiblement sans que plus jamais ses yeux se rouvrent au soleil du Chaco ?

— Que désire Shebotha ?

— Nacéna est la fille d'un grand chef, et elle est riche de ce que lui a laissé son père. Elle a des *mantas* de plumes et des *hamacas* habilement tressés dans son toldo ; elle possède des troupeaux qui paissent dans la pampa et des chevaux qui hennissent dans la plaine. Elle a tous les biens qui peuvent rendre la vie heureuse ; de plus, elle est jeune et belle, et Shebotha est pauvre et vieille. Mais Shebotha a dans sa main le pouvoir de rendre la joie à Nacéna. Que donnera donc Nacéna pour voir son désir satisfait ?

— Tout, répliqua la jeune fille, tout ce que je possède. Et cependant, ajouta-t-elle avec désespoir, non, Mama Shebotha, il n'y a plus de bonheur pour Nacéna. Aguara ne tient plus à moi. Il est bien loin, bien loin, bien loin !

— Les charmes de Shebotha peuvent te donner la vengeance, et la vengeance est un bonheur.

— Oui, prononça la jeune fille avec une sombre violence, je veux me venger et je me vengerai. Endors-la pour toujours, l'étrangère ! et prends ce que tu voudras en récompense, tout ce que je possède, tout, même ma vie !

— Shebotha ne faillira pas, dit la sorcière. Ce qu'elle entreprend, elle l'achève. Nacéna promet de la récompenser, mais sa promesse doit être un serment. A genoux, ici, sous cette tombe, les os de ton père sont déposés là-haut et son esprit te voit. Il te sourira, car il ne pardonnerait pas à Aguara l'injure qu'il fait aux filles des Tovas et à sa propre fille. Jure par ces restes que tu seras fidèle à ta promesse ! »

Nacéna obéit. L'ombre de l'échafaudage où reposait le chef mort couvrait son visage ; cependant, les spectateurs couchés sous l'arbre pouvaient distinguer ses traits. A voir la jeune fille dans l'attitude de la prière et la hideuse sorcière debout, les mains levées au-dessus de sa tête, on eût dit une magicienne de la Thessalie dictant ses volontés à une malheureuse jeune fille livrée par le désespoir à cette criminelle influence.

CHAPITRE XIX

LA SORCIÈRE PRISONNIÈRE

Gaspardo et ses jeunes amis avaient écouté cet affreux entretien avec un poignant intérêt.

Quand il se termina, leurs cheveux se dressaient sur leur tête, car il n'y avait point pour eux d'incertitude sur la personne à laquelle devait être administré le breuvage. C'était la mort même de Francesca qui venait d'être résolue.

La Providence leur était venue en aide en leur permettant de connaître cet horrible dessein ; ils se demandèrent immédiatement quelle ligne de conduite il leur fallait adopter pour y mettre obstacle.

Ils n'avaient pas beaucoup de temps pour réfléchir. Dans quelques minutes, quelques secondes peut-être, les deux femmes allaient s'éloigner, et, peut-être, avant le lendemain, l'innocente victime succomberait à l'atteinte du poison. Ils savaient que Shebotha, sorte de prêtresse de la tribu, y possédait une influence considérable. Elle trouverait facilement accès auprès de la captive au visage pâle. Qui sait même si le soin de veiller sur elle ne ferait point partie de ses attributions religieuses ou officielles ? Dès cette nuit, le noir projet pouvait s'accomplir, et, au point du jour, Francesca aurait cessé de vivre.

Cette pensée émut tellement Cypriano qu'il fut sur le point de bondir pour s'emparer des deux complices ou les frapper de son machete. Il fut arrêté par le bras vigoureux de Gaspardo, qui murmura les mots suivants à son oreille :



Gaspardo avait escaladé le tronc entaillé. (Page 67.)

« Attendez, elles sont obligées de repasser par ici. Si nous allons du côté de la lumière, elles nous verront, donneront l'alarme et peut-être parviendront à nous échapper. Shebotha est rusée comme un *iribu* [56], et aussi agile de ses vieilles jambes qu'une autruche. Elle disparaîtrait en un instant dans les broussailles. Tenons-nous prêts. Dès qu'elles seront à votre portée, vous, mes enfants, saisissez-vous de la jeune fille; je fais, moi, mon affaire de la vieille. Mais attention : il s'agit, avant tout, d'étouffer leurs cris. »

Tandis que Gaspardo parlait, Nacéna s'était relevée, et les deux femmes sortaient de l'ombre projetée par l'échafaudage. Au moment où elles dépassaient les racines du figuier, Shebotha marchait un peu en avant. Les deux femmes soudain se sentirent assaillies. Un mouchoir appliqué vivement sur leur bouche leur interdisait de pousser un seul cri. La sorcière avait été terrifiée à la vue de ces trois hommes appartenant à la race abhorrée des Visages pâles, qui se trouvaient si inopinément dans un lieu où pas un peut-être avant eux n'avait pénétré. Elle n'avait eu ni le temps ni la faculté de faire un seul mouvement; maintenue par le bras puissant du gaucho, toute résistance eût d'ailleurs été vaine. Approchant de sa poitrine la pointe de son couteau : « Pas un mot, lui dit-il, pas un geste, ou tu es morte! »

Cypriano et Ludwig s'étaient emparés de



Et portant avec précaution leur léger fardeau. (Page 73.)

Nacéna avec le même succès. La jeune fille s'était débattue énergiquement; elle avait voulu crier, mais elle n'en avait pas eu le temps. Cypriano, après l'avoir bâillonnée, lui avait en outre jeté son poncho sur la tête.

En un clin d'œil, les deux femmes avaient été liées et garrottées de façon à leur rendre toute tentative de fuite impossible.

La sorcière vit que c'était sérieux, et, bien que ses yeux brillassent dans leurs orbites comme deux charbons ardents, elle n'essaya point de résister.

« Il s'agit maintenant, dit le gaucho, de mettre nos prisonnières à l'abri des regards curieux et de ne pas rester au milieu de ce sentier. Les passants sont rares par ici, c'est vrai, mais la sorcière que je tiens pourrait témoigner que le lieu est cependant moins sûr et moins solitaire qu'elle ne le croyait. Allons, mes enfants, à chacun sa part; faites comme moi et suivez-moi. »

Soulevant comme une plume la sorcière, il se dirigea du côté du banyan, dont les racines entrecroisées leur offraient une retraite où ils pourraient délibérer en paix. Cypriano et Ludwig agirent de même avec Nacéna, et, portant avec précaution leur léger fardeau, ils suivirent de près le gaucho.

Le trajet n'était, du reste, que de quelques pas.

Les prisonnières, portées par leurs ravisseurs, furent bientôt installées sous l'ombre

épaisse du figuier, et, dès que la jeune fille, rassurée par les paroles du gaucho et par les procédés des deux jeunes gens, eut promis de ne plus crier, on enleva la couverture qui lui enveloppait le visage.

Son effroi acheva de se calmer en reconnaissant ceux qui s'étaient emparés d'elle avec si peu de cérémonie.

Ainsi que nous l'avons dit, elle avait eu plusieurs fois occasion de voir, soit à l'*estancia*, soit dans les excursions d'Halberger, les deux jeunes Paraguayens. Elle connaissait mieux Ludwig que Cypriano, mais elle n'éprouvait de haine pour aucun d'eux. Elle savait qu'elle n'avait à craindre des blancs civilisés aucune des violences qu'elle aurait eu à redouter des membres de quelques tribus sauvages ennemies des Tovas. Elle s'étonnait seulement de les voir en ce lieu et de les avoir rencontrés d'une façon si inopinée.

Cet étonnement ne fut pas de longue durée. En se rappelant que sa rivale, la jeune captive de la tolderia, était la sœur de Ludwig et la cousine de Cypriano, elle s'expliqua leur présence et la ruse qu'ils avaient dû employer pour tâcher d'arriver jusqu'à elle.

Avant qu'aucune proposition lui eût été adressée, avant même qu'un seul mot eût été prononcé par les Visages pâles, l'Indienne comprit qu'elle allait trouver en eux, sinon des amis, du moins des auxiliaires. Leurs intérêts, sans être identiques avec les siens, ne leur étaient cependant pas contraires. Du reste, elle ne demeura pas longtemps dans l'incertitude; dès qu'on eut atteint le figuier, la voix de Gaspardo rompit le silence :

« Vous devez comprendre, dit-il en s'adressant aux deux prisonnières, qu'il ne vous servirait de rien, ni à l'une ni à l'autre, de vouloir ruser avec nous. Nous avons entendu toute votre conversation, nous connaissons votre projet; vos secrets sont à nous. Pour ce qui est de toi, Shebotha, tu peux dès à présent faire ton deuil de la magnifique affaire que te proposait Nacéna. Elle eût été fort avantageuse pour toi, tu avais mis un haut prix à ta drogue, mais l'usage que tu en voulais faire n'eût pas été sans danger pour toi-même. En ce qui vous concerne, Nacéna, c'est le Grand Esprit lui-même qui nous a mis sur votre chemin, pour vous épargner un crime et vous tirer de la dépendance de cette diablesse. Rien de ce que vous aviez si bien combiné n'est nécessaire, et nous pouvons arriver au but de vos désirs sans faire de tort ni de mal à âme qui vive... Je me résume : si vous comprenez bien vos intérêts, vous nous aiderez à vous débarrasser de votre rivale. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma jeune maîtresse Francesca n'a pas suivi votre fiancé Aguara pour son plaisir. La chère petite n'a de sa vie pensé à devenir la femme d'un cacique. Aguara, d'ailleurs, est le meurtrier de son père ou le complice de ce meurtrier. A ce titre seul, il ne peut que lui faire horreur. Elle aimerait mieux mourir que d'être unie à lui, et, s'il est une chose dont vous ne deviez pas douter, c'est qu'elle n'a qu'une idée : celle de lui échapper et d'aller si loin de lui qu'elle soit assurée de ne jamais le revoir. Il ne s'agit donc pas de tuer celle qui n'est votre rivale que malgré elle, mais de nous aider à la délivrer et à l'emmener dans un lieu où elle soit désormais à l'abri des tentatives que pourrait faire le jeune cacique, votre futur époux, pour la reprendre. En un mot, nous sommes vos amis, puisque nous voulons comme vous séparer à jamais Francesca d'Aguara.

— Que me proposez-vous ? dit Nacéna, en quoi puis-je servir vos desseins ?

— Il s'agit tout simplement, reprit le gaucho, de nous jurer, si nous vous laissons la liberté, que vous ne vous en servirez que pour délivrer Francesca, et pour nous l'amener ici même, saine et sauve. »

Nacéna jeta un regard inquiet sur la sorcière.

« Ne craignez rien de cette maudite, ajouta le gaucho; nous garderons Shebotha avec nous jusqu'à ce que vous nous ayez ramené notre enfant. Soyez tranquille, elle ne bougera pas. Elle sait, du reste, que sa vie dépend du succès de votre entreprise. Pour un mot, pour un geste de travers, la main que voici suffirait à la mettre à jamais hors d'état de reprendre son métier d'empoisonneuse. »

Se tournant alors vers la sorcière avec une bonhomie qui ne l'abandonnait jamais tout à fait :

« N'est-il pas vrai, ma vieille, lui dit-il, que tu ne demandes pas mieux que d'être sage, et que Nacéna n'a rien de mieux à faire que ce que nous lui conseillons ? »

La sorcière exhala un grognement affirmatif.

« Allons, donne à cette jeune fille la permission de s'en aller si elle y tient, commanda Gaspardo en soulevant à demi le bâillon de la

sorcière. Dis-lui de suivre mes instructions, sinon, dans dix minutes, tu te balanceras à l'une de ces branches. Parle, et dépêchons-nous! le temps est précieux.

— Elle peut partir, dit la sorcière, que m'importe? »

Ces paroles n'étaient pas sincères, et Gaspardo surprit dans les yeux de la sorcière éclairés par les lueurs fugitives des *cocuyos*, un regard à l'adresse de Nacéna qui pouvait se traduire par ces mots : « Faites ce qu'il ordonne et comptez sur ma vengeance. »

« Tu te trompes, il t'importe, et beaucoup! reprit-il en frappant sur l'épaule de Shebotha. Tu te figures que la mise en liberté de la captive blanche te fera perdre la récompense que Nacéna avait juré de te donner. Il n'en est rien. Ces jeunes seigneurs te donneront le double de ce que la mort de Francesca t'eût rapporté. Donc, consens sans réserve à ce que nous attendons de toi. »

Cypriano et Ludwig tirèrent instantanément de leurs ceintures des bourses que chacun d'eux avait bien garnies au départ, dans la prévision qu'on leur demanderait peut-être une rançon pour la délivrance de Francesca.

Les yeux de la sorcière étincelèrent à la vue de l'or et de l'argent. Elle lança sur les deux bourses un regard de cupidité qui prouvait qu'elle était ralliée par cette vue à la cause de Francesca.

« Allons, tu es trop fine, lui dit le gaucho, pour ne pas comprendre qu'à être payée pour faire une bonne action plutôt qu'une mauvaise, c'est tout profit. Ton choix est-il fait?

— J'ai répondu : Que m'importe? Et que m'importe, en effet, que cette jeune fille vive ou meure? Cela regarde Nacéna, cela vous regarde, mais Shebotha n'a rien à y voir.

— Allons, tia [57], il s'agit d'être claire, dit le gaucho; claire et sincère. Ce n'est pas un oracle que je te demande, c'est un ordre précis donné à Nacéna, et le serment que, quoi qu'il arrive, tu ne trahiras pas le secret du concours qu'elle va nous donner. Que diable! c'est pourtant bien simple : si tu nous aides, la vie et de l'or; si tu nous trompes, la mort! »

Shebotha avait pris son parti.

« Pars, Nacéna, dit-elle; rends la captive blanche à sa famille, rends-la à celui qui l'aime. »

Et de son doigt elle désignait Cypriano stupéfait

« Shebotha lit dans les cœurs, » reprit la sorcière avec fierté.

Se tournant alors vers Nacéna :

« Sois tranquille, ajouta-t-elle d'un ton énigmatique, entre Francesca et Aguara, il y aura désormais quelque chose de plus sûr encore que la mort. »

Elle donna alors à Nacéna des instructions d'une précision singulière pour qu'elle pût arriver jusqu'à la captive. Elle lui dit le nom de la femme qui était préposée en chef à sa garde, et, ayant détaché de sa coiffure une plume dont la vue devait suffire à lui gagner sa confiance, elle termina par ces mots :

« Pars et reviens, Shebotha t'attend; elle croit en toi, crois en elle. »

Ces dernières paroles de la sorcière avaient eu à la fois pour but de relever son prestige aux yeux des étrangers et d'affermir la résolution de Nacéna. Mais celle-ci n'en avait pas besoin : elle possédait au fond de son cœur, pour l'engager à tenir sa promesse, un motif plus fort que toute l'influence de la crainte et toute la puissance de la superstition.

Elle posa sa main sur la main de Cypriano :

« Je ne hais plus Francesca, » lui dit-elle.

Le jeune homme était si troublé que, pour toute réponse, il s'inclina respectueusement devant elle. Nacéna descendit le sentier de la montagne, décidée à ramener avec elle, délivrée et tendrement guidée, la jeune fille qu'une heure auparavant elle avait vouée à la mort.

La jeune captive blanche était enfermée dans une hutte appartenant à un cacique inférieur de la tribu. Aguara avait choisi cette demeure parce que ce cacique était une de ses créatures.

Le meurtre d'Halberger et l'enlèvement de sa fille avaient soulevé l'indignation des vieillards de la tribu. On avait fait une enquête sur l'expédition d'Aguara et sur ses motifs. Le renégat en avait assumé toute la responsabilité. Il avait raconté l'histoire d'une prétendue violence, dont Halberger s'était autrefois, disait-il, rendu coupable à son égard, et il invoquait le droit de vendetta, qui n'est considéré comme un crime ni par les gauchos ni par les Indiens Chaco. Cependant, malgré toutes ses allégations, les Tovas mettaient en doute la véracité de son histoire, et surtout les vieux guerriers qui avaient connu et aimé Halberger. Depuis le retour de l'expédition, Rufino Valdez s'était aperçu qu'il était mal vu

dans la tribu, et il avait résolu de rendre son séjour aussi court que possible. Il n'attendait plus que le moment où son cheval aurait repris assez de force pour accomplir le long voyage qui lui restait à faire. Il avait maintenant de bonnes nouvelles à apporter à Francia ; le Dictateur ne pouvait manquer de voir son retour avec joie, et il allait obtenir enfin la récompense qu'il lui avait depuis si longtemps promise. Il se proposait donc de se mettre dès le lendemain en route pour traverser le Chaco.

Il était alors minuit ; on n'entendait plus que le vol des oiseaux de nuit et les cris des oiseaux d'eau sur le lac. Tous les habitants de la tolderia étaient endormis. Un seul être humain peut-être veillait encore : c'était la captive au visage pâle. Elle était seule dans le petit toldo qui lui servait de résidence, assise à côté d'un lit en bambou recouvert de peaux de bêtes. Une chandelle faite en cire de l'abeille *tosimi* jetait sur elle une lueur lugubre, qui éclairait ses traits désolés et ses vêtements en désordre.

Comment aurait-elle pu dormir après ce dont elle avait été témoin ? Ses yeux pouvaient-ils chercher le sommeil pendant qu'elle songeait à sa situation présente ? Chaque fois qu'elle avait essayé de les fermer, elle les avait rouverts à la pensée de la scène tragique du bosquet d'algarrobas, et au souvenir de son père tombant mortellement frappé par la lance du perfide Rufino Valdez. Elle revoyait la douce figure de son père, qui contrastait si vivement avec le visage de son impitoyable assassin. Elle pensait aussi à sa mère, à son bien-aimé frère Ludwig ; elle pensait au compagnon de son enfance, à son courageux cousin Cypriano. Que faisaient-ils maintenant ? quel pouvait être leur sort ? Assise près de sa couche, elle n'avait pas songé à s'y étendre.

La nuit précédente, épuisée de fatigue, elle avait reposé quelques instants ; sa force et son énergie étaient alors anéanties par le voyage et les événements qui l'avaient précédé. Mais cette nuit-ci elle veillait encore longtemps après le moment où les Indiens s'étaient retirés dans leurs hamacs, ou sur leurs couches de roseaux[58]. Aucun gardien n'était resté près du toldo pour la surveiller. A quoi bon ? qui aurait imaginé qu'une jeune fille, presque une enfant, éloignée de plusieurs centaines de milles de tout refuge, pourrait essayer de s'enfuir ?

Elle n'y songeait pas elle-même. Et quand, une pareille idée venait à son esprit, elle la chassait comme un projet trop insensé pour qu'elle s'y arrêtât. Une seule femme était par le fait préposée à sa garde ; mais cette femme, apitoyée par sa jeunesse, se retirait d'ordinaire la nuit dans le compartiment du toldo qui précédait celui de Francesca.

C'était un soulagement pour la jeune fille que de pouvoir se plonger dans sa douleur, loin du regard de cette surveillante, de laquelle d'ailleurs elle n'avait point eu à se plaindre.

Elle lui savait gré de respecter son infortune et de la laisser seule en face de Dieu, de ses souvenirs et de son malheur.

Aussi son étonnement fut-il extrême lorsque, sans qu'aucun bruit l'eût mise sur ses gardes et en relevant la tête, que le poids de ses maux avait inclinée sur sa poitrine, elle aperçut, se tenant debout devant elle dans l'attitude de la pitié, une grande et belle jeune fille qui, le doigt sur ses lèvres, semblait lui recommander le silence.

Cette apparition inattendue lui fit tout d'abord l'effet d'un rêve. Comment cette jeune fille avait-elle pu pénétrer jusqu'à elle, sans que rien l'avertît de sa présence ? Qui était-elle et quel pouvait être son dessein ?

Francesca était à l'abri de la crainte. Son âme aguerrie et fière ne connaissait pas ce sentiment. La mort même, dans sa situation, n'eût-elle pas été un bienfait pour elle ?

Un instant se passa comme dans un mutuel et involontaire examen. Chacune semblait se demander en quoi elle différait de l'autre. La nouvelle venue était un peu plus grande que la captive, et semblait d'une ou deux années plus âgée. Le constraste entre l'une et l'autre était aussi marqué qu'il est possible entre deux personnes du même sexe et presque du même âge. Francesca était l'image même de la candeur, de l'innocence et de la fierté. L'Indienne, presque aussi belle que Francesca, offrait un type de sombre énergie, tempéré cependant d'un mélange de ruse et de prudence. On a reconnu Nacéna.

CAAPITRE XX

UN SECOURS INESPÉRÉ. — DÉLIVRANCE

Francesca, elle aussi, se disait que ce beau mais étrange visage qui était devant elle ne lui était pas inconnu. La vérité est qu'elle avait vu, et plus d'une fois, Nacéna à l'époque déjà un peu éloignée où la tribu des Tovas demeurait près de l'*estancia*, sur la rive du Pilcomayo. Cependant entre elles les rapports avaient été fugitifs. Nacéna connaissait mieux la jeune Paraguayenne. Moins jeune, plus curieuse peut-être, elle l'avait plus attentivement observée. Dans le silence, les souvenirs de chacune d'elles s'étaient précisés.

« Francesca ne reconnait-elle pas Nacéna? La jeune fille en grandissant a-t-elle perdu tous les souvenirs de l'enfant? demanda Nacéna.

— Francesca reconnaît Nacéna, répondit Francesca dans la langue des Tovas. Nacéna est devenue grande et belle. »

Un sourire étrange, où se mêlait une sorte de dépit, répondit seul d'abord à Francesca; mais bientôt, retrouvant son calme, Nacéna reprit :

« Francesca est devenue belle entre toutes. »

Le regard de Nacéna, fixé sur le beau et pur visage de Francesca, s'était voilé d'une sorte de tristesse sombre en prononçant ces paroles.

Francesca les accueillit par une légère rougeur.

L'Indienne continua : « Nacéna connaît les malheurs de Francesca; elle vient lui offrir la liberté.

— La liberté! répondit Francesca, la liberté!... Mon père est mort, et le désert me sépare de ma mère et des miens. S'ils veulent me rendre la liberté, pourquoi les Tovas me l'ont-ils ravie? Ne le sais-tu pas, Nacéna? les tiens sont les meurtriers de mon père...

— Les miens! non, répondit Nacéna; Valdez, le meurtrier, est un Visage pâle.

— Le fils de l'ami de mon père qui accompagnait le meurtrier de mon père, qui l'assistait, qui m'a entraînée jusqu'ici, Aguara, le traître et le félon, n'est pas un Visage pâle, dit Francesca en se relevant d'un mouvement soudain.

— Francesca calomnie Aguara, murmura la jeune Indienne — elle l'accuse d'un crime dont il est innocent.

— Aguara me fait horreur, répliqua Francesca avec véhémence. Soit-il à jamais maudit, maudit, maudit! »

Nacéna, d'un mouvement brusque, alla droit à Francesca, les yeux brillants à la fois de joie et de colère.

« Ton frère, le jeune homme aux cheveux d'or, le brun Paraguayen que tu appelais ton cousin, et l'ami et le serviteur de ton père, le gaucho qui leur sert de guide, sont près d'ici, Ils t'attendent; je leur ai promis de leur rendre Francesca. Suis-moi.

— Est-ce vrai? est-ce vrai? dit la malheureuse enfant, d'une voix haletante d'émotion.

— Pourquoi Nacéna te tromperait-elle? répondit celle-ci. Pourquoi? Nacéna donnerait sa main droite pour que déjà Francesca fût dans l'*estancia* de sa mère, pour qu'elle n'eût jamais, jamais paru aux yeux des Tovas, pour que le Chaco ne la revoie jamais. Nacéna était la fiancée d'Aguara. Viens, viens vite, Francesca, et quitte ce pays pour toujours. »

Prenant alors la jeune fille interdite par la main avec une sauvage vigueur, elle l'entraîna, sans lui demander de réponse, jusqu'à la porte du toldo. Mais une fois-là, la prudence de l'Indienne reparaissant soudain, elle s'arrêta; et entr'ouvrant la porte avec précaution, elle jeta au dehors un regard scrutateur, comme si elle avait à redouter quelque ennemi invisible. Après quoi, revenant sur

ses pas et rentrant dans la cabane, elle éteignit d'un souffle rapide le cierge de cire, qui laissa l'intérieur de l'habitation dans l'obscurité la plus profonde. Enfin elle poussa la captive devant elle, et, la pressant, la guidant de la main, elle la conduisit au milieu de la nuit à travers les toldos silencieux de la ville indienne.

Francesca se laissa mener sans résistance. Devant elle, il y avait un espoir, bien léger, il est vrai; derrière elle, elle n'en laissait aucun.

Il serait impossible de décrire les sentiments de Gaspardo et de ses jeunes amis, tandis que debout, au sommet de la montagne, ils attendaient le retour de Nacéna. Tous trois étaient remplis d'anxiété, et surtout Cypriano.

Cependant, plus ou moins, ils avaient tous bon espoir, car il leur paraissait impossible que la jeune Indienne ne pût parvenir à leur rendre le service qu'ils en attendaient. Certes, personne de son peuple ne soupçonnait son intention de délivrer la prisonnière. Les jeunes gens eux-mêmes comprenaient le motif qui l'engageait à les servir et en appréciaient toute la puissance. Ils étaient inquiets, moins de sa loyauté que des dangers qu'elle courait d'être découverte pendant l'accomplissement de son dessein.

Ils n'avaient pas adressé une parole à Shebotha. Gaspardo avait mis la vieille femme dans l'impossibitité de faire aucune tentative d'évasion en l'attachant à l'une des racines du banyan qui leur servait de refuge. Pour l'empêcher de crier, il lui avait passé un mouchoir entre les dents. Pour elle, la position était pénible sans doute; mais le mal qu'eût pu faire une confiance qu'elle pouvait ne pas justifier, rendait ces précautions indispensables. A la lueur des mouches à feu, Gaspardo voyait bien que les yeux de la malheureuse, du fond de leurs orbites creuses, lançaient sur lui de sinistres éclairs; il ne s'en inquiétait guère. Elle était pour le moment en son pouvoir, et il prétendait la garder ainsi jusqu'au retour de Nacéna et peut-être plus longtemps, s'il était nécessaire. Ainsi qu'il l'en avait menacée, sa vie dépendait d'ailleurs absolument de la délivrance de la captive. Shebotha le savait, et il était plus que probable qu'elle ne crierait pas; mais le gaucho n'ignorait pas qu'avec une pareille créature aucune précaution n'était à négliger. Il restait même de garde auprès d'elle, dans la crainte que, par un de ces tours d'adresse si connus même aux civilisés, elle ne parvînt à relâcher ses liens, et à leur échapper à la faveur des ténèbres.

Ludwig se tenait auprès de lui; mais Cypriano, dans son impatience, s'était avancé jusqu'au bord du plateau, au point où débouchait le sentier, et s'y tenait, l'oreille attentive à tous les sons apportés par la brise.

Enfin Ludwig le rejoignit au moment où la jeune Indienne ne devait plus tarder beaucoup à revenir.

Dans cette fiévreuse attente, les minutes étaient pour eux des heures. Ils passaient alternativement de l'espoir au désespoir. Cypriano voyait successivement tout perdu et tout sauvé. Il parlait à la fois de mettre le feu au village, et d'aller supplier les chefs des Tovas de leur rendre leur captive.

Ludwig, plus calme mais non moins inquiet, se reprochait de n'avoir pas suivi, ne fût-ce que de loin, la jeune Indienne pour la surveiller, et au besoin pour la protéger.

Leur entretien suivait ainsi toutes les phases de leurs impressions diverses. Tout à coup Cypriano tressaillit et demanda le silence. Son oreille, attentive aux moindres sons, en avait saisi un qui ne semblait pas provenir des chauves-souris ou des oiseaux de nuit. Ce n'était pas non plus le coassement monotone des grenouilles ou le chant du grillon des bois. Il lui semblait que ce ne pouvait être que le murmure d'une voix humaine, et que cette voix était celle d'une femme.

« Entendez-vous? » dit-il à Ludwig.

Ludwig écouta attentivement.

« Oui, dit-il. C'est Nacéna, c'est bien sa voix, elle vient. Elle parle, il y a donc quelqu'un avec elle! »

Par un effet de sonorité, assez commun dans les montagnes, les voix avaient l'air d'être à peine à quelques pas des deux jeunes gens.

Chacun d'eux, le corps incliné, demandait quelle voix allait répondre à cette voix, qui ne pouvait être que celle de la jeune Indienne, mais la même voix se fit entendre de nouveau; c'était bien celle de Nacéna.

Son murmure était continu comme si elle eût parlé seule, ou eût été engagée dans un récit. Enfin elle se tut encore; ils retenaient leur souffle, tremblant que la rude voix d'un homme, en répliquant à Nacéna, ne vînt déconcerter leurs espérances.

Grâce à Dieu, leur crainte ne se réalisa pas;

une voix fraîche et jeune, une voix qu'il leur eût été impossible de ne pas reconnaître entre toutes, se fit entendre.

« Dieu soit loué! s'écrièrent-ils en se jetant dans les bras l'un de l'autre, c'est la voix de Francesca! »

Il n'y avait point de doute à conserver. Nacéna ramenait loyalement la prisonnière.

Le bouillant Paraguayen voulait descendre le sentier et courir à leur rencontre. Ludwig, plus sage, l'arrêta, et, en y réfléchissant, Cypriano reconnut l'imprudence de cette action. Une rencontre trop soudaine, au milieu de ce sentier couvert de l'ombre épaisse des arbres, pouvait effrayer Francesca et lui faire jeter un cri. Sa conductrice lui avait certainement dit où elle devait les retrouver. Il valait mieux ne rien changer à ce qui avait été convenu. Dans un moment, Francesca serait près d'eux.

Elle arriva, non pas près d'eux seulement, mais bientôt dans les bras de son frère Ludwig et dans ceux de son cousin Cypriano. Trois noms étaient sur leurs lèvres, accompagnés de mots de tendresse : « Francesca — Ludwig — Cypriano... » Et celui de Gaspardo ne tarda pas à s'y joindre lorsqu'ils se furent rapprochés de l'endroit où le brave gaucho faisait sentinelle.

Nacéna regardait sans prononcer une parole, ainsi que Shebotha dont le silence était forcé. L'Indienne ne semblait pas mécontente de son succès, la sorcière était dévorée de douleur et brûlait de tous les feux de la vengeance.

On se félicita à la hâte, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le gaucho était impatient de partir; le matin approchait, et, le soleil une fois levé, ils n'oseraient plus se remettre en route. Les pentes de la montagne seules étaient boisées. La plaine qu'ils avaient traversée en approchant de la ville des Tovas était presque sans arbres; il n'y croissait que quelques bouquets de palmiers entre les tiges grêles desquels il n'y avait point de taillis pouvant les cacher aux yeux des Indiens qui ne manqueraient pas de les poursuivre, du moins c'était à craindre.

Au lever du jour rien ne décèlerait plus leur marche. Gaspardo et ses jeunes compagnons le savaient; ils étaient bien décidés, s'il était possible, à franchir la plaine avant l'aurore. Le fait d'avoir laissé la captive à peu près seule pendant la nuit permettait de supposer qu'on ne découvrirait pas son absence avant le matin.

« Mais Shebotha, dit Cypriano, qu'allons-nous en faire? Si nous la laissons ici, elle ne manquera pas de donner l'éveil aux Indiens.

— Supposez-vous donc, dit naïvement Ludwig, que payée comme elle l'a été, et après ses serments, elle soit capable de nous trahir?

— Non seulement je le suppose, s'écria le gaucho, mais j'en suis certain. Les précautions que nous avons été obligés de prendre pour nous assurer son silence — ce bâillon et ces cordes — elle ne nous les pardonnera pas. Regardez donc ses yeux, mon enfant, du reste, ajouta-t-il, sans s'expliquer davantage, je m'arrangerai pour que nous n'ayons rien à craindre d'elle.

— Mais, au moins, dit Cypriano, vous ne doutez pas de Nacéna.

— Je réponds d'elle, dit Francesca en embrassant la jeune fille.

— Je ne doute pas de ses intentions, reprit Gaspardo. Mais, une fois que nous serons partis, la vieille diablesse reprendra son empire sur elle. Elle la menacera, elle la dénoncera à Aguara; qui sait si la pauvre enfant sera désormais en sûreté parmi les siens et s'il ne serait pas plus sage à elle de fuir avec nous? En apprenant ce qu'elle a fait pour vous, Francesca, votre mère lui ouvrirait ses bras comme à une seconde fille.

— C'est vrai, » dirent les deux jeunes gens.

Francesca prit Nacéna à part. Un dialogue rapide s'engagea entre elles.

« Elle ne veut pas, dit-elle, et elle a raison; elle ne veut abandonner ni ses parents ni sa tribu. Elle ajoute d'ailleurs que, si nos soupçons sur les méchantes intentions de la sorcière sont fondés, il est bon qu'elle reste pour pouvoir leur opposer son influence et celle de son père et empêcher que nous ne soyons poursuivis.

— Tout cela est bien sans doute, dit le gaucho — mais... — mais à parler net, le plus sûr serait de prendre ces deux femmes avec nous au moins pendant la première journée de notre marche. Si vous connaissez un procédé plus doux et aussi sûr pour nous assurer leur silence, dites-le.

— Je ne laisserai pas faire violence à Nacéna, répondit Francesca en passant son bras autour de la taille de la jeune Indienne. Il ne sera pas dit qu'une chrétienne payera par la plus noire ingratitude le service que la fille des Tovas lui a rendu. »



« Viens, viens vite, Francesca. (Page 77.)

Nacéna avait écouté en silence.

« Merci, dit-elle à Francesca. C'est vous qui avez raison, vous avez compris Nacéna. Je pardonne à ces hommes de penser à vous plus qu'à la justice.

— Soit, je me rends, reprit Gaspardo; je suis persuadé pour ce qui concerne Nacéna; moi aussi, j'ai confiance en elle. Mais je n'ai pas confiance dans Aguara, mais je crains pour Nacéna ce misérable Valdez, mais je n'ai surtout aucune confiance dans les reliques de cette vieille sorcière. Voyons, Nacéna, soyez franche jusqu'au bout : si nous rendons la liberté à Shebotha, que fera-t-elle?

— Elle bondira jusqu'au village, répondit Nacéna, elle ira droit à la demeure d'Aguara, elle lui ordonnera de monter à cheval avec ses meilleurs cavaliers et de se mettre à votre poursuite. Elle lui dira que j'ai su déjouer ses projets et me dénoncera à sa vengeance. »

Shebotha avait tout compris. En écoutant Nacéna, ses yeux de démon lançaient des flammes, un sourd sifflement sortit de sa gorge, et elle fit un soubresaut si violent que si ses liens n'avaient pas été bien solides, elle les eût brisés.

Nacéna impassible la regardait. « Ai-je lu dans ton âme, Shebotha? » lui dit-elle.

Celle-ci, par trois fois, baissa la tête et la releva en signe d'assentiment.

« D'où il suit, s'écria Gaspardo, que, pour



Il lui enfonça sa lance dans la poitrine. (Page 83.)

ce qui est de Shebotha, l'affaire est claire. Allons, tia, lui dit-il, c'est décidé, me séparer de vous me serait trop cruel; avec ou sans votre permission, je vous enlève; et ce soir, quand je vous laisserai après ma journée de marche, je pourrai me vanter d'avoir eu le diable lui-même à mes trousses. A présent, vite en route, mes enfants. Ludwig, votre cheval est solide — vous vous chargerez de votre sœur; — je fais mon affaire de la vieille sorcière; Cypriano, mon garçon, vous n'aurez à penser qu'à vous. »

Gaspardo, après avoir délié Shebotha, l'entortilla dans son poncho et la ficela de façon qu'elle ne pût faire aucun mouvement; puis, la prenant sur son bras vigoureux, ils descendirent le sentier presque à pic qui conduisait à l'endroit où ils avaient caché leurs chevaux.

En un clin d'œil ils furent sellés et prêts à partir. Nacéna et Francesca se tenaient par la main; le moment des adieux était arrivé. Francesca avait des larmes dans les yeux.

« Viens avec nous, dit-elle une fois encore à Nacéna, tu seras ma sœur. »

Nacéna l'attira brusquement sur sa poitrine et l'y tint étroitement serrée un instant. Une sorte de sanglot sortit de cette étreinte; après quoi, montrant la tolderia d'une main :

« Mon peuple est là, dit-elle, adieu! »

Soulevant alors avec une vigueur inattendue Francesca dans ses bras nerveux, elle l'assit

sur le cheval de Ludwig, et disparut comme eût pu le faire une gazelle.

Les deux jeunes gens étaient en selle; le gaucho, chargé de son précieux fardeau, s'y mit à son tour. Ils jetèrent tous un dernier regard sur la cité des morts; bientôt les échafaudages qui supportaient les tombeaux disparurent à leurs yeux. Renseignés par Nacéna, ils avaient pris une route qui abrégeait pour eux la descente de la montagne. Bientôt le galop ferme et régulier de leurs chevaux indiqua qu'ils entraient dans la plaine.

Cependant Nacéna avait descendu le sentier qui menait à la ville des Tovas encore plongée dans le sommeil; à mesure qu'elle en approchait, elle marchait plus lentement.

CHAPITRE XXI

LE RÉVEIL DES TOVAS

La jeune Indienne se dirigea vers le toldo de son frère. Elle le trouva debout; deux guerriers influents de la tribu tenaient une sorte de conseil avec lui.

Nacéna demanda à être entendue d'eux; elle leur raconta ce qui venait de se passer.

« Tu as bien fait, lui dit son frère.

— Nacéna a bien agi, » lui dirent à leur tour les deux chefs.

Il fut décidé qu'ils rassembleraient, dès que le jour serait venu, le conseil des vieillards, pendant que de son côté Nacéna convoquerait l'assemblée des matrones.

Là, il serait résolu qu'on appellerait Aguara pour qu'il eût à s'expliquer devant la tribu tout entière. Les femmes étaient indignées que le jeune chef eût pensé à leur donner pour reine une étrangère; c'était un affront fait non seulement à Nacéna, mais à toutes les femmes de la tribu. Les vieillards, en souvenir de Naraguana, ne voulaient pas le condamner sans l'entendre. D'ailleurs, Aguara avait des partisans; un certain nombre de jeunes guerriers, ses compagnons de chasse et de plaisir tenaient pour lui; Valdez aussi, le renégat, était à ménager. Son esprit souple et délié, sa férocité, son courage lui donnaient une influence dont il fallait tenir compte, si l'on voulait éviter de jeter la division dans la tribu, et conjurer les dangers d'une guerre civile.

La nuit s'était achevée dans les conciliabules; déjà le soleil se montrait à l'horizon.

La disparition de Francesca n'allait plus pouvoir rester secrète. Il n'y avait pas un instant à perdre. Il fut décidé qu'une députation de vieillards se rendrait à la demeure d'Aguara.

A leur grand étonnement, ils trouvèrent la ville déjà remplie d'agitation. Les Tovas sortaient de leurs toldos aussi rapidement que si l'un de leurs éclaireurs était entré dans la ville et avait annoncé l'arrivée subite d'un ennemi redoutable.

Ce qui avait produit cette soudaine émotion, c'était Shebotha; Shebotha échappée évidemment des mains de Gaspardo. Elle avait traversé la ville en poussant des cris sauvages et ne s'était arrêtée que devant la demeure d'Aguara, en l'interpellant violemment par son nom. Aguara n'avait pas tardé à paraître.

« Que se passe-t-il? s'était-il écrié, et pourquoi ce tumulte?

— Ce qui se passe, répondit Shebotha. Allez au toldo où vous gardiez votre prisonnière, et vous le verrez, Aguara; vous le trouverez vide... L'oiseau blanc, aidé par des traîtres, s'est envolé. »

Aguara n'attendit pas la fin de son discours. Il s'élança hors de son toldo et courut vers celui qu'avait occupé Francesca. Quand il se fut assuré qu'elle n'y était plus, un cri de rage sortit de sa poitrine; se tournant vers les Indiens qui l'avaient suivi, il les convia à la

vengeance, et, se mettant à leur tête, ils parcoururent en tous sens les rues de la tolderia. Shebotha marchait à ses côtés, racontant l'évasion. Valdez était devenu le centre d'un groupe, et ce n'était pas le moins animé.

En moins de temps qu'il n'en eût fallu à la plus habile cavalerie du monde, ces centaures de la pampa sud-américaine avaient rassemblé leurs chevaux et se tenaient prêts à partir. Shebotha devait servir de guide. L'espoir d'une revanche doublait l'activité de l'affreuse créature. D'une voix stridente, elle proclamait la honte qui rejaillirait sur la tribu tout entière pour s'être laissée duper aussi aisément, pour n'avoir pas su garder une enfant.

Valdez expliquait que le succès ne pouvait être douteux. Shebotha avait nommé les sauveurs de Francesca. Deux adolescents et un homme seul, embarrassés dans leur marche par une jeune fille, n'étaient pas pour faire reculer les Tovas. Au lieu d'un prisonnier, on en ramènerait quatre.

Sous cette impulsion, enflammés par leurs chefs, les plus jeunes parmi les guerriers galopaient déjà autour de la montagne des morts dans l'espoir de couper aux fugitifs le chemin de la plaine. Shebotha, montée sur un cheval à moitié sauvage, courait en avant.

Aguara avait rassemblé une centaine de lances; c'était sa troupe d'expédition. Il en avait pris la tête. Au moment où cette troupe allait franchir les limites de la ville, on aurait pu voir une figure sombre, celle d'une jeune femme, qui coupait au court et se glissait au milieu des arbres. Un jeune Indien, armé, la suivait.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent un instant. Ils examinèrent en silence le terrain. C'était une gorge étroite, par laquelle la troupe commandée par Aguara devait passer bientôt; le lieu était propice à leur dessein.

L'Indien se mit en embuscade derrière un rocher, dont la cime dominait le passage. La jeune fille monta lentement sur cette cime et s'y tint immobile comme une statue.

Aucune parole n'avait été échangée entre eux. Un quart d'heure se passa, après lequel le bruit encore confus que fait le galop lointain d'une troupe de cavaliers se fit entendre. La figure d'en haut, pas plus que celle d'en bas, ne parurent s'en émouvoir. Aucun geste ne donna à penser que le bruit fût parvenu jusqu'à eux.

Le bruit se rapprocha. La gorge, trop étroite, ne permettait plus, sans doute, aux chevaux de galoper. Les chevaux avaient pris le pas, et l'on comprenait même, au son de leur allure, que déjà le défilé avait dû commencer. C'était le pas régulier et monotone de chevaux qui se suivent dans un sentier resserré.

Bientôt un cavalier apparut. A ses insignes, à sa mine hautaine, on distinguait en lui le chef même de la troupe. C'était Aguara. Il allait dépasser le rocher où se tenait dans l'ombre le jeune Indien, que nous avons signalé tout à l'heure. On vit soudain un second cavalier s'élancer sur le cheval d'Aguara. Un éclair brilla, la lueur d'un poignard, et Aguara tomba, précipité comme une masse sous les pas de son cheval, qui avait changé de cavalier.

Cependant l'animal, éperonné violemment sans doute, s'était jeté, par un sursaut rapide de quelques pas en avant, par-dessus le cadavre de son maître. La gorge, élargie en cet endroit, avait permis à son nouveau cavalier de lui faire faire volte-face... La lance d'Aguara était dans ses mains. Il fondit comme un vautour sur le second cavalier, à qui la configuration du chemin avait à peine permis de voir ce qui se passait, et lui enfonça sa lance dans la poitrine.

Aguara n'était plus, et le meurtrier d'Halberger, Valdez, venait de recevoir le châtiment de son crime...

La nouvelle passa, rapide comme la pensée, du troisième cavalier jusqu'au dernier. La troupe tout entière s'était arrêtée, ne sachant combien d'ennemis elle avait à combattre. Elle n'en avait qu'un, mais ses deux chefs étaient morts, et le jeune Indien qui revenait vers eux était le plus redouté et jusque-là le plus respecté des guerriers de la tribu : c'était le frère de Nacéna.

Sur son ordre, ils passèrent tous le défilé. Les ayant fait ranger en cercle autour de lui, il leur dit qu'il avait vengé à la fois l'honneur de sa sœur trahie par Aguara, et celui de toutes les femmes de la tribu, pour lesquelles la recherche d'une femme au visage pâle par Aguara était un outrage irrémissible. Il ajouta qu'en mettant Valdez à mort, il avait fait justice du meurtrier d'Halberger, l'ami de leur grand chef, leur hôte à tous autrefois, d'un traître, d'un renégat, dont la présence et dont l'exemple était un opprobre pour la tribu tout entière. Il ajouta qu'il en appelait au conseil des vieillards de la justice de sa cause, et qu'il s'en remettait au jugement public.

Il leur démontra enfin que la poursuite d'une innocente jeune fille lâchement ravie à sa mère, défendue justement par son frère et son parent, protégée par un fidèle serviteur dont ils connaissaient la bravoure et la loyauté, était une honte pour des guerriers comme eux, habitués à ne combattre que de vrais ennemis.

Il leur déclara enfin qu'Aguara, en les engageant dans de pareils méfaits, avait fait voir qu'il était indigne de succéder à son père, et qu'il avait mérité la mort qu'il venait de lui donner.

Son allocution, interrompue d'abord par des murmures, avait fini par enlever les applaudissements de toute la troupe.

La rentrée du frère de Nacéna dans la tolderia fut un véritable triomphe.

Il est bon de dire que les vieillards, ayant résolu d'arrêter Aguara sur la pente fatale où il glissait, avaient donné à l'un d'eux le commandement de deux cents guerriers, et que cette armée, déjà réunie sur le corral, était, quand le frère de Nacéna ramena la troupe d'Aguara, sur le point de se mettre à sa poursuite.

La mort d'Aguara et celle de Valdez avaient simplifié considérablement les choses. La justice est sommaire parmi les Indiens. Le frère de Nacéna fut élu cacique à l'unanimité par les guerriers de la tribu, et la sorcière fut expulsée de la tolderia.

Nul ne pourrait dire ce qui se passait dans l'âme de Nacéna. Pas une plainte, pas un soupir ne sortit de ses lèvres, qui pût trahir le secret de ses douleurs.

Aguara mort, mais justement, selon elle, on la vit souvent dans le sentier qui conduit à la montagne sacrée, chargée de fleurs qu'elle allait déposer sur la tombe du grand chef Naraguana, père de celui qui avait été son fiancé. Dans sa pensée, en mettant un terme, même par la mort, à la vie déshonorée où Aguara s'était engagé, elle avait fait ce que le sévère et juste vieillard eût fait lui-même, s'il eût vécu.

Pendant que ces événements se passaient à la tolderia, nos fugitifs, qui les ignoraient, poursuivaient leur route avec un redoublement de rapidité. La disparition de la sorcière, qui avait trouvé le moyen de glisser comme un serpent entre les liens avec lesquels Gaspardo croyait s'être assuré d'elle, était un motif de plus pour eux de ne prendre ni repos ni trêve.

« Caramba! s'écriait Gaspardo, j'ai été fou en vérité de ne pas étrangler la vieille scélérate pendant que j'avais la main sur elle. Ce n'aurait pas été un péché très certainement, et nous serions en sûreté. Grâce à ma maladresse, il faut avouer que nous avons à cette heure autant de chances contre nous que nous en avions pour nous au moment de notre départ. Il faut échapper à ces maudits, pourtant; après le tour que nous leur avons joué, ils seraient à coup sûr sans merci. Nous avons trois heures au moins d'avance sur eux, en supposant que la sorcière ait eu des ailes pour aller les rejoindre; il s'agit de ne rien perdre de ce petit avantage, et surtout de leur faire perdre notre piste, que la sorcière doit avoir eu grand soin de leur indiquer. Pourvu que cette fois les éléments ne se mettent pas contre nous, que le ciel reste pur et que quelque obstacle inattendu ne surgisse pas tout à coup sous nos pas!... »

Il achevait à peine cette réflexion que l'obstacle qu'il redoutait se présenta; leurs chevaux, qui n'avaient pas quitté le galop, s'arrêtèrent simultanément en reniflant et en soufflant bruyamment.

Quelle pouvait être la cause de ce brusque effroi? L'atmosphère était humide et fraîche comme dans le voisinage d'une vaste nappe d'eau. Mais l'obscurité les empêchait de rien voir. C'était de l'eau, en effet, qu'il y avait là; les chevaux s'étaient arrêtés sur le bord. Elle était tellement couverte de hautes herbes que, même en plein jour, à cent mètres de distance, il aurait été difficile de la distinguer.

« Une lagune! » s'écria Gaspardo en se redressant sur le cou de son cheval et en essayant de percer l'obscurité du regard.

Le gaucho était plutôt guidé vers cette conclusion par le sens de l'odorat que par celui de la vue; en outre, l'action de son cheval, qui maintenant tirait sur la bride et cherchait à avancer, lui indiquait que l'eau était proche.

Les trois chevaux étaient pressés de boire; leur station sur le sommet aride de la montagne et le rapide galop qui avait succédé les avaient altérés. Ils tendaient leurs brides tellement fort qu'on ne pouvait leur résister. Ils se plongèrent dans la lagune et aspirèrent l'eau avec avidité.

Pendant ce temps, le gaucho avait examiné l'endroit autant que l'obscurité le lui permettait. Il pouvait reconnaître que la surface de l'eau s'étendait de chaque côté et qu'il y en avait

bien au delà de la portée de sa vue, mais il lui était impossible de dire réellement quelle étendue de pays elle couvrait. C'était l'une de ces lagunes herbeuses appelées *cienegas*, que l'on trouve fréquemment au milieu des pampas, et surtout dans le Gran Chaco.

Tout dépendait pourtant de l'étendue de cette lagune. Ils ne l'avaient point rencontrée en allant vers la ville des Tovas, car ils avaient alors suivi la piste de la troupe d'Aguara, mais dans cette obscurité, dans leur hâte de s'enfuir, ils n'avaient point songé à reprendre la même route, et peut-être s'en étaient-ils écartés de plusieurs milles.

Cet obstacle inattendu mettait à une rude épreuve le sang-froid du gaucho. Si on le tournait, c'était une perte de temps des plus dangereuses. Il n'y avait pas à hésiter; il fallait le franchir. Il tira sa montre de sa poche.

« L'aube va se faire dans quelques instants, dit-il, attendons là; un peu de repos ne fera pas de mal à nos montures, et il faut voir clair pour la besogne que cette rencontre nous apprête. »

Une lueur blafarde illuminait déjà l'horizon à l'est, et annonçait le prochain lever du jour. Elle leur montra un spectacle plus désespérant encore qu'ils ne l'avaient pensé : la cienega était si large qu'il leur eût été impossible de la tourner, à moins de faire un immense circuit.

« *Carrai !* murmura le gaucho entre ses dents, ce maudit marais est un véritable lac. Le voilà qui tourne du mauvais côté, comme s'il voulait nous ramener entre les griffes de ceux qui nous poursuivent. »

Tout en parlant, les yeux de Gaspardo tombèrent sur la surface de l'eau, miroitant à la douteuse clarté de l'aube.

Une pensée jaillit dans son esprit, et il laissa échapper une exclamation d'espoir.

Pendant que les chevaux buvaient, il avait remarqué que le fond de la lagune était solide sous leurs pieds, et il savait que ce caractère était assez commun dans ces réservoirs de la pampa. Celui qu'ils avaient devant leurs yeux pouvait être peu profond, et dans ce cas, pourquoi ne le traverseraient-ils pas?

Il ne perdit pas de temps à réfléchir; faisant face à la cienega, il dit à ses compagnons de le suivre, et entra résolument dans l'eau.

CHAPITRE XXII

UNE PISTE ADROITEMENT DISSIMULÉE

Ils avancèrent d'abord doucement, le gaucho à une bonne distance en avant, sondant la route et dirigeant ses compagnons.

Bientôt la surface de l'eau se découvrit davantage; les joncs devenaient moins épais et encombraient moins la lagune.

Au bout d'un certain temps, ils se virent au milieu d'une eau claire et libre de végétation, mais cependant peu profonde et recouvrant un terrain solide. Leurs chevaux marchaient avec assurance, comme s'ils sentaient qu'il n'y avait point de vase et par conséquent pas de danger d'enfoncer.

La lueur de l'aurore à l'horizon était encore très légère, mais sa clarté était suffisante pour leur montrer la nappe d'eau s'étendant à environ un mille devant eux jusqu'au point où une ligne plus sombre leur indiquait que la terre sèche recommençait. Gaspardo était rassuré. La cienega n'était qu'une inondation, causée peut-être par la *tormenta* récente. Il était plus que probable qu'elle ne serait nulle part assez profonde pour être dangereuse.

Ils continuèrent ainsi en ligne directe vers le bord opposé, et en étaient arrivés à moins

de cent mètres, quand le gaucho s'arrêta court en faisant signe aux autres de l'imiter.

Se dressant sur ses étriers, Gaspardo examinait minutieusement le bord de la lagune, comme s'il cherchait un endroit pour aborder. Mais telle n'était point son intention, car après quelques secondes d'examen, il tourna au contraire son cheval vers la gauche et commença, ainsi que ses compagnons, à s'avancer en suivant parallèlement le bord.

Le gaucho conserva la même direction pendant près d'un mille, sans prononcer un mot, dirigeant toujours sa course d'après les inflexions du rivage, qui maintenant devenait de plus en plus distinct. Il cheminait aussi rapidement que possible et jetait parfois un regard inquiet derrière lui. En revanche, ses oreilles étaient toujours en alerte; parfois il croyait entendre au loin les cris des sauvages Indiens.

Enfin il sembla penser qu'il avait assez obliqué, et, tirant la bride de son cheval, il le fit arrêter. L'animal restait immobile avec de l'eau jusqu'aux jarrets. Descendant alors silencieusement de sa selle, Gaspardo passa la bride à Cypriano, en lui recommandant de la tenir ferme et d'empêcher son cheval de le suivre.

Ceci fait, il alla auprès de ses jeunes amis, leur demanda leurs ponchos et leurs caronas, qu'il déposa sur le bord en les y étendant comme des tapis, les uns après les autres, au grand étonnement des jeunes gens et de Francesca, qui se demandaient si Gaspardo pensait à donner une fête, ou s'il croyait la terre nue indigne de les porter.

Mais ils ne restèrent pas longtemps en suspens.

Le gaucho reprit son cheval des mains de Cypriano et le conduisit sur la route ainsi tapissée, en veillant attentivement à ce qu'il ne mît pas les sabots par terre. Ce n'est pas tout; une fois là, il se mit en mesure d'envelopper chacun des pieds de sa monture dans des morceaux de jergas et de caronillas, et les fixa en guise de bottines avec des cordes, à chacune de ses jambes; puis, ayant renouvelé avec un sang-froid exemplaire cette opération au profit des autres chevaux, il les conduisit l'un après l'autre au delà de la garniture des ponchos et des caronas.

Rassemblant alors ses tapis, et montrant la forêt à ses amis :

« Quand nous serons là, après ces précautions prises, dit-il, nous commencerons à respirer. Bien fins seront les Indiens s'ils retrouvent notre piste. »

Nous savons par le récit qui a précédé que toutes ces précautions étaient superflues.

CONCLUSION

Nous ne suivrons pas davantage nos voyageurs dans les détails de leur fuite. Ils passèrent la nuit au milieu de la forêt. Nuit réparatrice dont Francesca et les deux jeunes gens avaient grand besoin. Il faut dire, du reste, qu'autant Ludwig et Cypriano avaient été inquiets dans leur première expédition, autant, dans celle qui avait pour but leur retour, ils se montraient confiants et rassurés. Il ne leur paraissait pas possible qu'après leur avoir rendu Francesca par une succession d'événements si extraordinaires, Dieu voulût les abandonner alors qu'ils approchaient du but.

Au bout de trois jours, après des épreuves dont les plus inquiétantes furent pour eux la difficulté de trouver à se nourrir, le gibier s'étant assez rarement montré à portée de leurs armes (ils avaient dû se contenter le premier jour d'un armandillo dont Cypriano était parvenu à s'emparer et que Gaspardo avait fait rôtir dans sa carapace, et le second d'un tamanoir que Ludwig avait abattu d'un coup de sa carabine, mets peu savoureux, mais dont les tranches grillées suffirent néanmoins à réparer leurs forces), après trois jours, disons-nous, ils parvinrent sur la rive d'un fleuve, dans lequel Gaspardo retrouva une ancienne connaissance. C'était une branche du Pilcomayo. En le reconnaissant, le gaucho ne put retenir un cri de joie. Il était enfin dans un pays connu et il se disait que, sauf des éventualités peu probables, quelques jours de marche suffiraient à les ramener à l'*estancia* de son ancien maître. Grâce à Dieu, il pouvait donc espérer de remettre Francesca entre les mains de sa mère. Il ne rapportait pas la joie à cette veuve désolée; mais, en lui rendant l'enfant qu'elle avait cru perdue, en lui remettant sains et saufs Ludwig et Cypriano qu'elle avait confiés à sa garde, le brave homme se rendait le témoignage qu'il donnait à sa chère maîtresse les seules consolations qui pussent l'aider à supporter la vie. Il se sentait heureux et fier aussi de pouvoir se dire, en pensant à celui qui n'était plus, qu'il avait fait pour le maître, pour l'ami mort, tout ce que le plus fidèle serviteur et le cœur le plus dévoué eussent pu accomplir pour lui alors qu'il vivait.

Dieu fut miséricordieux. Il réunit enfin ceux qui avaient été séparés. C'était bien l'*estancia* qui était sous leurs yeux, et, sous la véranda où l'épouse avait attendu autrefois son mari et sa fille, elle attendait encore. Bientôt Francesca, Ludwig et Cypriano se précipitèrent dans les bras de la pauvre mère. Après les premières ivresses du retour, chacun se retournant sembla se dire qu'il manquait à cette fête quelqu'un qui ne pouvait pas être oublié. Où donc était celui qui avait été pour chacun d'eux une providence dans cette double expédition? où donc était le gaucho? Le brave et rude homme était resté à quelques pas de la véranda, adossé à un arbre, le visage caché dans ses mains: de grosses larmes coulaient entre ses doigts. Ce fut la petite main de Francesca qui le força à les montrer, ces larmes dont il n'avait certes pas à rougir.

La señora Halberger, mise au courant en peu de mots de tout ce qu'il avait fait pour ses enfants, était descendue des marches du perron.

« Je ne puis vous remercier, lui dit-elle, mon ami, qu'en vous serrant, moi aussi, sur mon cœur, et qu'en vous disant que, pour les enfants comme pour moi, vous êtes désormais plus, sinon mieux qu'un ami; vous êtes un parent. Gaspardo, vous faites à jamais partie, non plus de la maison, mais de la famille. »

Pour cette fois, le brave gaucho ne put y tenir. Il se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant. Cette joie, dont l'explosion ressemblait à une douleur, avait mouillé tous les yeux.

Quand il se fut remis, le gaucho, tout rougissant encore, demanda à la señora Halberger la permission d'émettre un dernier avis,

et qu'on voulût bien le considérer encore pour quelques jours comme le chef d'une expédition qui lui paraissait nécessaire.

Il représenta à la señora que, tant que, d'une part, le dictateur Francia vivrait, et que tant que, de l'autre, Aguara et Valdez auraient pleins pouvoirs sur la tribu des Tovas, l'*estancia* ne serait pas un lieu sûr pour elle et pour les siens. Instruit par le passé, Gaspardo savait qu'on ne les y laisserait pas en repos. Le lieu de la retraite d'Halberger, étant connu de Valdez, ne pouvait demeurer longtemps un secret pour le dictateur. Il n'eût pas été sage non plus de croire qu'Aguara renoncerait à tirer vengeance de la disparition de Francesca. Il n'y avait donc pas un jour, pas une heure peut-être à perdre, pour dépister les Indiens. Ils avaient fait, eux, pour dérouter leurs poursuites, un énorme détour. A vrai dire, en approchant de l'*estancia*, Gaspardo avait craint de la trouver au pouvoir d'Aguara. Il ne s'expliqua pas que la señora, depuis trois jours, n'eût pas été inquiétée, car depuis trois jours Valdez et Aguara, les devançant en prenant la ligne droite de la tolderia à l'*estancia*, auraient pu se montrer dans le pays. Peut-être s'y cachaient-ils quelque part pour épier le retour de Francesca et de son escorte, et enlever du même coup toute la maison.

La señora Halberger répondit à Gaspardo que tout ce qu'il venait de dire était plein de sens et de sagesse et qu'elle n'hésiterait pas à suivre son conseil si les choses étaient restées telles qu'il devait nécessairement le croire; mais que, grâce à Dieu, elle était en mesure de le rassurer sur tous les points. Le lendemain même de son départ avec Ludwig et Cypriano, la nouvelle de la mort du dictateur Francia avait été apportée dans le pays et depuis elle s'était confirmée. Un avis envoyé par un ancien ami de son mari lui avait appris que le Paraguay lui était donc rouvert au cas où la famille Halberger eût désiré y rentrer; mais elle avait mieux encore à lui dire : un messager de la tolderia des Tovas, un messager de paix, lui était arrivé l'avant-veille de leur retour à eux-mêmes, et l'avait prévenue que leur expédition avait eu un plein succès, qu'ils ne seraient pas poursuivis et que d'heure en heure elle devait compter les voir arriver.

« C'est pourquoi, dit-elle, vous m'avez trouvée sur la véranda, non plus désespérée, mais vous attendant tous avec la confiance que bientôt vous me seriez rendus. »

Gaspardo, Ludwig et Cypriano n'en croyaient pas leurs oreilles. Qui donc avait pu, parmi les Indiens, avoir cette bonne pensée d'envoyer à l'*estancia* Halberger, un messager de paix? et qu'avait-il pu se passer à la tolderia pour que l'envoi de ce messager fût possible?

« Nous sommes des ingrats! s'écria Francesca; nous oublions Nacéna. »

Et s'adressant à sa mère :

« N'est-ce pas, mère chérie, que l'Indien dont tu nous parles te venait surtout de la part d'une jeune Indienne nommée Nacéna?

— C'est vrai, répondit la señora. Ce messager était en outre chargé de nous appprendre qu'Aguara et Valdez avaient enfin reçu le châtiment de leurs forfaits, qu'ils étaient morts, et que le frère de Nacéna avait été élu cacique des Tovas.

« Le messager avait ajouté que la fille du cacique tenait à nous faire savoir, pour nous délivrer de toute inquiétude, que son frère et elle seraient pour toute notre maison désormais et à toujours ce que Naraguana avait été pour mon mari. Elle nous engageait à vivre en paix dans l'*estancia* construite par votre père, et espérait qu'un jour pourrait venir où, les Tovas se rapprochant de nous, Nacéna pourrait revoir sa sœur Francesca. »

En apprenant toutes ces heureuses nouvelles, Gaspardo ne put se contenir. Il lança en l'air son chapeau en signe d'allégresse en criant : « Vive Nacéna ! »

Que si vous voulez, lecteurs, jeter un dernier regard sur l'*estancia* Halberger et savoir ce qui s'y passait six ou huit ans environ après tout ceci, je vous la montrerai singulièrement embellie et agrandie. Deux *estancias* s'élèvent à côté de la maison principale toujours habitée par la señora Halberger, dont Gaspardo est devenu l'intendant et dont son activité et ses aptitudes singulières ont fait la fortune. Dans l'une de ces habitations, vit heureux, laborieux et paisible, un jeune et charmant ménage, celui de Cypriano. Sa jeune femme, dans laquelle vous n'aurez pas de peine à reconnaître Francesca Halberger, est entourée de trois beaux enfants.

Dans l'autre maison, même spectacle : cherchez les noms, mais ne cherchez que cela, c'est le même bonheur. Ludwig Halberger, devenu le mari d'une jeune et belle Paraguayenne,



Deux estancias s'élèvent à côté de la maison principale. (Page 88.)

fille d'une ancienne amie de sa mère, est, lui aussi, le père de trois charmants petits enfants.

De grands bâtiments de ferme s'étendent non loin de là, habités par d'industrieux, par d'heureux colons.

Si vous regardez plus loin encore, vous verrez, abritée par une colline, une tolderia moins vaste que celle que je vous ai décrite, mais plus jolie. Les toldos s'y ressentent du voisinage de la civilisation; de nombreux troupeaux paissent à l'entour. Vous connaissez la reine de cette tolderia nouvelle : c'est Nacéna.

Il est à croire qu'il existe plus d'une manière d'être heureux, puisque les habitants des *estancias* Halberger sont heureux à coup sûr, et que les Indiens de la tolderia Nacéna semblent fort satisfaits, eux aussi, de leur sort. Grâce à Nacéna, la civilisation a pénétré parmi les siens. La tolderia Nacéna est un village, une petite ville chrétienne. — Vous pouvez voir d'ici qu'une maison d'école et une église en font le centre et en sont les bâtiments principaux.

FIN DE LA SŒUR PERDUE.

NOTES

1. Les Mamelucos de l'Amérique du Sud forment un peuple de races mélangées Portugaise, Africaine et Indienne, dont le centre est à San-Paulo, au Brésil. Ils sont les plus féroces chasseurs d'esclaves du continent méridional, et leur histoire est un tissu de cruautés et de meurtres. (P. 2.)

2. *Cathartes papa*. C'est le plus bel oiseau de la famille des vautours. (P. 2.)

3. Une grande espèce de daim sud-américaine, et particulière à la région des Pampas. (P. 3.)

4. On la dit située à environ vingt milles plus bas, quoique Page, dans son exploration, ne l'ait pas découverte. Peut-être le Pilcomayo débouche-t-il dans le Paraguay par un des nombreux *riachos* qui sillonnent le pays. Il n'y avait alors rien d'étonnant à ce qu'elle ait échappé à l'observation de Page. (P. 5.)

5. Ainsi nommé de ce que ses rameaux servent à couvrir les maisons. (P. 5.)

6. *Toldo*. Nom donné à la hutte d'un berger et au wigwam de l'Indien Chaco. *L'estancia* a de plus hautes prétentions : c'est l'analogue de l'*hacienda* mexicaine et la résidence d'un propriétaire. On désigne souvent aussi sous ce nom l'ensemble de la propriété. (P. 5.)

7. *Tolderia*, réunion de *toldos* ou huttes. On appelle ainsi les villages des Indiens Chaco, et les campements où ils séjournent un certain temps. (P. 6.)

8. Les *Guanos* sont une tribu de Chaco très différente des belliqueux *Tovas* ou *Guaycurus*. Ils ressemblent davantage aux paisibles *Aztèques* et aux *Pueblos* du Mexique; ils se livrent à l'industrie et souvent prennent du service chez les habitants blancs du Paraguay et de Corrientes. (P. 7.)

9. Magnifique arbre de la famille des *mimosas* dont les branches largement écartées peuvent abriter une grande troupes de voyageur. On aperçoit souvent la case d'un gaucho ombragée par un arbre solitaire de cette espèce, que n'entoure pas un arbrisseau ni un buisson. Je crois que l'*ombu* est ce même grand mimosa qui croît sur les llanos du Vénézuéla et que les *llaneros* appellent *Saman*. (P. 18.)

10. Francia (Jose-Gaspar-Rodriguez), né à Asuncion en 1758, d'un père français et d'une créole, mort en 1840. En 1811, il fut nommé secrétaire de la junte lors de la révolution qui chassa les Espagnols de Buenos-Ayres, puis bientôt il se fit élire consul, dictateur temporaire et enfin dictateur à vie. Malgré sa tyrannie, le Paraguay lui doit son organisation, ses manufactures, son commerce et sa civilisation. (P. 10.)

11. Aimé Bonpland, né à la Rochelle en 1773, mort en 1858. Son histoire est racontée plus loin. Outre le *Voyage en Amérique* de Humboldt dont il rédigea la partie botanique, on lui doit : *Description des plantes rares de la Malmaison* (1813), et *Vues des Cordillères* et des *Monuments indigènes de l'Amérique* (1819). (P. 10.)

12. *Maté* est le nom du vase dans lequel est infusé le thé du Paraguay. La plante qui donne ce produit est la « Yerba » (*Ilex Paraguensis*), et le breuvage s'aspire à travers un tube appelé la « bombilla ». (P. 11.)

13. *Péon*. Serviteur indien à gages. Le mot est espagnol et s'emploie dans toute l'Amérique Espagnole, y compris le Mexique. Le *péonage* n'est en résumé qu'une sorte d'esclavage. (P. 11.)

14. Nom donné aux soldats de Francia parce qu'ils habitaient dans les casernes ou *cuartels*. (P. 11.)

15. *Guarapé*. Boisson enivrante obtenue de la canne à sucre. (P. 12.)

16. Les *bolas* ou *boliadores* sont une arme indienne adoptée par les gauchos. On en trouvera plus loin la description. (P. 41.)

17. Selle employée par les Américains du Sud. (P. 17.)

18. Le cruel mors mameluc est employé par les Mexicains et les Sud-Américains. Il a été introduit par les conquistadores et vient des Maures. (P. 17.)

19. Appelé autrefois ours aux fourmis. Il en existe quatre espèces distinctes dans l'Amérique du Sud. (P. 17.)

20. Oiseau d'un plumage magnifique et appartenant à la tribu des perroquets. (P. 18.)

21. Guide. (P. 19.)

22. Cette substance est appelée *Salitré* par les Américains Espagnols. C'est une sorte de salpêtre. Une efflorescence semblable, qui couvre les plateaux du nord du Mexique, se nomme *Tequizuité*. (P. 19.)

23. Morceau de peau employé par les Indiens en guise de selle. On donne ce nom à l'une des nombreuses pièces d'étoffe que les gauchos entassent sous leurs recados; en ce cas, elle est ordinairement en grossière étoffe de laine. (P. 23.)

24. Le maïs est une nourriture très en usage chez les Paraguayens et les autres habitants du pays du Parana (P. 22).

25. Une des nombreuses espèces d'*atèles* ou singes hurleurs. (P. 22).

26. Les articles compris dans le harnachement d'un cheval de gaucho forment un curieux catalogue.

Sous le nom général de « recado » ou selle, nous avons : 1° le *caronillo*, peau de mouton placée directement sur le dos du cheval; 2° la *jerga primera*, morceau de tapis d'environ un mètre carré, déposé sur le caronillo; 3° la *jerga segunda*, morceau plus petit, de la même étoffe, étendu sur la partie inférieure de la jerga primera; 4° la *carona de vaca*, environ un mètre carré de cuir de vache non tanné étendu sur les tapis; 5° la *carona de zuela*, morceau de même grandeur de cuir tanné ornementé avec des estampages; 6° le *recado* proprement dit, qui est la charpente de la selle, rembourrée en paille et couverte de cuir estampé; 7° la *cincha*, ou sangle, faite d'une épaisse bande de cuir cru et serré, non par des bandes, mais par des anneaux de fer au travers desquels passe la courroie qui sert à la tirer : le *corrion*. La cincha s'étend par-dessus la selle et embrasse tous les articles déjà mentionnés; 8° le *cojinillo*, appelé quelquefois *pellon*, qui est un drap de laine, noir ou blanc, recouvrant le tout et recouvert lui-même par le sobre puesto; 9° le *sobre-puesto*, petit morceau de tapis ou de peau de loup étalé sur le cojinillo; 10° la *sobre-cincha*, courroie resserrant le tout et attachée par une boucle. En outre, il y a le *chapeado*, bande d'argent qui traverse le front du cheval; le *fiador* ou bricole très ornée autour de son cou, et le *pretal*, brillante ceinture argentée qui est de proportion colossale et passe devant sa poitrine. En ajoutant les étriers, on aura l'équipement complet de la monture d'un gaucho. (P. 22.)

27. Ces ouragans ont un caractère différent. Le « temporal » prévient de son approche et est toujours précédé de trois journées lourdes et pluvieuses. La « tormenta » éclate soudainement et est une espèce de typhon. (P. 23.)

28. L'arbre *ninay* de l'Amérique du Sud appartient à la famille des sensitives et prévient toujours de l'approche d'une tormenta en fermant les corolles de ses fleurs. (P. 23.)

29. Littéralement « boule perdue »; la signification spéciale de ces mots résultera de l'explication du gaucho (P. 26).

30. Nom donné à une espèce d'arbre de la famille des acacias à cause de la dureté de son bois. *Quebracho*, ou casseur, signifie qu'il briserait la hache avec laquelle on voudrait l'abattre. (P. 26.)

31. L'arroyo est un ruisseau coulant entre deux berges élevées et à pic. (P. 27.)

32. Vautour-dindon de l'Amérique Espagnole, nommé *Jofilote* au Mexique. Dans les autres portions du continent de l'Amérique du Sud, on l'appelle *urubu* et *gallinazo*. Certains voyageurs ont cru que le *turkey buzzardu* des États-Unis et le *gallinazo* sud-américain étaient un même oiseau. Ils sont cependant entièrement distincts; ce dernier est beaucoup plus beau que son congénère du nord. Son plumage est plus brillant, tandis que sa tête chauve, son cou et ses pattes, au lieu d'être d'un blanc grisâtre, sont d'une couleur rouge vif. Il existe au moins quatre espèces distinctes de ces petits vautours noirs sur le continent de l'Amérique. (P. 27.)

33. Les Hispano-Américains, aussi bien au nord qu'au sud du continent, donnent au jaguar le nom de « tigre ». Le nom de jaguar est un mot guarani, le seul correct pour cet animal dans l'Amérique du Sud. (P. 28.)

34. Le vizcacha (*Lagostomus tachodactylus*) ressemble à un gros lapin, mais ses incisives sont plus longues et sa queue est allongée. (P. 34.)

35. Le *riacho* de l'Amérique du Sud est un cours d'eau tributaire d'une grande rivière. Il ressemble au *bayon* de la Louisiane. En temps d'inondation, son courant change de direction et revient sur lui-même. (P. 36.)

36. Le *garzon* est la plus grande des grues de l'Amérique du Sud. Il possède une hauteur de cinq pieds; ses jambes sont longues et grêles; son bec pointu est immense; il a sous la gorge un sac rouge comme un pélican, et son plumage est presque d'un blanc de neige. (P. 37.)

37. La gymnote possède une merveilleuse puissance électrique. Les chevaux et les bestiaux qui passent à gué les marécages ou ruisseaux peuplés par ces singulières créatures succombent souvent sous leurs chocs galvaniques. L'incident que nous rapportons est en parfaite concordance avec les phénomènes observés. (P. 39.)

38. La *vara* est une mesure espagnole dont la longueur est d'environ 85 centimètres. (P. 42.)

39. *Danta*, nom donné au tapir dans les contrées hispano-américaines. Parmi les Portugais, l'animal est plus connu sous le nom de *gran bestia* (la grosse bête). Outre le tapir commun à toute l'Amérique tropicale, on en a découvert dernièrement une autre espèce plus petite qui habite les terres élevées et les montagnes et qu'on appelle pour cette raison *danta* de *sierra* ou « tapir de montagne ». (P. 43.)

40. Celui qui suit une piste, batteur d'estrade, de *rastro*, piste. (P. 44.)

41. *Cardon* est le nom d'une plante gigantesque de l'espèce des orties et qui est bien connue sur certaines parties des pampas où elle couvre d'immenses espaces nommés *cardonales*. (P. 45.)

42. *Avestruz* est le nom donné par les gauchos à l'autruche de l'Amérique du Sud (*Rhea Americana*). (P. 45.)

43. La chemise portée par les gauchos aux jours de fête — *dias de fiesta* — est un objet très coûteux, fabriqué avec la plus fine batiste et souvent brodé avec beaucoup de goût. (P. 46.)

44. Grue-soldat, ainsi nommée à cause de la poche rouge qu'elle porte sur la poitrine et qui lui donne une sorte d'aspect militaire. (P. 47).

45. *Gringo*, nigaud, est un terme de mépris fréquemment employé par les Hispano-Américains pour désigner un Européen ou toute autre personne étrangère à leur pays ou à leurs habitudes. (P. 47.)

46. Espaces marécageux recouverts en général par des roseaux ou par de hautes herbes aquatiques. (P. 47.)

47. Nom donné par les gauchos aux œufs épars du Rhéa. (P. 51.)

48. L'*avestruz petise* appartient à des latitudes plus froides que celles fréquentées par les espèces plus grandes. Elle ne dépasse pas au nord le Rio-Colorado qui borne les plaines de la Patagonie. (P. 51.)

49. On n'a découvert que récemment qu'il existe deux espèces de rhéas. Le vieux moine styrien Dobrizhoffer, qui écrivit une *Histoire des Abipones*, tribu des Indiens Chaco, mentionne les deux espèces dans son livre. Cependant son assertion resta discré-

ditée jusqu'à ce que le grand naturaliste Darwin eût donné une description de l'*Avestruz petise* dont il se procura un spécimen pendant son séjour en Patagonie. L'oiseau a reçu le nom de *Struthio Darwinii*, tandis que l'espèce plus grande est appelée *Struthio Rhea*. (P. 51).

50. Vizcacha ou Biscacha (*Calomys viscacha*) ; cet animal est caractéristique des pampas. On le trouve au sud jusqu'au Rio-Negro, latitude 41°, et à l'ouest jusqu'au pied des Cordillères, où il est remplacé par une espèce analogue dont les habitudes sont plus montagnardes. A l'est, il n'a pas dépassé la rivière de l'Uruguay, ce qui est assez étrange, car les plaines de la Banda Oriental sont semblables à celles qu'il fréquente à l'ouest de la rivière. Il est très commun autour de Buenos-Ayres et sur tous les districts recouverts par les grands chardons. (P. 53.)

51. Le genre *cavia* dont il existe plusieurs espèces, au nombre desquels se trouve le petit animal nommé cochon d'Inde. (P. 53.)

52. *Noctua crinicularia*. Un hibou de mœurs analogues fréquente les villes des chiens des prairies de l'Amérique du Nord, mais il est d'espèce différente. (P. 53.)

53. Pendant sa vie, il était appelé *El Supremo*, le Suprême, par ses sujets paraguayens qui, tremblant devant lui, croyaient sa puissance presque divine. Après sa mort, ils le désignaient sous le nom de « El Defunto », le défunt, et ne prononçaient ce mot qu'avec hésitation et en jetant autour d'eux un regard d'effroi, comme s'ils eussent craint sa résurrection. (P. 57.)

54. Rien n'est plus remarquable dans une forêt tropicale de l'Amérique du Sud que la présence de ces végétaux parasites et des épiphytes désignées en espagnol sous le nom de « Sipos » ou « Llanas » et en français sous celui de lianes. Il en existe une variété infinie. Certaines ressemblent à de gros câbles, tandis que d'autres sont aussi minces que de la corde à fouet. On en trouve d'assez longues pour servir de ficelle à cerf-volant, et leur solidité peut se comparer à celle du chanvre tordu. (P. 66).

55. Le *cocuyo* ou grande mouche à feu est l'un des insectes les plus curieux et les plus beaux des contrées tropicales. Il possède une paire de grands yeux ronds brillant d'une forte lumière verte ; il a en outre sur l'abdomen un large espace étincelant qui n'est visible que pendant le vol de l'insecte. On emploie souvent cet animal pour orner les tresses noires des dames hispano-américaines et quelquefois même leur toilette (P. 66).

56. « Iribu » ou « Urubu », nom donné par les Guarani et les Paraguayens à toutes les espèces de vautours remarquables par l'acuité de leur vue. (P. 72).

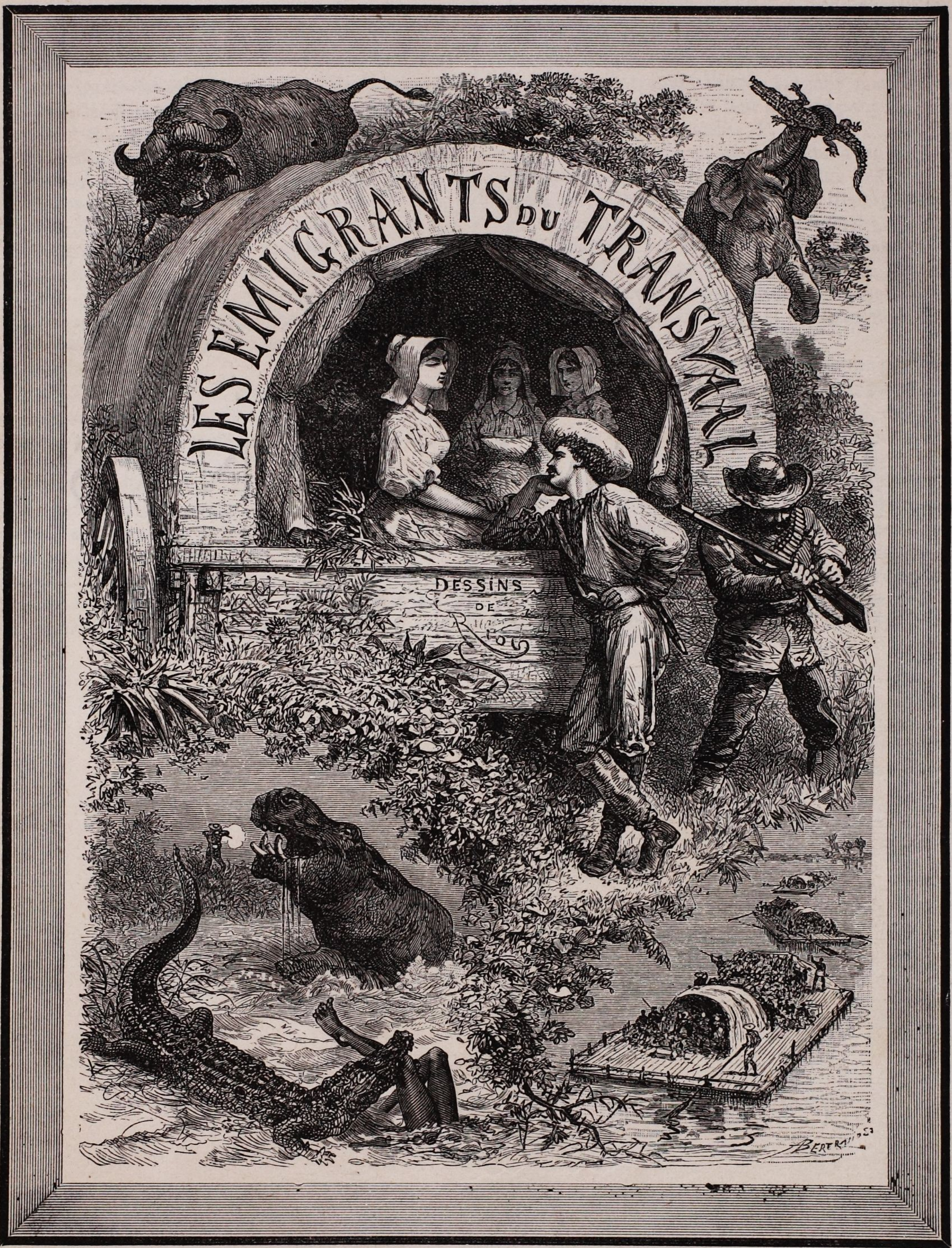
57. *Tia*, tante, appellation familière employée en s'adressant aux vieilles femmes. (P. 75).

58. Dans toute l'Amérique du Sud tropicale, parmi les Indiens comme parmi les blancs, un lit se compose d'une plate-forme faite au moyen des tiges fendues et tressées du bambou américain (*Arundo gradua*). En raison de son élasticité, il remplace très bien les sommiers élastiques actuellement usités dans les contrées plus civilisées. (P. 76).

FIN DES NOTES.

LES ÉMIGRANTS
DU TRANSWAAL

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

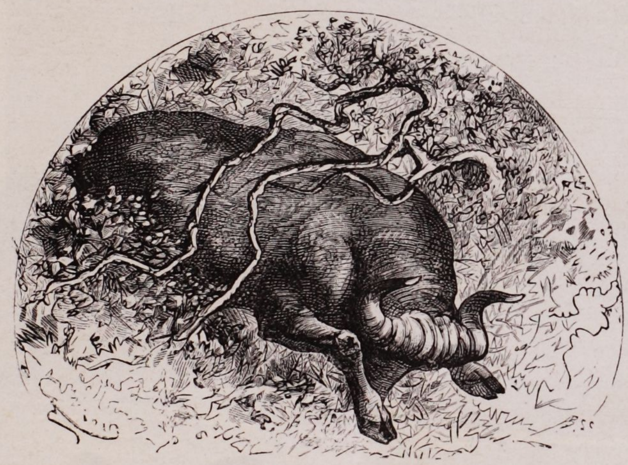
PAR

MAYNE-REID

LES ÉMIGRANTS DU TRANSWAAL

TRADUCTION DE J. LERMONT

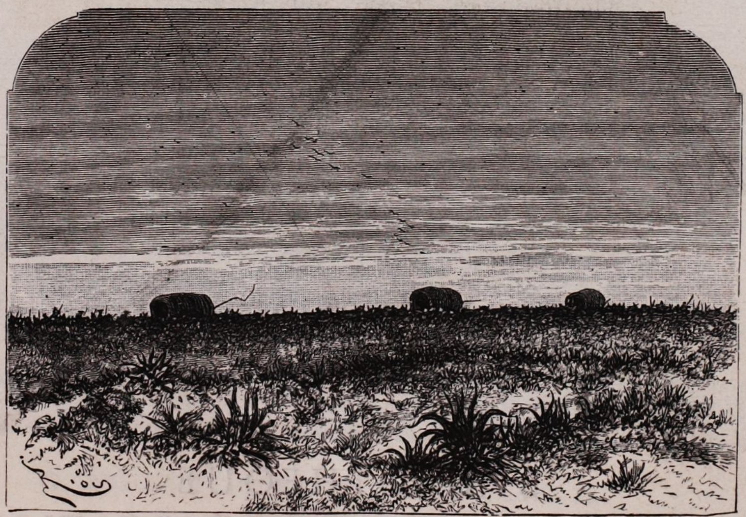
DESSINS PAR RIOU



GRAVURES PAR BERTRAND

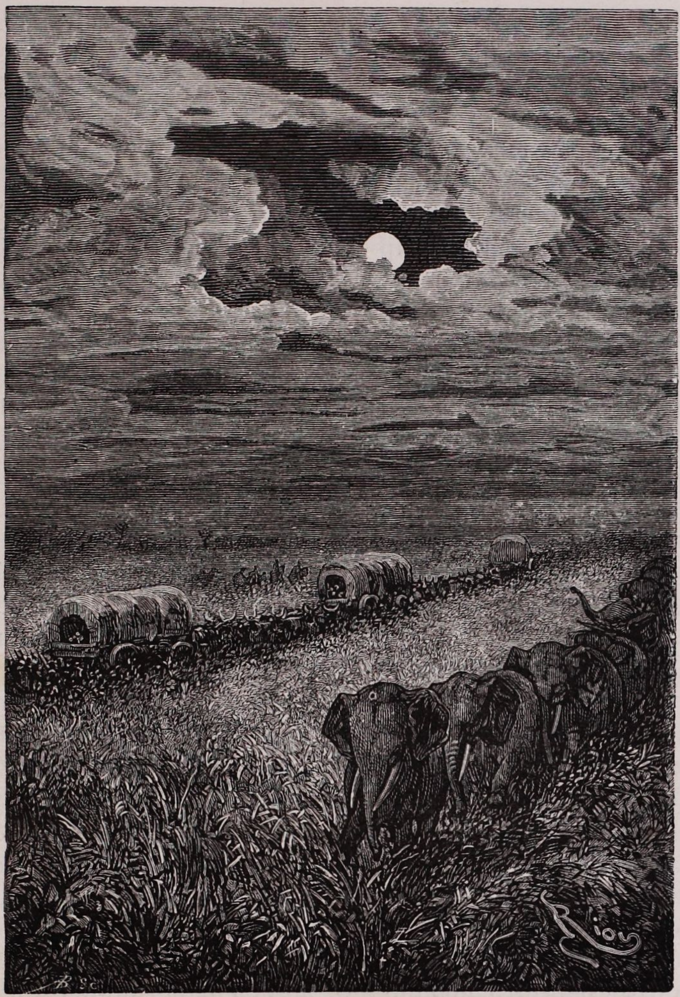
BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE



LES

ÉMIGRANTS DU TRANSWAAL



Les éléphants croisaient le convoi d'émigrants. (Page 6.)

CHAPITRE I

A TRAVERS LE KARROU

« C'est en vérité une terre de désolation !... »

Cette exclamation était adressée par un cavalier d'âge mûr, mais d'apparence robuste et de physionomie énergique, à son compagnon qui chevauchait à côté de lui sur une forte monture.

« Oui, ami Blom, répondit ce second cavalier. Tout manque ici, sauf le sable et le soleil. Nous le savions d'ailleurs avant de nous engager dans cette contrée maudite ; et nul de nous n'a hésité à la traverser pour gagner le pays fertile et riant où nous serons libres et heureux, comme nous l'avons été dans notre patrie, jusqu'au moment où son envahissement

par des conquérants étrangers nous a obligés à transporter ailleurs nos foyers... Ce n'est pas acheter trop cher l'indépendance que de la devoir aux fatigues de notre voyage à travers ce désert. »

L'homme qui relevait ainsi l'ami Blom du découragement, trahi par son exclamation, se nommait Jan Van Dorn. Sa barbe et ses cheveux commençaient à grisonner; sa figure large et grave offrait une remarquable expres sion de calme réfléchi et de cette énergie froide, plus difficile à abattre que la vivacité des tempéraments plus en dehors. Au premier coup d'œil jeté sur Jan Van Dorn, on reconnaissait en lui les qualités d'un homme digne de commander.

« Et vous, Rynwald, dit-il en s'adressant à un troisième cavalier placé à sa droite, je vous vois aussi tout préoccupé. Est-ce que vous pensez, comme l'ami Blom, aux difficultés de notre longue route ?

— Assurément, Jan Van Dorn. C'est à chaque père de famille, chargé du sort d'âmes chères, qu'il appartient de donner toutes ses pensées au souci des obstacles à surmonter et des dangers à conjurer, ne fût-ce que pour les épargner aux siens dans la mesure du possible. Mais prévoir et combiner les moyens de salut, ce n'est pas être découragé. Comme vous, ami Van Dorn, j'ai confiance dans le résultat final.

— Merci, mon brave Rynwald. Je suis sûr qu'avec votre concours et celui de l'ami Blom, tout ira bien pour notre caravane. C'est à nous trois à inspirer à nos compagnons confiance et espoir. N'hésitez donc pas à leur dire, lorsque vous les verrez découragés, qu'à peine sortis du Karrou, nous serons tout près de la contrée des bons pâturages, arrosée de nombreux cours d'eau, que je leur ai annoncée. »

... Quels étaient ces trois hommes et dans quelle région était située cette terre promise vers laquelle Jan Van Dorn conduisait sa caravane ?

Nous parlerons bientôt des personnes. Quant à la contrée que traversaient les émigrants, qu'on se figure une plaine s'étendant à perte de vue jusqu'à l'horizon. Rien ne déliminait la vue; pas de forêts ni d'accidents de terrain pour rompre la monotonie de cet immense espace. A peine çà et là quelques arbres solitaires s'élevaient; c'étaient des Kamel-doorn au feuillage découpé. Ce mot signifie littéralement : « Épine de chameau. » Très commun dans l'Afrique méridionale, cette sorte d'acacia, dont les feuilles sont armées de piquants, ressemble assez à l'acacia de nos pays, sauf cette particularité des feuilles munies de dards et la couleur de ses fleurs, d'un jaune éclatant. Ses jeunes bourgeons forment la nourriture favorite des girafes. Quelques aloès arborescents, mêlés aux tiges raides de l'euphorbe et aux pieds desquels se tordaient des touffes d'herbe sèche et calcinée, étaient, avec les rares Kameldoorn, la seule végétation de ce désert.

Tel est l'aspect morne de ces stériles Karrous de l'Afrique méridionale, qu'on pourrait comparer à nos landes, sauf pour l'étendue qui est bien autre, et la qualité des végétaux qui est celle des déserts. Mais on trouve sous cette lati tude, dans ces Karrous désolés, les plus belles variétés de bruyères, plus délicates, à clochettes plus minutieusement découpées que celles de nos climats. Chacun peut en juger par la bruyère dite du Cap, que l'horticulture a importée en Europe.

Trois chariots s'avançaient lentement à tra vers le Karrou. C'étaient d'immenses véhicules, mesurant chacun quatre mètres de longueur. Une armature de bambous recourbés en arc supportait la toile imperméable qui les recouvrait. Huit paires de bœufs à longues cornes constituaient l'attelage de chaque voiture. Assis sur le siège, le conducteur agitait un fouet d'une longueur démesurée; un second indigène, armé du terrible *jambok*, marchait auprès de chaque attelage, faisant en quelque sorte l'office de postillon pour stimuler la nonchalance des bœufs. Enfin, un guide se tenait en tête de la colonne. Une vingtaine de cavaliers chevauchaient sur les côtés. Trois d'entre eux, nos interlocuteurs de tout à l'heure, étaient tout à fait en avant de la caravane.

On voyait à l'arrière-garde un nombreux troupeau de vaches laitières, quelques-unes suivies de leurs veaux, et une quantité de ces moutons « à queues grasses, » ainsi nommés parce que leur appendice caudal pèse jusqu'à cinquante livres et balaie la terre, entraîné par son propre poids. Vaches et moutons s'avançaient sous la conduite de quelques pâtres nègres à demi nus. De grands chiens de berger, à poil hérissé et rugueux, à museau effilé, assez semblables à des loups, complétaient la série des êtres animés visibles au dehors des chariots. Mais, en soulevant les rideaux de toile blanche, on aurait aperçu, à l'intérieur de ces wagons, des femmes et des enfants de

tout âge. On aurait admiré notamment la ravissante Katrinka, fille aînée de Rynwald, et sa sœur cadette, Meistjé. La première avait dix-huit ans et la seconde, à peine dix-sept. Chacune dans son genre de beauté, la blonde Katrinka aux yeux noirs et la mignonne Meistjé aux yeux d'un bleu de pervenche et à la chevelure d'or pâle, était un modèle de grâce et de séduisante simplicité.

Mme Rynwald, la digne mère de ces deux belles jeunes filles, était un remarquable type de cette élégance native que l'art est impuissant à imiter; elle y joignait une ampleur de formes et une fraîcheur que possédait aussi, mais dans une gamme plus délicate, la blonde compagne de Blom. Quant à Mme Van Dorn, brune comme son mari et d'assez haute taille, elle inspirait le respect par son maintien digne et sa physionomie sérieuse à traits réguliers et fermes.

Jan Van Dorn avait deux filles, Rychie et Annie, aimables et jolies, bien qu'un peu éclipsées par la beauté des filles de Rynwald; mais le bon naturel de ces quatre jeunes personnes détruisait entre elles tout germe de rivalité d'amour-propre.

Les fils de Jan Van Dorn, Piet et Hendrik, étaient universellement aimés, le premier surtout, qui égayait de ses saillies et de sa fougue aventureuse les stations de la caravane; avec leurs amis, Ludwig Rynwald et Andriès Blom, ils représentaient la jeunesse intelligente dans cette troupe d'émigrants où leurs pères représentaient l'autorité de l'expérience.

De petits garçons de cinq à dix ans et de gentilles fillettes de sept à douze complétaient le personnel des chariots. Chaque voiture emportait les pénates d'une famille, ayant pour chef l'un des trois cavaliers qui formaient l'avant-garde de la caravane.

Jan Van Dorn, Hans Blom, Klaas Rynwald, ces noms-là sont des noms hollandais.

Ceux qui les portaient appartenaient en effet à cette nation, d'origine du moins, sinon de fait actuel. C'étaient des Boërs, de riches Boërs, à en juger d'après le nombre de leurs bestiaux. Le troupeau qui escortait la caravane se composait d'au moins cent bêtes à cornes et d'environ trois cents moutons. Cette richesse pastorale indiquait que les émigrants appartenaient à la classe des Vee-Boërs.

Comme les *Stockmen* d'Australie et les *Ranchmen* de l'Amérique occidentale, les Vee-Boërs ne demandent la prospérité de leur famille qu'à l'élevage des bestiaux. Ils n'ont pas de demeures fixes; ils voyagent d'une place à l'autre, en quête de bons pâturages. Lorsqu'un terrain fertile promet pour quelque temps une nourriture abondante à leurs troupeaux, ils dressent des tentes ou se construisent des huttes de branchages; mais, en général, leurs immenses chariots, fort bien outillés à l'intérieur et divisés en compartiments, leur servent de maisons. La famille entière se transporte ainsi de vallée en vallée, suivant les cours d'eau en quête d'un pâturage frais, et ces mœurs pastorales nous donnent, dans nos temps modernes, l'exemple fidèle de ce que fut autrefois la vie patriarcale. Le spectacle de l'humanité présente de ces anachronismes intéressants. Tels vivent au Transwaal ces Vee-Boërs, tels vivaient autrefois Jacob et Laban dans les plaines de l'Asie Mineure.

Que venaient faire ces Vee-Boërs, ces pasteurs, dans le désert inculte du Karrou? La ville la plus proche d'eux, Zoutpansberg, située sur la frontière du Transwaal, leur pays, était derrière eux à plus de cinq cents kilomètres.

Tout établissement de blancs se trouvait loin; ils parcouraient un territoire appartenant à une horde sauvage, les Tébélés, et se dirigeaient vers le nord.

Par quel hasard ces Vee-Boërs se trouvaient-ils si loin de leurs parages habituels? quel concours de circonstances les avait ainsi chassés de leur pays? Ce fait singulier demande un mot d'explication.

On a beaucoup entendu parler naguère de la république du Transwaal à propos de son annexion à leurs possessions du Cap, que les Anglais ont tentée. Les Boërs, habitants de ce petit pays conquis par eux sur la sauvagerie indigène, se refusaient avec énergie à la perte de leur indépendance. Beaucoup d'entre eux détruisirent de leurs propres mains leurs habitations, et s'en allèrent à l'aventure chercher la liberté sur un autre coin de ce territoire africain, si imparfaitement exploré encore. Ces braves gens préféraient s'exposer aux périls d'une expédition en pays inconnu que de rester spectateurs de l'asservissement de leur patrie.

Bon nombre de ces émigrants périrent en route, victimes de ce point d'honneur patriotique. On pourra juger des souffrances qu'endurèrent ces malheureux Transwaaliens par le récit fidèle des épreuves subies par la cara-

vane dont Jan Van Dorn était le *baas,* c'est-à-dire le chef.

Jan Van Dorn était un vieux chasseur de girafes et d'éléphants; cela veut dire qu'avant son mariage, qui l'avait fixé dans la vie pastorale, il avait fourni plusieurs expéditions au delà des limites du Transwal. C'était pendant une de ces courses aventureuses de jeune homme qu'il avait fumé le calumet de paix avec Mosélékatsé, chef des Tébélés; le blanc et le sauvage s'étaient alors juré une amitié durable par un de ces pactes, qu'à la honte des gens civilisés, les sauvages sont rarement les premiers à rompre. Mais rien n'était venu périmer les engagements cordiaux du Boër et du Tébélé, et c'était avec l'autorisation de Mosélékatsé que Jan Van Dorn traversait son territoire pour amener la caravane plus loin, dans un pays parcouru autrefois, et dont les plaines bien arrosées et les gras pâturages faisaient un vrai paradis de Vee-Boërs.

C'était là que Jan Van Dorn conduisait sa famille et celles de ses amis Blom et Rynwald, tout en charmant l'aridité de la route par des tableaux de ce pays enchanteur; mais, pour y parvenir, il fallait traverser ce terrible Karrou. Seize cents kilomètres sans ombre et sans rivière. Quelle perspective!

Les émigrants avaient compté que les mares et les citernes naturelles leur fourniraient de l'eau; mais la sécheresse avait tari la plupart de ces réservoirs, ce qui inquiétait les chefs de l'expédition.

Ils pressaient autant que possible la marche de la caravane et faisaient de longues étapes qu'ils commençaient à la nuit et prolongeaient jusqu'au lever du soleil, car, dans la zone torride, il n'est pas de supplice comparable à un voyage de jour, sous un soleil ardent.

Un temps splendide les favorisait. La lune éclairait la route, et les étoiles, se détachant sur l'azur sombre du ciel, leur ôtaient toute crainte de s'égarer. Les Vee-Boërs, suivant les traditions pastorales, prennent pour guides de nuit les étoiles, ainsi que le faisaient autrefois les bergers chaldéens. D'ailleurs, leur guide hottentot, le fidèle Smutz, connaissait à fond la contrée qu'on parcourait, et ses maîtres avaient en lui une confiance justifiée par ses sentiments et sa sagacité.

Cette procession nocturne avançait sans bruit; les fers des chevaux ne retentissaient pas sur ce terrain sablonneux où le sabot des montures s'enfonçait mollement. A peine si, de temps à autre, l'on entendait les encouragements du conducteur à l'attelage, ou le sifflement d'un coup de fouet, ou bien encore le bruit strident du *jambok.*

Ce *jambok* ou *schambok* est un fouet élastique, un manche sans lanière ou *vice versa.* Il mesure près de deux mètres de l'une à l'autre de ses extrémités et va s'amincissant d'un pouce de diamètre à une pointe aussi fine que celle d'une aiguille. Il sillonne le pelage du cheval de zébrures sanguinolentes et coupe l'épiderme humain. C'est un cruel instrument de torture qu'on emploie seulement pour réveiller les animaux de leur apathie afin d'en obtenir un service plus actif. Les naturels de l'Afrique méridionale ne connaissent que trop l'effet du jambok. Il suffit de les en menacer pour réduire à l'obéissance les plus récalcitrants d'entre eux.

A la lueur argentée de la lune, combien devaient paraître étranges ces grands wagons noirs au-dessus desquels les bâches faisaient une tache blanche, et que précédaient une file de bœufs attelés par couple! Un naturel du pays les eût pris pour des monstres d'un autre monde.

Ils abritaient pourtant des êtres qui n'avaient rien de terrible, et qui participaient par leurs sentiments à tout ce que l'humanité présente de meilleur. Chez les Boërs, comme parmi toutes les autres races qui peuplent le globe, hommes et femmes ont un cœur sensible aux douceurs de l'affection, et tous les ressorts qui unissent et divisent les individus et les groupes humains étaient peut-être en action dans cette petite tribu errante.

Mais les physionomies calmes des émigrants ne trahissaient rien des émotions qui pouvaient les agiter intérieurement. Un seul des cavaliers qui chevauchaient sur les flancs de la caravane faisait exception à cet air général de placidité. Sa haute taille, sa figure osseuse, calcinée par le soleil, ses yeux profondément enfoncés sous une arcade sourcilière garnie d'un sourcil hérissé et grisonnant, sa parole brève et son aspect morose, n'étaient pas faits pour attirer les sympathies.

Cependant le baas Jan Van Dorn traitait avec égards et presque en ami ce cavalier qui se nommait Karl de Moor. Dans les circonstances difficiles, le baas prenait les avis de ce personnage sombre. C'est que Karl de Moor avait parcouru le Karrou peu d'années auparavant et pouvait fournir aux voyageurs des indications précieuses; et puis le peu de

paroles que Karl de Moor laissait échapper témoignaient d'un savoir, d'une expérience rares, comme ses actions montraient une énergie peu commune.

C'était presque un inconnu pour les Vee-Boërs. Quand il avait demandé la faveur de les accompagner dans leur émigration, ceux-ci avaient hésité quelque peu, tant l'extérieur de Karl Moor disposait peu en sa faveur. Mais Jan Van Dorn, qui ne décidait rien à la légère, avait pris des renseignements au sujet de ce solliciteur. On lui avait assuré que Karl de Moor était un homme honorable, mais dont l'humeur était devenue atrabilaire par suite de chagrins de famille.

Actif et fort intelligent, Karl de Moor avait déjà rendu plus d'un service à la caravane, et chacun avait fini par se féliciter que le baas l'y eût accueilli. Peu à peu, on s'habituait à lui demander son opinion sur les moindres incidents du voyage et à incliner vers ses avis.

On aurait pu remarquer que cet hôte, qui n'avait pour justifier son optimisme ni la confiance présomptueuse de la jeunesse ni la bonhomie du caractère de certains hommes mûrs, semblait diminuer à dessein les dangers que présentait l'entreprise commune. Peut-être après tout Karl de Moor agissait-il ainsi pour soutenir le courage de ses compagnons. Il répétait si souvent ses vœux pour le succès de cet exode périlleux!

Avant l'aube, les Boërs firent une rencontre qui, pour des Européens voyageant dans ces pays lointains, aurait été un événement extraordinaire, mais qui ne surprit pas trop les émigrants.

Ils aperçurent tout à coup des masses d'animaux gigantesques s'avançant à la file sur une ligne d'une centaine de mètres. C'était une bande d'éléphants. Pas le moindre bruit ne trahissait leur approche.

Malgré son poids, l'éléphant a le pas aussi léger que celui d'un chat; à peine est-il perceptible sur un sol ordinaire, à plus forte raison sur le sable mou du Karrou.

Ces pachydermes enfonçaient jusqu'au poitrail dans les broussailles du désert et dans de hautes touffes d'herbes desséchées. Ils semblaient glisser comme poussés par une force surnaturelle. Sous les rayons de la lune, c'était un spectacle fantastique que l'approche de ces formes énormes qui ressemblaient à des fantômes évoqués par un cauchemar.

« Des éléphants!... une troupe d'au moins cinquante éléphants! »

Ces exclamations se propagèrent d'un cavalier à l'autre, et plus d'une tête mit ses yeux à demi clos par le sommeil aux fenêtres pratiquées dans les bâches des chariots.

Ce spectacle était étrange en effet et digne d'attention; mais il éveillait une autre émotion que celle de la curiosité dans l'âme des jeunes gens de la caravane.

« Voir passer à sa portée tant de bel ivoire sans tirer un coup de feu pour tenter de le conquérir, c'est vraiment dommage, dit Ludwig Rynwald.

— Il paraît qu'il y aurait du danger, répondit Andriès Blom, puisque le baas nous a envoyé le guide Smutz pour recommander aux cavaliers de tenir leurs montures tout près des wagons et de faire le moins de bruit possible.

— Le baas est bien prudent, reprit Ludwig avec un soupir; mais peut-être se défie-t-il de notre jeunesse; si nous avions déjà fait nos preuves comme chasseurs, je gage qu'il nous permettrait d'attaquer au moins un individu isolé de cette bande. Dans toute caravane, il se trouve des traînards. Je suis certain qu'il y en aura dans cette troupe d'éléphants. A nous quatre, Hendrik, Piet, toi, Andriès, et moi, nous ferions bien cet exploit de tuer ce flâneur d'arrière-garde.

— Inutile à dire, reprit Andriès Blom, puisque le baas n'y consent pas.

— Eh! je te le répète, c'est parce qu'il craint qu'un si gros gibier ne fasse peur à d'aussi jeunes chasseurs que nous. Si j'osais aller parler au baas... si j'étais son fils, moi!... »

Un regard expressif de Ludwig Rynwald sur Hendrik et Piet Van Dorn expliqua le reste de sa pensée. Hendrik, plus jeune que son frère, ne fit que hausser les épaules à cette insinuation. Ce n'est pas qu'il n'eût lui-même du dépit contre la consigne transmise; son tempérament de chasseur lui faisait un supplice de Tantale de la vue d'un si noble gibier; mais il savait que son père ne revenait jamais sur une décision prise et il ne voulait pas s'exposer inutilement à être morigéné pour avoir tenté d'enfreindre un ordre reçu.

D'un caractère plus vif que son frère, se croyant plus affranchi des leçons paternelles et de sang bouillant, Piet se laissa glisser à terre après avoir jeté les rênes de son cheval

à Ludwig Rynwald, et il courut à l'avant-garde exposer au baas la requête de ses amis. Mais il eut peine à finir de formuler sa demande, tant la physionomie de son père devenait sévère à chaque mot prononcé.

« Vous agissez en enfant, Piet, et en enfant mutin, dit enfin le baas. Outre que vous donnez l'exemple de l'indiscipline en venant me prier de révoquer un ordre général, vous ne savez pas la portée de votre demande. Ah ! vous prétendez venir à bout, avec vos fusils quasi neufs, d'un aussi terrible gibier que celui qui passe à votre portée ? Que me parlez-vous d'éléphant isolé ? Est-ce que si un danger menaçait l'un de nous, tous les autres ne se porteraient pas à son secours ? Il en serait de même si vous tiriez un seul coup de feu contre un individu de cette bande. Les autres éléphants se jetteraient en furieux sur les chariots et les mettraient en pièces. Félicitez-vous de ce qu'il ne se trouve point parmi ces passants du désert quelque jeune aussi fou que vous l'êtes en ce moment, car notre existence à tous tient peut-être à ce que les éléphants, plus sages en cela que les hommes, n'attaquent jamais qui ne cherche pas à leur nuire. Retournez à votre poste, Piet... Je vois bien, depuis le début de notre voyage, que vous cherchez l'occasion de vous distinguer, de faire l'homme, comme on dit. Mais ce n'est pas en agissant de la sorte que vous donnerez à votre père, à votre baas, la satisfaction de pouvoir vous prendre au sérieux.

Piet, l'oreille basse et la rougeur au front, retourna en arrière et ses compagnons n'eurent pas besoin de lui demander le résultat de son ambassade, visible à sa mine déconfite.

Pendant ce temps, les éléphants croisaient le convoi d'émigrants. Soit que l'aspect des chariots les intimidât, soit par suite de la consigne prudente maintenue par le baas, ils passèrent avec discrétion, en promeneurs bien élevés qui ne dévisagent pas trop longtemps ceux qu'ils rencontrent, et les deux processions, d'un genre si différent, continuèrent leur route en sens inverse. Lorsque le jour se leva, les éléphants étaient déjà bien loin, hors de vue.

Malgré la longue étape de la nuit, les Vee-Boërs ne firent pas halte ce matin-là. Le soleil était déjà haut sur l'horizon qu'ils marchaient encore. Ils ne pouvaient pas s'arrêter tant qu'ils n'auraient pas trouvé d'eau. La soif les torturait depuis longtemps, eux et leur troupeau. Il fallait aller plus avant.

« Courage, disaient tour à tour le guide Smutz, le baas ou Karl de Moor, nous ne pouvons tarder à rencontrer quelque mare. Il est impossible que toutes soient taries sur notre route. »

Mais, hélas ! ils trouvaient successivement chacun de ces petits étangs desséché. A peine si la vase du fond conservait un peu d'humidité. Dans ces conditions-là, une halte n'eût pas été un repos. C'était de l'eau qu'il fallait aux voyageurs, de l'eau à tout prix !

De minute en minute, la chaleur devenait plus intolérable. Hommes et animaux ruisselaient de sueur. Le sol, aussi ardent que le plancher d'un four de boulanger, leur brûlait littéralement les pieds.

Les serviteurs hottentots et cafres, qui ne portent pas de chaussures, souffraient plus que les autres, quoique la plante de leurs pieds devienne à la longue calleuse et aussi dure que de la corne. Pour alléger leurs souffrances, ils se bottaient de vase humide et arrosaient ensuite cette sorte de cataplasme avec du jus d'euphorbe ou de quelque autre plante analogue, afin d'en entretenir l'humidité.

Si la fièvre de la soif avait pu laisser aux émigrants assez de liberté d'esprit pour s'égayer de ces incidents comiques qui accompagnent les situations les plus graves, ils auraient ri de l'expédient naïf adopté par les chiens pour se rafraîchir. Ils partaient tout d'un coup au galop, couraient jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé d'une centaine de mètres les chariots et se jetaient alors à plat ventre sous un buisson où ils soufflaient à leur aise jusqu'au passage du dernier voyageur. Alors, ayant usé leur avance, ils se relevaient en se détirant à regret, contemplaient la route surchauffée avec un effroi visible sur leurs physionomies canines, poussaient un hurlement lugubre et repartaient avec ensemble pour recommencer le même manège.

La caravane n'était plus silencieuse, comme pendant l'étape de nuit. Dans les chariots, les enfants pleuraient ou geignaient, suivant leur degré de raison; mères et sœurs aînées s'ingéniaient à les consoler. Au dehors, les mugissements des bœufs, les meuglements des vaches et des veaux, les bêlements plaintifs des brebis formaient un concert discordant.

Les heures s'écoulaient sans amener de répit aux souffrances de la caravane. Au contraire, le soleil dardait d'aplomb sur leurs têtes ses flèches de feu, et, pour ajouter une difficulté de plus à toutes celles qu'on subissait déjà, la région à traverser était couverte de plantes épineuses qui déchiraient les jambes des piétons.

Retardés par ce nouvel obstacle, ils ne pouvaient plus faire les cinq kilomètres à l'heure qui sont la moyenne réglementaire des trajets dans l'Afrique méridionale. Cette lenteur préoccupait d'autant plus le baas qu'il ignorait quand cette cruelle étape pourrait prendre fin.

Un seul espoir soutenait l'énergie du chef. Le guide Smutz, dont le dire était confirmé par Karl de Moor, affirmait qu'on trouverait, à quinze ou dix-huit kilomètres de distance, un lac ne tarissant jamais. Mais, d'après l'allure de la caravane, il fallait encore marcher plus de quatre heures pour arriver à ce lac. Perspective effrayante dans l'état d'épuisement où chacun était ! Hommes, chevaux et bœufs chancelaient à chaque pas.

Et pourtant il fallait aller en avant, sous peine d'expirer de soif en plein désert, et tous, malgré leurs souffrances, ils avançaient courageusement.

CHAPITRE II

UNE BATTUE DE LIONS

Les voyageurs aperçurent à l'horizon une tache noire qui s'accentuait et s'élargissait à vue d'œil à mesure qu'ils s'avançaient.

« Voilà le vley ! » dit le guide Smutz.

Le « vley », c'est-à-dire l'étang si impatiemment désiré, l'oasis de ce désert de sable.

A ce seul mot, la caravane reprit courage. Les piétons hâtèrent leur marche ; les bestiaux mêmes, avertis par l'instinct de l'approche d'un lieu de repos, n'eurent plus besoin d'être excités. Les derniers kilomètres furent vaillamment franchis. Enfin l'on arriva.

Hélas ! l'espérance des Boërs était encore loin de sa réalisation. Le lac était tari comme toutes les mares précédentes et même davantage, car son fond n'avait pas gardé son lit de vase humide. Ce fond était pavé de cailloux crayeux, semés de poussière blanche, qui reflétaient comme un vaste miroir les rayons du soleil couchant. Pas une seule goutte d'eau !

Quant à l'ombre annoncée, c'était aussi bien un mythe que l'eau absente. Le bois environnant le lac était d'une essence qui n'abrite pas plus du soleil qu'un treillis en fil de fer, semblable par cette particularité à l'eucalyptus d'Australie. Les arbres de ce bois étaient des mopanés, de la famille des *banhinias*. Ses feuilles pennées dressent leur pointe en l'air. Le soleil passe à travers et l'arbre le plus touffu de cette espèce ne donne pour ainsi dire point d'ombre.

Aucune parole ne saurait décrire l'amer désappointement des voyageurs. Les infortunés se regardaient sans avoir même la force de se plaindre, et les pères de famille n'osaient envisager les traits alanguis de leurs pauvres enfants criant de soif dans les bras de leurs mères.

Smutz et Karl de Moor essayèrent de relever le courage abattu des émigrants par la promesse qu'on rencontrerait un peu plus loin un étang plus profond. On les écoutait à peine. Tous les visages exprimaient une apathie funeste, celle du désespoir. Évidemment la moitié des émigrants aurait préféré s'arrêter sous l'abri insuffisant des mopanés plutôt que de tenter de nouveaux efforts.

« Que gagnerions-nous à rester ici ? dit enfin la voix respectée du baas. Allons ! encore quelques pas en avant. Le lac ne peut venir à nous ; c'est à nous de courir à notre salut. »

Karl de Moor allait prendre la parole quand



Une seconde décharge retentit. (Page 10.)

un danger pressant vint retarder le départ de la caravane.

Les Vee-Boërs se trouvaient, pendant cette délibération, à la lisière du bois de mopanés. Un bruit formidable s'éleva de l'intérieur de la futaie, un bruit que nul ne pouvait méconnaître et qui fit trembler gens et animaux domestiques : le rugissement du lion.

Ce n'était pas seulement un rugissement isolé, mais une atroce cacophonie formée par au moins vingt voix différentes. Il semblait que chaque lion s'efforçât de rugir plus fort que ses congénères.

Malgré le courage proverbial des Boërs du Transwaal, les émigrants ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi en songeant aux femmes et aux enfants, qui, par bonheur, se trouvaient encore enfermés dans les chariots, mais bien peu protégés contre une invasion de fauves.

Les Boërs n'étaient pas armés ; ils laissaient habituellement dans les wagons leurs *roërs*, ce fusil à un seul canon en usage chez les colons hollandais, et dont la portée et la puissance répondent au besoin de toutes les chasses.

Sauter de cheval, courir prendre et armer leurs roërs fut l'affaire d'un instant pour les pères de famille et pour les jeunes gens. Ils se placèrent ensuite en ligne de défense devant les chariots.

Tout le reste de la caravane était dans



Karl de Moor. (Page 12.

l'émoi. Tous les animaux, épouvantés, se fussent sauvés s'ils n'avaient été attachés solidement. Les oreilles droites, les narines frémissantes, le poil dressé, ils faisaient de vains efforts pour s'échapper, tandis que leurs gardiens se cachaient tant bien que mal derrière les wagons. Aucun serviteur, cafre ou hottentot, ne possédait d'arme à feu. En temps ordinaire, ils n'avaient pas besoin d'un fusil pour garder leurs troupeaux, et le baas n'avait pas jugé à propos de leur en donner pour le temps du voyage. Peut-être avait-il craint, dans les épreuves inévitables d'une telle expédition, une révolte contre son autorité de la part de ces pauvres gens que leur ignorance pouvait pousser à une sottise de ce genre.

L'ennemi ne tarda pas à se montrer. Déjà l'on apercevait des fourrures fauves à travers les taillis de mopanés. Les lions décrivaient de grands zigzags qui les rapprochaient peu à peu de la caravane. Leur vacarme assourdissant indiquait que ces fauves étaient affamés et par conséquent furieux. Ils débouchèrent tous ensemble du bois et s'ils eussent opéré en ce moment une attaque simultanée, c'en était fait des Vee-Boërs ou tout au moins d'une grande partie de leurs bestiaux.

Mais, par bonheur pour eux, le lion, suivant en cela l'instinct de toute la race féline, n'engage jamais le combat à la légère. Il étudie sournoisement son adversaire avant de se jeter sur lui par un bond oblique.

La vue des charriots, qui ne rappelaient aux fauves rien de ce qu'ils avaient rencontré jusque-là dans leur sauvage région, les intimida. Ils s'aplatirent à terre pour considérer ces formes colossales et se recueillir avant l'assaut.

Enhardis par l'immobilité des wagons et des formes humaines qui les entouraient, les lions s'approchèrent en rampant. Les Vee-Boërs n'attendaient que ce moment favorable pour les saluer d'un feu bien nourri. Le bruit de leur fusillade étouffa momentanément les cris de ces « rois du désert », et les balles de leurs roërs en réduisirent cinq au silence éternel.

Avant que les fauves survivants fussent revenus de leur stupeur, une seconde décharge retentit. Le nuage de fumée dissipé, on put voir les blessés s'enfoncer dans l'intérieur du bois en boitant ou en laissant derrière eux de larges traînées de sang. Leurs camarades jonchaient le sol; quelques coups de feu achevèrent ceux qui râlaient encore.

Les Vee-Boërs respirèrent, et une vive acclamation de joie fut répétée deux fois par les maîtres et les serviteurs.

La victoire était complète. Sans qu'il en coûtât rien aux émigrants, le champ de bataille leur restait. Le baas n'avait pas espéré en être quitte à si bon compte. Pas une perte à déplorer dans une lutte contre de si redoutables adversaires; ce résultat semblait presque incroyable.

« Eh bien! dit Jan Van Dorn, il s'agit maintenant de ramasser les morts et de dépouiller les plus beaux pour garder leur pelage en souvenir de ce combat. C'est votre affaire, jeunes gens, ajouta-t-il en se tournant vers ses deux fils et vers Ludwig Rynwald et Andriès Blom. Mais attendez! il faut que je vous complimente. Vous avez montré le sang-froid et l'obéissance de vieux chasseurs, *même toi*, Piet. »

Le jeune homme rougit de l'éloge, comme autrefois de la remontrance, mais dans un sentiment bien différent, et, après avoir dirigé un regard timide sur le chariot occupé par la famille Rynwald pour s'assurer qu'on y avait entendu ce témoignage favorable du baas, il suivit ses jeunes amis.

Après avoir échangé avec leurs familles ces vives exclamations de joie, ces propos décousus inspirés par les événements graves, les trois Vee-Boërs commentèrent entre eux cette attaque surprenante.

« Je viens de compter les morts de notre champ de bataille, dit Hans Blom. Il y en a onze, jeunes et vieux.

— Je ne m'explique pas encore ce clan de lions, fit Rynwald. Généralement ces bêtes vivent solitaires, et c'est bien vu, car leurs mœurs sont les moins sociables du monde.

— C'est la sécheresse qui les a rassemblés, dit le baas. Ce vley devait être autrefois l'abreuvoir de tous les ruminants d'alentour.

— En effet, ajouta Karl de Moor qui venait de pousser une pointe audacieuse sous le taillis de mopanés. Je viens de voir de nombreuses carcasses de buffles et d'antilopes que les fauves ont nettoyées jusqu'aux os. Le manque d'eau a chassé peu à peu de la forêt ces ruminants et il n'y est plus resté que les espèces carnivores, qui auraient fini par n'avoir pour dernière ressource qu'à se dévorer entre elles si nous n'avions apprêté un festin aux survivants et apaisé, par un coup de grâce, la famine qui dévorait ceux qui gisent ici. »

Que les lions fussent affamés, l'examen de leurs corps ne laissa pas le moindre doute sur ce point. Pour motiver l'ensemble de leur assaut contre une proie commune, ce jeûne devait durer depuis assez longtemps.

Une minute d'hésitation de la part des Vee-Boërs, un peu plus d'entrain audacieux de la part des fauves, et les voyageurs étaient perdus.

Ce fut pour les jeunes gens un moment de vif plaisir lorsqu'ils rapportèrent vers les chariots les dépouilles de cinq lions, choisis entre les morts pour la beauté de leur pelage.

« Est-ce que vous avez peur de les regarder de si près, Katrinka? demanda Piet à la fille aînée de Rynwald, qui ne paraissait pas à l'entrée du wagon, malgré les appels de ses frères, mais qui vint enfin, amenée par sa sœur Meistjé.

— Non, répondit Katrinka; je ne puis pas avoir peur de leurs dépouilles, mais si je ne suis pas venue plus vite, c'est que nous étions occupées à remercier Dieu, comme il se doit, de nous avoir fait échapper à un si grand péril. Et je vous remercie aussi tous de nous avoir si bien défendues. »

Après avoir exprimé ainsi sa reconnaissance, la jeune fille se pencha vers la peau de lion que Piet étalait sous ses yeux, et se mettant à sourire, elle ajouta:

« Ces pauvres lions! nous leur devons pourtant d'avoir oublié que nous sommes tourmentés par la soif. Ils ont fait diversion à nos angoisses.

— C'est vrai! c'est juste! »

Ces exclamations partirent comme en écho des autres wagons, et cet incident, qui aurait pu devenir funeste, se termina, pour les uns, par un éclat de rire, et, pour ceux des émigrants dont l'esprit d'observation avait une plus grande portée, par des réflexions sur la flexibilité de l'être humain, qui peut être détourné du sentiment de ses misères par une émotion assez forte pour y faire contrepoids

---

CHAPITRE III

LA TULP

Devait-on se remettre en marche tout de suite, ou prolonger jusqu'au milieu de la nuit cette halte qu'on avait été obligé de faire à la lisière du bois de mopanés? Cette question fut agitée dans le conseil que tint le baas avec ses amis. Tous trois s'accordaient pour aller à la recherche de ce second étang, qu'on leur assurait contenir plus d'eau que ce vley desséché par le soleil. Le jour commençait d'ailleurs à baisser, et, la chaleur diminuant, les piétons auraient moins à souffrir que dans l'étape du matin.

Mais Karl de Moor, toujours admis à donner son avis, fut d'une opinion contraire.

« Je pense, dit-il, qu'il serait plus opportun de nous arrêter ici une heure ou deux. Après une alerte pareille, on éprouve le besoin de respirer, de refaire ses forces dans le repos. Nos serviteurs tremblent encore et sont incapables de marcher, et voici Mlle Katrinka toute pâle d'émotion. »

La jeune fille se récria :

« Vous croyez que c'est de la frayeur! dit-elle. Je n'ai pas du tout perdu la tête pendant le combat. Si j'avais eu un fusil, je vous l'aurais bien prouvé; mais mon père ne veut pas me confier d'arme à feu. Comprenez-vous cela? ajouta-t-elle en se tournant avec une moue dépitée vers son ami Piet Van Dorn, qui était encore accoudé à la galerie du chariot.

— Dussiez-vous être fâchée contre moi, répondit le jeune homme, j'approuve Mynherr Rynwald. Vos petites mains ne sont pas faites pour tenir un fusil. Vous pourriez vous blesser. Cela inquiéterait vos amis, sans compter que vous leur ôteriez ainsi le plaisir de vous défendre. »

La sœur de Piet, Annie Van Dorn, qui était à côté des deux filles de Rynwald sur le chariot, se mit à rire de ces derniers mots de son frère.

« Vois, dit-elle à Katrinka, comme ces jeunes gens mettent de l'amour-propre à rappeler, pour se faire valoir, les services qu'ils ont rendus. C'est qu'ils tiennent à ce qu'on leur en sache gré. Avoue pourtant, Piet, que ce n'est pas une ambition déplacée de la part de jeunes filles dans notre situation que de désirer connaître le maniement des armes.

— Non certes, dit Katrinka encouragée par cette aide amicale, ce n'est pas pour me poser en chasseresse ni pour prendre des allures masculines que je souhaitais avoir un fusil. Je trouverais cette idée absurde chez des femmes habitant Rotterdam ou Harlem; elles ne chercheraient en cela qu'à se singulariser; mais, dans ces déserts où le moindre pli de terrain peut cacher un danger, il serait bon qu'il n'y eût pas de non-valeur dans notre troupe au point de vue de la défense, et je crois bien que nous aurions toutes le courage de tirer un coup de fusil pour le salut commun. Je réponds de moi, en tout cas.

— Et moi, je ne réponds que de ma poltronnerie, dit la blonde Meistjé avec un sou-

rire qui demandait grâce pour cette faiblesse. J'avoue que je suis allée me cacher tout au fond du wagon, et je m'y suis mise à genoux en me bouchant les oreilles pour ne pas entendre les cris rauques de ces affreux lions... Quand vous avez fait cette sorte de feu de peloton, je me suis crue morte. J'ai crié, au lieu de comprendre que c'était le salut pour nous. Vous le voyez, Piet et Annie, je laisse à Katrinka le privilège de la bravoure. »

Pendant que les jeunes gens causaient ainsi à côté de leurs mères qui écoutaient leur différend amical, le conseil des chefs prenait fin. Malgré l'insistance de Karl de Moor en faveur d'une halte, le baas décida le départ immédiat.

Bien lui en prit de cette résolution. Le bois de mopanés cachait un ennemi plus redoutable pour les émigrants que les fauves dont ils venaient de triompher. C'était un ennemi de bien petite taille, tout simplement un végétal ressemblant assez à un poireau, la tulp, dont le feuillage d'un vert tendre formait un épais tapis de verdure sous le taillis des mopanés.

Cette plante, dont les fleurs et les feuilles sont presque celles de la tulipe commune, est de la famille des iris et de l'espèce *Morea* (Moræa).

Au premier abord, cette description paraît celle d'un végétal inoffensif. En quoi cette petite plante pouvait-elle nuire aux Vee-Boërs?... C'est qu'elle donne la mort aux animaux herbivores. Le poison qu'elle contient leur est mortel, et son action d'une extrême rapidité.

Presque aussitôt après la fuite des lions, les moutons mourant de faim s'étaient disséminés sur la lisière du bois. Préoccupés de l'événement tragique dont ils venaient d'être témoins, les pâtres s'étaient groupés autour des lions abattus et avaient négligé de surveiller leurs bestiaux et d'examiner le pâturage sur lequel ils se jetaient avec avidité. Les gardiens n'avaient donc pas remarqué l'abondance dans les mopanés de ce poison végétal, bien connu cependant de tous les Boërs du Transwaal, car il n'est pas un troupeau, dans cette région, qui ne fasse des pertes sensibles de temps à autre, par l'effet de la tulp.

Pendant son excursion dans le bois, Karl de Moor avait distingué de ses yeux perçants les touffes de tulp parmi les autres herbes. Il avait souri en remarquant l'avidité stupide des moutons occupés à brouter.

« Voilà une partie de ma besogne qui se fait sans mon aide, murmura-t-il entre ses dents serrées. »

Ce ne fut qu'un éclair. Il reprit aussitôt son maintien impassible, et personne ne se douta de la part qui lui revenait dans la catastrophe. Au contraire, il se montra des plus empressés lorsque le baas signala à ses compagnons la présence dans l'herbage de cette plante vénéneuse.

« La tulp! s'écria le baas. Vite, qu'on rassemble les bestiaux. »

Chacun s'empressa de courir à la poursuite des moutons épars. Les bergers négligents rivalisèrent de cris, d'appels et de coups de fouet à leurs bêtes récalcitrantes, qui furent enfin réunies auprès des chariots, sous la garde des chiens qui leur aboyaient aux jambes.

« Trop tard! fit tristement Klaas Rynwald, ceux qui n'en auraient brouté qu'une seule tige n'en seraient pas moins empoisonnés.

— Cela est si juste, ajouta Hans Blom avec la même mélancolie, que je me demande si c'est la peine d'emmener avec nous ce troupeau.

— Pouvez-vous mettre en question une chose semblable! s'écria le baas. Quand nous ne sauverions qu'une partie de nos moutons, cela vaudrait toujours mieux que rien. En tout cas, il faut en courir la chance, et ne pas tout croire perdu aussi vite. »

D'après ses ordres, le troupeau de moutons prit son rang habituel dans la caravane, qui se hâta de quitter ce lieu aussi dangereux par sa flore que par sa faune.

Cet incident n'était pas de nature à encourager les émigrants. Chacun cheminait tête basse, perdu dans de tristes pressentiments.

Il restait peu d'espoir de sauver quelques moutons sur le grand troupeau que l'on possédait encore la veille et qui avait fourni sans dommage jusque-là tant d'étapes laborieuses. Pourtant, ainsi que le fit observer Jan Van Dorn, le malheur eût pu être pire. On devait même se féliciter d'en être quitte à si bon compte.

« Une halte un peu prolongée aurait pu nous coûter la vie de nos chevaux et de nos attelages, dit-il à ses amis, et voilà ce qui aurait été pour nous une perte irréparable.

— En plein désert!... je le crois bien, ré-

pondit Klaas Rynwald. L'idée seule de la possibilité de ce désastre m'effraie. »

Jan Van Dorn continua :

« C'est un hasard providentiel que nous ayons trouvé cet étang à sec. On ne sait vraiment jamais si l'on est juste en se plaignant des déceptions qu'on éprouve. Quand nous déplorions l'absence d'eau, nous ne nous doutions pas que, cette condition de toute bonne halte manquant, nous préserverions, en quittant ce lieu, notre caravane du plus affreux désastre. Perdre nos montures et nos attelages, dans ce désert si vaste, mais ce serait la mort à bref délai!... »

Cependant la chaleur diminuait à mesure que le soleil s'inclinait sur l'horizon, et la brise du soir ranimait les forces épuisées des émigrants. Enfin la lune se leva, et sa douce clarté rendit plus facile la marche en avant de la caravane, qui précipita son allure.

Vers minuit, on atteignit le second étang dont avaient parlé le guide et Karl de Moor. Du sable fin tapissait sa conque tarie. Était-ce donc une nouvelle déception?... Non, en y regardant de plus près, on voyait des cavités pleines d'une eau claire où se reflétait le disque argenté de la lune. Ces cavités étaient l'ouvrage des couaggas et des zèbres qui se creusent des puits à l'aide de leurs talons.

Les écrivains parlent souvent de l'instinct des animaux. Il faut avouer que, dans les cas semblables à celui-ci, cet instinct ressemble fort aux raisonnements prévoyants de l'homme. Et combien d'exemples on pourrait citer de cette admirable sagacité de ces êtres inférieurs dont nous méconnaissons, par habitude ou par inattention, les qualités!

Avec une précipitation bien compréhensible de la part de gens torturés par la soif depuis près de vingt-quatre heures, les Vee-Boërs se mirent en devoir d'élargir les puits des zèbres. Bientôt ils eurent pratiqué une ouverture qui livra passage à une quantité d'eau suffisante pour leurs besoins.

Ce ne fut pas chose facile que d'empêcher les bestiaux de se précipiter sur le petit étang ainsi formé. Toutes les mains disponibles eurent assez à faire pour contenir l'ardeur de ces bêtes altérées. La subtilité de leur odorat leur révélait le voisinage de l'élément tant désiré. Ils beuglaient, mugissaient, hennissaient, bêlaient à qui mieux mieux, et faisaient de vains efforts pour s'élancer vers la mare.

Mais l'eau était trop précieuse pour la perdre. Les pieds des bestiaux l'eussent troublée pour de longues heures. Les bergers montèrent la garde autour de la citerne pendant qu'on distribuait aux voyageurs de quoi étancher leur soif. Quand tout le monde se fut rafraîchi, les pasteurs abreuvèrent les bestiaux au moyen de seaux de roseau qui faisaient partie de leur bagage.

Ces seaux, d'une espèce particulière, sont les « paniers à lait » des Cafres. Leur légèreté les rend plus commodes à emporter en voyage que tout autre ustensile analogue, en terre ou en fer. On les fabrique avec les tiges d'un certain *byperus*. C'est un jonc de l'espèce du « roseau à papier » ; on tresse ces tiges et on les coud ensemble tellement serrées que, lorsqu'elles sont sèches, l'eau ne passe pas à travers. Les Cafres se servent de ces seaux comme récipients pour traire les vaches. Lorsqu'ils sont vides, ce sont les chiens de ces bergers qui sont chargés de laver les seaux avec leur langue. Ce nettoyage fantaisiste est complété par un insecte, le *blatta*, qui pompe ce qui peut rester de lait dans les interstices des nattes. Les Cafres trouvent si utile le service rendu par cet insecte que, lorsqu'ils se mettent en ménage ou lorsqu'ils ont besoin de meubler leurs nouvelles huttes de « paniers à lait, » ils laissent séjourner les récipients neufs dans leurs anciennes habitations jusqu'à ce qu'ils aient été favorisés par l'émigration dans leurs nattes d'une colonie de ces marmitons excentriques.

Les voyageurs harassés ne prirent que le temps d'avaler quelques bouchées avant de se livrer au sommeil. Mais, d'après l'injonction du baas, des sentinelles se relayant d'heure en heure veillèrent à la sécurité commune.

On ne parqua même point les bestiaux, précaution superflue d'ailleurs, tous étant trop rompus de fatigue pour être stimulés par quelque velléité de fuite. Et puis, en voyage, les animaux domestiques considèrent les wagons comme l'habitation normale de leur maître. Ils se groupent autour, comme s'ils comprenaient que là est leur plus sûr refuge contre les atteintes des bêtes féroces, et ils n'ont garde de s'en éloigner.

En outre, les troupeaux des Vee-Boërs étaient retenus par la frayeur que leur avait causée l'attaque des lions. Ils tremblaient cette nuit-là au moindre bruit. La voix aigre de la hyène, dont la couardise est proverbiale, les mettait en émoi.

Les cris d'animaux sauvages ne manquaient pas dans le Karrou. On y entendait même le rugissement lointain du lion. Alarmé par ces sons dont il avait encore le redoutable écho dans les oreilles, le guide Smutz, pendant son heure de garde, crut devoir réveiller le baas pour lui demander si les deux feux entretenus aux extrémités du campement lui semblaient une protection suffisante contre une seconde visite de ces fauves.

« Oui, répondit Jan Van Dorn après avoir écouté le roulement rauque de la voix léonine; la bête est loin de nous. Il est vrai que l'étang contient assez d'eau pour attirer les couaggas, les zèbres et les *gimsboho* dont les lions font leur proie, et que la proximité de cet abreuvoir amène des carnassiers dans ces parages, mais nos feux, tels que je les aperçois d'ici, sont assez brillants pour tenir le fauve à distance respectueuse de notre bivouac. Rien à craindre pour cette nuit, Smutz. »

Piet, dont le lit était voisin, s'éveilla pendant ce dialogue et dit au guide :

« Vous ne comprenez pas du tout ce que raconte ce lion dans son langage. Il n'y a pas sujet d'alarme, mais de gloire pour nous, Smutz. Il pleure ses frères, tués aujourd'hui par nos roërs; c'est leur oraison funèbre qu'il prononce au profit des échos d'alentours... Peut-être aussi craint-il que nous n'ayons trop d'orgueil de notre victoire, que nous ne pensions avoir mis à mort tous les fauves du Karrou, et c'est pour rabaisser notre amour-propre qu'il nous nargue à *distance*. S'il approchait à bonne *distance*, prévenez-nous. Smutz. Mon roër est soigneusement rechargé, et, maintenant que j'ai fait un premier somme, je me sens dispos pour un combat de nuit.

— Allons! paix, enfant, dit le baas, qui ne put s'empêcher de sourire des divagations somnolentes de Piet, et toi, Smutz, continue à bien veiller. »

La nuit se passa sans nouvelle alerte, et, de grand matin, après un déjeuner frugal, les voyageurs se remirent en marche.

CHAPITRE IV

SOUS LE MOWANA

Deux jours plus tard, les trois chariots étaient remisés sous un de ces gigantesques baobabs que les Africains du Sud nomment des *mowanas*. Les Vee-Boërs avaient terminé leur voyage si monotone et pourtant si périlleux à travers le désert du Karrou. Ils comptaient se reposer là de leurs fatigues pendant un certain temps, avant de pousser encore un peu plus au nord. Tout témoignait de l'intention d'une assez longue halte : les bestiaux étaient parqués et les chevaux attachés au piquet; les chariots formaient un enclos rectangulaire ouvert à l'une de ses extrémités et protégé par une haie bien fournie de buissons épineux. Ces chevaux de frise, placés à une certaine distance des wagons, étaient destinés à empêcher les lions, les hyènes et autres rôdeurs nocturnes de venir voisiner trop près du campement.

Il aurait été impossible de trouver un emplacement meilleur pour une halte. Herbages de première qualité, bois de chauffage, ombrages et courants d'eau rafraîchissants, rien n'y manquait des conditions requises. Une rivière limpide traversait le paysage dans toute sa longueur, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle n'apercevait que des *velots*, c'est-à-dire des prairies verdoyantes où paissaient les bestiaux, avides de bonne nourriture après les privations subies dans la traversée de l'aride Karrou.

Parmi ces bestiaux, l'on eût vainement cherché les moutons, pas un n'avait échappé au poison de la tulp. Ils étaient tombés un à

un sur le sable du désert, d'étape en étape, selon leur degré d'empoisonnement, et leurs cadavres auraient pu marquer la trace du passage de la caravane si les chacals, les hyènes et les vautours, ces agents de la voierie des solitudes, ne s'étaient chargés de les faire disparaître.

De tous les avantages dont les émigrants jouissaient, celui dont ils ne se lassaient pas de louer les bienfaits en souvenir de l'aveuglant reflet du soleil sur la surface sablonneuse du Karrou, c'était l'avantage d'un emplacement ombragé.

Le Mowana ou baobab est un des plus grands spécimens du règne végétal; mais sa hauteur n'est pas proportionnelle à sa largeur. Il est loin d'approcher des *sequoias* de Californie. Ses feuilles séchées et réduites en poudre servent d'antidote contre certaines maladies, telles que diverses fièvres et dysenteries, etc... Son fruit, légèrement acidulé, est apprécié des indigènes. C'est essentiellement un arbre des tropiques.

Le mowana du camp, avec ses longs rameaux entrecroisés, répandait de la fraîcheur sur un large cercle de plus de quarante-cinq mètres de diamètre.

Sous cet abri, les Vee-Boërs pouvaient braver les rayons du soleil.

Il était dix heures du matin, et les voyageurs, arrivés de la veille au soir, avaient déjà bien employé leur temps, la clôture du camp et du parc à bestiaux n'étant pas une mince besogne.

Sur des cordes tendues d'une branche à l'autre, diverses pièces de linge nouvellement lavé, indiquaient que les femmes s'étaient activement occupées, pendant que les hommes s'employaient à assurer la sécurité du camp. Tout ce qui encombrait les chariots pendant la marche était étalé à terre pour *prendre l'air*, et les ménagères actives rangeaient et nettoyaient à fond leur maison roulante. Les jeunes filles, piquées d'émulation, s'empressaient çà et là d'une allure vive et légère, non sans échanger entre elles ces gais propos, ces quolibets mutins par lesquels s'exhale l'aimable surabondance de vie de la jeunesse.

Les haltes sont généralement employées par les émigrants à raccommoder tout leur attirail. Chaque individu de la colonie errante était à l'ouvrage. Les uns réparaient les harnais, les selles et les brides; les autres inspectaient les roues des wagons dont les rais et les jantes, travaillés par la chaleur, menaçaient de se disjoindre avant peu.

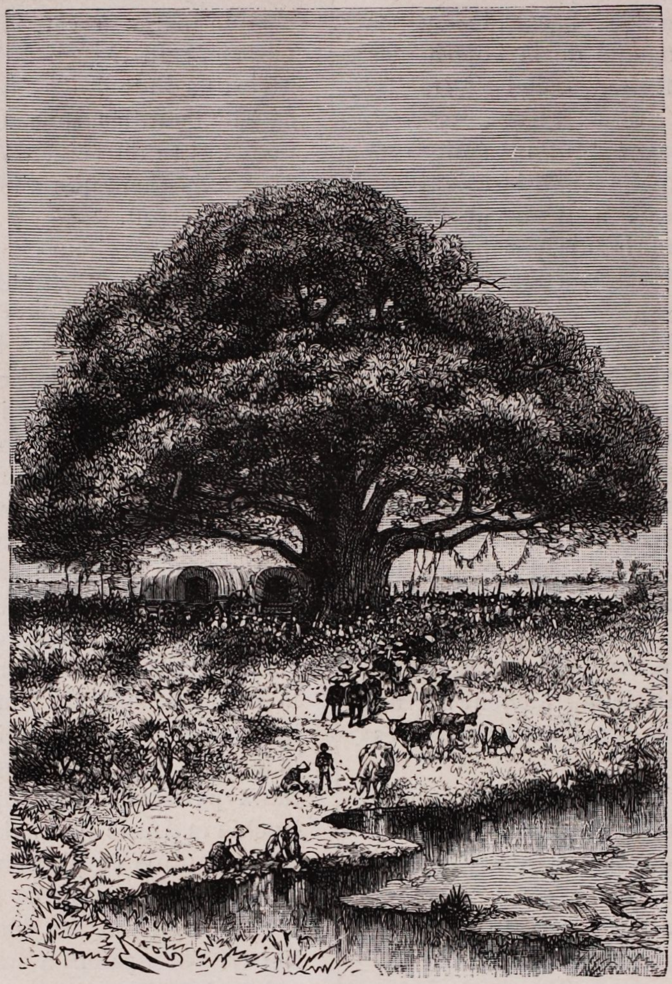
Pour parer à cet inconvénient, ils employaient un moyen fort en usage parmi les Africains du Sud. C'est une enveloppe de peau de bête mouillée, sans aucune autre préparation, qui se rétrécit en séchant et serre le bois plus solidement que n'importe quelle sorte de vis ou d'écrou.

Quelques serviteurs hottentots s'acquittaient du devoir de confectionner des *wel-schœnen*, c'est-à-dire des souliers de peau, pour remplacer ceux dont une longue marche était venue à bout. Ces souliers sont en cuir non tanné cousu avec des lanières de même nature. C'est la spécialité des Hottentots de fabriquer ces chaussures pour le compte de leurs maîtres, les Vee-Boërs. Ces cordonniers au teint jaune sont doués d'une si grande habileté qu'ils ne mettent que deux heures à confectionner une paire de ces *wel-schœnen*.

Quand tout fut remis en ordre dans l'intérieur des wagons, les femmes se partagèrent la besogne, suivant leurs aptitudes particulières. Mme Van Dorn, qui avait la direction de la laiterie, se dirigea vers la prairie où les bestiaux paissaient, accompagnée de ses filles Rychie et Annie que suivaient des serviteurs cafres, munis de plusieurs seaux à lait. Pendant cette opération de la traite des vaches, Mme Rynwald et ses deux filles Katrinka et Meistjé s'occupaient à des travaux de couture, et les aiguilles agiles couraient dans l'étoffe, tandis que les aimables sœurs chantaient, au grand plaisir de ceux des émigrants que leurs occupations retenaient à l'intérieur du camp.

L'attribution de Mme Blom était le gouvernement de la cuisine, dont elle s'acquittait avec l'aide de deux négresses; en ce moment elle et ses deux acolytes s'occupaient à confectionner le second déjeuner; le premier, que l'activité de tous les colons reléguait déjà au rang des souvenirs vagues, s'était composé, comme d'habitude, de café et de pain.

Le fourneau sur lequel se préparait ce repas substantiel était d'une nature inconnue aux industriels européens qui fabriquent des meubles de ménage de ce genre. C'est en Afrique seulement que l'on use de ce singulier matériel, qui ne doit rien à l'invention humaine. C'était tout simplement une hutte de termites, c'est-à-dire un mélange de boue durcie et de matière gélatineuse, travaillé, dressé par ces



Sous cet abri, les Vee-Boërs pouvaient braver les rayons du soleil. (Page 15.)

insectes industrieux qui se construisent ainsi une sorte de cité. Il se trouvait beaucoup de ces huttes aux environs, toutes veuves de leurs habitants.

« Il n'y a pas que nous qui émigrions, s'était écrié le joyeux Piet en constatant le premier le vide de ces habitations. Quelle sorte d'Anglais a pu chasser d'ici ces pauvres termites? »

Cette question badine ne comportait pas de réponse sérieuse; mais, quel que fût le motif de l'exil de ces insectes, les Vee-Boërs furent contents de profiter de l'œuvre de leur industrie. Ils s'emparèrent d'une hutte où l'on alluma un feu qui rendit bientôt brûlante toute la surface de ce fourneau improvisé.

Au-dessus, s'étalait toute une batterie de cuisine : des bouillottes qui chantaient, des marmites et des casseroles fumantes, des poêles où grésillaient une friture odorante.

Des palais inaccoutumés aux saveurs spéciales de la cuisine transwaalienne n'en apprécieraient guère les mérites. Le repas se composait principalement de chair d'antilope frite dans le lard, que rend en cuisant la queue du mouton dit « à queue grasse. »

Il va sans dire que ce lard ne provenait d'aucune des bêtes empoisonnées par la tulp. A leur départ, les Vee-Boërs en avaient emporté une quantité suffisante pour leur voyage. Les colons hollandais, établis en Afrique, font une grande consommation de



Les chasseurs attendirent de pied ferme le moment favorable à l'attaque. (Page 21.)

cette graisse, qui remplace pour eux le beurre. Bien qu'elle ait un haut goût, désagréable pour les étrangers, les Vee-Boërs la trouvent exquise, et l'odeur qui s'échappait des casseroles alléchait tellement les appétits, d'ailleurs éveillés par l'exercice, qu'on n'eut pas besoin de sonner un rappel général pour grouper les émigrants lorque le déjeuner se trouva cuit à point.

Chacun s'assit à sa convenance, qui sur un tertre de gazon, qui sur l'amas de selles laissé à terre dans le coin où l'art de la carrosserie venait d'être exercé; les enfants s'établirent en grappe descendante sur les timons baissés des chariots; mais ils ne tinrent pas plus en place que des oiseaux sur une branche. C'était à qui se lèverait pour aider au service, pour porter au baas une tasse de café, boisson qui arrose habituellement tous les repas des Vee-Boërs, ou pour réclamer un supplément de portion. Les quatre jeunes filles présidaient à la répartition des mets entre les serviteurs cafres et hottentots, que chacun traitait avec humanité et bienveillance, et quand elles eurent rempli ce devoir, elles durent remercier Hendrik, Piet et Andriès, qui avaient eu l'aimable idée de préparer à leurs jeunes amies une installation confortable sur un tronc desséché, dont ils avaient fait un siège assez doux en le couvrant d'une pile de plaids.

« Et moi, leur dit Ludwig Rynwald, je n'aurai donc pas un aussi grand merci que les autres?

— Ni un grand ni même un petit, lui répondit sa sœur Katrinka, parce que tu n'as contribué en rien à cette attention. Je ne savais pour qui Hendrik, Piet et Andriès préparaient un siège aussi moelleux; mais je les ai vus s'escrimer tous trois à traîner ce tronc d'arbre, à courir aux wagons pour en rapporter les plaids, et tu ne les aidais pas, puisque tu es resté assis auprès du baas avec la solennité d'un invité de première classe.

— Voilà bien l'ingratitude humaine! s'écria plaisamment Ludwig Rynwald. D'ailleurs, de quoi m'étonnerais-je? Je serais le premier frère auquel sa sœur rendrait justice. Mais, cette fois, je proteste. Sachez, mesdemoiselles, je vous parle à toutes les quatre, que c'est à moi seul que vous devez l'installation dont vous savez gré à d'autres. Le mérite de l'invention me revient; Piet, Hendrik et Andriès n'ont fait qu'exécuter ce que je leur ai suggéré. Qu'ils osent me démentir...

— Nous n'avons garde, dirent les trois amis amusés par l'emphase comique de Ludwig et aussi aises que les jeunes filles de cette bonne partie de rire.

— Il faut donc, pour être justes, que vous me remerciez aussi, continua Ludwig, et d'un meilleur cœur encore, car la tête qui conçoit est supérieure aux bras qui exécutent.

— Eh bien! Ludwig, dit Rychie Van Dorn, nous vous savons bon gré de l'idée que vous avez eue de nous préparer un siège aussi doux.»

Meistjé Rynwald, qui était assise auprès de Rychie, la poussa du coude en lui faisant la moue.

« Oh! que c'est vilain, lui dit-elle, d'être si indulgente pour mon frère. Ne comprenais-tu pas que nous avions une bonne occasion de le faire enrager? Il ne voulait que ton approbation, car il se soucie peu de la nôtre, et si tu n'avais pas parlé, il t'aurait crue aussi fâchée que nous de ce qu'il n'a pas pris part à la prévenance de nos amis, et nous aurions obtenu de lui quelque autre chose. Moi, j'ai envie de goûter pour mon dessert à ces fruits du baobab qui nous ombrage. Ils sont trop haut perchés pour pouvoir les atteindre. Nous aurions exigé que Ludwig montât à l'arbre pour y faire une cueillette; mais tu as trahi notre cause. Pourquoi tant d'indulgence envers mon frère? »

Rychie écoutait cette remontrance avec confusion et tout ce qu'elle sut répondre à Meistjé, ce fut :

« Que tu es méchante aujourd'hui! »

Puis, elle eut envie de s'assurer que personne n'avait pu entendre la moralité qu'elle avait subie, mais elle n'osa jamais lever les yeux pour cela. Elle n'en avait pas fini avec Meistjé, qui appela d'une voix flûtée son frère, occupé à causer avec Piet à quelques pas de là.

« Ludwig, sais-tu ce que me disait Rychie? demanda-t-elle au jeune homme quand il se fut rendu à cet appel. Elle voudrait goûter aux fruits du baobab, et ils sont si hauts... »

Elle n'avait pas terminé sa phrase que Ludwig quittait sa veste pour se mettre en devoir de satisfaire au désir de Rychie Van Dorn.

« Mais je n'ai rien dit! s'écria Rychie toute rougissante. Ludwig, c'est au contraire votre sœur. Oh! Meistjé, comme c'est laid d'être taquine! Avec cette figure d'ange et ce petit air doux, qui croirait cela de toi?

— Rychie, parlez-moi franchement, dit Ludwig qui s'était arrêté pendant ce débat. Aimez-vous, oui ou non, ces fruits?

— Sans doute, je les aime, répondit la jeune fille encore troublée; mais l'idée de vous donner la peine de grimper au baobab n'est pas de moi. C'est votre sœur qui me la prête.

— Ah! je comprends et je reconnais là la malice de Meistjé, reprit Ludwig; mais ni elle ni Katrinka n'auront de ma cueillette. Je vous la destine à vous seule, Rychie, puisque vous êtes seule reconnaissante de ce qu'on fait pour vous.

— Nous serons donc privées de dessert, comme des enfants méchants! dit Katrinka à Meistjé et à Annie.

— Non, non, s'écria Piet avec vivacité et nous verrons qui, de Ludwig ou de moi, arrivera le plus tôt dans les branches du baobab. »

Cet exemple stimula Hendrik et Andriès, et bientôt les fruits tombèrent comme grêle dans les tabliers des quatre jeunes filles.

Pendant ce temps, les gens graves avaient terminé leur repas, et, tout en fumant une pipe, ils s'accordaient un verre de *brandey-wyne*. C'est une liqueur distillée de la pêche et dont les Boërs font un grand usage. Puis, chacun se remit au travail laissant les enfants seuls oisifs, et encore! Les plus hardis voulaient renouveler les exploits de leurs aînés et se faisaient hisser jusqu'aux maîtresses branches du baobab; les moins turbulents

prenaient leur ligne et allaient la jeter dans la rivière, avec l'espoir de rapporter une friture pour le souper et de remplir ainsi le rôle important de pourvoyeurs.

A midi, tout mouvement cessa. Aucun travail n'est possible dans ces régions à cette heure brûlante. Les émigrants firent la sieste à l'ombrage du mowana, tandis que les bestiaux cherchaient un peu de fraîcheur sous les grands arbres qui bordaient leur pâturage.

Il faut avoir connu les périls, les fatigues morales et physiques de ces terribles voyages à travers le désert, pour pouvoir comprendre ce que vaut une journée de loisir et de repos dans les circonstances où se trouvait la caravane des Vee-Boërs. On oublie tout, même que l'avenir le plus proche peut amener de nouveaux dangers, pires que ceux dont on a fini par se tirer.

Tel était l'état d'esprit des émigrants. Tous jouissaient des bienfaits de l'heure présente, sans souci du lendemain.

CHAPITRE V

UNE ALERTE

Au bout d'une heure ou deux, le camp se ranima. Les domestiques cafres en sortirent les premiers pour vaquer aux soins des vaches laitières, tâche dans laquelle ils excellent. Même dans le pays des Zoulous, la race cafre trouve dans les occupations de la bergerie et de la laiterie sa principale source de richesse ou de subsistance.

Le baas proposa aux jeunes gens, qui venaient prendre ses ordres au sujet de l'occupation du reste de la journée, d'établir une cible pour y exercer leur adresse. C'était combler les désirs des quatre amis; leurs parents se prêtaient d'autant plus facilement à ce plaisir qu'un adroit tireur est tenu en haute considération chez un peuple qui doit une partie de sa subsistance à la chasse et que ses mœurs nomades exposent à plus d'un danger.

Piet et Hendrik Van Dorn, Ludwig Rynwald et Andriès Blom se connaissaient dès l'enfance et rivalisaient d'adresse à tous les jeux. D'après les instructions du baas, ils installèrent le tir dans la prairie, un peu au delà du camp, pour éviter tout accident. Des œufs d'autruche, préalablement débarrassés de leur contenu par le procédé ordinaire d'aspiration, servaient de but.

Le baas, qui aimait à stimuler l'adresse des jeunes tireurs, pria sa femme d'amener dans la prairie ses compagnes, Mme Blom et Mme Rynwald, ainsi que leurs filles et tous les enfants désireux d'applaudir aux prouesses de leur aînés.

La présence de tant de spectateurs ne contribua pas peu à inspirer aux jeunes gens une vive émulation. Les quatre compétiteurs pouvaient passer pour habiles au tir, eu égard à leur jeune âge. Ils touchaient le but quatre fois sur six environ, à cent pas de distance. A deux cents pas, il était même rare qu'ils s'écartassent beaucoup de la cible. Leurs longs roërs avaient une portée plus longue. Une antilope de taille moyenne passant à trois cents pas était la proie assurée de tout fin chasseur, armé d'un fusil de ce genre.

Des paris s'engagèrent entre les trois pères de famille et Karl de Moor. Quant aux mères, chacune d'elles faisait évidemment des vœux intimes pour le succès de son fils, mais la politesse à l'égard de ses compagnes l'empêchait de les manifester; les jeunes filles aussi souhaitaient secrètement que tel ou tel des tireurs l'emportât sur les trois autres, mais elles étaient encore plus disposées que leurs mères à la discrétion, en dépit de la maxime banale qui accuse le sexe féminin de ne pouvoir taire ce qui lui occupe l'esprit.

Il s'agissait donc de savoir lequel des quatre

tireurs gagnerait le plus de points. Piet Van Dorn et Andriès Blom se disputaient chaudement le premier rang. Ludwig Rynwald les suivait de près. Quant à Hendrik Van Dorn, il enrageait d'être le dernier, et attribuait cette infériorité à une légère blessure qu'il s'était faite, le matin même, au pouce droit. A chaque balle sortant de son roër qui passait trop loin du but, il s'écriait en mettant tout près de ses yeux son pouce fendu :

« Maudite coupure! tu me fais plus d'affront que de mal! »

Et il poussait bien haut cette exclamation, afin qu'aucun spectateur ne le taxât de maladresse et qu'on sût bien à quoi s'en tenir sur la cause de sa mauvaise chance.

« Tu seras plus heureux une autre fois, Hendrik, lui dit le baas pour le consoler. Je crois que c'est Piet qui va gagner les honneurs de la journée; tu as été vainqueur assez de fois pour ne pas envier aujourd'hui le succès de ton frère aîné.

— Assurément, répondit Hendrik, j'aime mieux que Piet l'emporte que si Ludwig dépassait tous les autres. Mais je puis être à la fois content pour Piet et vexé de mon guignon personnel. »

Piet n'eut pas les honneurs du triomphe qu'il tâchait de mériter. La partie de tir fut interrompue tout à coup.

Un bruit qui ne ressemblait pas à celui des coups de feu se fit entendre. On eût dit le roulement du tonnerre. Mais le ciel était sans un nuage sur son azur, l'atmosphère calme, et le paysage, sans autre apparence de vie que celle que lui avaient communiquée les voyageurs.

« Arrête! cria le baas à Piet qui, le roër à l'épaule, visait le but pour le dernier coup à tirer.

« Que peut être ce bruit? dit Karl de Moor, dont les traits s'animaient d'une singulière expression d'attente anxieuse.

— Il se rapproche! dit le baas en prêtant l'oreille.

— Il augmente, » ajouta Klaas Rynwald.

Les Vee-Boërs échangèrent leurs conjectures, qui s'accordèrent pour signaler un danger. Ce bruit formidable ne pouvait être causé que par une troupe de buffles « en course. » Bientôt la vue des émigrants leur confirma ce témoignage de leurs oreilles, exercées à s'expliquer les rumeurs de cette région.

Les animaux, lancés à toute vitesse, apparurent sur le terrain verdoyant de la prairie, où leur masse serrée forma bientôt une tache brune de soixante à quatre-vingts mètres.

Quelle magnifique occasion d'exercer l'adresse des bons tireurs! et combien pâles étaient auprès les émotions d'une lutte à la cible! C'eût été un bonheur sans mélange pour les jeunes émigrants; mais une circonstance particulière changeait cette perspective de chasse fructueuse en une crainte trop justifiée.

Cette immense horde de quadrupèdes était évidemment en quête d'eau. D'après leur direction, leur plus court chemin pour atteindre la rivière était de passer sous le mowana qui abritait le camp des Boërs. S'ils continuaient leur route en droite ligne, ils traverseraient, en la bouleversant, toute l'installation due à l'industrie des émigrants. La haie d'épines ne les arrêterait pas plus qu'un faisceau de paille ou de roseaux, et ce tourbillon vivant écraserait tout sur son passage.

L'approche d'un cyclone n'eût pas été plus effrayante.

Chacun comprit aussitôt l'imminence du péril. Le camp, si tranquille jusque-là, changea d'aspect en un clin d'œil. Les femmes, affolées, couraient pour rassembler leurs enfants épars dans la prairie où était établie la cible. Seule, Mme Van Dorn, se montrant la digne compagne du baas, garda son sang-froid pour ordonner et protéger le succès de la retraite. Les enfants criaient; les serviteurs cafres se démenaient çà et là, attendant de leurs maîtres blancs l'impulsion du sauvetage à opérer.

Les animaux eux-mêmes semblaient avoir conscience du danger; les chevaux piaffaient, hennissaient, se cabraient au bout de leurs longes; les bestiaux poussaient des mugissements lugubres, et les chiens eux-mêmes hurlaient.

Ce camp dont tous les habitants jouissaient tout à l'heure du plus doux repos était devenu un véritable pandémonium.

« A cheval, vite à cheval! » commanda le baas d'une voix de tonnerre qui sut dominer le tumulte général.

Les Boërs se jetèrent sur leurs montures en criant aux domestiques cafres de leur porter promptement selles et brides. Sans que le baas s'expliquât davantage, chacun avait compris qu'il s'agissait de détourner le torrent de bêtes sauvages en l'attaquant avant son arri-

vée au camp. C'était le seul moyen de salut. Encore n'était-il pas certain qu'il réussît.

Les buffles étaient encore loin. Les chasseurs, au nombre de douze, s'élancèrent au devant d'eux au triple galop.

Arrivés à trois cents mètres environ de la tête de colonne, ils s'arrêtèrent net à un signal du baas et attendirent de pied ferme le moment favorable à l'attaque.

La masse bovine avançait toujours. Elle eût infailliblement renversé et piétiné à mort hommes et chevaux si les Vee-Boërs n'avaient eu d'autres obstacles à opposer à sa marche que leurs personnes; mais les cavaliers ainsi postés à l'affût, envoyèrent au troupeau une volée de balles, qui fit mordre la poussière à six ou sept buffles de la première ligne. Les balles dont l'effet ne fut pas foudroyant heurtèrent les larges cornes de ces animaux et ricochèrent au hasard, mais elles causèrent des blessures, parce qu'elles portaient dans une masse compacte, les buffles se touchant d'épaule à épaule.

Les cadavres des bœufs tués, étant projetés en avant par la force même de leur impulsion, entravèrent la marche de toute la bande et la forcèrent à *stopper*. Épouvantées par le fracas des détonations, ces énormes bêtes noires hésitaient à continuer leur course vers la rivière; mais leur arrière-garde, moins intimidée, voulut forcer les rangs des premières lignes. Peut-être allaient-ils s'élancer de nouveau, et alors tout serait perdu.

Les Boërs prévinrent cette catastrophe en poussant de grands cris. En même temps, ils tiraient une seconde volée de coups de feu qui abattait encore une demi-douzaine de buffles et en blessait d'autres. Toutefois, l'intention des émigrants n'était pas de causer un carnage. Ils voulaient seulement obliger le troupeau à changer de direction.

Leur vœu se trouva réalisé plus tôt qu'ils n'osaient l'espérer. Peu désireux d'essuyer une seconde décharge, les buffles de l'avant-garde obliquèrent à gauche, et, suivis du reste du troupeau, s'enfuirent à toute vitesse en tournant le dos à la rivière.

« Hurra! » s'écrièrent les Vee-Boërs.

Le baas découvrit gravement sa tête, et dit à ses compagnons de danger :

« Rendons grâces à Dieu, les nôtres sont sauvés! »

L'exemple pieux donné par le chef fut suivi par tous les Vee-Boërs; mais Karl de Moor resta immobile sur sa selle sans porter la main à son chapeau pour le soulever. Il suivait de l'œil le troupeau sauvage et paraissait inattentif à ce qui se passait à ses côtés. Cette attitude singulière frappa Klaas Rynwald, qui poussa son cheval auprès de celui du baas pendant que les cavaliers s'avançaient un peu pour voir de plus près le gros gibier qui était resté sur le terrain.

« Notre compagnon est bizarre, dit-il tout bas, de façon à n'être entendu que de Jan Van Dorn. Pourquoi ne s'est-il pas associé à la prière d'action de grâces que vous avez prononcée et que nous avons tous répétée du meilleur de notre cœur? Baas, je n'aime pas cela.

— Je crois notre compagnon à plaindre, répondit le baas, s'il est aigri par les malheurs qu'il a subis, comme le prouvent son humeur morose et la sécheresse de son cœur. Mais n'oublions pas, ami Rynwald, de nous rappeler ses qualités chaque fois que nous serons tentés de critiquer ses défauts. Il est de bon conseil dans les délibérations et brave au moment du combat. Donc, ses défauts ne nuisent qu'à lui-même, et ses qualités sont utiles à tous; voilà plus qu'il n'en faut pour que nous lui pardonnions ce qui nous choque en lui. »

CHAPITRE VI

A LA POURSUITE D'UN BUFFLE

A l'exception de Piet, d'Andriès, de Ludwig et de Karl de Moor, qui semblaient se concerter en causant avec animation, les chasseurs mirent pied à terre pour achever les buffles blessés et dépouiller les morts.

« Eh bien! jeunes gens, dit le baas, vous ne venez pas nous aider? »

Ludwig Rynwald s'avança en ambassadeur.

« Baas, dit-il d'un ton respectueux, nous voudrions bien obtenir de vous la permission de fournir un temps de galop à la poursuite des fugitifs; peut-être aurions-nous la chance d'en atteindre un. Nous sommes tous trois tellement excités que nous aurions besoin de trotter un peu pour calmer nos nerfs; mais si notre aide vous est nécessaire...

— Les domestiques nous aideront, répondit le baas, qui sourit de cette ardeur de jeunesse. Si vos pères consentent à vous permettre une pointe à travers la prairie, je n'y vois pas d'inconvénient pour ma part.

— Allez! allez! » dirent en même temps Klaas Rynwald et Hans Blom.

Les trois Vee-Boërs se souvenaient de l'entrain enivrant de leurs premières expéditions de chasse, et ils ne voulaient pas priver leurs fils de ces émotions dont, à leur tour, ceux-ci étaient avides.

Les jeunes gens remercièrent leurs pères par un hurrah frénétique, et ils partirent à fond de train, suivis par Karl de Moor.

« Ah! c'est étonnant! s'écria Hans Blom. Ce personnage impassible se laisse gagner comme un jouvenceau par la passion de la chasse!

« Peut-être veut-il protéger nos enfants en cas de danger, » répondit le baas.

C'était, en effet, la seule explication que le digne Jan Van Dorn pût trouver à l'étrange détermination de Karl de Moor.

Chasseur hors ligne, bien connu pour la justesse et la rapidité incroyables de son tir, Karl de Moor n'avait plus à faire ses preuves, et l'on ne pouvait raisonnablement supposer qu'un homme de son âge et de son caractère grave pût se laisser emporter par l'ardeur juvénile qui poussait en avant Piet, Andriès e Ludwig.

Il avait d'abord laissé un certain intervalle entre lui et la chevauchée des trois jeunes amis. Ceux-ci ne remarquèrent sa présence qu'au moment où il les rejoignit.

Arrivés à portée de fusil du troupeau, les trois jeunes gens firent feu en même temps. Deux buffles tombèrent, tués raides. Un troisième, touché par Piet, mais seulement blessé, se sépara de ses compagnons et s'enfuit dans une direction opposée. Piet se mit à sa poursuite. Plutôt que de laisser échapper son gibier, Piet aurait fourbu son cheval, son précieux Hildy, qu'il aimait tant et dont il ne confiait le soin à personne.

En ce moment, Karl de Moor, dont le terrible roër donnait la mort à tout coup, aurait pu tirer sur l'animal blessé et mettre fin de cette façon à la poursuite de Piet. Il n'en fit rien pourtant, et l'on aurait pu voir passer sur sa rude figure une expression de joie cruelle.

« Où court-il, ce jeune fou? » grommela-t-il entre ses dents.

Piet lui-même n'aurait pas pu répondre à cette question. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait manqué son coup devant des chasseurs plus heureux que lui-même et qu'il ne voulait pas supporter un semblable affront.

« Ils riraient de moi au camp, pensait-il en rechargeant son roër; ils épilogueraient sur ma maladresse... et si Katrinka riait de leurs moqueries à mes dépens... »

Il craignait moins le rire malin de Meistjé. Pourquoi? c'était son secret.

Ludwig aurait volontiers suivi son ami Piet pour l'aider au besoin. Mais Andriès Blom ne tenait pas du tout à faciliter une revanche au chasseur malheureux. Il ne lui déplaisait pas que Piet revînt bredouille de sa chasse, et, afin de donner au buffle blessé plus de chances de salut, il cria au frère de Katrinka :

« Poursuivons la bande et tentons de tuer encore deux individus. C'est une occasion que nous ne retrouverons pas de sitôt.

— Oui, oui, c'est cela », s'écria Karl de Moor.

Et piquant des deux, il s'élança à la suite d'Andriès.

Entraîné par leur exemple, Ludwig oublia Piet.

Autant dire tout de suite qu'ils ne parvinrent pas à rejoindre le troupeau de buffles; mais ce n'était là pour Andriès qu'une question secondaire. Il y avait au fond de tout cela un peu de jalousie contre Piet, que son naturel enjoué, sa complaisance à rendre service rendaient le favori de toute la caravane. Mme Blom et Mme Rynwald notamment s'adressaient toujours au jeune fils du baas, quand elles avaient besoin d'une aide masculine pour les soins qui leur incombaient, parce qu'elles trouvaient en Piet un empressement à leur être agréable qui, trop souvent, manquait à leurs propres fils. Imitant en cela leurs mères, les jeunes filles appelaient Piet Van Dorn à leur secours dès qu'elles étaient embarrassées, soit par un outil cassé, soit par une commission à faire, et ces faveurs-là causaient de l'ombrage à Andriès.

Quant à Karl de Moor, ni le fils de Blom, ni Ludwig Rynwald ne se doutaient du mobile qui le poussait à les suivre en abandonnant le jeune chasseur.

De son côté, Piet ne s'inquiéta pas de cette séparation. Son père Jean Van Dorn lui avait transmis en héritage une vive passion pour la chasse. Il se jeta à corps perdu à la poursuite du buffle fuyard. Lorsqu'il en fut rapproché après un temps de galop, il constata, non sans surprise, qu'il avait devant lui un taureau d'une taille démesurée, selon toute probabilité le patriarche de la bande. Le jeune homme n'en fut que plus dépité de ne l'avoir pas abattu du premier coup.

A quelque endroit que la balle l'eût frappé, le taureau ne paraissait pas souffrir beaucoup; il galopait la queue haute, chassant de ses naseaux un souffle formidable. Hildy, le bon cheval de Piet, avait grand'peine à gagner sur le fugitif. Enfin il y parvint.

« Cette fois, se dit le chasseur, il s'agit d'abattre mon gibier. »

Et visant soigneusement, il tira.

Le taureau fut touché. Pourtant il ne chancela même pas sur ses jambes. Après avoir poussé un mugissement de douleur, il secoua furieusement ses cornes aiguës et accéléra son allure.

Piet croyait si bien lui avoir donné le coup de grâce qu'il fut à la fois stupéfait et vexé de le trouver encore si vaillant. Le chasseur s'empressa de recharger son roër et la poursuite recommença, plus acharnée que jamais.

Ce fut pendant six ou sept kilomètres une véritable chasse à courre.

A la troisième balle reçue, le buffle fut profondément atteint; devenu furieux, il changea de tactique et voulut faire face à l'ennemi. Se retournant avec une agilité surprenante chez un animal aussi gros, il chargea Piet à fond de train.

Pour éviter cet assaut, le chasseur fit faire un demi-tour à son cheval. Tout à coup le terrain manqua sous les quatre pieds de Hildy, et le cavalier, qui ne s'attendait guère à pareille aventure, fut jeté par-dessus la tête de sa monture, tandis qu'un cri sauvage, perçant, retentissait à ses oreilles.

Le cheval s'était enfoncé jusqu'à mi-jambe dans le repaire d'une « hyène qui rit ».

L'hyène qui rit, *H. crocuta*, se creuse souvent des terriers, à moins qu'elle ne les rencontre tout faits et qu'elle ne s'approprie la demeure des *fourmis-lions*. Cette espèce, plus petite que l'hyène commune, est plus brave et assez redoutable pour mériter le nom de tigre-loup que lui donnent les colons de l'Afrique méridionale.

L'animal, que cette chute d'un cheval et d'un cavalier délogeait de son gîte, bondit dans la prairie en poussant des sons qui tenaient à la fois du cri strident et du rire. C'était pour le jeune chasseur comme une raillerie de sa mésaventure.

« Je suis certain qu'Hildy s'est cassé les jambes, se dit-il. Pauvre Hyldy... me voici dans une jolie situation!... Et cette sotte hyène qui me rit au nez!... »

Contre toute prévision, le cheval ne s'était pas blessé; mais, doublement effrayé de sa



Le cavalier fut jeté par-dessus la tête de sa monture. (Page 23.

chute et de ces bruits discordants, il ne fut pas plus tôt sur pied qu'il s'enfuit au galop, abandonnant son maître à son malheureux sort.

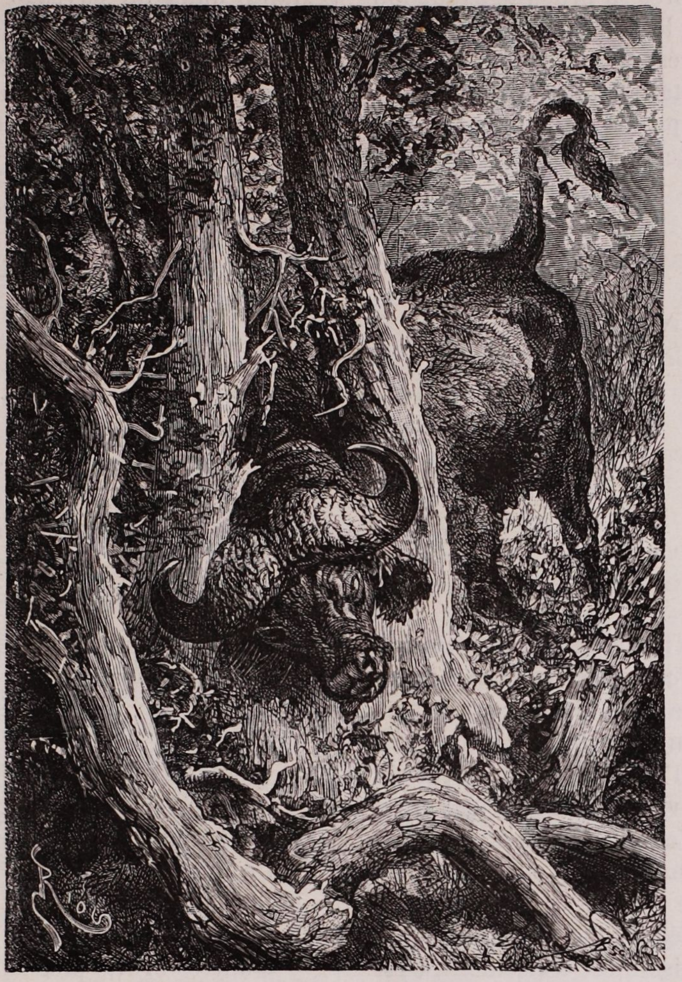
Piet Van Dorn se trouvait dans une passe fort critique. Il était à pied, n'ayant qu'un roër déchargé, et le taureau furieux approchait, tête baissée et cornes menaçantes.

Les rôles étaient subitement intervertis. Le fuyard de tout à l'heure devenait l'agresseur, et, selon toute probabilité, c'était le gibier qui viendrait à bout du chasseur, car par quel expédient parer une attaque aussi formidable?

Un rapide regard circulaire ne révéla au jeune homme aucun poste de refuge. Partout la plaine verte et plate. A peine çà et là un bouquet ou deux de buissons et quelques arbustes isolés. Un seul arbre à feuillage épais et dont les rameaux pendants touchaient presque le sol semblait lui présenter quelques chances de salut, il pouvait du moins lui servir d'abri momentané, lui permettre de recharger son roër.

S'élancer vers cet arbre et se cacher derrière, fut pour Piet l'affaire d'un instant. Par bonne chance, le taureau n'avait pu prendre les devants.

Jamais chasseur en détresse ne respira plus librement que le fils du baas lorsqu'il atteignit l'arbre divisé en deux troncs parallèles, s'élevant à dix ou douze pieds de haut et tous



Le pauvre buffle était prisonnier. (Page 27.)

deux assez forts pour supporter le poids d'un homme.

La joie de Piet diminua singulièrement lorsqu'un examen plus attentif lui fit connaître les deux arbres jumeaux pour des *Doorn-boom*, c'est-à-dire des acacias épineux dont le tronc hérissé de piquants eût découragé d'une ascension le singe le plus hardi.

Mais la nécessité impose des hardiesses devant lesquelles on reculerait de sang-froid. Piet n'avait que le choix entre un danger mortel et une difficulté cuisante. Il lui fallait se laisser lacérer par les épines du *doorn-boom* ou rester à terre pour y être transpercé par les cornes du taureau.

Le seconde alternative ne représentant qu'une mort horrible. il n'y avait pas à hésiter. Le jeune chasseur enlaça de ses bras le tronc épineux d'un des acacias jumeaux.

Mais il était déjà trop tard. Un choc violent venait d'atteindre l'arbre à sa face opposée. Le contre-coup fut si rude que le jeune Boër alla rouler à dix pas sur l'herbe de la prairie où il resta un moment sans connaissance. Il avait été lancé comme une pomme d'un pommier qu'on secoue.

En reprenant ses sens, Piet se trouva couché à quelques pas de l'acacia, et couvert de sang et de contusions. Il se tâta, et ne se sentant aucune avarie sérieuse, il se souleva avec précaution sur son coude pour examiner les environs. Comment expliquer ce fait étonnant?

ni son cheval, ni l'hyène, ni le buffle n'étaient visibles à l'horizon. Le cheval avait pu s'enfuir, l'hyène se cacher après sa brusque expulsion de son terrier, mais le taureau que les souvenirs de Piet lui représentaient comme prêt de fondre sur lui, qu'était-il donc devenu? Comment n'avait-il pas profité du moment où son adversaire était à terre pour le piétiner? et où se trouvait-il maintenant? On ne perd pas de vue en un clin d'œil un animal de cette taille dans un paysage plat, et, si le buffle avait continué sa course, Piet l'aurait aperçu, tandis que le témoignage des yeux du jeune chasseur lui attestait qu'il était le seul être vivant dans cette solitude.

CHAPITRE VII

PRIS AU PIÈGE

Il est plus facile d'imaginer les sentiments du jeune Boër que de les décrire. Son étonnement fit place à une sorte de terreur superstitieuse. Il se demanda un instant s'il n'avait pas rêvé cette suite d'incidents bizarres, et s'il n'avait pas poursuivi à travers la plaine un fantôme de buffle, c'est-à-dire un être n'existant que dans son imagination surexcitée.

Mais non ; tout se classait aussi bien dans sa tête qu'avant le début de cette chasse, et la preuve que Piet raisonnait sensément, c'est que sa première idée fut de chercher des yeux une hauteur quelconque capable de lui servir d'observatoire pour inspecter tous les horizons.

Il n'y avait près de la place où il était tombé qu'un monticule, assez élevé d'ailleurs, formé par une fourmilière. Piet gravit cette élévation, et de là, dominant la plaine, il chercha à découvrir son adversaire, devenu si mystérieusement invisible.

Rien, toujours rien!

Pourtant un animal de la taille de ce buffle ne pouvait être dissimulé par les maigres arbustes qui parsemaient la prairie, et il était impossible qu'il fût déjà hors de vue. D'ailleurs, pourquoi le taureau, si rancunier de sa nature, aurait-il abandonné son ennemi vaincu sans lui faire payer cher son attaque?

Piet se demandait s'il avait blessé le taureau avec ses trois balles et il commençait à retomber dans ses premiers doutes sur l'équilibre de sa propre raison ; il se frottait les yeux, se tâtait, se frappait le front.

Il finit par se demander machinalement tout haut :

« Suis-je bien éveillé? »

Comme réponse à cette question, une sorte de ronflement sembla sortir de dessous terre.

Un mugissement plus caractérisé ne laissa bientôt plus de doutes au jeune chasseur. Son buffle devait être près de là.

D'autres bruits plus singuliers ne tardèrent pas à se mêler à ces premières indications de la réalité. C'étaient des froissements de branches qui s'entre-choquaient comme sous l'action d'un vent d'orage. En se tournant vers le côté d'où venaient ces rumeurs encore inexplicables pour lui, Piet vit osciller à droite et à gauche le *doorn-boom* qu'il avait tenté d'escalader.

« C'est mon buffle qui occasionne cette sorte de tremblement de terre, se dit-il. Il me croit sans doute grimpé dans les branches de l'acacia, et il cherche à en déraciner le tronc à coups de cornes ou à lui donner des secousses assez fortes pour me faire choir. C'est assez bien imaginé pour une épaisse cervelle de buffle, et, quand on est hors de portée des stratagèmes de l'ennemi, c'est plaisir que de rendre justice à leur ingéniosité. »

Les rameaux touffus de l'acacia dont le feuillage retombait jusqu'à terre empêchait Piet de voir le taureau et d'en être aperçu. Le pre-

mier mouvement du jeune chasseur fut de mettre une certaine distance entre le buffle et lui, car l'animal n'avait qu'à changer d'avis et à faire le tour de l'arbre pour s'assurer, en voyant son adversaire au haut de la fourmilière, de l'inutilité de sa manœuvre contre l'acacia.

C'était alors que le chasseur aurait été perdu sans ressources. Cette idée n'eut pas plutôt frappé l'esprit de Piet qu'il se laissa glisser en bas de la fourmilière avec l'intention de décamper au plus vite ; mais une réflexion le retint. Dans sa chute de l'arbre, son roër lui avait échappé. Ne fallait-il pas, de toute nécessité, le reprendre ! Comment s'aventurer sans armes quand le buffle pouvait être sur lui en quelques bonds ? Mais aussi comment retrouver son roër sans attirer l'attention de son ennemi ? L'arme devait être à proximité de cet animal furieux. Tenter de la recouvrer était une entreprise dangereuse.

« Ah ! bah ! s'écria Piet, arrive que pourra, je ne rentrerai pas au camp sans mon roër. Non, jamais ! Plutôt mourir ! Andriès en ferait trop de gorges chaudes !... et que sauraient répliquer pour m'excuser mes amis les plus indulgents ?... Un chasseur qui abandonne son arme est comme un soldat qui déserte. Le bon soldat se fait tuer plutôt que de laisser son drapeau à l'ennemi. Si, en me cherchant dans la prairie, on me trouve tué à côté de mon roër, on me plaindra de n'avoir pas eu de chance, mais on ne pourra pas m'accuser de lâcheté... C'est déjà bien assez humiliant pour moi d'avoir perdu Hildy... Et puis, j'ai dit que j'aurais ma revanche contre ce maudit buffle, et je ne puis manquer à ma parole. Ce serait trop honteux pour le fils de Jan Van Dorn.

Il s'avança en rampant avec précaution sur l'herbe. Son roër gisait là, à quelques pas de l'acacia dont les branches s'agitaient toujours. Le buffle poursuivait sa manœuvre avec un entêtement persistant.

Les yeux fixés sur le doorn-boom, Piet s'approcha peu à peu. Un pas... un pas encore. Cette fois, il tenait son arme. Heureusement, ses poches contenaient une provision de cartouches, il les en avait bourrées au moment de la partie de tir. Il s'empressa d'armer son bon roër et résolut d'en finir avec ce taureau auquel il devait, non seulement la perte de son cheval, mais encore la plus belle peur qu'il eût éprouvée de sa vie ; il s'approcha du lieu où l'énorme bête continuait son singulier manège.

« Nous allons voir qui de nous deux aura le dernier mot, » se dit-il.

L'acacia continuait à chanceler sur sa base. Ce ne fut qu'après avoir avoir pénétré sous son épais feuillage que Piet comprit la nature du mystérieux travail auquel l'animal se livrait.

Le pauvre buffle était prisonnier ; il s'était pris la tête entre les deux troncs rapprochés de l'acacia. C'était un véritable traquenard dont il ne pouvait s'affranchir, quoi qu'il fît. Ses mouvements convulsifs ébranlaient l'arbre ; mais l'eussent-ils déraciné que la position de l'animal ne se serait pas améliorée. Debout ou couché, l'arbre tenait sa proie et ne devait pas la lâcher.

A cette vue, Piet partit d'un franc, d'un long éclat de rire ; puis un sentiment de générosité lui fit plaindre l'ennemi, ainsi pris au piège.

« Mais comment s'est-il fait serrer là par le cou ? se demanda le jeune homme... Ah ! je comprends, se dit-il après un instant de réflexion. Quand il a fondu sur moi et m'a lancé à terre comme un projectile envoyé par une catapulte, il a exercé sur l'arbre une telle pression que les deux troncs se sont écartés sous ses cornes. Ils se sont aussitôt après rejoints sur son cou, et voilà ce pauvre animal pris comme dans un étau. Il aura beau faire, il ne se dégagera jamais, et il est condamné à mourir là, dans la longue agonie de la faim et d'un demi-étranglement... C'est étonnant, moi qui avait une haine féroce contre lui, voilà que je me sens pris de pitié pour ses souffrances. Je comprends maintenant le nom de « coup de miséricorde » qu'on donne aux blessés agonisants sur le champ de bataille, car je vais me dépêcher de tuer mon buffle, et ce sera pour l'empêcher de râler et de souffrir plus longtemps. »

Une balle mit fin à la pénible agonie de l'animal. Après deux ou trois convulsions, son énorme corps s'abattit à terre ; la tête seule resta maintenue un peu haut par la pression des deux troncs de l'acacia.

« Pauvre buffle ! lui dit Piet en le voyant expirer, tu m'as donné bien du tintouin, et je ne me doutais guère que ta mort m'attendrirait sur ton compte. »

CHAPITRE VIII

UNE NUIT EN PLEIN AIR

Quoiqu'il eût réussi à se délivrer de son adversaire, Piet Van Dorn était loin d'être satisfait de son expédition de chasse. Il ne rentrerait pas au camp les mains vides; il y rapporterait un trophée qui témoignerait de sa victoire sur le buffle. Mais son cheval...

De deux choses l'une : ou Hildy était perdu; il errait à l'aventure dans cette contrée où les fauves sont prompts à l'attaque, et son maître ne le reverrait jamais, ce qui ne serait pas une perte médiocre, étant données la belle race d'Hildy et la difficulté de se procurer une autre monture; ou bien l'instinct du cheval l'avait déjà ramené au camp, et, en ce cas, chacun y connaissait la mésaventure subie par le jeune chasseur. Hildy étant incapable de raconter l'incident de sa chute dans un terrier d'hyène, qui aurait désarçonné tout cavalier, sauf un centaure, tout le monde prendrait Piet pour un maladroit de s'être ainsi laissé séparer de son cheval.

La jolie Katrinka, si bonne écuyère elle-même, serait-elle plus indulgente que les autres envers une telle bévue? Or, déchoir dans l'estime de Katrinka était plus que n'en pouvait supporter le pauvre Piet.

A ces pensées, où l'amour-propre du jeune homme jouait le principal rôle, s'en joignaient d'autres qui faisaient plus d'honneur à son bon naturel :

« En voyant rentrer Hildy sans moi, ma mère et mes sœurs jetteront l'alarme au camp, se dit-il. Mon père, qui est si tendre pour ses enfants sous son air froid, s'efforcera de calmer les inquiétudes de ma mère, de Rychie et d'Annie, mais il aura autant de chagrin qu'elles. Hendrik regrettera de ne pas m'avoir accompagné à cette partie de chasse. Plus raisonnable que moi, il est resté auprès de nos amis pour les aider à dépouiller les buffles tués. J'aurais dû faire comme lui, me souvenir que c'était aux fils du baas à donner l'exemple de l'ardeur aux besognes pressées... Mais ces regrets sont inutiles... Comme ils vont être inquiets, tous ceux qui m'aiment! Ils me croiront sérieusement blessé, et ils ne sauront seulement pas vers quel côté se diriger pour venir à ma recherche. »

Ces réflexions n'avaient rien d'agréable pour le jeune chasseur. La perspective de s'en retourner à pied, fatigué, moulu par sa chute et déchiré par les épines du doorn-boom comme il l'était, n'avait rien de gai non plus. Le soleil baissait rapidement et allait bientôt disparaître. Si la nuit surprenait Piet, il se verrait forcé de rester dans la prairie et d'y camper, avec ou sans abri, selon la bonne ou la mauvaise chance des rencontres du trajet. C'était là une raison suffisante pour ne pas perdre le temps en délibérations inutiles.

A l'aide de son mouchoir, qu'il coupa en minces lanières, le jeune chasseur pansa et banda les blessures encore saignantes que lui avait laissées sa tentative d'ascension sur le doorn-boom. Il extirpa quelques épines restées dans sa chair, n'oublia pas de recharger son fusil et coupa la queue du buffle, moins comme un trophée de victoire que comme preuve de sa revanche prise sur l'animal qui l'avait mené si loin du camp.

Piet eût préféré de beaucoup emporter les cornes gigantesques du buffle. Jamais il n'en avait vu d'aussi longues, d'aussi élégamment recourbées. C'eût été là une dépouille flatteuse à conserver. Mais le temps manquait au jeune chasseur pour détacher les cornes, et la force lui eût ensuite fait défaut pour les transporter. Dans son état d'épuisement, tout ce dont il se sentait capable, c'était de marcher sans fardeau.

Piet lia la queue du buffle au haut du canon de son roër et il se disposa aussitôt après à prendre congé d'un lieu qui avait servi de scène à des péripéties bien diverses.

Il n'était pas au bout de ses perplexités et de ses peines.

De quel côté diriger ses pas? Où se trouvait le camp?

Chose bizarre! Piet ne songea à s'adresser cette question qu'au moment de se mettre en marche. Les voyageurs des plaines de l'Afrique ou de la *Prairie* américaine ne soupçonnent jamais qu'ils soient perdus avant le moment où ils le sont tout à fait.

Piet eut subitement la révélation de cette triste réalité et il s'arrêta net... Rien ne le guidait dans cette vaste étendue de pâturages, dont la ligne verte se mêlait à toutes les portées d'horizon, à la ligne bleue du ciel. Il avait espéré apercevoir au loin la file des arbres qui bordaient la rivière; il eut beau écarquiller les yeux; il ne distingua même pas le mowana qui ombrageait le camp des Vee-Boërs.

On le sait déjà, le baobab, autrement dit le mowana, est fort peu élevé relativement à l'expansion de ses branches. Il atteint rarement trente mètres de hauteur. Rien ne dépassait le niveau de la plaine dans laquelle Piet se posait en observation. Ce fait lui prouva qu'il aurait à fournir une longue étape avant de retrouver ses compagnons. Mais encore fallait-il suivre la bonne direction et ne pas faire tout ce chemin en sens inverse...

L'essentiel était de s'orienter; on songerait ensuite aux autres difficultés. Piet fit appel à ses connaissances acquises et à toute sa puissance de raisonnement pour chercher son point de repère.

« Le soleil! s'écria-t-il tout à coup, je me souviens que nous l'avions devant nous en quittant le camp. »

Mais cet astre ne demeure pas immobile; il avait dû changer de place depuis ce temps... pas beaucoup, il est vrai, mais suffisamment pour n'être qu'un guide incertain.

Enfin, Piet se dit :

« Mieux vaut une indication insuffisante que point du tout. »

Et tournant le dos au soleil couchant, il se mit résolument en chemin.

Il n'avait pas marché cinq minutes qu'il partit d'un éclat de rire. Cette fois, c'était de lui-même qu'il se moquait.

« Père a bien raison, s'écria-t-il, de me dire souvent : « Que tu es jeune, Piet, que tu es jeune! » ce qui signifie qu'il me trouve un franc étourdi. Je me sens toujours humilié par cette exclamation, et quelquefois je trouve que mon père met plus de sévérité que de justice à me l'adresser... Et pourtant père a raison contre moi; avec un peu plus de bon sens, je n'aurais cherché un guide ni si haut ni si loin; j'aurais réfléchi aux traces que le buffle et moi nous avons laissées sur notre passage et dont la première m'éclaire sur mon étourderie. »

Piet venait en effet d'apercevoir distinctement sur le terrain des traces produites par des pieds d'animaux : deux empreintes différentes formées, l'une par un fer de cheval, l'autre par les sabots du buffle.

Il ne s'agissait que de suivre ces traces en sens inverse à leur direction pour retrouver le chemin du camp.

Mais l'éclat de rire du jeune chasseur avait éveillé aux environs un écho railleur, un autre rire aigre et fêlé dans lequel Piet crut reconnaître la voix de cette hyène qui l'avait mis dans un si mauvais pas.

« Engeance maudite, s'écria le jeune homme en épaulant son roër, tu paieras pour tout le mal que la rencontre de ton terrier m'a causé. »

L'hyène essaya vainement de se faufiler dans des buissons, de cette allure traînarde et sournoise qui est particulière à cette espèce. Piet visait juste, et la détonation de son roër fit taire pour toujours l'affreux rire de l'animal carnassier.

Ce fut avec une satisfaction de chasseur que Piet vit tomber l'hyène foudroyée, mais il dédaigna de toucher à cette vile proie, et il reprit sa marche en répétant involontairement :

« Dire que sans cette laide ricaneuse j'aurais encore mon pauvre Hildy! »

L'expression d'un regret est chose assurément inutile; mais le chagrin est moins poignant quand on l'exhale par ces sortes de lamentations.

La position du jeune chasseur égaré n'en restait pas moins assez précaire. Le jour déclinait rapidement. Bientôt la nuit tomberait, et, si Piet n'avait pas retrouvé le camp avant ce temps-là, il lui faudrait passer de longues heures dans les ténèbres, sans protection suffisante contre les léopards, les hyènes et les lions. Aussi, quoiqu'il fût peu valide, Piet courait à grandes enjambées.

Le soleil se coucha avant que le jeune homme eût aperçu, même comme une tache noire au plus lointain horizon, le mowana du camp. Le crépuscule assombrit le ciel. Piet courait toujours, bien las, mais sans s'accorder une minute de repos. Le but tant désiré n'apparaissait toujours pas.

Enfin, le chasseur voulut profiter des dernières lueurs du jour pour monter sur une fourmilière, dans l'espoir que de cette éminence sa vue porterait plus loin et lui permettrait de distinguer les feux du bivouac, propres à lui servir de phare.

Il n'aperçut ni feux ni fumée, et, au lieu de continuer au hasard sa route dans l'obscurité, il crut plus sage de s'arrêter là où il se trouvait.

CHAPITRE IX

TRAQUÉ PAR DES CHIENS SAUVAGES

Au camp des Vee-Boërs, cette nuit-là fut triste pour plus d'une personne. Bien des yeux ne se fermèrent pas, bien des cœurs furent désolés. Inquiète de son fils, Mme Van Dorn cherchait pourtant à dissimuler ses larmes, afin de donner l'exemple du courage à ses deux filles Rychie et Annie. Celles-ci avaient beaucoup de chagrin, elles craignaient qu'il ne fût arrivé malheur à leur frère, et elles sollicitaient Hendrik, leur second frère, de partir à la découverte à travers la prairie; Hendrik soupirait; lui aussi avait le cœur gros; mais il était forcé de répondre aux supplications de ses sœurs:

« Père m'a ordonné d'attendre ses instructions. »

Dans le wagon des Blom, le père grondait Andriès d'avoir abandonné son ami. Le jeune homme s'excusait sur l'emportement de la chasse; au fond, il se souvenait d'avoir eu de mauvaises pensées au moment où Piet quittait le groupe de chasseurs. Il n'avait certes pas souhaité malheur au fils du baas, mais il n'aurait pas été fâché de le voir revenir au camp bredouille ou fourbu et piteux d'avoir à confesser quelque accident ridicule. C'était là que s'était bornée la jalousie d'Andriès, et ce qui était arrivé, cette absence de Piet persistant après la nuit tombée et présageant un malheur, dépassait tout ce qu'Andriès avait désiré. Comme ce jeune homme n'était pas méchant au fond, les reproches de son père ne faisaient que reproduire tout haut ceux qu'il s'adressait dans le secret de son cœur, et il était travaillé à la fois par l'inquiétude et le remords.

Les émotions dont on ne fait point parade sont souvent plus profondes pour être muettes. Dans le wagon occupé par la famille Rynwald, comme dans toutes les autres parties du camp, on ne parla ce soir-là que du pauvre Piet. Personne n'aurait eu la cruauté d'adresser des reproches à Ludwig; il s'accusait de lui-même avec trop de sincérité de n'avoir pas suivi Piet Van Dorn, son ami d'enfance, et d'être resté auprès d'Andriès, que Karl de Moor aurait pu soutenir en cas de danger pressant. M. et Mme Rynwald avaient donc pour seule tâche de consoler leur fils en lui suggérant l'espoir du retour de Piet; Meistjé se joignait à ses parents dans ces vœux bien sincères; mais Katrinka était la seule qui ne s'assit pas ce soir-là sous la lampe de la veillée pour causer de l'absent.

Ce n'est pas que Piet Van Dorn lui fût indifférent, tout au contraire, c'est qu'elle ne voulait donner à personne le spectacle des larmes abondantes qu'elle ne pouvait retenir en songeant aux périls que courait sans doute le pauvre égaré.

Cette anxiété éclairait la jeune fille sur ses propres sentiments. Universellement choyée, fêtée, elle s'était imaginée jusque-là qu'elle aimait Piet de la même affection qu'elle accordait à son frère Ludwig ou à son ami d'enfance

Andriès Blom. Mais elle comprit alors que la vie de Piet était indispensable à la sienne.

S'il avait été donné au chasseur égaré d'apprendre la tendre sollicitude qu'il inspirait à la jolie Katrinka, les heures lui auraient paru, sinon moins longues, du moins plus douces. Lui non plus ne dormit guère. Les souffrances que lui causaient les blessures des épines se joignirent à ses tristes pensées pour le tenir à peu près éveillé.

Lorsqu'il s'était décidé à s'arrêter, il avait pris les précautions usitées en ce cas, ou du moins celles qui se trouvaient à sa disposition. Les nuits tropicales sont presque aussi froides que celles des climats septentrionaux. Pour se garantir de la rosée qui tombait déjà, le jeune homme avait voulu d'abord allumer du feu. Il en sentait d'autant mieux la nécessité qu'il était fort légèrement vêtu et que sa longue course l'avait mis en transpiration.

Malheureusement, tout conspirait contre lui. Pas d'arbres dans la prairie, pas même de buissons : aucune espèce de bois. Des fourmilières parsemaient la plaine comme autant de meules de paille ; on voyait aussi quelques huttes de termites abandonnées ; mais, si les fourneaux ne manquaient pas, comme on voit, le combustible était absent.

Pourtant, à force de recherches, le pauvre garçon égaré découvrit un buisson d'herbes sèches, suffisant pour faire un gros feu, mais pouvant être utilisé d'une façon plus profitable en guise de lit. Piet tira son couteau de chasse et s'en servit comme d'une faux pour opérer cette fenaison d'un nouveau genre.

Ayant constaté que les fourmis avaient abandonné une de leurs habitations, il transporta au pied de cette fourmilière toutes ces bottes de foin et s'étendit sur cette couchette improvisée. L'herbe lui servait à la fois de matelas, de drap et de couvertures. Ainsi abrité contre le froid, sa tête seule dépassait les brindilles de foin, et il pouvait braver, sans craindre un rhume, les rigueurs de la nuit.

Il eût très volontiers soupé. La chasse et la marche à pied sont d'excellents apéritifs ; mais où prendre quelque chose à se mettre sous la dent ? Ne réussissant pas à expérimenter la justesse du proverbe : « Qui dort dîne, » Piet en inventa un autre à son usage : « Qui fume dîne ». Il bourra sa pipe, cette compagne des chasseurs solitaires, cette consolatrice des chasseurs malheureux, et se mit à fumer.

La première charge de tabac épuisée en fumée, Piet bourra sa pipe de nouveau. Bientôt les propriétés narcotiques du tabac firent leur effet, et le jeune homme oublia dans un sommeil réparateur ses souffrances physiques et morales.

Il tenait par bonheur le tuyau de sa pipe très serré entre ses dents, sans quoi la moindre étincelle eût mis infailliblement le feu à sa couche improvisée, et il eût couru risque d'être brûlé vif ou étouffé par la fumée dans son sommeil.

En dormant, Piet rêvait. Il lui semblait être de nouveau poursuivi par le buffle et entendre résonner auprès de lui ses pas pesants... Réveillé en sursaut par cette sorte de cauchemar, il prêta l'oreille... Non, ce n'était pas une illusion. Un animal galopait dans la prairie ; mais il n'avait pas la lourdeur d'un buffle. C'était plutôt l'allure d'un cheval.

Bientôt un hennissement plaintif ne laissa au jeune chasseur aucun doute à cet égard ; il se figura même reconnaître la voix de son cher Hildy.

Avec la brusquerie d'un diablotin s'échappant d'une boîte à surprise, Piet se dressa sur ses pieds et sauta sur la fourmilière, d'où il pouvait dominer les alentours.

La lune venait de se lever et elle éclairait le paysage. A sa clarté, Piet aperçut le pauvre Hildy poursuivi par une meute de chiens sauvages.

Ces chiens, *Canis picta,* ont quelque analogie avec l'hyène ; aussi les nomme-t-on parfois hyènes chasseresses. Plus grands que des lévriers, tachetés de noir et de blanc sur un fond brun rougeâtre, ils ressembleraient tout à fait à des chiens de chasse, sans leurs oreilles droites, fortes et noires. Leur coutume de suivre leur proie par nombreuses bandes les rend bien plus redoutables que l'hyène commune. Ils s'attaquent avec succès même à l'homme.

Le pauvre Hildy, affolé de sentir à ses trousses cette meute affamée, poussait des hennissements lugubres. Il bondissait de ci, de là, pour échapper aux atteintes de ses ennemis. On eût dit que, ne sachant que devenir et se sentant perdu, il appelait son maître à son secours. Du moins Piet s'expliqua ainsi les appels désespérés de son cheval.

« Sois tranquille, cria-t-il tout haut comme si Hildy eût pu comprendre cette promesse, je te sauverai. »

Il était grand temps. Une centaine de chiens



Piet fit taire pour toujours l'affreux rire de l'animal carnassier. (Page 29.)

sauvages à gueule armée de crocs avides et dont les yeux luisaient de férocité s'acharnaient à la poursuite du pauvre cheval. A chaque bond qu'il faisait à droite ou à gauche, Hildy rencontrait un groupe d'assaillants. Poursuivie peut-être depuis plusieurs heures, la malheureuse bête ne pouvait tenir plus longtemps.

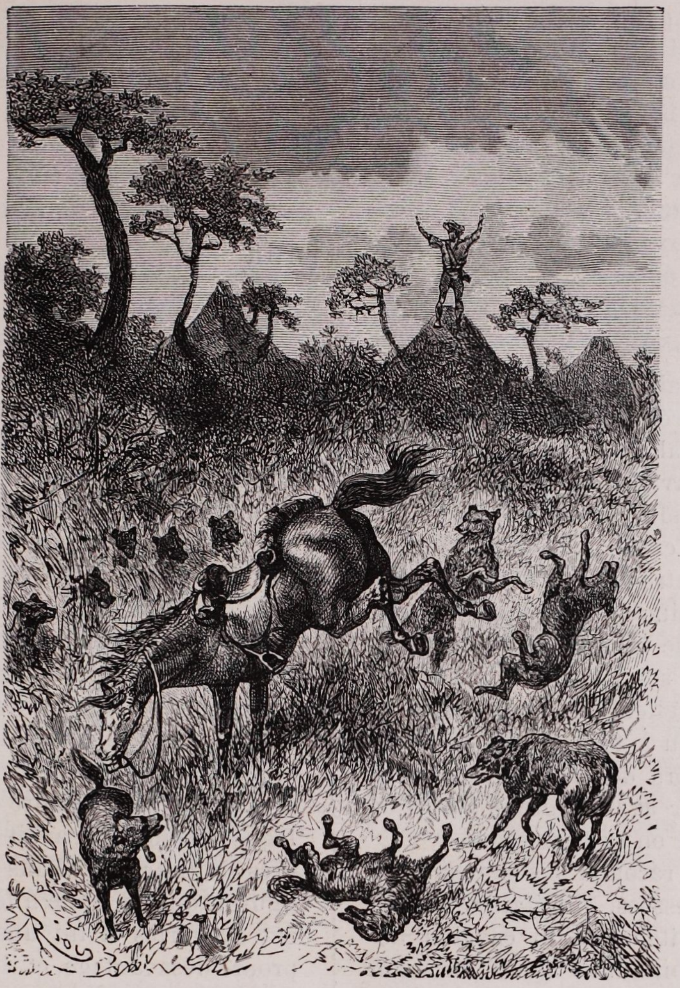
La première impulsion du jeune Boër avait été de courir à la rescousse ; mais c'eût été jouer sa vie en pure perte, sans aucun profit pour sa monture en détresse. Piet, qui tenait déjà son roër en main, eut une seconde et meilleure inspiration.

Il poussa avec vigueur un sifflement particulier. A cet appel bien connu, Hildy répondit par un hennissement joyeux, et il accourut hors d'haleine, tremblant de tout son corps, se réfugier auprès de son maître dont la présence le rassurait. Cependant l'homme et sa monture étaient loin d'être sauvés...

La meute sauvage s'avançait rapidement.

Piet descendit de la fourmilière. Ce n'était pas un refuge contre de semblables adversaires. Ils l'eussent escaladée en un moment.

Debout auprès d'Hildy, encore scellé et bridé, Piet se demanda d'abord s'il ne ferait pas bien de chercher son salut dans la fuite ; mais il jugea que l'épuisement du pauvre cheval ne lui permettrait pas de fournir une longue course, et comprit qu'il fallait faire face au danger.



La malheureuse bête ne pouvait tenir plus longtemps. (Page 32.)

Quoique le jeune chasseur manquât de temps pour réfléchir, il ne perdit pourtant pas la tête.

Il commença par décharger son roër sur un des éclaireurs de la meute sauvage. Ce bruit inattendu dérouta la troupe, et pendant que les chiens étaient là, en arrêt, hésitant à fournir une attaque immédiate, une seconde détonation retentit et un nouvel éclair les effraya.

Néanmoins, tout indiquait qu'ils se préparaient à vaincre leurs dernières hésitations pour fondre sur leurs deux proies, lorsque Piet eut une inspiration. S'apercevant que les chiens avaient reculé devant le feu sorti de son roër plutôt que devant la crainte d'être abattus comme leurs éclaireurs qu'ils piétinaient sans pitié, le jeune chasseur fit jaillir une étincelle sur le gros tas d'herbes sèches qui lui avait servi de lit.

L'herbe prit feu aussitôt et une large flamme s'élança vers le ciel. Pour activer ce foyer, Piet soulevait les herbes en combustion avec le bout de son roër et il agitait le voile rouge des flammes devant les assaillants. Les chiens sauvages crurent sans doute à un incendie subit de la prairie, ou ils trouvèrent impossible de traverser ce rempart de feu. Quoi qu'il en fût, ils prirent la fuite en grognant.

La bataille était gagnée.

Piet restait maître du terrain avec la joie bien légitime d'être rentré en possession de son bon cheval.

CHAPITRE X

LE RETOUR

La joie qu'inspirait au jeune chasseur la recouvrance inespérée de son cheval tenait à bien des motifs : d'abord, Piet aimait Hildy comme tout bon cavalier chérit sa monture pour les services rendus, pour les épreuves subies en commun, à cause de cette secrète entente qui s'établit entre un maître et l'humble dévouement d'un animal domestique. Et puis, Hildy était beau, de race pure, et toujours prêt à faire briller son cavalier ; autant de raisons pour lesquelles Piet était enchanté de n'avoir pas perdu à tout jamais ce fidèle ami. Mais, en dehors de ses rapports avec Hildy, le jeune Boër avait d'autres motifs de se féliciter de l'avoir en sa possession.

Il aurait eu beau raconter les choses telles qu'elles s'étaient passées, s'il était rentré au camp de l'allure piteuse d'un cavalier démonté, qui sait si l'on aurait ajouté foi à son récit ? Les chasseurs malheureux sont toujours soupçonnés de conter des fables quand ils s'excusent de leurs infortunes sur la fatalité d'événements défavorables.

Piet craignait donc de déchoir dans l'estime générale et surtout de démériter par sa mésaventure dans l'opinion de Klaas Rynwald, le père de Katrinka.

Le jeune homme croyait bien gardé le secret de son inclination pour cette aimable jeune fille, car il n'en avait fait confidence qu'à sa propre mère, et Mme Van Dorn, fort réservée de caractère, assurait toujours qu'un secret confié est une chose sacrée. Elle avait approuvé les sentiments de son fils, en l'engageant seulement à prendre le temps et la réflexion pour s'assurer du sérieux de son choix. D'après Mme Van Dorn, le père de Katrinka pourrait objecter la grande jeunesse de Piet, et, afin d'éviter une situation délicate, le jeune homme devait s'abstenir de déclarer et même de laisser deviner ses sentiments au cours du voyage entrepris.

« Oui, mère, je vous comprends, avait répondu Piet. Je me conduirai en route de telle sorte que Klaas Rynwald verra bien que je ne suis pas un enfant. Je veux qu'il reconnaisse que je suis de force et de taille à défendre ceux que j'aime. »

Jusqu'à cette malheureuse chasse, Piet espérait n'être pas sorti du programme qu'il s'était tracé ; mais si, après avoir été un sujet d'alarmes dans le camp, il allait y devenir un objet de pitié ? Certes, il y ferait désormais une moins bonne figure qu'Andriès Blom, sur lequel jusque-là il avait espéré l'emporter auprès de Katrinka. Dans sa modestie, Piet se figurait que la jeune fille établirait désormais entre Andriès et lui une comparaison à son propre désavantage, et il prenait à tâche de se déprécier au profit de son rival.

Mais tout était changé maintenant qu'Hildy était retrouvé. Faire au camp une entrée triomphale, monté sur le brave Hildy, le roër à l'épaule et orné de la queue du buffle comme preuve convaincante d'un duel heureux, changeait la situation du tout au tout. Piet ne cacherait pas l'incident de sa chute. Quel cavalier oserait gager de ne pas quitter les étriers quand sa monture fait sous terre un plongeon subit ?

Les moqueries, prévues en cas d'échec, se changeraient en félicitations ; chacun voudrait entendre le récit des aventures de Piet, et il l'arrangeait déjà dans sa tête pour le conter en termes intéressants, de façon à piquer l'intérêt à chaque péripétie de son roman de la prairie.

Sous l'empire de ces préoccupations agréables, le jeune chasseur avait perdu le goût du sommeil. D'ailleurs, son cheval réclamait des

soins immédiats. Il fallait le tamponner, le bouchonner, et, pour cela, retrouver le buisson d'herbe sèche et en faucher une nouvelle provision.

Piet s'acquitta allègrement de cette tâche. Le restant de l'herbe servit de fourrage au cheval affamé ; puis, Hildy, reconnaissant de tant de soins, sembla remercier son maître en lui frôlant plusieurs fois l'épaule de sa tête fine, tout en faisant entendre un petit hennissement.

« Je te comprends, va, lui dit Piet en le flattant de la main. Maintenant que tu as mangé, tu voudrais boire. Si tu étais capable d'entendre un raisonnement humain, je t'inviterais à prendre patience d'après l'exemple que je te donne, moi qui n'ai ni bu ni mangé depuis plus longtemps que toi... Je ne demanderais pas mieux que de partir sur-le-champ, mon pauvre Hildy, car nous ne trouverons pas d'eau ici ; mais nous nous égarerions de nouveau. La lune se voile ; ces gros nuages qui s'amoncellent ne nous permettraient pas de voir à deux pas de nous. Patience, mon bon cheval. »

L'obscurité devenait opaque en effet. Bientôt des éclairs sulfureux sillonnèrent la nue, et l'orage, — un véritable orage des tropiques, subit et violent, — éclata. Les roulements du tonnerre se succédaient sans interruption, et de vraies cataractes inondèrent les voyageurs.

Piet avait bon caractère ; il reçut ce déluge avec philosophie.

« Je réclamais tout à l'heure de l'eau pour Hildy, se dit-il en se secouant à la façon des caniches mouillés. Voici ce qui peut s'appeler être servi à souhait. Il tombe là de quoi désaltérer cent mille chevaux. »

A l'aide de son couteau de chasse, le jeune Boër creusa au pied de la fourmilière un trou capable de contenir autant d'eau qu'il en fallait pour désaltérer Hildy. La terre, compacte et durcie à cet endroit, ne buvait pas le liquide comme le sable spongieux de la prairie.

Quand l'orage cessa tout à fait, Piet n'avait pas un fil de sec sur le dos. C'était là le moindre de ses soucis. Une inquiétude autrement grave le tourmentait. Il songeait que la pluie avait sans doute effacé les traces de pas qui devaient le ramener au camp. Ces dernières heures de la nuit lui parurent plus pénibles que les premières.

La crainte du jeune chasseur n'était que trop bien fondée. Au point du jour, il eut beau examiner le terrain de tous côtés, les empreintes de pas avaient disparu.

Piet était plus que jamais égaré. Avec moins d'inquiétude que la veille, parce qu'il était rentré en possession de Hildy, son embarras restait aussi grand. Faute de mieux, il en revint à son premier guide, le soleil.

Les premiers feux de l'aurore doraient l'horizon. Le jeune Boër, s'imaginant qu'il fallait marcher vers l'est pour retrouver le camp du mowana, se dirigea de ce côté.

Hélas ! son raisonnement était faux ou bien le soleil l'induisit en erreur, car le pauvre Piet usa ses forces et celles de Hildy, sans en être plus avancé. Au bout d'une longue traite, il n'aperçut nulle part le mowana du camp, ni la moindre fumée indicatrice. Où pouvait être le gîte de la caravane ? Comment se retrouver dans une contrée où l'œil ne peut se poser sur aucun point de repère ?

Piet errait au hasard dans la prairie quand il aperçut de nombreuses marques sur le sol, qui, plus dur en cet endroit que près des fourmilières, avait gardé ces empreintes malgré la pluie. Un examen minutieux démontra au jeune homme que ces traces avaient été laissées par le passage du troupeau de buffles. Avec la certitude de cette indication, Piet se crut sauvé ; mais c'était se réjouir trop vite, et une seconde réflexion démontra au jeune chasseur que toutes les difficultés n'étaient pas résolues. Ces traces, en effet, pouvaient indiquer aussi bien la route suivie par les buffles pour s'éloigner du camp que le chemin pris par eux pour atteindre la rivière. Donc, l'alternative était d'arriver vite au camp ou de s'en éloigner en ligne directe.

Que décider ? Piet ne voulait pas courir la chance d'une erreur dont le résultat, dans cette solitude, était pour lui la mort à bref terme ; il cherchait quelque nouvel indice pour discerner la bonne direction.

Un hasard providentiel vint le tirer d'embarras.

« Je suis fixé ! » s'écria-t-il tout à coup, pendant que son regard s'attachait sur une petite plaque d'eau légèrement teintée de rouge.

Que ce rouge fût du sang, Piet n'en doutait pas, et il supposait que ce sang provenait d'un des buffles blessés dans l'attaque d'ensemble fournie la veille par Andriès, Ludwig, Karl de Moor et lui-même.

... Mais alors, dans la direction contraire

qu'il suivait, il tournait donc le dos au camp du mowana?... Hildy obéit avec sa docilité habituelle à la main de son maître qui lui faisait opérer une volte-face. Ils remontèrent ainsi la piste, s'assurant à chaque pas de la justesse des empreintes. Il n'y avait pas à s'y tromper. Dans certains endroits, le sol piétiné par les buffles semblait ouvert comme par le soc d'une charrue. Partout on apercevait les marques de leur passage. Si son cheval n'eut pas été épuisé, Piet l'aurait mis au galop, tellement il lui tardait d'arriver; mais le jeune chasseur modéra son impatience par commisération pour sa monture.

Au bout d'une heure de trajet, deux carcasses de buffles à demi dévorées indiquèrent à Piet la place où le taureau s'était séparé de la bande en l'entraînant à sa poursuite. C'étaient les bêtes abattues par Andriès et Ludwig. Des chacals en train de festiner sur ces cadavres s'enfuirent à l'approche du cavalier, et des vautours s'envolèrent lourdement; mais aucun de ces animaux de proie ne renonça à sa franche lippée. Les chacals se blottirent à cent pas, derrière quelques buissons; les vautours décrivirent assez bas dans les airs leurs cercles sinistres autour de la proie dont la peur les avait écartés. Tous n'attendaient que le départ du voyageur pour reprendre leur banquet interrompu.

Cette fois, Piet pouvait se rendre compte de la distance qui lui restait à parcourir pour retrouver ses amis. Ce n'était plus qu'une question de temps.

Plus tôt qu'il n'osait l'espérer, Piet aperçut le mowana, le camp et la rivière avec sa ligne de grands arbres. Une dépression de terrain les avait jusque-là rendus invisibles à ses yeux.

Tout à coup l'attention du jeune chasseur fut attirée vers deux cavaliers qui venaient à sa rencontre de toute la vitesse de leurs montures; avant qu'ils fussent proches, Piet avait reconnu en eux, — avec quelle joie? il est inutile de le dire, — son frère Hendrik et Ludwig Rynwald, le frère de Katrinka, celui de tous ses jeunes amis que Piet préférait.

De loin, dès qu'ils aperçurent le chasseur égaré, Ludwig et Hendrik poussèrent des cris d'allégresse et se livrèrent à des démonstrations de joie à l'aide d'une pantomime expressive. Il va sans dire que Piet leur répondit de même avec un enthousiasme sincère.

Peu d'instants après, les trois amis se rejoignirent, et ce ne fut pendant quelque temps que questions confuses et réponses entrecoupées. Enfin Piet demanda à son frère Hendrik avec quelque appréhension :

« Est-ce qu'on s'est fatigué à me chercher toute la nuit par escouades?

— Non, non, rassure-toi, répondit vivement Hendrik. Par intérêt pour toi, le père de Ludwig et M. Hans Blom ont bien proposé hier au soir de partir dans diverses directions, par groupes de trois ou quatre hommes, pour aller à ta recherche; mais le baas a répondu : « Je vous remercie; mais je ne veux pas humilier Piet en le cherchant comme un baby perdu. Il est monté sur le meilleur cheval que nous ayons. Il a une bonne arme et des munitions, et je le sais garçon capable de se défendre contre des hasards nocturnes. » Puis notre père a remercié ses amis, mais d'un ton à ne leur permettre aucune insistance nouvelle; ce n'est qu'au point du jour que nous avons obtenu la permission, Ludwig et moi, d'aller à ta rencontre par la route de notre chasse d'hier... Mais, si tu as passé une mauvaise nuit, nous ne l'avons pas eue meilleure au camp, mon cher Piet. Rychie et Annie se désolaient en entendant tomber la pluie d'orage, et chaque cri d'hyène lointain leur donnait le frisson. Notre mère faisait meilleure contenance; mais, ce matin, quand j'ai voulu aller seller mon cheval, je l'ai trouvé tout prêt. Mère était déjà levée, et elle avait si bien pensé à tout préparer qu'elle m'a donné quelques galettes et cette gourde pour que tu puisses te refaire un peu avant d'arriver au camp.

— Il n'y a qu'une mère pour s'aviser de tout! s'écria Piet en buvant une gorgée de brandeywine après avoir mordu à belles dents à même la galette.

— Ah! vraiment, c'est là votre opinion, ami Piet? dit Ludwig Rynwald. En ce cas, je ne dois pas exhiber les provisions dont ma mère et Katrinka m'ont chargé à l'intention de rompre votre jeûne. Elles aussi avaient songé que vous seriez affamé après une nuit passée dans le désert de la prairie, et quand je leur ai objecté que Mme Van Dorn pourvoierait sans doute à cela, elles n'ont pas voulu se rendre à cette raison, et elles ont dit qu'il était bon que chacun de nous fût muni de nourriture pour le cas où nous serions forcés de nous séparer dans notre recherche... Mais, si vous ne devez pas savoir gré à Katrinka de sa prévenance, le mieux que j'aie à faire, c'est de déjeuner en

votre compagnie pour ne pas peiner ma sœur en lui rapportant ce dont elle m'avait chargé pour vous. Cette pauvre Katrinka! elle a eu bien assez de chagrin cette nuit en vous sachant égaré, en vous croyant mort. Que sais-je? Elle avait les yeux tout rouges ce matin.

— Vraiment! » s'écria Piet avec une physionomie rayonnante. Quelqu'un qui l'aurait vu ainsi radieux à l'annonce du chagrin de la jeune fille, l'aurait jugé enchanté de la peine de Katrinka; il l'était, en effet, et, en dépit de son mot reconnaissant à propos de l'attention de sa mère, il trouva d'un meilleur goût que celles de Mme Van Dorn les galettes pétries et confectionnées par Katrina Rynwald.

CHAPITRE XI

NOUVEL OBSTACLE

Après avoir échangé ainsi leurs félicitations réciproques, les trois jeunes gens se disposèrent à retourner au camp, mais pas d'une allure aussi prompte qu'ils l'eussent souhaité.

Hildy, qui avait dépensé toutes ses forces dans sa lutte contre les chiens sauvages, s'était en outre fort mal trouvé de l'averse qu'il avait reçue après sa longue course. Il faisait peine à voir; ses jambes flageolaient sous lui. Ému de pitié, son maître débarrassa son cheval du poids de sa propre personne et le conduisit par la bride.

« Veux-tu monter à ma place? et c'est moi qui mènerai Hildy, dit Hendrik à son frère.

— Non, je te remercie, répondit Piet; maintenant que me voici un peu restauré, je fournirais une marche plus longue que d'ici au camp. »

C'était là un point d'amour-propre chez le jeune chasseur; puisque son père l'avait traité pour la première fois en homme capable de se tirer d'affaire, il voulait bénéficier de cette bonne opinion en la méritant tout à fait par le refus d'une aide qui cependant ne lui aurait pas été inutile; mais, toujours par le même motif, Piet n'avait parlé des blessures causées par les épines de l'acacia que comme d'égratignures peu douloureuses; aussi son frère Hendrik n'insista pas dans l'offre de son cheval.

Le trio d'amis ayant à régler son allure sur celle d'un piéton peu solide, on n'avançait guère. Ce retard les exaspérait tous les trois.

« Quand arriverons-nous de ce train? murmurait Piet avec mélancolie.

— J'ai bien envie, dit Hendrik, de pousser une pointe en avant par un temps de galop pour rassurer notre monde.

— Oui, oui, » lui répondit Piet.

Là il sacrifiait la joie qu'il aurait eue à voir se dissiper à son approche l'inquiétude qui obscurcissait tant de physionomies amies; mais il préférait ne pas jouir de ce spectacle et savoir ces êtres chers rassurés une heure plus tôt.

Mais Ludwig arrêta Hendrik en saisissant la bride de sa monture au moment où celui-ci allait la lancer en avant.

« Arrête-toi, dit-il à son ami; je crois plus prudent que tu ne nous quittes pas. Nous ne sommes pas trop de trois ici pour faire face au danger qui nous menace.

— Un danger, et lequel? demandèrent Piet et Hendrik également surpris.

— Regardez! reprit Ludwig en leur montrant une agglomération d'animaux carnassiers qui grouillaient autour des cadavres des buffles tués la veille.

— Cette engeance! s'écria Hendrik avec le mépris d'un chasseur pour ce qu'en terme de vénerie l'on nomme des bêtes puantes. Tu es bien timide ce matin, Ludwig. Les hyènes et les chacals ne sont pas dangereux. Brûlons-

leur la politesse, ne daignons pas les regarder. Ce ne sont pas eux qui nous attaqueront, les lâches!

— Appelles-tu ceci un chacal ou une hyène? » riposta Ludwig en désignant une bête fauve qui se détachait du groupe et s'avançait vers eux en grondant tout bas.

C'était un lion d'une taille démesurée. Jamais les émigrants n'en avaient rencontré un aussi fort. Arrivé trop tard au lieu du festin, le roi des animaux ne trouvait plus que des reliefs, des os déjà rongés, bref une pâture insuffisante pour son appétit. Les voyageurs arrivaient juste à point pour compenser sa déception. Il agitait frénétiquement sa crinière et sa queue drèssées en l'air, et, à demi accroupi, il rugissait en se léchant les babines. Ces allures, bien connues des chasseurs de lions, indiquaient aux jeunes Boërs que le lion avait jeté son dévolu sur leurs personnes.

Les lions ne sont dangereux pour les cavaliers que dans les fourrés ou les *jungles* qui entravent les mouvements des chevaux. Si les trois amis avaient eu leurs montures en bon état, il leur aurait suffi, pour dérouter le lion, de faire un long circuit; mais, dans les circonstances où ils se trouvaient, les chances n'étaient pas pour eux. Deux chevaux seulement étaient capables de fournir une longue course. Le troisième devait succomber et exposer ainsi la vie de son maître.

Il ne restait par conséquent d'autre ressource que celle d'affronter ce terrible adversaire, et de le mettre promptement hors de combat.

Piet se remit en selle, plutôt par habitude que par suite d'un raisonnement, car Hildy ne pouvait pas lui être d'un grand secours, et les trois amis restèrent immobiles sur une même ligne, l'arme à l'épaule, les yeux fixés sur le lion.

De hautes herbes leur avaient caché ce terrible voisinage. Peu d'instants après, le lion était si proche qu'en une douzaine de sauts félins, il aurait pu bondir sur eux.

« Faut-il tirer ensemble ou successivement? demanda Ludwig.

— Ensemble, répondit Piet.

— Non pas... l'un après l'autre, » s'empressa de dire Hendrik.

L'ennemi trancha la question en prenant son élan. Les trois chasseurs pressèrent presque en même temps la détente de leurs roërs. Hendrik et Ludwig manquèrent leur coup : chose toute naturelle, leurs chevaux effarés ne tenant pas en place. C'est à peine s'ils purent viser, et leurs balles allèrent se perdre dans les hautes herbes.

Que seraient-ils devenus si le cheval de Piet se fût livré à cette surexcitation nerveuse? Contre toute attente, ce fut cette bête surmenée, à demi morte, qui leur sauva la vie. Hildy était dans un tel état de prostration qu'il n'avait pas même l'énergie nécessaire à un essai de fuite. La terreur le paralysait; il ne fit pas un mouvement, ce qui permit à son maître de viser le lion à la tête avec un sang-froid admirable.

Piet obtint un succès digne des plus fameux chasseurs de bêtes fauves. Le lion tomba foudroyé, le crâne traversé par une balle; sa cervelle jaillissait autour de lui avec des flots de sang. Sa mort fut donc instantanée. Désormais inoffensive, cette énorme bête roula sur le gazon comme un simple lapin de garennne.

Pour tous les habitants de l'Afrique méridionale, indigènes, colons, Vee-Boërs et autres, il n'est pas de plus haut fait d'armes pour un chasseur que de tuer un lion. C'est un événement qui fait époque dans sa vie.

Aussi comment décrire l'orgueilleux bonheur de Piet? Avoir abattu un lion de cette taille, était un exploit qui le rendait digne d'espérer à la main de Katrinka.

Ses compagnons lui adressèrent des compliments... est-ce qu'on n'en doit pas à tous les vainqueurs? et ils aimaient si sincèrement Piet que leurs félicitations ne furent entachées d'aucune jalousie.

La modestie sied aux victorieux, et Piet fit preuve de cette qualité en répondant à son frère et à son ami :

« Vous devriez quelques-uns de ces éloges à mon pauvre Hildy; c'est son attitude de momie qui m'a permis de viser juste. Quoi qu'il en soit, je souhaite que vous ayez la même bonne chance que moi la première fois que vous vous trouverez nez à mufle en face d'un lion.

— J'en accepte l'augure, répondit Ludwig; mais tu ne peux vouloir abandonner ta prise. Il s'agit de dépouiller Sa Majesté léonine, et cela va nous retarder encore.

— Pars en avant, Ludwig, lui dit Hendrik. Maintenant que la route est libre, il est bon d'aller rassurer nos gens; je suffirai avec Piet à la besogne qu'il nous a taillée.

— A bientôt donc, dit Ludwig, je pars en messager de glorieuses nouvelles. Ah! quelle réception l'on va te faire, mon ami Piet! »

Il piqua des deux, laissant Piet et Hendrik occupés à dépouiller le lion. Ils avaient tellement l'habitude de ces sortes d'opérations qu'en peu de temps la peau fut enlevée et jetée en travers du cheval d'Hendrik.

A la lenteur des mouvements de son frère, Hendrik s'était aperçu que les forces de Piet trahissaient son courage, et, cette fois, Piet dut monter sur le cheval valide, tandis que son frère menait Hildy par la bride.

Moins d'une heure après, les voyageurs étaient assez rapprochés du camp pour distinguer les mouvements des émigrants.

« Qu'est-ce que cela? que peut-il être survenu de fâcheux pendant notre absence? » s'écria Hendrik.

Un émoi incompréhensible régnait sous le mowana. Chacun courait çà et là comme sous le coup d'un effarement subit. Hommes et animaux semblaient atteints de folie furieuse.

En proie à une inquiétude bien naturelle, les deux jeunes gens hâtèrent leur allure, tout en observant l'étrange tableau vers lequel ils s'avançaient.

Ils entendaient des cris d'alarme; ils voyaient les serviteurs poursuivant les bestiaux pour les rassembler. Chose plus extraordinaire, les chariots étaient tirés hors de l'enceinte du camp. On attelait les bœufs, tandis que les Hottentots sellaient tous les chevaux. Les Vee-Boërs abandonnaient donc le campement qu'ils ne devaient pas quitter d'une ou deux semaines.

« Qu'y a-t-il donc? dit Piet. Est-ce que les Tébélés nous attaqueraient pour nous rançonner, malgré la promesse de libre passage sur ses terres que leur chef a faite à notre père?

— Ce ne peut être cela, répondit Hendrik. Je vois bien que la fatigue se fait sentir même à ton cerveau, mon cher Piet; autrement, tu comprendrais qu'il nous serait plus aisé de nous défendre contre les sauvages dans un camp qu'en marche.

— C'est juste, murmura Piet; mais que peut-il bien y avoir? »

Ludwig, qui revenait vers eux à bride abattue, leur expliqua ce mystère.

« Ah! mes pauvres amis, s'écria-t-il avec un visage consterné, quel triste retour à la place de la fête qu'on préparait à Piet!

— A qui donc est-il arrivé malheur? demanda Hendrik.

— A tous, les tsétsés sont au camp! »

CHAPITRE XII

UNE INVASION DE TSÉTSÉS

Le mot *tsétsé* n'est plus inconnu en Europe depuis que Livingstone et Stanley ont fait mention dans leurs ouvrages de ce fléau de l'Afrique méridionale.

Le tsétsé est un insecte à peine plus gros qu'une mouche ordinaire, mais dont la piqûre est mortelle pour les bestiaux et les animaux domestiques. Parmi ceux-ci, les ânes et les mulets sont les seuls qui résistent à son venin. Les animaux sauvages habitant les districts infestés par cet insecte jouissent du même privilège, et ne sont que tracassés, mais non rendus malades par la piqûre du tsétsé. Les naturalistes, qui donnent à cet insecte le nom scientifique de *Glossinia morsitans*, n'ont pu encore expliquer cette bizarre innocuité du dard du tsétsé sur ces espèces particulières, tandis qu'il est mortel pour les chiens, les chevaux et moutons et en général tout le bétail domestique.

Par bonheur, l'homme échappe aux attaques de ce tsétsé, aussi redoutable que le serpent à sonnettes et le cobra capel des Indes.

Au nom de tsétsé que leur disait Ludwig,



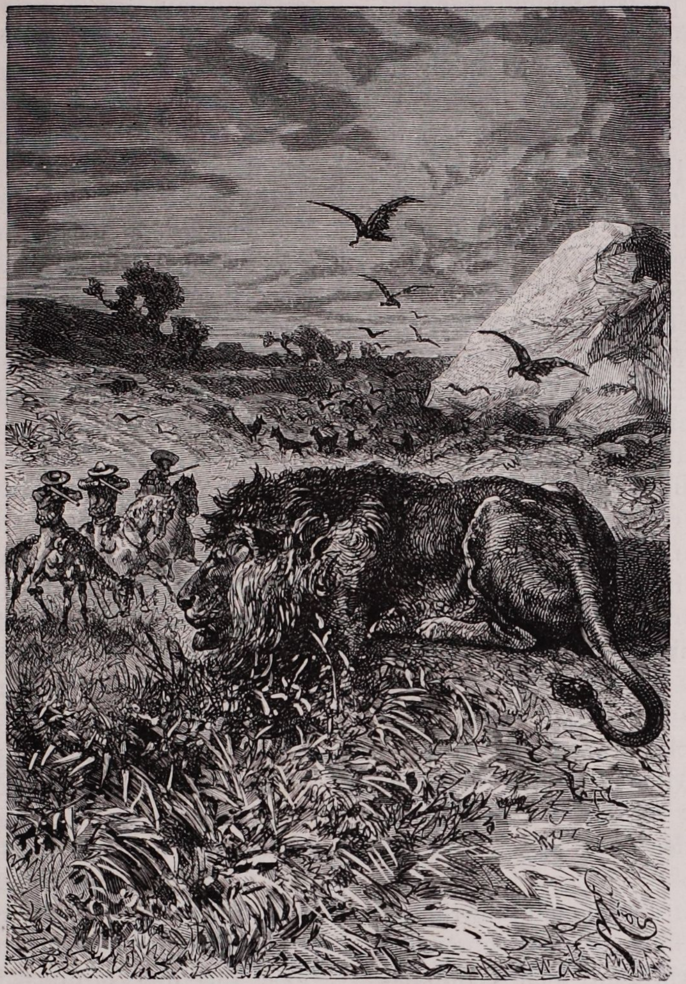
Piet avait reconnu son frère et Ludwig. (Page 36.)

Piet et Hendrik s'expliquèrent le départ précipité des Vee-Boërs. Le lieu du campement avait dû être subitement envahi par les mouches empoisonneuses, et la fuite était le seul moyen de salut contre cet ennemi ailé.

Ludwig n'eut donc pas besoin de donner à ses amis d'autres explications.

Voici d'ailleurs ce qui s'était passé. Il n'y avait pas une heure qu'on connaissait au camp cette invasion des tsétsés. Avant de s'installer quelques jours auparavant sous le mowana, les Vee-Boërs avaient inspecté les bois et les buissons environnants sans y faire de découverte suspecte. Ils ne se seraient pas arrêtés cinq minutes sous le mowana si un seul de ces insectes y avait été signalé.

Le fléau était tombé dans le camp comme un coup de foudre. Jusque-là, à l'exception de la famille Van Dorn inquiétée par l'absence de Piet, chacun s'était livré à la joie à cause du surcroît d'approvisionnement qu'avait apporté à la colonie le massacre des buffles. On avait vite oublié l'alarme de la veille, en raison des bénéfices qu'on en avait retirés. — Ce surcroît de viande arrivait juste à point pour remplacer les moutons perdus. En voyage, nourrir tant de bouches n'est pas chose facile. On comptait bien sur l'adresse des chasseurs ; mais le gibier s'était rarement montré à portée pendant la traversée du Karrou, et le stock de provisions avait diminué en conséquence. L'hécatombe de buffles regarnissait le garde-manger.



Les trois chasseurs pressèrent la détente de leurs roërs. (Page 38.)

Tous les émigrants s'étaient mis à l'œuvre, sous la direction des trois personnages les plus importants de la colonie errante. On avait dépouillé, dépecé les bêtes mortes et transporté au camp d'énormes quantités de viande. Les meilleurs morceaux, découpés en minces lanières, furent suspendus aux arbres pour se convertir en *butlong*.

Le butlong de l'Afrique méridionale est de la viande préparée comme le *tasajo* mexicain et le *charqui* de l'Amérique du Sud. Quel que soit le nom qu'on lui donne, cette préparation rend de grands services dans des pays où le sel est un objet de luxe assez rare, parfois introuvable.

Les longues guirlandes de butlong, assez semblables à des rangées de saucisses, séchaient au soleil, sous les rayons duquel elles prenaient peu à peu une teinte de vieil acajou.

Grâce à cette surabondance de victuailles, le souper de la veille avait été un véritable festin. Le fourneau formé par la hutte des termites avait servi à faire griller de nombreux biftecks et à fricasser les langues qui sont la partie du buffle la plus délicate et la plus appréciée des gourmets.

Le déjeuner du lendemain fut aussi plantureux, mais personne n'y fit honneur. Piet Van Dorn était le favori de toute la caravane et son absence prolongée faisait craindre qu'il ne lui fût arrivé malheur. Bien d'autres que la sœur

de Ludwig avaient les yeux rouges, de sorte que le chagrin de Katrinka ne fit pas événement. Les heures se passant toujours sans ramener l'absent, l'inquiétude augmentait et elle était à son comble lorsque le retour de Ludwig vint y mettre un terme.

Au premier moment, en le voyant revenir seul, on crut qu'il apportait de mauvaises nouvelles. Le baas pâlit malgré sa force de caractère; Mme Van Dorn ne put que bégayer, tandis qu'elle voulait demander à Ludwig où il avait laissé Hendrik et Piet. Katrinka crut tout perdu, et elle se jeta dans les bras de Rychie. Les jeunes filles confondirent leurs larmes.

Mais tout s'expliqua. Bientôt Ludwig fut entouré d'un groupe serré d'émigrants qui écoutaient son récit avec un intérêt passionné. Ludwig ne donnait jamais assez de détails à leur gré, et on lui faisait recommencer dix fois sa narration, tant les amis de Piet étaient fiers de ses exploits. On félicitait le baas; on complimentait Mme Van Dorn. Elle qui avait eu la force de cacher ses larmes de douleur, ne pouvait plus retenir ses larmes de joie; elle les laissait couler pendant que Ludwig se complaisait dans son récit, en orateur maître de son auditoire, et glorifiait le courage de Piet, au grand émoi de sa sœur Katrinka dont le cœur se serrait à l'idée des dangers qu'avait courus le fils du baas.

Tout à coup un bourdonnement interrompit le narrateur. Ce *tzip* du tsétsé était comme un sifflement aigu, intermittent. Bien reconnaissable à sa couleur brune et à son abdomen rayé de jaune, l'insecte voltigeait autour du cheval de Ludwig. Ses longues ailes étaient en mouvement; il semblait chercher la place où il allait darder son aiguillon.

Supposant que Ludwig l'avait ramené de son expédition et que l'insecte était le seul de son espèce qui fût aux environs, tout le monde s'employa à la poursuite du tsétsé. Chapeaux et mouchoirs en main, on s'efforçait de le saisir. Entreprise malaisée en plein midi. La chaleur excite le tsétsé et le rend insaisissable.

L'insecte voletait à droite, à gauche; il semblait posséder le don d'ubiquité. Il bourdonnait comme pour narguer les efforts acharnés à sa perte. Tous les bras le menaçaient; aucun ne pouvait le prendre.

Il pénétra dans l'enclos où paissaient les bestiaux, et, à la consternation indicible de ceux qui le poursuivaient, ils aperçurent non pas un tsétsé unique, mais dix, mais cent, mais mille insectes peut-être qui s'attaquaient au troupeau.

« Les tsétsés! s'écrièrent les malheureux Boërs. Nous sommes perdus. »

Ce cri se répéta de proche en proche, et il s'ensuivit la scène de confusion qui avait intrigué Piet et son frère.

Il fut bientôt tristement certain que les mouches s'étaient attaquées non seulement aux vaches laitières et à leurs veaux, mais encore aux bœufs des attelages. Les chiens mêmes étaient harcelés par les tsétsés. Les pauvres bêtes tâchaient en vain de saisir avec leurs dents les insectes qui les dévoraient. Ils se mordaient le corps, se roulaient à terre et hurlaient de rage, sans réussir à s'en débarrasser. Ils ne happaient que l'air avec leurs gueules béantes, armées de crocs pointus.

« Hâtez-vous! cria Jan Van Dorn aux serviteurs empressés à préparer le départ. Il faut fuir le plus tôt possible. Hâtez-vous! »

Dans l'espoir de sauver le plus d'individus possible du troupeau, on rassembla le bétail en chassant à coups de mouchoir les insectes acharnés après cette proie.

Au milieu de cette bataille contre un ennemi insaisissable, l'arrivée de Piet ne fut pas célébrée triomphalement. Mais Mme Van Dorn serra son fils sur son cœur avec tendresse; Rychie et Annie embrassèrent plus de dix fois leur frère bien-aimé. Piet reçu de Katrinka un regard affectueux et une poignée de main qui en disaient long, et le baas, ainsi que Hans Blom et Klaas Rynwald, lui exprima en peu de mots son bonheur de le revoir sain et sauf.

Ce fut tout. La circonstance actuelle exigeait le concours de toute la colonie, et l'on n'avait pas de temps à perdre en compliments. Piet et Hendrik allèrent proposer leur aide aux travailleurs.

Les objets de ménage furent lestement réintégrés dans les chariots, et la caravane se trouva bientôt prête à partir. Mais pour aller où?

Les principaux chefs tinrent un conseil sommaire. On n'avait guère le temps d'étudier, de discuter les diverses propositions. Les avis furent partagés. Les uns opinaient pour que l'on continuât dans la même direction; mais il fallait pour cela remonter le courant de la rivière, et ses rives ombragées pouvaient servir de gîte à d'autres insectes qui achèveraient les ravages déjà commencés. A quoi

bon fuir le mowana si l'on ne s'éloignait pas des ennemis qu'on avait trouvés sous son abri!

Le baas Jan Van Dorn pensait que les mouches venimeuses avaient été apportées par le troupeau de buffles, et c'était par la piqûre irritante de ces insectes qu'il expliquait la course précipitée de cette bande d'animaux sauvages. Agacée par les dards des tsétsés, cette horde de buffles pouvait bien avoir fui pour échapper à ce supplice. De là leur attitude assez inexplicable de bêtes en fuite, lorsqu'on n'avait vu derrière eux aucun poursuivant.

Cette opinion avait pour elle la vraisemblance; mais Klaas Rynwald et Hans Blom ne l'adoptèrent pas; ils prétendirent que le seul moyen d'échapper au désastre était de quitter le bord de l'eau et de s'enfoncer dans l'intérieur des terres. On s'écarterait de la direction normale, mais peu importait. La question capitale était d'éviter le fléau. Que deviendrait-on si tout le bétail périssait!...

Le guide Smutz trancha le nœud gordien de ce différend. Ayant grimpé avec l'agilité d'un écureuil sur la plus haute branche du mowana, il aperçut au loin une chaîne de montagnes qui courait à peu près parallèlement à la rivière. Du haut de l'arbre, il cria sa découverte aux chefs, et, après être descendu de son observatoire, il conclut ainsi :

« C'est absolument ce qu'il nous faut. Là-bas il n'y a pas d'arbres et par conséquent pas de tsétsés. Et nous ne risquons pas de nous égarer, puisque nous restons dans la même direction. Nous n'allongeons notre voyage que d'une ou deux journées de marche tout au plus.

— A quelle distance approximative sommes-nous de cette chaîne de montagnes? demanda le baas.

— Environ à vingt kilomètres, répondit Smutz.

— En route! cria Jan Van Dorn avec son ton de grave autorité, mais ce ne fut pas sans consulter du regard ses deux associés qui lui répondirent par un signe d'assentiment.

— Dieu veuille, ajouta seulement Hans Blom, que nous échappions enfin à la malchance qui semble s'acharner contre nous. »

Smutz alla prendre sa place habituelle en tête de la caravane. Les chariots s'ébranlèrent lourdement, et le périmètre d'ombrage du mowana, si plein de vie et d'activité quelques heures auparavant, retomba dans sa solitude et son silence d'autrefois.

La chaîne de montagnes se trouvant sur l'autre rive, il fallait nécessairement passer l'eau. Les voyageurs ne s'attendaient à aucune difficulté pour cette opération. Ils connaissaient non loin du camp une sorte de gué naturel. Mais c'était compter sans la pluie de la veille. Le déluge qui avait failli submerger Piet dans la prairie avait gonflé le cours d'eau au point de noyer le gué, et certaines places ressemblaient plutôt à des lacs qu'à une rivière. A la rigueur, les hommes auraient pu passer, et les bestiaux aussi, à cause de leurs instincts nageurs, mais il ne fallait pas songer à transborder les chariots.

Les Vee-Boërs durent se résigner à attendre la retraite des eaux. Pendant qu'ils maugréaient de ce retard, Smutz cherchait à calmer leur impatience en leur répétant :

« Ce ne sera pas long. »

En effet, on constatait déjà un mouvement rétrograde des eaux, et, comme en Afrique, les débordements des fleuves ne durent parfois que quelques heures, il n'y avait rien d'impossible à ce qu'il en fût de même cette fois.

Les voyageurs voyaient le niveau de l'eau courante baisser très sensiblement; on eût dit qu'elle s'enfonçait dans des réservoirs souterrains. C'était avec un vrai soulagement qu'ils suivaient les progrès de cette diminution.

Dans l'espoir que l'attente ne serait pas longue, on ne détela pas les chariots. Les cavaliers seuls mirent pied à terre afin de tout préparer pour le passage.

La rivière revint à son niveau normal dans un espace de temps incroyablement court.

Avec un vacarme étourdissant, un chœur de cris et de claquements de *jamboks*, on força les bœufs des attelages à entrer dans le gué. Le tapage augmenta encore pendant la traversée et ne cessa que lorsque les trois wagons furent hissés tout ruisselants sur la rive opposée. Ce ne fut pas sans peine d'ailleurs qu'on vint à bout de cette manœuvre. Le passage des bestiaux n'était pas non plus une besogne aisée. Enfin, on vint à bout de tout.

Un incident comique vint égayer les Vee-Boërs au milieu de leurs tracas. Andriès Blom, fort jaloux des succès remportés par son rival, voulut rabaisser aux yeux de Katrinka les mérites de Piet Van Dorn. Il n'eut garde de décrier ses prouesses cynégétiques, car les faits parlaient d'eux-mêmes, et Katrinka n'était pas médiocrement fière de la superbe

peau de lion dont Piet lui avait fait hommage. Mais Andriès insinua qu'il ne croyait pas un mot de cette histoire de terrier d'hyène et que pour lui sa conviction était faite : Piet avait tout bonnement exécuté par-dessus la tête de son cheval une cabriole dont lui, Andriès, regrettait de n'avoir pas été témoin.

« Du reste, ajouta-t-il, voici Karl de Moor qui nous a suivis pendant notre poursuite des buffles et qui partage mon avis. N'est-il pas vrai?

— Mais ce que vous assurez me paraît vraisemblable, répondit Karl de Moor avec son sourire narquois.

— Libre à vous de ne pas croire au récit de Piet! leur répliqua la jeune fille d'un air qui attestait sa parfaite confiance dans la véracité du jeune chasseur.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, mademoiselle Katrinka, insista Karl de Moor, en disant ce que je crois être l'exacte vérité. »

Il appuya sur les deux derniers mots avec une affectation méchante.

« Dame! ajouta Andriès Blom, l'équitation n'est pas encore le fort de Piet. Chacun sait cela. »

Cette flèche du Parthe atteignit la jeune fille plus qu'elle ne voulait le laisser paraître. Elle eût désiré que chacun appréciât le mérite de Piet comme elle l'estimait elle-même. Si Andriès Blom s'imaginait réussir auprès de Katrinka en dénigrant son rival, il se trompait du tout au tout. Pour un peu, la jeune fille l'eût pris en grippe.

Quant à Karl de Moor, à tort ou à raison, il était profondément antipathique à Katrinka. Elle le croyait mal disposé envers le baas et tous les siens, et sa conduite à l'occasion de Piet augmenta encore la répulsion de la jeune fille pour cet homme au regard dur et froid comme l'acier. Restée seule avec sa mère, elle ne put s'empêcher de lui dire :

« Croyez-vous que Karl de Moor soit un homme bien sûr? Je lui trouve toujours un air de malveillance lorsqu'il parle du baas ou de sa famille.

— Je n'ai rien remarqué de semblable, mon enfant, répondit avec douceur Mme Rynwald. Quelle cause de rancune pourrait-il avoir contre le baas qui le traite avec égards et bonté?

— Ludwig m'a assuré, reprit Katrinka, que, si Piet Van Dorn a couru les dangers auxquels il a si heureusement échappé, c'était la faute de Karl de Moor, qui pouvait tuer le buffle blessé et qui ne l'a pas fait. Mère, vous connaissez Ludwig; vous savez qu'il n'affirmerait pas une chose dont il ne serait pas certain.

— Oui, répondit l'excellente Mme Rynwald, mais je sais aussi que les jeunes gens sont sujets à porter des jugements précipités qui tiennent plus de la prévention que de la justice. Je ne suspecte jamais la loyauté de mon fils, mais je contrôle souvent ses opinions, adoptées à la légère. Ceci peut s'appliquer aussi à toi, ma chère enfant. Prends garde d'être injuste envers un homme brave qui a su inspirer de l'estime à ton père, à Hans Blom et au baas. »

Katrinka garda le silence après cette douce admonestation maternelle; mais elle confondit dès ce moment dans une même aversion Karl de Moor et Andriès, qui avait invoqué contre Piet le témoignage de cet homme, dont la jeune fille suspectait le caractère.

Andriès ne se doutait pas du déplorable effet de ses manœuvres. Pendant la traversée du gué, il s'empressa autour du chariot de la famille Rynwald. Il offrit avec affectation ses services à Katrinka, parla, cria, gesticula, en un mot joua le rôle de la mouche du coche.

Mal disposée à son égard, Katrinka témoignait le mépris que lui inspiraient les perfides insinuations d'Andriès par une froideur glaciale dont le jeune homme fut piqué au vif. Il s'en vengea sur son cheval; mais celui-ci, cravaché et éperonné sans motif, se fâcha de son côté. Il se cabra, perdit pied sur les pierres glissantes du gué et envoya son cavalier faire un plongeon dans la rivière.

Un éclat de rire général salua cette chute burlesque. Tandis que maître et cheval se débattaient, s'ébrouaient chacun de son côté, Andriès reconnut distinctement le rire argentin de Katrinka, et il entendit sa voix bien connue qui disait cruellement :

« Andriès avait raison tout à l'heure. Ces sortes de cabrioles sont très drôles... pour les spectateurs du moins, j'en réponds. »

La mortification, la colère d'Andriès, ne peuvent se décrire; il n'eut pas la consolation d'apprendre que la bonne petite sœur de Katrinka, la blonde Meistjé, prenait son parti.

« Tu es bien sévère pour ce pauvre garçon, dit-elle à la railleuse. Personne ne peut répondre des suites d'un accident.

— Je n'aurais pas même souri s'il n'avait été injuste envers Piet, répondit la sœur aînée.

— C'est très vilain d'être jaloux, reprit Meistjé en poussant un demi-soupir; mais s'il ne tenait pas tant à plaire à une personne de ma connaissance...

— Qui ne lui en sait pas le moindre gré, interrompit Katrinka.

— Il serait moins injuste, continua Meistjé. La jalousie conseille toujours de travers; mais, ce défaut à part, Andriès est un brave jeune homme, plein de qualités.

— Puisque tu ne lui trouves qu'un seul défaut, petite sœur, tu devrais bien te charger de l'en corriger, » dit Katrinka en souriant.

Meistjé rougit et ne trouva rien à répondre...

La gaieté involontaire causée par la chute d'Andriès ne fut pas de longue durée. Tous les esprits étaient péniblement occupés des ravages qu'avaient pu causer les tsétsés parmi les animaux de la caravane.

« N'existe-t-il vraiment aucun antidote contre la piqûre de ces monstres? demanda Hans Blom à son ami Rynwald.

— Aucun, répondit celui-ci.

— Et croyez-vous qu'il y ait beaucoup d'animaux atteints?

— Cela, nous ne le saurons que plus tard. Il faut un certain temps pour que le poison produise son effet.

— Quelle calamité! » murmura Blom auquel l'ami Rynwald fit écho.

Quand la dernière tête de bétail eut passé sur la rive septentrionale du cours d'eau, une nouvelle éclata comme une bombe au milieu de la caravane :

« *Olifants! Olifants!* » criait un Cafre.

Des éléphants! ce cri n'avait rien d'alarmant pour des chasseurs. Au contraire, que d'ivoire et par conséquent que de profit promettait une chasse à l'éléphant!

Cependant, lorsque le Cafre, courant à perdre haleine, put expliquer ce qui avait causé son émoi, les projets cynégétiques firent place à un sentiment de terreur générale.

Une troupe d'une centaine d'éléphants s'avançait vers le gué.

C'était probablement celle dont les Vee-Boërs avaient fait, l'autre semaine, la rencontre nocturne.

Selon leur habitude, les pachydermes arrivaient en file indienne : leur course les amenait au gué en droite ligne; leur intention devait être de traverser la rivière.

Ce fut à cette occasion que le baas déploya toute son intelligence et sa rare énergie.

« Laissez-leur la voie libre, » ordonna-t-il à ses hommes. Aussitôt les chariots furent conduits à l'écart. Les pasteurs emmenèrent le bétail à la suite, et la berge se trouva libre. Sans cette précaution, les éléphants, ne pouvant aborder ailleurs, eussent tout écrasé.

Tout désappointé par ces mesures pacifiques, Piet s'approcha du baas et lui dit :

« Oh! mon père, quel dommage de laisser échapper cette belle occasion de faire parler la poudre.

— Qui t'a certifié que nous ne montrerions pas aux éléphants la couleur de nos balles? répondit Jan Van Dorn avec un fin sourire... place-toi ici à l'affût avec Hendrik; Klaas Rynwald et son fils se tiendront derrière cet arbre; Andriès et son père, derrière cet autre; Karl de Moor où il voudra, je n'ai pas besoin de lui désigner son poste. Quant aux autres, je vais aussi les placer, et je recommande à tous ceux que je mets en embuscade de ne pas tirer avant mon signal. »

Ces dispositions prises, les Vee-Boërs attendirent de pied ferme l'arrivée des éléphants. La bande s'approchait au pas; mais des enjambées d'éléphants équivalent au trot de la plupart des quadrupèdes.

Jan Van Dorn ne se trompait pas. Les pachydermes ne cherchaient pas simplement un abreuvoir; leur intention était de passer le gué. Avec leur sagacité ordinaire, ils connaissaient tous les lacs, toutes les sources, tous les points guéables dans les rivières de la région qu'ils habitaient.

L'eau jaillit au loin quand l'éléphant conducteur de la bande posa son énorme pied dans la rivière. C'était un grand vieux mâle aux longues défenses, aux oreilles presque aussi larges qu'une capote de voiture. Sa trompe flexible se balançait pour la dernière fois de sa vie.

« Feu! » commanda le baas.

Le premier éléphant, criblé de balles, s'écroula comme un quartier de roc tombant du haut d'une montagne dans un torrent; cinq de ses compagnons furent mortellement blessés à ses côtés. Les autres, épouvantés, s'enfuirent à la débandade à travers les arbres dont on entendait craquer les branches sur leur passage.

« Victoire! s'écria le baas après qu'on eut achevé les blessés. Si nous avons le malheur

de perdre une partie de nos bêtes, nous aurons au moins de quoi en acheter d'autres. »

Lorsque les chariots reprirent leur marche, leur chargement ordinaire s'était accru de plusieurs centaines de livres d'ivoire de la plus belle qualité, ce dont tous les émigrants étaient satisfaits.

Seul, Karl de Moor ne prenait nulle part à la joie générale; mais on était trop habitué à sa taciturnité pour s'en étonner. La tête baissée, les sourcils froncés, il pensait :

« Ils ont de l'ivoire, soit. Mais je voudrais bien savoir comment ils le transporteront quand tous leurs bœufs seront morts... Encore un peu de temps et tu seras vengé, mon cher fils, mon pauvre Laurens! »

CHAPITRE XIII

L'ŒUVRE DES TSÉTSÉS

Quarante-huit heures se sont écoulées depuis que la caravane a quitté le camp du mowana. Nous la retrouvons arrêtée, mais tout est différent : l'emplacement de la halte, le paysage environnant et jusqu'aux physionomies des émigrants, ouvertes et joyeuses jadis, maintenant assombries.

Les grands wagons rangés en carré tronqué rappellent seuls l'ancien camp. On ne voit plus auprès le troupeau de bétail paissant avec les chevaux sous la surveillance des chiens. Le bruit, le mouvement animé ont fait place au silence, à la langueur morbide de la consternation.

Les émigrants n'échangent même plus leurs tristes pressentiments. D'un œil morne, ils contemplent le sol, jonché de cadavres.

L'œuvre de destruction des mouches empoisonneuses est accomplie. La mort est souveraine maîtresse en ce lieu. Tous les quadrupèdes de la caravane, tous ces humbles serviteurs de la colonie sont là, froids et raides, les pattes étendues, dans la suprême convulsion de leur douloureuse agonie!...

Les infortunés Boërs s'étaient efforcés d'espérer jusqu'à la dernière minute; mais les symptômes d'empoisonnement se manifestèrent successivement chez la plupart des animaux. On les voyait, le poil hérissé, grelotter comme en plein hiver sous une température tropicale. Ils refusaient la nourriture; leurs yeux se troublaient; leurs mâchoires enflées se couvraient d'ulcères; ils tombaient dans un état d'amaigrissement effrayant et finissaient parfois dans des accès assez semblables à ceux des hydrophobes. On avait dû se résoudre à tuer ceux qui devenaient dangereux.

D'autres périssaient d'une façon encore plus extraordinaire. C'étaient en apparence les plus valides, et ceux qu'on ne supposait pas atteints par le dard des tsétsés. On les laissait le soir paisiblement endormis, au matin suivant, on les retrouvait morts.

Un bon tiers périt de la sorte, et pourtant ce ne fut pas faute de soins. On avait essayé de tous les remèdes imaginables, car on ne pouvait croire que, d'une si grande quantité d'animaux domestiques, pas un n'eût échappé à l'aiguillon venimeux des tsétsés. Devant l'événement, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Seul entre tous, Hildy, le brave cheval de Piet, ne fut pas atteint. Cette exception heureuse tenait-elle à son absence du camp lors de l'invasion des mouches empoisonneuses, ou bien aux soins que lui avait prodigués son maître? Le second cas était plus probable, car le cheval d'Hendrik, revenu sous le mowana en même temps qu'Hildy, avait succombé comme toutes les autres montures.

Les mouches empoisonneuses avaient-elles

dédaigné un animal fourbu?... Piet, qui était très attaché à son compagnon d'aventures, n'avait quitté Hildy ni jour ni nuit, et, quoique la pauvre bête efflanquée ressemblât plutôt à un fantôme de cheval qu'à un coursier valide, il y avait cent à parier contre un qu'il reviendrait, par le repos et la bonne nourriture, à son état normal.

L'endroit où les Boërs s'étaient réfugiés était en harmonie avec l'état moral des émigrants. C'était un ravin sauvage et aride, encaissé entre de hautes murailles de granit qui se rejoignaient presque à leur extrémité supérieure. Un bloc de pierre s'avançait comme un promontoire au-dessus de leurs têtes. Cette sorte de falaise surmontant l'étroit ravin était couverte d'euphorbes et d'aloès et donnait un peu d'ombre aux voyageurs. Mais, à l'exception de sa verdure sombre et terne, les parois des rochers étaient dénudées. Pas un arbre, pas un brin d'herbe. Tout au plus si l'extrême fond de la vallée, où coulait un mince filet d'eau, présentait quelques traces de fertilité. On y apercevait, au milieu des buissons et s'élançant d'un maigre herbage, de rares *Kameel doorns* aux branches desquels pendaient, semblables à de longues bourses flottantes, les nids des « oiseaux tisserands ».

Non loin de là, le ruisseau formait un étang entouré d'une ceinture de gazon qui eût suffi pour nourrir pendant quelques jours les bestiaux des voyageurs.

C'était en cet endroit que Piet et son cheval s'étaient installés côte à côte. Dès le premier moment, le jeune homme avait résolu d'isoler Hildy. On avait eu beau lui répéter que le mal qui sévissait sur les animaux domestiques n'avait rien de contagieux, on n'avait pas réussi à le faire revenir sur sa détermination, et l'événement semblait justifier l'obstination de Piet.

Le jeune chasseur prenait tellement au sérieux son office de garde-malade auprès de son humble ami à quatre pieds qu'il dormait dans le jour, pendant qu'Hildy essayait de se tenir sur ses jambes et de brouter. Si les deux nuits précédentes avaient été moins sombres, Piet aurait pu distinguer, au cours de sa veillée nocturne, un être humain errant comme un spectre au milieu des bestiaux.

Cette vision aurait pu éclairer les Boërs sur certains décès suspects, inexplicables; mais les émigrants étaient loin de soupçonner chez le moindre membre de leur colonie des intentions malveillantes et des procédés perfides. L'attaque des tsétsés suffisait pour expliquer la perte de tout le bétail. Les chefs eussent considéré comme fou celui qui aurait émis un soupçon de ce genre. Ce désastre était sans profit pour qui que ce fût. Est-ce que tous les membres de la colonie n'en souffraient pas également dans le présent, et n'avaient pas à redouter pour l'avenir les mêmes conséquences funestes de cette perte irréparable?

Les chariots, désormais inutiles, gisaient là comme des navires sans voiles ou des steamers transportés au milieu de terres. Nul moyen de leur imprimer le mouvement.

Qu'allaient devenir les malheureux Vee-Boërs, perdus dans cette solitude, sans moyen de continuer leur route?

Ne trouvant aucune issue pour échapper à l'horreur de leur situation, les émigrants restaient mornes et sombres; ils semblaient attendre que la mort vînt les prendre à leur tour.

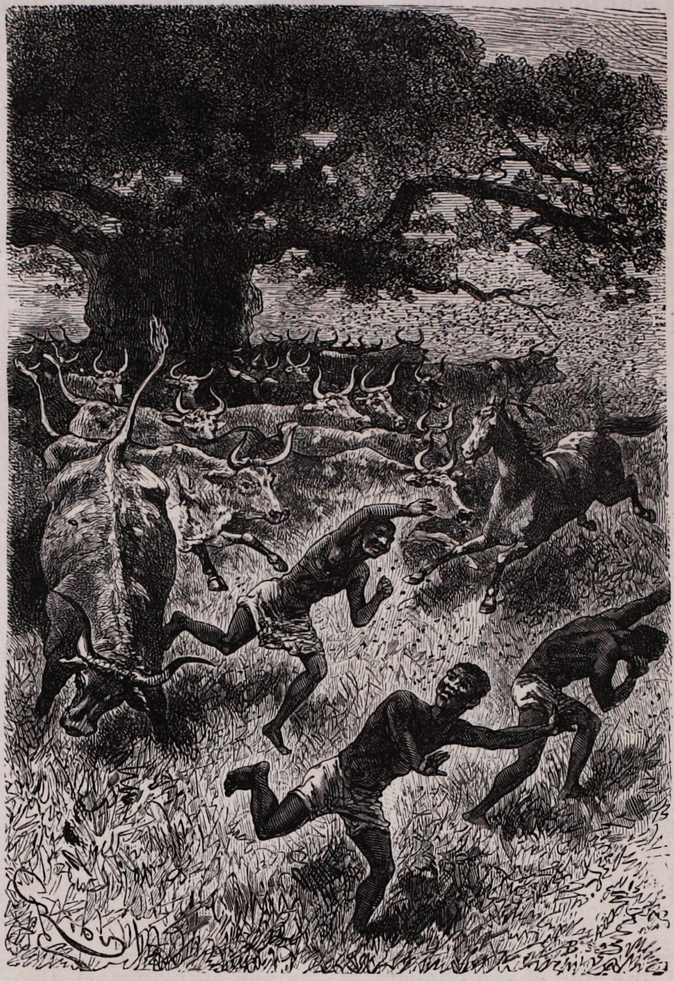
Assis à l'écart sur les blocs de pierre tombés de la falaise et dont l'étroit vallon était parsemé, les trois chefs tenaient un conciliabule secret.

« Quelle calamité! dit Klaas Rynwald le premier. Nos bestiaux, passe encore! nos jeunes gens auraient chassé pour se procurer de la viande, les femmes et les enfants se seraient passés de lait. Mais plus un cheval, plus un seul bœuf, c'est-à-dire pas le moindre moyen de transport. Qu'allons-nous devenir?

— *Nous!* s'écria Hans Blom, s'il n'y avait que nous à tirer d'ici, dussions-nous faire à pied des centaines de kilomètres, ce n'est qu'une question de fatigue et de temps; mais les femmes, mais nos pauvres chers enfants!

— Être si près du but et se trouver dans l'impossibilité de l'atteindre, c'est affreux, reprit Klaas Rynwald; je me demande s'il pourrait maintenant nous arriver quelque chose de pire que ce que nous venons de subir.

— Ne désespérons pas, mes amis, leur dit le vieux Jan Van Dorn, avec ce ton d'affectueuse autorité, dont il usait à l'égard de ses deux compagnons. J'en conviens, nous voici dans une mauvaise passe; mais ce n'est pas en s'abandonnant au découragement qu'on réagit contre une difficulté et qu'on trouve un moyen de salut. Montrons que nous sommes des hommes résolus, de véritables et dignes Vee-Boërs. »



Un émoi incompréhensible régnait sous le mowana. (Page 39.)

Klaas Rynwald et Hans Blom furent stimulés par cette exhortation; ils rougirent même d'avoir montré leur désespérance.

Le baas reprit :

« Cherchons ensemble comment nous pourrions nous tirer d'affaire.

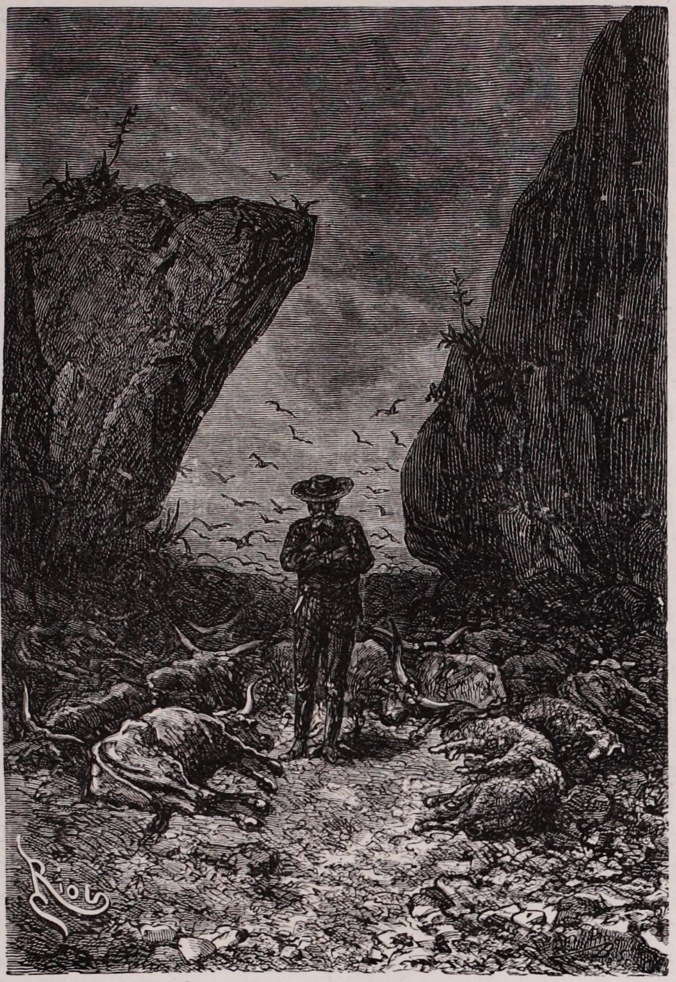
— Ce serait fort simple, dit Hans Blom, si nous n'étions que des hommes ici.

— Que feriez-vous en ce cas? lui demanda le baas.

— Dans notre condition actuelle, ruinés comme nous le sommes par la perte de nos troupeaux, nous n'aurions qu'à rebrousser chemin et à retourner dans notre pays. Là, nous trouverions l'emploi de notre activité, et peut-être se rencontrerait-il, dans nos anciennes connaissances, des gens ayant assez confiance dans notre honnêteté pour nous donner à crédit un petit groupe de bétail, que nous ferions prospérer et qui composerait les éléments de notre nouvelle aisance, une fois que nous aurions acquitté notre dette.

— Et nous subirions la dépendance que nous voulions fuir! s'écria le baas. Nous deviendrions les sujets de l'Angleterre, nous dont les ancêtres ont colonisé le Transwaal et l'ont fait, par leurs peines et leurs combats contre les sauvages et le climat, la patrie libre des Boërs libres. Ah! plutôt mourir ici que d'aller tendre le cou à un injuste servage!

— Et puis, ajouta Klaas Rynwald, en sou-



Un être humain errant comme un spectre au milieu des bestiaux. (Page 47.)

tenant ainsi l'opinion du baas, vous ne songez pas, ami Blom, aux difficultés de la traversée du Karrou. Nous avons déjà eu bien de la peine à le franchir quand notre caravane possédait bœufs et chevaux. Et puis, dans votre hypothèse, vous faites abstraction des femmes et des enfants, qui certes seraient incapables de marcher à pied pendant les longues étapes du Karrou. Autant dire que vous ne nous avez ouvert aucun avis, et j'ajoute que ceci n'est pas un reproche, car je n'entrevois pas moi-même un seul moyen de salut.

— Ah!... vraiment! fit Jan Van Dorn, qui tirait de sa pipe d'énormes bouffées de fumée avec un flegme tout hollandais.

— Si vous avez une idée, baas, tirez-nous de peine bien vite en nous la confiant, lui dit Klaas Rynwald.

— Ah! il n'y a que vous, Jan Van Dorn, pour ne vous laisser abattre par aucune épreuve, » ajouta Hans Blom.

Habitué de la part de ses associés à cette bonhomie pleine de déférence, le baas ne leur fit pas attendre l'explication de ses projets. Il débuta ainsi :

« Comme il nous faut sortir d'ici de toute manière, je m'étonne que ni l'un ni l'autre de vous n'ait calculé que nous avions moins loin à aller au lieu où nous nous rendions qu'à retourner en arrière. Nous sommes maintenant assez rapprochés du pays où nous comp-

tions nous établir pour que les femmes et les enfants puissent le gagner, par de petites journées de marche... Je prévois cette objection : « Que ferions-nous là-bas, ne possédant « plus de troupeaux, n'ayant qu'une provision « de munitions qui s'épuiserait vite? Nous en « serions donc réduits alors à nous nourrir de « racines et de reptiles comme les sauvages « Bosjemens?... Ce n'est pas là une vie de « chrétiens! »

— Non, non, certes, » répondirent les deux Vee-Boërs.

Jan Van Dorn continua :

« Ces jours derniers, nous étions mal disposés envers Karl de Moor, à cause de sa conduite peu bienveillante envers Piet lors de la chasse aux buffles. Nous avions tort; c'est pour ménager l'amour-propre de mon fils, pour lui laisser la gloire d'avoir à lui seul abattu le taureau que Karl de Moor n'a pas achevé l'animal. Ce n'est pas sa faute si une série d'incidents a égaré ensuite Piet... Karl de Moor est un brave homme, de caractère un peu morose, il est vrai; mais au fond il nous est très dévoué. Il est venu me trouver tout à l'heure, et voici ce qu'il m'a proposé : Les chariots sans attelage ne peuvent plus nous servir à rien; nous les laisserons ici, et nous retournerons camper sous le mowana de la rivière, au même emplacement que nous avons quitté avant-hier. Nous possédons, Dieu merci! un grand stock de provisions de bouche et de munitions. Nous attendrons par conséquent avec patience les secours que Karl de Moor s'est spontanément offert à aller chercher... Ce plan me paraît raisonnable.

— Zoutpansberg est à plus de cent lieues d'ici, murmura tristement Hans Blom.

— Aussi n'est-ce pas à Zoutpansberg qu'ira Karl de Moor, mais auprès du chef des Tébélés. J'ai autrefois rendu service à Mosélékatsé. Il ne me refusera pas son aide dans les circonstances actuelles. Nous avons dans nos bagages divers objets de pacotille qui payeront largement, à son gré, les chevaux et les bestiaux qu'il nous fournira. Que pensez-vous de ce plan?

— Je crois qu'il serait difficile de trouver un meilleur expédient, dit Klaas Rynwald.

— C'est aussi mon avis, ajouta Hans Blom, et j'ajoute le vœu que nous quittions au plus vite ce lieu néfaste, qui ressemble à un champ de bataille avec tous ces cadavres étendus çà et là. Nous n'avons rien à gagner à un plus long séjour, et, en tardant davantage, nous risquons la santé de la colonie.

— C'est raisonner juste, ami Blom, répondit le baas; allons donner des ordres pour un prompt départ. »

Le danger signalé par Hans Blom était réel, non seulement cet encombrement de cadavres était répugnant à la vue, mais encore il pouvait devenir un foyer d'infection pestilentielle.

On avait eu la précaution d'enterrer dans une large fosse les premières victimes du fléau; mais, dès le matin de ce jour-là, les décès étaient devenus assez nombreux pour rendre l'enfouissement à peu près impossible. Les rayons du soleil allaient bientôt amener la décomposition complète de tous ces cadavres, et, comme le disait Hans Blom, il fallait se hâter de fuir.

De nombreuses bêtes de proie, attirées par l'odeur nauséabonde qui se répandait déjà, attendaient avec impatience que le départ des Vee-Boërs leur permît de se jeter sur ce festin sinistre. On les voyait aller et venir sur la haute falaise qui dominait la vallée. On les entendait surtout! Les chacals rampant le long des buissons mêlaient leurs gémissements lugubres aux cris des hyènes. Les *wah-wah* enroués des babouins leur répondaient. On eût dit que ces quadrumanes étaient affligés de gros rhumes et qu'ils toussaient sans relâche en se râclant le gosier. Plus haut, sur la cime escarpée des autres falaises, des vautours de différentes espèces chauffaient au soleil leurs ailes étendues et poussaient des croassements rauques à la vue du banquet préparé pour eux au fond de la vallée. Enfin de larges vols dans le ciel annonçaient que des aigles planaient sur la proie, et leurs cris, que parfois on entendait, trahissaient les mêmes appétits dévorants.

Sans expliquer à la colonie le plan résolu entre lui et ses deux associés, Jan Van Dorn annonça aux émigrants qu'on allait retourner à l'ancien camp du mowana. Il avait affaire à des gens courageux, prêts à tous les efforts pour lasser la mauvaise chance. Point de récriminations, point de larmes, même chez les femmes. C'est dans les épreuves qu'on peut juger de la solidité du caractère hollandais. Quand elle sort de son flegme ordinaire, cette race est ferme jusqu'au stoïcisme. Réussir ou mourir, telle était la pensée de tous.

Le baas avait parlé. Chacun était prêt à lui obéir.

D'ailleurs la perspective de regagner l'ancien camp bien ombragé, entouré d'arbres aux fruits savoureux, était plus séduisante que celle d'un séjour dans ce vallon sinistre.

S'il restait encore des tsétsés sous le mowana, les émigrants n'avaient rien à craindre personnellement de ces insectes, qui ne s'attaquent jamais à l'homme. On s'assurerait cependant du départ des mouches empoisonneuses, à cause d'Hildy; mais il était probable que cet essaim s'était envolé vers d'autres régions pour y exercer ses ravages.

Les Boërs et leurs serviteurs procédèrent au déménagement sans perdre une minute. A l'exception des chariots, on voulait tout emporter. Le transbordement de tant de bagages promettait bien des allées et venues, mais la bonne volonté ne faisait défaut à personne.

Comme toujours, le baas réglait tout dans ses moindres détails. Il organisa des escouades régulières. Tandis que les unes enveloppaient les paquets et les provisions, les autres les emportaient. Cette manière de procéder économisait le temps, et le temps était précieux.

Les femmes et les enfants reçurent des paquets proportionnés à leurs forces et partirent les premiers avec quelques hommes d'escorte. Heureusement, ils ne firent aucune mauvaise rencontre.

Andriès Blom faisait partie de cette garde des plus faibles voyageurs de la colonie; les hommes de l'escorte étaient peu chargés, devant avoir les mouvements libres pour pouvoir défendre les femmes et les enfants en cas d'attaque de la part des bêtes fauves. La marche s'opérant avec sécurité, il n'y avait rien d'étonnant à ce que chacun des gardes offrît d'alléger les fardeaux des personnes qui avaient consulté leur courage plus que leurs forces dans le choix des paquets à transporter.

Andriès fit d'abord cette proposition d'aide à sa mère, dont la haute taille se contournait sous le poids d'un grand panier chargé d'ustensiles de cuisine; mais Mme Blom lui répondit gaiement :

« Non, merci. Quand je sens un bras engourdi, j'ai la ressource de passer mon panier à l'autre bras. Va plutôt offrir tes services aux jeunes filles. »

Andriès avait été tellement vexé des railleries de Katrinka lors de sa mémorable culbute dans la rivière, qu'il ne serait pas allé faire ainsi l'aimable et l'obligeant auprès d'elle, même si elle n'avait pas été déjà déchargée par Piet de son paquet de plaids. Le fils du baas portait en plus sur son épaule Gret, le singe favori de Katrinka. Du haut de son observatoire, l'animal malin faisait des grimaces et des malices aux piétons voisins, dont il recevait en retour de petites chiquenaudes sur son nez épaté.

Andriès fut tenté de punir Gret plus grièvement, lorsque le singe lui enleva son chapeau au passage; mais il était trop fier pour s'exposer à un débat ridicule avec le petit Gret, qui aurait pu donner à Katrinka une nouvelle occasion de s'égayer à ses dépens, et il continuait à marcher tête nue quand Meistjé dit au singe favori de sa sœur :

« Oh! le sot Gret qui ne sait qu'inventer pour être désagréable aux gens. Rendez-moi ce chapeau... Vite, monsieur! »

Le singe, avec des démonstrations de gaieté folle, voulut coiffer sa tête pelée du chapeau d'Andriès, assez large pour lui servir de parasol; ses petites mains noires en éraillaient le bord en s'y accrochant, et il se dandinait d'un air de triomphe et de défi.

Meistjé savait le moyen de venir à bout des entêtements de Gret. Elle tira de sa poche un biscuit et le tendit au singe en lui disant :

« Est-ce qu'il a faim, le cher petit Gret? »

Aussitôt les pattes brunes lâchèrent le chapeau, que Meistjé saisit au vol et qu'elle tendit à Andriès en lui disant :

« Vous êtes trop bon envers ce petit rusé. Il méritait un coup sur les doigts pour vous avoir décoiffé. Allons! mettez vite votre chapeau. Ne risquez pas plus longtemps de gagner un coup de soleil.

— C'est vous qui êtes bonne, Meistjé, répondit Andriès, touché de ce que la jeune fille s'occupait de sa santé, et j'admire en plus comment vous savez vous faire obéir en vous y prenant doucement. Laissez-moi prendre ce paquet qui vous coupe les doigts.

— Non, non, je ne suis pas trop chargée. »

Mais l'aimable blondine vit que son refus affligeait sérieusement Andriès; elle consentit à ce qu'il tînt par un bout de la courroie le ballot de linge qu'elle portait; elle soutenait le paquet de l'autre côté, et la route leur parut moins longue à tous deux, parce qu'ils la firent en causant avec cordialité.

On avait emporté dans ce premier voyage les objets de première nécessité, et l'on ne

comptait faire qu'un voyage ce jour-là, parce que la journée s'avançait.

Les premiers émigrants qui arrivèrent au camp du mowana constatèrent que l'essaim de tsétsés n'y séjournait plus. C'était là une bonne nouvelle. Cela permettait d'utiliser aux transports l'unique cheval qui restait. Mais Piet obtint de son père qu'on laissât à Hildy le temps de se remettre en bon état. Outre son attachement à son brave cheval, le jeune homme avait une bonne raison à alléguer pour qu'on respectât la convalescence d'Hildy. Il avait été décidé que Piet partirait avec Karl de Moor pour aller demander secours aux Tébélés, et Hildy devait être chargé des présents à offrir au chef de ces sauvages amis. Il y avait donc réel intérêt à ne pas abuser des forces renaissantes du cheval en l'employant au déménagement.

Le lendemain et le jour suivant, chaque porteur fit trois fois le trajet du ravin au camp du mowana. L'aller était pénible. Chacun pliait sous le faix; mais le retour s'effectuait d'un pas vif et rapide. Le calme du baas relevait tous les courages. Le bruit de la demande de secours à Mosélékatsé avait transpiré parmi les émigrants. Tout le monde était rassuré.

A la fin du troisième jour, il ne restait guère dans le camp du ravin que les chariots recouverts de leurs bâches. Cinq ou six jeunes Boërs, accompagnés d'une douzaine de serviteurs cafres et hottentots, entreprirent un dernier voyage sous la conduite de Piet, dans l'intention de traîner les wagons au camp du mowana.

Il faisait presque nuit lorsque les jeunes gens arrivèrent au ravin. Brisés par le rude exercice des jours précédents, ils convinrent de se reposer tout de suite et de se lever le lendemain dès le point du jour pour accomplir la dernière corvée du déménagement. Ils se promettaient de dire alors un adieu définitif à ces tristes rochers.

« Faut-il allumer du feu? demanda Ludwig.

— Bah! répondit Piet, il serait nécessaire pour cela d'envoyer les Cafres en quête de bois, et ces pauvres gens n'en peuvent plus. J'en juge par moi-même. Mais si vous pensez qu'il y ait du danger...

— Eh! non! eh! non! dirent les jeunes gens. Une nuit est vite passée. Allons dormir. »

Les blancs se retirèrent dans les chariots; les hommes de couleur s'abritèrent sous les voitures, enveloppés dans leurs *karosses*.

Les karosses sont des sortes de couvertures en peaux de bêtes cousues ensemble que portent la plupart des peuplades barbares du sud de l'Afrique. On emploie diverses peaux pour les fabriquer; mais celles du léopard et surtout celles du *chectal* ou léopard chasseur sont les plus estimées. Le karosse confectionné avec la dépouille de ce dernier animal est le vêtement distinctif des chefs.

Les dormeurs ne tardèrent pas à apprendre qu'on n'a pas le droit, dans le désert, de négliger les précautions. Ils avaient à peine fermé l'œil lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par un vacarme inouï.

On eût dit que toutes les bêtes fauves de l'Afrique s'étaient donné rendez-vous dans le ravin. Les nuits précédentes, de grands feux avaient écarté ces voisins incommodes, et les hurlements lointains qui étaient parvenus à l'oreille des Boërs ne ressemblaient pas à cette atroce cacaphonie.

Le rugissement du lion, le « *gurr* » du léopard, le grondement du *chectal*, le miaulement du serval formaient un concert enragé. La partie de dessus sur cette basse était faite par les hyènes, hurlant, riant, criant tour à tour. Enfin les chacals, brochant sur le tout, ajoutaient leurs abois hargneux à ce chœur épouvantable dont les échos du ravin doublaient et triplaient la sonorité.

Comment dormir au milieu de ce concert de fauves? Les jeunes gens se figuraient être assaillis par un cauchemar, lorsque leurs serviteurs montèrent précipitamment dans les wagons pour se blottir à leurs côtés.

« Voyez, mynheers, regardez dehors! » disaient-ils en tremblant de tous leurs membres.

A la clarté de la lune, on apercevait les artistes de ce sabbat infernal.

Des fauves se disputaient les cadavres des bestiaux encore épars çà et là; ils les déchiquetaient, les rongeaient et, dans leur avidité, ils se livraient des duels furieux pour garder ou conquérir des morceaux de choix. Les derniers arrivés étaient traités en ennemis dont les premiers venus ne voulaient pas admettre les prétentions.

« Ah! quelle folie d'avoir oublié de ranimer nos feux! » s'écria Piet en se frappant le front.

Il y avait, en effet, de quoi glacer le sang dans les veines des plus braves. Quel spectacle que celui de ces fauves debout, accroupis, les

deux pattes sur un morceau friand, ou courant çà et là en quête d'une proie plus savoureuse!

Si cette ménagerie d'affamés s'apercevait de la présence d'êtres humains dans les chariots, c'en était fait des jeunes Boërs et de leurs serviteurs!

Heureusemeut, les bâches des wagons étaient restées à demeure sur leur armature de bambous. Les jeunes gens baissèrent vite les épais rideaux de cuir attachés aux parois des voitures, en prévision de cas analogues. Rapprochés par le danger commun, ils se serraient les uns contre les autres, sans distinction de rang ni de race, les Boërs à côté de leurs domestiques noirs et jaunes, tous sans faire un mouvement. C'est à peine s'ils osaient se permettre de causer à voix basse. D'un coup de patte, un lion eût déchiré les rideaux comme une simple feuille de papier. Mais il était plus probable que, si on laissait ces fauves se repaître sans attirer leur attention, ils se retireraient sans avoir remarqué la présence d'une proie vivante à côté de tant de proies mortes.

Cette prudence était au-dessus des forces de toute cette bouillante jeunesse. Après le premier moment d'émotion, les Boërs s'impatientèrent de rester inactifs, et il leur sembla lâche de se cacher, de rester à la merci du hasard qui amènerait près des wagons l'un ou l'autre de ces rôdeurs de nuit.

« Si nous leur livrions bataille? » dit Hendrik le premier.

Un murmure d'assentiment prouva qu'il exprimait la pensée de tous. Loin de retenir ces jeunes imprudents, Piet, leur chef actuel, les aurait plutôt poussés à tenter cet exploit. Tous ses instincts de chasseur étaient en éveil. Il y avait dix minutes que son fusil lui brûlait les doigts.

« C'est dit! s'écria-t-il, et tâchons de nous distinguer. »

Si le baas avait été présent, il aurait refréné cette ardeur intempestive. Mais allez demander tant de sagesse à une tête de vingt ans!...

Peu d'instants après, les échos du ravin répercutaient un feu de peloton des mieux nourris.

La surprise et la crainte rendirent muets les convives si bruyants tout à l'heure. Les *canidæ*, les hyènes et les chacals prirent la fuite à l'instant. Plus intrépides, les félins tentèrent un assaut; mais, avant qu'ils eussent découvert leurs ennemis, invisibles sous l'abri des chariots, une seconde et une troisième décharge trouèrent leurs rangs et les firent reculer. Ils abandonnèrent la partie, et, de ceux qui restèrent, pas un ne devait sortir vivant de la vallée du ravin, car les jeunes Boërs manquaient rarement leur coup. Leurs roërs faisaient de la bonne besogne.

Parmi ceux qui étaient tombés, les chasseurs relevèrent avec orgueil quatre lions, deux lionnes, trois léopards et une couple de chectals. Autant de peaux à joindre aux fardeaux du lendemain. Mais ce supplément de bagage ne déplaisait pas aux porteurs.

Pour prévenir le retour des fauves, les jeunes gens allumèrent un grand feu; puis ils allèrent dormir et rêver de leur triomphe.

Avant de prendre un repos si bien gagné, Piet avait eu soin de désigner un de ses compagnons pour monter la garde. Il était convenu que la sentinelle se ferait relever au bout d'une heure; cependant la chronique assure qu'elle ne fut pas remplacée, non par excès de zèle de la part du veilleur, mais parce que la lassitude l'emporta sur la consigne reçue.

Mais, pour être mal gardés, les dormeurs n'en furent pas moins tranquilles. Aucune autre alerte ne vint les troubler cette nuit-là. Les rôdeurs de nuit avaient été trop mal reçus pour revenir de sitôt.

CHAPITRE XIV

ÉVÉNEMENTS INATTENDUS

Deux jours plus tard, les émigrants étaient tout à fait réinstallés sous le mowana, dans l'enceinte de plantes épineuses qui avait été établie lors du premier campement, et, sauf l'enclos de la prairie, veuf de ses convives à quatre pattes, l'animation de la colonie était la même qu'autrefois.

Les bâches des chariots avaient servi à dresser trois tentes qui servaient d'asile aux femmes et aux enfants. Quant aux hommes, les blancs s'étaient construit une maison d'*hartebeest*.

C'est une hutte de construction grossière; des roseaux et des herbes, agglomérés par une sorte d'emplâtre de boue, en forment les murs et le toit. Le nom de cette construction naïve dérive d'une vague ressemblance de sa forme avec celle de l'antilope nommée hartebeest. Ces huttes ne sont pas seulement habitées par les indigènes de l'Afrique méridionale. Les colons des classes pauvres, et spécialement les Vee-Boërs, en font usage lorsqu'ils se fixent pour quelque temps dans un canton.

Quant aux domestiques, de mœurs trop primitives pour sentir le besoin d'un abri nocturne, ils passaient la nuit en plein air, soit perchés comme des oiseaux dans les branches du mowana, soit nichés dans les recoins formés par les troncs des arbres entrelacés, soit enfin dans des huttes de termites. Les plus ingénieux, — on devrait dire : les plus raffinés, — avaient creusé dans le mowana des cavités où ils se blottissaient, comme un lièvre en son terrier.

Il était convenu que Piet partirait le lendemain avec Karl de Moor et Ludwig Rynwald pour aller se ravitailler, auprès du chef des Tébélés, des chevaux et des bestiaux sans lesquels les émigrants ne pouvaient continuer leur route. Cinq ou six domestiques devaient les accompagner. Une plus nombreuse suite n'aurait servi à rien; six Cafres étaient suffisants pour conduire le bétail; et moins on serait de voyageurs, moins on aurait à emporter de vivres; cette question avait son importance pour une ambassade chargée de traverser le désert à pied.

Ce dernier soir, le guide Smutz sollicita la permission de se joindre à la petite troupe. Il fit valoir sa connaissance de la contrée à parcourir, et n'oublia naturellement aucun argument propre à lui valoir l'autorisation du baas. Mais Karl de Moor s'opposa fortement à ce projet.

« A quoi bon ? dit-il. Je connais le chemin. » Est-ce par doute de ce que j'avance que vous insistez tant pour nous suivre? »

Ainsi posée, la question était résolue. Le baas fit un signe au guide. Smutz cessa ses prières.

Katrinka était bien triste. Elle avait besoin de faire appel à toute sa force d'âme pour envisager cette expédition, sans doute dangereuse, dans laquelle s'engageaient, pour le salut commun, son ami Piet et son frère Ludwig.

« Combien de temps durera votre absence? demanda-t-elle aux deux jeunes gens.

— Aussi peu que possible, s'écria Piet.

— Ne précisez pas de jour, mynherr Piet, dit Karl de Moor. Le plus léger obstacle n'aurait qu'à retarder l'époque fixée, vous seriez cause que Mlle Katrinka vous croirait perdus.

— Karl de Moor a raison, dit à son tour Ludwig. En fixant un trop bref délai, nous pourrions infliger aux nôtres des angoisses inutiles.

— C'est un calcul bien simple, reprit Piet : deux jours pour retrouver le Karrou.

— Et quatre au moins pour le traverser, interrompit de nouveau Karl de Moor.

— Oh! nous avons des jarrets solides, » fit Piet en affectant un ton léger pour rassurer Rychie et Annie, ainsi qu'une autre personne aux yeux noirs qui l'écoutait avec anxiété.

Karl de Moor continua :

« Deux jours encore pour arriver dans le canton où Mosélékatsé réside ordinairement, cela fait huit jours bien comptés.

— Mais, objecta Katrinka, le retour pourra être plus prompt, puisque vous aurez des chevaux.

— Le chef des Tébélés peut être absent, mademoiselle. La négociation au sujet des bestiaux peut durer plus longtemps qu'on ne croit. Il faut tout prévoir... Je pense qu'on aurait tort de compter sur notre retour avant dix-sept ou dix-huit jours.

— Ah! que c'est long! soupira la jeune fille en regardant Piet et Ludwig. Et si vous alliez être attaqués comme nous l'avons été nous-mêmes!...

— Vous oubliez que nous savons nous défendre, dit Piet. Ne craignez rien, Katrinka. D'ailleurs, — et il baissa la voix, — qu'importe le danger! Je suis tellement heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous! »

Katrinka leva sur le jeune homme des yeux chargés de gratitude.

« Nous vous devrons la vie, murmura-t-elle. Comment nous acquitter jamais envers vous?

— Je vous le dirai au retour, répondit le jeune homme. En attendant, puis-je espérer que vous ferez des vœux pour moi en mon absence, et que vous ne trouverez pas mes sœurs ennuyeuses si elles vous parlent constamment du voyageur?

— Oh! Piet, quelle question vous m'adressez! C'est moi qui chercherai sans cesse Rychie et Annie pour occuper la longueur de l'attente, pour tâcher de l'oublier en parlant de vous.

— Merci, Katrinka; ce mot-là me fera partir plus heureux. Je puis donc espérer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent?

— Piet, quoi que vous réserve l'avenir, vous n'aurez jamais d'amie plus dévouée que moi », s'écria la jeune fille presque involontairement.

Et, toute confuse, elle alla se réfugier auprès de sa mère, sans paraître entendre Piet qui lui disait :

« Alors, vous me permettez de... »

La permission que sollicitait Piet, nous ne savons ce qu'elle pouvait être. Mais il est à présumer que, malgré la suspension de la phrase du jeune homme, Katrinka en avait parfaitement saisi le sens.

Pendant cet aparté, Mme Van Dorn s'entretenait en particulier avec Karl de Moor.

« Karl, lui disait-elle, je vous confie mon fils. Il est si jeune, si fougueux, que je n'ai qu'une confiance limitée dans son esprit de conduite. Sa bravoure n'est pas encore réglée par la prudence, et j'ai du souci de le voir partir. Pourtant je ne dirai pas un mot pour l'en empêcher, ce cher garçon. A défaut de son père dont la place est avec la caravane, c'est à lui de commander cette expédition. C'est son devoir en qualité de fils du baas. Promettez-moi de veiller sur lui et je serai tranquille, c'est-à-dire je serai aussi peu inquiète qu'il soit possible dans pareille occasion. »

Dès les premières paroles de Mme Van Dorn, une contraction nerveuse avait plissé le front de son interlocuteur. En entendant ces recommandations maternelles, il fit un geste de la main comme pour se récuser; mais presque aussitôt il réprima son émotion :

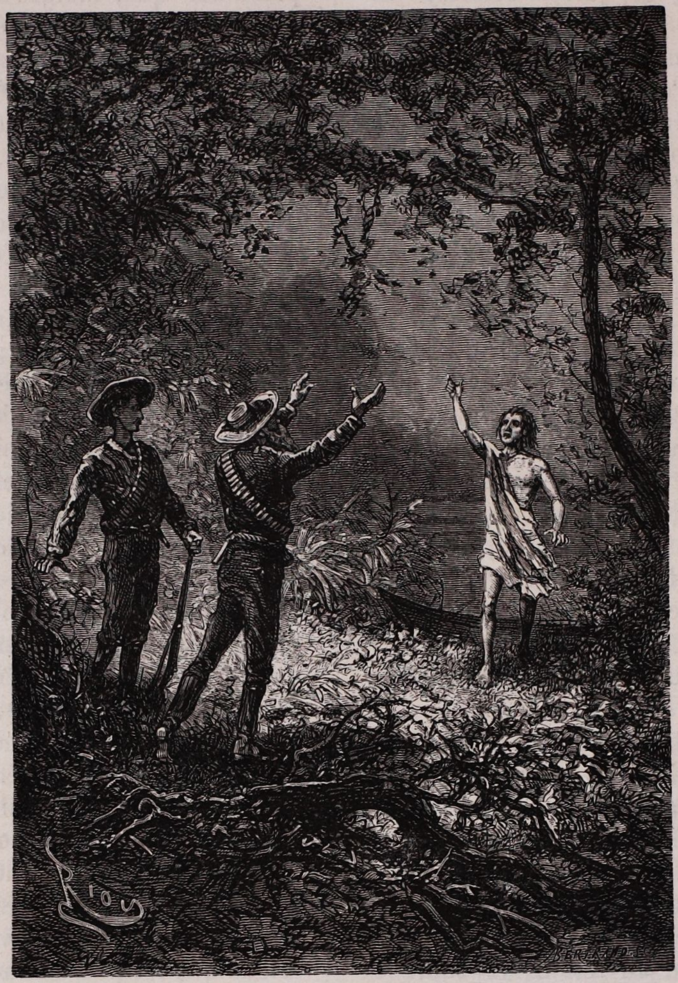
« J'ai été père, madame, répondit-il d'une voix presque rude. Je ne puis l'oublier. »

Mme Van Dorn lui tendit la main avec un élan spontané.

« Merci, lui dit-elle, voilà qui me rassure mieux que les plus chaudes promesses. Vous êtes un véritable ami pour nous. »

Mme Van Dorn ne soupçonnait pas les sentiments qui agitaient secrètement Karl de Moor. Elle était à cent lieues d'imaginer que le cœur de cet homme renfermait une de ces haines cachées qui attendent, à la mode des fauves aux aguets, le moment favorable pour s'élancer sur leur proie.

Telle était pourtant la disposition d'esprit de Karl de Moor. Son âme, dès longtemps ulcérée, couvait l'abominable dessein d'une vengeance qu'il se croyait en droit d'exercer contre le baas et contre sa famille, quand le moment serait venu de l'accomplir. Il n'avait suivi la caravane qu'avec l'intention de la sacrifier tout entière à l'exécution de ses desseins. La vie seule de Jan Van Dorn ne lui paraissait pas une expiation suffisante de ce que lui-même avait souffert. Son effroyable rancune voulait d'autres victimes, et en premier lieu celle-là même que Mme Van Dorn



« Ne tirez pas. Vous n'avez rien à craindre. » (Page 59.)

venait de lui recommander avec une sollicitude maternelle.

Et cependant Karl de Moor n'était pas né avec une âme perverse. Ce rôle perfide lui répugnait, et il ne s'y était plié que parce que la douleur qui le rongeait le lui faisait considérer comme un implacable devoir.

Cinq ans auparavant, Karl de Moor était un heureux père de famille, un bon époux, un riche propriétaire, honoré, estimé par tous ses voisins. En moins d'un an, il avait tout perdu : femme, enfant, fortune, et il était devenu l'aventurier que nous connaissons.

La première de ces catastrophes avait été la mort de son fils unique Laurens, un beau et brave garçon qu'il adorait, qui faisait son orgueil et sa joie. Karl de Moor avait appris tout d'un coup que Laurens avait péri misérablement dans une expédition de chasse, dirigée dans un district sauvage.

L'ami avec lequel Laurens de Moor était parti revint seul et raconta au malheureux père que, Laurens et lui s'étant joints à une bande de chasseurs, ils avaient été attaqués par des naturels Bosjemens, et que Laurens, fait prisonnier, avait été mis à mort sous leurs yeux, sans que le chef de l'expédition et ses hommes eussent fait la moindre tentative pour le sauver.

Or, d'après le narrateur, ce chef qui avait lâchement abandonné un jeune homme placé sous son commandement, par conséquent sous



« Bon courage, Katrinka, » dit Piet. (Page 66.)

sa responsabilité, et auquel il devait aide et protection, ce chef, si peu soucieux de son devoir, n'était autre que Jan Van Dorn.

La mère de Laurens succomba en quelques jours, tuée par cette fatale nouvelle. Après ce second deuil, Karl de Moor, à moitié fou de douleur, vendit à vil prix ses propriétés, et se mit ensuite en quête de ce Jan Van Dorn, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il considérait comme le meurtrier de son fils. De là le secret de sa haine contre le baas et sa famille.

Il s'était dit dans l'égarement cruel où le plongeait sa douleur :

« Œil pour œil, dent pour dent. Si Jan Van Dorn a un fils, je tuerai ce jeune homme, et sa mère en mourra, comme est morte la mère de mon Laurens. »

Mais Jan Van Dorn menait à cette époque une vie errante qui rendait sa rencontre assez hasardeuse. Ce ne fut qu'au moment de son émigration que Karl de Moor parvint à le rejoindre.

On a vu comment ce sombre personnage avait endormi peu à peu la méfiance des Vee-Boërs. On a compris que sans lui les émigrants n'auraient point perdu leur troupeau de moutons, et que la mort mystérieuse d'une partie des chevaux et des bœufs était due à Karl de Moor.

Si le brave Hildy avait été épargné jusque-là, c'est parce que Karl de Moor méditait tout

un plan de vengeance dans lequel le cheval de Piet devait tenir un rôle.

Il comptait lorsqu'il aurait emmené Piet dans le désert, lui dérober ses armes et fuir avec Hildy qui portait les provisions. C'était vouer le jeune homme à la mort la plus horrible. Sans armes, sans vivres et sans guide, il eût fallu un miracle pour le sauver.

Quant à la caravane, Karl de Moor avait semé parmi les serviteurs des germes de révolte, qui éclateraient infailliblement lorsque les émigrants ne verraient revenir ni le fils du baas ni les secours attendus.

Cette machination était si bien ourdie qu'il était à peu près certain que la famille Van Dorn aurait cessé sous peu d'exister. Son ennemi pouvait se féliciter. Sa vengeance, si longtemps désirée, ne lui échapperait pas.

Cependant, au moment d'accomplir son œuvre, ce cœur bronzé par les luttes de la vie comme son visage l'avait été par le soleil se sentait ému par une sorte de pitié qu'il se reprochait à lui-même.

Plusieurs fois déjà, en voyant la bonté que Jan Van Dorn témoignait en toute occasion à ceux qui l'entouraient, il s'était dit :

« Comment cet homme si juste, si scrupuleux à remplir tontes ses obligations de chef, a-t-il pu se montrer sans pitié pour mon pauvre Laurens? C'est incroyable. Il faut qu'il ait changé de caractère depuis cette époque.... Mais n'ai-je pas changé moi-même depuis quatre ans! Ceux qui m'ont connu au temps de mon bonheur me reconnaîtraient-ils aujourd'hui? »

Lorsque la mère de Piet lui avait tendu si affectueusement la main, l'ennemi des Van Dorn avait eu honte du rôle qu'il s'était condamné à jouer. A peine avait-il osé effleurer du bout des doigts la main offerte par cette mère de famille confiante. Puis il s'était levé brusquement et était allé cacher son trouble en se promenant seul au bord de la rivière.

Piet fut tout surpris de ne pas se trouver seul sous les grands arbres qui ombrageaient la rive.

« Ah! c'est vous, de Moor! s'écria-t-il. Je croyais tout le monde couché au camp et je vous avoue que, si je m'attendais à rencontrer quelqu'un ici, ce n'était pas vous. Faire une promenade sentimentale à une pareille heure dans un désert, c'est bon pour un rêveur de mon âge, mais non pas pour un homme aussi sérieux que vous. »

Le ton léger du jeune Boër contrastait si bien avec les sombres pensées de Karl de Moor, que celui-ci sembla d'abord ne pas avoir saisi ce sens des paroles de Piet; mais ce dernier passa familièrement son bras sous celui de son futur compagnon de voyage et lui dit avec cordialité :

« Et pourtant, je suis content de vous trouver ici pour causer un peu avec vous... Entre nous soit dit, nous partons ensemble pour une expédition dont nous pourrons bien ne jamais revenir ni l'un ni l'autre. »

Se croyant deviné, Karl de Moor ne put retenir un mouvement de surprise.

« D'où vous vient, dit-il de sa voix grave, presque menaçante, ce fâcheux pressentiment?

— Oh! continua Piet, ne me croyez pas l'esprit frappé de quelque crainte due à la poltronnerie... Je ne m'exagère pas les dangers qui nous attendent. J'en fais même bon marché devant ma mère et mes sœurs, pour ne pas les inquiéter; mais cela ne m'empêche pas de calculer tranquillement, de sang-froid, que notre dévouement aux nôtres peut n'être pas récompensé par le succès. Aussi j'ai cru bon d'avertir Hendrik et Andriès, que si nous ne sommes pas revenus au camp dans quinze jours, ils devront partir à leur tour avec Smutz, pour tâcher d'avoir un meilleur succès que nous... Mais cette précaution ne m'empêche pas d'espérer que nous avons des chances pour réussir dans notre entreprise... Nous allons donc être compagnons de route, mon cher de Moor; vous me trouverez peut-être un peu bruyant, un peu jaseur, et beaucoup trop gai pour votre humeur. Je m'efforcerai de ne pas trop vous importuner; mais, comme vous serez la seule personne de la troupe avec laquelle je pourrai échanger des idées, je vous avertis d'avance que je prendrai à tâche de vous dérider. J'y mettrai plus qu'un point d'amour-propre; j'y prendrai un intérêt de cœur... Eh bien, pourquoi tressautez-vous ainsi?... Vous ne me comprenez pas, de Moor? Je vais m'expliquer : Je vous ai bien observé depuis que nous cheminons de compagnie. En dépit de votre air morose et malgré la sécheresse que vous vous efforcez de mettre dans vos moindres propos, je sais que vous êtes bon, excellent même, au fond. J'en ai eu la preuve dans maintes circonstances. C'est quelque peine secrète qui donne à votre visage cette expression dure que j'en voudrais

voir disparaître. Je crois donc vous rendre un service d'ami en essayant, pendant notre expédition, de vous égayer un peu. Et que j'y parvienne ou non, si, en retour de mes efforts, vous m'accordiez un peu d'amitié, nous ferons mieux encore en votre faveur si nous avons la bonne chance de revenir de chez les Tébélés. J'obtiendrai facilement de mon père qu'il se mette à votre disposition, et moi-même je vous aiderai de ma personne, soit à reconquérir ce que vous avez perdu, soit à combattre vos ennemis, si vous en avez. Nous savons vaguement qu'il y a eu de grands malheurs dans votre passé. A nous tous, il faudra bien que nous parvenions à vous créer un avenir meilleur. »

Chacune des paroles du jeune homme était un coup de poignard pour Karl de Moor. Trouver tant de délicatesse, tant de générosité de cœur dans celui dont il méditait la mort, c'était trop!

« Je vous remercie de vos bonnes intentions à mon égard, dit-il à Piet d'une voix lente et altérée; mais ne vous occupez pas de moi. Il est des souvenirs, il est des secrets qu'il ne faut pas remuer. Ce que je suis, il ne ne dépend de personne que je ne le sois pas.»

Piet allait répondre quand un bruit inusité lui coupa la parole.

« Chut! » fit tout bas de Moor qui avait entendu lui aussi.

On eût dit un clapotement de rames battant l'eau de la rivière.

« Une barque, dans ces parages écartés? dit Piet sur le même ton confidentiel. C'est impossible.

— Ce ne pourrait être en tous cas qu'une embarcation de sauvages et ce serait encore bien étrange! » répondit de Moor qui saisit son roër et se plaça en embuscade derrière un arbre de la rive.

Piet imita son compagnon et se mit à ses côtés. Bientôt ils aperçurent distinctement une pirogue montée par un seul homme vêtu d'un simple pagne. Karl de Moor épaula son roër.

« Que faites-vous? lui dit Piet. Cet homme est seul. Non seulement il est incapable de nous nuire, mais encore il y a des chances pour que nous tirions de lui quelque service. Hélons-le, et nous lui demanderons s'il sait où est Mosélékatsé. »

Karl de Moor haussa les épaules.

« Ce gaillard ne nous épargnerait pas s'il nous voyait au bout de sa sagaie, dit-il en l'ajustant. Qu'importe, d'ailleurs, un sauvage de plus ou de moins! »

Il tira; mais au moment où le coup allait partir, d'un revers de main Piet avait relevé l'arme, dont la balle se perdit au loin.

« Qu'avez-vous fait? dit Karl de Moor d'un accent irrité. Qui vous dit que cet homme soit seul? »

Piet allait répliquer, avec moins de sympathie que dans la conversation précédente, quand le prétendu sauvage leur cria dans la pure langue des Boërs :

« Ne tirez pas. Vous n'avez rien à craindre de moi, et, si vous avez un peu d'humanité, je l'implore en ma faveur. Je suis un malheureux fugitif. »

En entendant cette voix, Karl de Moor tressaillit. Cet homme rude se prit à trembler comme une feuille; tout son être était secoué par une émotion incompréhensible. Il serait tombé si Piet ne l'avait soutenu.

« Piet! Piet! murmura Karl de Moor en mettant sa main glacée sur le bras du jeune homme, si le son de cette voix ne m'abuse pas, soyez béni à jamais! »

Cependant, le fugitif avait amené sa pirogue au bord de la rivière et d'un bond il avait abordé. Debout sur la rive, il hésitait à approcher des arbres d'où aucun appel n'était venu l'encourager. Il apparut tout à coup en pleine lumière, sous les rayons de la lune; son costume primitif permettait de juger de sa belle taille et de la noblesse de ses traits. C'était un jeune blanc, à peine plus âgé que Piet de deux ou trois ans.

A cette apparition, un cri déchirant comme un sanglot s'échappa de la poitrine de Karl de Moor; son roër lui tomba des mains, et d'un geste éperdu il chercha de nouveau un appui sur l'épaule de Piet, stupéfait de l'émotion étrange de son compagnon.

« Laurens! Laurens! » s'écria tout à coup Karl de Moor dans une sorte d'exaltation qui lui rendit l'usage de ses sens.

A cet appel, en répondit un autre :

« Mon père! mon père! »

De Moor n'en croyait pas la réalité ellemême. Ce fils qu'il croyait mort depuis cinq ans, ce fils tant pleuré était devant lui et lui tendait les bras. Le père crut à une hallucination causée par la folie. Il recula de deux pas devant l'être chéri qui se précipitait pour l'embrasser.

Piet alla droit à l'inconnu :

« Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Je suis Laurens de Moor, répondit le fugitif. Cinq ans de captivité chez les Bosjemens m'auraient-ils rendu méconnaissable pour mon père!... »

Et d'un élan irrésistible, il se jeta dans les bras de Karl de Moor.

Celui-ci s'arracha le premier à cette longue étreinte, mais ce fut pour se retourner vers Piet.

« Sans votre intervention, dit-il, j'aurais tué mon pauvre fils. »

Et attirant à lui la tête de Piet, il baisa le jeune homme au front.

« Laissez-moi vous remercier aussi, dit Laurens en tendant la main au fils du baas. Mais de quel nom dois-je nommer mon sauveur?

— Je me nomme Van Dorn.

— Van Dorn, répéta Laurens. Seriez-vous parent de Jan Van Dorn?

— Je suis son fils.

— Ah! s'écria Laurens, votre père mérite d'avoir un fils tel que vous. Je ne connais pas d'homme meilleur, d'ami aussi dévoué, de chef plus sagace que Jan Van Dorn. Tous mes malheurs datent du jour où j'ai commis la faute de quitter la troupe de chasseurs qu'il commandait. »

Si Piet et Laurens avaient pu songer à regarder Karl de Moor, ils auraient été effrayés de la pâleur qui s'était répandue sur ses traits à cette révélation de son fils; mais les jeunes gens étaient trop occupés de leur entrée en connaissance pour observer autour d'eux.

« Quel incroyable hasard nous a réunis dans ce désert? demanda Laurens. Que je m'y trouve, moi, c'est naturel, mais vous et mon père avec vous!

Piet lui expliqua les motifs de l'émigration de la caravane, et il termina ce récit en disant au jeune homme :

« Nous avons été cruellement éprouvés et nous sommes maintenant arrêtés, sans pouvoir avancer ni reculer. Je ne sais ce que nous serions devenus si votre père ne nous avait suggéré l'idée d'aller demander secours à Mosélékatsé. Nous devons partir demain... Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas?

— Vous ferez bien de renoncer à ce voyage, répondit Laurens. Mosélékatsé et les Tébélés sont en guerre avec cette tribu de Bosjemens dont j'étais le prisonnier. C'est même à cette circonstance que j'ai dû de réussir à m'échapper. Me trouvant moins surveillé, j'en ai profité pour m'enfuir. Je suis resté plusieurs jours caché dans les bois; puis je me suis mis en quête d'un cours d'eau et je me suis construit, tant bien que mal, une pirogue.

— Et où allais-tu? demanda Karl de Moor qui commençait à redevenir maître de lui-même.

— J'avais un plan assez sensé, je crois, et le voici : je suis à peu près certain que cette rivière-ci se jette dans le Limpopo. Je comptais descendre successivement la rivière, puis le fleuve jusqu'à l'embouchure du Limpopo. Il se trouve là un petit port de mer où l'on m'aurait rapatrié.

— Mais, s'écria Piet, qui nous empêche de reprendre votre projet pour le compte de notre petite colonie? Puisqu'il ne faut plus espérer d'aide de la part des Tébélés, je ne vois pas de meilleur expédient que le vôtre. »

Le danger pressant de la caravane reprenant le dessus dans leur esprit, Karl de Moor, son fils et Piet s'acheminèrent de compagnie vers le mowana en discutant des voies et moyens de ce plan de salut.

Lorsque le père et le fils, si miraculeusement retrouvé, furent restés seuls sous le toit de hartebeest qui servait d'asile à Karl de Moor, ils en eurent pour longtemps à échanger leurs tendresses; mais ce ne fut pas sans une interruption de la part de Piet.

Après avoir frappé à la porte de claies garnies de branchages qui fermait la retraite de Karl de Moor, il entra de cette allure franche et gaie, qui lui était particulière, et dit en déposant à terre un paquet de vêtements :

« Excusez-moi si je ne vous laisse pas jouir en paix de votre première heure de réunion; mais je vais vous quitter bien vite après vous avoir transmis les compliments bien cordiaux de tous les miens, qui seront heureux demain matin de saluer en Laurens de Moor un nouveau membre de notre colonie. Voici en plus de quoi vêtir Laurens en Boër et non plus en sauvage. Vous ne ferez pas fi de quelques-uns de ces objets, mon cher Laurens, parce que je les ai déjà portés. C'est ce que ma mère a trouvé de meilleur dans ma garde-robe; mais elle m'a chargé de vous dire qu'elle mettra à votre service son talent de couture et celui de mes sœurs pour vous confectionner du neuf. Nous avons encore des pièces de toile et de drap dans notre stock. En attendant, Laurens, contentez-vous de mes habits. »

Et, pour échapper aux remerciements du

jeune homme, Piet se retira vivement. Laurens le suivit jusqu'à la porte; quand il rentra, il fut surpris de trouver son père à genoux et pleurant sur le paquet de vêtements que Piet Van Dorn venait de mettre si fraternellement à la disposition du fugitif.

CHAPITRE XV

LE PÈRE DE LAURENS

Le lendemain matin, Karl de Moor sortit de sa hutte après avoir recommandé à son fils d'y rester, de ne pas se montrer dans le camp avant son retour. Laurens promit d'obéir à son père, et il demeura seul à rêver sur les causes qui avaient empêché celui-ci de trouver une minute de repos pendant la nuit et qui avaient arraché tant de sanglots à sa rude poitrine. Ce n'est pas de cette façon fiévreuse que se manifeste la joie; mais Laurens ne pouvait douter du bonheur qu'avait eu son père à le retrouver, et la cause de tant d'agitation devait rester un mystère pour lui.

Lorsque Jan Van Dorn aperçut Karl de Moor, venant à sa rencontre, il ouvrit ses deux bras pour donner une accolade cordiale à son heureux compagnon; mais Karl de Moor recula de deux pas afin de ne pas recevoir cette preuve de sympathie, et, baissant la tête, il dit :

« Non, baas... Je vous remercie; je suis touché au fond de l'âme; mais je ne puis accepter de vous une preuve d'amitié que vous regretteriez dans un quart d'heure de m'avoir accordée.

— Eh! quoi, dit le baas avec bonhomie, est-ce que la joie vous a fait tourner la tête, mon ami?

— Elle a changé quelque chose en moi, c'est certain, répondit Karl de Moor qui tenait ses yeux baissés, et c'est là-dessus que je souhaiterais un entretien avec vous.

— Tout de suite! répondit Jan Van Dorn avec empressement; mais ne serait-il pas mieux d'abord que vous me présentiez votre fils pour que je lui souhaite la bienvenue! Je vous préviens que Piet raffole déjà de votre Laurens et que tout notre jeune monde, d'après le récit de mon fils, grille de lui faire fête. Allons-nous vers votre hutte?

— Non, baas, s'il vous plaît, répondit de Moor avec le même ton bas et humilié. J'ai d'abord une communication à vous faire, et, si vous y consentiez, j'aimerais à être hors du camp avec vous pour cette causerie.

— Qu'à cela ne tienne. Il fait bon près de la rivière à la fraîcheur du matin. »

Quand les deux hommes furent parvenus dans l'allée de grands arbres qui longeaient le cours d'eau, Jan Van Dorn se tourna vers Karl de Moor, et lui dit en souriant :

« Eh bien! cette communication?

— C'est un aveu, dit Karl de Moor avec une expression de douleur poignante, c'est l'aveu le plus humiliant qu'un homme égaré puisse faire à un honnête homme. »

Le baas regarda la figure contractée de Karl de Moor avec quelque inquiétude; il commençait à croire qu'une joie trop subite avait porté du trouble dans les facultés mentales de son compagnon; mais peu à peu, à mesure que celui-ci s'accusait, d'une voix sourde, mais distincte, ce soupçon fit place chez le brave Vee-Boër à la surprise, à cette sorte de hérissement de la probité indignée contre des manœuvres viles. La large face de Jan Van Dorn s'injectait de sang; ses lèvres, tordues par le mépris, s'agitaient vaguement, et ses yeux bleus fulguraient.

« Vous avez fait cela, vous! dit-il enfin d'une voix rauque, oppressée par le poids des méfaits dont il avait l'aveu, et plus encore par celui du crime médité contre Piet. Oh! c'est atroce! c'est ignoble! »

Karl de Moor écoutait cet arrêt tête basse,

sans rien alléguer comme excuse, pas même la fausse accusation portée contre le baas; mais après ce premier mouvement d'indignation, Jan Van Dorn se tut et réfléchit.

« Pourquoi, demanda-t-il au coupable, êtes-vous venu m'attrister en me contant ces choses? J'aurais pu toujours les ignorer.

— Mais j'aurais volé votre estime, répliqua Karl de Moor avec énergie.

— Ah!... Et si je vous chassais de mon camp comme un traître que vous avez été, comment jugeriez-vous ce châtiment?

— Comme un juste arrêt. Je ne mérite plus de faire partie d'une société qui me doit ses pertes et ses malheurs. Je suis indigne de demeurer avec de braves gens; mais vous, baas, dont les principes équitables sont inébranlables, vous ne voudriez point punir un innocent des crimes de son père. Vous ne chasserez pas Laurens?

— Non, non certes.

— Eh bien! le moindre accident, un accident vraisemblable peut vous délivrer à bref délai du misérable que je suis. J'implore de vous une grâce, baas. Que mon Laurens puisse me pleurer sans savoir que je meurs pour expier. Et fiez-vous à moi pour ne pas vous faire attendre longtemps l'exécution de mon arrêt.

— Vous feriez cela, Karl? »

Et Jan Van Dorn regarda fixement son compagnon et lut dans ses yeux une résolution froide et calme.

« A ma première sortie du camp, aujourd'hui si vous l'exigez, baas. »

Jan Van Dorn saisit les deux mains de Karl de Moor par une étreinte énergique et il lui répondit :

« Ce serait finir par un suicide, Karl, et il ne m'appartient pas de prononcer des sentences de ce genre. Mais, puisque vous vous reconnaissez mon justiciable, c'est à moi qu'il revient de choisir votre genre d'expiation... Écoutez, je vais vous parler en vrai Hollandais, à cœur ouvert : à mesure que vous me faisiez l'aveu de vos menées, je me disais tout bas : Quel gredin j'ai reçu parmi les miens. Et puis j'ai dû revenir sur ce mépris... Vous avez mal agi, Karl de Moor; mais un gredin continue ses vilenies et vous avez racheté les vôtres par un aveu volontaire. Un homme capable de se condamner lui-même mérite de trouver des juges miséricordieux. Et voici votre sentence, Karl de Moor. D'abord, vous allez recevoir et rendre le baiser cordial que vous avez eu la délicatesse de refuser... »

Et malgré la confusion de l'ancien traître, le vieux Boër lui donna deux baisers à la hollandaise, francs et bien sonnants.

« Puis, continua le baas, je vous ordonne de garder le plus strict secret sur tout ceci à l'égard de tous les membres de notre colonie. N'entravez pas la possibilité de votre réhabilitation morale en vous suscitant des rancunes, et rachetez vos torts en travaillant avec activité et dévouement au bien commun. »

Le baas et Karl de Moor revinrent de leur promenade bras dessus, bras dessous, comme de vieux amis, et, en arrivant au camp, ce dernier eut à recevoir les félicitations de tous les émigrants. Chacun admirait Laurens, le trouvait beau, aimable et modeste. On s'intéressait à ce roman du pauvre jeune homme si longtemps prisonnier chez les Bosjemens, et nul n'en voulait désormais à Karl de Moor de son caractère maussade; on comprenait que ce père privé de son fils eût été aigri et rendu insociable par la douleur, et tous partageaient sa joie et s'y associaient par des prévenances à l'égard de leur nouvel ami.

Le soir, après le souper, Laurens fut invité à raconter ses aventures; il les narra avec beaucoup de naturel et d'esprit. Parmi ses auditeurs, aucun ne l'écouta avec autant d'intérêt qu'Annie Van Dorn, qui ne se plaignit pas le lendemain de piquer ses jolis doigts en cousant les vêtements que sa mère avait taillés pour le nouveau venu. Jamais besogne n'avait été aussi agréable à la jeune fille; elle ne la quitta pas un instant, pas même lorsque sa sœur Rychie laissa là son ouvrage pour aller se promener avec Katrinka, Piet et Ludwig. Annie préféra rester à travailler sous le mowana, en songeant aux malheurs du pauvre Laurens.

Tous les émigrants étaient ravis de la nouvelle acquisition de la colonie. Ils étaient près de regarder comme providentielle l'arrivée de Laurens qui leur apportait un moyen de salut.

Le plan de voyage par eau fut en effet adopté à l'unanimité. On se mit aussitôt en quête de bois propres à la construction de radeaux, et fort heureusement on découvrit quelques essences convenables. Il se trouvait de nombreux *Koker-booms* parmi les arbres qui croissaient le long de la rivière. Laurens les déclara d'un usage excellent pour la destination proposée.

Le *Koker-boom* est une espèce d'aloès dont le tronc court et large possède la propriété de devenir par la dessiccation aussi léger que le liège.

Sous la haute direction du baas, on installa au bord de l'eau un véritable chantier maritime. Après avoir abattu tous les koker-booms du voisinage, on les scia de façon à former des poutres d'égales dimensions. Chaque pièce de bois mesurait environ trois pieds de diamètre et onze pieds de longueur.

On dressa ensuite ces poutres en piles, qu'on soumit à l'action du feu afin de les amener à cet état de dessiccation qui devait les rendre propres à ce qu'on en attendait. On eût cherché longtemps avant de rencontrer une meilleure charpente de radeau.

Le bouquet de feuilles aiguës comme des baïonnettes qui surmontaient chaque koker-boom fut naturellement enlevé et servit, avec les menus débris, à alimenter les feux qui brûlaient nuit et jour auprès des piles de bois.

Il était fort heureux qu'on eût pu se passer de l'aide qu'on attendait d'Hildy, car, malgré tous les soins de Piet, le brave animal périt pendant qu'on était ainsi occupé à préparer les éléments des radeaux. Ce fut un regret pour tous que la perte du dernier animal domestique resté à la colonie; pour Piet, ce fut un véritable deuil. Il avait tellement espéré sauver Hildy! Celui-ci se serait refait de ses fatigues; mais il n'avait pu guérir de la pneumonie gagnée dans la prairie sous l'action de la pluie d'orage tombant sur son corps échauffé par une course furieuse.

Laurens avait acquis bien des notions utiles dans sa triste vie de prisonnier chez les Bosjemens. Sur ses indications, Jan Van Dorn trouva, parmi les serviteurs de la caravane, deux Macobas du lac Ngami, très versés dans l'art de la navigation.

Les Macobas sont les bateliers et les pêcheurs du lac Ngami; ils ont quelque affinité avec les Bechuanas, quoique d'une race et d'une classe à part. Leur teinte est beaucoup plus foncée que celle des Bechuanas.

Les deux Macobas de la caravane étaient deux pauvres garçons que les mauvais traitements du chef Letchoulatébé avaient forcés de fuir leur pays. Reconnaissants de l'humanité avec laquelle le baas les traitait, ils mirent tout leur savoir-faire à l'œuvre, et, grâce à eux, les radeaux furent construits selon toutes les règles de l'art. L'opération fut même moins longue qu'on ne l'avait pensé d'abord.

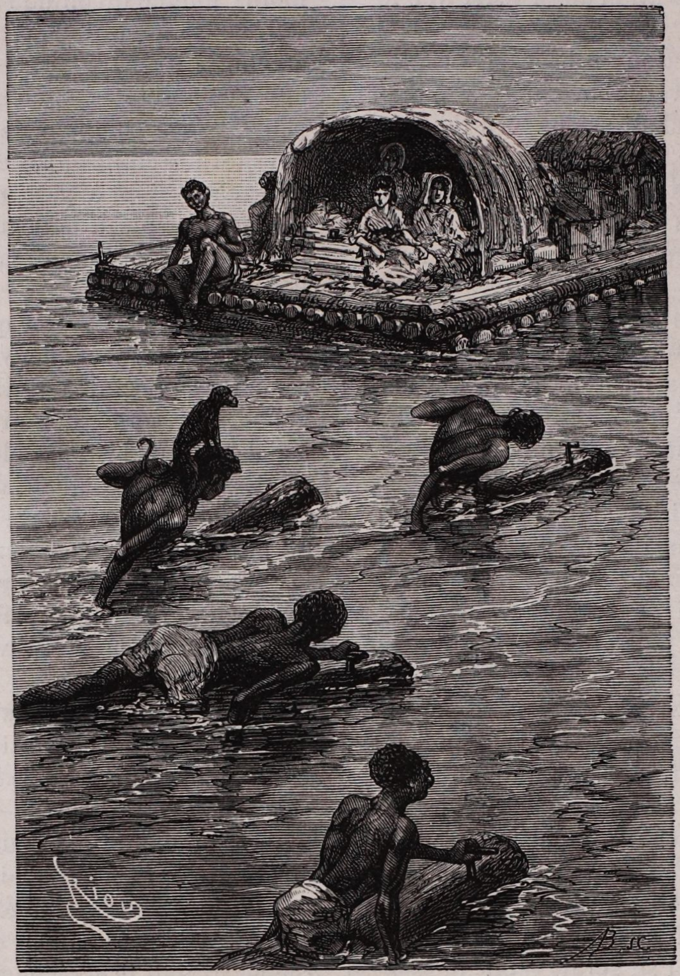
Tous les hommes disponibles ne furent pas employés à ce travail. Il ne suffisait pas en effet d'établir des moyens de transport. Qui pouvait dire combien de temps durerait le voyage! Les émigrants s'engageaient à l'aventure; ils avaient à parcourir des contrées inconnues, même à leur guide Smutz, même à Laurens qui ne connaissait que le district des Bosjemens.

Tout portait à espérer qu'ils arriveraient au Limpopo et de ce fleuve à l'océan Indien, selon les conjectures de Laurens; mais nul ne pouvait les renseigner ni sur la longueur du trajet ni sur les obstacles à surmonter. Il s'agissait par conséquent d'être abondamment approvisionné pour ne pas craindre la famine. On ne devait pas compter sur les hasards de la route pour garnir le garde-manger. Le plus sage était de se mettre en mesure de se passer de tout supplément de vivres. Tel était du moins l'avis du baas.

Aussitôt les chasseurs s'étaient mis en campagne. Des élans, des antilopes et jusqu'à une girafe, leur fournirent de la viande qu'ils convertissaient au fur et à mesure en *bultong*. Ils ne comptaient pas seulement sur les feux du soleil pour mener à bien cette opération. On allumait, sous les rangées de chair fraîche, des feux dont la fumée et la chaleur modérée activaient le « séchage » de la viande.

On s'en souvient peut-être, les Vee-Boërs avaient préparé de la sorte la chair des buffles tués avant leur départ subit du camp; mais, dans la hâte de leur fuite devant l'invasion des tsétsés, ils avaient abandonné les guirlandes de *bultong* qui n'étaient pas assez sèches pour pouvoir être emportées. Ils avaient pensé revenir les prendre un peu plus tard; mais elles avaient été suspendues trop bas, et les chacals en avaient fait leur profit. A leur retour, les émigrants n'avaient plus trouvé que les ficelles attachées d'une branche à l'autre du mowana.

Tandis que les charpentiers maniaient la scie et la hache, les chasseurs, le fusil en bandoulière, battaient la prairie. Karl de Moor, dont le caractère était devenu aussi communicatif et sociable qu'il était sombre autrefois, dirigeait ces expéditions. Les chasseurs revenaient rarement bredouille. Beaucoup d'animaux sauvages qui se dirigeaient vers la rivière, soit



Gret, toujours perché sur les épaules de son ami. (Page 68.)

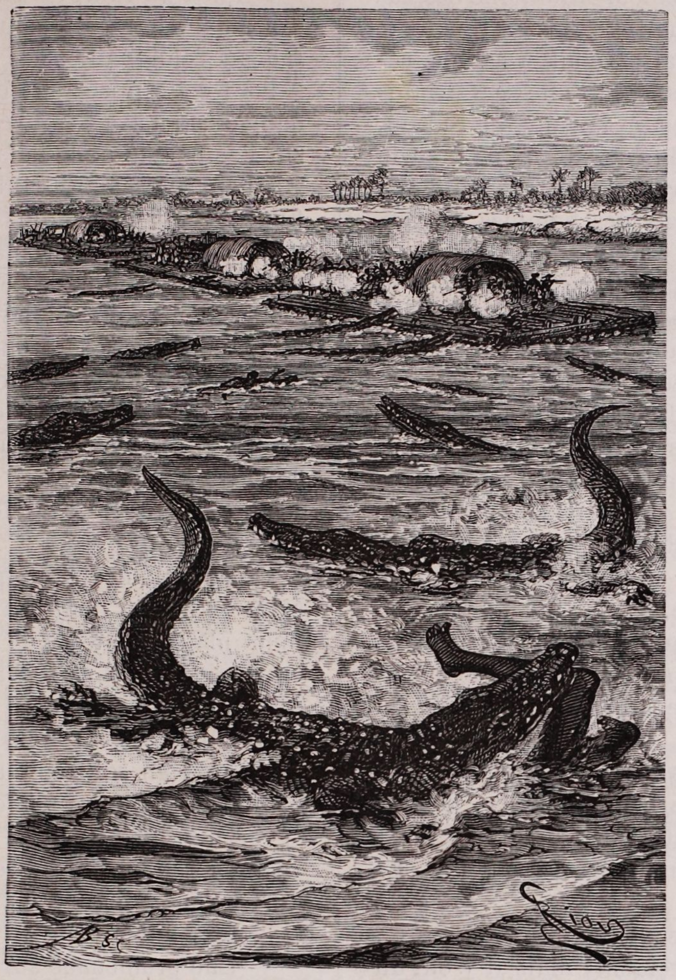
pour passer le gué, soit pour se désaltérer, tombèrent sous leurs balles.

Une fois converti en butlong, ce gibier pouvait se conserver indéfiniment. L'ambition des jeunes gens était d'en avoir un stock capable de sustenter la colonie pendant plusieurs mois, et cette ambition fut assez vite réalisée.

Les Vee-Boërs ne comptaient pourtant pas se condamner à une nourriture exclusivement animale pendant le cours de leur voyage. Il leur restait encore quelques sacs de maïs et de blé de Cafre.

Ces deux graminées sont cultivées dans le sud de l'Afrique. Le blé de Cafre, *Sorghum Cafrorum*, est en grand usage chez les Boërs du Transwaal. Les Cafres cultivent aussi une autre variété de sorgho, *Sorghum saccharatum*, dont ils sucent la tige sucrée, comme les nègres américains sucent la canne à sucre.

Enfin la plupart des arbres qui environnaient le mowana portaient des fruits comestibles qu'on n'eut garde de dédaigner. Cueillir ou ramasser ces fruits était la tâche des plus jeunes de la colonie. Chacun devait travailler, comme dans une ruche chaque abeille prend sa part de la tâche commune. Il n'était personne parmi les Boërs qui méconnût ce devoir social; les enfants mêmes n'avaient pas besoin d'être stimulés, et les femmes se rendaient utiles à leur manière, en mettant de l'ordre dans l'emmagasinement des provisions.



Ils déchargèrent coup sur coup toutes leurs armes sur les crocodiles. (Page 74.)

Une quinzaine de jours de travail suffit à tout. Un matin, au point du jour, tout était terminé. Trois radeaux flottaient à l'ancre, prêts à partir, et les émigrants quittaient pour la seconde fois le camp du mowana. Ils espéraient bien que ce serait la dernière et qu'ils ne reverraient jamais ce lieu qui leur avait coûté toute leur fortune de bétail.

On avait donc construit trois radeaux, un par famille, parce qu'un seul eût été trop large pour une rivière qui pouvait se trouver étroite à certains de ses coudes dans les régions montagneuses. On se réservait de réunir les trois embarcations pour n'en faire qu'une lorsqu'on aurait atteint le Limpopo.

Chacun de ces radeaux présentait une largeur correspondant à la longueur des kokerbooms, une douzaine de pieds environ. De l'arrière à l'avant, de la proue à la poupe, ils mesuraient plus de quarante pieds. On avait lié solidement côte à côte les troncs de kokerbooms avec des lianes flexibles, presque aussi solides que des cordes, des *baavian-touw* qui croissaient en abondance dans les fourrés avoisinant la rivière.

Ce mot de *baavian-touw* signifie corde de babouin. C'est une plante grimpante aux longues tiges, aux feuilles légèrement renflées à leur milieu en forme de cœur. Les Boërs se servent du baavian-touw à défaut d'autres cordages, et ce ne fut pas une innovation de la part des émigrants que d'employer ces

lianes pour la construction de leurs radeaux.

Sur ce qu'on aurait pu appeler le gaillard d'arrière de chaque embarcation, une des bâches des anciens chariots formait une tente supportée par des étais. C'était la cabine, séparée en deux parties, dont l'une servait uniquement aux femmes. A l'avant du radeau, s'élevait une sorte de hangar ou de maison rustique au toit de roseaux et de feuilles de palmier. C'était le logis des hommes de couleur.

Un grand échafaudage, laissant à droite et à gauche assez d'espace pour circuler, occupait la partie centrale du radeau. C'était là qu'était emmagasinée toute la cargaison, y compris, bien entendu, les défenses des éléphants tués au passage de la rivière. Les peaux de bêtes fauves, le poil en dehors, recouvraient cet amas de colis comme d'une enveloppe imperméable et permettaient aux bagages de supporter impunément les intempéries de la traversée.

Dernier détail qui mérite d'être mentionné : au bout des radeaux une petite plateforme en terre glaise servait de fourneau à chaque famille.

Ainsi organisés, les voyageurs pouvaient se laisser aller au fil de l'eau, manger, dormir dans leurs embarcations et n'aborder que lorsqu'ils auraient envie de se promener sur la rive.

L'embarquement s'effectua en bon ordre, sans l'ombre d'un accident; mais il y eut un moment d'hésitation de la part de Karl de Moor, qui ne savait à laquelle des trois familles il pouvait demander l'hospitalité.

« Eh bien! lui cria le baas, qu'attendez-vous, de Moor, pour venir avec nous?

— Vous m'acceptez donc? balbutia le chasseur.

— Comment! je voudrais bien voir que vous ne fussiez pas des nôtres. Piet compte sur son ami Laurens, moi je veux absolument vous garder près de moi. Tant pis si vous trouvez que je vous tyrannise.

Après avoir mis de Moor à l'aise par cette ronde bonhomie, le baas donna ses derniers ordres à l'équipage. On déroula les cordes qui tenaient les radeaux captifs; à force de rames, on dirigea les embarcations vers le milieu de la rivière, et il n'y eut plus ensuite qu'à se laisser aller à la dérive!

« Lâchez tout! » cria le baas.

Et les trois radeaux glissèrent successivement devant le quai, c'est-à-dire devant la berge en face du mowana.

« Adieu au camp! » dit Katrinka, en adressant de la main un salut au rivage dont le radeau s'éloignait.

Pour cette mise à flot qui pouvait avoir ses dangers, Piet avait trouvé moyen de se faufiler sur l'embarcation de la famille Rynwald.

« Bon courage, Katrinka, dit-il à la jeune fille; mais je suis moins ingrat que vous envers le camp du mowana. Je me souviendrai toujours que j'ai eu là de douces émotions. »

Katrinka rougit et ne répondit rien; mais certains silences sont plus éloquents que les phrases les mieux fleuries.

« Et puis, continua Piet, si nous avons eu des épreuves, c'est une raison d'espérer mieux de l'avenir. »

Klaas Rynwald, qui les écoutait, leur dit d'un ton amical :

« Mes enfants, tant que les nôtres sont sains et saufs, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. Jusqu'ici aucun de nous n'a été malade, n'a subi d'accident sérieux. Au milieu de nos désastres, il faut nous féliciter de n'avoir pas été éprouvés dans ce sens. Prions Dieu qu'il en soit toujours ainsi et que nous n'ayons à déplorer que des pertes d'argent.

— Père, dit Katrinka, cette manière-ci de voyager est plus agréable que notre traversée du Karrou dans ces chariots qui avançaient si lentement.

— Une promenade sur l'eau a toujours été considérée comme une partie de plaisir, dit vivement la blonde Meistjé. Mais, par cette chaleur, le mode de transport que nos domestiques ont adopté est encore plus agréable.

— Ah! fit Piet en riant, vous commencez donc à apprécier leurs *chevaux d'eau*. Vous en êtes-vous assez moquées hier, vous et Katrinka!

— Eh bien! nous avions tort, avoua gentiment Katrinka; mais il n'est pas étonnant que, n'ayant jamais vu de ces chevaux, nous n'ayons pas compris tout d'abord leur usage.

— Il faut convenir, reprit le jeune homme, que cette invention est ingénieuse et fait honneur aux naturels de l'Afrique. Regardez nos gens rire et s'amuser. Quels grands enfants que ces indigènes! »

Entre les radeaux, l'on entendait des éclats de rire et l'on apercevait des formes humaines bizarrement étendues sur l'eau. C'était toute une cavalerie aquatique, ce que les naturels nomment des chevaux d'eau.

Les Cafres se servent fréquemment de ce moyen de locomotion pour passer les rivières, surtout lorsqu'ils ont à guider dans l'eau des troupeaux de bœufs ou de moutons. Les cavaliers aquatiques nagent à côté des bestiaux, encouragent les individus timides, prêtent assistance aux jeunes veaux et aux agneaux qui périraient faute de secours.

Qu'on imagine un tronc de koker-boom, pourvu à son extrémité d'une cheville de bois longue de quinze pouces et solidement attachée. Un indigène demi-nu, Cafre ou Hottentot, était à cheval sur chacun de ces arbres flottants. D'une main, il se tenait cramponné à la cheville de bois; l'autre main agissait comme balancier et servait à donner l'impulsion. Les jambes, pendantes, l'une d'un côté, l'autre de l'autre côté du tronc, accéléraient à volonté le mouvement en battant l'eau à la façon des pattes de canard. Ces chevaux d'eau peuvent acquérir une vitesse bien supérieure à celle des radeaux.

Tous ces cavaliers d'un nouveau genre venaient à peine de lancer leurs montures qu'ils riaient à gorge déployée, jouaient et s'éclaboussaient comme une couvée de canards dans une mare.

Ces « chevaux d'eau » avaient le triple avantage de diminuer la charge des embarcations, de rendre faciles à effectuer les abordages et les reconnaissances, et de plaire aux Cafres et aux Hottentots en les tenant au frais et en les mettant en belle humeur.

Un voyage entrepris en riant, c'était de bon augure. Un incident burlesque rendit la gaieté générale presque en la propageant parmi les Vee-Boërs.

Gret, le petit singe de Katrinka, n'avait pas, on le pense bien, été oublié sous le mowana. La jeune fille tenait trop à son favori pour le rendre à la vie sauvage. Quand on lui demandait la raison de son attachement à cet animal malicieux, elle répondait :

« Gret est si drôle, il fait de si comiques petits tours! »

En réalité, elle ne tenait à ce fripon de Gret que parce que Piet l'avait rapporté, au prix d'une longue course dans les bois et d'une escalade épique d'arbre en arbre, le lendemain du jour où Katrinka avait exprimé le désir d'avoir un singe pour charmer l'ennui des longues étapes du voyage dans le Karrou.

Inutile de dire si Gret était choyé. Pour plaire à la fille de Klaas Rynwald, chacun avait une caresse ou un fruit à offrir à son favori. Gret acceptait tout, payait en monnaie de singe, c'est-à-dire en grimaces; mais il n'aimait que sa maîtresse, Smutz le guide, et Piet qui n'était pas peu flatté d'être des bons amis de maître Gret.

Au moment où la flotille des chevaux d'eau passait près de l'embarcation des Rynwald, Gret, qui suivait les nageurs d'un œil d'envie, s'échappa des bras de Katrinka et sauta d'un bond sur le dos de Smutz. Là il se mit à l'aise, s'assit confortablement, poussa de petits cris de satisfaction et, passant ses bras autour du cou de son ami Smutz, parut disposé à s'installer là pour longtemps.

Ce fut un éclat de rire général. Rien de plus comique, de plus drôle que cette petite tête grimaçante surmontant le crâne laineux du Hottentot. On eût dit un cerbère aquatique et burlesque s'apprêtant à conduire l'expédition.

CHAPITRE XVI

UNE SURPRISE DÉSAGRÉABLE

On sait déjà qu'aucun des voyageurs ne connaissait la rivière sur laquelle les trois radeaux venaient d'être lancés. Vu sa direction, ce cours d'eau se jetait évidemment dans le Limpopo ou dans un affluent de ce fleuve. Mais où et comment? Nul d'entre eux n'en savait rien.

Personne ne pouvait non plus assurer que la rivière serait navigable jusqu'à son embouchure et que des rapides ne viendraient pas troubler le cours du voyage.

Quant au Limpopo même, les émigrants n'en savaient guère plus long sur ce fleuve. Van Dorn, dans ses courses aventureuses, et Smutz, en compagnie d'Anglais, avaient suivi le cours du Limpopo pendant une quinzaine de kilomètres, mais au nord, bien plus haut que l'endroit où, selon toute probabilité, aboutissait la rivière que les émigrants avait baptisée la Katrinka, en l'honneur de la jolie fille aînée de Klaas Rynwald.

La colonie s'avançait par conséquent dans un pays inconnu sur lequel elle ne possédait aucune notion.

Mais à quoi bon s'inquiéter d'avance? on ferait face aux périls quand ils se présenteraient. Jusque-là, à la garde de Dieu !

Les Hollandais, les Vee-Boërs surtout, sont chrétiens et pratiquants. Chacune de leurs familles errantes transportait avec elle, comme objet de première nécessité, une Bible qu'ils préservaient de toute avarie avec soin, à l'exemple des anciens transportant les dieux lares de leur foyer. On eût tout abandonné plutôt que de laisser se perdre cet in-folio vénéré.

Inutile d'ajouter que le livre contenant la parole divine était sur les radeaux. Nos Vee-Boërs ne démentaient pas leurs ancêtres, dont ils suivaient l'antique tradition. Chaque dimanche, Jan Van Dorn, Klaas Rynwald et Hans Blom lisaient quelques chapitres de la Bible à leurs enfants et à leurs serviteurs assemblés. Peut-être était-ce au bienfait de cette foi naïve que les émigrants devaient leur tranquillité au milieu de désastres qui eussent abattu des natures moins confiantes dans la protection de la Providence.

Le premier jour de navigation, dont le début avait été si gai, se passa fort bien. Les radeaux flottaient à merveille. Chacun accabla de compliments le baas, Laurens de Moor et leurs aides macobas, à qui revenait l'honneur de leur construction.

Les koker-booms, si épais et pourtant si légers, ne laissaient pas pénétrer la moindre goutte d'eau et le courant, quoique assez faible, poussait les embarcations en avant sans le secours des rameurs. La seule précaution à prendre, c'était de se tenir bien au milieu de la rivière sans laisser incliner les radeaux vers les rives, fort rapprochées à cet endroit. Ces embarcations si lourdement chargées étaient si faciles à manœuvrer qu'un seul homme suffisait pour les éloigner du bord.

Si les Macobas étaient fiers de leur œuvre, Laurens de Moor était aise de n'avoir plus dans la colonie le rôle d'un intrus accepté par pitié, et de s'être rendu utile dès son arrivée. A mesure que la famille du baas connaissait ce jeune homme, chacun de ses membres se prenait d'affection pour lui. Mme Van Dorn louait l'égalité de caractère, la complaisance empressée de Laurens. Quant à Piet, il était enthousiaste de son nouvel ami; Rychie et Annie traitaient celui-ci fraternellement, avec cette nuance de réserve délicate qui sied aux jeunes filles.

Tout le monde était charmé, comme Katrinka Rynwald au départ, de la nouveauté et de l'agrément de cette façon de voyager. Pas d'efforts, nulle fatigue, un paysage charmant, variant d'aspect à chaque coude de la rivière. C'était plutôt une excursion en bateau, une promenade, qu'un voyage. Les dangers passés et futurs en furent momentanément oubliés.

Les cavaliers aquatiques contribuaient aussi à égayer la route par leurs prouesses amusantes. C'étaient entre eux des luttes à n'en plus finir, de véritables régates dont les serviteurs donnaient le spectacle à leurs maîtres.

Avec la passion du jeu qui caractérise leur race, les jeunes Boërs finirent par engager, d'un radeau à l'autre, des paris sur les indigènes. Chacun gageait pour son serviteur préféré. Les Cafres étaient généralement vainqueurs dans ces courses d'un nouveau genre. Cependant Smutz leur disputait chaudement la partie. Il tenait haut et ferme le drapeau hottentot, et les enjeux mis sur la tête du guide étaient rarement perdus.

Toujours perché sur les épaules de son ami, Gret grimaçait de plaisir. A plusieurs reprises, Smutz avait cherché à se débarrasser de ce gênant compagnon; mais, à chaque tentative de ce genre, le singe enfonçait ses griffes dans la chevelure laineuse du Hottentot, qui finissait par laisser Gret maître du terrain. Katrinka avait beau rappeler ce petit démon, elle ne put obtenir son retour sur le radeau que lorsque le singe fut las de recevoir des éclaboussures.

La nuit vint mettre un terme à ces jeux nautiques. Le baas ne se souciait pas de naviguer dans l'obscurité sur une rivière inconnue

où l'on pouvait rencontrer des rapides, ou, ce qui eût été pire encore, une chute d'eau.

Dès que le crépuscule étendit sur le ciel son voile sombre, les trois embarcations furent amenées au rivage et solidement amarrées; mais Jan Van Dorn n'avait donné l'ordre de *stopper* qu'après avoir choisi une place convenable. L'abordage n'est rien moins que facile quand le courant est fort, et les rives escarpées; mais il se trouva bien à point une petite anse dont on fit un port de débarquement. On jeta une planche des radeaux au rivage, et les passagers se hâtèrent de mettre pied à terre.

Malgré le plaisir que les émigrants avaient pris à leur voyage sur la rivière, aucun d'eux n'était fâché de ce changement. D'ailleurs, les appétits s'étaient aiguisés pendant la route; le déjeuner, pris de meilleure heure que de coutume afin d'accélérer le départ, était bien loin, et l'on accueillit avec empressement la proposition de hâter le souper. Les fourneaux des radeaux valaient mieux que des foyers allumés au grand air, à la mode des Bohémiens. Néanmoins le repas cuit à bord fut mangé sous les grands arbres de la rive et assaisonné par une franche gaieté. Qu'importe le mode de préparation des aliments et ce qu'ils peuvent valoir en eux-mêmes si l'appétit, ce maître cuisinier, est là pour les rendre exquis!

Le souper terminé, l'on ne tarda guère à songer au repos. Chacun se retira, qui sous les tentes des radeaux, qui sous les arbres. Mais il faisait trop chaud pour bien dormir. Les moustiques se chargeaient d'ailleurs d'aiguillonner les voyageurs pour les tenir éveillés. Ces insectes, dix fois plus insupportables qu'il ne sont gros, ne leur laissaient pas une minute de répit. Des myriades d'ailes tourbillonnaient autour des dormeurs qui ne possédaient aucun moyen de se préserver de leurs piqûres. Les moustiques s'attaquaient même aux Cafres. C'est dire leur acharnement, car la peau blanche paraît à ces insectes un régal supérieur.

La plupart des Boërs passèrent la nuit à faire des plongeons dans la rivière pour calmer la cuisson causée par les moustiques.

Enfin les premières lueurs du jour chassèrent ces insupportables persécuteurs. Leurs victimes saluèrent le lever du soleil avec des transports d'allégresse, et il y en eut pour une heure à rire des dégâts que les piqûres des insectes avaient commis sur la figure de chacun. la pauvre Rychie avait une joue enflée, Meistjé, le front tout diapré de taches rouges; la jolie Katrinka elle-même était défigurée par un gonflement du nez; mais, si Piet avait été tenté de la trouver moins attrayante que de coutume, il n'aurait eu qu'à se regarder lui-même dans une glace pour convenir qu'il était dans un état pire; sa figure semblait avoir été le point de mire des flèches, des dards minuscules des moustiques. On eût dit que le pauvre garçon relevait d'une grave petite vérole et restait tatoué de cicatrices pour toute sa vie. Laurens était le seul dont l'épiderme restât à peu près indemne. Ses cinq ans de vie en plein air avec les Bosjemens lui avaient pour ainsi dire tanné la peau. Annie lui dit, pendant qu'on passait cette revision comique des blessures reçues pendant la nuit :

« Vous vous affligiez d'être assez noir pour ressembler à un homme de couleur. Vous avez ce matin le bénéfice de cet inconvénient, qui d'ailleurs passera à la longue. »

La conversation, pendant le déjeuner, roula exclusivement sur ce sujet qui amena cent plaisanteries; puis on se rembarqua sans s'attarder, à cette halte, plus qu'il était nécessaire.

Le lendemain fut la répétition de cette première journée. Le jour suivant, on se remit en route dès l'aurore, et tout alla bien pendant quelques heures. Portés par le courant, les voyageurs se félicitaient de voir la distance augmenter entre eux et la région solitaire qu'ils avaient eu tant de plaisir à quitter. Ils riaient et devisaient ensemble, chacun selon ses attractions particulières; mais leur joie ne fut pas de longue durée.

Le courant diminuait d'impulsion, se ralentissait peu à peu; bientôt même il devint presque nul, et les hommes d'équipage furent obligés de prendre leurs rames. A force de bras, on parcourut encore quelques kilomètres.

Le front du baas se plissait; son visage se rembrunissait à vue d'œil; il causait tout bas avec Karl de Moor, qui, depuis l'arrivée de Laurens dans la colonie, était devenu le confident, l'ami intime de Jan Van Dorn.

La rivière devenait de moins en moins profonde. On dut remplacer les rames par des perches; mais, à un moment donné, les radeaux touchèrent le fond de l'eau et s'arrêtèrent.

« Voilà ce que je craignais, s'écria le baas. La rivière ne coule plus... Plus d'eau pour nous porter! »

CHAPITRE XVII

UN CLAN DE CROCODILES

C'était vrai : la rivière ne coulait plus, ou, pour parler plus exactement, elle se perdait sous terre. Quelques mètres plus loin, l'eau disparaissait, s'échappait par quelques conduits souterrains, et l'on voyait ce que les indigènes nomment un *omaramba*, c'est-à-dire un lit de rivière qui n'est rempli que pendant la saison des inondations et qui reste à sec en d'autres temps.

Aussi loin que s'étendait leur vue, les voyageurs apercevaient un canal jonché de sable argenté et bordé de joncs desséchés d'un brun noirâtre. Quant à de l'eau, pas même la plus petite flaque. Et cela sur une étendue de plus de deux kilomètres.

Que se trouvait-il au delà de l'horizon ? La rivière rejaillissait-elle du sol aussi mystérieusement qu'elle s'y perdait ici ? Ou bien cet omaramba continuait-il indéfiniment ? c'est ce que le nul ne pouvait conjecturer.

Ce phénomène désappointait cruellement les Vee-Boërs, mais ce n'était pas une nouveauté pour eux ; ils avaient déjà rencontré d'autres omarambas au cours de leurs migrations pastorales. Un cours d'eau tari périodiquement n'est pas chose rare dans le sud de l'Afrique. Ce fait se présente également dans d'autres parties du Monde : en Asie, dans les deux Amériques et surtout en Australie. On le remarque même dans l'est de l'Europe, près de la mer Caspienne et de la mer Noire.

Mais si les émigrants n'étaient pas surpris outre mesure, rien n'égalait leur déception.

Quoi ! tant de travail, tant de peines perdues ! Toutes ces preuves d'habileté, d'ingéniosité, de labeur, que chacun avait fournies depuis quinze jours pour mettre les embarcations à flot, devenaient inutiles ! Tout cela n'aboutissait qu'à trouver la route barrée devant soi !

C'eût été à désespérer si le mal eût paru absolu, sans remède ; mais la même question était sur toutes les lèvres.

« Quelle peut être la longueur du canal desséché ? La rivière ne reparaîtrait-elle pas plus loin ? »

Tant que cette question n'était pas résolue dans le sens négatif, il restait de l'espoir.

« Ici, les jeunes gens ! » cria le baas.

Un instant après, Piet Van Dorn, désigné comme chef des éclaireurs, rassemblait autour de lui ses jeunes amis en un détachement chargé d'une tournée d'exploration.

« Emmenez Smutz, » dit Katrinka.

Le guide hottentot se préparait déjà ; il n'admettait pas que ses jeunes maîtres allassent à la découverte sans lui.

« Vous allez avec eux, Laurens ? dit Annie au fils de Karl de Moor ; je croyais que mon père avait assuré que Piet, Hendrik, Andriès et Ludwig suffiraient, avec Smutz et six domestiques.

— J'irai, dit Laurens, à moins que le baas ne me le défende. Je sais bien pourquoi il ne m'a pas désigné, c'est qu'il a la bonté de craindre toujours qu'il ne m'arrive quelque chose de fâcheux. C'est par amitié pour mon père qu'il n'aime pas à me risquer. Je suis bien reconnaissant au baas de cette sollicitude ; mais je ne cours pas plus de danger que ses deux fils, et je serais attristé de ne pas accompagner mes jeunes amis.

— Partez, Laurens, en ce cas, dit Jan Van Dorn, et rapportez-nous de bonnes nouvelles.

— Ah ! j'en réponds ! » cria Piet en saluant Katrinka d'un geste.

Les explorateurs s'engagèrent dans le lit sablonneux de la rivière. Bientôt ils disparurent derrière les joncs et les roseaux. En leur absence, on parla peu sur les embarca-

tions. Un silence morne avait remplacé l'enjouement babillard de la veille. Jan Van Dorn, le front soucieux, semblait perdu dans ses réflexions.

Chacun tenait les yeux fixés sur le point où les jeunes gens avaient disparu. On attendait leur retour avec une vive anxiété. Une heure s'écoula, puis encore une autre. Les émigrants se disaient tout bas l'un à l'autre que c'était mauvais signe... Si la rivière, par mauvaise chance, ne revenait pas sur le sol et restait sous terre à former un lac?... Ces réflexions n'étaient pas gaies.

Pendant ce temps, le baas se concertait avec Blom, Rynwald et Karl de Moor, désormais appelé à se joindre au conseil supérieur des quatre Vee-Boërs ; il organisait un plan d'action pour le cas où la rivière reprendrait son cours à une distance assez proche.

« Huzza ! » cria tout à coup dans le lointain une voix bien connue et qui fit battre le cœur de Katrinka.

C'était la voix de Piet qui, fidèle à sa promesse, revenait en courant annoncer qu'à neuf kilomètres de là, l'eau reparaissait brusquement et qu'un peu plus loin la rivière redevenait navigable.

Le baas n'attendait que cette certitude pour donner ses ordres.

Aussi, lorsque Smutz et les autres éclaireurs arrivèrent à leur tour et certifièrent la bonne nouvelle, ils trouvèrent les Boërs en train de décharger les radeaux avec autant d'activité qu'ils en avaient mis à les charger si peu de jours auparavant. Quand il ne resta plus rien que la charpente des embarcations, ce fut cette charpente même qu'on démolit aussi prestement que possible.

Le plan du baas était simple et logique : puisque la rivière ne venait pas aux émigrants, c'était à ceux-ci d'aller vers la rivière. Les radeaux et leur chargement seraient transportés pièce par pièce à l'endroit où la rivière recommençait à couler. Là, on rassemblerait les pièces composant les embarcations, et l'on reprendrait le fil de l'eau.

Mais ce transbordement était long à opérer. Quelque activité qu'on y employât, il exigea près de deux jours. C'était un curieux spectacle que celui de ces hommes bronzés, nus jusqu'à la ceinture et portant les poutres des radeaux pendant huit ou neuf kilomètres. On eût dit autant de cariatides mouvantes. Mais le poids des troncs de koker-booms était très minime, comparativement à leur volume. S'il eût été en rapport avec les dimensions de la charge, les forces réunies de plusieurs hommes n'eussent pas suffi à les transporter à une pareille distance, et l'entreprise résolue par le baas eût été impossible à accomplir.

Avec du courage et de la bonne entente, on vint à bout de cette énorme tâche. Le soir du second jour, tout était transporté à l'extrémité de l'omaramba : poutres, cordes, rames, ainsi que les biens mobiliers de chaque famille. On n'avait pas laissé perdre l'objet le plus menu.

Comme on n'avait plus qu'à rassembler les éléments déjà tout préparés des radeaux, la reconstruction prit beaucoup moins de temps que l'édification première. Non seulement les ouvriers avaient gagné de l'habileté, mais encore ils connaissaient la place de chaque pièce de bois. C'était pour ainsi dire comme un grand jeu de patience dont il s'agissait de remmancher les morceaux épars.

Le quatrième jour au matin, après avoir déjeuné à terre, les émigrants s'embarquèrent pour la seconde fois.

Il n'y avait guère plus de courant dans la rivière qu'aux premières approches de l'omaramba, et il fallut vigoureusement jouer des perches et des rames. Les Vee-Boërs comptaient que cette stagnation de l'eau cesserait plus loin, et, dans cet espoir, ils n'épargnaient pas leurs peines. La rivière allait s'élargissant, et cette étendue même leur faisait augurer que les radeaux descendraient bientôt sans aide.

Préoccupés de leur opération de transbordement, les Vee-Boërs n'avaient exploré en aval que trois ou quatre kilomètres de la rive. Jusqu'à cette distance de trajet, tout alla assez bien. On avançait péniblement, mais on avançait. Un peu plus loin, le canal prit une extension considérable. L'eau stagnante formait une sorte de lac calme, uni, sans une ride à sa surface, d'environ deux kilomètres de longueur sur six à sept cents mètres de largeur. L'extrémité opposée à celle par où les radeaux entraient dans ce lac se rétrécissait en un canal de proportions exiguës.

Ce lac était bordé d'une ceinture de sable fin sur lequel apparaissaient des formes noirâtres qui rayaient bizarrement la blancheur du sable. On voyait des quantités de stries sombres qu'on pouvait prendre de loin pour des troncs d'arbres entraînés par une inondation et échoués, laissés sur la rive par la



Le karl-kop tenant bien haut en l'air le crocodile. (Page 76.)

retraite des eaux. Mais les Vee-Boërs n'étaient pas gens à se payer d'une illusion semblable.

« Des crocodiles! cria le baas qui dirigeait le premier radeau.

— Quelle étonnante agglomération! fit Karl de Moor. Jamais de ma vie je n'ai vu un clan si nombreux de compagnons malfaisants.

— Quelle raison a pu les rassembler sur un si petit espace, où ils se nuisent les uns aux autres au point de vue de la nourriture? » ajouta Smutz, le guide.

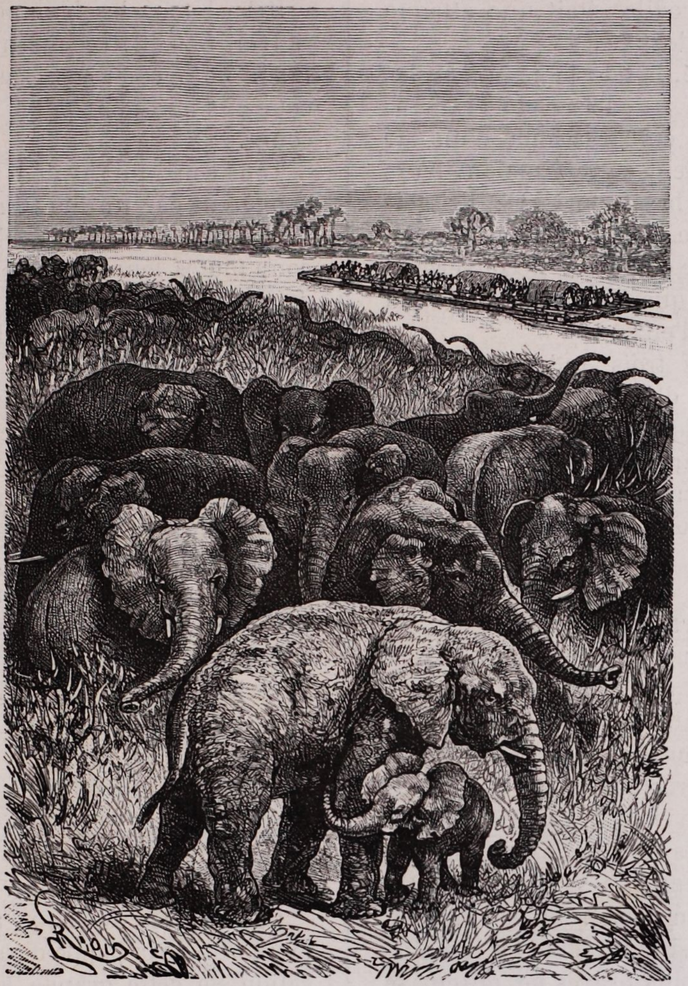
Cette assemblée de crocodiles était en effet une chose étrange.

Tout le long de la route, les émigrants en avaient rencontré se chauffant au soleil, seuls parfois ou en groupes de trois ou quatre au plus, tandis que les rives du lac étaient littéralement noires de crocodiles.

Ces amphibies, les plus répugnants entre les ennemis de l'homme, se tenaient là dans toutes les attitudes imaginables. Leur taille variait de dix à vingt-quatre pieds de long, et le corps des plus gros était aussi large qu'un tonneau de dimensions moyennes.

Les uns étaient étendus tout de leur long; les autres, la tête dressée, ouvraient leur horrible gueule, garnie de cette double rangée de dents aiguës, appareil nécessaire à la voracité de ces monstres; d'autres afin dressaient leur queue en l'air ou décrivaient une courbe avec leur corps.

Pas un d'eux ne bougeait. Le seul mouve-



Il y avait au moins un millier d'éléphants. (Page 78.)

ment perceptible sur les deux rives était produit par des oiseaux mangeurs d'insectes qui se perchaient sans façon sur le dos des sauriens et attrappaient au vol les mouches qu'attirait l'odeur forte, nauséabonde, des crocodiles.

Les nuits précédentes, les Vee-Boërs avaient entendu dans le lointain des clameurs assez semblables aux mugissements d'une centaine de taureaux. Ils avaient reconnu des cris de crocodiles et s'étaient étonnés de la force et de la durée de ces cris. Le grand nombre de crocodiles réunis autour du lac leur expliquait ce fait, mais ne leur donnait pas la raison d'un tel congrès de sauriens. Ils se demandaient encore comment avait pu se former un tel rassemblement de monstres.

Les radeaux n'eurent pas plus tôt débouché dans le lac que les oiseaux effrayés s'envolèrent à tire-d'aile, en criant à plein gosier. Leurs cris d'alarme produisirent un effet instantané sur les animaux qui leur servaient de perchoir.

Jusque-là inertes et pour la plupart endormis, les crocodiles se dressèrent sur leurs courtes pattes et se dirigèrent vers l'eau, en rampant avec une vitesse qu'on n'attendrait pas d'animaux d'aussi lourde carapace.

Devant un ennemi inconnu, leur instinct les poussait à chercher un refuge dans le lac. Telle fut du moins la pensée des Vee-Boërs en observant l'action simultanée de tous les crocodiles.

Quel ne fut pas leur émoi en découvrant qu'au lieu d'être un moyen de retraite, ce mouvement des crocodiles était une attaque dirigée contre les radeaux.

Après avoir plongé, la tête la première, les sauriens, revenus à la surface de l'eau, se dirigèrent vers les embarcations d'un air menaçant. Ils ouvraient et refermaient leurs mâchoires avec un bruit horrible; ils geignaient d'impatience d'atteindre leur proie, ils criaient de plaisir de l'avoir découverte et fouettaient de leur queue musculeuse l'eau qui écumait autour d'eux.

Les passagers des trois radeaux avaient poussé un même cri d'ensemble pour avertir les cavaliers « aquatiques » du danger qui les menaçait. Jamais marins se baignant auprès d'un navire à l'ancre ne remontèrent plus précipitamment à bord au cri poussé par la vigie :

« Les requins! »

Quelle scène de terreur confuse!... Les cavaliers abandonnèrent leurs troncs de koker-booms, qui flottèrent à la dérive, et ils s'élancèrent sur les radeaux. Ils abordèrent sans distinction d'appartenance sur celui qu'ils trouvaient le plus proche. Chacun s'empressait, leur tendait la main, tandis que les femmes et les enfants se réfugiaient sous les tentes. Pendant ce temps, les Vee-Boërs saisirent leurs roërs et en vérifièrent les amorces.

Une agression aussi inattendue les remplissait de crainte. Les plus braves ne purent se défendre d'un instant d'effroi. Jamais les Vee-Boërs n'avaient rencontré de crocodiles que l'approche de l'homme ne mît en fuite.

« Vite! vite! » criait-on des radeaux aux cavaliers aquatiques en retard.

Hélas! tous les hommes ne purent pas se sauver. Deux Cafres furent saisis par ces animaux enragés et tués sous les yeux de leurs compagnons sans qu'on pût leur porter secours.

Tous ceux qui savaient manœuvrer un roër vengèrent par un feu terrible la perte de ces fidèles serviteurs. Ils déchargèrent coup sur coup toutes leurs armes sur les crocodiles, et ce feu succédait presque sans interruption, car les femmes sortirent de leur retraite après y avoir mis les enfants en sûreté, et elles s'employèrent vaillamment à recharger les armes au fur et à mesure et à les mettre aux pieds des tirailleurs.

Cette fusillade dura jusqu'au moment où les radeaux furent enveloppés de fumée et l'eau toute rougie de sang.

Les sauriens, qui avaient paru d'abord inaccessibles à la crainte, finirent par comprendre leur échec, et, laissant leurs blessés se tordre dans les convulsions de l'agonie à la surface de l'eau, ils s'enfoncèrent dans le lac pour ne plus reparaître.

Les rameurs activèrent leurs mouvements, tandis que les Vee-Boërs tiraient de temps à autre quelques coups de fusil pour prévenir un retour des amphibies.

Lorsque les radeaux atteignirent l'autre extrémité de la nappe d'eau, ils eurent l'explication de cette grande assemblée de crocodiles.

Pour la seconde fois, la rivière cessait de couler et se perdait sous terre.

CHAPITRE XVIII

LE KARL-KOP

La rivière disparaissait pour la seconde fois sous le sable; mais la situation des voyageurs était pire qu'à la première épreuve de ce genre, car les éclaireurs envoyés à la découverte déclarèrent au retour que le canal continuait à être à sec pendant près de dix-huit kilomètres. C'était une distance double de la longueur du premier omaramba.

Cet éloignement de l'eau courante expliquait la quantité de crocodiles réunis autour du lac. La sécheresse avait refoulé sur ce petit espace les habitants d'une trentaine de kilomètres de la rivière. Ils étaient là, pressés les uns contre les autres, comme des grenouilles dans une mare. Après avoir dévoré tous les poissons, tous les êtres vivants enfermés avec eux dans l'eau du lac, les crocodiles se trouvaient réduits à la famine. Peut-être en arriveraient-ils à s'entre-dévorer, en dépit du proverbe assurant que les êtres malfaisants ne se mangent pas entre eux. Ce qui restait certain, c'est que leur attaque désespérée était due à la faim.

Le Vee-Boërs, échappés aux atteintes de ces monstres, les oublièrent bientôt pour ne songer qu'à la fâcheuse interruption de leur voyage.

Chacun était désolé, et nul plus que le baas, qui se sentait moralement responsable de tout ce qui survenait de fâcheux à la colonie.

« J'ai eu tort, dit-il à ses amis, de m'en être rapporté à nos jeunes gens pour explorer l'omaramba. Dès qu'ils ont revu l'eau courante, ils ont cru tout sauvé, et n'ont pas pris le soin de pousser une pointe le long des rives pour s'assurer de la continuité du courant... Oh! ils ne méritent pas d'être blâmés, ces braves garçons! C'est moi qui aurais dû savoir que des missions semblables doivent être confiées à des hommes vieillis dans l'expérience des choses et non à de jeunes têtes, promptes à s'enflammer sur les premières belles apparences. J'ai donc eu tort, et cette erreur de ma part nous a coûté deux braves serviteurs, sans parler de l'énorme transbordement qui nous a amenés pendant quelques kilomètres à peine et qui est à recommencer... s'il se trouve de l'eau plus loin. Cette fois donc, je ne m'en rapporterai qu'à moi-même pour l'exploration à opérer; mais, afin de ne pas attrister nos jeunes gens, j'en emmènerai deux ou trois avec moi, de sorte qu'ils ne soupçonneront pas que vous les avez blâmés au conseil, vous, ami Blom, et vous, Rynwald, d'avoir agi à la légère lors de leur mission d'éclaireurs. »

Le baas partit, emmenant avec lui Laurens de Moor, qui lui était de plus en plus attaché, Andriès et Ludwig; il était résolu à marcher aussi loin qu'il le faudrait pour s'assurer de la viabilité de la rivière.

La nature du terrain se chargea de l'éclairer plus vite qu'il ne l'espérait. Au delà de l'endroit où la rivière sortait pour la troisième fois de terre, le sol devenait argileux, de sablonneux qu'il était en amont. Or, les phénomènes de courants souterrains ne se produisent que dans les terrains sablonneux. On pouvait donc se livrer à un second transbordement, avec l'espoir fondé que ce serait le dernier dur labeur de cette nature.

Cette découverte ne fut pas faite en quelques heures par le baas. Il ne fut de retour que le lendemain de son départ. Jusque-là, les émigrants étaient restés dans une attente quasi découragée. A quoi bon démolir les embarcations si la rivière ne reprenait pas son cours? Et de quelle utilité serait le déchargement des marchandises s'il fallait abandonner les radeaux?

On prit seulement les objets indispensables pour établir à terre un camp temporaire, car passer la nuit à proximité des crocodiles eût été fort imprudent.

Ce furent des heures d'une longueur mortelle pour tous les émigrants. Cet état d'incertitude sur le sort du lendemain pesait sur chacun et oppressait les jeunes gens surtout, plus qu'un danger précis, imminent. Le fait seul de ne pouvoir rien tenter, rien entreprendre pour changer la situation, était pour eux un véritable supplice.

La seule distraction de cette halte pénible fut un épisode singulier.

C'était le soir, au coucher du soleil. Les voyageurs prenaient leur souper en commun sur le rivage. Tout à coup un craquement de branches d'arbres leur annonça l'approche d'un ennemi. A en juger d'après le bruit de sa marche, c'était un buffle, un rhinocéros ou un hippopotame, ou bien encore un éléphant qui venait se désaltérer au lac.

C'était, en effet, un éléphant, un *karl-kop*, c'est-à-dire un gros mâle sans défenses, qui déboucha bientôt du taillis. L'animal était seul, d'allures brusques et quasi convulsives; évidemment, c'était un proscrit de quelque tribu éléphantine, un exilé parmi les siens, ce qui indiquait en lui un animal dangereux. L'éléphant solitaire est toujours redouté. Sa méchanceté est proverbiale et on le considère généralement comme fou.

Par bonheur, des broussailles cachaient les Vee-Boërs aux yeux de ce visiteur inopiné. Les mets du souper roulèrent à terre. Les chasseurs sautèrent sur leurs fusils et se mirent à l'affût; mais Klaas Rynwald leur défendit péremptoirement de tirer.

« Vous ne pouvez pas tuer l'éléphant du premier coup, leur dit-il; en ce cas, il chargerait devant lui et blesserait les femmes, les enfants et nos serviteurs, tous rassemblés sur un petit espace. Et puis, le tueriez-vous d'emblée que ce serait une cruauté inutile. Cet éléphant n'a pas d'ivoire qui puisse vous tenter, et ce serait perdre votre poudre et vos balles que de le tuer.

— C'est juste, nous avions tort; c'est notre instinct de chasseurs qui nous avait emportés, dit Piet, qui s'empressa le premier de faire acte de soumission à Klaas Rynwald pour imposer aux autres l'exemple de sa déférence.

— Il sera tout aussi intéressant pour nous tous, reprit le vieux Boër, d'observer les faits et gestes de ce karl-kop. Si nous ne bougeons pas, il ne cherchera pas à nous nuire, car l'éléphant le plus misanthrope garde assez de principes de justice pour n'attaquer jamais qui ne lui cherche pas noise.

On se tint coi; et le silence devint si grand parmi les spectateurs, qu'on eût entendu le bruit d'une feuille agitée par le vent.

Sans se douter le moins du monde de la proximité d'êtres humains, l'éléphant commença par boire à sa soif, ce qui ne fut pas l'affaire d'une minute. Puis, il entra dans la rivière, calme et unie comme un miroir, et il procéda à un second exercice. Aspirant l'eau dans sa trompe, il la faisait ensuite jaillir en l'air et retomber en pluie sur son corps. Il s'administrait une douche dans les règles, avec une satisfaction évidente.

Soudain, au moment où il plongeait pour la cinquième ou sixième fois son appendice nasal dans la rivière, il l'en retira vivement, poussa un cri de douleur, fit volte-face et revint sur la rive.

Le trouble de l'eau sur son passage ne permettait pas aux Vee-Boërs de distinguer la cause de cette retraite précipitée. Le karl-kop paraissait ignorer de son côté quel était l'ennemi devant lequel il avait dû fuir. Arrivé sur la terre ferme, il examina la rivière d'un air méditatif; puis, ses petits yeux s'illuminèrent; il secoua ses longues oreilles comme pour attester qu'il avait enfin deviné, et il retourna d'un pas mesuré vers l'eau. Quand il en eut jusqu'à mi-corps, il introduisit de nouveau sa trompe dans la rivière.

Les spectateurs crurent que l'éléphant allait reprendre sa douche interrompue, mais c'était une erreur. L'intention du sagace animal était tout autre.

L'eau se rida à quelque distance du karl-kop, et une sorte de remous indiqua l'approche d'un crocodile. Le saurien lui-même devint bientôt visible. Il avait au moins douze pieds de long, ce qui le rendait un adversaire peu agréable à rencontrer. C'est lui qui avait essayé de happer la trompe de l'éléphant et qui avait causé au pachyderme une douleur assez vive pour expliquer sa retraite et sa rancune.

On a raconté beaucoup de traits constatant la sagacité des éléphants; presque tous sont véridiques; mais il n'en est pas un qui prouve mieux la finesse de leur instinct, — ne faudrait-il pas dire : leur intelligence? — que celui dont furent témoins les Vee-Boërs. En tout cas, aucun n'est plus curieux.

Le karl-kop tenait sa trompe à demi submergée et la balançait horizontalement à droite et à gauche, d'un mouvement doux et continu. Ces oscillations ressemblaient, à s'y méprendre, à celles que les pêcheurs impriment à leurs lignes armées d'hameçons, lorsqu'ils tentent l'eau pour amorcer le poisson.

Cette fois, le poisson était plus glouton qu'avisé, et il mordit presque aussitôt. Le crocodile approcha sous l'eau avec précaution; il essaya de saisir cet appât vivant, mais ce fut lui qui fut pêché comme une simple truite.

Le karl-kop triomphant revint au rivage, tenant bien haut en l'air le crocodile enroulé et fortement serré dans sa trompe. Il lança sa proie dans l'espace. Soit qu'il l'eût fait à dessein, soit pur effet de hasard, le saurien alla tomber entre deux branches d'arbre fourchues, dont les parois élastiques le retinrent comme dans un étau.

Les spectateurs de cette scène avaient fort envie de rire en voyant la hideuse créature se tordre au-dessus de cet arbre. Plusieurs d'entre eux certifiaient que l'éléphant avait choisi en parfaite connaissance de cause cet endroit spécial pour y emprisonner sa victime.

Quoi qu'il en fût, l'éléphant était bien vengé. Le crocodile se débattait en vain sur son perchoir. Ce fut là qu'il mourut, non de l'agonie lente et douloureuse à laquelle son impitoyable vainqueur l'avait condamné, mais d'une balle que Klaas Rynwald lui envoya par pitié lorsque le karl-kop se fut éloigné, sans se douter que son acte de justice à la turque avait eu des témoins.

Les jeunes Boërs remercièrent leur baas

temporaire de les avoir empêchés de tirer sur l'éléphant. Celui-ci s'était comporté comme leur allié en punissant un des individus de ce groupe de crocodiles qui avaient dévoré deux de leurs colons. La vengeance exercée par le karl-kop prenait presque à leurs yeux le caractère d'une revanche des méfaits dont eux-mêmes avaient pâti.

On serait tenté de mettre en doute l'authenticité de ce fait; mais l'auteur de ce récit est à même d'affirmer ce qu'il relate. C'est un témoin oculaire et digne de foi, l'un des Boërs présents, qui le lui a raconté.

Le karl-kop s'en alla du pas lent et mesuré dont il était venu, et reprit sans doute sa vie errante et solitaire...

CHAPITRE XIX

SUR LE LIMPOPO

Presque sous le tropique du Capricorne coule un fleuve qui se dirige à l'est vers l'océan Indien. Ce fleuve se nomme le Limpopo.

Les Vee-Boërs ayant opéré leur second transbordement avec la même patiente docilité que le premier, se rembarquèrent à la fin de l'omaramba et parvinrent, après deux journées de navigation, au point de jonction du fleuve avec son tributaire. Leurs conjectures se trouvèrent justes : la rivière Katrinka se jetait dans le Limpopo.

Ayant à naviguer sur un vrai fleuve, où ils étaient certains que l'eau ne manquerait plus. les émigrants jugèrent bon de ne faire qu'un seul radeau de leurs trois embarcations. A cet effet, ils campèrent pendant une quinzaine de jours au confluent de la rivière. Ils ajoutèrent aux koker-booms quelques troncs d'arbres plus forts; ce fut à peu près le seul changement qu'ils trouvèrent à opérer pour obtenir la solidité de l'unique radeau. Les trois tentes furent dressées côte à côte sur le gaillard d'arrière, et l'on ménagea à l'avant un abri assez spacieux pour tous les serviteurs. La cargaison fut réunie en une pile unique, enfin l'on n'établit qu'un seul fourneau d'argile au lieu de trois. Sous une température atteignant souvent cinquante degrés à l'ombre, le fourneau n'avait d'utilité que pour la cuisine, et un seul suffisait pour préparer les mets de toute la colonie.

Puisque l'obligation d'agencer le radeau exigeait une assez longue halte, Laurens de Moor proposa au baas de construire un canot, qui pouvait avoir son utilité. Le baas approuva cette idée, et, sous la direction de Laurens, les deux serviteurs macobas creusèrent une barque dans un tronc d'arbre, à la mode de leur pays. Ce canot avait vingt pieds de long sur cinq de large et pouvait contenir huit ou dix passagers. Cet esquif, rattaché par une corde, se balançait gracieusement à la suite du radeau. Il devait servir, au besoin, pour communiquer avec les rives, l'arrêt d'un vaste radeau n'étant pas toujours prompt et commode. Depuis l'alerte des crocodiles, les chevaux d'eau n'étaient plus en faveur; néanmoins on remorqua à l'arrière une petite flottille de koker-booms armés de chevilles, prêts à servir au besoin.

Personne ne se fit prier pour lever le camp. Les moustiques, volant par essaims sur les rives, n'y laissaient pas de repos aux voyageurs, et c'est un fait d'observation que ces insectes insupportables se groupent au bord de l'eau, parmi les herbes et les joncs, tandis qu'ils sont moins nombreux au milieu des larges fleuves.

On s'embarqua gaiement. Les jeunes gens étaient ravis de leur réunion sur un même radeau, qui leur permettait de se grouper et de causer plus agréablement que pendant les courts arrêts à terre. Le reste de la colonie, pour des motifs plus pratiques, n'était pas en moins belle humeur. Il leur semblait

qu'ils étaient déjà arrivés, parce qu'ils se voyaient certains d'atteindre, en plus ou moins de temps, l'embouchure du Limpopo. Puis chacun d'eux éprouvait le plaisir que procurent les voyages par eau, où l'on se sent entraîné en avant sans fatigue, avec l'agrément de voir se dérouler devant soi un panorama de scènes variées.

Au lieu d'être comme auparavant encaissé entre des collines et des montagnes, le pays que traversaient les Vee-Boërs était une immense plaine, couverte d'herbes et de roseaux. De nombreux bouquets d'acacias l'ornaient de leurs panaches déliés; mais on y voyait peu d'autres essences de bois. Dans toute autre saison de l'année, cette région aurait été inondée et n'aurait présenté qu'une immense plaine d'eau. A l'époque où les Vee-Boërs la parcouraient, certaines parties restaient encore à l'état de marais, quoique ce fût la saison de la sécheresse et que le fleuve se trouvât à son plus bas étiage.

Le règne animal était mieux représenté que le règne végétal. Les oiseaux surtout abondaient. Il y en avait de fort grands et des variétés à l'infini. Des « grues bleues » et des « grues membraneuses ».se tenaient perchées sur une patte ou volaient languissamment au-dessus du fleuve.

La grue bleue est connue des naturalistes sous le nom de grue de Stanley, *Anthropoïdes Stanleyanus*, et elle est plus commune que la grue membraneuse.

Sur quelques bancs de sable, on apercevait la « grue des Cafres » qui, les ailes étendues et traînantes, semblait danser un quadrille. La grue des Cafres est cette belle espèce, ornée d'une aigrette, qu'on nomme aussi grue couronnée ou encore Baléarique, *Balearica Regularum*, parce qu'on la rencontre dans les îles Baléares,

Non loin de là, mais toujours solitaire, le grand héron de Goliath se promenait gravement; moins à l'écart, plusieurs espèces de flamants et de cigognes et quelques « aigrettes blanches » se groupaient. Parmi les cigognes, les émigrants remarquèrent surtout le gigantesque adjudant, *Citonia argali*, dont le bec, semblable à une pioche, est si long que, lorsque l'oiseau lève la tête et étend son cou, l'extrémité de ce bec atteindrait la hauteur d'un homme.

Des troupes d'oies et de canards s'envolaient, effarouchées, sur le passage du radeau, tandis que des autruches et de grandes outardes *Kori* parcouraient la plaine sur leurs échasses, et s'approchaient avec une curiosité mêlée de frayeur pour regarder passer ce monstre aquatique, à elles inconnu.

Bien haut dans les airs planaient des vautours, des aigles, des milans et autres oiseaux de proie, qui décrivaient des courbes et cherchaient à découvrir quelque bonne aubaine.

Même abondance de quadrupèdes; çà et là, un hippopotame, nageant lourdement, montrait sa tête mal équarrie et son vilain museau tronqué. Il aspirait l'air, puis plongeait et disparaissait sous l'eau pour recommencer un peu plus loin le même manège. Des rhinocéros venaient boire au bord du Limpopo, et l'on voyait galoper dans la prairie des troupeaux de couaggas, de zèbres et d'antilopes,

Le Vee-Boërs observaient toutes ces scènes avec intérêt; mais le plus curieux de tous ces spectacles leur fut donné par des éléphants.

Pendant que les émigrants construisaient leur radeau au confluent de la rivière et du Limpopo, ils avaient souvent aperçu des bandes d'éléphants qui vaguaient sur la rive opposée et qui se dirigeaient tous du même côté, en avant du fleuve. Les Vee-Boërs avaient pensé que c'était toujours la même bande qui revenait de nuit et qui s'en allait chaque matin chercher sa subsistance. Mais c'était là une erreur.

A une quinzaine de kilomètres de distance, ils virent à leur droite une grande étendue de terrain marécageux, une savane sur laquelle paissait une telle multitude d'éléphants qu'on eût dit que tous les éléphants de l'Afrique s'y étaient réunis. La plaine en fourmillait. Il y en avait au moins un millier. Enfoncés jusqu'à mi-corps dans une sorte de joncs poussant fort drus dans ce marais, ils engloutissaient d'énormes bouchées de ce fourrage. C'était sans doute à cette végétation luxuriante qu'était due la présence de ce grand nombre de pachydermes.

Si familiarisés que fussent les Vee-Boërs avec les éléphants, une telle agglomération leur causa une vive surprise. Les plus anciens chasseurs, le vieux Jan Van Dorn du nombre, déclarèrent n'avoir rien vu d'équivalent à ce tableau.

Les jeunes gens n'avaient qu'un désir : aborder et tuer le plus d'éléphants possible, et Piet fut chargé, comme de coutume, d'exprimer

au baas ce vœu de tous ses amis, qui était aussi le sien, bien entendu.

« Non, mes enfants, répondit Jan Van Dorn après avoir rassemblé autour de lui toute cette jeunesse qui pétillait d'ardeur mal contenue. Non, je ne vous permettrai pas cette imprudence. Une attaque dans un lieu aussi découvert serait périlleuse pour le salut de tous. Les chasseurs descendus à terre ne reviendraient certainement jamais à bord, car, pour quelques éléphants qu'ils abattraient, ils ne viendraient jamais à bout d'esquiver la fureur des autres. Enfin les gens du radeau seraient eux-mêmes exposés à la vengeance des éléphants. Ne me parlez plus de cette folie. »

Les ordres du baas faisaient loi; on dut se résigner, mais fort à contre-cœur. Hendrik ne put empêcher de murmurer tout bas contre cette défense.

« Mon père est si prudent, dit-il à Ludwig et à Piet, qu'il en devient timoré. Sa défense nous prive d'un gros bénéfice en cas de succès. C'est une fortune que nous perdons là. »

Pour être d'un tempérament ardent, Piet n'en restait pas moins docile aux ordres paternels, et son bon sens réagissait contre ses plus vifs entraînements; il sut fort bien répondre à son frère :

« Allons, ne cherche pas à nous faire croire que c'est un calcul intéressé qui rend ta soumission si raisonneuse. Tu grognes, parce que tu es privé du plaisir d'une aventure. Tu regrettes la chasse, cette superbe chasse dont tu ne rencontreras jamais l'équivalent. Et moi aussi, je la regrette, mais j'aime mieux ne pas murmurer, parce que la mauvaise humeur nous rend injustes envers autrui et insupportables à nous-mêmes. »

Hendrik sourit et tendit la main à son frère; il avait compris la leçon.

Le radeau continua d'avancer encore quelques heures.

« Je voudrais voguer ainsi toute ma vie, disait Katrinka à Rychie et à sa sœur.

— Et moi aussi; c'est délicieux de se sentir glisser sur l'eau, répondit Meistjé.

— Je ne sais pourquoi, dit à son tour Rychie, mais il me semble que nous allons moins vite que tout à l'heure. »

Rychie ne se trompait pas. La marche du radeau se ralentissait, et, peu à peu, elle devint presque nulle. Les perches n'étaient d'aucun secours, à cause de la profondeur de la rivière. Cette fois ce n'était pas l'eau qui manquait. Au contraire, il y en avait trop.

« Aux rames », cria Jan Van Dorn.

Les rameurs prirent leurs places; mais tous leurs efforts réunis ne faisaient guère avancer le radeau que de deux kilomètres à l'heure. C'était aller d'un train de tortue.

« C'est désespérant, dit le baas.

— Vous croyez que cela durera longtemps ainsi? lui demanda Katrinka.

— Je n'en suis que trop certain. Regardez cette étendue d'eau stagnante devant nous. A l'allure que nous prenons, nous en avons pour plus d'un jour.

Eh! qu'importe! fit étourdiment la jeune fille. On est si bien ici, je n'ai plus hâte d'arriver, moi!

— Oh! la jeunesse! la jeunesse! murmura le baas, elle ne considère jamais que le moment présent... Vous n'ignorez pourtant pas, ma chère petite étourdie, que la saison des pluies est proche, et qu'elle amène avec elle les fièvres, qui, dans ces régions marécageuses, sont souvent mortelles pour nous autres, blancs.

— Mais, dit Katrinka, le Limpopo peut se réveiller de son apathie.

— Espérons-le, mon enfant.

— Comme ces rives sont unies et plates! dit Annie Van Dorn. On les dirait modelées par un travail humain.

— Oui, reprit le baas, le fleuve ressemble ici à un vrai canal.

— Il me vient une idée, dit Karl de Moor. Pourquoi n'agirions-nous pas comme si nous naviguions sur un véritable canal? Pourquoi ne pas faire haler notre radeau?

— Votre idée est excellente, mon ami, répondit Jan Van Dorn, et nous allons la mettre en pratique. La nature a si bien travaillé pour nous ici que le chemin de halage semble tout tracé pour nos hommes. »

Sans perdre plus de temps en pourparlers, le baas donna ses ordres. On attacha à l'avant du radeau une des cordes qui servaient autrefois à l'attelage des chariots. Les deux autres cordes y furent attachées bout à bout et portées au rivage par le canot qui trouva son premier emploi à cette occasion. Puis, on forma parmi les Hottentots et les Cafres trois compagnies de haleurs qui devaient se relayer d'heure en heure.

Tiré par des mains robustes, le bateau glissa bientôt sur l'eau avec une vitesse raisonnable.



Le mâle venait de s'emparer d'un serpent. (Page 81.)

CHAPITRE XX

UNE PUNITION DU CIEL

Tandis que les serviteurs hottentots et cafres accomplissaient leur besogne en poussant des : ohé! hisse! et autres exclamations à l'usage des haleurs, il leur arriva une aventure justifiant la moralité que La Fontaine a mise en œuvre dans sa fable du *Lion et du Moucheron*. Cette aventure fut précédée d'un incident prouvant un fait ornithologique tellement bizarre qu'on le croirait volontiers apocryphe, malgré son exactitude rigoureuse.

Sur le chemin que suivaient les haleurs se tenaient deux grands oiseaux qu'à leur corps allongé, à leur bec aquilin, et surtout à leurs pattes semblables à des échasses, ils reconnurent pour des *slangvreters*. Ce nom hollandais, qui signifie mangeur de serpents, a été



Des femelles portant leurs petits sur leur dos. (Page 85.)

donné par les Vee-Boërs à l'oiseau que nous appelons le secrétaire, *Serpentarius reptilivorus*. Les colons africains le tiennent en grande estime à cause des services qu'il leur rend par sa chasse aux reptiles. Leurs lois punissent même d'une amende assez forte quiconque tue un de ces oiseaux.

Ce qui a valu à ces échassiers le nom de secrétaire, c'est une sorte d'épi de petites plumes qui sort obliquement de leur couronne et rappelle vaguement ces plumes d'oie que les élèves du temps jadis nichaient derrière leur oreille.

Les deux slangvreters étaient en chasse, et au moment fructueux de la curée. Le mâle venait de s'emparer d'un grand serpent vert. Il le tenait encore dans son bec et s'apprêtait à le jeter à terre pour lui rompre l'épine dorsale. Les ailes en mouvement et le cou tendu en avant, la femelle se disposait à partager ce festin avec son époux. Les deux échassiers se trouvaient si près des haleurs que ceux-ci s'attendaient à voir les deux oiseaux s'enfuir à leur approche en abandonnant leur proie.

Mais ces slangvreters avaient leur jeune famille à protéger; ils laissèrent le serpent à terre, et, au lieu de se sauver bien loin, ils se précipitèrent vers un buisson de mimosa voisin en poussant des cris de terreur. Un son guttural leur répondit du fond de ces mimosas et indiqua où se trouvaient leurs petits. Bientôt les haleurs aperçurent le nid. C'était

un immense berceau, peu artistement fait de brindilles mal jointes, à travers desquelles pendaient les longues pattes de deux jeunes oiseaux.

Le père et la mère restèrent à côté du nid jusqu'à ce que les haleurs fussent tout près. Ils ne s'envolèrent qu'à la dernière extrémité; encore ne s'éloignèrent-ils que juste assez pour sauvegarder leur propre liberté. Les pauvres bêtes poussaient des cris déchirants, moitié de terreur, moitié pour attirer à elles leur jeune couvée. Les jeunes ne savaient pas encore voler; mais ils étaient parvenus à un degré assez avancé de croissance pour s'enfuir à grandes enjambées.

Du radeau, on entendit crier les échassiers, et Katrinka, saisie de pitié pour leur détresse, cria aux haleurs :

« Laissez-les, n'y touchez pas! »

Mais ils n'entendirent pas cet ordre charitable... ou bien ils ne voulurent pas l'avoir entendu, emportés qu'ils étaient par l'intérêt de leur poursuite.

C'était chez eux pur enfantillage et non méchanceté raisonnée. Peut-être aussi avaient-ils la folle idée de prendre vivante toute cette famille de slangvreters pour la transporter sur le radeau, où elle aurait fait l'amusement des enfants de la colonie. Les Vee-Boërs, en effet, apprivoisent les secrétaires, qui servent de défenseurs au menu peuple de leurs basses-cours.

Cinq ou six Cafres s'étaient déjà mis à la poursuite des jeunes oiseaux et ne cessèrent pas leur chasse après l'ordre de Katrinka. Les slangvreters fuyaient aussi vite que leurs grandes échasses, encore un peu faibles, le leur permettaient; ils seraient sans doute parvenus à s'échapper, sans une excavation de terrain qui se trouva sur leur passage. Tout préoccupés de leurs persécuteurs, ils n'aperçurent pas ce trou dans lequel ils tombèrent tous les deux. Ils restèrent là à se débattre comme au fond d'un piège, leur chute leur ayant ôté les moyens d'en sortir. L'un avait les deux pattes cassées; l'autre, une patte et une aile fort endommagées.

Cet accident est très fréquent chez les oiseaux de cette espèce. Les échassiers ont des jambes tellement fragiles, qu'elles se brisent net à la moindre chute.

En relevant ces jeunes slangvreters, les Hottentots constatèrent avec regret que leurs fractures étaient si graves qu'il n'y avait aucun espoir de les remettre par le traitement usité en pareil cas. Pour sauver aux oiseaux les tortures de l'agonie, ils leur tordirent le cou et reprirent leur marche, apitoyés ou non par les cris des pauvres parents qui volèrent autour des ruines de leur nid désormais désert.

Les Cafres et les Hottentots ont le cœur peu sensible; il est probable que les plaintes des pauvres échassiers ne les touchaient guère.

Bientôt après, les haleurs firent une seconde rencontre moins agréable et qui avait tout l'air d'un châtiment du ciel.

A mesure qu'ils avançaient, la chaleur devenait plus accablante. La température était celle d'une serre chaude. Les haleurs n'auraient plus eu la moindre envie de courir après n'importe quelle prise; ils ne riaient plus entre eux, ne parlaient pas et traînaient la jambe. Le poids seul de la corde de halage devenait fatigant sous ce ciel de feu; au lieu de la porter, ils la laissaient languissamment raser la terre derrière eux.

Du radeau, l'on trouvait que les haleurs en prenaient à leur aise, car l'allure en avant se ralentissait. Le baas héla les Hottentots et leur ordonna d'accélérer le mouvement. Quelle ne fut pas la surprise de tous les colons lorsqu'ils virent tout à coup les haleurs lâcher le cordage, comme si c'eût été un fer rouge, et se mettre à sauter, à gambader en remuant avec frénésie bras et jambes. La troupe entière des Hottentots à terre parut atteinte subitement de la danse de Saint-Guy.

Ce n'était pas un jeu de la part des haleurs; leurs cris, leurs mouvements désordonnés, leurs contorsions, exprimaient la douleur. Les uns s'élançaient dans la prairie et se roulaient à terre; les autres couraient affolés le long de la rive; mais la plupart se jetèrent dans le fleuve et nagèrent vers le radeau, fuyant un ennemi, invisible pour les passagers.

« Qu'y a-t-il?... que se passe-t-il donc?

Ces questions sortaient de toutes les bouches.

Lorsque les nageurs furent assez près pour s'expliquer, l'énigme fut résolue. Chaque homme était assailli par un tourbillon d'abeilles.

Voici ce qui s'était passé : la corde traînant à terre avait rencontré une ruche et l'avait détruite de fond en comble. Furieuses de voir leur palais ruiné et leur provision de miel perdue, les abeilles s'étaient jetées sur les

coupables et les avaient cruellement piqués. Chaque nageur avait son bataillon particulier d'insectes en colère qui bourdonnaient au-dessus de sa tête et enfonçaient leur dard sous sa peau. Protégés par leur épaisse perruque laineuse, les Cafres souffraient moins que leurs camarades Hottentots, forcés de plonger à chaque instant pour se dérober aux piqûres. Ils ne sortaient pas plus tôt de l'eau pour respirer que les insectes saisissaient l'occasion de leur revanche et les obligeaient à piquer une tête de nouveau. C'était on ne peut plus comique... pour tout autre que le patient.

Sur le radeau, on rit aux larmes, et, entre les accès de ce fou rire, Katrinka disait à Meistjé que c'était bien fait pour ces sottes gens qui avaient tué les jeunes slangvreters; mais les rieurs n'eurent pas le dernier mot.

Dès que les nageurs eurent abordé, les abeilles les abandonnèrent pour se jeter sur toutes ces nouvelles figures. Les peaux blanches, noires et jaunes, reçurent sans distinction des marques cuisantes du ressentiment des abeilles. L'hilarité se changea en cris de douleur et en vains efforts de défense contre ces ennemis minuscules, si bien armés pourtant.

C'était une scène de confusion reproduisant dans de plus grandes proportions ce qui s'était passé sur la rive. Les femmes entraînaient en criant leurs enfants sous les tentes, tandis que les jeunes Boërs faisaient le moulinet avec leurs bras pour éloigner les insectes. On eût dit une armée de Don Quichottes s'escrimant contre un adversaire invisible. Les serviteurs semblaient piqués de la tarentule et les vieux Boërs eux-mêmes, sortant de leur flegme tout hollandais, gesticulaient aussi vivement que leurs voisins.

Ce vacarme dura près de vingt minutes, qui parurent longues à tout le monde. Enfin la dernière abeille disparut et l'on se regarda... C'était bien pis qu'après l'invasion des moustiques. Personne ne sortait de la bagarre sans piqûres, mais les premiers attaqués restaient les plus maltraités. Ils avaient les yeux en capilotade, le nez doublé de volume, la figure boursouflée, méconnaissable.

Gret, le singe de Katrinka, n'avait pas été épargné; ne sachant d'où lui venait cette douleur si vive, il s'était vengé sournoisement en tirant les cheveux de son voisin Andriès. Ce ne fut pas là l'accident le moins drôlatique. Ajoutons en l'honneur d'Andriès qu'il ne punit pas Gret de son méfait, comme le singe l'eût mérité. L'Andriès d'autrefois n'aurait pas manqué de se mettre en colère et de châtier d'importance le malicieux animal; mais le jeune homme avait beaucoup changé depuis quelque temps... la date de cette conversion était même possible à préciser. Andriès était devenu tout autre depuis le jour où, servant d'escorte aux femmes retournant au camp, il avait eu une longue conversation avec Meistjé.

Un fait certain, c'est que depuis ce temps Andriès se montrait assidu auprès de la blonde sœur de Katrinka, et qu'il n'avait plus l'ombre d'une querelle avec Piet.

L'aventure des abeilles n'était que désagréable pour des Boërs. Lorsqu'on a eu à combattre des lions et des éléphants, on ne peut prendre au sérieux des attaques de ce genre. Vingt-quatre heures après l'accident, les haleurs eux-mêmes n'y auraient plus songé si Katrinka et Meistjé ne leur avaient fait observer que leur cruauté envers les jeunes slangvreters leur avait valu cette punition du ciel.

Ce sermon, sorti d'aussi jolies bouches, ne manqua pas de frapper vivement ces cervelles primitives. Les Cafres et les Hottentots remarquèrent entre eux que les deux jeunes filles, qui avaient essayé en vain de sauver les oiseaux, avaient été épargnées par les abeilles.

CHAPITRE XXI

CHASSE AUX HIPPOPOTAMES

Il va sans dire que les haleurs tinrent désormais la corde à une distance prudente du sol. Ils avaient naturellement plus d'efforts à faire pour la tirer; mais leur première guerre avec les abeilles leur donnait le désir d'éviter une seconde bataille contre ces insectes irritables.

Ils n'eurent pas d'ailleurs pendant longtemps la mission assez pénible de haler le radeau. Dès le lendemain, les Vee-Boërs rencontrèrent un courant assez fort qui leur permit de rappeler à bord Cafres et Hottentots et de se laisser aller, comme auparavant, au fil de l'eau.

La corde fut enroulée à l'avant sur un pieu, toute prête à servir de nouveau en cas de besoin, et il est à présumer qu'en opérant ce rangement assez semblable au dévidage d'un fil sur le noyau d'une pelote, Cafres et Hottentots formèrent des vœux intérieurs pour qu'il ne fût plus nécessaire de dérouler cette corde.

Chacun se félicitait de l'allure rapide que prenait l'embarcation; mais cette allure devint bientôt un sujet d'alarme.

« Le proverbe qui assure que l'on n'est jamais content de rien est en train de se justifier pour nous, dit Klass Rynwald au baas. Nous pestions de ne pas avancer assez vite; à peine le courant a-t-il été retrouvé, que nous voici inquiets de marcher trop bon train.

— C'est que nous avons passé d'un extrême à l'autre, répondit le baas, et que les extrêmes étant toujours des exagérations, ne valent guère mieux en bien qu'en mal... Oui, nous allons un train d'enfer et je voudrais bien avoir un moyen d'enrayer.

— En manœuvrant les perches, dit Karl de Moor, peut-être ralentirait-on la vitesse. ».

Le baas donna des ordres en conséquence; malgré l'effort des rameurs, le radeau persista à courir sur l'eau avec une vitesse vertigineuse.

Il se trouvait dans un rapide auquel d'autres succédèrent sans interruption pendant une vingtaine de lieues.

« C'est un train express, voilà tout, » disait Mme Jan Van Dorn aux jeunes filles un peu alarmées.

Par bonheur, il ne donna contre aucun obstacle dans sa course accélérée.

Karl de Moor et Laurens s'étaient constitués les pilotes de cette navigation effrénée, et, grâce au talent des Macobas et à l'emploi judicieux des perches, on n'eut à déplorer aucun malheur. Mais, à certains moments, on fut en péril. Une fois même, la fragile embarcation faillit chavirer; elle avait touché un récif caché presque à fleur d'eau, et ce fut miracle d'en être quitte pour un choc violent. Mais les koker-booms et les cordes de baaviantouw tinrent bon.

Ces rapides étaient produits par la disposition du terrain qui s'inclinait vers la mer par une pente douce depuis le plateau intérieur, beaucoup plus élevé.

Quand les voyageurs arrivèrent dans des régions plus calmes et qu'ils eurent reconquis assez de liberté d'esprit pour examiner le paysage, tout avait changé d'aspect.

Ils traversaient une contrée plate, en terrains d'alluvion.

Les arbres avançaient leurs racines jusque dans le lit du fleuve, et leur hauteur, la variété

de leurs essences, leur feuillage lustré et luxuriant, les épaisses broussailles enchevêtrées à leurs pieds, annonçaient une forêt tropicale.

A partir de ce moment, la navigation devint aisée; il n'y avait ni trop ni trop peu de courant. Seulement, Karl de Moor était obligé de manœuvrer le gouvernail avec grande attention, parce que le fleuve décrivait à chaque instant de capricieuses sinuosités.

Souvent ses contours figuraient un S, parfois même ils prenaient la forme contournée d'un 8. On n'aurait pas pu employer les perches dans ces endroits, à cause de la profondeur de l'eau; quant aux rames, leur action eût été nulle.

Somme toute, l'on n'avait pas à se plaindre. Sans autre soin que celui de guider la direction du gouvernail, le radeau faisait une lieue à l'heure. Chacun était content de cette allure.

Comme leurs ancêtres du Zuyderzée, les Vee-Boërs ne se torturaient pas l'esprit pour des riens. Pendant cette partie de la traversée, leur vie s'écoulait calme et placide, véritable image du fleuve sur lequel leur embarcation glissait. Ils arriveraient un peu plus tôt, un peu plus tard, peu leur importait. Ils avaient si bien marché depuis deux jours qu'il y avait cent à parier contre un qu'on atteindrait Port-Natal avant la saison des pluies. Dès lors, pourquoi s'inquiéter?

On n'avait, pour ainsi dire, rien à faire à bord; le temps se passait donc en causeries cordiales. La plus grande distraction était de s'intéresser aux prouesses des jeunes chasseurs. Ceux-ci s'amusaient à décharger leurs roërs contre les oiseaux qu'on voyait tourbillonner dans les airs. Vautours, pélicans, aigles ou grues, tout leur était bon, tout servait de but à leur adresse.

Le baas avait d'abord regardé bénévolement ces jeux; mais il finit par les interdire aux jeunes gens.

« Mes enfants, leur dit-il, vous perdez votre poudre et vos balles en les envoyant ainsi aux moineaux. »

A ce mot de moineaux, les jeunes Boërs ne purent s'empêcher de rire, et le baas mit beaucoup de bonne grâce à partager leur hilarité.

« Des moineaux! continua-t-il; ce mot, impropre pour qualifier les énormes oiseaux que vous tirez, est juste comme image. Il ne nous sert de rien qu'un aigle frappé au cœur fasse un plongeon dans le Limpopo ou qu'un pélican blessé s'en aille expirer dans les broussailles de la rive. Mais, comme nous ne sommes pas encore arrivés dans un lieu où nous pourrons renouveler nos munitions, je trouve bon de ne pas les perdre inutilement. Après tout, si vous grillez d'entretenir la justesse de votre coup d'œil et la sûreté de votre main, vous auriez à faire de vos roërs un emploi contre lequel je n'aurais rien à objecter.

— Qu'est-ce donc, baas? » lui crièrent en chœur tous les jeunes gens avec un véritable empressement de chasseurs.

Jan Van Dorn leur désigna du doigt plusieurs hippopotames vautrés dans les joncs de la rive.

Depuis que l'on naviguait sur le Limpopo, on avait rencontré plus d'un hippopotame; mais c'était au moment où le radeau était entraîné par les rapides et où il eût été impossible de ralentir sa course. C'étaient parfois de vieux mâles; parfois des femelles portant leurs petits sur leurs dos ou semblant endormies à la surface du fleuve. Un nombre infini d'oiseaux se reposaient sans façon sur leurs masses énormes, quittes à s'envoler en poussant des cris de surprise, lorsque, pour une raison ou une autre, leur perchoir venait à leur manquer. Rien n'était plus drôle que de voir l'effarement des pauvres volatiles en pareil cas.

Quant aux quadrupèdes, leur attitude n'était pas moins curieuse. Ils avaient pu dans leur vie entrevoir des canots ou des barques; mais jamais, au grand jamais, une embarcation de la taille et de la forme de ce radeau. Lorsque, de cette île flottante, ils voyaient s'échapper des détonations accompagnées de flamme et de fumée, ils levaient la tête de toute sa hauteur et répondaient au bruit de la fusillade par des mugissements, des reniflements et des soubresauts grognons qui annonçaient plus de surprise que d'alarme.

« Je suis sûr, dit le baas en continuant d'expliquer son idée à ses jeunes amis, que les naturels du pays ont peu chassé dans ces parages. Les hippopotames n'ont pas peur de nous; ils n'ont pas dû être traqués. Ce serait donc une chasse aisée.

— Et un bénéfice net pour la colonie, » ajouta Klass Rynwald à l'oreille de Hans Blom qui opina d'un signe de tête affirmatif.

Le baas n'était pas homme à négliger les intérêts de la communauté. On avait subi assez de pertes pour ne pas négliger une occasion de réaliser de gros profits. Quoique

moins estimées que les défenses de l'éléphant, celles de l'hippopotame se vendent encore un bon prix.

A partir de ce jour, l'on fit à ces animaux une guerre incessante. Pas un ne montrait son muffle à portée d'un roër sans qu'une ou deux balles ne vinssent siffler à ses oreilles. Les jeunes gens étaient toujours sur le qui-vive, et, lorsqu'un seul coup ne suffisait pas, le fusil du voisin se chargeait de compléter l'œuvre commencée. Mais le plus souvent, l'amphibie tombait sous la première balle.

Les Boërs connaissaient l'endroit vulnérable chez les *zeechocs*. Ce nom, que les colons hollandais donnent à cet animal, signifie « vache de mer, » et il est aussi peu juste que notre mot d'hippopotame qui signifie « cheval de fleuve ».

Les chasseurs visaient donc ce gros gibier entre l'œil et l'oreille, et, avec des Nemrods de leur force, il était rare qu'un coup de grâce fût nécessaire. Chaque détonation sonnait le glas d'un hippopotame.

Piet, Hendrik, Andriès, Ludwig et Laurens faisaient des prodiges d'adresse. Pour Laurens, qui, depuis cinq ans, n'avait pas eu d'autre arme qu'une zagaie, ç'avait été un véritable bonheur que de reprendre l'exercice du fusil.

Karl de Moor, qui se prodiguait pour réparer les dommages causés par lui aux Vee-Boërs pendant la première partie de leur expédition, était tout fier des succès de son fils. Tireur sans pareil lui-même, il se joignit aux jeunes gens pour que la chasse fût plus productive, au risque d'être plaisanté par Hans Blom et Klaas Rynwald sur son ardeur de jeune homme. Le baas répondait à ses associés.

« Eh! laissez Karl s'amuser, puisque c'est profit pour nous tous. »

Mais au fond de son cœur, Jan Van Dorn savait que Karl de Moor cherchait ainsi à compenser les pertes qu'il avaient infligées à la colonie, et lui savait gré de cette réparation.

Pendant cette chasse si fructueuse, un vieil hippopotame mâle offrit aux Vee-Boërs un spectacle curieux.

Frappé derrière l'oreille, beaucoup trop loin pour que le coup fût mortel, l'animal parut subitement atteint de folie. Il se mit à tourner sur lui-même dans l'eau comme un mouton pris de vertige, et nul ne put dire quand il se serait arrêté; mais Karl de Moor, le seul capable de viser juste une bête lancée dans un mouvement forcené, acheva le blessé d'une balle de son roër.

Il ne se passait presque pas d'heure sans qu'une nouvelle victoire vînt s'ajouter aux précédentes.

Le tas de dents d'hippopotame montait à vue d'œil; Jan Van Dorn et ses associés déclaraient en se frottant les mains que, pour peu qu'on continuât de ce train-là, ce ne serait pas seulement une compensation aux pertes subies, mais la richesse qu'ils apporteraient à Port-Natal.

Ce que leur réservait la fortune dépassait encore ces conjectures.

A cinq ou six jours de route environ de l'embouchure du Limpopo, à une place où le fleuve présentait environ deux kilomètres de largeur, Smutz signala au baas une petite île qui se trouvait à peu près à égale distance des deux rives.

« Baas, lui dit-il respectueusement, vous hésitiez à toucher terre pour la halte de nuit, à cause de la largeur du fleuve qui rend les rives si lointaines; voici une île où peut-être l'on pourrait atterrir.

— En effet, » répondit Van Dorn.

La nuit approchait et elle devait être sans lune. Le baas résolut de jeter l'ancre près de cette île pour n'en repartir que le lendemain. Karl de Moor pointa le gouvernail vers cette direction, sans grand changement de manœuvre, puisque l'île s'élevait au milieu du fleuve.

Des roseaux de l'espèce appelée *palmit* l'entouraient d'une ceinture verte, interrompue à un seul endroit où la profondeur des eaux n'avait pas permis aux palmits de prendre racine.

On fit entrer le radeau dans l'anse naturelle formée par cet intervalle dépourvu de végétation, et, la nuit étant tout à fait venue, l'on n'eut pas le temps d'explorer l'îlot et l'on resta à bord. C'est à peine si deux ou trois Hottentots firent quelques pas sur la terre ferme. L'obscurité était telle qu'ils ne purent rien distinguer.

Le matin au réveil, la surprise des émigrants fut grande lorsqu'ils découvrirent que cet îlot de huit à dix arpents était entièrement couvert d'herbe desséchée. Cependant le sol n'était pas à deux pieds au-dessus de l'eau qui l'environnait, et, comme aucun arbre, aucun arbuste ne s'élevait dans l'île, tout prouvait

que ce terrain devait être soumis à des inondations périodiques. Il aurait dû par conséquent offrir l'aspect d'une prairie plantureuse. D'où pouvait provenir le dessèchement de cette herbe flétrie et comme brûlée qui contrastait avec la ligne verte des palmits? On eût dit un magnifique cadre dont le tableau était absent et où l'on n'apercevait qu'une planche raboteuse à la place du paysage qu'il aurait dû enserrer.

Les Vee-Boërs s'adressaient encore cette question lorsqu'ils aperçurent, autour de l'île, dans les roseaux et en aval du fleuve, une telle quantité d'hippopotames que c'était à n'en pas croire ses yeux.

C'était une succession à perte de vue de dos bruns et rugueux, de mufles épatés. Ce tableau rappelait aux Vee-Boërs le troupeau d'éléphants qu'ils avaient rencontré en amont du Limpopo, avec cette différence toutefois que la tribu des pachydermes était errante, tandis que les hippopotames avaient l'air d'être chez eux dans cet îlot, et semblaient y être établis à demeure.

Le conseil se réunit à l'arrière du radeau et il fut convenu qu'on ferait une chasse réglée aux amphibies et qu'on ne quitterait l'îlot qu'après avoir tué ou vu fuir loin de portée le dernier hippopotame de la bande.

Avant la fin du jour, le camp était dressé au centre de l'île et la chasse était ouverte.

CHAPITRE XXII

L'ILE MEISTJÉ

Cette chasse prodigieuse dura un mois. L'île, baptisée île Meitsjé en l'honneur de la seconde fille de Klaas Rynwald, se vit dépossédée un à un de ses habitants primitifs.

Un immense hangar contenait plusieurs centaines de défenses d'hippopotame empilées les unes sur les autres, comme des cornes de bœuf dans une tannerie. A côté de ces résultats tangibles de l'adresse des jeunes chasseurs, on pouvait voir les preuves de l'activité de leurs compagnons.

D'abord de gros paquets de jamboks confectionnés par les Cafres avec la peau des hippopotames. On se rappelle que les jamboks sont des fouets très longs; les plus appréciés proviennent de la dépouille de ces amphibies.

Des vessies pleines de graisse fondue, gisaient à côté d'énormes pièces de lard. Les Boërs apprécient beaucoup les qualités de la graisse qui se trouve immédiatement sous la peau de l'hippopotame, lorsqu'elle est salée et préparée selon les règles; ils n'apprécient pas moins la gelée qu'on obtient en soumettant à une cuisson prolongée les pieds de cet amphibie.

Toutes ces préparations culinaires étaient dues aux soins des Cafres et des Hottentots, et cet amas de provisions représentait une fortune pour chacune des trois familles des Vee-Boërs et une aisance inespérée pour leurs serviteurs, intéressés par leurs maîtres aux bénéfices de l'entreprise. Aussi n'est-il pas besoin d'ajouter que chacun s'était employé de son mieux pour obtenir cet heureux résultat.

Cette chasse avait tellement passionné tous les émigrants qu'ils en avaient oublié l'époque imminente de la saison des pluies.

« Il va bientôt falloir partir, disait chaque



Gravé par J. Sédille, r. Montmart 3.78. — Gillot.



Les éclairs déchiraient à tous moments les nues. (Page 89.)

matin le baas pendant la quatrième semaine de séjour dans l'île Meistjé.

— Les cuissons ne sont pas toutes faites, répondait l'un.

— Il reste un groupe d'hippopotames dans les palmits, » objectait l'autre.

Et la réplique du baas était :

« Eh bien ! encore un jour. »

Lui aussi, le sage Van Dorn, se laissait entraîner à rester dans l'îlot plus longtemps que de raison.

« Demain nous chargerons le radeau, dit-il enfin un soir, et nous partirons dès la fin de cette opération. »

Mais, le lendemain, le ciel était obscurci par des nuages gris, et la foudre grondait au loin.

Avant qu'on eût commencé l'embarquement, l'orage s'était rapproché. Les coups de tonnerre semblaient éclater sur la tête même des Vee-Boërs; les éclairs déchiraient à tout moment les nues, le ciel était en feu. Une pluie diluvienne succéda aux décharges électriques de la foudre. Ce n'était même plus de la pluie, mais de vraies cataractes, des torrents d'eau.

Pendant cinq jours et demi, il plut de la sorte.

Seules, les nuits amenaient une accalmie ; mais le ciel restait tellement sombre qu'on ne pouvait pas profiter de ce répit pour aménager le radeau. Et, durant le jour, impossible de se hasarder hors de l'abri des tentes;

à plus forte raison, impossible d'opérer un chargement.

Le baas secouait la tête et se reprochait intérieurement d'avoir cédé aux prières des uns, aux instances des autres.

« J'ai eu grand tort, disait-il à ses associés, de permettre qu'on s'attardât ainsi. Pourvu que personne parmi nous ne prenne les fièvres!... »

Le matin du septième jour, le temps parut s'améliorer, mais Jan Van Dorn et Smutz le guide savaient bien que cette éclaircie serait de courte durée. Aussi pressèrent-ils l'un et l'autre le départ.

La saison des pluies était bel et bien venue. Après avoir souffert de la soif, puis de la chaleur, les voyageurs allaient-ils donc être noyés?

En arrivant à l'endroit où le radeau était amarré, il se produisit une alerte. Le pont de planches qui faisait communiquer l'embarcation avec l'île était à vau-l'eau. On le voyait aller et venir sous l'action du courant. Il fallut aller le chercher; puis on dut le consolider.

« Le Limpopo monte, dit Jan Van Dorn. Hâtons-nous! Il n'y a pas une minute à perdre. Dans quelques heures, peut-être même plus tôt que nous le pensons, toute l'île sera submergée. »

La crue grossissait avec une rapidité effrayante.

Les Vee-Boërs craignirent de perdre en quelques minutes tout le fruit de leurs peines. On s'empressa, on courut. Tentes, cabanes de roseaux, ustensiles de ménage, toutes les provisions du hangar, l'ancien stock et le nouveau, furent entassés pêle-mêle sur l'embarcation. On ne prit le temps de rien ranger.

La moitié de l'îlot était sous l'eau lorsqu'on transbordait la dernière charge; mais tout le monde était à bord du radeau, et, sûrs désormais de ne rien perdre de leurs richesses, les émigrants s'occupèrent de mettre un peu d'ordre dans ce fouillis.

Dans l'après-midi, on leva l'ancre, et l'on prit congé de l'île Meistjé.

« L'île Meistjé! la mal nommée, dit Andriès. C'est faire du tort à Mlle Meistjé que de donner son nom à une île aussi perfide. Si le Limpopo avait grossi pendant la nuit, nous nous serions réveillés dans ses flots, et c'est tout au plus si nous aurions sauvé nos personnes.

— Bah! répondit Piet, l'inondation n'est pas le fait de l'île, mais de la pluie et du fleuve. Sans l'île Meistjé, la bien nommée, jamais nous n'aurions rapporté tant de richesses. Qui veut crier avec moi, Huzza pour l'île Meistjé! »

Tous les émigrants et Andriès le premier, — quelle inconséquence! — s'écrièrent en chœur :

« Huzza pour l'île Meistjé! »

A partir de ce moment, la navigation n'offrit aucune difficulté. La crue du Limpopo n'était dangereuse que sur les rives. Pendant la nuit l'on avait soin d'amarrer solidement le radeau et d'avoir toujours une sentinelle au guet, pour éviter toute fâcheuse surprise de la part du fleuve. C'était suffisant, et, grâce au canot, l'abordage lui-même ne présentait pas de difficulté.

Avec la cargaison qu'ils possédaient à bord, les Vee-Boërs envisageaient l'avenir sous des couleurs tout autres que les mois précédents. Le sourire était sur toutes les physionomies et l'espérance dans tous les cœurs. Du reste, on approchait du terme de ce long voyage.

Au bout de quatre jours, l'embarcation atteignit l'embouchure du Limpopo. Là, il fallut manœuvrer avec précaution; mais, avec un pilote tel que Karl de Moor et un radeau aussi bien construit, ce fut moins difficile qu'on ne l'imaginait d'abord.

Enfin les Vee-Boërs arrivèrent dans la baie de Goa.

Les souvenirs de Laurens ne l'avaient pas trompé. Il se trouvait un petit port à cet endroit, et, surprise inespérée pour les voyageurs, un navire y était à l'ancre.

« Nous avons tous les bonheurs! s'écria Katrinka en battant des mains, quand elle aperçut, la première, les voiles blanches de ce vaisseau.

— Attends de savoir la destination de ce trois-mâts, lui répondit son père en souriant. Il est possible qu'il se dirige vers le nord, et, en ce cas, de quelle utilité nous serait-il? »

Mais c'était justement un bâtiment marchand en partance pour Port-Natal. Le capitaine de ce trois-mâts ne se fit pas prier pour emmener les Vee-Boërs.

Pour lui aussi c'était une bonne affaire. Cette cargaison d'objets de haut prix et de vente facile lui répondait du paiement de la traversée.

Il entrait dans les plans des Vee-Boërs de

ne faire qu'un arrêt fort court à Port-Natal. Ils comptaient en repartir dès qu'ils auraient vendu leurs marchandises, et s'en aller chercher un endroit où ils pussent s'établir avec de nouveaux troupeaux, pour reprendre leur vie pastorale.

Mais ils apprirent à Port-Natal une si importante et heureuse nouvelle que leurs résolutions en furent changées. En leur absence, les Transwaaliens s'étaient révoltés contre la domination anglaise. Ils avaient opéré ce que les Anglais ont appelé *la rébellion du Transwaal* et les colons hollandais : *leur guerre de l'indépendance.*

Ces bons patriotes avaient acheté leur liberté au prix de la vie de beaucoup des leurs; mais ils avaient reconquis la liberté de leur territoire aux combats de Laing's Neck et au Spitz-Kop, et un si beau résultat ne leur semblait pas trop cher payé.

Par suite de ces événements favorables, les émigrants n'avaient plus de raison de fuir leur pays.

Assurés d'être libres désormais, ils ne songèrent plus qu'à se rapatrier.

Leur exode était terminé, et leur seule préoccupation, avant de retourner au Transwaal, fut de vendre dans les conditions les plus avantageuses les diverses raretés qu'ils rapportaient de leur long voyage.

Par la joie que causa aux trois familles et à leurs serviteurs l'idée de rentrer dans la mère-patrie, tous comprirent l'étendue du sacrifice qu'ils avaient fait lorsqu'ils s'étaient résignés à l'exil.

Un regret se mêlait pourtant au bonheur des jeunes Boërs : celui d'avoir désespéré trop tôt de l'indépendance nationale, et de n'avoir pu combattre avec leurs compatriotes pour la cause sacrée.

Quelques semaines après l'arrivée des Vee-Boërs à Port-Natal, tous les émigrants étaient réunis sous la présidence de Jan Van Dorn, qui avait terminé la vente des divers produits des chasses faites en commun.

« Mes amis, dit le baas de sa voix grave, nous avons couru ensemble les mêmes dangers; nous avons vécu longtemps de la même vie. Avant de nous séparer, je tiens à remercier mes braves serviteurs de leur dévouement à toute épreuve et de la confiance qu'ils m'ont témoignée dans les situations les plus périlleuses. Voici la part de nos profits qui revient à chacun d'eux. »

Et la distribution se fit à la satisfaction de tous.

« Vive notre baas! s'écrièrent les Cafres et les Hottentots.

— Je veux aussi, poursuivit Jan Van Dorn, adresser à nos jeunes chasseurs les éloges qu'ils méritent. Au début de notre voyage, ils étaient presque des enfants. Maintenant ce sont des hommes, et des hommes éprouvés... La part de bénéfice de chacun d'eux représente pour lui l'indépendance. Si ce capital s'accroît de leurs travaux futurs, il peut être le premier noyau de leur fortune. Mes associés Blom et Rynwald seront, je l'espère, d'accord avec moi pour trouver qu'il ne faut cependant livrer aux jeunes gens leur capital qui si ces jeunes gens remplissent certaines conditions donnant à leurs pères l'assurance d'une conduite stable et de mœurs réglées. Cela paraîtra peut-être un peu dur à nos fils, mais notre volonté est formelle... Mes enfants, vous êtes d'âge à devenir à votre tour des chefs de famille, et c'est pourquoi je vous ordonne, à toi, Piet, d'épouser Katrinka; à toi, Andriès, d'épouser sa sœur Meistjé, et à toi, Ludwig, d'épouser Rychie, ma fille aînée. »

Les jeunes gens qui s'étaient d'abord regardés avec inquiétude, poussèrent des exclamations joyeuses pour célébrer cette péroraison inattendue... Ils s'imaginaient tous que les secrets de leurs cœurs étaient assez cachés pour que personne ne les devinât. Mais leurs parents connaissaient depuis longtemps leurs inclinations, et ils riaient ensemble de bon cœur en voyant la surprise des jeunes gens.

Les jeunes filles se montrèrent moins démonstratives; mais il est à présumer qu'elles auraient eu l'énergie de protester si les ordres de leurs parents leur eussent assigné des devoirs trop désagréables; aussi chacun prit pour une modeste acceptation la rougeur de leurs joues et le vif éclat de leurs yeux.

Seul de tous les jeunes gens, Laurens de Moor restait mélancolique.

Mais le baas reprit :

« Ce n'est pas tout. Si ma fille cadette Annie ne déplaît pas outre mesure à Laurens, si de son côté Annie ne trouve pas l'obéissance à mes désirs trop rude, je souhaite que Laurens de Moor épouse ma seconde fille. Cela fera quatre noces le même jour, » ajouta-t-il en se frottant les mains.

Cette fois, la voix de Laurens cria plus haut

que les autres. Le jeune homme oublia qu'il avait appris à se taire chez les sauvages. Il se jeta dans les bras de son père dont les yeux pleins de larmes se tournèrent vers Jan Van Dorn.

« Baas, dit-il d'une voix émue, vous êtes l'homme le plus généreux du monde comme vous en êtes le plus miséricordieux.

— La joie vous fait divaguer, mon bon ami, répondit Jan Van Dorn. Vous dites des mots qui n'ont pas de sens.

— Ah! s'écria Karl de Moor, je ne sais ce qui me retient, en ce moment où nous sommes tous rassemblés...

— Pour le coup, taisez-vous, Karl, dit Jan Van Dorn de son air de commandement. Vous savez que j'aime à être obéi, et l'injonction de vous taire à jamais sur nos anciens malentendus est le dernier ordre que vous donnera votre baas. »

Un même cri sortant de toutes les poitrines termina cet incident que, seuls, Jan Van Dorn et Karl de Moor avaient pu bien comprendre.

« Vive le baas! »

Après cette manifestation d'ensemble due à la joie de tous, il se forma dans la réunion des groupes dont on n'essayera pas de peindre les émotions particulières. Il est des bonheurs discrets que l'on diminuerait en essayant de les décrire.



LES PLANTEURS

DE

LA JAMAÏQUE

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LES PLANTEURS
DE
LA JAMAÏQUE

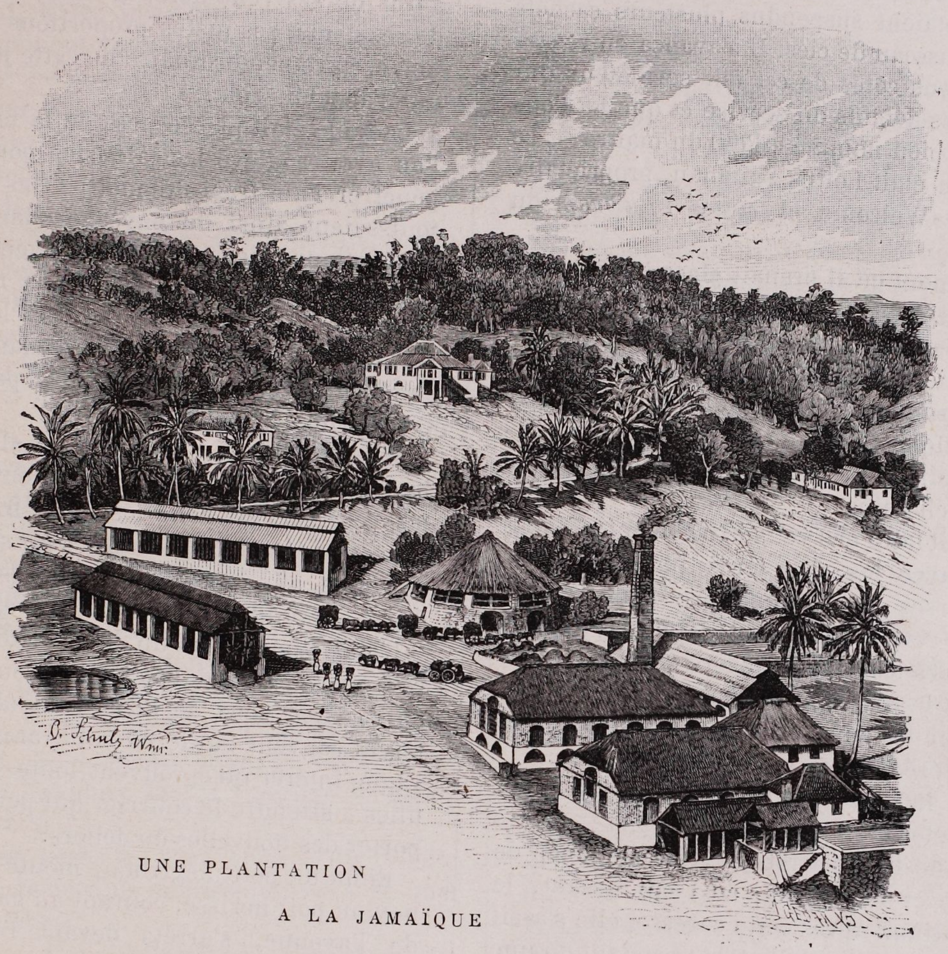


ILLUSTRATIONS PAR J. FÉRAT

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE

LES
PLANTEURS DE LA JAMAÏQUE



UNE PLANTATION A LA JAMAÏQUE

CHAPITRE I

LE DÉJEUNER DU PLANTEUR

Par une superbe matinée de mai, les tintements d'une cloche annoncèrent le déjeuner aux propriétaires de la plantation à sucre de Mount-Welcome, l'une des plus belles de la Jamaïque.

Cette plantation, située à deux milles de Montego-Bay, la ville la plus importante et le port le plus fréquenté de la partie occidentale de l'île, élève dans une vallée spacieuse, entre deux lignes de montagnes boisées, les deux étages de sa large habitation, égayés par la ligne de persiennes vertes qui amortissent l'éclat de la lumière extérieure.

Il était neuf heures environ. Une demi-douzaine d'esclaves, chargés de plateaux, servaient le repas dans la grande pièce qui, selon l'habitude coloniale, tenait lieu à la fois de salon de réception et de salle à manger.

Dès que les dernières vibrations de la cloche eurent expiré dans l'air, l'une des deux personnes qu'elle appelait fit son entrée dans la salle : c'était un homme d'une cinquantaine

d'années, au teint hâlé, aux épaules larges, à la physionomie impérieuse. Il portait un costume complet de nankin, large de coupe ; de son gousset sortait une épaisse chaîne d'or à laquelle étaient suspendus plusieurs cachets et un trousseau de clés. Il s'avança en regardant de tous côtés de cet œil scrutateur qui cherche les défauts du service et que La Fontaine a si bien nommé « l'œil du maître » ; ce gentleman était Loftus Vaughan, propriétaire de Mount-Welcome et *custos rotulorum* du district.

Au moment où il prenait place à table, une jeune fille, aussi fraîche qu'une rosée de mai, parut à l'autre extrémité de la salle.

Un collier d'ambre entourait le cou délicat de la charmante créature; une fleur rouge — la magnifique cloche de la quamoclet — s'épanouissait dans les tresses de ses beaux cheveux châtains.

Il aurait fallu des yeux expérimentés, familiarisés avec les caractères physiologiques des diverses races humaines, pour remarquer que cette belle enfant n'était pas du plus pur sang caucasien. La légère ondulation des cheveux, la rondeur du visage, la singulière coloration des joues attestaient cependant en elle la présence du sang mêlé.

C'était la fille unique de Loftus Vaughan car le custos était veuf.

La jeune fille s'arrêta derrière le siège de son père et lui donna, en l'embrassant, le salut matinal. Après cette caresse, elle s'assit et fit les honneurs de la table pendant qu'une esclave, attachée spécialement à son service, restait debout derrière sa chaise.

Le contraste que formait la maîtresse et la suivante était frappant. La suivante avait les formes élancées des statues antiques, ou bien des femmes indoues que les Anglais nomment « ayahs », qui diffèrent tant du type nègre. Elle ne se rapprochait pas davantage, par sa carnation, des variétés mulâtres ou quarteronnes. Sa peau, mélangée de noir et de rouge, avait plutôt la nuance brune du palissandre, ce qui, joint à sa fraîcheur naturelle, produisait un effet agréable, bien que bizarre. Elle avait les lèvres minces, le galbe ovale et le nez aquilin, et réunissait dans sa personne le type égyptien au type arabe.

Ses cheveux, d'un noir mat, n'étaient point crépus comme ceux des nègres, mais lisses et pendants.

Sa taille élégante se drapait dans une robe sans manches ; un madras, chiffonné en toque, couvrait le haut de sa tête, et soit qu'elle servît sa jeune maîtresse, soit qu'elle attendît paisiblement un ordre, les vifs regards de ses yeux fiers, la blancheur nacrée de ses dents, ses justes proportions faisaient une esclave peu ordinaire de cette jeune fille qui s'appelait Yola.

La table était placée près de la fenêtre, et l'on avait soulevé les jalousies pour laisser pénétrer l'air frais du matin ; les convives jouissaient ainsi du paysage charmant déroulé à leurs pieds : la longue avenue de tamarins, la ligne argentée de la rivière de Montego, puis au loin les toits et les flèches de la ville, les mâts des navires dans la baie, l'anse maritime même dominée par le bleu Carribeau.

Mais lorsque M. Vaughan, tout absorbé par la dégustation des mets, songea enfin à lever les yeux, ce fut pour les tenir fixés sur la troupe de ses nègres occupés dans ses champs de canne, afin de s'assurer que ses commandeurs surveillaient bien leur travail.

C'était l'heure où l'un des serviteurs devait revenir de Montego-Bay avec le courrier journalier. Les yeux de miss Vaughan se portèrent souvent sur le chemin, animés par ce vague intérêt qu'éprouvent toutes les jeunes filles à attendre le courrier qui peut leur rapporter des nouvelles du dehors.

Enfin un petit négrillon, monté sur un poney au poil hérissé, courant au galop le long de l'avenue, s'arrêta devant l'habitation. C'était Quashie, le garçon de poste de Mount-Welcome.

L'attente de miss Vaughan fut déçue.

Le sac de poste ne contenait que deux lettres et un journal, tous les trois portant le timbre d'Angleterre, et à l'adresse du custos. L'une des suscriptions fut immédiatement reconnue par M. Vaughan, car un sourire de satisfaction se peignit sur son visage pendant qu'il brisait le cachet de l'enveloppe.

Dès qu'il eut parcouru la lettre, il se mit à arpenter la salle de long en large d'un air radieux, et tout en faisant claquer ses doigts, il laissa échapper des exclamations qui surprirent sa fille, car un tel déploiement de gaieté était un fait inouï chez lui.

« De bonnes nouvelles, mon père? osa-t-elle lui dire enfin.

— Oui, de très bonnes, petite curieuse.

— Et pouvez-vous m'en faire part?

— Oui,... non,... pas encore. Bonté du ciel, dit de nouveau le custos, je savais bien qu'il viendrait!

— Vous attendez quelqu'un, mon père?

— Oui, Kate; imaginez qui ce peut être.

— Comment voulez-vous que je le devine, père? Je ne connais pas vos amis anglais. Est-ce que ce serait ce M. Smythje dont vous parlez souvent? Smythje! quel nom burlesque! je ne voudrais m'appeler Smythje pour rien au monde.

— Ta, ta, ta, Catherine. Smythje sonne bien à l'oreille, surtout précédé de « Montagu. » M. Smythje devient propriétaire du château de ce nom.

— Et c'est ce monsieur que vous attendez, père?

— Oui, mon enfant; il m'apprend qu'il arrivera par le navire *la Nymphe de l'Océan*, qui devait mettre à la voile une semaine après le départ de cette lettre; il fera donc son apparition d'un moment à l'autre. Il s'agit de tout préparer. Montagu-Castle est en réparation; Smythje sera donc notre hôte. Catherine, vous ferez de votre mieux pour bien accueillir cet étranger qui est un gentleman accompli et, de plus, fort riche. Mon intérêt exige que nous soyons amis, je vous expliquerai cela, ajouta Loftus Vaughan en baissant la voix.

— Cher père, je vous obéirai du mieux possible; mais vous oubliez qu'il y a là une seconde lettre.

— De qui diable peut-elle venir? dit le custos. Je ne connais pas cette écriture-là. »

Si le contenu de la première missive avait égayé le planteur, la lecture de la seconde eut un effet tout différent; le front de Loftus Vaughan se plissa et s'assombrit.

« Le diable soit de lui! dit-il en froissant l'enveloppe; mort ou vivant, mon frère a donc été créé pour mon malheur! Vivant, il me persécutait de demandes de secours; mort, il me lègue son fils, quelque propre à rien comme lui, j'imagine.

— Cher père, dit Kate qui n'avait pas compris les dernières paroles du planteur, plutôt grommelées que prononcées, cette lettre vous apporterait-elle quelque chagrin?

— Voyez vous-même. »

Kate ramassa l'épître à moitié déchirée et la parcourut des yeux; elle était courte.

« London, 6 septembre 18...

« Cher oncle,

« J'ai à vous annoncer une triste nouvelle, votre frère, mon bien-aimé père, n'est plus. J'obéis à son dernier désir en me rendant près de vous. J'ai pris passage pour la Jamaïque sur le navire *la Nymphe de l'Océan*. J'ai dû me résigner à faire partie des voyageurs du faux pont, car je manque d'argent; mon pauvre père ne m'a rien laissé. Je m'embarque néanmoins avec confiance dans vos sentiments de bienveillance à mon égard, et tout mon bon vouloir sera employé à reconnaître votre accueil sympathique dont je ne doute pas.

« Votre respectueux et affectionné neveu.

« HERBERT VAUGHAN. »

« Pauvre garçon! dit Kate, il est donc sans ressources, et nous sommes si riches! Comme il fait bien de venir! Nous pourrons l'aider, père, le consoler.

— Vous ne savez ce que vous dites! s'écria M. Vaughan d'un ton courroucé. Comment pouvez-vous vous apitoyer sur le sort d'un individu qui ne rougit pas de prendre sa place dans le *steerage?* Que pensera Smythje qui vient précisément par le même navire? car il saura que ce garçon est mon neveu. Le diable emporte ces gens sans gêne qui tombent chez vous pour s'y faire nourrir, sous prétexte de parenté. Oh! Il ne faut pas que Smythje voie ici ce « pauvre garçon », comme vous l'appelez. Pauvre, oui, mais non pas comme vous l'entendez, Kate : pauvre, parce qu'il est paresseux, incapable comme son père, barbouillant de mauvaises toiles pour être appelé artiste. Artiste! à quoi cela est-il bon? »

Kate, émue et décontenancée par cette violente sortie, s'abstint d'y répondre; mais il était facile de voir que le blâme paternel n'avait pas altéré sa soudaine sympathie pour ce cousin, pour cet orphelin qu'elle ne connaissait pas.

CHAPITRE II

LE TRAFIC DU MARCHAND D'ESCLAVES

Le soleil ardent des Indes occidentales s'abaissait sur la mer lorsqu'un navire qui avait tourné la pointe Pedro, prit sa direction vers l'est pour Montego-Bay.

C'était un vaisseau à trois mâts, une barque comme l'annonçait son mât d'artimon, et jaugeant, d'après l'apparence, de trois cents à quatre cents tonneaux.

Il filait toutes voiles dehors par une douce brise.

Outre le pavillon attaché comme un pennon à la vergue supérieure, un autre pendait jusqu'au couronnement de la poupe. Ce dernier était un champ d'azur semé d'étoiles avec des raies rouges et blanches, le drapeau d'un pays libre. Le navire renfermait pourtant dans ses flancs une cargaison d'esclaves : c'était un négrier.

Après être entré dans la baie, il vira soudain de bord et tourna au sud, mettant le cap sur un point désert de la côte. Arrivé à un mille de terre, il cargua ses voiles, et jeta l'ancre. Il s'agissait, avant de débiter la marchandise vivante, de la parer pour les chalands.

Selon la phraséologie du négrier, le chargement du navire se montait à deux cents « balles ». C'était une cargaison assortie de marchandises recueillies sur divers points de la côte africaine.

A peine l'ancre eut-elle touché le fond que les « balles » vivantes furent amenées sur le pont par lots de trois ou quatre. En sortant de l'écoutille, chaque pauvre créature était rudement saisie par un matelot, qui, une brosse à la main, l'enduisait d'un liquide noirâtre, composition formée de poudre à fusil, de jus de citron et d'huile de palmier; un autre matelot frottait ensuite sur l'enduit pour le faire pénétrer dans la peau jusqu'à ce que l'épiderme fût noir et luisant comme une botte bien cirée. C'est ainsi que l'on préparait la marchandise pour la vente. Le propriétaire du bâtiment négrier, se tenant sur le gaillard d'arrière, présidait à cette opération.

Dès l'arrivée du négrier, une barque se détacha de la côte et se dirigea vers le bâtiment nouvellement amarré. Deux nègres, demi-nus, tenaient les rames; un homme, à peau blanche ou plutôt jaunâtre, assis dans les cordages du gouvernail, avait pris les drosses et conduisait l'embarcation.

Il pouvait avoir une soixantaine d'années; son visage sillonné de plis et bruni par le soleil indien ressemblait assez à une feuille de tabac; ses traits étaient si effilés que les deux profils collés l'un contre l'autre avaient beaucoup de peine à former une face. Un nez crochu, un menton d'une prodigieuse saillie, entre eux une baie indiquant la place des lèvres, donnaient l'idée d'un type juif exagéré. Telle était, en effet, la nationalité de ce personnage.

Quand la bouche s'entr'ouvrait pour rire — événement rare — deux dents seulement s'y montraient, éloignées l'une de l'autre comme deux sentinelles qui gardent l'entrée d'une caverne. Deux prunelles noires et brillantes, semblables à celles de la loutre, éclairaient perpétuellement ce visage, car leur propriétaire, disait-on, s'abandonnait rarement au sommeil; une paire d'épais sourcils blancs se rejoignait sur le cap mince du nez; les cheveux — absents probablement — étaient remplacés par un bonnet de coton jaune sur lequel reposait un chapeau de feutre à poils rares et à bords cassés.

Un habit presque sordide, des culottes de casimir qui montraient la corde, des bottes éculées composaient un accoutrement digne de cette bizarre figure. Un colossal parapluie

en coton bleu reposait sur les genoux de l'Israélite pendant que ses deux mains s'occupaient au gouvernail.

Cet individu n'était autre que Jacob Jessuron, marchand d'esclaves et Juif d'origine prussienne, deux fois Juif par conséquent.

« Ho! du vaisseau! cria-t-il à pleins poumons quand l'esquif arriva sur le bordage du négrier.

— Qui est là? » demanda une voix partant du gaillard d'arrière, et aussitôt la figure du capitaine Aminadab Jowler se montra sur la galerie du faux-pont.

« Ah! messire Jessuron, ajouta le négrier, c'est pour avoir la première vue de mes moricauds? Bien. Premier arrivé, premier servi, c'est mon système. Content de vous voir, comment va la santé?

— Parfaitement, dit le vieux Juif avec un affreux accent allemand. La cargaison est-elle belle?

— Bonne marchandise n'a pas besoin d'être vantée; montez la voir. »

Jacob Jessuron saisit la corde qui lui fut jetée, grimpa comme un vieux singe le long du bord et se trouva bientôt sur le pont du navire. Après quelques congratulations prouvant la bonne harmonie des deux personnages — amitié aussi solide que peut l'être celle de deux coquins, — le Juif assura ses lunettes sur la mince arête de son nez, et commença l'inspection des marchandises.

Sur le gaillard d'arrière du négrier et près du *câblot d'échelle* se tenait un homme d'un aspect étrange, différant des blancs de l'équipage autant que les noirs de la cargaison. Pour avoir l'entrée de la cabine, il fallait qu'il ne fût pas compris dans ces marchandises humaines, il tenait pourtant de l'Africain et de l'Arabe, bien que ses traits le rapprochassent du type européen.

Sa peau avait la patine d'un beau bronze florentin; des sourcils finement arqués couronnaient des yeux noirs et arrondis; il avait le nez aquilin, les lèvres fines, une chevelure noire bouclée, mais non crépue. Un riche costume faisait valoir la beauté des formes de cet homme, qui paraissait vingt ans à peine. Une tunique sans manches, en satin jaune, serrée à la taille par une écharpe de crêpe de Chine frangée d'or, descendait plus bas que ses genoux; une autre écharpe, de couleur bleue, se drapait sur son épaule droite, et un cimeterre au fourreau d'argent ciselé, à poignée en ivoire, se dissimulait à demi dans les plis de son vêtement; il avait pour coiffure un turban de cachemire, et aux pieds, des sandales en peau de Kordofou; le cou, les bras et les jambes étaient nus.

Malgré ce costume asiatique, ce jeune homme était Africain, ce qui ne veut pas toujours dire nègre. Il appartenait à la grande nation des Foolahs (Fellafos), race de bergers guerriers, dont le pays s'étend des confins du Darfour aux rivages de l'Atlantique.

Trois ou quatre hommes de cette tribu l'entouraient, mais leurs vêtements, d'étoffes plus communes, et leurs attitudes respectueuses témoignaient de leur infériorité. Au contraire, le maintien hautain du jeune homme indiquait un chef d'un rang élevé. C'était, en effet, un prince Foolah des rives du Sénégal.

En quelle qualité se trouvait-il sur ce navire? telle fut l'interrogation que se posa le marchand d'esclaves Jessuron quand ses regards se portèrent sur le Foolah.

« Qu'avez-vous donc là, capitaine? dit-il à Aminadab Jowler. Des esclaves?... C'est impossible.

— Celui que vous voyez là en satin jaune n'est ni plus ni moins que Son Altesse Royale le prince Cingües, fils du sultan de Footo-toro. Les autres sont ses sujets, ses courtisans, des gens qui le servent.

— Sultan du Footo-toro! répéta le Juif en brandissant son parapluie bleu en signe de surprise. Ah! la bonne affaire! Mais pourquoi les habiller ainsi? ils ne vaudront pas pour cela un sou de plus au marché.

— S'ils étaient à vendre, oui; mais le prince est mon passager, ni plus ni moins. C'est une curieuse affaire.

— Contez-la moi donc, capitaine.

— Voici : il y a un an, une armée de Mandigos attaqua la ville de Footo-toro et la mit au pillage; parmi les esclaves qu'ils firent, se trouva la sœur du prince Cingües, qui était l'enfant bien-aimée du vieux sultan. Les Mandigos la vendirent à un marchand des Indes occidentales, qui l'emmena dans une des îles, on ne sait laquelle. Le prince est parti, sur l'ordre de son père, à la recherche de sa sœur. Et maintenant, vous en savez autant que moi? »

L'expression qui s'étendit sur le visage du vieux Juif, pendant ce récit, prouva l'intérêt qu'il y prenait, mais il s'efforça de dissimuler son émotion.

« Voilà une belle histoire, dit-il, quand le négrier eut fini de parler. Mais comment espère-t-il retrouver sa sœur? Il pourrait aussi bien chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Cela ne me regarde pas, répondit indifféremment le capitaine; mon affaire était de l'amener ici, et je consens à le reconduire chez lui, aux mêmes conditions, s'il le veut.

— Il vous a donc payé un bon prix?

— Voyez-vous cette rangée de Mandigos près du cabestan? J'aurai vingt de ces gaillards pour ma peine.

— Il y en a quarante, dit le Juif; et les autres?

— Il les donnera en échange de sa sœur, quand il la retrouvera.

— Aïe! fit le Juif en haussant les épaules; cela ne sera pas une affaire facile.

— Par le diable, vieux camarade, dit le capitaine frappé d'une idée, je songe que vous pouvez aider le prince dans son entreprise. Personne ne pourrait mieux le piloter que vous, qui connaissez toute la population de l'île. Il vous payera bien, allez!

— Bien, capitaine, je ne dis pas non; mais y a-t-il autre chose à espérer que les vingt Mandigos?

— En argent? pas un rouge liard. Hommes, femmes, telle est la monnaie du pays. Mais venez boire le gin dans ma cabine; nous arrangerons cette affaire-là, quand vous m'aurez dit ce qu'il vous faut de mon bétail noir. »

Le soleil allait disparaître dans les flots, lorsque le gig cutter et la yole du capitaine furent mis à l'eau et les « balles » déposées sur le rivage, dans le petit couvert qui servait à cacher l'esquif du Juif. Celui-ci avait acheté en bloc toute la cargaison.

La barque de Jacob Jessuron suivait, à une encâblure, les bateaux qui transportaient les esclaves. Le prince Cingües était assis à la poupe, face à face avec le Juif. Les couleurs éclatantes de son costume chatoyaient, malgré la pénombre, sur la surface grise des eaux.

Le lendemain du jour où le bâtiment négrier avait débarqué sa cargaison, M. Vaughan, placé devant la fenêtre de la salle, aperçut un cavalier qui se dirigeait vers sa maison, par l'avenue de tamarins.

Comme l'étranger s'approchait, sa monture se transformait graduellement en mulet, et le cavalier en un homme sec et long, de mine rébarbative.

« L'inspecteur du penn de Jessuron! le confident du vieux juif! murmura M. Vaughan. Que peut-il me vouloir si matin?... Quelque lot de bois d'ébène à vendre sans doute; un négrier a passé hier dans la baie. Et ce Jessuron n'oublie jamais de m'avertir des premiers, quand il a renouvelé son lot d'esclaves.

Ce monologue fut interrompu par l'entrée de Master Ravener qui se confondit en saluts auprès du planteur. En dépit de l'inimitié de Lotfus Vaughan et de Jessuron, les habitudes hospitalières des planteurs firent que le custos offrit de prime abord des rafraîchissements à l'employé du marchand d'esclaves. Ravener, après s'être fait prier, accepta un verre de swizzle.

Un vase énorme, placé sur le buffet avec une grande cuiller en argent et des vases autour, contenait le swizzle, mélange de rhum, de sucre et d'eau et de jus de citron. C'est un breuvage que l'on trouve toujours dans la demeure d'un planteur de la Jamaïque; il est versé par une fontaine qui ne tarit jamais, car on la remplit à mesure qu'elle s'épuise.

L'inspecteur du penn de Jessuron prit des mains d'un sommelier nègre une large timbale de swizzle et la remit en faisant claquer sa langue sur ses lèvres avec l'observation d'usage :

« Très bon! » Ensuite il s'assit sur le siège qui avoisinait celui de son hôte.

M. Vaughan, observant une réserve tant soit peu hautaine, attendit que son visiteur expliquât le motif de sa visite.

« Eh bien, monsieur Vaughan, dit Ravener, je viens vous parler d'une petite affaire de la part de M. Jessuron.

— S'il s'agit d'esclaves à vendre, votre patron vous a donné une peine inutile en vous envoyant chez moi; mon assortiment est complet.

— Je viens au contraire chez vous pour acheter, monsieur Vaughan, c'est-à-dire si vous y consentez.

— Bonnement, acheter, et quoi, s'il vous plaît?

— Nous avons un client qui a besoin d'une fille pour servir à table, et il ne nous reste rien dans notre provision qui puisse lui convenir. Vous en avez une qui ferait son affaire, s'il vous plaisait de nous la céder.

— De qui parlez-vous?

— De cette petite Yola que M. Jessuron vous

a vendue l'an dernier. Que diriez-vous de dix livres pour échange?

— Peuh! fit le planteur avec un mouvement d'épaules dédaigneux, ce serait loin de mon prix en supposant que je voulusse vendre cette fille.

— Disons vingt, hé?

— Ni vingt, ni deux fois vingt, ni même deux cents livres.

— Deux cents livres! dit Ravener en bondissant sur sa chaise. Il n'y a pas une esclave de l'île qui vaille tant d'argent.

— Eh! qu'elle les vaille ou non, qu'est-ce que cela me fait, puisque je préfère la garder?

— S'il en est ainsi, se hâta de dire Ravener, nous donnerons les deux cents livres; mais maître Jessuron me grondera.

— Vous ne m'entendez donc pas? s'écria le custos. Je n'accepterai ni les deux cents livres ni même le double. Yola appartient à ma fille qui refusera son consentement à cette vente.

— Messire Vaughan, vous ne voudriez pas manquer une bonne affaire? Je vous offre les quatre cents pounds pour ne pas mécontenter mon client.

— Eh bien! dit le planteur, tenté sans doute par cette offre exorbitante, je vais consulter Catherine; mais je ne compte guère sur la réussite. Je crois que sa femme de chambre est la fille d'un roi Foolah. Miss Vaughan l'aime beaucoup, j'ai promis de ne jamais la vendre sans son aveu, et, dites-le bien à M. Jessuron, je suis incapable de manquer à ma parole, moi! »

Après avoir prononcé ces derniers mots avec affectation, le planteur quitta la salle dans laquelle il rentra au bout de quelques minutes pour dire à Ravener :

« Comme je m'en doutais, je ne puis céder Yola, quelque prix que vous m'offriez d'elle.

— Bonjour, monsieur Vaughan, je n'avais pas d'autres affaires ce matin, répondit l'inspecteur avec une obséquiosité qui cachait mal son dépit.

— Jacob Jessuron est terriblement généreux ce matin, se dit le planteur quand la porte se fut refermée. Il avait sans doute quelque méchant projet, et je me suis mis en travers.... Ma foi! je suis ravi d'avoir vexé le vieux ladre; il m'a joué assez de mauvais tours. »

Lorsque la monture de Ravener prit le chemin commun au sortir de l'allée de tamarins, elle fut rejointe par une autre mule sur laquelle venait le marchand d'esclaves, impatient de connaître le résultat de la négociation de son envoyé. Quand Ravener lui eut conté sa déroute, le vieux Juif fut saisi d'un transport de colère :

« La boue de mes bottes pour vous, mons Vaughan! cria-t-il en brandissant son parapluie dans la direction de Mount-Welcome, Il viendra un temps où vous mendierez deux cents livres. Et cette belle lady de couleur, cette miss niaise! Peut-être sera-t-elle vendue un jour sur le marché, et moins de deux cents livres, car elle ne les vaut pas. Je donnerais deux fois la somme pour voir cela, et je le verrai peut-être gratis un jour ou l'autre. »

Ravener, avec toute la soumission d'un inférieur et tout le respect qu'il portait à un vieux coreligionnaire, car lui-même était juif, laissa déborder la colère de Jacob Jessuron; mais quand elle ne s'exprima plus qu'en interjections entrecoupées, il adressa la parole à son patron d'un ton insinuant :

« Rabi (maître), lui dit-il, c'est donc une belle affaire que vous manquez là?

— Och? vous le voyez bien. Le prince m'aurait donné vingt robustes Mandigos en échange de Yola. Il n'y a pas à en douter; c'est sa sœur. Vingt Mandigos qui valent chacun cent livres; c'est une fortune!

— Eh bien! rabi, elle est à vous tout de même.

— Et comment?

— Le capitaine Jowler a bien ses raisons pour ne pas venir à terre... Et à qui répondez-vous du prince? à lui seulement.

— Étonnant Ravener! s'écria le juif en regardant son confident avec admiration. Par le Dieu de nos pères! je n'avais pas songé à cela. C'est vrai. Jowler n'ose pas montrer sa figure dans la baie. En outre, il y a une convention entre nous. Peu lui importe ce que deviendra le prince; son navire repart dans les vingt-quatre heures.

— Alors, rabi, dans vingt-quatre heures, les Mandigos et le prince, qu'il faut débarrasser de ses oripeaux en clinquant, seront à vous. »



La jeune fille s'arrêta derrière le fauteuil de son père. (Page. 2.)

CHAPITRE III

LES PASSAGERS DE LA NYMPHE DE L'OCÉAN

Il y avait trois jours que le négrier avait jeté l'ancre dans Montego-Bay lorsqu'un trois-mâts à carré, apparut au large, voiles déployées et le cap tourné vers le rivage. Bientôt il entra dans le havre; le drapeau de l'union anglaise flottant au-dessus du couronnement de la poupe. L'air franc, l'allure des marins de l'équipage révélaient un honnête navire marchand. On lisait ces mots à l'arrière :

La *Nymphe de l'Océan*, de Liverpool.

Bien que frété d'une cargaison de marchan dises, la *Nymphe de l'Océan* amenait aussi des passagers. La majorité de ces derniers se composait de planteurs qui revenaient d'une visite à la mère patrie. D'autres, soit médecins, soit commerçants improvisés, étaient tous des chercheurs de fortune.

Parmi les passagers de première classe, se



« Qu'avez-vous donc là, capitaine? » (Page 5.)

trouvait un individu d'autant plus remarquable qu'il ne cherchait qu'à se faire admirer. Au premier coup d'œil, on savait qu'on avait devant soi un cockney de Londres et un *exquisite* de la plus pure espèce. Ce jeune homme, bien qu'il eût vingt et un ans à peine, avait une figure fatiguée; il était d'un blond exagéré; ses favoris et ses moustaches, soigneusement cultivés, dénotaient le cas que faisait d'eux leur propriétaire; des sourcils d'un jaune fade couronnaient des yeux d'un gris terne dont l'un était constamment fermé, et dont l'autre clignotait sous le lorgnon enchâssé comme à demeure dans sa paupière.

Son costume recherché répondait à ses prétentions de dandysme, et la lenteur de ses paroles, complétait le caractère du personnage.

Du reste, sauf le sourire moqueur que quelques-uns avaient peine à déguiser, on le traitait avec déférence; car M. Montagu Smythje avait pris soin d'expliquer aux personnes honorées de sa confiance qu'il allait prendre possession à la Jamaïque d'une propriété importante dont M. Loftus Vaughan avait été le curateur pendant sa minorité.

Parmi les humbles voyageurs faisant partie du *steerage* à bord de la *Nymphe de l'Océan*, se trouvait un autre jeune homme, de l'âge de M. Smythje, mais d'un aspect bien différent. Il avait le teint brun, malgré son origine anglaise; ses traits réguliers, la réserve de son maintien eussent attiré l'attention d'un obser-

vateur, car, malgré l'usure de ses vêtements blanchis aux coutures, il gardait un air de distinction et de fierté modeste.

Assis près du cabestan, il tenait un album sur ses genoux, il esquissait d'une main habile le havre dans lequel on allait atterrir.

Comme le vaisseau se rapprochait de la terre, il ferma son album et se mit à contempler le paysage. Malgré les émotions qu'un spectacle si nouveau devait éveiller en lui, il devint pensif.

Une voix étrangère l'arracha tout à coup à sa rêverie ; c'était celle de M. Montagu Smythje.

« Sur mon honneur, un vrai décor d'opéra ! Ne trouvez-vous pas, mon ami ? »

Le jeune rêveur, surpris du ton de supériorité affecté par le passager des premières, s'abstint de répondre.

« C'est à vous que je parle, mon jeune camarade, continua le cockney. Par Jove, je vous ai souvent regardé du gaillard d'arrière. Vous êtes un voyageur de l'espèce taciturne. Puis-je savoir — pardon de la liberté grande — comment vous venez à la Jamaïque ?

— Comme vous-même, par la *Nymphe de l'Océan*.

— Ah ! ah !... pas mal, fort bien répliqué. Et c'est du commerce que vous venez faire à la Jamaïque?

— Non, monsieur.

— Une profession libérale, alors?

— Pas davantage, répondit le jeune homme avec distraction, j'y viens trouver un oncle à moi, s'il vit encore.

— Prodigieux, dit Smythje, vous n'êtes donc pas sûr de ce fait important? Il y a donc longtemps que vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

— Des années, répondit le jeune homme qui ajouta, sous l'empire de l'impression d'isolement qu'il éprouvait : Et je n'en ai reçu aucune, bien que je lui eusse écrit que j'arriverais sur ce navire.

— Étrange ! s'écria le dandy. Et comment s'appelle cet oncle? J'ai des connaissances à la Jamaïque et je pourrais vous renseigner peut-être.

— Il est planteur et se nomme Vaughan.

— Vaughan! dit Smythje avec une vive surprise. Vous ne parlez pas, je suppose de Loftus Vaughan, esquire de Mount-Welcome?

— C'est bien lui. Loftus Vaughan était le propre frère de mon père qui s'appelait, lui Herbert Vaughan, ainsi que moi.

— Incomparablement étrange ! Savez-vous, mon jeune ami, que nous avons la même destination ! Loftus Vaughan est le gérant de ma propriété, et c'est chez lui que je me rends. Ne serait-il pas bizarre que nous fussions, vous et moi, reçus sous un même toit, par le même hôte ? »

Cette remarque fut accompagnée d'un regard dont l'insolence n'échappa point au jeune passager. Il se disposait à répliquer vertement, quand le cockney, qui avait lu sur le visage de son interlocuteur, s'empressa de le quitter en balbutiant quelques mots sur la possibilité d'une rencontre prochaine.

Les jours qui suivirent la réception des deux lettres de Londres, on aurait pu voir Loftus Vaughan à l'une des fenêtres de Mount-Welcome, surveillant avec sa longue-vue la rade et la mer. Les steamers n'arrivaient point à cette époque comme aujourd'hui à l'heure presque dite, et l'hôte attendu pouvait débarquer d'un moment à l'autre.

Cet événement n'était un mystère pour personne à Mount-Welcome; chaque jour y amenait de nouveaux embellissements. Les chambres de la grande maison avaient été fraîchement décorées, les servantes habillées de neuf, et les valets, pourvus de livrées, luxe inconnu jusque-là à la Jamaïque.

Les motifs de tous ces préparatifs étaient plus secrets. Loftus Vaughan avait une fille en âge d'être mariée, et M. Smythje était un riche parti; la propriété de Montagu-Castle donnait des revenus que le custos, qui la dirigeait depuis plusieurs années, pouvait évaluer à un shilling près. La réunion de cette plantation à celle de Mount-Welcome devait constituer le plus beau domaine du pays; aussi le désir de les réunir par un mariage était-il devenu l'idée fixe du planteur.

Une autre raison lui faisait souhaiter cette alliance; personne à la Jamaïque n'ignorait que Kate fût la fille d'une quarteronne, et par conséquent, de sang-mêlé, et les préjugés de race lui auraient interdit toute union sortable dans son pays; Loftus savait que les jeunes Anglais observent moins cette loi de démarcation sociale, et il espérait qu'un mariage qui anoblirait sa fille effacerait cette tache originelle.

C'était avec un véritable chagrin qu'il avait reçu la lettre par laquelle son neveu lui annonçait son passage effectué en seconde classe sur la *Nymphe de l'Océan*, car il avait craint

que sa parenté avec un jeune homme si pauvre ne fût découverte par M. Smythje et ne fit naître dans l'esprit de celui-ci des doutes sur la respectabilité parfaite de son hôte.

Il s'était flatté pourtant de l'espoir que cette connaissance ne se ferait pas à bord, étant données les habitudes aristocratiques du gentleman, et il avait pris ses mesures pour empêcher toute espèce de rapports entre les deux jeunes gens, après leur débarquement.

Son plan était tracé avant l'arrivée de la *Nymphe de l'Océan*. M. Smythje devait être attendu et conduit immédiatement à Mount-Welcome. Un autre itinéraire devait être suivi par Herbert qui logerait chez l'inspecteur dont la maison, distante d'une mille de l'habitation, offrait les garanties désirables de sécurité.

Trois jours après la réception des deux lettres, le planteur, fidèle à son poste d'observation, aperçut dans le havre un navire mâté à carré; aussitôt les cloches sonnèrent à toute volée pour rassembler les domestiques; le cor de chasse avertit l'inspecteur, et en moins d'une demi-heure, la barouche de la famille, — superbe véhicule attelé de chevaux richement caparaçonnés — prenait le chemin de la baie. A la suite, marchait un fourgon mené par huit vaches; un jeune négrillon, juché sur le plus hérissé des coursiers, Quashie en personne, partait également, chargé d'une mission délicate.

Pendant ce temps, la maison de Mount-Welcome était livrée aux agitations des derniers préparatifs qu'exige une réception empressée.

Une demi-heure après la conversation des deux passagers de la *Nymphe de l'Océan*, le navire mettait en panne devant le port de Montego-Bay. Un faux pont fut jeté sur le rivage; et le désordre, la cohue, qui caractérisent les débarquements, commencèrent.

Parmi les divers véhicules rangés le long du quai, on remarquait une barouche attelée de quatre chevaux. Un cocher mulâtre, qui brillait comme une châtaigne au milieu de son écorce dans sa livrée verte et jaune, occupait le siège; à la portière se tenait un valet de pied portant les mêmes couleurs.

Ce somptueux équipage avait attiré l'attention d'Herbert Vaughan qui, debout sur le pont, semblait hésiter à descendre à terre; il vit alors deux gentlemen se diriger vers la barouche et il reconnut en l'un deux M. Montagu Smythje qui s'installa commodément.

Quand la voiture eut disparu, les yeux du jeune homme s'abaissèrent tristement sur le pont. Personne pour lui souhaiter la bienvenue, à lui!

« Sa, lui dit un négrillon en lui touchant le bras.

— Quoi? dit Herbert brusquement arraché à ses réflexions. Que me voulez-vous? Je n'ai pas d'argent.

— Argent, sa? Quashie, pas besoin; lui obéir à massa, jeune seigneur prêt à suivre lui?

— Et à quel endroit, s'il vous plaît?

— A Mount'-Come, sa, chez M. Vaugh! Moi avoir poney pour vous; bagages aller dans fourgon à vaches.

— Bien, dit Herbert; quel chemin dois-je prendre?

— Droit le long de la rivière; s'arrêter au carrefour, tourner à droite, et vous voir bientôt Mount'-Come, sa!

— Combien de chemin ai-je à faire?

— Peu près sept ou huit milles, sa; pouvoir aller comme éclair; vous surtout pas prendre à gauche. »

Le jeune étranger quitta le navire sur ces instructions et gagna le quai, son fusil de chasse sur l'épaule; alors, détachant la bride qui retenait le poney à la roue du fourgon, il se mit en selle et dirigea sa monture vers le chemin indiqué comme le seul qui pût le conduire à Mount'-Welcome.

Pendant près d'une heure le poney tint le galop. Le chemin courait directement, sillonné de traces de roues; la rivière indiquée par le négrillon se montra; Herbert ralentit l'allure de sa bête pour chercher le gué, car il n'y avait aucune apparence de pont; mais l'eau était basse, le poney y plongea sans hésitation et la traversa sans difficulté.

Le jeune homme fit halte sur la rive opposée. Le chemin fourchait à cet endroit et présentait trois routes. Laquelle prendre? — Surtout pas à gauche, avait dit le nègre. — Mais il fallait choisir entre celle de droite et celle du milieu; le voyageur trouva prudent de chercher les empreintes laissées par la barouche qui avait dû passer avant lui.

Pendant qu'il tenait conseil, ses réflexions furent interrompues par une voix qui semblait retentir tout près de son oreille; et il fut étonné, en se retournant sur sa selle, d'apercevoir Quashie en personne.

« Eh! sa, moi dire à vous pas prendre à

gauche, chemin du vieux Juif; mais suivre le milieu, c'est celui de massa Vaugh! »

La présence du négrillon étonnait Herbert, car il l'avait laissé sur le port, surveillant les bagages; et, depuis, il avait parcouru plusieurs milles au galop, allure qu'un piéton ne pouvait suivre. Comment expliquer l'apparition de l'enfant?

« Quashie suivre massa, Quashie sur les talons du poney, répondit le négrillon aux questions d'Herbert.

— Veux-tu dire, peau noire, que tu as couru après moi depuis la place du débarquement?

— Cela pas difficile; Quashie mettre bagages dans fourgon; massa pas aller vite d'abord, Quashie attraper lui et courir après poney; pas malin, sa?

— Alors, petit drôle, je défie blanc ou noir de t'égaler à la course. Ah çà, tu as dit le chemin du milieu?

— Oui, sa! »

Herbert partit dans la direction indiquée; après quelques instants, il se retourna pour voir ce qu'était devenu le négrillon. Quashie avait disparu.

« Par où diable ce babouin a-t-il passé? se dit le jeune homme à mi-voix.

— Ici, sa! » répondit Quashie, et au même instant une forme brune se dressa sur la croupe du poney. Le procédé de ce page singulier était expliqué; il se tenait accroché à la queue de l'animal.

Le jeune Anglais, oubliant ses préoccupations, partit d'un franc éclat de rire, auquel Quashie fit écho par une grimace qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles.

Un demi-mille plus loin, ils atteignirent la porte d'entrée de Mount-Welcome. Il n'y avait pas de loge pour le garde, mais seulement deux grands piliers soutenant de chaque côté une aile de maçonnerie et, entre ces piliers, une porte massive à deux battants. Le bâtiment apparut alors avec ses murs blancs et ses jalousies vertes au bout de la longue allée de tamarins.

« Dites-moi, Quashie, demanda Herbert, après avoir contemplé cette aristocratique demeure, est-ce M. Vaughan qui vous a donné des instructions pour me conduire à Mount-Welcome?

— Non, massa; lui rien dit à moi. C'est le directeur : Quashie, il a dit, vous aller au grand vaisseau; vous voir jeune seigneur; vous donner Coco à lui — ce être le nom du poney, sa! — et alors vous amener lui à ma maison. »

— A la maison du directeur? Vous voulez dire à Mount-Welcome, Quashie?

— Non, massa; par ici! par ici! » répondit le négrillon en désignant une allée qui, bifurquant de l'avenue, s'enfonçait dans la direction de la montagne.

En entendant cette affirmation, Herbert resta plongé dans une pénible rêverie; sa poitrine se soulevait; son visage se contractait; il commençait à comprendre... A ce moment, Quashie saisit le poney par la bride pour le faire tourner dans le chemin de traverse.

« Laisse-moi, garçon, laisse-moi! cria le cavalier d'une voix irritée, ou tu feras connaissance avec ma cravache... Voici mon chemin. »

Et arrachant la bride des mains de son guide stupéfait, il s'élança au galop dans la direction de Mount-Welcome.

CHAPITRE IV

UNE RÉCEPTION BRUTALE

La voiture qui avait conduit M. Smythje à Mount-Welcome était arrivée une heure avant qu'Herbert ne fît halte à la porte du pavillon.

On était au milieu du jour, et les habitants de Mount-Welcome dînaient à quatre heures; le valet de chambre de M. Smythje n'eut donc que le temps de déballer les valises et d'habiller son maître pour l'heure du repas.

C'était ce moment que M. Vaughan avait choisi pour présenter son hôte à sa fille; mais un fâcheux contretemps dérangea l'étiquette de cette cérémonie.

Le parquet glissant de la salle amena une catastrophe; en esquissant un salut fashionable, le cockney s'étala tout du long par terre aux pieds de la jeune fille, qui ne put retenir le plus irrésistible et le plus mortifiant des éclats de rire.

Heureusement, M. Smythje avait une trop solide vanité pour redouter qu'aucun accident lui donnât du ridicule.

« Paw! Paw! ce parquet est terriblement glissant! » dit-il, et sur cette remarque d'une vérité qu'il venait de prouver, il se mit gravement à table.

Ce fut un de ces festins somptueux en usage aux Indes occidentales, que Loftus Vaughan offrit à son hôte anglais. Un véritable flot de valets empressés allait et venait de l'office à la salle, apportant des mets nouveaux et vaquant au service. D'autres versaient les vins tirés de rafraîchissoirs en argent. Des jeunes filles de couleur agitaient autour des convives de longs éventails en plumes de paon, établissant ainsi dans la salle un courant d'air d'une délicieuse fraîcheur.

Montagu Smythje, quoique habitué aux élégances de la vie anglaise, ne put s'empêcher d'admirer tant de luxe; aussi Loftus Vaughan était-il au comble de la joie, quand un nuage vint troubler l'azur de son ciel.

Ce nuage avait une forme humaine; il avançait dans la direction de la longue avenue; bientôt on put distinguer un homme à cheval; alors le custos s'agita sur son siège dans une attitude si contrainte que Smythje lui dit :

« Par mon âme, quelque contrariété, sir?

— Non, rien, balbutia Loftus Vaughan... seulement une surprise!

— Eh! quoi donc, mon père? dit la jeune fille. Je vois un jeune homme qui vient sur un de nos poneys et voilà Quashie qui court derrière. Qui est-ce donc?

— Kate, restez assise; il n'est pas convenable de troubler ainsi notre dessert, répondit le custos d'un air auquel la jeune fille savait qu'il était dangereux de désobéir. M. Smythje, un verre de madère? »

M. Vaughan affecta ainsi de ne plus s'occuper du cavalier; mais il avait peine à garder son sang-froid, et il lui devint impossible de soutenir la conversation. Le silence de mauvais augure qui s'était établi dans la salle fut enfin interrompu par un bruit de voix et de pas sur l'escalier. La porte s'ouvrit et le directeur de la plantation parut sur le seuil.

— Ah! dit Loftus Vaughan d'un air dégagé, M. Trusty veut me parler. Vous m'excuserez un instant, Smythje. »

Le planteur se dirigea en hâte vers la porte, comme pour empêcher M. Trusty de pénétrer dans la salle. Le directeur n'était point diplomate malheureusement; il expliqua sa mission à voix basse, il est vrai, mais pas assez pour qu'on ne perçut aucune de ses paroles.

L'oreille fine de Kate, très éveillée en ce moment, saisit ce lambeau de phrase : « Votre

neveu. » Elle devina en partie la réponse : « Dites-lui de m'attendre dans le pavillon du jardin. »

M. Vaughan revint à sa place d'un air presque satisfait; il pensait avoir esquivé le danger; mais à peine se fut-il rassis que Kate s'écria :

« M. Trusty n'a-t-il point parlé de votre neveu, mon père? Est-ce que mon cousin serait arrivé?

— Kate, répondit brusquement le custos, vous pouvez vous retirer chez vous. M. Smythje et moi, nous allons fumer un cigare. »

La jeune fille se leva et regagna son appartement d'un pas rêveur en protestant dans le secret de son cœur contre la différence de cet accueil fait à un étranger, et de l'hospitalité donnée comme à regret à son cousin. Mais le cavalier était-il bien ce pauvre Herbert pour lequel elle se sentait dans l'âme la tendresse d'une sœur, à la pensée qu'il était orphelin, dénué de tout soutien et de toute affection?

Un jardin de plantes et de fleurs rares occupait une partie de la plate-forme sur laquelle était bâti Mount-Welcome. Sur une des pelouses, à une douzaine de pas de l'habitation, s'élevait un pavillon léger, fait de bois indigènes. Une seule pièce occupait l'intérieur; il n'y avait pas de glaces aux fenêtres; les murs étaient à claire-voie, grillagés de persiennes vénitiennes. Une natte chinoise couvrait le parquet, une table en bambou et quelques chaises assorties composaient tout l'ameublement.

Au moment où Kate quittait la salle, Herbert était introduit dans ce pavillon par les soins de M. Trusty.

En arrivant à l'habitation, Herbert avait trouvé le directeur en sentinelle à la porte de l'escalier; il avait réclamé en termes simples, mais fermes, de ce personnage une entrevue avec M. Vaughan au nom de sa parenté, et M. Trusty avait dû se résoudre à déranger le planteur afin d'éviter à son maître le scandale dont semblait le menacer l'arrivée d'Herbert, en se dirigeant du côté de la salle.

« Patience, mon cher monsieur, avait dit le directeur au jeune homme; M. Vaughan vous recevra tout à l'heure, mais il a du monde à dîner.

« Du monde! s'était dit Herbert. Le passager de la cabine qu'il fête, tandis qu'il me repousse, moi qui suis son neveu! »

Herbert était fier. Il renonça pourtant à enlever le passage de vive force. Un tel début répugnait à ses principes d'éducation; il eut certes préféré sortir de la maison sans voir son oncle, et, s'il se décida à attendre le bon plaisir de ce parent si peu cordial, ce fut par respect pour la mémoire de son père.

Il était bien près, cependant, d'atteindre le dernier paroxysme de l'irritation quand la porte s'ouvrit. Le jeune Anglais s'attendait à voir paraître un vieillard rechigné; mais quelle fut sa surprise! Ce fut une charmante jeune fille qui s'avança vers lui, les yeux animés par une douce sympathie, et qui ne put que lui demander d'une voix émue :

« Monsieur, êtes-vous mon cousin?

— Seriez-vous la fille de M. Vaughan? interrogea le jeune homme.

— Je m'appelle Kate et je suis sa fille.

— Je m'appelle Herbert Vaughan et j'arrive d'Angleterre. »

Il y avait dans ces quelques mots une certaine raideur qui attrista la jeune fille, néanmoins elle ajouta pour rompre la glace :

« Mon père a reçu votre lettre, mais je pense qu'il ne vous attendait que demain. Permettez-moi, mon cousin, de vous souhaiter la bienvenue à la Jamaïque. »

Sous l'influence de cette douce voix, Herbert eut honte de son attitude morose : « Merci de votre bon souhait, lui dit-il avec cordialité. Je suis bien aise que votre nom soit Catherine. C'était le nom de la mère de mon père? Était-ce aussi celui de ma tante?

— Non, elle s'appelait Quasheba.

— Voilà un prénom qui n'est pas commun.

— A Londres sans doute?... Les vieilles gens de la plantation ont l'habitude, à cause de cela, de m'appeler Lily Quasheba; mais cela déplaît à mon père qui le leur défend.

— Votre mère était-elle Anglaise?

— Non, elle était de la Jamaïque; elle est morte jeune, je ne l'ai jamais connue, et je n'ai jamais eu non plus ni frères ni sœurs. Je me sens bien seule parfois, moi aussi!

— Mais vous aurez de la compagnie, désormais, répliqua Herbert d'un ton un peu amer. M. Smythje me paraît fort amusant.

— Vous le connaissez? demanda la jeune fille. Ah! oui, vous êtes arrivés tous les deux par le même navire. Quelle idée avez-vous eue de ne pas venir dans la barouche avec lui?... Mais j'y pense, mon cousin, excusez mon étourderie, vous n'avez peut-être pas dîné?

— Non, mais qu'importe! même mourant

de faim, je refuserais de m'asseoir à une table où je ne serais pas le bienvenu.

— Oh! cousin, Que dites-vous là? »

En ce moment, la porte s'ouvrit bruyamment et Loftus Vaughan parut sur le seuil.

— Kate, s'écria le planteur d'une voix courroucée, que faites-vous ici? Je vous ai cherchée par toute la maison. M. Smythje vous prie de lui jouer quelque chose sur la harpe. »

Ce ton violent dénotait, outre la colère, une excitation à laquelle les vins fins du dîner n'étaient pas étrangers.

« Mon père, ne voyez-vous pas votre neveu?

— Venez, venez, vous dis-je. » Et sans répondre à la remarque de sa fille, M. Vaughan referma la porte du kiosque et entraîna Kate vers la maison.

Après le départ de la jeune créole, Herbert resta indécis sur la conduite qu'il devait tenir.

Ce qui venait de se passer le confirmait dans sa conviction qu'il n'était considéré que comme un intrus dans la maison de son oncle. Le résultat de son entrevue avec celui-ci n'était donc pas douteux; devant cet accueil blessant, il voulut d'abord s'éloigner de cette demeure inhospitalière sans attendre de nouveaux déboires; mais sa fierté le décida à aller jusqu'au bout.

Au lieu d'atténuer l'amertume de cette pénible attente, les sons de la harpe qui vibrèrent bientôt lui firent l'effet d'une raillerie; mais, quand le jeune homme eut écouté quelques instants cette musique, il reconnut un motif triste et doux, l'air de l'*Exilé d'Érin*, et une voix mélodieuse lui apporta ces paroles appropriées à sa précaire situation :

« Triste est mon sort, dit l'étranger au cœur brisé. Le daim sauvage, le loup cruel ont leur tanière dans la forêt; moi, je n'ai ni abri, ni refuge contre la faim et le danger. Je n'ai plus de maison, pas même de patrie! »

Cette voix, c'était celle de Kate. Était-ce à lui que sa cousine envoyait ce chant sympathique?

Une fois encore, il se sentit calmé et prêt à pardonner; mais cette disposition ne dura pas longtemps. Comme les dernières notes mouraient dans l'air, la porte du kiosque s'ouvrit et Herbert se trouva en face de son oncle.

Un froncement de sourcils de mauvais augure plissait le front assombri de M. Vaughan. Sans saluer le jeune homme ni lui tendre la main, il l'interpella rudement en ces termes :

« Ainsi, vous êtes le fils de mon frère... Quel motif vous amène à la Jamaïque?

— Ma lettre a dû vous instruire à ce sujet.

— Et puis-je vous demander si vous avez une profession?

— Aucune, malheureusement; j'ai été élevé avec soin dans un bon collège, mais...

— Alors, comment comptez-vous vous tirer d'affaire?

— Du mieux et le plus honorablement que je le pourrai.

— En mendiant, en vivant aux crocs de votre oncle le planteur, sans doute.

— Monsieur, dit Herbert en se redressant de toute sa hauteur, maintenant que j'ai le déplaisir de vous connaître, vous êtes le dernier homme dont j'accepterais un service.

— Vous êtes un impertinent, s'écria Loftus Vaughan. Quittez à l'instant ma maison.

— Je n'y suis resté jusqu'ici qu'afin qu'il fût dit, monsieur, que vous en avez chassé le fils de votre propre frère.

— Ah! vous prétendez me faire la leçon? »

Le jeune homme avait sur les lèvres des paroles indignées, et il allait les jeter à la face de son oncle quand il aperçut le doux visage de Kate derrière une jalousie à demi levée.

« Il est *son* père, se dit Herbert, pour l'amour de cette gracieuse enfant, je me tairai — et, sans relever la dernière insulte de son oncle, il sortit du kiosque.

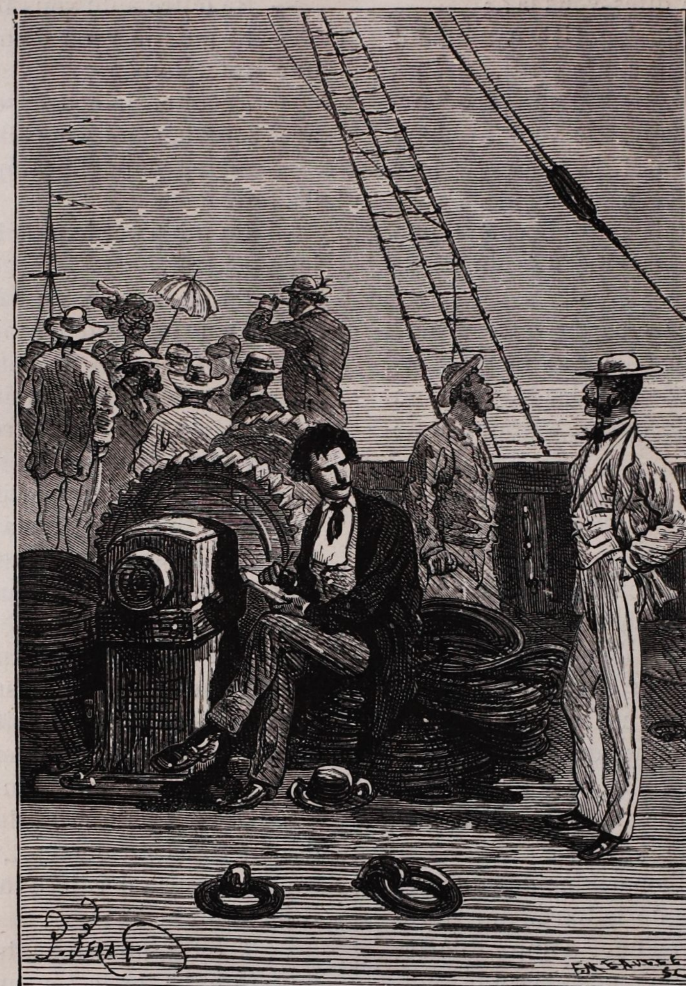
— Arrêtez, monsieur, lui cria le planteur, tout interdit de la tournure que les choses avaient prise; un mot avant que vous ne partiez, si toutefois vous vous en allez. »

Herbert s'arrêta et tourna la tête pour écouter.

« Il ne sera pas dit, continua le planteur, que j'aurai laissé un parent sans secours. Vous trouverez vingt pounds dans cette bourse; prenez-les en attendant que vous ayez trouvé un emploi; mais je ne vous les donne qu'à la condition que vous ne vous vanterez à personne d'être mon neveu. »

Herbert prit la bourse sans répondre un seul mot; mais une seconde après les pièces d'or tintaient en se dispersant sur les cailloux de l'allée, et il lança le sac vide aux pieds de son oncle. Jetant alors au planteur un regard de dédain, il lui tourna le dos et s'éloigna rapidement.

Il allait sortir du jardin quand son nom, prononcé à voix basse, le fit s'arrêter de nouveau.



« Étrange ! » s'écria le dandy. (Page 10.)

« Cousin Herbert! » lui disait-on.

En s'approchant de l'angle du bâtiment d'où cet appel semblait partir, il aperçut Kate à une fenêtre.

« Ne soyez pas fâché, lui dit-elle ; mon père est un peu souffrant ; pardonnez-lui. »

Le jeune homme ouvrait les lèvres pour répondre lorsque Kate reprit :

« Vous avez refusé l'argent de mon père, mais vous accepterez le *mien;* c'est peu de chose, prenez-le cependant, ou bien vous me ferez un gros chagrin. »

Un objet brilla dans l'air et tomba en rendant un son métallique ; une petite bourse de soie attachée par un ruban bleu gisait aux pieds d'Herbert.

Il la ramassa et parut hésiter un moment à la garder.

Mais après un instant de réflexion : « Merci, Kate, lui dit-il, vous avez été bonne pour moi... Peut-être ne nous reverrons-nous jamais, mais je n'oublierai pas qu'il n'a pas dépendu de vous que le fils de mon père ait trouvé en vous une sœur et une amie. »

Il détacha alors le ruban bleu qui nouait la jolie bourse, le fixa à sa boutonnière et renvoya avec adresse la bourse elle-même et son contenu à travers la baie de la fenêtre.

Avant que la jolie créole eût pu ajouter un mot de consolation et d'adieu, Herbert avait quitté le jardin et s'éloignait de Mount-Welcome.



« Merci, » ajouta-t-il, en détachant le ruban bleu de la bourse. (Page 16.)

CHAPITRE V

LE PENN DU JUIF

Tandis que ces événements se passaient à Mount-Welcome, d'autres non moins importants s'accomplissaient sur la plantation de Jacob Jessuron qui, à sa profession de marchand de peaux noires, joignait celle de *penn keeper* (teneur de ferme).

Outre sa bâtisse au bord de la baie où il exposait ses esclaves destinés à la vente, le Juif possédait une vaste habitation, tenue, il est vrai, sans le confort de Mount-Welcome.

Depuis que Jessuron l'avait acheté, le domaine avait été rendu à l'état sauvage, ou plutôt à l'opulente fécondation de la nature. Des arbres puissants s'élançaient vers le ciel, couvrant le sol de leurs rangs serrés : le campêche, le cotonnier, le calebassier, l'artocarpe envahissaient l'espace.

Les glaucines à fleurs jaunes, les verveines

sauvages, les chélidoines, les passiflores croissaient dans les clairières; sur les pans de murs tombés en ruines, les tiges sans feuilles du jaune *dodder* étendaient leurs réseaux semblables à une gigantesque toile d'araignée.

Au centre du domaine, s'élevait « la grande maison », titre qu'elle ne méritait plus; c'était un assemblage de bâtiments comprenant les moulins à sucre, les cases des nègres, les écuries, le tout enclos d'un mur élevé qui donnait à cette résidence l'air d'un pénitencier plutôt que d'une maison de campagne.

Cette plantation s'était appelée dans des temps plus reculés « l'Heureuse Vallée »; mais depuis la venue de Jessuron, on ne la nommait plus que « le penn du Juif. »

Jessuron, étant devenu dans sa vieillesse ambitieux de distinctions sociales, s'était fait nommer juge de paix, honneur accordé à sa fortune et non à sa moralité.

Il exerçait, outre le trafic des esclaves, celui des épices. Les forêts à piments qui couvraient la partie montagneuse de sa propriété n'exigeaient aucune culture, et, justifiant la réputation d'ingéniosité commerciale attribuée à ses coreligionnaires, il exploitait lui-même ses champs de cannes à sucre.

Le jour qui suivit la démarche infructueuse de Ravener à Mount-Welcome, le penn offrait un spectacle singulier. Un enclos intérieur était le lieu de la scène. Des groupes d'êtres humains de toutes nuances, les uns assis, les autres debout ou couchés, et pour la plupart réunis par paires à l'aide de menottes, remplissaient cette espèce de hangar; c'était le magasin du juif.

L'assortiment des marchandises provenait de la cargaison du vaisseau négrier. Les calebasses vides, les écuelles de bois gisant à terre et où pas un grain de riz n'avait été oublié, indiquaient que la nourriture avait été parcimonieusement distribuée à ces malheureux.

Dans la cour se tenaient d'autres groupes, formés de vétérans de l'esclavage; les nouveaux venus apprenaient d'eux ce qui les attendait sous ce ciel inconnu. De temps en temps, leurs regards se dirigeaient vers la véranda de la grande maison comme dans l'attente d'un événement.

Deux Européens au teint basané se promenaient devant la véranda; une longue rapière leur battait les mollets, et une laisse, attachée à leur ceinturon, retenait deux chiens d'un aspect féroce. Ces hommes portaient des moustaches effilées avec des cheveux presque ras; leurs costumes, leurs armes dénotaient une origine espagnole : c'étaient, en effet, des chasseurs de nègres de l'île de Cuba.

Ravener se promenait aussi dans la cour, mais tout seul, pour ne pas commettre sa dignité de directeur du penn; sous son bras, comme symbole de cette dignité, il portait un grand fouet qu'il ne quittait jamais, car il ne laissait échapper aucune occasion de faire sentir à son peuple d'esclaves le poids de ce sceptre redoutable.

Il pouvait être midi quand Jessuron apparut sous la véranda et vint se placer contre la balustrade qui dominait la cour; son premier regard fut pour un fourneau ardent placé près des marches du perron. Trois ou quatre mulâtres, aux physionomies attristées, regardaient l'un d'eux retourner un fer rouge dans le brasier. Tous les noirs, à l'exception des Africains nouvellement arrivés, connaissaient cet instrument pour en avoir senti dans leur chair la morsure brûlante.

« Allez! maître Ravener, » cria le Juif dès qu'il se fut commodément assis sur un fauteuil de bambou, « et commencez par ceux-ci. »

Il désignait une bande d'Ibos qui se tenaient dans un coin de la cour. Sur un signe de l'inspecteur, de vieux nègres s'emparèrent des pauvres créatures qui tremblaient à la vue du fer rouge, tandis que les plus jeunes imploraient grâce par des cris.

Une odeur de chair brûlée se répandit dans la cour; des exclamations sauvages, arrachées par la douleur, retentirent; mais l'opération fut poursuivie impitoyablement. Les Ibos furent marqués des initiales J. J. qu'ils devaient emporter avec eux dans la tombe.

Une fournée de Pawpaws leur succéda. Leur attitude fut différente; sans épouvante, mais sans bravade, ils subirent leur supplice avec résignation.

Un groupe de Coromantes passa ensuite devant le brasier. Ces fiers guerriers africains découvrirent eux-mêmes leurs poitrines; un des plus jeunes même, arrachant l'instrument des mains de l'opérateur, l'appliqua lui-même sur son sein nu, et le sifflement des chairs montra que le chiffre était bien marqué; cela fait, il se retira d'un pas ferme.

« Lesquels maintenant? demanda Ravener.

— Les Mondigos ou... plutôt le prince, ré-

pondit Jessuron avec un méchant sourire. »

L'intendant traversa la cour et alla ouvrir une porte conduisant dans une chambre séparée du hangar des esclaves. Il en ressortit avec un individu qu'à ses vêtements on eût difficilement reconnu pour le prince Cingües. Le jeune Foolah n'avait cependant rien perdu de sa fierté; mais son attitude était sombre.

Ravener le conduisit devant le fourneau. Le jeune Foolah regardait autour de lui dans une sorte d'égarement, pressentant un outrage, sans deviner lequel; une seconde se passa, l'opérateur leva le fer rouge... Le prince Cingües était l'esclave de Jessuron.

Comme si la terrible vérité se faisait jour pour la première fois dans son esprit, le Foolah poussa un cri aigu, et, avant que personne pût s'opposer à son élan, il gravit le perron de la véranda et saisit le Juif à la gorge. Tous deux roulèrent à terre et se tordirent dans une lutte acharnée. Ravener et les deux Espagnols se précipitèrent au secours de leur maître. Ils domptèrent Cingües et parvinrent, non sans peine, à arracher de ses mains le vieux Juif à demi étranglé par son étreinte puissante.

« Cent coups de bâton à ce sauvage! » dit Jessuron dès qu'il fut revenu d'une pâmoison qui avait réjoui peut-être toutes ses victimes.

Le prince Cingües fut attaché à un poteau élevé au milieu de la cour; un bourreau, de formes athlétiques, le frappa du terrible *quirt*, et, au centième coup, le pauvre Foolah tomba évanoui contre le pieu teint de son sang.

Et l'on dit qu'aujourd'hui encore, au milieu de populations chrétiennes, l'esclavage a ses partisans!

CHAPITRE VI

AVENTURES DANS LA FORÊT. — LES MARRONS

En quittant la maison inhospitalière de son oncle, Herbert se dirigea vers la plantation d'arbres, qu'il traversa; il se trouva alors sur le côté droit de la montagne.

Au milieu des pensées orageuses qui se heurtaient dans son cerveau, une réflexion l'avait empêché de longer l'avenue; il n'avait pas voulu s'exposer aux regards des gens de la plantation. Arrivé aux limites de la plateforme, il escalada un mur assez bas qui le séparait des champs environnants, et il se mit à gravir la côte sous le couvert d'un bois d'arbres à piment.

Il marcha d'abord au hasard, sans pouvoir rassembler assez de calme pour former un projet; enfin il s'arrêta à l'idée de retourner, s'il était possible, à Montego-Bay; mais le dôme feuillu sous lequel il marchait ne lui permettait pas de s'orienter pour retrouver son point de repère naturel, la rivière qu'il avait traversée, et quand il dut s'avouer à lui-même qu'il était égaré, il se consola un peu en se demandant quel abri aurait pu s'ouvrir à la ville devant un voyageur sans argent. Le soleil baissait, d'ailleurs. Mieux valait s'arrêter sous les branches touffues d'un cotonnier qui dressait devant lui, dans une petite clairière, ses bras gigantesques. Les capsules de l'arbre s'étaient ouvertes sur les branches, et le terrain au-dessous était couvert d'une couche épaisse de flocons cotonneux formant un lit tout préparé.

Herbert se demanda si la question du souper serait aussi facile à résoudre; il n'avait pris depuis le matin qu'un morceau de porc salé et une chétive portion de biscuit de mer en quittant le vaisseau, et il commençait à sentir les aiguillons de la faim. Depuis son entrée en forêt, il n'avait vu passer aucun gibier, et il s'affectait de ses recherches infructueuses,

quand son attention fut attirée vers un arbre qui s'élevait à plus de cent pieds. Son tronc était uni comme une colonne de marbre; à son sommet s'épanouissaient des frondaisons vertes et brillantes qui retombaient gracieusement, comme un cercle de plumes d'autruches.

Herbert qui avait étudié avec goût l'histoire naturelle, reconnut, dans ce géant de la forêt, l'*areca oredoscia* (l'immense chou de la Jamaïque), et il se rappela que plus d'un voyageur avait trouvé un secours contre la faim dans le cœur du cercle de son sommet. Il lui aurait été impossible de gravir cette colonne lisse : mais, par bonheur, un grand *iliana* au tronc tordu, s'élevait jusqu'au faîte du chou palmiste. Grâce à cet auxiliaire, Herbert tenta la conquête de son souper. Il réussit à atteindre le sommet de l'*iliana*, et après avoir écarté les feuilles épanouies du palmiste, il découvrit les jeunes pousses, les coupa, les jeta à terre et se hâta de redescendre.

Après avoir soupé agréablement de ces rejetons crus, mais tendres et savoureux, il rassembla entre deux énormes racines de cotonnier les flocons de ouate qui encombraient la clairière et il s'étendit sur cette couche agreste, que la fatigue lui aurait fait trouver excellente dans une autre disposition d'esprit. Quand il rouvrit les yeux, une lumière bleuâtre teignait la clairière; mais, tandis que des teintes roses coloraient les cimes de la forêt, une pénombre grisâtre régnait encore sous les bois.

Herbert se débarrassa des peluches cotonneuses attachées à ses vêtements, puis il pensa au départ; mais la faim était revenue, plus exigeante encore que la veille, et il n'avait pour la satisfaire que les restes de son souper, dont il se contenta. Il croyait en avoir fini avec ces impérieuses nécessités de la vie matérielle qui s'imposent aux gens les plus dénués de tout; mais la soif le tourmenta bientôt. Après avoir erré sans trouver la moindre source, il se souvint tout à coup d'avoir vu, dans son ascension de la veille, briller de l'eau à travers les branches du cotonnier qui l'avait abrité.

Le tronc du ceiba (ou cotonnier) était envahi par une foule de plantes parasites : vriesias, cactées, orchis et bien d'autres. — Des tillandsies croissaient dans les fourches de l'arbre, et c'était dans les concavités des calices en gaîne de leurs fleurs écarlates qu'Herbert avait cru voir scintiller une sorte de liquide argenté.

Il résolut de vérifier ce qu'il en était et monta sur la principale fourche du cotonnier. Son espoir ne fut pas déçu; il but dans ces réservoirs verdoyants l'eau qu'y amassent les pluies et les rosées; puis, saisi de reconnaissance pour la forêt qui lui avait donné l'hospitalité, il s'assit sur la fourche du ceiba et il dit à demi-voix :

« Merci, beaux arbres qui avez été moins inhumains pour moi que les habitants de cette île. Il ferait bon vivre ici... » Que vois-je? se dit-il. Un daim? Non. Un porc sauvage?... Cependant, oreilles courtes et droites, tête allongée, défenses pointues... Si c'était un sanglier? »

C'en était un, en effet, et les regrets d'Herbert furent extrêmes à la vue de cette belle pièce, car, avant de monter sur le cotonnier, il avait déposé son fusil contre le tronc de l'arbre. Quel que fût son désappointement de chasseur, Herbert comprit que ses mouvements pour descendre et prendre son arme donneraient l'éveil à la bête, et il se résigna à contempler de son perchoir les faits et gestes de ce sauvage habitant de la forêt.

Le sanglier s'était arrêté devant les débris du déjeuner d'Herbert, il broyait sous ses molaires quelques morceaux de chou palmiste, en remuant la queue et en grognant avec sensualité.

Tout à coup, l'animal remua la tête en poussant un cri d'alarme; ses soies se hérissèrent sur son dos et les poils de sa crinière semblèrent autant d'épines.

Les yeux d'Herbert cherchèrent l'ennemi; il n'y en avait pas d'apparence; mais l'instinct du fauve servait mieux le sanglier qui allait reprendre sa course, quand une forte détonation se répercuta dans la forêt; une balle siffla dans l'air, et l'animal tomba sur le dos en poussant un hurlement; un flot de sang s'échappait de l'une de ses cuisses.

Il se remit sur pied aussitôt et s'accula entre deux énormes racines de ceiba, juste à l'endroit où Herbert avait passé la nuit. Il se trouvait ainsi protégé des côtés et de l'arrière; il resta immobile alors, faisant entendre des grondements sourds.

Un homme sortit du taillis, armé d'une espèce de sabre court. Il traversa la clairière en courant, fonçant droit vers le cotonnier, où une lutte acharnée s'engagea entre lui et le redoutable animal.

Malgré sa blessure, le sanglier n'avait rien perdu de son énergie, et le chasseur était obligé de déployer la plus vive adresse pour se soustraire aux atteintes de ses menaçantes défenses. Chacun des antagonistes chargeait l'autre alternativement; enfin le chasseur employa une ruse qui lui permit de donner le coup de grâce à son ennemi.

Le sanglier avait été la dupe d'un faux mouvement de retraite du chasseur. Celui-ci voyant la bête s'aventurer hors de ses fortifications, s'élança par un bond prodigieux, et vint tomber juste dans l'angle formé par les fourches du ceiba. Puis, sans laisser à l'animal le temps de se retourner, l'homme lui plongea son coutelas dans les côtes jusqu'à la poignée.

Le sanglier était tombé, et cette fois, pour ne plus se relever; un ruisseau de sang rougissait le matelas sur lequel avait reposé Herbert.

Celui-ci s'apprêtait à descendre du ceiba lorsqu'une pensée le retint dans sa cachette. Le chasseur avait une physionomie étrange dont sa prudence anglaise se défia.

L'homme était du même âge à peu près que le jeune Anglais; la couleur de sa peau, légèrement basanée, n'était pas assez foncée pour un mulâtre; il devait être de sang mêlé, africain et caucasien, à en juger par les épaisses boucles d'un noir de jais qui couvraient sa tête, à demi cachée par une coiffure qu'Herbert prit d'abord pour un turban. En l'examinant mieux, il reconnut un madras éclatant de couleurs, artistement disposé autour du front et retenu par un nœud sur le côté.

Le reste du costume de ce coureur de bois se composait d'une blouse de cotonnade bleu de ciel, d'une fine chemise toute froissée, d'un pantalon pareil à la blouse et de bottes de buffle. Des courroies en cuir se croisaient sur sa poitrine; les deux lanières pendant au côté droit servaient à suspendre une poire à poudre, une gibecière et une calebasse; sous son bras gauche, on apercevait une corne recourbée ouverte des deux bouts, et au-dessous, contre sa hanche, pendait le fourreau vide du couteau humide de sang qu'il tenait encore à la main.

Cette arme était le *machete*, demi-sabre et demi-couteau, qui se retrouve dans l'Amérique comme une relique des colons conquérants, partout où ont passé les Espagnols.

Après avoir mesuré du regard le cadavre du sanglier étendu à ses pieds, le chasseur aperçut tout à coup le fusil d'Herbert à côté des débris du chou palmiste.

« Oh! oh! se dit-il en parlant tout haut selon l'habitude des solitaires, un fusil! quelque esclave fugitif aura volé cette arme à son maître... Mais pourquoi l'a-t-il laissée ici?... Il se sera sauvé peut-être à l'approche du sanglier... Hark! qu'aperçois-je? le fugitif revenant chercher son fusil sans doute... Voilà une chance pour aujourd'hui! Cette bête tuée, et une prime pour la prise d'un esclave. »

Herbert, de son perchoir, pouvait apercevoir le personnage qui arrivait. C'était un jeune homme au teint cuivré; son visage était tout égratigné, ses cheveux emmêlés, comme si on eût essayé de les lui arracher. La chemise grossière qui couvrait ses épaules était tachée de sang. Son allure était aussi singulière que son costume; il rampait sur ses mains et sur ses genoux avec une vitesse extraordinaire, ce qui prouvait sans doute qu'il se savait poursuivi.

A peine le fugitif eut-il pénétré dans la clairière qu'il se releva et se prit à courir vers le ceiba. La supposition d'Herbert fut qu'il espérait se cacher dans les branches énormes de l'arbre; quant au chasseur, il s'imagina que le nouveau venu venait chercher son fusil, car il était loin de soupçonner que le propriétaire de l'arme était niché sur la fourche du cotonnier.

« Halte! » cria le chasseur au fugitif quand celui-ci eut atteint le tronc du ceiba.

L'esclave se jeta à ses genoux en murmurant un appel à la pitié, plutôt mimé que prononcé par sa voix haletante.

« Crambo! s'écria le chasseur en examinant les initiales J. J. marquées sur la poitrine du fugitif, je ne m'étonne pas que vous ayez pris la clef des champs, portant ce tatouage-là sur la poitrine. »

Il découvrit les épaules cachées par la chemise du misérable; la chair était diaprée d'entailles rouges qui mettaient les muscles à nu, comme on le voit dans certaines figures d'anatomie.

« Dieu des chrétiens! s'écria le chasseur avec indignation, de telles choses peuvent-elles se voir dans un pays où vous êtes adoré! »

L'esclave embrassa les genoux du coureur

de bois et leva sur lui des yeux où ruisselaient des larmes.

« J'entends, dit celui-ci, ils sont après vous? Bon, laissez-les venir. La prime est pour moi, et non pour eux. Pauvre diable, cela ne me va guère de vous remettre entre leurs mains; et sans la loi qui m'y force, je mépriserais leur indigne récompense. Ah!... ils viennent. J'entends la voix de leurs limiers. Ici, pauvre camarade. »

Le chasseur plaça le fugitif entre les deux racines du ceiba.

« Tenez-vous serré dans l'angle, lui dit-il, laissez-moi me placer devant vous. Voilà votre fusil. Ne tirez pas, à moins d'être sûr de toucher. Nous aurons besoin de toutes nos armes pour nous délivrer de ces chiens espagnols... Crambo! les voilà! »

En effet, les deux molosses s'élançaient des buissons qui fermaient la clairière. La couleur éclatante de leurs museaux montrait qu'ils avaient été appâtés avec du sang et rendait plus effroyables les crocs qui sortaient de leurs gueules hurlantes. Sans s'arrêter à glapir et à aboyer, ils se précipitèrent en avant vers le ceiba.

Le premier s'embrocha sur le machete étendu par le chasseur; le second, sautant sur le fugitif, reçut, à bout portant, la décharge du fusil, et comme le premier, roula sans vie sur le sol.

Du haut de son arbre, Herbert commençait à croire qu'il rêvait. Néanmoins le drame ne touchait pas à sa fin. Rien ne s'était encore passé cependant qui l'excitât à sortir d'une stricte neutralité, il résolut de se borner au rôle de spectateur. Il venait de prendre cette détermination quand trois nouveaux personnages apparurent.

L'un d'eux, le chef apparemment, était un homme de haute taille, vêtu d'un gilet de peluche rouge et chaussé de bottes à éperons; il était armé d'un fusil et de pistolets; les autres, de physionomie espagnole, ne paraissaient pas avoir d'autre arme que le machete.

Les trois hommes firent halte devant le ceiba. L'individu qui paraissait commander prit la parole avec arrogance :

« Quel jeu se joue ici? s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous tué mes chiens?

— Si je ne les avais pas tués, répondit le chasseur avec un sang-froid qui lui valut l'approbation tacite d'Herbert, ne m'auraient-ils pas dévoré?

— Ils étaient trop bien dressés pour cela, répondit l'autre. Ils n'en voulaient qu'à *celui-là*. Pourquoi vous êtes-vous mêlé de le protéger?

— C'est mon affaire de veiller sur lui, puisqu'il est mon prisonnier. Mort, je n'eusse reçu que deux livres de prime pour sa tête; vivant, il me vaudra le double. Qu'avez-vous à répondre, gentleman?

— Que nous n'écouterons pas plus longtemps vos sottises. Cet esclave appartient à Jacob Jessuron, dont je suis le directeur; il a été pris sur les terres de mon maître, et vous ne pouvez pas réclamer le prisonnier, encore moins la prime. Ainsi, dépêchez-vous de nous le livrer. »

Les trois hommes s'avancèrent, tous les trois brandissant leurs *machetes*, tous les trois prêts à faire usage de ces armes.

« Venez donc! vociféra le chasseur; mais le premier qui mettra la main sur lui est un homme mort. Lâches, vous nous attaquez à trois et nous sommes à peine deux, car cette pauvre créature est à moitié brisée par vos mauvais traitements.

— Trois contre deux! cela ne sera pas, s'écria Herbert en se laissant tomber à terre, et il se rangea du côté le plus faible en tirant de son habit un pistolet qu'il arma.

— Qui êtes-vous, monsieur? dit Ravener avec arrogance. Quel est l'homme blanc qui se met en contravention avec les lois de l'île? Vous connaissez le code, monsieur, vous répondrez de cette intervention.

— Si j'agis contre la loi, j'en répondrai en effet, répondit Herbert, mais il ne me convient pas de vous accepter pour juge. »

En dépit de son insolence, le directeur sentit se refroidir son humeur belliqueuse dès qu'il eut été toisé par ce nouveau champion; il somma encore une fois le chasseur de lui rendre l'esclave; en ayant subi un nouveau refus, il menaça le jeune Anglais de la justice de la Jamaïque et donna aux deux Espagnols le signal de la retraite. Ceux-ci emboîtèrent le pas derrière leur chef en lançant des imprécations contre le chasseur meurtrier de leurs chiens.

Après le départ des émissaires de Jessuron, le chasseur tourna vers Herbert des yeux où brillait la gratitude.

« Maître, s'écria-t-il, les paroles sont une bien petite preuve de reconnaissance pour le service que vous venez de me rendre. Que je

sache au moins le nom du brave gentleman blanc qui a voulu risquer sa vie pour Cubissa le Marron.

— Je m'appelle Herbert Vaughan, répondit le jeune Anglais surpris de la singularité de ce nom et de ce titre.

— J'en conclus, maître, que vous avez des parents dans l'île; le propriétaire de Mount-Welcome...

— Est mon oncle.

— Ce n'est pas chose commode de trouver sa route à travers ces bois. Excusez ma curiosité, maître Vaughan; mais vous y êtes donc arrivé de nuit, car il n'y a pas dix minutes que le soleil est levé au-dessus des arbres, et la distance de Mount-Welcome est au moins de trois milles.

— J'ai passé la nuit, répondit l'Anglais, à la place où gît le sanglier que vous avez si vaillamment tué.

— Le fusil vous appartient donc, et non pas à l'esclave, comme je le croyais?

— Oui, c'est mon fusil, et je suis charmé qu'il ait été chargé, puisqu'il a sauvé ce pauvre être de la bête sauvage lancée sur lui. Le garçon s'est bien servi de cette arme. Qui est-il donc, et que lui voulait-on?

— Ah! maître Vaughan, ces questions prouvent que vous êtes étranger à notre île. Je vais répondre à toutes les deux, bien que je voie ce jeune homme pour la première fois.

— Mais interrogeons-le lui-même. Que vous ont-ils fait, mon camarade? demanda Herbert au fugitif qui regardait silencieusement les jeunes gens avec une reconnaissance encore mêlée de crainte. »

S'apercevant qu'on lui adressait la parole, celui-ci leur répondit dans une langue inconnue à laquelle il mêla le peu de mots anglais qu'il savait; les termes : « Moi libre, prince, trompé, trahi, donné Foolah, moi pas esclave ni vendu, » revinrent souvent dans son discours.

« Inutile de lui en demander davantage, maître Vaughan, reprit le chasseur; il a épuisé tout son vocabulaire anglais; mais il est aisé de voir qu'il est nouveau débarqué à la Jamaïque, car la chair est encore rouge autour des lettres de sa marque. Voyez comme cet abominable Juif l'a traité! »

Et le Marron montra les omoplates de l'esclave toutes sillonnées de plaies. Herbert détourna les yeux avec un tressaillement de pitié.

« D'où peut venir ce malheureux? demanda-t-il; il n'a pas les traits d'un nègre.

— D'Afrique, sans doute; toutes les tribus africaines ne sont pas noires. Il a prononcé un mot qui m'a frappé. Je gagerais que c'est un Foolah.

— Oui, Foolah, Foolah! s'écria le fugitif en entendant le nom de sa race.

— Il prétend aussi qu'on l'a trompé, qu'il n'est pas esclave. C'est un fait que je voudrais approfondir, et j'y pense, maître Vaughan, votre oncle a justement une esclave Foolah qui pourrait entendre le langage de cet infortuné et nous faire comprendre son histoire. S'il y avait là une iniquité de ce vieux Jessuron!... Crambo! il ne s'en faut de guère que je ne livre pas cette pauvre créature à son maître.

— Et pourquoi le livrer? s'écria Herbert.

— Il le faut, hélas! Par un traité, les Marrons sont obligés de restituer les esclaves qu'ils prennent, et si nous manquions à cet engagement... » Le Marron secoua la tête, et comme s'il désirait changer de sujet de conversation, il ajouta : « C'est donc en chassant cette nuit, maître Vaughan, que vous vous êtes égaré? Je me charge de vous remettre dans le chemin de Mount-Welcome.

— Je ne suis pas pressé de regagner la plantation, et peut-être n'y retournerai-je jamais, » répondit l'Anglais.

Le chasseur le regarda avec étonnement, mais il s'abstint discrètement de toute question; apercevant à terre les débris du chou palmiste, il dit avec une sorte de gaieté :

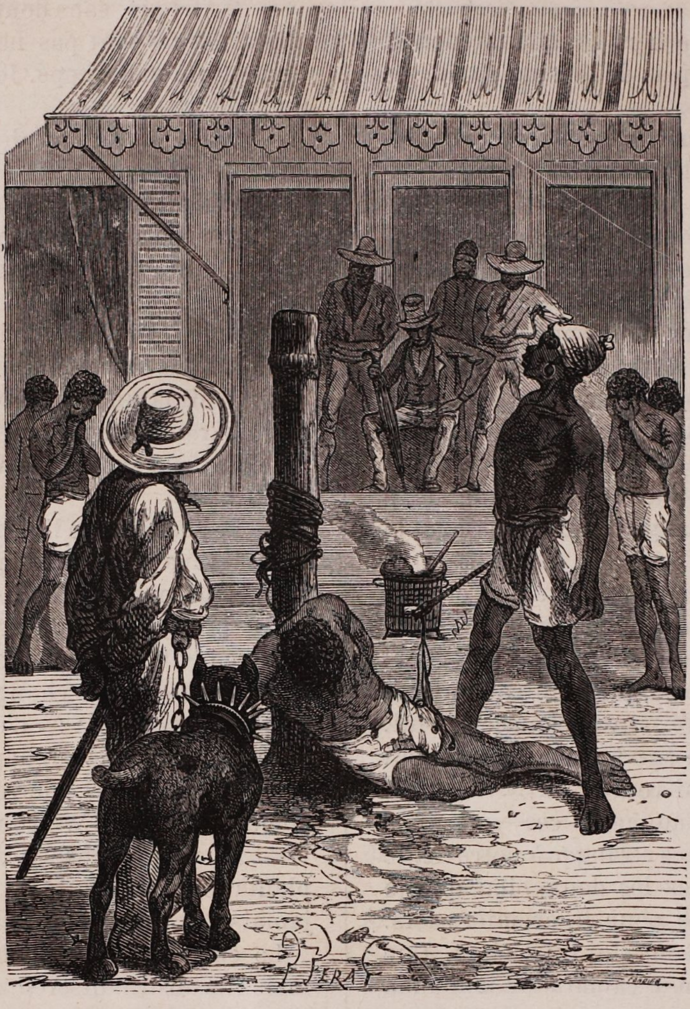
« Est-ce que ce sont là les restes de votre déjeuner, maître Vaughan?

— Et de mon souper d'hier au soir, répondit le jeune homme gagné par l'accent cordial de Cubissa.

— Alors, si vous n'aviez pas de répugnance à partager mon repas, maître Vaughan, je me hasarderais à vous offrir un déjeuner plus sérieux. Vous acceptez?... Merci; je vais sonner mes serviteurs. »

Le chasseur porta à ses lèvres la corne qui pendait à son côté et il en tira une sonnerie prolongée. Divers accents de trompe lui répondirent, partant de plusieurs directions; c'étaient évidemment des réponses à l'appel du chef.

« Vous voyez, maître Vaughan, dit Cubissa avec un ton de fierté, que ces vautours n'auraient pas pu suivre leur fantaisie. Mes fau-



Le pauvre Foolah tomba évanoui. (Page 19.)

cons n'étaient pas loin. Je ne vous en ai pas moins de reconnaissance; mais je savais que les menaces de ces *gavaches* étaient pures fanfaronnades... Ah! les voici.

— Qui donc?

— Les Marrons. »

Herbert perçut des craquements dans les buissons, et tout aussitôt une douzaine d'hommes armés sortirent du taillis et s'avancèrent vers le ceiba.

Le jeune Anglais regarda la petite troupe avec curiosité en comprenant enfin qu'il avait devant lui quelques-uns de ces vaillants marrons de la Jamaïque, dont la race avait maintenu pendant deux cents ans son indépendance malgré tous les efforts de la population blanche de l'île. Il se souvenait du récit de leurs luttes héroïques, dont les montagnes bleues furent le théâtre; il se disait que ce petit peuple pouvait être fier de fouler ces sentiers dont chacun fut arrosé du sang de ses enfants dans la guerre soutenue contre des assaillants dix fois plus nombreux qu'eux et mieux armés.

Aussi Herbert regarda-t-il les nouveaux venus avec un vif intérêt. C'étaient, à une ou deux exceptions près, des noirs à la stature élevée, aux visages brillants de santé, et dans les yeux desquels luisait un noble sentiment d'indépendance. Leurs attitudes fières attestaient des hommes libres, des chasseurs ou des guerriers. Ils étaient armés de fusils, de longs couteaux et de *machetes* et portaient,



Herbert tirant de son habit un pistolet. (Page 22.)

comme Cubissa, une corne et une calebasse en bandoulière. Quelques-uns, à la place de la gibecière habituelle, étaient chargés de *cuctacoos*, paniers en fibre de palmiers contenant les provisions nécessaires à la vie errante.

Leur costume ne manquait pas d'originalité, le madras noué autour du front était leur coiffure; plusieurs de ces hommes avaient des chemises sans manches; d'autres n'avaient pour tout vêtement que le morceau d'étoffe blanche qui ceignait leur reins; mais tous étaient chaussés de bottes singulières. La peau de sanglier dont elles étaient faites se modelait encore fraîche et saignante sur la jambe dont elle prenait en séchant la forme exacte, comme un bas élastique.

« Ce gentleman blanc n'a pas déjeuné, dit Cubissa à ses camarades; allons, Quaco, qu'avez-vous dans vos *cuctacoos?* »

L'individu interpellé était un garçon de proportions colossales, d'une physionomie bienveillante, qui paraissait occuper un grade dans la troupe.

« Je crois, capitaine, répondit-il avec une grâce comique, qu'une chose jointe à l'autre fera l'affaire, c'est-à-dire si le gentleman n'est pas trop difficile sur la qualité des mets.

— Voyons un peu! reprit Cubissa en inspectant l'intérieur des paniers : un jambon de chevreuil lardé, bon pour commencer! Et quoi encore? Une couple de homards, deux pigeons ramiers et une poule sauvage. Très

bien. Lequel de vous est chargé du café et du sucre?

— Moi, capitaine! s'écria un des hommes en lui montrant victorieusement les ustensiles nécessaires à la préparation de ce breuvage.

— Du feu, et promptement! » commanda Cubissa d'un ton de bonne humeur.

Des feuilles et des branches sèches furent rassemblées; un morceau d'amadou y mit le feu, et des flammes claires s'élancèrent autour du foyer en plein air. Une tringle de fer, posée horizontalement sur deux bâtons fourchus, servit à suspendre deux pots de cuivre au-dessus du brasier.

Les pigeons et la poule, plumés et flambés, furent dépecés dans la plus grande marmite, où les rejoignirent les homards ainsi qu'une partie du jambon de chevreuil. Une poignée de sel, un peu d'eau, quelques bananes, des tranches d'arum et de calabou, du poivre rouge de Guinée, y furent ajoutés.

Le lieutenant Quaco, qui jouait le rôle de chef de cuisine, déclara, au bout de quelque temps, que le *pepper-pot*, qui avait bouilli avec une véritable furie sur un feu de branches sèches, était enfin cuit à point.

Plats, bols, coupes et assiettes en écaille de tortue ou en écorces de calebasse furent disposés sur le gazon. Herbert et le capitaine se servirent de cette étuvée au fumet savoureux; à leur exemple, les hommes s'assirent par groupes, à l'écart, et prirent leur part de ce festin.

Le fugitif ne fut pas oublié dans cette fête forestière; Quaco veilla à ce qu'il eût sa part de tous les mets.

Le déjeuner achevé, les nègres ramassèrent leurs ustensiles et se préparèrent au départ. Le sanglier fut découpé par morceaux, que l'on distribua dans les *cuctacoos*.

Le dos écorché de l'esclave avait été frotté par Quaco d'un cérat balsamique, et on avait fait comprendre au malheureux Cingües qu'il devait suivre la troupe. Loin de se défier de ses nouveaux protecteurs, il laissa percer une joie très vive.

Par respect pour leur chef, auquel ils témoignaient une grande déférence, les Marrons se tinrent à l'écart pendant que Cubissa faisait ses adieux au jeune Anglais.

« Puisque vous êtes étranger dans l'île, maître Vaughan, lui dit-il, je vous offre un de mes gens qui vous servira de guide.

— Je vous remercie, je retrouverai tout seul mon chemin, répondit Herbert.

— Quel que soit l'endroit vers lequel vous vous dirigiez, insista le Marron, qui se souvenait de l'exclamation par laquelle Herbert avait déclaré ne point vouloir retourner à Mount-Welcome, vous risquez de vous égarer: cette clairière est entourée de bois d'une traversée difficile.

— Vous êtes bien bon, dit Herbert touché de la délicate sollicitude du chasseur. Je désire aller à Montego-Bay, et si un de vos hommes veut me mettre sur mon chemin, je lui en aurai de l'obligation; mais je dois vous avouer que, par suite de certaines circonstances, je ne pourrai que le remercier de sa peine, sans être en mesure de l'en récompenser.

— Master Vaughan! dit le Marron avec un sourire cordial, je m'offenserais de ces paroles si vous n'étiez étranger à nos coutumes. Puis, vous oubliez que vous vous êtes mis, il y a une heure, devant le canon d'un pistolet pour protéger la vie d'un Marron, d'un pauvre mulâtre proscrit...

— Excusez-moi, capitaine; je vous assure...

— Il suffit, maître; je comprends assez que votre cœur généreux est libre des préjugés de caste et de couleur. Et aussi longtemps que vivra Cubissa, souvenez-vous que par delà ces montagnes bleues, est la demeure d'un Marron dont le cœur vous est reconnaissant. Si la fantaisie vous prend jamais de l'honorer d'une visite, si la nécessité vous y pousse, vous trouverez sous son humble toit un bon accueil, offert par un ami.

— Merci! s'écria Herbert, à qui cette effusion fit un grand bien moral. Je profiterai peut-être de votre offre hospitalière. Au revoir!

— Au revoir alors! répéta le Marron en serrant la main que lui tendait le jeune Anglais. Quaco! Conduisez ce gentleman sur le chemin de Montego-Bay. Puisse la fortune vous favoriser, master Vaughan! »

CHAPITRE VII

UN PROTECTEUR INESPÉRÉ

Peu causeur de son naturel, Quaco ne troubla en rien les méditations d'Herbert qui réfléchissait en cheminant sur sa singulière aventure de la forêt ; mais, quand ils eurent fait environ un mille, le guide fut pris d'un scrupule qu'il crut devoir soumettre au gentleman.

« Voici deux chemins, lui dit-il ; celui de droite est le plus court, le meilleur, mais dangereux.

— Et pourquoi ?

— Voyez-vous le toit de cette maison, juste au-dessus de ces paws-paws ? C'est le *baracoon* du Juif, du maître de l'esclave...

— Eh bien ! qu'importe ?

— Maître, si nous prendre à droite, nous passer devant la maison. Quelques-uns des gens à lui, nous voir. Ce corbeau rouge est juge de paix, et lui, nous mettre dans l'embarras.

— Pour cette affaire du fugitif ?

— Cap'taine a le droit de réclamer le fugitif pour sa prise, mais damnés Espagnols feront du bruit pour leurs bêtes ; et nous, gens de la montagne, nous n'aimons pas ces chicanes. Tout cela mauvaises affaires ! Et vous, prêter le fusil, vous empêcher l'Espagnol de prendre l'esclave...

— Je ne crains pas de répondre de ce que j'ai fait devant la justice, répondit Herbert, convaincu d'avoir agi selon l'équité ; mais si vous craignez quelque chose pour vous et les vôtres, prenez par où vous voudrez. »

Le sentier de gauche que choisit Quaco courait à travers bois ; le sol rocailleux montait et descendait sans cesse, ce qui rendait la marche pénible. Enfin, ils arrivèrent sur le plateau d'une montagne, et s'avancèrent entre des bosquets d'arbres à piment un peu espacés. De ce point élevé, Herbert aperçut une maison qui brillait dans les masses verdoyantes du paysage, et il reconnut Mount-Welcome.

Ils longeaient un chemin diagonal à l'habitation qui devait les amener sur l'avenue. Quand Herbert s'avisa de cette particularité, il pria le Marron d'incliner un peu plus à droite, afin qu'ils pussent atteindre la route sans traverser la propriété de Loftus Vaughan.

Le nègre obéit, non sans déplaisir, car il murmura, en prenant cette direction, quelques mots sur le *penn* du Juif. Après un bref intervalle, Herbert eut la satisfaction de se trouver sur la route de Montego-Bay. Il s'apprêtait à congédier Quaco, dont il n'avait plus besoin, lorsqu'une troupe d'hommes à cheval déboucha d'un fourré.

A leur vue, Quaco s'élança dans le taillis en criant au jeune Anglais d'en faire autant ; mais Herbert, dédaignant de se cacher, resta impassible à attendre les six ou sept hommes qui s'avançaient vers lui dans des intentions encore inconnues. Voyant la détermination de son protégé, le nègre se retrouva d'un bond à ses côtés, non sans protester contre une telle imprudence.

« Nous sommes pris, maître ! C'est cette harpie de Ravener, » lui dit-il en soupirant.

Comme il parlait encore, la troupe à cheval arriva près des deux piétons, et les hommes mirent pied à terre.

« Voilà nos gens ! s'écria Ravener que l'Anglais reconnut à sa vareuse rouge et à sa barbe noire. C'est ce qui s'appelle tomber sur son homme comme un canard sur une mouche. Monsieur Tarpey, faites votre devoir.

— Je vous arrête, monsieur, dit le personnage ainsi interpellé. Je suis le chef constable de la commune, je vous arrête de par la loi.

— Sous quelle accusation ? demanda Herbert indigné.

— M. Ravener ici présent vous l'apprendra. Je n'ai pas, quant à moi, à répondre à vos questions. Vous allez me suivre devant la justice. Le plus proche siège n'est-il pas le *custos* Vaughan ? »

Quoique le constable eût adressé cette interrogation à Ravener en baissant le son de sa voix, Herbert frémit à la pensée de revoir son oncle en qualité de justiciable, et de subir cette humiliation sous le coup du lorgnon de son compagnon de voyage.

Il fut donc soulagé en quelque sorte lorsque Ravener fit observer que M. Vaughan, quoique le plus proche magistrat, s'était départi de ses droits en faveur de Jacob Jessuron.

L'avis de l'inspecteur fut adopté, et la troupe emmena Herbert et Quaco ; le premier se renfermait dans un silence digne ; quant au second, il menaçait le constable et l'inspecteur d'avoir à se repentir de l'outrage fait à un Marron libre.

Jessuron, esquire, tenait sa séance dans la véranda de sa sombre demeure ; il était assis devant une petite table couverte d'un tapis vert sur laquelle reposait, entre un encrier et plusieurs feuilles de papier blanc, le code de la Jamaïque. Comme l'occasion l'exigeait, le juge était vêtu de son meilleur habit bleu à boutons d'or, et son feutre blanc reposait à côté de lui, le respect dû à la justice exigeant que celui qui l'exerçait eût la tête découverte.

Ses lunettes fixées sur son nez de perroquet, sa face maigre gonflée de son importance, Jessuron attendait que les parties incriminées fussent amenées dans la salle. Les attributions de Jessuron ne lui donnaient que le droit d'ordonner la détention préventive de l'inculpé, car il siégeait seul. Le jugement d'un criminel blanc aurait en effet exigé trois magistrats et un *custos*.

Herbert parut enfin, amené par le constable et ses agents ; à sa droite était Ravener flanqué de ses deux Espagnols. Quant à Quaco, il avait été laissé sans gardes dans la cour, car il n'existait en réalité aucune charge contre lui.

Le directeur formula sa plainte, et le prisonnier fut mis en demeure de présenter sa défense.

« Jeune homme ! lui dit le juge sèchement, que répondez-vous à l'accusation ? Et d'abord, quel est votre nom ?

— Herbert Vaughan, » dit le jeune Anglais.

Jessuron sursauta sur son siège avec une telle vivacité, que ses lunettes se haussèrent jusqu'à son front ridé, pour retomber d'elles-mêmes dans le sillon qu'elles s'étaient tracé sur le nez du vieux Juif.

« Herbert Vaughan ! répéta-t-il en se frottant les mains. Seriez-vous le parent du maître de Mount-Welcome ?

— Son propre neveu, le fils de son frère. »

Le Juif laissa percer un regard de jubilation à travers ses lunettes, et, se penchant sur la table, il demeura quelques instants silencieux, pesant dans son esprit ce qu'il pourrait tirer de désagréable pour son voisin de l'incident qui rendait justiciable du tribunal de justice de paix un de ses parents.

« En vérité, dit-il enfin, et vous venez d'Angleterre, je suppose. Depuis combien de temps êtes-vous à la Jamaïque ?

— Depuis vingt-quatre heures.

— Vous êtes venu pour habiter Mount-Welcome, sans doute. »

Herbert s'abstint de répondre.

« Vous y avez toujours passé la nuit ? Pardonnez-moi cette question, mais, comme magistrat...

— Vous êtes dans votre droit, *Votre Honneur*, répliqua Herbert en appuyant avec ironie sur cette qualification ; je n'ai pas couché à Mount-Welcome, mais dans les bois.

— Dans les bois ? Votre oncle sait-il cela ?

— Je suppose qu'il l'ignore, et, qu'en tout cas, il ne se soucie guère de ce que je puis faire et devenir. »

Ces derniers mots furent prononcés avec un ton d'amertume qui n'échappa point à l'astucieux Jessuron. Il commença à entrevoir que les relations de l'oncle et du neveu n'étaient point amicales, et il interrompit ses interrogations pour conférer à voix basse avec Ravener et le constable.

Le résultat de ce colloque mystérieux fut aussi agréable qu'inattendu. Au lieu d'un juge rébarbatif, le jeune Anglais ne vit plus dans Jessuron qu'un homme aimable, quand le Juif lui adressa de nouveau la parole en se levant de son siège magistral.

« Master Vaughan, lui dit-il en lui offrant la main, vous voudrez bien excuser la vivacité de mes gens. C'est un grand crime dans cette contrée que de secourir un esclave en fuite ; mais, comme vous êtes un nouveau débarqué et que vous ne connaissez pas nos lois,

la justice sera indulgente. En outre, ce fugitif qui est un de mes esclaves, me sera rendu quand je le voudrai par les Marrons. La punition que je vous impose, et sur laquelle j'insiste, c'est que vous partagiez mon dîner. »

Ne sachant comment s'expliquer le subit revirement de son juge, Herbert finit par supposer que Jessuron avait voulu ménager dans son justiciable le parent d'un de ses voisins qui était peut-être aussi son ami, et sa loyauté lui prescrivit d'apprendre au Juif la nature de ses rapports avec Loftus Vaughan.

Mais il ne fit cette confession à son hôte qu'après le dîner, et, quand tous les esclaves s'étant retirés, ils se trouvèrent en tête-à-tête.

« Je suis très fâché pour vous, master Vaughan, lui dit Jessuron, de ce que vous m'apprenez là. Votre oncle est très orgueilleux : sa conduite ne m'étonne point ; mais un gentleman a des devoirs envers ses parents, et, quoique lui et moi nous ne soyons pas ce qui s'appelle amis, bien que nous ayions pour être liés de bonnes raisons... je vous offre de vous réconcilier avec lui.

— Jamais, après ce qui s'est passé.

— Oh ! la fierté de la jeunesse ! Qu'avez-vous l'intention de faire en ce cas ? Je suppose que vous avez quelque argent ?

— Pas un shilling, monsieur Jessuron. J'allais au port chercher une occupation capable de me faire subsister, et, sans votre invitation, il est probable que je me serais passé de dîner aujourd'hui. Ceci me fait penser qu'il est temps que je prenne congé de vous et que je vous remercie de votre hospitalité ; je vois au soleil qu'il est l'heure, pour moi, de m'acheminer vers Montego-Bay.

— Arrêtez, arrêtez ! dit le Juif, vous ne me quitterez pas ainsi. Je suis meilleur parent que le *custos*.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? lui demanda Herbert étonné.

— Je suppose, d'après votre action de ce matin, maître Herbert, dit Jessuron, que vous êtes un homme sans préjugés, et que vous ne répudierez pas le souvenir de miss Ellen Vaughan, la tante du *custos*, parce qu'elle a épousé en moi un Israélite. Loftus Vaughan ne lui a jamais pardonné cette union : il voulait qu'elle demeurât vieille fille afin d'hériter d'elle, et, quoique nous restions, lui et moi, en bons rapports de voisinage, il a toujours affecté, depuis ce temps, de ne pas me considérer comme l'allié de sa famille ; il n'est pas même venu à l'enterrement de ma femme. Mais il ne sera pas dit qu'un Vaughan se sera trouvé dans l'embarras sans que Jacob Jessuron l'ait aidé. Voyons, que puis-je pour vous ? que savez-vous faire ?

— Je vous suis reconnaissant de vos bons sentiments, dit Herbert en commençant à croire que le cœur du Juif valait mieux que sa mine ; je sais faire tout ce que mon père m'a appris : peindre un paysage ou un portrait assez passablement. Quant au reste, j'ai été élevé dans un collège, et vous savez ce qu'on y enseigne.

— Oui, rien d'applicable à la vie pratique. Mais que diriez-vous d'une position de teneur de livres ?

— Hélas ! j'ignore les premiers éléments de la comptabilité.

— Ha ! ha ! s'écria Jessuron avec un ricanement encourageant, vous êtes, ce que nous appelons à la Jamaïque, un peu vert en affaires, c'est-à-dire neuf ; un teneur de livres n'a pas de livres à tenir ici.

— Que fait-il donc ?

— Je m'explique. Une loi de l'île oblige les propriétaires d'esclaves à avoir un homme blanc pour cinquante noirs sur sa plantation. C'est un règlement stupide, mais il faut s'y soumettre. Ces surnuméraires s'appellent teneurs de livres, quoiqu'ils n'aient à s'occuper d'aucun compte.

— Que font-ils dans ce cas ?

— Oh ! cela dépend. Quelques-uns surveillent les esclaves ; d'autres s'occupent différemment. Mais j'y pense, je viens de recevoir un nouveau lot de bois d'ébène, et je ne veux pas me mettre en contravention avec la loi. Je donne à mes teneurs de livres cinquante pounds par an. Voulez-vous rester avec moi dans cette qualité et à ces conditions ?

La situation d'Herbert ne lui permettait guère de refuser ; il accepta l'offre de Jacob Jessuron, se promettant bien de ne pas s'éterniser dans la maison de cet étrange allié de sa famille, si la nature des fonctions dont il allait être chargé lui paraissait incompatible avec les sentiments d'un gentleman.

CHAPITRE VIII

MAGISTRAT ET MARRON

Le lendemain du jour où Herbert avait trouvé un asile chez Jacob Jessuron, le directeur de la plantation de Mount-Welcome étonna beaucoup le custos en lui disant, à l'issue de son déjeuner, qu'un Marron demandait à être introduit près de lui.

Le custos était occupé à adresser quelques recommandations à M. Smythje qui partait pour la chasse et qui paradait devant Kate dans une tunique collante de soie verte, garnie de fourrures, accompagnée d'un pantalon en peau de chamois couleur paille, soudé par des sous-pieds à des bottes du plus irréprochable vernis.

Kate ne pouvait s'empêcher de sourire de la figure hétéroclite de M. Smythje ainsi équipé, mais elle lui souhaita bonne chance gracieusement et, quand il fut sorti, emmenant sur ses talons Quashie qui devait lui servir de guide, elle alla s'asseoir devant une des fenêtres de la salle, accompagnée de Yola qui s'accroupit aux pieds de sa jeune maîtresse.

Loftus Vaughan ayant donné audience au Marron que lui annonçait son directeur, M. Trusty, Cubissa, car c'était lui, entra dans la salle d'un pas ferme et salua fort respectueusement le *custos*.

« Eh bien! jeune homme, lui dit M. Vaughan sans nulle aménité, vous êtes, je crois, un des Marrons de Trelawney?

— Oui, Votre Honneur ; je me nomme Cubissa.

— Cubissa? n'êtes-vous pas capitaine et chef d'un village ?

— Seulement de quelques familles; nous formons une très petite colonie. Je viens avec votre permission, Votre Honneur, vous demander conseil sur un différend que j'ai avec M. Jessuron.

— De quoi s'agit-il? demanda-t-il au Marron.

— D'une étrange histoire, Votre Honneur, » répondit Cubissa en racontant les circonstances de la capture du fugitif. Loftus Vaughan fronça le sourcil en apprenant la part que son neveu avait prise à cette affaire : il laissa même échapper quelques jurons énergiques lorsque Cubissa lui apprit qu'Herbert avait trouvé un asile chez le vieux Juif, mais Kate resta suspendue aux lèvres du Marron pendant qu'il parlait d'Herbert, et quand il assura que le fugitif était de race Foolah, la jeune esclave Yola, fort émue à son tour, adressa tout bas à sa maîtresse des supplications dont le résultat fut la sortie de Kate Vaughan et de sa femme de chambre.

Le *custos* était trop préoccupé de l'histoire que lui contait Cubissa pour s'inquiéter des faits et gestes de sa fille, et quand le Marron eut complété son récit, il lui dit :

« C'est un drame vraiment, et il n'y manque plus que le dénouement. J'ai envie, sur ma parole, de me mettre au nombre des acteurs. Ah! s'écria-t-il frappé d'une idée soudaine, je m'explique pourquoi le vieux brigand voulait m'acheter Yola... Vous dites que le prince possédait vingt-quatre mandigos?

— Oui, Votre Honneur; il en avait même donné vingt autres au capitaine du navire qui l'a amené.

— Quel malheur que le témoignage d'une langue noire ne puisse compter contre l'affirmation d'un blanc! Si l'on pouvait retrouver ce capitaine de navire? Le fugitif a-t-il au moins retenu son nom?

— Oui, c'est un certain Jowler, qui trafique avec le Sénégal; le jeune homme le connaît fort bien.

— Il n'y a pas de doute : Jowler et Jessuron sont deux canailles dignes de s'entendre, deux

têtes dans le même bonnet. Comment nous procurer un témoignage blanc? Ne dites-vous pas que Ravener, l'inspecteur de Jessuron, assistait au débarquement de la cargaison?

— Oui, Votre Honneur; c'est même lui qui a enlevé au prince ses vêtements et ses bijoux; il en avait d'un grand prix.

— C'est un véritable vol. Eh bien! capitaine Cubissa, dit le juge d'un ton solennel, je vous promets que cela ne se passera pas ainsi. Je ne vois pas encore la marche que je pourrai suivre, car il y a de grandes difficultés, M. Jessuron étant lui-même magistrat. N'importe! justice sera faite. Mais les assises ne s'ouvrent que dans un mois à Savannah, et nous ne pourrons pas agir avant. Gardez le prince Foolah où vous l'avez caché; ne le livrez sous aucun prétexte. Le Juif n'osera pas se porter aux dernières extrémités contre vous. Il habite une maison de verre; et il aurait peur, en vous jetant des pierres, qu'elles ne ricochassent chez lui. Maintenant, attendez que je vous fasse demander; je verrai mon avocat demain, et nous aurons bientôt besoin de vous. »

Le *custos* fit un léger signe d'adieu au Marron qui le salua avec respect, mais avec la dignité d'un homme libre.

Au moment où Cubissa allait franchir les limites du jardin de Mount-Welcome, il aperçut dans un buisson une jeune fille qui lui faisait signe de s'approcher. Cubissa obéit, avec autant de curiosité que d'étonnement, et il se trouva devant un berceau couvert d'aristoloches, de cléones et de viornes d'Amérique. Kate était assise sous ce dais de verdure émaillé de fleurs. Elle se leva pour venir dire au Marron :

« Entrez vite, pour qu'on ne vous voie pas de l'habitation. J'ai quelque chose à vous demander, capitaine.

— Je suis à vos ordres, miss, répondit Cubissa beaucoup plus subjugué par la douceur bienveillante de la jeune fille que par le ton d'autorité de son père.

— Ai-je mal entendu, capitaine, ou avez-vous dit que votre fugitif est un Foolah?

— Il assure qu'il appartient à cette tribu, miss, et je le croirais, car il a le teint de cette jeune fille que voilà. Je crois même qu'il lui ressemble.

— Écoutez-moi, capitaine. Je sais que vous êtes un homme de cœur et que je puis me confier à vous. Mon père vous a-t-il donné le conseil de livrer l'esclave?

— Tout au contraire, miss, il espère obtenir sa liberté aux assises prochaines, et il travaillera dans ce sens, pour faire pièce, je crois, à maître Jessuron.

— Eh bien! vous savez le prix de la liberté, puisque vous êtes Marron. Voilà Yola que j'aime et qui se meurt de langueur malgré mes soins; elle m'a suppliée de lui laisser voir votre esclave Foolah pour parler avec lui la langue de son pays. Voulez-vous l'emmener avec vous et me la ramener à Mount-Welcome quand elle l'aura vu? La protégerez-vous comme un frère à travers la forêt?

— Je vous le jure, miss; elle n'aura pas bien loin à aller. Je craignais que le *custos* ne voulût voir mon Foolah, et à cet effet, je l'avais amené à trois milles d'ici, sous bonne escorte, vous pensez bien, par crainte des traquenards de maître Revener.

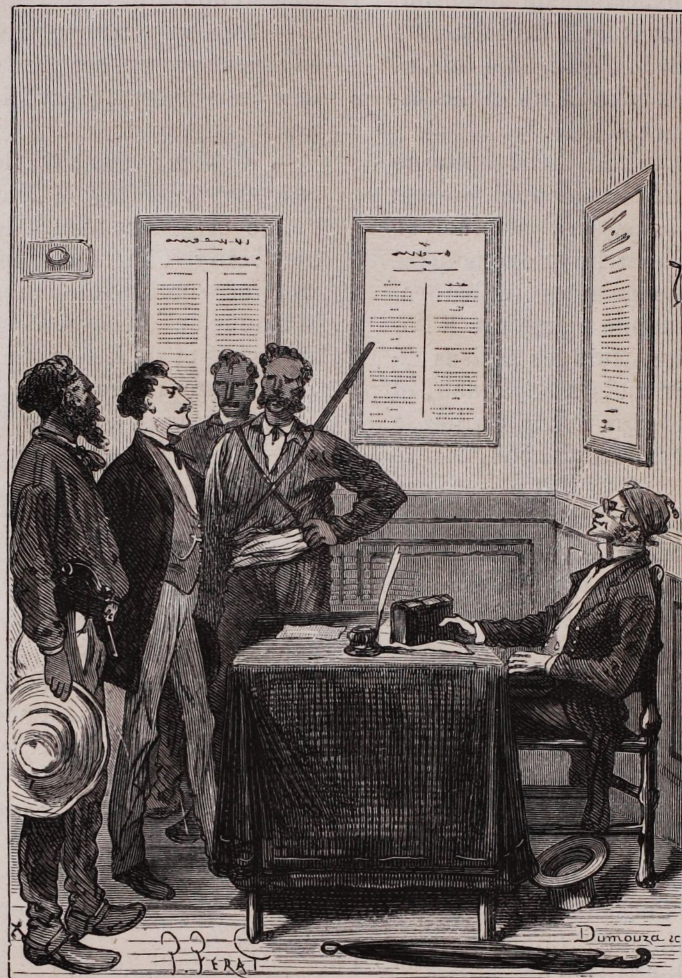
— Et, continua Kate, si le tribunal reconnaissait que le Foolah doit être mis en liberté, vous chargeriez-vous d'une autre mission encore? Je n'ai pas voulu vendre Yola à maître Jessuron, il y a quelques jours, parce que je n'entends la céder à personne; mais j'aime mieux son bonheur que ses services. Si le Foolah est libre, il s'en ira dans son pays sans doute, et il sera un bon compagnon pour Yola. »

— Partez donc, dit Kate, mais dites-moi auparavant, capitaine, comment vous avez fait connaissance avec mon cousin Herbert et s'il vous a promis de vous revoir. »

Cubissa se plut à faire à Kate un récit moins succinct que celui qu'il avait fait au *custos*; elle s'émut en apprenant le dénuement dans lequel Herbert s'était trouvé, et lorsque le Marron eut fini sa narration, elle lui dit :

« Si vous revoyez mon cousin, capitaine, dites-lui que ce n'est pas bien à lui d'avoir accepté d'un étranger ce qu'il a refusé de sa cousine... et que, de loin comme de près, je fais des vœux pour qu'il soit heureux.

— Je lui dirai surtout, répondit Cubissa en prenant congé, que sa cousine a un cœur d'or. Oui, miss Vaughan, je le lui dirai, et ni lui ni personne ne songera à démentir Cubissa. »



« Que répondez-vous à l'accusation? » (Page 28.)

CHAPITRE IX

LES EXPLOITS DE M. SMYTHJE

Pendant ce temps, M. Smythje était parti en chasse, flanqué de Quashie qui portait en bandoulière une énorme carnassière battant sur ses mollets.

La mission de Quashie était double; il était à la fois le guide et le chien du chasseur, car, outre qu'il devait lui tracer le chemin dans les défilés de la montagne, il était chargé de rechcher et de rapporter les pièces de gibier que son maître ne devait pas manquer d'abattre.

Le disciple de saint Hubert parcourut d'abord un bon mille sans qu'aucun gibier eût été signalé, puis un autre, puis un troisième. Au bout de trois heures, il se souvint que la carnassière du négrillon devait contenir un *lunch* préparé avec soin par le maître d'hôtel de Mount-Welcome, et s'asseyant à l'ombre



La jeune esclave à genoux devant sa maîtresse. (Page 30.)

d'un gros arbre, il commanda à Quashie de le servir.

Quashie procéda à l'ouverture du sac, et il en tira un chapon rôti, du jambonneau et du pain, avec diverses sortes d'accessoires. Une bouteille de claret se trouva en dessous, et on y joignit la gourde d'eau-de-vie que Smythje posa sur le gazon.

Le chasseur saisit le couteau et la fourchette que lui présentait Quashie, et il prouva qu'il était plus adroit dans le maniement de ces armes que dans celui du fusil; en un clin d'œil, le chapon fut découpé selon les règles, et M. Smythje commença à fonctionner avec une véhémence des plus inquiétantes pour Quashie qui se disait :

« Damné seigneur glouton, lui avaler jusqu'à la dernière miette, et boire la dernière goutte. »

L'appétit du maître enfin satisfait, M. Smythje abandonna les débris du festin à Quashie avec ordre de les expédier au plus vite. Pendant ce temps, le cockney voulut tenter une excursion solitaire, car la perspective de retourner à Mount-Welcome avec une carnassière vide répugnait à sa vanité; aussi reprit-il tout son harnais et, rempli d'une ardeur nouvelle, il s'éloigna, laissant Quashie occupé à nettoyer la carcasse du chapon et à égoutter la bouteille de claret.

M. Smythje se trouvait à peine à deux cents mètres de l'endroit où il avait pris un lunch,

quand ses yeux furent réjouis par la vue d'un bel oiseau perché sur le tronc d'un arbre mort. Il le prit d'abord pour une poule de Guinée; mais la couleur foncée du volatile lui fit reconnaître qu'il avait devant lui un coq sauvage.

Il arma son fusil, lâcha le coup, l'oiseau tourna sur lui-même et disparut de son perchoir. Le sportman, au comble de la joie, s'élança pour ramasser son gibier où il avait dû tomber, mais, à sa grande surprise, il ne l'y trouva pas. Il chercha autour de l'arbre avec un soin scrupuleux; pas de coq d'Inde!

Alors il appela son chien de chasse Quashie; mais ses appels réitérés n'amenèrent pas le négrillon; il en conclut que Quashie s'était endormi ou s'était éloigné de l'endroit où il l'avait laissé.

Smythje allait retourner sur ses pas pour chercher l'enfant, quand il s'avisa de la cause de la disparition mystérieuse de l'oiseau. L'arbre qui avait servi de perchoir au coq d'Inde avait été coupé à une hauteur de quinze ou vingt pieds de sa base; quoiqu'il fût mort, son sommet était garni de verdure par les parasites qui grimpaient autour de lui.

Le chasseur réfléchit que son gibier avait pu être arrêté par ce réseau de fouillis; il voulut s'en assurer, et tenta tout seul l'entreprise.

Les fortes branches de vigne sauvage qui enlaçaient l'arbre rendaient l'ascension facile, et bien que le cockney grimpât aussi maladroitement qu'un chat botté, il arriva au haut de l'arbre.

Là, il poussa une exclamation de joie à la vue de son gibier. Seulement le coq d'Inde ne reposait pas sur le sommet, mais dans un creux profond du tronc; et même en allongeant le bras, Smythje ne pouvait atteindre la pièce touchée par lui; toutefois l'ouverture étant assez large pour donner passage à son individu, il n'hésita point à sauter dans le creux du tronc d'arbre. C'était une malheureuse inspiration! La surface brune sur laquelle le coq était étendu n'était qu'un amas de branches pourries, assez fermes pour supporter le poids du coq d'Inde, mais non celui du lord de Montagu-Castle. Smythje disparut donc dans cette cavité aussi promptement que s'il eut sauté de la grande vergue de la *Nymphe de l'Océan* dans les eaux de l'Atlantique.

Si rapide qu'eût été son plongeon, et si noir que fût l'abîme où il était précipité, le sportman ne fut pas blessé; les matières moisies qui avaient fléchi sous son poids avaient atténué sa chute. Il resta pourtant quelques minutes sans connaissance: mais il se remit vite et s'occupa de dégager ses jambes, car il se trouvait assis dans une posture qui ne semble commode qu'aux tailleurs d'habits, ou aux Turcs.

Non seulement la poussière l'empêcha d'abord de voir, mais encore elle le fit éternuer plus de cent fois, lui entrant dans la bouche et dans les narines. Enfin, ce nuage impalpable s'éclaircit, et Smythje put se rendre compte de sa situation.

Il aperçut au-dessus de sa tête le dôme bleu du ciel, tandis qu'autour de lui s'élevaient des murs bruns qui l'enserraient dans un vaste cylindre, dont ses bras étendus atteignaient à peine les parois.

Il considéra d'abord son accident comme une aventure bizarre, tout au plus; mais dès ses premiers efforts pour sortir de là, il rencontra des difficultés qu'il n'avait point soupçonnées.

A chaque tentative d'ascension, il retombait sur les décombres de racines pourries qui jonchaient le sol.

Ces chutes répétées l'étourdissaient, car c'était de dix à douze pieds qu'il retombait ainsi, et sans les débris qui amortissaient le choc, cette gymnastique n'eût pas été sans dangers.

Smythje n'avait plus qu'un espoir, c'était que Quashie vînt à passer dans les environs, et, dans l'espoir de se faire entendre de lui, il se mit à crier à pleins poumons.

Personne ne vint à ses appels réitérés, lorsqu'un événement nouveau rendit la position du captif encore plus déplorable. Le ciel se chargea tout à coup de nuages noirs et épais d'où s'échappa une pluie diluvienne, une véritable pluie des tropiques.

Bien qu'abrité du vent, le pauvre Smythje n'avait pas de toit pour se garantir de cette trombe qui lui frappait sur la tête comme le jet d'une pompe dirigée dans le creux de l'arbre.

L'infortuné n'avait pas atteint l'apogée de son malheur. Pendant qu'il se reposait tout au fond de sa prison obscure, quelque chose de froid et de gluant s'enroula autour de son bas de soie, et cet attouchement visqueux le fit frissonner. Quelle fut son horreur quand il s'aperçut que c'était un serpent qui montait

le long de sa jambe! Il sauta en l'air, et le reptile retomba sur le sol.

Pendant quelques moments, le lord de Montagu se livra à une suite de sauts très fatigants; les yeux lui sortaient de la tête; son visage était blanc de frayeur. Enfin, il se souvint que les serpents de la Jamaïque ne sont pas venimeux.

C'était toujours une consolation; mais, si le reptile ne pouvait inoculer de venin, il était capable de mordre, et plusieurs autres monstres de son espèce pouvaient surgir à la rescousse. Ce danger ranima ses forces; il eut l'idée de s'élever le plus près possible de l'orifice et de s'y tenir suspendu, afin d'éviter le plancher dangereux qui lui causait de si justes craintes.

Après bien des échecs, il finit par gagner une élévation de huit à dix pieds au-dessus de la base de l'arbre; arrivé là, il trouva une légère saillie sur laquelle il s'assit de son mieux, et, appuyant ses orteils en face de lui contre le mur de sa prison, il tâcha de se maintenir dans cette posture. Ce n'était pas chose facile; ses orteils s'engourdissaient; sa force était à bout. A la pensée de retomber sur les reptiles, il jeta un cri d'angoisse terrible.

Ce cri le sauva. Au moment où il allait s'abandonner, une tête énorme apparut; un visage noir comme l'Érèbe se pencha sur le trou, et il vit briller des dents blanches entre deux lèvres épaisses. Un bras noir et musculeux auquel s'attachait une main de Titan s'allongea jusqu'à lui; il n'hésita point à la saisir et se sentit aussi lestement enlevé qu'un poisson qui a mordu à l'hameçon.

Ce tour de force accompli, il se trouva sur le sommet de l'arbre, assis à côté de son sauveur qui n'était autre que Quaco, le lieutenant de Cubissa.

Le cockney n'avait jamais vu le Marron; aussi commença-t-il par se demander si l'homme qu'il avait devant lui n'était pas un voleur; mais, rassuré par les aimables sourires du nègre, il lui conta, perchés comme ils l'étaient tous les deux sur le faîte de l'arbre, toute son aventure par le menu. Cependant son premier soupçon lui revint lorsqu'il vit, pendant ce récit, déboucher du taillis une vingtaine d'autres nègres parmi lesquels il reconnut Yola, la femme de chambre de miss Vaughan; un jeune homme avait la main appuyée affectueusement sur les épaules de l'esclave et semblait lui faire des adieux.

« Yola! cria le cockney, n'est-ce pas vous qui avez amené ces hommes? Est-ce qu'ils n'appartiennent pas à Loftus Vaughan? »

Cubissa se détacha vivement du groupe des Marrons et vint au pied de l'arbre pour demander à Quaco la cause de la singulière situation où il se trouvait, et ce qu'il faisait là avec ce gentleman. Le lieutenant donna satisfaction à son chef, et Smythje s'apprêtait à descendre par le lacis de vigne vierge, quand Cubissa cria péremptoirement à Quaco :

« Maintiens le gentleman au haut de l'arbre. »

Les deux mains de Quaco s'abattirent autour des reins de Smythje.

« Ne craignez rien, gentleman, lui cria Cubissa. Mais puisque vous vous êtes risqué dans nos forêts, il est bon que vous connaissiez les coutumes des coureurs de bois. Voulez-vous être sauf de votre petite aventure? Donnez-moi votre parole de gentleman que vous ne parlerez pas de notre rencontre. Vous avez cru reconnaître Yola. Regardez cette jeune fille là-bas, et convenez de bonne grâce qu'elle n'est pas la femme de chambre de miss Vaughan. Ce qui se passe dans nos forêts ne doit être ni remarqué, ni surtout répété. Me jurez-vous de n'en rien dire? Je me fierai à votre parole; mais si vous refusez de me la donner... une petite poussée de Quaco peut vous faire faire un nouveau plongeon. Si, au contraire, comme je le souhaite, vous êtes de bonne composition, Quaco vous guidera vers Mount-Welcome.

— Eh! je jure, je jure! » dit Smythje avec un accent de sincérité qui n'avait rien de joué, et avec force démonstrations de gratitude.

Pendant tout ce temps, qu'était devenu Quashie?

Une fois certain d'être reconduit à Mount-Welcome, M. Smythje ne s'inquiéta plus de son chien de chasse, bien qu'il fût en droit de lui en vouloir de ne pas s'être enquis de son maître, et de n'être pas accouru à ses appels réitérés.

Quashie, laissé en tête à tête avec la bouteille de cognac au bivouac du lunch, avait fait de si fréquentes libations qu'il s'était vite senti étourdi. Oubliant M. Smythje et ses fonctions auprès de lui, il s'était endormi sur le gazon.

Son sommeil était si lourd qu'une décharge de mousqueterie ne l'eût pas éveillé, et il fût resté engourdi jusqu'au soir si l'ondée, tom-

bant sur ses membres nus, ne lui eût rafraîchi les esprits et rendu le mouvement.

Sa faute lui apparut alors : Où aller chercher le gentleman, et comment oser l'aborder? D'autre part, retourner sans lui à l'habitation, n'était-ce pas encourir la colère de M. Vaughan?

L'alternative était délicate. Quashie résolut d'attendre le retour du chasseur et il se mit à combiner le mensonge le plus vraisemblable afin d'expliquer sa conduite.

Le ciel s'éclaircit peu à peu; le soleil reparut, et M. Smythje ne revenait pas!

Las de sa longue attente, Quashie se décida enfin à aller à la recherche du chasseur. Il l'avait vu se diriger vers la clairière, et jusque-là, il était facile de suivre ses traces; mais une fois arrivé à la lisière de cette éclaircie de la forêt, l'embarras du négrillon devint extrême.

Il se dirigea vers le tronc de l'arbre mort, s'imaginant entendre un vague son de voix de ce côté.

Comme il se rapprochait de ce point, un objet brillant, jeté à terre, attira ses regards, et il reconnut sans peine le fusil de M. Smythje.

Juste à ce moment, des gémissements lugubres frappèrent ses oreilles; on eût dit les plaintes d'un homme sortant par le soupirail d'une fosse. Le négrillon s'arrêta pétrifié; sa peau noire devint grise de terreur. Il avait bien envie de prendre ses jambes à son cou; mais le sentiment du devoir le retint : « Si c'était le seigneur, se disait-il, Quashie serait puni pour l'avoir abandonné dans le danger. »

La voix partait de derrière l'arbre mort. Le chasseur était peut-être blessé, étendu sur le sol, de l'autre côté. Le nègre rassembla toute sa provision de courage et fit le tour de l'arbre pas à pas, scrupuleusement.

Personne!

A ce moment, une nouvelle plainte qu'il entendit redoubla sa terreur, elle était lugubre, et partait de l'endroit qu'il venait de quitter. Quashie, s'imaginant que l'homme blessé tournait d'un côté tandis que lui tournait de l'autre, refit son voyage d'exploration autour de l'immense tronc du ceïba, en marchant cette fois avec rapidité.

Quand il revint à son point de départ, il fut plus surpris que jamais; il n'avait rencontré nul être humain, et le fusil était toujours à la même place!

Encore la voix! seulement plus perçante et s'exhalant comme un cri de détresse. Quashie, loin d'être intimidé cette fois, eut un accès de bravoure; il s'imagina qu'on voulait se moquer de lui et il recommença son manège autour de l'arbre, résolu à ne s'arrêter que lorsqu'il aurait attrapé son mystificateur. Après avoir trotté, il prit le galop, et continua cet exercice jusqu'au moment où ayant fait plusieurs fois le tour de l'arbre, il fut enfin certain que nul être humain ne courait devant lui.

Cette conviction lui fit faire une halte soudaine. Tout à coup, à une pensée qui n'avait pas encore frappé son imagination, il trembla de tous ses membres, ses dents claquèrent les unes contre les autres, ses yeux sortirent de leur orbite, et il s'élança d'un bond prodigieux hors de la clairière.

« Ce n'est pas un homme, s'écria-t-il, c'est le diable, le diable du Jumbé-roc! » Et il bondit comme une balle dans la direction du Mount-Welcome.

Cette exclamation répondait aux craintes superstitieuses inspirées aux nègres de la plantation par l'aspect du pic qui dominait Mount-Welcome.

Ce pic, appelé le Jumbé-roc, est remarquable par la régularité géométrique de ses contours et la forme anormale de son sommet. Il affecte la forme d'un cône tronqué et quoique ses pentes boisées offrent à Mount-Welcome un fond d'agréable verdure, son sommet est chauve et nu comme le crâne d'un vieillard. Sa masse rocheuse n'a pu être envahie par les géants feuillus qui escaladent sa pente.

Seul un palmier y a su planter ses racines et s'y dresser au milieu de la solitude.

Les affranchis de la vallée appellent ce pic le Jumbé-roc, nom caractéristique par les idées qui s'y rattachent. Pas un nègre de la plantation ou des domaines environnants ne se hasarderait à le visiter, et le haut du cône est aussi inconnu d'eux que le Chimborazo, bien qu'il l'ait constamment devant les yeux, et qu'une heure suffise pour le gravir.

A l'époque où se passa notre histoire, la terreur attachée au Jumbé-roc ne prenait pas seulement son origine dans une superstition; elle était inspirée par une horrible tragédie dont le Mount-Welcome avait été le théâtre un an auparavant.

Aussi Quashie, de même que l'eussent fait à sa place tous les nègres de la plantation,

fut-il porté à attribuer au diable du Jumbé-roc les cris mystérieux partant du ceïba, et il ne se crut pas poltron, mais simplement prudent en s'enfuyant vers Mount-Welcome.

Pendant que son page opérait cette retraite précipitée, M. Smythje se mettait également en chemin, guidé par le lieutenant de Cubissa.

Le fidèle Quaco s'aquitta consciencieusement de sa mission auprès de M. Smythje, et il le reconduisit à l'habitation par un soleil ardent qui avait succédé à la pluie.

M. Smythje le suivait tête basse. La pensée de rentrer à Mount-Welcome dans le triste équipage où l'avaient mis ses aventures lui était pénible.

En vue de la plantation, Quaco fit ses adieux au gentleman qui reconnut ses services avec générosité. Demeuré seul, Smythje consulta sa montre et, voyant qu'il n'y avait plus que deux heures de jour, il se décida à les passer dans un fourré voisin, afin de ne pas offrir aux gens de la plantation le piteux spectacle d'un dandy aussi mal accommodé qu'il l'était.

De son asile, M. Smythje compta les heures et même les minutes.

Le moment d'agir vint enfin. Smythje comptait se glisser dans la maison à la faveur du crépuscule, avant que les lampes fussent allumées. Il partit à pas de loup, se tenant à l'ombre des buissons, et il réussit ainsi à atteindre la plate-forme sur laquelle s'élevait Mount-Welcome.

Mais le moment du péril n'était point passé; il fallait traverser encore un espace dangereux, le parterre.

Il en avait franchi les premières plates-bandes quand une troupe d'hommes portant des torches sortit de la maison. La présence de Quashie marchant à l'avant-garde, indiquait assez au pauvre Smythje quel était le but de ce rassemblement dont la vue le mit littéralement au désespoir. La lumière qu'envoyaient les torches éclairait chaque objet comme si un nouveau soleil eût brillé soudainement dans le ciel.

Smythje aurait bien voulu retourner en arrière pour se cacher dans quelque bosquet; mais il craignit que ce mouvement rétrograde n'attirât les yeux sur lui. Au lieu de battre en retraite, il resta donc planté où il s'était arrêté, comme s'il y avait pris racine.

A ce moment, M. Vaughan et Kate apparurent dans la baie nouvellement éclairée du vestibule; Yola, déjà revenue, marchait derrière sa jeune maîtresse.

Tous les trois rejoignirent la bande des domestiques et se dirigèrent avec eux vers le côté où se tenait piteusement le malheureux lord de Montagu-Castle.

Le planteur ouvrait la bouche pour donner sans doute des ordres sur la direction des recherches, quand un cri de Yola, auquel répondit comme un écho une exclamation de miss Vaughan, mit tout le monde en émoi.

A la lueur des torches, chacun aperçut la face pâle, défaite du beau Smythje, et son accoutrement grotesque.

Quelle catastrophe pour le merveilleux lord. Les jeunes filles, après la première émotion, ne purent s'empêcher de rire de ce nouveau chevalier de la triste figure, et ces moqueries involontaires lui furent très sensibles.

L'hôte du jeune gentleman eut à cœur de lui faire oublier cette mésaventure, et pour y parvenir, il résolut de l'entourer de fêtes et de distractions. Ce projet devait mettre en présence, sans que le planteur le souhaitât, les deux passagers de la *Nymphe de l'Océan*.

Depuis le jour où Herbert avait accepté le poste de teneur de livres chez Jacob Jessuron il vivait dans un cercle de plaisirs autant que d'affaires; au lieu d'être employé laborieusement, son temps se passait souvent en divertissements. Quelle que fût son arrière-pensée, le vieux juif affectait de traiter le jeune homme comme son propre fils et non comme un employé; il avait mis à sa disposition des chevaux, une voiture, un équipage de chasse; il l'avait fait recevoir dans les cercles de Montego-Bay, répétant à qui voulait l'entendre qu'il traitait ainsi son neveu en souvenir de sa chère femme défunte.

Bien que cette sensibilité jurât avec le caractère de Jacob Jessuron, le jeune Anglais croyait naïvement aux bons sentiments de son hôte; il justifiait ainsi ce proverbe arabe : « Il n'est pas dans la nature humaine de médire de celui qui nous a tiré du danger. »

Par la générosité de son patron, Herbert Vaughan se trouvait donc jouer au *penn* du juif un rôle presque aussi important que celui de son compagnon de traversée à Mount-Welcome, et comme il n'y avait pas grande différence entre les relations sociales des deux voisins, il se pouvait que les deux jeunes gens se rencontrassent un jour ou l'autre sur un pied d'égalité parfaite. Cette perspective

ne laissait pas que de sourire à Herbert qui était encore assez jeune pour attacher du prix à ces petites revanches de la destinée.

Il est vrai qu'il en aurait attaché une plus grande encore au plaisir de remercier sa cousine des bons sentiments qu'elle lui avait gardés, et dont Cubissa lui avait porté l'expression. Ce double désir fut satisfait, grâce à l'idée qu'eut Loftus Vaughan de donner un grand bal à Mount-Welcome en l'honneur de son hôte.

Malgré la réputation de provincialisme de la baie, elle avait toujours été célèbre par ses brillantes réunions, et Loftus Vaughan s'était flatté de les voir toutes dépassées par la fête qu'il voulait donner à M. Smythje au nom duquel les invitations furent faites, Montagu-Castle étant en réparation.

C'était pour le custos une belle occasion de présenter le jeune lord à toute la société de la Jamaïque, et il espérait aussi que ce bal, où Kate serait la plus belle, donnerait à M. Smythje les idées qu'il désirait voir naître dans son esprit.

La nuit fixée pour le « *bal Smythje* » arriva. La grande salle de Mount-Welcome fut superbement décorée. Drapeaux, guirlandes et devises s'étalaient sur les murs. Au-dessus de la porte, un large transparent, orné de la bannière de Saint-Georges et surmonté des couleurs coloniales, portait ces mots en lettres énormes :

BIENVENUE A SMYTHJE !

A la vue de la pancarte lumineuse, le cœur du cockney se gonfla d'orgueil, et, conduit dans la salle au milieu d'acclamations flatteuses, le lord de Montagu ouvrit le bal avec Kate, au grand plaisir du custos.

Smythje était irrésistible; aussi avait-il passé la journée entière à sa toilette. Ses cheveux couleur de foin étaient délicatement bouclés; ses favoris formaient des buissons épais de chaque côté de ses joues qu'un peu de vermillon colorait à point; sa moustache se relevait en crocs savamment effilés : irrésistible! c'était ce qu'il s'était dit à lui-même après le dernier regard jeté sur son miroir.

Quelque dépit qu'eût Loftus Vaughan d'être dans l'obligation de recevoir son neveu, il n'avait pu s'empêcher de l'inviter, étant obligé de convier Jacob Jessuron. Le Juif avait trop fait parade de son Herbert Vaughan pour que le custos pût fermer sa maison à celui-ci, sans s'exposer aux commérages de toute la baie. Si le maître de Mount-Welcome craignait une sortie inconvenante de la part du jeune homme qu'il avait chassé de sa maison, il avait tort, car Herbert se borna à venir faire à son oncle le plus froid, le plus guindé de tous les saluts, mais le jeune Anglais laissa tomber la raideur commandée de cette attitude quand il vint saluer sa cousine. Celle-ci lui fit le plus affectueux de tous les accueils, et il ne fallut rien moins que le regard courroucé de Loftus Vaughan, pour qu'elle imaginât que le plaisir qu'elle trouvait à témoigner de l'amitié à son cousin pût être répréhensible.

L'expression de mécontentement du custos n'avait pas échappé à Herbert, et, ne voulant pas exposer Kate à la mauvaise humeur de son père, il prit congé d'elle et alla s'accouder avec distraction à une des fenêtres de la salle. Deux planteurs de sa connaissance causaient sur le balcon, et, sans y penser, il entendit leur conversation.

« Il est évident, disait l'un, que le custos veut faire épouser Kate à M. Smythje. C'est le seul mari qui puisse vouloir de la fille d'une femme de couleur. Lequel de nous s'en accommoderait?

— Ah! certes, aucun; cela fait déchoir le rang que l'on a dans le monde, répondit l'autre planteur; mais ce qui m'étonne, c'est que Loftus Vaughan, qui aime sa fille, ne se mette pas en règle avec les lois pour qu'elle puisse tout au moins hériter de lui; car enfin, s'il mourait intestat, ce jeune Anglais nouvellement débarqué et Jacob Jessuron seraient ses héritiers légaux.

— Le custos ne veut pourtant guère de bien au vieux Juif.

— Bah! si Jessuron était aussi méchant qu'il en a la réputation, n'aurait-il pas cherché noise à Loftus Vaughan, il y a un an, à propos de ce jugement sommaire par lequel le custos, aidé seulement de deux juges, a condamné le vieux Chakra le Coroman, son esclave, à être enchaîné tout vivant au sommet du Jumbé-roc, la montagne qui est là, derrière la maison, et à y périr de faim.

— Oui, j'ai entendu parler de cette histoire. Ce Chakra était un des prêtres de cette superstition d'Obi qui a tant d'influence sur les esprits ignorants des noirs. Il prétendait,

comme tous ces prêtres qu'ils appellent *myal-men*, avoir la puissance de ressusciter. Le custos a été peut-être bien sévère envers cet esclave, cependant ne lui attribuait-on pas l'empoisonnement de plusieurs de ses camarades?

— C'était en effet un coquin peu regrettable, mais il serait plus humain d'éclairer, d'instruire, de traiter doucement ces malheureux que de faire d'eux de si terribles exemples. On prétend que le custos n'est pas sans remords, et que, depuis cette exécution, il n'ose plus s'aventurer sur le Jumbé-roc. »

A ce moment, les deux interlocuteurs s'aperçurent de la présence d'Herbert et changèrent de conversation. Le jeune Anglais, sans témoigner qu'il eût écouté leurs propos, garda de ce qu'il avait entendu une sorte de tristesse mêlée de curiosité. En même temps que son imagination se représentait le drame du Jumbé-roc dont il apercevait de la fenêtre le piton dénudé, sur lequel un palmier élevait seul son panache verdoyant, il était choqué du mépris que les planteurs faisaient de Kate pour les quelques gouttes de sang noir qui coulaient dans les veines de la jeune fille ; et, en apprenant que la rigueur des lois le désignait comme héritier du custos au lieu et place de sa cousine, il se sentait plus disposé à pardonner à son oncle la rudesse du premier accueil qu'il en avait reçu. Du moment où il voyait en lui un danger pour Kate, il était naturel qu'il fût peu flatté de l'idée qu'il avait eue de quitter l'Angleterre. D'un autre côté : « Pour qui me prend-il donc, se disait-il, s'il croit que le fils de son frère puisse jamais songer à s'autoriser d'une loi si contraire aux droits de la nature, pour dépouiller sa propre cousine? »

CHAPITRE X

LE TROU-DU-SPECTRE

Les deux planteurs, en rappelant l'affaire de Chakra, avaient fait allusion à un fait passé depuis une année environ, et qui avait occupé non seulement la société de Montego-Bay, mais surtout la population noire de la Jamaïque.

Quelques années avant l'émancipation des noirs, une grande agitation régnait dans les Indes occidentales au sujet des mystères d'Obi. Dans toutes les grandes propriétés de la Jamaïque, il y avait quelque nègre initié au culte de cette idole des Tartares ostiaques qui habitent les bords de l'Obi.

Dans le nombre, les plus âgés, les plus hideux d'aspect l'emportaient sur les autres adeptes de ces pratiques ténébreuses qui, sous couleur de religion, ne servaient que les instincts de vengeance des nègres opprimés : sombre et farouche revanche de l'ignorance tenue en esclavage!

Pour frapper l'imagination des initiés et en accroître le nombre, plusieurs d'entre eux prétendaient avoir la puissance de ressusciter les morts. Il n'y avait pas de doute à cet égard parmi les esclaves qui ignoraient que le prétendu ressuscité avait été seulement endormi par le *myal-man* lui-même au moyen du *calabre*, espèce de caladium.

Le *myal-man* de la Jamaïque est l'équivalent du « médecin » des Indiens de l'Amérique septentrionale, du « pinche » du Sud, du « faiseur de pluie » du Cap, et de « l'homme-fétiche des côtes de Guinée.

La plantation de Mount-Welcome possédait comme les autres son *myal-man*, son sorcier dans la personne d'un vieux nègre coroman nommé Chakra, que sa laideur repoussante et son naturel rusé avaient rendu l'un des initiés les plus populaires.

On l'avait soupçonné d'avoir empoisonné le



Chacun aperçut la face pâle, défaite du beau Smythje. (Page 37.)

dernier propriétaire de l'exploitation, un des maîtres d'esclaves les plus cruels de la contrée ; la mort soudaine de cet homme n'avait, pour cette raison, excité que peu d'intérêt. Quant à son héritier, il était trop cupide pour s'inquiéter des raisons qui l'avaient mis en possession d'un beau domaine.

A partir de ce moment, plusieurs esclaves des plus utiles de la plantation moururent subitement — et dans des circonstances qu'on ne pouvait s'expliquer qu'en y faisant intervenir la puissance d'Obi. Chakra, le *myal-man*, fut accusé d'en avoir été l'agent et on l'arrêta.

On nomma trois juges, nombre suffisant pour prononcer une sentence contre un esclave. Le président de cette cour sommaire était le propre maître du prévenu, Loftus Vaughan, esquire et *custos rotulorum* du district.

L'instruction laissa de côté la mort de l'ancien maître de Chakra, et ne poursuivit que l'enseignement prohibé des pratiques d'Obi. Les preuves de la culpabilité de l'esclave n'atteignirent pas à l'évidence, et d'ailleurs il persista dans une dénégation énergique ; mais les juges trouvèrent ces preuves suffisantes pour le condamner.

Le président pesa sur eux de toute l'influence de sa position supérieure de *custos;* un des juges s'étant déclaré en faveur du prévenu, il fut très remarqué qu'il se rétracta après une conférence avec le président ; aussi



La femme s'arrêta tout à coup, regarda autour d'elle pour s'orienter. (Page 43.)

l'unanimité des suffrages fut-elle toute contre Chakra.

Il s'éleva une rumeur dans le public; on prétendit que Loftus Vaughan était animé dans cette affaire de sentiments moins avouables que ceux qu'il affectait. On se répéta d'oreille à oreille que Chakra connaissait certains secrets de famille, et qu'il avait participé à certaines transactions dont Loftus Vaughan ne pouvait sans danger laisser vivre le dépositaire; c'était là, disait-on, le véritable crime du *myal-man*.

Que ces suppositions fussent ou non fondées, Chakra fut condamné à mort. Le mode d'exécution de la peine fut aussi extraordinaire que le procès. Le criminel devait être abandonné et enchaîné sur le sommet du Jumbé-roc, comme un moderne Prométhée, au lieu d'être pendu ou brûlé, ainsi que c'était l'usage en pareil cas.

Le choix de ce bizarre mode d'expiation fut fait afin de servir d'exemple, de frapper l'imagination des nègres et d'effrayer les sectaires de la détestable superstition de l'Obi. Le Jumbé-roc était propre au but proposé; les terreurs attachées à ce lieu, ajoutées à celle que devait inspirer l'exécution dont il allait être le théâtre, pouvaient produire une impression profonde sur l'âme des initiés.

On ne plaça pas de gardes autour du condamné sur le pic funèbre, toute tentative pour le sauver étant jugée impossible. En peu de

jours, la faim, la soif et les vautours agiraient aussi sûrement que la corde ou le bûcher.

Il s'écoula un certain temps avant que Loftus Vaughan entreprît l'ascension du Jumbé-roc pour s'assurer de la mort de son malheureux esclave. Lorsqu'il s'y rendit enfin, stimulé par la curiosité ou par un motif plus grave encore, son attente ne fut pas déçue.

Un squelette était appuyé contre le tronc de l'arbre unique du plateau, à la place même où l'on avait attaché le prisonnier. Une chaîne rouillée, enroulée autour de la charpente du corps, le maintenait en place.

Après avoir considéré une minute à peine ce lugubre spectacle, Loftus Vaughan descendit à pas précipités la pente du Jumbé-roc. Au moment où il atteignit le sentier boisé qui courait comme une ceinture à mi-hauteur de la montagne dénudée, une nouvelle terreur le saisit.

Était-ce une illusion de ses yeux, ou un fantôme évoqué par sa conscience? Il lui sembla voir passer sous la feuillée l'ombre du myalman, l'homme lui-même peut-être!

Au flanc de la montagne, non loin du Jumbé-roc, jaillissait un large ruisseau qui, coulant sur la pente du pic, s'augmentait et finissait par former un véritable torrent.

A mi-chemin, entre le sommet et la base de la montagne, se trouvait une excavation profonde qui arrêtait sa course et dans laquelle il se précipitait.

On eût dit le cratère d'un volcan éteint; la profondeur de ce gouffre était de deux cents pieds, et il affectait la forme d'un navire. L'eau tombait dedans du côté de la poupe, après quoi elle s'échappait à travers une étroite crevasse, située du côté opposé; mais une sorte de barrage interceptant une partie du canal, le torrent inondait seulement l'avant, tandis que le milieu et le gaillard d'arrière étaient couverts d'une épaisse végétation d'arbres indigènes.

Au fond de la gorge, s'élançait un second torrent qui tombait dans un autre précipice pour aller se perdre ensuite dans la rivière de Montego. La cascade se précipitait sur un lit de galets entre lesquels les crêtes écumeuses de l'eau bouillonnaient en s'enfuyant vers la lagune inférieure.

Au-dessus de la cascade, un nuage de blanches vapeurs flottait habituellement, et lorsque le soleil dardait de ce côté, on aurait pu voir briller un arc-en-ciel au milieu de ces nuées; mais peu de personnes contemplaient ce phénomène, car le Trou-du-Spectre, comme l'appelaient les nègres, était aussi mal famé que le Jumbé-roc. Pas une peau noire ne se fût aventurée à s'en approcher; moins nombreux auraient été ceux qui se seraient risqués à y descendre.

Quelque chose de plus qu'une terreur superstitieuse aurait empêché l'exécution de ce dernier projet : l'entreprise en paraissait impossible. Parmi les roches qui l'environnaient, il n'y avait ni chemin ni sentier, excepté un mince rebord où la descente pouvait s'opérer avec le secours de quelques arbres rabougris qui, enracinés dans les fentes des rocs, formaient un rideau sur la pente de la montagne. Peut-être un individu agile aurait-il pu descendre jusqu'en bas; mais l'eau, sombre et profonde, lui aurait défendu d'atteindre le gaillard d'arrière de cette ravine en forme de vaisseau autrement qu'à la nage, opération périlleuse dans la rapidité du courant vers la gorge.

Il semblait évident cependant que quelqu'un avait bravé le péril, car, en examinant les arbres épars sur la montagne, on pouvait distinguer une sorte d'escalier et les racines saillantes servant de marches.

On voyait s'élever quelquefois au-dessus du Trou-du-Spectre une mince colonne de fumée. Un observateur placé au sommet du pic aurait cru d'abord à une nuée errante; mais, après mûr examen, la couleur bleue, la direction verticale du nuage lui auraient fait assigner une autre cause à ce phénomène.

Quelqu'un qui ne partageait pas la terreur inspirée par ce lieu funeste, y aurait-il donc établi sa demeure?

En explorant la vallée, on aurait trouvé d'autres preuves encore de son occupation. Au bord de la lagune s'élevait un arbre immense duquel s'élançait la tillantsia argentée qui retombait en feston sur la surface de l'eau; sous les branches, parmi les racines, un œil exercé aurait cru voir un canot d'une construction grossière, amarré à l'arbre par une corde d'osier tressé.

Au pied de la montagne, à l'endroit où la cascade tombait des rochers, s'élevait un ceïba de dimensions énormes dont le tronc, en arc-boutant, occupait une surface de cinquante pieds de diamètre, qui atteignait presque le niveau de la montagne et s'étendait sur un espace où cinq cents hommes eussent pu se

mouvoir. La mousse qui revêtait les branches au maigre feuillage formait un dôme de verdure à travers lequel le soleil ne pouvait pénétrer.

Mais, entre les deux racines colossales du ceïba, on ne pouvait méconnaître le travail de l'homme. Il y avait, en effet, une sorte de réduit formé par la cavité du tronc. Une palissade en tiges de bambous, reliait les arcs-boutants qui faisaient office de murs latéraux; un espace étroit avait été ménagé pour l'entrée qui pouvait se clore au moyen d'une porte en bambous fendus, jouant sur des gonds d'osier.

Un cadre en cannes formant couchette, attestait qu'une seule personne passait la nuit dans cette hutte; il paraissait tenir lieu de table et de chaise, aussi bien que de lit. Une vieille bouilloire, quelques bols et soucoupes en calebasse composaient le reste de l'ameublement.

Cependant on voyait, suspendus au mur, des objets étranges. C'étaient la peau du redouté *galliwasse*, le serpent à deux têtes, le crâne et les défenses d'un sanglier, des échantillons desséchés du lézard *gecko*, d'énormes chauves-souris au visage presque humain et autres hideuses créatures.

De petits sacs, appendus au toit, contenaient des objets plus mystérieux encore : des boules d'argile jaunâtre, des griffes de chat-huant, des plumes et des becs de perroquets, des dents de chat, d'alligator et d'agouti; des morceaux de verre.

Dans un coin, gisait une corbeille d'osier, un *cuctacoo*, rempli de racines et de plantes de diverses espèces, parmi lesquelles figuraient la venimeuse *dumbcane*, la fleur empoisonnée du *savannah*, et d'autres simples de même dangereuse famille.

Un étranger à la Jamaïque, en entrant dans cette hutte, se fût difficilement expliqué la bizarrerie de son aspect; mais un indigène y eût sur-le-champ reconnu le symbole du fétichisme africain. C'était, en effet, un temple d'Obi et la demeure d'un de ses prêtres.

Le soleil se baignait dans le bleu Carribeau et teignait d'une lueur rose la surface brillante du Jumbé-roc, quand une forme humaine se dessina sur le chemin de la montagne qui conduisait à ce pic célèbre.

Le crépuscule ajoutait ses ombres à l'obscurité qui régnait habituellement sous le couvert de feuillée de la forêt. Cependant il aurait été possible de voir que la personne qui s'avançait ainsi était une mulâtresse.

Elle était vêtue d'une robe d'indienne à ramages, ouverte sur la poitrine, et portait pour coiffure un madras aux couleurs éclatantes. Sa démarche et ses regards annonçaient la volonté, et vraiment, il fallait un vrai courage pour se risquer aux environs du Jumbé-roc à une pareille heure.

Les traits de la mulâtresse qui étaien beaux, malgré une expression hardie, étaien empreints d'une anxiété nerveuse, exprimant le désir d'arriver au terme de son ascension; elle tenait une corbeille dont le couvercle, à demi ouvert, laissait entrevoir une provision de *yams*, de plantins, de tomates, et les pattes d'une poule de Guinée.

Arrivée en vue du sommet, la femme s'arrêta tout à coup, regarda autour d'elle pour s'orienter, et, tournant à gauche, coupa diagonalement le flanc de la montagne. La direction qu'elle venait de prendre était celle du Trou-du-Spectre, et, à l'assurance de ses pas, il était facile de voir que cette route lui était familière.

Se frayant un passage à travers les buissons et les fourrés, elle arriva enfin au bord de la roche. Le point qu'elle venait d'atteindre était juste au-dessus de la gorge, à l'endroit où les arbres, en escaliers, conduisaient à la lagune.

Tirant de son corsage un petit mouchoir blanc, elle l'étendit sur une des branches de l'arbre le plus rapproché du précipice; puis, s'appuyant au tronc, elle se pencha sur l'eau qu'elle regarda attentivement. Elle semblait attendre avec confiance, comme si, malgré l'obscurité croissante, son signal ne pouvait manquer d'être aperçu par quelqu'un faisant le guet et tout prêt à y répondre.

Elle ne fut pas désappointée. Au bout de cinq minutes, un canot se détacha des herbes aquatiques qui poussaient sur le bord de la lagune, et fila vers la roche, au-dessous de l'endroit où la femme s'était arrêtée.

Un seul individu occupait la petite barque. C'était un nègre de stature gigantesque, si l'on en jugeait par ses larges épaules, entre lesquelles on apercevait une tête énorme; son dos était voûté et bossu, et de ces deux infirmités, l'une devait être originelle et l'autre amenée par l'âge. Accroupi et penché en avant, ses longs bras de singe lui permettaient de pagayer sans s'incliner ni d'un côté ni de l'autre. Le reste de son corps gardait une parfaite immobilité.

L'accoutrement de cet individu grotesque et repoussant n'appartenait à la civilisation que par une paire de caleçons ou de colètes, tels que les portent les nègres pour travailler dans les champs de cannes à sucre.

Une espèce de *kaross*, ou manteau taillé dans une peau d'*utia*, pendait sur ses épaules, attaché à son cou de taureau par une courroie de cuir, et retombait jusqu'à ses jarrets. Cet être étrange ne portait pas de chaussures ; une corne épaisse garantissait suffisamment la plante de ses pieds.

Sa coiffure n'était pas moins bizarre. Elle se composait d'une calotte prise dans la peau de quelque animal; elle était si parfaitement ajustée au crâne de l'individu qu'elle en modelait toutes les protubérances; autour de ce bonnet, descendant sur les tempes, se tordait la peau desséchée du grand serpent jaune, avec la tête du reptile au milieu et à laquelle deux cailloux brillants placés dans les orbites donnaient une apparence de vie.

Le nègre n'avait pas besoin de cet ornement pour inspirer l'effroi : la sombre lumière de ses pupilles, ses narines largement ouvertes, ses dents aiguës que l'on apercevait entre ses lèvres pourpres, le rouge tatouage de ses joues et de sa poitrine le rendaient hideux.

La femme qui l'attendait tressaillit en l'apercevant et parut hésiter à se confier à lui ; elle retrouva cependant sa résolution lorsque la barque s'arrêta devant les buissons qui se pressaient à la base du rocher. A la voix de l'homme qui l'invitait à descendre, elle assura la corbeille sur sa tête et se laissa glisser sur les hautes herbes aquatiques.

Le canot reprit le large, la mulâtresse assise à la poupe, l'homme manœuvrant les pagaies, et employant tous ses efforts à empêcher la frêle embarcation d'être emportée par le courant que l'on entendait gronder au-dessous, dans la gorge.

Ayant atteint l'arbre dont il avait détaché le canot quelques instants auparavant, le nègre grimpa sur le rivage, et, suivi de sa compagne, il se dirigea vers le temple d'Obi, dont il était le gardien et le prêtre inspiré.

Arrivé à la hutte formée par le cotonnier, le myal-man y entra, bien que ses larges épaules et sa bosse énorme eussent quelque peine à passer par la porte étroite. D'un ton de commandement il invita la femme à le suivre.

La mulâtresse parut hésiter.

Le nègre remarqua l'irrésolution de sa compagne.

« Entrez, Cynthia, lui cria-t-il d'une voix rude. Que craignez-vous donc?

— Je n'ai pas peur, Chakra, dit la femme dont la voix tremblante démentait cette assertion, mais il fait si noir là-dedans!

— Alors restez dehors, je vais faire de la lumière. »

On entendit le frottement du briquet et des étincelles jaillirent. La flamme fut communiquée à une espèce de lampe faite de la carapace d'une tortue, remplie de graisse de sanglier, et ayant une mèche tissée avec les duvets tombés du cotonnier.

« Maintenant entrez, Cynthia, fit le nègre en posant sa lampe à terre. Quoi ! encore effrayée ? vous, la fille de Juno-Vagh'n ! Votre mère ne craignait pas ainsi le vieux Chakra.

« Oh ! Chakra, répondit-elle en montrant du doigt les étranges ornements qui garnissaient les murs, c'est un endroit bien fait pour terrifier une femme !

— Pas tant que le Jumbé-roc, répondit le myal-man d'un ton significatif.

— Très-juste ! vous êtes payé pour penser cela, Chakra. Mais dites-moi comment vous avez pu vous échapper du Jumbé-roc. Les gens disent que c'était votre carcasse qui était là-haut enchaînée au palmier.

— Et les gens disent vrai, répondit le myal-man.

— Quoi ! c'était vraiment votre squelette ! s'écria la femme avec une sorte de terreur.

— Les mêmes vieux os, la même peau, les mêmes côtes, jointures, nerfs et tout. Ah ! fille Cynthia, cela vous étonne, à ce qu'il paraît; mais qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Est-ce que Chakra n'est pas myal-man. A quoi lui servirait son pouvoir? Soyez sûre que Chakra ne mourra point, tant qu'il saura comment rendre la vie aux morts. Vieux Chakra le sait, et ni blancs ni noirs ne pourraient le tuer. Ils peuvent tirer dessus avec un fusil, le pendre par le cou, lui couper la tête, il reviendra toujours à la vie comme le lézard bleu et le serpent rouge. *Ils* ont essayé de le tuer, vous le savez, par la faim et la soif. Les corbeaux ont arraché les yeux et déchiré la chair du vieux nègre. Ils l'ont nettoyé jusqu'aux os. Eh bien ! Chakra a repris une nouvelle vie; vous le voyez devant vous, fille. Est-ce qu'il n'est pas plus fort et mieux portant que jamais ? »

Et le hideux nègre leva le bras et inspecta

sa personne d'un air de satisfaction triomphante. La femme restait muette, pétrifiée par une terreur superstitieuse.

Le myal-man s'aperçut de l'effet qu'avait produit son discours. Voyant que la mulâtresse redoutait d'en entendre davantage, il changea de sujet de conversation.

« Vous avez apporté la corbeille de vivres, Cynthia? lui dit-il d'un ton plus doux.

— Oui, Chakra, la voici.

— Très bien! cela paraît bon : une poule de Guinée, des légumes pour le pepper-pot. Est-ce qu'il n'y a rien pour boire, fille? Je tenais à cela plus qu'à tout le reste.

— Il y a une bouteille de rhum, Chakra. Vous la trouverez au fond du panier. J'ai eu beaucoup de mal à la prendre.

— Qui vous en empêchait donc?

— Massa Vaughan, bien sûr. Il est devenu méfiant depuis quelque temps; il emporte toutes les clefs, et il ne laisse pas plus les gens de couleur approcher de l'office, que s'il avait affaire à autant de chats.

— C'est bon, Cynthia. Il est surveillé à son tour. Chakra le guette. Allons! la bouteille. On dit que chose prise à son ennemi, est chose douce. J'espère que ce rhum ne fera pas mentir le proverbe. »

Le nègre fit sauter le bouchon et entra le goulot de la bouteille dans sa vaste bouche; une série de glous-glous prolongés annoncèrent le passage de la liqueur dans ce vaste entonnoir; Chakra ne s'arrêta que lorsqu'il eut à demi vidé la bouteille.

« Ouf! fit-il en soufflant et en se caressant l'abdomen avec complaisance. Parlez-moi du rhum de Vaughan. Vous êtes une bonne fille, Cynthia; ces vivres me font grand plaisir. Et maintenant que me voulez-vous? car je vois bien que vous avez quelque projet en tête. »

La mulâtresse parut hésiter à répondre.

« Vous manquez donc de confiance dans le vieux Chakra? N'essayez pas de lui rien cacher. Il connaît votre secret. Vous êtes jalouse de Yola qui a pris votre place de femme de chambre auprès de Lily Quasheba qu'ils appellent Kate Vaughan, et vous en voulez toujours au custos qui vous a fait fouetter quand vous vous êtes enfuie l'année dernière et que les Marrons vous ont ramenée à Mount-Welcome.

— Oui, Chakra. Depuis que cette damnée Foolah est à la maison, miss Kate ne m'adresse plus la parole, ne me fait plus un seul présent, tout est pour Yola qui est mieux que sa servante, car elle en a fait son amie. Et je me ronge le cœur de voir cela, moi qui aimais tant miss Vaughan.

— Cœur de chien attaché à ses maîtres, murmura le myal-man. Mais : reprit-il plus haut. »

— Et que désirez-vous que je fasse dans tout cela, fille? Vous voulez vous venger de Yola qui vous a supplantée? Voulez-vous que je jette un mauvais sort sur elle?

— Non, Chakra, reprit la mulâtresse inspirée par un étrange sentiment de justice. Cette fille n'est pas méchante à mon égard; même elle m'a excusée un jour que le *custos* m'avait prise en faute. Mais si vous pouviez me donner un charme pour que miss Vaughan m'aime comme autrefois et prenne Yola en grippe assez pour lui faire quitter l'habitation... Ah! si vous le pouviez...

— Eh bien! c'est très possible, répondit le myal-man; seulement vous devez m'aider à accomplir le charme; pour le mener à bonne fin, il faut que nous nous y mettions tous les deux.

— Dites seulement et je vous obéirai, et je vous apporterai en plus du rhum et du vin. Je viendrai chaque nuit avec de bonnes provisions.

— Alors, écoutez-moi, et asseyez-vous, car cela prendra quelque temps à expliquer. »

La femme s'accouda sur la couche de bambous et resta attentive, surveillant chaque mouvement de son hideux compagnon, non sans appréhender la nature du pacte qui allait lui être proposé.

« Premièrement, reprit-il, pour que le charme puisse réussir sur quelqu'un, homme ou femme, il est nécessaire de jeter en même temps un maléfice mortel sur une autre personne.

— Pas sur Yola, je n'y consens pas, s'écria la mulâtresse.

— Et que vous fait Yola? Il faut, vous dis-je, que le maléfice soit jeté sur votre plus grand ennemi. Quel est-il? Cynthia?

— Puisque vous savez tout, dites-le vous-même, répondit la mulâtresse avec quelque hésitation.

— Obi vient de me le déclarer. Quel est celui qui vous a fait fouetter à votre moindre faute dans le service? Quel est le grand ennemi de l'esclave?... Son maître. C'est sur Loftus Vaughan que nous devons jeter le sort. Et

vous m'aiderez à cela, n'est-ce pas, Cynthia?

— Et comment? demanda la femme d'une voix tremblante.

— Vous l'apprendrez... quand il en sera temps. Obi ne veut pas agir encore. Vous reviendrez quand vous verrez le signal sur l'arbre. Jusque-là gardez bien mon secret. Peu de personnes savent que Chakra existe... Les autres ne connaissent que le myal-man au masque.

— Je sais me taire, Chakra.

— Je vous crois; mais, si vous manquiez de discrétion, vous auriez à vous en repentir... Maintenant, fille, laissez-moi; j'attends quelqu'un et il ne serait pas bon pour vous d'être surprise ici. »

C'était dans une de ces courses nocturnes où les esclaves trouvent une compensation à leur assujettissement du jour que Cynthia avait aperçu devant elle le fantôme de Chakra. Tandis qu'elle rappelait ses forces pour s'enfuir, les longs bras du revenant supposé l'avaient retenue, et elle avait été dupe du conte que le prêtre d'Obi faisait aux adeptes de cette superstition, au sujet de sa puissance sur la vie et la mort.

Ce n'était pas le hasard qui les avait mis en présence; Chakra avait longtemps cherché l'occasion de voir Cynthia, qui pouvait aider à ses projets de vengeance.

La haine du nègre contre Loftus Vaughan était aveugle et implacable, comme tous les sentiments que ne balancent pas, dans une âme ignorante, les principes d'une morale éclairée; aussi Chakra poursuivait-il ses projets de vengeance sans aucun trouble de conscience.

Quant à son étrange résurrection, le dieu qui l'y avait aidé n'avait été autre que le juif Jessuron. L'humanité n'avait été pour rien dans le sentiment qui avait porté celui-ci à sauver le criminel. Quoi qu'il en fût, les magasins du marchand d'esclaves avaient fourni ce corps qui, attaché au palmier, fut chargé de représenter pour tous le squelette du myal-man.

Chakra n'avait point tardé à réunir sous un autre nom un certain nombre d'adeptes qu'il ne recevait que masqué. Quoique sa prétendue résurrection datât d'une année, peu de personnes connaissaient son existence; il ne s'aventurait d'ailleurs dans les forêts qu'avec des précautions infinies; mais les environs du Jumbé-roc et du Trou-du-Spectre éloignant les rôdeurs superstitieux, c'était là que le sorcier officiait habituellement.

CHAPITRE XI

LE PACTE D'OBI

Après avoir reconduit Cynthia, le myal-man rentra dans sa hutte. La visite de la mulâtresse lui avait causé sans doute une vive satisfaction, car il se frotta les mains en faisant entendre un rire qui fut répercuté par l'écho des rochers environnants.

Ces sons expiraient au loin lorsqu'un sifflement aigu partit du sommet du rocher, juste au-dessus de la hutte.

Sans plus de retard, le batelier, aussi noir que Caron en personne, retourna à son canot et encore une fois le conduisit à travers le lac. Quand l'embarcation arriva au pied de la roche, la lune qui brillait montra dans l'homme qui l'attendait sur la rive le juif Jessuron. Sans prononcer un mot de bienvenue, celui-ci se laissa glisser dans le canot.

« Pas si lourdement, maître Jacob, dit le nègre, j'ai déjà de la peine à nous tenir hors du courant. Si nous nous laissions entraîner, malheur à vous.

— Il y a donc du danger, dit le Juif. Je vais me faire aussi léger qu'une plume. »

A ces mots, le marchand d'esclaves déposa

son parapluie au fond du canot, au bord duquel il s'assit avec autant de précaution que sur une corbeille d'œufs.

La traversée s'effectua en silence, et Jessuron entra dans le temple d'Obi comme dans un lieu familier; il ne témoigna nulle vénération à ce sanctuaire, et s'assit sans cérémonie sur le lit de bambous.

« J'ai des nouvelles pour vous, reprit le Juif. Le juge Bailey, celui qui vous a envoyé au Jumbé-roc, est mort et enterré. »

Le myal-man sourit sans paraître étonné.

« C'est étrange, continua Jessuron, il y a si peu de temps que le juge Ridgely en a fini avec la vie... Voilà deux des hommes qui ont prononcé votre condamnation déjà expédiés. Dieu ou le diable se mêle de vos affaires, Chakra. Quant au troisième...

— Oh! pour lui, ce ne sera pas long! s'écria le nègre.

— La fille serait-elle venue!

— Elle sort d'ici et fera tout ce qu'Obi lui commandera. Elle se servira de mon charme. »

Les deux interlocuteurs échangèrent un regard d'intelligence.

« Et combien de temps, dit le Juif, faut-il à votre... drogue pour produire son effet?

— Cela dépend; elle opère en trois jours aussi bien qu'en trois heures. Trois jours sont encore un délai trop court, car il faut être prudent. Il vaut mieux y mettre trois semaines; le philtre travaille doucement comme la fièvre, et personne ne se défie. Mais vous savez, maître Jessuron, qu'Obi ne travaille pas gratis...

— Oui, c'est juste. Voyons, bon Chakra, quel est le prix pour un service de ce genre?

— Si Obi n'avait aucun intérêt pour lui-même dans la chose, il exigerait cent pounds; mais, dans le cas présent, il se contentera de cinquante.

— C'est énorme, Chakra; il me semble qu'Obi a un intérêt aussi grand que n'importe quel autre.

— Non, maître Jessuron, dit le nègre avec ironie, car Obi n'héritera pas.

— N'allons-nous pas nous quereller? s'écria Jessuron avec une fausse bonhomie; tenez, voilà la moitié de la somme dans cette bourse. Tout ce que je demande, c'est que vous ayez le droit de me réclamer, dans trois semaines, les vingt-cinq autres pounds. »

La nuit suivante, le myal-man, seul dans sa hutte, se livrait à une opération importante.

Un grand feu brûlait dans un fourneau grossièrement construit. Un petit pot de fer reposait sur les pierres du fourneau, et Chakra contemplait le contenu frémissant qu'il remuait de temps à autre. Un cuctacoo reposait sur le sol, contenant des plantes diverses, parmi lesquelles un botaniste eût reconnu le *calalue*, le *dumbeane* et surtout le *savannah-flower*, avec sa tige tordue et sa corolle dorée, véritable tue-chien, et le plus actif de tous les poisons végétaux.

A côté de cette fleur était son antidote, les curieuses noix du *nhandiroba*, car le myal-man pouvait guérir aussi bien que tuer, selon l'intérêt qui le faisait agir. Le breuvage qu'il composait en ce moment n'était autre que le philtre d'Obi.

« Vous pouvez être fort, maître Vaughan, disait le nègre en surveillant sa préparation, mais, par le pouvoir d'Obi, vous tremblerez bientôt dans vos souliers... »

En disant ces mots, il versa le liquide bouillant dans une calebasse; et, après l'avoir laissé refroidir, il le transvasa dans la bouteille de rhum, depuis longtemps veuve de son contenu.

Comme il finissait, le cri aigu d'une femme dominant le bruit de la cataracte, arriva jusqu'à lui.

« C'est la fille! » murmura le myal-man en s'éloignant du pas nerveux d'un homme qui va au-devant de l'accomplissement d'une chose longtemps désirée.

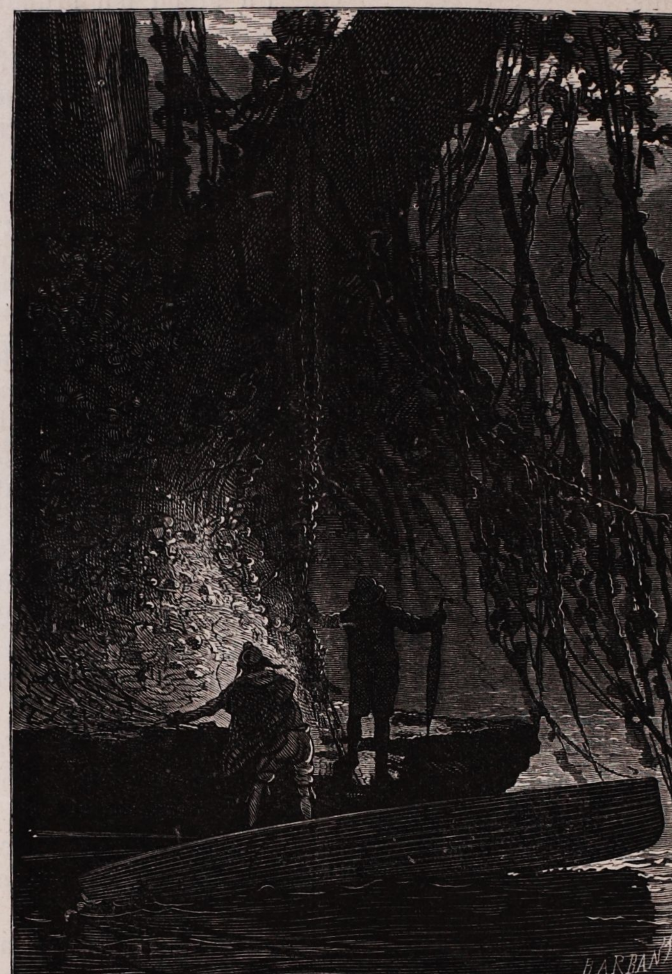
Dès que Cynthia eut été introduite dans le temple d'Obi, le myal-man lui mit dans les mains la bouteille qu'il venait de remplir :

« Voilà le charme d'Obi. Vous le ferez boire au custos, » lui dit-il.

La femme serra la bouteille dans sa corbeille, quoique sa main tremblât en touchant le flacon qui contenait la dangereuse liqueur.

« Oh! Chakra, si c'était du poison? s'écria-t-elle.

— Eh! non, folle. Le planteur vivra longtemps après avoir bu cela, seulement sa bonne chance dans les affaires l'abandonnera. Ainsi, ma fille, obéissez ou je n'estime pas votre vie plus qu'un rebut de canne à sucre. Chaque nuit, dans un verre plein, versez la quantité indiquée. Et maintenant, partons. »



Celui-ci se laissa glisser dans le canot. (Page 46.)

CHAPITRE XII

LES RODEURS DE NUIT

La nuit était avancée ; la lune, haute dans le ciel, remplissait la clairière de ses splendeurs argentées, et le gigantesque ceïba, témoin de la lutte du Marron contre Ravener, protégeait une scène d'un autre genre.

Yola, assise à côté du prince Cingües, entretenait ce cher frère retrouvé des espérances de liberté prochaine que lui donnait la bonté de Kate Vaughan. L'excellent Cubissa veillait sur les douces effusions de ces deux êtres dont l'un avait perdu la liberté en venant racheter l'autre. Par une discrétion délicate, il s'était placé un peu loin des deux Foolahs, à côté de son fidèle lieutenant Quaco; mais le prince Cingües, qui avait pris son sauveur en grande amitié, lui fit signe de re-



Le Marron prêta l'oreille. (Page 50.)

venir tout près de lui, et ne sachant pas bien s'exprimer en anglais, il chargea sa sœur d'être son interprète auprès du Marron.

Yola obéit avec plaisir à son frère.

« Cubissa, dit-elle au Marron, Cingües me dit qu'après l'affreuse trahison qu'il a subie, il n'osera plus se confier à aucun capitaine de navire, et il voudrait vous prier... mais je ne sais si ce n'est pas trop attendre de votre dévouement... Écoutez, capitaine, ici nous ne sommes que de pauvres esclaves, mais notre père est roi, il commande à un peuple nombreux, dans un riche pays. Si vous consentiez... à nous accompagner auprès de lui, il vous donnerait une fortune.

— Ce ne serait pas pour le gain, dit Cubissa d'un ton jovial, mais pour le bonheur de vous obliger et pour le plaisir de courir le monde que j'accepterais... et après réflexion, j'accepte. Rien ne me retient ici que l'amour du pays natal ; je suis jeune et point marié, et d'ailleurs il me déplairait de vous livrer tous deux à de nouveaux hasards. Si l'affaire que le custos a mise en train pour votre frère réussit, voilà qui est dit, je serai votre compagnon de voyage. »

Mais aussitôt, il fit signe aux deux jeunes gens de se cacher entre les racines du ceïba, car il venait d'entendre un bruit de voix et de pas.

Il faisait assez sombre à cette place pour qu'ils échappassent à la vue des arrivants qui

n'étaient autres que Jessuron et Cynthia. La lune les éclairait en plein, et le Marron prêta l'oreille à ce qu'ils disaient à haute voix, car ils croyaient la clairière inhabitée à cette heure de nuit.

« Vous ne m'avez pas dit, Cynthia, pourquoi il vous envoie vers moi, dit Jessuron.

— Pour que vous sachiez que maître Vaughan part en voyage demain matin; j'ai fait sa valise; il va à la ville espagnole de l'autre côté de l'île.

— Ah! je ne craignais que cela! s'écria le Juif en frappant du pied. Venez, fille, venez, si cette nouvelle est vraie, il n'y a pas un instant à perdre. »

Tous deux s'éloignèrent à pas pressés. A peine avaient-ils disparu que Cubissa dit à Yola :

« Ce vilain corbeau a de méchants projets contre M. Vaughan. Où diable vont-ils? Pourquoi s'éloignent-ils du *penn* Jessuron? Je vais les suivre pour démêler ce mystère. Dites à votre frère de m'attendre ici, ma chère Yola. »

Le Marron se mit à la poursuite des deux complices. L'ombre gigantesque des arbres permettait à Cubissa d'avancer sans trop courir le risque d'être découvert. Il pouvait presque marcher sur les talons de ceux qu'il épiait. D'ailleurs, le Juif était trop préoccupé ce soir-là pour être soupçonneux.

« Oh! oh! se dit le capitaine tout à coup, ils quittent le chemin du Jumbé-roc, c'est au Trou-du-Spectre qu'ils vont. Eh bien! Je ne comprends pas ce qu'ils vont chercher dans cette gorge sans issue. N'importe! Il faut voir afin de déjouer leurs machinations si elles sont malfaisantes. »

Les conjectures du Marron furent justifiées; le Juif et la mulâtresse atteignirent le bord du précipice et y firent halte. Cubissa se blottit dans le fourré. Il y était à peine caché qu'un sifflement frappa ses oreilles; c'était évidemment un signal donné par les conspirateurs.

Le capitaine surveillait leurs mouvements et regardait leurs sombres silhouettes se dessiner sur le ciel, lorsqu'ils s'enfoncèrent tout à coup sous terre, comme si quelque trappe se fût ouverte pour les recevoir dans l'intérieur du sol. Le Marron se demanda comment ils avaient pu disparaître; mais il tenta le chemin, et alla jusqu'au bord du précipice. Alors il reconnut le sentier qui serpentait entre les broussailles, jusqu'au fond de la gorge, mais son attention fut attirée tout à coup vers la lagune. Sur cette nappe argentée comme un miroir dans son cadre de sombre acajou se mouvait un canot. Une forme humaine accroupie dans l'embarcation la conduisait.

Cubissa avait déjà aperçu cet être hideux dans ses courses nocturnes à travers la forêt; mais, superstitieux comme tous les hommes de couleur, il l'avait pris pour le spectre de Chakra, et il avait fui devant cette apparition; l'action qu'il lui voyait faire n'étant pas d'un fantôme, le Marron recula d'horreur en reconnaissant qu'il avait devant lui Chakra bien vivant, ressuscité peut-être par le pouvoir d'Obi!

CHAPITRE XIII

ÉTRANGES DÉCOUVERTES

Cubissa, s'il ne pouvait échapper aux instincts superstitieux de sa race, était trop intelligent pour ne pas les surmonter à l'aide du raisonnement. Au bout de quelques minutes, bien qu'il ne s'expliquât pas comment Chakra avait survécu à son supplice, il se rendit bien compte de la réalité de l'existence du myal-man, et l'alliance de celui-ci avec le

Juif le mit même sur la trace des moyens par lesquels l'esclave condamné n'avait point péri sur le Jumbé-roc.

Le Marron se plaça de manière à surveiller les mouvements du canot qui passait en ce moment au milieu des buissons et des hautes herbes, au pied du rocher.

Un bruit de voix arriva bientôt jusqu'à lui; il distingua celles de Chakra, du Juif et de la mulâtresse, chacun prenant à son tour la parole; mais le bruit de la cascade l'empêcha, malgré la finesse de son ouïe, de distinguer ce qu'ils disaient.

Le silence se fit; puis l'embarcation reparut au milieu du lac. Deux personnes seulement l'occupaient : Chakra et Jessuron. La femme avait été laissée au pied du rocher.

Cubissa remarqua cette circonstance qui l'obligeait à renoncer au projet qu'il avait formé d'abord, c'était de suivre le myal-man jusqu'à son repaire en traversant le lac à la nage; mais maintenant que Cynthia lui barrait le seul chemin qu'il pût prendre, il lui devenait impossible d'arriver à la lagune sans être aperçu.

Il ne lui restait plus qu'à attendre, sur la montagne, le retour des conspirateurs; le Juif et Chakra ne devaient s'être réunis que pour combiner quelque méchant complot, et il ne renonçait pas à l'espoir de le découvrir et peut-être de le faire échouer.

Il réfléchissait sur le plan à adopter quand il entendit quelque bruit au-dessous de lui; on semblait se frayer passage à travers les buissons bordant le précipice.

S'appuyant à une forte branche, le Marron se pencha au-dessus du gouffre et il aperçut le madras bariolé qui servait de coiffure à Cynthia. La mulâtresse gravissait l'escalier d'arbres que Cubissa avait déjà remarqué.

Sans attendre qu'elle eût fini son ascension, il s'enfonça dans le taillis, en se couchant sur le sol, pour voir la direction qu'elle allait prendre.

Une fois sur la crête du rocher, la mulâtresse s'arrêta un moment pour assujettir à son bras une corbeille dont le couvercle entr'ouvert laissait passer le goulot d'une bouteille; puis, après avoir inspecté les environs, elle s'enfonça dans la forêt.

Cubissa jugea inutile de la suivre. Cynthia ne devait être qu'un comparse dans le drame préparé par le Juif et Chakra, et c'étaient ceux-ci qu'il importait d'épier; aussi le Marron descendit-il le sentier que la mulâtresse venait de gravir, et en quelques secondes, il se trouva au bord du lac.

C'eût été une tâche périlleuse pour un autre que le Marron d'avoir à passer à la nage une lagune traversée, tourmentée par un rapide; mais Cubissa possédait l'agilité, le sang-froid nécessaires à son existence de chasseur, et, après s'être assuré que la côte était libre, il se laissa aller dans l'eau, en ayant soin de se tenir dans l'ombre projetée par le rocher et de ne se trahir par aucun bruit. Il toucha terre sans avoir été découvert.

La moitié supérieure de la ravine était chargée d'arbres touffus sous lesquels régnait une obscurité aussi profonde que s'il n'eût pas fait de lune; seulement çà et là, à travers une éclaircie, quelques rayons parvenaient à se glisser jusqu'à terre.

Cubissa supposa, avec raison, qu'il existait un chemin à partir de l'endroit où le canot était amarré, et son premier soin fut de le chercher. Ayant sondé du regard toute la rive, il aperçut l'embarcation attachée à un arbre. La lune, frappant à cet endroit, éclairait un sentier qui s'enfonçait dans le taillis.

Le Marron s'y engagea résolument, mais avec prudence, s'arrêtant de temps en temps pour écouter; mais il n'entendait que le grondement de la cascade supérieure dont il approchait maintenant. Il y avait, en face de la chute d'eau, un espace où les arbres étaient un peu clairsemés; il s'y arrêta pour reconnaître les lieux en se demandant s'il ne faisait pas fausse route.

Son examen ne fut pas long, car il aperçut tout à coup des jets de lumière s'échappant à travers les interstices d'une sorte de grillage; c'était la porte en bambous de la hutte du myal-man, d'où partaient les voix de ceux que le Marron venait épier.

Cubissa se blottit silencieusement sous le cotonnier, tout près du jambage de la porte.

Les deux hommes parlaient à haute voix, n'imaginant pas qu'ils dussent prendre aucune précaution dans ce lieu inaccessible. Cubissa les voyait l'un et l'autre parfaitement, les interstices des bambous permettant à son regard de plonger dans l'intérieur de la hutte.

Le Juif, fatigué de sa longue marche, était assis sur le cadre qui servait de lit, tandis que le nègre s'appuyait contre les racines de l'arbre formant une des parois de sa demeure.

La conversation des deux hommes ne faisait que de commencer, car la lampe paraissait avoir été récemment allumée; aussi le Marron espéra-t-il en entendre assez pour connaître leurs projets.

Le Juif venait sans doute de se livrer à un accès de colère; ses yeux roulaient dans leurs orbites et lançaient des flammes; ses lunettes étaient tombées sur le bout effilé de son nez crochu, et il serrait convulsivement dans sa main droite son inévitable parapluie.

Chakra, deux fois grand comme le marchand d'esclaves, Chakra, malgré son aspect terrible, semblait trembler devant lui et s'excuser :

« Comment pouvais-je deviner, maître Jacob, lui-disait-il d'un ton soumis, que le custos partirait sitôt? Vous ne le pensiez pas vous-même. Vous ne vouliez pas que le maléfice d'Obi opérât trop vite, de peur qu'il n'éveillât des soupçons... Si j'avais prévu ce départ, j'aurais triplé la dose.

— Ah! s'écria le Juif d'un air désespéré, il va nous échapper, il nous échappera, et cela, quand je désire plus que jamais être délivré de lui. Cette Cynthia m'a dénoncé une conspiration qu'il a formée contre moi et qu'elle a entendue par hasard.

— Et que veut-il faire contre vous, master? Avec qui cherche-t-il à vous jouer un mauvais tour?

— Avec un drôle des Montagnes-Bleues, avec un certain Cubissa le Marron qui contrevient à la loi en gardant chez lui des esclaves fugitifs. Il faut mettre aussi le sort sur Cubissa, entendez-vous, Chakra; car, si nous étions débarrassés du custos, ce Marron irait me calomnier auprès de quelque autre magistrat, et vous savez comme ils m'envient tous, parce que je sais faire mes affaires. Il ferait beau voir qu'un Marron abject eût raison devant la justice contre un riche propriétaire tel que moi!

— On fait ce qu'on peut, maître Jessuron, mais tout le monde sait qu'il n'est pas facile d'ensorceler un Marron. Outre que ces gaillards-là se soutiennent tous entre eux, ils se défient de tout le monde; mais je vous aiderai selon mes moyens contre celui-là. J'étais l'ennemi de son père, et je n'ai jamais aimé le fils qui a toujours à la bouche de sottes sentences de bonté et qui se pose en gentleman de la forêt. Soyez tranquille! Que je le rencontre un jour, et son affaire sera faite avec ou sans l'aide du breuvage d'Obi.

— Nous verrons bien cela, se dit l'écouteur de l'autre côté de la porte, en regardant avec complaisance ses bras musculeux et ses poings lourds comme des massues.

— Mais l'autre d'abord, l'autre avant tout? s'écria le Juif, repris d'un nouvel accès de rage. Le custos va me glisser dans les doigts.... Par mon âme, Chakra, vous m'avez trompé, vous vous êtes joué de moi. »

En faisant cette supposition, le Juif se dressa brusquement en pied, saisit son parapluie et se posta devant son complice dans une attitude menaçante.

« Non, master Jacob, répondit le myal-man, sans quitter le ton de la soumission; vous savez que j'ai d'aussi bonnes raisons que les vôtres de souhaiter que le charme opère. Je veux la vie du custos en échange de la mienne qu'il a cru prendre; je veux aussi... oui, je veux, après avoir été esclave, être servi à mon tour par une esclave. Lilly Quasheba, qu'ils appellent Kate, fera le ménage du myal-man et balayera sa hutte, et ma vengeance contre Vaughan durera ainsi après sa mort. Je la savourerai longtemps.

— Chakra, dit Jessuron, effrayé lui-même de l'intensité de haine qui se lisait dans les yeux blancs du nègre et dans le rictus menaçant qui découvrait ses dents aiguës enchâssées dans des gencives empourprées, Chakra, si vous échouez, vous pouvez craindre pour vous-même. Je n'ai qu'un mot à dire pour que les gens de loi envahissent le Trou-du-Spectre. Je ne désire pas me livrer à cette extrémité contre vous, mais j'y suis décidé si vous ne m'aidez pas. »

Cet ultimatum posé, Jessuron se dirigea vers la porte de la hutte.

S'apercevant de ce mouvement, le Marron se dissimula avec soin dans l'ombre du ceïba.

Ce changement de position l'empêcha de suivre un échange très vif de paroles, de menaces peut-être, entre les deux complices; enfin le myal-man s'écria d'une voix forte et avec une sorte de solennité :

« Je vous promets, maître Jacob, que j'ai agi pour le mieux. Si le vieux custos vous échappe, vous ferez ce qu'il vous plaira de Chakra. Ah! le planteur nous appartient!

Sur ce mot rassurant, les deux interlocuteurs se dirigèrent vers la rive. Arrivés au canot, le Juif et Chakra sautèrent dans l'embarcation qui fila à travers la lagune. Cubissa attendit le retour du myal-man, et dès que

celui-ci se fût renfermé dans sa hutte, le Marron traversa le lac à la nage, atteignit l'autre rive, remonta par l'escalier d'arbres et se trouva sur le sommet du rocher.

Arrivé là, le Marron s'arrêta pour réfléchir et pour résumer ce qui ressortait de la conversation des deux scélérats : c'était, à n'en pas douter, un danger immédiat pour Loftus Vaughan, et le poison était l'arme qu'on devait employer contre lui, grâce à la complicité de la mulâtresse.

Cubissa médita sur les moyens à prendre pour prévenir ces noires machinations, et sa première pensée fut de courir à Mount-Welcome et d'aller les révéler au custos. Mais serait-il admis à cette heure de la nuit, lui, pauvre proscrit de la montagne, auprès du riche planteur? Ne serait-il pas obligé de mettre les gens de service dans la confidence des faits qui l'obligeaient à cette démarche insolite? Ne se défierait-on pas de lui?

Au moment où il retournait dans son esprit toutes ces difficultés, il songea qu'il lui serait facile de pénétrer à Mount-Welcome avec l'aide de Yola qu'il avait laissée sous la garde du prince Cingües et de Quaco sous le ceïba de la clairière, il y courut tout d'une traite.

Une déception l'y attendait : « Capitaine, lui dit Quaco, qui était assis au pied de l'arbre, vous avez été bien longtemps absent. Yola a craint de s'attarder; elle est retournée à la plantation, et son frère a voulu l'accompagner un peu. N'ayez crainte; il a promis d'être prudent.... Et tenez, le voilà qui revient. Mais, pardon, capitaine, vous sortez donc de l'eau à cette heure de nuit? Vos habits ruissellent.

— Oui, oui, répondit Cubissa d'un air préoccupé, et comme nous n'avons pas le temps de rentrer chez nous cette nuit, allume un grand feu pour me sécher. »

Par les soins actifs de Quaco, un bûcher de bois mort et de branchages secs fut vite dressé sous le ceïba; les flammes brillèrent, et le capitaine, debout devant le foyer, se prit à tourner sur lui-même comme un gibier qu'on fait rôtir au bout d'une ficelle, présentant successivement chacune des faces de ses vêtements trempés et de son individu grelottant à l'action du feu. Cubissa fuma bientôt comme de la chaux éteinte, et quand il se sentit suffisamment sec et dispos, il sortit sa pipe et son sac à tabac afin d'aider au travail de son esprit.

Quaco et le prince Cingües ne comprenaient rien à son agitation fébrile; mais ils s'abstinrent de troubler le capitaine, qui s'absorbait dans un monologue intérieur.

« Impossible maintenant d'aller à Mount-Welcome, se disait-il. Qui donc aurait assez d'autorité pour s'y présenter à ma place, dès l'aube, et être introduit auprès du custos?... Ah! son neveu!... mais ils sont brouillés. Le jeune homme a des raisons d'en vouloir à son oncle... Oui, master Herbert, s'il a de la fierté, peut-être même de la rancune, n'en est pas moins d'un cœur généreux. Ce serait bien à lui de se venger des mépris de son oncle en lui rendant service. Oui, le jeune homme me remerciera de lui donner cette occasion de se réconcilier avec sa vraie famille, car des parents comme le Juif sont des parents à renier... Il faut que je voie master Herbert... Oui, mais ce *penn* du Juif est un endroit dangereux pour moi... Eh! je suis bien sorti du lac au rapide tout à l'heure, j'échapperai bien aux yeux de fouine de maître Ravener. Voilà qui est dit, et il est bien temps de partir, si je veux déjouer le plan de ces deux coquins.

« Cingües, dit-il au prince, vous allez retourner au village, et vous y prendrez du repos après avoir dit à mes hommes de se tenir prêts à accourir dès que mon cor les appellera par les cinq sonneries. Quant à toi, Quaco, tu vas aller explorer la route qui mène à la ville espagnole, à Savannah-la-Mer, et tu me rejoindras aux trois sons du cor, comme à l'habitude. Je pars en expédition, et ne puis rien vous dire de plus, n'en sachant pas encore davantage moi-même. Au revoir, frères!»

Et le Marron s'éloigna précipitamment par le sentier qui conduisait à l'Heureuse-Vallée.

CHAPITRE XIV

UNE MISSION POUR LES CHASSEURS D'HOMMES

En quittant le Trou-du-Spectre, Jacob Jessuron s'était dirigé vers sa demeure. Si avancée que fût la nuit, il ne semblait pas que le sommeil fût pour rien dans sa hâte de rentrer chez lui; ses yeux étaient grands ouverts, et on aurait pu y lire une expression anxieuse et réfléchie.

Les phrases hachées qui s'échappaient de ses lèvres, tandis qu'il avançait sous les arbres, prouvaient que son mécontentement durait encore. Les assurances de Chakra, qui avaient d'abord calmé ses craintes, ne lui donnaient plus maintenant aucune sécurité: lui-même avait si souvent manqué à ses promesses envers le myal-man qu'il craignait que celui-ci ne prît sa revanche en cette occasion; même lorsque le Juif se fiait à la haine de Chakra contre le custos, son imagination se torturait à trouver des impossibilités à la réussite de l'attentat.

« Le myal-man, se disait-il, peut se tromper sur l'infaillibilité de sa drogue. La dose sera-t-elle assez forte? Cynthia ne reculera-t-elle pas devant le danger auquel elle s'expose en la donnant à son maître?... L'heure matinale à laquelle part le voyageur ne sera-t-elle pas un obstacle à l'administration du breuvage?... Et si le custos, ayant conçu des soupçons, refusait de se laisser faire?

« Il y a loin de la coupe aux lèvres, répéta plusieurs fois le Juif, dont c'était le proverbe favori. Mais aussi pourquoi me fier à ce vieux nègre exalté, qui a fini par croire à ces sortilèges à force d'en imposer à tous ces stupides sectateurs d'Obi?... N'aurai-je pas pu faire la chose par moi-même? N'ai-je pas chez moi?... Oui, les chasseurs espagnols, c'est cela, j'ai trouvé. Ce sont juste les gens qu'il me faut, et ils valent cent philtres d'Obi! Maintenant que j'y pense, c'est le seul plan à suivre, il n'y en a pas de plus sûr. Ah! custos, cette fois vous ne m'échapperez pas. »

Le Juif hâta le pas et, au lieu de rentrer dans son habitation, près de laquelle il était arrivé, il traversa l'arrière-cour du *penn*, ouvrit une seconde porte, et se retrouva dans les champs. Là, il s'arrêta une minute pour s'assurer qu'il n'y avait pas de rôdeurs dans les environs.

Rassuré sur ce point, il se remit en route.

A trois ou quatre cents mètres de la barrière extérieure, s'élevait une cabine isolée, presque entièrement cachée sous les arbres. Cinq minutes suffirent à Jessuron pour y arriver, et une fois devant la porte, il y frappa avec le bout de son parapluie.

« Qui est là? demanda en langue espagnole une voix qui partait de l'intérieur.

— Manuel, c'est moi, votre maître, répondit le Juif. Dépêchez-vous. J'ai à vous parler d'affaires importantes. »

A ce moment, celui qu'on appelait Manuel ouvrit la porte, et parut sur le seuil de la cabine. Jessuron le prit par le bras et rentra dans l'habitation avec lui.

La conversation qui suivit eut pour but de régler l'assassinat de Loftus Vaughan. D'après le plan tracé par Jessuron, les deux Espagnols devaient guetter le custos dans quelque défilé de la forêt, n'importe où, pourvu qu'ils remplissent leur mission.

Cinquante livres en bonne monnaie courante, telle fut la récompense offerte et acceptée.

Moins de vingt minutes après être entré dans la cabine, le Juif en ressortit et reprit d'un pas vif et allègre le chemin de sa maison, pour y trouver enfin quelques instants d'un repos qu'il avait bien gagné assurément.

En passant sur la galerie de la véranda, il y vit Herbert couché dans un hamac au frais de la nuit. Le jeune Anglais s'était installé là, pour fuir l'atmosphère étouffante de son appartement.

« Dormez, petit sot qui ne savez rien faire de bon et qui vous piquez de beaux sentiments, grommela Jacob Jessuron. C'est assez ennuyeux de partager avec vous l'héritage de Mount-Welcome; mais je suis seul au monde, et votre présence me distrait. Dormez, dormez, vous ne vous doutez pas de ce que votre bon oncle Jacob vient de faire pour vous. »

Cubissa jouait gros jeu en prenant pour but de sa course le penn du Juif.

Le Marron, tout en courant depuis la clairière du ceïba jusqu'à l'Heureuse-Vallée, avait envisagé de sang-froid tous ces périls, mais il s'était résolu à les braver, dans un généreux sentiment d'humanité. Son courage n'excluait pas chez lui la prudence; il combina un plan qui, d'après sa propre inspiration, conjurait les risques tout en assurant la réussite de son projet de communiquer avec Herbert.

Cubissa ne pouvait songer à pénétrer nuitamment dans l'habitation, car il ne connaissait pas l'appartement du jeune Anglais. Il se résolut donc à faire halte à une place d'où il pourrait observer la véranda, sur laquelle s'ouvraient tous les appartements intérieurs. Il supposait qu'Herbert en quittant sa chambre au lever du jour, traverserait la galerie; un signal quelconque l'avertirait alors de la présence de son ami le Marron.

Il y avait à peine un quart d'heure que Cubissa avait commencé sa faction lorsqu'il sembla voir un hamac suspendu à une certaine hauteur au-dessus de la balustrade de la véranda et bientôt la lune éclairait en plein la figure du dormeur, c'était Herbert Vaughan.

Cubissa réfléchissait au moyen de réveiller le jeune Anglais sans répandre l'alarme dans la maison, quand il entendit le bruit d'une porte tournant ses gonds. Ce bruit venait de la cour, et en regardant de ce côté, le Marron aperçut un homme qui venait de franchir la barrière et qui se dirigeait vers la maison. Au moment où il gravissait l'escalier, un rayon de lune dessina sur le mur la silhouette sinistre du Juif.

« Il faut que je l'aie laissé derrière moi sur le chemin, se dit Cubissa; mais non, j'ai vu ses traces devant moi tout le temps... Il est arrivé d'abord et ressorti ensuite, mais pourquoi?... Est-ce qu'il serait vrai qu'il ne dort jamais, comme on le prétend? Mes camarades l'ont rencontré dans les bois à toute heure de nuit. Je m'explique ses allées et venues, maintenant que je sais de qui il est l'allié.... Crambo! quand je pense que Chakra vit encore! »

Tout en faisant ses réflexions, Cubissa suivait du regard la forme sombre qui, semblable à un esprit des ténèbres, glissait silencieusement le long de la galerie.

Aussi longtemps que le Juif resterait là, il était impossible au Marron de communiquer avec le dormeur; il courait de plus le risque d'être aperçu par Jessuron, juché comme il était dans le maigre feuillage d'un cocotier.

C'était une découverte dont Cubissa redoutait avec raison les conséquences, car elle aurait non seulement empêché son entrevue avec Herbert, mais encore elle aurait eu pour résultat de faire de lui le prisonnier du marchand d'esclaves, perspective désagréable assurément.

Dans cette appréhension, le Marron garda une immobilité parfaite. A le voir, on eût dit une statue de bronze placée sur le faîte d'une colonne corinthienne.

Force fut à Cubissa de conserver quelque temps son incommode position. Le Juif ne quittait pas la galerie; il faisait quelques pas, puis revenait vers l'escalier de bois et regardait dans la cour comme s'il attendait quelqu'un.

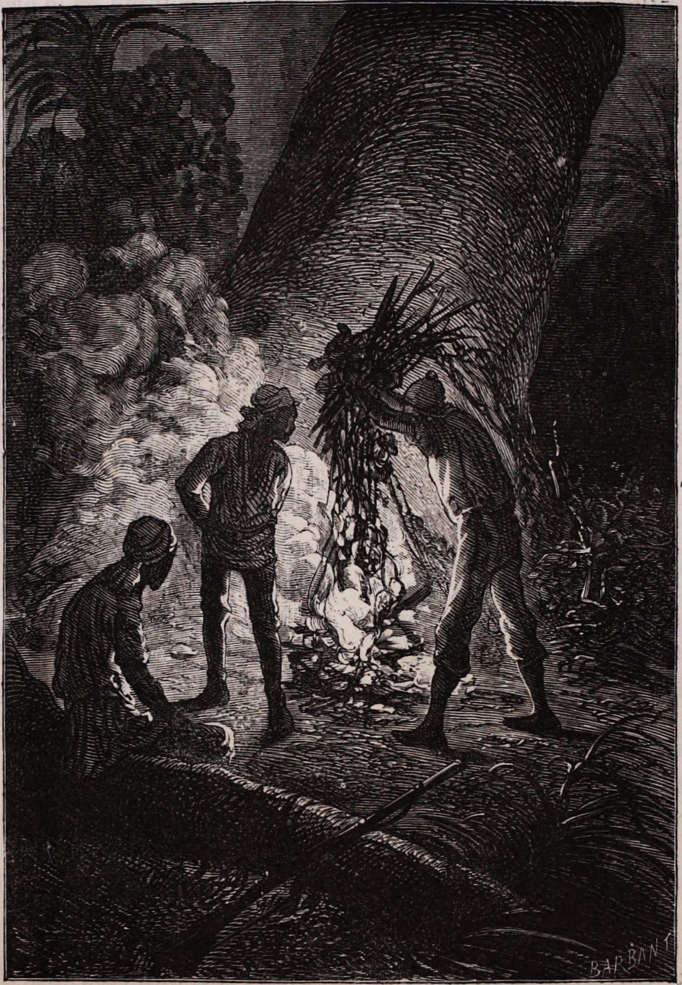
En effet, la porte cria une seconde fois, et deux hommes, dans lesquels Cubissa reconnut les deux chasseurs de nègres, traversèrent la cour.

En les voyant arriver, Jessuron s'était retiré dans une chambre ouverte sur la véranda; mais il était revenu à son poste quand un des Espagnols eut monté l'escalier de bois. Le Juif lui remit une gourde et lui dit d'une voix qui vibra dans le silence de la nuit :

« C'est du merveilleux rhum de la Jamaïque; ne l'épargnez pas; et maintenant, mon bon garçon, vous n'avez pas une minute à perdre si vous ne voulez pas qu'il vous échappe. En route donc!

— Soyez sans crainte, seigneur don Jacob, répondit l'homme. Il aurait de bien longues jambes si nous le manquions une fois que nous serons sur sa trace. »

Sur cette assurance, l'Espagnol descendit



Le capitaine debout devant le foyer. (Page 53.)

l'escalier et rejoignit son camarade ; puis ils disparurent tous les deux.

Le Marron reporta ses regards sur la véranda. A sa grande joie, Jessuron entra à ce moment dans sa chambre, dont la porte était restée ouverte.

« Bon, se dit Cubissa, la chouette va rentrer dans son trou, je l'espère, maintenant que son œuvre nocturne est terminée !... »

Cette exclamation fut arrêtée court par la réapparition du Juif, enveloppé d'une ample robe de chambre qui lui tombait jusqu'aux pieds ; il avait quitté son chapeau, déposé son inévitable parapluie, et n'avait gardé que son sordide et inamovible bonnet de coton.

Cubissa eut la douleur de le voir s'avancer une chaise à la main, comme si l'intention de Jessuron eût été de s'installer dans la véranda.

C'était précisément le caprice du Juif, car, après avoir planté son siège au milieu de la galerie, il s'y assit ; un moment après, Cubiss sentit l'odeur du tabac, et il aperçut un cigare allumé entre le menton saillant et le nez crochu de l'Israélite.

La consternation de l'observateur fut à son comble. La situation s'aggravait ; non seulement il ne pouvait réveiller Herbert, mais encore tout mouvement sur son arbre lui était interdit avant le départ du Juif.

Le Marron appela à lui toute sa patience, et il se tint immobile une grande heure, jusqu'à ce



Ses bras pendants étaient la preuve de la réalité de son sommeil. (Page 57.)

que ses membres fussent engourdis au point de lui causer une douleur presque intolérable. Le Jessuron restait rivé sur son siège.

Cubissa pouvait maintenant voir une lumière bleue glisser sur la cime des arbres, et en tournant la tête, il apercevait les teintes rosées qui commençaient à blanchir la cime du Jumbé-roc.

« Que faire? se disait-il. Si je reste plus longtemps sur mon arbre, je ne puis manquer d'être découvert par les esclaves et les gens du penn qui vont partir à leur ouvrage! »

Le Marron se fût estimé heureux de pouvoir quitter son poste sans avoir rempli le but qui l'y avait attiré, quitte à inventer un autre moyen de communiquer avec Herbert Vaughan. Tandis qu'il projetait de se laisser glisser à terre sans attirer l'attention, ses yeux se reportèrent snr la véranda; le jour qu'il avait tant redouté et qui se levait définitivement, lui servit à constater que le Juif dormait enfin! Jessuron s'était laissé vaincre par la fatigue et ses bras pendants étaient la preuve de la réalité de son sommeil.

CHAPITRE XV

L'ABSENCE MYSTÉRIEUSE

Cubissa hésita un instant sur la conduite à tenir. Pouvant être surpris d'un moment à l'autre, il se serait décidé à descendre du cocotier pour courir tout seul à Mount-Welcome, s'il n'avait été retenu par la singulière répugnance qu'ont tous les hommes résolus, à dévier du plan qu'ils se sont une fois tracé. Du reste, Cubissa ne pensait pas que le péril qui menaçait le custos fût si proche, car, s'il eût soupçonné que le départ des deux Espagnols avait pour but la vengeance de Jessuron, il eût abandonné toute idée d'attendre le moment favorable à une communication avec Herbert, pour courir avertir Loftus Vaughan du guet-apens préparé contre lui.

Au moment où Cubissa hésitait encore, le dormeur se retourna en bâillant sur son hamac.

« Il va s'éveiller! » pensa le Marron.

Mais le jeune Anglais se contenta de s'appuyer la tête sur le bras dans une pose plus propice au sommeil.

« Quel ennui! murmura Cubissa... Si seulement je pouvais l'appeler; mais il est probable que le vieux corbeau m'entendrait et non pas lui. Je vais jeter quelque chose dans le hamac; cela l'éveillera peut-être. »

Cubissa tira sa pipe, le seul objet disponible qu'il possédât, et il la lança, après avoir visé avec soin. La pipe tomba sur la poitrine du jeune homme; mais la secousse fut trop légère pour l'éveiller.

« Crambo! il dort comme un hibou à midi? Que puis-je faire? Si je jette mon *machete*, je me prive de cette arme, et qui sait si je n'en aurai pas besoin avant qu'il puisse me la rapporter? Ah! l'une de ces noix de coco, voilà ce qu'il me faut; ce sera assez lourd pour le sortir de son engourdissement. »

Le Marron détacha une des énormes noix de l'arbre. Après avoir soupesé le fruit pour juger de sa pesanteur, il lança le projectile que les bords du hamac empêchèrent heureusement de rouler sur le parquet, car ce bruit aurait éveillé le dormeur de la chaise.

Herbert atteint bondit sur sa couche, mais son sang-froid britannique retint sur ses lèvres l'exclamation prête à lui échapper.

« D'où tombe cette noix? » murmura-t-il en levant les yeux pour trouver une réponse à sa question.

Dans la lumière encore indécise de l'aube, il aperçut le cocotier qui s'étendait majestueusement au-dessus de lui; il connaissait l'arbre et chaque ligne de son contour; mais certaine silhouette sombre se montrant au sommet attira son attention. Il faisait assez jour pour qu'il distinguât la figure de son hôte de la forêt, le capitaine Cubissa.

Il allait témoigner sa surprise quand le Marron lui imposa silence par un geste :

« De la prudence, maître Vaughan, dit-il à voix basse; levez-vous et suivez-moi dans la forêt. J'ai pour vous des nouvelles de vie et de mort. Dépêchez-vous, et, au nom de votre salut, qu'*il* ne vous voie pas!

— Qui donc? demanda Herbert du même ton discret.

— Regardez, reprit le Marron en lui montrant Jessuron toujours endormi sur sa chaise. Vous me trouverez dans la clairière, sous le cotonnier. Pas une minute à perdre, ceux qui doivent vous être chers sont en danger. »

Après avoir dit ces paroles, le Marron se laissa glisser à terre, et prenant aussitôt le galop, il disparut dans les secondes pousses de la plantation à sucre.

Herbert Vaughan n'hésita pas à suivre le conseil de son ami Cubissa, sans en comprendre en rien le sens toutefois. Une seule per-

sonne l'intéressait à la Jamaïque, puisqu'une seule lui avait témoigné de la sympathie : sa cousine Kate. Quel danger pouvait-elle donc courir qu'il pût conjurer, lui ? Une seule recommandation du Marron lui avait été compréhensible, et encore plus par instinct de sentiment que par raisonnement : c'était la défiance que Cubissa avait manifestée à l'égard de Jessuron.

En deux secondes, Herbert fut habillé. Il alla chercher son fusil dans sa chambre et, trop prudent pour descendre l'escalier devant lequel son hôte était assis, trop impatient pour faire un détour, il sauta par-dessus la balustrade de la galerie et s'enfonça dans le chemin que Cubissa venait de prendre.

A peine avait-il perdu le penn de vue que les tintements criards d'une cloche retentirent dans l'air calme du matin : c'était le signal qui appelait les nègres à leurs travaux de chaque jour.

Présumant que cette sonnerie ne manquerait pas d'éveiller le Juif, Herbert se félicita d'avoir quitté à temps l'Heureuse-Vallée, et s'achemina d'autant plus vite vers le lieu du rendez-vous.

Cubissa, qui se trouvait fort loin déjà, entendit aussi la cloche et il en ressentit une vive inquiétude, ignorant qu'Herbert avait été assez leste dans ses préparatifs pour s'échapper avant le réveil de Jessuron.

Celui-ci s'était en effet redressé sur son siège au premier tintement du signal accoutumé.

« Par mon âme, dit-il, je crois que j'ai dormi deux heures, et il est bon de se tenir éveillé dans ces temps-ci… Le custos est sans doute en chemin, et si ces Espagnols font leur besogne aussi honnêtement qu'ils me l'ont promis, Loftus Vaughan dormira la nuit prochaine plus profondément que cela ne lui est jamais arrivé… Mais, s'ils manquaient leur coup!… quel serait le résultat?… Il y a danger!… Que je tombe mort si je me trompe, il y a danger… Je n'y avais pas pensé encore : ils peuvent être pris et me dénoncer… moi, un juge… Pour se sauver, ils sont capables de m'accuser… Cet Andrès a une langue aussi longue que son machete… c'est un fou bavard. J'aurai soin de les faire disparaître tous les deux de l'île, aussitôt que je le pourrai. »

Le Juif ne songeait pas à mêler Chakra à ses appréhensions; il ne croyait pas à l'efficacité de ses poisons, et il restait convaincu que les machetes des Espagnols seraient plus efficaces que le philtre d'Obi pour le débarrasser du custos.

En supposant que Cynthia eût réussi à donner la drogue mortelle, le myal-man n'était pas à craindre; un tel allié avait de bonnes raisons de garder le silence. Quant à la mulâtresse, le Juif n'ayant point parlé de l'affaire du philtre d'Obi avec elle, elle ne pouvait le compromettre par sa dénonciation.

« Il faut que je prenne quelques mesures, se dit Jessuron en se levant. Oui… Je puis envoyer un messager à Mount-Welcome sous prétexte d'affaires. Cela paraîtra étrange peut-être, étant si mauvais voisins depuis longtemps,… mais, peu importe, car le custos doit être parti. Ici, Ravener! » cria-t-il en appelant son inspecteur qui, le fouet sous le bras, traversait la cour en ce moment.

Ravener monta l'escalier de la véranda et attendit silencieusement les ordres de son maître.

« Avez-vous quelque affaire, lui dit celui-ci, pour laquelle vous puissiez envoyer un message à Mount-Welcome? On m'a dit que Loftus Vaughan devait aller en voyage, et je désirerais savoir s'il est parti. Vous me comprenez?

— Parfaitement, répondit Ravener avec un signe d'intelligence. Blue-Dick est le seul qui soit capable de se tirer de cette commission.

— Vous lui commanderez, Ravener, de dire à la mulâtresse Cynthia que je désirerais lui parler. Mais surtout que personne ne puisse le surprendre en conversation avec cette fille.

— Bien; et il faut qu'il parte?…

— A l'instant même et qu'il revienne promptement. »

Quelques minutes après, le jeune Mercure, connu sous le sobriquet de Blue-Dick, s'acheminait vers la plantation de Mount-Welcome.

La conversation du Juif et de son commandeur avait eu lieu à voix basse, afin qu'elle ne pût être entendue de celui qu'on supposait couché sur son hamac, à dix pas de l'endroit où elle se tenait.

Après le départ de Ravener, Jessuron se rendit dans sa chambre pour y faire sa toilette. Son absence ne fut pas longue. Au bout de dix minutes, il reparut dans la galerie, vêtu de son éternel habit bleu et armé de son parapluie, car il s'apprêtait à sortir.

Comme il posait le pied sur la première marche de l'escalier, une pensée sembla le

frapper tout à coup, et il se dirigea avec précaution du côté de la galerie où le hamac était suspendu.

« Je suppose, murmura-t-il entre ses dents, que le jeune gentleman est encore endormi. Gentleman, vraiment! car s'il ne l'est pas encore, il le sera avant la nuit prochaine. Allons! je ne le réveillerai pas; les riches gentlemen n'aiment pas à être dérangés dans leur sommeil... Ach! »

Cette exclamation s'échappa des lèvres du Juif lorsque, en tournant l'angle de la véranda, il eut aperçu le hamac.

« Déjà levé! » se dit-il, et allant ouvrir sans façon la porte de la chambre du jeune Anglais, il la trouva aussi vide que le hamac.

« Il est sorti en emportant son fusil, continua Jessuron stupéfait. Comment a-t-il passé sans que je l'entendisse? Où diable le jeune garçon a-t-il pu aller si matin? »

Le Juif essaya de se rassurer en pensant qu'Herbert avait sans doute eu l'intention de chasser; mais, dans ce cas, comment avait-il pu oublier sa gibecière? L'inquiétude de Jessuron augmenta quand la fille de service, en détachant le hamac, en fit tomber une pipe et une noix de coco. Herbert ne fumait jamais la pipe, cet objet ne pouvait lui appartenir; quant à la noix de coco, elle devait avoir été détachée de l'arbre qui dominait la galerie. Sur le tronc du cocotier on trouva des traces indiquant que quelqu'un y avait grimpé récemment.

Ce n'était pas à coup sûr Herbert qui était monté dans le cocotier pour lancer de là des projectiles dans son hamac. Il avait dû se lever et partir après avoir reçu ce signal; mais d'où donc et dans quel but lui avait-on expédié un émissaire si mystérieux?

Le Juif envoya battre la campagne aux environs du penn, afin de connaître par les traces laissées, de quel côté Herbert avait dirigé sa promenade.

L'un des nègres employés à cet effet vint annoncer un fait important : dans la partie du terrain marécageux située en dehors du jardin, il avait découvert les traces du jeune Anglais allant dans la direction des montagnes, et, près d'elles, les empreintes deux fois répétées des pieds d'un autre homme, ce qui prouvait que celui-ci avait dû venir et s'en retourner.

Le nègre était un chercheur de pistes dont on ne pouvait mettre l'habileté en doute; aussi le Juif éprouva-t-il une impression des plus désagréables en entendant ce rapport. Jessuron s'inquiétait sans savoir pourquoi, comme toutes les consciences troublées.

Évidemment, Herbert n'avait rien pu pénétrer de ses projets contre le custos; mais comment se faisait-il que le jeune homme eût quitté le penn juste au moment où s'accomplissait la mission des chasseurs espagnols?

Le retour de Blue-Dick fit diversion; il annonça à son maître que le custos avait quitté Mount-Welcome dès le point du jour.

« Bon! dit Jessuron, mais où est son neveu? »

Blue-Dick avait vu Cynthia et avait pu lui glisser un mot à l'oreille. La mulâtresse devait se rendre au penn aussitôt qu'elle trouverait le moyen de s'échapper de la plantation.

« Bon! répéta le Juif, mais où s'est caché master Herbert?... »

Et plus le soir s'avançait, plus les nuages s'amoncelaient sur le front du marchand d'esclaves.

CHAPITRE XVI

ENNEMIS ET SAUVEURS AGISSANT DE LEUR MIEUX

Le soleil commençait à dorer les flancs brillants du Jumbé-roc, et ses rayons n'avaient pas encore atteint la vallée, lorsque des lumières, jaillissant à travers les jalousies de Mount-Welcome, annoncèrent que les habitants de la maison étaient déjà levés. La chambre de Smythje seule restait dans l'obscurité ; le dandy dormait.

Malgré l'heure matinale, le planteur et sa fille étaient réunis dans la salle où le déjeuner venait d'être servi. Loftus Vaughan seul y faisait honneur ; Kate n'était là que pour lui tenir compagnie au moment du départ et pour lui servir son café.

Le custos portait un costume en étoffe épaisse, à larges poches, avec des bottes à l'écuyère auxquelles étaient bouclés des éperons d'argent. Un ceinturon retenait à sa ceinture une paire de pistolets, bonne précaution en cas de rencontre de quelque nègre maraudeur.

Deux chevaux qu'on entendait piaffer dans la cour attendaient le voyageur, ainsi que le nègre en houppelande qui les maintenait par la bride.

M. Vaughan se mettait en route, on le sait, pour exécuter un projet longtemps remis, pour accomplir un devoir qui, négligé, menaçait de mettre en péril l'avenir de sa fille ; il se rendait à la capitale de l'île pour demander à l'Assemblée l'acte spécial qu'elle pouvait seule accorder, et qui devait prévenir les effets du code noir, par lequel Kate était exclue de l'héritage de son père. Six lignes de l'Assemblée, signées du gouverneur, lèveraient l'empêchement légal.

Si M. Vaughan avait été un simple teneur de livres, ou même un marchand de fortune médiocre, le succès de son entreprise lui aurait laissé quelque doute ; mais le propriétaire de biens considérables, l'ami d'une vingtaine de membres de l'Assemblée, devait n'avoir qu'à demander pour obtenir.

Malgré tant de raisons d'espérer, le custos était triste ; cette perspective d'un voyage fatigant le contrariait. Outre qu'il était habitué à une vie de bien-être, depuis quelques jours sa santé était altérée ; il avait perdu l'appétit, et une soif ardente, qu'il ne pouvait apaiser, le consumait du matin au soir.

Le docteur de la plantation avait été étonné de ces symptômes, auxquels ses prescriptions n'avaient apporté aucun soulagement. L'affection morbide semblait si obstinée que le malade aurait renoncé à se mettre en route, sans l'espoir de trouver à la ville un médecin qui pût comprendre son mal et le guérir.

Une autre préoccupation pesait encore sur l'esprit du custos, plus lourdement peut-être que tout le reste. Depuis la mort de Chakra, ou plutôt depuis qu'il avait cru apercevoir une nuit son fantôme dans un sentier de la forêt, une crainte superstitieuse travaillait l'esprit de Loftus Vaughan. Il avait souvent médité sur cette apparition et avait évité depuis ce temps le Jumbé-roc et ses environs.

Cette impression se fût peut-être effacée avec le temps, si un autre fait absolument du même genre n'eût été rapporté au custos le jour de l'accident de Smythje dans la forêt et n'eût ravivé ses sourdes terreurs.

Dans l'après-midi de ce jour, Quashie déclara qu'en passant près d'un endroit appelé le « Duppy's hole », pour revenir à l'habitation, il avait vu le fantôme du vieux Chakra.

Le négrillon, qui n'avait pas les raisons qu'avait Loftus Vaughan pour craindre un tel revenant, assura la chose en claquant des dents et les yeux retournés dans leur orbite. Ses camarades s'étaient moqués de lui ; mais

le récit de Quashie, en réveillant chez son maître des terreurs à peine oubliées, contribuait à augmenter la tristesse dont Loftus Vaughan souffrait au moment de son départ.

Si le custos était préoccupé et morose, sa fille ne paraissait pas dans une meilleure situation d'esprit.

Pour la première fois, le rang infime qu'elle occupait dans la société de l'île lui était révélé; elle connaissait la tache de sa naissance. Le planteur lui avait dit la veille la vérité sur les motifs qui nécessitaient son départ.

Kate n'était pas de nature ingrate; elle avait été touchée de cette preuve de sollicitude par laquelle son père lui assurait toute sa fortune; mais peut-être lui en aurait-elle été plus reconnaissante, s'il n'avait pas ajouté que le désir d'assurer le mariage de sa fille avec M. Smythje était un de ses motifs les plus pressants.

Or, plus la jeune fille voyait le cockney, et moins elle découvrait en lui les qualités qui font le chef de famille, et l'homme dont une femme sérieuse est fière de porter le nom. M. Smythje, d'ailleurs, ne paraissait pas se douter des intentions matrimoniales de son hôte, et son attitude envers Kate ne les justifiait en rien; car il passait ses journées à se parer, à chantonner des airs d'opéra, et à bâiller en jurant que le séjour des colonies était bien inférieur en plaisirs à celui du moindre village des Trois-Royaumes.

Durant les quelques minutes que dura le déjeuner, pas un mot ne fut échangé entre le père et la fille. Le planteur touchait à peine aux mets qui lui étaient présentés. Après avoir pris plusieurs tasses de café, il quitta la table et se revêtit de son pardessus.

Pendant les derniers préparatifs du custos, la mulâtresse Cynthia allait et venait, en proie à une agitation nerveuse.

Dès le commencement du repas, elle s'était retirée dans une pièce adjacente à la salle pour y procéder à la préparation du « swizle », et, quelqu'un lui ayant demandé par quelle raison elle préparait si matin ce breuvage, destiné aux heures chaudes du jour, elle avait répondu « que le maître pouvait en désirer avant de partir. »

Les prévisions de Cynthia se réalisèrent. Le custos commençait à peine à descendre l'escalier quand il appela et demanda à boire.

« Massa aimer peut-être un verre de swizle, dit Cynthia; j'en ai préparé.

— Tu as raison, c'est la boisson la plus rafraîchissante, » dit le custos.

La mulâtresse apporta le swizle; le custos prit le gobelet d'argent sans remarquer le tremblement nerveux des mains qui le lui présentaient, et il but la boisson jusqu'à la dernière goutte.

« Vous avez manqué la préparation, fille, lui dit-il en lui rendant le gobelet, je lui trouve un goût amer... mais il ne faut pas être trop exigeant pour le coup de l'étrier! »

Après avoir lancé cette mélancolique plaisanterie, le custos embrassa sa fille, se mit en selle et partit au galop.

Cubissa avait mis peu de temps à gagner la clairière; une fois sous le ceïba, il s'assit sur une souche pour attendre Herbert. Il y demeura quelque temps, non sans impatience, car toute minute était précieuse, puis tout à coup il songea que le jeune Anglais avait pu s'égarer. La route était loin d'être facile; c'était un sentier frayé par le bétail, peu fréquenté par les piétons. En outre, d'autres chemins y aboutissaient, allant dans différentes directions.

Lorsque cette réflexion frappa Cubissa, il se repentit de n'avoir pas attendu son nouvel ami et avec raison.

Depuis le jour de leur première entrevue, Herbert n'était jamais allé du côté du ceïba, et, dès son entrée dans le bois, il avait pris un sentier opposé à celui qu'il fallait suivre; il errait à cette heure dans la forêt, cherchant la clairière et le gigantesque cotonnier.

Pendant ce temps, le Marron avait eu l'idée de retourner du côté du penn afin de chercher les traces du passage d'Herbert et de les suivre jusqu'au point où sa connaissance de la forêt lui permettrait de se diriger vers le jeune Anglais égaré; il rentra bientôt dans l'ancienne plantation de cannes de Jessuron, et lorsqu'il fut en vue de la maison, il eut soin de rester à couvert sous le bois taillis, car le jour était levé et le soleil brillait du plus vif éclat.

Cubissa fut assez heureux pour apercevoir sur le chemin boueux situé derrière le mur du jardin une empreinte fraîche qui dénonçait le passage d'Herbert. Il suivit les traces aussi longtemps qu'il put les distinguer, mais elles finissaient avec le chemin embourbé.

Au delà, la terre, couverte d'un épais gazon,

n'aurait pas même gardé la foulure d'un sabot de cheval. Cubissa conclut de sa découverte que si le jeune Anglais s'était égaré, il ne devait pas être très éloigné de la clairière, puisqu'il avait suivi assez longtemps la bonne voie.

« Peut-être a-t-il atteint le ceïba, et m'attend-il maintenant, » pensa le Marron.

Animé par cet espoir, et aussi par la contrariété que lui causaient ses dispositions mal prises, il repartit pour le lieu du rendez-vous, où il ne trouva personne.

Dès que Cubissa eut repris haleine, il se mit à appeler, espérant que sa voix guiderait le jeune homme si, selon sa conjecture, celui-ci n'était pas loin de la clairière; mais il usa vainement de toute l'énergie de ses poumons.

« Allons! se dit-il, j'ai un meilleur moyen de lui faire connaître ma présence. J'oubliais mon cor. C'est un signal qu'on peut entendre d'un mille. »

Et le Marron tira de son instrument un appel sonore et prolongé.

Trois sons aigus lui répondirent.

« C'est Quaco, se dit le capitaine; a-t-il déjà quelque chose à me dire pour qu'il revienne si vite de son embuscade sur la route de Savannah-la-Mer? Mais master Vaughan ne viendra-t-il donc pas?... Il faut que je recommence... »

Et Cubissa, portant de nouveau son cor à ses lèvres, en tira trois notes d'une intonation différente.

Quaco ne répondit à aucune, mais il parut en personne au bout de quelques minutes.

Les traits de Quaco n'avaient pas leur expression ordinaire; ses yeux étaient effarés, ses gestes animés, et son allure dénotait quelque grave événement. La peau du colosse était couverte d'une sueur blanche qui paraissait filtrer à travers chaque pore de son noir épiderme, ce que pouvait expliquer une longue marche sous un soleil devenu brûlant depuis une heure.

« Vous m'apportez des nouvelles, Quaco? lui dit Cubissa, du ton digne, mais bienveillant, d'un supérieur qui sait se faire à la fois aimer et estimer. Auriez-vous aperçu ce jeune Anglais du penn? Je l'attends, mais je crains qu'il ne se soit égaré dans la forêt.

— Point d'Anglais, cap'taine, mais le custos Vaughan.

— Crambo! vous avez rencontré le custos hors de chez lui? où et quand? »

Ce matin, à environ quatre milles de la traverse de Carrion-Crow. Il n'avait avec lui que le vieux Plute, le jockey de Mount-Welcome. »

L'emphase avec laquelle le nègre appuya sur sa réponse fit pressentir à Cubissa que Quaco avait autre chose à lui apprendre.

« Et c'est tout? lui demanda-t-il.

— Oh! non, cap'taine, répondit le lieutenant, les joues gonflées par l'étonnante communication qu'il allait faire, et les yeux roulant comme deux billes blanches sous ses paupières : J'ai rencontré un revenant!

— Un revenant! Allons donc!

— Le même que l'autre jour; oui, je le jure par le grand Accompong, j'ai vu le fantôme du vieux Chakra! »

Le capitaine fit un brusque mouvement que le nègre attribua à la surprise causée par cette nouvelle.

« Et où donc? demanda Cubissa.

— Sur le chemin, à une centaine de mètres du carrefour. Le vieux scélérat ne peut pas dormir tranquille dans sa tombe... il faut toujours qu'il rôde dans les bois.

— A quelle distance était-il de l'endroit où vous avez rencontré Loftus Vaughan?

— A un quart de mille; il n'a fait que paraître et disparaître dans les broussailles; car c'était au point du jour, le coq avait chanté, et cela a peut-être envoyé le revenant faire un plongeon dans la rivière.

— Il ne faut pas attendre plus longtemps master Herbert; nous allons partir tout de suite, Quaco.

— Arrêtez, cap'taine, je ne vous ai pas tout dit. Deux milles plus loin, après le revenant, je me suis trouvé en face de ces deux compères du diable, ces damnés Espagnols du Juif.

— Ah! les Espagnols! s'écria Cubissa dans l'esprit duquel se fit une soudaine lumière. Tous deux après le custos! Venez vite, Quaco; j'ai mon fusil, vous avez le vôtre, nous en aurons besoin avant la nuit.

— J'ai aussi le mien, cria une voix qui partait du fourré. » Et au même instant, Herbert sortit du bois près des deux Marrons.

« De quoi s'agit-il donc? demanda-t-il. Je regrette de vous avoir retardés en me perdant dans la forêt; mais j'arrive à temps, puisque vous n'êtes point partis.

— Nous n'avons plus le loisir de nous arrêter pour vous conter l'affaire, maître Vaughan; je vous la dirai en chemin, car il nous faut



La fille de service, en détachant le hamac, en fit tomber une pipe. (Page 60.)

courir, le plus vite possible, du côté de Savannah-la-Mer.

— Allons! dit le jeune homme, mais vous savez que mon temps ne m'appartient pas absolument. Je suppose qu'il s'agit d'une affaire sérieuse...

— Il s'agit, répondit Cubissa de sauver votre oncle le custos d'un danger de mort. Qu'il se soit bien ou mal comporté à votre égard, je pense que vous connaissez assez votre devoir de chrétien et de gentleman pour lui venir en aide dans un danger pressant.

— Je vous remercie, Cubissa, dit Herbert en tendant la main au Marron, je vous remercie de n'avoir pas douté de mon sentiment à cet égard. Oui, je serai heureux, même au péril de ma vie, de pouvoir sauver mon parent. L'amertume de mon ressentiment contre lui sera effacée lorsque je lui aurai payé par un service la mauvaise réception qu'il m'a faite... Mais, comment le custos, qui est riche et considéré, peut-il courir un danger dont nous puissions le garantir? »

Tout en cheminant, le capitaine raconta au jeune homme, et par le détail, le complot de Chakra et de Jessuron.

Herbert fut indigné surtout contre ce dernier, car là où l'esclave supplicié pouvait trouver une sorte d'excuse dans son ignorance et son ressentiment, le Juif ne pouvait arguer d'aucun motif pour pallier sa basse cupidité et son hypocrisie meurtrière.



Vous avez manqué la préparation. (Page 62.)

« Écoutez, capitaine, dit-il à Cubissa, je ne sais quel résultat aura notre expédition, mais j'espère dès à présent ne plus remettre les pieds chez cet homme odieux. Si je ne trouve pas à m'employer honorablement à Montego-Bay, voulez-vous m'accepter parmi les vôtres? Je sais chasser, je suis fort, jeune et sobre; j'aime mieux la vie de coureur des bois sous les ordres d'un homme honnête et bon comme vous l'êtes, qu'une existence de gentleman au prix d'une alliance avec cet homme-là.

— Si nous réussissons, maître Vaughan, votre oncle...

— Non, Cubissa, je n'accepterai rien de lui. Il me plaît de penser que je remplis mon devoir gratis. Un service intéressé n'est plus un service. »

Pendant que les Marrons et Herbert couraient sur la route de Savannah-la-Mer dans le but de déjouer l'infernal projet de Jessuron, celui-ci attendait Cynthia. Il possédait sur elle une influence moins mystérieuse, mais aussi puissante que celle du myal-man : il payait ses services.

La mulâtresse trouva moyen de se rendre au penn. L'absence de son maître lui laissait plus de liberté, mais, au besoin, elle se serait passée d'excuse et de permission.

Depuis quelque temps, l'esclavage entrait dans une nouvelle phase à la Jamaïque.

La traite des nègres avait été abolie, et par-

tout, sur les plantations, courait un souffle de liberté et d'émancipation.

Cet espoir enhardissant les esclaves, ils n'avaient plus la même soumission craintive qu'auparavant. Leurs révoltes, rudement châtiées, étaient fréquentes et se terminaient trop souvent par des scènes de meurtre et d'incendie. Plusieurs bandes de fugitifs établies dans les montagnes y défiaient les autorités, et s'y livraient à des représailles inouïes.

En de telles circonstances, la mulâtresse s'embarrassait peu des prescriptions du maître ; aussi ne tarda-t-elle pas à se rendre à l'invitation du Juif. Elle lui apprit le départ du custos, et se vanta d'avoir su lui faire prendre le philtre d'Obi, juste au moment où il quittait Mount-Welcome.

Cette nouvelle ravit Jessuron, qui n'était pas sans crainte au sujet de la mission confiée à ses estafiers ; si le philtre opérait vite, leur intervention serait inutile.

Cynthia apprit ensuite à Jessuron qu'après le départ du custos, elle avait vu le myalman, que celui-ci lui avait donné rendez-vous à l'endroit ordinaire, afin d'être informé par elle de ce qui se passerait à la plantation.

La mulâtresse ne pouvait assurer que Chakra eût suivi le custos; cependant, au lieu de se diriger vers le Jumbé-roc en la quittant, il était parti par le chemin de Savannah-la-Mer.

Après avoir reçu sa récompense pour les nouvelles qu'elle apportait, Cynthia retourna à Mount-Welcome.

Rassuré sur quelques points, le Juif restait inquiet au sujet d'Herbert, et un peu avant le coucher du soleil, il commanda de nouvelles recherches. L'habile nègre qui avait découvert le matin les premières traces, reconnut une des empreintes pour l'avoir souvent remarquée en errant à la suite de son troupeau, dans les sentiers de la forêt.

« C'est le pied de Cubissa, le capitaine des Marrons, dit-il à son maître. »

On apporta la pipe trouvée dans le hamac d'Herbert, c'était un objet assez reconnaissable. Le fourneau était en fer et le tuyau en os d'ibis. Le nègre l'avait vue cent fois aux lèvres du Marron.

Loin d'être tranquillisé par cette certitude, Jessuron en ressentit de nouvelles anxiétés en se souvenant de l'insistance avec laquelle Herbert s'était informé du sort du fugitif, le prince Foolah.

La révélation de la vérité pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Il était à craindre que le jeune Anglais n'abandonnât une maison dont l'hospitalité lui deviendrait suspecte. Puis, une fois sur la voie des menées de Jessuron, Herbert devenu défiant, ne pouvait-il pas provoquer une instruction judiciaire sur la mort de Loftus Vaughan et revendiquer son héritage pour lui tout seul ?

Telles étaient les craintes de Jessuron qui, étant incapable de sentiments droits et généreux, était par conséquent disposé à attribuer à autrui des vues aussi égoïstes et aussi cupides que les siennes. Il passa toute la journée et une partie de la nuit dans ces réflexions. L'inquiétude de l'avenir, et non le remords, chassait le sommeil de ses yeux infatigables.

Un peu avant le jour, il résolut d'aller aux informations.

Selon toute probabilité, Chakra devait être revenu au Trou-du-Spectre et le Juif partit pour s'y rendre dans les dernières heures de la nuit.

CHAPITRE XVII

UN DOUBLE CRIME

Loftus Vaughan, après avoir suivi pendant quelque temps un chemin de traverse appelé Carrion-Crow, avait atteint la grande route qui s'étend de Montego-Bay à Savannah-la-Mer. C'était dans cette ville qu'il comptait s'embarquer pour un des ports ayant les plus faciles communications avec la capitale. En outre, c'était à Savannah-la-Mer que se tenaient les assises du district occidental de l'île, c'est-à-dire du comté de Cornwal, d'où dépendait Montego-Bay.

Savannah était donc le siège de justice où toutes les affaires importantes devaient être envoyées. Le procès que le custos voulait intenter à Jessuron contenait des accusations trop graves pour ne pas être discutées en cour d'assises. Il ne s'agissait pas en effet, d'une simple malversation, mais de la saisie frauduleuse de vingt-quatre esclaves.

Loftus Vaughan n'avait pas encore décidé en quels termes l'accusation serait posée, mais il savait trouver à Savannah les meilleurs conseillers du comté.

La journée était d'une chaleur accablante ; le soleil dardait ses rayons sur le chemin crayeux par lequel passait Loftus Vaughan, ce qui rendait le voyage très fatigant.

Déjà indisposé en quittant sa maison, le custos se sentait d'heure en heure plus malade ; il éprouvait des frissons suivis d'accès brûlants, une soif que rien ne pouvait satisfaire et des soulèvements d'estomac presque continuels.

Le voyageur aurait fait halte avant la nuit s'il avait trouvé un toit pour s'abriter. Pendant la première partie du jour, il avait traversé les districts populeux; mais n'étant pas encore aussi souffrant, il ne s'était arrêté que pour faire remplir la gourde que portait son domestique.

Ce ne fut que dans l'après-midi que les symptômes devinrent alarmants, mais M. Vaughan se trouvait engagé dans une partie inhabitée de l'île. Quelques milles encore, et il atteindrait la plantation de Content; le propriétaire était son ami, et l'un des hommes les plus hospitaliers de la Jamaïque.

En traçant son itinéraire, le custos avait marqué cet endroit pour une étape de son voyage et il comptait y passer la nuit; dans cet espoir, il avançait toujours, malgré sa faiblesse croissante.

Le soleil se couchait lorsqu'il arriva en vue de Content; il l'aperçut du haut d'une colline qu'il venait de gagner au moment où l'orbe embrasé s'enfonçait dans la mer de Caribbeau, au-dessus du cap de Point-Negrice.

Dans la vallée qui s'étendait à ses pieds, on distinguait à travers la brume empourprée du crépuscule, la demeure du planteur, entourée des cases pitoresques des nègres.

On entendait le bourdonnement joyeux des voix; hommes et femmes aux vêtements éclatants s'agitaient autour de l'habitation.

Le custos contemplait ce tableau d'un œil éteint. Les sons arrivaient confusément à son oreille. Comme le marin naufragé regarde la terre qu'il n'atteindra jamais, ainsi Loftus Vaughan contemplait la vallée de Content, car il n'espérait plus la gagner cette nuit, à moins d'y être transporté. Il ne se tenait plus qu'avec peine sur sa selle; ses forces étaient à bout... Tout à coup, il se laissa glisser et tomba dans les bras de son groom.

Sur le bord de la route et à demi cachée par les arbres, s'élevait une hutte entourée d'un terrain inculte, autrefois sans doute la demeure d'un esclave. C'est là que le vieux Plute transporta le custos. Il y avait dans la case une espèce de banquette en bambous, couche

ordinaire des nègres. Le serviteur y étendit une couverture de cheval et y déposa son maître.

Après lui avoir donné à boire, il monta à cheval et partit au galop pour Content, afin d'aller chercher du secours.

Loftus Vaughan resta seul.

Les pas du cheval avaient à peine cessé de se faire entendre qu'une forme humaine se présenta derrière la porte à claire-voie de la hutte.

Malgré la souffrance qui lui arrachait des gémissements continuels, le malade vit l'ombre se projeter sur le sol et en conclut que quelqu'un allait entrer.

Selon toute probabilité, la présence d'un être humain lui aurait paru un secours du ciel dans la situation abandonnée où il se trouvait, s'il n'avait semblé au planteur reconnaître vaguement une silhouette qui lui rappelait une créature disparue du séjour des vivants : le myal-man Chakra.

La case était tournée vers l'occident ; il n'y avait pas d'arbres devant la porte, rien pour intercepter les rayons du soleil couchant, qui répandaient sur le sol une lueur rougeâtre.

La tête du survenant, bizarrement éclairée, prenait des proportions gigantesques : la bouche ouverte montrait des dents formidables; les épaules, surmontées d'une bosse énorme, étaient accompagnées de long bras de singe...

Paralysé par la terreur, le malade n'articula pas un mot lorsque le fantôme, franchissant le seuil de la case, s'avança vers lui. Si troublée que fût sa vue, si confuses que fussent ses pensées, il reconnaissait que ce n'était pas une hallucination, mais un être vivant, le myal-man en personne.

Un cri strident s'échappa de sa poitrine. Par un effort suprême, il essaya de se lever, mais il retomba sans force sur sa couche. Le geste menaçant du nègre lui fit comprendre que toute fuite était impossible.

« Ah! dit Chakra avec ironie, inutile de chercher à t'enfuir, inutile d'user tes dernières forces! Si tu faisais seulement un pas, tu tomberais comme le veau qui vient de naître, entends-tu, vieux fou? »

Un gémissement fut toute la réponse du malade.

« Ah! crie, custos, crie jusqu'à te briser la poitrine.... Tu as bu la mort, et lorsque les derniers rayons du soleil quitteront cette case, tu seras allé rejoindre tes deux confrères les juges. Tu seras dans l'autre monde où vont les riches seigneurs et les esclaves noirs... Tes deux amis ont connu ma puissance; mais toi... Chakra t'a gardé pour le dernier.

— Grâce! grâce! murmura le mourant.

— As-tu fait grâce au vieux myal-man quand tu as ordonné de l'enchaîner au palmier de la montagne? Tu mourras!

— Chakra, supplia l'agonisant, sauve-moi! sauve-moi et je te donnerai liberté, fortune, tout ce que tu voudras...

— La liberté! cria le nègre d'un ton de triomphe, je l'ai! Tu me l'as donnée en me condamnant. De l'argent! n'en ai-je pas autant que je veux avec mes philtres? Le seul don que tu puisses me faire, il m'appartiendra quand je le voudrai.

— Quoi? fit machinalement le mourant en regardant son ennemi.

— Maintenant que je suis libre et riche, il me manque d'être servi par des esclaves à mon tour, et quand tu seras mort, je prendrai ta fille, Lilly Quasheba, pour me venger sur elle de toutes les cruautés que tu as exercées sur tes serviteurs, car elle sera l'esclave du myal-man, cette fille de blanc et de quarteronne. »

Le myal-man se pencha sur le custos, qui était resté immobile.

« Je crois qu'il est mort, » se dit-il.

En entendant le nom de sa fille proféré par ce démon, un cri d'angoisse s'était échappé des lèvres du moribond; il s'était couvert la face de son manteau, comme pour se soustraire à quelque horrible vision, et le poison avait achevé sa tâche!

Chakra étendit ses longs bras, souleva le manteau et regarda avec une joie sauvage les traits rigides de son ennemi.

Soudain, comme si la mort lui eût fait peur, il laissa retomber le vêtement et s'enfuit à toutes jambes hors de la hutte.

Le soleil s'éteignait dans le bleu Caribbeau, et le crépuscule qui depuis longtemps planait sur la vallée, étendait maintenant sa robe de pourpre sur le sommet de la colline. Les ombres projetées par les grands arbres de la forêt se perdaient dans les ténèbres naissantes, ainsi que le contour de la case où régnait un silence de mort.

On entendait au dehors le cri sinistre de la chouette et la plainte du potoo qui traversait le ciel en cherchant sa proie; à ces sons

lugubres se joignait le bruit de la chaîne qui retenait le cheval du custos attaché à un arbre voisin et des coups de sabot de l'animal irrité par les piqûres des moustiques.

Le corps de Loftus Vaughan reposait sur la banquette de bambous, tel que Chakra l'avait laissé... Le groom n'était pas encore revenu. Bien que Content fût à peine à un mille de la hutte, il fallait une grande heure pour y arriver, la pente de la montagne étant très escarpée. Quelque pressé qu'il fût, un cavalier ne pouvait prendre une allure un peu vive sans courir un danger, et le nègre Plute n'avait aucune propension au dévouement.

Si Chakra eût pris la grande route pour revenir à Montego-Bay, il aurait rencontré deux individus connus de lui et dont l'aspect étrange aurait attiré l'attention de tout voyageur ordinaire; mais le myal-man craignait les chemins fréquentés; aussi en quittant la case s'engagea-t-il dans les buissons.

Ces deux personnages étaient les chasseurs d'hommes du Juif, Manuel et Andrès.

Ces deux limiers de gibier humain s'étaient tenus tout le long du jour sur les traces du planteur, dont ils se trouvaient plus ou moins éloignés selon les haltes de celui-ci.

Plus d'une fois les estafiers avaient été tout près de leur victime; mais la présence du groom robuste et plus encore le grand jour leur avaient fait remettre l'exécution de leur crime à un moment plus opportun, à la tombée de la nuit.

Cette heure était enfin arrivée, et tandis que le myal-man s'éloignait de la hutte, les hommes se hâtaient pour y arriver.

« Carambo! dit Manuel, je ne serais pas étonné si le custos nous glissait des mains cette nuit. Content est tout près d'ici, et le propriétaire de cette plantation est de ses amis. Seigneur Jacob ne nous a-t-il pas dit qu'il voulait s'y arrêter?

— Oui, répondit Andrès; le vieux maître à même insisté sur cette circonstance.

— S'il y arrive avant que nous ne l'ayons atteint, l'affaire ne sera possible qu'entre Content et Savannah.

— Carajo! répliqua Andrès, sans les vilains pistolets qu'il porte à sa ceinture et ce grand moricaud derrière lui, nous n'aurions pas besoin de tant de précautions. Supposons qu'il atteigne Savannah sans que nous puissions... causer avec lui, comment faire alors, compère?

— Je ne sais trop. Savannah est une grande ville, et il n'est pas si aisé de tuer un homme dans une rue que sous ces arbres qui sont le gîte d'animaux qui ne parlent pas. Cinquante pounds en monnaie de la Jamaïque, ce n'est pas trop pour un homme et surtout un *custos*, comme ils disent. Nous devons être sur nos gardes, car nous pourrions bien avoir le cou tordu : la justice ne plaisante pas plus ici qu'en Espagne.

— Mais si nous ne trouvons pas l'occasion, même à Savannah? demanda Andrès à son compagnon.

— Alors nous courrons grand risque de perdre nos cinquante pounds, car le custos s'embarquera, une fois à Savannah. Le vieux maître l'a assuré. Dans ce cas, bonsoir; je ne ferais pas un second voyage sur mer quand on me donnerait cent milles pounds. Je me souviens de notre traversée de Barbatâno! Je croyais que le *vomito prieto* s'était emparé de moi!

— Eh bien! dépêchons-nous donc, dit Andrès, peut-être rejoindrons-nous nos gens avant qu'ils n'aient atteint Content.

— Vous avez raison, hâtons-nous, et que notre devise soit : Cette nuit ou jamais! »

Et les assassins doublèrent le pas, stimulés par la crainte de voir leur proie leur échapper.

Le crépuscule commençait à tomber lorsque les chasseurs gravirent la montagne et approchèrent de la case où Loftus Vaughan avait été obligé de faire halte.

« Regarde! Manuel, dit Andrès en passant près de la monture attachée à l'arbre devant la case, ne dirait-on pas le cheval du custos?

— Oui, où donc peut se trouver celui du nègre?

— Peut-être sous les arbres, de l'autre côté de la hutte. Les cavaliers doivent être à l'intérieur.

— Vous croyez, Manuel?

— Bien sûr, quoique j'ignore où le cheval de la peau noire a été attaché. Carambo! pourquoi se sont-ils arrêtés ici? C'est une baraque abandonnée et la plantation de Content est si près.

— Par Dieu, compère, dit Andrès en regardant d'un œil significatif les sacs qui pendaient de chaque côté de la selle, il doit y avoir des valeurs dans ces besaces?

— Vous avez raison, mais il ne faut pas encore penser à cela, camarade, nous le pour-

rons à notre aise quand l'affaire sera faite. Je me demande toujours s'ils sont là tous les deux. Ce qui m'étonne, c'est de ne pas découvrir le cheval bai du nègre.

— Ah! reprit Andrès frappé d'une idée soudaine, n'aurait-il pas pu aller à la plantation pour y porter quelque avis? Un accident peut être arrivé à la monture du custos. Souvenez-vous que cet homme que nous avons rencontré en route et qui nous a parlé des grands pistolets de M. Vaughan, nous a dit aussi que le custos avait l'air de souffrir beaucoup. Il peut s'être arrêté ici, malade.

— Alors c'est notre moment, si la peau noire est absente, car Plute est plus à craindre dans une lutte que son maître. Voyons derrière la hutte si le cheval est par là, fouillons les buissons, et posez les pieds, Andrès, comme si vous marchiez sur des œufs.

Les deux chasseurs firent le tour du taillis sans y rien trouver. Ce qui acheva de leur ôter toute inquiétude, ce furent les empreintes du cheval de Plute partant de la hutte et allant vers la plantation de Content. Il leur restait à savoir si la hutte était occupée.

Les chasseurs s'en approchèrent avec précaution et regardèrent à travers les lattes disjointes.

L'obscurité qui régnait à l'intérieur les empêcha d'abord de rien distinguer; peu à peu cependant leurs yeux s'y accoutumèrent, et reconnurent une banquette de bambous sur laquelle le corps d'un homme semblait être étendu; un manteau sombre jeté sur lui, empêchait de voir son visage. L'homme gardait une immobilité absolue; il devait dormir.

Par terre, à côté de la couche, ils virent un chapeau et une paire de pistolets. Le voyageur avait sans doute voulu se débarrasser de ses armes avant de se livrer au repos.

Les assassins échangèrent un regard d'intelligence; le sort les favorisait. Poussés par la même pensée, ils tirèrent leurs machetes et se précipitèrent sur la porte qui céda.

« Tue-le! Tue-le! criaient les deux bandits pour s'encourager et en même temps, ils enfoncèrent leurs sabres dans le corps toujours immobile. »

Convaincus qu'ils avaient achevé leur tâche sanglante, les assassins se disposaient à partir, attirés qu'ils étaient par les valises, quand ils remarquèrent l'étrange tranquillité de leur victime.

L'homme n'avait pas fait un mouvement ni poussé un soupir! Peut-être avait-il été atteint au cœur du premier coup, Andrès ayant dirigé son arme dans cette intention. Mais, même dans ce cas, la mort n'aurait pu être instantanée. En outre, les sabres des deux bandits ne portaient pas une seule tache de sang.

« C'est bizarre, camarade, dit Manuel. Je croirais presque... Levez donc le manteau que nous voyions son visage. »

Andrès s'approcha de la couche et découvrit la face de l'homme.

Ses traits étaient rigides, ses yeux vitreux comme ceux que la vie a abandonnés depuis quelques heures.

L'Espagnol poussa un cri d'épouvante, laissa retomber le manteau et s'élança vers la porte, suivi de son compagnon.

« Nous avons tué un mort, s'écria-t-il fou de terreur! »

Tous les deux allaient sans doute s'enfuir sans plus songer à la valise du mort. Andrès était déjà sur le seuil, lorsque quelque chose le fit se rejeter en arrière avec une telle précipitation qu'il faillit culbuter son camarade.

C'étaient trois hommes qui, placés en triangle à cinq pas de la porte, interceptaient le passage; chacun tenait un fusil dont le canon creux et sombre menaçait les assassins.

Les trois hommes étaient de différentes couleurs, et les chasseurs reconnurent aussitôt Herbert Vaughan, Cubissa, capitaine des Marrons, et Quaco, son lieutenant.

CHAPITRE XVIII

LA RÉCOMPENSE D'UNE COMPLICITÉ

Quoique plus bas placé dans la hiérarchie, le nègre fut le premier à parler.

« Halte! dit-il, vous ne mettrez pas un pied dehors, tant que nous ne saurons pas ce que vous avez fait dedans. Pas un geste, ou vous aurez tout à l'heure une once de plomb dans la cervelle!

— Rendez-vous, commanda Cubissa d'une voix impérieuse. Rentrez vos machetes et obéissez... ou vous payerez de votre vie une résistance inutile.

— S'il n'y a rien contre vous, dit à son tour Herbert, il ne vous sera fait aucun mal. Mais vous comptez sur vos talons, ajouta-t-il en remarquant que les deux scélérats se retournaient vers le fond de la hutte, comme s'ils espéraient se sauver par là. N'espérez pas fuir. Si agiles que vous soyez, nous vous attraperions toujours. J'ai deux fusils avec moi : chacun peut atteindre un oiseau au vol. Montrez-nous vos dos, et ils seront proprement troués, je vous le garantis.

— Carajo! que nous voulez-nous? cria Manuel d'un ton insolent.

— Quel crime avons-nous commis pour que vous fassiez tant d'embarras? ajouta l'autre chasseur.

— C'est justement ce que nous voulons savoir, répliqua le capitaine marron.

— C'est bien simple, dit Andrès; nous nous rendions à Savannah, mon camarade et moi...»

— Taisez-vous, bavard! lui cria Quaco avec impatience en poussant le canon de son fusil à un pouce des côtes de l'Espagnol. Le cap'taine vous dit de baïsser vos fourchettes à rotin et de vous rendre, obéissez à l'instant ou sans cela... »

Les deux Espagnols ainsi menacés laissèrent tomber leurs machetes.

« Maintenant, mes braves, fit le lieutenant, préparez-vous à être garrotés et tenez-vous tranquilles jusqu'à ce que je sois allé chercher des cordes. »

Les deux coquins se soumirent à cet ordre. Quaco ramassa les deux machetes et les mit hors de la portée des scélérats; alors, tendant son fusil à Cubissa qui devait veiller avec Herbert les prisonniers, il sortit de la hutte et s'enfonça sous les arbres.

Il revint presque aussitôt, traînant avec lui une plante grimpante qui ressemblait à un paquet de cordes, et deux bâtons d'environ trois pieds de longueur.

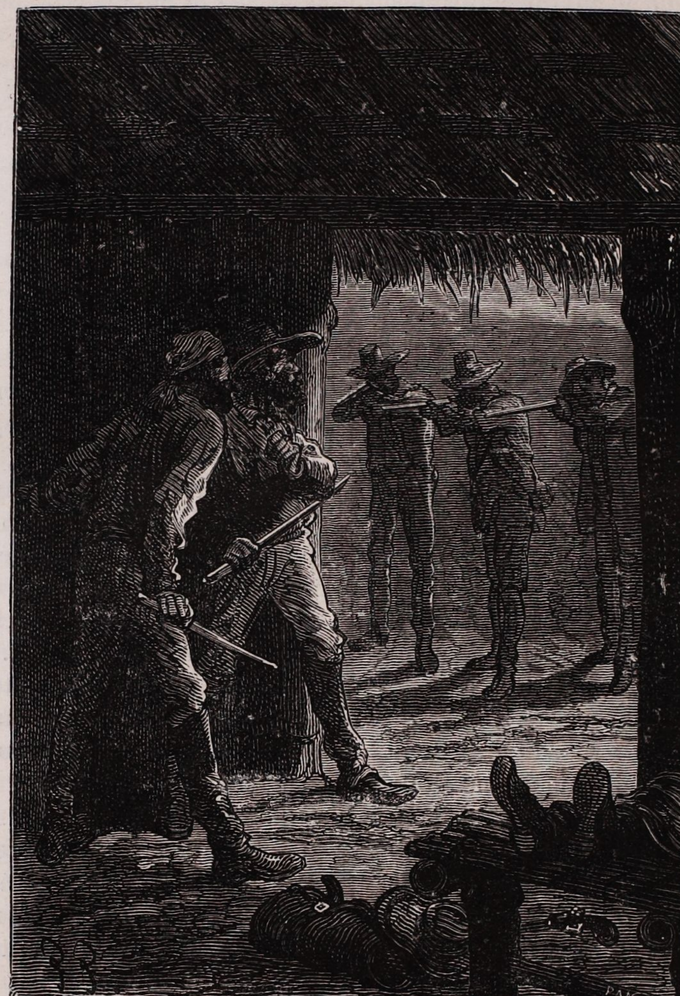
Pendant ce temps, Herbert et Cubissa tenaient leurs fusils toujours pointés sur les Espagnols, car il était évident que ceux-ci n'avaient pas renoncé à l'idée de s'échapper; il faisait nuit maintenant et l'obscurité pouvait les favoriser.

Les Marrons étaient décidés à ne leur laisser aucune chance d'évasion. Bien qu'ils ignorassent encore le terrible spectacle qui les attendait au fond de la hutte, ils avaient de fortes raisons de soupçonner les Espagnols de quelque crime projeté, sinon accompli.

Le cheval attaché à la porte, la hâte, l'effroi avec lesquels les chasseurs s'enfuyaient de la case étaient des indices bien faits pour fortifier leurs pressentiments.

Quaco lia les deux bandits poignet contre poignet, cheville contre cheville, avec une dextérité qui aurait fait honneur au geôlier le plus expérimenté. Une longue habitude l'avait rendu passé maître dans cet art que tout nègre marron doit posséder.

Les Marrons et Herbert pénétrèrent ensuite dans la hutte, en essayant de percer du regard l'obscurité qui y régnait, il leur sembla apercevoir quelque chose comme un corps étendu sur une couche assez basse.



Chacun tenait un fusil. (Page 70.)

Quaco s'en approcha, non sans se sentir ému, et le toucha avec précaution.

« Un homme, murmura-t-il, mort ou endormi?

— Mort! fit-il une seconde après, ses doigts ayant rencontré le front glacé du cadavre, mort et froid. »

Hèrbert et Cubissa s'avancèrent,

Qui était-ce? le planteur ou le groom? ou quelque autre voyageur dévalisé et tué par les deux Espagnols?

Il suffisait de toucher les cheveux pour s'assurer que c'était, en tout cas, un homme blanc.

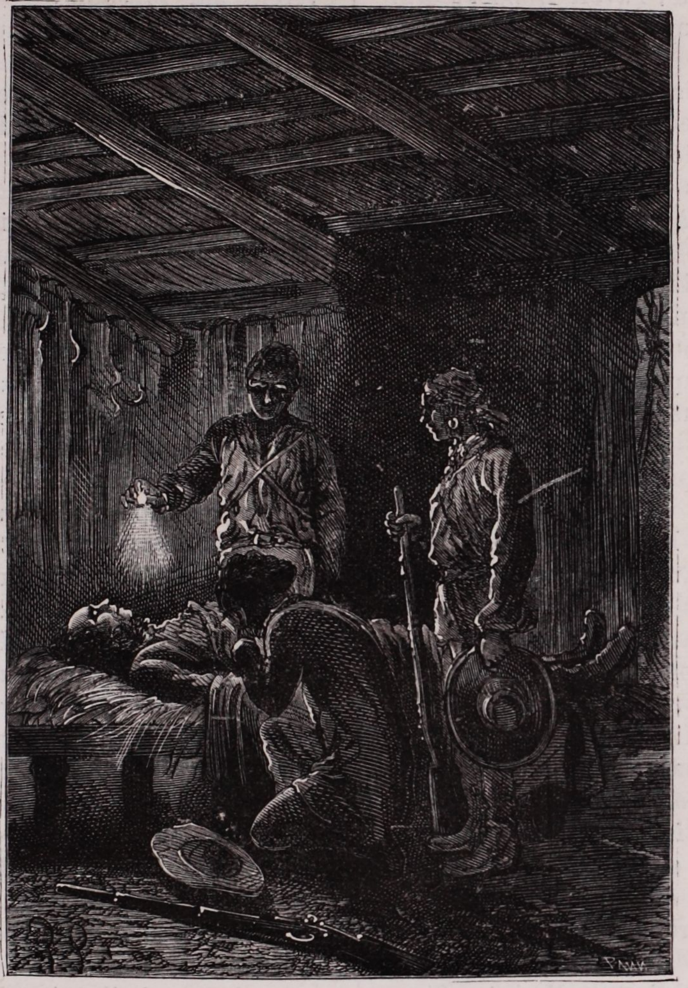
« Attrapez-moi un *cocuyo,* dit le capitaine marron à son lieutenant. »

Quaco sortit de la hutte. Sur la lisière de la forêt couraient de petites lueurs formant comme une voie lactée en mouvement. C'étaient des *lampyres* ou mouches phosphorescentes, *pyrophorus nuctilucens*). A de plus longs intervalles passaient des étincelles plus vives, d'un vert doré.

Quaco ôta son vieux chapeau et le lança en l'air; après quelques instants de cet exercice, il avait fait un prisonnier qu'il rapporta dans la hutte.

Mais le nègre ne se contenta pas de la lumière que projetait les tubercules du thorax de l'insecte; grâce à sa science des forêts, il pouvait obtenir mieux.

Il écarta les élytres avec ses doigts, et



Herbert tomba à genoux. (Page 73.)

courbant l'abdomen avec le pouce, il découvrit le disque ovale de lumière orangée, visible seulement quand l'aile du *cocuyo* est ouverte.

Un cercle assez grand fut alors éclairé par le rayon phosphorique, et dans le corps étendu sur la couche de bambous, les spectateurs reconnurent Loftus Vaughan.

Herbert tomba à genoux devant la couche mortuaire de son oncle et, oubliant le passé, il donna de sincères larmes à la triste fin du frère de son père, du père de Kate.

Mais Cubissa et le lieutenant, quelque affectés qu'ils fussent par le spectacle toujours émouvant de la mort, n'oublièrent pas qu'ils avaient un devoir à remplir; ils découvrirent et examinèrent le cadavre, et à la vue d'une douzaine de blessures faites par un instrument tranchant et qui pourtant n'avaient point saigné, ils ne purent retenir une exclamation d'horreur qui arracha le jeune Anglais à sa muette prière.

Herbert se leva et s'écria en se tournant vers les Espagnols : « Voilà votre œuvre, misérables! Mais vous répondrez de ce crime devant la justice.

— Et pourquoi donc? dit Andrès avec effronterie. Il était déjà mort quand nous sommes arrivés.

— Menteur! rugit Quaco, vos lames sont humides, et ces trous ont la largeur de vos machetes. Et vous osez vous dire innocents!...

— Je jurerai que nous n'avons pas tué le custos, dit à son tour Manuel.

— Crambo! pourquoi l'avoir frappé, alors? Vous ne pouvez nier avoir fait ces blessures? dit Cubissa.

— Seigneur capitaine, répondit Andrès, qui paraissait être l'orateur dans les occurences délicates, nous ne nions pas cela. C'est vrai, je le confesse, nous avons enfoncé une ou deux fois nos sabres à travers le corps du défunt.

— Dites une douzaine de fois, corbeau! interrompit le lieutenant.

— Comme vous voudrez, je ne discuterai pas sur quelques coups de plus ou de moins; c'est un pari que nous avons fait, Manuel et moi.

— Un pari! Quelle profanation! s'écria Herbert.

— Comme je vous l'ai dit, maîtres, nous allions à Savannah. En apercevant ce cheval devant la hutte, nous avons eu l'idée d'y entrer pour voir qui y avait élu domicile; et en voyant un homme mort couché là, nous avons été émus, presque hors de nos sens. »

Un murmure d'indignation couvrit la voix de l'Espagnol; il ne parut pas s'en affecter et poursuivit de son même ton rusé et cynique:

« Après quelques instants nous surmontâmes notre frayeur, et Manuel me dit: Pensez-vous, camarade, qu'il puisse sortir du sang d'un corps mort? — Non, fis-je, pas même une goutte. — Je parie que si, reprit Manuel. — Combien? lui répondis-je. — Cinq pesos. — Fait! m'écriai-je, et pour accomplir ce pari, nous enfonçons nos machetes dans le cadavre... Nous ne lui avons fait aucun mal, après tout.

— Cette histoire, dit Herbert, est aussi odieuse que l'aurait été le crime; et malgré sa subtilité, vos cous n'échapperont pas à la corde.

— Oh! Monsieur, s'écria Andrès avec une mine contrite, nous avons tout de suite regretté notre légèreté, et pour la réparer, après avoir prié pour l'âme du trépassé, nous l'avons décemment couvert de son manteau avant de nous retirer.

— Menteur! s'écria Quaco, voyez les trous dont le drap est criblé. Vous avez frappé le custos à travers son manteau!

— Ah! bégaya Andrès confondu; maintenant je me rappelle que... »

Il n'eut pas le temps de finir sa justification, des chevaux venaient de s'arrêter sur le seuil de la hutte, et deux hommes se présentèrent sur le seuil: c'était le vieux Plute accompagné du commandeur de la plantation de Content.

Presque aussitôt plusieurs nègres arrivèrent, portant un brancard qui, destiné à un malade, devait rapporter un mort à la plantation.

Des trois magistrats qui avaient condamné le myal-man, deux reposaient dans la tombe depuis trois mois environ, et le troisième venait de succomber.

La mort des deux premiers n'avait pas éveillé de soupçons; mais Chakra n'osait espérer qu'il en serait de même du custos, Jessuron l'ayant forcé de précipiter le dénoûment. Cette fin subite, qu'aucune cause naturelle n'expliquait, devait être le sujet de suppositions qui, suivant toute probabilité, amèneraient l'autopsie du cadavre.

Le myal-man savait qu'on devait y trouver autre chose que la sève de la *fleur de Savannah* ou de la branche de *calalue*, et que la maladie à laquelle le custos venait de succomber serait infailliblement qualifiée d'empoisonnement.

L'esprit de Chakra n'était donc pas tranquille, surtout en ce qui regardait Cynthia.

Non pas qu'il suspectât la discrétion de son alliée; mais il doutait de son intelligence et de son habileté à répondre aux questions du coroner.

A peine avait-il quitté la hutte qu'il commença à se demander comment il se délivrerait de sa complice.

Jessuron ne lui inspirait pas les mêmes craintes; outre qu'il était trop compromis pour ne pas garder le silence, le marchand d'esclaves était trop rompu à toutes les roueries pour ne pas savoir garder un secret.

Lorsque le crépuscule eut fait place à la nuit, le myal-man quitta les sentiers détournés pour prendre la grande route. Il marchait avec une rapidité incroyable; ses longues jambes de babouin, fendues comme des pincettes, lui permettant d'aller aussi vite qu'une mule au trot.

Arrivé au chemin de *Carrion-Crow*, et enfin en vue du Jumbé-roc, Chakra prit un sentier qui, s'enfonçant dans le bois, aboutissait diagonalement à la montagne; c'était le même qu'Herbert et Cubissa avaient parcouru de grand matin.

Quand il eut terminé son ascension, le myal-man s'arrêta et consulta le ciel. L'abaissement d'Orion sur la mer argentée lui apprit que bientôt toute étoile aurait disparu de la voûte céleste.

« Une couple d'heures tout au plus, dit-il; aller au Trou-du-Spectre et de là au roc pour leur parler, je n'aurais pas le temps. Il faut à Adam et à ses hommes, qui doivent m'aider dans le reste de mon expédition, au moins une heure pour grimper là-bas, et alors le jour commencera à poindre... Il faut y renoncer... l'affaire doit s'exécuter la nuit, sans cela nous serions suivis, et l'on découvrirait peut-être le secret de ma retraite.

« Hum! murmura-t-il après un temps de réflexion, il est fâcheux que je ne sois pas arrivé deux heures plus tôt; j'aurais tout fini cette nuit.... Bah! peu importe! La nuit de demain sera aussi bonne, et elle sera tout entière à nous. Probablement on ne ramènera le corps du custos que dans deux ou trois jours, mais si l'on apprend sa mort tout de suite, cela ne nuira pas à mon projet... La maison sera bouleversée... Eh bien! j'ai juste le temps maintenant d'aller au penn du Juif et de retourner au Trou-du-Spectre avant le jour. Ce vieux pécheur de Jessuron doit être impatient de savoir comment tout s'est passé, et je ne serai pas fâché, moi, de toucher mes cinquante pounds. »

Et le myal-man s'enfonça daus une partie de la forêt où il allait faire des rencontres inattendues.

Yola ne voyait d'habitude son frère à la clairière du ceïba que deux fois par semaine; mais elle avait été si inquiète de la disparition de Cubissa la nuit précédente et des suppositions que Quaco avait faites sur son absence, qui avait, selon lui, couleur d'expédition projetée, qu'elle osa se risquer la nuit suivante dans la forêt, poursuivie par une vague inquiétude.

Elle n'eut garde d'y trouver le prince Cingües qui, suivant les ordres du capitaine, se tenait assez loin de là, sur un autre point de la forêt, avec toute une troupe de Marrons, prête à accourir au premier appel du cor de Cubissa; mais Yola était brave et elle résolut d'attendre quelques heures dans la clairière. Sans savoir rien des terribles événements qui se préparaient, elle sentait une crise dans l'air et elle préférait passer la nuit, s'il le fallait, à l'ombre du ceïba en courant la chance de voir Cubissa ou Cingües, que de se plonger dans le tourment des conjectures à la plantation.

Yola ne se doutait pas qu'elle avait été suivie dans la forêt par celle qui épiait sans cesse ses démarches dans le but de la desservir auprès de sa jeune maîtresse. Cynthia s'était souvent promis d'espionner les courses nocturnes que Yola faisait dans la forêt; mais elle-même, passant la plupart de ses nuits à descendre au Trou-du-Spectre, elle n'avait pu, jusque-là, mettre ce projet à exécution.

Ayant sa liberté ayant avoir rempli tous les ordres du myal-man, Cynthia avait donc suivi sa rivale, et pendant que celle-ci, rêveuse au pied du ceïba, berçait sa longue attente des souvenirs de son cher pays, la mulâtresse, accroupie dans le taillis, épiait la jeune Foolah.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, et ce fut un soulagement pour les deux femmes, que cette longue veillée avait fatiguées, lorsqu'un bruissement de branches annonça l'approche de quelqu'un; mais à leur grand désappointement, la personne qui s'avançait n'était pas celle qu'elles avaient espérée. Presque en même temps parut du côté opposé un autre individu qui s'arrêta en face du premier arrivant, à peu de distance du ceïba.

Ils se trouvaient sur la clairière, la lune les éclairait. L'un était inconnu à Yola et d'un aspect repoussant; quant à l'autre, sa vue l'effraya tellement qu'elle se glissa derrière l'énorme tronc de l'arbre et s'enfonça dans le taillis, résolue à regagner au plus vite Mount-Welcome.

Cynthia ne put suivre cet exemple prudent. Les deux hommes s'étaient arrêtés tout près de l'endroit où elle était cachée; il lui était impossible de sortir du bouquet d'arbres que la clairière entourait de tous côtés, sans être aperçue d'eux.

La mulâtresse était l'alliée de ces deux hommes, mais elle ne les redoutait pas moins pour cela; et quand ils eurent entamé la conversation, elle eut un motif de plus pour les craindre : elle redouta qu'ils ne lui pardonnassent pas de les avoir entendus.

Mieux eût valu pour la mulâtresse se déclarer hardiment; mais ne croyant pas être découverte, elle resta immobile dans sa retraite.

Les deux individus qui venaient d'arriver étaient Jessuron et le myal-man. Ils s'abor-

dèrent avec aussi peu de cérémonie que deux tigres qui se rencontrent dans une jungle.

« Eh bien, Chrakra, dit le Juif, vous m'apportez des nouvelles? J'allais, moi, en chercher chez vous. Êtes-vous allé à Savannah? Tout s'est-il bien passé sur la route?

— Oui, répondit le myal-man d'un air de cruel triomphe; son corps, à l'heure qu'il est, est aussi froid que le cœur d'une pastèque et aussi raide que le squelette du vieux Chakra! Ah! Ah!

— Et Obi a tout fait?... Il n'y a pas eu besoin?... »

Le Juif tressaillit et se tut; il avait été sur le point de laisser échapper des paroles qu'il eût regrettées.

« Vous n'avez pas eu besoin... de vous en mêler vous-même? dit-il en se reprenant.

— Je vous ai dit que le philtre suffirait... c'est dans un autre but que je l'ai suivi. Mais qui vous a donc raconté que j'étais parti sur ses traces?

— Je n'en étais pas sûr, bon Chakra; c'est un mot de Cynthia qui me l'a fait supposer.

— Hum! cette fille parle trop. Elle aura la langue liée avant peu; sans cela, elle pourrait nous attirer des désagréments... Mais nous en viendrons à bout. Peu importe. Le plus pressé, maître Jacob, c'est de lâcher vos cinquante pounds; le jeu est fini, l'ouvrage est fait, il est temps de payer.

— J'ai apporté la somme, Chakra. Elle est en bel or rouge. La voilà dans cette bourse de cuir. Le compte y est, vous pouvez vérifier... Ah! c'est beaucoup, heaucoup, beaucoup d'argent! »

Sans répondre à cette exclamation de regret, le myal-man glissa la bourse dans son *kaross*.

« Vous êtes bien heureux, vous, lui dit le Juif, vous voilà tout à fait débarrassé de vos ennemis. Il me reste des inquiétudes, à moi. Mon teneur de livres a quitté le penn ce matin, et j'ai des motifs de croire qu'il est en compagnie de ce capitaine de Marrons dont je vous ai parlé l'autre jour. Je ne sais ce qu'ils machinent ensemble, mais je crains que ce ne soit quelque chose contre moi. Peut-être aurai-je besoin de vous pour cette affaire, Chakra, car je donnerais, oui, je donnerais trois fois cinquante pounds pour qu'il n'y ait rien de travers entre le jeune Vaughan et moi.

— N'importe, maître Jacob, le jeune homme peut revenir, il faut attendre pour savoir ce qu'il compte faire, et si je puis être utile à ce sujet... mais il est tard.

— Oui, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, Chakra. Il va faire bientôt jour, il faut que j'essaie de dormir un peu; mais, en vérité, je n'aurai de bon repos que lorsque j'aurai retrouvé le jeune homme. »

En disant ces mots, Jacob Jessuron tourna sur ses talons et s'éloigna, prenant congé de son associé sans plus de cérémonie.

« Hum! fit le myal-man dès que le Juif fut parti, il y a quelque chose qui le tourmente. Est-ce qu'il voudrait se débarrasser du jeune master anglais pour hériter tout seul, ou craindrait-il que cet Herbert ne tirât vengeance de la mort du custos?... Je le saurai... Mais il faut aller dormir; j'ai besoin de mes forces pour la nuit prochaine, et... »

Un éternuement qui semblait partir du bosquet voisin le fit s'arrêter. Cynthia aurait en ce moment donné tout au monde pour se trouver, saine et sauve, dans la cuisine de Mount-Welcome.

Longtemps avant que la conversation des deux complices se fût terminée, la mulâtresse avait résolu de ne jamais revoir le myal-man. Et maintenant la rencontre était inévitable.

Il répondit à cet éternuement par un: hum! de mauvais augure et se dirigea vers le taillis d'où le bruit était parti.

« Par Obi! s'écria-t-il à haute voix, l'un de ces arbres serait-il enrhumé? Ce ne peut être un oiseau qui éternue ainsi... Je parierais pour une femme noire! Holà! vous, recommencez, s'il vous plaît, que je sache si vous êtes un homme ou une femme! »

Chakra continua après un moment de silence :

« Vous refusez? alors, par Obi! je ne dirai pas de quelle espèce vous êtes, mais je jure par le grand Accompong que si vous avez entendu ce que j'ai dit, votre vie ne vaut pas une pipe de tabac. »

En proférant cette menace, Chakra entra dans le taillis, et ses longs bras fouillèrent le terrain.

« Ah! ah! » fit-il en apercevant un corps de femme blotti dans les buissons.

Et la prenant par les épaules, il la conduisit au milieu de la clairière.

« Cynthia! s'écria-t-il quand la lumière tomba sur l'esclave.

— Oui, murmura la mulâtresse éperdue, c'est moi, Chakra.

— Que faisiez-vous?... Pourquoi écoutiez-vous?

— Oh! Chakra, ce n'était pas mon intention. Je venais...

— Vous êtes arrivée avant nous? vous nous avez entendus?

— Oh! Chakra, ce n'est pas ma faute! J'aurais bien voulu m'en aller...

— Alors vous n'entendrez pas un mot de plus... Vous ne vous en irez pas d'ici... vous y resterez! »

Et le myal-man se précipita sur la mulâtresse en faisant entendre un rugissement de bête féroce qui fond sur sa proie.

Une minute ne s'était pas écoulée que la misérable créature tombait lourdement au milieu des buissons.

« Restez-là... dit le féroce nègre. Maintenant l'on ne craindra plus vos bavardages! »

Et le meurtrier s'enveloppant de son manteau s'éloigna de sa victime avec autant de calme que si sa conscience n'eût pas été chargée d'un nouveau crime.

CHAPITRE XIX

LA VENGEANCE DE CHAKRA

Le jour paraissait lorsque Chakra rentra dans son antre; c'était pour lui le moment du repos.

Il avait faim cependant, après ses courses de la journée et de la nuit; il tira d'abord d'un coin de sa hutte une marmite qui contenait les restes d'un *pepper-pot;* il s'en servit une portion qu'il mangea froide et qu'il arrosa de rhum, après quoi il se jeta sur la couche de bambous si brusquement que les roseaux plièrent sous son poids. Une protubérance dans le tronc de l'arbre lui servait de traversin, et quelques poignées de coton formaient son oreiller.

Le monstre dormait étendu sur le dos, la bouche ouverte et les bras pendant à terre; de ses narines contractées s'échappait un ronflement sonore qu'accompagnait un souffle formidable; on eût dit la respiration d'un hippopotame.

Il ne s'éveilla qu'à la nuit. La hutte était sombre, et Chakra reconnut, à travers les interstices de la porte de bambous, que le crépuscule descendait rapidement. Le cri du butor sur la lagune, la plainte du *potoo* mêlée au gémissement de la cataracte et le sifflement de l'air frais étaient autant de voix qui l'avertissaient que l'heure d'agir était venue.

Il alluma du feu, fit chauffer la marmite et prit son repas, trois opérations qui ne lui demandèrent pas beaucoup de temps; après quoi il se leva et fureta dans sa hutte en cherchant quelque chose.

« Préparons le signal, se disait-il. Par bonheur, il n'y aura pas de lune cette nuit avant minuit; après, je lui permets de briller comme le soleil. Il fait assez sombre pour qu'Adam voie mon signal, et mon affaire de Mount-Welcome n'en réussira que mieux. Ah! voilà la lampe enfin! »

Tout en parlant ainsi, le nègre tira d'un coin la cosse d'une citrouille, de la forme d'un œuf à peu près, mais aussi grosse qu'un melon; elle figurait assez bien une de ces lanternes qui ne donnent de lumière que d'un seul côté.

Après un examen attentif, Chakra en parut satisfait. Il s'occupa ensuite à réunir plusieurs objets nécessaires à son expédition nocturne: un long bâton, une corde, un grand couteau et un pistolet qu'il chargea avec soin. Le couteau et le pistolet furent attachés derrière un ceinturon qu'il avait passé sous la peau de son *kaross*.

« Hum! fit-il, précautions assez inutiles! Les gens de là-bas ne sont pas batailleurs. On dit que le seigneur anglais, nouvellement arrivé à Mount-Welcome, a peur de son ombre, et, quant aux noirs, la seule vue des armes les effrayera. Puis, si cela ne suffit pas, je jette mon masque, et l'apparition de Chakra les fera courir une semaine durant! »

Pendant ce monologue, le myal-man tirait de sa couchette une fiole, qu'il tint quelques minutes devant la lumière.

« J'ai gardé cette fiole pour cette occasion, ajouta-t-il en la plaçant dans une poche de son kaross. C'est une de mes armes les plus sûres. Quand les garçons auront goûté à ce rhum, il n'y a pas de danger qu'ils retournent sur leurs pas. Par Obi! il fait noir au dehors; il est temps d'avertir Adam! »

Et le myal-man, ayant fermé la porte de sa hutte, s'éloigna rapidement.

La nuit était venue. Un rideau de nuages épais voilait le ciel. Vallées et montagnes disparaissaient dans cette obscurité; la masse du Jumbé-roc se perdait elle-même dans la sombre étendue de la voûte céleste.

Un homme gravissait le chemin de la ravine, qui débouchait au sommet du roc. Quel autre que Chakra, le myal-man, aurait pu errer à cette heure sur le pic redouté!

C'était lui, en effet. En mettant le pied sur la plate-forme, il défit le nœud qui retenait son manteau sur ses épaules, prit le bâton qu'il avait apporté, et attacha solidement par une corde le vêtement à l'un des bouts; puis il se dirigea vers le palmier, posa le bambou transversalement sur le tronc, aussi haut que sa main put atteindre, et le lia solidement à l'arbre.

Le kaross se trouvait ainsi étendu dans toute sa largeur.

En faisant ces préparatifs, Chakra avait orienté le manteau; celui-ci faisait face, d'un côté, à la vallée de Mount-Welcome, tandis que de l'autre, il était tourné vers les « terres noires » de Trelawnay, contrée sauvage, où ni État, ni plantation, ni penn n'avaient été établis.

Les colonies de noirs qui peuplaient cette solitude appartenaient à diverses catégories: esclaves fugitifs hors la loi, assassins et voleurs y trouvaient un refuge, et formaient dans ces montagnes des bandes organisées qui défiaient toutes les poursuites.

Chakra connaissait plusieurs de leurs chefs, et c'était pour communiquer avec l'un d'eux qu'il préparait son signal.

Satisfait de ses arrangements, le nègre prit sa lanterne, et, l'ayant attachée au kaross, du côté dirigé vers les montagnes, il mit le feu à la mèche.

La lumière, réfléchie par des morceaux de verre placés dans la citrouille, aurait pu être vue à la distance de plusieurs milles, tandis qu'elle était complètement cachée pour ceux qui se trouvaient du côté des plantations. Les bords saillants de la calebasse empêchaient les lueurs de traverser, et le kaross étendu limitait et amortissait le rayonnement qui aurait trahi la présence du fanal. Les nègres des montagnes de Trelawney devaient seuls l'apercevoir.

Au bout d'un instant, une vive lumière éclaira le sommet d'une éminence éloignée et disparut après avoir brillé trois fois. Satisfait de cette réponse à son signal, Chakra s'assit sur la roche, jusqu'au moment où ses réflexions furent interrompues par le cri d'un oiseau très commun à la Jamaïque, et que l'on nomme le *solitaire*.

Cette note, douce et grêle, n'était que l'imitation du cri de l'oiseau, dont Adam se servait pour avertir le myal-man de son approche.

Chakra porta à ses lèvres un petit roseau dont il tira un son sinistre, semblable au gémissement du butor. Bientôt après, six hommes émergèrent de la ravine et parurent sur la plate-forme.

« Nous voici, lestes, bien armés et munis de nos masques, lui dit Adam après l'avoir salué. S'agit-il pour ce soir de la grande affaire?

— Justement, répondit Chakra, mais nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages. Il s'agit, camarades, d'aller donner l'assaut aux plats d'argent de Mount-Welcome, et j'espère qu'aucun de vous ne oudera devant cette besogne. Mais vous avez marché. Que diriez-vous d'une gorgée de rhum pour vous réchauffer et vous donner du cœur à l'ouvrage? »

Le flacon que Chakra avait apporté fit le tour de la sinistre bande qui descendit ensuite de l'autre côté de la ravine, sur les traces du myal-man.

Vers onze heures du soir, l'habitation de Mount-Welcome était encore brillamment éclairée, le custos ayant laissé l'ordre de maintenir en son absence les coutumes de la maison.

M. Smythje, en costume de soirée, car il s'habillait chaque soir par respect pour les habitudes de la fashion, baîllait désespérément dans un fauteuil pendant que Kate jouait de la harpe; tous les deux étaient dans la grande salle en compagnie de Yola et de M. Trusty, lorsqu'ils entendirent tout à coup des vociférations furieuses partant des étages inférieurs. Presque aussitôt une dizaine d'hommes armés, les uns masqués, les autres à visage découvert, mais tous hideux d'aspect, se précipitèrent dans la salle.

L'un d'eux, d'une stature colossale, masqué et couvert d'un manteau qui dissimulait mal la gibbosité de ses épaules, courut vers Kate, lui lia les poignets et l'enleva dans ses bras nerveux.

Smythje fit mine de lui opposer quelque résistance, mais d'un seul coup de poing, l'homme masqué envoya le cockney rouler sur le parquet. Cette épreuve épuisa la provision de courage et de dévouement de M. Smythje qui, sans attendre un second horion, se releva et s'enfuit par une porte de dégagement.

Dans les autres parties de l'habitation, les cris de terreur succédaient aux cris de surprise. Les domestiques accoururent, mais un coup de fusil suffit pour mettre en déroute la bande des serviteurs qui se répandit dans les champs de cannes et dans le village nègre.

En quelques secondes, les bandits furent les maîtres de Mount-Welcome. Quand ils eurent mis les buffets et les armoires au pillage, ils amassèrent les meubles en un monceau dans la grande salle et mirent le feu aux quatre côtés de ce bûcher improvisé.

Quelques instants après, l'habitation était en flammes. La campagne se couvrit bientôt de lueurs sanglantes et les brigands, satisfaits de leur œuvre, songèrent à reprendre le chemin de leurs repaires.

Il avait été convenu qu'Adam emporterait tout le butin et que Chakra irait le partager avec lui après avoir mené Kate au Trou-du-Spectre. Aussi le myal-man n'attendit pas le dernier acte des brigands, qui était l'incendie, pour accomplir cette part de sa vengeance à laquelle il tenait plus qu'à toute autre. Moitié portant, moitié traînant la malheureuse jeune fille qui s'était évanouie de terreur, il rejoignit son trou de hibou du précipice, et Kate ne s'éveilla que sur le lit de bambous de la hutte où Chakra l'avait déposée.

Bien qu'elle ne comprît pas encore toute l'horreur de sa situation, la pauvre enfant sentit bien qu'elle n'était pas en proie à un cauchemar, mais qu'elle avait en face d'elle la plus affreuse des réalités, quand elle vit se pencher sur sa couche la grimaçante figure de Chakra.

Il s'apprêtait à la torturer en insultant à sa détresse quand deux coups de sifflet retentirent au dehors.

« Ah! se dit Chakra en grommelant à voix basse, que me veut le Juif à l'heure qu'il est?... Un troisième coup!... Il ne me fait ce signal que dans de graves occasions... Mais il ne faut pas qu'il voit ici cette jeune fille. »

Le myal-man plongea les doigts dans un sac dont il tira une fiole longue et étroite, pleine d'un liquide brun.

« Allons! Lily Quasheba, dit-il d'une voix tonnante à la pauvre Kate, vous allez prendre une gorgée ou deux de ceci. N'ayez pas peur, c'est très bon! »

Kate recula instinctivement, mais le monstre la saisit par les tresses de ses cheveux qu'il noua autour de ses doigts osseux, la forçant ainsi à pencher la tête en arrière; de l'autre main, il introduisit entre les lèvres de Kate le goulot de la bouteille, afin de la forcer à boire le contenu.

Quelques secondes après, le visage de la jeune fille se couvrit de la pâleur de la mort. Un léger tremblement l'agita, ses membres parurent avoir perdu toute force, et elle retomba inerte sur le lit de bambous.

Chakra enleva Kate comme une plume, et sortant de sa hutte, il alla cacher la jeune fille inanimée dans une excavation connue de lui seul et située au-dessous de la cascade; puis il courut à son canot pour répondre à l'appel de Jessuron, dont le sifflet résonnait encore.

« Pourquoi ne me répondiez-vous pas? dit le Juif d'un ton impatient au myal-man.

— Excusez-moi, je dormais.

Quand Mount-Welcome est en flammes! à d'autres, vieux Chakra. Je reconnais là votre main, mais vous n'avez pas pu agir seul. Adam et les nègres de Trelawney en étaient-ils? Répondez sans ambages. J'ai besoin d'eux et de vous.

— Eh bien! oui, mais Adam est en route pour ses montagnes.

— Il s'agit de le ramener avec ses hommes au plus vite. Je cours un danger. Blue-Dick,



Les bandits mirent le feu à ce bûcher improvisé. (Page 79.)

envoyé en éclaireur sur la route de Savannah-la-Mer, m'en a apporté des nouvelles désagréables. Mes Espagnols ont été faits prisonniers par Cubissa et cet ingrat d'Herbert Vaughan. Ils accusent mes chasseurs d'avoir assassiné le custos. Il s'agit de délivrer mes Espagnols en dressant une embuscade au cortège qui est en route. Vous les mènerez ici et nous les y cacherons jusqu'au moment où j'aurai l'occasion de les faire embarquer. Je viendrai leur parler cette nuit à ce sujet. Partez-vous? il y aura une bonne récompense.

— Je suis sûr de rattraper Adam, répondit Chakra; mais si vous devez revenir cette nuit, ne retournez pas chez vous, maître Jessuron. Montez jusqu'au Jumbé-roc d'où vous pourrez voir au loin tout ce qui se passera dans la vallée, et quand vous saurez vos hommes délivrés et conduits ici, vous pourrez revenir leur donner vos instructions. »



Herbert ordonnait une halte. (Page 81.)

CHAPITRE XX

UN TRISTE RETOUR

Le même soir, un lugubre cortège se dirigeait vers la plantation du Mount-Welcome. Il se composait d'une dizaine de personnes, dont quatre portaient sur une civière le corps de Loftus Vaughan. La petite troupe se trouva en vue du Jumbé-roc vers minuit, et Herbert, qui la commandait, ordonna une halte, dans la pensée d'envoyer un messager les précéder à Mount-Welcome pour apprendre d'abord la triste nouvelle à M. Trusty. Celui-ci aurait alors pour mission de préparer Kate au malheur qui allait la frapper.

Par un sentiment de délicatesse, Herbert ne voulut pas être le porteur de ce message qui faisait orpheline cette jeune fille dont il avait éprouvé la sympathie; il envoya donc le vieux Plute qui partit au galop de son cheval.

Au bout d'une demi-heure de halte, le cortège allait reprendre sa marche, quand on entendit revenir le messager qui n'avait cependant pas été chargé de retourner sur ses pas. Mais le vieux Plute apportait une terrible nouvelle qui ne justifiait que trop son retour. Une bande de voleurs et d'assassins s'était emparée de Mount-Welcome, l'avait saccagé et incendié.

Le vieux Plute n'avait pas essayé de voir M. Trusty ; il avait appris ces choses des nègres épars dans la campagne, et il était accouru à toute bride, pensant que le secours le plus efficace serait celui qu'apporterait la petite bande.

« Quaco, dit Cubissa, crois-tu que nos hommes puissent nous entendre d'ici ? Ton souffle est plus vigoureux que le mien. Donne les cinq sonneries, vite, et vite !

— Oh ! dit Chaco, ils m'entendront, fussent-ils à l'autre bout de l'île. » Et portant le cor à ses lèvres, il en tira un appel qui justifiait presque sa prétention. Aussitôt, une demi-douzaine de signaux analogues répondirent de directions diverses.

« Les gens ne sont pas loin, dit Cubissa. Attends-les ; nous allons en avant, nous, et veille à ce que ces deux coquins d'Espagnols ne s'échappent pas.

— Si je leur envoyais une couple de balles, cela nous éviterait de l'embarras ; qu'en pensez-vous capitaine ?

— Non, nous n'avons pas le droit de les punir. C'est l'affaire de la justice. »

Avant que Quaco eût le loisir d'émettre une nouvelle proposition, Cubissa et Herbert s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs montures.

« Le feu ! » murmura Cubissa quand ils furent arrivés à l'entrée de la vallée.

L'habitation de Mount-Welcome n'était, en effet, qu'une gerbe de flammes.

Les deux jeunes gens excitèrent leurs chevaux et parcoururent d'une allure précipitée l'avenue de tamarins ; lorsque leurs montures, effrayées par l'incendie, se cabrèrent sous l'éperon, ils mirent pied à terre et s'approchèrent du bâtiment dont l'étage supérieur était déjà tout consumé ; les murs de pierres restaient seuls, soutenant de grosses poutres qui brûlaient en lançant de longs jets de flammes et des sifflements.

Le jardin et ses dépendances paraissaient déserts ; Herbert et son compagnon se dirigèrent vers les cases des nègres, supposant que tous ne s'étaient pas enfuis.

En effet, en les reconnaissant, un être humain caché dans un buisson de ce côté vint à leur rencontre. C'était le petit Quashie. Il raconta à sa façon l'attaque des brigands, la disparition de Kate, et il commençait à faire des commentaires sur la fuite de M. Smythje, quand il interrompit son récit pour s'écrier :

« Oh ! master, incendiaires pas partis. Voyez là-bas, près de la grande maison qui brûle ! »

Cubissa et Herbert aperçurent, en effet, en se retournant, une douzaine de formes noires qui se mouvaient entre eux et le fond illuminé par les flammes. Ils s'élancèrent vers ces inconnus, indifférents à tout danger, et résolus à braver tous les risques pour sauver les victimes de ce désastre.

Comme ils approchaient de cette petite troupe, le son du cor les rassura ; ces hommes étaient des Marrons commandés par Quaco. Le lieutenant avait laissé dans le chemin le corps de Loftus Vaughan gardé par quelques-uns de ses camarades, qui étaient également chargés de veiller sur les deux Espagnols. Il avait voulu venir de sa personne partager les peines et les travaux de son capitaine.

Un tel surcroît de forces n'eût pas été à dédaigner si l'ennemi avait été présent ; mais où étaient passés les incendiaires ? Qu'étaient devenues miss Vaughan et Yola ?

Ni Herbert, ni Cubissa n'osaient se communiquer leurs craintes, tant elles étaient horribles : les deux jeunes filles auraient-elles péri dans les flammes ?

Pendant qu'ils cherchaient, dans un douloureux silence, à se former un plan, sans savoir sur quelle base l'esquisser, ils entendirent un gémissement qui partait d'une voûte précédant l'escalier. Cet endroit de la maison avait été préservé du feu d'une façon relative.

Quaco saisit un tison embrasé, et sans se préoccuper de la brûlante atmosphère dans laquelle il pénétrait, il se précipita en avant. Herbert et Cubissa le suivirent.

Leurs yeux tombèrent sur une étrange figure qui, en tout autre temps, aurait excité leurs rires.

Dans un coin se trouvait un muid percé d'un trou carré dans sa partie supérieure. A l'intérieur, et sortant de cette ouverture, apparut une face grotesque, barbouillée de mé-

lasse jusque dans ses favoris et dans sa moustache, et dans laquelle chacun eut quelque peine à reconnaître le visage du précieux Smythje.

« Ah! le gentleman, dit Quashie le premier.

— Oui, mes amis, dit M. Smythje d'un air piteux. Moi, qui me suis réfugié ici pour échapper à ces bandits. Aidez-moi, s'il vous plaît, à sortir de cette étrange baignoire. Ah! j'ai eu peur de m'y noyer. Qui aurait cru que c'était là de la mélasse?

Retenant à peine son envie de rire, Quaco aida Smythje à se tirer de la cuve dans laquelle il s'était abrité tout le temps qu'avait duré le pillage.

Remis sur ses jambes et couvert d'une épaisse couche de liquide mielleux, le seigneur de Montagu-Castle était encore plus étrange à voir que le jour où Quaco l'avait exhumé du tronc d'arbre.

« Monsieur, lui demanda Herbert, savez-vous ce qu'est devenue ma cousine?

— Ah! c'est vous, master Vaughan? lui répondit le cockney. Que dites-vous des aimables mœurs de la Jamaïque? J'en ai assez, moi; je mets dès demain mes propriétés en vente et je m'embarque par le prochain paquebot. Je ne respirerai en paix que loin de cet atroce pays où l'on vole et où l'on incendie. Enchanté si vous êtes mon compagnon de route encore cette fois!

— Et! monsieur, il s'agit bien de ces balivernes! Qu'est devenue ma cousine, je vous prie? N'étiez-vous pas là pour la protéger? »

M. Smythje poussait la religion de sa précieuse personne au point de n'avoir pas honte de ses faits et gestes; aussi avoua-t-il qu'il avait dû renoncer à défendre Kate qu'enlevait une espèce de géant.

« Il avait, dit le cockney, de longs bras et une protubérance sur les épaules, comme la bosse d'un chameau. C'est lui qui a saisi miss Vaughan que j'ai entendue crier pendant qu'il l'entraînait dans l'escalier.

— Et vous ne l'avez pas défendue? s'écria Herbert, frémissant de colère, vous êtes indigne du nom d'Anglais! Je ne sais ce qui me retient... » M. Smythje n'attendit pas la fin de la phrase. Il disparut dans un fourré.

« Calmez-vous, master Herbert, dit Cubissa, qui avait écouté avec attention le signalement donné par M. Smythje. Je connais le sanglier qui a fait tout ce ravage. Je sais où ce monstre a sa bauge. D'ici à une heure; nous tiendrons en notre pouvoir le ravisseur et, avec l'aide de Dieu, nous lui aurons arraché sa victime. »

CHAPITRE XXI

LA DÉLIVRANCE

Une angoisse poignante tordait le cœur d'Herbert, son sang bouillait dans ses veines à la pensée des dangers que courait sa cousine. D'après ce qu'il savait de Chakra, il se disait que, s'il n'avait pas tué la jeune fille à Mount-Welcome, c'était pour la réserver peut-être à des tortures pires que la mort, et il supplia Cubissa de lui montrer sans retard le chemin du Trou-du-Spectre.

« Nous partons tous avec vous, lui répondit le capitaine des Marrons. La voix de Cubissa fut couverte par les acclamations de toute sa troupe. Chaque homme avait apprécié dans des circonstances diverses l'évangélique bonté de miss Vaughan.

On laissa à Mount-Welcome les chevaux, qui n'eussent été qu'un embarras dans les sentiers escarpés du Jumbé-roc et du Trou-du-Spectre.

La marche de la petite troupe ne fut retar-

dée par aucun incident. Jamais piétons n'avaient franchi une pareille distance avec la vélocité qui les amena sur le rocher dominant la ravine.

Ils descendirent tous, Cubissa leur traçant le chemin, par l'escalier d'arbres et de racines, jusqu'au bord de la lagune, où une exclamation de désappointement échappa au capitaine des Marrons.

Le canot était de ce côté du lac, caché sous les buissons.

« Le tigre aurait-il quitté son antre? dit-il à Herbert.

— Elle serait perdue alors! perdue, la pauvre Kate, cette enfant dont vous tous, qui la connaissez mieux que moi, vous venez de me vanter les qualités... Ma seule parente au monde. Elle aura appelé dans son angoisse son père, qu'elle ne sait pas mort, hélas! Son cousin qu'elle aura cru indifférent... Les efforts de ceux qui sont animés de bons sentiments échoueront-ils donc? Verrons-nous le triomphe du crime!...

— Ne vous désespérez pas, master Vaughan, dit vivement Cubissa. Peut-être n'est-ce que Chakra qui est reparti, ou encore les gens qui l'ont aidé et dont il attend le retour. En tout cas, il nous faut fouiller la petite vallée. Sautez dans le canot, vous ne pouvez nager sous vos vêtements, tandis que mes gens ne sont pas embarrassés par les leurs. Quaco! mettez tous les fusils dans la barque et jetez-vous tous à l'eau. Nagez en silence. Pas le moindre clapotement, entendez-vous. Tenez-vous dans l'ombre de la roche, et droit à l'autre rive! »

Une minute après, la barque dirigée par Cubissa, glissait sur le lac; une demi-douzaine de têtes noires, se montrant à peine au-dessus de l'eau, suivaient son sillage, nageant sans plus de bruit qu'une troupe de castors.

Il n'y avait pas de chemin à l'endroit où aborda la petite troupe, qui se débattit pendant quelque temps dans un fourré presque impénétrable; elle ne courait cependant pas risque de s'égarer, car Cubissa se rappelant que la hutte de Chakra était voisine de la cascade, le bruit de la chute d'eau que l'on entendait, était un guide infaillible.

Le taillis devint peu à peu plus praticable et ils aperçurent enfin le cotonnier.

La hutte était devant eux; une lumière brillait dans la baie de la porte ouverte et se reflétait sur la terre ombragée par l'arbre immense. Quoique faible et vacillante, cette lueur rassura les deux amis, la hutte était sans doute occupée par Chakra et sa victime.

Cubissa se sentait envahi par de sombres pressentiments; la tête d'Herbert était en feu. L'un et l'autre parvinrent difficilement à maîtriser leur émotion pour approcher de la hutte avec les précautions qu'exigeait la prudence.

Faisant signe aux Marrons de s'arrêter sous les arbres, Herbert et le capitaine rampèrent vers le cotonnier. Étant arrivés dans l'ombre qu'il projetait, ils se dressèrent vivement et se trouvèrent d'un bond au seuil de la cabane.

Un cri de désappointement s'échappa en même temps de leurs lèvres: la hutte était vide!

Les deux jeunes gens y entrèrent pourtant, afin de se renseigner par l'examen du lieu. La lampe allumée, dont une petite partie de l'huile était seule brûlée, annonçait un départ récent et précipité. Nul indice d'ailleurs ne révélait le passage de Kate dans la hutte.

« Chakra doit être près d'ici, dit Cubissa. Voici ma supposition: le canot a servi à ses complices qui doivent revenir. Lui nous a aperçus traversant la lagune, et il se sera hâté de se réfugier dans quelque cachette voisine. Il s'agit de le chercher maintenant.

Cette conjecture offrait des probabilités. Le capitaine appela ses hommes, leur commanda de se procurer des torches et de fouiller le bois. Quaco fut dépêché vers le canot avec mission de le surveiller pour empêcher toute possibilité de fuite du côté du lac.

Tandis que les Marrons exécutaient l'ordre de leur chef, Cubissa et Herbert cherchaient sur le terrain les traces que le pied de Chakra avait pu y laisser.

En approchant de la cascade, un objet arracha un cri de surprise à Herbert: quelque chose de blanc était étendu sur un galet, à côté de la cuve où se précipitait le torrent. C'était une écharpe froissée et déchirée. Les deux amis ne doutèrent pas qu'elle n'eût appartenu à Kate.

Cubissa prêta moins d'attention à l'objet trouvé qu'au lieu où il gisait. C'était tout près de l'extrême bord de la roche, le long de laquelle le torrent se précipitait.

Entre les nappes d'eau et le roc, il existait une sorte de corniche qui permettait de passer sous la cascade. Cubissa se souvint qu'il y

avait là une large grotte creusée dans la roche, à plusieurs pieds au-dessus de l'étang.

Comme l'écharpe se trouvait sur la saillie du rocher conduisant à la grotte, le Marron supposa que Chakra s'y était réfugié ; mais, comme il pouvait y être entouré de ses complices, le capitaine appela quelques-uns de ses hommes, et, saisissant une torche, il retourna en toute hâte vers la cascade.

Alors, faisant signe à Herbert de le suivre, Cubissa se glissa sous la voûte d'eau. Tenant d'une main son machete et la torche dans l'autre, Cubissa entra dans la grotte, suivi d'Herbert armé de son fusil, prêt à faire feu à la moindre agression.

De brillants stalactites reflétèrent la clarté de la torche, au point d'éblouir pendant quelques minutes les yeux des jeunes gens.

Bientôt leurs yeux s'habituèrent à cette lumière diamantée, et alors un même cri leur échappa, tandis qu'ils se jetaient un regard désespéré.

Entre deux larges masses de stalagmites, une femme habillée de blanc gisait dans l'immobilité de la mort.

Il n'était pas besoin de lever la torche sur ce pâle visage... c'était bien là Kate Vaughan?

A la vue de ce qu'il croyait être le corps privé de vie de sa cousine, le cœur d'Herbert fut déchiré, et il éclata en sanglots. Il jeta son fusil sur le roc, s'agenouilla devant la jeune fille et s'abandonna à un désespoir qui trouva un écho parmi les rudes compagnons qui l'accompagnaient.

Il se passa un long intervalle avant que le jeune Anglais sortît de sa lugubre contemplation. La torche que tenait Cubissa ne donnait plus qu'une lueur vacillante, quand Herbert se leva enfin, et recula lentement vers l'entrée de la grotte, après avoir fait au Marron un geste que ceux-ci comprirent.

Ils soulevèrent le corps de la jeune fille sur leurs bras croisés et l'emportèrent en silence dans la hutte sur les pas de leurs chefs. Kate fut déposée sur le lit de bambous. Cette tâche accomplie, les braves compagnons se retirèrent, par une délicatesse instinctive, laissant seuls Herbert et Cubissa.

Ce fut celui-ci qui prit la parole le premier.

« Sainte Vierge! dit-il d'une voix altérée, je ne sais pas de quoi elle a pu mourir, à moins que ce ne soit la vue de Chakra qui l'ait tuée! »

Un gémissement fut la seule réponse d'Herbert.

« Si le monstre, continua le Marron, a usé de violence à son égard, on n'en voit nulle trace. Il n'y a ni sang ni blessure, aucune apparence de coup ayant pu amener la mort. O pauvre et regrettable créature!

— Oh Dieu! cria Herbert dans un sanglot, deux corps à transporter dans la même maison, le père et la fille... le même jour... à la même heure.... »

Avant que Cubissa n'eût répondu, une forme qui apparut près de la porte interrompit ce triste échange de regrets. C'était Quaco qui, ayant appris de ces hommes la nouvelle de la découverte qu'on venait de faire dans la grotte, entrait sans y être invité.

Il approcha du lit de bambous et contempla le pâle et doux visage de la jeune fille. Peu à peu l'expression chagrine des traits du lieutenant perdit de son intensité; son visage se rasséréna et un sourire de satisfaction entr'ouvrit même sa large bouche.

« Lieutenant, lui dit Cubissa d'un ton de reproche, que signifie votre attitude? Je ne reconnais point là votre respect de la mort.

— La mort, dites-vous, cap'taine? repartit paisiblement Quaco, qui se mit de nouveau à sourire après un second regard jeté sur Kate. Si vous voulez parler de la jeune lady, je consentirais à n'être jamais plus mort qu'elle ne l'est en ce moment. »

Herbert et Cubissa tressaillirent et poussèrent un cri de surprise et d'espérance.

Sur un signe de Quaco, un des Marrons détacha un petit miroir suspendu aux parois de la hutte.

« Bon! s'écria Quaco, voilà ce qu'il me faut. Ce verre est parfaitement clair, n'est-ce pas, cap'taine?... Vous allez voir tout à l'heure. »

Plaçant la surface unie du miroir sur les lèvres glacées de Kate, il l'y laissa quelques minutes et l'éleva ensuite vers la lumière de la lampe.

« Voyez, s'écria-t-il d'un air de triomphe en leur montrant la glace ternie, elle n'a bu que de l'extrait de *calalue*, de l'eau qui endort... et même voilà la fiole qui a contenu cette drogue, ajouta-t-il en ramassant une petite bouteille à terre. J'en sais une autre qui la réveillera; il s'agit seulement de la trouver; elle doit être ici dans quelque coin. Si je puis mettre la main dessus, cette jeune

lady vous entendra et vous parlera en moins de dix minutes. »

Le colosse commença à chercher dans la hutte, n'oubliant ni une des crevasses ni une des fentes dont la case était abondamment fournie; Cubissa et Herbert, trop émus pour parler, attendaient avec anxiété le résultat promis.

Le savoir du lieutenant des Marrons égalait presque celui du myal-man. Quaco était le médecin de la troupe. Dans l'exercice de ces dernières fonctions, il avait acquis quelques connaissances du système d'Obi, et de certains secrets dont les myal-men croient seuls avoir la possession.

« Ah! voilà mon affaire! s'écria-t-il tout à coup en élevant dans sa main droite une petite bouteille qu'il déboucha avec soin et qu'il porta à ses narines. Master Vaughan, soulevez la tête de votre cousine pendant que je ferai couler dans sa bouche quelques gouttes de cette liqueur. »

Herbert s'empressa d'obéir; Quaco entr'ouvrit les lèvres de Kate avec toute la délicatesse possible; il y fit tomber une partie du contenu de la fiole, puis, prenant dans ses mains calleuses les petites mains de la jeune fille, il essaya d'y ramener le sang par des frictions.

Le cœur d'Herbert battait violemment. En dépit de tous ses efforts, il ne pouvait maîtriser son anxiété ni prendre confiance dans l'assurance du lieutenant.

Mais cinq minutes, cinq siècles! s'étaient à peine écoulées depuis l'ingestion de la bienfaisante liqueur, quand la poitrine de la jeune fille commença à se soulever; et un faible soupir s'échappa de ses lèvres!

Enfin la respiration devint régulière, le visage se ranima, et ouvrant les yeux, Kate regarda autour d'elle, reconnut son cousin, et laissa échapper d'une voix peu distincte encore, le nom d'Herbert.

Le jeune homme s'agenouilla devant le lit de bambous, incapable de répondre par une seule parole à cet appel de sa cousine. Ce fut Cubissa qui calma les terreurs renaissantes qui envahissaient Kate à mesure que le souvenir du passé lui revenait.

« Comptez sur nous pour vous défendre, miss, lui dit-il, votre cousin a dévoué sa vie pour vous sauver, et nous avons juré de l'aider de tout notre pouvoir. Comptez sur nous tous.

— Oh! merci, Herbert, dit Kate en tendant les deux mains à son cousin. Quand mon père saura ce que vous avez fait pour moi, il vous aimera comme un fils, et il vous suppliera d'oublier... ce qui m'a fait tant de peine à moi. N'est-ce pas que vous pardonnerez à mon père?

— Je lui ai déjà pardonné, Kate, » répondit le jeune homme qui n'osa pas révéler à la jeune fille la mort du custos.

Cette effusion du cœur des deux cousins se prolongea quelque temps pendant que Cubissa concertait avec Quaco le moyen du retour. Le capitaine prit enfin Herbert à part et lui soumit son projet qui était de conduire Kate dans la maison de M. Trusty, le commandeur de Mount-Welcome, pour y attendre, lui dirait-on, le retour de son père. Elle savait qu'on avait mis le feu à l'habitation, que le toit qui avait abrité son enfance n'était plus qu'une ruine. Il devait donc lui paraître naturel de trouver un asile temporaire chez le directeur de la plantation.

Ni Herbert ni Cubissa n'étaient certains que le corps du custos eût atteint Mount-Welcome, Quaco ayant quitté les porteurs sans leur donner d'ordres à ce sujet. Le cortège funèbre pouvait donc encore être sur le chemin de Carrion-Crow; en ce cas, il était possible d'arriver à la maison du directeur, sans que la jeune fille apprît la mort de son père.

Ce plan arrêté, Herbert et Cubissa partirent dans le canot avec Kate Vaughan, laissant au Trou-du-Spectre Quaco et ses Marrons qui furent chargés d'épier le retour de Chakra.

Les forces de la jeune créole étaient revenues; elle traversa les sentiers de la forêt, appuyée sur le bras d'Herbert. Cubissa les précédait pour éviter les surprises. Mais ils ne firent aucune fâcheuse rencontre, et au bout d'une heure, ils arrivèrent en vue de ce qui avait été Mount-Welcome.

Quelques lueurs rouges, derniers vestiges de l'incendie, perçaient à travers le feuillage qui bordait le sentier, et l'on entendait le craquement des charpentes s'affaissant à demi consumées par le feu. Tout à coup des cris de détresse retentirent du côté de l'habitation.

« Qu'y a-t-il? demanda Herbert avec inquiétude.

— Il y a, répondit Cubissa, que les voleurs sont revenus, je ne puis comprendre dans

quel but, mais ce sont eux certainement. Je connais la voix de ce scélérat d'Adam... Ah! et en voici une autre plus rude et plus menaçante encore... C'est, je l'assure, le cri de ce démon de Chakra. Écoutez, maître Vaughan, mes hommes de l'escorte, vous m'entendez! sont peut-être venus jusqu'à Mount-Welcome, et ce sont eux qu'on attaque. Restez-là, je vais combattre avec eux ces bandits.

— Arrêtez, Cubissa, je ne puis vous laisser aller seul. Vous vous êtes exposé pour les miens, j'ai droit à une revanche. Ma chère Kate, cachez-vous dans ce fourré ; je viendrai vous y reprendre dans un quart d'heure.

— Oh ! Herbert, ne me quittez pas ! s'écria Kate en s'attachant au bras de son cousin.

— Kate, lui dit-il avec un ton de doux reproche, voudriez-vous que je devinsse un lâche et un ingrat!...

— Non, dit-elle avec un accent énergique; allez, Herbert, faites votre devoir! »

Et elle s'enfonça dans le taillis que son cousin lui avait indiqué comme refuge.

En quelques secondes, les deux jeunes gens eurent longé le mur de clôture, passé la barrière qu'ils trouvèrent grande ouverte et traversé le jardin.

Mais, chose étrange! les cris des hommes, les gémissements des femmes avaient cessé aussi soudainement qu'ils s'étaient fait entendre.

Tout était redevenu silencieux; on eût dit que la terre venait de s'ouvrir pour engloutir ceux dont les hurlements et les appels retentissaient tout à l'heure si brusquement.

Herbert et Cubissa passèrent devant les ruines fumantes de l'habitation et arrivèrent sur la plate-forme qui lui faisait face. Un spectacle lugubre les y attendait.

C'était le brancard sur lequel reposait le custos. Trois cadavres de nègres gisaient à côté. C'étaient les Marrons que Quaco avait laissés pour la garde de ses prisonniers, les chasseurs espagnols.

Ceux-ci avaient été délivrés, les cordes et les bâtons que le lieutenant avait employés pour les entraver étaient encore épars sur le sol. Le retour des bandits était expliqué, ils étaient venus délivrer leurs complices.

Un peu rassurés, Herbert et Cubissa se disposaient à aller rejoindre la jeune créole quand ils virent une forme blanche passer comme un sylphe à travers les arbres dans le sentier qui aboutissait au mur du jardin.

C'était Kate qui avait voulu venir partager les dangers de ses deux amis. Avant que ceux-ci eussent eu le temps de s'opposer à son dessein, elle franchit la barrière, s'avança vers eux et poussa une exclamation joyeuse en les apercevant sains et saufs.

Tout aussitôt, et prompt comme un écho, un second cri, mais celui-ci déchirant et désespéré, s'échappa de ses lèvres... Elle venait d'apercevoir le cadavre de son père.

La jeune fille tomba éperdue sur la civière et couvrit de baisers et de larmes le front glacé de Loftus Vaughan. Toute consolation étant impossible, Herbert respecta cette effusion de douleur suprême, et ce ne fut que lorsque Kate, épuisée de forces, s'affaissa à demi inanimée sur le corps de son père, qu'il l'arracha à ce triste spectacle pour l'emporter dans le kiosque du jardin, selon les conseils de M. Trusty qui était enfin accouru.

Là, Kate reçut les soins de Yola qui revint des cases des nègres, où elle s'était réfugiée, dès qu'elle eut entendu les cris de sa jeune maîtresse. Pendant qu'elle lui faisait reprendre l'usage de ses sens, M. Trusty, s'adressant à Herbert comme au maître de la maison, déplorait les événements de la nuit, et lui rendait compte de l'impossibilité où il s'était trouvé de porter du secours à l'habitation.

« Maître Vaughan, conclut-il d'une voix embarrassée, tous mes nègres se sont enfuis comme un troupeau de moutons devant l'attaque de ces bandits. Je n'ai pu obtenir d'eux un peu de courage, ni par prières, ni par promesses, ni par menaces. Qu'aurais-je pu faire tout seul contre les sauvages qui nous attaquaient? Le gentleman anglais, M. Smythje s'est esquivé le premier, et le voilà parti pour Montego-Bay sur la première monture qu'il a trouvée sous sa main après l'incendie. J'ose espérer, maître Vaughan que vous ne rendrez pas un seul homme responsable de la lâcheté de tous les autres, et que vous me conserverez mon poste de directeur de la plantation.

— En vérité, monsieur Trusty, lui répondit Herbert avec étonnement, vous me parlez comme si j'étais le maître de Mount-Welcome, c'est à ma cousine qu'il vous faudra adresser vos excuses. »

M. Trusty hocha la tête : « C'est vous, mon sieur Vaughan, lui dit-il avec un accent de déférence, qui êtes l'héritier légal du custos,



Herbert respecta cette effusion de douleur. (Page 87.)

et non miss Kate à laquelle la juridiction de la Jamaïque n'accorde que 1500 livres sur toute la fortune de son père.

— C'est une abominable iniquité! s'écria Herbert. S'il est vrai que la loi m'attribue le pouvoir de déposséder une orpheline, je renonce à bénéficier de mes droits. Accepte qui voudra un tel héritage.

— Il trouvera preneur, répliqua M. Trusty. A votre défaut, M. Jacob Jessuron, dont les liens de parenté avec le custos viennent après les vôtres.... »

M. Trusty ne put achever ; il fut interrompu par Kate qui s'adressant à Herbert : « Je vous remercie, lui dit-elle, de l'intérêt que vous prenez à ma triste destinée ; mais qu'elle qu'elle soit, je saurai la subir, mon cousin.

— Chère Kate, lui dit Herbert, je ne sais si M. Trusty est sûr de ce qu'il avance, mais devant Dieu qui lit dans mon cœur, devant Yola et Cubissa qui nous entendent, je vous supplie de m'écouter. Nous sommes, vous et moi, deux enfants isolés, seuls rejetons d'une famille disparue. J'ai donc le devoir de remplaçer auprès de vous tous ceux qui vous manquent. J'ignore si les lois de votre pays vous feront riche ou pauvre, mais que nous soyons propriétaires de Mount-Welcome, ou que je sois forcé de courir les bois avec les Marrons pour chercher notre subsistance, disposez de moi. Que désormais rien ne nous sé-



C'est notre ami Cubissa qui nous écrit. (Page 91.)

pare; richesse ou pauvreté, heur et malheur, mettons tout en commun.

— Herbert, dit Kate, après ce que vous avez tenté pour sauver ses jours et les miens, mon père lui-même, s'il pouvait nous entendre, mettrait ma main dans la vôtre. Mais Trusty vous a dit la vérité, c'est moi qui suis pauvre, c'est vous qui êtes riche.

— Vous dites vrai, cousine, répondit vivement Herbert en serrant la jeune fille sur sa poitrine, je suis riche, en effet, car un cœur comme le vôtre est le plus précieux des biens, et si je vous ai bien comprise, ce trésor est à moi. »

Avant de quitter le Trou-du-Spectre, Cubissa avait pris ses mesures pour que Chakra ne pût lui échapper. Celui-ci, ignorant que son asile avait été envahi pendant la nuit, devait tôt ou tard revenir au gîte.

Quaco et ses hommes, parmi lesquels se trouvait le prince Cingües, se blottirent dans l'arbre où le myal-man avait coutume de cacher son embarcation, et ils replacèrent le canot dans la position exacte où Chakra l'avait laissé, afin que celui-ci n'eût aucun soupçon.

Quand l'aube commença à paraître, quatre formes sombres se dessinèrent au sommet de la roche, juste au-dessus de l'escalier qu'elles descendirent avec précaution.

La brume empêchait de distinguer quels étaient ceux dont les silhouettes glissaient

ainsi sur le flanc de la montagne; ce ne fut que lorsque la barque commença à s'éloigner de la rive, portant deux des quatre survenants, que Quaco reconnut Jacob Jessuron et Chakra dans les deux hommes du bateau.

« Reconnaissez-vous, dit-il à Cingües, votre marchand d'esclaves? »

Le prince ne répondit que par un geste d'une farouche énergie. Avant que le lieutenant pût intervenir, il mit son fusil en joue et fit feu. Quaco, qui ne voulait pas tuer les deux bandits, mais les prendre vivants, détourna le coup, qui cependant ne fut pas perdu. Au lieu de frapper Jacob Jessuron, les balles coupèrent les pagaies dans la main du batelier.

Chakra poussa un cri de désespoir. Il comprenait le danger auquel cette perte les exposait, son compagnon et lui. La barque, incapable désormais de lutter contre le tourbillon, ne pouvait manquer d'y être engloutie.

Il se jeta à genoux, étendit les bras hors du canot, et battit l'eau de ses deux mains, essayant de disputer la barque au rapide qui l'entraînait.

Cependant les forces du nègre diminuaient visiblement, et le courant, au point où le canot était arrivé, redoublait d'impétuosité. Après avoir lutté quelques minutes, Chakra, convaincu de son impuissance, jeta autour de lui des regards de bête fauve prise au piège.

A ce moment deux hommes baissés sur l'autre rive, jetèrent des cris.

« Les chasseurs espagnols, dit le lieutenant. Feu sur ceux-là, camarades, ne les laissons pas échapper une seconde fois. »

Une double détonation se fit entendre, et les chasseurs d'hommes tombèrent foudroyés dans les herbes du rivage.

Cette péripétie, loin d'abattre Chakra, lui rendit toute sa farouche énergie. Cessant de battre l'eau avec ses mains, il se pencha vers Jacob Jessuron qui paraissait terrifié, et le saisissant par les épaules, comme une araignée gigantesque qui s'empare de sa proie, il le lança par-dessus bord pour décharger d'autant l'embarcation. Un cri rauque s'éleva, suivi du bruit sourd de l'eau se refermant sur la victime. Mais Chakra avait perdu du temps. Avant qu'il n'eût repris son équilibre, la barque était entraînée dans le plus fort du tourbillon. Le secours même des pagaies n'aurait pu l'en détourner. Dix secondes après, elle glissait dans la cataracte avec la rapidité de la flèche. Par un effort désespéré, le nègre saisit un instant un arbre qui s'étendait horizontalement entre les roches; mais l'arbre n'était pas assez solide pour résister avec ce fardeau à la violence du courant. Les racines cédèrent. L'homme et son embarcation furent emportés dans l'abîme. Jessuron n'y avait précédé son complice que de quelques instants, et les corps des deux criminels surnagèrent l'un près de l'autre, tournoyant lentement dans le remous formé par la cascade.

CHAPITRE XXII

L'HEUREUSE-VALLÉE

A une année de distance de ces tristes événements, Mount-Welcome était sorti de ses cendres et brillait d'une nouvelle splendeur. On aurait dit que l'ancienne habitation avait été rétablie par quelque enchantement, tant celle-ci ressemblait à celle qui avait été incendiée.

Une troupe nombreuse de serviteurs nègres était dispersée dans les champs de cannes; à l'air de contentement, à la figure honnête, au

travail consciencieux de ces braves gens, on voyait bien qu'ils appartenaient à des maîtres doux et humains. Un directeur, qui n'était point M. Trusty, surveillait leurs travaux, et l'on ne devinait ses fonctions qu'à son costume qui était presque celui d'un gentleman, car il n'avait pas en main le fouet qui est le sceptre des commandeurs d'esclaves.

Le même air de satisfaction régnait dans la domesticité de Mount-Welcome; les filles de service mettaient le couvert pour le déjeuner en chantonnant ces airs créoles qui ont tant de naïve mélodie, et c'est à peine si elles s'interrompirent lorsque les maîtres de la maison, Herbert Vaughan et sa jeune femme Kate, parurent dans la salle et se mirent à table.

Comme autrefois, l'heure du déjeuner était celle de la poste, mais aucun des deux époux n'était préoccupé de l'arrivée du courrier. Que leur importaient les nouvelles du dehors! Leur horizon n'était pas plus large que celui de leur chère vallée, où les bénédictions de tous accroissaient chaque jour leur bonheur.

Mais la poste n'a de respect ni pour l'anxiété ni pour l'indifférence : elle surprend indistinctement les heureux et les affligés, et elle déposa sur la table à côté d'Herbert une lettre qui aurait eu chance de n'être pas ouverte très vite, si les timbres étrangers n'eussent par hasard frappé la vue du jeune planteur.

« Kate, ma chère Kate, dit-il après avoir parcouru les premières lignes de la lettre, c'est notre ami Cubissa qui nous écrit.

— Quoi! reviendrait-il sitôt? s'écria la jeune femme.

— Oui. Je savais bien qu'il ne pourrait s'habituer à vivre parmi les sauvages, tout prince qu'ils l'aient fait. Il a épousé Yola, qu'il ramène avec lui, et il me demande si nous voulons lui vendre cette pièce de terre qui s'étend au delà du Jumbé-roc. Le vieux roi des Foolahs lui a, dans sa reconnaissance, donné une assez grosse somme, et il désire se faire planteur.

— Quel bonheur! nos amis seront donc auprès de nous! s'écria Kate.

— Êtes-vous de mon avis, ma bonne et chère Kate? Nous ne vendrons pas cette terre à Cubissa, nous le forcerons bien à l'accepter de notre amitié. Y consentez-vous? car c'est de votre bien que je dispose ainsi.

— Ah! s'écria mistress Vaughan, vous savez bien, Herbert, que je tiens tout de vous. Je m'en fais gloire, d'ailleurs. J'étais pauvre et orpheline; vous m'avez rendu en vous une famille, et vous seul possédez la fortune dont vous me faites jouir.

— Ah! c'est ainsi, répondit Herbert d'un ton de douce ironie, c'est ainsi que vous manquez à nos conventions en refusant d'avouer que c'est moi qui vous dois tout. Je vais me venger de vous tout de suite. Vous savez que le tribunal de Savannah vient de m'adjuger les biens de Jacob Jessuron à cause de notre parenté éloignée. Eh bien! j'avais de la répugnance à gérer cette propriété qui me rappelle de si cruels souvenirs. Dès que Cubissa sera revenu, je la lui donnerai. M'approuvez-vous?

— Oh! cher Herbert, vous êtes le meilleur des hommes; mais est-ce là tout ce que vous dit le capitaine dans sa lettre? »

Herbert reprit la missive de Cubissa qu'il avait posée sur la table pendant cette conversation.

« Bonté du ciel! quelle singulière histoire! s'écria-t-il, après l'avoir parcourue de nouveau. Le capitaine du négrier qui avait amené le prince Cingües à la Jamaïque a eu l'audace et la sottise de retourner sur la côte africaine, et les Foolahs ont tiré de lui une terrible vengeance. Malgré l'intervention de Cubissa, il a été massacré.

— Oh! dit Kate, je comprends que Cubissa n'ait pu demeurer dans une contrée où la justice est si sommaire.

— Vous oubliez, chère Kate, qu'il y aurait bien à redire sur la façon dont est parfois rendue, dans notre Jamaïque, ce qu'on appelle la justice. Notre triste et lugubre histoire est là pour l'attester. Quant à ce négrier, n'avait-il pas cent fois mérité son sort?

— J'ai l'horreur de la violence, dit Kate, quel que soit le lieu où elle se commette.

— Et vous avez grand'raison, mon amie, car la violence amène la violence. Fasse Dieu qu'elle puisse à jamais disparaître de la terre!

— Notre Cubissa, ajouta Herbert, a un devoir sacré à remplir ici; sa fortune n'a pas pu lui faire oublier qu'il est le capitaine, le chef des pauvres Marrons; il a à cœur d'améliorer le sort de ses camarades des bois, car il a tous nos sentiments, ma chère Kate. Il sait qu'aucun homme ne doit jouir en égoïste du personnel que Dieu lui a accordé, et que

chacun de nous a la mission de faire rejaillir ce bonheur sur tout ce qui l'entoure. Vienne donc Cubissa, il nous sera d'un grand aide. Il approuvera tous les changements que nous avons faits pour l'amélioration du sort de nos pauvres noirs : l'école fondée pour eux, leurs enfants soignés par vous dans l'amour, plus encore que dans la crainte de Dieu, tous ces êtres traités enfin comme des créatures humaines, avec dignité et douceur. Lui-même agira dans le même sens au penn Jessuron. Notre exemple et le sien auront des imitateurs; le bien a sa contagion comme le mal. Le progrès est lent partout, je ne l'ignore pas, mais s'il avance d'un pied prudent, il ne recule jamais. La Jamaïque verra des jours prospères, les crimes diminueront avec l'ignorance, et un jour viendra où ce beau pays aura vraiment le droit de reprendre son ancien nom et de s'appeler l'*Heureuse Vallée* ! Si nous avons été pour quelque chose dans sa transformation, chère Kate, nous auron payé la dette de notre bonheur. Notre conscience satisfaite nous mènera à une vieillesse tranquille.

— Cher Herbert, dit Kate attendrie, que mon cœur m'avait bien guidé quand, dès la première heure, il m'avait poussée vers vous. Qu'il fait bon d'entendre de bonnes et nobles choses dites par une bouche aimée, d'être fière de celui qu'on avait choisi. Que mon père n'est-il là ? Il était né juste et bon, mon ami, ce qu'il a été pour ma pauvre mère et pour moi, ne vous le prouve-t-il pas. Vivant au milieu des méchants, dans un pays où régnaient des idées fausses, il avait su réagir en ce qui nous concernait. Éclairé, vaincu par vous, il eût fini par redevenir lui-même, et, à son tour, il eût été fier de celui qu'il avait méconnu.

— Respectons sa mémoire, dit Herbert; les institutions sont souvent plus coupables que les hommes des fautes qu'elles autorisent. »

FIN DES PLANTEURS DE LA JAMAÏQUE

LES DEUX FILLES
DU
SQUATTER

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LES DEUX FILLES DU SQUATTER

ADAPTATION PAR S. BLANDY



ILLUSTRATIONS PAR JOHN DAVIS

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE

LES

DEUX FILLES DU SQUATTER



Le capitaine arriva. (Page 4.)

CHAPITRE I

Le capitaine-pionnier. — Un avis amical. — L'hôtel Jackson à Swampville.

Trois mois après le traité de Guadalupe Hidalgo, qui mit fin à la guerre entre les États-Unis et le Mexique, Édouard Warfield, capitaine d'éclaireurs, arrivait à Nashville, dans le Tennessee, et frappait à la porte d'un de ses anciens compagnons d'armes.

La maison du commandant Blount, quoique modeste, n'était point si petite qu'elle ne pût loger un ami inattendu et l'arrivée d'Édouard Warfield y fut joyeusement fêtée. Après un repas abondant, dont le dessert fut animé par des toasts portés au succès des armes américaines, le commandant Blount dit à son jeune ami :

« Eh bien! mon cher Édouard, vous avez donc suivi l'exemple général. Quel statisticien dénombrera les milliers de sabres rentrés au fourreau! Les uns sont transformés en bêches, et vont fouiller les placers de la Californie; les autres vont être suspendus dans des comptoirs ou dans des cabinets de travail pour s'y rouiller dans une glorieuse paresse. Et vous aussi, vous voulez abdiquer votre titre militaire et tâter de la vie civile! Votre nom de Warfield[1] vous prédestinait pourtant à rester sous les drapeaux.

— Et qu'y faire, puisqu'on ne se bat plus? répondit le jeune capitaine d'éclaireurs. D'ailleurs, je vous l'avouerai, je suis las de cette existence tumultueuse; elle pouvait me plaire quand elle avait l'attrait du danger affronté utilement, c'est-à-dire pour conduire à la paix; mais je ne suis point fait pour la vie de garnison à quelque frontière, avec la perspective d'être le gendarme de quelques misérables tribus de Peaux-Rouges. Vous devez comprendre ce sentiment, vous qui avez quitté l'armée avant moi, et qui avez cependant du sang héroïque dans les veines, puisque vous êtes le petit-fils de ce chef intrépide...

— Oui, oui, c'est une belle odyssée que celle de mon grand-père. Partir à la tête de quarante familles, faire trois cents milles dans cette région alors presque inexplorée, venir fonder Nashville au cœur même de cette « terre sanglante », comme on appelait le Tennessee, c'est un bel état de service, et ces pionniers nous valaient bien. Mais pour en revenir à vous, si vous le permettez, mon cher Ned, à quoi comptez-vous employer votre jeunesse et votre énergie? »

Le jeune capitaine sourit un peu tristement : « Dans les nuits au bivouac, dit-il, quand je ne dormais pas, je me suis souvent demandé ce que je deviendrais à l'heure du licenciement, et vous savez, commandant, que, dans de semblables rêveries, on établit une sorte de bilan de ressources. Or, je n'ai à compter que sur moi. Tel que vous me connaissez, je suis peu propre au commerce ou à tout ce qui me forcerait à une dépendance civile. Aussi, tous mes rêves étaient-ils de jouir de moi-même dans la solitude d'un désert.

— Bah! par amour du contraste sans doute, et au milieu du bruit de nos camps, on pouvait se laisser aller à rêver ainsi?

— Peut-être, et à vous dire vrai, commandant, ce n'est pas une solitude d'ermite que je souhaitais, mais une plantation dans un district reculé, une maison égayée par la présence d'une femme qui serait la mienne... Mais ce dernier point est le couronnement de mon songe, la récompense des efforts que j'aurai à faire pour défricher mon terrain. Et après tout, si lointaine que soit cette heureuse perspective, ne me découragez point de l'envisager, je vous en prie. Quelle autre est ouverte devant moi? Quelle récompense nous a donnée le gouvernement? Ce morceau de papier bon pour tant d'acres de terre à prendre sur son territoire. Le mien est de six cent quarante acres; si je voulais le négocier, il vaudrait, en temps ordinaire, un dollar et demi par acre; mais le marché étant inondé de ces valeurs, à peine en tirerais-je la moitié si je cherchais à en faire de l'argent. A part ce chiffon de papier, quels sont mes biens? mon cheval arabe qui m'a si vaillamment porté dans nos campagnes, mon cher rifle, ami tout aussi éprouvé et non moins fidèle, une paire de pistolets de Colt, une « lame de Tolède » prise à l'assaut de Chapultepec; ajoutez-y le reste de ma paye du mois dernier, c'est-à-dire point assez d'argent pour me procurer un habit civil, ce qui fait que mon uniforme n'est autre qu'une tunique de Nessus, impossible à arracher de mes épaules. Avec tout cela, je n'étais point capable de vendre mon bon de terrain pour la valeur d'une chanson ou d'un souper, comme beaucoup de mes camarades, car avant de venir frapper à votre porte, mon cher commandant, j'étais si résolu à réaliser mon rêve dans celles de ses parties qui sont à ma disposition, que je suis allé au Land-Office (bureau des terrains). Décidé à m'établir dans le Tennessee pour n'être pas trop loin de vous, j'ai choisi la section numéro 9 pour ma future plantation. L'employé me l'a représentée comme un endroit fertile situé dans la « Réserve de l'Ouest », près des rives de l'Obion, et non loin du confluent de cette rivière avec le Mississipi. Il m'a dit ensuite qu'il croyait avoir entendu dire que cette terre avait été améliorée par un pionnier, un *squatter*; mais il ne savait si cet homme était mort ou l'occupait encore. « En tout cas, ce squatter sera trop pauvre pour payer le droit de préemption, indemnité qui permet aux pionniers de garder leur terrain en en donnant le prix au propriétaire légal, et

1. Warfield signifie champ de guerre.

il sera obligé de partir, » a conclu l'agent du Land-Office... Vous voyez, commandant, que j'inaugure ma nouvelle existence sous les auspices les plus favorables. L'ancienne guerre du Texas et la campagne mexicaine m'ont fait assez bon chasseur, mais ne m'ont pas appris l'état de bûcheron. Si petite que soit la clairière ouverte par le squatter, je me félicite de trouver l'œuvre commencée. Eh bien! commandant, que dites-vous de ma résolution?

— Elle est d'un homme courageux, mon cher Ned, d'une nature fière et énergique ne voulant devoir rien à personne. Cela ne m'étonne pas de votre part... Mais de quel côté est cette section 9 et votre lot de terre?

— D'après l'employé, la ville la plus proche est Swampville. Il paraît que tout mon terrain est couvert de bois très épais, sauf la clairière que l'on appelle « la clairière de Holt, » du nom du squatter qui l'a défrichée, du moins selon les suppositions de l'agent.

— J'ai entendu parler de ces environs de Swampville; c'est un des coins les plus fertiles du Tennessee. Vous y trouverez du gibier en abondance. L'ours noir et même la panthère sont communs vers l'Obion et à travers toutes les forêts de cette réserve. Mais à propos, et ce squatter que vous allez déposséder?... Voilà pour vous une ennuyeuse affaire, mon cher Ned. Ce sont de grossières créatures que ces hommes des bois, très peu au fait des prescriptions légales. Pour eux, possession vaut titre.

— Voulez-vous dire qu'il refusera de me donner mon terrain?

— Eh! cela pourrait être s'il appartient à la classe obstinée.

— Mais certainement la loi...

— Vous aidera à le mettre à la porte, c'est ce que vous alliez dire?... Dans toute autre partie de l'État, vous pourriez compter sur l'assistance légale; je crains qu'il en soit autrement aux environs de Swampville, si loin de tout centre.

— Alors, il faudra que j'aide à la loi, que j'en sois tout seul le ministre, répondit le jeune capitaine avec chaleur.

— Non, Warfield, répliqua le commandant, je ne serais pas plus disposé que vous à me laisser léser dans mes droits, mais, dans votre cas, la prudence peut seule vous servir.

— Mais alors quel conseil me donnez-vous, commandant!

— Agissez comme d'autres qui avaient comme vous une résolution bien arrêtée, mais plus de prudence qu'il n'en peut entrer dans une jeune et bouillante tête comme la vôtre, mon cher Ned. S'il y a un squatter, et s'il paraît bourru, peu sociable, abordez-le doucement et déclarez-lui vos droits. Beaucoup de ces hommes ont une sorte d'honneur sous de rudes dehors. Louez les améliorations qu'il a faites à votre propriété et offrez-lui une indemnité pour la peine qu'il a eue de la défricher.

— Oh! ami Blount, s'écria Édouard Warfield en frappant d'un air significatif sur les poches très aplaties de son uniforme, il m'est plus aisé de goûter ce bon conseil que de le suivre.

— Allons! allons! nous sommes de vieux camarades, Ned, dit le commandant d'un ton amical. J'espère que vous n'avez point de délicatesse déplacée. Je ne suis pas un Crésus, mais si vous aviez besoin de cent ou deux cents dollars pour acheter une seconde fois votre plantation, je les ai à votre service. Usez de mon bien comme du vôtre.

— Peut-être accepterai-je votre offre généreuse, commandant; mais cela dépendra des circonstances. Si maître Holt — c'est là, je crois, le nom de mon prédécesseur — se montre raisonnable, je vous emprunterai de quoi payer les quelques arbres qu'il a coupés. S'il fait mine de résister, par Notre-Dame de Guadalupe! je le mettrai hors de sa clairière...

Le lendemain, Édouard Warfield disait adieu au commandant et se mettait en route pour gagner la *Réserve de l'Ouest*. Le bagage du jeune capitaine n'était pas volumineux : deux sacs pendus à la selle de son cheval contenaient tout ce qu'il possédait au monde, y compris ses titres de propriété.

On compte cent milles de Nashville à Swampville, juste trois jours de voyage à cheval. Pour les dix premiers milles, jusqu'à la rivière Harpeth, Édouard Warfield trouva une route excellente, bien macadamisée et bordée de plantations. Sa première station fut Paris, sa seconde Dresde; en tirant sur la droite, il serait entré en Asie et aurait pu saluer Smyrne et Troie; en se dirigeant vers le sud-ouest, il aurait traversé le Danemark et Memphis, noms de villes ou de pays peu habitués à être visités par un voyageur à une journée de distance.

Après Dresde, les appellations des cités et des villages devinrent moins classiques et ne

rappelèrent plus l'ancien continent. Beaucoup de longues étendues de terrain n'avaient point de nom, simplement parce qu'elles n'étaient pas occupées. De nombreuses rivières pourtant étaient baptisées : crique du Daim, crique de la Boue, ou bien du Chat et du Racoon, du grand et du petit Fourchu, ce qui indiquait que les pionniers de la Réserve de l'Ouest n'étaient point chargés du bagage de souvenirs auquel tant de villes des États-Unis doivent leur nom.

Au delà de Dresde, la route n'était plus qu'un sentier à peine tracé dans la forêt; mais suffisamment indiqué par les signaux peints çà et là sur les arbres. A mesure que le jeune capitaine avançait, il devenait plus curieux d'apprendre de quelque voyageur quelques particularités sur Swampville, ce *settlement*[1] devant être le point d'appui de ses efforts de future colonisation. Mais, pendant dix longs milles, il ne rencontra pas une créature humaine, et il ne commença à voir passer sur la route des visages noirs ou blancs, nègres conduisant des charrettes à bœufs, cavaliers ou piétons de sa propre race, que lorsqu'il arriva à un mille du settlement.

Édouard Warfield ne fut pas étonné de trouver si peu de mouvement autour de Swampville, qui était une très nouvelle ville dont le nom même était à peu près inconnu dans tout l'Ouest, excepté aux bureaux du Land-Office. Même dans la *Réserve,* elle était plutôt connue comme un *settlement* que comme une cité; néanmoins Swampville n'était pas un lieu aussi dénué de mouvement commercial que le jeune capitaine se l'imagina pour l'avoir abordée par son côté est, après s'être égaré en chemin et y être arrivé par les bois.

La face de Swampville est tournée vers l'Ouest, et c'est en arrivant dans cette direction, après s'être renseigné à un passant, qu'Édouard Warfield aperçut l'animation naturelle aux villes un peu civilisées. Des cabanes de bois bordaient la route, entremêlées çà et là de constructions qui affichaient de plus hautes prétentions architecturales. Devant la plus grande de ces dernières, était planté un grand poteau ou plutôt un arbre ayant ses basses branches coupées. Le bouquet de sa cime ombrageait une cage dans laquelle s'agitait toute une tribu de martinets, et au-dessous de la cage était pendu un écriteau sur lequel on lisait le mot hôtel. Il était orné du portrait de Jackson, peint en uniforme continental. Cet hôtel Jackson devait être évidemment le plus confortable de tout Swampville, et Édouard Warfield s'y arrêta sans hésitation.

Il était déjà trop habitué aux mœurs de l'Ouest pour attendre soit bienvenue, soit assistance, et trop attaché à son cheval arabe pour l'abandonner à des mains inhabiles; aussi prit-il la peine de le desseller lui-même. Un nègre à demi nu l'aida quelque peu, tout en contemplant de ses larges yeux, blancs d'étonnement, l'uniforme du capitaine, en garçon peu habitué à en voir de semblables dans ces parages.

Au moment où, après avoir installé son arabe dans l'écurie, le capitaine entrait dans la véranda de l'hôtel, la cloche annonçant le souper se fit entendre.

Les convives assis autour de la table d'hôte composaient une troupe très bigarrée. Il y avait là des habits faits avec des couvertures de cheval, des blouses en peau de daim, des chemises en flanelle rouge portées par des hommes n'ayant aucune sorte de veste. Quelques autres étaient vêtus d'une façon plus régulière et presque élégante, car dans tous les nouveaux settlements, les boutiquiers et les gens d'affaires prennent souvent leurs repas à l'hôtel ou à la taverne.

Édouard Warfield aperçut là quelques « vieux types » à lui connus. Bien qu'il fût certain de n'avoir jamais rencontré dans sa vie un seul personnage de cette réunion, il y en eut un cependant qui attira bientôt son attention d'une manière irrésistible.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, habillé en chasseur, c'est-à-dire vêtu d'une tunique de peau de daim, avec poche à balles et corne à poudre pendant de son épaule, couteau à sa ceinture et mocassins à ses pieds. Une casquette de peau de racoon, qu'il avait accrochée à un porte-manteau en entrant, était sa coiffure.

Édouard Warfield admira le type de sa beauté mâle, qui ne perdait rien de ses avantages pour être négligée : sa belle chevelure noire tout ondoyante, les contours corrects

1. Un *settlement* est un village (littéralement un *établissement*), formé dans un État encore désert, par la réunion de plusieurs maisons de colons, de squatters qui se sont rapprochés afin de pouvoir se secourir à l'occasion. Peu à peu, le settlement s'agrandit et finit par devenir un centre d'affaires important, et même une grande cité. C'est là l'histoire de plus d'une ville des États-Unis.

de son visage, la largeur de ses yeux brillants sous l'arc bien dessiné de ses sourcils, et surtout la parfaite insouciance, l'absence de vanité avec lesquelles le chasseur montrait sa noble prestance et ses traits sympathiques.

Mais ce qui attira sans doute le plus l'attention d'Édouard Warfield, c'est que le chasseur paraissait être sinon inconnu, du moins sans un ami au milieu de cette réunion. La plupart des gens qui étaient là, surtout les gentlemen vêtus de drap fin, affectaient un air de supériorité avec lui comme s'il n'était pas leur égal. Cependant il ne paraissait pas homme dont on pût se moquer impunément; mais la hauteur n'est pas la raillerie, et peut-être ces gentlemen bien posés ne voulaient-ils qu'établir la distance entre eux et la pauvreté évidente du chasseur. Elle se montrait dans son costume; si sa tunique de daim était belle, l'usure l'avait beaucoup râpée; les bandes de drap vert qui entouraient ses jambes étaient devenues d'un brun verdâtre; d'autres minces détails attestaient qu'il avait une bourse légère, à peu près aussi légère que celle de son muet admirateur.

L'uniforme que portait ce dernier ne lui valait pas plus de suffrages auprès des gentlemen élégants de la compagnie; l'habit militaire n'obtient pas aux États-Unis la considération dont il jouit dans d'autres pays. De tous les convives présents, c'était le jeune chasseur qui paraissait le plus porté à éprouver de la sympathie pour le capitaine. Peut-être conjectura-t-il à l'usure de l'uniforme et à la solitude d'Édouard Warfield que ce jeune homme était pauvre et étranger. En tout cas, cette sympathie réciproque et muette des deux parts était spontanée et sincère.

Après le souper, Édouard Warfield voulut se mettre en rapport avec le maître d'hôtel, dont le nom était Kipp, ou plutôt « le colonel Kipp », comme il l'avait entendu dire par les convives. Bien qu'il eût l'intention de passer la nuit à Swampville, le capitaine avait hâte d'obtenir quelques renseignements sur sa propriété, et il supposait que le maître d'hôtel pourrait lui en donner.

Il trouva ce personnage sous la véranda, installé dans un fauteuil à bascule, ses pieds élevés de quelques pouces au-dessus du niveau de son nez, car ils reposaient sur la balustrade du balcon, au-delà de laquelle ses grandes bottes se projetaient d'un demi-mètre au moins sur la rue. Si le capitaine n'avait pas entendu nommer « colonel » ce M. Kipp, il aurait eu de la peine à allier ce titre avec la vulgarité de cet individu.

Ce gentleman ne daigna s'apercevoir de l'intention qu'avait son hôte de lui parler que lorsqu'Édouard Warfield se fut arrêté à trois pas de son fauteuil branlant. Alors il ramena à lui ses longues jambes, se tourna à moitié sur son siège, et, sans se lever, il dit d'un ton d'interrogation :

« Vous appartenez à l'armée, monsieur?

— Non, répondit brièvement le capitaine. Je viens de quitter le service.

— Arrivant de Mexico, je présume?

— Oui.

— Affaires à Swampville?

— Précisément, monsieur Kipp.

— On a la condescendance de m'appeler colonel, dit le personnage avec un doux sourire. Mais étant étranger, vous pouvez ignorer...

— Je vous fais mes excuses, colonel Kipp. Venant pour la première fois dans cette ville...

— Oh! très juste, ne faites point d'excuses, dit M. Kipp, flatté du titre de cité que le capitaine venait d'octroyer au bourg de Swampville. Et vous venez ici pour affaires?

Le capitaine, peu désireux d'entretenir de ses intérêts le maître d'hôtel, tout colonel que celui-ci tînt à être, répondit à cette question par une autre :

« Connaissez-vous, dit-il, une place appelée la clairière de Holt?

— Eh! oui; il y a un lieu que l'on nomme ainsi.

— Est-ce loin de Swampville?

— A six milles environ de distance, près du Mud-Creek.

— Y a-t-il un squatter?

— Eh! je le pense... naturellement.

— Pourrais-je me procurer ici, colonel, un guide qui m'accompagnerait à la clairière?

— Ah! Ah!... Tiens, au fait, voyez-vous ce jeune homme coiffé d'une casquette de racoon? C'est un des squatters de Mud-Creek. Il pourrait vous servir de guide, s'il y consentait. »

En disant ces mots, le colonel Kipp désignait le chasseur qu'Édouard avait remarqué au souper et qui s'occupait dans la cour à seller un maigre cheval et il ajouta :

— Quelle diable de raison peut vous mener au fond des bois, à la clairière de Holt?

— Cela, je vous en demande pardon, colonel, cela est une matière privée.

— Privée et particulière, eh!

— Précisément.

— Alors vous ferez mieux d'en garder le secret pour vous.

— C'était bien mon intention, comme votre perspicacité l'a deviné, colonel, » répondit Édouard Warfield qui tourna sur ses talons et quitta la véranda.

Le capitaine, en approchant du chasseur, vit qu'il souriait tout en achevant de boucler la selle de son cheval. Il avait évidemment entendu la conversation précédente. Aussi l'affaire fut-elle conclue en peu de mots.

« Je vous conduirai très volontiers à la clairière de Holt, dit-il; mon chemin y mène aussi près qu'un saut d'écureuil. »

Au bout de dix minutes, sa dépense à l'hôtel payée, son arabe sellé, Édouard Warfield quitta le caravansérail de Swampville.

CHAPITRE II

Marian et Lilian. — Le chagrin de Franck Wingrove. — L'ultimatum de John Stebbins.

Six mois avant qu'Édouard Warfield ne se mît en route pour aller prendre possession de la clairière, ce coin de terre présentait les beautés particulières à tous les établissements des pionniers dans les belles forêts vierges de l'Amérique.

Par un beau matin de mai, la clairière était riante sous les rayons du soleil ; l'atmosphère était chargée du parfum des fleurs sauvages ; les abeilles bourdonnaient, en quête de miel, et les oiseaux chantaient entre deux picorées. Deux jeunes filles sortirent de la hutte du squatter et saluèrent d'un sourire cette scène gracieuse.

Quoique belles toutes les deux et filles du même père, elles ne se ressemblaient pas. L'une d'elles, Marian, était grande et brune, son œil allongé avait la forme oblique des yeux indiens. D'autres contours, d'une élégance fière, rappelaient chez elle le type des Chicassaws, les premiers possesseurs de la forêt. Son costume indiquait par son goût que le sang européen était mêlé dans ses veines au sang indien. Marian était vêtue d'une jupe de *homespun* commun, rayé de jaune ; le corsage vert, d'une étoffe plus fine, était agrémenté de broderies ; son cou et ses poignets s'entouraient de ces cercles de métal plus ou moins précieux auxquels les femmes chicassaws empruntent leur principale parure. Elle portait un léger rifle. Une corne et une poche à balles, suspendues à l'épaule gauche, pendaient sous son bras droit.

La seconde jeune fille, Lilian, offrait le plus parfait contraste avec cette beauté fière et brune. Elle était à ce point de l'adolescence où six mois vont faire une femme de la jeune créature qui n'était encore qu'une charmante enfant. Toute rose, blonde comme les blés, fraîche et pure comme une églantine de buisson, et timide comme une gazelle, elle paraissait parée dans son simple costume qui se composait d'une robe de homespun ouverte sur la poitrine et d'un large chapeau de paille ; un collier de fausses perles à son cou était sa seule coquetterie, car ses jolis pieds étaient nus, si ceux de sa sœur étaient chaussés du classique mocassin.

Dès que les deux jeunes filles sortirent, tendrement enlacées, de la hutte du squatter, un grand chien décharné, à l'œil sauvage, accourut à elles et fêta spécialement la brune Marian.

« Ah ! Wolf, vieux compagnon, dit-elle, c'est ton déjeuner que tu me demandes. Que pourrions-nous lui donner, Lilian ?

— En vérité, sœur, je l'ignore ; il n'y a rien chez nous pour la pauvre bête.

— Mais il y a de la chair de daim dans la hutte....

— Je crains que père ne nous permette pas de la donner à Wolf. Il attend quelqu'un à dîner. Tu sais qui, Marian ? »

Un sourire espiègle accompagna cette question ; mais il manqua son effet, car Marian répondit en fronçant le sourcil :

« Oui, mais ce quelqu'un-là ne dînera pas avec moi. C'est justement pour cela que je vais sortir avec mon rifle. J'irai chasser pour trouver mon dîner dans les bois, et si j'ai la main malheureuse, je ne mangerai point... Mais ne crains rien, Wolf, si je manque d'appétit, ce n'est point une raison pour que j'oublie que tu as faim... Je ne sais vraiment que donner à cet animal... Qu'en dites-vous, Lill? Ces busards sont à portée de mon rifle. Je pourrais en tuer un. Mais ces vilaines bêtes ont une chair si coriace qu'un chien lui-même n'en voudrait pas manger.

— Vois, Marian, un écureuil là-bas. Wolf s'accommoderait bien de ce déjeuner ; mais ce serait pitié que de tuer cette jolie petite créature.

— Pas du tout. Cette jolie petite créature est un voleur qui mange notre blé ; en le tuant, je fais justice en deux sens : je punis un larron et je récompense notre chien fidèle. »

Wolf, qui n'avait pas les scrupules de Lilian, s'était déjà élancé sur l'écureuil; mais c'est une rare chance pour un chien que d'attraper d'un bond un animal aussi leste. L'écureuil s'enfuit, grimpa sur un arbre, s'assit au coude d'une branche élevée, et se mit à célébrer son triomphe en remuant sa queue dressée en panache. Mais, tout occupée de narguer son ennemi qui aboyait piteusement, la pauvre bête ne songea point à masquer son corps qui présentait une cible au rifle. Marian épaula son arme; le coup partit... et l'écureuil, tombant de son haut perchoir, fit plusieurs culbutes en l'air et vint tomber juste entre les mâchoires affamées de Wolf.

La jeune fille ne parut ni orgueilleuse ni étonnée de son exploit; c'était sans doute pour elle une habitude de tous les jours que de tirer juste et de faire un massacre des hôtes de la forêt.

« Il te faudra apprendre à tirer, ma chère Lilian, dit-elle à sa sœur.

— Oh! je n'y aurais ni le goût ni l'adresse.

— Il faut t'y essayer cependant. Cela peut être très utile. Père ne dit-il pas que, du temps des Indiens, chaque jeune fille savait manier un rifle. Que ferais-tu si tu rencontrais un ours dans la forêt?

— Oh! comme je courrais vite!

— Eh bien! pas moi. Cela ne m'est jamais arrivé; mais, le cas échéant, je ne m'enfuirais pas.

— En vérité, Marian, je ne suis jamais tranquille quand tu cours les bois. J'ai toujours peur que tu rencontres quelque bête féroce qui te dévore. Je ne puis comprendre quel plaisir tu trouves à chasser.

— Oui, nos goûts diffèrent, quoique nous nous aimions tendrement.

— Vrai, tu m'aimes bien, Marian? dit Lilly en jetant ses bras autour du cou de sa sœur. Ce n'est point parce que tu t'ennuies avec moi que tu cours si souvent la forêt.

— Oh! Lilly, dit la jeune fille en couvrant de baisers la jolie figure de sa sœur, c'est par malice d'enfant que tu parais douter de mon affection. Tu sais bien que je donnerais ma vie pour sauver la tienne. C'est toi qui es la joie, le bonheur de notre pauvre demeure forestière; pour ne point partager tes goûts, je n'ai pas moins d'amitié pour toi. Mais que veux-tu? Tu aimes à lire les livres que ta mère t'a laissés et à regarder les gravures qu'ils renferment. L'héritage que je tiens de ma mère ne contenait rien de pareil. Puisqu'elle était à moitié indienne, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que je lui ressemble et que j'aime la vie libre dans les bois. Quant au danger... bah! bah!... je ne le crains pas. Je n'ai peur d'aucune bête féroce. Ah! j'ai beaucoup plus à redouter d'une créature à deux pieds que je connais, et je risquerais davantage de rencontrer ce terrible bipède en restant à la maison. »

Ce fut d'un ton amer que la jeune fille prononça ces dernières paroles; elle rechargea son rifle, et au même instant, les grognements de Wolf annoncèrent l'approche d'un visiteur.

C'était un homme à cheval, âgé d'une trentaine d'années, mince, froid d'aspect, et porteur d'une de ces physionomies qui déplaisent à première vue. Ce n'était pas un étranger que John Stebbins, le maître d'école de Swampville; il était l'ami du père des deux jeunes filles, venait le visiter souvent, et, de



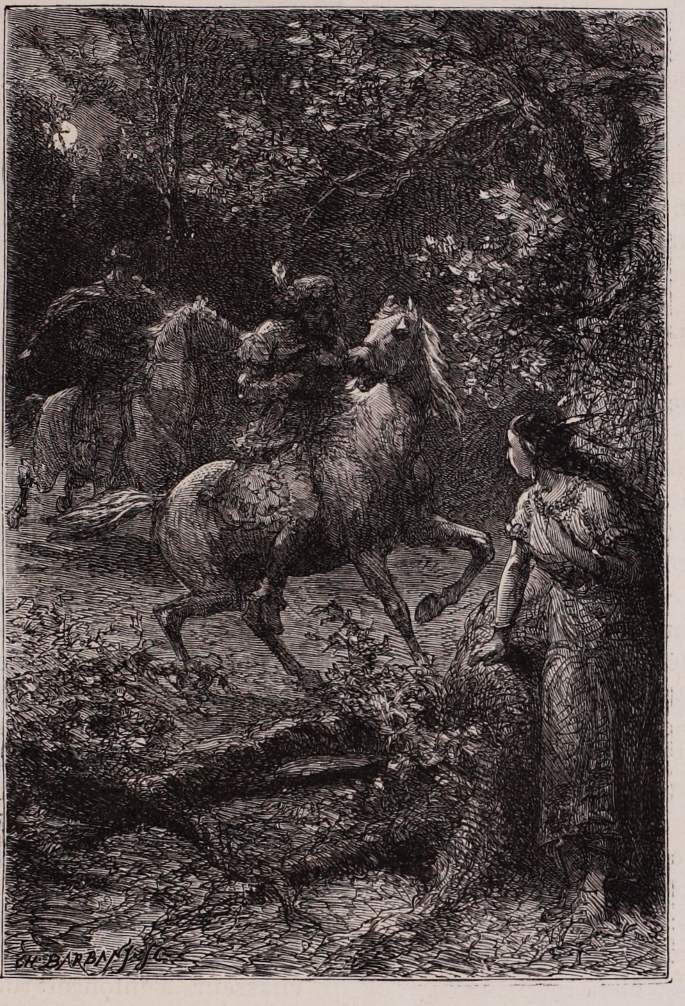
Marian et Lilian (Page 7.)

plus, était attendu par lui ce jour-là, comme Lilian l'avait dit.

« Le père est à la maison? » demanda-t-il, et, sur le signe affirmatif de Marian, il mena son cheval à l'écurie, et entra dans la hutte de l'air d'un homme sûr de son importance.

Le squatter le reçut, et pendant l'échange de leurs salutations, l'observateur le plus inhabile aurait pu remarquer un singulier contraste dans les manières des deux hommes. Le visiteur était froid, tranchant, se donnait des airs de maître; son hôte se montrait agité, l'œil errant çà et là, et fort mal à son aise. Avant qu'une douzaine de paroles eût été échangée entre eux, John Stebbins tourna sur ses talons et alla fermer la porte de la hutte. Le squatter ne fit aucune objection à cet arrangement qui empêchait ses filles de venir prendre part à cet entretien; mais Marian, qui était restée à quelques pas de l'habitation, remarqua ce fait et en chercha la signification.

Pourquoi John Stebbins avait-il fermé cette rude porte qui avait l'habitude de rester ouverte sur ses gonds de cuir? excepté la nuit ou quand les tempêtes de pluie soufflaient de l'ouest. Pourquoi son père, si hardi et parfois si farouche, semblait-il laisser le maître d'école commander sur sa clairière? La jeune fille s'adressa ces questions et, n'y trouvant aucune réponse, elle adressa un signe d'adieu



« Qu'y a-t-il? » (Page 13.)

à Lilian, qui s'était assise à l'ombre pour lire, et elle s'enfonça dans la forêt.

A un mille de l'établissement du squatter, était une clairière qui ne devait rien au travail humain, oasis naturel de verdure à l'endroit le plus touffu de la forêt. Un chasseur qui s'était arrêté à l'entrée de la clairière, s'était assis sur un tronc d'arbre renversé.

C'était un fort bel homme de vingt-cinq ans environ, de physionomie ouverte et franche, mais assez négligé quant à sa toilette. Sa chevelure noire tout ondoyante n'avait été lustrée par aucun cosmétique; ses traits réguliers étaient hâlés par le soleil, et il paraissait peu se soucier de faire valoir ses avantages extérieurs, très réels toutefois. Quant à son costume, si ses formes le faisaient valoir, il était exempt d'élégance. Une tunique de peau de daim, à collet frangé, dessinait sa taille; des chausses de drap vert, assez usé pour offrir des teintes brunes, couvraient ses jambes, et d'épais mocassins à semelles de cuir chaussaient ses pieds. Une casquette en peau de racoon (sorte de blaireau) était posée sur sa tête. Une ceinture autour de la taille, un couteau dans sa gaîne, un rifle sur l'épaule, complétaient l'équipement du jeune homme.

Il restait ainsi assis, absorbé dans des pensées qui paraissaient mélancoliques, lorsque trois Indiens débouchèrent dans la clairière du côté opposé à celui de sa halte.

C'étaient trois de ces Chicassaws dont les tribus ont émigré depuis longtemps à l'ouest du Mississipi. Quelques familles ont préféré rester dans leur pays natal, et errent, çà et là, menant une existence assez analogue à celle de nos Gitanos européens. Comme leurs ancêtres, ils passent leur vie sous des tentes ou en plein air, trafiquant de petits objets qu'ils confectionnent. Les trois Indiens qui survenaient, père, mère et fille, allaient évidemment pour ce petit commerce au settlement de Swampville, car si l'homme marchait fièrement en avant, les mains vides, la femme se courbait sous le poids d'un panier contenant des peaux de renards et de racoons, et la fille portait des corbeilles d'osier, des mocassins et des ceintures. Quant à l'homme, il serait injuste de dire qu'il était en tout point semblable au quatrième officier de la chanson de Marlborough, car s'il dédaignait d'alléger la lourde charge de marchandises sous lesquelles les deux femmes fléchissaient, un long fusil rouillé, passé en bandoulière, et une hachette à sa ceinture, lui constituaient une tenue formidable pour un homme allant au marché.

L'homme et la femme traversèrent la clairière sans s'arrêter devant le chasseur, qui les salua d'un signe de tête; mais la jeune fille indienne se posa devant lui en souriant, et le regarda longuement sans lui rien dire, pendant que son père et sa mère s'éloignaient sans plus s'inquiéter d'elle.

« Que me veux-tu, Suvanée? lui demanda-t-il brusquement, gêné par les deux yeux que la Chicassaw tenait fixés sur lui.

— Ah! ah! dit-elle, le gibier peut se lever sous les pas de Franck Wingrove, le hardi chasseur le laissera partir sans le saluer d'une décharge de son rifle. Ah! ah!... Et Franck Wingrove ne pense plus à cultiver son champ, ni surtout à briller aux fêtes du tir, parce que cela lui a porté malheur... Suvanée sait tout cela et encore autre chose qu'elle pourrait lui dire.

— Laisse-moi, fille, s'écria le chasseur impatienté. En suis-je déjà venu à être la fable des gens de ton espèce!

— Tu ne méprises pas toutes celles qui ont du sang chicassaw dans les veines, répondit Suvanée avec plus de malice que de dépit, et je suis peut-être seule à savoir que ton chagrin vient de là. Est-il vrai que tu sois brouillé avec le squatter Holt pour avoir gagné le prix à la fête du tir, quand il avait la prétention de l'emporter?

— C'est devant tous les squatters du district qu'il m'a injurié et qu'il m'a défendu de remettre les pieds sur sa clairière, à moi qui suis son seul parent, puisque la mère de Lilian, pauvre douce femme! était ma propre tante.

— Et ce n'est pas seulement son neveu qu'il a mis à la porte, mais encore le prétendu de sa fille Marian, n'est-ce pas? dit la jeune Indienne.

— Est-ce que tu prends un méchant plaisir à voir ma peine, s'écria Franck? Cet Hickmann Holt n'a pas le cœur d'un père, puisqu'il fait le chagrin de Marian.

— Elle t'évite, dit Suvanée, et sans doute tu étais là pour guetter son passage. Écoute, je n'aime pas Holt; c'est un homme dur; je n'aime pas beaucoup Lilian. Mais je chéris Marian; elle est de ma race; elle s'est montrée toujours bonne pour moi et elle m'a guérie de mes fièvres et soignée dans sa hutte quand les miens me laissaient, sans secours, dans un coin de la forêt, comme un pauvre animal condamné à mourir. Aussi mon cœur est-il à elle... Dis-moi, veux-tu la voir?

— Si je le veux! s'écria Franck Wingrove en se dressant debout.

— Eh bien! elle est à cent pas d'ici, au bord du ruisseau.

La jeune Indienne parlait encore, que le chasseur s'enfonçait dans le fourré, sans même penser à la remercier de son bon office.

. . . .

Pendant ce temps-là, le squatter et le maître d'école de Swampville étaient toujours enfermés dans la hutte.

Quelques braises rougissaient dans le foyer. Le squatter s'assit à côté de ce feu expirant, et son visiteur prit place de l'autre côté de la table, sur laquelle on voyait une bouteille pleine de wiskey, deux tasses fêlées, deux pipes et une petite provision de tabac. Tous ces préparatifs avaient été faits à l'avance.

« Vous avez fourni une longue course, John, dit le squatter en soulevant la bouteille, goûtez un peu de wiskey. Désirez-vous le mêler d'eau?

— Pas d'eau! répondit laconiquement John Stebbins.

— Vous avez raison; les marchands en mettent assez dans leurs liqueurs avant de les vendre.

Il y eut un silence, après lequel le squatter reprit la parole : « Pourquoi, John, dit-il, êtes-vous flambant neuf des pieds à la tête ? Vous ressemblez juste à ces hypocrites prêcheurs que j'ai vus souvent rôder dans Swampville. Damnation ! quel air chicaneur vous prenez !

— Pourquoi me comparez-vous à ces païens de méthodistes ? J'appartiens à la vraie religion ; j'espère que bien que vous viviez en sauvage au fond des bois, vous avez entendu parler de la *nouvelle révélation ?*

— Ma foi, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Eh bien ! je suis Mormon.

— Ah ! les Mormons n'ont-ils pas des principes abominables qui méritent qu'on les chasse de partout ? »

John Stebbins leva les mains et les yeux d'un air hypocrite : « Les *saints* subissent la calomnie, dit-il ; mais c'est une épreuve qu'ils surmonteront. Un d'eux, Brigham Young, m'a converti, m'a détourné des voies de perdition, et mon zèle m'a valu d'être nommé un des douze apôtres chargés de recruter des fidèles, des adhérents à la vraie foi.

— Est-ce pour me convertir que vous êtes venu ce matin, après avoir eu soin de me faire annoncer votre visite ?

— A parler franchement, Holt, dit John Stebbins, ce n'est pas précisément pour vous que je suis venu aujourd'hui.

— Et pour qui donc ?

— Pour votre fille. »

Un frisson passa sur la face du squatter, bien qu'il fît effort pour dissimuler cette émotion ; mais l'œil du maître d'école était trop perspicace pour être dupe de la puissance de volonté de Hickmann Holt.

« De laquelle parlez-vous ? demanda le squatter d'une voix mal assurée.

— Vous le savez bien. Lilian n'est encore qu'une enfant ; mais Marian ne peut pas rester plus longtemps dans cette solitude, et c'est dommage qu'une créature si intelligente n'y reçoive aucun principe d'éducation... Je vous ai déjà fait pressentir mes projets. Marian sera une de nos prosélytes, je l'élèverai près de ma femme, dans le bien ; elle ira rejoindre avec nous la colonie des saints qui est partie de l'Illinois, et qui se trouve maintenant au delà des Montagnes-Rocheuses.

— Mille tonnerres ! s'écria le squatter en frappant sur la table, j'aimerais mieux voir Marian morte que de la livrer aux gens de votre secte.

— Elle sera cent fois plus heureuse avec nous que dans votre misérable hutte. Écoutez-moi. Je n'ai pas de temps à dépenser en paroles. Je partirai pour le Lac Salé avant trois jours. La caravane à laquelle je me joins a pour point de départ le fort Smith, dans l'Arkansas, et elle va bientôt se mettre en route. J'ai acheté un attelage et un wagon ; tout est chargé ; et j'ai laissé un coin pour votre fille et pour son bagage, qui, je le pense, ne sera pas lourd. »

Le squatter demeura quelques instants silencieux ; un terrible combat se livrait en lui. Il aimait sa fille et ne voulait pas la mettre à la merci d'un Mormon ; mais il avait ses raisons pour craindre John Stebbins et n'osait point le contredire. Tout à coup, après avoir rassemblé toutes ses facultés de résistance, il se leva, appuya ses deux poings noueux sur la table, et dit au *saint* d'une voix rauque :

« Non, non, et non ! Je ne livrerai pas mon propre sang !

— Que de fracas ! répondit dédaigneusement John Stebbins. Marian viendra si vous le lui ordonnez, et... vous lui commanderez de me suivre.

— Jamais !... Faites attention, John Stebbins, vous ne savez pas à quoi vous pouvez me pousser...

— Mais je sais où je puis vous mener.

— Moi ?... où donc ?

— A la potence.

— Damnation ! Toujours votre vieille menace ! Mais vous savez, John, que rien n'est plus faux que cette accusation...

— Avez-vous des témoins à votre décharge qu'il vous soit possible de produire, Hickmann Holt ? Non ; et vous savez bien qu'un mot de moi pourrait faire accourir ici tous les limiers de la loi. Et vous n'ignorez pas quel est le sort réservé aux meurtriers ?

— Oh ! ce serait infâme de votre part, John Stebbins. Vous n'en viendriez point à cette extrémité ?

— Si vous m'y forcez...

— Être conspué, méprisé, condamné par la justice d'après un faux témoignage, ce ne serait rien, murmura le squatter en se laissant tomber sur un siège ; mais perdre l'estime de mes filles, les voir s'éloigner de moi avec terreur, avec haine peut-être, si elles pouvaient

croire que c'est moi... Ah! cela dépasse tout ce que mon courage d'homme pourrait supporter! »

Ce cri du cœur échappé au malheureux Holt, le livra complètement à John Stebbins.

« Non, vieux camarade, lui dit-il, je ne suis pas capable de vous dénoncer. Si les apparences sont contre vous dans... la chose en question, je ne voudrais pas qu'un ancien ami à moi fût tourmenté pas la justice, de mon fait. Mais si vous opposez la moindre résistance à mon projet d'emmener votre fille, vous m'obligerez à lui donner à choisir entre l'heureuse existence que je lui prépare auprès des saints, et la triste vie qu'elle mène dans ce désert auprès du meurtrier de...

— Assez! dit Holt tout à fait vaincu. Que ma pauvre chère Marian y consente ou non, elle partira avec vous, et puisse-t-elle n'avoir pas à me reprocher un jour d'avoir cédé à la pression que vous exercez sur son malheureux père! »

CHAPITRE III

L'hospitalité forestière. — Le hurricane. — Une apparition inattendue. — Le cougar rouge.

Le lecteur a compris que nous n'avons fait que semblant d'oublier Édouard Warfield. Mais il nous a paru bon, avant de revenir à lui, de faire connaître tout d'abord au lecteur son compagnon improvisé, et puis ensuite ce qu'étaient, six mois avant la halte qu'il avait dû faire à l'hôtel du colonel Kipp, les choses et les gens avec lesquels il allait se trouver en rapport.

Avant même de quitter les rues de Swampville avec son guide volontaire, Édouard Warfield avait appris que le jeune chasseur dont il avait fait son guide s'appelait Franck Wingrove. Lorsqu'ils eurent dépassé les faubourgs de la cité, ils entrèrent dans la forêt, suivant une route à peine tracée où les chevaux enfonçaient à chaque pas et ne pouvaient cheminer deux de front. Édouard Warfield se conforma aux instructions du chasseur qui lui avait recommandé de suivre sa monture de très près.

Ils avancèrent pendant une mille à travers deux allées d'arbres aimant l'humidité, cotonniers et sycomores. Leurs grands troncs gris s'élevaient le long du sentier, serrés les uns contre les autres, parfois en lignes aussi régulières que les colonnes d'un temple. Un peu plus loin, le chemin monta; les voyageurs atteignirent le sommet qui sépare *Mud-Creek* (le ruisseau de la boue) de la rivière de l'Obion. Le sol, qui portait une forêt de pins, devint sec et pierreux. Les arbres s'espacèrent, ce qui permit aux deux jeunes gens de chevaucher à côté l'un de l'autre. Édouard Warfield en fut aise, car il lui tardait de causer avec sa nouvelle connaissance, dont il avait pris le silence jusque-là pour une réserve de délicatesse.

Franck Wingrove ne paraissait pas disposé à prendre l'initiative d'un entretien; aussi, après quelques questions banales sur le climat du pays, le capitaine lui dit :

« Quelle sorte de gentleman est ce M. Holt que je vais voir?

— Monsieur Warfield, c'est ce que nous appelons dans ces parages une rude pratique.

— Est-il pauvre ou riche?

— Pauvre assurément, car il ne possède au monde que sa clairière d'un couple d'acres et un vieux cheval.

— Cette clairière lui appartient-elle? Vous semblez le dire, monsieur Wingrove.

— Elle lui appartient dans ce sens qu'il l'a défrichée, et il la considère aussi bien comme sienne que je regarde comme m'appartenant

le morceau de terrain que j'ai payé, moi, au Land-Office.

— En vérité?

— Oui, monsieur, et je ne voudrais pas être celui qui achètera la section 9. »

Franck Wingrove accompagna ces paroles d'un regard qui semblait demander si c'était une affaire de ce genre qui amenait l'étranger dans ce pays perdu.

« Ce Holt a-t-il de la famille? dit le capitaine sans se décontenancer.

— Il a une fille.

— Une seule... et... jeune? » demanda Édouard Warfield avec intérêt, car il pensa que son rêve d'établissement pourrait peut-être se compléter bientôt, si le terrible squatter avait une fille aimable et bonne, à laquelle la pauvreté dans un désert ne ferait point peur.

« Il en avait une autre, monsieur Warfield, répondit le chasseur avec tristesse; elle est partie, et l'on ignore ce qu'elle est devenue depuis six mois. »

A la faveur d'un rayon de lune, le capitaine vit que Franck Wingrove était très ému; sa question avait sans doute réveillé des souvenirs douloureux chez le chasseur, et il respecta d'autant mieux le silence que garda son compagnon, que le chemin se rétrécit de nouveau et ne leur permit plus d'avancer de front. Bientôt, ils sortirent de l'obscurité des grands bois et débouchèrent dans une belle clairière éclairée par la lune.

Édouard Warfield admirait ce tableau riant, lorsque son guide fit tout à coup une halte.

« Qu'y a-t-il? demanda Franck Wingrove en faisant briller à sa main droite la lame nue de son couteau de chasse.

— Les yeux de l'Aigle blanc ne sont pas perçants la nuit, dit une voix d'une extrême douceur. Il ne sait point reconnaître ses amis! » Et une forme féminine sauta par-dessus un tronc d'arbre gisant au bord de la clairière, puis vint se placer en pleine lumière devant les deux voyageurs.

« Suvanée! » s'écria Franck Wingrove.

Le capitaine vit alors une jeune Indienne, et la trouva charmante avec son profil fin, sa longue chevelure, sa tunique brune sur laquelle tombaient des colliers de verroteries, et ses longs yeux brillants.

« Il est tard, fille, dit Franck Wingrove, pour se promener dans les bois.

— Pourquoi me le reprocher? Il y a six mois que je n'y suis venue.

— Et qu'attendez-vous ici? Ce n'est pas moi, je pense.

— C'est vous que j'y attendais justement, répondit Suvanée. Je suis allée à votre plantation, j'ai su que vous étiez à Swampville, et je suis venue ici pour vous voir passer à votre retour.

— Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant? Faites vite alors, car j'ai ce gentleman à conduire, et...

— Que l'Aigle blanc renvoie son ami en arrière. Ce que l'ai à lui dire n'est que pour son oreille.

— Je n'ai point de secrets pour mes amis.

— Pas même si j'ai à vous parler de Marian Holt? »

Le chasseur tressaillit et se pencha vers l'Indienne, comme pour voir si elle était sérieuse en s'exprimant ainsi. Édouard Warfield s'éloigna par discrétion, et n'entendit point le court dialogue de son guide avec l'Indienne; du moins les premières phrases lui échappèrent; mais bientôt Franck Wingrove éleva involontairement la voix, et ces mots parvinrent aux oreilles du capitaine :

« Faut-il vous croire, Suvanée? Quoi! c'est avec un Mormon qu'elle est partie! et cela, sans faire la moindre résistance, de son plein gré?

— Elle pleurait, elle pleurait beaucoup quand je l'ai rencontrée près du fort Smith en compagnie d'un homme de méchante mine et d'une femme très grosse et très laide.

— Ne vous a-t-elle rien dit pour moi?

— Cette femme, qui la surveillait, nous a séparées tout de suite. »

Ils parlèrent encore, mais plus bas, et enfin le capitaine, regardant du côté où il avait laissé son guide, le vit seul et vint le rejoindre. Suvanée avait disparu.

Ils cheminèrent quelque temps en silence; puis le chasseur, dont le cœur était trop plein, dit à son compagnon :

« Monsieur Warfield, j'ai toute confiance en vous, bien que je vous connaisse de ce soir seulement. Je veux vous conter mon malheur. Peut-être qu'il vous intéressera. » Et il fit au capitaine toutes ses confidences, que celui-ci reçut avec beaucoup de sympathie.

« C'était si naturel, une alliance entre Marian et moi, dit le chasseur. Nous étions déjà parents; si je ne suis pas riche, ma plantation vaut mieux que celle d'Hickmann Holt. Je suis habile tireur; j'ai un beau lot de four-

rures à vendre chaque année. En vérité, ma femme aurait été aussi heureuse que celle du plus laborieux pionnier. Il a fallu que la vanité de Holt vînt m'interdire toute espérance, et comme s'il ne m'avait pas assez puni de mon triomphe en m'interdisant sa maison, il a livré ma pauvre Marian à ces êtres hors la loi qu'on appelle les Mormons. En aurait-il fait autant de sa seconde fille ? Oh ! non ; c'est parce que Marian m'avait choisi qu'il l'a punie ainsi de son affection pour moi.

— Comment est-elle cette seconde fille ? demanda Édouard, toujours préoccupé de son rêve. Ressemble-t-elle à sa sœur aînée ?

— Pas du tout. Ma pauvre Marian était fille d'une demi-sang de la tribu des Chicassaws à laquelle appartient Suvanée ; quoique brune, elle est très belle, et sa sœur ne lui ressemble pas plus qu'un racoon ne ressemble à un écureuil.

— Est-ce à dire que cette seconde sœur soit laide ? demanda le capitaine avec une sorte d'inquiétude.

— Oh ! non ; Lilian, la petite Lilly est une jolie créature, blonde comme sa mère qui était ma propre tante. »

Après cet entretien, le chasseur retomba dans sa mélancolie, et Édouard Warfield ne tenta pas de l'en distraire. Ils avançaient donc en silence. D'ailleurs les réflexions personnelles du capitaine étaient suffisantes pour lui donner de l'occupation. La connaissance qu'il venait de faire du caractère d'Hickmann Holt lui promettait une bataille lorsqu'il faudrait faire valoir ses droits contre le squatter. Puis, la confidence de Franck Wingrove l'excitait à une sincérité analogue, et il allait lui confier sa situation, sûr désormais de ne pas trouver en lui un ennemi, lorsque le chasseur arrêta une fois encore son cheval.

« Notre route bifurque ici, dit-il à Édouard Warfield ; le sentier à gauche va droit à la clairière du squatter ; le sentier à droite mène à ma plantation. Êtes-vous certain d'avoir une réception cordiale et un lit chez Hickmann Holt ?

— A vous dire le vrai, j'en doute fort, répondit Édouard Warfield en souriant ; mais cela ne m'inquiète guère. J'ai mon vieux manteau et ma selle ; ce ne serait pas ma première nuit à la belle étoile.

— C'est que, si vous étiez homme à vous contenter d'une peau d'ours, je vous offrirais de grand cœur, dans ma hutte, un lit improvisé.

— C'est plus que je n'en aurais à attendre du squatter, d'après l'affaire qui m'amène chez lui, dit Édouard Warfield ; aussi, sans autre préambule, j'accepte votre offre cordiale. »

Ils reprirent leur route, et après avoir parcouru environ deux milles, ils arrivèrent à la plantation de Franck Wingrove.

Une cabane lézardée pour logement ; une peau d'ours pour lit ; de la venaison froide, du pain et du café pour souper, avec quelques pipes à fumer comme dessert, mais tout cela, offert de bon cœur, constituait une hospitalité que nul vieux soldat n'aurait dédaignée.

Le lendemain, les deux jeunes gens furent debout de bonne heure et quand le capitaine fut prêt à partir, Franck Wingrove lui donna ses dernières instructions sur le chemin à suivre. L'étranger devait traverser une partie de la forêt ravagée par le *hurricane*, et bien que ce fléau ne se fût exercé que sur deux cents yards d'étendue, le chemin à faire afin de le traverser était double en raison des difficultés.

Le *hurricane* est un tourbillon de vent qui s'acharne contre une forêt, et, pionnier violent, y dessine des clairières en renversant, en brisant les arbres sur une grande étendue de terrain.

Édouard Warfield qui s'attendait, sur les indications de son hôte, à traverser une scène de désolation, ne rencontra que le spectacle gracieux de l'épanouissement de la vie végétale sur les anciennes ruines de l'ouragan.

A droite et à gauche, le *hurricane* avait tracé une place nette, quelque chose comme une vaste avenue dessinée par des géants, et faite à leur usage. Édouard Warfield avait chevauché longtemps, tant dans cette avenue que sous la feuillée, et il était revenu sur le chemin, pensant avoir passé tous les obstacles, lorsqu'il y rencontra la plus grande des victimes de l'ouragan. C'était un chêne géant, un patriarche de la forêt, renversé comme un roseau brisé net à un mètre et demi du sol. Il s'aperçut en même temps que le sentier faisait une fourche au delà du tronc renversé. Avant de se décider pour l'une ou pour l'autre de ces traces, il fallait franchir l'arbre, et le capitaine résolut d'habituer son arabe aux obstacles de la locomotion dans cette forêt, en le faisant sauter par-dessus le tronc. Dans cette intention, le cavalier fit reculer l'animal, et il se disposait à prendre son élan, quand il perçut le bruit des pas d'un autre cheval qui

venait du côté opposé. Aussi serra-t-il la bride, afin de ne pas s'exposer à une rencontre qui aurait pu devenir fâcheuse pour les deux cavaliers dans un passage aussi étroit, avec l'arabe lancé au galop, comme cela était nécessaire pour franchir l'obstacle.

Le capitaine resta muet d'étonnement et d'admiration, lorsqu'apparut sur un fonds de feuillage la monture dont il avait entendu le pas; ce n'était pas un cavalier que portait ce vieux cheval décharné, à crinière rude et rare, qui s'avançait clopin-clopant, comme un vrai Rossinante, mais une blonde jeune fille d'environ seize ans, d'un galbe si pur, que sa figure paraissait entourée d'un nimbe par le rayon de soleil qui se glissait sous l'aile de son chapeau de paille; elle était grossièrement vêtue d'une robe de homespun à manches; mais sa chevelure dorée, flottant sur ses épaules, était plus belle qu'un manteau royal.

Cette apparition si peu attendue causa un tel trouble à Édouard Warfield, que, tout en se reprochant de ne pas oser adresser la parole à cette jeune fille pour lui dire une de ces phrases polies que la circonstance autorisait, il se borna à la saluer profondément, et se mit à faire le tour de l'obstacle posé en travers du chemin, en prenant par la droite. Ce fut sans réfléchir qu'il s'engagea dans ce sentier battu, car il s'avisa, en le traversant, qu'il avait pris égoïstement le sentier le plus court, celui qui tournait autour du tronc de l'arbre, tandis que l'autre, qui avait à longer son branchage, décrivait un bien plus large circuit. Mais la maladresse était faite et il n'était plus temps de s'en excuser.

Toutefois, le capitaine ne put s'empêcher de se retourner pour tâcher d'apercevoir de nouveau la jeune fille. Il revit sa chevelure d'or flottant au milieu de l'entremêlement des branches, lorsqu'un cri le fit tressaillir sur sa selle. En quelques secondes, il eut franchi l'espace qui le séparait de l'inconnue, et l'arabe se trouva côte à côte avec la haridelle qui renâclait avec force, en pointant ses deux oreilles. La jeune fille tirait sur la bride pour faire avancer son cheval; mais celui-ci n'osait pas, et il reculait autant que lui permettait la nature du lieu. Ce mouvement rétrograde du cheval était causé par l'épouvante de quelque chose qui était sans doute en travers de son chemin. Édouard Warfield regarda dans cette direction et aperçut sur une souche déracinée la hideuse forme d'un cougar.

Le terrible animal avançait lentement le long du bois mort, non par bonds ou pas à pas, mais de l'allure traîtresse d'un chat.

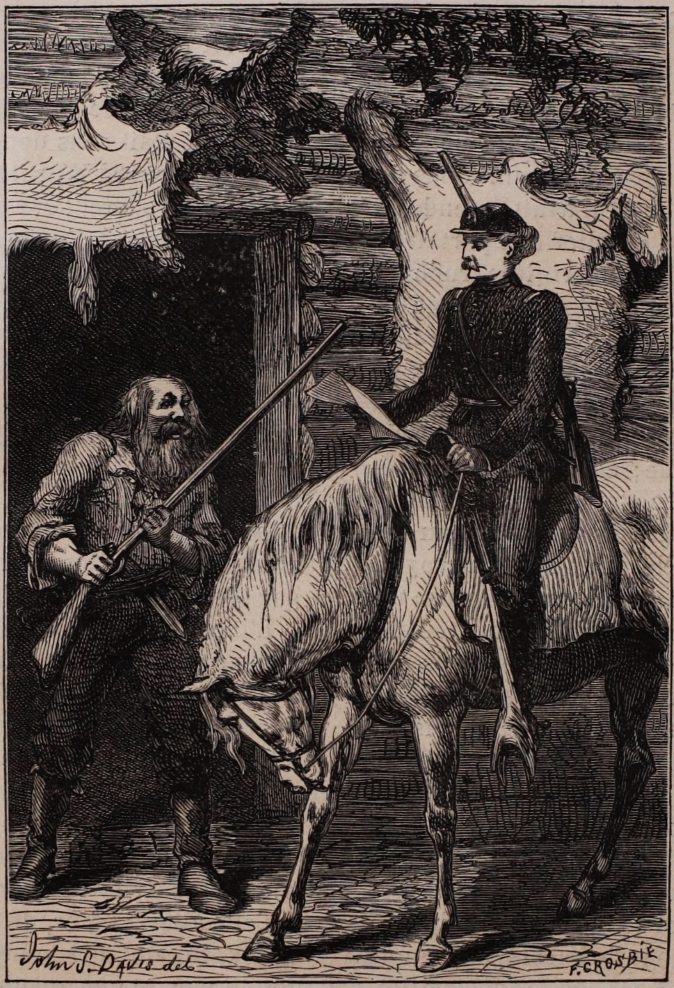
En un rien de temps, Édouard Warfield avait armé son fusil et en avait appuyé le canon contre l'oreille de son cheval. C'était commander à l'intelligent arabe la plus parfaite immobilité.

Le coup partit... et quand la fumée se dissipa sous le feuillage, il vit le corps du cougar se tordant sur le sol.

L'inconnue, qui tremblait encore, remercia le capitaine avec effusion, et elle accepta avec reconnaissance l'offre que lui fit Édouard Warfield de l'accompagner à travers la forêt, afin de la préserver de nouveaux dangers, s'il s'en présentait encore.

Mais le mode de locomotion praticable dans les étroits sentiers interdisait toute causerie un peu suivie. Édouard apprit seulement qu'elle allait visiter, de l'autre côté du Mud-Creek, un ami de son père, et ils furent bientôt en vue du gué qu'elle devait traverser.

Là ils durent se séparer, la jeune fille remercia une dernière fois son sauveur avec la plus naïve effusion, et engagea sa monture dans le cours d'eau qu'elle avait à passer. Ce fut tout au plus si le capitaine avait trouvé quelques mots à lui répondre. En voyant l'adorable créature aborder l'autre rive et disparaître derrière un fourré d'arbres, Édouard Warfield se demanda si ce qui venait de se passer n'était point un rêve.



« Voilà mon titre. » (Page 18.)

CHAPITRE IV

Les titres de propriété d'Hickmann Holt. — Une réception brutale. — Les conventions du duel.

Lentement et comme à regret, Édouard Warfield dut revenir sur ses pas.

Le terrain noir, de nature alluviale, était couvert d'une végétation intense et entrecoupé de marais dont les eaux se projetaient dans la direction du Mud-Creek.

Enfin le capitaine atteignit la clairière, *sa* clairière; la fumée d'un feu s'élevant en panache léger d'un toit de douves, et une palissade faite de troncs d'arbres blanchis et sans écorce la lui désignèrent.

Édouard Warfield n'aperçut pas de porte à la barrière qui entourait son domaine; il s'avisa d'en trouver une dans une rangée de barres encastrées dans deux poteaux grossièrement emmortaisés. La barre supérieure était absente, et le capitaine, ne se sentant pas disposé à mettre pied à terre pour enlever



« Merci, monsieur, » murmura Lilian. (Page 21.)

les autres, fit sauter son cheval par-dessus l'obstacle, comme un vainqueur franchit une brèche, et il pénétra dans sa propriété d'une allure de conquérant. Il trotta ainsi jusqu'à la cabine dont la porte était ouverte. Personne, au pas de son cheval, ne se montra sur le seuil.

Comme son regard pouvait pénétrer dans l'intérieur, il examina soigneusement de ce côté, et finit par distinguer une forme humaine assise sur un tabouret, les coudes appuyés sur une table grossière. Ce personnage ne bougeait point ; peut-être était-il endormi ; peut-être observait-il l'étranger.

Dans cette incertitude, Édouard Warfield cria aussi haut que possible : « Ho! de la maison, ho! y a-t-il quelqu'un?

— Qui diable êtes-vous, et que diable venez vous faire chez moi? s'écria une grosse voix ressemblant plutôt au rugissement d'un ours qu'à des accents humains.

— Je désire voir M. Hickmann Holt, répondit le capitaine en tâchant d'être calme, car cette réception brutale réveillait en lui le vieil instinct guerrier.

— Regardez-le, répondit le squatter d'un air menaçant; mais si vous êtes le shérif, je vous préviens qu'Hick Holt n'est pas chez lui. »

En même temps, par une mimique très compréhensible, il exhiba un grand *bowie* (couteau américain).

« Je ne suis ni le shérif, ni un de ses con-

stables, répondit le capitaine, ni rien qui ressemble à un magistrat.

— Alors, qui êtes-vous donc, monsieur *Boutons-dorés?* »

Édouard Warfield, qui commençait à perdre patience, rappela à lui tout son sang-froid :

« Mon nom, répondit-il...

— Eh! interrompit le squatter, je me moque bien de votre nom. Dites-moi votre affaire, c'est la seule chose dont je me soucie.

— En premier lieu, monsieur Holt, répondit le capitaine avec dignité, je veux un traitement plus civil de votre part; en second lieu... »

Un horrible juron du squatter interrompit la phrase d'Édouard Warfield.

« Damnation! mille tonnerres! Vous êtes un beau compagnon d'exiger un traitement civil après avoir fait passer votre cheval par-dessus mes barrières, et vous être introduit dans ma clairière sans mon aveu!

— Votre clairière! Êtes-vous sûr qu'elle soit vôtre? »

Le squatter devint pourpre; les veines de son front et de son cou se gonflèrent; il serra ses poings noueux et s'écria d'une voix rauque :

« Ma clairière n'est pas à moi!... Montrez-moi l'homme qui ose soutenir une telle fausseté. Par le sang et la mort, il n'osera pas le répéter deux fois.

— Avez-vous acheté ce terrain, monsieur Holt? » demanda le capitaine sans s'émouvoir.

« C'est moi qui l'ai défriché, qui l'ai mis en valeur, et ce mode d'achat vaut mieux que les autres. Tout ce qui est ici est ma création et qui oserait m'en déposséder?... Mais, au fait, en quoi cela concerne-t-il monsieur Boutons-dorés.

— D'une façon toute particulière et fort directe, monsieur Holt, répondit le capitaine en exhibant ses titres de propriété. Votre maison est située sur la section n° 9 que le gouvernement des États-Unis m'a concédée. Il faut donc, ou que vous vous autorisiez du droit de préemption pour me payer votre terrain, ou que vous me livriez mon domaine. Voici la concession légale. Il vous est loisible de l'examiner. »

Une volée de jurons fut la première réplique du squatter : « Je me suis douté de la chose, dit-il quand il eut ainsi satisfait son humeur irascible, mais vous êtes venu ici jouer le personnage d'un fou. Au diable la concession légale! au diable vous-même! J'ai dans ma maison un document de mon droit de préemption; je vais vous le montrer, et nous verrons comment vous le trouverez. »

Le squatter rentra dans sa cabane et en ressortit presque aussitôt, portant un long rifle.

« Voilà mon titre, dit-il; mon droit de préemption est au bout de mon rifle, et maintenant, tournez les talons, et plus vite que cela. »

Édouard Warfield resta immobile.

« Vous ne voulez pas?... Par l'enfer, vous ne voulez pas?... Si vous ne quittez pas ma clairière en six sauts d'écureuil, vous n'en sortirez jamais en vie. Vous voyez ce tronc d'arbre, son ombre s'avance vers la maison. Lorsqu'elle arrivera au mur, je tirerai sur vous, aussi vrai qu'Hick Holt est mon nom. Vous êtes un homme averti.

— Je vous avertis également, M. Holt, que je suis disposé à me défendre, et si vous me tuez, la loi considérera cette action comme un assassinat et le fait d'un lâche. »

A ce mot, le squatter recula d'un pas.

« Assassin! dit-il sourdement. Non, je ne veux pas être appelé assassin. Je n'ai pas l'intention de vous assassiner, mais je ne veux pas non plus vous laisser partir. Vous m'avez appelé *lâche*, et, par l'Éternel! pas un homme vivant ne pourra se vanter de m'avoir fait impunément cette insulte.

— Je le répète, votre résolution était d'un lâche cœur, dit avec un grand sang-froid Édouard Warfield. Jugez-en par vous-même : J'ai là un revolver chargé à six coups. Je pourrais vous envoyer six balles à travers le corps avant que vous n'eussiez le temps d'épauler votre rifle. Comment appelleriez-vous cette action de ma part? Ne serait-ce pas un lâche assassinat? »

La physionomie du squatter fut bouleversée par cette logique, comme s'il eût été sensible à cet appel fait à sa conscience.

« Vous ne répondez rien, Hickmann Holt, » continua le capitaine.

Les lèvres du squatter blanchirent de colère.

« Je ne suis point si soucieux de ma vie que je craigne de la risquer, dit-il. Quoique vous soyez une créature condamnée, je ne veux pas que vous m'accusiez de mauvaise foi. Nous allons nous battre en combat franc.

— Ah! un duel. Je l'accepte...

— Descendez de cheval, alors, et prenez votre poudre et vos balles. Moi, je n'aurai besoin que de tirer un coup, je le sais. Mais si je vous manquais, par hasard, visez juste, car l'un de nous doit rester sur cette clairière, j'entends qu'il y doit laisser sa vie.

— Qui donnera le signal?

— Voici. Je vais aller chercher à la maison un morceau de viande de daim, et je le jetterai au milieu de la clairière. Vous voyez ces busards perchés sur ces arbres? Avant longtemps, l'un d'eux volera vers cet appât. Le moment où le premier touchera le sol sera le moment de l'action. Vous me comprenez, n'est-ce pas! »

Sur ces paroles, il gagna sa hutte et revint en apportant la pièce de venaison.

« Maintenant, à votre place, cria-t-il au capitaine, et tâchez de montrer autant de courage qu'en aura ce *lâche* d'Hickmann Holt.

— Attendez! s'écria Édouard Warfield, il reste quelque chose à faire. Vous agissez en homme d'honneur, je le reconnais volontiers. Vous méritez d'avoir une chance de vie, et si je tombais mort, vous seriez en danger. On pourrait vous accuser de m'avoir assassiné, et il serait mal de ma part de ne pas vous éviter ce malheur.

— Que voulez-vous dire? demanda le squatter.

Édouard Warfield tira son portefeuille, et, déchirant une page blanche, il y écrivit au crayon :

« Je suis tombé dans un combat loyal. Qu'on n'inquiète personne au sujet de ma mort. »

Il data cette pièce, la signa et la montra à son adversaire. Celui-ci la lut, réfléchit un instant, et dit au capitaine :

« Vous avez raison. Je n'avais pas pensé à cela. Je crois que ce document ne sera pas pire si j'y joins mon nom. Je n'en sais pas plus qu'un écolier, mais je puis signer toujours. Votre crayon, s'il vous plaît? »

Appuyant la feuille de papier à un tronc d'arbre, il mit son nom au-dessous de celui d'Édouard Warfield, puis, tirant son couteau, il le lança dans le morceau blanc de la feuille de papier, qui resta fichée contre l'arbre.

« Et maintenant, monsieur, dit-il, à votre place. Je vais jeter l'appât. »

Le capitaine obéit. Il alla se poster à l'endroit convenu, ne sentant d'autre émotion que la contrariété de se battre lorsque sa colère était tombée, et se blâmant de risquer sa vie et celle de ce squatter pour quelques paroles en l'air.

Il voulut essayer un dernier effort de conciliation.

« Holt, s'écria-t-il, vous êtes un brave homme. Je rétracte tout ce que je vous ai dit de blessant, et dès lors, à quoi bon nous battre?

— Vous êtes un lâche! s'écria le squatter, et ce qu'il y a de pire, un lâche sous des habits de soldat. Taisez-vous, car vous effrayez les busards, et par Dieu! si vous les troublez, je tire sur vous au premier qui s'envole!

— Convenu! ce sera le signal, » répondit Édouard Warfield décidé par cette nouvelle injure à toutes les chances du combat. Il serra mieux son rifle et veilla au mouvement des oiseaux.

Cinq longues minutes se passèrent ainsi, sans qu'aucun des busards bougeât.

Le naturel emporté de Holt ne put tenir de se manifester :

« Damnés busards! s'écria-t-il, ils vont nous tenir là jusqu'au coucher du soleil. Nous ne pouvons pas attendre ainsi leur bon plaisir. J'espère que vous... »

La phrase du squatter fut interrompue par le hennissement d'un cheval qui approchait de la clairière. Au même instant, les oiseaux sortirent de leur léthargie. Quelques-uns parurent se disposer à prendre leur vol. Le terrible moment était venu.

Édouard Warfield épaula son rifle et regarda son adversaire. Holt levait son arme aussi, mais d'une façon presque mécanique et comme s'il hésitait à viser. Son regard montrait pour la première fois de l'irrésolution. Au lieu d'être tourné vers les busards ou vers son antagoniste, il était dirigé vers un autre point, du côté du sentier. Le capitaine, oubliant le danger, allait se retourner pour voir l'objet qui attirait l'attention de Holt dans un moment si critique, lorsqu'il entendit un cri d'effroi, d'une intonation féminine. Un cheval avait foncé sur la barrière, qui s'était ouverte sous le choc, et il vit apparaître la jeune fille qu'il avait sauvée du cougar dans la forêt.

Le capitaine n'était pas encore revenu de sa surprise, que la jeune fille se jetait à bas de son cheval, courait dans les bras de Holt et s'écriait en embrassant le squatter :

« Père, cher père, qu'a-t-il fait? grâce pour lui.

— Arrière, Lilian, répondit le squatter en

l'enlevant dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant. Votre place n'est pas ici. Rentrez à la maison.

— Père, pourquoi êtes-vous en colère contre lui ?

— Finissez, Lill, ceci ne regarde pas les petites filles... Bon, voilà que vous pleurez ! Eh bien ! il m'a appelé lâche et veut nous chasser de notre clairière, et... c'est lui qui est un lâche !

— Père, il est brave, je le sais. Il y a une méprise entre vous.

— Vous savez qu'il est brave ? Vous extravaguez, ma fille, car sûrement vous n'avez jamais vu cet homme-là.

— Mais écoutez-moi, s'écria Lilian, en s'attachant aux vêtements de son père qui voulait l'entraîner vers la hutte, il m'a aujourd'hui même arrachée à la mort dans la forêt. Il ne faut pas qu'il meure. Vous n'avez pas le droit de tuer celui qui vient de sauver votre fille.

— Holà ! holà ! s'écria une voix aiguë, que signifie tout ce tapage ? »

Et un nouveau personnage apparut dans l'enclos du squatter.

CHAPITRE V

Le pacificateur. — Un ami dans le camp adverse. — Transaction à l'amiable. — Doux rêve d'avenir.

Édouard Warfield eut à peine le temps de regarder l'étranger, qu'il vit le squatter décontenancé et, en quelque sorte, effrayé par l'arrivée, évidemment très inattendue pour lui, d'un homme qu'il croyait sans doute bien loin. Profitant de sa stupéfaction, Lilian, qui d'abord l'avait partagée, se ravisa vivement, et s'empara du rifle que son père tenait d'une main mal assurée. Celui-ci n'opposa cette fois aucune résistance à sa fille, qui courut cacher l'arme dans la maison.

Édouard comprit d'autant mieux qu'il y avait une trêve subite au combat pour circonstance de force majeure, que, sans plus faire attention à lui qu'à un des arbres morts de la clairière, le squatter, oubliant tout, courut refermer les barres de la barrière et prit le cheval de l'inconnu par la bride pour le conduire dans l'enclos.

Édouard Warfield, qui venait d'éprouver la rudesse de Holt, fut étonné de l'accent d'humble déférence avec lequel il accueillait cet inconnu et, naturellement, il regarda l'homme auquel le squatter témoignait tant d'égards.

Cet examen ne fut point favorable à l'étranger qui, en dépit de son costume semi-clérical, — il était complètement vêtu de drap noir — avait une physionomie cauteleuse et sournoise.

S'apercevant que personne ne faisait plus attention à lui, le capitaine s'assit sur une souche d'arbre et examina curieusement les deux hommes qui s'étaient arrêtés au seuil de la cabane et qui causaient d'une façon très animée. Holt faisait de grands gestes, moitié d'étonnement, moitié de colère, arrivant difficilement à les dissimuler ; l'étranger parlait plus posément, paraissant argumenter avec suite, et pour toute mimique, posait de temps en temps son index au bout de son nez pointu, pendant que ses petits yeux, enfoncés dans leur orbite, clignotaient l'un après l'autre.

Ils ne parurent pas d'abord s'entretenir de l'affaire que l'arrivée de l'étranger avait interrompue. Il était clair qu'ils avaient quelque point plus important pour eux à débattre, car, pas une seule fois, ils ne se tournèrent du côté du capitaine, mais quand ils se furent entendus sur un premier sujet, comme en témoigna une poignée de main finalement échangée, il fut facile de comprendre qu'ils en étaient arrivés à traiter la question du

différend de la matinée, car, se voyant observés par le capitaine, ils voulurent rentrer dans la hutte, et y trouvant Lilian qu'ils ne désiraient sans doute pas avoir pour témoin de leur conférence, ils firent le tour de la maison, afin de pouvoir s'entretenir hors de la portée de tout œil et de toute oreille.

Quant à ce dernier point, leur prévision fut mise en défaut. De la place où Édouard Warfield était posté, son regard pénétrait dans l'intérieur de la hutte, et depuis que les deux personnages en avaient abandonné le seuil, le capitaine prenait plaisir à contempler de loin cette aimable et mignonne Lilian qui avait tenté si opiniâtrement de le sauver, ainsi que son père, des périls d'un duel ; il la vit tout à coup marcher avec précaution, s'approcher de la paroi qui faisait le fond de la cabane et y appliquer son oreille pour écouter ce que son père et l'inconnu se disaient au dehors. Elle resta là dix minutes environ ; puis elle revint sur ses pas, tendant encore sa tête en arrière comme pour s'assurer que les deux interlocuteurs ne faisaient pas mine de quitter leur retraite, et dès qu'elle fut arrivée au seuil de la cabine, elle prit sa course, aussi légèrement qu'un oiseau qui s'envole et arriva près du capitaine qui se leva respectueusement à son approche.

« Asseyez-vous, lui dit-elle d'une voix oppressée, ne bougez point et parlez le plus bas possible... D'abord, écoutez-moi. Je vous prie de ne pas prendre une mauvaise idée de moi parce que vous m'avez vue écouter à travers les murs. Je l'ai fait surtout dans l'intérêt même de mon père. Je n'en ai pas l'habitude. Mais j'ai tellement peur de ce méchant John Stebbins, que j'espérais ne jamais revoir, et des conseils que le mauvais génie de notre demeure donne à mon père, que j'ai craint qu'il ne l'engageât à faire quelque mauvaise action dont mon père et vous-même auriez été les victimes... Je vous en supplie, monsieur, ne vous battez pas avec mon père.

— Plutôt que de vous causer la moindre alarme, répondit le capitaine d'une voix émue, je vous promets que je supporterai toutes les injures.

— Je sais maintenant pourquoi vous êtes venu ici, reprit Lilian ; ils ont parlé de votre querelle, et je sais que si vous ne voulez plus vous battre, mon père ne cherchera pas à recommencer le duel. John Stebbins l'a fait changer d'avis. Ils doivent vous faire une proposition. Laquelle, je n'en sais rien, mais je vous en prie, monsieur, acceptez-la, pour l'amour de la paix.

— Quelle qu'elle soit, dit Édouard Warfield, je l'accepterai, je vous le promets.

— Merci, monsieur ! murmura Lilian avec une confusion qui fit monter des roses à ses joues... Mais ils viennent... Pourvu qu'ils ne me voient pas... » Et elle s'enfuit vers la cabane.

Le bruit de ses pas fut heureusement couvert par les voix plus hautes des deux hommes qui tournaient l'angle de la hutte. Avant qu'ils n'eussent atteint la façade de la cabane, la jeune fille avait disparu.

John Stebbins s'arrêta au seuil de la hutte ; le squatter alla droit au capitaine.

« Étranger, dit-il à Édouard Warfield, j'ai une proposition à vous faire ; si vous y accédez, non seulement nous n'aurons plus à nous envoyer des balles, comme tout à l'heure, mais encore il ne nous restera plus le moindre sujet de querelle. Je ne reconnais pas vos droits sur ma clairière, monsieur. Je l'ai faite et la déclare mienne, et je n'admets pas que l'on puisse m'en chasser. Mais ceci dit, je ne tiens pas plus à cette plantation qu'à une autre. Je m'établirais même assez volontiers ailleurs. Donc, si vous voulez m'indemniser des travaux que j'ai faits ici, je vous abandonnerai clairière et cabane. Voilà ma proposition. Qu'en dites-vous ?

— A quelle somme, monsieur Holt, évaluez-vous les améliorations que vous avez faites dans la clairière ?

Édouard Warfield était ému en adressant cette question au squatter. Sa bourse était légère, car elle contenait un peu moins de deux cents dollars, et il craignait que cette somme ne satisfît point les prétentions de Holt.

« Eh bien ! dit celui-ci après un moment de silence, cela vaut un bon nombre de dollars ; mais je ne veux pas faire moi-même cette évaluation. Voici mon ami John Stebbins, qui est honnête et juste et quelque peu avocat, il nous dira ce que valent mes peines. N'est-il pas vrai, John ? »

Édouard Warfield, qui se figurait toujours que le visiteur de Holt était un homme d'église, trouva que le squatter en agissait bien familièrement avec lui.

John Stebbins s'avança et dit à Édouard Warfield : « Monsieur l'officier accepte-t-il mon intervention ?

— Dites votre avis, monsieur, je vous en serai très obligé, répondit le capitaine avec politesse, mais sans que l'aversion que lui inspirait ce personnage diminuât.

— Cent dollars me sembleraient une juste compensation des travaux de Hickmann Holt dans cette clairière.

— Serez-vous satisfait de cette somme? demanda le capitaine au squatter.

— Très satisfait, si toutefois vous me la payez comptant, répondit Holt.

— Marché conclu.

— Très bien, vous pouvez me délivrer les dollars, et je vous certifierai la livraison de tout ce qui m'appartient ici, par devant ce gentleman qui sera témoin du reçu, si vous le souhaitez.

— Je n'ai pas besoin de reçu. Je puis me fier à votre parole, » dit le capitaine.

« Quand désirez-vous prendre possession de votre bien? lui demanda Holt après avoir empoché les dollars.

— A votre convenance; prenez votre temps, dit courtoisement Édouard Warfield.

— Oh! il ne me faudra pas longtemps pour déménager; mes biens mobiliers ne sont pas encombrants. Vous plaît-il de revenir après-demain pour que je vous livre la propriété?

— Très volontiers. A après-demain matin, Hickmann Holt. »

Édouard Warfield sauta sur son cheval, contrarié de n'avoir pas pu saluer Lilian; comme il s'approchait de la barrière, il l'y vit qui enlevait les barres afin de lui livrer passage.

« M'en voulez-vous, lui dit-il, maintenant que vous savez que je vous chasse d'un lieu qui peut-être vous était cher? Ce serait pour moi un grand regret, et même une douleur de vous en éloigner à tout jamais. Savez-vous ce que compte faire votre père et où il veut s'établir?

— J'ignore quels sont les projets de mon père, dit-elle; mais je ne puis vous en vouloir, monsieur, d'avoir réclamé votre bien, et que je reste ici ou que je m'éloigne, je n'oublierai pas... mon sauveur. »

La voix de la jeune fille tremblait légèrement pendant qu'elle articulait ces deux derniers mots, et le capitaine de son côté s'attardait à ajuster la bride de son arabe pour le faire plus longtemps stationner près de la barrière, quand une voix partant de la hutte appela Lilian. La jeune fille tressaillit et disparut après avoir fait un signe d'adieu au capitaine qui reprit lentement le chemin de Swampville.

Édouard Warfield sut retrouver sa route, en dépit de quelques distractions. Le second achat de sa propriété exigeait qu'il eût recours à l'obligeance de son ami Blount pour le petit capital nécessaire à ses dépenses d'installation. L'important, pour le capitaine, était d'arriver d'assez bonne heure à Swampville pour profiter du départ de la malle.

Il arriva à temps, et quand il eut écrit à son ami, et qu'une nuit passée dans une assez bonne chambre de l'hôtel Jackson l'eut reposé des fatigues de ses courses forestières, il se crut déjà installé à la clairière, n'en chassant ni Holt ni sa fille, mais avec la permission du squatter, offrant à celle-ci son cœur et sa main,

Ce fut en caressant ces projets que le capitaine reprit, le surlendemain, à la pointe du jour, le chemin du Mud-Creek.

CHAPITRE VI

La prophétie de l'Indienne. — Tous partis! — La lettre de Lilian. — Pacte de dévouement.

Pendant presque tout le trajet, nul incident fâcheux ne vint arracher le voyageur à ses imaginations couleur de rose.

Mais, lorsqu'Édouard Warfield eut atteint cette clairière au bord de laquelle, dans son précédent voyage avec Franck Wingrove, ils avaient rencontré une fille indienne, la pensée du capitaine s'arrêta un instant au souvenir de cette scène qui lui devint si présente, qu'il crut à une hallucination de ses sens en voyant se dresser devant lui la forme élégante et svelte de Suvanée.

Elle s'avançait lentement, portant dans un panier d'osier des objets de manufacture indienne. Elle avait sûrement vu le cavalier, car, au lieu de suivre la trace qui devait les faire se croiser, elle prit tout à coup à gauche de la clairière, comme pour entrer dans le taillis. Ce n'était point par timidité, mais plutôt par suite de sa répugnance pour la race blanche qu'elle l'évitait, car elle ne changea point son allure.

Édouard Warfield se sentait d'humeur joyeuse. La vue d'une créature humaine lui fut donc agréable, et il ne put résister au désir de saluer Suvanée.

« Bonjour, lui dit-il en pressant le pas de son cheval de façon à lui couper la retraite. J'espère que je ne vous fais point peur. Ne me reconnaissez-vous pas. Je suis l'ami de Franck Wingrove.

— L'ami! répéta l'Indienne en haussant les épaules. Pensez-vous lui avoir rendu service en chassant de son voisinage la famille où pouvait revenir, tôt ou tard, celle dont il pleure l'absence?

— Je ne prétends pas la chasser, Suvanée, répondit le capitaine... Mais vous me paraissez bien au courant de ce qui se passe dans ces parages. »

L'œil noir de l'Indienne se leva avec une sauvage fierté vers Édouard Warfield :

« Que vous importe ce que je sais et ce que je puis apprendre? Je ne vous permets pas de vous occuper de mes affaires. D'ailleurs, vous avez assez des vôtres. Allez, allez seulement à la clairière de Holt, et vous verrez.

— J'y verrai quoi donc, Suvanée? Dites-le moi, je vous en prie. »

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, regarda Édouard Warfield avec une singulière hauteur et lui dit :

« Le loup a dormi dans la tanière du daim de la forêt. Le jeune faon sera sa victime. Le brave Tueur de panthères rouges est actif, et cependant il arrivera trop tard, trop tard! Suvanée ne sera point la seule à avoir du chagrin... Ah! ah! ah! »

L'Indienne partit d'un éclat de rire nerveux, et s'esquiva d'une allure si rapide qu'elle avait disparu de la clairière avant que le capitaine, stupéfait et inquiet tout à la fois, pensât à l'arrêter de nouveau pour la sommer d'expliquer cette prophétie confuse.

Il poursuivit donc son chemin, mais oppressé par de mauvais pressentiments. Il était peu vraisemblable que l'Indienne eût pris plaisir à mystifier un homme qu'elle allait désormais rencontrer presque journellement, et son allusion au fait d'armes du capitaine qu'il croyait connu de la seule Lilian, prouvait que les autres termes de sa prophétie avaient des bases positives.

Le jeune faon de la forêt, c'était Lilian à coup sûr. De quel *loup* pouvait-elle être la victime? L'esprit d'Édouard Warfield était dans un trouble inexprimable. Il comprenait, il sentait que Lilian était en danger. Mais de quelle nature était ce danger? Par quels moyens le détourner de la jeune fille, voilà



« Vous êtes déterminé à le suivre? » (Page 27.)

ce qu'il ne pouvait décider, même par conjecture.

Comme si les éléments eussent voulu se mettre à l'unisson avec l'âme d'Édouard Warfield, de gros nuages noirs obscurcirent tout à coup le ciel.

Il pleuvait à torrents lorsqu'il arriva à la hutte ; aussi dut-il sacrifier les scrupules de sa délicatesse; et avant d'entrer ou plutôt de frapper à la porte, il conduisit à l'écurie, qu'il trouva vide, son arabe tout ruisselant; puis, le cœur ému par la pensée que Holt préméditait encore quelque querelle, il s'achemina vers la hutte, s'étonna lorsqu'il en trouva la porte toute grande ouverte... et poussa un cri de douloureuse surprise lorsqu'au premier regard jeté dans l'intérieur, il vit qu'elle était abandonnée.

« Partis ! s'écria-t-il, ils sont partis ! »

Tout à coup, son regard tomba sur quelques feuilles de papier, mises en évidence sur la table de sapin, et maintenues en place par deux petits cailloux. Il s'en empara et tressaillit en voyant au bas de la dernière page la signature : Lilian Holt.

Ainsi le lien qu'il avait cru à jamais rompu se rattachait par la volonté même de la jeune fille! Après un moment d'émotion pendant lequel tous ces menus caractères dansèrent devant les yeux d'Édouard Warfield sans qu'il pût distinguer le moindre mot, il lut la lettre suivante :



« Emmenez avec vous Suvanée ». (Page 29.)

« A Monsieur Warfield.

« Vous me trouverez peut-être bien hardie de vous écrire, mais vous seul viendrez dans la hutte après notre départ, et vous seul êtes assez bon pour me rendre un service qui importe au repos de mon esprit. A deux milles de la clairière vit mon unique parent, Franck Wingrove. Le premier passant venu dans la forêt vous indiquera sa plantation. Je vous en prie, Monsieur, veuillez lui remettre les feuillets qui suivent celui-ci. Vous aurez obligé une fois de plus une pauvre enfant qui quitte en pleurant le lieu où elle est née, et où elle a été heureuse... autrefois.

« J'allais interrompre là ma lettre, Monsieur. Mais je crains que vous ne voyiez une sorte de reproche dans ma dernière phrase. Ne l'interprétez point ainsi, je vous en supplie. Ce n'est point tant ma chère clairière que je pleure, mais cette insouciance de l'avenir qui me faisait vivre au jour le jour sans m'inquiéter jamais du lendemain. Vous n'êtes pour rien dans mes anxiétés présentes; un mauvais esprit dirige désormais nos destinées, et c'est là ce qui m'épouvante.

« Adieu, Monsieur, soyez heureux dans votre clairière, c'est le vœu d'une pauvre fille qui vous doit la vie et qui ne vous oubliera jamais.

« Lilian Holt. »

Édouard Warfield relut plusieurs fois cette lettre, qui lui rendit plus sensible sa douleur d'avoir perdu tout espoir de retrouver cette douce et charmante créature; puis, espérant que Franck Wingrove lui donnerait connaissance des feuillets à lui adressés, que la discrétion l'empêchait de lire, il courut à l'écurie, sella son arabe, traversa la forêt inondée, les marais gonflés, et alla frapper à la porte du chasseur.

La fortune favorisa Édouard Warfield. Par ce temps affreux, Franck Wingrove était chez lui, occupé à fondre des balles. Il fit au capitaine l'accueil le plus chaleureux, et lui demanda quelle réception le squatter lui avait faite.

Avant de lui remettre la lettre de Lilian, qui eût été incompréhensible pour Franck Wingrove sans le récit de tout ce qui s'était passé chez Holt, le capitaine lui raconta sa rencontre avec la jeune fille de la forêt, puis la scène de la provocation et du duel, enfin l'intervention de l'ami inconnu qu'il dépeignit à grands traits, afin d'obtenir des renseignements sur ce personnage.

« Dieu me pardonne! interrompit le chasseur, c'est le portrait de John Stebbins, de cette canaille, que vous me faites-là. Ah çà! il est donc revenu?

— John Stebbins, c'est en effet le nom que Holt lui donnait. »

Édouard Warfield continua sa narration, mais il s'aperçut que Franck Wingrove ne l'écoutait presque plus. Le chasseur s'était levé et marchait à pas nerveux et irréguliers; puis tout à coup il saisit son rifle, et posant la crosse à terre, il le chargea.

« Où allez-vous et pourquoi n'attendez-vous pas la fin de mon récit? lui demanda le capitaine en le voyant prendre sa poche à poudre et sa casquette de peau de racoon.

— Je serai bientôt de retour, excusez-moi. Il y a là un petit dîner froid pour vous. Usez de tout ce qui est ici comme si c'était vôtre.

— Écoutez, Franck Wingrove, lui dit le capitaine. Nous sommes amis depuis bien peu de jours, mais, pour ma part, je suis disposé à une pleine confiance envers vous. Je vous prie de me traiter de même. Croyez que je le mérite. Ceci entendu, voulez-vous un second, là où vous allez? Avez-vous besoin de mon aide? Je vous suis tout acquis.

— Merci, répondit le chasseur, en mettant sa rude main dans celle d'Édouard Warfield; mais vous avez assez d'embarras dans vos propres affaires sans prendre la moitié de mon trouble par surcroît.

— Si ma question n'est pas indiscrète, insista le capitaine, dites-moi au moins ce que vous allez faire, afin que je ne sois pas trop tourmenté en votre absence.

— Oh! c'est bien simple, dit avec sang-froid le chasseur. Je vais tuer John Stebbins.

— Le tuer! s'écria Édouard Warfield.

— Ou me faire tuer par lui... Mais je ne crois pas à ce dernier résultat de notre duel. Écoutez, capitaine, ce n'est pas là une boutade de ma part. C'est lui qui a emmené Marian. Depuis six mois, je l'ai cherché en vain pour le punir de ce méfait. Vous me dites qu'il est revenu et je vais courir après lui... C'est bien simple!

— Courir, où?

— Mais à Swampville.

— Vous ne l'y trouverez plus.

— Allons donc! Vous l'avez vu avant-hier à la clairière de Holt.

— C'est juste; mais je suis certain qu'il est parti, et peut-être que cette lettre de Lilian que je vous apporte va-t-elle vous dire quelle direction il a prise en emmenant avec lui le reste de la famille.

— Lill et son père se sont confiés à ce misérable! s'écria Franck Wingrove. Qu'y a-t-il donc entre ces deux hommes pour que le squatter obéisse ainsi à ce renard de Stebbins? Donnez-moi la lettre, capitaine, que je voie si elle m'éclaire un peu sur les desseins de ce traître... Mais la colère m'étouffe, je vois rouge. Des lueurs dansent devant mes yeux. Lisez-la-moi, capitaine, voulez-vous? »

Le chasseur ne pouvait rien demander à Édouard Warfield qui fût plus agréable à ce dernier, il déplia donc les feuillets et lut lentement, pendant que Franck Wingrove, assis sur un tabouret et le fusil entre ses jambes, promenait ses mains nerveuses sur le canon bruni de sa bonne arme.

A Franck Wingrove.

« Mon cher cousin, mon bon Franck,

« Je ne puis pas me résoudre à quitter ce pays sans vous laisser un mot d'adieu. Si par

crainte de désobéir à mon père j'ai dû cesser de causer avec vous comme avec un parent dévoué, lorsque je vous rencontrais dans la forêt, j'espère bien ne pas commettre une faute en vous écrivant, au moment de mon départ, que je n'ai jamais cessé d'avoir pour vous une amitié de sœur.

« Je regrette bien de quitter ce pays, mon cher Franck; je regrette surtout de m'éloigner de vous. Vous étiez mon protecteur naturel après mon père; je savais que votre affection ne m'aurait jamais manqué au besoin, et je me sens si seule, si abandonnée maintenant! Votre pauvre petite Lily, que vous savez si timide, est vouée, je le crains, à une triste destinée.

Ce vilain homme qui a emmené ma sœur je ne sais où, nous enlève à sa suite, mon père et moi. Qu'allons-nous faire? De quel côté va-t-il nous installer? Je l'ignore et ce n'est pas là la plus grande de mes inquiétudes. J'ai entendu parler vaguement de ces contrées découvertes, au delà du Mississipi, près d'un océan qui n'est pas celui qui bat les rives du côté de New-York. Vous êtes plus savant que moi. Vous savez peut-être quel pays cela peut être.

« Ce qui me tourmente, mon cher Franck, je vous le dirai : C'est que mon père est sombre et semble se confier à regret à John Stebbins. Oui, par moments, on croirait qu'il est fâché de s'en aller avec lui, et qu'il n'ose ni lui désobéir ni le quitter. Puis ce pauvre père, qui, malgré sa rudesse avec tout le monde, a toujours été si tendre pour moi, est bien changé maintenant.

« Quand j'ai vu arriver si inopinément John Stebbins chez nous, quoique je ne l'aime pas et que son regard m'ait toujours fait peur, j'ai été polie avec lui, afin d'obtenir des nouvelles de ma chère Marian. Croiriez-vous qu'il n'a rien voulu me dire d'elle, et que mon père a frappé de ses deux poings sur la table en m'imposant silence? Est-il donc mal à moi de m'informer de ma sœur, de cette sœur si douce, si bonne, que vous appréciiez si bien, mon cher Franck? Mais si je n'ai point réussi la première fois, je ne me découragerai pas pour cela. Mon père ne sera pas toujours de si méchante humeur, et tout ce que je saurai sur Marian, je vous l'écrirai poste restante à Swampville. Il y a six mois que mon père ne m'a pas parlé de vous, mais il ne m'a point défendu de vous écrire, et j'espère ne pas faire mal en vous tenant au courant de ce qui nous arrive. Qui sait si je n'aurai pas à vous prier de venir à notre secours, car certainement mon père ne se doute pas de la méchanceté de son ami. Moi je la devine, rien qu'en regardant ce John Stebbins.

« C'est l'étranger qui a acheté notre plantation qui vous remettra cette lettre, mon cher cousin. C'est un jeune homme courageux et loyal, bien digne de devenir votre ami. Protégez-le contre les mauvais voisins; soyez un frère pour lui, en reconnaissance de ce qu'il a fait pour Lilian.

« Adieu, mon cher Franck; que toutes les bénédictions du ciel soient sur votre tête, c'est le vœu de

« LILIAN HOLT. »

« Eh bien! voilà qui est résolu, dit le chasseur en se levant tout à coup.

— Qu'allez-vous faire? lui demanda Édouard Warfield.

— Vous avez lu cette lettre, vous savez que je suis le fiancé de Marian, le cousin de la pauvre petite Lilly, et vous le demandez!... Je vais suivre John Stebbins, fût-ce au bout du monde. Oh! je le traquerai, je le trouverai, fût-ce au fond des mines de la Californie.

— Vous êtes déterminé à le suivre? demanda le capitaine en se levant à son tour.

— Tout à fait, par l'Éternel, et je jure de ne pas rentrer dans l'État de Tennessee avant de lui avoir arraché le secret de ses menées ténébreuses.

— Eh bien! vous ne partirez pas seul, j'irai avec vous, dit Édouard Warfield; je le veux, ne me demandez pas pourquoi. Ne cherchez point à m'en dissuader. Je m'attacherais malgré vous à vos pas. »

CHAPITRE VII

L'horloge du Cheval-mort. — Le brouillard blanc. — Expédition manquée.

Si les motifs qui poussaient les deux jeunes gens n'étaient pas identiques, leur ennemi était le même. Punir sur John Stebbins son aide à l'expatriation de Marian, tel était le but de Franck. Arracher à cet homme la pauvre Lilly et son père abusé, tel était le rôle que s'attribuait Édouard Warfield. Tous les deux convinrent de leur plan de poursuite.

Que Holt fût parti avec John Stebbins, la lettre de Lilian en faisait foi; s'ils étaient encore dans les limites du *settlement* ou sur une des routes qui y aboutissaient, il y avait encore chance de les atteindre. Mais si ces conjectures étaient fausses?... Que faire dans l'indécision?

Les deux jeunes gens convinrent d'explorer la plantation de Holt, afin de voir si quelque indice les mettrait sur la piste de la route suivie par les voyageurs.

En entrant dans l'enclos du squatter, ils mirent pied à terre et commencèrent à examiner les moindres « signes » avec la minutieuse exactitude des Indiens.

Il n'était pas probable que les voyageurs fussent partis à cheval; les ustensiles de la maison auraient eu peine à être transportés de cette manière. Ils n'avaient pas non plus pu les emporter sur un chariot, car nulle route aux alentours de la clairière n'était assez large pour donner passage à un véhicule monté sur des roues.

Toutes ces impossibilités amenèrent les jeunes gens à la conclusion vraisemblable : Les Holt et Stebbins étaient partis en canot; Wingrove connaissait bien la barque du squatter. Elle était creusée dans un arbre, et il s'en servait pour passer de l'autre côté de Mud-Creek. Ce canot était assez large pour porter plusieurs personnes chargées d'un bagage volumineux. Évidemment, c'était ce mode de départ qu'avaient adopté les voyageurs, et c'était le pire des cas dans la donnée d'une poursuite.

Voilà ce que se disaient les jeunes gens en allant vers la rive. Le Creek était trouble comme leurs pensées. Son courant précipité entraînait des troncs déracinés, dont les branches se tordaient en s'enfonçant, comme des bras de noyés appelant au secours. Ce spectacle était à l'unisson de leurs pensées, et ils n'en furent arrachés que par le bruit de pas s'avançant vers eux, et qui les fit tressaillir du même espoir. Étaient-ce Lilian et le squatter qui revenaient?

Lorsqu'ils virent que ce n'était que l'Indienne Suvanée qui s'approchait, ils lui en voulurent tellement de les avoir déçus, que, sans se dire d'abord qu'ils pourraient tirer d'elle quelque renseignement utile, ils lui firent une réception peu bienveillante.

« Que venez-vous encore faire ici, fille? lui demanda le chasseur.

— Que viennent faire ici l'Aigle blanc et le Tueur de panthères? dit-elle sans se déconcerter. Pensent-ils que le chemin qui marche aura gardé la trace d'Hickmann Holt? »

Édouard Warfield se tourna vers elle et lui répondit vivement :

« Si vous savez de quel côté il est parti, dites-nous-le, Suvanée, et je vous donnerai telle récompense que vous me demanderez?

— Suvanée n'est pas intéressée, répondit fièrement l'Indienne; Suvanée ne veut pas recevoir de l'argent pour ses paroles; mais elle parlera à une condition.

— Laquelle? demanda le chasseur avec toute l'impatience de la curiosité.

— D'abord, il faut que je sache ce que vous allez faire. Suvanée se trompe-t-elle en

croyant que vous voulez suivre les gens qui sont partis?

— C'est notre intention, en effet, dit Franck Wingrove.

— Eh bien! emmenez avec vous Suvanée, elle vous servira de guide. Une femme de ma race ne serait pas un embarras pour vous, et quant au motif qu'a Suvanée de partir avec vous, il n'est pas difficile à comprendre. Je veux retrouver Marian. C'est une Chicassaw comme moi; l'Aigle blanc sait pourquoi je l'aime. Marian est malheureuse là où elle est. Je veux la délivrer. Si vous ne comprenez pas cela, vous n'êtes pas des hommes de cœur. »

Les deux hommes se consultèrent et finirent par conclure que la proposition de l'Indienne était inacceptable.

Dès qu'elle eut compris que les deux amis ne voulaient pas l'emmener, Suvanée se renferma dans un mutisme absolu. Ce fut en vain que Franck Wingrove lui offrit l'abri de sa hutte pendant son absence; en vain qu'Édouard Warfield fit briller devant elle quelques dollars tout neufs. Elle se tint impassible devant eux, les lèvres serrées, et les yeux fixés malignement sur les eaux agitées du Mud-Creek. Elle ne sortit de cette réserve que lorsque le capitaine, impatienté de ce silence obstiné, dit au chasseur afin de piquer l'Indienne au jeu :

« Ne la tourmentez plus, Wingrove. Ne voyez-vous point qu'elle ne sait rien du tout? »

Suvanée bondit en arrière, grimpa comme un chat sauvage sur un des troncs de la palissade voisine et cria aux deux amis :

« Ah! je ne sais rien! Ah! vous ne me voulez point pour guide!... Allez, allez, vous vous perdrez en route. Le Serpent noir qui vous a volé vos deux colombes les emporte à travers les grandes plaines désertes. Il les mènera vers le grand lac, et là, il les noiera.

— Partez tout de suite, fille, ou je ne réponds pas de ma patience, dit le chasseur. Nous n'avons pas besoin ici de corbeaux croassant des cris de malheur.

— Ah! ah! ah! » Suvanée éclata de rire et disparut de l'autre côté de la palissade.

Cet incident affecta les deux amis. Suvanée n'eut pas plutôt disparu qu'ils sentirent bien qu'ils avaient mal conduit leur négociation avec elle; mais c'était chose faite. Ils cherchèrent dans les dernières phrases de l'Indienne une allusion au but du voyage de Stebbins. Il leur sembla que « ces grandes plaines désertes » voulaient dire la Californie. Mais le temps pressait; et ils reprirent leurs recherches.

La plus importante était la découverte du jour où les voyageurs étaient partis. Les lettres de Lilian, non datées, ne donnaient aucun éclaircissement sur ce point :

« Ah! si la pluie n'était pas survenue, dit le chasseur, j'aurais pu indiquer le moment précis par les traces laissées dans la boue, par leurs allées et venues pendant le chargement du canot.

— Mais qu'ont-ils pu faire des chevaux? demanda Édouard Warfield. Ont-ils pu les emmener dans l'embarcation!

— J'y pensais justement. Celui que montait Stebbins devait être loué; il l'aura rendu à son propriétaire; il devait venir des étables de Kipp, ce soi-disant colonel aura envoyé un nègre pendant la nuit pour chercher l'animal.

— Mais le cheval de Holt?

— « La vieille créature », comme il l'appelait, reprit Franck Wingrove, ne valait pas qu'on l'emmenât. Il l'aura laissée derrière lui.

— Elle n'est pas à l'écurie.

— Oh! s'écria le chasseur qui venait de jeter les yeux autour de la clairière, voyez-vous ce cercle de busards qui sautille à terre derrière ce buisson. Je gage que « la vieille créature » est là. J'entends sa carcasse. Allons voir. »

Ils se dirigèrent de ce côté, et les vautours s'envolèrent avec regret à leur approche. Le vieux cheval gisait au pied d'un sycomore. Un large disque sanglant entourait la tête de l'animal dont le cou portait une large blessure.

« Il a tué cette pauvre bête! s'écria le chasseur. N'eût-il pas mieux fait de la léguer à un de ses voisins? Mais il n'était en bons termes avec personne; son humeur était intraitable; s'il avait épargné cet ancien serviteur, il n'aurait pas été le Hick Holt que je connais. »

« Depuis combien de temps pensez-vous qu'il soit tué? demanda Warfield.

— Ah! j'étais fou de n'avoir point pensé à cela, répondit Wingrove, qui se pencha vers le cadavre du cheval, mit le bout de ses doigts dans la large blessure du cou, les y maintint pendant quelques secondes et se releva en disant :

« La pauvre bête n'est pas morte depuis deux heures. Voyez, son sang n'est pas encore figé. Peut-être même y a-t-il un reste de chaleur dans cette vieille carcasse.

— Vous êtes sûr qu'il n'a été tué que ce matin?

— Oh! très sûr; voyez, continua le chasseur en levant une des jambes de la bête et en la laissant retomber, souple comme une anguille! Si elle avait été tuée la nuit dernière, ses membres seraient raides depuis longtemps.

— Eh bien! en mettant la chose au pire, ils n'ont guère que quatre heures d'avance sur nous. Vous dites que le Mud-Creek a beaucoup de sinuosités?

— Il est aussi crochu que la jambe de derrière d'un racoon.

— Et l'Obion, dans lequel il se jette?

— De même; il ressemble à la queue d'un chien hargneux; et près du Mississipi, il ne va pas plus vite qu'une limace. Le courant ne les aidera pas beaucoup. Ils auront à ramer un bout de temps avant d'atteindre le Mississipi. J'espère que ce damné Mormon gagnera des ampoules à ses vilaines pattes.

— Je le souhaite de tout mon cœur, » répondit le capitaine, et sur ce vœu peu charitable, ils sautèrent en selle et partirent par le sentier qui conduisait à l'embouchure du Mud-Creek dans l'Obion.

L'important était d'arriver à l'embouchure de cette rivière avant la caravane des émigrants; car si le canot y pouvait parvenir avant les cavaliers, ceux-ci ne pourraient savoir si l'embarcation avait remonté ou descendu le Mississipi, et ne sauraient plus de quel côté diriger leurs recherches.

Mais, s'ils avaient l'heureuse chance de voir la direction du canot, ils devaient le suivre jusqu'à son point de débarquement, et là, tandis que Franck Wingrove ne voyait que vengeance, le capitaine envisageait seulement la possibilité de revoir Lilian, de se lier avec Holt, de gagner l'affection du squatter à l'aide de bons procédés et de le suivre partout où il voudrait s'établir, fût-ce sur les bords de l'océan Pacifique.

Animés de motifs si divers, mais également intéressants pour eux, les deux jeunes gens firent une telle diligence, qu'ils arrivèrent à minuit près des rives du Mississipi, au confluent de l'Obion. Le terrain sur lequel ils chevauchaient alors était à peine élevé audessus de niveau du fleuve, et il était couvert d'une forêt de cotonniers et d'autres arbres aimant l'humidité. Comme ces arbres envahissaient tous les bords marécageux du fleuve, ils interceptaient la vue. Afin d'embrasser du regard tout le cours d'eau, il fallait monter sur un des plus élevés. Franck Wingrove n'ayant pas, selon son expression, des facultés d'écureuil, le capitaine, mieux fait à cette gymnastique, grimpa aussi haut que possible sur un cotonnier énorme et commença son office de vedette.

Son poste était bien choisi. De son observatoire aérien, il voyait le confluent de l'Obion dans le Mississipi, si large à cet endroit que, n'eût été son courant, on eût pu le prendre pour un grand lac. Mais il y veilla en vain jusqu'à l'aurore, aucun canot ne déboucha des eaux brunes de l'Obion dans les eaux bleues du Mississipi.

Il n'y avait plus à se le dissimuler, la partie était perdue. Les fugitifs devaient avoir dépassé depuis longtemps les limites de l'État du Tennessee, mais s'étaient-ils dirigés sur les routes du Missouri ou sur celles de l'Arkansas? Étaient-ils allés vers le nord ou vers le sud? Les deux amis savaient que les Mormons se servaient de routes particulières, et que d'autres toutes nouvelles, avaient été créées par des explorateurs militaires, ce qui compliquait encore la question.

Tristement, les deux voyageurs durent se résoudre à reprendre le chemin de Swampville. Leur seul espoir était maintenant dans la lettre que Lilian avait promis d'écrire à son cousin, et loin d'être découragés de leur poursuite par ce premier insuccès, le capitaine et le chasseur se jurèrent de reprendre leur entreprise dès que cette lettre si désirée leur donnerait le moindre indice de la direction à suivre.

CHAPITRE VIII

Marian perdue ou morte. — Renseignements sur la caravane. — Les Big-Timbers.
Les hommes à la brouette.

Quand ils furent revenus à Swampville, ils se consultèrent sur le moyen d'avoir de l'argent comptant afin de pouvoir s'équiper pour leur excursion dans les prairies.

Le colonel Blount, auquel Édouard Warfield avait écrit, était un ami dévoué, et les tira d'affaire; le troisième jour de leur retour à Swampville, le capitaine reçut une excellente lettre de lui, accompagnée d'une somme assez forte pour permettre de traverser le continent tout entier.

La question de finance étant résolue, les deux jeunes gens n'eurent plus qu'à attendre la lettre promise par Lilian.

Ils endurèrent six jours d'attente, six jours de doutes et de craintes.

Le septième jour fut un jour de joie. Quand les deux amis se présentèrent au bureau de poste, l'employé donna au chasseur une lettre dont l'adresse seule le fit s'écrier :

« Enfin, la voilà !

Les deux amis sortirent et, avant même d'avoir décacheté la lettre, ils savaient dans quelle direction ils devaient poursuivre les fugitifs, car le timbre postal imprimé sur l'enveloppe portait le nom de la ville et de la province où Lilian avait écrit à son cousin : « Van Buren, Arkansas. » Ils rentrèrent vite à l'hôtel, s'enfermèrent dans la chambre du capitaine, et cette fois ce fut Franck Wingrove qui lut à haute voix la lettre suivante :

« Mon cher Franck,

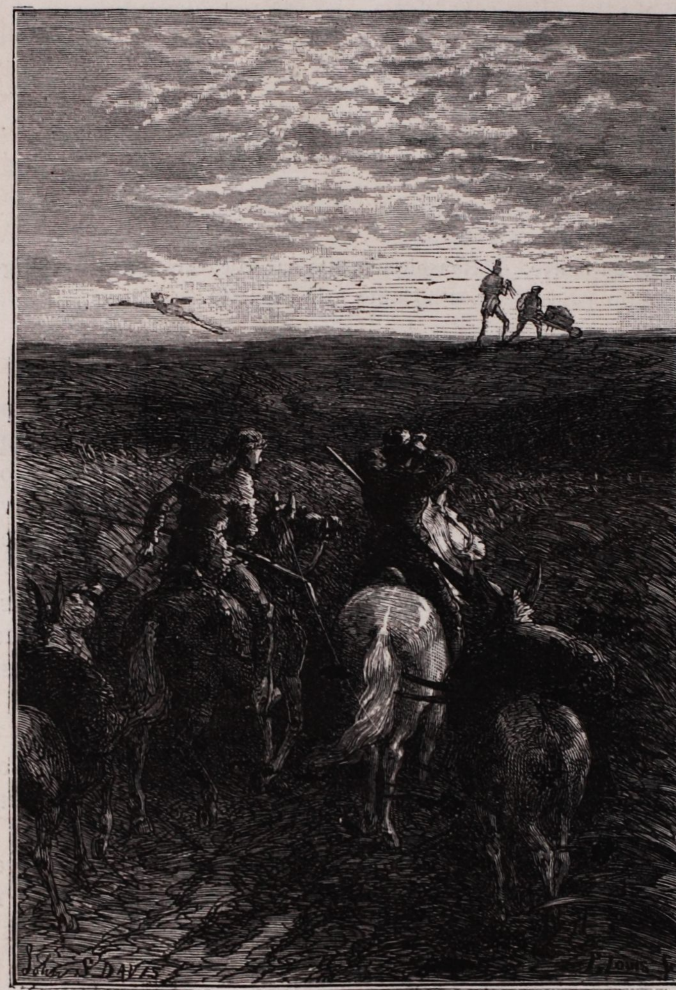
« J'espère que vous avez eu la lettre que je vous ai écrite, bien à la hâte, au moment de quitter la clairière, et je profite de notre arrêt dans une grande ville pour vous donner de mes nouvelles et vous apprendre ce que j'ai pu savoir, hélas ! sur notre pauvre Marian ; mais je veux d'abord vous raconter notre voyage, parce qu'il s'y est présenté un incident qui m'a inquiétée.

« Nous sommes partis en canot, et mes deux compagnons ramaient jour et nuit comme s'ils étaient pressés de s'éloigner de notre chère clairière.

« Je sais maintenant que nous allons en Californie, dans ce pays où l'on trouve de l'or ; mais je n'oublierai jamais notre chère province de Tennessee, et mon grand chagrin est de ne pouvoir encore vous dire où vous pouvez m'adresser votre réponse, car j'ignore s'il y a des villes ou des settlements dans le pays où nous allons et si la poste y vient. Quand je serai mieux informée, je vous le ferai savoir, et je vous prie bien, mon cher Franck, de ne pas me faire attendre alors de vos nouvelles. Vous n'oublierez pas de me dire si vous êtes lié avec M. Édouard Warfield, s'il soigne bien la clairière et s'il est heureux. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je m'intéresse à ce monsieur, qui a été si bon pour votre petite Lilly.

« Nous sommes arrivés ici d'hier seulement. C'est une grande ville sur la rivière Arkansas. C'est en bateau à vapeur que nous sommes venus. De là nous devons voyager en chariots avec beaucoup d'autres gens. On appelle cela une « caravane ». On dit que nous serons plusieurs mois en route.

« Maintenant, mon cousin, j'ai retardé autant que je l'ai pu la nécessité de vous causer de la peine en vous parlant de Marian, mais vous m'en voudriez si je ne vous disais rien d'elle, et il faut bien que quelqu'un au monde



« Oh! capitaine! cria-t-il, c'est une brouette. » (Page 35.)

soit le confident des inquiétudes que j'éprouve à son sujet.

« Pendant longtemps, mon père et John Stebbins ne m'ont rien répondu lorsque je leur ai demandé si nous allions rejoindre Marian. Seulement mon père devenait sombre à chacune de mes questions, et demeurait le reste de la journée sans prononcer une parole. Enfin, hier, sans égard pour l'ennui que je lui causais en le tourmentant ainsi, je lui ai parlé de ma sœur. Il est sorti brusquement de l'hôtel où nous logeons, et John Stebbins m'a grondée, m'a dit que j'étais une sotte de tracasser ainsi mon père et m'a défendu de lui reparler de Marian.

« — Une fois pour toutes, a-t-il conclu, ne « vous occupez point de votre sœur. Elle est « perdue pour vous. »

« Alors je me suis mise à pleurer :

« — Vous ne voulez pas dire qu'elle est « morte? » lui ai-je dit en le suppliant de me répondre.

« Il m'a répliqué d'un air si méchant : « Morte ou non, je vous jure que vous ne la « reverrez jamais. Ainsi ne vous occupez pas « d'elle » — que je me suis mise à trembler. Puis je me suis sentie assez forte pour braver ce vilain homme et je lui ai dit bien en face : « C'est donc que vous l'avez tuée ! »

« Il est devenu furieux et m'a dit de mauvaises paroles. Quand mon père est revenu, je me suis plainte à lui des procédés de John



Se croyant à l'abri. (Page 37.)

Stebbins. Mais, au lieu de se fâcher contre cet homme-là, mon père m'a recommandé de ne pas l'irriter et a prétendu que John était un véritable ami pour nous, un peu vif de caractère peut-être, et n'aimant pas le caquet sans raison des petites filles, mais tout dévoué à notre famille. Quant à Marian, mon père m'a prié de ne jamais lui parler d'elle si j'aimais son repos.

« Voilà, mon cher cousin, le peu que j'ai pu apprendre. C'est bien assez pour vous faire de la peine et me désoler. Où est notre pauvre Marian ? Vit-elle encore ?... Oh ! j'espère que oui ; je serais trop malheureuse d'avoir à pleurer ma sœur, qui a toujours été si tendre et si dévouée envers moi. C'est une trop vaillante créature pour ne pas avoir su déjouer les piéges qui peut-être lui ont été tendus. Espérez donc la revoir, comme je l'espère moi-même.

« Adieu, mon cher cousin, je suis votre bien triste et toujours affectueuse

« Lilian Holt. »

Une heure après avoir lu cette lettre, les deux amis couraient vers Memphis de toute la vitesse de leurs chevaux. De là, un bateau à vapeur devait les transporter à Little-Roc et un autre les amènerait à Van Buren.

Lorsqu'ils arrivèrent dans cette dernière ville, ils apprirent que la caravane était partie depuis quinze jours, mais on put les renseigner sur sa direction probable : elle devait aller en Californie, le long de l'Arkansas jusqu'aux montagnes Rocheuses, à travers la vallée de l'Huerfano et les passes Robideau et Coochotopa; puis traverser le Colorado et gagner l'ancienne route espagnole allant au cœur de la Californie.

C'était une caravane composée de chercheurs d'or pour la plupart.

Les deux amis apprirent avec certitude que les Holt en faisaient partie. Bien que celle-ci comptât dans sa bande plus d'un rude squatter, la taille herculéenne de Holt l'avait fait remarquer, et l'on se souvenait encore à Van Buren de la beauté de sa fille et de la laide face de renard qui les accompagnait. Ce fut par cette image peu flatteuse que les personnes qui donnèrent ces renseignements désignèrent à l'unisson John Stebbins.

Moins de vingt heures après leur arrivée à Van Buren, les deux amis en repartirent pour se lancer dans le désert. La seule addition faite au train des deux compagnons fut une paire de mules solides, chargées des bagages.

Lorsqu'ils eurent atteint le territoire des buffles, le capitaine et le chasseur voyagèrent plutôt de nuit que de jour. Ils adoptèrent cette combinaison pour sauver leurs scalps, et partant leur vie, car le territoire des buffles sur l'Arkansas était celui des tribus indiennes hostiles.

Ce système de locomotion était donc commandé par la plus simple prudence.

Guidés par les traces des chariots de la caravane, les deux compagnons avançaient rapidement. Lorsque la lune brillait, ils marchaient presque aussi vite qu'ils eussent pu le faire de jour. Les nuits sombres les retardaient un peu; mais cependant, ils gagnaient du temps sur la caravane, et s'en apercevaient en voyant les traces plus fraîches et surtout en faisant le compte de ses campements. Par leur nombre, ils pouvaient s'assurer qu'ils brûlaient ses étapes. Ils avaient donc l'espoir de finir par la rencontrer, lorsque la monotonie de leur voyage fut variée par un incident inattendu.

Ils étaient arrivés près du bosquet appelé les « Big-Timbers » (les grands bois de charpente) et, partis deux heures avant le coucher du soleil, ils s'avançaient dans la direction ouest sur une prairie ondulée dont les petits coteaux couraient, par mauvaise fortune, transversalement à leur route. Ils avaient donc constamment à monter et à descendre.

Les deux amis furent sur le point de s'arrêter dans quelque creux pour attendre le coucher du soleil; mais, n'apercevant aucune trace fraîche d'Indiens, ils poursuivirent leur route lorsqu'en montant une côte et les yeux fixés sur sa crête, ils aperçurent, à peu près à un demi-mille, au sommet d'une seconde petite côte, deux formes humaines.

« Voilà des Indiens! s'écria le chasseur.

— Eh! non, ils seraient à cheval, et ce sont là deux piétons. Aucune draperie ne flotte autour de leur buste, et puis, ils n'ont pas la tournure indienne.

— Comme ils sont disproportionnés! dit Franck Wingrove en riant. Les deux ne font pas la paire. L'un sec et haut comme un échalas; l'autre court et rond comme un petit tonneau. Au nom du vieux Nick, qui peuvent-ils être? Si vous tiriez de son étui votre grande lunette de voyage, capitaine? Voilà le moment de nous servir de cet outil dont je n'avais pas jusqu'ici soupçonné l'utilité.

Édouard Warfield avait à peine eu le temps de faire jouer les tubes de la lorgnette pour la mettre au point, que l'impatient chasseur lui criait :

« Eh bien? eh bien?

— Voici, répondit le capitaine tout en continuant de regarder. Tous les deux sont vêtus d'une jaquette et d'un pantalon; le petit a une casquette de couleur sombre, et le grand, un chapeau à haute forme; mon Dieu! oui, c'est une singulière coiffure dans ces prairies. La veste du petit est bleu de ciel, celle de l'autre, vert bouteille. Mais le soleil couchant donne en plein sur les verres de la lunette; cela m'éblouit et m'empêche de bien voir; néanmoins, Franck, nous pouvons être rassurés; ce ne sont pas là des Indiens. Je puis toujours vous achever leur signalement. Ne me demandez rien sur leur figure, puisque je les vois de dos... Le grand porte deux fusils, un sur chaque épaule. Le petit... ah! quelle singulière allure! il pousse quelque chose, je ne sais quoi, devant lui; son corps est penché contre la colline à un angle d'au moins quarante-cinq degrés avec l'horizon. Qu'est-ce que cela peut être, que traîne-t-il

devant lui? Je vais le savoir dès qu'il aura atteint le sommet du plateau. Dieu! que ce soleil me gêne! »

Et Édouard Warfield mit un instant ses mains devant ses yeux.

Tout à coup le chasseur partit d'un éclat de rire formidable, le premier qui lui eût échappé depuis le commencement du voyage.

« Oh! capitaine, cria-t-il, c'est une brouette! une brouette, Dieu me pardonne! »

En effet, les deux hommes étaient arrivés sur la crête de la colline, et cet objet, singulier dans la prairie, se dessinait nettement sur le fond enflammé de l'horizon.

Le chasseur continuait à rire à gorge déployée. Édouard Warfield s'associa à cette gaieté moins bruyamment, et il pria son compagnon d'en modérer les éclats, de peur que l'écho de ce rire ne parvînt aux oreilles des hommes à la brouette.

Cet avertissement vint trop tard, car le grand piéton regarda tout à coup en arrière, fit un signe à son camarade, et tous deux disparurent derrière la déclivité de la colline, comme des daims effarouchés.

« Où diable peuvent-ils être passés? » s'écria Wingrove.

— Je soupçonne ce qu'ils peuvent être, répondit le capitaine, d'après la coupe de leurs habits et certaines autres particularités. Si je ne me trompe point, les oiseaux qui se sont envolés sont une paire des « aigles de l'oncle Sam. »

— Quoi! des soldats?

— Et de vieux soldats, je le gagerais.

— Mais que peuvent faire des militaires dans ces parages?

— Ce sont probablement des déserteurs qui vont en Californie en quête d'un filon d'or. Ils se sont sans doute échappés de quelque poste des frontières, et n'ayant pas sous la main de meilleur moyen de transport, ils se sont munis de cette brouette.

— Si nous essayions de les rattraper?

— Cela est plus facile à dire qu'à faire. Si ma supposition est vraie, ils éviteront avec soin toute rencontre. L'escorte qui accompagne le train explique pourquoi ils ne se sont pas joints à la caravane. S'ils ont aperçu les boutons de mon vieil uniforme, ils se blottiront dans quelque coin d'où il nous sera difficile de les dénicher.

— Bah! bah! quand ils seraient aussi rusés qu'un couple d'opossums, je les trouverai bien. Ils ne peuvent pas dissimuler les traces de leur brouette. »

La trace de la roue les conduisit en ligne directe à la plus proche lisière de la forêt; à la façon dont elle avait laissé son empreinte tout le long du talus, il était facile de juger qu'elle avait été lancée à toute vitesse; mais tout à coup, à l'entrée du bois, toute trace cessait, bien que le terrain fût relativement mou.

Les deux amis battirent les buissons et étudièrent le terrain dans un cercle d'une soixantaine de mètres. Nulle part ils ne retrouvèrent de trace. Or, il était évident que la brouette n'était pas allée plus loin, et, en tout cas, pas sur sa roue. Instinctivement, le capitaine leva les yeux en l'air en pensant que les fugitifs pouvaient être montés sur un arbre et y avoir juché la brouette. Mais l'essence du bois était le cotonnier, et le maigre feuillage n'aurait pas même été suffisant pour cacher un écureuil.

« J'ai trouvé! s'écria tout à coup Franck Wingrove, qui avait continué de fureter à terre. Voici les traces de leurs pieds sans celles de la brouette. Je vois comment ils nous ont déroutés. Pardieu! quels qu'ils puissent être, c'est une paire de rusés racoons.

— Qu'ont-ils donc fait?

— Ils ont pris la machine sur leurs épaules. Voyez! ils sont partis entre ces deux arbres.

— Eh bien! si nos chevaux et nos mules ne nous gênaient pas pour circuler dans la forêt, je pense que nous les trouverions aisément, dit le capitaine. Nous rencontrerions bientôt la trace de la roue, car ils ne peuvent voyager longtemps avec un tel poids sur leurs épaules.

— Oh! nous pourrions sans danger attacher nos bêtes dans ce taillis. »

Aussitôt dit que fait; les quatre quadrupèdes furent solidement liés à des arbres, et les deux compagnons s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt. A un endroit où, faute de gazon sec sur leur chemin, les fugitifs avaient dû marcher sur la terre humide, le capitaine reconnut au dessin imprimé par leurs pieds sur le sol, que sa conjecture était vraie. Il reconnut la forme des souliers d'ordonnance. Il n'était d'ailleurs pas besoin d'être quartier-maître pour trouver là le talon bas, mal arrondi, les semelles plates des souliers à bon marché confectionnés pour l'armée. Les deux fugitifs étaient chaussés de

même; leurs traces ne différaient que par la grandeur, mais tellement que les chaussures du petit avaient à peine les deux tiers de la longueur des souliers de son camarade. Ces derniers souliers étaient remarquables par leur taille énorme, qui était de treize pouces anglais.

En notant cette particularité, le chasseur laissa échapper un rire d'étonnement.

« C'est là un pied qui en vaut deux, dit-il; on n'a pas besoin de demander si c'est Longues-Jambes qui a laissé là son signalement. Ah! ah! si je ne l'avais pas aperçu, je pourrais m'imaginer qu'il y a des géants dans la forêt. »

Édouard Warfield ne répondit pas à cette saillie, car il était préoccupé de vieux souvenirs. Il croyait reconnaître ce pied démesuré.

CHAPITRE IX

Le pied de roi. — Sure-Shot et Patrick O'Tigg. — Une histoire difficile à croire. — L'alerte.

Après avoir avancé quelque peu, les deux amis perdirent les traces des fugitifs, à peine imprimées sur le gazon sec; ils les retrouvèrent plus loin, aussi profondes que la première fois et le capitaine retomba dans sa préoccupation.

Il s'arrêta devant la longue empreinte, et tout à coup son souvenir devint plus précis... Il avait vu ce pied placé dans un étrier avec un éperon mexicain à son talon. Sans doute, le fugitif orné de bases si solides était un de ses vieux compagnons de campagne, un vétéran des éclaireurs.

La figure, vue à travers la lunette de campagne, confirmait cette croyance... Les longues jambes, les grands bras, la démarche dégingandée... Eh! oui, c'étaient là les formes caractéristiques de l'architecture corporelle de... Jephthah Bigelow.

« Me voici à peu près fixé, dit gaiement Édouard Warfield au chasseur. L'homme au « pied de roi » est mon vieux soldat Jephthah Bigelow que tous les hommes du corps appelaient Sure-Shot (coup de fusil sûr) car jamais plus adroit que Jeph n'a touché un rifle. Ce que peut être le petit bonhomme tout rond, je ne devine pas... à moins que ce ne soit un certain Patrick, qui était son ami et servait dans mon corps et dont l'embonpoint et la tournure se rapporteraient assez au profil de l'homme à la brouette. Il faut les trouver absolument.

Ils marchèrent l'espace d'un mille depuis l'endroit où ils avaient laissé leurs montures, quand tout à coup la trace de la brouette cessa. Le sentier continuait cependant; mais si elle y avait passé, c'était sur les épaules des fugitifs. Pendant que les deux amis se consultaient pour savoir que faire en cette occurence embarrassante, un son frappa leurs oreilles. Ils crurent d'abord que c'était le bruit d'une chute d'eau un peu éloignée, et résolurent, sauf à revenir sur leurs pas, d'aller reconnaître le fait. Ils marchèrent environ cent yards dans cette nouvelle direction à travers le taillis, et ils finirent, en s'approchant, par distinguer que c'étaient des voix humaines que le silence de la forêt leur avait permis de percevoir. En même temps, une réflexion lumineuse sur les arbres leur révéla le feu d'un campement. Ils approchèrent avec mille précautions, en se tenant toujours sous le fourré, et ils aperçurent deux hommes assis à terre devant un foyer alimenté par des branches mortes et, auprès d'eux, tout illuminée par les flammes rouges et bleues, la brouette!

Le petit homme était assis à la façon des

tailleurs. Son camarade aurait eu peine à loger sous lui ses longues jambes; aussi ses genoux étaient-ils dressés à la hauteur de ses yeux et, vu de profil comme les deux survenants l'observaient, il présentait la forme d'un grand N, de la sorte que les imprimeurs nomment la lettre « rustique ». Le chapeau à haute forme terminait un des côtés; les pieds, semblables à des pédales et posés horizontalement sur le sol, composaient l'autre côté en complétant la ressemblance alphabétique.

Une face de singe moqueur, mais sans expression de férocité, des yeux vifs, un menton terminé par une petite touffe de barbe couleur d'ocre rouge, des cheveux tout embrouillés et du plus beau jaune, pendant derrière le chapeau, tels étaient les traits du personnage. Sauf sa coiffure, tout son costume était militaire et bien connu d'Édouard Warfield.

C'était la petite tenue des éclaireurs à cheval : une grossière veste d'un vert foncé, avec un rang de boutons allant du cou à la taille, et une sorte de pardessus. Mais le nom de ce dernier vêtement était mal approprié cette fois, car le surtout arrivait à peine aux mollets de l'homme. Mais il y en avait si peu à couvrir! La jaquette était trop courte aussi pour lui, car, entre sa ceinture et celle du pantalon, il existait un intervalle d'au moins six pouces, par lequel on apercevait une chemise couleur isabelle. De grosses chaussettes de laine et des souliers d'ordonnance complétaient le costume de Sure-Shot — car c'était bien lui.

L'homme à la brouette portait aussi un costume militaire, mais la couleur en était différente. Il était d'un bleu de ciel devenu blanchâtre par l'usage; les boutons de la jaquette étaient en plomb, et les passementeries en ruban de fil blanc. Le petit bonhomme servait évidemment dans l'infanterie.

Le capitaine ne s'était pas trompé non plus quant à celui-là. C'était pour lui une vieille connaissance que Patrick O'Tigg.

Se croyant à l'abri de toute poursuite, les fugitifs cuisinaient leur souper. Chacun d'eux tenait en main une longue branche au bout de laquelle était empalée une grosse pièce de viande crue qui cuisait en se noircissant. Une assez grande quantité de cette même viande — cela paraissait être du buffle — remplissait le fond de la brouette qui contenait aussi deux sacs de provisions, deux havresacs, des boîtes à cartouches, et pardessus ce bagage, un rifle d'ordonnance et un mousquet.

Après avoir reconnu les deux déserteurs, la première idée d'Édouard Warfield fut d'aller à eux. Ils étaient si attentifs à leurs broches qu'ils n'avaient pas entendu approcher le capitaine et le chasseur, pensant sans doute les avoir déroutés, les fugitifs n'étaient pas sur leurs gardes. Mais Édouard Warfield eut ensuite la fantaisie d'écouter leur conversation et de savoir quelles étaient leurs idées. Un signe à Franck Wingrove suffit pour lui faire comprendre ce nouveau plan, et tous deux se cachèrent derrière les broussailles pour écouter plus commodément et sans risquer de faire du bruit.

Leur patience ne fut pas mise à une trop longue épreuve. Patrick n'était pas un homme à tenir sa langue au repos. Sure-Shot n'était guère moins loquace; mais ce fut l'*infanterie* qui ouvrit la conversation.

« Parbleu, vieux camarade, dit Patrick, nous avons été fous de partir à pied, au lieu de nous emparer de deux bons poneys. Nous serions bien parvenus à en prendre deux dans les écuries du fort.

— Nous avons un peu trop précipité notre départ et pas assez réfléchi sur ce qui était nécessaire dans ces prairies; vous avez raison, Patrick, répondit Sure-Shot.

— Et nous serons fouettés comme des chiens en faute, pour avoir pris les fusils, les sacs et la brouette, si par hasard on nous découvre... Au diable cette maudite brouette!

— N'en dites pas de mal, elle nous a rendu bien des services. Comment aurions-nous pu avancer si vite sans cette machine-là? Elle a transporté notre lard et le sac de farine sans lesquels nous serions morts de faim. Patrick, ne maudissez pas la brouette!

— Oh! elle m'a laissé les épaules aussi fatiguées de l'avoir portée que si on les avait battues à coups de bâton.

— Bah! demain il n'y paraîtra plus; vous ne sentirez plus rien quand vous aurez dormi quelques heures. Du diable si nous n'avons pas fait un tour rusé en nous avisant de ce moyen pour dérouter les Indiens. Ils ont sûrement perdu nos traces; sans cela nous aurions déjà vu courir vers nous toute cette vermine.

— Ma foi, nous leur avons jeté de la poudre

aux yeux. Ce que c'est que d'être malin! » s'écria Patrick.

La viande étant cuite à point, les déserteurs interrompirent leur dialogue pour la manger avec un appétit qui ne leur laissait pas le temps de s'entretenir. Mais ils en avaient dit assez pour que le capitaine fût confirmé dans le désir de les associer à son entreprise.

Tous les deux s'étaient évidemment fatigués de l'état mititaire. Le service routinier d'un poste de frontière est suffisant à lui seul pour causer de l'ennui; et l'attraction de la Californie avait achevé l'œuvre commencée par les désagréments des corvées et des longues factions.

C'était ainsi que, pendant leur silence, le capitaine refaisait dans sa pensée l'histoire des deux déserteurs. Comme ils savaient évidemment que la caravane les précédait, il était facile de présumer qu'ils s'étaient enfuis du fort Smith, poste militaire situé sur l'Arkansas, en face de Van Buren. Ils étaient restés probablement depuis le départ de la caravane assez près d'elle pour pouvoir suivre ses traces dans le bon chemin, assez loin pour ne pas attirer sur eux l'attention de l'escorte militaire qui la protégeait.

Ils avaient eu la chance de n'être pas aperçus par des tribus indiennes, comme les deux amis d'ailleurs. Cette bonne fortune était due à l'habitude des voleurs peaux-rouges, trop occupés des traînards immédiats de chaque train pour étendre plus loin leur cercle d'investigations. Cette manœuvre de Sure-Shot prouvait sa perspicacité. Malgré son extérieur bizarre, ce n'était pas un sot, tant s'en faut. Le tour d'emporter la brouette pour ne pas s'embarrasser des provisions, et celui d'en charger les épaules de l'Irlandais et non les siennes étaient sans doute une conception de sa cervelle. Patrick avait probablement roulé la brouette du fort Smith aux Big-Timbers, et Sure-Shot comptait qu'il la pousserait ainsi jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique. Mais la tâche commençait à sembler lourde à l'Irlandais, car leur souper homérique n'était pas terminé quand il remit ce sujet sur le tapis :

« Vous m'avez annoncé, Sure-Shot, que nous étions entrés dans la région des buffles, dit-il à son camarade; ces bêtes sont presque aussi faciles à tuer que des vaches apprivoisées. Sûrement nous ne serions jamais sans viande tant que nous aurions de la poudre, et nos provisions de cet article sont suffisantes pour nous mener en Californie. Dès lors, nous n'avons plus besoin de traîner avec nous cette malheureuse brouette. Si nous la plantions là, dans ce fourré, en nous en allant demain matin?

— Vous n'y pensez point, Patrick. Nous allons quitter la région des buffles et entrer dans une autre où il n'y a pas d'animaux plus gros qu'un rat. C'est de l'autre côté des montagnes que nous aurons surtout besoin de nos sacs de provisions. Si nous n'emmenons pas la brouette, il est certain que nous mourrons de faim.

— Je la traînerais plus volontiers, reprit Patrick en se grattant l'oreille, si vous chargiez sur vos épaules quelques-uns des objets qu'elle contient. Mais il y en a d'inutiles que nous pourrions laisser derrière nous, par exemple, les deux havresacs et la boîte à cartouches. De quoi nous serviraient-ils en Californie? Ils ne sont bons qu'à nous faire reconnaître par les troupes.

— Bah! s'il y a des militaires en Californie, ils seront assez occupés de leurs propres affaires pour ne pas songer à fourrer leur nez dans les nôtres. Nous ne sommes pas les seuls individus qui ne se soient pas munis d'un passeport pour aller aux placers. Nous y trouverons des déserteurs en quantité... Et puis rien ne nous force à porter jusque-là nos havresacs, nos costumes, ni même cette pauvre brouette que vous avez prise en guignon.

— Ni nos costumes? répéta l'Irlandais stupéfait; mais alors?...

— Nous laisserons et troquerons tout cela dans la cité des Mormons.

— Mais la caravane n'y va pas.

— Vous vous trompez, Patrick. Une grande partie des gens qui la composent sont des Mormons et vont au grand lac Salé. Nous les suivrons et laisserons filer le reste de la caravane. Dans les settlements mormons, il nous sera facile de troquer nos uniformes et notre brouette contre d'autres vêtements. Quant aux havresacs et à la boîte à cartouches, je compte faire une spéculation sur ces articles.

— Ah! ah! une paire de havresacs de soldats et une vieille boîte à cartouches!... Cela ne vaut pas un verre de quelque chose bon à boire.

— Vous n'entendez rien au commerce,

monsieur O'Tigg. J'espère bien obtenir d'eux en échange une mule ou un cheval pour chacun de nous. Le fils de ma mère ne veut pas arriver en Californie comme un humble piéton.

— Ah! bien, si vous concluez un tel marché... s'écria l'Irlandais qui n'acheva pas sa phrase, mais qui frappa sur ses cuisses rebondies, en regardant son camarade avec admiration.

— J'en suis sûr, j'en suis sûr; mon plan d'opération n'est pas encore complet, mais je l'aurai trouvé avant d'arriver à la cité des Mormons.

— Quel est-il donc? » demanda Patrick avec curiosité.

Sure-Shot ne répondit pas tout de suite. Il continua de ronger l'os qu'il tenait à la main, tout en paraissant occupé de quelque calcul mental. Il arrangeait sans doute son fameux plan.

Curieux d'entendre les révélations promises, le capitaine et le chasseur restèrent cois dans leur cachette. Bien que le verbiage des déserteurs les eût amusés, un point, touché par Sure-Shot, les inquiétait. Si le train contenait des Mormons s'apprêtant à rejoindre leurs coreligionnaires, la supposition de Lilian au sujet de la Californie était fausse. C'était sans doute vers le grand lac Salé que John Stebbins voulait emmener la famille du squatter. Cette alternative était pire que la première, car elle plaçait Lilian dans un milieu pervers, et elle rendait plus difficile le projet d'arracher la jeune fille et son père aux trames dont les avait entourés la fourberie de John Stebbins.

Sans se communiquer ces pensées autrement que par une pression de main silencieuse, les deux jeunes gens en étaient préoccupés encore, lorsque Sure-Shot reprit la parole :

« Vieux camarade, dit-il, vous savez que ces païens de Mormons ont la fureur de faire des soldats. Et, du reste, c'est prudent à eux. Quand on s'insurge contre les lois naturelles de toute société, et qu'on détruit l'esprit de famille, il faut bien pouvoir se défendre contre les attaques des honnêtes gens indignés.... Mais ça m'importe peu; je n'ai ni femme ni fille qu'ils puissent détourner de leur devoir par leurs doctrines empoisonnées. Donc, ils recrutent une petite armée. Vous avez dû entendre parler de leur grand bataillon. Ils seront enchantés lorsque je leur offrirai ces articles de fourniment militaire. Je les leur montrerai comme des modèles d'un nouveau système, et alors — je l'ai entendu dire au fort — le général Mormon, qui est le prophète lui-même et qui possède beaucoup de dollars, me les achètera à tout prix. Comprenez-vous la chose, maître O'Tigg? »

L'Irlandais secoua la tête d'un air incrédule :

« Je sais bien, répondit-il, que les Mormons sont des gens sans règle ni mœurs; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils fussent des imbéciles. Vous ne les tricherez point à ce jeu aussi facilement que vous le pensez, Sure-Shot.

— Ce sera aussi aisé que d'avaler ce morceau de buffle. Je n'ai pas été cinq ans dans le commerce sans savoir comment se traite une affaire. »

De grands éclats de rire, partant de l'autre côté du buisson, interrompirent la narration. Wingrove et le capitaine ne purent retenir plus longtemps leur hilarité; ils se dressèrent sur leurs pieds et s'avancèrent.

Au bruit de leur premier éclat de rire, infanterie et cavalerie furent debout en criant : « Les Indiens! » et laissant là tout leur fourniment, les deux camarades s'enfoncèrent dans le taillis comme une paire de lapins effrayés. En une seconde, ils eurent disparu, et l'on n'entendit plus que le froissement des feuilles qu'ils frôlaient en s'enfuyant.

Édouard Warfield craignit qu'ils n'allassent trop loin pour pouvoir revenir, et posant deux doigts sur ses lèvres, il fit entendre un sifflement qui était un signal dont d'anciens rangers devaient se souvenir. Bientôt, en effet, deux nez en trompette parurent dans l'embrouillamini des buissons, et les déserteurs s'écrièrent en même temps :

« Le cap'tain! le cap'tain! »



Portant une antilope. (Page 42.)

CHAPITRE X

Le chat à neuf queues. — La hutte. — Le fantôme de la Chicassaw.

Quelques mots suffirent pour tout expliquer. Les déserteurs ne cherchèrent pas à dissimuler leur rupture de ban militaire, et ils acceptèrent avec bonheur de continuer leur chemin sous les ordres de leur ancien capitaine. Après quelques heures de repos auprès du feu, la caravane doublée de nombre reprit sa route, laissant, à la grande joie de Patrick, la brouette, dont le contenu fut divisé sur le dos des deux mules, en arrière.

Quoique la petite troupe fût de force à se défendre contre une troupe quadruple d'Indiens, elle continua de s'avancer prudemment, car elle passait à travers une contrée où ceux-ci ne circulent que par bandes très nombreuses.



Poussé par la curiosité. (Page 44.)

A cette époque, on savait les Utahs dans les meilleurs termes avec les blancs. Les Mormons avaient tout fait pour se concilier leurs faveurs, et l'on disait même qu'un homme blanc, tout seul, pouvait traverser leurs campements. Mais c'était surtout dans les passes conduisant au pays des Utahs, qu'il y avait à craindre l'attaque d'autres tribus indiennes, ainsi que dans les vallées de la Cordillère.

Les voyageurs ignoraient laquelle de ces passes choisirait la caravane qu'ils poursuivaient, et ils tinrent conseil afin d'élucider cette question.

Cependant, l'avis motivé du capitaine donna à entendre qu'elle devait se diriger, par la vallée du Rio del Norte, vers le Colorado.

« Alors, en avant! s'écria Frank Wingrove, et rejoignons la caravane par la route centrale.

— Courons après, j'y consens, dit Sure-Shot, mais la rejoindre, c'est autre chose. Je ne suis pas un capon, mais la caravane a une escorte, voyez-vous, et j'ai peur d'être caressé par le chat à neuf queues. »

Le capitaine se mit à rire.

« Sure-Shot, dit-il vous craignez la peine du fouet qui punit les désertions, mais il vaut mieux, mon pauvre camarade, risquer la peau de son dos que celle de sa tête. Des écorchures aux épaules guérissent vite, tandis

qu'un scalp enlevé... Quant au chat à neuf queues, je vous ferai éviter ses caresses qui cinglent, en vous déguisant avant que nous n'abordions les troupiers de l'escorte..

— Alors, cap'tain, tout ira bien, » dit l'Irlandais qui avait gardé un silence modeste pendant ce petit débat.

Le voyage se continua donc, les cavaliers alternant avec les piétons fatigués sur les deux seules montures disponibles.

Ils passèrent ainsi devant le fort de Bent, tombé en ruines, et arrivèrent près de la rivière d'Huerfano. Comme ils l'avaient prévu, ils trouvèrent là les traces de la caravane, et elles paraissaient assez fraîches pour que cette vue ranimât leur espoir.

A une dizaine de milles après leur approche de la rivière, au sortir d'une forêt de cotonniers, ils arrivèrent, en effet, à un endroit de campement, récemment foulé. De toute évidence, la caravane avait campé là la nuit précédente, et l'atteindre n'était désormais qu'une question de vitesse et d'heureuse chance.

On fit du feu dans un coin de la forêt de cotonniers, et l'on s'établit autour pour déjeuner.

Pendant que tous quatre étaient assis autour de ce feu de bivouac, des détonations lointaines se succédèrent.

« Est-ce que la caravane serait attaquée par les Indiens ? » se dit tout haut Sure-Shot en tendant l'oreille.

« Mais non, » répondit Franck Wingrove en sautant sur son fusil qui était accroché derrière lui à une branche ; « seulement ses chasseurs se laissent emporter par la facilité qu'on trouve ici de tirer sur un bon gibier. Voyez comme il est peu effrayé ! Ces deux antilopes qui trottent là-bas sont venues vous regarder à travers les buissons presque jusque sous le nez. Il ne sera pas dit que j'aurai vu de si belles bêtes sans les avoir saluées d'un coup de fusil. »

Sans écouter les représentations d'Édouard Warfield, le chasseur s'élança à la poursuite des antilopes.

Dix minutes après le départ de Franck Wingrove, un coup de fusil partit dans l'épaisseur de la forêt, et le chasseur revint bientôt, portant une antilope sur ses épaules.

Sure-Shot et l'Irlandais poussèrent un hurrah de triomphe et s'emparèrent de la bête pour la dépouiller et la dépecer ; mais le capitaine, qui connaissait la physionomie de son ami, y vit une telle expression de trouble si peu en rapport avec l'heureux succès de sa chasse, qu'il le prit à part pour l'interroger sur la cause de l'altération de ses traits.

« Sont-ce les Indiens ? lui demanda-t-il.

— Non, et c'est presque aussi extraordinaire qu'un rêve, ce que je vais vous raconter. Vous n'allez pas me croire, capitaine. Pendant que j'étais absent, quelqu'un est-il venu près de notre camp ?

— Personne, j'en suis sûr. J'avais l'oreille aux aguets.

— Elle venait pourtant de ce côté, murmura Franck Wingrove.

— *Elle*... C'était donc une femme ?

— Tenez, dussiez-vous me rire au nez et m'accuser d'avoir des hallucinations, je vais tout vous raconter : au moment où je chargeais l'antilope sur mes épaules après l'avoir tuée, j'ai vu glisser une Indienne à travers les buissons. Elle paraissait venir d'ici, et en me voyant elle s'est sauvée. Me croiriez-vous, capitaine ? Que je sois damné si ce n'était pas cette folle de Chicassaw. Elle se sera jointe à quelque tribu errante, et sa présence dans ces forêts prouve qu'elles sont hantées par des Indiens.

— Eh bien ! cette rencontre nous commande un redoublement de prudence, répondit le capitaine. N'effrayons pas nos compagnons, mais levons notre camp sous le prétexte que votre coup de fusil a pu renseigner quelque Indien, s'il s'en trouve dans ces parages, sur notre établissement.

Le feu fut éteint ; l'on chargea sur l'une des mules l'antilope à demi dépouillée, et après avoir marché pendant un mille dans l'épaisse forêt des cotonniers, les quatre hommes se trouvèrent sur un terrain ouvert, parsemé de loin en loin de hauts bouquets d'arbres. Puis ils arrivèrent à un de ces cañons (gorges) à travers lesquels coule la rivière de l'Huerfano.

Ils n'hésitèrent pas et s'engagèrent dans les mâchoires du défilé. C'était une terrible brèche ; les murs de pierre s'élevaient perpendiculairement à plus de deux cents pieds, et telle était au-dessus la hauteur des pics de la montagne que le ciel paraissait comme une petite bande azurée. Dans le fond, l'Huerfano grondait comme un torrent et écumait sur le bord de son lit trop étroit.

Dès qu'ils se furent enfoncés dans le cañon,

il leur fut facile de voir que des chevaux l'avaient récemment traversé.

« Qu'en dites-vous, capitaine ? demanda le chasseur. Pensez-vous que ce soit un parti de cavaliers appartenant à la caravane qui a voulu prendre par le plus court ?

— Je pense, répondit le capitaine, qu'un grand parti d'Indiens a passé récemment dans le cañon... Maintenant, que faut-il faire ? Le défilé ne s'élargit nulle part assez pour qu'il nous soit possible de nous grouper et de nous arrêter, et puis, ce parti aurait bien ses dangers. Si les Indiens nous croisaient, ils nous prendraient comme des souris dans une trappe. Revenir sur nos pas, c'est laisser gagner de l'avance à la caravane, et puis, ne faudra-t-il pas toujours traverser le cañon, aujourd'hui ou demain ? Nous voilà d'ailleurs à la moitié du défilé, et les Indiens peuvent s'être déjà dispersés dans la plaine de façon à ne pas nous apercevoir quand nous sortirons. Voyons, camarades, faut-il avancer ?

— Certainement, » dit Franck Wingrove.

Et la petite troupe poursuivit sa route.

CHAPITRE XI

La butte Orpheline. — Le wagon capturé. — En attendant l'assaut.

La petite troupe continua donc d'avancer dans le défilé, et atteignit l'autre bout du cañon juste au moment où passa dans l'air le bruit d'une fusillade éloignée. Les sons venaient de la vallée, et ils étaient couverts par le mugissement de l'Huerfano ; mais aucun de ces hommes habitués à l'écho des coups de feu ne pouvait s'y tromper : c'était là un tir simultané de plusieurs douzaines de rifles, peut-être un combat entre un parti d'Indiens et la caravane.

Cela exigeait de la prudence. Laissant en arrière Sure-Shot et l'Irlandais qui tenaient les deux mules par la bride, le capitaine et le chasseur firent une reconnaissance. Au sortir du défilé, ils gravirent un rocher devant lequel un bouquet d'arbre les protégeait contre les observateurs indiens. Leur premier coup d'œil sur la plaine leur arracha un cri de joie : la caravane était en vue.

Le paysage qu'ils avaient sous les yeux était admirable. Bien qu'il fût nouveau pour les yeux d'Édouard Warfield, celui-ci le reconnut par les descriptions qu'il en avait lues. C'était là la vallée de l'Huerfano, et la butte isolée qui s'élevait au milieu était bien la « butte Orpheline ». Il ne pouvait s'y méprendre.

Édouard Warfield et Franck Wingrove oublièrent un instant leurs préoccupations et même leurs périls pour admirer le beau paysage étalé sous leurs yeux.

Ils se seraient même longtemps absorbés dans cette contemplation, si la vue d'un objet lointain, à l'autre bout de la vallée, ne fût venue changer le cours de leurs idées. C'était comme un point blanc, pas plus large que le disque d'une cible. Il était d'une rondeur irrégulière, et l'on pouvait distinguer à ses côtés de petites formes brunes allant et venant. Il n'y avait pas à s'y tromper, cet objet était le toit d'un wagon et les formes sombres autour étaient des hommes, à pied et à cheval.

Les premières, à n'en pas douter, étaient des Indiens, Édouard Warfield distinguait bientôt la peau bronzée de leurs corps à demi nus, les plumes qui ornaient leurs chevelures flottantes, les draperies roulées autour de leurs bustes. Quant aux autres, c'étaient tous des hommes blancs, les possesseurs des wagons, apparemment. D'autres étaient étendus sur le gazon, et lorsque le capitaine put se rendre compte, à l'aide de sa lorgnette, il vit qu'un de ces corps gisait la tête tournée du côté de la butte Orpheline, avec une couronne sanglante au milieu d'un crâne dé-

pouillé. Édouard Warfield était trop au fait des mœurs indiennes pour s'y tromper : tous ces pauvres gens avaient été scalpés!

Le tableau navrant qui se présentait ainsi à l'observation du capitaine lui expliquait les faits qui avaient amené cette catastrophe. La fusillade que l'écho leur avait apportée jusque dans les profondeurs du cañon avait arrêté le dernier wagon, peut-être en retard, de la caravane. L'escorte ou les émigrants avaient dû y répondre, car Édouard Warfield aperçut quelques Indiens prosternés ou accroupis auprès de quelques morts ou blessés de leur race; mais, somme toute, ils étaient restés maîtres du champ de bataille et se partageaient en ce moment le butin.

Franck Wingrove, poussé par la curiosité, rejoignit le capitaine à ce moment même, et quand il eut vu l'horrible spectacle, lui-même ne put s'empêcher de s'écrier :

— A qui appartenait ce wagon? Holt et ma pauvre cousine Lilian ne l'occupaient-ils pas? Oh! les misérables! » et il montra le poing aux Indiens.

« Soyons hommes! » dit le capitaine en serrant la main de son ami et en s'efforçant de lui donner le bon exemple, mais la main d'Édouard Warfield tremblait, et deux larmes brillaient au coin de ses yeux.

Les deux amis furent d'ailleurs rappelés aux difficultés de leur propre situation par un brusque mouvement des Indiens. Ceux qui étaient à cheval se séparaient des autres et s'avançaient en troupe dans la direction de la butte. Le chasseur et le capitaine comprirent la terrible signification de cette chevauchée.

Quand ils avaient parlé de Lilian, ils avaient oublié le péril et s'étaient dressés debout, de toute leur hauteur. Les Indiens les avaient aperçus!

Ils regrettèrent leur distraction funeste, mais le capitaine retint Frank Wingrove qui voulait descendre pour informer de la situation leurs deux camarades.

« Les Indiens sont encore à cinq milles de distance, lui dit-il; nous avons le temps de tenir conseil sur nos moyens de résistance, s'il y en a. Croyez-moi, Wingrove, notre position est désespérée, mais il ne faut pas que nous quittions le poste où nous sommes. Les Indiens seront forcés de nous y donner une sorte d'assaut, et les quatre canons de nos fusils les tiendront peut-être en respect.

— Vous avez raison, dit Franck Wingrove, et maintenant, je suppose qu'il est temps d'avertir nos camarades, car ces enragés-là s'avancent de toute la vitesse de leurs chevaux. »

Les deux déserteurs furent désagréablement surpris par l'annonce d'un danger inattendu. Mais ils étaient trop braves pour perdre leur sang-froid devant la nécessité d'une bataille.

D'après l'ordre du capitaine, l'on monta sur le plateau tous les bagages qui furent destinés à faire un parapet à la petite plate-forme. On entassa tout : havresacs, morceaux d'antilope, sacs de provisions, pour établir ce bastion improvisé.

Mais la dure nécessité d'abandonner les animaux s'imposait aux futurs assiégés. Ils ne pouvaient les faire monter sur la plate-forme, car ç'aurait été en faire le but des flèches indiennes. Il fallait donc les laisser à la base du monticule, là où ils étaient cachés dans un bouquet d'arbres. Si la petite troupe parvenait à se défendre jusqu'à la nuit, sans que la retraite des bêtes fût découverte par les Indiens, peut-être aurait-on un moyen de s'enfuir dans l'obscurité, grâce à la vaillance de ces braves animaux.

Le bruit de la chevauchée indienne s'approchait de plus en plus. Les quatre compagnons remontèrent par le sentier encaissé entre les blocs de granit, se serrèrent tous la main, et se couchèrent derrière les bastions, attendant l'assaut.

CHAPITRE XII

La *Main-Rouge*. — Un exploit de Patrick. — Le *Stampede*.

Tout à coup, le cri de guerre : « How-ov-owgh, aloo-oo! répété par cent Indiens, retentit dans toute la vallée.

Examinant les lieux en stratégiste exercé, le capitaine dit à ses compagnons qu'il faudrait tirer dès que le premier Indien s'aventurerait à cinquante yards du monticule, mais alors seulement, parce que les armes ne devaient pas porter plus loin.

Les Indiens se massèrent dans la plaine et semblèrent se consulter. Leur terrible cri de guerre avait manqué son effet; ils avaient à décider le plan du combat.

Quelques-uns avaient des fusils, une douzaine environ; mais, d'après la façon maladroite dont ils chargeaient ces armes, les assiégés n'en étaient pas plus effrayés que des flèches qui s'éparpillaient tout le long de la butte,

On pouvait reconnaître les chefs aux plumes d'aigle assujetties dans leur chevelure et à divers insignes étalés sur leurs poitrines. Ils étaient tous groupés, leurs chevaux tête contre tête, discourant avec feu, comme il était possible d'en juger d'après leurs gestes.

Mais le bouclier d'un de ces chefs était remarquable entre tous les autres. Sur son disque noir était peinte une main sanglante.

Cette main rouge sur le bouclier rappela tout à coup à Warfield un chef renommé pour sa férocité envers les trappeurs, un sauvage prenant plaisir à torturer ses captifs, spécialement les *faces-pâles* assez infortunées pour tomber entre ses mains.

C'était un homme de haute taille, anguleux, courbé par l'âge, à face toute couturée de cicatrices. C'était bien là le redoutable *Main-Rouge*, chef des Arapahoes.

« Que Dieu ait pitié de nous, murmura Édouard Warfield.

Le conseil des sauvages était fini. La Main-Rouge s'avança de deux longueurs de cheval de la limite observée par les autres Indiens, en tenant son bouclier élevé, beaucoup moins pour se garantir d'une balle que pour montrer sa devise aux assiégés et leur en imposer par la terreur attachée à son nom. Son autre main portait un objet beaucoup mieux fait pour émouvoir les hommes blancs; c'était une pique qui soutenait à son extrémité six scalps frais et sanglants, les scalps des émigrants tués. Leur surface humide brillait au soleil, le sang n'étant pas encore sec. Malgré leur courage, les assiégés eurent peine à regarder ce hideux trophée.

« Parlez-vous espagnol? cria tout à coup au capitaine le chef indien dans cette même langue.

— Oui, *caballero*, répondit Édouard Warfield. Que désire le chef à la main rouge?

— La face pâle est un étranger dans ces parages. Autrement il ne m'adresserait pas cette question. Ce que désire la Main-Rouge?... Ah! ah! ce sont les scalps des hommes blancs, leurs scalps et leur vie... c'est là la volonté du chef Arapaho. »

Ce petit discours était prononcé d'un ton joyeux, accompagné d'un rire méprisant.

« Nous ne sommes pas vos ennemis, reprit le capitaine. Pourquoi désirez-vous prendre nos vies? Nous sommes de paisibles voyageurs traversant votre pays; et nous souhaitons ne pas nous quereller avec nos frères rouges.

— Frères rouges! Ha! ha! ha!... Langue de serpent et cœur de lièvre! Le fier Arapaho n'est pas votre frère. Il dénie toute parenté avec les faces-pâles. Tous les blancs sont les ennemis de la Main-Rouge. Voyez leurs scalps sur son bouclier. Ugh! Comptez ces trophées nouveaux sur sa pique. Il y en a six.

Avant que le soleil ne se couche, il y en aura dix, car j'aurai pris les quatre scalps des squaws (femmes) qui sont sur la butte Orpheline. »

Il n'y avait rien à répondre, sinon le « Viens les prendre » classique dont le silence digne du capitaine fut l'équivalent.

« Chiens! cria l'Indien, descendez et livreznous vos armes. La Main-Rouge, à cette condition, respectera votre vie. Si vous résistez, les couteaux de ses guerriers arracheront la chair de vos os. Vous mourrez cent morts, et le Grand-Esprit des Arapahoes sourira au sacrifice.

— Et que nous arrivera-t-il si nous ne résistons pas?

— Vos vies seront épargnées. La Main-Rouge le jure sur la foi d'un guerrier.

— Foi d'un coupe-gorge! murmura Sure-Shot. Il veut seulement nous approcher pour nous prendre nos scalps sans avoir besoin de livrer bataille.

— Pourquoi la Main-Rouge épargnerait-il nos vies? demanda le capitaine. N'a-t-il pas dit que tous les hommes blancs sont ses ennemis?

— C'est vrai; pourtant vous pourriez être ses alliés. La Main-Rouge a un projet.

— Le grand chef peut-il nous l'apprendre, ce projet qui nous intéresse? demanda Édouard Warfield en faisant des signes de la main pour calmer l'impatience de Sure-Shot.

— Voilà, reprit l'Indien. Ses guerriers ont pris des armes à feu; mais ils ne savent pas s'en servir. Nos ennemis, les Utahs, en ont appris le maniement; ce sont des trappeurs blancs qui les ont instruits, et les rangs des Arapahoes ont été éclaircis par leurs terribles balles. Si le chef à face pâle et ses trois hommes consentent à demeurer avec la Main-Rouge et à apprendre à ses guerriers le grand secret des armes à feu, leurs vies seront respectées. La Main-Rouge honorera le jeune chef de soldats et l'Aigle blanc de la forêt.

— D'où cet animal connaît-il le nom que me donnent les Indiens du Tennessee? murmura Franck Wingrove.

— Mais si vous résistez, continua l'Indien, je vous le répète : les couteaux de mes braves enlèveront la chair vivante de vos os.

— Patati, patata! dit l'Irlandais qui, ne sachant pas une syllabe d'espagnol, n'avait rien compris aux discours de la Main-Rouge. Que barbote donc ce vieux singe d'Indien?... Il se démène comme un convulsionnaire. Un peu de plomb froid au travers de son corps le calmerait. En vérité, je crois que la charge de mon mousquet pourrait l'atteindre. Il appartenait au sergent Johnson et on le considérait comme le fusil à plus longue portée de tout le fort. Si je l'essayais sur ce vieux diable? Me le permettez-vous, cap'tain? »

Édouard Warfield délibérait avec Franck Wingrove et Sure-Shot, et il n'entendit point l'Irlandais qui, prenant le silence de son chef pour un consentement, visa la Main-Rouge. La détonation fit tressaillir les trois amis, et un cri de triomphe poussé par Patrick s'éleva :

« Hurrah!... sur mon âme, il est par terre.

La Main-Rouge était debout à côté de son cheval qui se tordait dans les dernières étreintes de la mort.

« Parbleu, cap'tain, si j'avais mieux visé, n'était-ce pas là un superbe coup de fusil? dit l'Irlandais un peu vexé de n'avoir réussi qu'à demi.

— Un coup de fusil qui peut nous coûter nos scalps, répondit Édouard Warfield. Mais ce qui est fait est fait, point de reproches, Patrick.

— Ha! ha! ha! cria la Main-Rouge avec un rire satanique, vengeance sur vous. »

Et brandissant son poing fermé au-dessus de sa tête, le chef sauvage se retira daus le cercle de ses guerriers.

Tout à coup, deux partis d'Indiens se séparèrent, et prenant des directions opposées, se mirent à tourner au grand galop autour de la butte. Ils avaient découvert la retraite des montures des assiégés et voulaient essayer un *stampede* pour ôter aux blancs toute possibilité de retraite.

Il était très important pour ceux-ci de ne pas laisser prendre les animaux; aussi Sure-Shot, le chasseur et l'Irlandais allèrent-ils du côté où ceux-ci étaient cachés, laissant le capitaine en observation sur la plate-forme.

Pendant ce temps, les Indiens faisaient le *stampede*, c'est-à-dire poussaient leur cri de guerre, et galopaient autour de la butte en frappant leurs boucliers, en brandissant leurs armes, pour effrayer les animaux, leur faire briser leurs liens et les pousser à s'enfuir.

Les mules, à cet horrible bruit, se cabrèrent. Les chevaux hennirent; mais pas une rêne ne se cassa. Ils restèrent tous groupés autour de l'arbre à la grande joie des assiégés.

Un second, un troisième essai des cavaliers rouges n'eurent pas un meilleur résultat. Ils recommencèrent encore en s'approchant plus près et encore plus près de la butte Orpheline, galopant dans toutes les directions, se croisant, se rencontrant, se heurtant, mais tenant leurs corps cachés derrière leur cheval, un bras sur le garrot et une jambe sur la croupe. Inutile de tirer, on n'aurait pu abattre que des chevaux. Quand une face bronzée apparaissait, on n'avait pas le temps de la viser qu'elle n'était plus là.

Ce jeu continua longtemps, avec des cris effroyables. S'enhardissant par l'impunité apparente, ou surexcités par tout ce mouvement, deux jeunes guerriers indiens s'approchèrent des chevaux des assiégés, et, couteau en main, se glissèrent près d'eux pour couper le lien qui les maintenait à l'arbre. Une ruade de l'arabe jeta par terre la monture de l'Indien, qui, dans son mouvement pour se relever, découvrit son corps au rifle de Sure-Shot.

« A celui de droite! murmura-t-il au chasseur.

— Bon, je tiens l'autre, » dit Franck Wingrove.

Les deux coups partirent à la fois; les deux Indiens tombèrent foudroyés.

Cette leçon fut suffisante. Avertis par le sort de leurs compagnons, les Indiens se tinrent hors de portée tout en continuant leurs bruyantes démonstrations. Il ne s'en trouva pas d'autre dans la bande qui fût désireux d'établir sa renommée à un tel risque de sa vie.

CHAPITRE XIII

Le point faible de la défense. — Pluie de mitraille. — La ceinture de feu. — Sortie désespérée. Prisonniers des Arapahoes.

Tout à coup un signal se fit entendre, et avant que le capitaine ne fût revenu de sa surprise, tous les cavaliers qui fournissaient le *stampede* galopaient dans la plaine en tournant le dos à la butte Orpheline.

Les chefs indiens s'étaient encore une fois rassemblés au milieu de la plaine. La Main-Rouge haranguait ses guerriers, et le dernier geste de son discours désigna le wagon capturé, qui était encore à l'autre bout de la plaine. Une douzaine de cavaliers partit dans cette direction. Les autres descendirent de cheval, et laissèrent leurs montures paître le gazon et se reposer.

« Quelle nouvelle machination ourdissent-ils? demanda Franck Wingrove à son ami.

— S'ils n'ont pas l'intelligence du mal, ils en ont tout au moins l'instinct, répondit le capitaine. Ils vont chercher une machine de guerre presque aussi impénétrable à nos balles que le granit des blocs. Vous savez comment l'on rembourre les wagons destinés au voyage à travers les prairies; ils vont amener ici le véhicule resté en leur pouvoir, et...

— Oui, voilà qu'ils y attèlent leurs chevaux, et qu'ils reviennent sur nous à toute vitesse. »

Bientôt, en effet, les assiégés virent approcher le wagon. A soixante yards de la butte, les sauvages dételèrent les chevaux, et, poussant le wagon par derrière, ils le lancèrent dans la direction de la butte Orpheline. D'autres étaient courbés sous les essieux et manœuvraient les rayons des roues, tous sans péril, protégés qu'ils étaient par l'épaisseur des planches. Leurs mains et leurs bras n'étaient même point visibles, car ils avaient étendu autour de la partie inférieure du wagon des robes de buffle et des couvertures.



Le coup de Patrick. (Page 46.)

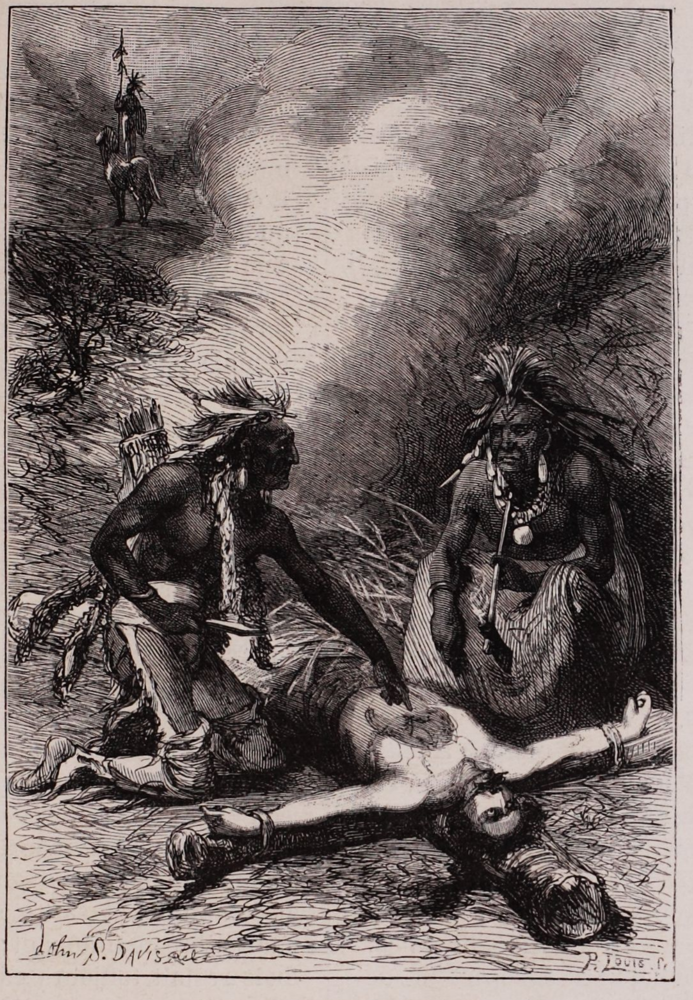
La masse se mit en mouvement, le timon projeté vers le monticule, semblable à quelque horrible mammouth, approchant des assiégés pour les dévorer.

Sure-Shot se tordait les mains : « Rien à faire, murmurait-il, rien à faire, par le vieux Nick! Oh! les lâches qui, voulant prendre notre peau, n'osent pas risquer la leur! »

Pendant que le wagon avançait, les Indiens, armés de fusils, s'approchèrent sous le couvert de leurs chevaux, et lancèrent leur incertaine mais dangereuse volée de balles. Enfin ce bélier d'un nouveau genre atteignit la base de la butte, et son timon s'abattit sur des branches de cèdre. Les Indiens n'avaient plus besoin de ce rempart roulant; ils pouvaient, sans danger, passer d'un bloc de granit à l'autre, et cerner la butte. Ils sautaient, en effet, de rocher en rocher, comme des spectres rouges et avec la rapidité de l'éclair. En vain les assiégés tentaient-ils de les viser, au vol, pour ainsi dire, avant que le point de mire ne fût pris, les hommes avaient disparu. D'ailleurs, assaillis par une grêle de plomb, les quatre blancs furent obligés de se retrancher derrière leur bastion.

Il y eut près d'une demi-heure de suspens dont les assiégés ne surent que penser.

« Que diable veulent-ils faire? Ils ne bougent pas plus que des souris! dit le premier, Sure-Shot, de très mauvaise humeur de n'avoir pas pu tirer son coup de fusil.



Deux sauvages étaient à ses côtés. (Page 50.)

— Ma foi, camarades, je n'en sais rien, répondit le capitaine. Il n'y a guère qu'une douzaine de ces diables qui aient approché de nous à l'abri du wagon. Ils seraient venus en plus grand nombre s'ils avaient voulu nous attaquer ouvertement.

— Ah! s'écria le chasseur, voyez cette colonne bleue qui s'élève vers le ciel. C'est un feu.

— Et un autre, et un autre; encore de la fumée de ce côté, répondit le capitaine en tournant les yeux autour de la plate-forme. Oui, j'entends le crépitement de l'herbe sèche, le craquement du bois qui s'allume... Oh! les misérables! ils vont nous enfumer, et nous ne mourrons pas même de la vaillante mort du soldat! »

Au bout d'un quart d'heure, la plate-forme fut enveloppée d'un nuage, et les assiégés n'aperçurent plus la vallée qu'à travers ce voile, de minute en minute épaissi. Bientôt le ciel même fut obscurci par des vapeurs noirâtres et suffocantes. Enfin, les quatre assiégés finirent par avoir de la peine à s'apercevoir les uns les autres à travers la fumée qui roulait ses flots autour de la plate-forme.

« Eh quoi! s'écria Sure-Shot d'une voix enrouée par les âcres vapeurs qui le suffoquaient, nous laisserons-nous enfumer comme des bêtes puantes dans leur terrier? Non, non, j'aimerais mieux encore subir les cent morts que ce misérable nous a promises.

— Oui, s'écria le capitaine, il faut mourir les armes à la main. Descendons le sentier. »

Ils se cherchèrent à travers la fumée pour échanger leurs derniers adieux; puis, armés de fusils, de leurs pistolets et de leurs couteaux, ils descendirent la butte le long des blocs de granit. En sa qualité de chef, le capitaine marchait le premier au danger.

A mesure que les assiégés approchaient de la ceinture de feu qui entourait le monticule, l'asphyxie, dont leur séjour sur la plate-forme les avait menacés se changea en sensations de brûlure ardente, car les foyers les plus proches flambaient en crépitant sur les deux bords mêmes du sentier. Ils passèrent à travers les flammes comme des salamandres et se précipitèrent tous, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au niveau de la plaine.

Un hurrah sauvage salua leur apparition. En un instant, ils furent entourés d'Indiens armés de piques et de massues. Pendant un court espace de temps, les assiégés tinrent ces sauvages en respect en formant un carré. Se tenant dos à dos, ils déchargèrent sur eux toutes leurs armes, et virent tomber à leurs pieds plusieurs de leurs ennemis. Mais, retrouvant leur sang-froid, ou plutôt excités par le désir de venger leurs morts, les Indiens se jetèrent en désespérés sur les quatre blancs, les séparèrent, et chacun de ceux-ci eut à lutter contre une trentaine d'hommes.

Le capitaine avait déjà fait des prodiges de valeur, quand un coup de massue, s'abattant sur sa tête, l'assomma.

. . . .

Lorsque Édouard Warfield revint à la vie, il ne put se rendre compte d'abord ni du lieu où il était, ni de la situation dans laquelle il se trouvait.

« Je ne suis donc pas mort! se dit-il. Voilà le ciel; mais je n'aperçois ni arbres ni champs. Je ne puis tourner la tête ni regarder autour de moi. Ai-je le délire de la fièvre? Non; je vois distinctement le ciel, je sens la chaleur du soleil; c'est un vol de vautours qui tournoie au-dessus de ma tête et je suis debout sur mes jambes, appuyé tout de mon long sur un corps dur, comme si j'étais contre une muraille. Mes bras... mes bras me font mal, parce qu'ils sont étendus...; mais je ne puis pas les ramener près de mon corps. Ma tête aussi est fixée. Je respire difficilement... Ah! c'est un bâillon en bois qui est passé entre mes dents, et la corde qui le maintient entre dans la chair de mes joues... Ah! je me souviens! le combat, la butte Orpheline... Grand Dieu! que sont devenus mes pauvres camarades!...

Après s'être attendri sur le sort de ses pauvres amis, le capitaine chercha vainement à se rendre compte du lieu dans lequel il était, et conjecturant qu'il se trouvait sur quelque éminence, puisque la seule vue perceptible à ses yeux était le ciel, il pensa que ces sauvages l'avaient transporté sur la plate-forme de la butte Orpheline, pour faire de l'emplacement de la résistance celui de l'expiation.

En effet, le chant de mort, entonné par près de deux cents voix se fit entendre, et dès que ces notes gutturales eurent cessé de vibrer, le patient n'entendit plus qu'une conversation près de lui entre deux sauvages. Mais, ne comprenant pas leur idiome, il n'en saisit pas un seul mot, et ne put même apercevoir les deux interlocuteurs, parce que les têtes de ceux-ci étaient au-dessous du cercle que pouvait embrasser son rayon visuel. Il sentit une main se poser sur sa poitrine; la froide lame d'un couteau effleura son cou et ses joues.

Le capitaine se méprit à ce geste, et ne le comprit qu'en se voyant délivré de la corde qui maintenait sa tête en arrière. Celle-ci était libre maintenant; mais le morceau de bois restait toujours entre ces dents, maintenu par un nœud solide derrière sa nuque.

Édouard Warfield put alors regarder autour de lui, et s'aperçut que sa conjecture était juste; il était au sommet de la butte Orpheline à un des angles de la plate-forme, dominant toute la vallée. Deux sauvages étaient à ses côtés : l'un était la Main-Rouge et l'autre un guerrier vulgaire.

Alors seulement aussi, le capitaine vit qu'il était dépouillé de tous ses vêtements au-dessus de la taille, et il se rendit compte de la gênante attitude qui engourdissait son sang aux extrémités de son corps. Ses jambes étaient attachées à un poteau droit, ses bras, étendus dans toute leur longueur, étaient maintenus par le même procédé contre une barre transversale. Il était lié sur une croix!

Dès que ces signes de connaissance se montrèrent sur la figure du patient, la Main-Rouge dit, d'un air de triomphe :

« Ah! ah! très bien. La face pâle vit encore.

Le cœur de la Main-Rouge en est joyeux. Donnez-lui à boire de l'eau de feu de Taos. Qu'il soit fortifié. Remplissez-le de vie, afin que la mort soit plus amère pour lui.

Son compagnon enleva le bâillon, et porta aux lèvres du patient une fiole remplie de wiskey de Taos. Le breuvage produisit l'effet désiré : à peine avait-il avalé le brûlant esprit, que le capitaine sentit son énergie ranimée.

« Chien de face-pâle, s'écria la Main-Rouge en brandissant un grand couteau espagnol devant les yeux de son prisonnier, vous verrez comment le grand chef des Arapahoes sait se venger des ennemis de sa race. Le Tueur-de-Panthères et l'Aigle-Blanc se sont moqués de la fille de la forêt, qui les a suivis de loin. Ils ont voulu braver la Main-Rouge, ils subiront cent morts. »

Wingrove était donc vivant, grâce à Dieu ! mais Suvanée aurait-elle le triste courage de représailles sans proportion avec le désappointement que le chasseur lui avait fait subir ?

« Chien ! continua l'Indien, vous avez refusé d'instruire les Arapahoes dans l'adresse des armes à feu ; mais vous leur fournirez une leçon avant de mourir... Vite, dit-il à son compagnon, prépare-le pour le sacrifice. Ceci en blanc avec un centre rouge, le reste du corps en noir. »

Ces indications mystérieuses furent accompagnées de gestes explicatifs. Le sauvage traça, de la pointe de son couteau, un assez grand cercle sur la poitrine du prisonnier, comme il l'aurait fait sur l'écorce d'un arbre. L'égratignure, bien que superficielle, tira du sang çà et là. Au mot « le centre rouge », il piqua le milieu de ce cercle assez fort pour que le sang en sortît librement.

Le patient ne pouvait ni questionner le sauvage sur ses intentions ni lui reprocher sa cruauté, car le baîllon avait été replacé entre ses dents. Du reste, toute protestation eût été inutile. Le visage de loup penché vers lui trahissait une cruauté réfléchie, et le capitaine aurait dédaigné de s'abaisser à implorer sa pitié.

Après avoir donné ces ordres, la Main-Rouge descendit de la butte par le petit sentier, et regagna la plaine. Pour la première fois, le capitaine eut la pensée de regarder dans cette direction.

Il aperçut un spectacle qui l'aurait rempli d'horreur en d'autres temps ; mais l'agonie de ses pensées était trop douloureuse pour laisser à ses émotions autant de vivacité. Le crâne sanglant d'un de ses compagnons, qui gisait scalpé sur le sol, ne lui arracha pas un cri. Il avait pleuré d'avance la mort de ses amis, et se croyait trop près lui-même de son heure suprême pour ne point s'efforcer de rester stoïque et digne.

Le crâne ensanglanté fut le premier objet qui frappa ses yeux. L'homme mort était facile à reconnaître ; sa rotondité, ses proportions courtes étaient celles de Patrick O'Tigg. Le capitaine aurait pu le croire endormi ; mais la couronne sanglante sur son crâne et le sang qui marbrait sa chemise empêchaient cette supposition. Si l'Irlandais dormait, ce ne pouvait être que du sommeil de la mort.

Non loin de là, un autre groupe attira l'attention du capitaine. Il se composait de trois figures. L'une était couchée, les pieds liés et les mains attachées derrière le dos, étendue ainsi sur ses bras dans une posture gênante ; à sa tunique de peau de daim et à ses guêtres, il était facile de reconnaître Wingrove.

A cinq ou six pas de lui, Sure-Shot gisait à terre dans une attitude singulière. Il était étendu à plat ventre sur le sol, ses longs bras et ses longues jambes rayonnant autour de son tronc comme les rais d'une roue ; des poteaux fichés à terre et auxquels s'enroulaient les cordes liées autour des extrémités de son corps, montraient assez que cette curieuse posture d'*aigle étendu* n'était pas volontaire ; mais c'était bien là Sure-Shot, et il était vivant, car les mèches jaunes de sa chevelure volaient intactes au vent.

La troisième figure était celle de Suvanée. Debout auprès de Franck Wingrove, elle lui parlait ; mais l'impassibilité dont se piquent les Indiens empêcha le capitaine de juger si elle adressait des menaces à son ami ou tentait de le servir.

Un autre regard sur la plaine permit à Édouard Warfield d'apercevoir son fidèle arabe, le cheval de Wingrove et les mules, gardés par un Indien. Le wagon était encore tout près de la base du monticule ; mais il ne put faire toutes ces observations sans être distrait de temps en temps par l'opération que faisait le sauvage laissé à ses côtés.

Elle fut d'abord inexplicable pour le capitaine. L'Indien lui noircit d'abord la figure,

les bras et le buste jusqu'à la ceinture de son pantalon. La substance dont il se servait paraissait être une pâte grasse de charbon de bois dont il oignait rudement le patient. Le cercle tracé par la Main-Rouge fut seul respecté dans ce badigeonnage nègre, mais dès que cette peinture au cirage eut été bien appliquée, l'Indien barbouilla ce cercle d'une sorte d'enduit crayeux, jusqu'à ce qu'un disque très blanc, large comme une assiette, s'étalât sur le corps noir du patient.

Un centre rouge était nécessaire pour compléter l'*écusson*. Le peintre parut en défaut pour la couleur et se mit à réfléchir. C'était un artiste ingénieux ; son génie lui fournit assez vite une idée. Il tira son couteau, l'enfonça d'un demi-pouce dans la cuisse du capitaine, et après avoir trempé son doigt dans le sang, il obtint le carmin désiré, dessina le centre rouge et se mit à admirer son œuvre. Un sourire témoigna de sa satisfaction, et l'Apelle basané descendit du monticule.

A sa vue, les guerriers se rassemblèrent en groupes ; tous les autres Indiens accoururent, comme à un spectacle ; les chefs leur firent signe de laisser leurs lances et d'armer leurs fusils. On marqua une ligne sur le sol, en étendant un *lazo* entre deux poteaux, et les sauvages, armés de leurs rifles, vinrent se poster sur cette ligne.

Alors seulement le soupçon qui avait traversé l'esprit du patient devint pour lui une réalité. Il comprit la toilette bizarre qu'on lui avait faite. Sa poitrine allait servir de cible aux sauvages !

CHAPITRE XIV

La cible vivante. — Le rifle de Sure-Shot. — Libre!

C'était une terrible position. Le capitaine était brave ; cependant il ne put retenir un frisson d'horreur en voyant se lever vers lui le canon brillant d'un rifle que la Main-Rouge épaulait en ricanant.

Le sauvage mit peut-être une minute à viser, mais ce temps fut un siècle d'agonie pour Édouard Warfield. Une sueur glacée perla sur son front... L'Indien le visa de nouveau... Le coup partit.

L'éclair de l'explosion, le filet rouge sortant du canon, le sifflement de la balle, tout cela fut simultané ; la détonation vint ensuite, mais avant que ce dernier son frappât ses oreilles, le capitaine savait qu'il n'était pas touché.

Un nouveau tireur se plaça en ligne. Le résultat fut le même.

Un troisième candidat se présenta sans plus de succès.

Un quatrième Indien prit sa place. C'était un homme basané, d'attitude froide et décidée. Il leva son arme et l'épaula avec une sorte de sécurité. « C'est pour cette fois ! se dit le capitaine sans pouvoir détourner ses yeux du canon levé sur lui, et qui le fascinait en quelque sorte. En effet, il se crut atteint ; mais la balle n'avait frappé que le bois de la croix !

Tout à coup, la troupe des tireurs se débanda et se dispersa dans la plaine. Les chefs se réunirent de nouveau, et se dirigèrent vers Sure-Shot après une délibération animée.

Le patient suivit ses persécuteurs des yeux et se rendit très bien compte de leurs mouvements. Tout d'abord, il vit que Franck Wingrove et Suvanée avaient disparu.

« Peut-être, se dit-il, l'Indienne l'aura-t-elle fait évader pendant que ces misérables s'acharnaient tous contre moi. Cher Franck ! je suis heureux qu'il ait pu échapper à ces

monstres... Mais que font-ils donc à Sure-Shot? Veulent-ils me donner le spectacle de son supplice?

Les Indiens entouraient le déserteur et le déliaient à ce moment. Ils le mirent debout; l'homme n'opposa aucune résistance. Deux Indiens le saisirent par les poignets, deux autres le poussèrent par derrière, l'entraînant vers le groupe des chefs. Là, il fut entouré, et pendant quelque temps, Édouard Warfield le perdit de vue. Que lui faisaient-ils donc? En tout cas, ils ne paraissaient pas le violenter, car ce groupe resta calme, animé seulement par une conversation à laquelle chacun des chefs prenait part.

Enfin, la foule s'écarta et l'ex-rifleman apparut de nouveau en face du patient. Sa contenance avait changé, il n'y avait plus sur sa physionomie ni terreur ni désespoir; elle respirait une sorte d'étrange confiance. Il tenait son rifle dans ses mains, et il était en train de le charger.

La surprise du capitaine se changea en indignation lorsqu'il vit son ancien soldat, son camarade de la veille s'avancer vers la ligne du tir et épauler son fusil.

« Lâche! traître! se dit-il, il a accepté la vie à cette condition? lui, Sure-Shot, que je croyais vrai et franc comme l'acier!

— Capitaine, dit tout à coup Sure-Shot en anglais, langue que n'entendait aucun des Indiens, attention à ce que je vais dire. Regardez-moi d'un air colère. Laissez croire à ces vermines que nous nous querellons. D'abord, dites-moi s'ils vous ont estropié. Je sais que vous ne pouvez point parler; mais fermez les yeux. Cela voudra dire : non. »

Le capitaine n'eut pas besoin d'un effort, en effet, pour lancer à son soldat un mauvais regard; il l'avait cru déloyal, et ne savait encore que penser de sa conduite. Néanmoins, il ferma un instant les yeux pour faire connaître que ses blessures ne l'avaient pas estropié.

« Tant mieux! reprit Sure-Shot en parlant toujours rapidement et du même ton menaçant; maintenant, retirez un peu votre poignet et donnez-moi une meilleure chance de couper cette corde. Je crois pouvoir y parvenir. Elle paraît être tout d'une pièce. Si je la coupe, il y a une chance pour vous. Un seul Indien garde les chevaux de l'autre côté de la butte. Votre arabe est là; montez-le et partez comme l'éclair. »

Le capitaine, plein de confiance dans l'ex-rifleman, abaissa son poignet par un violent effort qui fut interprété par les sauvages comme une démonstration de colère.

« Maintenant, capitaine, dit l'ex-rifleman en levant son fusil, attention. N'ayez pas peur que je vous touche. La balle est grosse; la corde est bien contre le bois. *All right!* »

Un homme à la chevelure jaune ayant un rifle à l'épaule, sa joue pâle contre la crosse, une ligne de feu et un nuage de fumée, un choc suivi par le tremblement du poteau, ce furent là pour le patient des perceptions presque simultanées. Puis, il tendit sa tête du côté droit et put juger de l'effet produit par la balle. La corde avait été touchée au point juste où elle se doublait sur le bois. Elle était plus d'à moitié coupée!

En se servant de son poignet comme d'un levier, le capitaine pouvait finir de la briser.

Voyant que l'attention de tous les sauvages était portée sur le tireur maladroit, il imprima un mouvement rapide à son poignet, rompit le reste de la corde, et de son bras droit délivré, il en débarrassa tout son corps. La lanière de cuir se déroula comme un serpent et le patient descendit du poteau.

Alors seulement quelques Indiens, de ceux qui stationnaient à la ligne du tir, l'aperçurent et poussèrent un cri; mais, cloués à leurs places par la surprise, ils ne bougèrent pas. Les moments étaient précieux. Le capitaine traversa la plate-forme en courant et se précipita vers la descente.

Au bas de la butte, déserte de ce côté, il vit son arabe, le cheval de Wingrove et les mules, gardés par un Indien qui s'avança à la rencontre du fugitif, un rifle à la main. Il essayait de viser avant de tirer; mais Édouard Warfield courut droit à lui. Il n'y avait d'ailleurs pas moyen d'éviter cette rencontre, puisque cet homme était en avant des chevaux.

Quand ils furent à la distance de cinq pas, l'Indien lâcha la détente.... Le coup rata. Avant qu'il n'eût pu lâcher la pièce, le capitaine saisit l'arme par le canon, la lui arracha des mains par un effort désespéré et lui asséna un formidable coup de crosse. L'homme tomba comme s'il eût reçu une balle en pleine poitrine.

Tenant encore le fusil qui, par bonheur inattendu, se trouvait être son propre rifle, le capitaine courut à son arabe. Le détacher,

sauter en selle, ce fut l'œuvre d'un moment. Une fois là, Édouard Warfield se sentit libre.

Les Indiens arrivèrent en criant autour de la butte, la plupart à pied, et sans autres armes que leurs mousquets vides. Quelques-uns, plus prudents, couraient vers leurs chevaux qui paissaient au loin dans la prairie; mais il leur fallait du temps pour les atteindre. L'avantage était tout pour le fugitif. Il ne craignait point d'être repris. Il n'eut pas même besoin d'exciter son arabe à la course. Celui-ci courait à travers la vallée comme un oiseau porté par le vent, et son cavalier pouvait se moquer du troupeau sauvage qui le poursuivait en criant.

CHAPITRE XV

La fuite. — Dépassé par la poursuite. — La chasseresse sauvage. — Secours inespéré.

Cherchant instinctivement à se rapprocher de la caravane, Édouard Warfield dirigea sa monture vers le cañon situé à l'autre bout de la vallée et dont l'entrée obscure lui promettait une sûre cachette.

Les Indiens étaient à une distance de plus d'un mille; avant de s'engager dans la gorge étroite, le capitaine put mesurer son avance sur leur petite troupe qui courait à sa poursuite.

Le soleil tomba, et le crépuscule était déjà sombre lorsque le fugitif pénétra dans la cañon. Aussi, se tenant près de la rive de l'Huerfano dont les eaux claires brillaient dans la pénombre, il rendit les rênes à son arabe, se fiant à l'instinct intelligent de ce noble animal. L'arabe suivait le sentier en tenant sa tête baissée, comme un chien de chasse qui flaire une piste.

Lorsqu'il eut parcouru trois milles environ, le fugitif s'aperçut qu'il perdait de sa force. Un frisson traversa tout son corps et glaça son sang dans ses veines. Il éprouvait en même temps une sensation de torpeur semblable à celle que ressentent les hommes à moitié ensevelis sous une couche de neige.

Il pensa que c'était le besoin de sommeil qui causait cet engourdissement. Cela aurait pu être, car il n'avait pas dormi depuis vingt-six heures; et, afin de se réveiller et de se réchauffer, il voulut marcher un peu.

Il descendit de cheval; mais à peine eut-il posé ses pieds sur le sol qu'il sentit l'impossibilité où il était de marcher; ses jambes ne pouvaient pas le soutenir et tremblaient sous lui. Il ne parvenait à rester debout qu'en se tenant à son cheval.

L'arabe tourna la tête vers son maître, comme pour lui demander ce que cela signifiait; Édouard Warfield essaya de se remettre en selle, mais sans succès, et, après un dernier rayon de connaissance pendant lequel il embrassa le museau humide de son cheval, il tomba en arrière tout à fait évanoui.

. . . .

Lorsque le fugitif ouvrit les yeux, il ne vit d'abord qu'un coin bleu du ciel encadré par les masses noires des rochers du cañon. Des étoiles y brillaient. C'était donc encore la nuit. Il sentit courir sur son visage un air chaud; c'était son arabe qui était là, à ses côtés, tentant de réchauffer les membres glacés de son maître.

Quoique bien faible encore, le fugitif se sentit capable de se lever. Ce repos lui avait fait du bien; ses sens étaient nets; il se souvenait des dangers auxquels il avait échappé et de celui qui le menaçait encore, et il fut assez fort pour monter à cheval, et juste assez pour se tenir en selle.

Il y avait urgence, en effet, à mettre une plus grande distance entre lui et la Main-

Rouge avant que le jour ne revînt, car ses traces avaient pu être facilement suivies, maintenant que la lune brillait. L'étroite ouverture du cañon était inondée de ses rayons.

Il essaya de se remettre en route, à petits pas, mais il était tellement rompu de fatigue qu'il fut bientôt obligé de descendre de nouveau de son cheval. Il s'étendit donc de son mieux sur le gazon, et s'endormit d'un profond sommeil.

Il ne s'éveilla qu'à l'aube. Une bande de lumière d'une teinte orangée bordait le haut des rochers, annonçant le lever du soleil. Édouard Warfield n'avait pas autre chose à faire que d'avancer encore, car il sentait les aiguillons de la faim.

Soudain, la forme d'un animal se dressa devant lui sur une pointe de rocher. C'était le bighorn (*ovis ammon*) des Andes septentrionales, svelte et élégant avec ses cornes en spirale et son profil busqué. Il était à cinquante yards du point où le fugitif l'observait, mais il aurait été en aussi grande sûreté à vingt pas du capitaine, puisque celui-ci n'avait pas le moyen de tirer sur cette superbe bête qui l'aurait certes nourri plusieurs jours.

L'instinct du chasseur fit raisonner Édouard Warfield sur les moyens qu'il aurait employés pour tirer sur ce bighorn si son fusil avait été chargé.

Jusqu'à ce moment, le fugitif n'avait pas songé à se rendre compte de ce fait. Il tira la baguette et l'enfonça dans le canon. La tête frappa contre une substance molle; le tire-bourre dépassait de quatre doigts le bout du canon: le rifle était chargé! Il manquait seulement une capsule sur le chien... Mais l'Indien n'avait pas su peut-être qu'il en fallût mettre une, et c'était pour cela que son coup avait raté quand il avait tiré sur le fugitif. Selon toute probabilité, celui-ci devait sa vie à l'ignorance du sauvage.

Édouard Warfield dut à une circonstance analogue la chance d'avoir des capsules à son service. La boîte creusée dans la crosse du rifle avait échappé à l'attention de l'Indien. Le premier oubli de l'Arapaho poussa le capitaine à ouvrir le couvercle de cuivre guilloché, et les capsules brillèrent à ses yeux. Il en ajusta une, attacha son cheval à un arbre et se glissa sous les cotonniers.

Bientôt il eut à traverser une flaque d'eau assez claire; il se souvint qu'il avait soif autant que faim, et, au risque de perdre son coup de fusil, il se baissa pour boire. Quand il eut avalé quelques gorgées de ce breuvage frais, il se releva et aperçut tout à coup au long de la flaque d'eau, sur la terre humide, des traces de pas; les pieds qui les avaient faites étaient chaussés de mocassins de si petites dimensions, qu'il était impossible de se méprendre au sexe de la personne qui les portait. Une femme venait de passer en cet endroit, une Indienne probablement.

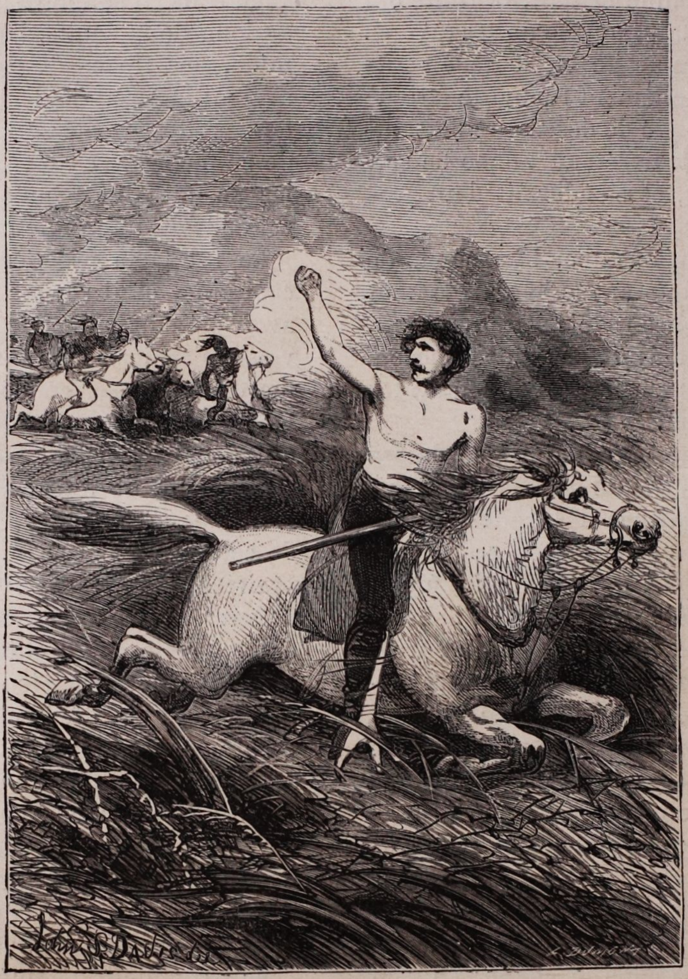
Ce fut là la première réflexion que fit le capitaine, et il songea que Suvanée pouvait avoir été employée à le poursuivre; mais Suvanée n'avait pas un aussi petit pied, et elle marchait l'orteil en dedans, comme toutes les filles de la race rouge; or, dans les traces qu'Édouard Warfield avait sous les yeux, les orteils étaient tournés en dehors. Était-ce donc une femme blanche qui habitait près de cette gorge déserte, au fond des grandes prairies?

Derrière ces traces, et tout aussi fraîches étaient celles d'un chien de grande espèce, comme en témoignait leur écartement. Était-ce par hasard une femme de la caravane qui s'était égarée là, et qui errait à l'aventure, accompagnée d'un animal, fidèle, mais incapable de la protéger contre les attaques des fauves? Cette conjecture émut le jeune homme, car elle le fit songer à Lilian, pour laquelle il avait entrepris ce voyage si fécond en terribles péripéties.

Mais comme il n'entendait aucun bruit de pas humains, Édouard Warfield songea qu'il aurait plus de forces pour se mettre à la recherche de la femme aux mocassins, après avoir pris quelque nourriture, et cette pensée, corroborée par la faim dont souffrait son estomac, lui rappela l'objet de sa poursuite. Il s'avança vers le rocher sur lequel il avait aperçu le bighorn.

L'animal était toujours là, au sommet du roc; il n'avait pas même changé d'attitude. Selon toute probabilité, il servait de sentinelle à quelque troupeau paissant derrière lui. Le capitaine, parvenu assez près de cette belle pièce de gibier pour l'abattre, épaula son arme; mais au moment où il allait presser la détente, le bighorn sauta du haut du rocher et tomba lourdement au fond de la ravine.

Édouard Warfield crut d'abord qu'il faisait un de ces bonds si familiers à l'*ovis montana;* mais il comprit qu'il se trompait, en observant qu'au lieu de tomber sur ses cornes élas-



Edouard Warfield se sentit libre. (Page 54.)

tiques, il s'était laissé choir comme un corps subitement privé de vie.

En effet, le bruit d'une détonation d'arme à feu retentit aussitôt et fut répercuté par tous les échos de la gorge.

Mû par des considérations de prudence, le fugitif resta caché sous les cotonniers, afin de voir le chasseur pour juger de ce qu'il était avant de se montrer à lui. Il n'attendit pas longtemps.

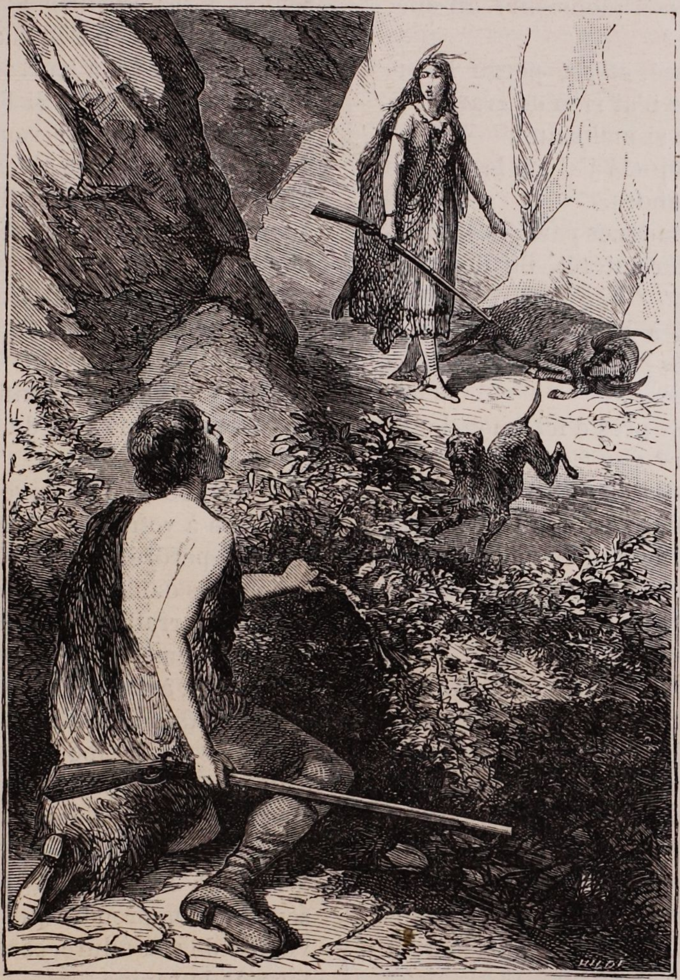
Les buissons furent frôlés par la course rapide d'une personne qui s'approchait. Un grand chien, assez semblable à un loup, tourna l'angle d'un rocher et alla se jeter sur le cadavre du bighorn. Au même instant une voix s'écria :

« A bas, Wolf! à bas! »

Édouard Warfield resta saisi d'étonnement. C'était là une voix de femme!

Bientôt après elle parut, et la surprise du capitaine devint de l'admiration. Cette femme était belle, mais d'une beauté étrange et majestueuse à la fois.

Un *tilma* en peau de faon, orné de broderies en graines rouges et bordé d'un tour de plumes, une tunique garnie de franges; une couverture en navajo rayé jetée en sautoir sur son épaule, toute cette toilette était digne de celle qui la portait et qu'Édouard Warfield nomma du premier abord la chasseresse sauvage, car elle tenait dans sa petite main le rifle qui avait tué le bighorn.



« Qui parle ainsi? » dit la chasseresse. (Page 57.

Ce n'était plus la crainte qui retenait le capitaine dans sa cachette, mais la honte de se montrer à cette belle Diane des forêts américaines dans le piteux état où les Arapahoes l'avaient mis : la figure et le corps barbouillés de noir, brillant comme un soulier ciré, et tatoué d'une assiette blanche sur la poitrine. Il aurait bien couru à la mare pour tâcher de se débarrasser de son apparence de ramoneur; mais il eut peur que la jeune femme ne partît pendant ce temps, et il se tint coi, attendant l'instant favorable pour se montrer à elle.

Pendant ce temps, la chasseresse s'était approchée du bighorn pour s'assurer qu'il était mort, et elle se mit à gronder doucement son chien qui sautait sur la bête comme s'il voulait la dévorer.

« A bas, Wolf! lui dit-elle. Ce n'est point vous qui avez levé ce gibier-là, et si vous me le gâtez, faites attention, camarade, vous n'en tâterez point.

— En refuseriez-vous un morceau à un homme qui meurt de faim? demanda le fugitif en élevant sa tête au-dessus du buisson qui le cachait.

— Ah! qui parle ainsi? » dit la chasseresse en serrant son rifle, plutôt par surprise que par frayeur.

Le chien bondit vers le buisson en aboyant de toutes ses forces.

« Wolf, ici, » dit la chasseresse.

Et voyant de larges taches rouges sur les épaules du capitaine :

— Seriez-vous blessé, monsieur? dit-elle, Où est votre blessure?

— Oui, je suis blessé, et j'ai perdu beaucoup de sang; mais je n'ai rien de grave.

— Qui donc vous a si maltraité?

— Des Indiens auxquels j'ai eu la chance d'échapper, des Arapahoes.

— Des Arapahoes dans ces parages, s'écria-t-elle avec un singulier intérêt. Où donc les avez-vous rencontrés?

— Sur l'Huerfano, à la butte Orpheline; ils étaient commandés par un chef que l'on nomme la Main-Rouge.

— La Main-Rouge si près d'ici! monsieur; en êtes-vous bien sûr? »

Édouard Warfield fit à la jeune femme un bref récit de l'événement, sans lui révéler ni le but de son expédition ni le nom de ses compagnons de voyage. A peine eut-il terminé sa narration, que la jeune femme s'écria d'un ton animé :

« La Main-Rouge sur l'Huerfano! Bonnes nouvelles pour Wa-ka-ra. » Puis, après une pose, elle demanda en hâte : « Combien de guerriers la Main-Rouge avait-il avec lui?

— Près de deux cents.

— Pas davantage?

— Plutôt moins que plus.

— Ah! tant mieux... Vous dites que vous avez un cheval près d'ici; allez le détacher, et venez avec moi.

— Mais mes camarades? Il faut que je suive la caravane afin de pouvoir ramener du renfort et les secourir.

— Inutile. Il y a près d'ici quelqu'un qui viendra plus vite à leur secours que ne saurait le faire l'escorte. Si l'on arrive trop tard pour les sauver, on vengera toujours leur mort. Vous dites que la caravane a passé ici hier; vous ne pourriez pas l'atteindre et revenir à temps. Les Arapahoes seraient partis. D'ailleurs, il vous faudrait toujours passer par le cañon; il n'y a point d'autre issue par ici, et vous pourriez rencontrer de leurs sentinelles.

— Je suis plein de confiance en vous, mais avez-vous le pouvoir de m'aider à secourir mes amis?

— Oui, oui, vous le verrez bien; mais allons vite à votre cheval. Nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons retrouver les Arapahoes dans la vallée de l'Huerfano. Votre cheval pourrait-il nous porter tous les deux?

— Facilement.

— Alors, à cheval, et donnez-moi la main. »

Le capitaine étendit sa robe de buffle sur la croupe de l'arabe, se plaça sur le bord de cette selle improvisée, et tendit la main à la chasseresse, qui s'enleva d'un bond léger, et s'assit derrière lui.

L'arabe n'avait pas besoin d'éperon. Il semblait comprendre qu'on avait besoin de la vitesse de son allure, car il partit au galop le long de la ravine.

CHAPITRE XVI

Le campement utah. — Wa-ka-ra et le trappeur mexicain. — La danse de guerre.

Tout en chevauchant en silence, Édouard Warfield faisait des conjectures sur les résultats possibles de cette étrange rencontre. Où allaient-ils? Quel était le pouvoir de cette femme qui promettait d'aller arracher ses amis à une troupe de deux cents sauvages? Il ne pouvait exister aux environs un parti de trappeurs blancs assez nombreux pour attaquer avec chances de succès cette petite armée indienne. Quel était ce Wa-ka-ra que la chasseresse avait nommé! Ce n'était point là un nom d'homme blanc.

Le capitaine était dans une situation si désespérée que, malgré les objections de sa raison, il se prenait à avoir foi à l'espoir que la jeune femme lui avait donné, et malgré son désir de l'interroger, il ne l'osait point, de peur que ses paroles ne continssent malgré lui quelque doute capable de blesser la chasseresse.

Ce fut elle qui rompit le silence à un endroit où l'arabe dut ralentir son allure à cause des roches qui obstruaient le sentier :

« Vous êtes un officier de l'armée américaine? lui demanda-t-elle.

— Comment avez-vous pu le deviner? Je n'ai plus une pièce de mon uniforme.

— Oh! je vois ici une marque où des cordons ont été, là, sur votre pantalon.

— C'est vrai. Les Arapahoes ont arraché ces passementeries.

— Et quel motif vous a conduit dans ces parages? Vous alliez en Californie chercher de l'or, je suppose?

— Non, en vérité! c'était une expédition moins intéressée, mais follement commencée, mal méditée. Je comptais revenir bientôt aux États-Unis.

— Ah! vous avez l'intention de retourner sur vos pas! Mais vous me dites que vous suiviez la caravane, vous et vos trois compagnons de voyage. Pourquoi n'étiez-vous pas avec elle? Cela aurait été plus sûr pour vous. »

Le capitaine hésitant à répondre, elle continua :

« Il n'est pas dans les habitudes courantes de voyager en si petit nombre dans les prairies. Il y a toujours danger du côté des Indiens... quelquefois des blancs aussi! Oui, certes, il y a des sauvages blancs pires que les sauvages rouges, bien pires.... bien pires!... »

Ces étranges paroles firent tourner la tête au cavalier, qui vit sa compagne devenue toute mélancolique. En la regardant ainsi de côté, il crut surprendre en elle une vague ressemblance avec Lilian Holt. Ce n'étaient pas les traits, différents chez la jeune fille blonde, mais plutôt des rapports subtils entre la coupe des yeux, entre les intonations de la voix, entre le style des gestes. Il repoussa cette idée comme absurde et causée par ce sentiment qui lui rappelait sans cesse Lilian, et il répondit :

« Vous n'avez pas trop bonne idée des hommes de votre race. J'espère pourtant que ce n'est pas votre expérience personnelle qui vous les fait juger ainsi?

— Si, vraiment; j'ai peu de raison d'aimer ceux de ma couleur, c'est-à-dire si je me considère comme blanche.

— Mais vous l'êtes sans aucun doute.

— Pardonnez-moi, j'ai du sang indien dans les veines, peu sans doute, mais assez pour aimer la vie libre au fond des bois et pour détester les blancs qui m'ont fait du mal.

— Votre histoire doit être étrange, dit le capitaine; mais je n'ai pas le droit de vous demander votre confiance.

— Oh! vous pouvez la gagner, et si vous retournez aux États-Unis, je vous donnerai une commission qui me tient fort au cœur.

— Je vous promets d'avance de faire tout ce que vous désirerez. Mais ne pourrais-je savoir par quel concours de circonstances vous vous trouvez dans ce pays désert?

— C'est toute mon histoire que vous me demandez là, et je n'ai pas le temps de vous la raconter. Si vos camarades ne sont pas déjà morts, ils courent en ce moment de grands dangers. C'est là la seule affaire qui doit vous intéresser aujourd'hui. Mon affaire, à moi, c'est de parvenir à bloquer la Main-Rouge dans la vallée de l'Huerfano. S'il en échappe, ce sera un grand chagrin pour un homme qui est mon bienfaiteur.

— De qui parlez-vous?

— De l'ennemi juré des Arapahoes, de Waka-ra, le grand chef des Utahs. Vous le verrez bientôt. Pressez votre cheval. Nous approchons du camp. Voici ses fumées qui s'élèvent au-dessus des rochers.

Bientôt le cañon s'élargit et s'ouvrit sur un riant vallon tout gazonné. Les cônes blancs d'un campement d'Indiens apparurent, serrés comme les alvéoles d'une ruche.

« Regardez, dit la chasseresse, voici les tentes des Utahs. »

Les loges étaient alignées en deux rangs avec une large avenue entre elles. A leur tête, on en voyait une plus grande, c'était le wigwam du chef.

L'arrivée d'un étranger, amenant la chasseresse en croupe, causa une grande sensation d'étonnement. Les joueurs abandonnèrent leur partie, les squaws laissèrent leur travail; les enfants coururent se cacher en criant derrière leurs mères, pendant que les chiens aboyaient, et que le hennissement des chevaux, le braiement des ânes et le bêlement

des moutons et des chèvres composaient un chorus bizarre.

« A la tente du chef, dit la chasseresse à son compagnon ; mais voici venir Wa-ka-ra. »

Et avant que le capitaine eût le temps d'arrêter son cheval, elle glissa à terre et alla au-devant de ce personnage.

Wa-ka-ra était un homme de quarante ans ; sa taille moyenne avait des proportions parfaites ; il portait une tunique de peau de daim brodée en couleurs, des guêtres écarlates, et sur sa tête une sorte de chaperon empenné. Un sérapé rayé jeté sur son épaule gauche et une ceinture de crêpe de Chine rouge entourant sa taille complétaient ce costume, pittoresque plutôt que sauvage, bien harmonisé avec l'expression d'une physionomie très douce qu'animaient seulement deux yeux aussi vifs que ceux d'un aigle.

Si Édouard Warfield avait mieux connu le chef des Utahs, il aurait su que cette expression de douceur correspondait à un trait analogue de son caractère. Wa-ka-ra était renommé pour ses prouesses guerrières, mais jamais la moindre cruauté n'avait souillé ses exploits. Ce chef était cependant redouté des rives du Rio Bravo aux sierras de la Haute-Californie, et de l'Orégon à l'Arispe. C'était l'ami du célèbre trappeur blanc Walker, dont il avait pris le nom, que l'idiome de sa tribu prononçait Wa-ka-ra.

Un singulier individu se tenait près du chef. A en juger par son costume et son type, ce devait être un Mexicain. Il était vêtu d'une jaquette, d'un large pantalon de velours marron et coiffé d'un *sombrero* (chapeau) à larges bords. Il était petit, de teint plus clair que Wa-ka-ra, et, malgré son air intelligent, toute sa personne était un peu grotesque. Il portait, pendue à sa ceinture de cuir, une pièce de bois longue d'environ dix-huit pouces. Au plus gros bout de ce bâton était une concavité, ayant pour anses les courroies de cuir qui maintenaient ce singulier appareil à la ceinture.

Comme Édouard Warfield l'apprit assez vite, ce bizarre petit homme était le fameux Pedro Archilètè que ses camarades nommaient Peg-Leg (jambe de bois), un des plus célèbres trappeurs de ces régions. Le bâton qu'il portait à sa ceinture n'était autre chose qu'une jambe artificielle, dont il se servait lorsque sa jambe droite, dont la cheville avait été abîmée par accident, se trouvait fatiguée par une longue marche. Le reste du temps, il portait sa jambe de renfort à sa ceinture.

La présence du trappeur dans le camp indien était facilement explicable. Les Utahs vivaient en paix avec les settlements de la vallée de Taos, et les blancs commerçaient librement avec eux. Peg-Leg était l'hôte de Wa-ka-ra.

« La chasseresse est revenue bien vite, dit le chef des Utahs lorsque la jeune fille l'eut abordé, et elle rapporte un étrange gibier. C'est un face-pâle, si je ne me trompe; mais ce n'est pas la coutume de mes frères blancs de se teindre la peau et de se dessiner des cercles blancs sur la poitrine.

— La peinture n'est pas de lui, répondit la chasseresse; elle a été faite par ses ennemis, par des hommes rouges. Le cercle blanc était une cible sur laquelle on a tiré, et le face-pâle a perdu beaucoup de son sang. Lorsque Wa-ka-ra saura qui a fait couler ce sang, il voudra venger mon frère blanc.

— De quel côté vient l'étranger et qui a répandu son sang?

— Il vient de l'Est, et il a été outrageusement traité par les Arapahoes.

— Ugh! s'écria le chef en fronçant le sourcil, où le face-pâle a-t-il rencontré ces chiens-là?

— Sur l'Huerfano.

— Bon. La chasseresse apporte des nouvelles qui réjouiront le chœur des guerriers Utahs. Est-il sûr que les Arapahoes aient osé venir si près de nous?

— Mon frère blanc les a vus là, et a été le captif de la Main-Rouge. »

A la mention de ce nom, la figure douce du chef prit une expression terrible, et il alla interroger Édouard Warfield. Wa-ka-ra parlait assez bien l'anglais, grâce à son alliance avec les trappeurs, et c'était dans cette langue qu'il s'était entretenu avec la chasseresse. Ses questions au capitaine se rapportaient aux particularités qui pouvaient l'éclairer sur le plan d'attaque à adopter. Aussitôt qu'Édouard Warfield lui eut donné tous les renseignements nécessaires, le chef des Utahs déclara qu'il allait préparer ses guerriers pour partir immédiatement pour une expédition à la vallée de l'Huerfano.

Aussitôt, un clairon se fit entendre, sonnant une fanfare ; sons étranges dans un camp indien!

Avant que les sons de l'instrument eussent cessé de résonner, cinq cents guerriers avaient couru prendre leurs chevaux, s'étaient armés et se tenaient prêts à monter en selle.

Archilète s'empara du capitaine et lui dit gaiement, en espagnol, après avoir examiné ses blessures :

« *Señor pintado* (Monsieur le barbouillé, Monsieur le fardé), le meilleur remède pour vous sera un bon déjeuner; voilà une prescription médicale qui ne vous sera pas désagréable, je pense. Pendant que Maranée consulte les ressources de son garde-manger, vous pouvez venir avec moi vous jeter un peu d'eau sur le corps. Cette peinture ne vous embellit pas du tout; d'ailleurs, si elle pénétrait dans vos blessures, elle les rendrait plus difficiles à guérir. »

Édouard Warfield suivit Archilète qui le conduisit au ruisseau; un bain froid, après lequel le Mexicain lui fit boire quelques gorgées de wiskey, lui fit beaucoup de bien; et grâce aux racines broyées de *palmilla* — la plante à savon du Nouveau-Mexique, — les pigments noirs et blancs disparurent du corps du fugitif. Ensuite Peg-Leg appliqua sur ses blessures un peu de cactus *oregano* qui les ferma rapidement, et, de plus, il eut la générosité de donner au capitaine une belle couverture navajo, que celui-ci drapa sur ses épaules.

« Carambo! dit-il, en lui offrant ce vêtement, ne me remerciez pas tant. Vous me rendrez cela si vous voulez, quand vous aurez reconquis votre bagage sur les Arapahoes. Eh bien! vous êtes beaucoup mieux, maintenant que vous avez retrouvé votre face de chrétien. Vous me plaisez, Américano. Voulez-vous donner une poignée de main à Pedro Archilète?

— De tout mon cœur, répondit Édouard, qui profita de cette occasion pour remercier ce charitable petit homme de ses bontés.

— Assez, assez là-dessus, dit Archilète, car voilà Maranée qui paraît au seuil de sa tente. Ne laissons pas refroidir votre déjeuner.

— Ah ! monsieur, vous n'êtes plus du tout le même, dit en souriant la chasseresse, dès qu'Édouard Warfield entra dans sa tente. Asseyez-vous, j'ai peu de chose à vous offrir : du pinole et un cuissot de daim. Je suis fâchée de n'avoir pas rapporté le bighorn dont la viande eût été excellente. Quant à du pain, nous n'en avons jamais ici, mais l'appétit est l'assaisonnement du plus pauvre repas. »

Le capitaine se mit à manger avec un entrain qui était le meilleur commentaire de cette dernière phrase. Pendant ce temps, Maranée le servait avec sollicitude, et sortait parfois sur le seuil de sa tente pour se rendre compte du mouvement des guerriers Utahs.

« Je crains qu'ils ne se hâtent pas assez, dit-elle à son hôte. On ne fait que d'élever le poteau rouge, et la danse de guerre peut durer une heure. C'est une cérémonie inutile, une pure superstition. Le chef n'y ajoute aucune importance; mais ses guerriers n'iraient pas volontiers au combat sans avoir observé cet usage. Les entendez-vous, monsieur? Les voilà qui entonnent le chant. »

Le capitaine entendit, en effet, une psalmodie basse et monotone, s'élevant par degrés et s'enflant en un chorus prolongé. Par intervalles, elle était coupée par des solos, que suivait une clameur générale.

« C'est le chant de guerre qui accompagne leur danse, dit-elle, vous devriez essayer de vous reposer jusqu'à ce qu'il soit fini; car vous voudrez sans doute partir avec eux, les suivre dans leur expédition?

— Je suis tout réconforté par la nourriture que j'ai prise, répondit Édouard Warfield, et le sort de mes pauvres amis me tourmente trop pour qu'il me soit possible de sommeiller. Mais puisque nous sommes seuls, et que je ne vous reverrai peut-être pas après notre expédition contre les Arapahoes, dites-moi de quelle commission vous voulez me charger pour les États-Unis. Je suis prêt à traverser le continent s'il le faut, afin de vous prouver ma gratitude pour le service que vous m'avez rendu aujourd'hui. »

La chasseresse demeura un instant toute pensive :

« Je crains d'être indiscrète, lui dit-elle, en vous faisant savoir mon désir. Vous avez l'intention de retourner aux États-Unis. Voulez-me permettre de vous y accompagner? »

Le capitaine fut si surpris de cette proposition inattendue qu'il ne répondit pas tout de suite.

« Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous qui allez me rendre mes amis ou m'aider à les venger, dit-il à la chasseresse, mais mon voyage n'est point terminé et il promet d'être périlleux.

— Oh! puisque vous êtes décidé au retour une fois le but de votre expédition atteint, veuillez vous charger de moi. Je ne vous serai point un embarras. Je chasserai pour vous; si d'autres Indiens vous attaquent, mon rifle en vaut un autre. Je n'ai rien des puériles frayeurs et des exigences des femmes civilisées. Mais, par grâce, emmenez-moi avec vous. Je ne puis plus rester ici, je m'y consume d'ennui. Les Utahs ont été bons pour moi cependant, mais il me tarde de retourner aux États-Unis pour y revoir l'être que je chéris le plus au monde.

— Une mère? un fiancé? demanda le capitaine, trop curieux pour être discret.

— Une sœur, dit la chasseresse, une aimable et belle petite sœur. Avant que je ne fusse séparée d'elle, je ne connaissais point toute la force de cette affection.

— Y a-t-il donc longtemps que vous l'avez quittée ?

— Il y a maintenant près de huit mois, et ce n'est point même le désir de contenter mon cœur qui me ramène vers elle, mais encore le devoir de la protéger mieux que je n'ai été protégée moi-même contre les embuches des méchants. Puisqu'on m'a tendu un piège, on pourrait essayer de l'abuser aussi, et comment saurait-elle se défendre, elle qui n'a point de sang rouge dans les veines, et qui est faible et douce comme une petite colombe?

— Wa-ka-ra vous laissera-t-il partir?

— Oui, certes; il m'a promis de me chercher une occasion de retourner dans ma province. Brave chef! il a tenu noblement sa parole à celui qui n'est plus.

— A qui donc?

— A celui qui m'a sauvé la vie, à... Mais voyez, le chef approche; le chant de guerre est terminé. Je vous ai parlé d'abondance de cœur, et bien confusément, je crois. Vous me reverrez après la rencontre, à la vallée de l'Huerfano, et je vous raconterai mon histoire avec plus d'ordre.

— Mais vous n'allez pas vous mêler à la bataille, je suppose?

— Pardonnez-moi, monsieur. Les femmes suivent les guerriers à distance afin de soigner les blessés et de donner le dernier adieu aux mourants sur le champ de bataille, et je vais avec elles. »

La voix de Wa-ka-ra appelant l'étranger mit fin à ce dialogue. Jusque-là très intrigué par l'histoire obscure de la chasseresse, le capitaine chassa cette préoccupation de son esprit pour ne plus songer qu'au péril de ses camarades; il sauta sur son arabe et rejoignit au grand galop la troupe des guerriers utahs dont la chevauchée se déroulait sur la plaine.

CHAPITRE XVII

Le plan d'attaque. — Histoire de la chasseresse. — Délivrance d'un ami.

La course fut rude et rapide. On atteignit bientôt l'endroit où le fugitif avait rencontré la chasseresse.

L'ardeur avec laquelle les Utahs avançaient prouvait combien ils prenaient l'expédition au sérieux. Ce n'était pas la *vendetta* de leur frère blanc qui les animait à ce point-là. Une ancienne hostilité existait depuis des siècles entre les Utahs et les Arapahoes, et des motifs de haine personnelle entre Wa-ka-ra et la Main-Rouge l'avaient encore accrue.

Le chef utah divisa sa troupe en quatre bandes d'égale valeur numérique ou à peu près.

La première, commandée par le chef luimême, devait entrer dans la vallée de l'Huerfano par le cañon. Si les Arapahoes tentaient

d'opérer leur retraite vers l'Arkansas, ce parti de guerriers pouvait les arrêter. La seconde division devait s'avancer en tournant jusqu'à un point presque opposé à la butte Orpheline, par un ravin connu seulement des Indiens. La troisième devait faire un mouvement en sens contraire par une autre ravine, pendant que le reste des guerriers attendrait, à une autre ouverture du cañon, que les trois autres corps eussent atteint leurs postes respectifs.

A un signal convenu, les quatre divisions devaient s'élancer au grand galop sur les Arapahoes. Le premier parti de guerriers, ayant à marcher plus loin que les autres pour prendre sa position, était chargé de donner le signal, qui consistait en un feu allumé dont la fumée devait être visible pour les trois autres divisions.

Ce plan était bien conçu, et si les Arapahoes étaient encore dans la vallée de l'Huerfano, il devait aboutir à un combat acharné.

L'exécution de ces mouvements commença près de la place où le fugitif avait dormi la nuit précédente. Il y avait là un défilé latéral qu'Édouard Warfield n'avait point remarqué dans l'obscurité. Du reste, toute cette région était coupée de passes connues des seuls Utahs, et que les Arapahoes ignoraient, eux qui n'appartenaient point à ces parages.

Wa-ka-ra et sa division s'enfoncèrent au galop dans cette ravine, suivi du second parti qui allait plus lentement, devant s'engager en route dans un autre embranchement de ce défilé.

Quand le reste de la troupe atteignit le cañon principal, la troisième division prit une autre ravine.

La quatrième division, dont le capitaine et Pedro Archilète faisaient partie, suivit le sentier que le fugitif avait parcouru la veille au soir. Peg-Leg était un simple volontaire; mais il avait eu maille à partir avec les Arapahoes autrefois, et il se promettait de n'être pas inactif dans le combat.

Le chef de cette petite troupe était un vieux guerrier dont les balafres et les cheveux gris annonçaient l'expérience de bien des batailles et de beaucoup de stratagèmes de guerre. Il envoya des éclaireurs en avant de peur qu'il ne restât dans le cañon des traînards de la poursuite de la nuit précédente; ils revenaient de temps en temps pour annoncer que la voie était libre. Aussi la division atteignit-elle tranquillement l'ouverture du canon dans la vallée de l'Huerfano; mais elle resta dissimulée derrière les premières assises des rochers.

Le capitaine était trop impatient de savoir si l'ennemi était bien là, pour pouvoir attendre le signal. Il laissa la bride de son cheval au complaisant Archilète, grimpa à l'aide des buissons sur l'escarpement latéral du cañon, et, caché par une roche, il pût embrasser du regard toute la vallée de l'Huerfano.

Grâce à Dieu, les Arapahoes étaint encore là!

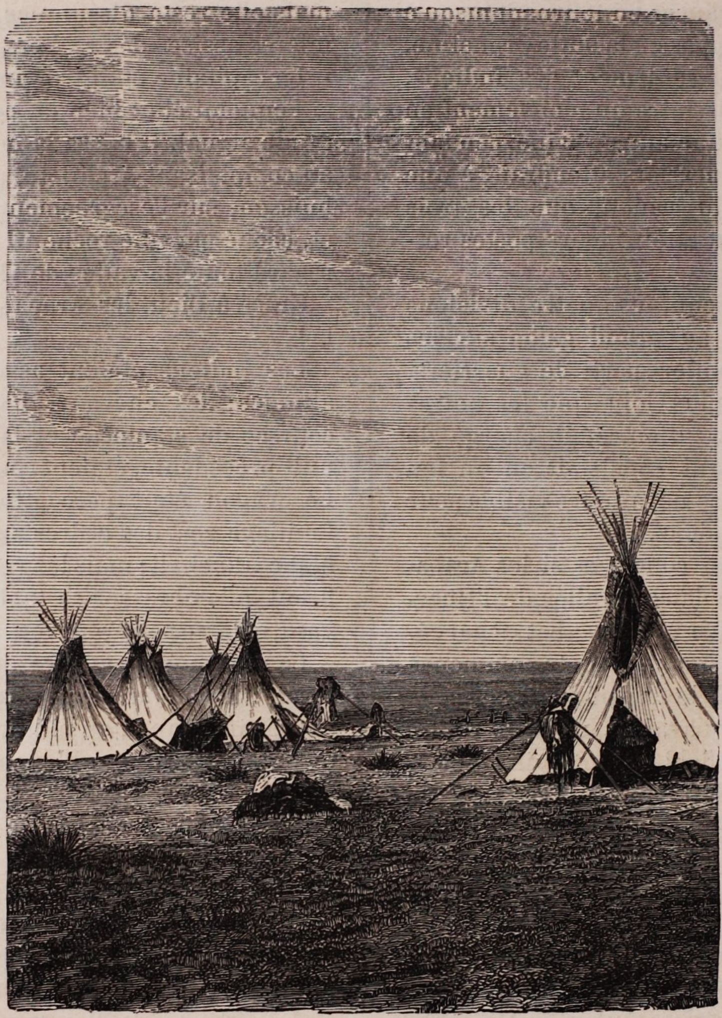
Les Indiens étaient assis autour des feux allumés; les chevaux, harassés par leurs courses de stampède et la poursuite de la nuit précédente, étaient couchés sur le gazon. Le wagon était perceptible au milieu du feuillage vert des cèdres sur lequel son toit blanc tranchait; mais les yeux du capitaine ne firent qu'embrasser ce tableau d'un seul regard, et ils se portèrent vers la butte Orpheline.

Le poteau était encore dressé sur la plateforme; le contour de ses barres horizontales flottait indistinct, ou plutôt il était bordé en dessous d'une ligne blanche. Édouard Warfield ne s'y trompa point. C'était le corps d'un homme attaché de l'autre côté du poteau et dont les bras dépassaient un peu l'étroite barre transversale.

Lequel des amis du capitaine avait pris sa place sur le crucifix? Une brise qui fit flotter au-dessus du poteau une touffe de cheveux jaune comme de l'or trancha la question. C'était Sure-Shot qui souffrait à la place de celui qu'il avait délivré.

Pendant qu'Édouard Warfield s'accusait presque d'avoir accepté un tel sacrifice de l'ex-rifleman, il entendit la détonation d'un mousquet dont le nuage de fumée bleue s'éleva de derrière la butte Orpheline. Les sauvages avaient recommencé leur amusement cruel de la veille. Sure-Shot leur servait de cible.

Le capitaine descendit tout indigné de son poste d'absorvation; il voulait se précipiter en avant, courir au secours de l'ami qui s'était dévoué à un tel supplice pour le délivrer; il ne raisonnait rien, et prétendait s'élancer tout seul dans la plaine. Le vieux chef de la division l'arrêta au nom de la consigne. Nul ne devait sortir de ce cañon avant le signal que guettaient des vedettes placées derrière les roches les plus élevées.



C'était le wigwam du chef. (Page 59.)

« Que voulez-vous donc? dit Archilète au capitaine. Votre ami n'est point mort, puisqu'on tire encore sur lui. Quelle manie avez-vous de vous accuser d'égoïsme pour avoir accepté hier son dévouement? La belle avance quand vous seriez resté cloué à votre poteau comme une chouette sur un portail! Vous seriez peut-être tous morts à l'heure qu'il est, tandis qu'en vous échappant vous avez trouvé le moyen de délivrer vos amis. Patience, carambo! patience!

— Vous avez raison, répondit le capitaine; mais cet affreux spectacle m'a mis hors de moi.

— Voyons-le, dit le Mexicain qui grimpa sur les roches avec une dextérité qu'Édouard Warfield n'aurait pas attendue de sa jambe déformée; heureux de pouvoir tromper son impatience en causant avec le seul être qui pût le comprendre, le capitaine suivit Archilète qui s'écria dès qu'ils furent arrivés à leur poste d'observation :

« Ah! Sainte Vierge! voilà bien leur affreux poteau! Quelle conception pour des sauvages! C'est là un très ancien jeu des Arapahoes. Ils le pratiquaient en se servant de flèches autrefois. Maintenant qu'ils ont des fusils, je suppose qu'ils combinent l'instruction avec l'amusement, comme les bons livres le recommandent. Quelles bêtes brutes! Ils n'ont pas plus d'humanité qu'une troupe d'ours gris. Dieu aide le pauvre diable qui tombe entre



Le capitaine se mit à manger. (Page 62.)

leurs griffes! Ils traitent même leurs captives avec une barbarie inconnue aux autres Indiens. Songez qu'ils voulaient attacher à ce poteau de mort la pauvre Maranée.

— Quoi! la belle chasseresse demi-sang?

— Elle-même, celle qui vous a conduit au camp Utah.

— Quand donc? où l'avaient-ils donc prise? Comment a-t-elle pu leur échapper?

— Carambo! Voilà bien des questions à la fois, camarade. Je vais y répondre à ma manière. Elle tomba au pouvoir de ces brutes aux environs des Big-Timbers.

— Mais, par quel hasard se trouvait-elle dans un lieu aussi désert? Depuis que le fort de Bent a été abandonné, il n'y a plus de settlement de blancs dans ces parages.

— Ah! c'est là le plus étrange de l'histoire; j'en ai su le détail par don José lui-même.

— Qui est ce personnage?

— Ah! ah! vous le connaissez, à coup sûr, et vous vous inclinerez quand je vous aurai dit son nom américain. Je vous parle du célèbre trappeur Walker.

— Oh! certes, je connais ses exploits.

— Eh bien! donc, Walker était l'ami, le frère juré du chef des Utahs, ou plutôt, il était son instituteur et comme son père adoptif, se trouvant de vingt ans plus âgé que ce brave jeune Utah, qui porte son nom maintenant. C'est Walker qui a délivré la jeune fille et l'a confiée à Wa-ka-ra. Aussi Maranée

a-t-elle été respectée par les Utahs à l'égal d'un fétiche; tous les honneurs, tous les égards, toutes les douceurs que peut comporter la vie indienne lui ont été prodigués par la tribu, tant la recommandation de Walker était puissante. Oh! c'est lui qui a fait les Utahs ce qu'ils sont; il les a décrassés de leur ignorance, et leur a donné des notions de justice et d'humanité. Aussi, c'est leur grand homme, leur bienfaiteur. Et ne croyez point, capitaine, que vous deviez des remerciements à Wa-ka-ra pour l'aide qu'il vous donne. Il vous l'aurait certainement accordée contre n'importe quels autres tourmenteurs d'hommes blancs; mais, dans ce cas spécial, c'est lui qui est votre obligé. Vous lui avez donné l'occasion de venger sur les Arapahoes la mort de Walker, que ces misérables ont tué deux mois après qu'il eût arraché Maranée de leurs mains.

— Mais cette Maranée, d'où venait-elle? demanda Édouard Warfield, en proie à une curiosité qu'il ne s'expliquait pas à lui-même. Vous n'avez pas répondu encore à cette question.

— Elle venait de vos États occidentaux et faisait partie, malgré elle, d'une caravane de Mormons. Se sentant forte de son courage, elle voulut leur échapper; elle s'imagina pouvoir traverser les prairies sans danger et sans risque de mourir de faim, sachant se servir de son rifle avec autant d'habileté qu'un jeune trappeur. Ah! c'est une vaillante créature, qui a su tenir tête à la Main-Rouge et lui a blessé ou tué trois de ses hommes en se défendant contre le parti d'Arapahoes qui l'avait capturée.

— Mais ne savez-vous rien de sa famille? Comment pouvons-nous croire que, dans un pays civilisé, un père et une mère consentent à laisser partir leur fille avec ces infâmes Mormons? Maranée était-elle orpheline ou ces *Saints des derniers jours*, comme ils s'appellent, l'avaient-ils emmenée de vive force?

— Je n'ai point la mémoire des noms, répondit Archilète; si elle ne me manquait pas, je pourrais vous dire celui du père de Maranée, car je l'ai su. Ce brave homme avait été abusé par un sien ami qu'il ne savait peut-être pas Mormon, et auquel il avait confié sa fille, espérant lui procurer un meilleur avenir que celui qu'il pouvait lui offrir sur sa petite plantation du Tennessee.

— Ah! c'est Marian! c'est Marian! s'écria Édouard Warfield transporté de joie.

— En effet, c'est son nom chrétien, dont les Indiens ont fait Maranée. Mais pourquoi êtes-vous si ému?... Attention, vous me conterez ça plus tard. Voilà le signal de Wa-ka-ra. Descendons. A cheval! A cheval! »

Le temps des explications n'était pas encore venu. Il fallait courir à l'action. Le capitaine reprit son rang dans la troupe d'Indiens, qui se précipita dans la vallée en criant son terrible : *Ugh-aloo*.

De l'autre côté de la butte, débouchait en même temps la division de Wa-ka-ra. Elle était trop loin pour qu'Édouard Warfield entendît son cri de guerre; mais celui que la quatrième division avait poussé fut répété à gauche et à droite, d'où s'abattirent dans la plaine deux avalanches de guerriers utahs.

Les Arapahoes surpris jetèrent des exclamations qui trahissaient encore plus de terreur que d'étonnement; mais des hommes rouges ne sont abattus que peu d'instants par une panique, et retrouvent vite un courage désespéré.

La plaine offrait en ce moment un curieux spectacle. Les Arapahoes se serraient autour de leurs chefs, pendant que du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, les quatre bandes d'Utahs s'avançaient au grand galop. On ne pouvait encore prévoir si les Arapahoes attendraient attaque simultanée des quatre divisions, ou s'ils se décideraient à charger la plus proche.

— Carambo! dit le Mexicain tout en trottant auprès du capitaine, je m'étonne qu'ils n'aient pas encore attaqué Wa-ka-ra. Mais, voici un petit parti d'Arapahoes dans ce bosquet. Ils attendent ceux-ci, c'est ce qui les a retenus.

En effet, une vingtaine d'hommes à pied sortirent d'un bosquet de cotonniers; quelques-uns portaient des blessés. Un groupe d'Indiens à cheval partit de la base du monticule pour aller à leur rencontre, et, comme les hommes à pied marchaient plus ou moins vite, selon qu'ils avaient les mains libres ou qu'ils portaient leurs compagnons endommagés, le capitaine en aperçut deux ou trois qui poussaient en avant, contre son gré, un homme dont les mains étaient liées.

« Un captif! s'écria le Mexicain. Son scalp est en danger.

— Oh! c'est Wingrove, sans doute, dit Édouard Warfield. Courons vite. »

A ce moment, la petite troupe d'Arapahoes arriva près de ses chevaux; les Indiens se mirent vite en selle et se dirigèrent vers la troupe principale. Tout à coup, un cheval, qui portait deux hommes, sortit de sa ligne, et se dirigea au galop vers la quatrième division des Utahs. Ce cheval paraissait effrayé, hors de lui, et les deux hommes qui le montaient s'agitaient et paraissaient se quereller. Six Arapahoes se détachèrent vite de la troupe principale pour courir après le fugitif; mais le cheval emporté les distançait, et, quand il arriva à deux cents mètres environ du front de bataille des Utahs, le capitaine se rendit compte de l'incident.

La cavalier en croupe était Franck Wingrove. L'homme en selle était un Arapaho; ils paraissaient liés l'un à l'autre par la ceinture; mais les bras du chasseur serraient fortement les côtes de l'Indien et tenaient la bride de l'animal, guidant ainsi son allure.

S'apercevant que leur poursuite était vaine, les Arapahoes se replièrent sur le corps principal, se souciant peu de risquer leurs scalps dans une rencontre de leur petite avant-garde avec les Utahs. Édouard Warfield jeta un cri de joie en reconnaissant son camarade, et il se lança au galop pour aller à sa rencontre, suivi d'Archilète, qui ne quittait pas son nouvel ami.

« Hurrah! capitaine, dit Franck Wingrove; avez-vous votre couteau pour me séparer de l'Indien? Au diable l'animal; il doit avoir mal aux côtes, tant je les lui ai serrées. Je quitterais volontiers sa compagnie, et ce doit être réciproque de sa part. »

L'Indien avait fait de son côté des efforts inouïs pour se jeter à bas du cheval, et même parfois pour changer la direction de la monture; mais les cordes liées autour de son buste, par une troisième personne sans doute, et qui avaient été serrées pour s'assurer du captif, rendaient l'Arapaho prisonnier à son tour. Édouard Warfield n'avait pas de couteau; mais Archilète était muni de cette arme favorite des Mexicains, et il se précipita en avant pour délivrer le chasseur, pendant que celui-ci échangeait une chaude poignée de main avec son ami.

Peg-Leg coupa les lanières de cuir qui liaient les deux hommes, mais pas avant d'avoir enfoncé la lame de son couteau dans le cœur de l'Indien, qui poussa son sauvage cri de mort, pencha la tête en avant et roula comme une masse sur le gazon, dès que la lame ensanglantée eut tranché le lazo.

Cet incident n'avait pas beaucoup retardé les volontaires de la quatrième division. Cependant, lorsqu'ils retournèrent vers leur troupe, son premier rang avait déjà ouvert le feu contre les Arapahoes.

CHAPITRE XVIII

Le combat et la déroute. — Scalpé vivant! — La colère d'Archilète. — Marian.

Édouard Warfield et Archilète avaient perdu l'avantage d'être au premier rang, et lorsqu'ils rejoignirent les Utahs, la fumée de la première décharge leur cacha le champ de bataille. Les Utahs s'étaient arrêtés et rechargeaient leurs rifles. Le capitaine pensa donc que les Arapahoes allaient s'acculer à la butte Orpheline pour se défendre. Mais quand le nuage de poudre enflammée monta vers le bleu du ciel, il s'aperçut que l'ennemi lâchait pied de toutes parts et s'enfuyait dans la direction de la basse vallée. Il allait y rencontrer Wa-ka-ra. D'aucun côté, d'ailleurs, les Arapahoes n'avaient chance de s'échapper.

Un cercle de fer les enserrait, et à moins d'une charge désespérée qui leur ouvrît un passage, ils devaient tous rester sur le champ de bataille.

Les Utahs de la quatrième division se mirent à les poursuivre, les chassant du côté de Wa-ka-ra. Quelque bien montés que fussent les trois cavaliers blancs, ils ne purent maintenir leurs chevaux à ce train effréné.

Tout l'espace qui les séparait étant nettoyé d'ennemis, ils prièrent Archilète de tenir leurs chevaux un instant, pendant qu'ils monteraient sur la plate-forme afin de secourir le pauvre Sure-Shot, si toutefois l'ex-rifleman vivait encore ; mais ils n'eurent pas longtemps cette anxiété, car pendant qu'ils approchaient de la base du monticule, une voix, celle du patient lui-même, partit de la plate-forme pour leur crier :

« Hurrah ! hurrah ! Courez sus à cette vermine; hurrah ! hurrah pour vous, qui que vous soyez !

— Votre ami vit ; il ne court plus aucun rique, leur dit Archilète ; donc, je crois que vous feriez bien d'aller rejoindre les Utahs au lieu de vous arrêter ici. »

La mêlée était finie lorsque les cavaliers blancs arrivèrent sur le champ de bataille; ils n'y trouvèrent qu'une centaine de cadavres, tant Arapahoes qu'Utahs, mais tous reconnaissables, car les premiers étaient déjà scalpés, tandis que les autres gardaient encore intacte la noire tresse de leur chevelure.

Un groupe d'une douzaine d'hommes attira leur attention. Ils y coururent, craignant qu'il ne fût arrivé malheur au vaillant Wa-ka-ra; mais ils furent rassurés au premier coup d'œil jeté sur le cadavre que les cavaliers utahs gardaient précieusement. C'était la Main-Rouge.

Édouard Warfield et Franck Wingrove étaient de ces hommes auxquels la vue du cadavre d'un ennemi n'est jamais agréable. Dès qu'ils eurent appris que Wa-ka-ra, sain et sauf, dirigeait lui-même la poursuite, ils tournèrent bride et se dirigèrent vers la butte, en laissant cheminer d'une allure plus lente leurs chevaux fatigués. Le Mexicain les suivit, car il avait pris en gré ses nouveaux compagnons.

Ils purent donc causer dans le trajet, et Édouard Warfield eut le vif désir d'apprendre à son ami qu'il pensait avoir retrouvé Marian; mais il eut peur d'avoir été trompé par une analogie de situation et de donner une fausse joie à Franck Wingrove. Il se borna donc à lui demander comment il avait pu échapper aux tortures que lui et Sure-Shot avaient subies.

« C'est Suvanée qui m'en a préservé, répondit le chasseur, et je ne serais pas tenu à lui en être reconnaissant, du moins d'après elle, car elle prétend ne m'avoir protégé que par amour pour Marian. Du reste, elle a pris plaisir à me tourmenter en paroles; mais ce n'était rien là auprès de ce que vous avez souffert, vous et Sure-Shot. Elle a réussi à me faire épargner en laissant croire à la Main-Rouge que je me prêterais à instruire ses hommes dans le maniement des armes à feu, et quand les Utahs ont paru, les Arapahoes allaient me faire renouveler l'épreuve dans laquelle Sure-Shot vous a délivré hier. J'allais être obligé de tirer sur notre pauvre camarade, et comme j'aurais refusé, ne me sentant pas aussi habile que lui, mon scalp aurait couru grand danger... Mais nous voici près de la butte.

— Montons tous, dit Archilète en attachant son cheval à un cèdre. Je veux serrer la main de ce vaillant tireur. »

Le poteau de la plate-forme se dressait devant eux, et Sure-Shot, bariolé de noir, de blanc et de rouge, était visible maintenant. Mais pour être réduit à l'immobilité par les liens qui le serraient contre la pièce de bois, l'ex-rifleman n'avait rien perdu de ses facultés visuelles et mentales, car il s'écria :

« Par toutes les étoiles de l'Union, est-ce vous, capitaine ? Wingrove, est-ce vous ?

— Oui, brave camarade, lui cria Édouard Warfield. Votre coup de fusil d'hier nous a tous sauvés. Patience ! nous montons vous délier. Êtes-vous blessé, par malheur ?

— Non, non. A quoi servent à ces bêtes brutes la paire d'yeux que la nature leur a donnés ? Ils ne savent jouer que des jambes.

Le capitaine, le chasseur et Archilète montèrent délier l'ex-rifleman, et malgré le barbouillage qui le défigurait, ils ne purent se tenir de l'embrasser.

« Pauvre camarade ! dit Édouard Warfield, vous avez bien souffert, et pour moi encore !

— Bah ! je me suis amusé à les mettre en rage. A chaque coup manqué, je les plaisantais. La Main-Rouge en grinçait des dents. C'était très drôle... Mais c'est fini, poursuivit Sure-Shot en prenant tout à coup une figure

triste, je n'ai plus envie de rire maintenant. Les misérables! ils ont tué mon pauvre Patrick... Ah ! c'était une bonne pâte d'homme, qui croyait toujours à mes histoires, même quand elles étaient... fantastiques, et je l'aimais... Aussi, je ne veux pas qu'il soit dévoré par les chacals ou déchiqueté par les busards. Je veux chercher son corps pour lui donner une sépulture chrétienne.

— C'est une bonne pensée, Sure-Shot, dit le capitaine; mais savez-vous ce que les Indiens ont fait du cadavre de notre pauvre camarade?

— Il était là hier, au pied de la butte, juste à la place où ils l'avaient scalpé, et ce matin, je ne l'y ai plus vu. Qu'ont-ils pu en faire? »

Cette disparition était singulière. Il n'était pas probable que les loups eussent mangé le corps de Patrick durant la nuit, puisque le camp des Indiens avait été établi là, et que des feux y avaient été entretenus. Les quatre compagnons explorèrent tous les abords de la butte sans trouver le triste objet de leurs recherches.

« La rivière! » dit tout à coup l'ex-rifleman.

Elle coulait à cinquante pas du monticule. Ils se dirigèrent de ce côté, espérant peu y rencontrer les restes de l'infortuné Irlandais, car le courant de l'Huerfano était rapide et devait avoir entraîné le corps. Ils suivirent les rives ombragées de saules dont les longues branches pendaient dans l'eau. Wingrove était en tête de la petite troupe.

Tout à coup il s'arrêta et se baissa pour examiner le sol. Une exclamation lui échappa et il dit à ses compagnons :

« Quelqu'un a rampé par ici ou y a été traîné... Non, il s'est traîné lui-même sur ses mains et sur ses genoux. Tenez! Voyez ici la trace d'un genou *couvert de drap*. Un Indien n'aurait pas fait cette marque. »

Ils se penchèrent tous et reconnurent que l'observation du chasseur était juste.

« Pardieu! s'écria Sure-Shot, ces lignes ont été faites par la pression d'un drap commun, usé jusqu'à la corde. C'est le drap de l'infanterie, le bon drap du gouvernement. Patrick a passé par ici. Mais il est impossible qu'il vive encore!

— Sure-Shot, Sure-Shot, est-ce vous que j'entends? » murmura une voix faible qui semblait sortir de terre.

Les quatre hommes reculèrent d'étonnement, et restèrent pétrifiés.

« Sure-Shot, continua la voix, ne voulez-vous pas m'aider? Je n'ai pas la force de grimper sur la rive.

— Patrick! s'écria l'ex-rifleman en frottant ses yeux humides, Patrick, où êtes-vous donc, bon Dieu! Est-il possible que vous soyez encore vivant?

— Oh! vivant, je suis aux trois quarts mort et à moitié noyé. Hurrah! tout de même, puisque vous êtes là. Venez, enfants, et tirez-moi d'ici avec précaution, car j'ai une jambe cassée. »

Ils coururent sur le bord de la rivière, d'où la voix paraissait venir, et ils aperçurent sous les saules le pauvre Patrick, dont le corps était à demi enfoncé dans l'eau, et dont le crâne laissait voir sa tonsure horrible, brune de sang figé. Ils sautèrent tous à l'eau et le transportèrent sur la rive. Il n'était pas étonnant que les Indiens eussent cru l'Irlandais mort au moment où ils l'avaient scalpé, car, outre sa jambe cassée au-dessous du genou, il avait plusieurs autres blessures.

« Bah! bah! il y a de l'espoir, dit Archilète après avoir examiné Patrick avec toute la gravité d'un chirurgien émérite. Transportons-le près de la butte. Les Arapahoes y ont abandonné tous leurs bagages; nous y trouverons des couvertures à discrétion. »

Le blessé fut transporté à bras près du wagon; on alluma du feu pour le sécher et on l'étendit dans un bon lit fait de peaux et de couvertures de laine accumulées. Peu à peu, à mesure qu'il fut ranimé par les bons soins de ses compagnons, l'Irlandais leur fit le récit de son aventure.

Pendant le combat, il était tombé sans connaissance, assommé, avait-il cru, par un coup de massue. C'était à ce moment qu'un Indien l'avait scalpé. Plus tard, il était revenu à lui, et n'avait point bougé en se trouvant accroupi et les mains sur sa figure dans la position où il s'était sans doute évanoui. Cette posture l'avait aidé à suivre des yeux les mouvements des Indiens qui ne s'étaient pas inquiétés d'un mort bien et dûment scalpé. De temps en temps un sauvage ivre avait passé auprès de lui, et il attendait toujours de ces rôdeurs un coup de lance qui l'aurait achevé. Enfin, la nuit venue, il s'était traîné vers la rivière, autant pour se cacher que pour étancher sa soif et il avait mis plus d'une heure

à faire ce trajet de cinquante pas. Telle avait été l'aventure de Patrick O'Tigg. L'infanterie avait été aussi éprouvée que la cavalerie et même davantage.

Tout à coup retentit un chœur entonné au loin par les femmes utahs. Elles étaient arrivées au lieu du combat pour soigner les blessés, reconnaître les morts et leur chanter cet hymne funèbre qui doit bercer leur dernier soupir.

Ce chant lugubre ramena le souvenir d'Édouard Warfield vers la chasseresse. Maranée devait venir avec les squaws de la tribu; elle était sans doute avec elles, occupée à donner des soins d'infirmière aux blessés utahs, et il importait au capitaine de la voir, afin d'apprendre si elle n'était pas cette Marian Holt, dont Franck Wingrove pleurait la perte. Il allait quitter ses compagnons pour aller à la recherche de la chasseresse, lorsque Wingrove, laissant Archilète occupé de Patrick, retint son ami pour lui dire :

« Voici le premier moment de liberté que nous ayons pour causer de nos intérêts et de nos sentiments, capitaine. J'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre.

— De qui les tenez-vous?

— De Suvanée. Elle a voyagé quelques jours avec la caravane, et elle a appris que la moitié des gens qui la composent s'est séparée de l'autre pour suivre la route de Santa-Fé avec l'escorte; toute le reste est une colonie mormone, et Holt continue sa route avec ces saints des derniers jours.

— Je m'étais attendu à cela, répondit Édouard Warfield. N'avons-nous pas toujours pensé que ce John Stebbins était un agent recruteur? S'ils font route vers le lac Salé, nous les suivrons, dussions-nous aller jusque là. Vous dites que Holt est un bon père, et je le crois un très brave homme; mais il est ignorant; il ne sait rien des mœurs et des mauvaises doctrines des Mormons; nous lui ouvrirons les yeux, nous lui prouverons qu'il travaille au malheur de sa fille et à son propre déshonneur, et il reviendra avec nous. En vérité, je ne vois pas dans cette nouvelle de quoi vous désoler à ce point.

— C'est que je ne vous ai pas tout dit, s'écria Franck Wingrove en soupirant. Si je puis douter de la véracité de Suvanée à propos de cette nouvelle, je ne puis l'accuser de m'avoir trompé en m'en disant une autre, bien plus cruelle à mon cœur. J'ai vu tomber de véritables larmes des yeux de cette Chicassaw lorsqu'elle m'a appris... Ah! comprenez ma douleur. Marian est morte! et Franck Wingrove fut obligé de s'appuyer sur le bras de son ami.

— Suvanée a pu se tromper, dit le capitaine qui n'osait pas s'avancer davantage. D'où a-t-elle appris ce que vous dites?

— De la bouche du vieux Holt lui-même. Vous savez quelle était l'idée fixe de la Chicassaw : retrouver Marian pour vivre auprès d'elle. Suvanée a donc rejoint la caravane, et est allée déclarer son intention au squatter qui s'est mis à sangloter en lui disant : « Ma pauvre fille est morte dans son voyage à travers les prairies. » Alors Suvanée est retournée sur ses pas, et, pour n'être pas molestée par quelque parti d'Indiens, elle s'est jointe aux Arapahoes, attendant qu'ils allassent jusqu'aux Big-Timbers pour reprendre le chemin du Tennessee.

— Elle n'est point morte, s'écria Édouard Warfield. Tenez! Cette belle jeune fille qui passe là-bas, le bras sur l'épaule de Suvanée, qui pourrait-ce être, sinon votre Marian, mon cher Franck?

— Je crois rêver, dit le chasseur. C'est bien son port, sa taille; et il voulut s'élancer, mais ses jambes fléchirent sous lui.

— Attendez ici, il vaut mieux que je la prépare à vous revoir. »

Le capitaine sauta en selle, et partit vers le groupe que formaient au loin les deux femmes. Suvanée était radieuse de joie, mais en voyant Édouard Warfield, elle mit un doigt sur les lèvres comme pour lui recommander la discrétion; un peu interdit par ce geste dont il ne comprit point la portée, il laissa la chasseresse lui parler la première :

« Je suis heureuse, monsieur, de vous retrouver sain et sauf, lui dit-elle. J'apprends que vos compagnons de voyage sont tous vivants. J'espère qu'ils ne sont pas blessés?

— Pardonnez-moi; l'un deux l'est cruellement, et en outre, il a été scalpé vivant.

— Conduisez-moi vers lui, je le soignerai, je me connais en blessures, dit Suvanée.

— Vous pouvez avoir confiance, en cette fille, dit la chasseresse à Édouard Warfield, elle connaît toutes les simples de la flore américaine, et elle est fort habile dans leur préparation. J'irai d'ailleurs avec elle, car notre

devoir, à nous autres femmes, est de nous dévouer aux blessés après la bataille.

— N'est-il pas également de consoler les âmes affligées? » demanda le capitaine à la jeune fille qui le regarda d'un air étonné.

Suvanée se pencha vers le capitaine et murmura à son oreille :

« Ne lui dites rien de son père et de sa sœur. A quoi bon l'affliger!

— Ah! s'écria Édouard Warfield en prenant spontanément les deux mains de la jeune fille, vous êtes donc Marian Holt! J'en suis certain maintenant.

— D'où savez-vous mon nom? lui demanda-t-elle avec émotion. Vous n'êtes pas, non, vous ne pouvez pas être des amis de John Stebbins...

— Ce nom a été prononcé souvent devant moi par un être qui vous est dévoué, et qui hait ce traître, par Franck Wingrove. »

La chasseresse rougit :

« Oh! maintenant que vous me connaissez, monsieur, lui dit-elle, j'espère que vous ne refuserez plus de m'emmener avec vous dans le Tennessee, quand cela devrait vous détourner de votre chemin. Un ami de Franck Wingrove ne saurait être un égoïste. S'il vous a parlé de moi et des miens, vous devez comprendre mon désir de revoir ma chère Lilian.

— Je l'ai vue il y a un mois, dit le capitaine.

— Elle?... où donc?

— A la clairière de votre père.

— Lilian! Vous l'avez vue, ma douce Lilian. Vous a-t-elle parlé de moi, a-t-elle oublié sa pauvre sœur? et mon père, paraissait-il heureux? »

Édouard Warfield pensa qu'il appartenait à Franck Wingrove plutôt qu'à lui d'apprendre à Marian les événements survenus dans sa famille; il se borna à lui apprendre que son père et sa sœur se portaient bien quand il les avait vus et il ajouta :

« Puisque vous avez gardé un bon souvenir à Franck Wingrove, vous consentirez peut-être à accepter ses remerciements pour le service que vous lui avez rendu en le délivrant des mains des Arapahoes. »

Marian pâlit visiblement :

« Franck est ici! dit-elle d'une voix émue; il est ici, et le blessé, c'est lui sans doute! Allons à lui.

— Non, chère Marian, je ne suis pas blessé, s'écria Franck Wingrove qui, ne pouvant maîtriser son impatience, était accouru. Je suis sain et sauf, et heureux, heureux comme je ne l'avais pas été depuis près de de huit mois que je n'ai pu vous parler. J'ignore par quel hasard je vous retrouve ici parmi ces Indiens; mais il faut bien que vous sachiez ce que, mon ami et moi, nous sommes venus faire dans ces parages; il faut aussi que vous nous aidiez à sauver votre sœur.

— Lilian? s'écria la jeune fille, Lilian est en danger, et c'est pour elle que vous êtes ici? »

Le bonheur de revoir Wingrove se mêla à des angoisses dans le cœur de Marian, lorsqu'il lui eut conté la trame ourdie par John Stebbins.

Il lui raconta en détail tous les événements survenus depuis son départ de la clairière, et quand ce récit fut terminé, elle tendit ses deux mains aux jeunes gens en les remerciant de leur dévouement.

« Je comprends, ajouta-t-elle, que vous ayez tout abandonné pour venir au secours de Lilian, mon cher Franck, et je ne sais que vous dire : c'est bien, je n'attendais pas moins de votre cœur; mais je dois des actions de grâces à M. Warfield, qui s'est engagé dans cette aventure, poussé seulement par un sentiment d'humanité, et peut-être d'amitié pour vous.

— Ah! Marian, répondit le capitaine, qui donc peut se flatter d'un complet désintéressement? Wingrove vous l'a dit; je voulais me confiner au Mud-Creek, y mener la vie retirée d'un squatter; mais, à mon âge, la solitude est bien triste. Je rêvais de peupler la mienne d'une jeune famille... J'ai peu connu votre sœur Lilian, mais assez pour voir en elle la réalisation de ce beau rêve, et si votre père consentait à vivre avec moi et à me confier le bonheur de sa fille, je me trouverais trop payé des hasards, des dangers que j'ai courus pour obtenir sa main.

— Elle ne saurait choisir un mari plus brave et plus loyal, dit Marian, et je voudrais pouvoir vous appeler mon frère.

— Mais pensez-vous que nous parvenions à démontrer à votre père la bassesse du caractère de son ami? lui demanda Édouard Warfield. La réussite de notre expédition est à ce prix.

— Oui, Marian, ajouta Franck Wingrove. Dites-nous comment Hickmann Holt vous a décidée à suivre John Stebbins, pour que

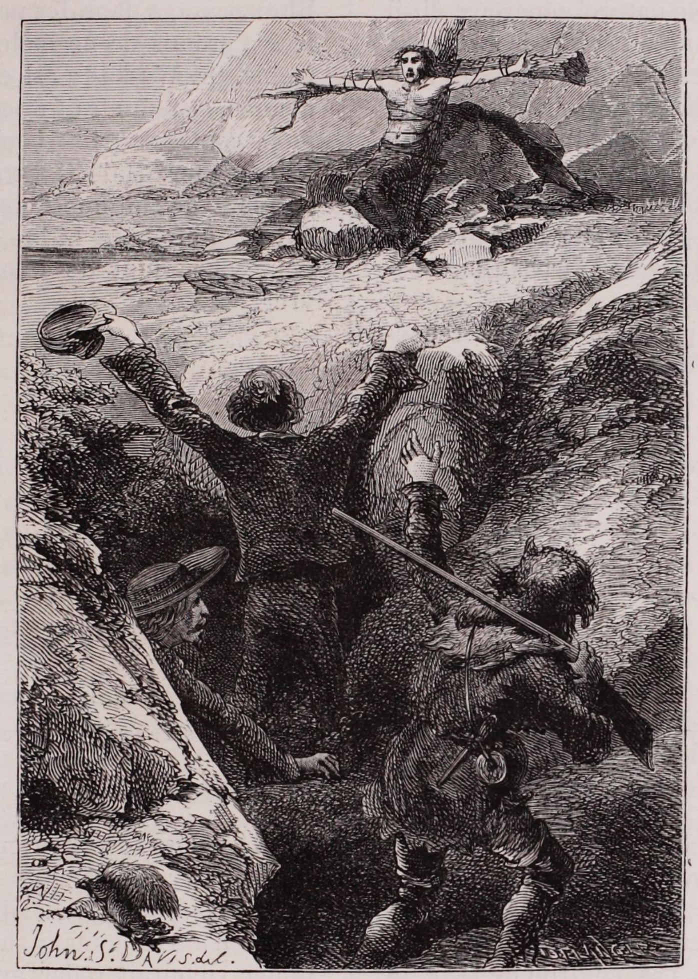


Mais pas avant d'avoir enfoncé la lame de son couteau. (Page 67.)

nous nous rendions compte de l'influence que ce misérable a prise sur lui.

— Je n'ai pas le secret de cette influence, mais je sais qu'elle est absolue, répondit Marian. Je ne voulais point quitter la clairière; je ne voulais pas surtout aller loin de ma petite Lilly. Pour la première fois de ma vie, je résistai à mon père après l'avoir longtemps supplié de ne pas me chasser. Alors, il se leva et me dit d'un ton terrible : « Si vous « refusez de partir, Marian, vous condamnez « votre père à une triste fin. Déclarez à John « Stebbins que vous ne voulez pas le suivre, « et je vais dans un coin de mon enclos me « faire sauter la cervelle d'un coup de revol- « ver. » Que pouvais-je répliquer? J'obéis... Nous partîmes, et nous n'étions pas depuis longtemps en route quand je m'aperçus dans quelle mauvaise compagnie j'étais. Les maximes de dépravation dont John Stebbins, sa femme et mes compagnons de route firent parade devant moi me décidèrent à me sauver, au péril de ma vie... Vous savez tout le reste.

— Il résulte de cette scène avec votre père, que Stebbins a un pouvoir absolu sur lui, dit le capitaine. Holt lui doit-il de l'argent?... Cela peut être; mais non, ce ne serait pas assez. D'un autre côté, si les Mormons sont aussi cyniques, il est impossible qu'ils ne dévoilent pas la bassesse de leurs mœurs pendant un aussi long voyage. Pour que



« Patience, nous montons vous délier ». (Page 68.)

votre père, qui a toujours été un bon père, demeure avec lui, il faut qu'il se sente lié à Stebbins de façon à ne pouvoir lui échapper. Il y aurait donc du danger à nous révéler à Hickmann Holt. Je pense qu'il faut délivrer Lilian sans son assistance, la ramener à la clairière où nous ferons bonne garde et ne faire connaître à son père qu'après l'avoir arrachée à Stebbins le lieu où il pourra retrouver ses deux filles.

— Oui, dit Marian, ce plan est le seul bon. Mais je dois aller avec vous pour décider ma sœur. D'ailleurs, je ne saurais rester ici sans partager les hasards de votre expédition.

— Suvanée vous suivra, dit la Chicassaw en caressant la main de la chasseresse.

— Ah! dit le capitaine en souriant, elle en viendra à ses fins cette fois. »

Cette réflexion de bon augure engagea l'Indienne à donner quelques indications précieuses sur le train mormon. Il comptait environ cent hommes et l'on ne pouvait espérer leur livrer combat avec les faibles ressources dont on disposait. Qu'étaient quatre fusils, en comptant le rifle de la chasseresse, contre un bataillon bien armé et déterminé à garder ses captures?

La ruse était donc le seul moyen à employer, et encore il fallait se hâter de la mettre en œuvre, avant que le train n'eût gagné la cité du Lac salé.

Édouard Warfield émit une proposition,

après avoir calculé toutes ces chances qu'il trouvait désavantageuses.

« Wa-ka-ra est d'un naturel généreux, dit-il à Marian. Pourquoi ne lui confieriez-vous pas le secret de notre expédition? peut-être consentirait-il à nous aider. Le voilà qui revient avec le gros de ses troupes, et il a l'air heureux d'un triomphateur. La journée a été bonne pour lui. Il a vengé Walker; il a tué son ennemi personnel et procuré de la gloire à sa tribu. Il doit être dans une disposition d'esprit généreuse.

— Je doute qu'il puisse nous aider, répondit Marian. Les Mormons se sont mis en bons termes avec les Utahs afin de s'assurer un libre passage dans les prairies, et Wa-ka-ra leur a promis de ne molester aucun de leurs trains. Or, Wa-ka-ra est esclave d'une parole donnée, et il faudrait une agression des Mormons contre sa tribu pour qu'il se décidât à les attaquer. Mais il ne sera pas dit que je reculerai devant une simple démarche à faire dans l'intérêt de Lilian, lorsque vous avez déjà couru tant de dangers pour la délivrer. »

CHAPITRE XIX

L'envoyé des Mormons. — Les faux Indiens. — Projets d'avenir de Sure-Shot.

Wa-ka-ra n'attendit point que la chasseresse allât jusque-là, car il venait justement de ce côté pour visiter les hommes blancs qu'il avait délivrés et leur offrir ses services. Il la rejoignit à cent pas environ de la butte Orpheline, au pied de laquelle étaient demeurés Édouard Warfield et Franck Wingrove, et il écouta d'un air un peu soucieux la requête que lui présentait sa protégée; elle lui parlait encore lorsqu'un grand mouvement se fit parmi les guerriers utahs restés en arrière, et leur ligne se brisa pour laisser passer un cavalier indien, lancé à toute vitesse et auquel toutes les mains désignèrent le chef quand il traversa le petit bataillon.

L'Indien s'avança vers Wa-ka-ra et mit pied à terre pour lui parler. Marian Holt se retira par discrétion et revint annoncer à ses amis qu'elle avait trouvé le chef très indécis, plein de bonne volonté à leur égard, mais soucieux de garder la foi jurée.

Au bout de quelques minutes de conversation avec le cavalier, Wa-ka-ra le congédia du geste et rejoignit les hommes blancs en leur montrant une figure enjouée.

« La journée a été bonne pour nous, leur dit-il, et je suis heureux d'être arrivé à temps pour sauver vos scalps... Ne me remerciez point. C'est moi qui suis votre obligé, car je n'aurais jamais supposé que la Main-Rouge viendrait rôder avec si peu de guerriers auprès du campement des Utahs. Je voudrais vous prouver ma reconnaissance. Maranée vient bien de m'en indiquer le moyen; mais il y a des difficultés. La parole d'un homme rouge vaut celle d'un homme blanc, et j'ai donné la mienne. Cependant, vous devez trouver, Maranée, que j'ai une meilleure figure que tout à l'heure, car un homme fait une triste mine quand il est obligé de refuser quelque chose contre son cœur à un ami et surtout à un hôte. Or, vous avez habité six mois parmi nous, Maranée, vous m'avez été confiée par mon bienfaiteur, vous avez tout droit à me demander aide et appui. Voici comment je puis vous être utile sans manquer à mes engagements. Je n'ai trouvé ce moyen que tout à l'heure, et voilà pourquoi vous me voyez si content. L'homme qui vient de me parler est un messager des Mormons. Le train n'a pas su trouver la passe Coochetapa, et il est arrêté dans

la vallée de San Luis, sur les rives du Rio del Norte. Le seul d'entre eux qui ait déjà traversé les plaines est leur chef, un nommé John Stebbins, et il a pris la première fois la route Cherokee et la passe de Bridger. Les Mormons me prient donc de leur envoyer un guide avec deux ou trois de mes meilleurs chasseurs. Puisqu'il s'agit pour vous d'arracher à ces gens-là la sœur de Maranée, vous pourriez vous déguiser en Indiens et jouer le rôle des hommes que je devrais envoyer. Le train en sera quitte pour séjourner quelques jours de plus dans la vallée de San Luis.

— Ah! ce plan est excellent, dit, le premier de tous, Archilète. Rien n'est si facile que de se déguiser ainsi. Un pigment d'ocre, de charbon de bois et de vermillon change vite la couleur de la peau; une queue de cheval noir, à demi couverte par le bonnet à plumes dont la crête retombe en arrière figure très bien un scalp et cache la chevelure. Et pas un Indien ne tirerait ses plumes d'aigle au prophète Mormon lui-même. C'est là une amusante farce de carnaval, et j'ai bien envie d'y jouer mon rôle. Je serais content de jouer un bon tour à ces diables de Mormons. D'ailleurs, vous aurez besoin d'un guide, capitaine, et je connais tous les tours et détours de ce pays. Ensuite, je me flatte de pouvoir remplacer avec avantage l'artiste qui vous a si bien barbouillé au cirage. Vous voyez que mon offre n'est pas à dédaigner.

— Je l'accepte avec reconnaissance, dit Édouard Warfield.

— Eh bien! donc, je me déclare de ma propre autorité le costumier de la troupe, et je m'en vais de ce pas glaner çà et là (je n'y aurai pas de peine, seulement l'embarras du choix) les vêtements dont nous aurons besoin.

— Nous avons un blessé qu'il nous faudra bien laisser en arrière, dit le capitaine au chef des Utahs.

— Ne soyez point inquiet de lui, répondit Wa-ka-ra; il sera transporté dans notre camp et soigné avec amitié. Si vous ne pouvez pas le reprendre à votre retour, je le rapatrierai avec l'aide des trappeurs, mes amis, dès qu'il aura la force et le désir de nous quitter. »

Deux heures après cette conversation, le capitaine et Sure-Shot firent leurs adieux à Wa-ka-ra ainsi qu'à l'Irlandais, et bien munis de tout ce que nécessitait leur expédition, ils traversèrent la vallée et pénétrèrent dans le cañon de l'Huerfano qu'Édouard Warfield ne revit pas sans émotion. La première fois qu'il l'avait traversé, il avait couru risque de sa vie; au retour, la seconde fois, il avait eu à trembler pour celle de ses amis, et il le parcourait de nouveau pour aller courir d'autres hasards; mais son danger personnel l'occupait peu ; il n'était tourmenté que par la présence de Marian. La jeune fille courait de grands risques, en effet, en se joignant à cette expédition; si le résultat en était funeste à ses amis, elle tombait au pouvoir des Mormons, et cette fois, sans aucune chance de leur échapper.

Mais la jeune fille ne s'affectait point de ce danger; elle chevauchait fièrement à côté de Franck Wingrove et causait avec Archilète dont les saillies l'amusaient; elle ne paraissait pas gênée d'être seule ainsi avec ces quatre hommes, et elle leur promettait gaiement d'être leur ménagère aux haltes du soir, et de préparer leur gibier sans le faire noircir par la fumée.

Après être sortie du cañon, la petite troupe arriva dans une plaine où les traces du train se divisaient en une fourche à angle droit. La plus méridionale conduisait à Tuchada, par la passe Sangre de Christo. Les chercheurs d'or étaient allés par celle-là, accompagnés par l'escorte qui rejoignait le nouveau poste militaire du fort Massachusset.

La trace vers le Nord conduisait à la passe Robideau et c'était celle qu'avait prise le train mormon. Les roues des wagons et les pieds des chevaux avaient laissé des marques bien visibles de leur passage, et il était facile de voir que la caravane devait être beaucoup plus nombreuse que ne l'avait cru Suvanée.

La petite troupe atteignit la passe Robideau juste au moment où le soleil s'abaissait sur la grande plaine de San Luis. La passe avait été le lieu du campement des Mormons la nuit précédente, les loups rôdaient autour des feux presque éteints, dont les fagots noircis élevaient encore vers le ciel un mince filet de fumée.

Grâce aux explications données par l'Indien messager des Mormons à Wa-ka-ra, l'histoire du wagon capturé avait cessé d'être un mystère pour les hommes blancs. Ce véhicule appartenait aux Mormons qui étaient à une petite distance lorsque le wagon avait été attaqué par les Arapahoes. Au lieu de courir au secours de leurs infortunés camarades, ces gens sans cœur s'étaient sauvés, par frayeur

des Indiens. Cette version expliqua au capitaine l'étrange conduite des dragons de l'escorte. Le caractère des victimes des Arapahoes avait causé leur indifférence; méprisant les Mormons, ils ne s'étaient pas inquiétés de leur sûreté et les avaient abandonnés à leur sort.

La petite troupe résolut de passer la nuit sur le terrain du camp déserté. D'après les informations qu'elle tenait du messager, les Mormons stationnaient à trente milles de là, attendant sur les rives du Rio del Norte la réponse du chef utah.

Après avoir chassé les loups, — il suffit pour cela de deux ou trois coups de fusil qui firent fuir toute la bande — les quatre compagnons s'occupèrent à planter les tentes en peau de buffle. Ils en avaient deux, empruntées à leurs amis les Utahs, et qui faisaient partie du bagage porté par les mules. Une de ces tentes devait être la retraite de Marian, l'autre était destinée à abriter les quatre hommes.

Par le beau temps qu'il faisait, la petite troupe aurait bien pu se passer de tentes; si elle s'en était munie, c'est qu'elle pouvait être forcée de voyager plusieurs jours en compagnie des Mormons, et c'était pour elle une cachette sûre. L'épaisse couverture de peaux les déroberait aux inquisitions du regard, et les hommes auraient besoin d'y venir rajuster de temps en temps leur déguisement.

Quoique cette route-là fût assez fréquentée, ils n'avaient encore rencontré personne, et Sure-Shot, pendant l'installation du campement, plaisanta Archilète sur la circonspection avec laquelle celui-ci avait guidé la marche pendant tout le jour.

« Voyons, lui dit-il, aviez-vous peur que les Arapahoes, non satisfaits de l'héroïque frottée qu'ils ont reçue aujourd'hui, vinssent encore se faire canarder par nos rifles?

— Eh! eh! tout est possible avec ces enragés-là, répondit le Mexicain. Il peut y avoir parmi ceux qui se sont sauvés assez d'hommes valides pour cerner notre petit parti, et vous pensez bien, Sure-Shot, qu'ils ne se seraient pas tenus complaisamment à distance pour vous payer leur revanche d'hier en vous servant de cible. Mais vous connaissez leurs façons.

— Leurs façons, vous êtes bien honnête, monsieur le trappeur; leurs façons! Dieu me pardonne, en voilà des façons! et l'ex-rifleman éclata de rire.

— Je vous accorde qu'ils ne sont pas bien élevés, reprit Peg-Leg; raison de plus pour éviter de croiser en chemin des animaux aussi farouches, surtout quand nous avons besoin de garder nos membres intacts et toute notre poudre pour une meilleure occasion. Mais je ne vous ferai plus enrager, Sure-Shot, en furetant des deux côtés de notre chemin. Il m'est prouvé désormais que les Arapahoes n'ont suivi ni le cañon ni la rivière Huerfano, ils ont pris par des ravines latérales, et si nous devons les rencontrer, ce ne devra être qu'au retour, dans le cas où ils auraient pu reformer un assez grand parti pour espérer de se venger des Utahs.

— Ouf! cette déclaration me soulage d'une inquiétude, s'écria Sure-Shot... Oh! ce n'est pas celle de retomber au pouvoir de ces estropiés du coup d'œil. Ces choses-là n'arrivent pas deux fois de suite à un vieux rifle comme moi. Mais j'avais peur que vous ne nous permissiez pas d'allumer du feu, et les malheurs d'hier m'ont rendu sybarite. Je me soucierais peu d'être obligé de mâcher de la viande de daim crue et séchée pour mon souper.

— Allumez un bûcher, si vous voulez, mon garçon, dit le Mexicain en clopinant autour des feux pour les rallumer. Sure-Shot alla couper des branches, et le capitaine qui avait respecté le tête-à-tête de Marian et de Franck Wingrove, assis l'un à côté de l'autre devant une tente, alla rappeler en riant à la chasseresse qu'elle avait promis de présider à la confection du repas.

Elle s'en occupa de bonne grâce, suivie dans tous ses mouvements par le chien Wolf qui avait accompagné sa maîtresse. Après un souper abondant, sinon délicat, toute la petite troupe resta groupée auprès du feu, échangeant ses observations sur le plan à observer le lendemain dans la rencontre des Mormons. La conversation se prolongea tellement que Sure-Shot y fit entrer des confidences et des vues d'avenir plus éloigné :

« Peste de cette soif de l'or qui trouble la tête de tout Yankee! s'écria-t-il. Voyez ce qu'elle a valu à mon pauvre Patrick. En serai-je plus heureux quand j'aurai des lingots dans ma poche? Elle en sera un peu plus lourde et voilà tout. Est-ce que je pourrai

dîner six fois par jour parce que je serai plus riche? Ces jambes, ces bonnes jambes qui sont en acier — l'ex-rifleman les frappait de la paume de sa main — me réclament-elles un carrosse pour les traîner?... Quand nous aurons réussi, vais-je donc vous quitter pour m'en aller bêcher les placers avec de nouveaux compagnons qui ne s'intéresseront à rien de tout ce qui nous est arrivé dans les prairies? Je m'ennuierais davantage que sur le poteau de la butte... Ah! capitaine, si vous pouviez faire ma paix avec le gouvernement...

— Ce n'est pas impossible, répondit Édouard Warfield... Et que feriez-vous en ce cas, vieux camarade?

— Bêcher pour bêcher, je vous demanderais si vous ne m'acceptez point comme pionnier dans votre plantation du Mud-Creek. Vous dites que vous avez là, outre votre clairière, de grands espaces de forêt que vous ne pourriez pas défricher tout seul. Je serais content de rester votre soldat, cap'tain, et le voisin de Franck Wingrove qui est un rude chasseur et un vaillant jeune homme.

— Et moi, je serai satisfait de ne pas vous perdre de vue, Sure-Shot, dit Wingrove en venant serrer la main de l'ex-rifleman; votre aimable caractère me plaît et je me suis dit souvent que la gaieté de notre voyage vous était toute due.

— Merci, merci, reprit Sure-Shot en jetant un regard sur Marian, je crois bien que vous auriez de quoi vous consoler de ma perte maintenant, mais voyez-vous, je vous serai utile tout de même au Mud-Creek, même à vous, d'ici un an ou deux. Je sais plus de chansons qu'une squaw indienne, et je n'ai pas mon pareil, parole d'honneur! pour endormir les babys dans leur berceau. »

Sure-Shot prononça à voix basse la fin de ce singulier éloge de ses talents et il reprit en s'adressant à Édouard Warfield :

« Je vois bien que mon projet ne vous mécontente point, cap'tain, mais Patrick!...

— Eh bien! quoi, Patrick?

— Dame! si vous arrangez mon affaire, vous aurez moins de difficultés à rafistoler la sienne. Bien que les cadres militaires de l'Union contiennent des camarades drôlement bâtis, pas très bien en alignement, je crois que mon pauvre Patrick y serait le seul soldat sans scalp. Et puis, toutes ses blessures, dont Dieu le guérisse! sa jambe cassée, cela fait des motifs d'exemption de service. Est-ce que cela vous gênera beaucoup d'avoir une bouche de plus à nourrir?

— Pas du tout; la forêt est abondante en gibier, et j'ai toujours rêvé de fonder une colonie sur les rives du Mud-Creek. Je ne puis mieux la peupler qu'en y donnant asile à mes amis. Mais Patrick renoncera-t-il aussi volontiers que vous à l'attrait des placers?

— Lui, vous ne le connaissez point, cap'tain. Un mouton, un vrai mouton. Il ne pensait pas plus à déserter pour courir en Californie qu'à s'aller pendre. Je lui ai dit : « Je pars. » Il m'a répondu : « Allons-y. » Je lui dirai : « Allons nous faire planteurs sous les ordres du cap'tain. » Il me suivra plus volontiers que la première fois.

— Cet exemple va-t-il être contagieux? dit Édouard Warfield en riant. Voyons, Archilète, allez-vous échanger le rifle du trappeur contre la bêche de colon?

— Je n'aime point à faire mentir les proverbes, répondit le Mexicain, et un auteur français a mis dans un vers une sentence qui est vraie de tous les temps et sous toutes les latitudes :

Volontiers gens boîteux haïssent le logis.

Je courrai encore les aventures dans les prairies; si je finis par me dégoûter de la vie errante, je vous promets, cap'tain, que j'irai prendre ma retraite au Mud-Creek. Mais cette langue dorée de Sure-Shot nous fait oublier de prendre du repos. Il est temps de dormir. Je me charge de la première faction de veille. Allez vous reposer, mes amis, vous l'avez bien gagné. »

Marian se retira dans sa tente, à l'entrée de laquelle le fidèle Wolf se posta en sentinelle, et les trois hommes blancs se livrèrent au sommeil sous la garde du prudent trappeur.

CHAPITRE XX

Le campement mormon. — John Stebbins dans son rôle de chef. — Holt et Lilian dans le camp.

Bien longtemps avant que le soleil ne se levât sur les cimes neigeuses des pics espagnols, toute la petite troupe était sur pied. Un déjeuner de viande de daim fut lestement préparé par Marian et expédié plus lestement encore. Puis ils commencèrent tous à s'équiper pour la mascarade. Peg-Leg eut la haute main dans cette occupation; il connaissait parfaitement le costume utah — celui de chasse et celui de guerre — et il n'y avait pas à craindre qu'il se trouvât en défaut.

Quant à lui, il n'avait pas besoin de déguisement. Comme trappeur du Taos, il pouvait être, comme il l'était en réalité, l'associé des chasseurs utahs, et il se savait inconnu aux Mormons. Il pouvait donc se présenter sous son costume mexicain devant ceux-ci sans qu'ils eussent le moindre soupçon de ses intentions.

Le premier qu'Archilète costuma, ce fut le capitaine. Il étendit une couche uniforme d'ocre et de vermillon sur sa figure, son cou, ses mains et ses bras, et le transforma en guerrier utah d'aspect assez terrible. Une tunique de chasse en peau de daim et des mocassins cachèrent le reste du corps d'Édouard Warfield, et le quart de la crinière d'un cheval Arapaho tué dans la vallée de l'Huerfano, et maintenue par le bonnet à plumes et la crête retombant en arrière, lui compléta un costume capable de lui valoir un grand succès dans un bal costumé de Paris ou de Londres.

La transformation de Franck Wingrove fut tout aussi aisée à opérer; mais il y avait d'autres difficultés à vaincre pour déguiser l'ex-rifleman. Son nez retroussé, sa chevelure jaune, ses yeux d'un gris verdâtre se refusaient à figurer, si peu que ce fût, un Indien vraisemblable. Peg-Leg ne se découragea point, et prouva qu'il était un véritable artiste. La chevelure de Sure-Shot fut saturée d'une pâte de charbon de bois qui la noircit; un cercle noir autour de chaque paupière neutralisa la teinte de l'iris de la pupille. Sa face fut couverte d'un fond d'ocre rouge, et une démi-douzaine de lignes noires, courant perpendiculairement au nez corrigèrent le dessin de celui-ci et finirent par transformer l'ex-rifleman en un aussi bon Indien que n'importe lequel de ses compagnons.

Marian procéda toute seule, dans sa tente, à son travestissement. Son costume était déjà indien; elle n'avait qu'à en modifier la trop grande élégance qui eût attiré les regards sur elle. Sa figure seule devait être masquée, et le capitaine se demandait avec inquiétude comment elle parviendrait à modifier ses traits; mais il n'eut plus d'appréhension sur le résultat quand il la vit sortir de sa tente, la figure rougie d'ocre, chaque joue ornée d'une quantité de points vermeils obtenus de la baie de l'*allegria*, et le front bariolé de lignes obtenues par un procédé semblable. Bien que ce tatouage n'enlevât pas à Marian la suavité correcte de son galbe, il la changeait tellement que Franck Wingrove lui-même jurait qu'elle était méconnaissable et la regardait malgré lui avec curiosité, comme pour bien s'assurer que c'était là sa Marian.

Quand ils furent tous déguisés, ils cachèrent soigneusement leurs habits, plièrent les tentes et s'apprêtaient à partir, quand le capitaine dit à Archilète :

« Nous avons oublié le plus important. Le chien de Marian va nous faire reconnaître.

— Lui! Je l'en défie, répondit le Mexicain. Pendant que vous vous ajustiez, je l'ai accommodé, lui aussi. Viens çà, Wolf, et dis au capitaine qu'il peut être jaloux de ton déguisement. »

En effet, quand Wolf accourut à l'appel d'Archilète, Édouard Warfield s'aperçut qu'il était méconnaissable. Le Mexicain avait coupé les poils velus du chien et rasé sa queue comme celle d'un lévrier; puis, il avait peint sur sa peau de grandes taches pareilles à celles que portent les chiens indiens.

Quelques heures menèrent la petite troupe au bout occidental de la passe. Au tournant d'un éperon de la montagne, leur vue plongea sur une vaste plaine.

« Voyez! s'écria le Mexicain. Voyez le campement de ces Saints des derniers jours. Ils savent choisir les emplacements de leurs haltes, ces coquins-là. »

Le guide s'arrêta en parlant ainsi, chacun suivit son exemple et regarda la plaine.

C'était la vallée de San Luis; elle ne présentait aucun des traits caractéristiques qu'on associe d'habitude au mot de *vallée.* Sa surface était parfaitement plane, et, au premier coup d'œil, elle ne paraissait limitée que par l'horizon; mais un regard subtil pouvait la voir se relever à l'ouest aux premières assises de la Sierra San Juan. Plus près au nord, on apercevait les pentes boisées des Sierras Mojada et Sawatch, pendant qu'elle était gardée à droite et à gauche par les pics neigeux de Watoyah et de Pike, sentinelles géantes de cette immense vallée.

Le Rio del Norte étendait ses sinuosités claires et brillantes vers le centre de cette riche plaine, ressemblant à un serpent aux écailles étincelantes. C'était dans la presqu'île tracée par une de ces sinuosités du fleuve qu'était établi le campement des Mormons.

Sans l'assertion du trappeur, les voyageurs n'auraient point pris pour la caravane les quelques douzaines de points blancs qui paraissaient arrêtés dans cette presqu'île, car la vallée était couverte d'un voile de vapeurs flottantes, et l'éloignement était encore considérable. Le Mexicain disait que les points blancs étaient les toits des wagons. Le capitaine prit sa longue-vue et s'assura du fait affirmé par le trappeur. Les véhicules étaient rassemblés dans un certain ordre et probablement *corralés.*

Des formes vivantes étaient visibles à l'aide de la longue-vue. Mais les hommes et les femmes qui circulaient à travers le campement avaient des proportions lilliputiennes, et le troupeau de chevaux et de bétail ressemblait à une grande bande de chèvres.

Il était environ midi, et les voyageurs s'arrêtèrent pour bivouaquer. Quoique la distance qui les séparait du camp fût encore grande, ils n'étaient point pressés d'avancer. Ils ne voulaient y arriver qu'à la tombée de la nuit, afin d'être moins exposés à la curiosité des premiers regards, sous la pénombre du crépuscule. Les Mormons avaient rencontré bien des Indiens à travers les prairies; ils en avaient même quelques-uns parmi eux, comme en témoignait l'envoi du messager. Il valait donc mieux ne pas aborder leur camp à la lumière du jour, afin de pouvoir l'approcher en cachette et d'étudier la topographie de la plaine environnante.

Les derniers rayons du soleil rougissaient les sommités des Montagnes d'Argent lorsque la petite troupe approcha du camp et put en reconnaître l'assiette. Il y avait une vingtaine de wagons couverts (Troy et Conestogas), puis d'autres véhicules plus petits (Dearborns et Jersey) à ressorts. Ces derniers appartenaient sans doute aux Saints de fortune aisée, tandis que les Conestogas, tirés par des bœufs, étaient destinés à transporter la menue plèbe des Mormons. Un *corral,* c'est-à-dire un camp retranché, avait été formé avec les plus grands wagons, selon l'usage des caravanes dans les prairies.

Le corral était formé suivant les usages classiques. Deux wagons de front, mis côte à côte, deux autres placés de façon à ce que leurs roues de devant touchassent les roues de derrière de la première paire; les deux suivants doublant leurs timons sur ceux des seconds, et ainsi de suite pour la première moitié du train. Ce premier alignement produisait une sorte de demi-ellipse. Pour compléter le corral, on tourne tous les wagons restant en arrière en dedans de l'ellipse, ce qui rend la figure complète; mais on laisse un espace ouvert, une sorte d'avenue pour pénétrer dans le corral. Si le train est attaqué, les wagons offrent un rempart solide aux assiégés. Et, d'ailleurs, des sentinelles placées hors du corral et d'autres à cheval, postées un peu plus loin en éclaireurs, assurent d'ordinaire la sécurité du campement.

En approchant du camp mormon, les voyageurs aperçurent des femmes et des enfants qui allaient et venaient dans la partie retranchée du camp, un peu agités comme s'ils s'y étaient retirés à l'approche de ce petit parti d'Indiens. Quant aux hommes, ils étaient



« Allumez un bûcher si vous voulez. » (Page 76).

restés hors de la fortification. Le nombre des survenants n'étaient pas assez grand pour les alarmer, et sans doute d'ailleurs, ils avaient pensé que ces hommes rouges à cheval étaient les émissaires de leur allié Wa-ka-ra.

Cependant une douzaine d'hommes à cheval s'avancèrent à la rencontre des voyageurs. Archilète arbora au bout de la baguette de son fusil un morceau blanc de peau de faon, universel symbole de paix, connu même des Peaux-Rouges de l'Amérique.

Une serviette ou un mouchoir, enfin un linge blanc fut exhibé par un des Mormons, et après cette démonstration, Archilète laissant sa troupe en arrière, s'avança seul au devant du chef mormon qui commanda par un geste aux siens d'observer la même réserve.

Néanmoins les deux troupes étaient assez près l'une de l'autre pour pouvoir entendre la conversation des deux hommes qui débuta par une poignée de main. Archilète dit en mauvais anglais qu'il était envoyé par Wa-ka-ra pour servir de guide à la caravane, et que ses compagnons étaient des Utahs chargés de l'approvisionner de gibier.

Pendant cet entretien, le capitaine observait les Mormons de l'escorte et se disait que c'était là un triste spécimen du parti émigrant. Tous étaient des hommes de mine basse et farouche, des types de gens déclassés; mais comment eût-il pu en être autrement quand leur chef, celui-là même qui parlait



« Qui est-elle donc, vieux pied de bois ? » (Page 81.)

au Mexicain, n'était autre que John Stebbins lui-même.

Franck Wingrove tremblait de fureur contenue en voyant l'homme qui avait voulu perdre toute la famille de Holt, et qui avait exposé Marian à tant de périls ; mais il dut réprimer son ressentiment, et quand Stebbins montra au Mexicain l'endroit où les Indiens pourraient dresser leurs tentes en dehors de l'enclos, près de la rivière, le chasseur se hâta de se diriger de ce côté pour fuir la vue irritante du chef des Mormons.

Dès que la qualité des prétendus Utahs fut connue, les saints sortirent en foule du *corral* pour venir les voir. Les femmes et les enfants eux-mêmes s'approchèrent des faux Indiens qui soutinrent avec aplomb leur examen, non toutefois sans avoir fort envie de rire des exclamations et des remarques grotesques de ces curieux.

Au moyen de son jargon mi-yankee, mi-espagnol, Archilète causait avec tous ces gens-là. Quant à ses compagnons, ils restaient muets, impassibles, pour soutenir leur personnage. La chasseresse fut la grande attraction de la troupe sauvage ; malgré son déguisement, elle était fort belle, ce que remarquèrent tous les curieux, et parmi eux *un ange destructeur* de la bande militaire des Mormons.

« Damnée jolie squaw ! qui est-elle donc, vieux pied de bois ? demanda-t-il à Archilète.

— Squaw, fille utah ; elle sœur au chef

chasseur, répondit le Mexicain. Elle chasse aussi et tue bighorns, daims et buffles. Oui, carambo! elle grande *cazadora* (chasseresse, en espagnol).

— Au diable votre Kezedora, reprit l'ange destructeur. Je ne sais ce que cela peut être, mais je suis sûr que cette squaw serait très jolie si elle se passait un peu d'eau et de savon sur la figure. »

Stebbins lui-même regardait Marian avec toutes les marques d'une grossière admiration; mais il ne paraissait point la reconnaître, et la jeune fille s'empressa d'échapper à ce dangereux examen en rentrant dans sa tente dès qu'elle eut été dressée par les soins de Wingrove et d'Édouard Warfield.

Le capitaine pouvait observer maintenant les Mormons chez eux, car pas un de ceux-ci ne soupçonnait que ces faux Indiens comprissent leur langage. Ils appartenaient pour la plupart à la plus humble classe des émigrants. C'étaient des hommes de métiers, cordonniers, menuisiers, forgerons, tisserands. C'était évidemment là le commun du troupeau. Ils devaient être poussés à s'expatrier par l'appât d'une vie plus facile, ou par le désir d'échapper aux suites de quelque infraction légale.

Cependant il y avait quelques élégants dans cette foule assez vulgaire. La longueur de la halte avait permis aux plus riches Mormons de quitter leurs costumes de voyage pour exhiber des habits de drap fin, des chapeaux de soie, des bottes vernies et le luxe d'un linge bien empesé.

Les femmes étaient de tous les âges et de toutes les nationalités. C'était pour la plupart le rebut de la civilisation de l'ancien continent, et ne s'étonnant pas que Lilian eût dédaigné de se mêler à leurs groupes, le capitaine tint ses yeux fixés sur l'avenue du corral, espérant que la jeune fille en sortirait toute seule, pour venir voir, fût-ce de loin, les guerriers utahs.

Après avoir attendu vainement plus d'une demi-heure, Édouard Warfield fut saisi d'un doute poignant. Était-il certain que Holt et sa fille fussent avec la caravane? N'avaient-ils pas pu s'en séparer et se joindre aux chercheurs d'or? Peut-être était-ce vainement que les quatre amis avaient pris la peine de se déguiser et de courir de si terribles risques.

Toutes ces idées se croisaient dans l'esprit d'Édouard Warfield et le remplissaient de trouble, quand tout à coup, au milieu de la foule qui se pressait encore autour des tentes, il aperçut un homme dont la stature dépassait celle des Mormons les plus grands... C'était le squatter, c'était Holt lui-même. L'expression seule de sa figure avait changé et portait l'empreinte de cruels soucis; ses rudes cheveux gris étaient devenus tout à fait blancs, et des rides creusaient un sillon amer de chaque côté de sa bouche. Il ne fit que jeter un regard indifférent sur les Indiens, puis, étouffant un profond soupir, il disparut derrière la barricade de wagons.

On pouvait agir désormais, Lilian était là.

CHAPITRE XXI

Un hasard intelligent. — Lilian avertie. — Trahis par Wolf. — La fuite.

Édouard Warfield s'empressa d'entrer dans la tente de Marian pour lui apprendre qu'il avait vu son père; il la trouva avec Franck Wingrove, Archilète et Sure-Shot; les deux premiers occupés à chercher par quels moyens ils pourraient pénétrer dans le camp pour chercher à voir Lilian; le troisième approuvant de la tête chacune des combinaisons,

comme si la dernière exprimée eût été toujours la meilleure.

Marian fut moins émue que le capitaine ne l'imaginait; elle n'avait pas douté un seul instant que son père et sa sœur fissent partie de la caravane; elle insista sur ce point qu'il fallait de toute nécessité se cacher de Holt, afin que leur projet n'eût pas un obstacle de plus à surmonter. Dans la pensée de Marian, son père n'obéissait à Stebbins que contraint et forcé moralement; elle était persuadée que le squatter saurait gré à ses filles de s'être affranchies d'un joug qui lui pesait à lui-même, comme en témoignait sa tristesse, et elle disait qu'il serait heureux de revenir vers elles à la clairière du Mud-Creek.

L'entretien se prolongeant sans qu'il en sortît une résolution immédiatement praticable, Édouard Warfield sortit de la tente et alla panser son cheval, qu'il avait déguisé aussi en le couvrant d'une grande selle mexicaine. L'arabe avait soif; après avoir fait sa toilette avec le soin qu'y eût pu mettre le plus soigneux palefrenier, le capitaine le conduisit à la rivière pour profiter de la solitude où les avaient laissés les Mormons, déjà retirés dans leur campement pour la plupart.

Comme il ramenait le cheval sur la rive, après l'avoir laissé boire au courant et lui avoir permis un bain salutaire, Édouard Warfield entendit deux voix de femmes qui s'approchaient, et bien lui en prit de se jeter de côté et de conduire l'arabe derrière un fourré de cotonniers et de buissons épineux, car, s'il fût resté en vue, il n'aurait peut-être pas pu dissimuler l'émotion qu'il ressentit en apercevant Lilian.

C'était bien elle qui venait puiser de l'eau à la rivière. Toujours belle dans sa petite robe de homespun rayé, avec ses cheveux dorés flottant librement, et ses pieds nus qui laissaient à peine leur empreinte sur le gazon, elle avait changé pourtant depuis qu'Édouard Warfield ne l'avait vue. Un cercle bleuâtre entourait ses yeux; le sourire de sa bouche était chargé de mélancolie; elle marchait vite, pour échapper au verbiage d'une grosse mulâtresse qui la suivait avec peine et qu'elle distança bientôt. Pourtant Lilian n'était point pressée de remplir sa fonction de ménagère en quête d'eau pure, car, lorsqu'elle eut atteint la rive, elle jeta sa cruche d'étain sur le gazon, et s'assit avec un mouvement de lassitude; puis, mettant la tête dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Édouard Warfield fut si ému à cette vue, qu'il serait allé se faire reconnaître de Lilian sans cette maudite mulâtresse qui s'approchait. Force lui fut de rester dans sa cachette et d'assister à la remontrance que cette duègne basanée fit à la jeune fille.

C'était une grosse femme, vêtue avec plus de prétentions que de propreté, d'une robe de mousseline peinte, toute fanfreluchée de rubans; elle était coiffée d'un madras sur ses cheveux en tire-bouchons, et portait des souliers de satin en pantoufles sur des bas mal étirés, sans jarretières. Les deux mains sur ses énormes hanches, elle se dandinait en marchant, tout en faisant la moue.

« Bon Dieu! qu'avez-vous à rester là comme un terme? dit-elle à Lilian. M. Holt et M. Stebbins attendent leur café, et voilà comment vous vous remuez pour apporter l'eau nécessaire à sa confection! C'était bien la peine de me planter là sous prétexte que je ne marchais pas assez vite. »

Lilian tressaillit, essuya ses yeux, se leva et remplit sa cruche sans répondre.

« Eh bien! avez-vous perdu votre langue, mademoiselle la précieuse? Vos façons sont ridicules et il faudra bien en changer. Pourquoi êtes-vous sortie seule du *corral?* Vous savez que M. Stebbins vous l'a défendu.

— A-t-il peur que je veuille me noyer, parce que je n'ai pas d'autre moyen de lui échapper?

— Fi! miss Lilly, fi! voilà de vilaines paroles. Vous avez été mal élevée, ma petite; nous redresserons votre caractère. Ne nous forcez pas à employer la rigueur à votre égard. On ne demande pas mieux que de vous être agréable. M. Stebbins vous prépare le plus bel avenir, mais il ne faut pas gâter tout par des caprices. Allons, venez-vous? »

Et la grosse mulâtresse tourna sur ses talons.

Pendant ce dialogue, et sans en perdre un mot, Édouard Warfield avait écrit au crayon sur un feuillet les mots suivants ;

« Au nom de Marian et de la part de Franck Wingrove, attachez ce soir un linge blanc à la fenêtre de votre wagon donnant sur la plaine.

« ÉDOUARD WARFIELD. »

Le capitaine n'était point sûr de pouvoir remettre à Lilian ce billet qu'il roula dans sa main droite; mais il voulut du moins le tenter. Craignant de voir disparaître la jeune fille, il sortit du fourré comme la mulâtresse était à peine à quatre ou cinq pas d'elle, et jouant son rôle de guerrier utah, il fit signe à Lilian qu'il désirait boire.

La bonté de la jeune fille la fit sourire à l'étrange figure de l'Indien, et heureuse d'avoir un service à rendre, elle pencha sa cruche à même laquelle le capitaine but quelques gorgées.

« Venez-vous?... dit la mulâtresse en se retournant. Tiens! ces sauvages sont bien apprivoisés. Ce chien ne pouvait-il pas boire à la rivière?

— Il ne faut mépriser personne, tante Lucy, répondit Lilian. Il y a des sauvages qui valent bien des hommes blancs. »

Tout à coup, en lui rendant sa cruche, le capitaine lui glissa le petit billet. La voix de Lilian trembla en prononçant les derniers mots de sa phrase; mais elle ne se troubla pas autrement, cacha le papier dans la fente de son corsage et s'éloigna en faisant un gracieux signe de tête au faux Indien.

Evidemment, elle ne se doutait pas du contenu de ce billet; mais son instinct de captive lui avait fait comprendre qu'une communication du dehors ne pouvait lui venir que d'un ami.

Édouard Warfield se hâta d'aller annoncer à Marian l'heureux hasard qui l'avait mis en présence de sa sœur.

« Pourquoi pas cette nuit, alors? » Tel fut le premier mot de la chasseresse, et tout aussitôt elle adressa cent questions au capitaine sur sa chère Lilly. Il y répondit de manière à prouver que son cœur, à lui, était sous le charme mieux que jamais, et ni l'un ni l'autre ne se serait lassé de cette causerie, si Franck Wingrove ne les eût rappelés à la question pressante.

« Elle ne se décidera pas sans m'avoir vue, dit Marian. Comment pourrai-je pénétrer dans le corral?

— C'est inutile, dit le capitaine, si elle se rend à ma prière et met un signal blanc à la fenêtre extérieure de son wagon. Il suffira de lui écrire. Il ne vous faut pas affronter de nouveau les regards de Stebbins.

— Vous avez raison, monsieur Warfield.

— Eh bien! dit alors le chasseur, c'est entendu, j'écrirai en votre nom, comme au mien. Lilly s'est déjà confiée à moi, elle sait que je suis son parent dévoué; vous allez me dicter d'abord ce que vous voulez lui faire dire, ma chère Marian. J'y joindrai quelques mots. Sûrement elle se tiendra à la fenêtre de son wagon, l'un de nous lui passera cette lettre, et, si elle est seule, peut-être pourrons-nous l'emmener cette nuit même.

— Eh bien, faites, » dit Marian.

Le chasseur déchira quelques feuilles du calepin d'Édouard Warfield et écrivit sous la dictée de la chasseresse :

« Sœur bien-aimée, c'est Marian, votre Marian qui vous écrit. Je suis encore vivante, et ceux qui vous ont fait pleurer ma mort ont été aussi cruels qu'ils sont menteurs et lâches. Je suis venue pour vous ici, sous un déguisement indien, accompagnée d'amis dévoués. Je suis venue pour vous sauver d'un danger que vous ne soupçonnez peut-être pas, mais qu'il faut fuir à tout prix. Mon cœur saigne à la pensée de ce que je vais ajouter, chère Lill; mais *il ne faut pas* que vous révéliez ma présence à notre cher père, qui est abusé par Stebbins. Dès que vous aurez ce billet, sortez de votre wagon. Des amis seront là pour vous recevoir; laissez seulement très lisible le billet ci-joint, que mon père lira après votre départ. Joignez-y votre nom au mien... et par grâce, si vous ne voulez pas exposer ma vie et celle des braves gens qui se sont dévoués à votre salut, venez nous retrouver.

« A bientôt, chère Lilly. Oh! qu'il me tarde de vous embrasser.

« Marian. »

« Et maintenant, dit la chasseresse à Wingrove, mettez sur une feuille à part les mots suivants pour mon père ;

« Mon père, pardonnez à vos filles si elles ont fui la tyrannie odieuse et déshonorante du Mormon Stebbins. Si vous les aimez encore, revenez à votre ancienne clairière où vous les trouverez saines et sauves sous la garde d'amis dévoués.

« Marian. »

« Elle viendra! elle viendra! dit Franck Wingrove, après avoir ajouté quelques mots en son nom personnel.

— La personne la plus capable de remettre

ce billet sans exciter de soupçons, ce serait Archilète, dit Marian, et justement il est dans le corral; il a usé tout de suite du bénéfice de son rôle de guide. Que faire en l'attendant?

— Le soleil est tout à fait tombé, dit Édouard Warfield, les feux du corral illuminent seuls l'obscurité; venez avec moi, nous nous promènerons au dehors du camp en inspectant les fenêtres des wagons. Archilète a dit aux Mormons que nous étions frère et sœur, paroles prophétiques, je l'espère. Croyant à cette parenté, les gens que nous rencontrerons ne s'étonneront pas de nous voir promener ensemble. »

Tous les deux arrivèrent bientôt près de l'avenue par laquelle on entrait dans le *corral*. On avait fait des feux au dehors, pour éloigner les fauves; mais ils étaient solitaires, tandis que les autres feux, allumés dans l'ellipse du corral, éclairaient une scène qu'on n'eût pas attendue dans un tel lieu.

Les émigrants dansaient; un cornet à piston composait à lui seul tout l'orchestre; mais on n'a pas le droit d'être difficile, à une telle distance de tout centre civilisé. Édouard Warfield et Marian n'aperçurent pas Lilian dans ces groupes qui tourbillonnaient. Ils firent le tour du corral, inspectant chaque wagon, jusqu'à ce qu'étant arrivés à un point où ils pouvaient apercevoir toute l'ellipse dans le sens de sa longueur, par l'interstice de deux véhicules, timon contre timon, ils aperçurent Holt assis à dix pas d'eux près d'un feu du corral.

Marian fut si émue qu'elle dut s'appuyer au bras de son compagnon; mais presque au même instant Édouard Warfield tressaillit à son tour et dit à la chasseresse :

« Le signal! le linge blanc! » en lui désignant le wagon le plus proche. Il était faiblement éclairé par une seule lampe; mais la tête blonde de Lilian se montrait dans le carré de la petite fenêtre.

« Ne vous avancez pas, ne lui parlez pas, votre père est trop près, » souffla Édouard Warfield à l'oreille de Marian; puis il grimpa sur la roue du wagon, tendit le billet à la jeune fille, en lui disant : « Dans un quart d'heure, » sauta à terre, et, prenant la main de Marian, il la reconduisit vers les tentes indiennes.

Les chevaux furent vite sellés. Archilète était revenu et fut des plus prompts à préparer tout pour la fuite. Il déclara le premier qu'il valait mieux profiter du bruit et de la confusion que le bal faisait régner dans le camp mormon que d'attendre l'heure de minuit, et, suivi d'Édouard Warfield et de Sure-Shot, il conduisit les chevaux à un endroit convenu, à distance à peu près égale des tentes indiennes et du corral.

Le capitaine accepta contre son gré cette mission subalterne; il aurait vivement souhaité être des premiers à voir Lilian, à l'entendre parler; mais ce droit revenait à Franck Wingrove, que son autorité comme parent de la jeune fille rendait propre à vaincre les scrupules possibles de Lilian. Sa présence était aussi nécessaire que celle de Marian; Édouard Warfield le sentait si bien, qu'il n'osa pas protester contre cette distribution des rôles.

Franck Wingrove et la chasseresse se glissèrent comme des ombres le long des wagons, avec d'autant plus de prudence que le bal avait cessé pour un moment, soit que le musicien fût à bout de souffle, soit que les danseurs eussent le désir de se reposer un peu. Quand ils arrivèrent à l'espace libre où les deux timons relevés l'un contre l'autre permettaient au regard de plonger dans le corral, ils aperçurent Holt assis à la même place auprès du feu; il causait à voix basse avec John Stebbins, et il était si près de Franck Wingrove et de sa fille que ceux-ci auraient pu entendre sa conversation, s'il eût parlé aussi haut que d'habitude.

« Faut-il attendre qu'ils soient partis de là? murmura le chasseur à l'oreille de Marian?

— Ils y pourraient rester trop longtemps, et nos amis seraient inquiets. D'ailleurs Lilly nous attend. Voyez! la chère fille est encore à la fenêtre. Je ne puis résister au désir de l'embrasser. Faites le guet, mon cher Franck. Je serai prudente. Nous parlerons tout bas. »

Marian s'avança jusque sous la fenêtre du wagon et appela par deux fois :

« Lilly! ma chère petite sœur!

— Est-ce vous, Marian, vous vivante! Quoi? ce n'est pas un rêve?

— C'est moi, Lilly; êtes-vous prête à me suivre? Oh! chère petite sœur, il le faut, croyez-moi. Je vous dirai plus tard combien je vous aime et combien je vous ai pleurée; mais la nécessité nous presse ce soir... Pouvez-vous venir à nous? de quel côté est l'ouverture du wagon?

— Sœur, dit Lilian, j'ai reçu votre billet. Vous voulez donc que j'abandonne mon pauvre père?

— Lilly, je ne puis tout vous expliquer ce soir; mais croyez que vous courez un grand danger en restant ici. Sûrement notre père viendra nous retrouver, et il se réjouira, il nous félicitera de notre courage à fuir ce méchant Stebbins qui l'abuse. Voyons, Lilly, voulez-vous exposer la vie des braves gens qui se sont voués à votre salut? Voulez-vous me désespérer et me perdre moi-même?

— Je viens, je viens, sœur, » dit Lilian, qui descendit du wagon par l'ouverture intérieure et se glissa sous les roues pour venir se jeter ensuite dans les bras de Marian.

« Oh! si je pouvais revoir encore une fois mon père! dit Lilian, après la première expansion de joie.

— Venez, dit Franck Wingrove, qui s'était rapproché; cachez-vous derrière nous. Holt est encore là; vous pourrez le regarder un instant. »

Ce ne fut pas un moment d'attendrissement, mais d'épouvante, que cette contemplation muette accordée aux désirs de la jeune fille. Quand ils le regardèrent, Holt s'était levé en donnant des signes du plus grand étonnement. Le chien Wolf sautait contre ses jambes en poussant des grognements de joie, car s'il était bien déguisé au physique, l'animal n'avait pas compris qu'on lui demandait la duplicité morale, et il fêtait son vieux maître qu'il avait senti et reconnu, en vaguant dans le corral.

Franck Wingrove et Marian restèrent stupéfaits, et, après un premier mouvement pour s'enfuir et emporter Lilian qui défaillait, ils résolurent d'attendre la fin de la scène pour ne point partir avant de savoir si on les poursuivrait immédiatement.

« Damnation si ce n'est pas mon vieux Wolf! s'écria le squatter. Et pourtant, Stebbins, vous m'aviez dit qu'il était mort. »

Stebbins était devenu blanc comme un linge, car la présence de cet animal lui avait donné des craintes d'une nature toute différente des sentiments que manifestait le squatter.

« C'est très singulier, dit-il. Les hommes de notre caravane du printemps m'avaient assuré qu'il avait été tué par les loups dans les prairies. Oui, c'est bien Wolf, quoi qu'il ait été défiguré.

— D'où est-il venu? qui l'a amené ici?

— Je ne sais; les Indiens, sans doute, qui l'ont si étrangement peint; peut-être ceux que Wa-ka-ra nous a donnés pour guides. Je vais m'en assurer tout de suite.

— Eh! qu'importe? Il sera temps de les questionner demain, dit Holt. L'important, c'est que Wolf soit là. Cela me réjouit le cœur de revoir ce brave animal. Je vais le conduire à Lilian.

— Moi, je vais voir ces Indiens. Il y a quelque chose de louche là-dessous, » répondit Stebbins, qui appela d'une voix retentissante ses gardes du corps, ses âmes damnées, les anges destructeurs.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Franck Wingrove prit Lilian dans ses bras, et l'emporta en courant jusqu'à l'endroit où les attendaient leurs compagnons. Laissant en arrière les tentes, les mules et leurs bagages, ils confièrent Lilian à Édouard Warfield, dont le cheval était le meilleur de tous, et ils partirent au grand galop, non sans avoir le temps d'entendre qu'il se faisait beaucoup de bruit et de mouvement au camp mormon.

CHAPITRE XXII

Le refuge de la ravine. — Le secret de Holt. — Justice faite. — L'heureux retour.
La colonie de Mud-Creek.

La nuit était obscure, mais les fugitifs n'eurent pas de peine à trouver leur chemin, car Archilète tenait la tête de leur troupe. Ils ne doutaient pas d'être poursuivis; mais leurs chevaux étaient aussi bons que ceux des Mormons, et ils se flattaient de garder l'avance et de leur échapper.

Stebbins devait d'autant plus être ardent à courir sur les traces de Lilian, que la présence de Wolf dans le campement avait dû lui faire soupçonner celle de Marian. Reprendre les deux jeunes filles à la fois était un espoir trop tentant pour qu'il n'usât pas de toutes les ressources en son pouvoir, afin d'atteindre ce résultat.

Holt, pour d'autres motifs, devait seconder les vues de Stebbins avec une égale ardeur. S'il n'avait pas lu, chose possible dans le désarroi d'une surprise, la lettre signée par ses deux filles, il pouvait croire Lilian enlevée par les Indiens, et sacrifier même sa vie au devoir d'arracher son unique enfant à ces êtres sauvages.

Les fugitifs ne se faisaient donc nulle illusion sur l'impunité de leur entreprise; cependant ils parcoururent vingt milles au galop sans avoir le moindre sujet de crainte, c'est-à-dire sans entendre derrière eux le moindre bruit. Mais dès qu'ils entrèrent dans la passe Robideau, les chevaux commencèrent à montrer des signes de fatigue. Celui de Sure-Shot, qui était le plus faible, s'abattit deux fois en un quart d'heure. On dut s'arrêter pour délibérer.

« Continuer d'avancer, c'est nous exposer à être atteints, dit Archilète, puisque le cheval de Sure-Shot retardera les autres si on veut suivre son allure. D'ailleurs, il n'est pas le seul qui soit rendu de lassitude. Celui de Franck Wingrove ne vaut guère mieux. Attendre ici et nous battre contre les Mormons n'est guère meilleur. Ce ne sont pas des Indiens armés de flèches que nous aurions en face de nous, mais des hommes blancs habiles à manier un rifle, et qui viendront en assez grand nombre pour nous écraser. Or, nous avons deux femmes à défendre, ce qui nous affaiblit encore. Nous cacher dans la gorge serait faisable; mais ce serait une très petite chance de sécurité; le moindre hasard nous ferait découvrir.

— Alors, que faire ? que faire ? que faire ? »

Cette même exclamation partit en même temps des lèvres des trois autres hommes.

« J'ai trouvé ! s'écria tout à coup le Mexicain. Dans mes expéditions de trappeur, j'ai découvert une petite ravine qui conduit en dehors de la passe Robideau. C'est une simple coupure dans le rocher, juste de quoi laisser passer un cheval; elle conduit à un vallon intérieur, un cul-de-sac de verdure tout encaissé dans la montagne. C'est une excellente cachette où l'on ne s'avisera pas de venir nous chercher, et nous nous y arrêterons le temps nécessaire à faire reposer nos chevaux.

— Mais si ce vallon est un cul-de-sac, comme vous l'appelez, nous pouvons y être traqués, lui dit Édouard Warfield.

— Carambo ! repartit le Mexicain, c'est une piste trop subtile pour des Mormons qui ne seraient pas capables de suivre un buffle à la trace par un temps de neige.

— Un d'eux le pourrait à coup sûr; c'est Holt, qui est excellent chasseur, répondit Franck Wingrove.

— Bah ! dit Archilète, le terrain est favorable. Le fond du petit cañon est tout roc; le sabot ne peut marquer dessus. Le plus habile



Il fit signe à Lilian qu'il désirait boire. (Page 84.)

chasseur des prairies perdrait son expérience et ses yeux à chercher où nous aurons passé.

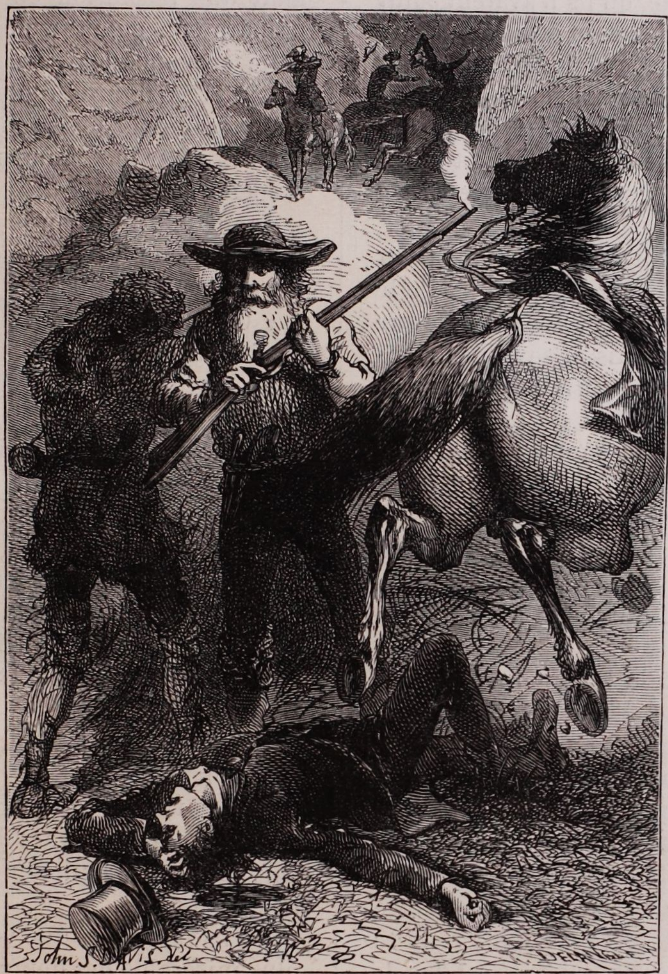
— Le fer des chevaux nous trahira, fit observer à son tour Sure-Shot.

— Très juste, monsieur le baron du rifle; vous seul avez mis dans le blanc. Coupons une couverture et mettons des chaussettes à nos chevaux. »

Cette opération, bien connue des trappeurs, fut lestement faite, et après avoir cheminé dans le cañon pendant un quart de mille, Archilète tourna brusquement à gauche et disparut, comme si le roc s'était ouvert et refermé sur lui. Tous ses compagnons le suivirent dans cette ravine étroite qui était le lit d'un ruisseau, circonstance favorable; les chevaux marchant dans l'eau, leurs traces ne devaient pas être perceptibles.

Dès qu'ils eurent atteint le petit vallon, les fugitifs crurent tout danger passé. Ils laissèrent à leurs montures harassées la liberté de prendre un repos bien gagné, et firent sous un bosquet de cotonniers un lit de couvertures et de robes de buffles, dans lequel les deux sœurs allèrent chercher un peu de sommeil; puis les hommes veillèrent, n'entendant d'autre bruit que celui d'un ruisseau qui tombait de rocher en rocher à l'autre bout du vallon.

Lorsque l'aube répandit ses lueurs d'un bleu tendre sur le vallon, les fugitifs admi-



Un cri de fauve s'échappa. (Page 91.)

rèrent la grâce de ce paysage ignoré des hommes. Ce refuge n'avait guère que trois cents yards de longueur, et il était entouré d'une masse rocheuse assez facile à escalader, grâce aux genévriers qui croissaieut le long de ses pentes. Le roc était un composé de gypse et de sélénite brillant à l'œil, et ses cavités servaient de lit incliné à des torrents en miniature qui, de loin en loin, se donnaient des airs de cascade. Ces torrents formaient de petits ruisseaux cristallins qui traversaient le vallon et y produisaient une végétation intense émaillée de fleurs qui, pour être sauvages, n'en étaient ni moins belles ni moins parfumées.

Lorsque l'aube répandit ses lueurs d'un bleu tendre sur la terre, les fugitifs admirèrent la grâce de ce paysage si nouveau pour eux.

« C'est un paradis ! s'écria Édouard Warfield.

— Et voilà deux charmantes Èves qui se sont levées pour saluer le soleil, » repartit le Mexicain en montrant les deux sœurs qui s'approchaient.

L'endroit choisi pour la halte était l'extrémité du vallon, qui était d'un niveau plus élevé que le reste de sa superficie. Il était protégé, de plus, par des blocs de rocher, qui lui faisaient une sorte de fortification naturelle.

La pensée n'était point venue aux fugitifs

que leur retraite pût être découverte pendant la nuit; ils étaient même si confiants dans leur prétendue sécurité, qu'ils n'avaient point délibéré sur leur système de défense en cas d'attaque. Archilète, cependant, n'était point sans appréhensions; il avait bouclé sa jambe artificielle, sa cheville ayant été fatiguée par une trop longue station sur l'étrier, et il regardait de temps en temps à l'entrée de la vallée.

Le capitaine allait lui demander la raison de son inquiétude, lorsque tout à coup le Mexicain se jeta à terre et mit son oreille sur le gazon pour écouter. Puis, il se releva vivement, frappa le sol avec violence avec sa jambe de bois, et s'écria :

« Alerte, camarades; ils sont sur nos traces. Le chien, le maudit chien nous a livrés! »

En même temps, le vent qui s'élevait apporta jusqu'au fond du vallon l'aboi d'un chien.

« C'est Wolf! Wolf qui nous a vendus! » s'écria Marian.

Juste à ce moment, le traître involontaire déboucha de la ravine, et, ne cherchant plus de piste, puisqu'il sentait et voyait sa maîtresse, il courut en bondissant vers elle et lui prodigua cent caresses.

Les fugitifs coururent prendre leurs armes, et se cachèrent derrière les rochers. Si les Mormons suivaient le chien, ils devaient être déjà assez près pour intercepter toute retraite par le cañon. La seule espérance, c'est que le chien fût venu de lui-même et sans être accompagné; mais cette espérance fut bientôt détruite, car au lieu de rester auprès de Marian, Wolf se mit à faire des allées et venues d'un bout à l'autre du vallon, en quête, paraissait-il, de ses compagnons de route.

Bientôt, d'ailleurs, des voix humaines résonnèrent dans la ravine; un cavalier parut, puis un autre et encore un autre, jusqu'à ce que huit hommes armés fussent visibles sur le terrain découvert du vallon.

Le premier en tête était Holt; le second, Stebbins; les autres n'étaient que les anges destructeurs, les séides du chef mormon. Holt seul continua de s'avancer rapidement, tandis que Stebbins resta un peu en arrière, tenu en respect sans doute par les rifles des fugitifs, qui brillaient au-dessus des remparts de rochers.

Sans souci pour sa vie, à laquelle d'ailleurs nul des assiégés n'aurait attenté, Holt s'approchait au petit trot, tenant son long fusil qu'il serrait de ses deux mains. Sa figure exprimait une résolution énergique, celle de reprendre son enfant volée par des sauvages. Cette croyance était bien la sienne, car en voyant des figures d'hommes blancs apparaître au-dessus des rochers, il laissa tomber son arme sur le pommeau de sa selle et parut stupéfait.

Avant qu'il n'eût eu le temps d'exprimer ce qu'il ressentait, Lilian se dressa derrière le roc et s'écria :

« O père! ce ne sont pas des Indiens! c'est Marian, c'est... »

Au même instant, Marian parut à ses côtés.

« Marian vivante! cria Holt; Marian vivante! Dieu soit loué! Il y a un poids de moins sur ma conscience... Et maintenant, réglons nos comptes. »

En disant ces derniers mots, il sauta à terre, prit vivement son rifle, alla en placer le canon contre la poitrine de Stebbins, qui était resté à cheval, et lui dit d'une voix terrible :

« John Stebbins, expliquons-nous un peu, s'il vous plaît.

— Que voulez-vous dire, vieil ami ? demanda Stebbins en essayant de lui échapper, mais en vain, car le squatter avait saisi la bride de son cheval.

— Je veux dire que vous m'avez rendu le plus misérable des hommes ; je veux dire que vous m'avez amené à faire tout ce qui me répugnait le plus, à vous abandonner Marian, à vous suivre avec ma dernière fille, parce que vous m'avez tenu sous le coup d'une dénonciation. Ma pauvre femme a été dévorée vivante par un cougar dans la forêt du Mud-Creek, et vous m'avez menacé de m'accuser de sa mort. Vous aviez su arranger un système de preuves, et vous me faisiez peur de la justice. Vous avez cru, en me voyant si obéissant, que c'était de la corde et de cette mort honteuse que j'avais peur? Point du tout, John Stebbins; c'était du mépris, de la haine que mes pauvres filles auraient eus pour un père criminel. Eh bien! nous voilà devant elles; vous avez des témoins de votre côté; je vous adjure de dire la vérité et de déclarer, devant Dieu qui nous entend, que mes mains sont pures de tout crime. »

Le chef mormon fit un signe d'appel à ses hommes :

« Partez, dit-il au plus proche, et vite amenez du renfort. Et vous autres, venez me dégager. Ah! ah! vous ne me tenez pas encore, Hick Holt, et vous autres, les faux Indiens, je suis encore votre maître. »

Mais les anges destructeurs étaient déconcertés de la défection de Holt, et, tenus en respect par les rifles qui pointaient au-dessus des rochers, ils ne bougèrent point.

« Ne faites pas de telles manœuvres de côté, cria le squatter; ne détournez pas votre face de moi, ou sinon je vous envoie une balle dans le dos. Maintenant, avouez la vérité. »

Stebbins vit bien qu'il y aurait imprudence à tarder plus longtemps, et il répondit d'une voix contrainte :

« Vous n'avez point commis de meurtre, Holt; je n'ai jamais dit cela.

— Non; mais vous m'avez menacé de m'en accuser, et vous avez inventé des preuves pour vous rendre maître de moi. Confessez-le... vite, ou vous êtes un homme mort.

— Oui, je l'avoue, murmura le misérable.

— Assez; vous pouvez partir; agissez mieux envers d'autres, si votre conscience vous le permet.

— Non! s'écria Franck Wingrove qui s'était approché peu à peu du squatter. J'ai un compte à régler avec ce coquin-là. Un homme capable de tels complots ne doit pas rester impuni; ce serait nuire à la sécurité générale. Et vous ne le laisseriez pas aller, Hickmann Holt, si vous saviez ce qu'il voulait faire de vos filles.

— Quoi donc? demanda le squatter avec un étonnement qui montrait son ignorance du but poursuivi par Stebbins.

— Les femmes, c'est-à-dire les servantes et les esclaves à jamais misérables de cet odieux fou qui se dit le prophète Mormon. L'être abject qui pour de l'or était capable de tout faire, ne mérite pas notre pitié. »

Un cri de fauve, qui s'échappa des lèvres du squatter, suivit ces derniers mots de Wingrove, et se mêla au bruit d'une détonation. Un nuage de fumée enveloppa Holt un instant. Puis un cheval sans cavalier se mit à tourner follement dans la vallée; Stebbins apparut couché sur le gazon. Il était mort. Un trou pourpre à son front marquait la trace où avait pénétré la balle vengeresse.

Les anges destructeurs tirèrent une volée de coups de fusil qui n'atteignit personne, tant les Mormons étaient troublés. On y répondit du haut de la barricade des rochers, et deux de ces hommes tombèrent. Les quatre autres, jugeant la journée perdue, tournèrent bride et s'enfuirent par la ravine.

« O mes enfants! s'écria le squatter en ouvrant ses bras à ses deux filles, voulez-vous, pouvez-vous me pardonner?... et maintenant...

— Et maintenant, père, lui dit Marian, ne parlez plus jamais de pardon. Il n'y a plus rien à pardonner, et peut-être pas beaucoup à regretter, puisque les périls que nous avons traversés nous ont prouvé notre affection mutuelle. Après avoir échappé à tant de dangers, nous retournerons chez nous, heureux d'être ensemble et de revoir le Tennessee et notre chère clairière.

— Ah! ma fille, elle ne m'appartient plus, Nous n'avons plus un toit où abriter notre pauvre famille.

— Pardonnez-moi, Hickmann Holt, dit Édouard Warfield avec émotion. Il ne dépend que de vous que la clairière soit à vous comme par le passé. Si j'ai pu être utile à votre fille Marian, je vous demande, pour toute récompense, de vouloir bien vous établir de nouveau dans votre habitation, comme si elle n'avait jamais cessé d'être vôtre. Quand vous me connaîtrez mieux, vous me direz si vous me trouvez digne de l'habiter avec vous et de n'y pas être à titre d'ami seulement et encore moins d'étranger...

— Lilian a rougi, dit le squatter en tendant la main au capitaine. Je vois bien que vous avez gagné son cœur. Est-ce que je me tromperais? ajouta-t-il tout à coup en s'apercevant que Lilian le tirait par le bras pour lui reprocher d'avoir révélé un sentiment qu'elle croyait si bien caché. Est-ce que je me tromperais, capitaine? Serait-ce de Marian que vous me parlez?

— J'aime Marian comme une sœur, dit Édouard Warfield en tendant la main à la chasseresse, c'est vous dire que, même pour l'amour d'elle, je ne voudrais pas me faire le rival, l'ennemi de mon cher Franck Wingrove.

— Allons! Wingrove, dit le squatter, j'ai eu des torts envers toi. Pardonne à ton vieil ami, et partons vite d'ici pour nous en aller au Mud-Creek former une seule famille. »

. . . .

Le voyage se poursuivit sans obstacles jusqu'au campement des Utahs. Wa-ka-ra, tou-

ché de ce dénouement, fêta de son mieux le père et la sœur de la chasseresse Maranée, et après huit jours de repos, la petite caravane, escortée par un parti de guerre de ses Indiens, reprit la route des prairies, augmentée de Patrick, dont les blessures allaient mieux, et de Suvanée, qui s'était montrée pour lui une intelligente et affectueuse garde-malade.

On attacha de bons chevaux au wagon abandonné près de la butte Orpheline, et l'on se sépara du chef des Utahs et d'Archilète avec des démonstrations d'amitié, sincères de part et d'autre. Dans ces conditions de sécurité, le voyage ne pouvait être que facile, et d'ailleurs quand le bonheur fait partie des bagages, la route ne paraît jamais longue.

Édouard Warfield trouva au bureau de poste de Swampville une lettre bordée de noir qui l'attendait depuis plus d'un mois. Sa vieille tante était morte, et lui laissait un petit héritage.

Au bout de quelques années, la clairière Holt n'était plus reconnaissable. La hutte en planches était remplacée par une belle maison de pierre avec véranda et portique; le petit champ de maïs était devenu une superbe plantation, et on n'aurait pas reconnu le rude squatter dans le respectable gentleman qui, monté sur un cheval et son rifle sur l'épaule, surveillait les abatis de bois et la coupe des moissons de blé.

Une autre maison s'élevait plus loin, au bout d'une verte allée d'arbres; c'était la demeure de Marian et de Wingrove. L'ex-rifleman avait fort à faire pour remplir son fameux programme de « chanteur de rondes aux babys », car il avait à bercer de ses ballades non seulement les enfants roses et blonds du capitaine, et les beaux enfants bruns de Wingrove, mais encore les siens.

Suvanée s'était laissé charmer non pas par les cheveux jaunes de Sure-Shot, mais par son caractère sûr et aimable. Quant à Patrick, sa nature moutonnière, bien caractérisée par son ami, l'avait porté à offrir son cœur et sa main à toutes les Chicassaws de la forêt; mais aucune d'elles n'avait voulu d'un mari scalpé, et le pauvre Irlandais avait fini par se résigner à n'épouser personne.

« Mais qu'importe, disait-il philosophiquement à son ami, en regardant la joyeuse troupe des enfants de la colonie s'ébattre dans les grandes herbes : Est-ce qu'il ne fallait pas un oncle ou quelque chose qui en tînt lieu à tous ces petits-là. — L'oncle Patrick n'a pas à se plaindre. Ce n'est pas la besogne qui lui manque. « En ai-je assez à débarbouiller de ces petits nez en tous les genres, » dit-il dix fois par jour.

Sure-Shot et Patrick étaient, on le voit bien revenus de la fièvre de l'or; et la petite colonie prospérait si bien, qu'elle est peut-être devenue maintenant, sous l'œil de Dieu, le centre d'un settlement plus important que Swampville.

FIN DES DEUX FILLES DU SQUATTER.

LE DÉSERT D'EAU
DANS LA FORÊT

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LE DÉSERT D'EAU
DANS
LA FORÊT

TRADUCTION DE E. ALLOUARD



DESSINS PAR LÉON BENETT

BIBLIOTHÈQUE
D'EDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE

LE

DÉSERT D'EAU DANS LA FORÊT



Le galatea. (Page 4.)

CHAPITRE I

Les Trevaniow. — Les frères à l'étranger.

Le squire Trevaniow, gentilhomme de la Cornouailles, mourut, il y a quelque vingt-cinq ans, laissant le domaine de ses pères, et son manoir même, aux mains des étrangers ; ses deux fils, Richard et Ralph, restaient sans héritage et sans abri. Le solicitor, qui avait arrangé les affaires du défunt, profita de l'occasion pour lui succéder dans une propriété

dont le revenu était considérable, tandis que les deux héritiers recevaient chacun pour leur part mille livres sterling environ, échappées au naufrage de la fortune patrimoniale.

Malgré la prétendue belle conduite du solicitor, quelques personnes le soupçonnèrent d'indélicatesse, et, parmi ces personnes, les jeunes Trevaniow eux-mêmes.

L'homme de loi leur avait imposé comme condition de vivre n'importe où, excepté en Cornouailles.

Ne connaissant rien aux affaires, enserrés dans les filets de la chicane, ils durent céder et abandonner une demeure où avaient dormi leurs ancêtres depuis peut-être l'établissement des Phéniciens dans le pays.

Résolus à tirer le meilleur parti possible de leur situation, les deux frères songèrent à chercher la fortune, n'importe où elle se montrerait disposée à leur sourire.

Ralph touchait à ses vingt ans. Richard était son cadet d'une couple d'années. Une bonne éducation les rendait tous les deux également propres aux travaux de l'intelligence et aux fatigues physiques. Ils pouvaient donc batailler rudement et avec succès soit dans le monde intelligent, soit dans le monde matériel, et c'est à quoi tous deux étaient bien décidés.

Pendant quelque temps ils restèrent indécis sur ce qu'ils devaient faire. L'armée et la marine les tentèrent tour à tour. Avec les protections qu'ils pouvaient obtenir par le secours des anciens amis de leur père, il leur était permis d'espérer une commission dans l'une ou l'autre de ces carrières. Mais ce parti ne souriait à aucun des deux frères, et ils s'avouèrent bientôt qu'ils préféraient des emplois moins nobles, mais plus sûrs, pour arriver à recouvrer la fortune perdue. Ils travailleraient (de leurs mains s'il le fallait) jusqu'à ce qu'ils eussent acquis les moyens de reprendre les terres de leurs ancêtres aux usurpateurs qui venaient de s'y établir. Jeunes, forts et courageux, ils ne doutaient pas d'arriver au but.

« Où irons-nous? demanda Richard, le plus jeune des deux.

— En Amérique, répondit l'aîné.

— Dans quelle partie?

— Dans le Sud, le Pérou, reprit Richard ; nous pourrions parcourir la Sierra des Andes, du Chili à l'isthme de Panama. Comme natifs de la Cornouailles, nous adopterions la spécialité de notre pays et nous deviendrions mineurs. Les montagnes des Andes nous en fourniront l'occasion ; au lieu d'étain gris, là nous pouvons chercher l'or. Que dites-vous du sud de l'Amérique ?

— Ce pays me plaît parfaitement, mais je dois avouer, frère, que je n'ai aucune sympathie pour votre autre projet. Je préférerais être marchand plutôt que mineur.

— Que cette préférence ne vous empêche pas de choisir le Pérou. Beaucoup d'Anglais ont fait fortune dans le commerce péruvien : adoptons des occupations différentes, sans cependant nous éloigner l'un de l'autre. Nos mille livres nous donneront à chacun le moyen de commencer, vous comme marchand, moi comme mineur. Le Pérou convient également aux deux genres d'affaires. Décidez, Dick. Partons-nous pour le pays rendu célèbre par Sizacre?

— Si vous le voulez.

— C'est convenu. »

Un mois après cette conversation, on aurait pu voir les deux Trevaniow à bord d'un vaisseau s'éloignant de Sand's End vers le sud-ouest ; six mois après, tous deux débarquaient sur le rivage de Callao ; en route d'abord pour Lima, ensuite pour les montagnes aux blancs et stériles sommets, couronnés de neige, qui s'élèvent au-dessus des trésors du *Cerro Pasco*, fièrement gardés dans leur enceinte de rocs inattaquables.

Ce livre n'a point pour but l'histoire des frères Ralph et Richard Trevaniow. S'il en était ainsi, un espace de quinze années, à partir de leur arrivée à Cerro Pasco, serait à remplir ici.

Il suffira de dire que Richard, le plus jeune, bientôt fatigué de la vie de mineur, traversa avec son frère les Cordillères, et pénétra dans la grande forêt Amazone, la Montana, comme elle est appelée par les habitants espagnols des Andes. Alors, en compagnie de plusieurs marchands portugais, il descendit la rivière Amazone, en trafiquant le long de ses rives, aussi bien qu'en suivant plusieurs rivières secondaires. Finalement, il s'établit marchand à son embouchure, dans la florissante ville de *Gran Para*.

Richard devint bientôt le mari d'une femme aux cheveux blonds, fille d'un compatriote, qui, comme lui, avait établi des relations commerciales à Para. Au bout de peu d'années, il était père de plusieurs charmants

enfants ; deux seulement restèrent pour lui donner ce doux nom.

Quinze ans après avoir quitté le Sand's End, Richard Trevaniow, bien que n'ayant pas encore trente-cinq ans, était veuf avec deux enfants, respecté, aimé, estimé, dans une position prospère, assez riche pour retourner dans sa patrie et passer le reste de ses jours dans l'état si envié par le poète romain : *otium cum dignitate*.

Se rappelait-il le vœu prononcé autrefois par lui et son frère, de rentrer en Cornouailles aussitôt leurs fortunes faites, et de reprendre possession des terres de leurs ancêtres ? Oui, il avait écrit à Ralph à ce sujet et n'attendait que sa réponse. Il ne doutait point que les désirs de son frère ne fussent d'accord avec les siens et qu'il ne se joignît bientôt à lui pour retourner au pays natal.

La vie du frère aîné pendant cette période de quinze années avait été moins aventureuse et moins couronnée de succès. Il était cependant, sinon riche, du moins indépendant. Comme Richard, il s'était marié de bonne heure, mais à une femme du pays, Péruvienne de la plus grande beauté. Elle était partie aussi pour un monde meilleur, en laissant deux enfants, un garçon et une fille. Le plus jeune des deux était la fille. Elle avait douze ans, le fils touchait à sa quatorzième année.

L'épître de Richard trouva Ralph prêt à accomplir le projet des anciens jours. Ce n'était pas la première fois qu'il en était question dans les lettres que s'écrivaient les deux frères aussi souvent que les communications, peu faciles, le leur permettaient.

Richard proposait à Ralph de le rejoindre à Para ; de cette façon, au lieu de tourner le cap Horn ou de traverser l'isthme par Savanca, il descendrait la rivière Amazone, dont la traversée l'emmènerait longitudinalement à travers le continent presque sur la ligne de l'équateur.

Richard avait deux raisons pour proposer cette route ; d'abord il désirait que son frère vît la grande rivière Orellana, ensuite il voulait la faire connaître à son propre fils.

Le fils de Richard Trevaniow était alors avec son oncle aux mines de Cerro Pasca. Le jeune homme s'était rendu au Pérou l'année précédente sur l'un des navires de son père, d'abord pour voir le grand Océan, ensuite les grandes Andes, puis le pays des Incas, et enfin pour faire connaissance avec son oncle et ses deux cousins dont l'aîné avait le même âge que lui. Il était allé au Pacifique par *mer*. Son père désirait qu'il revînt dans l'Atlantique par *terre*, ou pour parler correctement, par les rivières.

Les désirs du marchand devaient être satisfaits. Ils s'accordaient parfaitement avec ceux du mineur. Ralph Trevaniow avait un esprit aussi aventureux que celui de son frère, et que quatorze années passées au travail des mines dans les froides montagnes de Cerro Pasco n'avaient ni endurci, ni refroidi. La pensée de retourner dans sa patrie l'avait rajeuni. Et le jour même de la réception de la lettre de son frère, il commença à tout préparer pour l'exécution de son projet.

Un mois après, il descendait la pointe orientale des Cordillères, à dos de mule, avec sa famille et ses serviteurs, montés comme lui. En quittant ce moyen de locomotion, ils prirent le *balsa*, curieux radeau dont on se sert dans la descente de l'Huallaga, qu'ils échangèrent encore contre le *galatea* en arrivant à la grande rivière Solimoës.

Tout intéressants que seraient les détails de ces voyages dans les montagnes, nous n'avons rien à en faire, non plus qu'avec la descente de l'Huallaga et le voyage à la rivière Amazone dans cette partie de la rivière qui est appelée « Marañon. » Nous ne joindrons Ralph Trevaniow qu'à l'endroit où elle devient l'étonnant « Solimoës, » et nous resterons avec lui, tant qu'il sera errant dans la forêt.

CHAPITRE II

Le galatea. — Sur le Solimoës. — Le galatea est échoué. — Les pots de singe. — Le gapo.

Par une soirée du commencement de décembre 18.., un canot de singulière construction descendait le Solimoës, et semblait se diriger vers le petit port portugais de Coary, qui se trouve sur le côté sud de la rivière.

C'était un galatea, ou large barque, ayant voiles et mâts. avec une cabine ou toit en feuilles de palmier, appelé *toldo*. Un pont bas, sorte de caisson, courait de l'avant jusqu'au milieu du vaisseau sur lequel se tenaient debout ou assis des hommes à peau noire. Au lieu de rames, ils se servaient d'une pagaie attachée à une grande perche.

Ce que l'on eût trouvé de plus étrange dans cette embarcation, c'eût été peut-être le groupe d'êtres animés qui constituaient l'équipage et les passagers. L'équipage se composait d'hommes noirs, à peine habillés, puisqu'un pantalon de coton blanc suffisait au costume de chacun d'eux.

On comptait parmi les passagers deux hommes blancs. Le troisième, à son visage de suie, ne pouvait être qu'un nègre africain.

Il y avait encore trois autres passagers plus jeunes, dont deux garçons à peu près du même âge, et une jolie fillette à la peau brune et aux cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau.

L'un des hommes blancs était le propriétaire du galatea et le commandant de l'équipage, Ralph Trevaniow.

La jeune personne était sa fille et portait le nom de sa mère péruvienne : « Rosa, » dont, par diminutif affectueux, on faisait « Rosita. »

Le plus jeune des garçons, brun aussi, était son fils Ralph; l'aîné, à la figure saxonne, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, était son neveu, et portait le nom de son père, Richard.

Le second homme blanc se distinguait par un nez de chien, une quantité de cheveux bouclés de la plus claire couleur de carotte, et un éternel clignement d'yeux, il répondait au nom de « Tipperary Tom. »

Le nègre n'avait rien de particulier, et représentait le type pur de son pays : la Mozambique, et pour ce motif, on ne le connaissait que sous le nom de Mozey.

Lui et l'Irlandais servaient le mineur depuis son établissement parmi les rocs de Cerro Pasco.

Les autres créatures du royaume animal qui se pressaient sur le radeau étaient de formes, de grandeurs et d'espèces variées. Elles se composaient de quadrupèdes, d'oiseaux, bêtes des champs, singes des forêts, volatiles de l'air, groupés sur le toit de la cabine, accroupis dans la cale, ou perchés sur le passavant.

Sur la vergue, autour du mât, on aurait pu remarquer une petite ménagerie, telle qu'on en voit sur presque tous les radeaux qui naviguent sur la puissante Amazone.

Il n'entre pas dans notre but de décrire l'équipage du galatea. Il nous suffira de dire qu'il se composait de neuf personnes, distribuées par quatre de chaque côté de l'embarcation, et agissant comme pagayeurs. Le neuvième individu servait de pilote et se tenait à l'arrière. Cet équipage n'était que provisoire; il avait été pris par le galatea au port d'Ega pour le quitter à Coary, où un autre, composé d'Indiens civilisés ou *Tapuyos*, devait être nécessaire.

Malheureusement, en arrivant à Coary, on ne put trouver un seul Tapuyo. Tous les hommes étaient partis pour une excursion de pêche. Le propriétaire du navire essaya alors d'engager l'équipage du port d'Ega à conti-

nuer jusqu'à une autre station: mais cela étant contraire à l'habitude, il refusa. Prières et menaces furent employées en vain. Tous les hommes, à l'exception d'un seul, persistèrent dans leur refus : c'était un vieil Indien Mundrucu, qui n'appartenait pas à la tribu d'Ega et qui ne put résister à la belle récompense offerte pas le maître. Une seule alternative se présentait donc aux voyageurs : ou rester à Coary, ou s'embarquer sans pagayeurs, en ramant eux-mêmes, avec le vieil Indien pour guide.

Ce fut la résolution à laquelle s'arrêta Ralph Trevaniow.

Le radeau qui emportait l'ex-mineur, sa famille et ses serviteurs, flotta de nouveau sur le Solimoës, mais moins vite cependant, car les pagayeurs, réduits de moitié, n'avaient pas autant d'expérience que l'équipage qui les avait précédés.

Le propriétaire lui-même remplissait la charge de timonier.

Les pagaies étaient tenues par Tipperary Tom, Mozey, le vieil Indien que l'on appelait « Munday, » parce qu'il appartenait à la peuplade des Mundrucu, et Richard Trevaniow.

Ce dernier, bien que le plus jeune, était peut-être le meilleur matelot, l'Indien excepté. Élevé à Gran Para, il avait été accoutumé à passer la moitié de sa vie sur l'eau.

Le jeune Ralph, au contraire, vrai montagnard, ne comptait pas dans l'équipage du galatea. Le soin des animaux, avec quelques autres légères occupations, lui avait été confié, ainsi qu'à la petite Rosita.

Le voyage ne fut interrompu le premier jour par aucun accident.

Comme ils avaient encore un millier de milles à franchir avant d'atteindre Gran Para, la perspective d'un long voyage se dessinait pleinement devant eux.

Cependant, s'ils avaient été certains d'avancer toujours à raison de trois milles à l'heure, la situation n'aurait rien eu d'inquiétant; à ce train ils pouvaient arriver à leur destination au bout de douze jours, simple bagatelle!

Mais ils connaissaient assez la navigation de la rivière pour se méfier. Ils savaient le courant du Solimoës extrêmement lent; ils avaient entendu parler de l'étrange phénomène du *gapo*, dont nous parlerons plus loin.

En quittant Coary, le projet de Trevaniow n'avait pas été d'aller jusqu'à Para de cette façon. Il devait trouver, sur son chemin des établissements civilisés, comme Bara, à l'embouchure de Rio-Negro, Obidor, Santarem au-dessus et plusieurs autres, où il croyait pouvoir se procurer des *Tapuyos*, et remplacer ainsi l'équipage qui l'avait abandonné.

Pour arriver à la plus proche de ces stations, il fallait cependant plusieurs jours de navigation, en faisant faire au galatea tout le chemin dont il était susceptible.

L'ex-mineur, qui n'avait pas vu son frère depuis des années, était impatient de l'embrasser. Depuis plusieurs mois déjà, il voyageait par mer et par eau pour le rejoindre, et, juste lorsqu'il croyait avoir passé le plus difficile, il se trouvait retardé par un empêchement aussi désagréable qu'imprévu.

La première nuit après son départ de Coary, il consentit à ce que le galatea fût amarré à quelques-uns des buissons qui croissent sur les bords de la rivière.

La seconde nuit, cependant, il agit avec moins de prudence. Il voulut qu'on continuât le voyage.

La nuit était claire, une pleine lune brillait visiblement au-dessus d'eux, ce qui n'est pas toujours le cas dans les cieux du Solimoës. On ne devait point mettre de voile, ni se servir davantage des pagaies. L'équipage fatigué avait besoin de sommeil et de repos. Le courant seul devait favoriser le progrès; et, comme il paraissait faire faire au radeau environ deux milles à l'heure, cela pouvait les avoir avancés, au matin, de vingt à trente milles.

Le Mundrucu essaya de dissuader son « patron » de la résolution qu'il avait prise. Mais l'avis de l'Indien fut dédaigné, peut-être parce qu'il ne fut pas compris, et le galatea continua de glisser.

Qui pouvait prendre cette large étendue d'eau, sur laquelle la lune brillait si claire, pour autre chose que le vrai canal du Solimoës? Ce n'était pas Tipperary Tom, qui remplissait la fonction de pilote. Les autres se livraient au sommeil : Trevaniow et les trois jeunes enfants sous le toldo, Mozey et le Mundrucu dans ce qu'ils appelaient la cale. Les oiseaux et les singes dormaient sur leurs perchoirs et dans leurs cages.

Si peu d'expérience qu'il eût dans l'art de la navigation, le pilote n'était pas inattentif à son devoir. Avant de lui confier le gouvernail, on lui avait expliqué l'importance de tenir le

radeau dans le canal de la rivière, et c'est à cela qu'il donnait toute son attention.

Il arriva cependant à un endroit où il y avait deux bras.

Lequel des deux était le bon? Lequel fallait-il prendre? Telles étaient les questions que se posait Tipperary Tom.

D'abord, il eut la pensée d'éveiller son maître et de le consulter; mais, après avoir encore regardé les deux bras de la rivière, il se convainquit que le plus large était celui qu'il devait choisir.

Le petit radeau inclina, bien entendu, vers le bras qui paraissait le plus large, et, en dix minutes, il avait fait tant de chemin, que, de son pont, l'on ne pouvait plus apercevoir l'autre passage.

Le pilote, persuadé qu'il suivait la bonne route, ne s'inquiéta pas davantage; et, reprenant la direction du gouvernail, conduisit le galatea dans le milieu du détroit.

Malgré toute absence d'appréhension au sujet de la route prise, il ne put s'empêcher de remarquer que les rives de chaque côté devenaient étrangement irrégulières, comme si elles étaient par-ci par-là échancrées par de profondes baies ou étendues d'eau. Quelques-unes d'entre elles offraient des échappées de vue de surface brillante, qu'on eût dit illimitées, tandis que les sombres espaces, qui les séparaient, ressemblaient plutôt à des bouquets d'arbres demi-submergés sous l'eau qu'à des étendues de terrain solide.

A mesure que le galatea continuait sa course, cet étonnant phénomène cessait d'être une conjecture; et Tipperary Tom reconnut qu'il ne naviguait plus sur une rivière bordée de deux rives, mais sur une grande étendue d'eau, n'ayant d'autre limite que celle qui lui était donnée par une *forêt submergée*.

Il n'y avait rien dans tout ceci qui dût alarmer, du moins à ce que pensait Tipperary Tom.

Il se supposait simplement dans quelque partie du Solimoës, débordée par delà ses rives, comme il l'avait déjà vu quelquefois.

Ce fut seulement lorsque l'étendue d'eau, sur laquelle glissait le radeau, parut devenir moins large, ou plutôt, après qu'elle se fût rétrécie à un surprenant degré, que « Tipperary » commença à craindre d'avoir pris la mauvaise route. Ses soupçons dégénérèrent en conviction, quand le galatea arriva au point où il ne s'en fallait que de la longueur d'un câble que les bouts des rames ne touchassent les arbrisseaux qui bordaient les deux rives. Il s'était véritablement éloigné du principal canal. Le radeau qui les emportait nageait loin du puissant Solimoës.

Le timonier s'alarma, et, par cette raison, négligea de prendre le seul parti que lui indiquaient les circonstances. Il aurait dû réveiller ses compagnons de voyage, et les informer de l'erreur dans laquelle il était tombé.

Il ne le fit pas. Un sentiment de honte pour avoir négligé son devoir — ou plutôt pour l'avoir accompli maladroitement — l'empêcha d'avouer la vérité.

Il ne connaissait rien de la grande rivière sur laquelle ils voyageaient.

Il pouvait exister un détroit, comme celui dans lequel passait le radeau. Peut-être le détroit s'élargissait-il plus loin; peut-être, après tout, avait-il navigué dans la bonne direction. Telles étaient ses pensées.

Ces conjectures, fortifiées d'espérance, firent qu'il n'interrompit pas la course du radeau.

Le détroit *s'élargit*, et le radeau glissa encore sur une grande étendue d'eau. Le pilote était rassuré.

Ce nouvel état de choses ne dura que peu de temps. Les eaux libres s'encombrèrent de nouveau. Tandis que de chaque côté s'étendaient des bras de mer, bordés par des arbrisseaux à demi submergés, quelques arbres apparaissaient à l'horizon plus gros et plus menaçants, sur le chemin de l'embarcation.

Tipperary Tom ne pensa plus à continuer une route qu'il jugeait décidément mauvaise. Portant toute sa force sur la barre du gouvernail, il essaya de faire virer le galatea, en le forçant à revenir sur le chemin déjà parcouru; mais, soit à cause du courant ou de la lumière décevante de la lune, il ne put reconnaître son chemin; et, abandonnant la barre avec désespoir, il laissa le radeau aller où la vague l'emporterait.

Avant qu'il eût rassemblé son courage pour avertir ses compagnons de ce qui se passait, le galatea avait dérivé sur les sommets des arbres de la forêt submergée, où il se trouva instantanément amarré.

Un craquement d'arbrisseaux brisés réveilla l'équipage, et l'ex-mineur, suivi de ses enfants, sortit en hâte du toldo.

Trevaniow ne fut pas seulement alarmé, mais terrifié de cet événement. Mozey était également troublé.

Le seul qui parût comprendre la situation était le vieil Indien, qui montrait son inquiétude par la façon dont il répétait sans cesse : « Le *gapo!* le *gapo!* »

« Le gapo! s'écria le maître du radeau. Qu'est-ce que c'est, Munday ?

— Le gapo ? répéta Tipperary Tom, jugeant au trouble de l'Indien qu'il était cause d'un terrible désastre, qu'est-ce que c'est, Munday ? »

Le Mundrucu ne répondit que par un geste de la main.

Un seul homme sur le bateau, outre l'Indien lui-même, connaissait la signification du mot qui avait fait une telle sensation.

C'était le jeune Richard Trevaniow.

« Ce n'est rien, oncle, dit-il, se hâtant d'atténuer l'alarme répandue autour de lui. — Le vieux Munday veut dire que nous avons dérivé du vrai canal du Solimoës, et que nous sommes sur une forêt submergée : voilà tout.

— Une forêt submergée!

— Oui! Ce que vous voyez autour de nous, qui ressemble à des buissons bas, ne sont que les sommets de grands arbres. Nous sommes *à terre* sur les branches d'un sapuçaya — sorte de noyer du Brésil (Ibirapitanga) — et l'un des plus grands des arbres de l'Amazone. J'ai raison! voyez : voici les noix elles-mêmes! »

Il en saisit une et l'arracha de la branche; mais, dans cette action, la coque s'ouvrit, les noix s'échappèrent et tombèrent comme une pluie de grosse grêle sur le toit du toldo.

« On appelle cela, dit-il en montrant le péricarpe vide : « Pot de singe, » tel est le nom par lequel les Indiens les désignent, parce que les singes sont très gourmands de ces noix.

— Mais le gapo! interrompit l'ex-mineur, observant le nuage qui obscurcissait toujours le front du Mundrucu.

— C'est le nom donné par les Indiens à la grande inondation, répliqua Richard du même ton tranquille, ou je devrais plutôt dire le nom de *Pingoa Geral*.

— Et qu'y a-t-il là pour nous alarmer? Munday nous a tous effrayés et paraît très inquiet lui-même. Quelles sont ces craintes?

— C'est ce que je ne puis vous dire, oncle; je sais qu'il y a d'étranges histoires sur le gapo. On parle de monstres qui l'habitent, d'énormes serpents, de singes gigantesques ; je n'y ai jamais cru, bien que les Tapuyos y ajoutent foi, et, à l'air du vieux Munday, je suppose qu'il a pleine croyance en ces récits.

— Le jeune patron se trompe, interrompit le vieil Indien. Le Mundrucu ne croit pas aux monstres, mais il croit aux serpents et aux singes, parce qu'il les a vus.

— Mais vous n'en avez pas peur, Munday ? » demanda l'Irlandais.

L'Indien ne répliqua qu'en levant sur Tipperary Tom un de ses regards les plus méprisants.

« Quelle est la cause de l'alarme? demanda Trevaniow. Le galatea ne paraît avoir souffert aucun dommage. Nous pouvons facilement le délivrer en coupant les branches qui le retiennent.

— Patron, dit l'Indien, parlant toujours d'une voix sérieuse, c'est peut-être moins facile que vous ne le pensez. Nous pouvons nous débarrasser des sommets des arbres en dix minutes; mais il nous faudra autant de jours, si ce n'est autant de semaines, avant que nous puissions échapper au gapo. Voilà pourquoi le Mundrucu est inquiet.

— Oh ! vous pensez que nous pouvons avoir quelque difficulté à retrouver notre chemin, vers le bon bras de la rivière.

— Je n'en suis que trop certain, patron, sans cela nous n'aurions rien à déplorer.

— Il est inutile d'essayer cette nuit en tout cas, continua Trevaniow, car la lune va disparaître et nous risquerions de nous jeter dans un plus grand embarras. N'est-ce pas votre opinion, Munday?

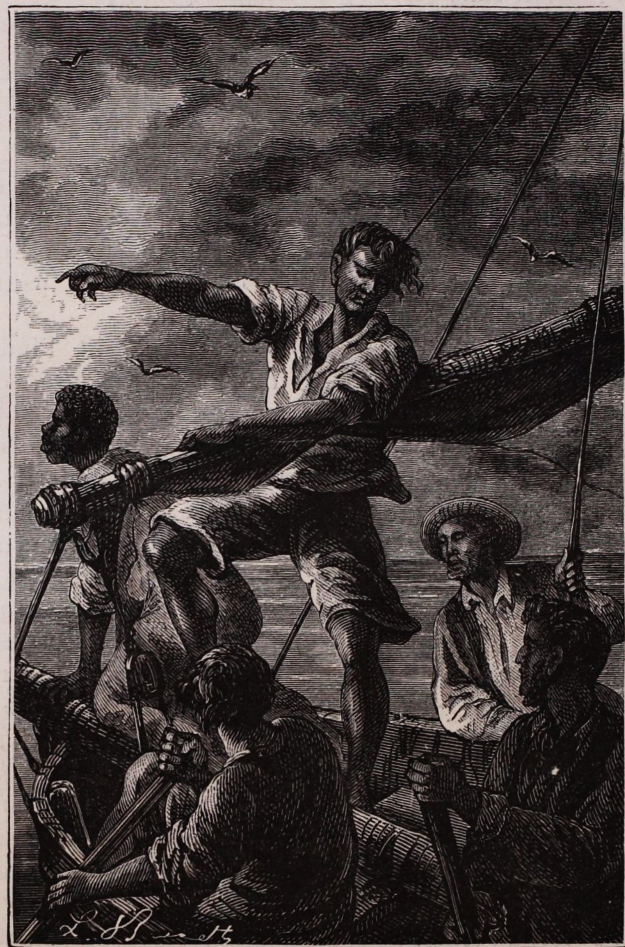
— Parfaitement, patron. Il est plus sage d'attendre la lumière du soleil.

— Allons tous nous reposer alors, dit Trevaniow, et soyez prêts à l'ouvrage pour demain matin.

Le singulier phénomène connu sous le nom de *gapo* demande une description plus détaillée, indispensable à la compréhension de notre histoire.

Il y a peu de personnes qui n'aient été témoins de l'inondation d'une partie de terrain par un fleuve débordé, c'est chose commune, même dans notre pays; mais alors cet accident n'est que temporaire. Les eaux reprennent bientôt leurs limites ordinaires : les arbres reparaissent sur la terre ferme, ainsi que les prairies qui les entourent.

Mais une forêt submergée est une affaire toute différente. Bien que du même caractère, le phénomène est cependant beaucoup plus rare. Il ne s'agit pas ici de quelques arbustes envahis par l'eau, mais d'une vaste étendue de terrain, dont l'horizon échappe à l'œil, cou-

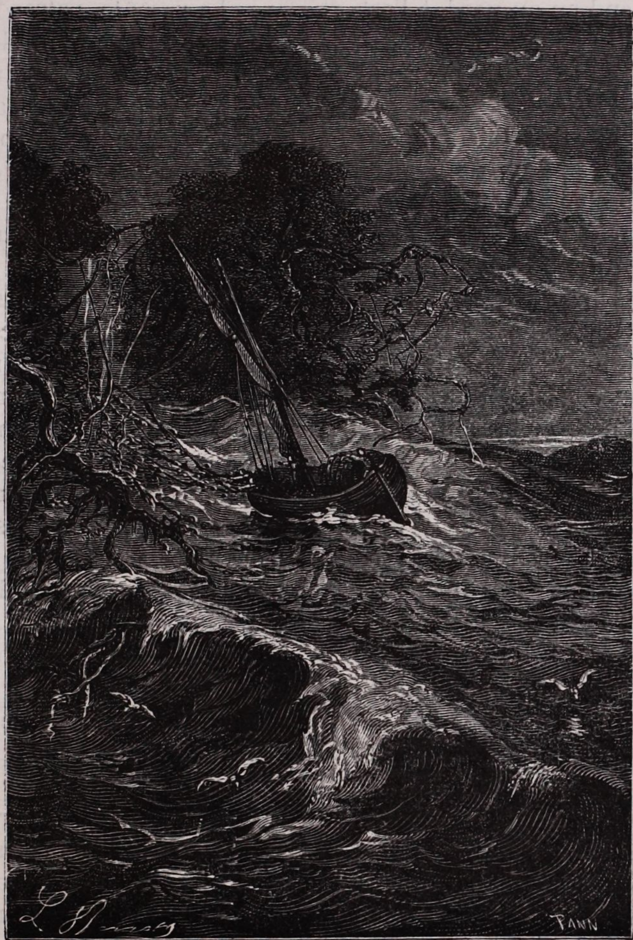


Le Mundrucu ne répondit que par un geste. (Page 7.)

verte de bois primordiaux, submergés jusqu'à leurs sommets, et non seulement pendant des jours et des semaines, mais pendant des mois, des années et quelquefois pour toujours.

Une inondation de cette espèce vous donnera une idée du gapo. Cette forêt submergée a une étendue de dix-sept cents milles, le long des rives du Solimoës : elle se prolonge au nord et beaucoup plus loin encore au sud. L'intérieur en est aussi inconnu que les cavernes de la lune et que les océans glacés qui sommeillent autour des pôles.

Cet océan parsemé d'arbres n'est pas rassurant. Il a ses tourbillons, ses brumes, ses orages et toutes sortes d'accidents qui ne sont pas rares. Le canot va alors heurter les troncs d'arbres gigantesques, et le galatea sombre, entraînant son équipage, qui périt au milieu d'un sinistre désert de bois et d'eau.



Le bateau roulait, enfonçait... (Page 11.)

CHAPITRE III

L'« échente ». — Un ouragan tropical. — Le galatea dans l'arbre. — Un dangereux plongeon. Une consultation en haut d'un arbre. — Bruits entendus au loin.

Il ne serait pas juste de dire que nos aventuriers s'éveillèrent avec le soleil, car pas un rayon de l'astre du jour ne brilla sur la lugubre scène qui se révéla au matin. A sa place tombait un brouillard « à couper au couteau, » ainsi que le déclara Ralph. Ils se levèrent cependant avec l'aube, car le capitaine du galatea était trop anxieux pour s'oublier au lit.

Dans quelle direction était la rivière? Ce fut le premier problème que l'on se posa.

On ne trouva aucun moyen de le résoudre. Il n'y avait ni soleil pour se guider, ni ciel visible. Et même l'un et l'autre se fussent-ils

montrés, les choses n'en eussent pas été mieux.

Le timonier ne put dire si, en déviant du canal, il avait dévié au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest. Et vraiment quelqu'un de moins obtus que Tipperary Tom eût pu être incertain sur ce *point*.

Un hallier fut signalé en vue, mais il ne fut visible qu'un instant, car le brouillard augmentait. Selon toute probabilité, ce n'était qu'une réunion de sommets d'arbres; mais quoi que ce fût, il devint bientôt évident que l'embarcation s'éloignait doucement.

En découvrant cette particularité, le Mundrucu reprit toute son animation. Il était resté quelques minutes la figure baissée, par-dessus le passavant, pendant que son bras nerveux plongeait dans l'eau. Après être resté dans cette position, il se releva et retira son bras d'un air peu satisfait.

Ce fut alors qu'il aperçut le sommet des arbres, sur lesquels il tint ses regards fixés jusqu'à ce qu'il se fût assuré que le galatea s'en éloignait.

« *Hoola!* s'écria-t-il en essayant d'imiter le cri qui s'était plus d'une fois échappé des lèvres de Tipperary Tom. *Hoola!* La rivière est là! »

Et en parlant il indiqua la pointe des arbres.

« Vous pensez que la rivière est dans cette direction? reprit Trevaniow en s'adressant au Mundrucu.

— Le Mundrucu en est sûr, patron, sûr, comme il voit le ciel là-haut.

— Rappelez-vous, vieillard, qu'il ne s'agit pas de se tromper. Sans aucun doute, nous avons déjà dévié considérablement du canal du Solimoës. — En sortir serait risquer nos vies.

— Le Mundrucu le sait, fut la réponse laconique.

— Alors, avant de nous aventurer, il faut nous assurer du fait. Quelles preuves pouvez-vous donner que la rivière soit là?

— Patron, vous savez le mois dans lequel nous sommes. Mars?

— Oui, mars, certainement.

— L'*échente*.

— Que voulez-vous dire?

— Le fleuve devient plus large, les eaux montent, le gapo va encore s'agrandir; — c'est l'échente.

— Mais comment cela vous permet-il de déterminer la direction de la rivière?

— C'est ainsi, dit l'Indien. Pas avant trois mois, en juin, viendra le *vasante!*

— Qu'est-ce que cela?

— Le vasante, patron? c'est la baisse. Alors le gapo diminuera, et le courant ira vers la rivière, tandis que maintenant *il en vient*.

— Votre théorie me paraît assez rationnelle. Je crois que nous pouvons nous y fier.

— S'il en est ainsi, ajouta Trevaniow, nous ferons bien de diriger notre course vers le sommet des arbres là-bas, et de ne pas perdre de temps.

« Tous à vos pagaies! Réparons le temps perdu par la négligence de Tipperary Tom. Poussez, nos garçons! en avant! »

A cet énergique commandement, les quatre rameurs se précipitèrent à leurs places, et la grande barque, enlevée par leurs efforts réunis, glissa vivement sur les eaux enflées.

En quelques secondes, la tête du galatea se trouva à la distance d'un demi-câble des branches des arbres submergés.

L'équipage vit que s'avancer plus loin en ligne directe serait absolument impossible. Ils jugèrent qu'ils n'auraient pas plus de succès, s'ils essayaient de laisser le radeau en l'air et de sauter ainsi par-dessus un obstacle, qui se trouvait sur leur chemin.

Non seulement les branches étaient enchevêtrées les unes dans les autres, mais sur elles s'entrelaçait une luxuriante végétation de plantes grimpantes, formant un réseau si fort et si compact, qu'un steamer d'une force de cent chevaux aurait pu reposer en sûreté sur ses mailles.

Une heure s'écoula à pagayer, puis une autre, et on ne trouvait toujours pas de passage.

La rivière pouvait être dans la direction indiquée par l'Indien, mais comment y arriver?

Pas une ouverture ne se montrait dans cet immense espace, qui pût offrir un passage au canot.

Le jour déjà si sombre s'assombrit encore. La nuit descendait sur le gapo.

L'équipage, fatigué par tant d'heures d'efforts inutiles, cessa de pagayer. Le patron ne s'opposa point à ce repos. Il commençait aussi à se décourager.

Malgré les précautions prises pour la sûreté du canot, le Mundrucu ne semblait pas tranquille. Il avait serré le mât à sa vergue, et s'y étant perché, il resta à contempler,

tantôt le sommet des arbres, tantôt les nuages couleur de soufre.

Bien que le soleil n'eût point été visible de toute la journée, c'était l'heure de son coucher; et comme si l'ouragan n'eût attendu que ce moment pour éclater, il se déclara immédiatement.

Au bruit de l'ouragan se mêlaient des cris étranges et inconnus. Les voix des oiseaux, des animaux et des reptiles se mariaient aux gémissements du vent, au roulement du tonnerre, au fracas des branches qui se brisaient.

La frayeur se lisait sur tous les visages, à bord du galatea. On craignait que l'embarcation ne fût détachée de ses amarres, et emportée en pleine eau. Au premier déchaînement des vents, des vagues énormes s'étaient soulevées,

Les appréhensions de l'équipage ne tardèrent pas à se réaliser.

Malheureusement l'arbre auquel le radeau avait été amarré était d'une nature peu résistante, une espèce de *melastoma*. Les branches trop fragiles pour soutenir le fardeau qui leur avait été inopinément imposé, commencèrent à céder l'une après l'autre; ce fut si rapidement qu'avant que de nouvelles amarres eussent pu être mises, la dernière corde était partie. La barque, comme un lévrier qu'on délivre de sa chaîne, quitta son abri et se lança sur les vagues du gapo.

L'équipage vit que la seule chance de salut était dans le maintien de l'équilibre du canot. Il fallait aussi qu'il courût devant le vent.

Mais ceci même n'était pas sans difficulté. Le vent ne soufflait pas dans une direction régulière, mais par accès, et comme il arrivait de tous les points du compas, tandis que les vagues s'élevaient, hautes comme des maisons, le bateau roulait, enfonçait, tantôt de l'avant, tantôt de l'arrière, au milieu d'une mer écumeuse.

Le jour arriva enfin : une aurore rouge, suivie d'un brillant soleil, qui aurait pu égayer nos voyageurs; mais la tempête soufflait avec la même furie que pendant la nuit.

Ils se retrouvèrent encore sur une grande nappe d'eau. Était-ce un lac considérable ou une île? Celle sur laquelle ils avaient déjà échoué? Non; c'était une autre étendue du gapo.

Tout à coup l'Indien sembla vouloir parler : le singe le contrefaisait par gestes.

« Qu'est-ce qu'il y a? Que voulez-vous, Munday? » lui demanda-t-on d'en bas.

Ils reçurent une réponse laconique :

« Terre!

— Terre! répétèrent comme un écho une dizaine de voix joyeuses.

— Ce n'est peut-être pas un rivage, ce n'est peut-être que les sommets d'une épaisse forêt comme celle où nous avons essayé de pénétrer hier. Quoi que ce soit, patron, cela rase la ligne du ciel, et nous y allons droit : le vent nous y pousse.

— Que Dieu soit béni! s'écria Trevaniow. Tout vaut mieux que notre position présente. Si nous pouvons nous retrouver encore au milieu des arbres, nous ne serons pas noyés, du moins. Remercions Dieu, enfants! »

Le gouvernail avait été démonté dans la nuit, et on ne pouvait se fier qu'à la tempête — qui soufflait toujours — pour les emporter vers la place de refuge signalée par le Mundrucu. Ils virent avec joie que le vent les poussait de ce côté.

L'équipage se félicitait de voir l'embarcation filer vers le point de refuge espéré, lorsqu'un arbre gigantesque se présenta aux regards de l'équipage. Il se trouvait solitaire, à un quart de mille à peu près du bord de la rivière submergée, et ainsi beaucoup plus près du bateau, qui continuait à se débattre dans la tempête.

Malgré l'inondation, son tronc dépassait au moins de dix pieds le niveau de l'eau; mais, à moitié chemin, entre l'eau et les branches, le colossal tronc se séparait en deux rameaux; chacun d'eux paraissait une souche entière, tant ils étaient énormes. Bien que la fourche fût hors de l'eau, elle était mouillée à chaque soulèvement du gapo.

Le galatea allait vers cet arbre aussi droit que s'il lui eût été indiqué par le doigt même du destin. La première vague qui arriva souleva le bateau sur sa crête bouillonnante, et le logea, dans l'arbre géant, d'une telle façon, que sa quille resta prise dans la fourche formée par les deux troncs séparés.

« Que Dieu soit béni! s'écria son propriétaire, nous sommes sauvés maintenant. Grâce à Dieu, nous avons enfin trouvé un mouillage. »

Trevaniow paraissait avoir raison de penser ainsi. Les gigantesques troncs du sapuçaya, s'élevant des deux côtés entre les bouts des bancs du galatea, ressemblaient aux supports d'un dock à basse marée.

On se hâta d'obéir aux ordres du patron. Les cordes furent saisies par des mains encore tremblantes, et nouées autour du sapuçaya.

Tout à coup un cri s'échappa simultanément des lèvres de tous ceux qui composaient l'équipage, et, avant que son écho se fût éteint, le bateau était séparé en deux parties.

La cause de cet événement était dans la quille du galatea, qui s'était brisée au milieu dans l'affaissement de la vague qui l'avait enlevée.

Pendant quelques secondes, les deux parties de l'embarcation restèrent entre l'air et l'eau, l'avant, avec son équipement, balançant l'arrière et son toldo.

Grâce au dévouement de ceux qui savaient nager, tout l'équipage put se mettre à l'abri des vagues, et chercher un refuge sur l'arbre; là, de leur position élevée, ils contemplèrent l'embarcation qui les avait si longtemps abrités. Les deux débris disparurent bientôt à leurs yeux.

Il serait difficile d'imaginer une situation plus critique que celle de l'équipage. Un coup de vent pouvait leur ravir leur abri. Les branches craquaient et gémissaient sous eux, se penchant comme si elles allaient se briser sous leurs pieds, tandis que leurs mains s'y accrochaient convulsivement. Les larges péricarpes, remplis de leurs fruits lourds, se détachaient de temps en temps, et s'en allaient siffler dans l'air, menaçant les têtes de ceux qui se trouvaient au-dessous.

C'est ce qui arriva à Mozey le Mozambique, et ce fut heureux, car aucun autre crâne que le sien n'eût pu résister au choc. Mais la balle rebondit sur la couronne laineuse du nègre, ne lui faisant d'autre mal qu'une grande frayeur suivie d'une forte exclamation.

Jusqu'alors, nous l'avons dit, chacun n'avait songé qu'à se maintenir dans la position hasardeuse que le sort lui avait assignée, mais cette disposition des esprits vint tout à coup à changer.

Nous avons déjà fait observer que ces orages ou ouragans des tropiques s'élèvent ou s'abaissent avec une soudaineté également remarquable.

Peu de temps après le choc reçu par la crinière laineuse de Mozey, l'orage se calma. On était arrivé au milieu du jour, et le soleil brillait dans un ciel d'un bleu sans mélange, au-dessus d'une étendue que la tourmente avait cessé de troubler.

Ce changement ne laissa pas d'exercer une heureuse influence sur l'esprit de nos aventuriers. Ne craignant plus le danger immédiat, leurs pensées se tournèrent naturellement vers l'avenir, et ils commencèrent à chercher une place pour se délivrer des positions gênantes que le hasard leur avait données.

On ne voyait que de l'eau partout, excepté d'un seul côté, où quelques arbres s'élevaient, formant un hallier serré. Sans aucun doute, c'était une forêt submergée, ressemblant beaucoup à celle où ils s'étaient installés la veille de l'orage,

Leurs yeux se tournèrent naturellement vers ce point-là, dès que les eaux se furent calmées. Y arriver n'était pas chose facile. Bien que les bords de cette verdoyante péninsule — car elle en avait l'apparence — fussent à peine à un quart de mille de distance du sapuçaya, deux des hommes seulement pouvaient l'atteindre à la nage : le Mundrucu et Richard Trevaniow.

En face de tant de difficultés, on ne savait comment résoudre la question, et plus d'une heure se passa dans ces débats.

Si les matériaux pour construire un radeau eussent été à leur portée, l'embarras eût été bientôt tranché. Les branches du sapuçaya, quand bien même on aurait pu les casser, eussent été trop lourdes, dans leur état de sève, pour flotter. Il fallait donc y renoncer.

Mais on pensa que, parmi les sommets des arbres qu'on aurait voulu atteindre, on pouvait trouver de meilleurs matériaux. Pour cela, il fallait d'abord une reconnaissance de la forêt, et deux hommes seulement en étaient capables : le Mundrucu et Richard Trevaniow.

Tous les deux se jetèrent à l'eau sans hésiter.

Les naufragés suivirent leurs compagnons des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans l'ombre de la forêt submergée.

Leurs réflexions étaient pénibles. L'abri où ils se trouvaient ne pouvait être que temporaire, et en supposant qu'ils atteignissent les autres arbres, ce ne serait encore que pour se trouver avec quarante pieds d'eau au-dessous d'eux!

Ils restèrent pendant près d'une heure sans échanger une parole. Le seul son que l'on entendît dans les branches du sapuçaya, était de temps à autre un cri échappé aux oiseaux ou

aux singes. Le galatea avait possédé cinq ou six de ces animaux, et deux seulement avaient pu prendre refuge sur l'arbre : un beau petit ouistiti, et un plus grand animal du genre *atele* — le noir *coaïta*. Les autres s'étaient enfoncés avec l'embarcation.

On avait eu aussi une collection de volatiles favoris d'espèces rares et curieuses, réunis pendant le long voyage de l'Amazone supérieur, et dont quelques-uns avaient été payés très cher à leurs propriétaires indiens. Les uns en cage périrent dans le naufrage, d'autres furent enlevés dans l'ouragan; comme pour les quadrupèdes, deux des oiseaux seulement trouvèrent asile sur le sapuçaya. L'un, splendide papegeai de couleur hyacinthe, le « araruna des Indiens » (*macrocerbus hyacinthius*); l'autre, un perroquet de la plus petite espèce, et le plus mignon de sa tribu, qui, avec le ouistiti, partageait depuis longtemps les affections de Rosita.

Une heure environ s'était écoulée depuis le départ des nageurs sans qu'aucun signe annonçât leur retour. Leurs compagnons, restés sur le sapuçaya, commençaient à jeter des regards anxieux du côté où ils avaient disparu. Deux ou trois fois ils crurent entendre leurs voix, mais mêlées à d'autres sons d'une nature mystérieuse, dans un chœur bruyant et confus.

Près de deux heures s'écoulèrent encore, et les visages commencèrent à exprimer le renoncement à l'espérance. Certainement Richard et le Mundrucu avaient eu le temps d'explorer la forêt. Comment ne revenaient-ils pas? Leurs exclamations, lorsqu'elles étaient parvenues jusqu'à eux, semblaient arrachées à la frayeur, et produites par une situation critique. Et maintenant plus rien, le silence. Étaient-ils morts?

CHAPITRE IV

Le jararaca (vipère du Brésil). — Le perroquet.

Il est des sensations physiques plus fortes que les préoccupations de l'esprit, et de ce nombre, sont la faim et la soif. Les naufragés ressentirent bientôt ces deux souffrances à un degré extrême; le moyen de satisfaire l'une et l'autre était à leur portée dans les noix du sapuçaya. Ralph, d'après le conseil de son père, se mit à grimper plus haut dans l'arbre afin d'atteindre d'autres fruits; ceux-ci étaient suspendus, comme c'est le cas dans beaucoup d'arbres de l'Amérique du Sud, aux extrémités des branches.

Le jeune garçon était agile et hardi, aussi en un clin d'œil eut-il atteint au sommet du sapuçaya. Le papegeai, perché sur sa tête, l'avait suivi dans son excursion.

Tout à coup, l'oiseau se mit à crier, comme effrayé par une terrible apparition, et sans perdre un instant, il commença à tourner autour de l'arbre en continuant ses cris. Le jeune homme regarda autour de lui et ne put rien découvrir pour expliquer cet accident.

Les cris de l'araruna furent instantanément répétés par le petit perroquet, d'un accent non moins pénible, tandis que le coaïta et le ouistiti vinrent se presser contre eux avec un air de profonde terreur.

Guidé par les oiseaux qui se tenaient sur un point particulier de l'arbre, le jeune garçon découvrit enfin la cause de l'alarme, et la vue en était bien faite pour le terrifier lui-même. C'était un serpent reposant sur un iliana qui s'étendait diagonalement entre les deux branches de l'arbre. Il était d'un jaune brun approchant de la couleur de l'iliana, et sans sa peau unie et brillante et les élégants contours de son corps, on aurait pu le prendre pour un parasite qui en étreignait un autre.

Sa tête cependant remuait, son long cou s'allongeait hors de l'iliana, apparemment tout prêt à saisir l'oiseau qui s'approchait de lui. Ralph ne fut pas aussi effrayé. Un serpent n'était point une apparition extraordinaire pour lui, et celui dont il s'agissait n'était pas d'une dimension à le faire redouter. Sa première pensée fut d'éloigner les oiseaux et de les mettre hors de la portée du reptile ; car les imprudents, loin de fuir leur dangereux ennemi, semblaient prêts à s'élancer sur ses flancs. Le monstre dressait son cou et ouvrait ses mâchoires.

Le petit perroquet poussa la folie jusqu'à s'approcher presque à la portée de la langue du serpent, et à se percher sur l'iliana autour duquel le reptile était enroulé. Ralph montait plus haut dans l'arbre avec l'intention de prendre l'oiseau dans sa main et de l'éloigner du danger, quand il fut soudain arrêté par un cri parti d'en bas. C'était Mozey le Mozambique qui l'avait poussé.

« Sur votre vie, Ralph, ne faites pas cela! Maître Ralph! criait le nègre, n'allez pas près d'eux. Vous ne savez pas ce que c'est que ce serpent-là! Le *Jararaca !*

— Le jararaca? répéta le jeune homme machinalement.

— Oui! oui! le plus venimeux de toute la vallée de l'Amazone. Redescendez, maître? descendez! »

Les autres personnes avaient été attirées par le dialogue du nègre avec Ralph. Trevaniow, suivi de Tipperary Tom, commença l'ascension de l'arbre; Rosita resta seule dans la fourche où son père l'avait placée.

Ce dernier, en apercevant le serpent, vit que Mozay n'avait rien exagéré en le dépeignant comme le plus dangereux de toute la vallée, et plus à redouter que le jaguar même.

L'aspect du reptile était bien fait d'ailleurs pour inspirer toutes les craintes ; sa tête plate et triangulaire reliée à son corps par un long cou mince, ses yeux brillants et sa langue rouge, qui sortait de ses mâchoires, lui donnaient quelque chose de hideux et de répulsif; il semblait créé exprès pour donner la mort. Sa taille, d'ailleurs, n'était point formidable, ayant à peine six pieds de longueur.

Personne ne savait que faire, on n'avait d'armes d'aucune sorte, elles étaient depuis longtemps au fond du gapo. Ralph, averti du danger, était descendu.

Pendant tout ce temps, le serpent n'avait remué que la tête et le cou, tenant le reste de son corps immobile. On commença à s'apercevoir qu'll remuait ; les plis brillants se détendaient et lâchaient prise sur l'iliana.

« Dieu bon! le monstre descend de l'arbre! » s'écria Trevaniow.

A peine ces mots lui étaient-ils échappés, que l'on vit le serpent ramper sur l'iliana, et, bientôt après, se diriger vers une branche qui appartenait à la souche même. Il l'eut bientôt atteinte, et ensuite passant sur un rameau parallèle, il continua sa descente.

Tous ceux qui avaient pris refuge sur le tronc abandonnèrent leur périlleuse position. et firent retraite vers les branches horizontales.

« O ciel! mon enfant est perdue! » s'écria Trevaniow.

La jeune fille s'était levée, déjà avertie du danger par les cris de ses amis, effrayés pour elle. Sa situation paraissait on ne peut plus périlleuse. Le reptile continuait sa marche sur le rameau faisant partie du tronc même auquel elle s'appuyait; il ne pouvait descendre plus bas sans passer sur elle. Bientôt il ne fut plus qu'à dix pieds au-dessus de sa tête.

Trevaniow descendait avec l'intention de tout faire pour protéger son enfant, lorsque la voix de Mozey l'arrêta :

« Inutile, maître, lui cria-t-il, il est trop tard, vous n'arriveriez pas à temps. Vite! sautez à la mer, petite Rosita! Le vieux Mozey est là pour vous repêcher. » Et, afin d'encourager l'enfant à obéir sans délai, Mozey, s'élançant de sa branche plongea avec bruit.

Rosita avait du courage. Elle agit sans perdre un moment selon l'avis qui venait de lui être donné et fut reçue dans les bras du nègre.

La noble conduite de Mozey lui valut l'admiration de tous ses camarades, car il exposait sa vie doublement, étant très mauvais nageur.

Par cette même raison, les craintes pour l'enfant devenaient plus sérieuses. Sauvée du serpent, échapperait-elle aux flots? Et puis était-elle bien à l'abri du reptile? Le jararaca étant une espèce essentiellement amphibie, se trouvait tout aussi bien chez lui dans l'eau qu'à terre : il pouvait les poursuivre.

Et là, il aurait eu double avantage; car, tandis qu'il nageait comme un poisson, Mozey était tout juste capable de se tenir à flot, embarrassé qu'il était par sa protégée.

Le cœur de Trevaniow souffrait donc les anxiétés les plus grandes.

« Oh ! Dieu ! s'écria-t-il. Que faire pour détruire ce monstre ?

— Il y a encore une chance, maître, dit Mozey — à qui une idée était venue — prenons la tige de l'iliana, et employons toutes nos forces à la détacher de l'arbre ; nous la secouerons ensuite, et ainsi nous enverrons encore une fois le reptile dans la mer. »

Tout en parlant, le nègre saisit le parasite, par lequel le serpent se rapprochait d'eux, et il mit tous ses efforts à le détacher du sapuçaya. Ses compagnons joignirent leurs forces aux siennes, et tâchèrent de désenlacer l'iliana. Une dernière secousse le détacha, et le jararaca, accroché à son appui, se balança dans l'air pour s'engloutir bientôt après dans les eaux qui s'étendaient au-dessous.

Une acclamation joyeuse accueillit encore le succès ; mais, pour la seconde fois, elle s'éteignit aussitôt, car le jararaca, remonté à la surface du gapo, revenait vers le sapuçaya avec une détermination terrible ! lorsque, tout d'un coup, il abandonna son dessein et se mit à nager sur le gapo dans la direction du bosquet — juste dans le sillage de Richard et du Mundrucu.

Lorsque l'émotion se fut calmée parmi les habitants du sapuçaya, la faim commença de nouveau à se faire sentir. Mais la nourriture ne manquait pas, et Ralph monta de nouveau à l'arbre, pour l'obtenir. Il eut bientôt recueilli une douzaine des grosses noix, qu'il jeta à ceux qui étaient au-dessous de lui ; on puisa de l'eau dans une des cosses vides, et le repas fut complet.

Il n'y avait plus rien à faire que d'attendre le retour des deux nageurs, partis à la découverte pour le salut de tous. Tous les regards étaient fixés sur les flots sombres, tous les cœurs battaient de crainte et d'espoir.

CHAPITRE V

L'eau-arcade. — Le syringe ou seringa. — Une bataille avec les oiseaux.

Nous allons suivre maintenant la fortune des deux individus, députés pour explorer les eaux du gapo.

En atteignant le bord de la forêt submergée, leur première pensée fut d'attraper la branche la plus proche et de s'y attacher pour s'y reposer.

Ils ne furent pas longtemps dans le doute quant au caractère de la scène qui les entourait.

« Le gapo ! murmura Munday, comme ils glissaient sous son ombre. Ce n'est point ici de la terre ferme, jeune maître, ajouta-t-il en saisissant un iliana, nous ferons aussi bien de chercher un perchoir, et de nous reposer. Cela a au moins dix brassées de profondeur ; le Mundrucu peut l'assurer, par l'espèce d'arbres qui s'élèvent au-dessus de nous.

— Je ne m'attendais pas à autre chose, répondit le jeune Trevaniow, imitant son compagnon en grimpant sur une branche : ma seule espérance était que nous pourrions trouver quelque bois flottant pour faire traverser les autres, — non pas que cela doive nous avancer beaucoup ; — si nous réussissons, comment ferons-nous pour sortir de ce gâchis, c'est plus que vous et moi ne pourrions dire, Munday !

— Un Mundrucu ne désespère jamais ! — même au milieu du gapo, — telle fut l'orgueilleuse réplique de l'Indien.

— Vous avez de l'espoir, alors ? Vous pensez que nous pourrons trouver des couples pour un radeau, qui nous conduira hors de l'inondation ?.

— Non, répondit l'Indien, je n'ai guère



Chacun put chercher un refuge sur l'arbre. (Page 12.)

d'espoir en cela, nous nous trouvons trop loin du bras de la grande rivière. Nous ne verrons aucun arbre flottant ici, qui puisse nous permettre de faire un radeau.

— Pourquoi sommes-nous venus alors?

— Si nous espérions trouver du bois, nous pourrions nous en aller comme nous sommes venus. Nous transporterons tout notre monde sans cela. Suivez-moi, jeune maître. Il nous faut entrer davantage dans le gapo; le vieux Munday va vous montrer comment on construit un radeau sans arbres.

— Allons! cria le jeune homme. Je suis prêt à vous aider, mais je n'ai pas la plus légère idée de ce que vous voulez faire.

— Vous allez voir, jeune maître, reprit le Mundrucu en s'élançant de nouveau pour nager; venez, juste dans mon sillage! Si je ne me trompe pas, nous aurons bientôt les matériaux pour faire un radeau, ou quelque chose qui en tiendra lieu pour le présent. Venez. »

Le Mundrucu ajouta quelques autres paroles, mais le bruit de l'eau causé par le plongeon de son corps robuste empêcha son jeune compagnon de les entendre.

Ce dernier obéit aux conseils de l'Indien.

Les deux nageurs continuèrent leur course le long d'arcades couvertes d'un feuillage si luxuriant, que les rayons du soleil tropical y pénétraient à peine. — L'Indien s'avançait le premier, le jeune garçon le suivait.

Tout à coup l'Indien poussa une exclama-



« Vite, sautez à la mer, petite Rosita! » (Page 14.)

tion, et, indiquant un certain arbre, ajouta :

« Voilà, voilà l'espèce même que je cherchais, — holà! couverte de *sipos* aussi, — autre chose dont nous avions grand besoin, — des cordes et de la poix tout ensemble. Le Grand-Esprit nous protège, jeune homme.

— Qu'est-ce? demanda Richard. Je vois un grand arbre chargé de *sipos* comme vous dites. Mais quoi! c'est vert et en végétation. Le bois est plein de sève et pourrait à peine flotter seul. Nous ne pouvons construire un radeau avec cela. Les sipos peuvent assez bien servir de cordes, mais le bois ne peut faire notre affaire, même si nous avions une hache pour le couper.

Le Mundrucu n'a besoin ni de hache ni de bois, tout ce qu'il désire, c'est la sève de cet arbre, et quelques-uns des sipos que vous voyez tenant aux branches. Nous trouverons les couples sur le sapuçaya, après que nous serons de retour.

— La sève! Pour quoi faire?

— Regardez bien cet arbre, jeune maître, ne le connaissez-vous pas? »

Le jeune homme, ainsi questionné, tourna ses yeux vers l'arbre, et se mit à l'examiner plus attentivement. Festonné comme il l'était par les enlacements de plusieurs espèces de plantes grimpantes, il devenait difficile de distinguer son feuillage de celui des parasites. Cependant quelques feuilles lui permirent de reconnaître son espèce : l'une des plus esti-

mées, non seulement des habitants de Para. sa ville natale, mais de toute la région amazonienne.

« Certainement, répliqua-t-il à la question du Mundrucu, je le reconnais maintenant, c'est le *seringa*, — l'arbre dont on tire le caoutchouc. Mais que voulez-vous faire de cela : pensez-vous construire un radeau en gomme élastique ?

— Vous verrez, jeune maître, vous verrez. »

Pendant cette conversation, le Mundrucu était monté dans le seringa, et maintenant il appelait son compagnon, pour qu'il le rejoignît.

Le jeune homme répondit à l'invitation; ayant saisi l'iliana, il s'élança de l'eau, et bientôt trouva un logement sur une des branches les plus basses.

L'arbre sur lequel nos deux nageurs étaient montés était le *siphonia elastica*, de l'ordre des euphorbiacées. — l'arbre à caoutchouc que fournit la vallée de l'Amazone.

Richard venait à peine de s'établir sur l'arbre, quand une exclamation de son compagnon, monté plus haut que lui dans les branches, lui fit dresser la tête.

« Qu'est-ce que c'est, Munday ?

— Quelque chose de bon à manger, maître.

— Je suis content de l'apprendre; je me sentais affamé. Pour être franc, ces noix de sapuçaya ne m'avaient satisfait qu'à moitié. J'aurais aimé un peu de poisson et de viande pour les accompagner.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, répliqua le Mundrucu, mais c'est tout aussi bon, cependant, c'est de la volaille !

— De la volaille ! De quelle sorte, je vous prie ?

— *Arara*.

— Oh ! un papegeai ! Mais où est l'oiseau ? L'avez-vous déjà ?

— A l'instant ! répondit le Mundrucu, et plongeant son bras jusqu'à l'épaule dans la cavité formée dans le tronc de l'arbre, il amenait un oiseau à demi emplumé, presque aussi gros qu'un poulet.

— Ah ! un nid, des petits ! aussi gras que du beurre ! Parfait, Munday ! Il nous faut les emporter avec nous. Nos amis dans le sapuçaya doivent avoir autant d'appétit que nous, et seront sans aucun doute enchantés de cet appoint de nourriture. »

Dès que le Mundrucu eut fait sortir le papegeai de son nid, celui-ci poussa de tels cris en frappant les ailes, qu'ils retentirent non seulement dans le sommet de l'arbre, mais encore dans la forêt tout entière.

Cette plainte discordante fut répétée par un de ses compagnons niché dans la cavité du tronc, et bientôt une vingtaine de voix semblables se mirent à crier aussi, ce qui fit supposer que l'arbre comportait plusieurs cavités renfermant d'autres nids.

« Une véritable ménagerie de papegeais ! s'écria Richard en riant. Nous allons avoir de ces petits oiseaux dodus assez pour vivre pendant une semaine. »

Il venait à peine d'achever ces mots quand une grande clameur retentit dans l'air. C'était un mélange de bruits confus, un caquetage, des cris de frayeur qui semblaient sortir de gosiers humains. On aurait dit des polichinelles qui se querellaient.

Ces sons paraissaient venir d'une grande distance; mais quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'ils s'entendirent tout près des oreilles du Mundrucu plus haut perché dans l'arbre, tandis que le soleil était presque caché par les ailes étendues d'une vingtaine de grands oiseaux planant avec une extrême agitation au-dessus du seringa.

Les nouveaux venus étaient les parents des jeunes papegeais, qui revenaient d'aller chercher la becquée pour leurs nichées. Mais ni l'Indien ni son compagnon n'avaient imaginé jusque-là qu'il y eût la moindre cause d'alarme dans leur situation.

Ils ne restèrent pas longtemps dans cette quiétude, car presque dès le moment de leur arrivée, les papegeais se répandirent par toutes les branches et commencèrent des ailes, des becs et des ongles une attaque simultanée contre les intrus.

L'Indien fut le premier à soutenir la lutte. Elle fut engagée avec tant d'ensemble, que le jeune nourrisson lui échappa des mains et tomba lourdement dans l'eau. Sa descente fut accompagnée de celle d'une douzaine d'oiseaux, ses parents, sans doute, et leurs amis, qui, apercevant un autre ennemi plus bas, se précipitèrent pour l'attaquer.

La force des assaillants se trouvant ainsi divisée, le plus grand nombre continua ses attaques contre l'Indien, et Richard eut fort à faire avec ceux qui s'étaient tournés contre lui, si on considère qu'il n'avait point d'arme et que ses vêtements légers le laissaient à la merci de leurs coups.

Le Mundrucu possédait un couteau court, mais c'était une bien petite défense contre tant d'ennemis. En peu de secondes les deux compagnons furent couverts de blessures.

Le jeune Trevaniow, sans attendre les conseils de son compagnon, abandonna la branche sur laquelle il s'était tenu jusqu'alors et plongea dans le gapo.

Les assaillants, perdant leur victime, remontèrent dans le haut de l'arbre et dirigèrent toute leur vengeance contre le Mundrucu.

Celui-ci imita la conduite de son jeune compagnon, il s'élança dans l'eau et se trouva bientôt près de Richard.

Tous les deux nagèrent pendant quelque temps côte à côte, laissant derrière eux une traînée rouge, car le sang s'échappait abondamment de leurs blessures.

Nos aventuriers ne nagèrent pas très loin du seringa, les oiseaux ne s'étant pas mis à leur poursuite.

Satisfaits de voir les intrus délogés de leur demeure, les habitants de l'arbre revinrent à leurs nids pour juger des dégâts qui y avaient été faits.

La paix se rétablit bientôt parmi eux. Les voyageurs n'avaient donc plus à redouter aucune agression de la part des oiseaux.

Ce ne fut pas cependant cette pensée qui fit que le Mundrucu s'arrêta en regardant d'un œil inquisiteur autour de lui. Une autre réflexion lui était venue sans doute, car il manifesta l'intention de retourner immédiatement vers l'arbre.

« Dans quel but? demanda le jeune Paraнèse.

— D'abord dans celui qui nous a fait y monter déjà, répondit l'Indien, et ensuite pour avoir notre revanche, fit-il en roulant de gros yeux. Un Mundrucu, jeune maître, n'est pas saigné de cette façon, même par des oiseaux, sans se venger. Je ne m'en irai pas de ce bois sans avoir tué jusqu'au dernier papegeai, ou sans les avoir chassés de l'arbre jusqu'au plus petit.

— Et comment comptez-vous arriver à cela?

— Suivez-moi, et vous verrez. »

Tout en parlant, l'Indien se tourna vers le bosquet d'arbres formant un côté de l'arcade de l'eau. Une brassée ou deux l'amenèrent à portée de quelques parasites, et il conseilla au jeune Richard de faire de même.

Ils se trouvèrent abrités par le sommet de ce qui paraissait être un gigantesque *mimosa*.

« Ceci fera mon affaire, » dit le Mundrucu en tirant son couteau; et commençant à couper une grosse branche de l'arbre, il la convertit bientôt après en deux triques d'environ deux pieds de longueur.

« Maintenant, jeune maître, dit-il après avoir affilé les bâtons à sa satisfaction, nous sommes tous les deux armés, et prêts à livrer bataille aux papageais avec la chance d'être victorieux. »

Il redescendit, s'élança dans l'eau, et nagea vers le seringa; le jeune Richard le suivit.

Ils remontèrent à l'arbre, tenant les triques bien serrées dans leurs mains, et renouvelèrent la bataille. Cette fois, elle parut devoir être à leur avantage. Des oiseaux tombaient à chaque coup; d'autres, voyant devant eux une destruction certaine, avaient pris leur volée au plus profond de la forêt.

Le Mundrucu, fidèle à sa promesse, ne laissa pas un seul papegeai sur l'arbre; leur tordant le cou à mesure qu'il en tombait un, et alors, attachant leurs jambes avec un sipo, il les déposa dans un creux de l'arbre.

« Ils peuvent rester là jusqu'à notre retour, car nous ne serons pas longs à notre besogne; — maintenant, à l'œuvre! »

Richard, n'ayant pas été initié aux projets de son camarade, se contenta de le regarder.

L'Indien, après avoir mis de côté la trique qui avait causé tant de ravages parmi les oiseaux, tira encore une fois son couteau de sa ceinture.

Choisissant une place dans les larges membres du seringa, il pratiqua une incision dans l'écorce, et le jus commença à en sortir immédiatement.

Son intention n'était pas de laisser perdre la précieuse sève. Il avait apporté deux pots de singe, pris à un sapuçaya. Il en donna un à Richard avec recommandation de le tenir dans l'entaille, pendant qu'il se préparait à faire une autre incision.

Bientôt les deux coquilles furent pleines jusqu'au bord d'une matière épaisse et gluante, semblable à de la belle crème.

Les couvercles furent mis sur les pots et attachés à l'aide des *sipos*, puis une grande quantité de ce cordage naturel fut rassemblée.

Ceci accompli, le Mundrucu annonça son intention de retourner vers l'arbre qui contenait les naufragés; et après avoir partagé le butin

entre lui et son compagnon, il se confia de nouveau aux flots,

La jeune créole le suivit de près; en dix minutes, ils eurent traversé l'eau, et ils virent devant eux le brillant soleil éclairant le gapo à son *embouchure,* juste comme s'il sortait de la bouche d'une caverne souterraine!

CHAPITRE VI

Chassés par un jacara. — Un saurien. — Un étrange voyage. — Un avertissement opportun. Des ceintures de natation improvisées.

Richard se félicitait déjà de se trouver de nouveau à la claire lumière du soleil, quand tout à coup son compagnon tressaillit, éleva sa tête au-dessus de l'eau, tourna son visage et regarda en arrière en poussant une exclamation d'alarme.

Richard se souleva à son tour au-dessus des flots, et ses yeux suivirent la direction qu'avaient prise ceux de son compagnon.

« Un monstre! s'écria le Mundrucu.

— Un monstre? de quelle sorte? Où?

— Plus loin, juste près du bord de l'*igarapé*, contre les arbres, son corps est à moitié caché sous les branches. »

Le jeune homme regarda du côté indiqué.

« Je vois quelque chose comme le tronc d'un arbre mort à flot. C'est un monstre, dites-vous, Munday?

— Le corps d'un gros reptile, assez gros pour nous avaler tous deux. C'est le *jacara-nassú.* J'ai entendu son plongeon, ne l'avez-vous pas entendu aussi?

— Non.

— Voyez! le voilà qui vient de notre côté. »

Le corps sombre que Richard avait pris pour un arbre flottant s'avançait, en effet, vers eux; les vagues, ondulant horizontalement derrière le reptile, résonnaient des coups de sa longue queue verticalement aplatie, au moyen de laquelle il faisait son chemin dans l'eau.

« Le *jacara-nassú!* » répéta le Mundrucu en expliquant qu'il ne s'agissait de rien moins que du grand caïman de l'Amazone. C'en était un, en effet, et de la plus grande dimension; son corps mesurait bien sept yards[1] au-dessus de la surface de l'eau; ses mâchoires, qui s'ouvraient de temps en temps, soit pour menacer, soit pour respirer, semblaient de taille à engloutir l'un ou l'autre des nageurs d'un seul coup.

Il était inutile pour eux d'essayer d'échapper, dans l'eau, à leur ennemi; ils ne pouvaient songer à lutter de vitesse avec un caïman d'une telle taille.

« Il faut nous réfugier vers les arbres! cria l'Indien dès qu'il fut convaincu que l'alligator était à leur poursuite.

Le Mundrucu mit ses conseils en action, et quelques brassées énergiques l'amenèrent sous les arbres. Son jeune compagnon, ayant à son service autant d'activité que de bonne volonté, fut bientôt près de lui.

« Que le Grand Esprit nous protège! dit l'Indien en regardant du haut de l'arbre. — Je vois aux regards du monstre que c'est un *mangeur d'hommes*.

Le reptile qu'ils avaient devant eux était d'une taille remarquable; ses yeux avaient une expression de convoitise et de férocité tout à fait surnaturelle.

Il serait difficile d'imaginer une créature plus hideuse que celle qui guettait nos deux nageurs. Il n'y a pas de forme, dans la nature, plus déplaisante, à l'œil, que celle du lézard, en y comprenant celle du serpent.

[1] Un yard, mesure de trois pieds.

La vue de ce dernier amène un sentiment de crainte, mais le brillant de sa peau et sa configuration peuvent pourtant trouver grâce devant l'œil, tandis que, chez le saurien, son rapprochement de la forme humaine, triple l'expression répulsive. Tout répugne chez le crocodile, l'aspect et le *caractère*.

Pendant quelque temps, nos deux voyageurs n'eurent aucune appréhension, certains qu'ils étaient d'être hors de la portée du reptile; tant qu'ils voudraient rester sur leur perchoir, il n'y avait, en effet, aucun danger pour eux.

Le grand chagrin de nos aventuriers, c'était de ne pouvoir rejoindre leurs compagnons, qui devaient attendre avec impatience leur retour. Ils songèrent d'abord à se faire entendre d'eux en criant, mais ils y renoncèrent ensuite comme à une entreprise inutile. Leur seul espoir reposait dans une retraite de l'alligator vers son repaire habituel.

Le Mundrucu cependant était loin d'être sans inquiétude. Il y avait quelque chose dans la conduite de l'amphibie qui lui déplaisait beaucoup.

« Pensez-vous qu'il veuille nous attendre? demanda son jeune compagnon.

— Je le crains, jeune maître. Il peut nous tenir là pendant des heures — peut-être jusqu'à ce que le soleil disparaisse.

— C'est fort peu désirable. Que vont-ils penser là-bas? et que faire?

— Rien à présent. De la patience, maître.

— Mais c'est atroce d'être assiégé de cette façon, s'écria le jeune créole. Être séparés de quelques yards seulement de ses compagnons, et ne pouvoir les rejoindre!

— Ah! je voudrais que le Curupüra l'eût en sa possession. Je crois que la brute va nous tenir bloqués, car elle nous a vus!

— Comment, vous croyez qu'elle a assez de ruse pour cela?

— Ah! en doutez-vous, maître? Ces reptiles attendent quelquefois les victimes qu'ils désirent pendant des semaines entières. Je suis sûr maintenant que ses mâchoires ont jeté leur dévolu sur nous.

Une heure se passa ainsi, et presque une seconde encore. La situation devenait insupportable.

« Mais que pouvons-nous faire? murmura le jeune homme à l'Indien, qui partageait toute son impatience.

— Nous allons essayer de nous glisser par le sommet des arbres, et d'arriver à l'autre côté. Si nous pouvons nous mettre hors de la portée de sa vue, nous sommes sauvés. Le Mundrucu est furieux contre lui de n'avoir pas songé à cela plus tôt. Il aurait dû savoir que le jacara ne se fatigue pas de guetter. — Regardez ce que je fais, et agissez exactement comme moi.

— Tout va bien, Mundrucu! murmura Richard, je m'efforcerai de suivre votre exemple. »

L'idée de nos voyageurs paraîtra absurde, incroyable, mais dix minutes passées dans une forêt de l'Amérique du Sud rendraient moins improbable l'idée d'un voyage sur les sommets des arbres. En bien des endroits cette entreprise est presque facile. Dans le grand *Montana* de l'Amazone, il y a des parties de forêts d'une vaste étendue où les arbres sont si entremêlés qu'ils forment une espèce de « tonnelle ». Chaque arbre est immédiatement rejoint à ses voisins par un réseau, un lacis serré de câbles naturels formés par des parasites — auprès duquel l'enchevêtrement de cordes qui compose le gréement d'un vaisseau est un ouvrage fait à jour.

Au milieu de cette luxuriante végétation vivent des oiseaux, des bêtes et des insectes qui n'ont jamais habité la surface de la terre. Il n'était donc point impossible à l'Indien et à son compagnon de circuler sur les branchages de cette forêt submergée. Il y avait moins de danger même que dans les étendues de bois situées sur les hautes terres, ou « campos ». Un faux pas ne pouvait entraîner qu'un plongeon et une temporaire interruption du voyage.

Le Mundrucu commença donc ses opérations sans crainte. Il exprima encore son regret de n'avoir pas « levé le siège » plus tôt. Il ne s'ensuivait pas que leurs progrès dussent être bien rapides. Cela dépendait de la nature des arbres et de leurs parasites. Mais, heureusement pour eux, la végétation en cet endroit avait été prodigue de ses trésors.

L'Indien, en regardant à travers les branches, pensa qu'il n'y aurait pas grande difficulté à se glisser de l'autre côté de l'arbre qui les séparait de l'eau. Dans cette persuasion, il se mit en chemin suivi de son compagnon, et tous deux s'avancèrent dans le plus absolu silence.

Ils n'ignoraient pas qu'il était parfaitement possible et même très aisé à l'alligator de les accompagner dans leur marche, qui était, il faut le dire, extrêmement fatigante, obligés

qu'ils étaient souvent de porter presque tout le poids de leur corps sur les deux bras seulement, en se perchant d'arbre en arbre. Ils eurent à faire plus d'un détour, causé par l'impénétrable réseau de parasites et par les espaces d'eau, sortes d'étangs qui se trouvaient sur leur route. La distance à parcourir n'était pourtant que de deux cents yards à peine. Leur voyage dura près de deux heures, mais toutes leurs fatigues furent oubliées quand ils se trouvèrent sur le bord de la forêt submergée, avec l'eau libre s'étendant devant eux.

Une vue bien faite pour les réjouir les attendait : sur le *sapuçaya* qu'éclairait le soleil, ils reconnurent les amis dont ils étaient séparés depuis le matin.

Richard semblait les compter du regard, comme pour s'assurer qu'aucun d'eux ne manquait. Peut-être une seule et gracieuse forme attirait-elle ses yeux dans la distance : celle de sa petite amie Rosita.

Il allait crier pour avertir de leur approche, quand un signe du Mundrucu l'arrêta.

« Pourquoi pas, Munday?

— Pas un mot, jeune maître. Nous ne sommes pas encore hors du bois. Le jacara pourrait nous entendre.

— Nous l'avons laissé bien loin, près de l'igarapé,

— Ah! c'est vrai. Mais qui sait où il peut être maintenant? Qui sait s'il ne nous guette pas toujours? »

Tout en parlant, l'Indien regarda derrière lui, le jeune homme aussi.

Il ne paraissait pas exister un seul sujet d'inquiétude. Tout était silencieux sous l'ombre des arbres. Pas une seule ride ne s'apercevait sur la surface des flots.

« Je crois que nous lui avons bien donné le change. Qu'en pensez-vous, vieux compagnon?

— Cela semble ainsi, répondit l'Indien. Le Mundrucu n'entend rien, pas un son. Le jacara est sans doute encore à l'igarapé.

— Pourquoi nous attarder ici plus longtemps? Plusieurs heures déjà se sont écoulées depuis que nous avons quitté le sapuçaya. Mon oncle et les autres doivent avoir perdu patience et être tourmentés d'une grande inquiétude. Bien que nous les apercevions parfaitement, je ne pense pas qu'ils nous voient, sans cela ils nous auraient hélés. »

Le Mundrucu, après avoir regardé encore une fois derrière lui pendant une vingtaine de secondes, répondit enfin : « Je pense que nous pouvons nous aventurer. » Le jeune Trevaniow n'attendait que ce signal, et s'abaissant sur la branche qui le supportait lui et son compagnon, tous deux se confièrent aux flots presque immédiatement.

A peine avaient-ils touché l'eau, que leurs oreilles furent assaillies par une acclamation qui ébranla le gapo. C'était un cri de joie poussé sur le sapuçaya par leurs compagnons qui les avaient aperçus. Stimulés par ces félicitations de leurs amis, tous les deux frappèrent des coups vigoureux pour les rejoindre plus tôt.

Richard ne pensait plus à regarder derrière lui. Il avait aperçu de quoi l'encourager, et toute son attention était désormais absorbée par cette vue : une jeune fille se tenait debout dans la fourche de l'arbre et agitant ses bras vers lui en signe de joie.

Le Mundrucu était tout différemment occupé. Au lieu de regarder en avant, ses oreilles et ses yeux semblaient absolument tendus en arrière.

Les nageurs avaient traversé à peu près la moitié de l'espace d'eau qui s'étendait entre l'arbre solitaire et la forêt submergée, l'Indien restant dans le sillon tracé par le jeune Paranèse, afin que sa vue ne pût être empêchée de ce côté.

Bientôt aucun jacara ne se montrant, la confiance revint au Mundrucu. Selon toute probabilité, l'alligator montait la garde près de l'igarapé, dans l'ignorance de leurs mouvements. Il se mit donc à nager de front avec le jeune homme, et tous les deux ne voyant plus de motifs pour se hâter autant, ils ralentirent leurs efforts.

Mais d'autres yeux — heureusement — regardaient pour eux la vaste étendue d'eau, et au moment où nos nageurs s'y attendaient le moins, une exclamation de frayeur partie du sapuçaya vint les avertir du danger. Il ne s'en fallait que de quelques secondes qu'ils ne fussent rejoints par l'horrible reptile qui les poursuivait.

Ils atteignirent l'arbre par des efforts désespérés et, aidés des mains secourables qui leur étaient tendues, ils purent bientôt contempler leur ennemi du haut du sapuçaya.

L'énorme saurien nagea vers l'arbre — vers l'endroit même où le Mundrucu et Richard avaient grimpé.

En apercevant que sa proie lui avait échappé pour la seconde fois, sa furie ne sembla plus connaître de bornes. Il frappait l'eau avec sa queue, et donnait cours à une série de sons comparables au beuglement d'un taureau ou à l'aboiement d'un dogue.

On pouvait parfaitement voir maintenant le reptile. Il était en plein jour, éclairé par le soleil. Son corps de huit yards de longueur, et proportionné en épaisseur, ne mesurait pas moins, pris par le milieu, de neuf pieds, tandis que les protubérances en forme de losanges qui s'élevaient au-dessus de son dos en pyramides pointues allaient jusqu'à la hauteur de sept pouces.

Il n'est pas étonnant que cette vue arrachât un cri de terreur à la petite Rosita, et fît éprouver un vif sentiment de crainte à tout le monde.

Il s'écoula quelque temps avant que ceux qui le regardaient fussent rassurés sur la crainte de le voir monter à l'arbre; cela paraissait être dans ses intentions, car il frottait son mufle dentelé contre l'écorce, et essayait d'embrasser le tronc de ses bras courts, semblables à des bras humains.

Le Mundrucu informa ses compagnons que ceci était un exploit au-dessus de son pouvoir et qu'ils pouvaient se croire en sûreté. Le jacara ne parut pas être de cet avis tout d'abord, car après avoir tenté de vains efforts pour ramper en haut, il commença à nager en cercles irréguliers autour de l'arbre, sans cesser de tenir ses yeux braqués sur les spectateurs.

Après quelque temps, ces derniers cessèrent de suivre les mouvements du monstre pour ne le regarder que de moment en moment. Il n'y avait pas de danger immédiat dans sa désagréable présence, et des pensées d'une bien plus grande importance devaient les occuper.

Ils ne pouvaient rester toute leur vie dans le sapuçaya; et bien qu'ils fussent fort incertains sur l'avenir qui les attendait dans la forêt au delà, tous étaient anxieux de s'y rendre. Allaient-ils trouver une forêt submergée ou une terre sèche? Le Mundrucu était de cette dernière opinion.

En tout cas, il fallait atteindre la forêt; à tout événement, le changement ne pouvait guère amener une situation pire.

Munday leur avait promis des moyens de transport, mais de quelle espèce? Aucun d'eux ne le savait encore. Le temps était arrivé cependant pour lui de manifester ses intentions, et c'est ce qu'il fit, non par des paroles, mais par des actions.

On se rappellera qu'après avoir massacré les papegeais, il avait écorché le seringa et tiré une provision de sève soigneusement enfermée ensuite dans les pots de singe. Il avait apporté tout cela avec lui, ainsi que les « sipos », sortes de cordages fournis par la nature.

Dans sa fuite il avait mis ces objets en sûreté en suspendant les pots de singe à son cou au moyen des sipos.

Le Mundrucu se fit apporter une grande quantité de noix prises au sapuçaya. Ralph et Richard lui servant d'aides, il en retira le fruit, remit les couvercles et les rendit imperméables par un enduit de caoutchouc.

Son but, cependant, n'était point encore compris de ses camarades, excepté du jeune Trevaniow, qu'il avait mis au courant de ses projets. Leur incertitude à tous ne dura pas longtemps, quand ils le virent réunir les coques vides ensemble, au moyen des sipos, par bottes de trois ou quatre, les lier ensuite avec un ligament plus fort arraché au même parasite, et attacher enfin les bottes deux par deux, en laissant environ trois pieds de distance entre un paquet et l'autre.

« Des ceintures de natation ! » cria Ralph alors.

Il ne se trompait pas. C'était juste ce que Munday avait voulu faire.



Une bataille avec les oiseaux. (Page 18.)

CHAPITRE VII

Bloqués. — Les alligators (caïmans, lézards). — Une promenade sur un reptile. L'embarquement.

Munday confectionna cinq ceintures en tout; car, bien que Mozey fût de force à nager pendant environ cent yards, il ne devait pas pouvoir accomplir la traversée entière. La distance pour atteindre à la forêt submergée était de quatre cents yards au moins.

Sur les sept individus rassemblés dans le sapuçaya, deux savaient nager. Le papegeai pouvait se transporter à travers l'air; le ouistiti se percher sur les épaules de quelqu'un. Quant au coaïta, personne ne semblai préoccupé de ce qu'il deviendrait. — Il n'avait aucun maître spécial, bien qu'il eût témoigné une partialité pour Tipperary Tom, froidement récompensée par celui-ci. Cette espèce



Une heure se passa ainsi. (Page 21.)

de singe-araignée n'inspirait de sympathie à personne.

Il n'entrait pas dans les intentions de nos aventuriers de partir immédiatement après l'organisation des ceintures natatoires. Pour en faire usage, il était nécessaire d'attendre que le caoutchouc fut complètement sec, ce qui demandait une autre heure d'attente.

Les préparatifs de voyage, comme on le conçoit, ne devaient pas être longs, chacun n'ayant qu'une chose à faire : attacher la ceinture autour de sa taille. On allait procéder immédiatement au départ, quand un obstacle, qu'on avait oublié, se présenta tout à coup : le jacara.

Le reptile était encore où on l'avait laissé, sous l'arbre. Il s'était tenu là, tantôt étendu sur l'eau, comme une souche, tantôt décrivant lentement des cercles autour du tronc, les yeux invariablement fixés sur les naufragés. Tant d'astuce brillait dans ses yeux, qu'on l'aurait cru doué d'une intelligence surnaturelle et capable de comprendre à quel usage étaient destinés les pots de singe attachés ensemble.

A tout événement, il semblait décidé à ne pas être frustré des objets de sa convoitise. Se jeter à l'eau pendant que l'énorme amphibie montait ainsi la garde, c'eût été aller se mettre sous sa dent. Personne n'y songea.

Pendant toute une autre heure, les naufragés restèrent dans l'arbre, impatients et chagrins.

Mais il n'y avait qu'à se résigner. Une conversation intéressante au sujet des alligators leur aida à passer le temps.

La plupart des questions étaient faites par Trevaniow, et les réponses données par le Mundrucu, dont la mémoire, par suite de son âge et de son expérience, recélait une véritable encyclopédie sur les caïmans et les différentes espèces de lézards.

L'Indien assura connaître cinq ou six espèces de jacara. Il savait des parties de la contrée où l'on pouvait rencontrer dans les mêmes eaux deux ou trois sortes de ces reptiles. D'abord le *jacara-nassû*, ou grand caïman — celui qui les assiégeait appartenait à cette dernière espèce, qui se rencontre souvent dans la même eau que le *jacara-cétinga*, ou petit alligator.

Sa qualification de « petit » n'était point peut-être très bien appropriée, puisqu'il a déjà quatre pieds de long quand il atteint à sa taille faite. Il connaissait aussi le *jacara-curua,* qui n'a jamais plus de deux pieds. Ces derniers, moins connus, ne fréquentent généralement que les petites criques. Au temps où l'*echenté* commence, les jacaras abandonnent les bras des rivières, et aussi les lacs, et errent partout sur le gapo.

Dans les contrées de la partie basse du Solimoës, où quelques-uns des lacs antérieurs deviennent secs, durant la saison de *vasanté*, plusieurs jacaras s'enfouissent dans la boue et y sommeillent. Ils restent là, enfermés dans la terre sèche et solide, jusqu'à ce que les flots amollissent de nouveau cette croûte rassemblée autour d'eux, dont ils sortent alors plus laids que jamais.

Ils fond leurs nids sur la terre sèche, et couvrent leurs œufs avec de grandes piles de feuilles pourries et mélangées de boue.

Les œufs du *jacara nassû* sont aussi gros que des noix de coco et d'une forme ovale. Ils ont une coque épaisse et dure, qui fait beaucoup de bruit quand elle est frottée contre une substance résistante. Quand la femelle se trouve éloignée, on n'a qu'à frotter deux des œufs l'un contre l'autre, elle vient en rampant aussitôt.

Les jacaras se nourrissent principalement de poisson, mais c'est parce qu'il y en a beaucoup, et qu'ils s'en saisissent facilement. Ils mangent aussi bien la viande ou la volaille, presque tout ce qui se trouve à leur portée. Jetez-leur un os et ils l'avaleront d'un seul trait. Si un morceau n'entre pas facilement dans leur bouche, ils le jetteront en l'air, de manière à le rattraper plus commodément entre leurs mâchoires.

Ils ont parfois de terribles combats avec les jaguars; mais ces animaux redoutent d'attaquer les gros jacaras, et ne font généralement leurs proies que des tout jeunes et des *jacara-cétingas*.

Enfin les jacaras font la guerre à tout ce qu'ils rencontrent. Ils affectionnent beaucoup les tortues et en dévorent un grand nombre. Les mâles mangent même leurs enfants, quand la mère n'est pas près d'eux pour les protéger. Cependant leur préférence spéciale est pour les chiens. S'ils en entendent aboyer, ils vont bien loin dans la forêt pour essayer de s'en saisir. Quelquefois aussi ils avalent des pierres.

Les capisaras sont des animaux qui fournissent aussi beaucoup de repas aux jacaras. Bien qu'ils puissent courir très vite, ils ne peuvent cependant lutter avec les caïmans, qui vont contre le courant le plus rapide. S'ils pouvaient seulement se tourner promptement, ils seraient plus dangereux; mais leurs cous sont roides, et il leur faut un certain temps pour qu'ils se retournent, ce qui est à l'avantage de leurs ennemis.

Les caïmans ont l'habitude de se reposer au soleil, le long des bancs de sable, sur le bord des rivières; ils sont ainsi étendus, quelquefois plusieurs ensemble, leurs queues appuyées l'une contre l'autre, leurs bouches ouvertes toutes grandes. Tandis qu'ils sont ainsi, ou au repos sur l'eau, des oiseaux viennent quelquefois se percher sur leur dos et sur leur tête, grues, ibis et autres espèces. Mais les jacaras les plus à craindre sont les mangeurs d'hommes; ils guettent près des maisons et des villages le baigneur imprudent.

Cependant la patience du Mundrucu était à bout. Il était décidé, si le reptile n'effectuait pas bientôt son départ, à se rendre maître de la place d'une façon quelconque. Bien que le jacara ne dût point être facilement envoyé dans l'autre monde, il y avait des endroits où sa vie était attaquable : la gorge, les yeux et les places creuses placées derrière les ouïes. C'est par là que l'Indien résolut d'avoir raison de son ennemi. Ah! s'il eût eu vingt ans de moins, il n'eût certes pas agi avec tant de prudence!

Lorsqu'une autre heure se fut écoulée sans

apporter de changement dans l'attitude du reptile, l'impatience du Mundrucu devint de la colère. Tout à coup, il se leva, jeta à côté de lui les ceintures improvisées, et, tirant son couteau de son tanga, le serra fortement entre ses mains.

« Que voulez-vous faire, Munday? demanda Trevaniow, observant, non sans une certaine anxiété, l'action de l'Indien. Sûrement, votre intention n'est pas d'attaquer ce monstre? Avec une si pauvre arme, vous n'auriez aucune chance, et vous ne pourriez approcher assez pour le frapper sans être avalé. Renoncez à votre projet!

— Ce n'est pas sur mon couteau que je compte, patron, répliqua le Mundrucu : le reptile pourrait aller au fond de l'eau et m'y entraîner, et je n'ai aucun goût pour un pareil plongeon.

— Mon brave camarade! ne soyez pas imprudent. Restons ici jusqu'au matin. La nuit amènera un changement, sans aucun doute.

— Patron! le Mundrucu pense différemment. Le jacara est un mangeur d'hommes, et ne se retirera que lorsqu'il aura satisfait son appétit sur nous; ce serait nous faire rester ici jusqu'à ce que nous mourions de faim, jusqu'à ce que, l'un après l'autre, la faiblesse nous fasse tomber de nos perchoirs.

— Restons ici encore une nuit seulement.

— Non, patron, répondit l'Indien, pas une heure. Le Mundrucu est disposé à vous obéir, mais en ce qui concerne ses devoirs envers vous. Il n'est plus *Tapuyo*. Le galatea est parti, le contrat finit là, et maintenant il est libre d'agir comme il l'entendra. Patron! continua le vieillard avec énergie, ma tribu me bannirait de la *malocca* si je supportais cela plus longtemps. Il faut que moi ou le jacara nous mourions! »

Trevaniow se vit obligé de céder.

Les compagnons de l'Indien comprirent bientôt que son couteau n'était destiné qu'à lui procurer une autre arme, qui fit bientôt son apparition sous la forme d'un *macana*. C'était un gourdin coupé dans l'iliana, un *bauchinia* du bois le plus lourd, et taillé à peu près dans la forme d'un assommoir, avec un gros nœud du parasite pour former la tête, et une tige de deux pieds de longueur pour servir de poignée.

Muni de cette arme, et après avoir remis son couteau dans son *tanga*, l'Indien se laissa glisser des branches élevées de l'arbre, et rampa le long du tronc horizontal déjà décrit. Un singe eût à peine déployé autant d'agilité que le Mundrucu : en moins de quelques secondes, il se balançait à l'extrémité d'une des branches, à moins de trois pieds au-dessus de la surface de l'eau.

Attirer le reptile jusque-là n'était pas difficile. La présence de l'homme était une amorce suffisante. Quelques branches cassées, jetées sur l'eau, servirent à hâter son approche vers l'endroit désiré; le jacara vint en confiance, s'imaginant que, par une imprudence quelconque, un des hommes, marqués pour être ses victimes, se mettait enfin à sa portée, et cet homme tomba, non entre ses mâchoires, mais sur son dos; de là il s'avança jusqu'à la grosseur placée entre ses épaules; et cet acte fut l'affaire d'un clin d'œil. Du haut de l'arbre, les compagnons du Mundrucu le virent à califourchon sur le caïman, une main, la gauche, enfoncée dans l'orbite creux de l'œil, l'autre levée sur lui et crispée sur le *macana*, qui menaçait de descendre sur le crâne du reptile. Et il descendit en effet; on entendit un bruit d'os brisés. Après cela, le Mundrucu fut obligé de glisser de son siège. L'énorme saurien, obéissant à une simple loi physique, tourna son abdomen en haut et montra son ventre d'un blanc jaune, d'un aspect non moins hideux que celui de son épine dorsale.

S'il n'était pas mort, il était au moins probable que le jacara ne pouvait plus être dangereux. Et lorsque son vainqueur retourna à l'arbre, il fut accueilli par un tonnerre de vivats, auquel Tipperary Tom joignit son enthousiaste exclamation irlandaise : « Whoora! »

Tous les comptes étant donc réglés avec l'énorme saurien qui avait si longtemps occupé l'attention des naufragés, le courant emporta sa carcasse loin de leur vue.

Les malheureux n'attendirent pas qu'il eût disparu complètement pour s'occuper de leur embarquement. Ils étaient fatigués du sapuçaya. Il n'y avait pourtant rien de bien tentant dans le changement si fort désiré. D'après ce que les explorateurs avaient raconté, l'endroit auquel ils allaient se rendre était analogue à celui qu'il leur tardait d'abandonner, ne différant que par la grandeur et l'étendue. Au lieu d'un seul arbre pour les abriter, ils pourraient seulement choisir leur domicile parmi un millier. Mais tous se disaient qu'après tout, l'avenir ne pouvait être pire que le présent.

Richard avait rapporté que la forêt submergée était pleine d'arbres creux — quelques-uns ayant des fruits selon toute apparence mangeables — et tous ou presque tous enlacés d'ilianas formant un réseau si serré, qu'il serait facile de s'y faire un siège confortable parmi leurs branches; or cela paraissait une amélioration assez sérieuse à leur première situation, puisqu'ils avaient été contraints jusqu'alors de se tenir debout ou à califourchon sur les rameaux horizontaux.

Chacune des ceintures avait été fabriquée avec le nombre de cosses vides approprié à la pesanteur de chacun. Aussi Ralph et Rosita n'en exigeaient pas autant que des hommes arrivés à leur maturité. Le transport de l'enfant fut particulièrement surveillé. L'Indien devait la prendre sous sa conduite spéciale.

Après avoir jeté des regards scrutateurs de tous les côtés du sapuçaya pour s'assurer qu'il ne surgissait pas de nouveaux obstacles au départ, on se mit définitivement en route.

Munday avait pris la conduite de la troupe avec la petite Rosita immédiatement derrière lui, l'Indien la soutenait au moyen d'un sipo attaché par un bout à sa ceinture et par l'autre autour de la taille de l'enfant. Trevaniow venait ensuite, Ralph un peu plus loin avec Richard, qui avait employé les mêmes moyens pour s'assurer la sûreté de son cousin.

Mozey et Tipperary Tom venaient les derniers.

CHAPITRE VIII

Un souper de pigeons grillés. — Encore une fois sur l'eau. — L'igarapé. — Le bertholettia.

Guidés par le Mundrucu, les nageurs arrivèrent à l'arbre qui leur avait fourni leurs ceintures natatoires — le siphonia. — Il était maintenant silencieux comme la tombe. Pas un aras vivant ne s'y montrait. Les oiseaux échappés au sanglant combat des heures précédentes avaient abandonné la place.

Il ne fallait pas songer à aller plus loin pour la nuit, car le soleil semblait déjà prêt à se coucher. Le seringa offrait par son treillage serré un abri confortable, propre au sommeil. Enfin, si rude que fût leur nouvelle couche, on ne pouvait nier qu'il n'y eût amélioration sur celle de la nuit précédente.

Les volatiles suspendus à ses branches promettaient un souper qui n'était pas à dédaigner, car tous savaient apprécier la chair du papegeai. Les estomacs étaient si affamés, que plusieurs proposaient de ne pas attendre et de manger le rôti sans plus de préparation.

Trevaniow arrêta ces dispositions cannibales, et parla d'allumer du feu.

Quel serait le procédé employé? La question ne resta pas longtemps sans réponse, l'Indien promit de satisfaire bientôt au désir témoigné par le patron.

« Attendez dix minutes, patron, dit-il; dans dix minutes vous aurez le feu demandé et dans vingt, le « roastbeaf ».

— Mais comment? nous n'avons ni briquet, ni amadou. Où en trouverons-nous?

— Là-bas, répondit le Mundrucu; vous voyez là-bas cet arbre, de l'autre côté de l'igarapé.

— Celui qui est seul, avec une écorce lisse et brillante, avec des feuilles semblables à de grandes mains blanches? Eh bien?

— C'est le *imbaüba*; l'arbre qui nourrit le *paresseux* de l'Amérique du Sud.

— Oh! alors, c'est celui qu'on connaît sous le nom de *cecropia pellata*. En effet, la forme de sa couronne décèle son espèce. Mais nous parlions de feu, Munday, est-ce que vous pensez en obtenir du cecropia?

— En dix minutes, patron. Si vous me les

donnez, je tirerai des étincelles de l'imbaüba et je ferai du feu aussi; c'est-à-dire si je puis seulement trouver une branche sèche — sans moelle, bien morte, et desséchée. »

Tout en parlant, le Mundrucu avait commencé de descendre le tronc du seringa, et se laissant tomber dans l'eau, il nagea vers le cecropia.

En l'atteignant, il y grimpa aussi agilement qu'un écureuil, et s'assit parmi les frondaisons d'un blanc d'argent étendues au-dessus de l'eau.

Bientôt un bruit sec annonça une branche brisée, et aussitôt après l'Indien apparut glissant de l'arbre et se confiant de nouveau aux flots, en brandissant au-dessus de sa tête la branche de cecropia.

Lorsqu'il rejoignit ses compagnons, ceux-ci virent qu'il tenait à la main un morceau de bois d'apparence poreuse. L'Indien leur apprit qu'en effet l'imbaüba était l'arbre toujours employé par ceux de sa nation, aussi bien que des autres tribus de l'Amazone, quand ils désiraient allumer du feu.

Et il procéda sans plus de délai à l'opération.

Le procédé employé fut le même que celui en usage dans toutes les parties du monde : le frottement.

Des feuilles sèches, des tiges et des écorces avaient été amoncelées, et bientôt une flamme brillante éclaira l'une des fourches du seringa.

Les papegeais, supportés par des broches, furent placés devant le feu et grillés, et les aras rôtis, flanqués de noix de sapuçayas cuites dans leur jus, offrirent bientôt aux affamés un souper digne des plus fins gourmets.

Nos aventuriers passèrent une nuit supportable parmi les sipos du siphonia. Ils eussent même dormi à poings fermés sans l'anxiété que leur inspirait l'avenir, et qui troublait jusqu'à leurs rêves. Malheureusement, le réveil ne pouvait apporter aucun soulagement au cauchemar; car il devait leur montrer la réalité sous son aspect le moins encourageant.

Ils avaient des papegeais pour leur déjeuner, les rôtis refroidis de la veille, soigneusement conservés à cette intention.

Le lever du soleil fut l'heure fixée pour le déjeuner; les appétits une fois calmés, les esprits commencèrent à se préoccuper des moyens de sortir du gapo. Cette question n'était point aisée à résoudre. Le livre de loch de Tipperary Tom n'avait pas été tenu avec soin. On ne pouvait imaginer même par à peu près la distance traversée par le galatea, avant son malheureux accident entre les fourches du sapuçaya. C'étaient peut-être vingt milles — cinquante milles, — impossible d'apprécier le chemin fait plus positivement. On ne savait qu'une chose : c'est que l'embarcation dérivée du Solimoës s'était enfoncée dans la solitude du gapo. Quant à leur position présente, ils l'ignoraient aussi absolument que s'ils se fussent trouvés dans le Sahara ou dans la lune.

D'après les connaissances topographiques du Tapuyo, on aurait pu savoir la direction de la rivière; mais on ne songeait plus à retrouver le canal du Solimoës. Le seul but qu'on dût se proposer maintenant, consistait à gagner la terre ferme, qu'il fallait chercher dans le quartier opposé du compas.

Il eût été hors de raison de retourner vers le Solimoës, sans les moyens d'y naviguer; car, pût-on atteindre son lit, il y avait une chance à peine sur mille pour que l'on se trouvât dans le hélage d'un vaisseau naviguant par là.

Nos aventuriers ne pensèrent donc qu'à découvrir la route la plus courte pour aborder à la terre s'étendant au delà de la région inondée par le gapo. On devait la trouver dans la direction opposée à celle de la rivière. — Cela n'était point absolument certain, mais c'était dans les hypothèses probables.

Ils eurent peu de difficulté à déterminer la route qu'ils devaient suivre, l'indice désigné par l'Indien était là : l'*échente* continuait, l'inondation allait *crescendo*. Le courant venait de la rivière, sinon dans une ligne perpendiculaire, assez directe cependant pour indiquer la position du grand Solimoës. Il fallait tourner les yeux du côté opposé pour y trouver la terre ferme, et c'est ce que firent nos aventuriers. Peut-être se trouvait-elle beaucoup plus loin que la rivière, mais il ne se présentait pas d'autre alternative que de l'atteindre ou de mourir. Par quel moyen? Telle fut la question qui s'offrit ensuite au congrès siégeant dans le caoutchouctier des Indes. Ils ne devaient point espérer de pouvoir nager pendant toute la distance; car, selon toute probabilité, une vingtaine de milles, si ce n'est plus, les séparaient de leur but.

Un radeau? Avec quoi l'eussent-ils construit? Parmi tant d'arbres, pas un seul n'eût fourni

un bâton assez léger pour flotter seul. L'idée fut donc abandonnée, puisqu'elle se montrait sans espoir.

Une proposition reçut l'approbation de tous. Elle vint de l'Indien, dont l'expérience au sujet du gapo avait déjà été si utile à ses compagnons.

L'arcade d'eau continuait heureusement dans la direction qu'ils devaient prendre. Pourquoi ne pas faire usage encore des ceintures natatoires? Elles avaient déjà rendu de si importants services! Tous les avis étant d'accord, nos aventuriers descendirent du siphonia, et, dans le même ordre que la veille, se mirent en route.

Les nageurs n'avaient pas besoin de pilote pour leur marquer leur route; là, nul danger de s'égarer. Le détroit qu'ils suivaient était un de ceux appelés *igarapé*, ce qui, dans le langage de l'Amazone, signifie « passage du canot : » (*igarapé* est le nom du radeau le plus en usage dans la navigation du gapo).

Le détroit lui-même aurait pu être comparé à un canal courant à travers un bosquet, lequel formait des deux côtés deux haies colossales, réunies ensemble par un impénétrable réseau de plantes tropicales. Contrairement à un canal ordinaire cependant, celui-ci n'était point d'une largeur uniforme, mais ouvrant, ici et là, des étendues d'eau semblables à de petits lacs, et se rétrécissant encore, jusqu'à ce que les sommets des arbres, s'étendant de chaque côté, se touchassent de façon à former une arcade ombreuse et fraîche.

Ce fut dans ce singulier chemin que nos aventuriers s'avancèrent, guidés par la ligne de verdure. Leurs progrès étaient naturellement lents, les deux hommes qui nageaient bien étant obligés d'aider les autres; mais tous furent secourus par une circonstance heureuse : le courant du gapo qui allait dans la même direction qu'eux. Il faut le dire, cette circonstance avait influencé le choix qu'ils avaient fait de leur route; mais ce qui leur fut plus favorable encore, c'est que le flux des eaux correspondait presque avec la direction longitudinale de l'igarapé : ainsi en avançant le long de ce dernier, ils auraient pu croire qu'ils descendaient le bras de quelque fleuve coulant doucement.

Cependant le courant était des plus lents — à peine perceptible, et bien qu'il les soutînt, il ne faisait pas faire beaucoup de chemin. Ils n'avançaient guère plus d'un mille à l'heure.

D'un côté ou de l'autre, ils ne pouvaient pas être à plus de cinquante milles de la vraie terre ferme, et peut-être beaucoup moins loin. En allant dans la bonne direction, ils devaient donc raisonnablement espérer d'y arriver, bien que retenus si longtemps en chemin. Il était de la plus haute importance que cette direction fût soigneusement gardée. Une route de traverse aurait pu les mener à un millier de milles à travers une forêt submergée — vers l'ouest, presque à la base des Andes — à l'est, à l'embouchure de l'Amazone.

Le Tapuyo, sachant cela, mettait beaucoup de prudence à choisir la route que l'on poursuivait maintenant, et cela se comprend, puisque la moindre erreur risquait de prolonger leur pénible voyage, non seulement pendant des heures, des jours et des semaines, mais pendant des mois.

Il ne se tint pas exactement dans la ligne indiquée par le flux de l'inondation. Bien que l'*échente* continuât toujours, il savait que son courant ne serait pas à angles droits de cette rivière, mais plutôt obliques, et en nageant il avait soin de conserver cette obliquité.

L'igarapé courait heureusement dans la direction qu'il désirait prendre. Plusieurs heures se passèrent pour les voyageurs à s'avancer sur leur chemin liquide. De temps en temps, on prenait du repos en se retenant aux ilianas et aux branches pendantes au-dessus de l'eau.

Vers midi cependant, une plus longue halte fut proposée par le guide, et chacun y consentit avec plaisir — d'abord pour se reposer, ensuite pour prendre de la nourriture. Le Tapuyo portait encore sur ses épaules plusieurs papegeais froids.

Un gros arbre touffu, d'une belle circonférence, offrait aux voyageurs un perchoir commode; y ayant grimpé, ils s'y installèrent en attendant la distribution du dîner, commise aux soins de Munday.

Les voyageurs comptaient avoir fait, jusqu'au moment de ce second repos, environ six milles, pendant les six heures à peu près qu'ils supposaient avoir nagé. Ils se félicitèrent de n'avoir aucune mauvaise rencontre à déplorer : le souvenir du jacarara et du caïman étant encore présent à leurs pensées. L'Indien, du reste, n'avait pas cessé d'être sur le qui-vive.

Dès que nos aventuriers se sentirent suffisamment reposés, ils reprirent leur voyage aquatique. Pendant plusieurs heures, ils con-

tinuèrent à avancer lentement, sans être arrêtés par aucun accident digne d'être rapporté. L'igarapé s'étendait en ligne droite, n'offrant qu'ici et là de légères déviations, mais allant toujours vers le nord. Ils n'avaient découvert la direction de l'igarapé que la nuit précédente, non pas toutefois en observant l'étoile polaire, qui n'est visible à aucun moment de l'équateur, ni même à plusieurs degrés plus au nord. Cette étoile bien connue ne peut guère être vue des latitudes basses de la zone torride, car elle est généralement obscurcie par le voile nébuleux qui s'étend à l'horizon.

Sirius et d'autres constellations du nord les avaient guidés. Comme le soleil avait brillé tout ce jour et le précédent, on pourrait supposer qu'ils ne trouvèrent point de difficulté à découvrir le quartier du compas, à n'importe quelle heure, à un point ou deux près. Ceci pourrait être vrai pour qui voyagerait dans une latitude élevée, nord ou sud, ou à certaines saisons de l'année, n'importe où en deçà des tropiques. Même entre les deux tropiques, cela pourrait être, pour peu que l'observateur, connaissant le temps exact de l'année, y apportât une scrupuleuse attention.

Trevaniow savait qu'on approchait de l'équinoxe du printemps, alors que le soleil traverse la ligne équinoxiale, près de laquelle ils se trouvaient. Pour cette raison, à l'heure du méridien, le soleil était droit au-dessus de leurs têtes, et personne, pas même le plus habile astronome, n'aurait pu distinguer le nord d'avec le sud, l'est de l'ouest. Supposons que l'igarapé ne s'étendît point dans la même direction, mais déviât légèrement. Dans ce cas, au milieu du jour, le ciel ne pouvait leur servir de guide, et ils n'avaient qu'à suspendre leur voyage, jusqu'à ce que le soleil, s'abaissant vers l'ouest, leur permît de reconnaître les points du compas.

Heureusement, ils n'eurent pas besoin d'attendre. Comme il a été dit déjà, le flux de l'inondation était le pilote qui guidait leur marche, et, comme celui-ci courait avec une légère obliquité dans la même direction que l'igarapé, ce dernier ne pouvait s'être départi de la ligne sur laquelle ils s'étaient avancés.

Le courant avait été comparé avec les points du compas, le matin précédant le départ. Il était un peu au nord-est. C'était donc vers le nord que devaient tendre les nageurs.

Ils avaient encore tiré d'autres conclusions de la direction du courant : c'est qu'ils s'étaient éloignés du Solimoës et s'approchaient des embouchures de la grande rivière Japura.

Le vieux Tapuyo parut peu satisfait lorsqu'il eut acquis cette conviction ; il savait que, dans cette direction, le vaste delta, formé par les innombrables branches du Japura, devenant plus large, s'étendait bien loin des rives de cette remarquable rivière : la terre sèche devait donc être à une très grande distance.

Il n'y avait d'autre alternative que de continuer d'avancer, et, en déviant aussi peu que possible du chemin, ils pouvaient atteindre à temps les limites de la forêt submergée. Mus par cette espérance, ils reprirent leur marche.

Mais tout à coup ils furent arrêtés par un obstacle auquel ils ne s'attendaient point : la fin de l'igarapé ! Le curieux canal finissait tout à coup en impasse sur les arbres serrés des deux côtés, et présentait une impénétrable barrière pour qui aurait voulu aller plus loin. Le chemin était obstrué dans toutes les directions.

D'abord on espéra que l'eau pouvait reparaître encore au delà ; mais Munday revint en déclarant sa conviction que l'igarapé s'arrêtait là. Il n'était interrompu par aucune convergence graduelle des deux lignes de bois qui se rencontraient, fermées qu'elles étaient par un arbre d'une grandeur colossale. Ce géant s'élevait au-dessus de tous ses voisins et s'étendait au loin ; debout, menaçant comme un gardien de la forêt, il semblait dire : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Le soleil commençait à décliner à l'horizon. Laissant les inquiétudes et les réflexions au lendemain, nos aventuriers ne s'occupèrent plus que de se choisir un gîte pour la nuit. L'arbre colossal, qui avait mis obstacle à leur marche, leur offrait ce qu'ils cherchaient. Sans plus hésiter, ils acceptèrent son hospitalité.

Cet arbre, sur lequel ils avaient établi leur perchoir, appartenait à une espèce qu'ils avaient déjà observée plusieurs fois dans la journée, le *bertholettia excelsa* (vrai noyer du Brésil), cousin du sapuçaya. De même que le sapuçaya, c'est un habitant des pays bas et des terrains inondés ; il croît à des hauteurs prodigieuses. Son grand tronc est trouvé souvent submergé de quarante pieds sous les



Une promenade sur un reptile. (Page 27.)

eaux du gapo. Il produit aussi des fleurs éclatantes, avec de larges péricarpes en forme de capsules, chacune renfermant au plus une vingtaine de fruits.

Les noix du bertholettia forment une des denrées principales du commerce de l'Amazone. On les connaît trop bien pour qu'il soit besoin d'en donner ici une description plus étendue; car il y a peu de maisons d'habitation, en Europe ou en Amérique, où elles n'aient paru.

Dans la forêt, où elles ne sont pas la propriété de l'homme, elles sont cueillies par qui veut s'en donner la peine, mais principalement par les Indiens de race mêlée, qui demeurent sur les bords du gapo. Le moment de la moisson est celui du « vasanté » ou *saison sèche*, bien que certaines tribus de sauvages choisissent l'époque de l' « échente ». Au temps du « vasanté », c'est-à-dire lorsque les arbres reparaissent de nouveau sur la terre ferme, on voit des *malocca* entières, ou habitants d'un même village, se rendre en corps aux endroits où les fruits se trouvent éparpillés autour des arbres qui les ont produits. Les glaneurs doivent prendre certaines précautions, et se couvrir la tête d'une casquette en bois épais, ressemblant au casque d'un pompier, afin de se garantir contre les capsules, presque aussi grosses et aussi lourdes que des boulets de canon. Pour cette raison, les singes des forêts de l'Amérique du



Bientôt une flamme brillante éclaira. (Page 29.)

Sud (bien qu'ils soient très gourmands des noix du Brésil) ont soin de ne point se trouver dans la circonférence de l'arbre, où ses fruits, en tombant, pourraient les atteindre. Ces animaux n'ont aucune crainte du sapuçaya, bien que ses péricarpes soient aussi grands et aussi lourds que les noix brésiliennes.

Mais les premières ne tombent pas à terre, ou, quand cela arrive, c'est seulement lorsque l'opercule s'est fendu, et que l'énorme gland a éparpillé son contenu, ne laissant qu'une écaille mince et vide.

C'est pour cette raison que les noix du sapuçaya sont plus rares dans les marchés, et se vendent à un prix plus élevé. Comme elles s'échappent spontanément du péricarpe, elles sont à la merci des premiers venus : oiseaux, quadrupèdes, singes. Les noix du Brésil sont mieux défendues de l'atteinte des gourmands, grâce à leur enveloppe épaisse et ligneuse. Les singes mêmes ne peuvent y goûter que lorsque quelque animal, pourvu de dents aiguës, leur en ouvre l'enveloppe ; ce service leur est rendu généralement par les *rongeurs*, dont les espèces les plus connues sont le *cutia* et le *paca*. Un des spectacles les plus risibles qu'on puisse voir dans les forêts de l'Amérique du Sud, c'est celui d'un groupe de singes guettant les opérations d'un « paca », et s'élançant ensuite pour prendre de force l'énorme péricarpe, lorsqu'il a été assez ouvert pour qu'ils en extraient le contenu.

C'était une bonne fortune pour nos aventuriers d'avoir trouvé un logement sur le bertholletia. Pour nourriture solide, il leur restait encore une couple de jeunes perroquets, qui n'avaient pas été cuits, mais Munday se chargea, comme auparavant, de les transformer en rôtis, et bientôt les mâchoires se mirent à l'œuvre, un appétit ardent remplaçant les épices.

CHAPITRE IX

Une société de guaribas en voyage. — La mère guenon. — Le Mundrucu parle des singes.

Le souper fini, nos aventuriers n'attendaient que le coucher du soleil pour chercher le repos.

Ils avaient déjà choisi leurs lits respectifs, ou ce qui devait leur en servir, sur le réseau horizontal formé par les entrelacements de l'exubérant iliana. Ces couches laissaient peut-être à désirer, mais tous les jours ils devenaient moins difficiles quant aux délicatesses de l'existence. Leur voyage avait été pénible, tous aspiraient au sommeil; le destin avait décrété qu'il en serait autrement.

Un bruit, au loin dans la forêt, attira à ce moment leur attention. Heureusement ils l'avaient déjà entendu; sans cela, au lieu de n'en ressentir aucune alarme, leurs craintes eussent pu être excitées au plus haut degré : c'était le cri lugubre d'une bande de singes.

Il y avait de quoi éveiller tous les échos de la forêt. Eh bien, tant de bruit est souvent produit par un seul « *hycete* » ou singe hurlant, que son os creux hyoïdal rend capable de jeter toute espèce de sons, depuis le roulement d'une grosse caisse, jusqu'au cri aigu d'un sifflet de deux sous.

« Des guaribas, observa le Mundrucu.

— Des singes hurlants, voulez-vous dire? reprit Trevaniow.

— Oui, patron, et les plus forts hurleurs de toute la tribu. Vous les entendrez mieux encore tout à l'heure, car ils viennent par ici; ils ne sont pas plus loin maintenant qu'à un kilomètre — ce qui prouve que la forêt s'étend encore à plus d'un kilomètre dans cette direction — sans quoi ils ne pourraient pas être là. Ah! si nous pouvions seulement voyager sur le sommet des arbres, comme eux. Nous ne resterions pas longtemps dans le gapo.

« Ainsi que je m'y attendais, reprit le Tapuyo après une pause, les guaribas arrivent. Ils approchent maintenant; j'entends le bruissement des feuilles qu'ils frôlent en passant. Nous les verrons bientôt. »

En effet, si les cris des singes avaient cessé, le bruit des ramilles annonçait que la troupe s'avançait toujours.

Bientôt ils apparurent subitement sur un arbre élevé, à côté de l'igarapé, à environ la distance d'un câble de celui occupé par nos aventuriers, et l'oscillation des branches, à mesure qu'un guariba s'y élançait, se répéta plus de cent fois. Lorsque le meneur de la bande, qui était évidemment le chef, aperçut l'igarapé, il s'arrêta brusquement en jetant un cri, qui devait être un mot d'ordre : il eut pour effet de faire faire halte à ceux qui le suivaient.

Cet arrêt avait sans nul doute pour cause l'igarapé s'interposant en travers du sentier dans lequel ces derniers voyageaient. Comment devaient-ils le traverser?

A l'endroit où les noirs quadrumanes s'étaient groupés dans l'arbre, le détroit d'eau était plus rétréci qu'ailleurs, ou du moins qu'à aucun autre endroit en vue. Pourtant, entre les branches s'étendant horizontalement des côtés opposés de l'igarapé, il y avait encore un espace libre d'environ vingt pieds, et pour les spectateurs il paraissait improbable

qu'aucun animal sans ailes pût sauter d'un côté à l'autre.

Les singes cependant ne semblaient pas être de cette opinion, du moins à la manière dont ils s'assirent en contemplent le saut à faire. On voyait qu'ils n'étaient retenus que par le commandement de leur chef. Il y eut un profond silence jusqu'à ce que les derniers individus de la bande se fussent accroupis sur les branches de l'arbre.

Peu après, il fut facile de voir que l'unique cause de l'embarras était « les enfants, » que les mères tenaient sur leur dos ou entre leur bras.

Le chef guariba monta alors lentement à l'arbre jusqu'à ce qu'il eût atteint le point le plus élevé, et commença un long discours. On l'écouta dans le plus profond silence. Le caquetage qui lui répondit semblait exprimer un assentiment unanime à la proposition, quelle qu'elle fût, qui venait d'être soumise à l'approbation générale.

Immédiatement, un des plus forts guaribas courut à l'extrémité de la branche qui était suspendue sur l'igarapé, et s'y arrêtant, se roidit pour prendre son élan. En un instant, le saut fut fait, et on vit le singe grimper à l'arbre sur le côté opposé de l'igarapé. Un autre l'imita, plaçant ses quatre mains dans les mêmes endroits, son corps dans une attitude semblable, il accomplit le saut exactement comme le guariba qui l'avait précédé. Puis, tous les animaux de la bande l'un après l'autre répétèrent le même exercice.

Nos aventuriers étaient singulièrement amusés en observant la précision mécanique qui existait dans les mouvements et les opérations des guaribas, accomplis juste dans le même temps et aux mêmes intervalles.

Si intéressant que fût ce spectacle, il devait être le précurseur d'un autre plus étonnant encore. Les mâles de la tribu avaient réussi à effectuer le passage en sûreté, et les femelles aussi — même celles qui portaient leurs petits, à l'exception d'une seule : une mère avec un très jeune enfant.

Le nourrisson ne pouvait pas avoir plus de neuf jours. Malgré son extrême jeunesse, il paraissait comprendre la situation aussi bien que ceux d'un âge plus mûr, s'accrochant de ses doigts enfantins à la robe poilue de sa mère, tandis que la queue de celle-ci recevait dès sa base les longs entrelacements de celle de son petit, formant des nœuds serrés comme ceux qu'on appelle nœuds de matelots. Le bébé se tenait bien ferme sur son perchoir; mais la mère, peut-être affaiblie par la maladie, semblait douter de ses forces. Elle était la dernière de la file, et quand tous les autres eurent sauté, elle resta sur la branche, hésitant évidemment à les imiter.

A ce moment on vit un singe mâle se séparer de ceux qui déjà étaient arrivés au haut de l'arbre, et revenir le long de la branche sur laquelle ils avaient tous débarqué, puis se placer en face de la femelle indécise et commencer un long discours, ayant pour but sans doute de l'encourager.

La mère du bébé fit une réponse, qu'à ses gestes on aurait pu traduire ainsi : « Il est parfaitement inutile que j'essaye, je ne réussirai pas. » Il y avait dans le ton une telle supplication, que le père de l'enfant n'insista point; s'élançant de nouveau au-dessus de l'eau, il prit le petit sur ses épaules, et au bout de quelques secondes tous les deux étaient de l'autre côté de l'igarapé. La mère restée seule, encouragée par cet exemple et par les cris des autres, prit son élan, mais l'effort était sans doute au-dessus de ses moyens; elle réussit cependant à étreindre les ramilles du côté opposé, puis au moment d'enlacer la branche de sa queue, celle-ci céda et elle tomba la tête en avant dans l'eau.

Un cri unanime s'éleva du sommet de l'arbre et fut suivi de la descente générale des guaribas. Une vingtaine au moins se précipitèrent au secours. Il y eut une confusion, un émoi général; on aurait cru que la scène se passait parmi des êtres humains; mais l'instinct animal, plus prompt que la réflexion et la raison humaine, termina tout en quelques secondes. Bientôt la voix du guariba en chef se fit entendre sur un ton élevé. Immédiatement une dizaine de singes se glissèrent en dehors de la branche si fatale à la guariba, et s'attachèrent l'un à l'autre au moyen de leurs queues. On eût dit les anneaux d'une longue chaîne. Avec la rapidité d'un seau descendant dans un puits au moyen d'une poulie, ils relevèrent la noyée et la rendirent à son terrain habituel, le sommet des arbres. Prenant de nouveau son petit sur ses épaules, la guariba se remit dans la file des singes qui continuèrent à s'avancer en ligne directe vers un but sans doute marqué d'avance.

Le soleil se couchait lorsque les guaribas disparurent, et d'après cette circonstance on

conjectura qu'ils étaient en route pour quelque lieu de repos habituel. Trevianow supposa qu'ils se rendaient sur un terrain sec; et, s'il ne se trompait point, la route qu'ils avaient prise pouvait les mener vers la terre ferme.

Le Mundrucu secoua la tête à cet avis. « Non, patron, dit-il. Il est tout aussi probable que les singes s'éloignent de la terre, car il leur est égal de dormir au-dessus de la terre ou au-dessus de l'eau, pourvu qu'ils aient des arbres pour s'accrocher. Il m'est souvent arrivé de les voir réunis autour d'un arbre, simplement occupés à babiller et à se jouer des tours les uns aux autres. Quelquefois ils s'amusent à ramasser des fruits, tels que des baies, ou les noix pulpeuses des palmiers, du « pupunha » et de « l'assaï ».

— Et comment dorment-ils? reprit Ralph, Ont-ils des nids, ou bien perchent-ils?

— Oh! s'écria le Mundrucu, ils ne sont pas aussi difficiles que nous, mon jeune maître. Les femelles seulement habitent des nids, et encore quand elles sont sur le point de devenir mères. Autrement, les guaribas passent la nuit sur une branche, leur queue entortillée généralement à un rameau au-dessous. Souvent même ils s'endorment suspendus simplement, n'ayant aucune branche pour matelas, et cette position leur paraît parfaitement satisfaisante.

— Quels singuliers animaux? fit le jeune Ralph.

— Pour cela, oui, jeune maître! A voir leurs malices et certaines de leurs habitudes, on les croirait doués du même sens que les hommes. Vous avez vu comment ils ont secouru la pauvre femelle tombée à l'eau? Ce qui est amusant, c'est de les observer quand ils désirent quelques fruits hors de leur portée : ils se mettent en enfilade au moyen de leurs queues enlacées les unes aux autres, de façon à former une chaîne assez longue pour toucher au but de leur convoitise, l'un d'eux servant de premier chaînon accroché à une branche et supportant toute la bande,

— C'est ce que nous leur avons vu faire tout à l'heure, observa Trevaniow; mais ne parliez-vous pas d'usages encore plus singuliers?

— Je les ai regardés faire un pont.

— Êtes-vous sérieux?

— Certainement, ils s'y prenaient de la façon que je vous ai décrite tout à l'heure.

— Et dans quel but?

— Mais dans celui de se faire un chemin à travers quelque étendue d'eau, pour traverser quelque courant rapide.

— Comment peuvent-ils faire? demanda Ralph.

— Voici, jeune maître. Ils cherchent deux gros arbres situés l'un en face de l'autre sur les deux rives; puis grimpant à celui qui se trouve de leur côté, ils forment l'entrelacement que je vous ai décrit, balançant la chaîne ainsi improvisée, jusqu'à ce que celui d'entre eux qui est à l'extrémité soit parvenu à empoigner une branche de l'arbre du côté opposé. Ceci fait, le pont est achevé. Alors, le reste de la troupe, les invalides, les vieillards, les femelles et les enfants, passent lestement sur les corps de leurs camarades plus robustes; cette opération achevée, le singe qui occupe le bout de la chaîne, lâche prise de la branche, et s'il est jeté dans l'eau, c'est sans danger, car il grimpe immédiatement sur le corps de ceux qui sont au-dessus de lui; les autres font de même.

— C'est merveilleux! s'écria Tipperary Tom; mais, Munday, les avez-vous jamais vus tomber du haut d'un arbre?

— J'en ai vu un *se jeter* du haut d'un palmier qui avait bien cent pieds de haut.

— Et, sûrement, il fut tué du coup?

— A peine eut-il touché terre, qu'il rebondit sur un autre arbre d'égale hauteur, et se mit à jouer dans les branches supérieures...

— Miséricorde!

— Ah! soupira Trevaniow, que n'avons-nous l'élasticité de ces animaux? Qui sait ce qui nous attend! Prions avant de prendre du repos, et espérons que tôt ou tard nous verrons finir nos souffrances. »

La prière achevée, chacun chercha la meilleure position possible pour obtenir une bonne nuit.

CHAPITRE X

Les dormeurs trempés. — L'eau à découvert. — Les jacanos. — Un compagnon laissé en arrière. Le pilote en désarroi. — Tourner et retourner. — Au hasard.

Il était minuit environ, et tous nos aventuriers paraissaient aussi profondément endormis que des citadins reposant sur de moelleux édredons. On n'entendait d'autre bruit que les ronflements du nègre et de l'Irlandais. Tout à coup, ce duo nasal fut interrompu par un bruissement des branches sur lesquelles Tipperary Tom reposait. A ce bruissement succéda un cri, puis un bruit de plongeon, comme si un corps lourd tombait dans l'eau d'une hauteur considérable. Tout le monde fut immédiatement réveillé; et tandis que le premier émoi durait encore, un second cri et un second plongeon augmentèrent l'étonnement général,

Des interrogations s'échangèrent de branche en branche sur le bertholletia, mais parmi les voix questionneuses, celles de Mozey et de l'Irlandais ne se firent point entendre.

Tous deux cependant émettaient une série de sons rauques, semblables à des gloussements, comme des gens en train d'étouffer et qui veulent appeler.

« Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous? Mozey! Tom! disait-on de tous côtés.

— Ach! haché! hach! J'étouffe!...

— Au se... secours! gémit le nègre d'une voix à peine reconnaissable, je suis à moitié noyé! »

La chose devenait grave; tout le monde savait que Tipperary Tom ne pouvait nager une brasse sans aide; aussi Richard et le Mundrucu se précipitèrent-ils à l'eau immédiatement.

Ceux qui étaient restés sur l'arbre entendirent pendant quelque temps des sons entrecoupés, des gloussements, des cris de terreur et d'encouragement. On ne voyait rien, la nuit étant très sombre, mais la lune eût-elle brillé en plein, au-dessus du noyer brésilien, ses rayons n'auraient pu pénétrer à travers les branches nattées et matelassées d'une infinité de feuilles d'ilianas.

Trevaniow et ses enfants se contentèrent donc d'écouter.

La tâche de l'Indien et de Richard n'était point facile. Ils avaient saisi Tipperary Tom chacun d'un côté, dès qu'ils avaient pu l'apercevoir; mais le temps que prirent leurs recherches à tâtons suffit pour mettre le malheureux nègre dans un triste état. Ses talents natatoires, assez médiocres, se trouvaient paralysés par la frayeur qu'il avait éprouvée de se voir tout à coup précipité dans le fleuve, tandis qu'il était encore dans les bras de Morphée.

Un si singulier réveil pouvait bien embarrasser une cervelle si peu développée intellectuellement.

Après avoir retiré leurs camarades de l'eau, ni Richard ni le Mundrucu ne savaient qu'en faire. Leur première pensée fut de les traîner vers le tronc d'arbre sous lequel ils avaient été submergés, ils y réussirent; mais une fois là leur position ne fut pas meilleure, ne trouvant point une seule branche à leur portée pour s'aider à monter, et l'écorce, aussi unie que du verre, étant rendue glissante par la boue qui enduisait sa surface.

Lorsque d'abord ils avaient grimpé dans l'arbre, c'était au moyen de quelques parasites, que maintenant, dans l'obscurité, ils ne retrouvaient plus.

A ce moment désespéré, une idée vint au jeune Richard.

« Jetez-nous les ceintures de natation! » cria-t-il.

Son oncle et son cousin firent aussitôt ce qu'il demandait; heureusement, les ceintures

se trouvaient à portée de leurs mains. Richard et l'Indien n'attendirent pas pour profiter d'une assistance qui arrivait si à propos, et bientôt les deux hommes, à moitié noyés, furent hors de danger de retomber au fond de l'eau. Quelques secondes suffirent pour leur faire retrouver l'échelle de l'iliana.

Une fois rétablis dans l'arbre, il y eut une explication : Tipperary Tom, ayant négligé les précautions voulues, avait glissé, par suite du relâchement de ses membres engourdis par le sommeil; ses cris et son plongeon avaient saisi le nègre si subitement que, dans son effroi, il avait perdu aussi l'équilibre.

Le Mundrucu paraissait peu satisfait d'événements qui, en troublant son sommeil, lui avaient valu une chemise mouillée. Afin qu'un pareil événement ne se renouvelât point cette nuit-là, il attacha les deux maladroits avec des sipos assez forts pour résister aux plus horribles cauchemars.

La journée entière du lendemain se passa en explorations. Bien qu'elles ne s'étendissent point à plus de quatre cents mètres de leur refuge de la nuit, il fallut à nos aventuriers plus de peine pour les accomplir que si elles se fussent prolongées à plus de vingt milles sur terre.

Ils eurent à marcher à travers un fourré dont rien ne peut donner l'idée, un mélange épais d'arbres et de plantes parasites, tels que le palmier grimpant, « jacitara, » l'églantier à canne, les « bromelias » garnis à profusion d'épines pointues qui rendaient leur contact dangereux.

Le soleil était près de se coucher, quand Richard et le Mundrucu, qui avaient poussé les recherches plus avant, revinrent avec des nouvelles peu encourageantes. Ils avaient trouvé la forêt inondée dans toutes les directions, sans un pouce de terre ferme; et l'Indien, d'après certains signes bien connus de lui, savait qu'on n'en pouvait approcher. Le mouvement rapide du courant, qu'il avait observé plusieurs fois dans la journée, prouvait qu'il n'y avait point de terre sèche dans le voisinage. On tint conseil.

L'igarapé se terminait à l'endroit où ils se trouvaient; il n'y en avait pas apparence au delà. Ils n'avaient trouvé qu'une vaste étendue d'eau sans arbres, son bord le plus proche était à la limite de leur excursion de la journée, c'est-à-dire à quatre cents mètres du bout de l'igarapé. Cette étendue d'eau découverte était bordée de sommets d'arbres. Munday proposa d'aller dans cette direction.

« Pourquoi? demanda Trevaniow. Nous ne pouvons ni traverser cette eau sans embarcation, ni construire un radeau avec ces branches vertes pleines de sève, même si nous avions les outils pour les abattre et les joindre ensemble. A quoi nous sert d'aller par là?

— Patron, répliqua l'Indien, notre seul espoir est dans cette eau découverte.

— Mais nous en avons trouvé amplement déjà, et n'y en a-t-il pas aussi derrière nous?

— C'est vrai, patron, mais celle qui est derrière nous ne coule pas dans la bonne direction. Souvenez-vous, maître, c'est « l'échenté. » Nous ne pourrions pas aller par là, ce serait retourner vers le lit de la rivière, où, sans bateau, nous péririons infailliblement. Le gapo ouvert que nous avons vu aujourd'hui est du côté de la terre, quoiqu'elle puisse être bien éloignée; en le traversant, nous nous approchons toujours de la terre ferme, ce qui est bien différent.

— En le traversant? mais comment?

— A la nage.

— Mais vous venez de dire qu'il s'étend presque jusqu'au bord de l'horizon; cela doit être à dix milles ou davantage.

— Sans doute, patron, c'est ce que je pense.

— Voulez-vous dire que nous pouvons nager pendant dix milles?

— Nous avons les ceintures natatoires qui nous soutiendront au-dessus de l'eau. S'il en manque, nous pouvons nous en procurer d'autres facilement.

— Je ne comprends pas pourquoi nous traverserions cette étendue d'eau, vous dites qu'il n'y a pas de terre sèche de l'autre côté?

— Il y en a, mais pas bien près, je suppose. C'est de ce côté que nous devons nous diriger, autrement nous ne sortirons jamais du gapo. Si nous restons, nous mourrons de faim ou nous aurons à souffrir beaucoup. Nous fouillerions la forêt pendant des mois sans trouver d'issue; suivez mon conseil, partons dès l'aurore. »

Dans les circonstances périlleuses où on était, les rapports de Trevaniow et de son Tapuyo se trouvaient complètement changés. Maintenant ce dernier semblait de fait le vrai patron. L'ex-mineur se rendit à son avis, et le jour suivant, au matin, les aventuriers

abandonnèrent le noyer du Brésil pour se diriger vers l'étendue du gapo, découverte par les explorateurs.

On se demandera de quelle manière ils procédèrent. Nager jusqu'à l'eau découverte semblait impossible, même avec des radeaux, car les troncs d'arbres épais, les ilianas tombants empêchaient de se frayer un chemin dans aucune direction. De plus, aucun signe au ciel (eût-il même été visible) n'aurait pu leur servir de guide dans l'obscurité qui régnait partout.

Ils voyagèrent comme les singes, sur le sommet des arbres, seulement leur marche fut mille fois plus laborieuse et plus lente. Enfin après bien des gymnastiques fatigantes (il fallait tour à tour sauter, grimper, descendre), ils réussirent à gagner la lisière extérieure de la forêt submergée, et arrivèrent en vue de la vaste étendue d'eau. Ce fut un soulagement pour leurs yeux las de l'obscurité sous le feuillage ombreux qui les abritait.

« Maintenant, Munday, demanda Trevaniow, la question est toujours de savoir comment vous pensez nous faire traverser cette mer.

— Mais, je vous l'ai dit, de même que pour l'igarapé.

— Impossible! il n'y a pas moins de dix milles d'ici à l'autre côté. Les sommets des arbres là-bas sont à peine perceptibles.

— Nous avons fait presque autant de chemin en quittant le canot.

— Oui, mais nous avions la facilité de nous reposer. Si nous essayons de franchir cette grande mer, nous serons peut-être plus d'une journée dans l'eau.

— Je ne dis pas non, patron; mais si nous n'en sortons pas d'une manière quelconque, nous pouvons rester cinq ou six mois parmi ces sommets d'arbres, sans autre nourriture que des noix et des fruits, et nous perdrons nos forces; nous tomberons un à un dans le gapo, ou sous les dents du jacar. »

Trevaniow ne fit point d'objection devant une alternative si terrible.

Il ne fallait songer ce jour-là qu'à prendre du repos pour se préparer aux grandes fatigues du lendemain; on s'établit donc sur l'arbre le plus moelleux que l'on pût rencontrer. Malheureusement le garde-manger ne s'était jamais trouvé si dégarni. Le dernier os des jeunes perroquets avait été rongé, il ne restait que quelques noix de sapuçaya.

Le maigre repas achevé, le Mundrucu, aidé de Richard, s'occupa de fabriquer deux autres ceintures de natation, car, pour le long voyage qu'ils avaient en perspective, l'appareil jusque-là dédaigné par eux devenait absolument nécessaire.

Pendant ce temps, Trevaniow, voulant lutter contre les sombres réflexions et distraire ses enfants, essaya de soutenir la conversation.

« Ne dirait-on pas un lac? fit-il en montrant la vaste étendue d'eau.

— C'est une vraie lagune, ajouta le Tapuyo, seulement elle est plus pleine à cause de l'inondation.

— Comment voyez-vous cela?

— A plus d'un signe, maître. D'abord, il n'y a pas de « campos » dans cette partie du pays, et si ce n'était pas une lagune, il en sortirait des arbres; mais je vois un signe plus sûr là-bas, le *piosoca.* »

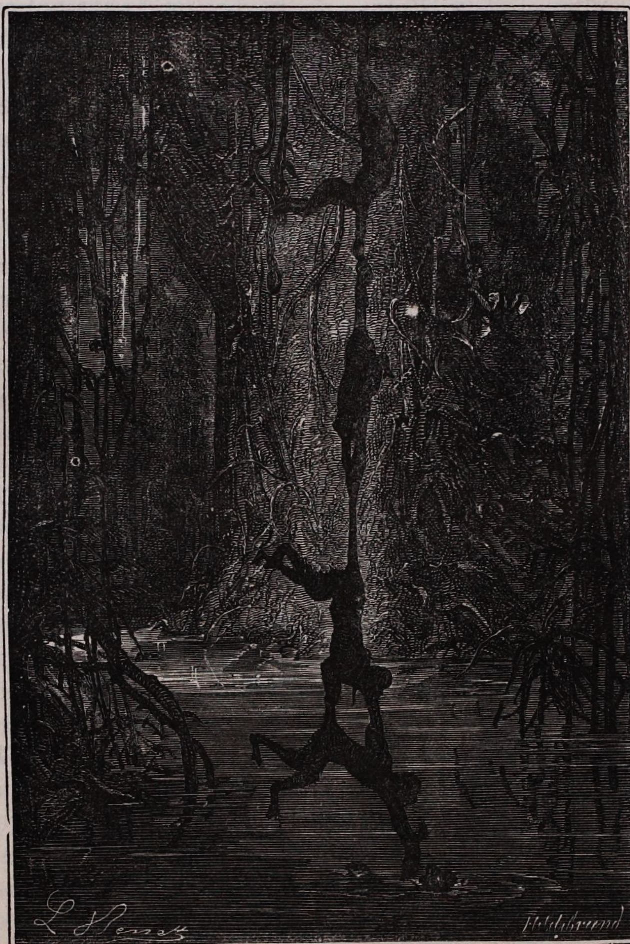
Le Mundrucu montra deux objets sombres à quelque distance, que personne, jusque-là, n'avait remarqués. Après un examen plus minutieux, on les reconnut pour des oiseaux, grands et de forme délicate, ayant quelque ressemblance avec les grues : de couleur sombre, rougeâtre sur les ailes, avec un reflet vert qui brillait aux rayons du soleil couchant. Les spectateurs remarquèrent plusieurs particularités dans leur structure, telles qu'un appendice de cuir à la base du dos, de grosses projections épineuses comme des éperons aux épaules près des ailes, des jambes longues et minces et des tarses très larges rayonnant à l'extérieur de l'os de la jambe, comme quatre étoiles étendues horizontalement sur la surface de l'eau.

Ce qui frappa les spectateurs de surprise, ce fut de voir que ces oiseaux n'étaient point posés comme s'ils nageaient ou comme s'ils étaient à flot, mais debout sur leurs jambes, les tarses et les orteils étendus sur la surface de l'eau comme sur de la glace. Et, chose plus étrange encore, pendant qu'ils les regardaient, ils les virent abandonner leur immobilité pour courir çà et là, comme sur un terrain solide.

Marchaient-ils donc sur l'eau? On le demanda à Munday.

Non, ils avaient sous les pieds une plante aquatique, un gros lis, dont la feuille ressemblait, avec ses bords relevés, à une grande poêle à frire. La flatterie l'a désigné depuis sous le nom de « Royal Victoria ».

« C'est le « fumo piosoca, » dit Munday,



Ils relevèrent la noyée. (Page 35.)

continuant son explication, ainsi appelé parce qu'on pourrait le comparer au four sur lequel nous cuisons notre « cassava, » et aussi parce que, vous le voyez, c'est le perchoir favori du « piosoca. »

Par « piosoca », l'Indien voulait désigner le singulier jacana de la famille des « Petamedeidæ » dont il y a des espèces en Afrique et en Amérique.

Nos aventuriers n'aperçurent pas d'abord le Tapuyo se glissant dans l'eau et s'en allant à la nage sous les branches tombantes des arbres, mais arrivé à l'endroit où les piosocas se jouaient, ils l'entrevirent saisissant entre ses doigts nerveux les jambes délicates d'un oiseau arrêté sur la feuille de lis. Au même instant, sa femelle terrifiée s'envola en criant, tandis que le mâle restait captif sous l'étreinte du Tapuyo.

Bientôt une flamme rouge brilla entre les branches basses de l'arbre et annonça que le Tapuyo voulait ajouter un « plat » au menu restreint du souper. En effet, on ne s'endormit qu'après avoir savouré la viande du jacana rôti.

Au point du jour, nos aventuriers commencèrent leur voyage. Les plus grandes précautions avaient été prises pour assurer la solidité des appareils natatoires, car la plus petite crevasse, en admettant l'eau, pouvait amener les conséquences les plus graves. Munday les avait recouverts d'une nouvelle couche de



Il était minuit environ. (Page 37.)

caoutchouc, tout en visitant les « sipos » qui les attachaient ensemble. On ne pourrait pas dire que le départ fut gai. Il paraissait clair que le Mundrucu, en conseillant l'expédition, n'était pas très rassuré sur ses résultats.

Il fut décidé que le coaïta, pouvant être un compagnon gênant, serait abandonné.

Tipperary Tom, malgré son attachement pour le singe, ou du moins malgré l'affection du singe pour lui, consentit à la séparation; il se souvenait du risque qu'il avait couru ou d'être noyé dans le gapo, ou étranglé par la queue du « coaïta, » et il eut soin de se dérober silencieusement sous les arbres avec les premiers nageurs. Tout le monde était parti et bien loin avant que le coaïta se fût aperçu de la désertion. Lorsqu'il en eut conscience, il jeta une série de cris plaintifs, mais assez élevés pour être entendus à l'autre bout de la lagune.

Le perroquet, abandonné aussi, possédait, lui, dans ses fortes ailes, un moyen de lutter contre le sort; ses maîtres n'avaient pas fait dix brassées, qu'il prenait sa volée pour ne s'arrêter que sur le perchoir déjà choisi par lui, la chevelure crépue du nègre.

Mozey, peu flatté de la partialité dont il était l'objet, fut néanmoins contraint de s'y soumettre.

Les nageurs prirent de l'espoir, en voyant qu'ils pouvaient avancer assez rapidement et qu'un bon mille déjà les séparait de leur gîte

de la nuit. S'ils allaient toujours du même train, ils pouvaient compter arriver de l'autre côté de la lagune avant le coucher du soleil.

Mais les choses ne conservèrent pas longtemps cet aspect prospère, et un nuage ayant obscurci le front du Mundrucu, immédiatement tous les autres se rembrunirent : souvent le Tapuyo élevait la tête au-dessus de l'eau pour regarder en arrière. Trevaniow, inquiet de ces symptômes, regardait aussi pour se rendre compte de ce qu'il y avait, mais il n'apercevait rien, rien que les sommets des arbres, qui à chaque instant devenaient moins perceptibles à leur vue. Enfin il ne put rester dans le doute plus longtemps.

« Pourquoi regardez-vous toujours en arrière? lui demanda-t-il. Y a-t-il quelque danger? Je ne vois rien, quant à moi, si ce n'est le haut des arbres, et encore à peine en ce moment.

— Justement; et bientôt nous les perdrons de vue, et alors... je confesse, patron, que je serai très embarrassé. Je n'avais pas pensé à cela avant de nous mettre en route.

— Ah! je vois ce que vous voulez dire : vous vous étiez guidé jusqu'ici sur les arbres, et, quand nous les aurons perdus de vue, vous craignez de dévier.

— Oui, et alors le Grand-Esprit seul pourra nous venir en aide. »

Il y avait du chagrin dans le ton du Mundrucu. Il n'avait pas prévu la possibilité de perdre son chemin.

Par un effort désespéré, il nagea avec plus d'énergie encore, afin de s'assurer s'il pouvait décrire une ligne droite sans le secours d'aucun objet pour le guider. Après s'être avancé de deux ou trois cents mètres, il leva de nouveau la tête et regarda en arrière. Il aperçut le sommet de l'arbre sur lequel ils avaient reposé, juste en ligne directe avec lui. Cela lui prouva qu'il avait réussi dans sa tentative et lui donna l'espoir de pouvoir continuer jusqu'à la rive opposée.

Après avoir rassuré ses compagnons par quelques paroles, il les engagea à se hâter toujours sur ses traces.

Il fit plusieurs haltes à différents intervalles pour renouveler l'expérience déjà décrite, puis, au moment de la dernière, il donna différents avertissements à ses compagnons, tels que de garder leurs positions relatives l'un avec l'autre, de nager doucement pour ne pas se fatiguer et être obligés de prendre du repos, et de garder le silence.

Ses conseils furent exactement suivis. On n'entendit plus d'autre bruit que le bruissement monotone de l'eau contre les coques creuses des sapuçayas, de temps en temps interrompu par les cris de l'aigle « laracara. »

Le silence se maintint quelque temps, jusqu'à ce qu'un guariba mort vint à flotter au milieu d'eux; personne ne fit d'abord attention au singe défunt, excepté le ouistiti porté sur les épaules du jeune Richard Trevaniow; le petit quadrumane, en reconnaissant le cadavre d'un de ses gros parents, commença une série de caquetages et de petits cris, tremblant tout le temps comme s'il était sur le point de terminer son existence d'une manière semblable. On laissa le ouistiti articuler ses plaintes en liberté, et lui, voyant qu'on ne faisait aucune attention à lui, cessa ses bruyantes démonstrations. Le silence redevint absolu.

Une demi-heure s'était écoulée, lorsque le ouistiti, se cabrant sur ses petites pattes de derrière, auxquelles les épaules de Richard servaient de soutien, et, rejetant sa tête au-dessus de l'eau, recommença à pousser les cris dont il s'était abstenu quelque temps.

Que pouvait avoir le petit singe?

Nos nageurs, en tournant les yeux vers l'objet qui semblait l'alarmer, aperçurent, à dix pas de lui, la carcasse d'un autre guariba. Il flottait vers eux de la même manière que celui qu'ils avaient déjà rencontré. Nos aventuriers pensèrent qu'il y avait eu des singes guaribas noyés quelque part sur le rivage de la lagune.

Le Tapuyo ne parut pas partager cet avis, et, sur son commandement, tous s'arrêtèrent subitement.

L'Indien, en passant près du guariba n° 1, avait remarqué les singularités de la carcasse, et, dès qu'il eût pu distinguer le n° 2, il vit que celui-ci était identique à l'autre. Bref, les deux singes n'étaient qu'un seul et même animal.

Il n'y avait qu'une conclusion à tirer de cette circonstance : la carcasse ne pouvait avoir changé sa course que par le revirement du vent ou le courant de l'eau; pour expliquer cette seconde rencontre, il fallait supposer que les nageurs avaient continué dans une voie curviligne, et, après avoir tourné et retourné, se trouvaient maintenant revenir sur la route déjà parcourue.

« *Pa terra!* Voilà une mauvaise chance, pa-

tron, s'écria Mundrucu, nous nous sommes égarés, nous voici revenus où nous étions il y a une demi-heure ; c'est que le Grand-Esprit le veut ainsi. Cependant nous ne pouvons rester là, il nous faut absolument aborder aux arbres.

— Cela me paraît facile, » reprit Trevaniow.

Le Mundrucu secoua la tête d'un air de doute.

Trevaniow réfléchit que jusque-là ils avaient nagé dans un cercle. Si cela arrivait de nouveau, et c'était probable, le but désiré pouvait, en effet, n'être pas facile à atteindre.

L'Indien se soulevait à chaque instant sur l'eau, comme un épagneul à la recherche d'un canard sauvage. Au désappointement qu'exprimaient ses traits, ses compagnons ne présageaient rien de bon. Ils lui virent charger le guariba mort sur ses épaules, ce qui indiquait que le Tapuyo pressentant un long voyage, se pourvoyait de nourriture. Il avait engagé ses compagnons à le suivre ; ceux-ci obéissaient, bien que le chef se fût trompé dans ses calculs : mais que faire ?

Au moins, ils étaient à l'abri du danger de couler au fond de l'eau. Les ceintures natatoires les préservaient de toute crainte à cet égard. Ils n'avaient pas non plus à redouter les souffrances de la soif, ayant amplement de boisson devant eux. Quant à la faim, ils étaient, pour quelques heures, sûrs de n'en pas souffrir, le « jacana » leur ayant fourni un déjeuner copieux, ainsi que les noix du Brésil. Mais après?

CHAPITRE XI

Le soleil se montre. — Guidés par une ombre. — Autour du bord. — Le massaranduba. Une vache végétale. — Un souper de lait.

Il ne s'agissait plus de traverser la lagune, mais d'en sortir. Toucher terre n'importe où, était tout ce que nos aventuriers désiraient maintenant, mais la chose n'était pas facile à accomplir.

Les mouvements excentriques de leur guide au-dessus de l'eau et son air soucieux leur faisaient craindre de ne jamais revoir même la forêt submergée. Ils pouvaient continuer à nager en cercle, comme dans le tourbillon de *Charybde*, jusqu'à ce que l'épuisement, la fatigue les forçassent à l'inaction ; alors c'était la mort, non par l'eau, mais par la famine ; ou bien, affaiblis, incapables de se défendre, ils se verraient attaqués et vaincus, dévorés peut-être par les animaux errants qui vivent dans la lagune, ou par les oiseaux de proie. Déjà il leur semblait que les cris du curacura étaient triomphants, comme si le cruel oiseau avait deviné, pour eux, une fin tragique.

Ils supposaient qu'il devait être près de midi. Le ciel s'était chargé, depuis le matin, d'une couche de nuages d'un gris de plomb cachant le soleil ; c'est ce qui avait causé leur embarras, car le luminaire doré aurait pu leur servir de guide. Tout à coup, le temps s'éclaircit, et le front du Mundrucu aussi.

« Si le soleil continue à se montrer, tout ira bien, patron, répondit-il aux interrogations de Trevaniow. Maintenant cela ne sert à rien, mais, dans une heure d'ici, il fera de l'ombre : alors nous nagerons aussi droit qu'un « gravatana. » Ne craignez plus, patron, nous sortirons de cet embarras avant la nuit.

Ces paroles consolantes furent les bienvenues, comme on le devine.

« Mais je pense, continua-t-il, que nous pourrions aussi bien nous arrêter pour un moment jusqu'à ce que nous sachions de quel côté va le soleil. Si nous continuions maintenant, nous pourrions ne faire qu'avancer dans la mauvaise direction. »

Nos aventuriers, fatigués, n'étaient que trop disposés à adopter cet avis. Le Mundrucu fit encore un effort pour apercevoir le sommet des arbres, puis, le voyant inutile comme les autres, il se tint à son tour immobile sur l'eau.

Une heure environ s'écoula. Les nageurs, aussi parfaitement à l'aise sur leur couche liquide que s'ils reposaient sur le gazon frais d'une prairie, passèrent le temps à examiner le ciel; car, s'il se chargeait de nouveau, leur situation devenait pire que jamais, puisqu'ils auraient perdu un temps précieux. Munday regardait le zénith dans un espoir différent : il essayait de découvrir la déclinaison du disque du soleil.

Tout à coup il pria ses compagnons de se tenir tranquilles, afin qu'il n'y eût pas de trouble sur l'eau, puis il sortit son couteau de sa poche et le tint de façon que la lame sortît verticalement au-dessus de la surface; il le surveilla alors avec des yeux anxieux, comme ceux d'un philosophe qui épie les effets de quelque combinaison chimique.

Au bout d'un peu de temps, il eut la satisfaction de découvrir *une ombre*. La lame, bien balancée et retournée plusieurs fois, jetait une réflexion oblique sur l'eau, d'abord légère, mais graduellement plus allongée à mesure que l'expérience avançait. Étant enfin convaincu de pouvoir désormais distinguer l'ouest de l'est, le Tapuyo remit son couteau dans sa gaîne, et, criant à ses compagnons de le suivre, il s'élança dans la direction indiquée par l'acier, c'est-à-dire vers l'est.

Il s'assurait de temps en temps qu'il ne s'écartait pas de la bonne direction en répétant l'expérience du couteau. Peu après, il n'eut plus besoin de consulter son singulier cadran solaire, ayant découvert un guide plus sûr dans les ramilles de la forêt, qui vint à surgir le long de la ligne de l'horizon.

Le soleil était près de se coucher, lorsqu'ils nagèrent parmi les branches inclinées pour grimper de nouveau dans le sommet des arbres. Sans le besoin qu'ils avaient de toucher à un port quelconque, ils eussent été bien tristes, en s'aperçevant qu'ils se trouvaient juste au nid où ils avaient perché la nuit précédente.

Le guariba noyé, que Munday avait transporté du milieu de la lagune, fournit au souper. Au moment du débarquement, il arriva un incident qui mérite d'être rapporté. La bienvenue leur fut souhaitée par une série de cris et de caquetages qui ne pouvaient sortir que du gosier d'un singe coaïta, et qui exprimaient un contentement extrême. En effet, le pauvre compagnon qu'ils avaient abandonné oubliait, dans la joie de les revoir, de leur faire sentir leur ingratitude.

Découragés par le mauvais succès de leur expédition aquatique, nos aventuriers demeurèrent dans l'arbre jusque vers midi, le lendemain, cédant à une sorte de lassitude insouciante, et très voisine du découragement et du désespoir.

Cependant, à mesure que les fatigues du corps se calmaient, l'état des esprits s'améliorait, et, avant que le soleil eût atteint son méridien, ils avaient recommencé à deviser sur les dispositions à prendre pour échapper à leur situation. Risqueraient-ils une autre tentative? Essayeraient-ils encore de traverser la lagune? Quelles chances avaient-ils de plus que le jour précédent? Aucune. Ils étaient tout aussi menacés de s'égarer une seconde fois, seulement ils pouvaient ne pas sortir aussi heureusement d'affaire.

Le Mundrucu s'abstenait de donner son avis; son silence et ses regards sombres montraient qu'il était tout contristé et humilié d'avoir échoué la veille.

Pourtant personne ne songeait à lui reprocher son échec; seulement, il faut l'avouer, la confiance de ses camarades en son jugement n'était plus aussi grande, bien qu'ils lui reconnussent toujours une supériorité. Au milieu de cette étrange mer intérieure, le Mozambique avouait lui-même n'être qu'un marin novice.

Trevaniow alors prit l'initiative et suggéra le plan à suivre. Selon la croyance générale, la terre se trouvait de l'autre côté de la lagune. Quant à en faire le tour par le sommet des arbres, c'était hors de question, quand même les arbres eussent été continus et entrelacés l'un avec l'autre tout le long du chemin. Des singes seuls pouvaient accomplir un tel voyage, et cela eût demandé des journées, des semaines, peut-être des mois. Et comment se nourrir pendant ce temps?

Mais s'ils ne pouvaient pas voyager sur le sommet des arbres, qu'est-ce qui les empêchait de nager le long du bord de la forêt submergée, sous l'ombre de ses branchages, dont ils se serviraient pour se reposer et pour y dormir la nuit?

L'idée fut unanimement trouvée excellente. L'Indien lui-même en reconnut la sagesse et la supériorité sur la sienne.

Ce plan demandait peu de préparatifs : il ne s'agissait que de se précautionner des ceintures de natation, et de redescendre dans l'eau en se guidant sur la lisière des arbres.

On se remit en route.

Ils avançaient à raison d'environ un mille à l'heure. S'ils avaient pu continuer sans interruption, ceci aurait donné dix ou douze milles à la fin de la journée; et deux ou trois jours auraient pu les amener de l'autre côté de la lagune; mais il fallait s'arrêter de temps en temps pour prendre du repos : ce qu'ils faisaient en s'accrochant aux branches qui pendaient au-dessus d'eux sur leur chemin.

Leurs progrès furent souvent arrêtés par la plante du piosoca, l'énorme lis aquatique déjà décrit, dont les feuilles circulaires, couchées le long de la surface de l'eau, se touchaient presque, tandis que les tiges épaisses formaient en dessous des nœuds qui rendaient très difficile aux navigateurs d'avancer. Ils trouvèrent ainsi des champs de ces lis, ayant plusieurs acres d'étendue. Plusieurs fois ils durent en faire le tour, ce qui allongea énormément leur voyage, en les forçant à décrire des cercles de plusieurs mètres; aussi n'avaient-ils pas gagné plus de trois milles, lorsqu'il fallut songer à faire halte pour la nuit.

Ce n'était ni l'heure ni la fatigue qui leur donnaient ce conseil, mais la faim.

« J'ai faim, patron, dit le Mundrucu, il faut souper.

— Souper! répéta Trevaniow, comment? Je vois des arbres et beaucoup de feuilles, mais pas de fruits. Que mangerons-nous?

— Nous avons du lait, maître, si vous ne mettez pas obstacle à ce que nous passions la nuit sur un arbre peu éloigné.

— Du lait! s'écria Tipperary Tom. Oh! monsieur Munday, ne tentez pas un homme par l'espoir d'une gourmandise qu'il est impossible d'obtenir ici, quand nous sommes à cent milles et bien plus de la queue d'une vache!

— Vous vous trompez, monsieur Tipperary; il y a des vaches dans les eaux du gapo aussi bien que sur terre. Vous les avez vues vous-même, comme nous descendions la rivière.

— Vous voulez dire la vache marine? »

L'Irlandais faisait allusion au « vacca marina » ou « manatee », le « peixe boi » des Portugais, dont plusieurs espèces habitent les eaux de l'Amazone.

« Mais sûrement, reprit l'Irlandais, l'animal glissant ne pourrait être trait, si nous en attrapions un; et puis nous n'en prendrions pas le temps, lorsque, en retirant la peau de dessus la carcasse, nous pourrions avoir quelque chose de bien plus nourrissant sous la forme d'une tranche de viande.

— Là-bas, dit le Mundrucu en montrant le sommet des arbres, est la vache qui nous fournira du lait et du pain pour notre souper. Ne voyez-vous pas le *massaranduba*? »

Tous les yeux se tournèrent dans la direction indiquée par l'Indien.

D'abord on ne vit rien de remarquable. Il n'y avait qu'une ligne de feuillage s'élevant au-dessus de l'eau et courant en avant et en arrière, aussi loin que leur vue pouvait s'étendre. Ici et là, un sommet s'élevait au-dessus des autres — quelque arbre d'une espèce différente, sans doute.

En suivant les indications de leur guide, nos aventuriers parvinrent, après avoir un peu levé la tête, à distinguer un arbre d'un aspect tout particulier, s'élevant tellement au-dessus des autres, qu'il semblait un géant au milieu de pygmées.

C'était le massaranduba de l'Amazone, un des arbres les plus remarquables qui existent même dans une forêt où tant d'espèces étranges abondent.

Les paroles du Mundrucu étaient encore un mystère pour Tipperary Tom et les autres. Comment allait-il trouver du pain et du lait?

Trevaniow et le jeune Richard seuls savaient ce qu'il voulait dire. Ce dernier regarda, avec la plus grande joie, le sommet feuillu planant au-dessus des autres et qui promettait de leur fournir un excellent souper.

Le massaranduba est le fameux *palo de vaca*, ou « arbre-vache » de l'Amérique du Sud, appelé aussi *arbol del leche*, ou « arbre à lait. »

Il a été décrit par Humboldt, sous le nom de *galactodendron*, bien que plus tard les botanistes l'aient rebaptisé de celui de *brosimum*.

Il appartient à l'ordre naturel des *Atrocarpods*, le même — ce qui paraîtra une singulière coïncidence — qui renferme le célèbre *fruit à pain*. Ainsi nous avons un arbre produisant du pain et un autre du lait, intimement alliés par les affinités botaniques. Ce

qui paraîtra plus étrange encore, le fameux *upas* de Java est un rejeton de la même famille des *atrocarpods!* De même que dans une famille il y a de bons et de méchants enfants, de même il y a là des arbres produisant une nourriture et une boisson saines, et d'autres qui renferment dans leur moelle les plus dangereux poisons.

Le massaranduba n'est pas la seule espèce connue sous la dénomination de *palo de vaca* ou *arbre-vache*.

Il y a plusieurs arbres ainsi appelés, dont la moelle est d'une nature laiteuse et plus ou moins innocente. Quelques-uns produisent un lait agréable au goût et très nutritif, tel que le *hya-hya* (*Tabernæmontana utilis*) : ce dernier appartient à l'ordre des *apocynæ ;* il y en a un autre, celui des *sapotacæ*, qui est rangé aussi dans les *arbres-vaches*. Le massaranduba lui-même était autrefois classé dans les *sapotods*.

C'est un des plus énormes arbres de la forêt Amazone, ayant plus de deux cents pieds de hauteur, et dont le sommet ressemble à un dôme immense. Des blocs de cent pieds de longueur, sans une cassure, ont été souvent abattus de la souche pour être sciés en planches. Son bois est très dur et très finement granulé.

Comme beaucoup d'arbres de la forêt Amazone, il est d'habitude solitaire — c'est-à-dire par rapport à sa propre espèce — deux ou trois ou une demi-douzaine de ses semblables au plus croissant dans le parcours d'un mille.

Il est aisément reconnaissable à son écorce rougeâtre déchiquetée et fortement ridée, dont les Indiens tirent une teinture d'une sombre couleur rouge. Le fruit a environ la grosseur d'une pomme et renferme une pulpe riche et juteuse, extrêmement agréable au goût, et très appréciée de ceux qui peuvent s'en procurer. Ceci est le « pain » que le Mundrucu avait promis à ses compagnons affamés.

Mais le plus singulier et le plus important produit du massaranduba est le jus laiteux que l'on obtient en faisant une incision dans l'écorce ; alors la moelle blanche s'échappe en ruisseau que l'on recueille aussitôt dans une calebasse ou dans un vase. On dirait, à sa couleur et à son épaisseur, une belle crème, et sans son odeur légèrement balsamique, on croirait qu'elle arrive tout juste de la laiterie.

Après une courte exposition à l'air, elle se coagule et s'épaissit comme du fromage. Coupée avec de l'eau, elle ne prend pas si rapidement. Les naturels en font usage comme de lait avec leur *farinha* ou pain de maïs. Ils l'emploient aussi avec le thé, le chocolat et le café. Beaucoup de personnes lui donnent la préférence sur la vraie crème, à cause de son goût aromatique.

Le lait de massaranduba est très recherché sur les territoires tropicaux, espagnols et portugais, de l'Amérique du Sud.

Jamais le fréquent usage qu'on en fait dans ces pays n'a été nuisible : aussi on peut regarder la *vache végétale* comme une des plus singulières et des plus utiles productions de la généreuse nature.

C'était vers un arbre de cette espèce que se dirigeaient les nageurs. Ils furent quelque temps avant d'arriver sous ses larges branches. Il ne croissait pas sur la lisière de la forêt submergée, mais à deux cents yards environ dans l'intérieur.

Comme on pouvait s'y attendre, le tronc et les membres étaient surchargés de parasites, dont beaucoup appartenaient à l'espèce des ilianas. Les grimpeurs facilitèrent l'ascension, et bientôt nos aventuriers furent commodément installés sur les branches. Les feuilles épaisses, de forme oblongue, et tournées en haut, dont plusieurs avaient presque un pied de longueur, les préservaient des ardeurs du soleil, toujours à plusieurs degrés au-dessus de l'horizon.

Comme l'Indien l'avait présumé, l'arbre était en pleine production, et peu après, ses « pommes » réjouissaient des palais tout disposés à proclamer leur excellence, leur chair eût-elle été moins savoureuse qu'elle ne l'était en effet.

Munday ne songeait qu'à procurer à ses camarades le régal qu'il leur avait promis ; il s'occupa donc de faire une douzaine d'incisions avec son couteau dans l'écorce de l'arbre, puis il plaça sous chaque blessure une noix de sapuçaya détachée des ceintures natatoires.

On n'eut pas longtemps à attendre le résultat de ses opérations. Au bout de vingt minutes, chaque personne tenait à la main un péricarpe plein d'une crème qui ne demandait pas de sucre pour être délicieuse.

Contents d'avoir cet excellent souper, nos aventuriers ne se demandèrent point si la vache des forêts leur donnerait le lendemain à déjeuner — mais l'Indien leur apprit qu'un

repas aussi réconfortant les attendait le lendemain matin.

Cette heureuse découverte du massaranduba influença heureusement les esprits des naufragés ; ils pensèrent que la Providence, venant aussi inespérément à leur secours, veillait sur eux, et leur permettrait d'échapper aux dangers de toutes sortes qu'ils avaient à redouter dans leur situation.

La conversation se ressentit de ces bonnes dispositions. On s'étendit naturellement en louanges sur l'arbre qui jouait ce soir-là le rôle de Providence.

Richard dit qu'à Para ses fruits et son lait étaient vendus par les négresses sur les marchés ; que sa moelle était employée avantageusement en guise de colle — dans les guitares, les violons, et pour raccommoder la porcelaine cassée — et que la ténacité de cette pâte résistait à n'importe quelle chaleur et quelle humidité.

Un autre fait curieux fut rapporté, c'est que la sève continue de couler longtemps après que l'arbre a été coupé, et que même les blocs reposant dans la scierie ont été vus fournissant pendant des mois entiers aux ouvriers de quoi accompagner leur café.

En d'autres mots, le massaranduba, contrairement aux vaches ordinaires, donne du lait, même longtemps après qu'il est passé à l'état de carcasse.

Le soleil, qui s'abaissait, avertit les interlocuteurs de prendre du repos. Ils se disposaient à s'étendre sur l'iliana, lorsqu'un incident, qui n'avait rien de malheureux, suspendit leurs dispositions, ainsi que celles du perroquet et du petit singe, qui s'étaient aussi réconfortés avec les fruits de l'arbre.

Le grand singe avait été oublié, même par Tipperary Tom, qui était son favori et aurait dû être son protecteur naturel.

Personne n'avait songé au coaïta, ou en tout cas ç'avait été avec un intérêt très secondaire.

Tous savaient qu'il pouvait prendre soin de sa personne lui-même, qu'il ne courait aucun danger dans une forêt submergée, mais tous furent contents, malgré l'abandon où l'on avait laissé l'animal, d'entendre ses cris non loin de là. Bientôt on le vit s'élancer sur les épaules de Tipperary Tom. Sa présence s'expliquait facilement. Pendant que les nageurs poursuivaient par longues étapes leur voyage à travers la forêt, il les suivait sans les perdre de vue sur les sommets des arbres adjacents. Il fut fêté à son retour de manière à être consolé de la séparation.

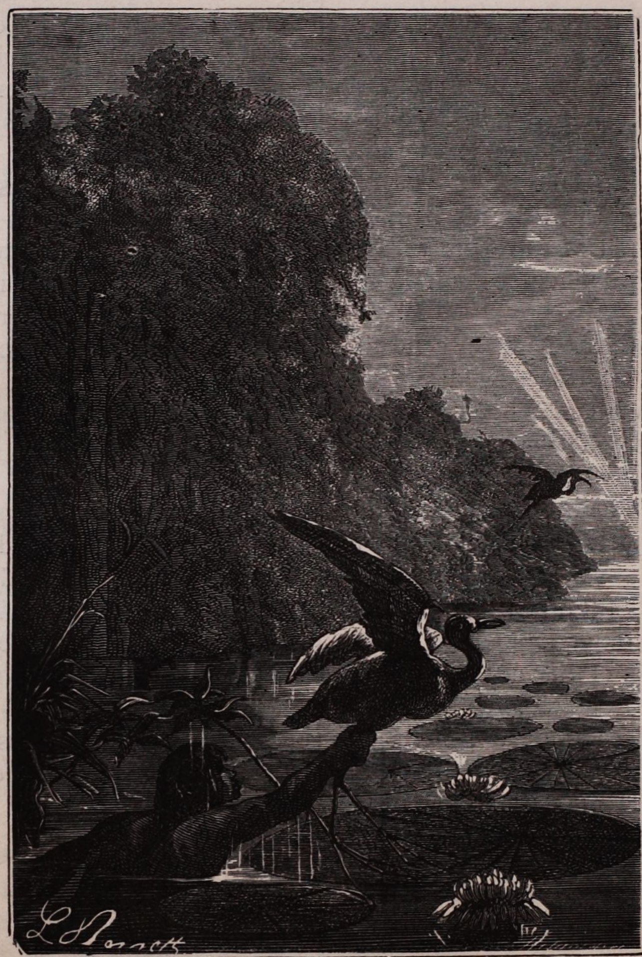
CHAPITRE XII

Est-ce un îlot? — Rien qu'un arbre mort. — Les sterculiads. — Chassés par les tocandeiras. Un tronc qui ne veut pas rouler. — On noie les tocandeiras.

Avant de s'endormir, les infortunés remercièrent *Celui* qui les avait protégés, et le lendemain, après avoir revêtu les appareils natatoires, ils se remirent en route.

Comme le jour précédent, leur marche fut embarrassée par les racines du *piosoca;* et, à midi, malgré leurs efforts, ils avaient à peine avancé de trois milles — à ce qu'ils pouvaient en juger eux-mêmes en regardant derrière eux; car l'immense massaranduba s'apercevait encore parfaitement. Ils ne l'avaient pas même perdu de vue, lorsqu'au coucher du soleil, au bout de dix milles environ, ils s'arrêtèrent enfin.

Cette fois, aucune place de repos devant eux ou autour d'eux. Les arbres, serrés les uns contre les autres, n'offraient ni entrelacements de branches, ni gros rameaux hori-



Il saisit entre ses doigts nerveux les jambes délicates d'un oiseau. (Page 40.)

zontaux pour qu'ils pussent se coucher ou se percher.

Ils se virent menacés de passer la nuit sur l'eau!

La situation devenait grave. Le guide le savait. Rester dans l'eau pendant la nuit, même dans les tropiques, devait avoir de sérieuses conséquences — peut-être fatales! Il fallait à tout prix s'installer dans les sommets des arbres.

On y parvint, mais non sans de grandes difficultés.

L'escalade fut extrêmement laborieuse, et nos aventuriers, après cela, ne trouvèrent que des branches assez minces sur lesquelles ils durent s'accrocher comme ils purent, à condition de ne point se laisser aller à un repos absolu, car le moindre oubli pouvait occasionner une chute.

Enfin leur supplice cessa avec l'aurore. Ils se remirent en route, mais plus lentement que jamais; car, à mesure que leurs forces diminuaient, les embarras causés par les plantes aquatiques semblaient augmenter. — La lagune, ou plutôt ses bords, étaient maintenant complètement encombrés de racines et de feuillages. Qu'on songe qu'avec cela ils n'avaient pas soupé la veille, et que leurs estomacs en marquaient un terrible mécontentement.

Une distraction apporta un instant de trêve à leurs misères. Ils virent quelque chose



On se remit en route. (Page 45.)

d'étrange sur l'eau, à la distance à peu près d'un quart de mille. Cela paraissait avoir environ douze yards de longueur, et s'élevait de presque six pieds au-dessus de la surface de l'eau. Cet objet était de couleur brune et ressemblait assez à un banc de boue sèche, avec de gros pieux s'élevant à la surface. Était-ce un banc ou un espace de terre sèche? Les cœurs des nageurs sautèrent dans leurs poitrines, à cette pensée née de leurs désirs; mais alors ce ne pouvait être qu'un îlot, puisqu'il y avait de l'eau tout autour. N'importe, c'était de la terre, et si petit que fût le refuge, il leur promettait une nuit de repos, meilleure que toutes les nuits écoulées depuis la perte du galatea. Enfin, l'apparence d'un îlot était une sorte de preuve que la *terre ferme* n'était plus très éloignée.

La forme sombre semblait assez rapprochée, mais Munday s'étant soulevé sur l'eau, leur apprit qu'elle était encore à une grande distance.

Malgré cela, les nageurs se dirigèrent, avec un redoublement d'efforts, vers ce morceau brun que leurs yeux ne quittaient plus, et qu'appelaient toutes leurs espérances.

Tout à coup, ce qu'ils avaient supposé être des pieux disparut de la terre supposée, et prit la forme d'oiseaux — d'oiseaux au sombre plumage, qui, après avoir étendu leurs larges ailes triangulaires, planaient maintenant au-dessus de leurs têtes, avec des cris qui procla-

maient leur étonnement. La présence des oiseaux ne démentait nullement l'idée de l'îlot. Au contraire.

Ce ne fut que lorsque les nageurs se trouvèrent à cent yards de l'objet brun que son véritable caractère se déclara.

« *Pa terra!* cria l'Indien d'une voix sonore et triste — ni îlot, ni banc, ni terre d'aucune espèce — seulement du bois mort!

— Que voulez-vous dire? demanda Trevaniow.

— Je dis, maître, que c'est la carcasse d'un vieux monguba, depuis longtemps dépouillé de ses membres, et qui a été porté ici sur le courant du gapo. Ne voyez-vous pas ses larges épaules au-dessus de l'eau? »

L'ex-mineur était aussi mystifié par cette réponse que les autres. Richard seul comprenait.

« C'est le tronc d'un arbre mort, oncle, dit-il, d'un arbre à coton ou monguba, comme l'appelle Munday. Je le vois à sa façon de flotter sur l'eau. Il paraît fortement amarré par les tiges des piosocas. »

Cette explication fut interrompue par une exclamation de l'Indien dont la physionomie prit tout à coup une expression de joie.

« *Santo Dios!* s'écria-t-il, en s'élançant hors de l'eau, le Mundrucu doit être fou, patron. Où a-t-il la tête? Elle est allée au fond du gapo avec le galatea!

— Sainte Vierge! Pourquoi? demanda Tipperary Tom, dont le visage s'épanouit devant le joyeux air de l'Indien. Voit-il la terre sèche?

— Qu'est-ce qu'il y a, Munday? demanda Trevaniow. Pourquoi dites-vous que vous êtes fou?

— Quand je pense, patron, que j'ai été assez stupide pour regretter que nous soyons arrivés devant un arbre mort! — Un grand monguba — assez gros pour faire une *montaria*, une *igarité*, un galatea, si vous l'aimez mieux, enfin un grand canot qui nous emportera tous. — Que le Grand-Esprit soit remercié, nous sommes sauvés! »

Les paroles du Tapuyo furent aussitôt comprises. Une acclamation générale y répondit.

« C'est vrai! s'écria Trevaniow, c'est justement ce que nous cherchions. Ce gros monguba nous servira parfaitement pour un radeau. Dieu soit loué! J'espère maintenant revoir la vieille Angleterre! »

Et bientôt les nageurs eurent commencé l'escalade du tronc flottant.

Ils furent aussi heureux qu'ils pouvaient l'espérer dans leurs tentatives d'abordage. Cependant elles ne furent pas sans difficulté; ils glissèrent plus d'une fois à cause de leurs ceintures natatoires. L'énorme bloc s'élevait de six pieds au-dessus de la surface de l'eau, ce qui rendait l'ascension laborieuse. Une fois installés sur le tronc, les aventuriers se mirent à l'examiner. C'était le fameux *bombax* des forêts tropicales de l'Amérique.

Il est connu comme appartenant à l'ordre des *sterculiads*, parmi lesquels on compte plusieurs genres de géants végétaux, tels que le baobab d'Afrique, dont le tronc a quatre-vingt-dix pieds de circonférence; le singulier *manita* du Mexique; le cotonnier de l'Inde, et la fameux *tragacanth de Sierra Leone* (arbre à gomme).

Les cotonniers de l'Amérique tropicale sont de plusieurs espèces. On les appelle *arbres à soie* à cause de la laine à grosses soies entourant leurs graines contenues dans des capsules qui ressemblent à celles de la vraie plante à coton (*gossypium*). Ils sont remarquables par leur taille énorme et pour plusieurs propriétés utiles. Ainsi le *bombax monguba* de la forêt Amazone a celle de fournir à la construction des *igarités* (canots). Un simple tronc suffit pour un radeau de vingt tonnes de sucre, et peut porter en outre tout un équipage de Tapuyos. La légèreté de son bois (propriété exclusive aux *sterculiads*) le rend propre à ce service. Il y en a une espèce, le *ochroma* des Indes occidentales, assez légère pour qu'on l'ait substituée au liège et dont on se sert pour faire des bouchons.

La soie, ou coton, extraite des cosses, bien que d'une excellente qualité en apparence, ne peut malheureusement être bien travaillée par la fabrication. Elle manque de résistance et ne fournit pas un seul fil sur lequel on puisse compter. On l'emploie généralement pour rembourrer les matelas et les meubles, canapés, fauteuils, etc. Les Indiens de l'Amazone s'en servent souvent pour bourrer leurs fusils.

Une particularité du monguba, commune à d'autres sterculiads, est son habitude d'avoir des « boutées ».

Il est vrai que plusieurs autres partagent cette excentricité, mais pas à un si grand degré. Quelques cotonniers ont des excroissances énormes à leurs troncs, sortes de planches minces, ligneuses, couvertes d'écorce comme le tronc lui-même, et renfermant entre deux

boutées un espace que l'on pourrait comparer à une stalle d'écurie. Souvent ces cloisons s'étendent le long de la souche jusqu'à une longueur de cinquante pieds.

Le « cotonnier à laine » (*populus angulata*) et le cyprès du Mississipi (*toxodium distichum*) offrent aussi cette singularité.

Malgré leur inutilité commerciale, il y a peu d'arbres des forêts de l'Amérique du Sud plus intéressants que le monguba. L'énorme grandeur du tronc, les excroissances étranges qui en sortent, l'écorce d'un gris vert, l'immense hauteur des branches, fournies d'un luxuriant amas de feuilles verdoyantes, le rendent remarquable, même dans ce royaume végétal où abondent les types les plus singuliers et les plus variés.

C'était sur le tronc d'un géant de cette espèce, depuis longtemps dépouillé de ses feuilles, et même de ses branches, que les nageurs fatigués avaient trouvé enfin un lieu de repos.

Jamais cependant voyageurs ne déménagèrent plus vite de chez une hôtesse inhospitalière que Trevaniow et ses compagnons de la souche flottante sur laquelle ils venaient de s'installer.

Pour quelle raison abandonnaient-ils un refuge qu'ils avaient été si heureux de rencontrer, comme s'ils l'avaient trouvé occupé par une bande de terribles boucaniers? Un insecte pas plus gros qu'une fourmi était cause de cette fuite précipitée.

A peine s'étaient-ils établis sur le tronc flottant, qu'ils se mirent à examiner leur nouveau gîte. Trevaniow voulait savoir s'il était possible de le convertir en une embarcation navigable, soit avec des voiles — entreprise difficile — soit avec des rames, prétention plus réalisable.

« Les *tocandeiras!* les *tocandeiras!* » s'écria tout à coup l'Indien d'une voix qui exprimait la frayeur; et aussitôt tous ses compagnons semblèrent en proie au même sentiment. Ils regardèrent dans la direction où s'était portée l'attention de leur guide, et s'aperçurent qu'à l'autre extrémité de l'arbre, dans une espèce de creux entre les deux grandes boutées, l'écorce avait soudain changé d'aspect. Elle était devenue d'un rouge sanguin, et semblait toute frémissante.

« Les tocandeiras! répéta Munday en désignant cet endroit de l'écorce.

— Voulez-vous parler, demanda Trevaniow, de ces petits insectes rouges qui rampent sur cette souche?

— Oui. Les connaissez-vous, patron?

— Ce sont des espèces de fourmis!

— *Pa terra!* patron! Ce sont les fameuses fourmis à feu. Nous les avons troublées dans leur sommeil. Notre poids a fait enfoncer le monguba dans l'eau, et l'eau est entrée dans leur *malocca*. Cela les a fait sortir, et maintenant elles sont aussi méchantes et aussi dangereuses que des jaguars. *Santo Dios!* Il faut nous mettre hors de leur atteinte, ou dans dix minutes il n'y aura plus un pouce de peau sur nos corps qui soit sans morsure.

— C'est vrai, oncle, dit le jeune Richard. Munday n'exagère point. Si ces pernicieuses bêtes se jettent sur nous — et cela arrivera si nous ne fuyons pas, — elles nous suceront jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il nous faut sauter dans l'eau. »

A l'air dont il parlait, on sentait qu'il n'y avait point d'exagération; les insectes continuaient leur marche vers le côté de la souche occupé par les aventuriers, formant une large et menaçante phalange.

Heureusement, les hommes étaient encore pourvus de leurs ceintures natatoires; et bientôt tous se replongèrent au milieu des larges feuilles des lis d'eau.

Une fois dans l'eau, la question fut de savoir ce qu'on ferait ensuite. Cependant on ne songea pas un moment à abandonner l'embarcation providentielle que les insectes rendaient dangereuse pour le moment. Munday assurait que les fourmis à feu ne les suivraient point dans l'eau. Les aventuriers ne s'éloignèrent donc que de quelques pieds du tronc si mal hanté, et, s'appuyant sur leurs appareils natatoires, ils firent halte pour examiner la situation.

Il s'agissait de prendre possession de la souche, et d'en chasser les insectes, qui fourmillaient sur son écorce en colonnes serrées, comme des soldats allant livrer bataille.

Munday réfléchissait profondément.

« Comment nous en débarrasser? » demanda Trevaniow.

L'Indien hésitait à répondre; il se souvenait de l'école qu'il avait faite lors de la traversée de la lagune.

« Ne pouvons-nous rassembler quelques feuilles sèches et allumer une flambée qui consumera jusqu'au dernier rejeton de ces maudits insectes? dit Tipperary Tom.

— Vous n'y songez pas, Tom; quand même vous pourriez faire le feu en question, quelle

en serait la conséquence? Le tronc brûlerait avec les fourmis, et alors, quel avantage en retirerions-nous?

— Eh bien! si vous pensez que le feu ne puisse faire notre affaire, que dites-vous de l'eau? Il nous faut essayer de les noyer; Munday assure qu'elles ne peuvent pas nager, et alors, bien sûr, elles iront au fond de l'eau.

— Mais comment les noyer? reprit Trevaniow.

— Rien de plus aisé. Nous n'avons qu'à faire rouler le tronc et à le mettre sens dessus dessous. »

Les nageurs, trouvant l'idée assez rationnelle, s'avancèrent, et se mirent en devoir de tourner le bloc de bois.

Mais leur tentative ne fut pas heureuse, en partie à cause de l'énorme poids de l'arbre mort, imprégné encore d'une forte quantité d'eau, et en partie à cause des grosses boutées, agissant comme aiguilles de carène. Ils ne purent que faire tourner la onzième partie de sa circonférence. Les mains et les épaules se mirent à l'œuvre, et répétèrent plusieurs fois leurs efforts. A chaque nouvel essai, le tronc paraissait devoir s'incliner davantage, puis il reprenait son ancienne pose.

L'entreprise semblait définitivement impossible et ils allaient discontinuer leurs efforts, quand un cri leur conseilla de ne pas tarder d'une seconde. Il était poussé par Tipperary Tom, qui s'éloignait précipitamment du tronc, comme si un danger des plus effrayants venait de surgir tout à coup. Et il y avait plus que de la frayeur dans ce cri, on y sentait la douleur.

Mais à peine commençaient-ils à accabler leur camarade de questions, que tous poussaient des exclamations semblables, chacun jugeant, au même instant, sur lui-même quelle était la cause de la douleur de Tipperary Tom. Pendant qu'on essayait d'incliner le bloc de bois, quelques vingtaine, de fourmis s'en étaient détachées, et fondant au milieu des nageurs, avaient préféré s'accrocher à leur peau que de s'enfoncer sous l'eau. Au lieu de témoigner leur gratitude pour ce répit temporaire à la fin tragique qui les menaçait, les misérables insectes enfoncèrent leurs serres empoisonnées dans la chair des intrus, comme s'ils voulaient se venger d'eux.

Du côté des nageurs, il y eut une grande confusion; ils se dispersèrent d'un côté et d'autre, plongeant dans l'eau à plusieurs reprises avec fureur; enfin, au bout de quelques minutes, où les ongles déchirèrent la peau, leur attention se dirigea de nouveau vers le monguba, avec la volonté bien arrêtée d'en chasser leurs ennemis.

Pendant quelque temps, les esprits furent justement préoccupés des moyens à prendre pour expulser les tocandeiras de la citadelle flottante dont ils s'étaient emparés. Enfin ils convinrent de nager vers la lisière de la forêt et d'y délibérer, après avoir établi leur demeure sur quelque branche.

Comme les arbres ne se trouvaient pas fort éloignés, ce plan ne présentait aucun inconvénient.

Tipperary Tom fut encore le premier à suggérer son idée.

« Si nous ne pouvons les renvoyer de la bûche, au moins pouvons-nous les noyer *dessus*. Sûrement, c'est possible, maître?

— Vous voulez dire qu'on peut leur jeter de l'eau, et ainsi les entraîner au fond? demanda Richard.

— Oui, maître.

— L'idée n'est pas mauvaise; nous pouvons en essayer. A l'ouvrage! Entourons le tronc de tous les côtés. Vous, Rosa, enfant, tenez-vous ici. Trois de nous iront de l'autre côté, trois resteront ici, et dès que nous serons en place, commençons tous ensemble l'attaque. »

La sombre couleur qui avait caractérisé le tronc lorsqu'on l'avait aperçu pour la première fois était maintenant devenu d'un rouge foncé. On aurait dit que des ruisseaux de sang coulaient en sens divers sur le bois,

A un mot de Trevaniow, les six assaillants commencèrent à battre l'eau avec les paumes de leurs mains, jusqu'à ce que le tronc en fût inondé. L'eau retombait en pluie sur le bois, envoyant tout autour d'eux une écume blanche, comme celle que produisent les torrents. Les tocandeiras ne purent résister à une telle avalanche, et bientôt ils se virent balayés de leur asile du manguba.

Les assaillants, voyant leur succès, s'en réjouirent nécessairement; les cris de triomphe de Tipperay Tom résonnaient plus haut que ceux des autres, fier qu'il était d'avoir suggéré une ingénieuse idée. Il reçut d'ailleurs les félicitations de ses camarades.

CHAPITRE XIII

Cinq hommes pris de fièvre. — Le festival des tocandeiras. — Encore les fourmis. — Le talmandua — Le talmandua surpris. — Les grives à fourmis.

Au moment où les congratulations s'échangeaient, la voix de Tipperary Tom tout à coup devint plaintive comme celle d'un homme assailli par une sensation désagréable.

L'Irlandais avait été piqué par les tocandeiras! Une cinquantaine de ces insectes s'étaient attachés à sa peau; mais ses camarades étaient trop occupés d'eux-mêmes pour songer à le plaindre, envahis qu'ils étaient aussi par les cruelles fourmis. Les mains cessèrent aussitôt de battre l'eau, chacun ne songeant plus qu'à nager hors de l'endroit dangereux, et ils s'éloignèrent, emportant la petite Rosita, aussi loin qu'ils purent, vers les sommets des arbres.

Ils choisirent un arbre qui pût être aisément escaladé, et s'assirent parmi ses branches aussi confortablement que possible.

La position qu'ils avaient choisie ne pouvait être que temporaire; un repos, pendant lequel ils réfléchiraient aux moyens de chasser leurs ennemis.

Mais, en s'apercevant que le soleil était déjà près de se coucher, ils résolurent de passer toute la nuit sur l'arbre : l'entrelacement de sipos et de plantes parasites offrait, après tout, des hamacs supportables; il était heureux qu'ils eussent trouvé ce refuge, et aussi que Munday, moins maltraité que les autres par les cruels insectes, pût préparer « leurs lits ». Vingt minutes après leur ascension, nos aventuriers, à l'exception de Munday et de Rosa, étaient en proie à une véritable fièvre.

Les blessures infligées par les *fourmis à feu* sont cruelles, leurs morsures ressemblent à celles du scorpion. Ce ne fut que lorsqu'une fraîche brise eût soufflé sur la lagune, et après plusieurs heures, que les souffrances des blessés se calmèrent. Étendus sur leur couche aérienne, ils écoutèrent les récits de Munday sur les singulières coutumes de sa tribu, con nues sous le nom de « fêtes des tocandeiras. »

Quand un jeune homme de la nation Mundrucu, ou de sa parente, la tribu Maheïe, a atteint l'âge de virilité, il se soumet généralement à une épreuve que l'on pourrait qualifier « d'épreuve du feu », surtout lorsque le jeune homme se destine à devenir un guerrier ou à occuper un poste distingué dans la tribu.

Cette épreuve est volontaire, mais le jeune Mundrucu qui ne s'y soumettrait pas se vouerait à une existence sinon déshonorée, du moins sans gloire, et, s'il n'était pas précisément méprisé des filles de la malocca, il devrait, certainement, perdre l'espoir de captiver leurs cœurs.

Il est connu de mes jeunes lecteurs qu'une coutume en usage parmi plusieurs tribus des Indiens du nord de l'Amérique, est celle qui soumet leurs jeunes hommes aspirant au titre de « braves » à des épreuves de courage et d'insensibilité telles qu'elles sembleraient incroyables à ceux qui ne connaissent pas le caractère indien.

Voici l'épreuve en usage chez les Mundrucus, d'après les détails donnés par Munday.

Lorsqu'un jeune homme se déclare prêt à « mettre les gants », on lui en prépare une paire. Ils sont faits de l'écorce d'une espèce de palmier, et ne sont autre chose d'ailleurs qu'une sorte de long cylindre creux, fermé à l'un des bouts, et assez large pour admettre la main et le bras jusqu'à l'épaule.

Avant d'être passés par le patient, ces gants sont à moitié remplis de fourmis de l'espèce la plus venimeuse et la plus cruelle, principalement des *tocandeiras,* d'où la cérémonie tire son nom.

Ainsi accoutré et accompagné d'une foule jouant de trompettes, tambours, et autres instruments musicaux en usage parmi les Indiens, le candidat à la dignité d'homme doit faire le tour de la malocca ou village, en se présentant devant chaque hutte et en dansant une gigue à chaque halte. Pendant tout ce temps, il doit afficher la plus grande joie, chanter les choses les plus gaies, et assez haut pour dominer le bruit des instruments de musique et les cris de la foule qui le suit.

Celui qui refuse de se soumettre à cette épreuve, ou qui montre des signes de faiblesse est un homme perdu. Il est condamné pour toujours au mépris de sa tribu, et pas une fille ne consentirait à en faire son fiancé; sa famille se regarderait aussi comme déshonorée.

Stimulé par ces pensées, le jeune homme tente l'épreuve, tandis que ses amis et ses parents l'encouragent de leurs cris.

Il passe ses mains dans les terribles gantelets, où elles doivent rester emprisonnées jusqu'à la fin de la cérémonie. Il souffre cruellement, ses mains et ses poignets brûlent comme s'ils étaient la proie du feu. Le poison des insectes entre dans ses veines, ses yeux sont enflammés, la sueur perle sur sa peau, sa poitrine est haletante, ses lèvres deviennent blanches, et il ne doit pas laisser échapper une plainte, une marque de souffrance; sans cela, honte à lui! il ne sera jamais un brave, il ne sera pas digne de combattre pour sa tribu.

Enfin il est debout, en présence du « tuchao » assis pour le recevoir.

La cérémonie est répétée devant le chef avec une nouvelle vigueur. Les chants de l'initié s'élèvent plus bruyants que jamais, jusqu'à ce qu'ils cessent par manque de force.

Alors les gantelets sont ôtés, et il tombe dans les bras de ses amis. Il est ensuite entouré par les jeunes filles de la tribu qui le comblent de félicitations.

Ses souffrances l'empêchent d'apprécier leurs gracieusetés; il se précipite vers la rivière, où il plonge son corps enfiévré. Après être resté suffisamment dans l'eau pour se rafraîchir et calmer ses blessures, il se rend de nouvean à la malocca, où il reçoit de nouvelles marques d'estime.

Il s'est montré digne de passer parmi les guerriers; il peut dorénavant aspirer à la main d'une fille mundrucu, et à la gloire d'augmenter le nombre des hideux trophées qui ornent la salle de conseil de la tribu, et qui ont fait décerner à ces Indiens le surnom distinctif de *decapitadores* : décapiteurs.

La conversation continua entre les naufragés non seulement sur les *tocandeiras*, mais encore sur les différentes espèces de fourmis que l'on rencontre dans les forêts et les *campos* de la vallée de l'Amazone.

Le vieux Mundrucu en connaissait une vingtaine d'espèces, différant toutes les unes des autres, autant par la forme, la couleur et les signes *particuliers* que par les habitudes. L'entomologiste qui voudrait faire une étude sur la famille des fourmis serait servi à souhait dans la forêt Amazone. Les unes habitent sur la terre, les autres dessous; une troisième espèce, presque aérienne, bâtit ses nids parmi les branches les plus élevées. Elles sont aussi variées dans leur nourriture, il y a des *carnivores* et des *herbivores*.

De toutes les espèces de fourmis de l'Amérique du Sud, pas une ne surprend peut-être l'étranger plus que le *saüba*. En passant dans une partie de forêt, ou de terre labourée, le voyageur traverse toute une surface jonchée de feuilles vertes ayant à peu près la grandeur d'une pièce de deux sous, toutes en mouvement.

En examinant ces feuilles de plus près, il découvrira que chacune est portée sur les épaules d'un petit insecte beaucoup moins gros que son fardeau. En continuant sa marche, il arrivera à un arbre où des milliers d'insectes sont à l'ouvrage, coupant les feuilles en morceaux de la grandeur convenable, qu'ils jettent ensuite à des milliers d'autres insectes qui s'en saisissent et les emportent. Un examen attentif lui montrera ensuite que cette besogne est faite dans un ordre systématique.

Les feuilles ainsi transportées ne sont point destinées à servir de nourriture, mais seulement à faire du chaume pour couvrir les ga leries et les passages à travers lesquels passe une multitude de ces innombrables insectes. En continuant son excursion, l'observateur rencontrera des fourmis différant essentiellement des saübas, comme sont les *écitons,* ou « fourrageurs », qui au lieu de se contenter de la luxuriante végétation des tropiques, se nourrissent sur les colonies de leur propre *genre*.

Le géant de l'espèce est l'*éciton arpax,* qui poursuit d'habitude les simples fourmis.

L'Indien qui rencontre deux larges colonnes de ces insectes les signale à ses compagnons en leur criant : *Tanóca!* Pas une espèce ne paraissait si intéressante au Mundrucu que celle qu'on nomme « tocandeira ». Il avait porté les fameuses mitaines, et elles semblaient lui avoir laissé de profonds souvenirs.

Nos voyageurs se réveillèrent au point du jour, et, après s'être rafraîchis avec un peu de fromage, qui n'était autre que le lait coagulé du massaranduba conservé dans des cosses de sapuçaya, ils tournèrent de nouveau leur attion sur le tronc flottant.

A leur grande surprise, ils ne le retrouvèrent plus où ils l'avaient laissé.

Lorsque le brouillard qui planait sur l'eau se fut dissipé sous les premiers rayons de soleil, la lagune se trouva suffisamment éclairée pour permettre de distinguer un sombre objet, aussi large que la tête d'un homme, à une distance d'environ un mille. Le monguba avait été laissé à peine à une centaine de mètres de leur gîte de la nuit. Où était-il maintenant?

« Là-bas! dit Munday en réplique à la question que tous faisaient en même temps. Plus loin, là-bas, le bois mort, dans les arbres. Vous le voyez, patron ?

— Oh! s'écria Trevaniow, certainement; mais comment la bûche a-t-elle pu aller là-bas?

— C'est peut-être le courant qui l'a emportée, remarqua Richard.

— Non, maître, reprit le Tapuyo. Il n'y a pas de courant; seulement, en battant l'eau, nous avons dérangé le bois mort de son amarre parmi les *piosocas*, il y a eu un peu de brise cette nuit, et c'est ce qui l'a amené là. Il est maintenant à l'ancre contre l'arbre. Je ne serais pas étonné si les fourmis essayaient de déguerpir et profitaient des branches qui s'étendent au-dessus de leur établissement.

— Pourquoi pensez-vous cela?

— Parce que le monguba mort n'est pas leur maison naturelle, ni le gapo leur demeure habituelle. Les tocandeiras appartiennent à la *terre ferme*, et je ne puis m'expliquer leur présence là que d'une seule manière : elles devaient avoir leur malocca dans le creux de la souche quand elle reposait sur la terre ferme; l'*échenté* l'a mise à flot, et le flux du courant les a emportées ainsi loin de leur pays. Il y a d'autres espèces de fourmis qui habitent sur le gapo parmi les arbres, mais ce ne sont pas les tocandeiras. »

En regardant du côté du bois flottant, nos aventuriers virent que les tocandeiras l'occupaient toujours. Ils se mouvaient sur sa surface, dans leur uniforme rouge, et paraissaient aussi émus que lorsque les nageurs avaient envahi leur territoire.

Le Tapuyo découvrit bientôt les causes de l'agitation des insectes, agitation qui, selon toute probabilité, avait duré toute la nuit. La souche, bien que très rapprochée du tronc de l'arbre vivant, ne se trouvait pas en juxtaposition avec lui, quelque chose les séparait. Il y avait entre eux un espace de plusieurs pieds, et, comme quelques-unes des branches ne descendaient qu'à peine jusqu'au bois mort, il était impossible aux insectes de se transporter jusqu'à l'arbre sans voler ou sans plonger dans l'eau : alternatives qui n'étaient ni l'une ni l'autre en leur pouvoir. Ils désiraient évidemment opérer le changement de domicile qui devait les mettre à l'abri des vagues et des flots.

Nos aventuriers continuèrent à surveiller ce spectacle, dans l'espoir que les innombrables hôtes rouges du bois mort, ayant trouvé quelque moyen pour effectuer leur départ, les en laisseraient enfin seuls et libres possesseurs.

Tout à coup les spectateurs remarquèrent un mouvement entre les branches de l'arbre, où ils espéraient voir les tocandeiras prendre refuge, et, presque aussitôt, une singulière créature fit son apparition.

C'était un quadrupède de la taille d'un chat mais d'une forme *sui generis*. Son corps long et cylindrique se terminait postérieurement par une queue en trompette, effilée au bout. La partie antérieure était ornée d'une tête plate et basse, se prolongeant en un museau mince et pointu.

Les yeux étaient si petits qu'à peine les distinguait-on. La bouche ressemblait plutôt à un orifice rond qu'à la fermeture d'une paire de mâchoires.

Cet animal avait une espèce de fourrure soyeuse, légèrement crispée, de manière à lui donner un aspect laineux. Cette fourrure, couleur de paille, était d'une teinte marron foncé sur les épaules et le long du dos. La queue bouclée offrait un mélange de deux couleurs.



C'était vers un arbre de cette espèce que se dirigeaient les nageurs. (Page 46.)

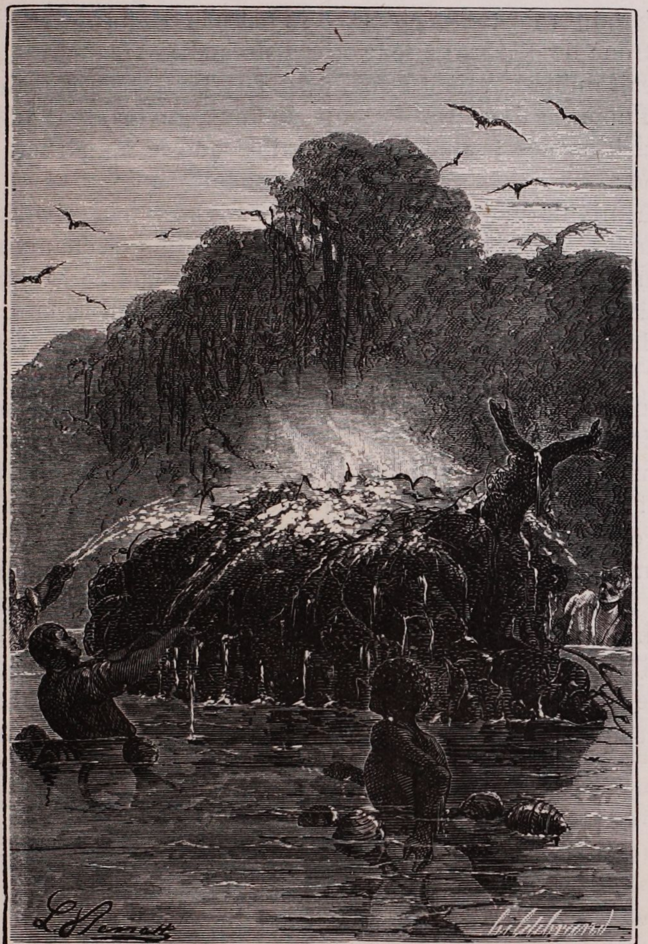
« Un talmandua! s'écria Munday.

— Qu'est-ce que cela? demanda le patron.

— Le *mangeur de fourmis*, répondit l'Indien; l'espèce que vous voyez est la petite, celle qui vit parmi les branches, et voyage d'arbre en arbre à la recherche de miel, d'abeilles, de guêpes et de vers. Ah! continua le Tapuyo qui parut subitement inspiré d'une nouvelle idée, à quoi ai-je pensé! Je croyais que les tocandeiras désiraient grimper après l'arbre? Il n'est pas du tout question de cela! tout au contraire... c'est la vue du talmandua qui cause leur agitation. Et voyez, l'animal se prépare à fondre sur eux. »

En effet, le talmandua effectuait une descente parmi les branches, s'aidant tantôt de ses griffes, tantôt de sa queue.

Une fois sur le bois mort, il resta immobile à plat ventre, puis il commença à lécher les tocandeiras qui fourmillaient par milliers autour de sa langue effilée. Pendant près de dix minutes, le talmandua continua ce manège, et des milliers d'insectes disparurent dans l'orifice qui lui servait de bouche. Enfin, l'animal parut rassasié, bientôt il n'étendit plus sa langue qu'à de longs intervalles, lorsque sa gourmandise paraissait de nouveau tentée par quelque groupe de tocandeiras plus gras que les autres; puis il cessa tout à fait son exercice, et, prenant son élan, il sauta de nouveau parmi les branches de l'arbre, choisit la plus



L'eau retombait en pluie sur le bois. (Page 52.)

élevée et s'y installa. Alors, enroulant deux ou trois fois sa queue autour de son corps et cachant son museau dans la longue fourrure de sa poitrine, il donna le spectacle d'un talmandua profondément endormi.

Probablement, avant de se laisser aller aux douceurs du repos, le talmandua s'était bien assuré que les tocandeiras ne pourraient lui échapper. En effet, le seul refuge étant l'eau, ils n'auraient fui un danger que pour tomber dans un autre. Il se trompait.

Le proverbe : « Il y a loin entre la coupe et les lèvres, » se trouve aussi vrai pour les ours à fourmis que pour les hommes. Lorsque l'animal, se réveillant après un somme de dix minutes, regarda le bois mort pour s'assurer que son garde-manger était toujours plein, il ne fut pas peu étonné de ne pas apercevoir un seul tocandeira ! La surprise du lecteur sera peut-être aussi grande, surtout en apprenant que les insectes ne s'étaient pas réfugiés dans leur domicile, dans le creux de la bûche, lequel était maintenant plein d'eau, et qu'ils n'avaient pas davantage grimpé dans l'arbre voisin dont ils restaient toujours séparés par une traversée infranchissable pour eux.

Quand ils avaient été abandonnés par le talmandua, ils fourmillaient encore par myriades innombrables. La rafle faite par la langue de leur ennemi marquait à peine sur leur nombre prodigieux, et ils circulaient en apparence aussi serrés et nombreux qu'aupa-

ravant; maintenant le monguba, débarrassé de ses hôtes rouges, était revenu à sa couleur primitive.

A peine quelques centaines de tocandeiras rampaient-ils sur le tronc de l'arbre; à leur aspect effaré, on jugeait qu'ils devaient être échappés de quelque immense désastre.

La cause de la disparition des tocandeiras mérite un chapitre à part.

Le mangeur de fourmis dormait à peine depuis quelques secondes, lorsque Munday aperçut un petit oiseau à peu près de la taille d'un sansonnet, qui voletait parmi les branches des arbres. Il n'y avait là rien d'extraordinaire. L'oiseau ressemblait à un lanier ou à un gobe-mouches, et était, comme eux, d'un sombre plumage gris foncé teinté de bleu.

Comme nous l'avons déjà dit, il voletait parmi les branches de l'arbre, tout en piaulant avec une animation extraordinaire. On demanda une explication à Munday.

« C'est une grive à fourmis, dit-il; si elle pouvait apercevoir le nid qui fourmille sur la bûche... Ah! s'écria-t-il joyeusement, évidemment frappé de quelque pensée agréable, voilà l'ami qui nous débarrassera des tocandeiras. Je vous promets, patron, que, si l'oiseau mangeur de fourmis aperçoit cette masse rouge, elle aura disparu en moins de vingt minutes. Puisse le Grand-Esprit diriger les regards de l'oiseau! »

Les naufragés continuèrent de surveiller ses manœuvres, tout en se tenant tranquilles, ainsi que le Mundrucu le leur avait recommandé.

Tout à coup la grive donna de grands signes d'inquiétude et changea de tactique : un cri aigu témoigna de sa surprise; elle venait de voir le talmandua faisant sa sieste, et sans doute la présence de cet animal lui révélait celle des insectes.

Presque aussitôt, l'oiseau commença à chercher dans toutes les directions la proie pressentie. Un second cri annonça qu'il l'avait découverte, et, en même temps, signalait sa trouvaille, car il y eut une centaine d'échos, et bientôt un bruissement d'ailes considérable fut la preuve que l'appel avait été compris.

En moins de dix minutes, une légion de grives à fourmis eut débarrassé le tronc mort, qu'elles abandonnèrent ensuite pour s'envoler à la recherche d'un nouvel essaim.

CHAPITRE XIV

La chasse au talmandua. — Le juarouâ. — Une vache-poisson. — La lance de pashiuba.

Si le talmandua avait été surpris par la disparition des tocandeiras, il ne le fut pas moins en apercevant une créature ayant dix fois sa taille, arriver par le sommet des arbres vers celui sur lequel il avait pris sa sieste. Cette créature avait la sombre couleur du bronze, un corps long et élevé, une paire de jambes encore plus longues, des bras longs aussi, et une tête ronde avec des cheveux noirs tombant sur les épaules.

Le mangeur de fourmis voyait en ce moment, et pour la première fois sans doute, un être humain. L'apparition qui l'étonnait et l'effrayait tout à la fois, n'était autre que celle de Munday, qui s'était imaginé de le capturer afin de se procurer une *pièce de résistance* pour le dîner. Stimulé par l'ambition du rôti que lui promettait le talmandua, l'Indien se mit à courir de branche en branche, avec l'agilité d'un singe, en s'accrochant comme il pouvait aux sipos. Bientôt Richard Trevaniow vint se joindre à lui; il s'agissait de traquer l'animal sur l'espèce d'isthme où il s'était réfugié, afin de l'empêcher de gagner la forêt, où il lui eût été facile de disparaître dans les broussailles.

Les chasseurs avaient cru venir facilement

à bout du talmandua, mais ils se trompaient. L'animal, cerné sur son arbre, se mit à gagner les plus hautes branches; Munday le poursuivit vivement, et arriva à temps pour le saisir par les deux jambes de derrière. Le talmandua possédait, dans ses membres et dans sa queue, une force que ses ennemis ignoraient.

Malgré tous ses efforts, le Tapuyo ne put arriver à détacher les jambes de la branche à laquelle elles s'étaient cramponnées. Pour défaire le nœud gordien formé par la queue enroulée autour de l'arbre, Munday dut la couper avec son fameux couteau; alors il tourna autour de son poignet ce qui restait de l'appendice, puis, tirant de toute sa force, il attira ainsi à lui l'animal en le frappant si vivement contre l'arbre, qu'il l'amena enfin, à bout de résistance et aussi sans vie.

Le vieil Indien et le jeune Richard se jetèrent ensuite à l'eau et se remirent à nager vers le bois mort; puis ils appelèrent leurs compagnons, en les engageant à les imiter.

La souche était désormais débarrassée. Dès que nos aventuriers en eurent pris possession, ils ne songèrent plus qu'à s'y établir commodément pour dormir; reposer sur une place horizontale leur semblait un luxe si grand, après avoir si longtemps *perché*, qu'il leur tardait d'en jouir. Le bois présentait assez de largeur pour qu'ils pussent s'y étendre tous.

Un seul, le vieil Indien, n'imita pas leur empressement, engagé qu'il était dans une opération qui réclamait toute son énergie: dans le tronc du monguba, à une place où l'écorce était sèche, il avait découvert une petite cavité de forme circulaire, près de laquelle il avait placé quelques feuilles mortes et quelques rameaux secs, tombés d'un arbre qui étendait ses branches près de là. Il était agenouillé sur cette cavité, sa poitrine se trouvant directement au-dessus.

Il tenait entre les paumes de ses mains un bâton droit et uni, taillé dans un bois dur, qu'il balançait horizontalement, de manière à produire un mouvement rotatoire très rapide, en changeant de direction par intervalles.

Au bout de dix minutes une fumée commença à s'élever de la cavité dans laquelle le bout du bâton tournait, et presque aussitôt elle fut suivie d'étincelles qui s'envolèrent avec la poussière produite par les frottements.

Les étincelles devenant de plus en plus pressées finirent par produire une faible flamme; alors l'opérateur, abandonnant son bâton, s'empressa de couvrir le trou avec les feuilles sèches et les brindilles, et, soufflant dessus doucement, fut bientôt réjoui par la vue d'un feu fort vif; aussitôt le Tapuyo, impatient cuisinier, sans prendre la peine de *dresser son gibier*, l'étendit sur le feu où il fut libre de griller dans sa peau.

Il s'agissait ensuite de prendre des mesures pour empêcher la flamme de s'étendre. Le bois mort, autour de la place où il avait établi son *fourneau*, était aussi sec que de l'amadou. Otant la chemise de coton qui ne l'avait pas abandonné malgré tant de vicissitudes, il la trempa dans l'eau à plusieurs reprises. Quand elle eut été bien imbibée, il la roula et forma avec le linge mouillé un cercle autour du feu. S'étant ainsi préservé contre les dangers de l'incendie, il s'assit sur ses jarrets et surveilla son rôti, qu'il ne retira qu'après s'être assuré qu'il était cuit à point.

Alors il tira ses compagnons de leur torpeur, en leur annonçant que le dîner était servi. Le fumet savoureux répandu dans l'air épargna à l'Indien l'ennui de répéter son invitation. Au bout de quelques minutes, il ne restait plus du talmandua que des os bien nettoyés.

Lorsque les convives eurent fini de dîner, le soleil était si près de se coucher, qu'ils se demandèrent s'ils ne feraient pas mieux de rester inactifs le reste du jour, pour se mettre à l'ouvrage de bonne heure le lendemain matin.

Le somme qu'ils avaient fait pendant que Munday se livrait à ses opérations culinaires, ne les avait pas suffisamment réconfortés; il fut décidé qu'on se reposerait.

Il s'agissait, comme on a dû le pressentir, de transformer le bois mort en radeau, afin de naviguer sur la lagune.

Mais comment se procurer des rames et des pagaies? Telle était la question qu'on s'adressait avec inquiétude. Munday assura que les difficultés n'étaient point insurmontables, et qu'on pourrait y aviser le lendemain.

On dormait depuis une heure à peine, lorsque le coaïta, qui avait rejoint ses maîtres sur la souche, se mit à gémir et à trembler au point de réveiller Tipperary Tom qui était couché près de lui.

« Qu'y a-t-il? » demanda Tom à son favori. L'animal ne répondit pas, bien entendu, mais il continua de trembler de tous ses membres.

Son maître se souleva sur son coude et se mit à examiner le gapo, afin de découvrir les causes de tant d'émoi. Il ne vit rien, hormis l'eau brillant comme une nappe d'or sous les rayons du soleil couchant. Il regarda alors du côté des arbres et ne découvrit pas davantage la raison des cris du singe.

« Qu'avez-vous? lui demanda-t-il. Vous avez l'air de dire : « C'est par là! Voyons; » — et se penchant sur le bord du bois : « Oui, oui, reprit-il, je vois l'eau bouillonner comme si quelque créature était sous les roseaux. Je me demande ce que cela peut être!

« Serait-ce un poisson, ou un de ces affreux alligators? Par saint Patrik, c'est peut-être ce grand serpent dont l'Indien nous a parlé, qui devient dix fois gros comme un homme, et pourrait avaler une vache sans mettre les dents dessus. Alors je ferais mieux d'éveiller les camarades. »

L'Irlandais, indécis, resta les yeux fixés sur le bouillonnement de l'eau qui avait lieu à environ une centaine de mètres de la souche. Il continuait toujours, et bientôt Tom s'aperçut que le poisson — serpent ou alligator — s'approchait peu à peu. A la fin, il vint assez près pour qu'il pût le distinguer parfaitement; et bien qu'il pût affirmer alors que ce n'était pas un serpent ni un crocodile, il était d'une apparence assez formidable pour lui inspirer de la crainte. Il ressemblait par la forme à un phoque, mais non par la dimension, car il était beaucoup plus large. Il mesurait au moins dix pieds du groin à la queue, et son corps était d'une grosseur proportionnée; il avait la tête d'un taureau ou d'une vache avec un large museau, les lèvres pendantes et épaisses et de très petits yeux, et à la place d'oreilles deux cavités rondes sur le sommet de la tête. Ajoutez à cela une queue large et plate, horizontale comme celle des oiseaux.

Sa peau était unie et sans poil, à l'exception de quelques soies autour de la bouche et des narines. Elle avait la couleur du plomb avec quelques teintes blanches sous le gosier et le long du ventre. Mais ce que Tipperary Tom remarqua avant tout, ce fut une paire de nageoires de plus d'un pied de longueur, s'élevant des épaules et ressemblant à des pagaies, lesquelles étaient en mouvement, car l'immense créature s'en servait pour s'avancer à travers l'eau, juste comme un poisson. L'animal avait en outre des mamelles comme une vache.

L'Irlandais ne s'arrêta pas plus longtemps aux détails que nous venons de donner; il était trop surpris par ce qu'il voyait pour en rester un instant de plus le seul observateur; il éveilla le premier dormeur qu'il trouva sous sa main. Ce fut l'Indien.

« Venez, Munday, lui murmura-t-il à l'oreille, en montrant l'endroit où se trouvait le monstre aquatique. — Regardez! qu'est-ce que cela?

— Quoi? fit Munday en se frottant les yeux — ah! cela? Par le Grand-Esprit, c'est un *juarouá!* »

La manirèe dont l'Indien prononça le mot *juarouá* dénotait le grand intérêt que lui inspirait la créature si singulièrement nommée. Il se mit tout à coup sur son séant, puis, comme s'il eût craint que ses mouvements fussent remarqués, il resta immobile et en observation devant l'animal qui approchait toujours.

« Qu'est-ce qu'un juarouâ? demanda Tipperary Tom qui n'était pas plus renseigné qu'avant. Est-ce un poisson ou un quadrupède?

— Un brochet, garçon, un brochet! C'est le nom que les blancs lui donnent.

— Mais ça ne ressemble pas du tout à un brochet? Oh! mère de Moïse! regardez, Munday. Voici qu'il a un petit et qu'il l'allaite absolument comme une vache allaite son veau! »

L'Irlandais avait raison; mais l'animal, au lieu de laisser, comme la vache, son petit s'arranger à sa guise, le prenait entre ses nageoires, sortes de bras, et le serrait contre sa poitrine, ainsi qu'une nourrice qui met son nourrisson dans une position commode.

Le spectacle était bien fait, on le comprend, pour étonner Tipperary Tom; les Indiens de l'Amazone eux-mêmes, qui l'ont souvent sous les yeux, en sont toujours curieux. Un poisson allaitant ses petits, était, en effet, une chose assez anormale.

Les exclamations que la surprise arrachait à l'Irlandais auraient pu continuer longtemps, si l'Indien ne lui avait imposé silence.

« Tenez-vous tranquille! lui dit-il, il y a quelque chance que nous puissions capturer le juarouâ, maintenant qu'elle est occupée par son petit. Ne faites donc pas de bruit, ce qui pourrait l'effrayer; ne réveillez pas les autres. Le juarouâ voit aussi bien qu'un vautour et entend comme un aigle, malgré ses petits yeux et ses petites oreilles. »

Les deux hommes gardèrent donc un silence absolu.

L'animal était alors par le travers du bois mort, et commençait à le dépasser. Un peu au delà, une sorte de baie entrait dans les arbres; et c'était vers cette baie qu'il se dirigeait, tout en allaitant son petit.

« Bravo ! dit Munday à voix basse. J'imagine pourquoi il va là-bas.

— Pourquoi, Munday?

— Ne voyez-vous rien reposant sur l'eau?

— Sur l'eau? non... si... mais c'est seulement du gazon. — Est-ce qu'il en mange?

— Il ne mange pas autre chose?

— Il n'y a rien d'étonnant, l'animal tenant tout à fait de la vache, à ce qu'il se nourrisse de verdure.

— Sans doute, et il se dirige vers son pâturage : tant mieux !

— Pourquoi tant mieux?

— Parce qu'il restera là jusqu'au matin, et ainsi il me donnera la facilité de le tuer.

— A quoi vous servira de le tuer?

— Étrange question, signor Tom, quand nous sommes tous affamés!

— Oh! je comprends! mais alors tuons-le maintenant.

— Nous n'avons pas d'arme.

— Et votre couteau?

— Inutile. Le juarouâ est trop rusé pour laisser quelqu'un approcher si près de lui. Il n'y a pas de chance de ce côté. *Santo Dios!* s'il revient par ici au matin, j'aurai soin d'être prêt à le recevoir; ainsi nous aurions de la viande pour un long voyage. Voyez ! il commence à brouter. »

Ainsi que l'Indien le disait, l'animal commençait à tondre le gazon avec sa langue, absolument comme une vraie vache européenne.

Le spectacle d'une vache amphibie broutant un lit de gazon aquatique, était trop curieux, pour que les deux hommes ne songeassent point à en faire jouir leurs compagnons. Ils les éveillèrent donc. Le jeune Paranèse seul ne fut pas surpris. Il avait souvent vu ces mêmes singularités dans les *Canos* et les détroits dormants qui entrecoupent le grand Delta de l'Amazone, où les vaches-poissons sont presque aussi communes qu'aucune autre espèce. Tandis que ses camarades regardaient avec des yeux émerveillés, comme ceux des visiteurs du Zoological Garden « devant les pélicans en train de se nourrir. » Cependant, le moment venu, Munday quitta en silence le bloc de bois et se dirigea vers le sommet des arbres : dans quel but? c'est ce que personne ne soupçonnait. En partant il recommanda un profond silence à sescompagnons, leur prescrivant même de ne pas changer de place.

Ces derniers se soumirent à l'injonction, supposant qu'elle était motivée. Si nos aventuriers osaient s'adresser la parole, ce n'était qu'à voix basse et à longs intervalles. Cependant la situation se prolongeant, devint fatigante; enfin, le Tapuyo revint parmi eux. Il tenait son couteau d'une main et de l'autre un bâton d'environ douze pieds de longueur, allant en s'amincissant et pointu au bout comme une lance.

C'était, en effet, une lance qu'il avait confectionnée, et prise au tronc du « palmier pashiuba » — *Iriartea exurhiza*. Dans cette espèce d'arbre, le tronc est supporté par de minces racines qui s'élèvent de plusieurs pieds au-dessus de la surface du sol. Avec l'habileté dont est seul capable un Indien de l'Amazone, il avait taillé le pashiuba, dur comme du fer à l'extérieur, mais tendre à l'intérieur; maintenant il ne restait plus qu'à en passer la pointe au feu, et alors l'acier lui-même ne pourrait être meilleur pour servir de pointe de lance. Heureusement le foyer n'était pas encore froid, quelques cendres rouges fumaient dans le cercle humide. L'Indien appliqua dessus, pour le durcir, l'extrémité de son bâton.

Ceci accompli à sa satisfaction, il le retira des cendres, l'amincit bien aigu avec la pointe de son couteau, et alors s'annonça prêt à attaquer le juarouâ.

L'animal amphibie broutait toujours. On ne pouvait trouver une meilleure occasion de l'attaquer. Il avait la tête penchée et se trouvait sous un arbre énorme dont les branches s'étendaient horizontalement et baignaient presque dans l'eau. Munday pensa que, s'il pouvait se glisser sans bruit dans l'arbre, son ennemi lui appartiendrait.

Aussitôt pensé, aussitôt fait; en moins de deux minutes il avait gagné une branche de l'arbre, juste au-dessus de la « vache ». Un instant après, sa lance descendait; mais, au lieu de frapper le corps de la mère, il perçait celui du « veau », comme le dit Tipperary Tom.

Les spectateurs ne pouvaient comprendre pourquoi Munday s'était attaqué au « petit », qui ne pouvait leur donner qu'un maigre souper, tandis que la mère leur promettait de la nourriture pour un mois. Elle allait mainte-

nant s'échapper sans nul doute. Ils comptaient sans l'instinct maternel du monstre amphibie. Espérant encore pouvoir secourir sa progéniture, il essaya de s'en approcher malgré les fréquents coups de lance qu'il recevait et il persista jusqu'à ce qu'il eût reçu la blessure finale.

Son meurtrier répondit aux questions de ses camarades, lorsqu'il revint parmi eux, que s'il avait commencé par attaquer la mère, elle se serait probablement échappée en emportant son nourrisson. Ces animaux ayant la vie extrêmement dure, un coup de l'arme insuffisante qu'il avait pouvait la mettre en fuite; le harpon seul, avec sa tête barbelée, venait d'ordinaire à bout de la vache-poisson.

CHAPITRE XV

Provisions de voyage. — Une voile de peau. — Au calme. — L'ennemi caché sous l'eau.

Tout le monde dormit tranquille cette nuit-là sur le bois mort, qui devint le lendemain témoin d'une série d'opérations assez curieuses.

Il s'agissait de fumer la vache-poisson. Munday accomplit l'œuvre en dépouillant l'animal et ensuite en coupant la chair par larges bandes qui furent suspendues au soleil.

Avant cela, on en avait fait griller au feu, allumé comme la veille, plusieurs tranches qui subvinrent au souper et au déjeuner. Personne ne critiqua la saveur de cette viande dont le goût est à peu près celui du porc, bien qu'il y ait des parties plus dures et plus coriaces.

Toute la journée se passa à préparer la viande que l'on exposa au soleil, ainsi que nous l'avons dit, au moyen de pieux et de sipos élevés sur le tronc d'arbre.

La raison de ces préparatifs se comprend : il fallait se mettre en état de supporter un ong voyage. D'ordinaire, on se sert du *gras* de la vache-poisson pour en faire de l'huile, mais, dans les présentes circonstances, on le jeta à l'eau. Lorsque, vers le soir, les compagnons d'infortune s'assirent devant leur second souper, il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient sentis si dispos. On se proposait de commencer le lendemain le voyage, lequel, ils l'espéraient, devait les amener de l'autre côté de la lagune, sinon en vue de la terre. La conversation roula sur le singulier animal rencontré la veille au soir.

Trevaniow leur dit que de semblables créatures — bien que d'une espèce différente — se trouvaient dans la mer, mais généralement près de quelque côte où il y avait de l'eau douce, près de l'embouchure d'une rivière.

Il y avait, dit-il, dans les mers de l'Inde, le « dugong », et dans les Indes de l'ouest, le *manati* ou *manatee*, appelé par les Français *lamantin*, que les Espagnols nomment *vaca marina*.

Le manati a dû être ainsi nommé à cause de ses nageoires, ayant quelque ressemblance avec les mains d'un être humain. Les espèces trouvées sur les côtes ouest de l'Inde sont beaucoup plus grandes que celles des bords de l'Amazone.

Ici Munday prit la parole : « Une des particularités de ces animaux, dit-il, ce sont leurs poumons, qui expliquent leur nature amphibie.

« Si l'on ôte à l'animal ses poumons et si on souffle dedans, ils se gonflent et deviennent aussi légers que du caoutchouc.

— Alors, observa le jeune Richard, ainsi gonflés, ils pourraient remplacer pour nous les cosses du sapuçaya, s'il fallait encore se jeter à l'eau. »

Munday raconta comment on capture le juarouâ. Le chasseur — ou pêcheur — se mu

nit d'une « montaria » (léger canot) et d'un harpon. Il rame vers l'endroit où la créature peut apparaître : c'est ordinairement quelque lagune solitaire ou une place hors du courant, où se trouve le gazon qui fait sa nourriture. L'ennemi, assis dans son canot, attend en silence l'approche des animaux qui arrivent d'ordinaire avec leurs petits. Il guette le moment où ils sont bien occupés à brouter pour s'approcher dans le plus grand silence, car ces mammifères sont extrêmement timides et méfiants. Lorsque l'homme du canot est arrivé assez près de ses victimes, il lance son harpon de toutes ses forces. Une ligne attachée au manche de l'arme empêche l'animal blessé de s'enfuir.

Cette chasse est très à la mode parmi les Indiens de l'Amazone.

C'est quand les eaux sont devenues basses et que les lagunes ou étangs permanents sont retournés à leurs limites ordinaires, que le harponnage des vaches-poissons devient très profitable. Alors, les Indiens s'adonnent bien davantage à cette chasse. Quelquefois on découvre qu'une lagune est visitée par une bande de ces animaux, alors la malocca est abandonnée. Hommes, femmes, enfants et chiens, emportant avec eux des vases pour faire bouillir la graisse dont ils doivent tirer de l'huile qu'ils livreront au commerce, se dirigent vers l'endroit désigné, et alors commence une véritable boucherie.

Durant ces grandes pêches, il y a de grands festins et de nombreuses réjouissances. Comme le Mundrucu avait été présent à plus d'un *pescado* de la vache-poisson, il put rendre compte des scènes dont il avait été témoin. Ces récits furent écoutés avec la plus grande attention, jusqu'à l'heure de minuit où l'on songea à prendre du repos.

Au point du jour tout le monde était debout sur le nouveau radeau; et après le déjeuner, on essaya de mettre le bois à flot. Ceci n'était point facile à accomplir. La souche méritait bien d'être ainsi appelée, et bien qu'elle eût été autrefois un splendide cotonnier, couvert de gousses et s'élevant majestueusement au-dessus de ses confrères de la forêt, elle reposait maintenant aussi lourde que du plomb parmi les herbes aquatiques.

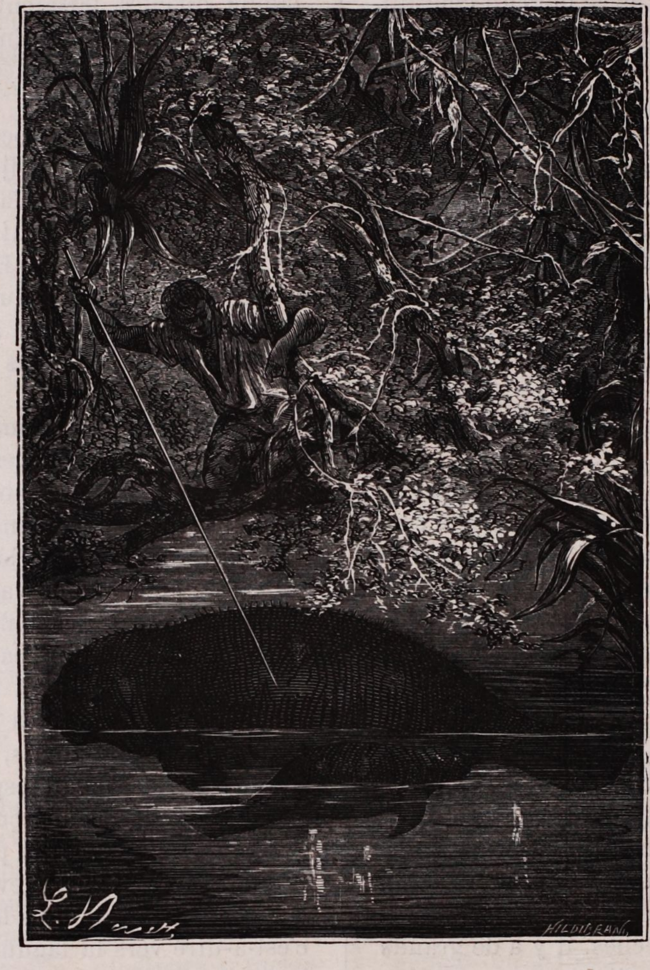
Vous vous imaginez les difficultés qu'il y aurait eu à remuer un si énorme bloc; mais heureusement le couteau de Munday n'avait pas été inactif le jour précédent, et une paire de pagaies était résultée de son travail. Bien que grossièrement confectionnées, elles étaient excellentes pour le but qu'on se proposait, tandis qu'elles faisaient preuve en même temps d'une grande ingéniosité chez celui qui les avaient fabriquées. Elles avaient des manches de bois et des lames en *os*. Inutile de dire qu'on s'était procuré le bois parmi les sommets des arbres adjacents. Quant à l'os — deux pièces assez larges pour servir de pelles, — elles devaient avoir été prises au squelette de la vache. En effet, elles provenaient des omoplates que Munday avait soigneusement conservées avec la peau, tandis qu'il envoyait les restes de l'animal au fond du gapo.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait vu employer utilement ces structures osseuses. Plus d'un champ de cacao et de mandioca avait été débarrassé par Munday de sa végétation superflue au moyen de la bêche confectionnée dans une omoplate de vache-poisson.

A l'aide de pagaies donc, on força la souche à faire du chemin sur l'eau. Les progrès furent nécessairement lents, à cause des entrelacements des longues tiges et des larges feuilles des lis aquatiques, mais, une fois hors de ces obstacles, on pouvait espérer d'avancer plus vite. En outre, on aperçut un léger bouillonnement sur l'eau, ce qui prouvait qu'une brise imperceptible s'était élevée de la lisière des arbres, et soufflait dans la bonne direction — c'est-à-dire vers la lagune. On supposera que le vent ne devait pas servir beaucoup avec un tel radeau privé non seulement de gouvernail, mais encore de voile.

C'est ce que pensaient nos aventuriers, à l'exception du vieux Tapuyo. L'Indien n'avait pas navigué sur le gapo pendant quarante ans sans apprendre à construire une voile, et s'il n'avait trouvé rien autre chose, il aurait suppléé à la voile qui manquait au moyen des larges feuilles qui croissaient au bord de l'eau, spécialement celles de la plante appelée *miriti palm* dont la forêt submergée abonde. Mais le hasard lui avait envoyé mieux.

La veille, ses compagnons lui avaient vu couper aux arbres deux longues perches, et les transporter à bord; puis, creuser avec son couteau un trou profond dans le monguba, à son extrémité la plus épaisse. Ils s'étaient demandé dans quel but il avait si soigneusement conservé la peau de la « vache », mais le Tapuyo n'avait révélé à personne ses inten-



Il avait gagné une branche d'arbre. (Page 61.)

tions. Les hommes de cette race ne déclarent leurs projets qu'au moment de l'exécution. Ils ont un sentiment d'orgueilleuse supériorité qui les empêche d'avoir cette condescendance. En outre, Munday était encore sous le coup de l'humiliation ressentie lors d'une de ses dernières entreprises.

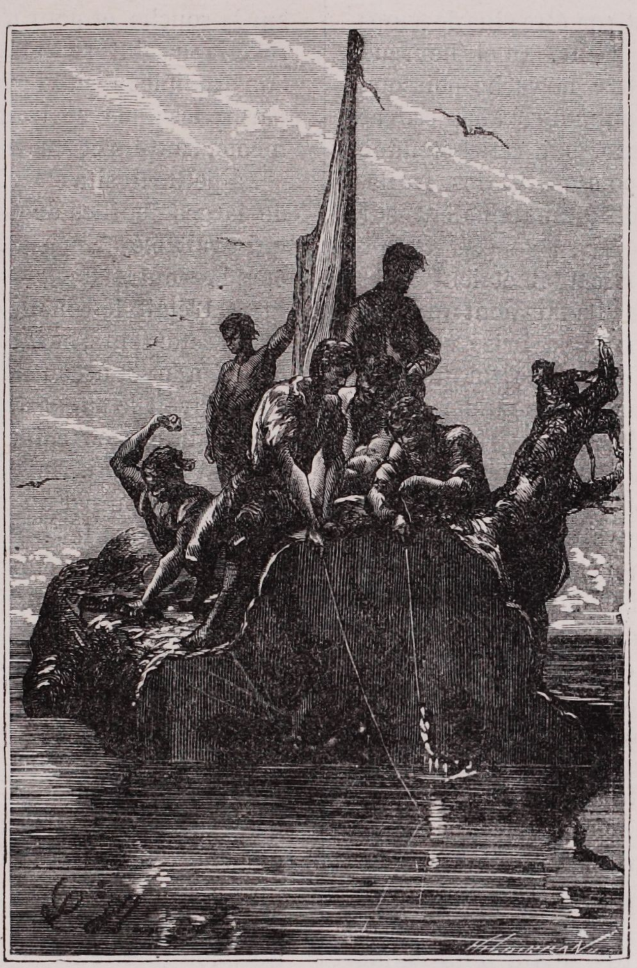
Ce ne fut donc que lorsqu'une robuste perche eut été scellée dans le trou creusé par son couteau, lorsqu'il l'eut bien assujettie par des sipos et lorsque la peau de la vache eut été étendue contre la perche, comme une grande couverture de caoutchouc, et attachée au bois par des cordages semblables, qu'il daigna s'expliquer sur ses opérations de la veille.

Le bois mort, sous l'impulsion de la voile improvisée, commença à faire du chemin. Une joyeuse et unanime acclamation accueillit ce changement.

Une fois sur la lagune, et marchant à pleine voile, la question fut de savoir dans quelle direction on mènerait le nouveau radeau.

Le soleil n'était encore qu'à une heure ou deux au-dessus de l'horizon, et marquait l'est à ne s'y pas tromper. Tous les autres quartiers du compas étaient faciles à trouver.

Ce que nos aventuriers désiraient, c'était d'atteindre l'autre côté de la lagune, que l'Indien croyait aller à la terre ferme. Ils avaient longé le bord sur lequel ils étaient pendant



La pêche commença (Page 67.)

des milles sans apercevoir ni signe de terre, ni un passage quelconque pour pénétrer dans la forêt; naturellement, ils voulaient essayer de l'autre côté dans l'espoir d'être plus heureux.

Il était aisé de mettre la tête du radeau vers l'eau libre de la lagune, et aisé de continuer dans la même route, tant que le soleil serait bas. C'est ce qu'ils firent.

Mozey, qui se piquait d'être le meilleur marin à bord, fut celui à qui on confia la voile, tandis que Trevaniow lui-même, agissant comme pilote, prit une des pagaies pour gouverner, la seconde était tenue par Tipperary Tom comme une sorte de gouvernail supplémentaire.

L'Indien s'occupa de surveiller le séchage de la viande, qui s'accomplissait d'une façon satisfaisante à l'aide du brûlant soleil brillant au-dessus d'eux.

Les jeunes gens se tenaient assis près de l'extrémité épaisse de la souche que Mozey avait facétieusement qualifiée de tillac. Ils s'occupaient tantôt à causer, tantôt à jouer avec les animaux qui avaient partagé leurs périls.

La conversation roulait naturellement sur l'espoir d'être bientôt hors du gapo; il faudrait plus ou moins de temps pour échapper à ce désert d'eau, mais peu importait du moment que l'on voyait une fin à la situation.

Il y avait assez de viande, si on l'économi-

sait, pour nourrir tout le monde pendant quinze jours, et, à moins qu'ils ne se trouvassent encore pris entre les sommets des arbres, ils ne pouvaient pas être plus de temps pour gagner la terre sèche. Quel heureux hasard leur avait envoyé la vache-poisson! Sans elle, ils auraient pu mourir affamés, car il n'y avait aucun signe, sur cette étendue d'eau, du plus petit poisson, et les fruits, selon quelque probabilité, manquaient sur la rive opposée.

Les progrès de l'embarcation étaient assez lents; c'est tout au plus s'ils faisaient un mille à l'heure, et encore quand la brise soufflait bien. Longtemps avant le milieu du jour ils avaient perdu le compas qui les guidait, c'est-à-dire que l'orbe d'or dardait ses rayons trop directement au-dessus d'eux, pour pouvoir donner aucune direction à leur course. Le Tapuyo lui-même ne pouvait dire à quel signe du ciel on devait en appeler.

Ils se fièrent à la brise. Et puis ils étaient encore en vue du sommet des arbres; ils en avaient remarqué quelques-uns en s'en éloignant, et, en se tenant sur l'arrière, ils ne risquaient pas beaucoup de perdre leur chemin, du moins jusqu'à ce que les arbres fussent descendus au-dessous du niveau de l'horizon.

Vers midi, leur marche devint plus lente encore, et, quand enfin l'heure du méridien arriva, le ceiba resta immobile. La voile avait perdu le pouvoir de le pousser. La brise, tombant par degrés, fut suivie d'un calme absolu.

Les pagaies furent alors employées, mais elles ne purent pousser le tronc d'arbre de plus d'un nœud à l'heure. On les laissa de côté, enfin, pour s'occuper du dîner qui se composait naturellement de la viande sèche de la vache. L'Indien avait soigneusement gardé le foyer, dont l'invention lui avait demandé tant de soins, et bientôt le rôti fut cuit à point et mangé d'un excellent appétit.

Ils restèrent à causer après leur dîner, n'ayant pas à employer utilement leur activité. A deux ou trois heures de là au plus, le soleil devait être suffisamment bas pour pouvoir les guider encore, et la brise bien certainement reprendrait vers le soir, ainsi que le Tapuyo le prédisait. Les esprits étaient donc dans les meilleures dispositions; on n'avait à se plaindre que de l'ardeur des rayons du soleil, qui tombaient sur les têtes comme du plomb fondu d'un ciel en feu.

Une idée vint à Tipperary Tom pour obvier à cet inconvénient, c'était que la chaleur serait beaucoup plus supportable dans l'eau que sur la souche, et pour s'assurer de la chose, il revêtit sa ceinture natatoire et se jeta à l'eau. Son exemple fut suivi par trois autres hommes, parmi lesquels se trouvaient le patron lui-même, son fils et son neveu.

La petite Rosita était à l'abri sous un « toldo » de larges feuilles de *pothos*, plante parasite, qui avait été arrachée à l'abri précédent, et étendue entre deux proéminences du bois mort. C'était le cousin de Para qui avait construit cette tente, et il en paraissait très fier.

Le Tapuyo, accoutumé à un soleil amazonien, savait le supporter plus stoïquement; le nègre aussi. Ce dernier tomba bientôt profondément endormi. Mais son sommeil fut bientôt interrompu par un cri échappé à Tipperary Tom, et auquel les trois autres nageurs firent chorus. En même temps, on entendit une série de violents plongeons accompagnés du râclement des ceintures natatoires, tandis qu'elles s'élevaient et descendaient dans les vifs mouvements des nageurs. Tous les quatre, qui étaient restés un peu en arrière, se dirigeaient vers la souche, et, à la terreur répandue sur leurs visages et à l'irrégularité de leurs brassées, il était facile de voir que quelque chose sous l'eau excitait leur frayeur au plus haut degré.

Que signifiait cela? L'Indien se posa la question intérieurement, Mozey la murmura, la petite Rosita l'exprima par un cri.

Il aurait été inutile de demander aux nageurs de répondre par eux-mêmes, ils ne savaient rien, si ce n'est que quelque chose leur mordait les jambes et les pieds, et que ce quelque chose avait les dents aussi aiguës que des aiguilles et déchirait leur peau comme des harpons à poissons. Enfin, il devait y avoir plusieurs individus, car ils avaient tous été mordus en même temps. Ils paraissaient être au milieu d'un banc d'assaillants.

Ce ne fut que lorsqu'ils eurent pris pied sur la souche, et qu'on vit leurs jambes saignantes, qu'ils comprirent à quelles espèces d'ennemis ils avaient eu affaire. Si l'eau avait été claire, le mystère eût été éclairci depuis longtemps. Lorsque ses camarades lui eurent montré leur peau ensanglantée, le Tapuyo reconnut l'ennemi qui les avait arrangés ainsi, et il s'écria d'un air tout rassuré :

« Seulement des *piranhas!* »

CHAPITRE XVI

Les piranhas. — Une surprise. — L'anacandaia. — Une fuite inespérée. — Histoire de l'anacandaia.

Les compagnons du Tapuyo n'étaient pas plus éclairés.

Les piranhas appartiennent à la grande tribu des *salmonidœ*, et il y en a de différentes espèces dans les rivières de l'Amazone, toutes d'un caractère très vorace.

Elles s'attaquent souvent aux baigneurs, les mettant en fuite et menaçant de les faire périr sous leurs dents!

Le Mundrucu promit à ses compagnons de les venger de l'attaque de ces poissons impudents.

Il savait que les piranhas, ayant goûté au sang, ne s'éloigneraient pas volontiers; il était sûr qu'elles guettaient tous les mouvements des hommes, dans l'espoir de contenter, à un moment ou à l'autre, leur gourmandise.

Comptant sur cette circonstance, et sachant qu'il y avait de quoi faire une amorce suffisante dans la chair séchée de la vache, il s'occupa de fabriquer une ligne; il y parvint en prenant deux épingles au costume de la petite Rosita, et en empruntant à la voile de peau une pièce de corde d'une longueur suffisante pour arriver à son but, c'est-à-dire remplacer une ligne, et la pêche commença. Dès que l'amorce eut été jetée, elle fut saisie par une piranha, qui se trouva immédiatement remontée sur la souche; une vingtaine la suivirent. Tipperary Tom leur donnait le coup de grâce avec un impitoyable empressement; il se ressentait de la morsure infligée à ses talons.

La pêche finit d'une singulière manière : une des piranhas qui avaient été pêchées, retomba dans l'eau, emportant non seulement l'amorce, mais le crampon lui-même et aussi une portion de la ligne. La corde avait cédé près de l'extrémité de la baguette, et, à l'exception du morceau qui restait attaché au manche de la lance, le tout disparut pour toujours dans l'eau.

Munday, sachant que ces poissons sont excellents à manger, voulait continuer la pêche; pour cette raison, la robe de Rosita fut encore dépouillée de deux autres épingles, et un autre morceau de corde fut pris dans la peau séchée de la vache.

Mais, quand le nouveau crochet eut été jeté, il s'aperçut avec chagrin que les piranhas ne voulaient plus mordre; pas le plus petit tiraillement n'était imprimé à la corde.

Durant cet intervalle, nos aventuriers avaient tenu conseil, et en étaient arrivés à cette conclusion, que le jeu qu'ils avaient jusqu'alors joué était trop peu fructueux et qu'il était grandement temps de l'abandonner.

Ce petit incident fut, après réflexion, accueilli avec satisfaction.

Les blessures reçues étaient si légères qu'elles n'avaient d'abord inspiré aucune crainte; mais Munday raconta que les piranhas sont plus à redouter qu'on ne l'imaginait, et que, lui-même, il lui était arrivé de n'échapper que bien difficilement aux attaques de leurs dents triangulaires.

C'est dans la rivière Rapajos que cette espèce de poisson se trouve en plus grande quantité.

Les poissons avaient si bonne mine que l'appétit des voyageurs se réveilla, et que tous furent d'accord pour y goûter immédiatement. Le chef de cuisine, Mozey, fut donc invité à préparer le feu et à y passer les piranhas, qui, rôties à point, furent déclarées « délicieuses ».

Après ce second repas, l'humeur devint encore plus joyeuse. Le soleil commençait à indiquer les quartiers du compas, et déjà

quelques bouffées de vent promettaient une belle reprise pour la soirée.

Elle soufflait toujours dans la même direction, et elle était, par conséquent, favorable à la navigation du radeau, dont la voile épaisse se tendait déjà.

Les navigateurs étaient loin de se douter, à ce moment, que quelque chose de pire qu'un volcan sommeillait sous leurs pieds. Séparée d'eux seulement par quelques pouces d'épaisseur, par un bois à moitié pourri, se trouvait une créature d'une si monstrueuse taille et d'une forme si hideuse, qu'elle a inspiré de tout temps une perpétuelle crainte aux Indiens de l'Amazone de Para à Pera. Au moment où ils causaient gaiement de leur délivrance prochaine, le grand « mai d'agoa, » la *mère des eaux*, se tordait nonchalamment au-dessous d'eux, se préparant à sortir de la profonde caverne qui la cachait.

Le Tapuyo était assis près du feu, à nettoyer les os d'une piranha qu'il venait d'ôter de dessus le fourneau, quand tout à coup une partie des braises à demi brûlées disparurent, s'affaissant dans le bois, comme des cendres dans un fourneau dont la grille est défoncée.

« Ugh ! s'écria l'Indien en tressaillant, le creux a l'air d'être rongé jusqu'au fond. Je me demandais pourquoi le bois flottait si légèrement, humide comme il est.

— N'était-ce pas là que les tocandeiras avaient leur nid ? demanda Trevaniow.

— Non, patron. C'était dans une cavité de l'une des branches. Ceci est un creux dans le tronc principal. »

A ce moment, le coaïta, qui avait tout le temps été assis sur le plus haut point que le bois offrait pour percher, se mit à pousser une série de cris exprimant la plus vive inquiétude.

« Qu'a donc le singe ? » se demandait tout le monde, sans autre sentiment que de la curiosité.

Tipperary Tom fut le premier à vouloir s'assurer de la cause de l'émotion du coaïta ; il se dirigea vers son perchoir. Dès qu'il eut regardé du haut de ce point élevé, il poussa une exclamation de frayeur, puis il s'élança précipitamment vers l'endroit où il avait laissé ses compagnons.

L'Indien l'ayant imité, se sauva à son tour, en criant : « Santo Dios ! c'est *l'esprit des eaux !* »

« L'esprit des eaux ! s'écria Trevaniow, se demandant ce que le Tapuyo voulait dire, et regardant avec surprise l'Indien et l'Irlandais qui tremblaient de frayeur.

— Le *mai d'agoa!* telle fut la réponse du Mundrucu,

— Le *mai d'agoa!* répéta le mineur, que voulez-vous dire, Munday ? »

Le vieil Indien fit un emphatique signe de tête sans répondre. Il semblait méditer sur les moyens de prévenir le danger qu'il redoutait.

« Qu'avez-vous vu, Tom ? continua Trevaniow s'adressant à l'Irlandais, dans l'espoir d'obtenir enfin une explication.

— Par saint Patrick, patron, je ne saurais vous dire au juste. J'ai vu quelque chose comme un cou et une tête qui me regardait de dedans l'eau ; j'ai encore vu deux yeux brillants comme des charbons allumés. Par Jésus ! c'est plutôt l'esprit des ténèbres.

— Le *mai d'agoa*, oncle, ajouta Richard à voix basse, la *mère des eaux*, n'est qu'une superstition des Indiens, fondée sur le grand serpent anacandaia ! C'est lui qui, sans doute, effraye Tom, je veux le voir par moi-même. »

Le jeune homme se dirigeait vers l'endroit si précipitamment abandonné par les deux hommes, lorsque l'Indien l'arrêta par le bras.

« Sur votre vie, jeune maître, n'allez pas là ! Restez où vous êtes. Je vous dis que c'est le *mai d'agoa*, l'esprit des eaux !

— Absurdités, Munday ! Ce que vous avez vu est un anacandaia. Laissez-moi le regarder. Je connais assez bien ces boas d'eau, j'en ai vu des centaines de fois sur les îles, à l'embouchure de l'Amazone. Je ne les crains pas ; ils ne sont pas venimeux ; et, à moins que ce ne soit un très grand de l'espèce, je vous répète qu'il n'y a pas du tout de danger. »

Arrivé à l'extrémité de la souche, Richard regarda, et aussitôt il poussa un cri de terreur et s'enfuit.

« C'est un anacandaia, et le plus grand que j'aie jamais vu ! dit-il lorsqu'il se retrouva au milieu du radeau ; il n'est pas étonnant, Munday, que vous l'ayez confondu avec le *mai d'agoa*. C'est une terrible créature.

— Est-ce que vous pensez qu'il y a du danger, cousin ? demanda Ralph, en voyant les signes d'appréhension du jeune Paranèse.

— J'espère que non, répondit Richard avec quelque hésitation. J'espère que nous pourrons le détruire avant qu'il nous attaque...

mais nous n'avons pas d'arme ! Que faire, Munday ?

— Soyez tranquille, et pas de bruit ! murmura l'Indien. Peut-être restera-t-il à sa place jusqu'à ce que j'aie pu percer son cou de ma lance, et alors.... *Santo Dios !* trop tard ! Le voilà qui arrive sur la souche ! »

En effet, l'horrible créature était bien faite pour inspirer l'horreur qui régnait parmi nos aventuriers. Comme taille, on eût pu la comparer à une poutre énorme ; la sombre lumière qui brillait dans ses yeux, la langue fourchue qui s'avançait sur ses mâchoires, lui donnaient un aspect terrifiant. L'eau dont il sortait, ruisselant encore sur sa tête écailleuse, la faisait étinceler comme de l'acier : elle avait l'éclat du feu.

Nos aventuriers ayant fait retraite vers l'extrémité opposée du bois mort, se tenaient immobiles devant cette terrible tête qui s'avançait au-dessus de la souche, comme pour faire une reconnaissance.

Munday, le plus près, tenait à la main la lance de pashiuba ; Richard, armé du couteau de l'Indien, venait ensuite.

Tout à coup, une commotion eut lieu sur la souche et tous firent retraite vers l'autre extrémité, en voyant le serpent poser sa tête plate sur le bord, comme s'il se disposait à avancer vers eux. C'était en effet, son intention, et, un instant après, il se dirigeait vers ses ennemis, comme s'il ne doutait pas qu'ils ne dussent devenir autant de victimes.

Les yeux de nos aventuriers se reportaient tour à tour du serpent au Tapuyo. Ils voyaient que, tandis que l'un semblait décidé, l'autre restait irrésolu.

Munday ne paraissait avoir qu'une médiocre confiance dans la lance de pashiuba, qui n'était, en effet, qu'une arme bien faible pour recevoir l'attaque d'un pareil monstre.

Trevaniow proposa de se jeter à l'eau.

« Non, patron ! Tout, excepté ça, répondit l'Indien. C'est ce que le serpent désire ; car, une fois à l'eau, nous serions complètement à sa merci.

— Mais, est-ce que nous n'y sommes pas maintenant ?

— Pas encore ! pas encore ! » fut la réponse du Tapuyo.

Évidemment, il venait d'arrêter un plan de défense.

« Passez-moi ce singe ! » ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui étaient derrière lui.

Tipperary Tom, protecteur reconnu du coaïta, prit la requête comme s'adressant à lui et y accéda.

Ce ne fut que lorsque le Tapuyo s'avança avec l'animal dans ses bras vers l'extrémité de la souche, que le nègre comprit le but de l'Indien : le coïata devait servir à distraire l'attention de l'anacandaia.

En toute autre circonstance, Tipperary Tom n'eût pas consenti au sacrifice ; mais, voyant combien il était nécessaire au salut de tous, il n'intercéda point.

Munday, agissant comme grand-prêtre, avança le long de la souche vers le démon auquel l'oblation devait être faite, fit une pause, et alors jeta de toutes ses forces le pauvre singe au-devant du monstre : déjà ce dernier ouvrait ses mâchoires pour saisir sa proie, quand le singe, avec la promptitude particulière à cette espèce, ayant aperçu le danger, s'élança hors de l'atteinte de la langue fourchue qui s'avançait vers lui, et, d'un seul bond, se trouva en haut du mât, laissant Munday face à face avec l'anacandaia, qui, furieux d'avoir été trompé dans son attente, s'apprêta à se rejeter sur l'Indien.

Chagriné d'avoir échoué, et troublé par le danger qui le menaçait, le Tapuyo fit retraite en arrière. Dans son effarement, il marcha dans le feu encore fumant, sur le bois mort — ses pieds brûlés éparpillant les fagots pendant qu'il passait dessus. Il n'eut que le temps de se servir de la lance, le serpent était tout près de lui. Ses compagnons tremblèrent en voyant son incertitude et son effroi. Il ne semblait plus avoir sa tête à lui.

La dernière chance qui leur restait à tous, c'était de se jeter à l'eau ; mais ils se rappelèrent en même temps qu'ils ne pouvaient nager sans leurs ceintures : malheureusement, elles avaient été déposées dans l'arrière-pont de leur radeau, et ils ne pouvaient les atteindre sans passer sur le corps de l'anacandaia. Il fallait que quelqu'un fût victime... Lequel d'entre eux ?

Le jeune Richard semblait déterminé à se dévouer pour ses compagnons — peut-être songeait-il à la petite Rosita. — Il s'était mis en avant de tous — Munday même se trouvait protégé par lui. On aurait pu croire sa dernière heure venue ; car, comment pouvait-il espérer de lutter avec un simple couteau contre le monstrueux serpent ?

Mais il avait été décidé par la Providence

que les voyageurs échapperaient encore à ce nouveau danger. A leur grande surprise, le reptile se retira tout à coup, avec une précipitation extraordinaire, et se jeta dans l'eau comme si rien n'était mauvais pour lui comme le tronc du ceiba.

La retraite du reptile s'accomplit à la grande joie de nos aventuriers. Le mystère de sa fuite, inexplicable pour le lecteur, n'avait rien d'étonnant pour eux.

Ils l'avaient vu ramper sur le reste des fagots enflammés, ils avaient entendu le frémissement de sa peau sur les charbons ardents, et ils virent que c'étaient les cendres en feu et les brûlures qui s'en étaient suivies qui avaient chassé le serpent. Ils ne redoutaient qu'une chose maintenant : son retour. Il suivit d'abord un sillage tortueux, mais, enfin, il prit tout à coup une course directe, comme résolu à quitter la lagune.

Ils continuèrent à le regarder s'éloigner pendant quelques instants, et ce ne fut qu'en le voyant un peu loin qu'ils commencèrent à se rassurer. Ils s'expliquèrent alors la présence de l'anacandaia sur le monguba. L'arbre était creux à l'intérieur, et, probablement, il s'était établi là pour s'assurer un paisible sommeil pendant la digestion d'un daim, d'un paca ou d'un capiva. Il vivait là peut-être depuis des jours et des semaines, et la souche, ballottée par le mouvement des flots, ne l'avait pas troublé. Ses premiers soupçons sur ce qui se passait dans son asile, avaient été causés par le feu que Munday avait allumé sur le foyer improvisé.

Le creux qui avait contenu les tocandeiras était une tout autre affaire. Les petits insectes évidemment et le grand reptile, bien qu'habitant sous le même toit, ne se connaissaient nullement.

Après le départ du reptile, la conversation tomba naturellement sur ses habitudes et ses particularités ; le radeau, poussé par une belle brise, marchait vivement, et nos aventuriers commençaient à épier à l'horizon la terre, ou du moins des sommets d'arbres.

Il ne devait pas pourtant s'en montrer ce jour-là ; et pendant que le soleil se couchait, la forêt qu'ils avaient laissée derrière eux disparaissait aussi.

Ils ne restèrent pas au calme comme la nuit précédente ; la brise continuait à être favorable, et comme ils avaient pour pilote un ciel étoilé, ils en profitèrent pour naviguer jusqu'au matin.

L'anacandaia continua de faire les frais de la conversation : le nègre et Munday rapportaient, au sujet du reptile, mille faits exagérés. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les rivières du sud de l'Amérique, il y a de ces reptiles ou « boas d'eau » qui ont trente pieds de longueur ; que ces monstres peuvent avaler des quadrupèdes de la taille du cheval et de la vache ; qu'ils ne sont pas venimeux, mais tuent leur proie par *compression*, s'enroulant autour d'elle, et l'étouffant par une forte et musculaire pression ; une fois gorgés, ils retournent à leur antre dans la forêt, s'endorment et restent longtemps dans une sorte de torpeur.

Il existe plusieurs espèces de ces serpents de l'Amérique tropicale ; on peut les classer en deux groupes bien distincts : les « boas » proprement appelés et les « boas d'eau » ou anacandaias. Les premiers sont terrestres et se trouvent sur les chemins secs ; les derniers, quoique ne vivant pas habituellement dans l'eau, ne sont jamais rencontrés là où les flots ne sont pas abondants. Ils nagent avec facilité ; ils sont aussi capables de monter aux arbres les plus élevés.

CHAPITRE XVII

Le diable des bois. — De la lumière à l'avant. – Un village aérien.

Réjouis par la pensée que la brise les emportait dans la bonne direction, nos aventuriers causèrent jusqu'à une heure assez avancée.

Lorsqu'enfin ils résolurent de prendre du repos, il fut décidé que deux d'entre eux veilleraient tour à tour, l'un pour la voile, l'autre pour manier la pagaie et maintenir, autant que possible, le radeau dans la bonne direction. Malgré tous les malheurs occasionnés par Tom, personne ne lui en gardait rancune : on savait que sa faute ne provenait que d'une erreur de jugement. Il avait assez souvent d'ailleurs exprimé sa tristesse pour ce qui était arrivé. Et puis n'avait-il pas subi les conséquences de son erreur comme les autres? Le nègre même, qui avait hérité de l'antipathie de sa nation pour celle de Tom, était, depuis la catastrophe, dans les meilleurs termes avec l'Irlandais.

Cette nuit-là, ils étaient assis l'un à côté de l'autre comme deux frères de la même couleur; tous les deux étaient fiers d'être laissés à eux-mêmes. Jusqu'alors ils n'avaient agi que sous la direction de l'Indien, et ils avaient ressenti quelque humiliation de lui devoir la vie, car sans lui ils périssaient noyés; ils n'étaient point ingrats, mais chagrinés d'être regardés un peu comme des inutilités.

Cette nuit-là donc, Munday, fatigué par ses veilles continuelles, fut pressé par Trevaniow de retremper son énergie dans un bon repos. Comme il avait une raison particulière pour rester éveillé, il avait feint de consentir, et dans une attitude accroupie, le dos appuyé contre un des avancements du tronc d'arbre, il restait silencieux comme le sphinx.

Ni l'homme de Mozambique ni Tipperary Tom n'avaient des habitudes de silence, et ils continuèrent de converser longtemps après que les autres se furent endormis.

Le thème de la conversation fut encore les serpents.

« Il y en a beaucoup dans votre pays, n'est-ce pas, Mozey? demanda Tom.

— Oui, maître Tom, et les plus gros de l'espèce.

— Pas tant que celui que nous avons vu aujourd'hui.

— Comment! vous appelez cela un grand serpent? mais il n'avait pas plus de dix aunes de long. Nous en avons quelques-uns sur notre côte d'Afrique qui mesurent plus d'un mille, et qui sont plus épais que cette souche sur laquelle nous sommes assis.

— Plus d'un mille de long? Vous moquez-vous de moi? Vous ne voulez pas dire que vous avez vu un serpent de cette taille de vos propres yeux?

— Si, massa Tom.

— Et aussi épais que cet arbre?

— Mais je vous l'assure, massa. Le serpent dont je vous parle est assez long pour faire deux fois le tour d'un kraal.

— Qu'est-ce qu'un kraal?

— L'endroit où nous, nègres, nous vivons; ce que vous, blancs, vous appelez un village. Le village dont je parle, qui est entouré par le serpent, avait à peu près une centaine de maisons!

— Vous plaisantez, Mozey! un serpent entourer cent maisons!

— C'est comme je vous le dis.

— Quand avez-vous vu cela?

— Quand j'étais enfant. Si vous voulez, je vous raconterai l'histoire; si je n'avais pas été un petit drôle des plus adroits, je ne serais pas maintenant ici, près de vous.

— Racontez, Mozey.

— Eh bien, massa, le kraal dont je parle était mon propre village. Je devais avoir vers



Munday avança le long de la souche. (Page 69.)

les dix ans. Près du kraal, il y avait une grande forêt remplie de bêtes dangereuses de toutes espèces, buffles, éléphants, rhinocéros, hippopotames, grands singes, etc. Mais ce qui abondait le plus dans cette forêt c'étaient les serpents. Il y en avait de toutes les tailles, tous venimeux et terribles. Nous appelons le grand serpent, dans notre Mozambique : *le Diable des Bois*. Il vint un matin pendant que tout le kraal était endormi, et il entoura le village deux fois.

— Vous voulez dire qu'il rampa deux fois autour?

— Non. Ce que je veux dire, c'est que, lorsque les gens sortirent de leurs lits, le diable des bois avait son corps enroulé autour du village deux fois, une partie, sur l'autre, ce qui élevait une barrière autour du kraal d'environ dix pieds de hauteur.

— Saint Patrick nous garde!

— Ah! massa Tom! je crois vous avoir entendu dire que le grand saint que vous invoquez toujours était le plus grand tueur de serpents de votre contrée. J'aurais voulu qu'il fût dans l'île de Mozabeeck ce matin-là, peut-être que le noiraud qui vous parle aurait encore un père et une mère.

— Vous êtes orphelin?

— Je le fus à partir de ce matin-là.

— Continuez votre histoire, Mozey.

— Après avoir entouré le kraal deux fois de son corps, le serpent avait encore assez de



Autour des flammes on voyait se mouvoir des formes humaines. (Page 76.)

son cou pour pouvoir, en le tendant, atteindre tout ce qui passerait; puis il avança sa tête de maison en maison, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un homme, une femme ou un enfant. Il mangea le chef du kraal, sans plus de façon qu'un autre. Quant aux enfants, il en avalait huit ou dix à la fois, comme vous avez vu le mangeur de fourmis rafler les tocandeiras. Quelques hommes et quelques femmes essayèrent de se sauver, mais ce fut inutile. Quand ils s'efforçaient de grimper sur le corps du serpent, le vieux diable se secouait et les envoyait par terre où il voulait.

— Mais vous, Mozey, comment avez-vous pu vous échapper?

— Oh! c'est un excellent tour! Comme je vous l'ai dit, je n'étais alors qu'un petit drôle de dix ans. J'étais employé dans la maison du chef que nous appelions un palais. Bien! juste quand je vis cette grande bouche ouverte, cherchant de place en place et avalant tout le monde, je compris qu'il était inutile de se cacher dans la maison. Il y avait une grande perche qui s'élevait juste en face du palais, avec un drapeau flottant au bout. Quand les autres couraient de tous les côtés, je grimpai après la perche, et je roulai le drapeau autour de moi, de façon à me cacher. Quand le diable des forêts eut fait table rase de tout le kraal, il ne songea pas un instant à regarder en haut de la perche. L'enfant resta dans sa cachette jusqu'à ce qu'il eût vu le serpent détacher son

long corps et se diriger vers la forêt; alors je me laissai glisser de ma perche et j'allai à la maison de mon père et de ma mère; ils avaient été mangés avec les autres. Je quittai alors le kraal et j'allai à la mer: voilà pourquoi le noiraud se trouve hors de son pays. »

Malgré l'air sérieux avec lequel Mozey raconta son invraisemblable histoire, Tom ne parut pas lui accorder une foi implicite; il avait pensé naturellement que le moricaud se moquait de lui, et, après quelques exclamations d'incrédulité, il conclut qu'il valait mieux garder le silence.

Quand la conversation fut reprise, elle roula sur un sujet tout différent.

Le pilote s'aperçut que l'étoile qui l'avait jusqu'alors guidé disparaissait, non parce qu'elle descendait au-dessous de l'horizon, mais parce que le ciel était couvert par une épaisse couche de nuages. Dix minutes après, il n'y avait plus une étoile visible, et le gouvernail aurait pu aussi bien être abandonné.

Tom, cependant, conserva sa pagaie, afin de maintenir le radeau; la brise, comme avant, continuait de souffler dans la bonne direction. Environ une heure après, elle parut devoir céder; en effet, la souche resta bientôt immobile sur la lagune. Devaient-ils éveiller les camarades pour leur communiquer cette déplaisante nouvelle? Le nègre pensa que cela ne serait d'aucune utilité.

« Il vaut mieux, dit-il, leur laisser passer une bonne nuit, et puis, si le vent vient encore à s'élever, le radeau se remettra en marche sans eux. A quoi servirait-il de les troubler? »

Tandis qu'ils discutaient cette question, des plaintes, semblables à un roulement lointain du vent, et mêlées aux cris des animaux de toute la forêt, attirèrent leur attention. Ces bruits leur arrivaient affaiblis, et formaient une espèce de bourdonnement.

« Qu'est-ce ue c'est que ça! Pourriez-vous l e dire, Mozey? demanda Tipperary Tom.

— Cela ressemble beaucoup aux bruits de la grande forêt.

— Qu'entendez-vous par là.

— J'entends que cela ressemble aux cris des animaux qui vivent dans la forêt.

— Je crois que vous avez raison, camarade! En ce cas, nous serions près de l'autre côté de la lagune, juste ce que nous désirions.

— Bonne nouvelle, alors! Éveillerons-nous le maître pour la lui dire?

— Non; je pense qu'il vaut mieux les laisser dormir jusqu'au jour, qui n'est pas loin, d'ailleurs. J'ai idée que je vois les premières lueurs du matin là-bas, au fond du ciel.

— Ah! qu'est-ce que j'aperçois, s'écria le nègre.

— Où cela?

— En avant, là-bas? C'est un feu, ou quelque chose qui brille comme du feu. Ne voyez-vous pas, massa Tom?

— C'est vrai, je vois quelque chose qui brille...

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Trevaniow qui s'éveillait en ce moment et qui avait entendu la question du nègre.

— Ne voyez-vous pas un feu?

— Oui, ou quelque chose qui y ressemble beaucoup, on dirait même qu'il y en a deux.

— Oui, oui, il y en a deux.

— Ah! j'entends des sons.

— Oui, maître, il y a déjà longtemps que nous les entendons.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas éveillés? Nous aurions pu dériver de la lagune. Les sons viennent de la forêt. Munday! Munday!

— Holà! répondit l'Indien en se levant. Qu'y a-t-il, patron? Quelque chose va de travers?

— Non: au contraire, nous avons l'air d'approcher de l'autre côté de la lagune.

— Oui! oui! interrompit l'Indien dès que les bruits de la forêt eurent frappé ses oreilles. Terre! Il y a de la lumière au milieu des arbres!

— Oui; c'est ce que nous avons déjà reconnu.

— Ce sont des feux. Nous avons enfin atteint la terre!

— Dieu en soit remercié! s'écria l'Indien avec respect, nos ennuis seront finis. Peut-être... murmura ensuite le Mundrucu, d'un accent qui décelait le doute et l'appréhension.

— Pourquoi peut-être, Munday? demanda Trevaniow. Si ce sont des feux que nous voyons, sûrement ils sont sur le rivage, et allumés par des hommes. C'est qu'il y aurait là quelque établissement, et sans doute nous y trouverons les secours dont nous avons besoin.

— Ah, patron! qui sait si ces hommes, au lieu d'être hospitaliers, n'auront pas la fantaisie de nous manger?

— Comment! Vous croyez que nous pourrions trouver là des cannibales.

— Mais oui, patron.

— La Vierge nous protège! » s'écria Tipperary Tom.

Richard, Ralph et la petite Rosita, qui venaient de s'éveiller en entendant le mot de cannibale, se mirent à pousser des cris de frayeur.

« C'est heureux, fit le Tapuyo en regardant autour de lui, que la brise soit tombée, autrement nous aurions pu être emportés trop près du rivage. Je vais nager vers ces lumières, je me rendrai compte de ce qui nous attend, avant que nous approchions trop près. Venez-vous avec moi, jeune maître?

— Oh! certainement, répliqua Richard.

— Eh bien! continua le Tapuyo, vous autres, vous aurez soin de ne pas faire de bruit pendant que nous serons partis — nous ne sommes pas déjà si loin de ces feux — à un mille, pas davantage peut-être; et l'eau porte le son très loin. Si ce sont des ennemis, et s'ils nous entendaient, nous perdrions toute chance de leur échapper. Venez, jeune maître, nous n'avons pas une minute à perdre. Voici certainement le matin qui approche. Si nous voyons qu'il y a du danger, nous n'aurons que juste le temps de nous enfuir pendant l'obscurité. Et c'est notre seule espérance. Venez, suivez-moi. »

L'Indien, en cessant de parler, se glissa doucement dans l'eau, et nagea vers les deux lumières, dont les rayons se distinguaient davantage à chaque minute.

« Ne vous effrayez pas, Rosita, avait dit Richard en quittant sa cousine. Je parierais que nous trouverons quelque plantation sur la rive, avec une maison, et des habitants blancs qui nous recevront bien et nous procureront un radeau pour nous emmener à Para. Au revoir donc! Nous reviendrons bientôt avec de bonnes nouvelles. »

Les deux nageurs n'avaient fait que quelques centaines de mètres à travers l'eau, quand ils virent, à n'en pouvoir douter, que la forêt n'était pas éloignée d'eux, et se trouvait même beaucoup plus près qu'ils ne l'avaient cru du bois flottant.

Ils ne pouvaient que distinguer une ligne sombre, s'élevant au-dessus de la surface de l'eau et s'étendant à droite et à gauche à une assez grande distance; ils distinguaient encore, dans les sons qui en venaient, le bourdonnement des grillons d'arbres et des cigales, le coassement des crapauds et des grenouilles, les cris des oiseaux aquatiques, les huées des chats-huants, les gémissements étranges des crapauds volants, dont plusieurs espèces habitent les forêts du gapo; le « whip-poor-will » et le « willy-comego, » qui donnent carrière toute la nuit à leur mélodie monotone. Plus perçants que tous étaient les cris des singes hurleurs, entremêlés des plaintes mélancoliques de l'aï. Tous ces sons, et bien d'autres encore, formaient ce grand chœur de la nature qui remplit la forêt tropicale de sa musique nocturne. D'autres bruits encore plus lointains, qui arrivaient presque imperceptibles, prouvaient que le bois s'étendait bien au delà, au long de l'horizon.

Les deux nageurs ne s'occupaient que des lumières; elles devenaient plus distinctes à mesure qu'ils avançaient. Sans nul doute, elles étaient causées par des feux; il ne restait plus qu'à savoir par qui ces feux avaient été allumés et où ils se trouvaient.

Le jeune Paranèse supposa qu'ils étaient sur le bord de la lagune, et, bien entendu, sur terre. Son compagnon émit des doutes à ce sujet. Les feux ne semblaient point brûler tranquillement; leurs disques apparaissaient tantôt plus grands, tantôt plus petits; quelquefois ils s'éteignaient tour à tour et subitement, pour se rallumer de nouveau. Le jeune homme exprima son étonnement de cette intermittence que son compagnon expliqua aisément.

« Les feux, dit-il, se trouvent placés à quelque distance du bord de la forêt, et en arrière; et ce sont quelques troncs d'arbres qui s'interposent de temps en temps qui produisent l'illusion. »

Les nageurs continuaient d'approcher, en se communiquant leurs impressions à voix basse. Bientôt ils pénétrèrent sous l'ombrage du feuillage épais, et virent alors les feux plus distinctement. Richard avait d'abord supposé qu'ils étaient allumés sur le bord de quelque éminence. En les examinant de plus près, il reconnut que leur lumière rouge, brillant en pente, tombait sur une surface d'eau qui scintillait en dessous : ils étaient, en quelque sorte, suspendus au-dessus de l'eau. En approchant encore, les yeux des deux nageurs, habitués maintenant aux reflets des flammes, découvrirent que les feux se trouvaient sur une espèce d'échafaudage élevé de plusieurs

pieds au-dessus de l'eau, et que ces échafaudages étaient supportés par les troncs des arbres. Ils distinguèrent encore d'autres échafaudages semblables, sur lesquels aucun feu ne brillait, par cette raison probablement que les habitants n'étaient point encore levés. Autour des flammes, on voyait se mouvoir des formes humaines; puis des hamacs étaient suspendus d'arbre en arbre, les uns vides, les autres occupés par des dormeurs. On entendait des voix d'hommes, de femmes et d'enfants.

Le Tapuyo, s'approchant de son jeune camarade, lui dit à l'oreille : « Une malocca. »

Richard savait que « malocca » est le nom général qu'on donne à un village d'Indiens.

« Alors, s'écria-t-il, nous avons atteint la terre ferme?

— Non.

— Mais un village! Cela prouve pourtant que nous approchons de la terre sèche!

— Pas le moins du monde, jeune maître. Un village comme celui que nous voyons maintenant, prouve tout le contraire.

— En tout cas, c'est une bonne chance pour nous, n'est-ce pas, de tomber sur cette malocca suspendue entre ciel et terre?

— Cela dépend de ceux qui l'habitent. Il se pourrait que nous fussions tombés sur une tribu de cannibales.

— Pensez-vous qu'il y ait des cannibales sur le gapo?

— Assurément, jeune maître. Il y a dans le gapo des sauvages capables même de torturer avant de tuer, les Peaux-Blanches, particulièrement. Ils se rappellent, avec amertume, comment ils ont d'abord été forcés de fixer leur demeure au milieu des forêts d'eau. *Santo Dios!* Si ceci est une malocca de Muras, plus vite nous nous en éloignerons, mieux cela vaudra. On n'aurait pour vous, blancs, aucune miséricorde, et encore moins en aurait-on pour moi, quoique rouge comme eux. Nous, Mundrucus, nous sommes les ennemis mortels des Muras.

— Que faire? demanda le jeune homme.

— Rester et écouter. Tenez, jeune maître, empoignez ce sipos, accrochez-vous-y, et ne soufflez mot; laissez-moi saisir ce qu'ils disent. Je connais leur langue; que je puisse entendre un mot, cela suffira. Chut! »

Richard suivit ce conseil.

A peine l'Indien avait-il écouté deux minutes, qu'il tressaillit; une expression d'inquiétude se répandit sur ses traits; son compagnon l'aperçut à la faible lumière des feux éloignés.

« Comme je le supposais, murmura le Tapuyo après un instant, ce sont des Muras. Il faut nous éloigner sans perdre un instant. C'est tout ce que nous pourrons faire que de ramer assez vite pour cacher le bois flottant à leur vue avant le point du jour; si nous n'y réussissons pas, nous sommes tous perdus! »

Les nageurs s'éloignèrent des feux beaucoup plus vite qu'ils ne s'en étaient approchés, sans se reposer une minute avant d'avoir regagné le monguba.

CHAPITRE XVIII

Une retraite lente. — L'arcade. — Est-ce un homme?

La nouvelle rapportée par le Tapuyo produisit, on le pense bien, une grande émotion. Trevaniow ne voulait pas croire à des hommes aussi sanguinaires; il était prêt à taxer le rapport de l'Indien d'exagération. Le jeune Paranèse, qui, dans la maison de son père, avait entendu les propos d'un grand nombre de commerçants ayant voyagé dans l'Amazone, appuyait l'opinion du Munday. Il était bien connu des voyageurs, disait Richard, que des

tribus sauvages habitaient la région du gapo, faisant leur demeure, pendant la saison de l'inondation, sur le haut des arbres; que plusieurs étaient cannibales, toutes sauvages et féroces. Sans plus faire d'opposition alors, l'ex-mineur s'élança sur une des pagaies et donna lui-même l'exemple de l'activité; le Tapuyo prit l'autre.

Le plan de fuite, conseillé par Munday, était de se tenir d'abord parallèlement à la ligne des arbres, et alors d'entrer sous leur ombre dès que le jour commencerait à poindre.

Munday et l'ex-mineur firent de leur mieux aux pagaies; avant qu'on fût à un demi-mille du point de départ, Trevaniow regarda en arrière les feux flamboyants comme des phares qu'il fallait éviter.

On aurait pu croire que ceux qui avaient allumé ces feux voulaient incendier la forêt. Ils rayonnaient au milieu des arbres, envoyant au loin leurs reflets. Leur nombre s'était augmenté. Le Tapuyo fit connaître que chaque nouvelle lumière annonçait une nouvelle famille. Probablement on s'occupait de faire cuire le déjeuner.

Les aventuriers songèrent que, sans leur fuite et leur prévoyance, ils auraient pu être rôtis sur ces mêmes feux pour fournir un repas aux cannibales.

Il semblait que le ceiba n'avait jamais marché plus lentement; malgré les vigoureux efforts de bras solides, le bois semblait à peine se mouvoir.

Il n'y avait pas de brise, et, quand elle soufflait un peu, c'était dans la mauvaise direction; aussi la voile était-elle plutôt un obstacle; ce que voyant Mozey, il lâcha les drisses et la baissa doucement.

Lorsqu'ils furent à un demi-mille du point de départ, ils reconnurent que le changement était amené par l'aurore apparaissant juste au-dessus du sommet des arbres. Ils étaient sur l'équateur même, où, entre l'aurore et le plein jour, il n'y a qu'un court intervalle de temps.

L'embarcation n'était encore qu'à un demi-mille de la lisière de la forêt submergée; la lumière du soleil commençait à s'insinuer au-dessus de l'eau, et les feux devenaient plus pâles à son approche. Encore dix minutes, et le plein jour les atteignait.

Trevaniow et le Tapuyo travaillaient à leurs rames comme des hommes tremblant pour leur vie et pour celles de leurs compagnons.

On aurait pu croire que le soleil les favorisait; pendant quelques secondes, il parut non seulement suspendre son lever, mais encore reculer son cours. Peut-être était-il caché par l'ombre des arbres sous lesquels ils se trouvaient maintenant? En tout cas, le monguba était enveloppé par l'obscurité; il venait d'entrer dans l'embouchure d'un igarapé.

L'endroit vers lequel nos aventuriers avaient ramé était une petite baie ombragée par des arbres, dont les rameaux feuillus se rencontraient aux sommets, formant comme l'entrée d'une caverne obscure, qui promettait une retraite bien cachée. Il faisait si sombre que les fugitfs n'auraient pu dire à quelle distance s'étendait la nappe d'eau. Dans cette incertitude, ils cessèrent de pagayer, et firent halte.

Sous cette arcade, ils n'avaient pas d'autre lumière que celle que répandaient les mouches à feu qui voltigeaient sous les arbres : mais celles-ci appartenaient à la grande espèce connue sous le nom de cocuyos (*clater noctilucus*). Une personne, tenant une de ces mouches au-dessus d'une feuille imprimée, peut lire parfaitement. Comme elles erraient en grande quantité, grâce aux lumières qu'elles jetaient, nos aventuriers purent juger bientôt que la baie était d'une étendue très limitée.

Graduellement, à mesure que le soleil s'élevait plus haut dans le ciel, sa lumière tomba doucement vacillante à travers les feuilles, et montra que décidément l'arcade était une impasse pénétrant seulement à une centaine de mètres dans le labyrinthe de branches et de plantes parasites. Les navigateurs ne pouvaient en sortir qu'en abandonnant le bois flottant, pour se réfugier de nouveau aux sommets des arbres, ou qu'en retournant en pleine eau sur la lagune,

Ni l'un ni l'autre de ces moyens ne leur convenait; ils en avaient eu assez de voyager à travers les branches, et, quant à abandonner la petite embarcation qui les avait amenés là si confortablement, c'était une chose qu'ils n'admettaient pas.

Retourner en pleine eau, c'était se livrer à coup sûr aux sauvages, car le soleil brillait maintenant avec force sur la lagune; ils ne pouvaient aller de ce côté sans se mettre en vue de la malocca. Or, les sauvages étaient pourvus de canots amarrés parmi les troncs d'arbres qui formaient les supports de leurs habitations aériennes.

Munday et Richard avaient vu ces bateaux pendant leur exploration ; ils paraissaient de structure grossière, mais si lents et si mauvais qu'ils fussent, ils ne pouvaient l'être plus que le bois flottant, et, en cas de chasse, ce dernier devait être facilement capturé. Un seul plan offrait une apparence de sûreté : c'était de rester dans l'arcade ; en espérant que rien n'y amènerait les sauvages ; au retour de la nuit, on pouvait en sortir furtivement, et, par un usage énergique des rames, arriver à mettre une distance plus sûre entre le radeau et les dangereux habitants de la malocca.

Ayant décidé d'adopter ce plan, nos aventuriers tirèrent leur embarcation dans le coin le plus noir de la baie, et, l'attachant solidement à un arbre, ils se préparèrent à passer le temps de la manière la plus agréable possible en cette circonstance. S'asseoir sous cet ombrage triste et silencieux, n'avait rien de bien amusant, surtout avec la perspective continuelle d'entendre le cri perçant d'un sauvage donnant le signal de la découverte de leur retraite.

Nos aventuriers prirent toutes les précautions possibles pour n'être point découverts ; ainsi, ils ne rallumèrent pas le feu sur le bois flottant ; il leur eût été cependant bien nécessaire pour cuire leur déjeuner, mais la fumée pouvant déceler leur présence, ils décidèrent tous que, ce jour-là, on mangerait de la viande crue.

Bien qu'ils fussent assis dans l'obscurité, ils voyaient de la clarté au delà de l'embouchure de la baie, qui pénétrait sous les arbres en ligne droite.

Leur situation ressemblait à celle d'une personne renfermée dans une caverne ou une grotte, et apercevant l'Océan au delà. C'est vers ce point éclairé que leurs yeux étaient sans cesse fixés, dans l'espoir de ne rien voir surgir de nouveau. Ils n'avaient pas besoin de surveiller les autres directions : derrière eux et de chaque côté s'étendait le mur solide des sommets des arbres, ombragés par les ilianas enchevêtrés les uns dans les autres, véritable tissu de verdure qui semblait impénétrable même aux animaux des forêts.

Qui aurait pu supposer qu'un ennemi de forme humaine serait venu de ce côté? Aussi ne regardaient-ils que la lagune.

Les naufragés employèrent le temps à causer, en ayant soin toutefois de ne pas élever la voix. Jusqu'à midi, aucun incident ne vint ajouter à leurs appréhensions, remplacées peu à peu par l'espoir d'échapper à la vue des sauvages jusqu'à la nuit.

De temps en temps, un oiseau, frayant son chemin au-dessus de la lagune, traversait la bande brillante dorée par le soleil. La présence des oiseaux, les ébats d'un couple de vaches-poissons en dehors de l'arcade, tout faisait supposer l'absence d'êtres humains.

C'était un spectacle bien tentant pour le vieux Tapuyo que celui d'une vache marine, endormie à quelques centaines de mètres des arbres ; il eut grand'peine à se retenir de nager pour l'attaquer, soit avec son couteau, soit avec la lance de pashiuba ; mais le Mundrucu résista à la tentation et se résigna, quoique non sans regret, à laisser l'animal continuer son sommeil sans interruption.

Malheureusement pour nos aventuriers et pour la vache marine, d'autres yeux que ceux du Tapuyo avaient suivi les gambades des deux cétacés, et avaient remarqué particulièrement la sieste de celui qui était resté immobile. Ni Munday ni ses compagnons ne soupçonnaient cette circonstance, et ils cessèrent même de penser à la vache marine ; tout à coup ils la virent s'élancer hors de l'eau, et, après deux ou trois plongeons désordonnés, s'enfoncer subitement dans la lagune. Cette action était si soudaine et si peu naturelle qu'elle ne pouvait avoir été causée que par l'attaque d'un ennemi.

Il n'y avait ni requins ni espadons dans le gapo, ni crocodile d'Amérique, ni oiseau, pas même le grand condor, capables d'oser s'attaquer à une proie de taille semblable.

Quelques-uns des aventuriers prétendaient avoir vu briller quelque chose comme une étincelle ou un éclair, au moment où la vache marine avait bondi.

« Pa terra! s'écria le Tapuyo évidemment alarmé, je sais ce que c'est, ne bougez pas ou nous sommes perdus!

— Expliquez-vous, dit Trevaniow.

— Eh bien! regardez là-bas, patron. Ne voyez-vous pas l'eau en mouvement?

— Mais c'est très naturel après le brusque plongeon de la vache.

— Regardez ce bouillonnement. C'est une corde qui produit cela... Et plus loin, vous verrez encore autre chose... »

Munday n'eut pas besoin de continuer l'explication.

Ses compagnons aperçurent, au delà de la

ligne bouillonnante, une corde tirant une petite bouée de bois, et, tout près en arrière, un canot monté par un Indien qui était évidemment à la poursuite de l'animal blessé. Ce sauvage ressemblait plutôt à un singe qu'à un homme; son corps petit et ventru, ses longs bras maigres, des jambes assorties et nouées aux genoux; une tête énorme, agrandie par une masse de cheveux nattés; des joues saillantes, des yeux creux, tout cela donnait à la créature une apparence peu humaine. Il n'est pas étonnant que cette vue arrachât un cri d'épouvante à la petite Rosita.

« Chut! dit Munday, silence tous! pas un mot qui trahisse notre présence. »

Les injonctions du Tapuyo furent suivies à la lettre, et pas un son ne s'entendit plus sur le ceiba.

Le sauvage évidemment n'avait jusqu'alors ni vu ni entendu quoi que ce fut; il ne paraissait que songer à son gibier, et continuait sa chasse sans autre préoccupation. « La bouée » l'aidait à ne pas perdre le gibier de vue, car la corde était attachée après, et le bouillonnement de l'eau, causé par le bois flottant, le long de sa surface, trahissait à l'œil du poursuivant tous les mouvements du cétacé fugitif.

La bouée était portée tantôt dans une direction, tantôt dans une autre; quelquefois elle restait immobile. Alors le sauvage laissait tomber sa pagaie, essayait d'attraper la ligne et commençait à la traîner, mais il renonçait bientôt à ses efforts de peur d'être entraîné lui-même hors de son embarcation.

Cette embarcation, frêle et grossière, consistait en une coque d'écorce d'arbre, liée aux deux bouts par des sipos, de façon à lui donner en quelque sorte l'aspect d'un canot ordinaire. Même en ramant de toute sa force, son conducteur ne pouvait pas faire beaucoup de chemin. Mais sa chasse ne réclamait que de la patience. Il n'avait qu'à attendre que l'animal blessé par la pointe aiguisée de la lame fût épuisé par la perte de son sang.

Enfin le canot et la bouée disparurent à la vue de nos aventuriers, et ils espérèrent en avoir fini avec les appréhensions que leur donnait la présence du sauvage. Mais tout à coup, au moment où ils se félicitaient de cette disparition de bon augure, la créature reparut, l'embarcation aussi, et, hélas! dans la direction de l'arcade!

Le sauvage, penché ardemment sur sa rame, le cou tendu et les yeux scintillants, entra dans l'obscurité qui était devant lui. Il n'y avait plus de chance pour qu'ils ne fussent pas découverts.

CHAPITRE XIX

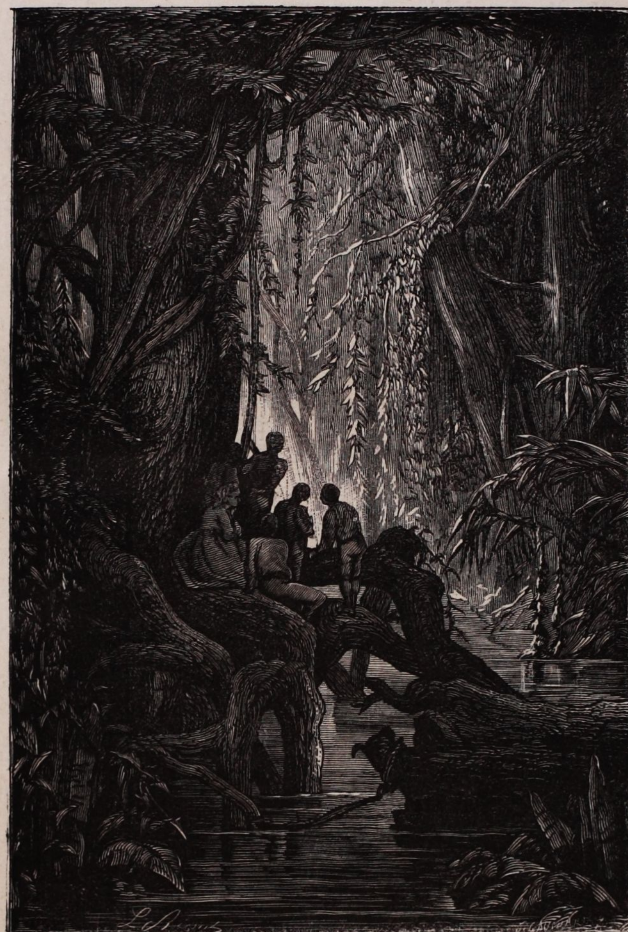
Un cannibale capturé. — Le nouveau passager. — Une journée passée à l'ombre.

Les craintes de ceux qui étaient debout sur le ceiba n'étaient pas plus grandes que celles du sauvage lui-même quand il les aperçut.

Un cri terrible s'échappa de ses lèvres et annonça sa terreur et son étonnement.

Chez l'Indien, comme chez les animaux sauvages, la présence d'esprit est plutôt un instinct qu'un acte de raisonnement; le Mura, après une exclamation de surprise, plongea immédiatement sa rame dans l'eau et commença à reculer. Il fut aidé par le choc du canot, qui, en frappant le bois flottant, en avait été séparé par la violence de la collision.

Une vingtaine de secondes à peine lui suffirent pour se retirer presque entièrement de l'arcade: déjà il était à quelques pieds de son embouchure, pour être bientôt en pleine lagune, d'où il pensait se diriger vers le malocca afin d'amener la colonie entière contre les blancs.



« Chut! dit Munday, silence tous! » (Page 79.)

Parmi ces derniers, aucun ne songea à poursuivre le sauvage. Lors de l'arrivée du canot, Tipperary Tom avait essayé de le saisir, mais il avait reculé si rapidement, que l'Irlandais s'allongea dans l'eau et manqua presque être noyé.

La tentative aurait peut-être eu un résultat différent si Munday avait été là ; mais qu'était-il devenu? on ne le voyait nulle part.

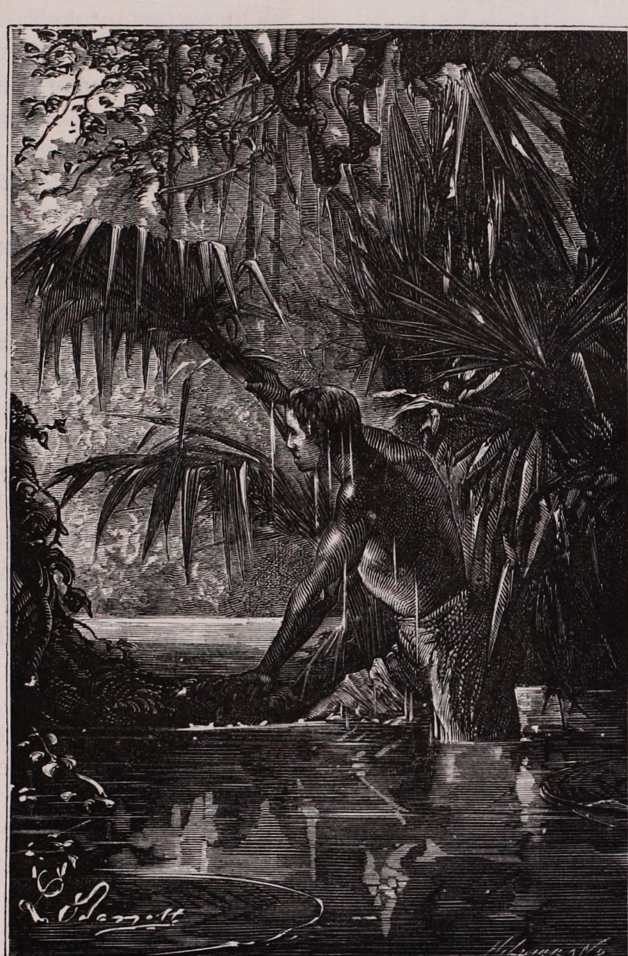
La petite Rosita croyait l'avoir vu se glisser derrière le bois pendant que le canot venait en avant. Il faisait si sombre de ce côté, et elle avait été si occupée du sauvage, qu'elle n'assurait rien. S'était-il retiré pour se cacher parmi les sommets des arbres?

Avait-il abandonné ses compagnons pour ne songer qu'à sa propre sûreté? Cela n'était pas croyable, un acte aussi lâche aurait été contraire à tout ce qu'on savait du brave Mundrucu.

Personne ne doutait de sa loyauté ; seulement son absence inexpliquée étonnait et inquiétait.

Bientôt on sut à quoi s'en tenir sur cette disparition étrange.

Juste au moment où le canot atteignait l'embouchure de le baie, quelque chose de rond et de sombre comme une tête humaine s'éleva de l'eau et fut suivie d'un bras long et nerveux qui, s'avançant tout à coup vers l'embarcation, la saisit et lui imprima une telle secousse qu'elle chavira. Le sauvage plongea



Protégé par les arbres, il jetait un coup d'œil... (Page 82.)

par conséquent dans l'eau. Sa chute fut suivie d'une lutte terrible avec son ennemi : on aurait dit un combat à mort entre deux crocodiles ; on entendait des grondements étouffés, on ne voyait que deux masses sombres aux prises l'une avec l'autre.

Les spectateurs étonnés restèrent à contempler cette scène encore imparfaitement comprise par eux : ils virent les combattants se rapprocher comme si la lutte continuait vers l'extrémité de l'arcade ; quelques secondes après, le Tapuyo ramenait la bouée, et traînait à côté de lui l'homme du canot. Munday tenait entre ses dents la lame étincelante du couteau, avec laquelle le sauvage avait déjà fait connaissance, ce qui l'aidait à se tenir tranquille ; mais il ressemblait évidemment à un voleur pris par un sergent de ville.

« Étendez la main, empoignez-le, patron, cria le Mundrucu, tout en amenant son captif le long du train de bois. Je ne veux pas tuer l'animal, quoique, cependant, ce soit peut-être le moyen le plus sûr pour en finir.

— Non, non, ne faites pas cela, lui cria Trevaniow, nous pouvons le garder sans crainte qu'il s'échappe, et si ses cris n'ont pas été entendus, nous n'avons rien à redouter. »

Tout en parlant, il descendit, saisit le captif et le tira au bord du tronc de bois. Alors, assisté par Munday dans l'eau et par Mozey sur le bois, le Mura fut hissé à bord.

Une fois sur le bois, l'Indien tremblant de

tous ses membres donna le spectacle le plus abject. Sans doute il se croyait sur le point d'être mangé ou tué. Un flot rouge, ruisselant de son dos, apprit comment il avait fait connaissance avec le couteau du Mundrucu. C'est après avoir reçu cet avis qu'il s'était rendu.

On demanda à Munday des explications sur sa capture.

« Pendant que le sauvage, dit-il, avançait en montant l'arcade, il s'était lui-même tranquillement jeté à l'eau, nageant dans une direction éloignée, comme s'il avait eu l'intention de rencontrer le chasseur en face. L'obscurité le favorisa, comme aussi les grandes vagues laissées sur l'eau par le plongeon de la vache blessée. Ces vagues, en se brisant contre les arbres, formaient une écume qui empêchait de voir ce qui se passait dans l'eau. Il s'était caché à l'aide de ce bouillonnement de l'onde, s'accrochant à une branche d'arbre et attendant là le passage de l'Indien, devinant bien qu'il rebrousserait chemin à la vue des étrangers.

— Mais si le cri du sauvage a été entendu, dit Trevaniow, il y bien peu de chance pour que nous échappions à la malocca ; d'après ce que nous avons vu, je suppose que ces créatures hideuses sont par centaines, et nous sans armes, sans moyens de défense, comment nous en tirerons-nous? C'est heureux, Munday, ajouta l'ex-mineur, que vous n'ayez pas tué le Mura.

— Pourquoi? patron, demanda le Tapuyo surpris.

— Parce que le meurtre d'un des leurs aurait rendu les Indiens plus désireux de se venger, et si nous étions pris, ils se montreraient plus féroces.

— Oh! reprit Munday, si nous avons la mauvaise chance d'être faits captifs, nous ne serons pas plus épargnés : à défaut de vengeance, ils ont un appétit qui assure à l'avance notre destruction. Vous comprenez, patron? »

Cette conversation se continua à voix basse entre le patron et le Tapuyo.

« Oh Dieu! murmura l'ex-mineur en regardant ses enfants. Que faire? Si les sauvages découvrent notre retraite avant la nuit, nous serons pris assurément.

— Si le cri du Mura n'a pas été entendu, je vous assure, patron, qu'avant minuit nous serons non seulement hors de la portée de ces sanguinaires camarades, mais encore en bonne voie de sortir de nos ennuis entièrement. Oh! mais que devient là-bas notre embarcation? »

Et à l'instant le Tapuyo se jeta à l'eau : il s'agissait de ramener le canot du sauvage sous l'ombre de l'arcade ; déjà poussé par la brise, il s'en allait vers la lagune; or, sa vue, surtout renversé comme il l'était, aurait donné l'alarme dans toute la malocca. Munday parvint à le saisir avant qu'il eût dépassé une trop grande distance, et, à l'aide d'un morceau de corde attaché à la proue, le remorqua.

Les voyageurs restèrent toute la journée en silence, serrés les uns contre les autres dans leur retraite ombragée.

De temps en temps seulement, le Mundrucu nageait vers l'arcade, et, protégé par les arbres, jetait un coup d'œil sur la pleine eau en dehors.

Il ne découvrit rien d'alarmant. Il vit bien un canot plus grand que celui qu'il avait pris, avec trois hommes dedans, mais ils ne se dirigeaient pas du côté de leur cachette. Ils étaient en dehors sur la lagune, à peu près à deux cents mètres du bord et vis-à-vis de la malocca. Il guetta le canot tant qu'il resta en vue; les gestes de ceux qui le montaient indiquaient qu'ils pêchaient; mais quelle sorte de poisson pouvaient-ils prendre, sur ce lac immense? Mundrucu ne le devinait point.

Ils restèrent ainsi occupés environ une heure, puis, ramenant leur embarcation parmi les arbres, on ne les revit plus. Ce spectacle satisfit le Tapuyo et les autres à qui il fit son rapport. Évidemment, le harponneur captif maintenant étant sorti seul, son aventure était restée ignorée. Cette circonstance assurait la sûreté des voyageurs.

Combien l'absence du Mura pouvait-elle durer sans exciter les soupçons de sa tribu, et sans qu'on se mît à sa recherche? Il était possible qu'il eût une femme, des amis, pour s'étonner de sa disparition.

« Ne vous inquiétez pas, répondit le Tapuyo en réponse à ces réflexions faites par le patron. Un objet comme celui-ci, continua-t-il en montrant avec dédain le prisonnier, ne manquera pas plus qu'un singe coaïta qui se serait égaré de sa troupe. S'il a une femme, ce que je ne pense pas, elle ne sera que trop contente d'en être débarrassée. Quant à venir à sa recherche par affection, comme vous le supposez, vous êtes dans l'erreur. Parmi les Muras, un tel sentiment n'existe pas; si le sau-

vage avait attrapé la vache marine, les choses auraient eu un autre dénouement; alors vous les auriez vus accourir, leurs ventres les auraient amenés à lui comme un troupeau de vautours affamés. A moins que le hasard ne les guide de ce côté, nous n'avons rien à craindre, du moins pour aujourd'hui. Quant à demain, s'ils restent à distance, je crois que je puis tenir ma promesse, et alors non seulement nous serons au delà de l'atteinte des Muras, mais entièrement hors de cette maudite lagune. »

Les aventuriers n'avaient pas mangé depuis le matin, n'osant pas allumer du feu, de peur que la fumée ne les trahît. Quelques-uns d'entre eux, qui avaient des estomacs plus voraces que les autres, avaient dévoré un peu de viande crue. D'autres attendaient, sur la promesse du Mundrucu, qui leur assurait qu'ils auraient la facilité de faire cuire quelque chose avant l'aurore du jour suivant. Leur abstinence était tout à fait mal interprétée par le Mura. Le malheureux pensait qu'ils voulaient se nourrir de sa propre chair. Ils avaient pris toutes les précautions possibles pour empêcher qu'il ne s'échappât, lui ayant lié les pieds et les mains avec les plus forts sipos. Il était de plus attaché au monguba. Une liane bien tordue lui retenait le cou. Aucune précaution pour l'assujettir et lui ôter tout moyen de fuite n'avait été négligée.

Le canot, mis hors de sa portée, ne pouvait lui faire grand défaut au cas où il aurait voulu rejoindre ses compagnons; car, comme Munday l'assurait, le Mura pouvait voyager sur le sommet des arbres avec la facilité des singes. Il était un point sur lequel Trevaniow conservait des doutes, à savoir : s'ils étaient réellement aussi en danger par le voisinage des sauvages que Munday voulait le leur faire croire. Mais l'échantillon qu'on tenait captif suffisait pour répondre à la question. Jamais expression plus hideuse ne s'était vue. Si on avait laissé faire Munday à sa guise, il eût agi avec le sauvage d'après ce vieil adage : « Les morts ne parlent pas. »

CHAPITRE XX

Le cri du jaguar. — Le départ. — Une heure en suspens.

La nuit arriva sans aucun accident alarmant; mais, vers le coucher du soleil, une circonstance effraya un peu nos aventuriers : la lune s'élevait dans le ciel et faisait présager un clair de lune superbe.

Or, Munday avait déclaré que la réussite de ses plans exigeait l'obscurité.

Son projet était, aussitôt la nuit venue, de conduire de nouveau le bois flottant en pleine eau, et alors, en cas de bon vent, de tendre la voile et de filer dans une direction contraire à la malocca. En cas de calme absolu, ils devaient employer les rames et longer le bord de la lagune, en s'éloignant aussi vite que possible; au cas où ils n'auraient pas fait tout le chemin désirable au point du jour, ils essayeraient de nouveau de se cacher dans les sommets d'arbres en attendant une seconde nuit.

Mais voilà que, contrairement à leur espoir, la lune s'élevait dans le ciel, illuminant toute la lagune d'une clarté blanche. Comme il n'y avait pas la plus petite ride sur l'eau, nécessairement le moindre objet sombre glissant à sa surface devait être remarqué. Les feux allumés de la malocca se réflétaient au loin, la forêt faisait entendre de nouveau sa clameur nocturne. Le cri lugubre du tyran de la forêt, du tigre-jaguar, s'élevait au-dessus de tous les autres.

Le cri de cet animal retentissant au milieu du gapo annonçait le voisinage de la terre. Trevaniow en fit la remarque.

« Ce n'est pas tout à fait une raison, patron, répondit le Tapuyo. Il se pourrait que ce tigre eût été surpris par l'inondation, et alors qu'il eût cherché, comme nous-mêmes, un refuge sur le sommet des arbres; mais il a de plus que nous qu'il peut nager quand il lui plaît, et que son instinct le guide vers la terre ferme. Du reste, il y a des endroits dans le gapo où la terre est au-dessus de l'eau : ce sont des étendues de hauts terrains qui, durant la vasanté, deviennent des îles. Le *jacarité* est enchanté d'y demeurer, parce qu'il y trouve ses victimes, pour ainsi dire, renfermées dans sa prison. Non, patron, la présence du tigre n'est pas un signe de terre ferme : nous pouvons en être éloignés de beaucoup encore. »

Pendant qu'il parlait, le cri du jaguar se fit de nouveau entendre, et fut suivi d'un intervalle de silence de la part des autres habitants de la forêt. Mais bientôt une clameur épouvantable, partie de la malocca, pénétra sous l'arcade où se tenaient nos aventuriers. Munday, qui avait une grande connaissance des habitudes des ennemis de son pays, dit que ces chants lugubres étaient des signes de joie. Cette assurance du Tapuyo rassura ses camarades. Évidemment alors l'absence du Mura n'était pour rien dans cette clameur effrayante.

Minuit arriva, et la lune continua de briller claire et sereine — trop splendidement pour ceux qui étaient assis sur le monguba.

Munday commença à montrer des signes d'anxiété; plusieurs fois il s'était jeté à l'eau, et, après quelques brasses, il était revenu vers ses compagnons avec un visage tout soucieux.

Cependant, quand, après sa sixième excursion, il remonta sur le monguba, son front s'était éclairci.

« Vous êtes plus content, lui demanda Trevaniow. Pourquoi?

— J'ai vu un nuage.

— Je ne comprends pas en quoi cela peut être si réjouissant.

— J'ai vu un nuage — pas bien gros — mais à l'est, c'est-à-dire dans la direction de Gran Para. Cela signifie beaucoup.

— En vérité?

— Certainement. Au-dessus de Gran Para est la Grande-Rivière, et l'orage, dont nous avons besoin, va nous arriver. Cela est assez clair; il faut que j'aille à l'embouchure de l'igarapé, et que j'examine de nouveau le ciel. Ayez patience, patron, et priez pour que je rapporte de bonnes nouvelles. »

En parlant ainsi, le Tapuyo se rejeta à la nage. Son absence dura une demi-heure; mais les nouvelles qu'il était allé chercher furent révélées à ses camarades, avant son retour, par des signes certains. Les rayons de la lune étaient devenus de moins en moins clairs, et bientôt une obscurité uniforme régna sur le gapo; elle devint telle que, lorsque le nageur revint de son expédition, on n'en fut averti que par le bruit produit dans l'eau par ses bras.

« Le temps est venu, dit-il alors, de mettre mon nouveau plan à exécution. Je ne me trompais pas : l'orage arrive; dans quelques minutes l'obscurité sera assez profonde pour qu'on puisse entrer dans la malocca.

— Comment, c'est là votre projet?

— Oui, patron.

— Et vous irez seul?

— Non ; je désire emmener quelqu'un avec moi.

— Qui?

— Quelqu'un qui puisse nager comme un poisson.

— Mon neveu Richard, alors?

— Lui-même. Aucun autre ne pourrait m'être aussi utile.

— Mais il y a un grand danger à courir!

— Oui, répondit le Tapuyo; mais il y a encore plus de danger à ne pas y aller. Si nous réussissons, nous serons sauvés; si nous restons ici, nous n'avons qu'à nous apprêter à mourir.

— Mais pourquoi ne pas suivre notre premier plan : profiter de l'obscurité pour nous sauver sur le radeau?

— Oui; il ferait assez sombre pour cela; mais nous ne pourrions pas pagayer cette souche plus d'un mille avant le point du jour et alors...

— Cher oncle, reprit le jeune Paranèse, laissez faire Munday. Si je risque ma vie, ce n'est rien que nous ne fassions chaque jour. Nous reviendrons sains et saufs... Permettez-moi de partir, cher oncle! »

Trevaniow ne pouvait guère s'opposer au départ de son neveu. Il se rendit à ses instances.

Munday et le jeune Richard montèrent sur le canot capturé au Mura et s'éloignèrent sans bruit sur la lagune, après avoir reçu les adieux de leurs compagnons.

L'inquiétude de l'Indien et du jeune homme,

au sujet de leur entreprise, n'était certes pas plus grande que celle des amis qui restaient derrière eux.

A peine furent-ils partis, que Trevaniow se repentit d'avoir donné son consentement. N'avait-il pas à répondre de la vie de Richard qui lui avait été confiée par son frère?

Au moment de s'éloigner, Munday lui avait dit bas à l'oreille :

« Patron, si nous ne sommes pas revenus avant le point du jour, restez où vous êtes jusqu'à demain soir; alors, s'il fait sombre, agissez comme nous nous l'étions proposé pour cette nuit. Fuyez; mais ne craignez rien. En parlant ainsi, je mets les choses au pire. Le Mundrucu croit au succès. *Pa terra!* dans une heure nous serons de retour, apportant avec nous quelque chose dont nous avons besoin pour nous emmener hors du gapo et loin de nos ennemis. »

Les voyageurs restèrent assis sur la souche, se livrant à toutes sortes de conjectures sur la mystérieuse conduite du Tapuyo. Pendant ce temps, ils oublièrent la recommandation qu'il leur avait faite : de ne pas perdre de vue le prisonnier. Ils le savaient si bien lié par les cordes de sipos, qu'ils ne supposaient pas qu'il pût s'en débarrasser. Ils ignoraient à qui ils avaient affaire.

Dès que celui-ci eut vu que les yeux de ses sentinelles n'étaient plus fixés sur lui, il se débarrassa des sipos avec autant de facilité qu'une anguille ; puis, glissant doucement en bas de la souche, il se jeta à l'eau et nagea sans bruit vers les sommets d'arbres. Son départ ne fut pas remarqué par ses gardiens ; ce ne fut qu'une demi-heure après que ces derniers s'aperçurent de sa disparition. Grande fut leur surprise, comme on le comprend ; ils s'empressèrent aussitôt vers le bord de la lagune pour chercher à apercevoir le fuyard ; mais ils ne distinguèrent à travers l'obscurité que plusieurs canots vivement pagayés dans la direction de l'arcade.

CHAPITRE XXI

Coulage de canots. — Le bois flottant abandonné. — L'ennemi apparaît. — La chasse.

Nous laisserons les aventuriers à leurs alarmes, pour en expliquer les causes.

Le Mundrucu et son jeune compagnon, ayant conduit leur canot hors de la petite crique, le dirigèrent vers le village mura. Ils n'éprouvèrent aucune difficulté à suivre la bonne direction. Quoique les feux fussent moins brillants, leur rayonnement rouge les guidait cependant ; ils avaient encore le bord de la forêt à contourner, et ils se tinrent avec soin sous l'ombrage des arbres de la rive pour se mettre à couvert. En moins d'une demi-heure, ils se trouvèrent à une centaine de yards du village.

Amarrant le canot à un arbre, de façon à pouvoir le détacher facilement, tous deux se risquèrent de nouveau sur la lagune. Chacun s'était précautionné d'une ceinture de cosses de sapuçaya, la tâche qu'ils avaient entreprise pouvant les obliger à se tenir longtemps dans l'eau. Il était possible qu'ils eussent à rester en place sans faire de bruit. Ainsi accoutrés, et le Tapuyo armé de son couteau, ils nagèrent vers les échafaudages avec les plus grandes précautions pour n'être pas aperçus.

Le village entier paraissait endormi : pas une forme humaine ne se montrait, pas un bruit ne s'entendait ; une dizaine d'embarcations étaient amarrées aux troncs des arbres qui supportaient les échafaudages.

C'était vers ces embarcations que Munday se dirigeait. Six à peu près étaient des *igarités* ou canots construits d'écorce d'arbre; mais trois autres plus grandes et plus finies pou-

vaient bien contenir une huitaine de personnes. Le Tapuyo ne s'occupa d'abord que des canots. Il leur rendit visite successivement, en ayant soin de se pencher, de façon que sa tête ne pût être aperçue au-dessus de la surface des igarités. Elle n'était visible que pour son compagnon, dont les mains l'aidaient activement. Que pouvaient-ils faire?

Nos deux nageurs, à l'aide du couteau, avaient troué l'écorce de chacun des cinq canots qui étaient en train de couler.

Ils eussent été à fond certainement sans la négligence qui avait permis au Mura de se sauver.

En effet, juste au moment où Munday et le jeune Paranèse allaient monter dans le neuvième canot laissé intact, une forme sombre, qu'on aurait pu prendre pour le démon des flots, se montra tout à coup. Après s'être accrochée à un iliana, elle escalada d'un seul bond l'échafaudage au-dessus.

Malgré l'obscurité, Munday reconnut aussitôt le captif mura.

« *Santo Dios!* murmura-t-il, c'est le sauvage. Ils l'ont laissé échapper, et maintenant nous sommes découverts. Vite, jeune maître, dans l'igarité. Très bien, voici deux pagaies, prenez-en une, moi l'autre. Pas un moment à perdre. Dans dix minutes nous serons sauvés; regardez! les canots s'enfoncent. S'il nous laissait seulement dix minutes avant de donner l'alarme... Ah! je les entends!... vite! vite! »

Tandis que le Tapuyo parlait ainsi, un hurlement sauvage s'entendit sur l'échafaud au-dessus. C'était le signal donné par le sauvage à sa nation; non pas qu'il se doutât du travail opéré par les deux hommes sur les canots, mais il les avait vus s'embarquer sur son propre bateau, et il avait supposé une entreprise nocturne contre la malocca.

A peine l'avertissement du Mura avait-il été donné, qu'une centaine de voix furieuses y répondirent.

En moins de dix secondes toute la tribu fut sur pied, et se précipitait vers la lagune. Inutile de dire que Munday et son compagnon ne restèrent pas à s'assurer de la réussite de leur travail sur les canots. Ils ne s'occupèrent qu'à pagayer le plus vivement possible vers la petite crique habitée par leurs compagnons.

La fuite de leur captif avait causé les plus vives appréhensions aux gens restés sur le tronc d'arbre, et ces appréhensions ne furent guère calmées par la vue d'un canot rentrant dans l'arcade. Le plus simple raisonnement les avait bientôt amenés à cette conclusion que le second fait n'était que le résultat du premier.

Qu'étaient devenus leurs compagnons? Ils poussèrent un cri de joie, qu'ils étouffèrent aussitôt, à la vue de Munday et de Richard qui émergèrent subitement de l'eau.

« Vite, vite, dit le Tapuyo, vous avez commis une grande faute en laissant le captif s'échapper... Hâtez-vous; tout le monde dans l'igarité. »

Tout en donnant ses ordres, l'Indien sauta sur le monguba, et, déchirant du haut en bas la voile de peau, il la jeta dans le canot, ainsi que plusieurs morceaux de vache marine.

Pendant ce temps, tous les autres avaient abandonné l'arbre et pris place dans le canot. Richard avait eu soin d'y installer la petite Rosita. Munday et le nègre s'emparèrent des rames, car il n'y avait pas un instant à perdre, tandis que Trevaniow et son neveu se servaient des pagaies taillées dans les os de la vache marine.

Une vingtaine de secondes suffirent pour les conduire en pleine lagune.

« Où nous dirigeons-nous? demanda Trevaniow en cessant de manier l'aviron.

— Un instant, patron, reprit le Tapuyo, debout et les yeux fixés sur la malocca. Il faut d'abord chercher à savoir si les sauvages sont à même de nous suivre.

— Vous pensez qu'il y a quelque chance pour qu'ils ne nous poursuivent pas?

— Une chance, oui — nous aurions eu une certitude si vous n'aviez pas laissé échapper le vilain singe : nous serions tous en sûreté maintenant. Le temps voulu ne s'est pas encore écoulé pour que tous les canots coulent à fond. »

Le Tapuyo n'examina la surface de l'eau que quelques minutes. L'aurore commençait à poindre à l'horizon, et bien qu'il fût loin de faire jour, ce n'était plus la profonde obscurité qui régnait quelques instants auparavant.

Une tranquillité parfaite semblait régner autour du village mura. Les feux étaient éteints, on n'entendait pas un bruit. Munday fit la remarque que ceci lui semblait de mauvais augure.

« Pourquoi? demanda Trevaniow disposé à penser le contraire.

— C'est bien simple, patron. Je crains

qu'ils ne soient trop occupés pour songer à bavarder : s'ils n'avaient pas l'intention de nous poursuivre, vous entendriez leurs hurlements; oui, vous pouvez en être sûrs, ils vident leurs canots, qui peuvent être encore à la surface de l'eau. »

Et Munday expliqua le travail que lui et Richard avaient accompli sur l'écorce des igarités.

« En route! en route, et vivement! » s'écria-t-il ensuite.

Il n'y avait pas à hésiter sur la direction à prendre : il fallait choisir celle qui était opposée à la malocca. Trevaniow avait proposé de rester sur la lisière de la lagune, à l'ombre des arbres; cela devait les empêcher d'être vus.

« Non, dit le Tapuyo. Dans dix minutes il fera clair au-dessus de l'eau. Ce serait donner l'avantage à nos poursuivants, et d'ailleurs nous serions tout de même en vue; eux, en traversant tout droit, nous surprendraient facilement. Ne voyez-vous pas que les arbres tournent en cercle?

— C'est vrai, répondit Trevaniow. Espérons que la pensée de nous poursuivre ne leur viendra pas.

— Encore cinq minutes d'incertitude, murmura le Tapuyo; d'ici là, il fera assez jour pour voir sous les arbres, nous saurons ce qu'ils font et si les canots ont coulé.

Les cinq minutes indiquées par Munday n'étaient pas écoulées, lorsque, hélas! un canot se détacha de la ligne sombre formée par l'échafaudage de la malocca.

« Le gros igarité, murmura-t-il, — juste ce que je craignais, patron.

— Et regardez là-bas, dit Richard, voilà un autre canot qui le suit.

— S'il n'y en a pas plus, nous sommes sauvés, remarqua le Mundrucu.

— Ils sont montés par des sauvages; il ne me paraît pas y en avoir plus de dix en tout.

— S'ils ne deviennent pas plus nombreux, bien que nous ne soyons pas égaux en nombre, assurément, nous pourrons faire face à des êtres comme ceux-là. Oh! si seulement nous avions des armes! »

En parlant ainsi, l'ex-mineur regarda au fond du canot pour voir ce qui pourrait remplacer les armes qui faisaient défaut. Il trouva la lance de pashiuba, que Munday y avait jetée en même temps que les morceaux de viande, et une espèce de javeline barbelée ou harpon avec laquelle le sauvage avait frappé la vache marine. On pouvait ajouter à ce faible arsenal les pagaies fabriquées dans les omoplates de la vache et le couteau de Munday.

Trevaniow assura qu'ils n'avaient pas à redouter autre chose que les flèches et les javelines des sauvages.

Il n'y avait toujours pas d'autres barques en vue que les deux premières.

« Ils sont sûrs de nous atteindre, remarqua le Tapuyo, car ils sont six aux pagaies, et il est facile de voir qu'ils gagnent déjà du terrain. Vite! Vite! ramons de toutes nos forces, car nous ramons pour notre vie : plus nous serons près du village, plus il y aura de danger pour nous; ils peuvent repêcher quelques-uns des canots et nous arriver plus en force. »

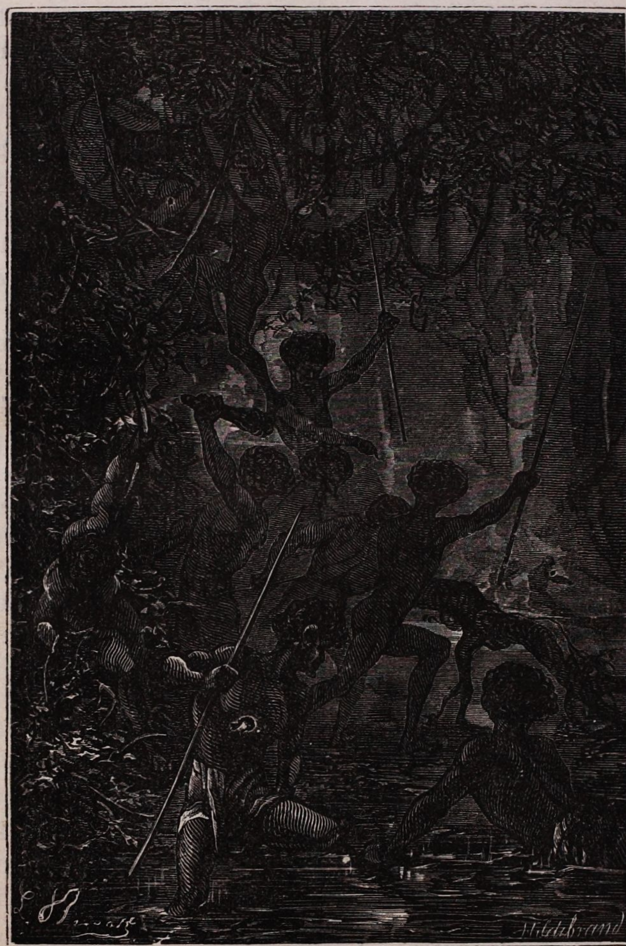
Tous ramaient en silence, tandis que les poursuivants, au nombre de huit ou dix, lançaient sur l'eau les hurlements les plus farouches, dans l'espoir, sans doute, de porter la terreur dans l'âme de leurs ennemis.

Ceux-ci manifestèrent la détermination de combattre jusqu'à la mort plutôt que de se rendre.

Les sauvages arrivèrent bientôt à une portée d'arc de leur canot. Le premier acte d'hostilité qui signala leur approche fut une volée de flèches qui manqua le but. Voyant qu'ils étaient encore à une trop grande distance pour que leurs traits pussent blesser, les six Muras reprirent leurs rames, tandis que les deux autres sauvages du canot continuèrent à lancer leurs flèches contre l'igarité poursuivi. Ils paraissaient avoir une grande sûreté de coup d'œil et une grande force de bras. Déjà un de leurs traits avait touché l'occiput crépu du nègre; un second blessa à la joue Tipperay Tom; un troisième s'était abattu sur la peau de la vache marine qui protégeait Rosita, après avoir sérieusement menacé la petite créature qui se trouvait dessous.

Le tireur habile, auteur de ces trois coups, était le captif échappé, l'homme au harpon. La quatrième flèche fut attendue avec une appréhension affreuse; elle vint siffler à travers l'eau et percer le bras du Mundrucu. Celui-ci laissa tomber la rame en poussant un cri de colère plutôt que de douleur, cal il n'était que légèrement blessé.

La pointe de la flèche tenait encore dans le bras gauche. Il la retira de la main droite et enleva vivement le harpon avec la longue corde qui y était attachée et qu'il avait déjà



Toute la tribu fut sur pied. (Page 86.)

fixée à la poupe de l'igarité. On le vit bientôt, debout près de l'arrière, balancer l'arme pour la lancer.

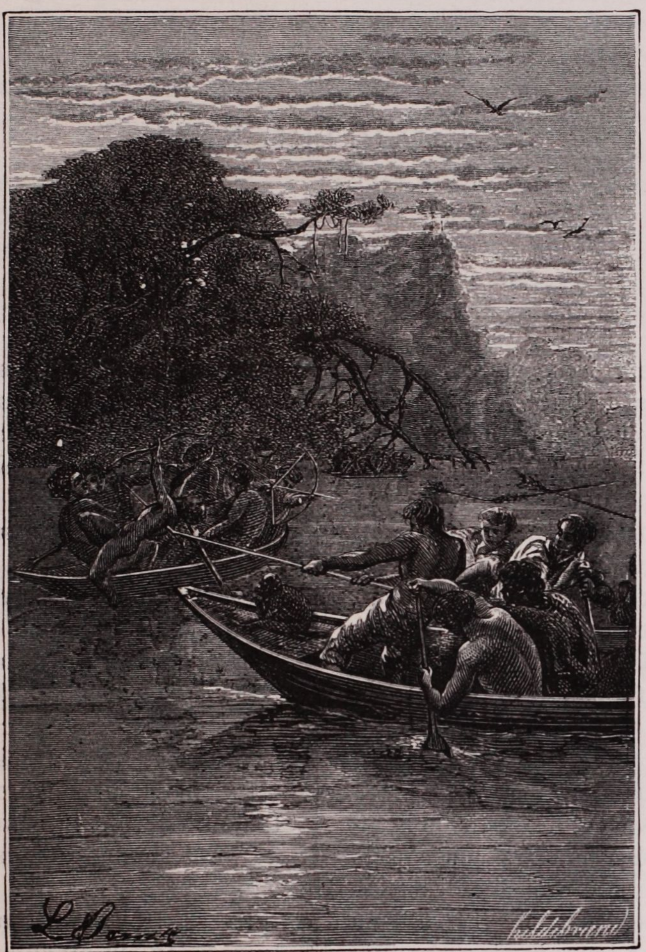
Un instant après, la javeline dirigée avec adresse passait à travers les côtes du tireur sauvage. « Tirez ! tirez ! » cria celui qui avait lancé le harpon. Les trois rameurs répondirent à ce cri pendant que les sauvages, étonnés de ce qu'ils voyaient, suspendaient involontairement leurs coups.

Le pagayeur du petit canot ne fit pas exception ; et la barque s'arrêtant soudain, le harponneur empalé sur l'arme barbelée fut jeté dans l'eau et remorqué derrière l'igarité comme une bouée dans le sillage d'une vache marine.

Un cri terrible retentit sur le canot des sauvages. Pendant quelque temps les poursuivants semblèrent paralysés. L'étonnement les tenait immobiles comme des statues ! Stimulés enfin par l'instinct de la revanche, ils plongèrent leurs rames dans l'eau, et bientôt ils se rapprochèrent de leurs ennemis. Un peu d'avance encore, et ils les auraient en leur pouvoir.

Une avalanche de flèches tomba de nouveau sur l'igarité, mais sans nul effet. Le corps de leur meilleur archer était allé au fond du gapo. Une autre décharge ne réussit pas davantage, et les sauvages bateliers virent la nécessité de retourner à leurs pagaies.

Ils n'étaient pas à plus de vingt mètres de l'igarité. Alors tous ajustèrent leurs arcs. Une



Un cri terrible retentit. (Page 88.)

décharge simultanée des neuf armes ne pouvait moins faire que d'atteindre un ou plusieurs de leurs ennemis.

Pour la première fois, ces derniers furent remplis de crainte. Ils étaient sans défense contre cette terrible pluie qui les menaçait — chacun se voyait déjà atteint mortellement.

Ce fut un moment de terrible suspens ; mais tout à coup, à leur grande surprise, les sauvages laissèrent tomber leurs arcs d'un air effaré en regardant au fond de leur embarcation, comme s'ils venaient d'y apercevoir le plus dangereux ennemi !

Le Tapuyo interpréta sans difficulté ce qui se passait ; le trou creusé par le couteau avait dû se rouvrir, et le canot contenant les Muras était en danger de sombrer.

Il ne se trompait pas. En moins de vingt secondes, l'embarcation s'enfonçait sous l'eau, et les sauvages se débattaient dans la lagune. Désormais on n'avait plus rien à craindre d'eux. Ils avaient assez à faire de sauver leur vie. Le meilleur parti qu'ils eussent à prendre, c'était d'essayer de regagner la malocca, et c'est enfin celui auquel ils semblèrent s'être arrêtés. Bientôt le grand igarité, qui emportait Trevaniow et sa famille, resta seul sur la lagune.

CHAPITRE XXII

Conclusion.

Il faudrait un autre volume pour raconter les diverses aventures du mineur et de son monde, avant d'arriver à Gran Para; mais comme elles auraient une certaine ressemblance avec celles que nous avons déjà racontées, nous nous bornerons à dire comment nos naufragés sortirent du gapo.

Grâce à l'igarité, qui, bien que construit grossièrement, était cependant une embarcation de beaucoup préférable au tronc d'arbre; grâce aussi aux quatre pagaies et à la voile taillée dans la vache marine, ils se sentirent de force à naviguer à travers la forêt submergée dans n'importe quelle direction.

Leur première pensée fut de sortir de la lagune; ils couraient des dangers tant qu'ils resteraient dans cette pièce d'eau, les sauvages pouvant se remettre de nouveau à leur recherche. Poussés par leurs instincts cannibales ou par le besoin de vengeance, il était presque certain qu'ils reparaîtraient — peut-être pas tout de suite — mais un jour ou l'autre. La totale destruction de leur « flotte » amènerait peut-être quelque délai dans l'exécution de leur plan d'hostilité; mais il n'en serait pas moins exécuté tôt ou tard.

Nos aventuriers ne s'occupèrent donc plus que des moyens de sortir de la lagune.

Était-elle cernée par la terre, ou bordée de tous côtés par la forêt submergée? Telle était la question, et personne n'y trouvait de réponse.

Retourner du côté d'où ils étaient venus sur le bois mort eût été faire un voyage inutile. Ils savaient que l'eau était obstruée l'espace de plusieurs milles, puisque, pendant des milles, ils avaient nagé en suivant la lisière, au moyen de leurs ceintures natatoires.

C'était dans cette direction qu'ils avaient été conduits, lorsque les sauvages se mirent à leur poursuite.

Dès la fin de la chasse, quand ils se crurent hors de la vue de leurs ennemis, ils changèrent de chemin, gouvernant l'igarité presque à angle droit de la ligne de la poursuite abandonnée.

Heureusement, ils suivaient la bonne direction.

Dès qu'ils furent en vue des arbres, ils aperçurent une large voie d'eau courant hors de la lagune, et formant une ligne claire à l'horizon. Ils ne revirent plus les Muras.

Mais bien que désormais délivrés de l'inquiétude d'être poursuivis par les Indiens, ils n'étaient point encore sauvés; ils avaient toujours devant eux, autour d'eux, ces déserts de forêt submergée qui les exposaient à des dangers sans nombre.

Ils se trouvèrent dans un labyrinthe de lacs, qu'on eût dit entourés de terre avec des îles éparpillées sur leur surface, et communiquant les uns avec les autres par des canaux ou détroits, tous bordés d'épais ombrages. Ils savaient qu'il n'y avait point là de terre, mais seulement des sommets d'arbres entrelacés ensemble par des ilianas et supportant des quantités innombrables de plantes parasites. C'était le gapo, enfin, toujours le gapo.

Ils ne le connaissaient que trop bien maintenant.

Ils errèrent pendant des jours entiers à travers ces solitudes, tantôt traversant une étendue d'eau, tantôt explorant quelque large canal ou un étroit *igarapé*, pour le trouver souvent terminé par une impasse ou *bolson*, selon le terme des Espagnols, que bordait de tous côtés un impénétrable bosquet de sommets d'arbres.

Il n'y avait, en cet état de choses, qu'à pagayer en arrière encore, ou bien à abandonner l'igarité et à prendre par les sommets des

arbres. Ce dernier plan ne leur convenait en aucune façon.

Quelquefois, ces faux « passages » les trompaient pendant des jours entiers, qu'ils dépensaient en inutile navigation. C'était un vrai désert qu'ils parcouraient, mais un désert ressemblant à un jardin ou verger submergé par l'inondation.

On y rencontrait toute espèce de fruits. Le Mundrucu seul les connaissait. Plusieurs étaient excellents, d'autres devaient être redoutés comme des poisons. L'obligation de chercher ces fruits, qui servaient à leur nourriture, était en même temps une distractiou pour eux. Aucun de nos aventuriers n'aurait pu dire combien de temps ils errèrent ainsi à « flot dans la forêt ». Il y eut des jours où ils ne virent pas le soleil ni même le jour qui leur étaient cachés par le toit épais de verdure formé par les arbres.

Enfin, après bien des désespoirs et des attentes trompées, une vision céleste leur apparut sous la forme d'un vaisseau! Un vaisseau qui 'naviguait à travers la forêt! Non pas, il est vrai, un grand vaisseau de l'Océan, mais une embarcation ayant la coque d'un bâtiment, mâts, espars, voilure et cordages. C'était un schooner à deux mâts, un marchand du Solimoës.

Le vieux Tapuyo le reconnut du premier coup d'œil et le héla aussitôt. Il savait, par le caractère de l'embarcation, que sa présence était une preuve de plus qu'ils se trouvaient dans la bonne direction.

« Elle descend à Gran Para, dit le Tapuyo. Je puis l'affirmer, par la manière dont elle est chargée; voyez : salsepareille, vanille, quinquina, saponaire et fèves de Tonka. — Hohé! ho! de la galiote! »

Le schooner était à portée de les entendre.

« Prenez-vous des passagers à bord? Nous voulons aller à Gran Para. Notre embarcation n'est pas appropriée à un si long voyage. »

Le patron de la galiote accepta la proposition; dix minutes après avoir été hélé, il recevait à son bord l'équipage de l'igarité.

Le canot fut abandonné aux brises et aux courants du gapo, tandis que le schooner continuait de marcher vers sa destination. Il n'était pas dans le Solimoës même, mais dans une de ses ramifications. Deux jours après avoir recueilli les naufragés, la galiote entra dans le fleuve principal, et de là, glissa gaiement vers Gran Para.

Ceux qui se trouvaient à son bord n'en avaient pas été moins joyeux en découvrant que, parmi les passagers recueillis, se trouvaient le fils et le frère de leur patron. La cargaison du schooner appartenait à Trevaniow. Le jeune Paranèse reconnut dans le capitaine marchand un de ceux de son père.

Les attentions dont nos aventuriers furent comblés leur rendirent la santé et la gaieté. Quelques mots suffiront pour raconter la fin de leurs aventures.

Les deux frères retournèrent dans leur patrie et habitèrent sous le même toit, sous celui qui les avait vu naître. Le spoliateur qui avait retenu leur propriété était mort en laissant un fils, qui, après avoir dissipé la plus grande partie de sa fortune, mit le domaine aux enchères. Les deux Trevaniow arrivèrent à temps pour racheter ces terres qui avaient appartenu à leurs ancêtres.

La propriété ne changea pas de nom, bien qu'elle eût été divisée en deux parties égales, un double mariage ayant uni les enfants des deux frères : Richard épousa Rosita, sa brune cousine, et Ralph fut agréé par une sœur du jeune Paranèse, dont nous avons eu peu l'occasion de parler, une jolie blonde du nom de Florence.

Le domaine resta donc ainsi aux Trevaniow *pur sang*.

Si vous alliez faire un tour vers *Land's End* et si vous me demandiez de vous introduire chez nos anciens amis, vous trouveriez dans la maison du jeune Ralph : premièrement, le vieux Ralph, devenu grand-père; secondement, la jolie Florence, entourée de nombreux rejetons, au teint olivâtre, de la famille Trevaniow; et enfin, dans le *hall*, où il s'empresserait auprès de vous — un individu dont la toison autrefois rouge carotte, se transformait aux tempes en fils de couleur de chanvre — vous le reconnaîtriez pour Tipperary Tom.

Longez une demi-douzaine de champs, avancez sous l'ombre d'arbres gigantesques, traversez une passerelle élevée au-dessus d'une petite rivière où frétillent les carpes et les truites; poussez une porte d'osier, ouvrant sur un splendide parc, et ensuite suivez une allée sablée qui conduit devant la maison. Entrez dans le vestibule, vous rencontrerez un noiraud de votre connaissance, Mozey, qui vous conduira près de son maître, beau

gentleman, bien qu'il soit un peu plus âgé que lorsque nous l'avons connu, et vous saluerez le jeune Richard, aussi franc, aussi jovial que par le passé.

Sans doute, vous n'avez pas oublié non plus cette élégante lady qui, suivant la coutume de sa nation, vient au-devant de ses visiteurs. Ce n'est plus la petite Rosita, mais la femme de Richard, à qui elle a donné plusieurs Rositas et plusieurs Richards, qui promettent d'être aussi jolis que leur mère et aussi robustes que leur père.

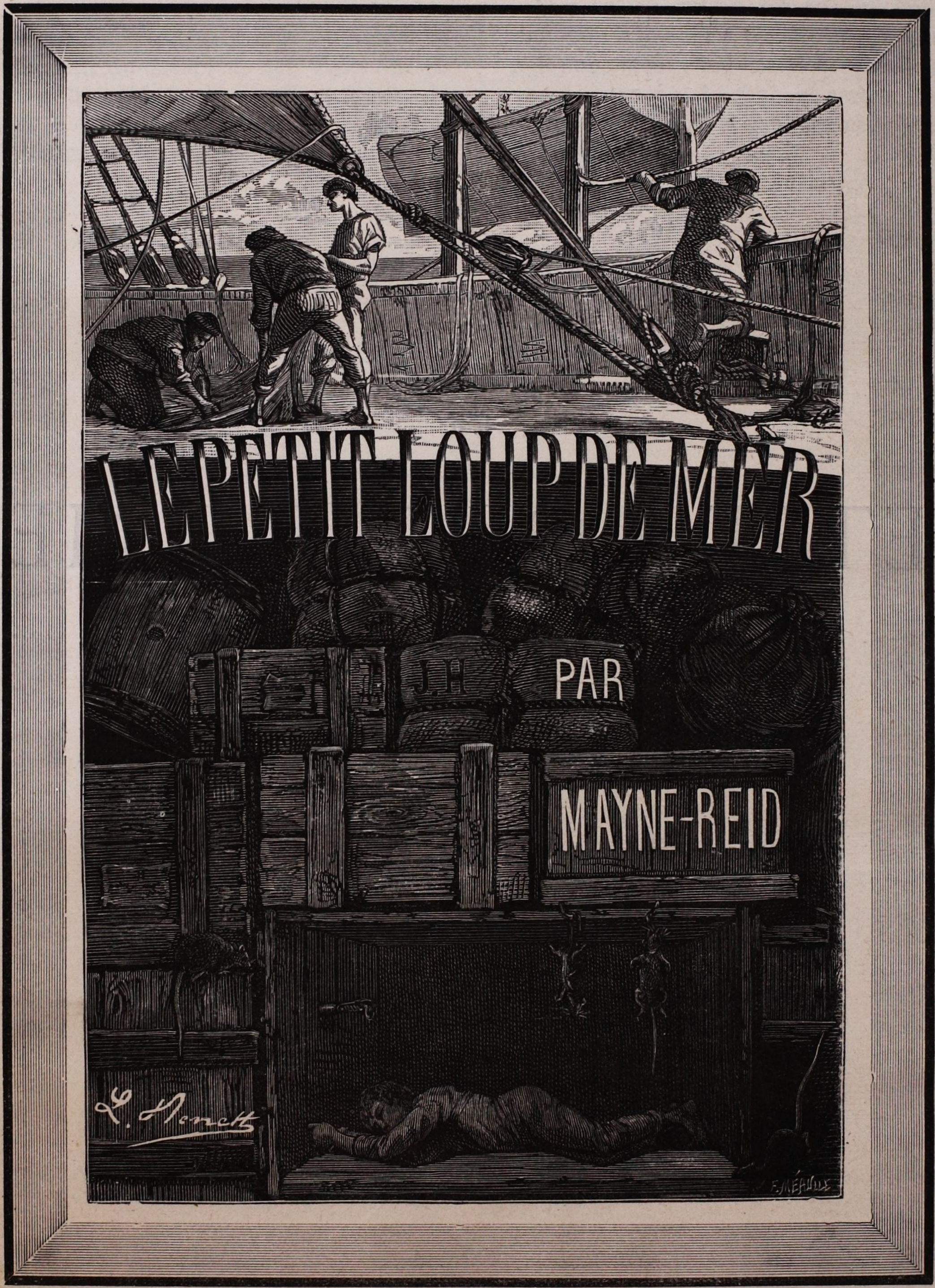
Mais une figure manque encore au tableau. Qu'est devenu le Tapuyo?

Son ancien patron n'a pas été ingrat : le don d'un schooner a récompensé le guide qui a si noblement conduit nos aventuriers à travers les dangers du gapo, et partagé leurs périls pendant qu'ils étaient errants sur le « désert d'eau. »

FIN DU DÉSERT D'EAU DANS LA FORÊT.

LE
PETIT LOUP DE MER

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LE

PETIT LOUP DE MER

TRADUCTION PAR J. LAMARCK



ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE



LE PETIT LOUP DE MER



J'avais saisi la patte de l'un d'eux. (Page 3.)

CHAPITRE I

MON JEUNE AUDITOIRE

Je suis le vieux Philippe Forster et j'habite un paisible petit village situé sur le bord de la mer, au fond d'une baie immense, l'une des plus vastes de notre île.

Mon village, si modeste qu'il soit, a pourtant la prétention d'être un port de mer; il possède en effet une petite jetée de granit, le long de laquelle on voit presque toujours deux ou trois sloops, autant de schooners et quelquefois un brick; ajoutez à cela un grand nombre de barques, les unes halées sur la grève, les autres sillonnant la baie en tous sens, et vous devinerez sans peine que mes concitoyens s'adonnent bien plus à la pêche qu'au commerce.

Je suis venu au monde dans ce village et je me propose d'y finir mes jours. Malgré cela, mes compatriotes ne savent presque

rien de ce qui me concerne. Ils m'appellent capitaine Forster ou simplement capitaine, quoique je n'aie en réalité aucun droit à ce titre; je ne l'ai jamais obtenu ni dans l'armée ni dans la marine. C'est seulement comme patron que je commandais jadis un navire marchand; si donc les villageois m'appellent capitaine, c'est par courtoisie.

Ils me voient passer chaque jour, ma longue vue sous le bras, quand je me rends sur la jetée pour observer tous les coins de l'horizon. A part cela, les gens du village ne savent presque rien de mes habitudes ni de mon histoire. Ils me savent très riche en livres et fort adonné à la lecture; aussi me tiennent-ils pour un savant de premier ordre.

Il n'est pas surprenant que mes compatriotes soient si peu au courant de ce qui me concerne; je n'avais que douze ans quand j'ai quitté le village, et pendant quarante ans je n'y ai pas remis les pieds.

A mon retour, je vis que tout le monde m'avait oublié; tout au plus se souvenait-on de mes parents. Mon père, qui était marin, restait bien rarement chez nous, aussi n'ai-je conservé de lui aucun souvenir; je me rappelle seulement le chagrin que me causa la nouvelle de son naufrage et de sa mort. Ma mère, hélas! le suivit bientôt dans la tombe, et leur mort date de si loin qu'on les avait naturellement oubliés.

Ne croyez pas toutefois que je vive comme un ermite. Quoique j'aie quitté la marine pour finir mes jours en paix, je ne suis point misanthrope. Au contraire, j'ai toujours aimé la société et, malgré mon âge, je me plais surtout dans celle des jeunes garçons; aussi puis-je me vanter d'être le favori de tous les jeunes villageois. Je les aide des heures entières à lancer leurs cerfs-volants, ou à faire naviguer leurs petits bateaux, me souvenant du bonheur que me causaient ces amusements quand j'étais gamin.

Les braves enfants ne se doutent guère que le bonhomme qui s'amuse en partageant leurs jeux a passé la plus grande partie de sa vie au milieu des plus grands périls et des aventures les plus singulières.

Il y a cependant plusieurs de mes concitoyens à qui j'ai raconté quelques fragments de mon histoire. J'en fais volontiers le récit à ceux qui s'y intéressent; j'ai trouvé même dans ce paisible village un auditoire qui me fait honneur. Nous avons en effet, dans les environs, un collège qui ne reçoit que de jeunes gentlemen, et c'est parmi eux que je trouve mes auditeurs les plus attentifs.

Je les rencontrais presque chaque jour dans mes promenades sur la côte. Mon teint hâlé, ma tournure de vieux loup de mer attirèrent leur attention; nous fûmes bientôt amis, et de temps en temps, à leur prière, je leur racontai quelques-unes de mes aventures.

J'étais heureux, moi aussi, je l'avoue sans honte; les vieux soldats et les vieux marins aiment-ils rien tant que de raconter leurs exploits?

Un matin, je rencontrai mes jeunes amis plus tôt que d'habitude et je vis qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Ils étaient assemblés en grand nombre; le plus âgé tenait à la main un papier soigneusement plié. Dès que j'approchai, il me le remit sans rien dire. Je l'ouvris; c'était une pétition signée par tous mes jeunes amis; elle était ainsi conçue :

« Cher capitaine, nous avons congé jusqu'à ce soir et nous ne saurions l'employer avec plus de plaisir ou de profit qu'en vous écoutant. C'est pourquoi nous prenons la liberté de solliciter de vous le récit d'un des événements les plus remarquables de votre aventureuse existence. Nous préférerions quelque chose d'émouvant; choisissez toutefois ce qui vous sera le plus agréable; nous promettons de vous écouter attentivement, nous savons qu'il nous est facile de tenir cette promesse. Puissiez-vous, cher capitaine, nous accorder la faveur que nous vous demandons, et vos solliciteurs vous en conserveront une éternelle reconnaissance. »

Je ne pouvais refuser une requête si polie; je n'hésitai donc point à satisfaire la curiosité de ces jeunes garçons. Je choisis le chapitre de ma vie que je crus le plus propre à les intéresser; c'est l'histoire de mon enfance et de mon premier voyage en mer : « Voyage dans les ténèbres, » comme je l'ai appelé, à cause des circonstances singulières dans lesquelles il s'est accompli.

Assis sur la plage, en face de la mer, au milieu du cercle formé par mes auditeurs, je commençai mon récit.

Dès l'âge le plus tendre, j'aimais l'eau avec passion; mon père, mon grand-père et mon bisaïeul avaient été marins; je chassais de race. En effet, l'eau semblait être mon élément naturel, tant mes goûts aquatiques

étaient prononcés, et on m'a souvent dit quelle peine on avait, quand j'étais tout jeune, à m'éloigner des mares et des pièces d'eau. C'est dans l'une de celles-ci que m'arriva ma première aventure, toujours restée présente à ma mémoire.

J'étais alors à cet heureux âge où l'on fait naviguer les bateaux de papier; je construisais les miens soit avec les feuilles d'un vieux livre, soit avec des journaux, et je les lançais sur la mare aux canards qui était mon Océan. Mais j'eus bientôt quelque chose de mieux; après avoir économisé pendant six mois mon argent de poche, je me trouvai assez riche pour acheter un sloop muni de tous ses agrès, qu'un vieux pêcheur avait construit à ses moments perdus. Il n'avait que six pouces de long, à peine trois de large, et son tonnage n'excédait guère une demi-livre; mais, si petit qu'il fût, il possédait à mes yeux toute la magnificence d'un trois-ponts.

Mon sloop me parut trop grand pour naviguer sur la mare aux canards; je cherchai alors une pièce d'eau assez étendue pour qu'il pût montrer toutes ses qualités nautiques. Je trouvai bientôt un vaste étang ou plutôt un lac dont l'eau était transparente comme le cristal.

Ce lac magnifique, sur les bords duquel se sont écoulées les heures les plus heureuses de mon enfance, était situé dans le parc d'un gentilhomme du voisinage. Ce gentilhomme, aussi bienveillant que libéral, permettait aux villageois de passer sur ses terres et aux enfants de faire voguer leurs bateaux sur le lac ou de jouer à la crosse dans ses prairies, à la seule condition de ne point endommager les fleurs et les arbustes qui bordaient les allées.

Nous étions si reconnaissants de cette faveur que jamais, à ma connaissance, on n'eut à nous reprocher le plus petit dégât.

Le parc et la pièce d'eau existent encore, comme vous le savez, mais le digne gentilhomme a depuis longtemps quitté ce monde. Il était déjà vieux à cette époque, et je parle de soixante ans.

Il y avait alors sur le lac une demi-douzaine de cygnes, si j'ai bonne mémoire, et beaucoup d'oiseaux aquatiques assez rares. C'était un bonheur pour les enfants de donner à manger à ces charmants oiseaux; aussi l'un ou l'autre apportait-il chaque jour du pain à leur intention. Quant à moi, je n'allais jamais au lac les poches vides.

Un jour, je m'étais rendu au lac de bonne heure. Aucun de mes compagnons ne s'y trouvait encore; néanmoins, je lançai mon sloop comme d'habitude et je fis le tour pour le rejoindre sur le bord opposé. Il marchait très lentement tant la brise était faible; je pouvais flâner à mon aise. Je n'avais point oublié mes amis les cygnes, à l'intention desquels je commettais bien souvent de légers larcins dans le buffet maternel. J'avais du pain plein mes poches et, dès que j'atteignis la partie escarpée du bord, je m'y arrêtai pour le leur distribuer.

Aussitôt les cygnes se dirigèrent de mon côté, glissant rapidement à la surface de l'eau, le cou gracieusement arqué et les ailes légèrement déployées. En quelques secondes ils étaient près de moi, le bec en l'air, épiant de leurs yeux avides mes moindres mouvements.

Je pris une branche d'arbre que je fendis à l'un des bouts; puis, plaçant mon pain dans la fente, je procédai comme d'habitude. Les morceaux disparaissaient avec rapidité; j'avais déjà presque vidé mes poches, quand la motte de gazon qui me portait se détacha et m'entraîna avec elle.

Je tombai à l'eau comme une pierre; ne sachant point nager, je serais allé au fond, si je ne m'étais trouvé au milieu des cygnes, aussi étonnés de ma chute que je l'étais moi-même.

Poussé par l'instinct de la conservation commun à tous les êtres vivants, j'étendis les mains, comme font tous les gens qui se noient, pour saisir le premier objet venu; j'attrappai ainsi la patte d'un des plus gros cygnes, à laquelle je me cramponnai de toutes mes forces.

A mon premier plongeon l'eau m'avait rempli les yeux et les oreilles; j'avais à peine la conscience de ce que je faisais. J'entendais seulement le clapotage occasionné par les cygnes qui fuyaient avec effroi; mais, au bout d'un instant, je m'aperçus que j'avais saisi la patte de l'un d'eux qui m'entraînait rapidement à la remorque. En moins de temps que je n'en mets à le dire, j'avais traversé plus de la moitié du lac. Le cygne ne cherchait point à nager, mais rasait en volant la surface de l'eau. La terreur avait certainement doublé ses forces, sans quoi, si fort qu'il fût, il n'aurait jamais pu soutenir un poids pareil. Cette situation ne pouvait se prolonger beaucoup. Je faisais à chaque instant un nouveau plongeon; l'eau me remplis-

sait le nez et la bouche; je perdais rapidement connaissance et j'allais lâcher prise. Juste au moment le plus critique, je sentis mes genoux frôler le fond du lac et je me trouvai près du bord. Trop heureux de mettre un terme à cette aventure, je lâchai la patte du cygne; l'oiseau, redevenu libre, prit immédiatement son vol et s'éleva dans les airs en poussant des cris perçants.

Quant à moi, après pas mal d'éternuements et de hoquets, je sortis de l'eau en trébuchant et me trouvai enfin sain et sauf sur la terre ferme.

Cet accident m'avait tellement terrifié que l'idée ne me vint seulement pas de chercher mon sloop. Je le laissai donc finir son voyage comme il pourrait, et, prenant mes jambes à mon cou, je ne m'arrêtai qu'à la maison, où je me mis à sécher près du feu mes habits ruisselants.

Si vous supposez que cette leçon ait tempéré ma passion pour l'eau, vous êtes complètement dans l'erreur. A cet égard, mon bain ne me profita guère, mais il me servit d'une autre façon; il me fit comprendre combien il est dangereux de tomber dans une eau profonde. C'est ce dont je ne m'étais point douté jusque-là, et malgré mon extrême jeunesse, j'appréciai immédiatement l'utilité de la natation. En conséquence, je pris la ferme résolution d'apprendre à nager. Ma mère m'y encouragea, et mon père, alors en voyage, me donna dans une de ses lettres des conseils sur la meilleure méthode à suivre. Je me mis donc sérieusement à l'œuvre avec le vif désir de devenir un nageur consommé.

Une ou deux fois par jour, dans la belle saison, j'allais me jeter à l'eau au sortir de l'école et je m'y ébattais comme un jeune marsouin. Des enfants plus grands que moi, et qui savaient nager, me donnèrent quelques leçons, de sorte que j'eus bientôt l'immense satisfaction de pouvoir faire la planche sans l'aide de personne. Je me rappelle encore combien je me sentis fier la première fois que j'accomplis ce haut fait natatoire.

A ce sujet, jeunes lecteurs, permettez-moi de vous donner un conseil : suivez mon exemple et apprenez à nager; la connaissance de cet art utile peut servir plus tôt que vous ne pensez à vous sauver la vie.

De nos jours, on court bien plus que jadis le risque de se noyer; presque tout le monde maintenant voyage sur la mer ou sur les fleuves; et le nombre de ceux qui, pour affaires ou par plaisir, exposent leur existence à la merci des flots est à peine croyable. Combien d'entre eux périssent, surtout dans les années fécondes en tempêtes !

Je ne prétends pas qu'un nageur, si habile qu'il soit, puisse atteindre le rivage, s'il tombe à l'eau au milieu de l'Atlantique ou même de la Manche; mais on peut souvent se sauver sans gagner la terre. Bien des gens y parviennent en se dirigeant vers un canot, un espar, une cage à poules ou un baril vide auxquels ils se cramponnent; un navire en vue peut cingler vers les naufragés et recueillir le nageur assez fort pour se maintenir à flot jusqu'à son arrivée, tandis que ceux qui ne savent pas nager vont naturellement au fond.

Sachez du reste que les naufrages n'ont pas lieu généralement au milieu des mers; ils y sont très peu nombreux, comparés à ceux qui arrivent en vue du rivage et souvent sur le rivage même.

Tous les ans, des centaines de maheureux se noient à une encâblure de la côte qu'ils ne peuvent atteindre faute de savoir nager. Des navires chargés d'émigrants, de soldats et marins, périssent corps et biens, à l'exception de quelques bons nageurs. Pareils accidents se produisent dans des rivières qui n'ont pas 200 mètres de largeur et même dans les eaux glacées de l'étroite Serpentine.

Comment se fait-il donc que les gens s'inquiètent si peu en général d'apprendre à nager? Comment se fait-il que les gouvernements n'y obligent pas la jeunesse? Il est vrai que les gouvernants s'occupent bien plus d'imposer le peuple que de l'instruire.

Ne pourrait-on au moins obliger ceux qui voyagent sur mer à se munir d'une ceinture de sauvetage. Cette mesure simple et peu coûteuse préserverait des milliers d'existences, et personne ne se plaindrait de la dépense ou de la gêne qui en résulterait. Les gouvernements ont bien soin d'obliger les voyageurs à prendre ce papier sans valeur qu'on appelle un passeport; mais, dès qu'ils ont empoché l'argent, ils ne s'inquiètent guère si la mer engloutit voyageurs et passeports.

Aussi, jeunes lecteurs, quel que soit l'avis de ceux qui vous gouvernent, suivez le mien et prenez la résolution de devenir bons nageurs. Commencez sans retard, et exercez-vous chaque jour, tant que la température le permet. Apprenez à nager maintenant que vous

êtes jeunes; plus tard vous n'en aurez probablement ni le temps, ni l'occasion, ni l'envie. Vous pouvez d'ailleurs tomber à l'eau et vous noyer bien avant que votre barbe pousse.

Que de fois, pour mon compte, je l'ai échappé belle! Cette mer, que j'aimais avec passion, paraissait à chaque instant vouloir m'ensevelir, et je l'aurais taxée d'ingratitude si je ne la savais aveugle et irresponsable.

Mon plongeon dans l'étang datait de trois semaines, et j'avais déjà pris plusieurs leçons de natation, quand une nouvelle aventure faillit mettre un terme à mes exercices aquatiques. Ce ne fut point cette fois dans la pièce d'un parc où nous n'avions pas la permission de nous baigner; d'ailleurs, quand on habite le bord de la mer, on se soucie peu de se baigner dans l'eau douce, et c'est dans l'eau salée que je prenais mes ébats. Notre plage, il faut le dire, ne jouissait pas d'une bien bonne réputation; ses galets, son sable doré et ses blanches coquilles la rendaient fort jolie sans doute, mais on y trouvait un courant dangereux pour les nageurs inexpérimentés. Quelqu'un s'y était noyé; il y avait si longtemps, du reste, qu'on n'en parlait presque plus. Plus récemment, plusieurs baigneurs, entraînés au large, auraient péri, si des embarcations envoyées à leur secours n'avaient réussi à les recueillir.

Chose singulière! les anciens et les gros bonnets du village ne faisaient jamais allusion à ces accidents et haussaient les épaules dès qu'on leur en parlait. Les uns niaient l'existence du courant; les autres le disaient parfaitement inoffensif, et pourtant ils défendaient tous à leurs enfants de se baigner à l'endroit réputé dangereux. Pourquoi cette réserve? Je l'ignorais alors; mais j'en devinai plus tard le motif, quand je revins au village après quarante ans d'absence. C'est que, voyez-vous, notre localité est une petite station de bains, et elle doit une partie de sa prospérité aux étrangers qui viennent y passer quelques semaines dans la belle saison. Or, si ces visiteurs entendaient jamais parler du courant et des accidents qu'il a occasionnés, ils s'abstiendraient sans doute de revenir; aussi ne mentionnons jamais ce sujet désagréable, si nous tenons à rester en bons termes avec nos gros bonnets.

Voilà une bien longue histoire, mes jeunes amis, pour en arriver à vous dire que je fus noyé dans le courant, mais réellement noyé. « Pas tout à fait, direz-vous, puisque vous n'êtes pas mort. » Eh bien, j'en doute encore, car j'étais inanimé et insensible, et l'on m'aurait coupé en morceaux sans me causer la moindre douleur. Si je revins à la vie, je le dois à un jeune marinier du village, Harry Blew.

Cette aventure est fort ordinaire, sans doute; mon but en vous la racontant est de vous apprendre comment je fis la connaissance de Harry, parce que son exemple et ses conseils exercèrent sur mon avenir une influence considérable.

Je m'étais rendu sur la plage pour m'y baigner comme de coutume. Je me trouvais à un endroit peu fréquenté en général par les baigneurs et où le courant était fort rapide; aussi, dès que j'entrai dans l'eau, il me saisit et m'entraîna au large, beaucoup trop loin pour que je pusse regagner le rivage à la nage. Soit que la terreur paralysât mes forces, car j'avais conscience du danger, soit pour tout autre motif, il me fut impossible de nager, et je coulai comme une sonde.

Je remontai sans doute à la surface, car je me souviens d'avoir vu près de moi un canot monté par un homme; puis tout à coup ma vue s'obscurcit, les oreilles me tintèrent, et je perdis connaissance.

Quand je revins à moi et que j'ouvris les yeux, un homme agenouillé à mes côtés exécutait les manœuvres les plus grotesques. Il me frictionnait tout le corps avec ses mains; il me comprimait le ventre au-dessous des côtes, me soufflait dans la bouche et me titillait les narines avec une plume.

C'était Harry Blew, qui me rappelait à la vie. Dès que je repris mes sens, il me prit dans ses bras et me porta à la maison, où ma pauvre mère faillit devenir folle en me voyant dans cet état. Aussitôt on me fit avaler quelques gorgées de vin, on me mit aux pieds des briques et des bouteilles chaudes, on me roula dans des couvertures, on m'oignit le nez d'huile de corne de cerf; enfin je dus prendre je ne sais combien de remèdes avant que les assistants me déclarassent hors de danger.

Vingt-quatre heures après j'étais sur pied aussi frais, aussi alerte que jamais.

Je venais de recevoir une rude leçon dont j'aurais dû profiter. Vous verrez par la suite de cette histoire qu'elle ne me servit absolument de rien.

CHAPITRE II

LE YOUYOU

Je devins bientôt l'ami intime du jeune batelier dont j'avais fait connaissance d'une façon si émouvante. Harry Blew était aussi bon que brave; il me montra autant d'affection que je lui en témoignais moi-même. Il n'épargna ni temps ni peine pour faire de moi un excellent nageur et pour m'enseigner à manier l'aviron; si bien que je parvins en très peu de temps à ramer, même à deux mains, mieux qu'un enfant de mon âge. Jugez si j'étais fier quand j'obtenais la permission d'aller démarrer le bateau dans la crique où il était remisé, et de le conduire à quelque point de la baie pour prendre Harry qui m'y attendait. Il m'arrivait bien quelquefois, en passant près de la côte ou d'un navire à l'ancre, d'entendre des remarques peu gracieuses à mon adresse, accompagnées d'éclats de rire et de moqueries : « Regardez-moi ce jeune morveux! En voilà un gaillard pour tenir une paire de rames! »

Ces plaisanteries ne me mortifiaient pas le moins du monde; au contraire, j'étais heureux de voir que, malgré mon extrême jeunesse, je savais diriger mon canot aussi bien et aussi rapidement que beaucoup de ceux qui avaient deux fois ma taille.

Aussi les railleries cessèrent-elles bientôt. Les gens du village, voyant mons avoir-faire, me prirent en affection; ils m'appelaient souvent le petit batelier et le jeune matelot, et plus souvent le petit loup de mer. Mon père voulait faire de moi un marin. S'il avait vécu, il m'aurait emmené avec lui à son prochain voyage. Pour m'entretenir dans ces idées, ma mère m'habillait toujours en matelot, jaquette et pantalon bleus, cravate de soie noire et col rabattu. J'en étais tout fier, et ce fut mon costume sans doute qui me valut le sobriquet de petit loup de mer. Je préférais ce nom aux autres parce que c'était Harry Blew qui me l'avait donné le premier.

Harry Blew était alors fort bien dans ses affaires; il possédait deux embarcations. La plus grande, qu'il appelait la yole, il l'employait quand trois ou quatre personnes voulaient faire une excursion à la voile; la petite, plus maniable, lui servait pour conduire un seul passager. Dans la saison des bains où les excursionnistes sont nombreux, la yole était toujours en route, tandis que le youyou restait oisif amarré au rivage; j'avais alors la permission de m'en servir pour mon amusement et d'emmener un camarade avec moi, si j'en avais envie. Au sortir de l'école, j'avais l'habitude de démarrer le youyou et de parcourir le port d'un bout à l'autre en ramant; j'étais rarement seul, car la plupart de mes condisciples raffolaient de canotage, et plus d'un m'enviait l'inestimable privilège de disposer d'un bateau à ma guise. L'un ou l'autre m'accompagnait donc chaque jour, quand l'état de la mer le permettait. J'avais toujours soin de me tenir à une courte distance de la côte, de crainte que le petit canot, saisi par une rafale, ne vînt à chavirer.

Je devins pourtant moins timide à la longue; plusieurs fois il m'arriva de m'avancer à plus d'une mille du rivage. Mon ami le batelier m'adressa un jour des remontrances; mais elles auraient produit plus d'effet si je ne l'avais entendu un moment après dire à un de ses compagnons :

« Un enfant étonnant, n'est-ce pas, Bob? Il est de la bonne race et sera un vrai marin pour peu qu'il vive. »

Cette remarque me fit penser qu'après tout Harry n'était point fâché de mon audace; aussi sa recommandation de ne pas m'éloigner du bord n'eut-elle guère d'effet sur moi.

Je n'en tins bientôt aucun compte, et ma désobéissance, comme vous allez le voir, faillit encore me coûter la vie.

Mais laissez-moi vous parler d'abord d'un événement malheureux qui produisit à cette époque une véritable révolution dans mon existence.

Je vous ai déjà dit que mon père naviguait. Il commandait un navire qui faisait le commerce avec les colonies d'Amérique, et il venait si rarement à la maison que c'est à peine si je me le rappelle.

A partir du jour où nous reçûmes la triste nouvelle de son naufrage et de sa mort, ma mère commença à décliner et sembla n'avoir plus d'autre désir que celui d'aller le rejoindre dans un monde meilleur. Le ciel ne tarda point à exaucer ses vœux; quelques semaines plus tard, j'accompagnais ma pauvre mère à sa dernière demeure.

Dès lors mon existence changea; j'étais devenu orphelin, sans ressources et sans asile.

Quant à moi, je fus recueilli par un oncle, frère de ma mère, qui n'avait malheureusement aucun des sentiments tendres et affectueux de sa sœur. Il était au contraire morose et grossier, et je m'aperçus bientôt qu'il ne faisait guère plus attention à moi qu'à ses domestiques, car il me traitait juste de la même façon.

Du jour où j'entrai chez mon oncle, on ne m'envoya plus à l'école. Ce n'est pas cependant qu'on me laissât à rien faire. Mon oncle était cultivateur et il me trouva bientôt un emploi; si bien qu'à garder les porcs et les vaches, à conduire les chevaux à la charrue, à nourrir les moutons et les veaux et autres choses semblables, j'étais occupé chaque jour de la semaine du lever au coucher du soleil. Je pouvais me reposer le dimanche, non que mon oncle fût bien religieux, mais c'était l'habitude du village de ne point travailler le jour du Seigneur. Mon oncle était donc obligé de faire comme tout le monde; sans cela, je crois bien qu'il nous aurait fait travailler le dimanche autant que les autres jours. Du reste, il ne m'envoyait point à l'église et me laissait libre ce jour-là de courir où je voulais. Soyez sûrs que je ne restais point dans les champs. La mer azurée, qui s'étendait à l'horizon, avait plus d'attrait pour moi que les nids, les fossés et les buissons. Dès que je pouvais m'échapper de la maison, je me précipitais vers mon élément favori, soit pour accompagner Harry Blew dans une de ses excursions nautiques, soit pour m'emparer du youyou et canoter pour mon compte.

Un certain dimanche pourtant fut bien loin d'être plaisant pour moi; il s'en fallut de peu, au contraire, qu'il ne devînt le plus douloureux et le dernier de ma vie, ainsi que vous allez le voir.

C'était par une splendide matinée du mois de mai. Le soleil inondait la terre de ses rayons les plus brillants, et les oiseaux remplissaient l'air de leurs chants joyeux.

Que la campagne était belle avec ses haies fleuries, ses champs de blé encore verts, ses prairies émaillées d'orchis pourpres et de renoncules dorées, ses chants et ses nids d'oiseaux!

Quel attrait pour la plupart des enfants de mon âge! Mais la grande plaine liquide d'un bleu profond, dont les eaux calmes et limpides réfléchissaient au loin les rayons du soleil comme un gigantesque miroir, me fascinait bien davantage.

Aussi, quand, au sortir de ma chambre, j'aperçus dans le lointain la mer unie comme une glace, je sentis naître en moi un désir inexprimable de me lancer sur ses ondes.

Je pris toutefois mes précautions pour n'être point aperçu. Mon oncle pouvait me rappeler et s'opposer à ce que je m'éloignasse, car, s'il me laissait volontiers gambader dans la campagne, il n'aimait pas mes excursions nautiques et me les avait déjà défendues. Cette appréhension me fit user de stratagème; au lieu de suivre l'avenue qui conduisait à la grande route, je pris un sentier détourné. Je réussis de la sorte à gagner le rivage sans rencontrer aucun des gens de la ferme.

En arrivant à la crique, où mon ami le batelier remisait ses canots, je vis que la yole manquait, mais que le youyou était là à mon service. C'était précisément ce que je souhaitais, car j'avais conçu le dessein de faire une grande excursion ce jour-là.

J'entrai d'abord dans le youyou, qui me parut contenir pas mal d'eau, ce qui prouvait qu'on ne s'en était pas servi depuis plusieurs jours. Heureusement, je trouvai dans le fond une vieille casserole qui servait d'écope. Après avoir écopé dix minutes ou un quart d'heure, mon canot me parut assez sec pour ce que j'en voulais faire. Les rames étaient déposées dans une cabane, située à quelque



Je les examinai longtemps. (Page 11.)

distance, derrière la maison d'Harry ; j'allai les chercher, comme je l'avais fait tant de fois déjà, sans avoir besoin d'en demander la permission à personne.

J'ajustai mes tolets, bordai mes avirons, et je m'éloignai du rivage. Mon esquif glissait sur l'onde avec la légèreté d'un poisson, et je ramais d'un cœur plus léger que jamais.

La mer, étincelante et bleue, était aussi calme qu'un lac ; sa transparence était telle que je pouvais voir les poissons s'ébattre à plusieurs brasses de profondeur. Le sable de notre baie a la blancheur de l'argent, si bien que je distinguais même les plus petits crabes courant les uns après les autres ou poursuivant des êtres plus faibles pour en faire leur pâture. Puis j'apercevais de petits harengs, de larges plies, de grands turbots, des maquereaux d'un vert magnifique, des congres gros comme un boa constrictor, poursuivant leurs proies ou se jouant au sein de l'onde.

C'était une de ces matinées comme on en voit rarement sur nos côtes ; je ne pouvais en souhaiter de plus belle pour l'excursion que j'avais projetée.

Vous vous demandez où je voulais aller ; vous allez le savoir.

A environ trois milles du rivage, on distinguait à peine une très petite île ; je ne devrais pas dire une île, mais un banc de rocher, d'une perche carrée environ et dépassant seulement de quelques pouces la



Pas une voile à l'horizon. (Page 14.)

surface de l'eau, à marée basse. Les vagues la recouvraient à marée haute, et on n'apercevait plus alors qu'une perche assez mince, s'élevant de quelques pieds au-dessus de la mer, et terminée à son extrémité libre par une masse de forme arrondie. Naturellement ce signal avait été planté là pour indiquer l'écueil aux sloops et autres petits navires qui naviguaient dans notre baie, afin de les soustraire aux dangers d'un naufrage.

C'est seulement à marée basse que l'îlot s'apercevait du rivage; il paraisssait en général d'un noir de jais, mais parfois il était aussi blanc que s'il eût été couvert d'un pied de neige. Je savais à quoi attribuer ce changement de couleur; je savais que ce manteau blanc n'était ni plus ni moins qu'une bande innombrable de magnifiques oiseaux de mer qui s'abattaient sur les rochers, soit pour s'y reposer, soit pour y chercher les crustacés ou le fretin abandonnés par le reflux.

Or, cet îlot m'inspirait depuis longtemps le plus vif intérêt, à cause de son éloignement et de son isolement sans doute, mais surtout à cause des oiseaux qui s'y assemblaient en bien plus grand nombre que partout ailleurs. Ils semblaient vraiment affectionner ces roches, car, dès que la mer commençait à se retirer, je les voyais accourir de tous côtés, planer autour de la perche, puis se poser sur les rochers noirs qui disparaissaient bientôt sous leur blanc plumage.

C'étaient des mouettes; mais il y en avait de plusieurs espèces, des petites et des grandes, auxquelles se joignaient parfois des grèbes et des hirondelles de mer. Du rivage, il était naturellement difficile de reconnaître l'espèce de ces oiseaux dont la taille, à cette distance, ne semblait pas dépasser celle d'un moineau; si bien que, s'ils avaient été isolés, personne n'eût certainement remarqué leur présence.

Dès mon âge le plus tendre, je me suis senti un penchant pour l'histoire naturelle et surtout pour la gent ailée; il peut exister des sciences plus utiles à l'homme, mais il n'en est point de plus propre à séduire l'imagination et à épurer le goût de la jeunesse.

Que ce fût pour observer de près les mouettes ou pour visiter l'île, toujours est-il que je souhaitais vivement m'y transporter, et ce désir croissait encore chaque fois que je tournais les yeux dans cette direction. Je connaissais si bien la forme de l'îlot à mer basse, que j'aurais pu en faire le dessin de mémoire. Émergeant à peine de l'eau à son pourtour, il s'élevait graduellement de manière à présenter au milieu une éminence curviligne; on aurait dit une immense baleine, et la perche placée au point culminant avait l'air d'un harpon enfoncé dans son échine.

Je voulais aussi toucher la perche, voir de quoi elle était faite et constater ses dimensions, car, de la côte, elle ne semblait pas avoir plus d'un mètre de hauteur. Je me demandais aussi ce que pouvait bien être l'espèce de boule qui en couronnait le sommet et comment elle était fixée au sol. Fallait-il qu'elle fût solide! car je l'avais vue dans les plus grandes tempêtes résister à la violence des flots déchaînés.

Que de fois j'avais soupiré après l'occasion de visiter ce lieu enchanteur; mais elle ne s'était encore jamais présentée. C'était trop loin et trop dangereux pour moi d'y aller seul dans le youyou, et personne ne m'avait offert de m'y accompagner. Harry Blew, il est vrai, m'avait promis de m'y conduire, tout en se moquant de l'idée que j'avais de vouloir visiter un pareil endroit. Quel intérêt pouvait-il y prendre? Il était souvent passé près de l'île dans ses excursions nautiques; il y était descendu sans doute. Peut-être même avait-il amarré son canot à la perche afin de tirer sur les oiseaux de mer ou de pêcher aux environs; mais je n'avais jamais eu la bonne fortune d'être de la partie, et je ne pouvais plus compter sur lui désormais, car, le dimanche, seul jour de sortie pour moi, il était encore plus occupé que pendant la semaine.

J'avais longtemps attendu en vain; mais j'étais bien résolu maintenant à ne plus attendre, et, le matin même, j'avais pris la détermination inébranlable de partir avec le youyou et d'aller visiter le récif tout seul. Ce fut pour exécuter cette grande entreprise que je le démarrai et le fis glisser de toute la puissance de mes rames à la surface de la mer.

Quoique fort simple, l'entreprise était hasardeuse pour un enfant de mon âge. J'avais à parcourir trois milles sur le grand abîme, entre le ciel et l'eau; Je n'avais jamais été moitié si loin, du moins tout seul. Harry et moi avions sillonné bien des fois la baie en tous sens; mais alors je ne dirigeais pas la barque, et, confiant dans l'expérience du jeune batelier, je n'avais aucune raison de m'effrayer. Maintenant, quelle différence! tout reposait sur moi, et en cas d'accident, je n'avais personne pour me donner conseil ou assistance.

Pour dire la vérité, je n'étais pas à un mille du rivage que je commençai à trouver mon entreprise non seulement audacieuse, mais folle, et je me sentais bien près d'y renoncer. Par malheur, je réfléchis que quelque garçon du village, jaloux de ma réputation, avait pu remarquer mon départ pour l'île, et que, devinant le motif de mon retour anticipé, il ne manquerait pas de me traiter de capon. Cette pensée, jointe au désir d'atteindre mon but, me retint; je pris mon courage à deux mains et continuai ma route.

A un demi-mille du récif environ, je me reposai sur mes avirons et me retournai pour y jeter un coup d'œil. Il émergeait complètement, car la mer était basse; mais les pierres noires disparaissaient sous une multitude de volatiles. Il semblait qu'une bande de cygnes ou d'oies sauvages en eût pris possession. Comme je l'avais supposé, ce n'étaient que des mouettes dont plusieurs tournoyaient dans l'air, puis se posaient, tandis que d'autres s'envolaient à leur tour, et, malgré la distance, je distinguais leurs cris perçants.

Je repris ma course avec l'intention de m'arrêter de nouveau à quelque distance, afin de pouvoir observer leurs mouvements. Beaucoup couraient sur les rochers sans que je pusse

deviner pourquoi. Pour ne point les effrayer, je ramai doucement et en silence, plongeant mes avirons avec les précautions infinies d'un chat qui se dirige vers sa proie. Arrivé à deux cents mètres environ, je levai de nouveau mes rames et tournai la tête. Je vis que les oiseaux n'avaient point encore pris l'alarme. Quoique sauvages, les mouettes se dérangent rarement tant qu'elles sont hors de portée d'un fusil ordinaire, distance qu'elles savent parfaitement apprécier. Si j'avais été muni d'un arme à feu, il est probable qu'elles se fussent envolées avant que je me trouvasse aussi près. Les mouettes, comme les corneilles, distinguent de très loin un fusil d'un bâton; mais je n'avais point de fusil, et si j'en avais eu un, je n'aurais pas su m'en servir.

Je les examinai longtemps avec une vive curiosité. Tous ces oiseaux étaient des mouettes, mais de deux espèces différentes de taille et de couleur. Les unes avaient la tête noire et les ailes grisâtres; les autres, plus grandes, étaient presque entièrement blanches ; toutes avaient un air de propreté telle qu'il semblait qu'une tache de boue n'eût jamais souillé leur plumage, et leurs pattes d'un rouge magnifique offraient l'éclat du corail le plus pur. J'observai qu'elles s'occupaient de diverses manières : les unes cherchaient leur nourriture, composée de petits poissons, de crabes, de crevettes, de homards, de moules et d'animaux du même genre abandonnés par la mer, tandis que d'autres lissaient leurs plumes dont elles paraissaient très fières. Mais, quoiqu'elles semblassent contentes et heureuses, elles n'étaient pas plus que les autres êtres à l'abri des soucis et des mauvaises passions. Je fus témoin en effet de plusieurs querelles terribles que je ne pus attribuer qu'à la jalousie.

Rien de plus intéressant que de regarder celles qui pêchaient. Je les voyais se précipiter de plus de cent mètres, plonger presque sans bruit, puis émerger l'instant d'après avec une proie dans le bec. Les mouvements du milan lui-même ne sont pas plus gracieux que ceux de la mouette engagée dans ses occupations de pêche. Ses brusques zigzags, la pause momentanée qu'elle fait pour déterminer avec précision la position de sa proie, sa descente rapide comme une flèche, le plongeon, l'écume qui bouillonne sur l'abîme où vient de s'engloutir cet éclair ailé, et enfin la réapparition subite de la blanche pêcheuse à la surface azurée, tout cela forme un tableau tel, que l'homme, avec tous les éléments dont il dispose, n'en saurait produire de plus saisissant.

Longtemps je restai immobile à le contempler, puis je songeai à aborder l'îlot, but final de mon excursion. Les charmants oiseaux me laissèrent venir tout près d'eux sans quitter leurs places, tant ils semblaient peu redouter ma présence; puis ils s'envolèrent juste au-dessus de ma tête, si bien que j'aurai presque pu les atteindre avec mon aviron.

L'un d'eux, qui me parut le plus gros de la bande, sans doute parce qu'il était le plus en vue, était resté tout le temps au sommet de la perche. Ce fut lui qui prit le premier son vol en jetant un cri aigu comme pour engager ses compagnons à le suivre. Était-il le chef de la bande ou seulement la sentinelle? Je l'ignore, mais je connaissais cette tactique pour l'avoir vu souvent pratiquer par les corneilles en train de piller les champs de fèves ou de pommes de terre.

Le départ des oiseaux m'attrista ; la mer me sembla plus sombre, ce qui était assez naturel. Au lieu du blanc plumage des mouettes qui m'avait tant charmé la vue, je n'avais plus sous les yeux qu'un rocher désolé couvert de pierres éparses aussi noires que si on les eût goudronnées. Ma tristesse avait encore une autre cause ; une légère brise s'était élevée pendant qu'un nuage masquait le disque solaire, et la plaine liquide, naguère si calme et si limpide, était devenue tout à coup grisâtre et agitée. L'aspect du récif me parut peu engageant ; mais j'étais venu pour l'explorer, et je ramai jusqu'à ce que la quille du youyou vint butter contre les rochers. Je mis mon canot en sûreté dans une petite anse que je venais de découvrir ; puis, sautant à terre, je me dirigeai vers la perche que je voyais de loin depuis tant d'années et avec laquelle j'aspirais à faire plus ample connaissance.

CHAPITRE III

A LA RECHERCHE D'UN OURSIN

Je touchai bientôt de mes propres mains cette intéressante pièce de bois avec autant d'orgueil que si c'eût été le pôle Nord lui-même. Je ne fus pas peu surpris de ses dimensions, tant la distance m'avait trompé. Vue du rivage, elle ne m'avait pas semblé plus grosse que le manche d'une houe ou d'une fourche, tandis que la boule terminale paraissait égaler le volume d'un navet de grande taille. Jugez donc si je fus étonné quand je trouvai la perche aussi grosse et même plus grosse que ma cuisse et la boule beaucoup plus grosse que mon corps. En fait, ce n'était ni plus ni moins qu'un baril de neuf gallons placé debout à l'extrémité du pieu auquel il était solidement fixé. Il était peint en blanc, ce que je savais, l'ayant vu souvent briller au soleil.

J'avais aussi mal apprécié sa hauteur que son diamètre. De terre, je l'estimais à trois ou quatre pieds ; en réalité, il en avait au moins douze, et il était aussi élevé que le mât d'un sloop.

L'île avait bien près d'un acre de surface, c'est-à-dire cent fois plus que je ne l'avais supposé. Elle était en grande partie couverte de galets variant de la grosseur d'un petit caillou à celle d'une tête d'homme. On y voyait aussi des roches plus volumineuses à moitié ensevelies et aussi fortement fixées au sol que des roches peuvent l'être ; c'étaient les parties saillantes des grandes masses qui constituaient le récif. Toutes ces pierres, grandes et petites, étaient revêtues d'une matière noire et visqueuse. Çà et là elles disparaissaient sous un lit de plantes marines de différentes espèces.

Après avoir examiné la perche et m'être fait une opinion sur les dimensions du baril, je commençai à explorer le récif à la recherche d'un coquillage rare ou d'un autre objet digne de perpétuer le souvenir de cette grande excursion.

Du côté opposé à celui où j'avais laissé mon canot, le récif s'avançait dans la mer en formant une sorte de péninsule sur laquelle je crus apercevoir une collection de coquillages rares. Je m'avançai dans cette direction. J'avais déjà remarqué plusieurs espèces de coquilles enfouies dans le sable au milieu des galets, les unes avec leur locataire, les autres ouvertes et abandonnées ; mais je les avais déjà vues bien souvent, même dans les champs de pommes de terre, mêlées au varech. Ce n'étaient que des moules, des buccins et des buccardes. Je ne vis point d'huîtres et je le regrettai ; j'avais faim et j'en aurais bien mangé une douzaine ou deux. Il y avait des crabes et des homards en abondance ; mais je ne me souciais pas de les manger crus, et je n'avais aucun moyen de les cuire.

En me dirigeant vers la péninsule, je cherchais un oursin sans pouvoir en trouver. J'avais toujours désiré, mais en vain, un bel échantillon de cette curieuse coquille. Celles qui venaient s'échouer de temps à autre sur la côte, étaient bien vite ramassées par les gens du village, qui les emportaient chez eux pour orner leurs cheminées.

Le récif étant éloigné et peu fréquenté par les bateliers, j'avais l'espoir d'y trouver quelques oursins. Dans cette idée, je fouillais minutieusement toutes les crevasses et tous les trous à ma portée. A mesure que j'approchais de la presqu'île, certaines formes brillantes, qui avaient déjà fixé mon attention, devinrent de plus en plus distinctes, et j'eus le pressentiment que j'allais découvrir quelque chose de rare. Malgré cela, je n'en mar-

chai pas plus vite. Je ne craignais pas que les coquilles se sauvassent dans la mer, sachant bien que leurs habitants les avaient depuis longtemps désertées. Je cheminai donc lentement et en poursuivant mes recherches, mais je ne trouvai rien à mon goût avant d'atteindre la péninsule. J'y étais à peine qu'un objet magnifique se présnta à mes yeux; il était d'un rouge foncé et rond comme une orange, mais plus gros. Qu'ai-je besoin d'ailleurs de vous le décrire? Chacun de vous a pu voir et admirer un oursin.

« Je ramassai prestement la coquille, et j'examinai avec curiosité ses charmants contours et les saillies singulières répandues à sa surface. C'était une des plus belles que j'eusse jamais vues, et je me félicitai du joli souvenir que j'allais emporter de mon excursion. Après l'avoir tourné et retourné en tout sens, j'en examinai l'intérieur; j'y vis une cavité blanche et lisse qui avait servi jadis à la demeure de l'oursin. Lorsque j'eus consacré plusieurs minutes à cet examen, je revins sur mes pas pour regagner mon bateau. Mais que vis-je alors, juste ciel! Oursin et coquilles m'échappèrent des mains, et je faillis moi-même tomber à la renverse, tant fut grande ma stupéfaction. Mon bateau, mon bateau, où était mon bateau?

Hélas! il était parti. Quand je tournai les yeux vers la crique, elle était vide et je vis mon canot s'en allant à la dérive. A cela rien d'étonnant; j'avais négligé de l'amarrer et même de porter la haussière à terre, et la brise, en fraîchissant, l'avait chassé hors de la crique, puis au large.

Mon premier sentiment fut de la surprise qui dégénéra bientôt en une vive alarme. Comment rattraper mon youyou? Et si je ne réussissais pas à le reprendre, comment retourner au rivage? J'en étais au moins à trois milles; je ne pouvais songer à les parcourir à la nage, ni espérer que quelqu'un vînt à mon secours, car il était peu probable qu'on pût me voir de la côte et soupçonner ma position. La réflexion augmentait mes angoisses; plus j'examinais ma situation, mieux j'appréciais le danger où ma négligence m'avait jeté. Qu'allais-je faire? Je ne vis d'abord d'autre alternative que de rester sur le récif; mais si pourtant je pouvais rattraper mon youyou à la nage... il n'était pas encore assez loin pour que je ne pusse y parvenir, à cent mètres environ. Je me décidai sur-le-champ, et, de fait, je n'avais pas une minute à perdre, car il s'éloignait à vue d'œil. En un instant j'eus retiré tous mes vêtements, mes bas et même ma chemise, qui auraient pu me gêner, et je me jetai à l'eau. Comme je ne trouvai pas pied, je dus me mettre à la nage, et je me dirigeai vers le youyou avec toute la vigueur dont dont j'étais capable. Malheureusement je ne voyais guère diminuer la distance qui m'en séparait, et la pensée que je ne réussirais pas à le gagner de vitesse me remplissait de tristesse et d'effroi. S'il devait en être ainsi, il ne me resterait plus, en effet, qu'à retourner au récif ou à couler au fond de la mer.

Je perdais courage et je pensais à retourner à l'îlot avant d'avoir épuisé mes forces, lorsque, le vent ayant changé, je vis le canot virer légèrement de bord et prendre une direction oblique qui le ramenait de mon côté. Je résolus alors de faire un nouvel effort pour l'atteindre; j'y réussis à la fin, et, au bout de quelques minutes, j'eus la satisfaction de poser la main sur le plat-bord, ce qui me permit de reprendre haleine.

Après m'être un peu reposé, j'essayai de me hisser dans le youyou; mais le frêle esquif chavira sous mon poids comme une cuve à lessive et m'entraîna sous l'eau. Revenu à la surface, je saisis de nouveau le canot et m'efforçai de me mettre à cheval sur la quille. Je n'y réussis pas davantage. Toutefois, il se retourna sous mon effort et reprit sa position naturelle. Je ne pouvais, certes, rien désirer de mieux; mais je m'aperçus avec terreur qu'il était presque rempli d'eau qu'il avait embarquée en se retournant. Le poids de l'eau augmentant sa stabilité, je pus cette fois enjamber le plat-bord et pénétrer sain et sauf à l'intérieur; mais je n'y étais pas depuis une seconde, que je sentis que le canot, surchargé par mon poids, s'enfonçait sous moi. Si j'avais conservé assez de présence d'esprit pour en sortir, il aurait probablement continué à flotter, mais la crainte d'une part, et, de l'autre, la confusion d'esprit qui résultait de mes nombreux plongeons, me firent perdre la tête. Je restai debout dans le youyou, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Je pensai bien à le vider, mais je ne pus pas trouver d'écope; la casserole qui en tenait lieu avait coulé sans doute au moment où le canot chavirait, et les avirons flottaient à une grande distance. Dans mon désespoir, je commençai à écoper de

mes mains; presque aussitôt le bateau s'immergea tout à fait. Je n'eus que le temps de sauter à l'eau pour ne pas être englouti par le tourbillon qu'il laissa derrière lui.

Je jetai un dernier regard sur l'endroit où il venait de disparaître pour toujours, puis je nageai dans la direction du récif. Je réussis à l'atteindre, mais non sans peine; j'avais à lutter contre la marée, et c'était le courant, aussi bien que la brise, qui avait fait dériver mon canot. Il était grand temps que j'atteignisse les rochers; je n'aurais pu faire une autre brasse tant j'étais épuisé. Je restai quelques minutes étendu sur le bord où j'avais rampé en sortant de l'eau. Mais, dans ma situation, il n'y avait pas de temps à perdre, et, dès que j'eus repris haleine, je me relevai pour voir ce qu'il y avait à faire.

Chose singulière! je jetai les yeux vers l'endroit où j'avais laissé mon bateau; mais je n'en vis aucune trace; je n'aperçus que les rames qui, pour le profit que j'en pouvais tirer, auraient bien pu aller le rejoindre.

Ensuite je dirigeai mes regards vers la côte; je n'y vis rien que le village dont je distinguais à peine les maisons. Comme pour ajouter à l'horreur et aux périls de ma situation, le ciel s'était couvert de nuages et la brise fraîchissait encore. Bientôt même les vagues s'élevèrent à une grande hauteur et m'interceptèrent complètement la vue du rivage. Naturellement il ne m'eût servi à rien d'appeler au secours; on ne m'aurait pas entendu même par le temps le plus calme. Je le comprenais si bien que je me tins coi.

Il n'y avait rien en vue, ni navire ni bateau d'aucune sorte. Comme c'était un dimanche, les chaloupes des pêcheurs restaient au port, Pas une voile à l'horizon! Je me sentais aussi seul dans ce désert que si j'avais été cloué dans mon cercueil. Cette solitude me remplit d'effroi; je me souviens que je me laissai choir sur les rochers et que je pleurai amèrement.

Pour augmenter mon agonie, les mouettes, irritées sans doute de ma présence sur leur îlot favori, planaient en masse sur ma tête et m'assourdissaient de leurs cris perçants. L'une ou l'autre, par moments, passait comme une flèche à portée de ma main, puis revenait en poussant des cris tellement sauvages, que je croyais qu'elle allait m'assaillir; mais elle voulait seulement, je suppose, satisfaire sa curiosité.

Après mûre réflexion, je ne vis pas autre chose à faire que de m'asseoir ou de rester debout, si je le préférais, et d'attendre qu'on vînt à mon secours.

Mais qui donc pourrait y venir? Il n'y avait guère de chance que quelqu'un du village tournât les yeux vers le récif, et quand même cela arriverait, personne n'avait d'assez bons yeux pour m'y apercevoir.

Harry Blew et deux ou trois autres avaient bien une longue-vue, mais ils ne s'en servaient pas tous les jours. D'ailleurs, il y avait dix à parier contre un qu'ils ne la dirigeraient pas vers l'endroit ou j'étais. Jamais aucun bateau ne venait de ce côté, et les navires qui remontaient ou descendaient la baie passaient toujours au large du récif. J'avais donc peu de chance d'être aperçu de la côte, et moins encore de voir passer une embarcation quelconque assez près de moi pour que je pusse la héler.

Ce fut alors, avec un sentiment de profonde tristesse, que je m'assis sur les rochers en attendant les événements. Ce n'est pas que je craignisse de rester sur l'île assez longtemps pour y mourir de faim; Harry Blew, ne voyant plus son youyou, se mettrait évidemment à ma recherche. Il était possible qu'il ne revînt que le soir de son excursion; mais, la nuit venue, il rentrerait certainement. Soupçonnant alors que j'avais pris le youyou, puisque j'étais le seul à qui il l'eût permis, il se rendrait chez mon oncle en ne le trouvant pas, et mon absence, inquiétante à pareille heure, susciterait des recherches qui, je le supposais du moins, l'amèneraient bientôt de mon côté.

J'étais en vérité moins troublé de ma situation que du dommage que j'avais causé. Comment pourrais-je à l'avenir regarder mon ami Blew en face? Comment le dédommagerais-je de la perte de son canot? Je n'avais point d'argent et je craignais bien que mon oncle ne refusât de le payer. Il fallait pourtant qu'Harry fût remboursé, mais par qui et comment? Si seulement mon oncle voulait me permettre de travailler pour Harry, je m'acquitterais de cette manière; je travaillerais à tant par semaine jusqu'à payement intégral, pourvu qu'il pût m'employer.

Je me mis alors à calculer la valeur du youyou; c'était en ce moment ma principale préoccupation, et il ne m'était pas encore venu à l'esprit que ma vie fût en danger.

Je m'attendais bien, il est vrai, à souffrir de la faim et du froid et à être mouillé jusqu'aux os; je savais aussi qu'à marée haute l'îlot serait couvert et qu'il me faudrait passer la nuit dans l'eau; mais à quelle profondeur? Serait-ce jusqu'aux genoux?

Je cherchai autour de moi un moyen de me renseigner à ce sujet. J'avais souvent observé du rivage que le récif disparaissait entièrement; mais j'avais toujours cru, comme les gens du village, que la mer ne s'élevait qu'à quelques pouces au-dessus de la surface.

Je ne trouvai d'abord aucun indice. A la fin, mes yeux tombèrent sur le poteau que j'examinai dans toute sa longueur; j'y vis à n'en pas douter une ligne d'eau peinte en blanc; mais, jugez de ma surprise et de ma terreur quand je constatai que cette ligne s'élevait au moins à six pieds au-dessus de la base du poteau!

Je courus comme un fou vers le poteau, je me plaçai tout près et levai les yeux. Hélas! ma première impression ne m'avait pas trompé; la ligne d'eau était si élevée au-dessus de ma tête que je pouvais à peine l'atteindre du bout du doigt.

A cette découverte, un frémissement d'horreur parcourut mes veines. Le danger n'était que trop imminent. Avant qu'on pût me porter secours, la marée serait haute, je serais balayé par les vagues et englouti.

CHAPITRE IV

JE GRIMPE AU POTEAU

J'étais en grand péril, que dis-je? voué à une mort certaine. Je n'avais aucun espoir d'être secouru ce jour-là; la mer serait haute dans quelques heures, et c'en serait fait de moi! Dût-on se mettre à ma recherche avant la nuit, ce qui n'était pas du tout probable, qu'on arriverait trop tard.

Longtemps je fus paralysé par la frayeur et le désespoir. Je ne pouvais plus fixer mes idées; je ne voyais plus ce qui se passait autour de moi. Tournant machinalement la tête à droite et à gauche, je jetais sur la mer des regards éplorés; aucune voile n'apparaissait à l'horizon, et rien ne venait rompre la monotonie de ce tableau terrible.

Bientôt un rayon d'espérance vint me réveiller de ma stupeur. Mes yeux venaient de s'arrêter sur le poteau qui m'avait tout à l'heure causé tant d'effroi, et l'idée me vint tout à coup qu'il pouvait être l'instrument de mon salut.

Je n'ai pas besoin de dire que je me proposais de grimper au sommet et d'y rester jusqu'à ce que la mer se fût retirée. La partie supérieure, je le savais, émergeait toujours, même à marée haute; j'y serais alors parfaitement en sûreté. Je grimpais bien à un arbre; je saurais aussi bien grimper au poteau; c'était la moindre des choses. J'aurais sans doute à passer sur le tonneau une nuit des plus pénibles, mais j'y serais hors de danger et je vivrais pour rire de mon aventure.

L'espérance ranimant mon courage, je m'approchai du poteau pour y grimper, non que je voulusse m'y établir déjà; il serait bien assez temps quand je commencerais à perdre pied; mais je voulais être sûr de pouvoir gagner mon tonneau quand l'heure du danger arriverait. Je trouvai l'opération beaucoup plus difficile que je ne l'avais supposé, surtout dans le bas. Le poteau était revêtu, jusqu'à une hauteur de six pieds environ, de la substance visqueuse qui couvrait les rochers d'alentour, ce qui le rendait aussi glissant que les mâts de cocagne de nos fêtes de village.



Je tins bon cependant. (Page 19.)

Je dus m'y reprendre à plusieurs fois avant d'atteindre la ligne d'eau; le reste fut plus aisé, et je gagnai bientôt le sommet. J'étendais déjà la main pour saisir le tonneau et je me félicitais du succès de mon escalade, quand un nouvel obstacle vint anéantir mes espérances : mon bras était trop court pour atteindre le bord supérieur du tonneau; ma main arrivait à peine à la partie renflée qui ne m'offrait aucune prise. Je ne pouvais donc ni me hisser sur le tonneau, ni conserver ma position; en quelques secondes mes forces s'épuisèrent, et je fus forcé de me laisser glisser au bas du poteau.

Je recommençai plusieurs fois sans succès. J'avais beau étirer bras et jambes, je ne pouvais m'élever assez haut pour atteindre le sommet du tonneau. Ma main n'en dépassait pas le milieu, et comme je ne trouvais rien pour me soutenir, il me fallait bien vite glisser à terre.

Si j'avais eu un couteau, j'aurais pu faire des entailles au poteau et y reposer mes pieds; mais, à moins de faire usage de mes dents, il fallait renoncer à cet expédient. Je ne savais vraiment quel parti prendre, quand une idée lumineuse vint à mon aide. Pourquoi, me dis-je, n'élèverais-je pas avec des pierres, jusqu'à hauteur de la ligne d'eau, une plate-bande sur laquelle je prendrais position? Rien de plus simple. J'avais déjà remarqué que quelques pierres avaient été em-



Il était plus grand que tous ses voisins. (Page 26.)

pilées à la base du poteau pour le consolider; il me suffisait donc d'en apporter de nouvelles, et d'en construire un cairn sur lequel je n'aurais plus qu'à monter.

Ravi de ce nouveau projet, je ne perdis pas un moment pour le mettre à exécution. Il y avait un grand nombre de galets épars sur le récif; je supposai qu'en quelques minutes je pourrais en entasser une quantité suffisante pour atteindre mon but; mais, à peine à l'œuvre, je compris qu'il me faudrait beaucoup plus de temps.

Malgré cela, je travaillai sans relâche avec toute la vigueur dont j'étais capable. Avec le temps, j'étais sûr d'élever mon cairn à la hauteur voulue; mais combien de temps avais-je devant moi? C'était là la question capitale.

La marée montait depuis longtemps; le flot s'élevait avec lenteur, mais sans interruption; je le voyais lécher l'écueil dont les parties les plus déclives disparaissaient graduellement à mes yeux.

Je tombai plusieurs fois, et mes genoux saignèrent au dur contact des pierres; mais je n'avais pas le temps de me lamenter pour de semblables misères, si pénibles qu'elles fussent. Ma vie était en jeu, et rien ne pouvait m'arracher à mon travail.

Le monticule s'élevait à la hauteur de ma tête avant que la mer couvrît les rochers; mais ce n'était pas assez haut, il y manquait

encore deux pieds pour que je pusse atteindre la ligne d'eau. Il fallait cependant en arriver là, et je travaillai sans prendre un instant de repos. Les difficultés que j'avais à vaincre allaient en grandissant; toutes les pierres du voisinage étant maintenant employées, j'étais obligé de courir assez loin pour m'en procurer d'autres. C'était l'occasion de nouvelles chutes dans lesquelles je me contusionnais bras et jambes. Autre cause de retard : le monceau était devenu aussi haut que moi, la pose de chaque galet prenait quatre ou cinq minutes, et souvent, quand je le croyais bien assujetti, il dégringolait, au risque de me briser les membres.

Après deux heures au moins de travail, mon œuvre se trouva non pas finie, mais interrompue par la marée, comme vous pouvez le deviner. A peine la mer eut-elle commencé à couvrir le récif qu'il disparut complètement sous l'eau et se trouva bientôt à une profondeur considérable.

Malgré cela, je travaillais encore; le corps courbé, à moitié plongé dans l'eau, je détachais de leur lit de grosses pierres que je hissais ensuite sur la pile. L'embrun me fouettait le visage; parfois de grandes lames, déferlaient sur moi, menaçaient de m'engloutir; cependant je travaillais toujours.

A la fin, l'eau devint si profonde qu'il me fut impossible de conserver mon équilibre. Alors, moitié à gué, moitié à la nage, je transportai ma dernière pierre; puis, grimpant au sommet du refuge que je venais de construire, j'enlaçai avec force de mon bras droit le poteau de signal. Dans cette attitude, je surveillai en tremblant les progrès de la marée.

Je me garderai bien de vous dire que j'attendais les événements avec confiance; bien loin de là, j'étais au contraire fort effrayé. Si j'avais eu le temps de donner à mon édifice une hauteur suffisante et de le faire assez solide pour qu'il résistât au choc des vagues, je me serais senti plus rassuré. Je savais bien que le poteau ne bougerait pas; de mémoire d'homme il avait résisté aux plus furieuses tempêtes, mais mon tas de pierres m'inspirait de sérieuses inquiétudes. Comme il n'avait que cinq pieds et qu'il s'en fallait par conséquent d'un pied qu'il atteignît la ligne d'eau, j'étais bien sûr d'avoir les jambes mouillées. Et si la brise augmentait, si une tempête ou même une bourrasque venait à surgir, que deviendrais-je? J'avais souvent observé, quand la mer était grosse, que les vagues passaient par-dessus le signal. Qu'une tempête s'élevât, j'étais donc perdu sans ressource. J'avais empilé les pierres à la hâte et sans ordre, juste comme elles me tombaient des mains, n'ayant pas le temps de les disposer en assises régulières, et j'avais senti, en y mettant le pied, qu'elles étaient loin d'être solides. Qu'arriverait-il si elles ne l'étaient pas assez pour résister au courant ou au choc des flots! Entraîné dans leur chute, je serais noyé ou écrasé.

Longtemps je conservai ma première attitude, le bras autour du poteau, que je pressais sur ma poitrine comme un ami bien cher, et, de fait, c'était le seul que j'eusse en ce moment. Comment, sans lui, aurais-je pu bâtir mon cairn? Et, quand même j'y serais parvenu, m'eût-il été possible de me maintenir au sommet de ce refuge improvisé sans le poteau qui me servait de soutien!

Je gardais mon attitude sans mouvoir un muscle; à peine osais-je changer mes jambes de place, tant je craignais d'ébranler mon piédestal. Si, par malheur, il s'écroulait, je n'aurais plus, en effet, aucune chance de le rebâtir.

Mais, bien que je tinsse mon corps immobile, je tournais sans cesse la tête de côté et d'autre, fouillant pour la cinquantième fois tous les coins de l'horizon sans apercevoir la moindre voile. Par intervalles, mes regards s'arrêtaient sur les vagues immenses qui, revenant de leur course vagabonde, roulaient en mugissant sur le récif. Elles paraissaient en colère et grondaient en passant près de moi, comme pour me reprocher mon intrusion. Qu'étais-je, faible mortel, pour oser m'établir sur le théâtre favori de leurs sauvages ébats! Il me sembla même qu'elles me parlaient. Pris de vertige en les regardant et me sentant défaillir, je crus que j'allais être englouti dans le sombre abîme. Je les vis s'élever peu à peu, passer sur les pierres et couvrir mes pieds qui y reposaient. Je les sentis monter, monter toujours; déjà elles me baignaient les genoux... O ciel! quand donc s'arrêteraient-elles?

Pas encore... Bientôt elles m'entourèrent la taille et me couvrirent les épaules... Leur écume saumâtre me fouettait le visage, et, me pénétrant dans la bouche, le nez et les oreilles, m'étouffaient à demi!

Heureusement pour moi, la mer était

pleine! et, quoique je me sentisse presque anéanti, je me cramponnai au poteau avec la ténacité du désespoir. Longtemps je tins bon, et j'aurais pu tenir jusqu'au matin, sans un événement qui vint encore aggraver ma situation.

La nuit était venue, amenant avec elle une brise violente; des nuages menaçants, que j'avais vus à l'horizon à l'heure du crépuscule, se résolvaient en torrents de pluie; les vagues se soulevaient avec fureur, et leur choc devint si violent, qu'à deux ou trois reprises je faillis être emporté.

Ma frayeur était à son comble, car je voyais bien que, si la mer devenait plus grosse, je n'aurais plus la force de tenir contre les lames.

La dernière vague avait été si forte qu'elle m'avait fait perdre pied. Il s'agissait de retrouver mon point d'appui; pour cela je me soulevai un peu à l'aide de mes bras, et je cherchais du bout du pied à me replacer, quand une vague énorme, me frappant avec furie, emporta mes deux jambes loin du poteau. Je tins cependant bon avec les mains, et, pendant un moment, je flottai dans une position presque horizontale. La vague passée, j'essayai encore de reprendre position sur le cairn; mais je l'effleurais à peine que je le sentis s'écrouler sous moi!

Incapable désormais de me soutenir, je glissai le long du poteau et tombai au fond de la mer, sur les ruines éparses de ma construction.

Heureusement pour moi, j'avais appris à nager, j'y étais même assez habile. C'était sans contredit le plus utile talent que je pusse posséder en pareille occurrence; sans lui, je périssais à l'instant. Si je n'avais eu aussi l'habitude de plonger, il est probable que ce plongeon inattendu m'aurait fait perdre la tête.

Il n'en fut rien. Remontant aussitôt à la surface comme un canard, je regardai autour de moi. Je cherchais mon poteau, ce qui n'était point facile, car l'embrun de la mer m'aveuglait. Je tournai deux ou trois fois sur moi-même, comme un chien qui cherche quelque chose dans l'eau; je ne savais plus dans quelle direction il pouvait être; j'étais complètement désorienté.

Je l'aperçus enfin, non pas à portée, comme vous pourriez le croire, mais bien à vingt mètres de distance. Le vent et la marée m'avaient fait dériver, et, si je n'y avais pas pris garde, ils m'auraient entraîné en quelques minutes à une distance telle du signal qu'il m'eût été impossible d'y revenir.

Je nageai droit au poteau, non que je visse clairement ce que j'allais y faire, mais poussé par une sorte d'instinct naturel. J'agissais comme le noyé qui s'accroche à un brin de paille. Si je vous disais que j'étais de sang-froid, vous ne le croiriez pas. J'étais, au contraire, très effrayé, non pourtant que je ne craignisse de ne pouvoir atteindre le poteau — j'avais pour cela assez de confiance dans mes capacités de nageur — mais je me demandais avec angoisse quelle garantie de salut il pouvait désormais m'offrir.

Je savais par expérience qu'il m'était impossible de me hisser sur le sommet du tonneau; c'était une de ces difficultés que même la crainte de la mort ne pouvait me faire surmonter. Si je l'avais pu, j'y serais parvenu depuis longtemps. Une fois assis là, j'aurais pu en toute sécurité tenir tête à l'orage. Bien plus, si j'avais réussi à grimper sur le tonneau avant la tombée de la nuit, quelqu'un m'aurait peut-être aperçu du rivage, et je serais à cette heure à l'abri du danger.

Je n'eus donc pas même l'idée de tenter l'escalade; la seule chose qui me préoccupât était de savoir par quels moyens je réussirais à me maintenir auprès du poteau sans lâcher prise.

Je l'atteignis enfin, mais non sans efforts, car j'avais à lutter contre le vent, la marée et la pluie. Je l'atteignis et le pressai dans mes bras comme mon sauveur... Qu'était-il autre, en effet? Sans lui j'aurais tout aussi bien fait de rester au fond de la mer.

Aussi longtemps que je m'appuyai avec les mains sur le poteau, je n'avais pas grande difficulté à me tenir à flot. Par un temps calme j'aurais peut-être pu garder cette position jusqu'à marée basse, quoiqu'elle fût très incommode; mais la mer était houleuse, ce qui changeait complètement la situation. Il y avait bien eu une accalmie au moment où je regagnai le poteau; cette heureuse circonstance m'avait permis de reprendre haleine; mais, après ce trop court répit, le vent était redevenu plus violent et les vagues plus furieuses que jamais. Tantôt elles me soulevaient jusque auprès du tonneau, puis elles me laissaient retomber tout à coup d'une hauteur énorme en se dérobant sous moi;

tantôt elles me faisaient pivoter autour du poteau comme un acrobate qui fait la roue dans un gymnase. Je soutins virilement le premier choc. Je savais qu'il y allait de mon existence et j'étais déterminé à lutter jusqu'à la mort; mais je sentais mes forces s'épuiser et j'étais agité de tristes pressentiments.

Que pouvais-je faire pour résister à la fureur des flots? Si seulement j'avais eu une corde pour m'attacher au poteau! mais une corde était aussi loin de moi qu'un bateau ou le fauteuil de mon oncle. C'était bien inutile d'y penser.

Au même moment, comme si un bon génie m'eût mis l'idée en tête, je m'avisai d'un bon expédient pour remplacer la corde qui me manquait.

Vous êtes impatients de savoir ce que c'était. Eh bien, écoutez :

Je portais, comme tous les enfants du peuple à cette époque, une jaquette d'étoffe grossière de coton à côtes. C'était mon habit de tous les jours, et, depuis la mort de ma pauvre mère, c'était aussi mon habit des dimanches. Ne nous moquons pas de ma jaquette. Depuis lors, j'ai sans doute été mieux vêtu; j'ai porté le drap le plus fin qui soit sorti des métiers anglais; pourtant toute la garde-robe que j'aie jamais possédée ne pèse pas dans mon estime autant que cette jaquette à côtes. Je puis dire, en effet, que je lui dois la vie. Il s'y trouvait heureusement une rangée de bons boutons, non pas de ces boutons d'os, de corne ou de plomb, comme on en porte à présent, mais de bons boutons de métal bien solides et grands comme un shilling.

Heureusement aussi j'avais ma jaquette sur moi. Vous vous souvenez, en effet, qu'avant de me mettre à l'eau pour courir après le youyou, je m'étais dépouillé de mes vêtements; mais, à mon retour de l'expédition, l'air s'étant subitement refroidi, j'avais senti le besoin de me couvrir; véritable bonne fortune pour moi, comme vous allez le voir.

A présent, comment supposez-vous que j'utilisai ma jaquette? Croyez-vous que je la déchirai en bandes pour me servir de celles-ci en guise de cordes? Non, cela eût été assez difficile pour un nageur ballotté par les vagues et n'ayant qu'une main de libre. Je n'aurais pas pu d'ailleurs retirer ma jaquette, qui était littéralement collée à ma peau. Je ne fis donc pas cela ; je recourus à un moyen aussi bon, peut-être meilleur. Je me serrai contre le poteau, je l'entourai de ma jaquette que j'avais eu soin d'ouvrir et je la reboutonnai du haut en bas. Elle était heureusement assez large pour cela. Mon oncle ne me rendit jamais de plus grand service dans sa vie que le jour où il me fit porter cette vilaine jaquette de coton, dans laquelle j'entrais comme dans un sac, et pourtant je me souviens que tout d'abord je pensai autrement.

Quand ma jaquette fut boutonnée, j'eus un moment de répit pour me reposer et réfléchir; c'était le premier depuis bien longtemps. Je n'avais plus à craindre désormais d'être emporté par la mer, à moins que le poteau ne le fût avec moi. Maintenant, en effet, je faisais partie intégrante du signal au même titre que le tonneau dont il était couronné ; plus encore peut-être, car une haussière ne m'y aurait pas amarré aussi solidement que le faisait ma jaquette.

Cela ne suffisait pas malheureusement pour me mettre hors de danger. Je ne tardai point à m'apercevoir que ma situation ne s'était guère améliorée. En effet, une vague énorme vint rouler sur le récif et me passa par-dessus la tête ; j'essayai bien de l'éviter en me soulevant au moment de son passage; mais j'étais si bien attaché que je ne pus réussir, et je me trouvai complètement submergé. En fait, je commençai à penser que le danger était pire qu'auparavant. Quand la vague fut passée, je me retrouvai, il est vrai, à la même place ; mais à quoi cela me servait-il? Encore quelques immersions pareilles et je serais bientôt suffoqué ; mes forces m'abandonnant, je glisserais au bas du poteau où je trouverais une mort certaine.

Toutefois, au lieu de m'abandonner à ces réflexions peu consolantes, je me mis à considérer par quel moyen je pourrais me maintenir au-dessus des vagues. Je pouvais aisément grimper à la partie supérieure du poteau sans défaire un seul bouton; mais, une fois-là, comment m'y soutenir? Je glisserais évidemment. Ah! s'il y avait eu seulement un clou, un nœud, une entaille, si j'avais eu un couteau pour en faire une... mais tout cela me manquait. Je me trompais pourtant. On avait appointé le poteau à son sommet, de sorte qu'il présentait une sorte d'étranglement juste au-dessus du point où il était fixé au tonneau. Je me souvins tout à coup de cette échancrure que j'avais remar-

quée en essayant de me hisser sur le tonneau. Fournirait-elle à ma jaquette un point d'appui suffisant? J'en doutais, mais je n'avais pas le temps de me montrer difficile sur le choix des moyens. Je grimpai donc au sommet et je tentai l'expérience, malheureusement sans succès ; alors je me laissai glisser tristement, et, juste au moment où j'arrivais en bas, je disparus sous une nouvelle vague.

Si je n'avais pas réussi, c'est que ma tête m'avait empêché de tirer assez haut le collet de ma jaquette. Je regrimpai aussitôt avec une idée nouvelle ; j'espérais pouvoir fixer quelque chose au sommet du poteau et me suspendre à ce quelque chose ; mais qu'est-ce que cela pourrait bien être?... J'avais fini par trouver, comme vous allez le voir.

Je portais par bonheur des bretelles, non des bretelles de pacotille, mais de bonnes bretelles en peau de daim bien solide. Voilà ce que je me proposais d'utiliser.

Sans perdre une minute, soutenu seulement par ma jaquette et par mes deux pieds fortement appuyés sur le poteau, je déboutonnai mes bretelles. Quoique cette posture fût très pénible, je ne négligeai aucune précaution. Je pris bien soin de ne pas les laisser tomber en les nouant, de faire le nœud très solide et d'y employer le moins possible de peau dont chaque pouce m'était indispensable. Les ayant assemblées, je fis un nœud coulant dont j'enserrai le poteau, je poussai le nœud jusqu'à l'étranglement juste au-dessous du baril et je tirai fortement. Il ne me restait plus qu'à passer l'autre extrémité à travers ma jaquette et à l'y nouer. J'y parvins après quelque temps ; alors, me laissant porter de tout mon poids, je restai un instant suspendu en l'air. Si quelque pilote m'avait vu en ce moment avec sa longue-vue, il aurait cru certainement à un suicide ou à un terrible crime.

Accablé comme je l'étais, je ne saurais dire si je ris alors de mon attitude bizarre ; mais j'aurais pu en rire, car toute crainte m'avait abandonné. Je me sentais aussi sauf que si j'avais vu Harry et son bateau à dix mètres de moi. Le vent pouvait souffler, la tempête se déchaîner, la mer me couvrir d'écume ; j'étais sûr maintenant de conserver ma position en dépit de tout, et cela me suffisait.

Elle n'était certes pas des plus confortables. De temps en temps, mes jambes étaient si fatiguées qu'elles abandonnaient le poteau, et alors je reprenais mon attitude de pendu, attitude très pénible et assez dangereuse. A cela comme à toute chose il y avait un remède, et je l'eus bientôt trouvé. Je fendis mon pantalon jusqu'aux genoux, je pris les deux languettes restant de cette déchirure, je les passai autour du poteau et les nouai ensemble du côté opposé ; j'obtins ainsi un support pour mes jambes, et moitié assis, moitié suspendu, je passai de la sorte le reste de la nuit.

Quand la mer se retira et découvrit les rochers, vous croyez peut-être que je descendis de ma perche sur le récif ; je m'en gardai bien ; je n'avais nulle envie d'y retourner, à moins de nécessité absolue. Quoique je ne fusse guère à mon aise, je résolus de ne rien changer à mon installation, dans la crainte de ne pouvoir la réussir aussi bien une seconde fois. D'ailleurs, en restant perché à cette hauteur, j'avais bien plus de chance d'être aperçu de la côte et de recevoir du secours.

Le secours, en effet, ne se fit point attendre. A peine l'aurore commença-t-elle à poindre à l'horizon que je vis un bateau s'avancer vers moi à force de rames. Dès qu'il s'approcha, je reconnus, ce que j'avais du reste deviné depuis longtemps, qu'il était monté par Henry Blew lui-même. Je n'essayerai pas de vous peindre ses transports de joie ; il agitait sa rame dans l'air et il poussait tour à tour des éclats de rire et des cris de triomphe à n'en plus finir. Quand il m'eut descendu du poteau et porté dans le canot avec toute sorte de précautions, je lui racontai mon aventure et la perte du youyou. Au lieu de se fâcher, il se mit à rire, disant qu'il était heureux qu'il ne me fût rien arrivé de pis. A partir de ce jour, jamais il ne m'adressa le moindre reproche au sujet de son youyou.

CHAPITRE V

POUR LE PÉROU DEMAIN

Quoique j'eusse vu la mort de bien près, je n'étais pas plus effrayé de l'eau qu'auparavant; je l'aimais au contraire davantage, précisément à cause de l'excitation que produit le danger.

Bientôt je commençai à ressentir un désir ardent de traverser l'Océan et de visiter les pays lointains.

Peut-être mes aspirations eussent-elles été moins vives si j'avais connu le bonheur du foyer, si j'avais possédé un père et une mère chéris; mais mon vieil oncle, toujours maussade, ne me portait aucun intérêt, et dès lors nulle affection ne me rattachait au logis. De plus, j'avais à travailler beaucoup dans la ferme, et c'était un genre de vie pour lequel je n'éprouvais aucun penchant. Combien je désirais contempler de mes propres yeux ces pays enchantés dont j'avais lu la description dans mes livres, et que les marins qui revenaient de temps à autre au village m'avaient dépeints sous des couleurs encore plus merveilleuses!

A environ cinq milles de notre petit village, au bas de la baie, se trouvait une grande ville. C'était un véritable port de mer, fréquenté par de grands navires, qui voyageaient dans toutes les parties du monde et transportaient d'immenses cargaisons. Un jour, j'y fus envoyé par mon oncle avec un domestique qui conduisait une charrette pleine des produits de la ferme pour les vendre; je devais tenir la bride pendant que mon compagnon procéderait au trafic. Or, il arriva que la charrette fut conduite sur l'un des quais, de sorte que j'eus une excellente occasion d'examiner les gros vaisseaux qui s'y trouvaient amarrés et d'admirer leurs mâts élancés et l'élégance de leur gréement.

Il y en avait un juste en face de moi qui excita mon admiration d'une façon toute particulière; il était plus grand que tous ses voisins, et ses mâts, gracieusement terminés en pointe, dominaient de plusieurs pieds tous ceux du port. Toutefois ce n'était ni sa grandeur ni la beauté de ses formes qui attirait le plus mon attention. Ce qui le rendait si intéressant à mes yeux, c'est qu'il était sur le point de mettre à la voile, ainsi que je l'appris en lisant sur une planche attachée dans l'endroit le plus en vue l'inscription suivante :

L'INCA

POUR LE PÉROU

DEMAIN

Mon cœur commença à battre bruyamment dans ma poitrine, comme si j'eusse été menacé de quelque terrible danger; mais c'était seulement le contre-coup des pensées étranges qui me traversèrent l'esprit quand je lus cette annonce aussi émouvante que brève :

POUR LE PÉROU

DEMAIN

Et ces pensées, rapides comme l'éclair, procédaient toutes de la question que je me posais à moi-même : « Si j'allais au Pérou? Et pourquoi non? »

Il y avait à surmonter bien des obstacles, je ne le savais que trop. D'abord, le domestique de mon oncle, qui se tenait près de moi, devait me ramener à la maison, et il eût été absurde de lui demander la permission de partir. En second lieu, il me fallait obtenir le consentement des gens du bord. Je

savais bien, malgré ma simplicité, qu'un voyage au Pérou coûte cher et que même les enfants de mon âge ne voyagent pas pour rien. Comme je n'avais pas d'argent, pas même de quoi payer mon passage dans un bac, la difficulté ne laissait pas que d'être sérieuse. Que faire?

Je vous l'ai déjà dit, mes réflexions se succédaient avec la rapidité de l'éclair. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je ne me préoccupais plus ni de la question d'argent ni de la surveillance du domestique de mon oncle, et que je prenais la résolution de partir le lendemain pour le Pérou, avec la conviction de réussir. Quant à dire dans quelle partie du monde se trouve le Pérou, je ne le savais pas plus que l'homme dans la lune, peut-être moins encore.

Toutefois, des matelots m'avaient raconté que le Pérou est un pays très chaud, rempli de mines d'or, de nègres, de serpents et de palmiers, et si loin d'Angleterre qu'il faut au moins six mois pour s'y rendre. C'était précisément le genre de pays que je désirais voir; j'allais donc partir pour le Pérou à bord de l'*Inca*.

Ma résolution prise, je dus naturellement considérer de nouveau comment j'obtiendrais mon passage et comment j'échapperais à la surveillance de mon ami John, le conducteur de la charrette. La première difficulté, qui semble peut-être la plus grande, était à ce moment celle qui me préoccupait le moins. C'est que j'avais souvent entendu parler de jeunes garçons qui avaient quitté leurs parents et s'étaient fait admettre à bord de navires où ils avaient servi d'abord comme matelots. Je ne voyais à cela aucun empêchement; j'étais convaincu que, pour être admis, il suffisait d'être assez grand et assez vigoureux et d'aimer le travail.

Ma taille seule me donnait de l'inquiétude. Je n'étais qu'un très petit garçon, plus petit même qu'on ne l'est d'habitude à cet âge, quoique je fusse bien bâti et assez solide. On m'en avait souvent raillé, et je craignais que cela ne fût un obstacle à mon embarquement sur l'*Inca*, où j'étais bien décidé à offrir mes services.

Pour le moment, c'était John qui m'embarrassait le plus. J'avais d'abord songé à le planter là et à le laisser partir sans moi; mais, après réflexion, je me ravisai. Le lendemain matin, John reviendrait évidemment avec une demi-douzaine de domestiques et peut-être avec mon oncle lui-même, avant le départ du navire. Le crieur public publierait ma disparition à son de cloche; on me chercherait dans toute la ville, peut-être même à bord de l'*Inca*, où je serais naturellement découvert, puis rendu à mon oncle, reconduit à la maison et fouetté d'importance. Je connaissais assez les dispositions de mon oncle pour être assuré que tel serait le dénouement de mon escapade. Je ne pouvais donc plus penser à laisser John partir sans moi. Après un moment de réflexion, je formai un meilleur plan : je résolus de m'en retourner avec John et alors de partir de la maison même.

Sans lui rien dire de mon dessein, je remontai avec lui dans la charrette; nous revînmes au village, et je rentrai au logis, aussi calme en apparence que j'étais le matin au départ.



MARINS ANGLAIS.

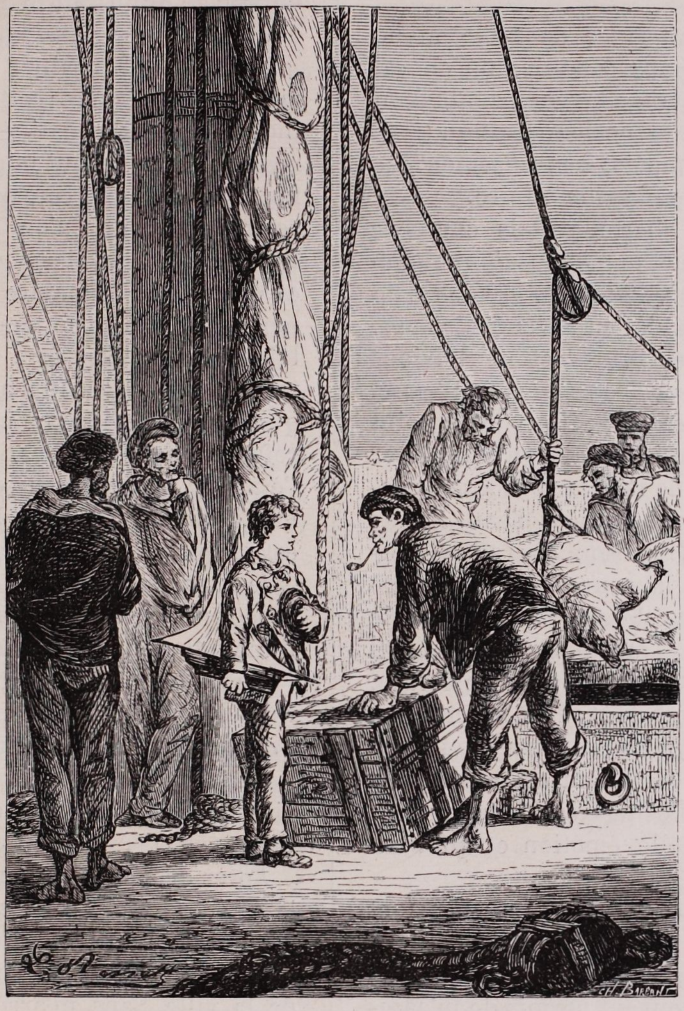
CHAPITRE VI

JE ME SAUVE

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à la ferme. Je pris soin, pendant le reste de la soirée, de me comporter absolument comme d'habitude. Mes parents et les domestiques ne se doutèrent guère du projet que je méditais en silence, et qui par moments me faisait bondir le cœur.

Et pourtant, quand je jetais les yeux sur toutes ces figures qui m'étaient si familières et que peut-être je ne devais plus jamais revoir, quand je pensais que ma disparition allait plonger tous ces braves gens dans l'inquiétude et causer à plusieurs un véritable chagrin, alors j'éprouvais presque des remords.

Mais le prisonnier qui regarde à travers les barreaux de sa prison n'aspire pas plus vivement à être libre que je n'aspirais à être



Qu'est-ce que tu viens faire ici ? (Page 27.)

loin, bien loin sur les flots de l'immense Océan.

Sans rien laisser paraître, je soupai et allai me coucher comme d'habitude.

J'avais d'abord pensé à partir pendant la nuit, ce que j'aurais pu faire aisément sans réveiller personne. Il n'y avait pas de voleurs dans notre paisible petit village ; aussi presque toutes les portes n'étaient-elles fermées qu'au loquet. Celle de notre maison était, cette nuit-là surtout, bien facile à franchir, car à cause de l'excessive chaleur, on l'avait laissée entr'ouverte, et j'aurais pu sortir sans bruit.

Mais je réfléchis que, si je partais la nuit, on s'apercevrait dès le matin de ma disparition et on se mettrait à ma recherche. Quelques-uns des chercheurs se rendraient certainement au port et m'y trouveraient ; je ne serais pas plus avancé que si, la veille, j'avais laissé John partir sans moi. De plus, la ville n'étant qu'à cinq ou six milles, que je pouvais franchir en deux heures au plus, j'arriverais avant le lever du capitaine et je serais obligé d'attendre pour m'offrir comme volontaire à son service.

Pour ces motifs, je restai à la maison jusqu'au matin, malgré mon impatience de me mettre en route.

Je déjeunai avec les autres. Quelqu'un fit observer que je paraissais pâle et fatigué ; John répondit que c'était sans doute le résul-

tat du voyage de la veille sous un soleil de feu, et chacun parut se contenter de l'explication.

Je craignais qu'au sortir de table on ne m'envoyât aux champs conduire un cheval ou faire quelque ouvrage en compagnie d'un homme de la ferme qui ne donnerait que trop tôt l'éveil si je décampais; heureusement, ce jour-là, on ne me donna rien à faire.

Profitant de ma liberté, j'allais chercher mon sloop avec lequel je m'amusais quelquefois, quand j'en avais le temps. Plusieurs de mes camarades possédaient aussi des sloops. des schooners ou des bricks, et nous avions l'habitude d'organiser des régates sur l'étang du parc. C'était un samedi; il n'y avait point d'école ce jour-là, et je savais qu'après leur déjeuner plusieurs de mes camarades se rendraient certainement à la pièce d'eau. J'avais donc une excellente raison d'y aller moi-même. Je traversai la cour de la ferme portant mon sloop avec ostentation, et je pris le chemin du parc. J'y entrai et me dirigeai vers l'étang, où comme je l'avais conjecturé, plusieurs garçons étaient déjà réunis, en train de faire naviguer leurs petits navires.

« Oh! pensais-je, si je leur communiquais mes intentions, s'ils pouvaient seulement les soupçonner, quelle émotion et quel tumulte! »

Ils m'accueillirent avec empressement et parurent joyeux de me revoir. C'est que, dans les derniers temps, les travaux de la ferme ne m'avaient pas souvent permis de m'associer à leurs jeux, ce qu'ils regrettaient pour la plupart, j'en suis convaincu.

Néanmoins je ne restai avec eux que le temps nécessaire à la petite flotte pour faire un voyage à travers le lac, régate en miniature dans laquelle mon sloop fut vainqueur; puis, le mettant sous mon bras, je dis adieu à tous et les quittai. Ils s'étonnèrent de me voir partir si tôt; mais je leur donnai une excuse quelconque, qui les satisfit.

Au moment de franchir le mur du parc, je jetai un dernier regard sur mes compagnons d'enfance, et, à la pensée que je m'éloignais d'eux pour toujours, mes yeux se remplirent de larmes.

Je rampai le long du mur et me trouvai bientôt sur la grande route qui conduit de notre village au port. Je ne fis que la traverser pour gagner un petit chemin qui courait sous bois dans une direction parallèle. Mon but était de passer inaperçu. En suivant la grande route, je pouvais rencontrer quelqu'un du village qui dirait m'avoir vu en indiquant quelle direction j'avais prise.

Je ne pouvais deviner à quelle heure le navire lèverait l'ancre; cette incertitude m'avait inquiété toute la matinée. Je craignais d'arriver trop tôt, ce qui laisserait aux gens de la ferme le temps de courir après moi et de me rejoindre avant qu'on eût mis à la voile. D'autre part, j'avais peur d'arriver trop tard et de trouver le navire parti. C'eût été pour moi un tel désappointement que j'aurais certainement préféré être repris, ramené à la maison et fustigé. Je n'avais pas d'autre inquiétude, car l'idée ne me vint pas qu'on pût refuser mes services. J'avais oublié que j'étais un tout petit garçon, et la grandeur de mes desseins m'avait élevé dans ma propre estime jusqu'aux proportions d'un homme fait.

Je traversai les bois d'un bout à l'autre, sans rencontrer ni forestier, ni garde-chasse. Il me fallut ensuite prendre à travers champs. J'étais ainsi à une certaine distance de la route, et je craignais moins de me croiser avec quelqu'un de connaissance.

A la fin, j'aperçus les hauts clochers de la ville qui me guidèrent dans la bonne direction.

Après avoir sauté nombre de fossés et enjambé pas mal de haies, faisant incursion par-ci par-là sur des chemins privés, afin de raccourcir la distance, j'arrivai aux faubourgs de la ville. Sans m'arrêter un instant, j'enfilai les rues et finis par en trouver une qui menait au quai. Mon cœur battit avec force quand m'apparurent les grands mâts des navires et que mes yeux s'arrêtèrent sur le plus grand de tous, qui montrait son pavillon hissé jusqu'à la pomme et flottant glorieusement au souffle de la brise.

Sans rien voir autre chose, je m'avançai à grands pas sur la large planche qui conduisait à l'*Inca*. Je traversai le passavant et me trouvai sur le pont. Je m'étais arrêté près de la grande écoutille où cinq ou six matelots travaillaient au chargement du navire. Ils descendaient dans la cale, au moyen d'un palan, les caisses et les barils amoncelés en pile sur le pont. Tous étaient en manches de chemise, vêtus de vareuses de Guernesey avec de larges pantalons de toile souillés de graisse et de goudron. Près d'eux se tenait un individu en jaquette et en pantalon bleus que

je pris pour le capitaine, me figurant que le commandant d'un aussi beau navire devait être un grand personnage superbement habillé.

L'homme à la jaquette bleue donnait constamment des ordres que les marins n'exécutaient pas toujours avec empressement. Je remarquai même qu'ils se permettaient souvent, sur la marche des travaux, des observations qui dégénéraient quelquefois en discussion générale. Tout se passe bien différemment à bord d'un navire de guerre, où l'ordre d'un officier est exécuté instantanément, sans réflexion ni remarque; mais, à bord de l'*Inca*, la discipline ne paraissait pas des plus strictes, ainsi qu'il arrive en général dans la marine marchande. Toujours est-il que le bruit des voix, le grincement des poulies, le choc des caisses, le roulement des diables, composaient un vacarme comme je n'en avais jamais entendu; j'en fus d'abord tout déconcerté, et je restai quelques minutes sans trop comprendre ce qui se passait autour de moi.

Bientôt après, un énorme tonneau, que les matelots descendaient, étant arrivé à fond de cale et mis en place, le bruit cessa pour quelque temps. C'est alors qu'un des hommes jeta par hasard les yeux sur moi et me cria en me regardant d'un air de moquerie :

« Dis donc, petit, qu'est-ce que tu viens faire ici? t'embarquer, hein?

— Mais non, dit un autre, ne voyez-vous pas qu'il est capitaine et qu'il a son navire? »

C'était une allusion à mon schooner que j'avais apporté avec moi et que je tenais à la main.

« Ohé! du schooner, cria un troisième, en partance pour quel port? »

Cette dernière boutade fut suivie d'un éclat de rire général, et tous les hommes me regardèrent avec curiosité.

Un peu troublé par cette réception un peu inattendue, je restai quelques instants sans savoir que dire ou faire; mais je fus vite tiré de mon incertitude par le personnage à la jaquette bleue, qui, s'approchant de moi, me demanda d'un ton sérieux ce que je venais faire à bord. Je lui répondis que je voulais voir le capitaine, et comme je croyais parler au capitaine en personne, je me disposais à lui présenter ma requête.

« Voir le capitaine? répéta-t-il, et que lui voulez-vous? Je suis le second; ne puis-je pas faire l'affaire?

J'hésitai un moment; mais comme il était le représentant du capitaine, je pensai qu'il n'y avait point de mal à lui déclarer franchement mes intentions, et je répondis :

« Je désire m'embarquer. »

Si l'équipage avait ri tout à l'heure, cette fois il éclata, et le second s'en donna d'aussi bon cœur que les autres.

« Dis donc, Bill, cria un des matelots en s'adressant à l'un de ses camarades, regarde-moi donc ce marmot-là! Un marin, toi, jeune avorton! mais tu n'es seulement pas si gros qu'un chevillot. Un marin! tu veux donc me faire crever de rire.

— Ta mère sait-elle où tu es? demanda un autre.

— Bien sûr que non, dit un troisième, pas plus que son père; je parierais bien que le moutard s'est sauvé de la maison. Tu les a plantés là, n'est-ce pas, jeune épinoche?

— Écoute, me dit le second du navire, retourne chez ta mère, présente mes compliments à la vieille dame, et dis-lui de ma part de t'amarrer solidement pendant quelques années au pied d'une chaise avec les cordons de sa jupe. »

Cette recommandation excita de nouveaux éclats de rire.

Humilié de ces railleries, je ne savais que répondre. Dans ma confusion je balbutiai :

« Je n'ai plus de mère. »

Cette réponse sembla mettre un terme à la gaieté bruyante de ces rudes matelots, et j'entendis autour de moi quelques paroles sympathiques.

Il n'en fut pas de même du second, qui reprit sur le même ton moqueur :

« Alors va trouver ton père et dis-lui de te fouetter comme il faut.

— Je n'ai pas de père.

— Pauvre enfant! c'est un orphelin, après tout, dit un matelot d'une voix compatissante.

— Pas de père non plus! continua le second, qui me parut une brute sans entrailles, alors va chez ta grand'mère, chez ton oncle ou chez ta tante; va au diable, si tu veux! mais sors d'ici à l'instant, ou je te fais administrer une bonne douzaine de coups de garcette; allons, décampe, entends-tu? »

Ce méchant homme semblait parler sérieusement; effrayé de ses menaces, j'obéis sur-le-champ et tournai les talons.

J'avais déjà atteint le passavant et j'allais

mettre le pied sur la planche, quand je vis un individu quitter le quai et se diriger de mon côté. Il portait le costume habituel des gens de la ville : redingote noire et chapeau de castor; mais son teint bronzé et l'expression de son regard indiquaient assez qu'il appartenait à la marine. Il avait un pantalon de drap bleu comme les marins en portent d'ordinaire, et l'idée me vint en le voyant que j'avais devant moi le capitaine de l'*Inca*.

Je ne restai pas longtemps dans le doute. L'étranger monta à bord avec un air d'autorité et donna des ordres d'un ton qui dénotait suffisamment le commandant en chef.

Je pensai qu'en m'adressant directement à lui j'aurais peut-être encore une chance, et, revenant sur mes pas, je le suivis sans hésitation.

En dépit des remontrances du second, je continuai à suivre le capitaine. Je le rejoignis juste au moment où il allait entrer dans sa cabine.

J'attirai son attention en touchant le pan de son habit. Il se retourna avec surprise et me demanda ce que je lui voulais.

Je lui fis connaître mes intentions en aussi peu de mots que possible. Pour toute réponse il se mit à rire; puis se retournant, il cria à l'un des hommes :

« Arrivez, Waters, hissez-moi ce marmot-là sur vos épaules et portez-le à terre. »

Sans ajouter une syllabe, il descendit l'échelle de dunette et disparut à mes yeux.

Au milieu de mon chagrin, je me sentis soulevé par les bras vigoureux de Waters qui, après avoir franchi la planche et fait quelques pas sur le quai, me déposa à terre et me dit :

« Maintenant, mon petit lapin, suis bien le conseil de Jack Waters; reste loin de l'eau salée aussi longtemps que tu pourras, si tu ne veux pas être avalé par les requins. »

Après une pause pendant laquelle il sembla réfléchir :

« Ainsi tu es orphelin, mon pauvre petit? ajouta-t-il, tu n'as ni père ni mère?

— Non, répondis-je.

— Ah! quel malheur! Moi aussi j'ai été orphelin. Sais-tu que tu es un vaillant petit gaillard de vouloir naviguer?... Ça mérite quelque chose. Si j'étais capitaine, je t'emmènerais avec moi; mais, vois-tu, mon poste est sur le gaillard d'avant, et je ne peux rien pour toi. Pourtant je reviendrai quelque jour, et tu seras peut-être plus grand alors. En attendant, prends ça comme souvenir, et qui sait si à mon retour je ne te trouverai pas un hamac! Allons, adieu, retourne à la maison comme un bon petit garçon et restes-y jusqu'à ce que tu sois un peu plus grand. »

Alors cet excellent homme me donna son couteau, puis il s'en retourna à bord et me laissa seul sur le quai.

Surpris de ces marques d'intérêt, je le suivis des yeux jusqu'au moment où il disparut. Mettant machinalement le couteau dans ma poche, je restai quelque temps à la même place. Mes réflexions n'étaient rien moins que plaisantes, comme vous devez le penser. Je n'avais jamais été si mortifié de ma vie. Tous mes beaux rêves s'étaient évanouis en moins de dix minutes. Après m'être tant bercé de l'espoir de prendre des ris dans les huniers et de visiter les contrées étrangères, je voyais avec amertume tous mes plans anéantis!

Je me sentais honteux et humilié; j'étais convaincu que tous les passants connaissaient ma déconvenue. En outre, je voyais les matelots me regarder par-dessus les plats-bords d'un air gouailleur et je les entendais rire bruyamment. Incapable de supporter plus longtemps cette situation, je m'éloignai à la hâte.

Tout près de moi, d'immenses caisses, des barils et des ballots de marchandises formaient d'énormes piles dispersées çà et là sur le quai. Je me glissai dans l'un des intervalles qui séparaient ces piles et je me dérobai à tous les regards. J'éprouvai alors autant de satisfaction que si je venais d'échapper à un grand danger, tant on est heureux de fuir le ridicule, même quand il n'est pas mérité.

Je m'assis sur une caisse pour me livrer à mes réflexions. Quel était le meilleur parti à prendre? Abandonner mes projets de voyages et retourner à la ferme chez mon vieil oncle hargneux et maussade?

C'eût été, me direz-vous, le plus sage et le plus naturel. Peut-être bien; mais, si la pensée m'en vint à l'esprit, je ne m'y arrêtai pas un seul instant.

« Non, me dis-je à moi-même, je ne me tiens pas pour battu, et je ne fuirai pas comme un lâche; maintenant que j'ai fait le premier pas, j'irai jusqu'au bout. Qu'importe si on a refusé de me prendre sur l'*Inca*. Il y

a dans le port des vaisseaux par douzaines; qui sait s'il n'en est pas où l'on serait heureux de m'accueillir! En tout cas, je me présenterai dans tous avant de renoncer à mes projets.

« Pourquoi me refuserait-on, après tout? me disais-je encore. Quelle raison peut-on donner? ma taille? Ah! oui, ils m'ont comparé à un épissoir et à un chevillot. Ils voulaient dire sans doute que je suis trop petit pour faire un matelot; d'accord, mais je suis bien assez grand pour faire un mousse. J'ai entendu parler de mousses plus jeunes que moi. Mais à propos, quelle taille puis-je donc bien avoir? Si j'avais une toise, je le saurais tout de suite. Faut-il que je sois étourdi de ne pas m'être mesuré avant de quitter la ferme! Ne pourrais-je pas le faire ici? »

J'en étais là de ces réflexions quand j'aperçus sur une des caisses le chiffre 4 p. grossièrement tracé à la craie; il s'agissait évidemment de la longueur de la caisse : car la hauteur était bien loin d'atteindre quatre pieds. Cette indication était probablement destinée à guider les matelots dans l'arrimage; quoi qu'il en soit, elle me procura le moyen de connaître ma taille à un pouce près, en moins de trois minutes.

Voici comment je procédai : je m'étendis par terre tout de mon long, parallèlement à la caisse, en ayant soin de placer mes talons de niveau avec l'une des extrémités; puis, posant la main sur le sommet de ma tête, je constatai qu'il n'atteignait pas l'autre. J'eus beau allonger le cou et les jambes, il s'en fallait presque d'un pouce que je fusse aussi grand que la caisse était longue. J'avais donc un peu moins de quatre pieds; comme je savais qu'un garçon de cette taille est un bien petit garçon, je me relevai très mortifié de ma découverte.

Avant de me mesurer, je n'avais vraiment aucune idée de ma petite taille. Quel est l'enfant qui ne se croit pas bien près d'être un homme? Maintenant, je savais à quoi m'en tenir, et je ne m'étonnais plus que les camarades de Waters m'eussent comparé à un épissoir et à un chevillot. Honteux de ma stature lilliputienne, je sentis le courage m'abandonner. Quel navire consentirait à me recevoir? Aucun certainement, car je n'avais jamais vu de mousse aussi petit que moi. Ceux des bricks et des schooners qui fréquentaient notre petit port avaient bien souvent, au contraire, la taille d'un homme. Il était donc absurde d'offrir mes services, et il ne me restait plus qu'à retourner à la ferme.

Toutefois, j'allai me rasseoir sur la caisse et je retombai dans mes réflexions. J'ai toujours eu l'esprit inventif, même dès ma plus tendre jeunesse : aussi ne fus-je pas longtemps avant de former un nouveau plan qui devait mettre un terme à mon embarras et assurer la réussite complète de mon entreprise.

Je me souvins d'avoir lu des aventures d'enfants et même d'hommes, transportés en pleine mer à bord des navires où ils s'étaient cachés, puis quittant leurs cachettes quand on était trop loin de terre pour pouvoir les y renvoyer. Ce fut pour moi un trait de lumière; je formai sur-le-champ la résolution de suivre leur exemple. Ne pouvais-je pas, moi aussi, me faufiler à bord d'un navire, peut-être de celui-là même dont j'avais été si honteusement chassé? C'était le seul qui parût sur le point de mettre à la voile; mais, pour dire la vérité, dix autres fussent-ils partis en même temps, que je l'aurais encore choisi de préférence.

J'étais si irrité des moqueries de l'équipage et surtout des menaces du second, que ce petit tour de ma façon me semblait une douce vengeance. Je savais bien qu'on ne me jetterait pas à la mer. A part le second, les hommes ne s'étaient pas montrés hostiles; ils avaient ri à mes dépens sans doute, ce qui était assez naturel, mais plusieurs m'avaient donné des marques de sympathie en apprenant que j'étais orphelin. Il était donc décidé que j'allais prendre passage sur l'*Inca* en dépit du capitaine, du second et de tout l'équipage.

CHAPITRE VII

JE ME FAUFILE A BORD

Comment faire cependant pour m'introduire à bord et m'y cacher? Ce n'était pas facile. Je pouvais sans doute monter sur le pont, comme je l'avais déjà fait; mais je serais certainement aperçu par quelqu'un de l'équipage et chassé de nouveau.

Ah! si je pouvais suborner un des matelots, obtenir son concours!... Mais avec quoi le payer? Je ne possédais pas un décime.

J'avais une montre, assez commune, il est vrai, une vieille montre d'argent qui n'avait pas grande valeur, quoiqu'elle marchât assez bien. Elle me venait de ma pauvre mère qui m'en avait laissé aussi une autre bien meilleure, que mon oncle s'était appropriée. J'avais la permission de porter la vieille, et, heureusement pour moi, elle se trouvait dans mon gousset. Si je l'offrais à Waters ou à un de ses compagnons, consentirait-il à m'embarquer en contrebande et à me cacher jusqu'à ce que le navire fût au large? Ce n'était pas impossible. A tout hasard je résolus d'essayer.

La principale difficulté serait sans doute de me trouver seul avec Waters ou un autre des matelots, afin dé lui communiquer mes intentions. Pour y réussir, je résolus de flâner près de l'*Inca* et de guetter les hommes qui descendraient à terre.

Je ne désespérais pas, du reste, de pouvoir me faufiler à bord tout seul, après le coucher du soleil, quand les hommes, leur journée faite, seraient en bas, à l'avant. Dans ce cas, je n'avais besoin de confier mes projets à personne. A la faveur de l'obscurité, je pensais pouvoir grimper sur le plat-bord, sans être aperçu par l'homme de quart, puis me glisser en rampant jusqu'à la cale et y descendre. Une fois là, rien de plus facile que de me cacher au milieu des tonneaux et des caisses.

Mais le navire resterait-il au port jusqu'à la nuit? Et les gens de mon oncle ne me trouveraient-ils point avant que je me fusse introduit à bord?

La première question ne m'inquiétait guère. L'écriteau était encore à la même place : « L'*Inca*, pour le Pérou, demain. » Il n'était donc pas probable que le navire levât l'ancre ce jour-là. Restait le danger d'être repris et emmené à la maison. Après réflexion, il ne me parut point imminent. Les gens de la ferme ne s'apercevraient pas de mon absence avant la brune, ou, s'ils s'en apercevaient, ils attendraient la nuit pour se mettre à ma recherche. Ils penseraient vraisemblablement que l'heure du souper me ramènerait au logis. Après tout, je n'avais nulle raison de m'inquiéter à ce sujet; sans y penser davantage, je m'occupai des dispositions à prendre pour mener mon entreprise à bonne fin.

Je n'étais pas sans prévoir qu'une fois à bord il me faudrait y rester caché au moins vingt-quatre heures, peut-être beaucoup plus, et naturellement je ne pouvais pas demeurer aussi longtemps sans manger. Mais comment me procurer des provisions? Comme je vous l'ai déjà dit, je n'avais pas un sou pour acheter des vivres, et je ne connaissais personne à qui m'adresser pour en avoir.

C'est alors que l'idée de vendre mon sloop vint fort à propos me tirer d'embarras. Il ne pouvait plus désormais m'être d'aucun usage. Autant valait-il m'en défaire sur-le-champ.

Sans plus de réflexion, je quittai mon asile de caisses et de tonneaux, et je m'avançai le long du quai à la recherche d'un acheteur. Je l'eus bientôt trouvé : une sorte de bazar maritime s'offrit à mes regards; j'y entrai et, après un court débat avec le propriétaire, je conclus le marché pour un shilling.

J'avais maintenant assez d'argent pour ce que j'en voulais faire. Avisant une boutique de comestibles, j'y achetai pour six pence de biscuits et autant de fromage ; je bourrai mes poches de mon emplette et je retournai m'asseoir sur ma caisse, au milieu des monceaux de colis. J'avais faim, l'heure du dîner était passée depuis longtemps; aussi j'attaquai le fromage et les biscuits de manière à alléger considérablement mes poches.

Vers la fin du jour, je pensai que je ne ferais pas mal d'aller en reconnaissance le long du navire, afin de m'assurer de l'endroit le plus commode pour opérer mon escalade quand l'heure serait venue.

Sans perdre un instant, je sortis de ma cachette et je commençai à flâner en affectant un air d'indifférence pour tout ce qui se passait autour de moi. Arrivé vis-à-vis de la proue du navire, je m'arrêtai. Le pont était presque au niveau du quai, parce que le chargement touchait à sa fin. Malgré la hauteur des plats-bords, je vis qu'il me serait facile de les escalader du quai et de redescendre de l'autre côté par les haubans d'artimon. Je décidai à l'instant que je procéderais de cette façon. Les plus grandes précautions seraient naturellement nécessaires, car, si l'obscurité n'était pas assez profonde et que l'homme de quart vînt à me découvrir, c'en était fait de moi; je serais pris pour un voleur et châtié comme tel. Mais qu'importait! J'étais résolu à tout risquer.

La plus grande tranquillité régnait à bord ; on n'y entendait pas le moindre bruit. Je vis encore sur le quai une partie du chargement ; mais le pont était abandonné. Les matelots ne travaillaient plus. Où pouvaient-ils être?

Je m'avançai tout doucement jusqu'au pied de la planche qui conduisait au navire.

Je prêtai l'oreille et j'entendis un murmure confus dans la direction du gaillard d'avant ; je reconnus qu'il était produit par les voix des matelots conversant entre eux. C'est alors que je vis un homme traverser le passavant ; il portait un immense vase fumant rempli de café ou d'un aliment chaud quelconque. C'était le cuisinier qui allait servir la soupe de l'équipage; je compris pourquoi le pont était désert.

En partie par curiosité, en partie poussé par une idée nouvelle qui venait de me traverser l'esprit, je franchis la planche et me glissai furtivement à bord. J'entrevis un instant les matelots à l'avant du navire, les uns assis sur le cabestan, les autres accroupis sur le pont même, le couteau à la main et la gamelle d'étain sur les genoux. Tous les yeux étaient fixés sur le cuisinier et sur sa cantine fumante; personne ne regardait de mon côté.

« Maintenant ou jamais! » me dis-je à moi-même; et, tout à l'impulsion du moment, je gagnai en rampant le pied du grand mât.

J'étais maintenant au bord de l'écoutille par laquelle je me proposais de passer. Il ne s'y trouvait point d'échelle; mais la corde qui avait servi à descendre les marchandises pendait du palan au fond de la cale. Je m'assurai qu'elle était solidement attachée; puis, la saisissant des deux mains avec force, je me laissai glisser aussi doucement que possible.

Je faillis bien me casser le cou, car je lâchai prise avant d'arriver en bas et je fis une chute assez forte. Je me relevai néanmoins aussitôt; puis grimpant sur des ballots qui n'étaient pas encore arrimés, j'allai me blottir sans bruit derrière une énorme futaille.

J'y étais installé depuis cinq minutes environ, quand je tombai dans un sommeil si profond qu'il aurait fallu, je crois, toutes les cloches de Cantorbéry pour me réveiller. C'est que j'avais passé une nuit blanche et que la précédente n'avait guère été meilleure. Bref, je dormis comme un sabot, d'un sommeil interminable, malgré le bruit infernal qui se produisit autour de moi, dès que les hommes se remirent à l'ouvrage.

A mon réveil, sentant que je sortais d'un long sommeil, j'aurais cru le soleil levé sans l'obscurité complète qui m'entourait. En effet, quand j'étais venu me tapir derrière mon tonneau, j'avais remarqué que la lumière pénétrait par l'écoutille jusqu'au fond de la cale. Maintenant je ne distinguais absolument rien autour de moi; il faisait donc encore nuit, mais quelle heure était-il? Je supposais tous les matelots profondément endormis dans leurs hamacs; mais bientôt des bruits sourds et lointains vinrent frapper mon oreille; ils étaient évidemment produits par le heurt et la chute de corps pesants que les hommes déplaçaient sur le pont. J'écoutai; j'entendis un bourdonnement confus de voix, et par moments je réussis à saisir les mots : « Enlève! tiens bon là! » Comment, pensai-je, ils procèdent au chargement pendant la nuit! Je n'en fus pas très surpris, après tout; ils voulaient sans



Saisissant la corde des deux mains.... (Page 31.)

doute le compléter pour être à même de profiter du vent ou de la marée. Je continuai d'écouter. Ces bruits cesseront bientôt, pensai-je; mais les heures se succédèrent, et le vacarme durait toujours.

« Ça ne s'arrêtera pas de toute la nuit, pensai-je. Quel travail pour ces pauvres gens! mais ils recevront double paye, bien sûr! »

Tout à coup le bruit cessa, et il se fit dans le navire un profond silence, ou du moins je n'entendis plus bouger personne.

« C'est donc fini, me dis-je; ils sont allés se coucher, sans doute; si j'essayais, moi aussi, de dormir! Le jour n'est pas encore venu, puisque je n'aperçois pas de lumière; mais il ne peut tarder à paraître. »

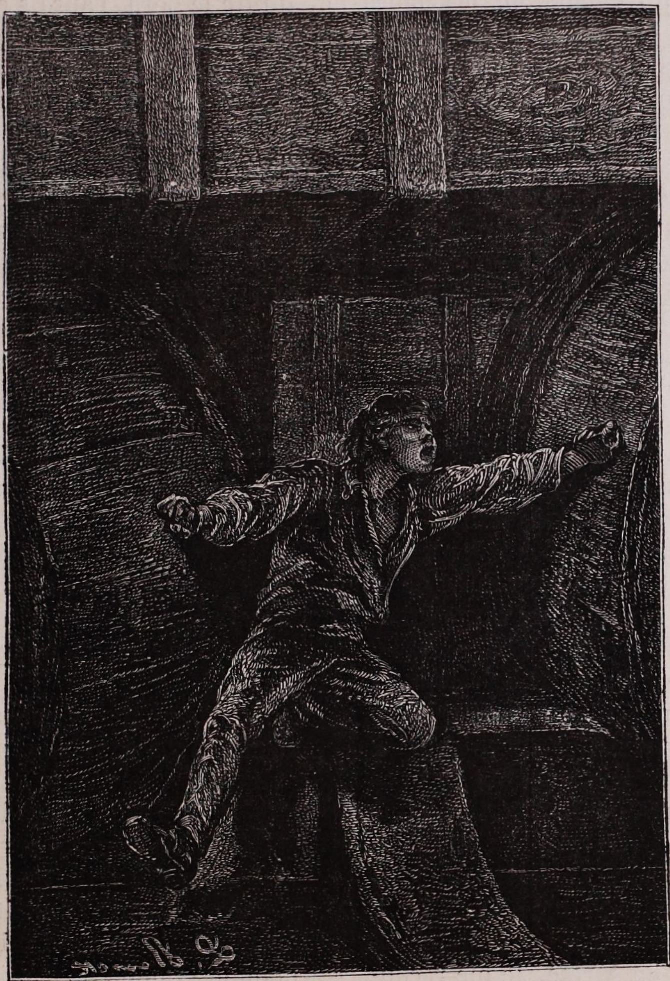
Je m'étendis de mon mieux et je sommeillais peut-être depuis une heure, quand je fus réveillé par un nouveau vacarme.

« Comment, les voilà qui recommencent! Ce n'était vraiment pas la peine d'aller se coucher pour si peu de temps. En vérité, pensai-je, ces hommes sont infatigables. »

Voilà ce que je me dis d'abord; mais, à la réflexion, il me sembla plus probable qu'une nouvelle équipe était venue relever la première.

Satisfait de cette conjecture, j'essayai, mais en vain, de me rendormir.

Le travail se poursuivit fort longtemps; il y eut une pause d'une heure environ, suivie d'une nouvelle reprise. Pour moi, j'atten-



J'appelai! je criai! (Page 36.)

dais toujours la fin de cette nuit interminable; mais je n'apercevais pas encore le moindre rayon de lumière.

Bientôt je commençai à croire que j'étais le jouet d'une illusion qui me faisait prendre les minutes pour des heures. S'il n'en était pas ainsi, cependant, il fallait que je fusse doué d'un appétit bien étrange, car trois fois j'avais dû recourir à mes provisions, au point de les épuiser presque entièrement. A la fin tout bruit cessa, je n'entendis plus rien pendant plusieurs heures, et je me rendormis dans cet intervalle de silence presque absolu.

J'étais à peine éveillé, que mon oreille perçut de nouveaux sons bien différents de ceux qui avaient précédé. C'étaient pour moi des sons joyeux : car je reconnus le cric-cric-cric du cabestan joint au crac-crac-crac de la grosse chaîne. Si affaiblis qu'ils fussent par la distance, je les entendais encore d'une façon assez nette pour savoir ce qui se passait sur le pont. On levait l'ancre. Nous allions mettre à la voile!

J'eus de la peine à retenir un cri de joie. Cependant je me contins dans la crainte d'être entendu. Le moment n'était pas encore venu de me montrer; on m'aurait arraché de ma retraite et envoyé promener sans cérémonie. Je restai donc immobile, écoutant le grincement de la chaîne sur l'anneau de fer de l'écubier.

Bientôt le cabestan devint muet à son tour;

puis je crus entendre le sourd mugissement d'un vent impétueux. C'était le murmure confus des vagues qui fouettaient les flancs du navire. L'*Inca* se mettait donc en mouvement. Je me sentis alors saisi d'une joie inexprimable, et dans mon ivresse je m'écriai :

» Hourrah ! Nous voilà enfin partis ! »

Le balancement continuel du navire et le clapotement de l'eau, que j'entendais très distinctement, me convainquirent que nous avions quitté le quai et que nous gagnions le large. Quel bonheur ! je ne craignais plus d'être repris et reconduit à la ferme. Dans vingt-quatre heures, je voguerais loin de terre sur l'immense Atlantique. J'étais ravi du succès de mes plans.

Je trouvais bien un peu singulier de partir la nuit, car il faisait encore tout à fait sombre ; mais je pensai qu'on avait pris un pilote qui connaissait toutes les passes de la baie et pouvait nous conduire au large aussi bien qu'en plein jour.

Ce qui m'intriguait davantage, c'était la longueur de cette interminable nuit ; je ne pouvais me l'expliquer et je commençai à croire qu'ayant dormi tout un jour, je m'étais éveillé deux nuits de suite. Toutefois j'étais trop heureux d'être parti pour m'inquiéter beaucoup de la singularité du fait ; peu m'importait qu'on eût mis à la voile la nuit ou le jour, pourvu que nous pussions gagner la haute mer en sûreté. Je me recouchai donc en attendant le moment favorable pour me montrer sur le pont.

Je l'attendais avec impatience pour deux raisons : la première, c'est que je mourais de soif ; le fromage et le biscuit m'avaient altéré, et j'aurais bien donné toutes les provisions qui me restaient encore pour un verre d'eau ; la seconde, c'est que, ne pouvant m'allonger faute d'espace et étant couché depuis longtemps sur des planches fort dures, je me sentais tout courbaturé. Mes articulations étaient si douloureuses que je pouvais à peine me retourner. Je souffrais encore plus quand je restais immobile. Les tortures de la soif, jointes à mes souffrances, me causaient une agitation fébrile qui durait déjà depuis de longues heures. Jugez si j'avais hâte de sortir d'une position si pénible ; néanmoins, je jugeai prudent de ne pas me montrer si tôt.

Je savais qu'en général les navires prennent un pilote ; il était probable que nous en avions un. Si donc je commettais l'imprudence de paraître sur le pont avant qu'il eût quitté le bord, j'aurais certainement l'humiliation d'être ramené par le bateau-pilote, et je perdrais ainsi, en un moment, tout le fruit de mes efforts et de mes souffrances.

A supposer même que nous n'eussions pas de pilote, nous étions encore dans les parages fréquentés par les bateaux de pêche et les caboteurs. L'un d'eux, rentrant au port, nous accosterait sans peine, et j'y serais jeté comme un paquet de cordage. C'est pourquoi, en dépit de la soif et de la douleur qui me torturait les membres, je me gardai bien de quitter ma cachette.

Pendant une heure ou deux, le navire glissa paisiblement sur la mer. Le temps était calme, sans doute, et nous étions encore dans la baie ; mais bientôt il commença à tanguer légèrement, et j'entendais, par intervalles, le bordage craquer sous le choc puissant des vagues.

Ce changement ne pouvait que me réjouir.

« Évidemment, pensai-je, nous avons quitté la baie ; nous sommes en pleine mer, où la brise, toujours plus forte, rend les flots plus tumultueux ; le pilote ne peut tarder à partir, et je pourrai paraître sans danger. »

Je n'étais pourtant pas sans inquiétude sur l'accueil qui m'attendait. Je n'oubliais ni la brutalité du second ni les sarcasmes des hommes. Quelle ne serait point leur indignation en voyant que je les avais trompés ! Je serais maltraité sans aucun doute, peut-être même outrageusement fouetté. Franchement, je n'étais pas à mon aise et je me serais bien dispensé de me montrer.

Mais c'était impossible ; je ne pouvais pas rester caché pendant des semaines, que dis-je, pendant des mois ; je n'avais ni eau, ni provisions d'aucune sorte, et, tôt ou tard, il faudrait bien monter sur le pont et courir la chance.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, je me sentis envahir par un malaise physique indéfinissable, pire que la soif et que mes douleurs articulaires. J'avais des vertiges et des nausées, la sueur me coulait du front, j'éprouvais à la gorge une sensation d'étranglement très pénible, il me semblait que mes poumons n'avaient plus assez de place pour se dilater dans ma poitrine ; je suffoquais. Une odeur infecte, provenant des eaux qui

croupissaient à fond de cale, depuis longtemps sans doute, et dont je pouvais entendre le clapotement, venait encore ajouter à mon agonie.

Par ces symptômes, il n'était pas difficile de reconnaître que j'avais le mal de mer; je n'en étais, certes, nullement alarmé, quoique je fusse dans un état pitoyable, comme le sont, en général, ceux qui souffrent de cette horrible indisposition. Naturellement, la soif décuplait mes souffrances. Il me semblait qu'un peu d'eau pure m'aurait délivré de mes nausées et rendu la respiration plus libre; que n'aurais-je pas donné pour en avoir?

Dans la crainte du terrible pilote, j'endurai patiemment mes maux; mais le roulis devenait de plus en plus intense, et les exhalaisons de la cale plus nauséabondes; les convulsions de mon estomac augmentant en proportion, les haut-le-cœur finirent par être insupportables.

« Sûrement, me dis-je, le pilote doit être retourné à terre; mais, qu'il soit parti ou non, je n'y peux plus tenir. Il faut que je monte sur le pont, où je meurs! »

Je me soulevai et commençai à ramper à tâtons le long du grand tonneau. Arrivé à l'extrémité, je cherchai avec la main l'ouverture par laquelle j'avais pénétré. A ma grande surprise, je la trouvai close. Je n'en pouvais croire mes sens. En vain j'étendis les mains dans toutes les directions, elles arrivaient partout en contact avec un mur perpendiculaire, qui, à en juger par le toucher, était formé par une caisse énorme. Tout l'intervalle compris entre le tonneau et le flanc du navire était si complètement obstrué par cette caisse, qu'il n'y avait même pas de place pour y introduire le bout du doigt.

J'essayai de la mouvoir avec les mains, puis avec l'épaule; mais j'eus beau employer toutes mes forces, je ne réussis pas même à l'ébranler. Elle paraissait remplie de marchandises très pesantes, et elle était si volumineuse qu'un homme vigoureux aurait eu bien de la peine à la remuer.

Je revins alors sur mes pas avec l'espoir de sortir du côté opposé; il fut bien vite déçu. Je ne trouvai pas un pouce de distance entre le grand tonneau et un autre tonneau semblable, qui s'appliquait, d'autre part, très exactement à la paroi du navire. C'est à peine si une souris aurait pu passer dans l'interstice. Je cherchai alors une issue au-dessus des deux futailles, mais sans plus de succès. Un espace, tout au plus assez grand pour admettre la main, existait seul entre le sommet des tonneaux et une immense poutre transversale. Si petit que je fusse, je ne pouvais donc songer à m'y introduire.

Je vous laisse à imaginer la nature de mes sentiments quand je me vis ainsi emprisonné, muré au milieu de la cargaison.

CHAPITRE VIII

ENSEVELI VIVANT

Maintenant, je pouvais comprendre pourquoi la nuit m'avait semblé si longue. Il avait fait jour, mais la grande caisse m'avait intercepté la lumière. Au lieu d'une seule nuit, deux nuits et un jour au moins s'étaient écoulés depuis que j'étais tapi dans ma cachette. Je ne m'étonnais plus de me sentir si courbaturé et d'éprouver une soif ardente. Les courts intervalles de silence que j'avais observés étaient les heures des repas des hommes, et le long repos antérieur à l'appareillage correspondait évidemment à la deuxième nuit de mon séjour à bord.

Je vous ai dit que je m'étais endormi pres-

que immédiatement après m'être introduit dans la cale. A ce moment-là, si vous vous en souvenez, il faisait encore jour, et, bientôt après mon entrée, les matelots s'étaient remis à l'ouvrage, quoique je ne les entendisse pas, tant je dormais profondément. C'est alors que la grande caisse, avec bien d'autres sans doute, était venue obstruer l'ouverture qui m'avait livré passage.

Tout d'abord, je ne me rendis pas bien compte de l'horreur de ma situation. Je me sentais, il est vrai, tout à fait incapable de sortir de ma prison; mais les vigoureux marins qui avaient arrimé les caisses pouvaient aussi bien les déplacer; il me suffisait donc d'appeler au secours. Hélas, hélas! je ne pensais guère que mes cris ne pouvaient atteindre une oreille humaine; j'ignorais que l'écoutille par laquelle j'étais descendu dans la cale était fermée par d'épais panneaux recouverts d'un prélart, et qu'on ne l'ouvrirait plus probablement avant le terme du voyage. Et, quand même l'écoutille n'aurait pas été fermée, il y avait bien peu de chances pour qu'on m'entendît; ma voix eût été interceptée par l'épaisseur de la cargaison ou couverte par le mugissement des vagues, qui fouettaient incessamment les flancs du navire.

Comme je vous le disais, mes appréhensions furent d'abord légères. Je crus seulement qu'il me faudrait attendre quelque temps encore l'eau, après laquelle j'aspirais si ardemment, car les hommes ne pouvaient arriver jusqu'à moi qu'en déplaçant un certain nombre de caisses et de ballots, ce qui exigerait plusieurs heures de travail.

Ce n'est qu'après avoir poussé les cris les plus aigus, frappé sur les planches à coups redoublés avec les talons de mes souliers, et répété mes cris et mes coups jusqu'à épuisement complet de mes forces, que je compris enfin toute l'horreur de ma situation. Incapable de sortir de l'étroit cachot dans lequel j'étais confiné, sans espoir d'être secouru, je me voyais enseveli vivant!

J'appelai, je criai, je hurlai de nouveau, écoutant par intervalles. Les échos de ma propre voix se répercutaient sur les parois de la sombre cale, mais aucune voix étrangère ne répondait à mes accents douloureux.

« Oh! m'écriai-je dans mon désespoir, ils ne peuvent m'entendre! ils ne m'entendront jamais! personne ne viendra à mon secours! C'en est fait de moi, je dois mourir! »

Telle était ma conviction; le mal de mer, qui s'était un instant calmé, revint bientôt ajouter ses souffrances à ma misère morale et me plonger dans une agonie indescriptible. J'étais à bout; toute mon énergie m'abandonna, et je tombai comme frappé de paralysie.

Je croyais que j'allais mourir; je ne mourus point cependant. Les hommes ne meurent ni de désespoir ni du mal de mer, et les enfants non plus. La vie est plus dure qu'on ne croit.

Toutefois je restai de longues heures insensible et dans un état de stupeur complète. A la fin pourtant, je commençai à reprendre mes sens et une partie de mon énergie. Chose étrange! je sentis également mon appétit renaître. Le mal de mer a cela de vraiment singulier : ceux qui en souffrent mangent souvent de meilleur cœur que d'habitude. Toutefois la soif me torturait bien davantage, et si j'avais encore quelques morceaux de biscuit dans la poche pour atténuer ma faim, je n'entrevoyais aucune espérance de me désaltérer.

Je n'ai pas besoin de vous raconter toutes les réflexions terribles qui me traversaient l'esprit. Je restai de longues heures en proie à une agitation extrême et au plus violent désespoir; puis, épuisé par les souffrances physiques et les tortures morales, je tombai insensiblement dans un état d'engourdissement général. Je sentis mes idées devenir de plus en plus confuses, et je m'endormis.

Ce ne fut pas pour longtemps; mon sommeil fut troublé par d'affreux rêves, pas plus affreux cependant que la réalité. Je fus quelque temps avant de me rappeler où j'étais; mais, en étendant les bras, la mémoire me revint.

Comprenant de nouveau à quelle affreuse extrémité j'étais réduit, je me mis à pousser de grands cris. Je n'avais pas encore perdu tout espoir de me faire entendre des matelots; comme je vous l'ai déjà dit, j'ignorais la quantité de marchandises entassées au-dessus de moi, et je ne pensais pas que les panneaux d'écoutille fussent en place.

Il est heureux que je n'aie pas su toute la vérité, car j'aurais certainement perdu la tête, tandis que les lueurs d'espérance qui, par intervalles, alternaient avec mes accès de désespoir, me soutinrent jusqu'au moment où je fus capable d'envisager de sang-froid la terrible réalité.

Je continuais à pousser des cris perçants de temps à autre; enfin, ne recevant aucune réponse, je perdis tout espoir d'être entendu et je gardai le silence.

Je retombai ensuite dans un état de stupeur qui paralysait mon esprit, sans émousser heureusement ma sensibilité. je souffrais horriblement, surtout de la soif, qui est peut-être la plus grande des souffrances physiques, Je n'aurais jamais cru que le manque d'un peu d'eau pût causer des tortures si cruelles. Quand je lisais des ouvrages de naufragés ou de voyageurs traversant le désert qui étaient morts de soif, je considérais ces récits comme entachés d'exagération.

Comme tous les enfants anglais, nés dans un pays huminde où l'on trouve à chaque pas des sources et des ruisseaux, je ne pouvais guère savoir ce que c'est que la soif. Peut-être, en jouant dans les champs ou sur la côte, avais-je éprouvé cette sensation désagréable dans la gorge qui fait désirer un verre d'eau; mais ce malaise est presque neutralisé par le plaisir infini que nous nous promettons en nous rafraîchissant, et que nous pouvons toujours goûter dans un temps très court. Nous en sommes même si peu incommodés que nous nous gardons bien en général de boire l'eau d'un fossé ou d'un étang, et nous attendons de rencontrer un puits bien frais ou une source bien limpide.

Ce malaise n'est pas la soif, ce n'en est que le premier degré; c'est un besoin presque agréable par la confiance que nous avons de pouvoir le satisfaire. Mais supposez-vous transportés à une énorme distance d'une source, d'un étang, d'un fossé, d'un lac, d'une rivière, sans eau ni liquide d'aucune sorte pour étancher une soif naissante; alors elle prendra un nouveau caractère et deviendra bien autrement cruelle que dans les circonstances ordinaires.

Je suis bien sûr qu'auparavant j'étais souvent resté des jours entiers sans songer à l'eau, précisément parce que je pouvais m'en procurer sur l'heure et à discrétion; mais maintenant, je n'en avais pas et je ne conservais aucun espoir d'en obtenir; aussi, pour la première fois de ma vie, la soif me causait-elle de cruelles angoisses.

Je n'avais pas grand'faim. Mes provisions n'étaient pas toutes épuisées. Il me restait encore un peu de fromage et plusieurs morceaux de biscuit. Je me gardai bien d'y toucher dans la crainte d'augmenter ma soif. C'est ce qui s'était déjà produit la dernière fois que j'avais mangé. Mon gosier desséché ne demandait que de l'eau; à ce moment, l'eau me semblait la chose du monde la plus désirable.

Si je me sentais condamné à mourir de soif, j'ignorais combien de temps durerait mon agonie. J'avais lu des histoires de voyageurs qui avaient résisté plusieurs jours. J'essayai de me rappeler combien au juste, mais je n'y pus réussir. Je m'imaginai que c'était six ou sept jours, quelle épouvantable perspective! Comment pourrais-je supporter si longtemps de pareilles souffrances? Comment pourrais-je même les endurer un seul jour? J'espérai que la mort viendrait plus tôt me délivrer d'une semblable torture. Mais, presque à l'instant où j'appelais la mort de mes vœux, j'entendis un son qui changea sur-le-champ le cours de mes pensées et me fit oublier l'horreur de ma situation. Son délicieux! c'était comme le chuchotement d'un ange de miséricorde!

J'étais appuyé à l'une des varangues du navire qui traversait ma petite chambre et la divisait en deux parties presque égales. J'avais pris cette attitude uniquement pour changer de position, car, depuis mon entrée dans ma prison, j'avais essayé toutes les positions imaginables afin de me défatiguer.

Je me tenais actuellement debout, pas tout à fait droit cependant, la hauteur de ma chambre étant inférieure à ma taille. Mon épaule reposait sur la varangue, et ma tête, inclinée en avant, était presque en contact avec le grand tonneau sur lequel j'appuyais la main.

Naturellement mon oreille touchait presque les douves de chêne, et c'est à travers celles-ci que je perçus le son qui produisit en moi une réaction si subite et si favorable. Il était bien facile à reconnaître : c'était le bruissement d'un liquide agité par le tangage du navire et par une légère oscillation du tonneau lui-même, qui n'avait pas été convenablement calé.

Toutefois, je ne m'abandonnai point à la joie avant de m'être assuré d'une manière très exacte de la nature du bruit que je venais d'entendre.

La joue appliquée sur les douves et retenant mon haleine, je prêtai une oreille atten-

tive. J'attendis quelque temps, car le fluide du tonneau ne s'agitait que par intervalles et seulement quand le navire faisait ses plus fortes embardées. A la fin, ma patience fut récompensée; je perçus très distinctement le clapotement que j'avais déjà entendu. Ainsi donc, plus de doute, il y avait de l'eau dans la futaille!

Je ne pus retenir un cri de joie. J'éprouvais les sentiments d'un homme qui, après être resté longtemps en danger de se noyer, finit par se sauver en atterrissant.

La réaction fut si vive que je retombai en chancelant sur la varangue, puis m'affaissai dans un état d'insensibilité presque complète.

Je ne tardai pas à en sortir. Les tortures de la soif me poussant à agir, je me relevai et m'appuyai contre le tonneau.

Dans quel but? Celui de trouver la bonde, de la retirer et de soulager ma soif en buvant un bon coup. Pouvais-je en avoir d'autre?

Hélas! hélas! ma joie s'envola presque aussi vite qu'elle était venue. Je dis presque, car il me fallut un certain temps pour passer la main sur les contours de l'immense futaille; mais j'eus beau explorer chaque douve avec tout le soin qu'y mettent les aveugles et recommencer plusieurs fois la même opération, il fallut bien me rendre à l'évidence: la bonde n'était pas de mon côté; elle se trouvait soit du côté opposé, soit au sommet. En tout cas je ne pouvais l'atteindre, ni par conséquent en tirer parti. Je savais que chaque tonneau possède, outre la bonde, un trou de coulée situé à l'un des deux fonds. Je me mis à le chercher; mais je m'aperçus tout de suite que les deux extrémités de ma futaille étaient presque complètement obstruées, l'une par la grande caisse et l'autre par le tonneau voisin dont je vous ai déjà parlé.

Il me vint alors à l'idée que ce dernier pouvait aussi contenir de l'eau; je l'examinai à son tour, mais je ne pus tâter qu'une très petite partie de son extrémité, dont la surface lisse et dure opposait à ma main la résistance du roc.

Découragé par ces tentatives infructueuses, je recommençai à gémir sur mon sort et à me désespérer. Mes tortures étaient maintenant plus cruelles que jamais, car j'entendais par intervalles le clapotement de l'eau à deux pouces de mes lèvres, sans pouvoir en obtenir une seule goutte pour humecter ma gorge desséchée et brûlante!

Si j'avais eu une hache et assez de place pour m'en servir, comme j'aurais défoncé cette immense citerne pour m'abreuver à longs traits de son contenu! Hélas! sans le secours d'aucun instrument, les épaisses douves de chêne étaient aussi impénétrables pour moi que si elles eussent été de fer. Quand même j'aurais réussi à trouver la bonde ou le fausset, comment les aurais-je retirés? Pas avec les doigts sans doute. Dans mom premier élan de joie, je n'avais pas songé à cette difficulté.

Je crois que je m'assis alors, puis me relevai peu après pour faire un nouvel examen du tonneau. Je n'en suis pourtant pas sûr; cette nouvelle déception m'avait complètement hébêté, et je ne puis me rappeler exactement ce qui suivit. Il me semble cependant que j'essayai machinalement de déplacer la grande caisse, sans plus de succès qu'auparavant, bien entendu. Après cela, je restai longtemps couché, en proie au plus sombre désespoir, d'où je fus enfin tiré par une circonstance qui vint fort à propos raviver mes espérances.

CHAPITRE IX

JE METS LA FUTAILLE EN PERCE

Étendu tout de mon long dans ma cellule, reposant sur le côté droit, et la tête appuyée sur le bras, je sentis contre ma cuisse quelque chose comme une saillie de la planche ou un petit fragment de corps dur. Je commençais à en souffrir ; je me relevai donc un peu et j'étendis la main pour l'éloigner. A ma grande surprise, je ne trouvai rien ; mais je m'aperçus aussitôt que l'objet en question n'était pas sur les planches, il était dans la poche de mon pantalon.

Qu'avais-je donc là ? Je n'en avais aucune idée ; j'aurais pu supposer que c'était un morceau de biscuit, si je n'avais mis ce qui m'en restait dans la poche de ma veste, d'où il n'était pas descendu dans celle de mon pantalon. Je tâtai cette dernière ; j'y sentis un corps dur et allongé, sans pouvoir deviner d'abord ce que c'était, ne me rappelant pas avoir apporté autre chose que du biscuit et du fromage.

Je m'assis sur mon séant pour introduire la main dans ma poche, et je sus alors ce qu'elle contenait. Cet objet long et dur qui avait attiré mon attention, c'était le couteau que Waters m'avait donné. En le recevant, je l'avais mis machinalement dans ma poche, où je l'avais oublié.

Sur le moment, cette découverte ne me causa aucune émotion particulière ; elle me rappela seulement la bienveillance du matelot, laquelle contrastait si singulièrement avec la brutalité de son supérieur ; ce fut précisément la même pensée que j'avais déjà eue quand je reçus le présent du premier des deux. Tout en faisant cette réflexion, je retirai le couteau de ma poche ; puis, le plaçant près de moi pour n'en plus être incommodé, je me recouchai sur le côté, comme auparavant.

A peine venais-je de m'étendre ainsi, qu'une idée me traversa l'esprit comme un éclair ; je me remis aussitôt sur les jambes. Toutes mes espérances venaient de renaître, avec le couteau de Waters, ne pouvais-je pas faire un trou à la futaille et arriver jusqu'à l'eau ? Cela me parut tellement praticable que je ne doutai pas un instant du succès. La certitude que j'eus d'obtenir le précieux liquide détermina une complète réaction dans mes sentiments. Une fois encore mon désespoir fit place à la joie la plus folle.

En tâtonnant, je retrouvai le couteau. Je l'avais à peine regardé en le recevant ; maintenant je l'examinai avec soin, par le toucher, bien entendu ; je le palpai dans tous les sens, et autant qu'un pareil examen pouvait le permettre, je cherchai à me rendre compte de sa solidité et du meilleur usage que j'en pourrais faire.

C'était un vrai couteau de matelot dans le genre de ceux que les marins portent d'habitude suspendus au cou par une corde passée dans un trou du manche. La lame, de forme carrée, ressemblait beaucoup à celle d'un rasoir ; elle avait comme cette dernière le dos fort et épais. J'en fus ravi, n'ignorant pas qu'il fallait un solide instrument pour percer les douves de chêne, qui sont très dures.

Après l'avoir ouvert et avoir passé de nouveau mes doigts sur la lame pour bien me familiariser avec sa forme, j'essayai la solidité du ressort en le faisant jouer plusieurs fois ; puis je me mis à l'œuvre.

Vous vous étonnez de me voir prendre toutes ces précautions. Vous vous imaginez que, torturé comme je l'étais par la soif, j'allais me mettre à faire un trou tout de suite afin de pouvoir l'étancher plus tôt. Certes, ma patience subissait une rude



Aussitôt j'appliquai mes lèvres à l'orifice... (Page 42.)

épreuve ; mais je n'ai jamais été un enfant téméraire, et à cette heure lugubre, je sentis plus que jamais la nécessité d'agir avec prudence et précaution.

Je savais que la mort, une mort horrible, m'attendait si je ne parvenais pas à forer le tonneau ; si donc il m'arrivait de briser la lame ou seulement de l'épointer, c'en était fait de moi. Il est vrai que, si j'avais réfléchi davantage, je n'aurais pas pris tant de précautions, car, à supposer que j'obtinsse de l'eau, j'apaiserais ma soif, sans doute, mais comment satisfaire ma faim ? L'eau ne suffit pas pour vivre, et où trouver des aliments ?

C'est singulier, mais sur le moment cette idée ne me vint pas. Je n'avais pas faim ; l'agonie que me causait la soif bannissait de mon esprit toute autre préoccupation. Le danger le plus proche, de mourir de soif, m'empêchait d'entrevoir le péril plus éloigné de mourir de faim. Il est donc certain que, si j'avais réfléchi, j'aurais procédé avec moins de prudence. Heureusement je ne réfléchis pas et je commençai méthodiquement l'opération.

Je choisis, un peu au-dessous du centre de la futaille, un endroit où l'une des douves paraissait endommagée et par suite un peu humide. Il fallait, en effet, que je fisse le trou au-dessous du niveau de l'eau, sous peine d'avoir à recommencer, et il se pouvait que le tonneau fut seulement à moitié plein.



Je réussis à abaisser la planche. (Page 47.)

L'endroit choisi, je me mis à l'œuvre et vis avec satisfaction que l'épaisse douve se perforait assez vite. Le couteau manœuvrait si bien que le chêne, malgré sa dureté, cédait à l'acier encore plus dur de la lame.

Je travaillai ainsi plus d'une heure dans les ténèbres; mais j'étais déjà si familiarisé avec l'obscurité que je n'éprouvais plus ce sentiment d'impuissance qu'on ressent d'habitude quand on y est subitement plongé. Naturellement je n'allais pas si vite qu'un charpentier avec son ciseau ou un tonnelier avec son vilebrequin, mais quoique mes progrès fussent lents, la douve n'ayant pas plus d'un pouce d'épaisseur, je ne pouvais manquer de la transpercer bientôt.

J'aurais eu bien plus tôt fini sans la crainte de briser la lame. Je me souvenais du proverbe : « Plus on se presse, moins on avance, » et je maniais le précieux outil avec soin Quand je jugeai, par la profondeur du trou, que j'approchais de la face interne de la douve, ma main trembla et mon cœur battit bien fort. Ce fut un moment de vive émotion. Un doute affreux vint soudain me traverser l'esprit, un doute que j'avais déjà éprouvé, mais jamais aussi intense qu'en ce moment. Était-ce bien de l'eau que j'allais trouver? O ciel! si au lieu d'eau c'était du rhum, de l'eau-de-vie ou même du vin!... Je savais qu'aucun de ces liquides ne suffirait à éteindre ma soif dévorante. Calmée pour un instant, elle

redeviendrait plus ardente que jamais. Dans ce cas j'étais perdu, perdu sans retour; il ne me restait plus qu'à mourir comme tant d'autres dans un accès d'ivresse furieuse.

Le liquide suintait déjà entre le bois et la lame de mon couteau, et j'hésitais à pratiquer la dernière entaille tant je redoutais le résultat.

Enfin, poussé par les tortures de la soif, j'enfonçai ma lame, et les dernières fibres cédèrent. Presque au même moment je sentis un liquide frais m'arroser les mains et mouiller ma manche. Je retirai le couteau après l'avoir retourné dans le trou pour l'agrandir. Le jet partit alors avec force; aussitôt j'appliquai mes lèvres à l'orifice et j'avalai de longues gorgées, non de spiritueux ou de vin, mais d'eau, d'une eau fraîche et délectable comme celle qui s'écoule des rochers.

Oh! comme je bus de cette eau délicieuse! Je me croyais insatiable. A la fin, pourtant, ma soif disparut entièrement; mais l'effet ne fut point immédiat, et je dus revenir plusieurs fois au tonneau avant de me sentir tout à fait délivré de mes souffrances.

Ma soif passée, je me sentis plein d'espoir; mais je n'oubliai point ma prudence habituelle. Dans les intervalles de mes libations, j'avais empêché l'eau de couler en obturant le trou du bout de mon index. Quelque chose me disait que je ferais bien de ménager le précieux liquide, et je résolus d'obéir à cette suggestion. Quand j'eus fini de boire, je me servis de mon doigt comme auparavant, mais à la longue je me fatiguai de lui faire jouer le rôle de bouchon, et je cherchai autre chose. Je tâtai sur les planches tout autour de moi; impossible de rien trouver, pas le plus petit morceau de bois à portée de ma main droite. Mon index gauche était toujours à l'orifice; je n'osais le retirer, tant j'avais peur de gaspiller mon eau. Je songeai au fromage qui me restait. Je le retirai de ma poche; mais il était beaucoup trop mou pour ce que j'en voulais faire, et il s'émietta dès que je l'appliquai à l'ouverture. Le biscuit n'eût pas mieux valu sans doute. Comment m'y prendre?

Je pensai alors à boucher le trou avec un morceau de ma jaquette de futaine. Sans perdre un instant, je coupai un morceau de l'un des pans, puis l'appliquant sur l'orifice, je l'enfonçai avec la lame de mon couteau, et je parvins à arrêter le jet. Il se produisait bien encore un léger suintement, mais c'était la moindre des choses. Ce tampon n'était que provisoire en attendant que je pusse imaginer une meilleure fermeture.

J'avais de nouveau le loisir de me livrer à mes réflexions; je n'ai pas besoin de dire qu'elles n'avaient rien de gai. Sans doute, je n'avais plus à craindre de mourir de soif; mais n'étais-je pas forcément condamné à périr de faim dans quelques heures? C'était inévitable; il ne me restait plus de ma petite provision que deux biscuits et quelques miettes de fromage. J'en avais pour un repas à peine, après quoi viendrait la faim et bientôt la faiblesse, l'épuisement et la mort!

Chose étrange! tant que j'avais souffert de la soif, cette pensée ne m'était pas venue, ou du moins je ne m'y étais pas arrêté. Comme je vous l'ai déjà dit, j'étais trop occupé de mes maux présents pour songer à ceux qui m'attendaient. A présent que j'envisageais ma situation avec sang-froid, mes appréhensions revinrent plus vives que jamais. Quand je dis appréhensions, je me trompe, c'est certitude que je devrais dire, certitude absolue d'une effroyable mort. En effet, je ne pouvais m'échapper de ma prison, et puisque je n'avais presque plus de provisions ni aucun espoir de m'en procurer de nouvelles, comment pouvais-je vivre?

Ainsi, j'en étais réduit à mourir de faim, à moins de me suicider.

J'avais à choisir entre trois genres de mort : la faim, la soif et le couteau, et je vais bien vous étonner en vous disant que mon premier soin fut de considérer lequel de ces trois supplices serait le plus facile à supporter. Oui, c'était à cette heure ma principale préoccupation. Vous la trouverez bien naturelle si vous vous faites une idée de la position où j'étais.

J'avais presque failli mourir de soif; je savais, par expérience, qu'il est difficile d'en finir avec la vie d'une façon plus affreuse. Je rejetai donc immédiatement ce genre de mort; mais je réfléchis longuement sur les deux autres, et je pesai froidement le pour et le contre de chacun. Malheureusement, j'avais été élevé presque comme un païen; j'ignorais à cette époque qu'il est criminel d'attenter à sa vie; cette considération ne pouvait donc exercer aucune influence sur ma décision. Je n'avais d'autre idée que de conjecturer lequel des deux genres de mort en question serait le moins pénible.

Je restai longtemps absorbé dans cette singulière méditation. Il faut bien pourtant que le bien et le mal soient instinctifs, car quelque chose me disait qu'il est criminel de se tuer, même quand on se tue pour se dérober à la douleur. Cette pensée finit par dominer toutes les autres. Faisant appel à mon courage, je résolus d'attendre l'événement, quelle que fut la date fixée par Dieu au terme de mes maux.

Une fois décidé à épargner mes jours, je pris la ferme résolution de les prolonger aussi longtemps que possible. Quoique le reste de mon biscuit n'eût pas suffi à un bon repas, je m'imposai de ne le manger qu'en quatre fois, en y mettant autant d'intervalle que la faim me le permettrait.

Depuis que j'étais délivré des tortures de la soif, le désir de vivre n'avait fait que croître en moi. Pour dire la vérité, j'avais le pressentiment de ne pas mourir de faim, et ce pressentiment, si léger qu'il fût, soutint mon courage et me rendit quelques lueurs d'espérance. Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu espérer encore, tant ma situation semblait sans issue. Mais n'avais-je pas obtenu quelques heures auparavant de l'eau en abondance, quoique j'eusse désespéré d'en avoir? Et la main de la Providence n'était-elle pas visible dans cette circonstance presque miraculeuse? Cette même main pouvait donc m'aider encore, m'arracher au supplice de la faim et me délivrer peut-être de mon affreuse prison.

Tout en m'abandonnant à ces pensées, je mangeai la moitié d'un biscuit et j'assouvis ma soif qui était revenue; puis je remis le tampon à sa place et je m'assis en silence.

Douze heures environ s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles je passai tour à tour de l'espérance à la tristesse et au découragement. La faim me pressait de nouveau; ne pouvant attendre plus longtemps, je mangeai mon second morceau. Hélas! il ne fit qu'aiguiser mon appétit, et l'eau que je bus en abondance me remplit l'estomac sans en apaiser les tiraillements.

Six heures après, je fis un autre repas. Les quelques miettes qui le composaient étant avalées, je me sentis plus affamé que jamais. Aussi oubliai-je bientôt la résolution que j'avais prise de faire durer mes provisions plusieurs jours encore; le premier n'était pas écoulé que tout avait disparu. Que manger maintenant? Je pensai à mes souliers. J'avais lu que des hommes s'étaient soutenus quelque temps en mâchant leurs bottes, leurs guêtres, leurs ceintures, leurs gibecières et leurs selles. Le cuir est en effet une substance animale, et, même après avoir été tanné, il conserve quelques propriétés nutritives. Je pensai donc à mes chaussures. Je me baissais pour les délacer, quand je sentis quelque chose de froid sur ma nuque. C'était un filet d'eau qui s'écoulait après avoir chassé le chiffon de futaine. Je plaçai mon doigt sur l'ouverture; puis, tâtant autour de moi, je finis par retrouver mon tampon et je le remis en place.

Cet accident s'était déjà produit plus d'une fois, au grand détriment de ma provision d'eau. L'idée me vint que, s'il se répétait pendant mon sommeil, je courais le risque d'en perdre la plus grande partie; il fallait donc me procurer un tampon plus solide. Je cherchai autour de moi un petit morceau de bois, mais sans en trouver. Je songeai ensuite à en tailler un dans une des varangues du navire; elles étaient en chêne si dur que je n'y pus réussir. A la fin j'y serais parvenu sans doute; mais il me vint alors à l'esprit qu'il me serait beaucoup plus facile d'entamer la grande caisse de sapin. Le sapin, comme on sait, est bien moins dur que le chêne et infiniment meilleur pour faire un fausset.

Je me retournai aussitôt vers la caisse et je commençai à en palper la surface, à la recherche d'un endroit favorable. Ayant trouvé à l'un des coins une légère saillie formée par une planche, j'y enfonçai mon couteau; puis le pressant fortement de haut en bas, je le manœuvrai alternativement comme un coin et comme un ciseau. Il est probable qu'au moment de l'arrimage les clous avaient été brisés ou arrachés dans un choc; toujours est-il que la planche céda du premier coup, et que je la sentis vaciller. Je retirai immédiatement mon couteau, le déposai près de moi, et, appliquant mes doigts à la partie saillante de la planche, je tirai de toutes mes forces. Elle se détacha tout à fait après quelques craquements; alors un bruit particulier attira mon attention. Il était produit par des objets d'une certaine dureté qui s'échappaient de la caisse et roulaient en tombant sur le plancher.

Poussé par la curiosité, j'étendis la main et ramassai, après quelques recherches, deux

corps d'égale forme et de même volume ; en les palpant je ne pus retenir un cri de joie.

C'étaient des biscuits, oui! des biscuits grands comme une petite assiette, d'un demi-pouce d'épaisseur à peu près, lisses, ronds, agréables au toucher et d'une riche couleur brune... Oui, j'en devinais même la couleur, sachant que c'étaient de vrais biscuits de mer ou biscuits de matelots, comme on les appelle généralement pour les distinguer des biscuits blancs du capitaine, auxquels, suivant moi, ils sont supérieurs; je les trouvai en effet plus suaves et plus sains.

Qu'ils me parurent bons! car à l'instant même j'en portai un à ma bouche et y mordis à belles dents. Quel morceau délicieux! Le premier fut bientôt avalé, et alors un second, un troisième, un quatrième et peut-être encore un autre se succédèrent. J'étais bien trop affamé pour m'amuser à compter, et, bien entendu, je les arrosai de copieuses libations.

Je ne me rappelle pas avoir fait, dans tout le cours de mon existence, un repas aussi délectable que celui-là. Je n'éprouvais pas seulement la jouissance de satisfaire un féroce appétit, jouissance très grande, comme chacun sait; mais je m'enivrais aussi du bonheur de ma découverte. N'étais-je pas assuré désormais de vivre, alors que, l'instant auparavant, je m'étais cru condamné à périr? Grâce à Dieu, j'étais sauvé. Avec une pareille provision de nourriture et d'eau, je pouvais m'alimenter, en dépit de l'obscurité de mon donjon, pendant des semaines, des mois entiers, jusqu'à la fin du voyage et le déchargement de la cargaison. La simple inspection de la caisse suffit pour me convaincre qu'il en était ainsi. Je n'avais qu'à avancer la main et les précieux biscuits roulaient en abondance sur le sol avec un bruit de castagnettes.

Quel bruit charmant! Mes biscuits me causaient toutes les délices que l'avare ressent au milieu de ses trésors. Je crus que je ne me lasserais jamais de les manier, de les retirer de la caisse, de les y remettre, de les bousculer en tous sens. Je m'adonnai longtemps à ce jeu; près d'une heure se passa avant que l'excitation causée par ma découverte me permît de penser et d'agir avec calme.

Il est difficile de décrire les sensations d'un homme arraché tout à coup aux bras de la mort. Celui qui court un danger ordinaire conserve toujours l'espoir d'en sortir sain et sauf; les dénouements funestes sont heureusement l'exception; mais, quand on s'est cru voué à une mort certaine et qu'on survit contre toute attente, il s'opère instantanément une réaction telle qu'on a vu des individus mourir de joie et d'autres devenir fous.

Je ne perdis, quant à moi, ni la vie ni la raison; mais quiconque m'aurait observé quelque temps après l'ouverture de la caisse m'aurait certainement pris pour un fou.

Le bruit de l'eau coulant à plein jet du tonneau sur les planches mit tout à coup fin à mes transports. Le mugissement des vagues m'avait empêché de l'entendre jusque-là, quoiqu'elle coulât sans doute depuis longtemps.

Je ne me rappelais pas avoir remis le tampon la dernière fois que j'avais bu. S'il en était ainsi, la perte devait être considérable, et j'en fus effrayé.

Je m'en serais moins inquiété une heure plus tôt, car j'aurais toujours eu assez d'eau pour le temps que j'espérais vivre; mais, actuellement, je me trouvais dans des conditions toutes nouvelles; je pouvais rester plusieurs mois emprisonné derrière le tonneau; chaque goutte d'eau m'était donc indispensable. Si je venais à en manquer avant la fin du voyage, je me retrouverais comme devant condamné à mourir de soif.

Sans perdre une seconde, j'arrêtai le jet en pressant mon doigt contre l'orifice que je bouchai ensuite avec le morceau de futaine. Cela fait, je procédai à la fabrication d'un fausset, comme j'en avais d'abord le dessein. Saisissant la planche que j'avais détachée de la caisse, j'y coupai sans difficulté un petit morceau de bois, auquel je donnai une forme conique et qui s'adaptait exactement à l'ouverture de la futaille.

Brave matelot! Comme je te bénissais pour ton présent!

Je me reprochais ma négligence et je regrettais d'avoir percé le tonneau si bas. Je l'avais pourtant fait par précaution; c'était d'ailleurs à un moment où je n'avais d'autre pensée que d'étancher ma soif le plus tôt possible.

Il était encore fort heureux que j'eusse remarqué si tôt l'écoulement; s'il avait continué jusqu'à ce que la surface de l'eau fût descendue au niveau du trou de coulée, il ne m'en serait resté à peine que pour une semaine.

Je m'efforçai, mais en vain, d'apprécier la quantité d'eau perdue. J'étudiais la résonance du tonneau en le frappant à différentes hauteurs avec le manche de mon couteau; mais le craquement des poutres du navire et le bruit des flots ne me permettaient pas de différencier les sons avec exactitude. Je crus pourtant constater une grande résonance, indice d'un vide considérable. Si c'était une idée, en tout cas elle ne me plut guère, et l'abandonnai mon exploration, en proie à une vive anxiété. Heureusement, le trou du tonneau n'avait guère que le diamètre de mon petit doigt qui, à cette époque, n'était pas beaucoup plus gros qu'une plume d'oie, et je savais qu'il faudrait un temps considérable pour qu'une si grande futaille pût se vider par une si petite ouverture. J'essayai de me rappeler quand j'avais bu la dernière fois; il ne me sembla pas qu'il y eût longtemps, une heure peut-être au plus; mais impossible de fixer mes idées à ce sujet.

Je restai longtemps à considérer par quel moyen je pourrais déterminer la quantité d'eau que le tonneau contenait encore. Je me rappelais avoir entendu dire que les brasseurs, les tonneliers et les douaniers savent reconnaître à peu près la quantité de liquide contenu dans un baril sans le jauger. Ce fut pour moi un vif regret d'ignorer comment ils s'y prenaient.

Je connaissais bien un moyen, mais je manquais de l'instrument nécessaire pour y recourir. Je savais assez d'hydrostatique pour me rappeler que lorsqu'un tube est mis en communication avec un réservoir quelconque plein de liquide, celui-ci s'élève à la même hauteur dans le tube et dans le réservoir. Si donc j'avais eu à ma disposition seulement un tube élastique, en le fixant au trou de coulée, j'aurais immédiatement reconnu la hauteur de l'eau dans la futaille. Mais où trouver un tube ? Impossible d'employer ce procédé.

Juste à ce moment, je songeai à un autre moyen tellement simple que je fus surpris de ne pas y avoir pensé plus tôt. Il consistait à pratiquer un trou au-dessus de celui qui existait déjà, puis un autre, et ainsi de suite jusqu'au point où l'eau cesserait de couler. Je serais ainsi fixé sur ce que je voulais savoir. Si je faisais mon premier trou trop bas, je pourrais facilement le boucher avec un fausset, et de même pour les autres. C'était beaucoup d'ouvrage sans doute, mais je n'en étais pas fâché; le travail m'aiderait à passer le temps et m'empêcherait de songer à ma misérable situation.

Comme je me mettais en devoir de commencer mon opération, il me vint à l'esprit que je ferais peut-être mieux de mettre en perce l'autre tonneau placé à l'extrémité de ma petite chambre. S'il contenait de l'eau, lui aussi, je n'avais plus besoin de m'inquiéter, car assurément deux futailles de cette dimension devaient en contenir assez pour le plus long voyage. Aussitôt je me mis à l'œuvre. Je n'étais pas si excité que la première fois, le résultat ne pouvant avoir la même importance. Je fus néanmoins très désappointé, quand, l'extrémité de ma lame pénétrant à l'intérieur, je reconnus qu'au lieu d'eau c'était de l'eau-de-vie qu'il contenait.

Je reportai alors mon attention vers la futaille d'eau. Plus anxieux que jamais d'en déterminer exactement le contenu, ma seule ressource désormais, je commençais à pratiquer un trou à peu près vers le milieu, et, après une bonne heure de travail incessant, je sentis les fibres les plus internes de la douve céder sous la pointe de mon couteau.

Mes appréhensions, quoique vives, ne l'étaient pas autant que la première fois; je ne me trouvais plus en danger de mourir de soif sur l'heure, et, si cette triste éventualité devait se produire, la date m'en paraissait heureusement éloignée. Je ne pouvais néanmoins me défendre d'une certaine anxiété; aussi poussai-je un cri de joie quand je sentis des gouttes d'eau fraîche filtrer le long de ma lame. Je fermai immédiatement la petite ouverture que je venais de faire, et j'en commençai une autre sur la douve supérieure. Cette fois encore j'obtins la récompense de mes peines. La perforation d'une troisième douve me donna le même résultat, mais à la quatrième, l'eau ne vint plus. Peu importait du reste, car j'étais arrivé près du sommet de la futaille, et, puisque j'avais trouvé de l'eau à l'avant-dernier trou, elle devait être plus qu'aux trois quarts pleine, ce qui me suffisait amplement pour plusieurs mois.

Enchanté de mon exploration, je m'assis et je dévorai un autre biscuit avec autant de plaisir que si j'avais mangé de la tortue ou du gibier à la table d'un lord maire.

CHAPITRE X

JE ME RATIONNE

Je n'éprouvais plus désormais d'inquiétude et me sentais tout joyeux. La perspective d'être enfermé pendant six mois m'aurait paru bien désagréable en toute autre circonstance; mais, après les angoisses horribles que j'avais ressenties et dont j'étais à cette heure heureusement délivré, mon emprisonnement me semblait peu de chose, et je résolus de le supporter avec calme et résignation.

Il devait durer six mois, six mois au moins, selon toute probabilité. C'est bien long pour un captif ou un criminel; c'est bien dur, même dans une chambre éclairée où l'on trouve bon lit, bon feu, bonne table et des êtres humains avec qui causer; mais combien n'était-ce pas plus terrible encore pour moi! Enseveli dans un trou si petit que je ne pouvais ni me redresser tout à fait ni m'allonger horizontalement, sans lit, sans feu, sans lumière, respirant un air fétide, couché sur des planches du chêne le plus dur, nourri de biscuit et d'eau, juste assez pour ne pas mourir de faim, sans autre distraction que le craquement continuel de la charpente du navire et le mugissement monotone des vagues: telle est l'existence qui m'attendait pendant six mois.

Et pourtant je ne m'en inquiétai pas. J'étais trop heureux d'avoir échappé à la mort pour me préoccuper beaucoup de ma condition actuelle, si misérable qu'elle fût; mais je ne devais pas tarder à m'en fatiguer. J'étais pour le moment tout à la joie et à la confiance. Je ne poussais cependant pas celle-ci jusqu'à me contenter d'un à peu près touchant mes moyens d'existence; j'étais au contraire décidé à faire immédiatement le compte exact de mes provisions, afin de savoir si elles me dureraient jusqu'à la fin du voyage.

Je m'étais figuré d'abord que je n'arriverais jamais à consommer toute l'eau de ma futaille ni une caisse de biscuits de cette dimension; mais, en y réfléchissant, je conçus quelques doutes. La goutte d'eau qui tombe constamment finit par faire un trou dans la pierre la plus dure et aussi par vider la plus grande citerne. C'est là une question de temps, et six mois c'est bien long! près de deux cents jours!... Plus je réfléchissais, plus je sentais augmenter mon inquiétude. Il m'importait donc, pour y mettre un terme, de savoir au plus vite à quoi m'en tenir. Si je rencontrais une grande abondance de provisions, tant mieux! plus de tourments! mais, si, au contraire, j'étais menacé de me trouver à court, il me faudrait prendre la seule précaution possible et me mettre immédiatement à la ration.

Quand je me reporte au passé, je suis tout surpris de l'habileté que je déployais à un âge si tendre. La prévoyance et l'énergie que peut développer chez un enfant l'instinct de la conservation sont véritablement merveilleuses.

Sans autre préambule, je commençai mes calculs. Je pris pour point de départ une période de six mois, ou, plus exactement, de 183 jours, sans même en retrancher le temps (environ une semaine) qui s'était écoulé depuis que nous avions mis à la voile. Sûrement, en six mois, le navire pouvait faire la traversée et opérer son déchargement. En étais-je bien sûr cependant? Non, loin de là! Je savais bien que l'on comptait généralement six mois pour un voyage au Pérou; mais s'agissait-il d'une traversée courte ou longue, ou seulement d'une moyenne? je l'ignorais absolument, et alors comment baser mes calculs sur une donnée si incertaine?

Il fallait bien tenir compte des retards

causés par les calmes des régions tropicales et les tempêtes du cap Horn, si connu parmi les marins pour ses vents variables, sans parler d'autres obstacles qui pouvaient prolonger le voyage au delà de six mois.

C'est sous le coup de ces appréhensions que je procédai à l'examen de mes ressources. Rien de plus simple, je n'avais qu'à compter les biscuits; je pouvais vivre avec deux par jour, quoique je ne dusse probablement guère engraisser à un pareil régime. A la rigueur, un seul biscuit par jour, ou moins encore, suffisait pour me soutenir, et je me promis de les économiser autant que possible.

Je sus bien vite le nombre de mes biscuits; mais j'aurais pu le connaître sans prendre la peine de les compter. En effet, la caisse avait environ trois pieds de long, deux de large et un de profondeur; d'autre part, chaque biscuit présentait en moyenne six pouces de diamètre et trois quarts de pouce d'épaisseur; donc, il en devait tenir exactement 32 douzaines dans la caisse. Mais ce n'était pas une peine de le compter, j'y prenais un vrai plaisir. Je les retirai donc de la caisse et trouvai les 32 douzaines moins huit, dont il m'était facile d'expliquer l'absence. 32 douzaines faisaient 384 biscuits, et 376 en retranchant les 8 que j'avais mangés. A raison de deux biscuits par jour, j'en avais pour 188 jours, ou un peu plus de six mois; mais, craignant que le voyage ne se prolongeât, il me parut prudent de réduire ma ration quotidienne à moins de deux biscuits.

« Mais, pensai-je, s'il y avait une autre caisse de biscuit derrière celle que je viens de vider, je serais assuré contre la disette et délivré de toute inquiétude pour l'avenir. »

Était-ce impossible? non, certainement. Il est vrai que, dans l'arrimage des navires, on n'a qu'une chose en vue : placer les caisses, balles ou barils de façon qu'ils remplissent exactement un espace donné. On ne s'occupe donc que de la forme et du volume des colis sans s'inquiéter de ce qu'ils contiennent, d'où il suit que les marchandises les plus variées peuvent se trouver empilées les unes sur les autres. Je savais cela; mais il se pouvait néanmoins que deux caisses de biscuits se trouvassent côte à côte.

Comment pouvais-je m'en assurer? Impossible de contourner celle que je venais de vider; impossible également de passer au-dessus ou par-dessous, puisqu'elle obstruait entièrement le passage par lequel je m'étais introduit.

« Ah! m'écriai-je, frappé d'une idée subite, je vais passer à travers! »

C'était assez faisable. La planche que j'avais déjà enlevée et qui faisait partie du couvercle, laissait une ouverture suffisante pour que je pusse y pénétrer; rien de plus facile, par conséquent, que de m'y introduire et de pratiquer sur le fond une large entaille qui me permettrait d'explorer ce qui se trouvait derrière. Je me mis à l'œuvre aussitôt; j'élargis l'ouverture du couvercle pour pouvoir travailler plus à mon aise et j'attaquai le fond avec mon couteau. Le sapin m'offrait très peu de résistance; mais j'avais à peine commencé qu'il me vint une autre idée. Je venais de m'apercevoir que les planches du fond n'étaient que clouées; un maillet ou un marteau m'aurait suffi pour les faire sauter. Je n'avais, il est vrai, ni l'un ni l'autre; mais je pouvais, à la rigueur, les remplacer par mes talons. Me plaçant dans une position horizontale, et, prenant un point d'appui avec les mains sur la varangue, je lançai sur le fond de la caisse une telle volée de coups de pied, que l'une des planches s'écarta, mais en partie seulement, retenue qu'elle était par un corps résistant placé tout contre. Je me retournai pour constater à quel résultat j'étais arrivé. Je trouvai la planche déclouée, mais toujours en place et m'empêchant, par suite, de tâter ce qu'il y avait derrière. En employant toute ma force, je parvins à la repousser de côté, puis en bas, et j'obtins ainsi une ouverture assez grande pour y introduire la main.

Derrière ma caisse à biscuits que je venais de briser, je rencontrai une caisse d'emballage assez semblable, mais dont il restait à déterminer le contenu. C'était facile. Après de nouveaux efforts, je réussis à abaisser horizontalement la planche détachée, de façon qu'elle ne me fît plus obstacle. La seconde caisse était à peine à deux pouces de la première. Armé de mon couteau, j'y eus bientôt fait brèche. Hélas! quel désappointement! J'y trouvai des étoffes de laine, drap grossier ou couvertures, si fortement pressées qu'elles offraient au toucher la dureté du bois. Il n'y avait point de biscuits; force m'était donc de me rationner et de tirer le meilleur parti possible des provisions que je possédais déjà.



J'entendais le mugissement des vagues (Page 54.)

Je connaissais maintenant le compte exact de mes provisions. Avec deux biscuits par jour, je pouvais soutenir le siège pendant plus de six mois; mais, craignant qu'il ne durât davantage, je résolus de rogner ma ration d'un demi-biscuit ou même d'un biscuit entier chaque fois que je n'éprouverais pas une faim trop pressante. Cette disposition, si je l'observais ponctuellement, m'assurait des vivres pour une période bien supérieure à six mois.

Il me parut également nécessaire de déterminer la quantité d'eau que je pouvais consommer chaque jour. Cela me sembla d'abord impossible. Je n'avais aucun moyen de mesurer ce qui restait dans ma futaille, et je ne savais même pas quelle était sa contenance.

C'était un vieux fût de vin ou d'eau-de-vie, comme ceux dans lesquels on met d'habitude à bord des navires la provision d'eau de l'équipage; mais j'ignorais quel genre de liquide il avait contenu jadis. Si je l'avais su, j'aurais pu dire sa dimension exacte.

Au parfum qui se dégageait de ma futaille, car vous savez qu'un vieux fût conserve toujours le bouquet du liquide qu'on y a enfermé, un connaisseur aurait certainement pu dire ce qu'on y avait mis jadis; pour moi, j'en étais incapable.

Pour trouver la capacité de mon tonneau il me fallait connaître sa longueur, sa circonférence à l'une ou à l'autre de ses extré-



J'étendis la main. (Page 53.)

mités et enfin sa circonférence à la partie la plus renflée. Avec ces trois dimensions, je pouvais dire, à un litre près, combien il contenait de pouces cubes d'eau. Ce nombre, divisé par 69, me donnerait ensuite le nombre de litres; mais la difficulté consistait à prendre les trois dimensions. Comment faire? Rien de plus facile que de mesurer la longueur, mais impossible d'obtenir les circonférences, puisque je ne pouvais ni atteindre le sommet de mon tonneau ni en contourner les extrémités. Autre difficulté : je n'avais pour opérer mes mesures ni règle ni cordeau.

J'étais néanmoins résolu à ne point abandonner mon plan avant d'y avoir mûrement réfléchi. Cette occupation m'aiderait à passer le temps, ce qui était pour moi d'une importance capitale. Mon vieux maître d'école m'avait inculqué cette vérité précieuse que la persévérance conduit souvent au succès, alors même que le succès semblait impossible. Je me déterminai en conséquence à ne point considérer mon projet comme impraticable, tant que je n'aurai pas épuisé toutes les ressources de mon imagination. Ma persévérance fut récompensée en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le décrire; le moyen de jauger mon tonneau me fut révélé. Ce fut en cherchant comment je pourrais parvenir à déterminer les différents diamètres, que je le découvris. Il me fallait pour

cela une baguette rectiligne, assez longue pour le traverser dans sa partie la plus renflée. En introduisant cette baguette par une ouverture de la paroi et la conduisant jusqu'à la paroi diamétralement opposée, j'obtenais ainsi évidemment la longueur exacte du diamètre à cet endroit; puis, en multipliant le diamètre par trois, j'aurais la circonférence.

Par un heureux hasard, un des trous que j'avais pratiqués se trouvait au milieu de la partie la plus renflée du tonneau. Une baguette introduite dans ce trou devait me donner le plus grand diamètre. Vous pensez peut-être que j'aurais pu arriver au même résultat en plantant verticalement ma baguette près de la futaille, et en lui faisant une coche à la hauteur du sommet de celle-ci Je l'aurais pu sans doute si mon tonneau avait reposé sur un plan horizontal, et si j'avais eu assez de lumière pour observer le niveau; mais sa base disparaissant entre les poutres du navire, je me trouvais dans l'impossibilité de planter ma baguette de niveau avec cette base.

Le meilleur procédé me semblait donc consister dans le mesurage intérieur, et je ne me cassai point la tête à en chercher un autre.

Mais où trouver une baguette? me direz-vous. La planche de sapin que j'avais enlevée à ma caisse de biscuits devait me la fournir; je n'y eus pas sitôt pensé que je me mis à l'œuvre. Cette planche n'avait, il est vrai, guère plus de deux pieds de long, tandis que le diamètre que je voulais mesurer en avait bien quatre ou cinq, mais avec un peu d'ingéniosité on pouvait surmonter cet obstacle. Il suffisait de tailler dans la planche trois morceaux de bois et de les ajuster bout à bout. C'est ce que je fis. Je coupai le sapin dans le sens des fibres; puis, ayant obtenu trois petites baguettes de l'épaisseur que je désirais, je m'appliquai à les rendre lisses et arrondies, et je les taillai en biseau aux extrémités. Il ne me restait plus qu'à me procurer deux morceaux de corde, ce qui était pour moi la chose du monde la plus facile. Je portais de petits brodequins lacés jusqu'à la cheville avec deux petites lanières de veau d'un mètre de long; c'était bien l'affaire. Les ayant retirées des trous, je m'en servis pour ficeler mes petits bâtons les uns au bout des autres, et j'obtins ainsi une baguette de cinq pieds au moins, assez longue pour traverser ma futaille et assez mince pour pénétrer dans le trou, que j'avais du reste légèrement agrandi.

« Jusqu'à présent, ça va bien, » pensai-je. Je me levai pour introduire ma baguette, mais jugez de mon désappointement quand je vis que je ne pouvais accomplir cette opération qui semblait la plus simple de toutes. Ce n'est pas que le trou fût trop petit, ou ma baguette trop longue, mais je n'avais pas d'espace pour la manœuvrer. Si ma cabine avait presque six pieds de long, elle en avait à peine deux de large. Il m'était donc impossible d'introduire ma baguette sans la plier au point de la rompre, car le sapin sec se brise comme un tuyau de pipe.

J'étais vexé de n'avoir pas songé à cela plus tôt; je l'étais surtout en pensant qu'il me faudrait renoncer à mon invention; mais je m'aperçus, après avoir réfléchi, qu'on ne doit jamais se hâter de conclure. Je venais en effet de trouver le moyen de faire entrer ma jauge sans la plier et, par conséquent, sans m'exposer à la rompre. Pour cela, il me suffisait de la démonter, d'insérer dans la futaille le premier morceau auquel je fixerais le second, puis, après les avoir enfoncés tous les deux, de fixer de la même manière la troisième au second. En cinq minutes ce fut fait. Saisissant alors ma baguette par la partie saillante, je la dirigeai vers un point de la paroi diamétralement opposé à l'ouverture, puis, la maintenant solidement, je lui fis une entaille juste au niveau extérieur de la douve; en déduisant l'épaisseur de celle-ci, j'obtins la mesure cherchée. Cela fait, je retirai ma jauge pièce par pièce, comme je l'avais introduite. Je pris bien soin d'indiquer par des coches l'étendue des assemblages, afin de pouvoir lui rendre la longueur exacte qu'elle avait dans le tonneau : précaution d'une importance capitale, si on songe qu'une erreur seulement d'un quart de pouce dans la longueur du diamètre fait une différence d'un grand nombre de gallons.

Maintenant que j'avais le diamètre du cône à sa base, il fallait trouver celui du sommet. Ce fut l'affaire d'une seconde.

Aux deux bouts du tonneau, il n'y avait pas assez d'espace pour admettre mon bras, mais je pouvais y passer ma baguette. J'appliquai donc l'extrémité de celle-ci juste au milieu du rebord opposé, et je fis ma coche

comme précédemment. Si je n'avais pu introduire ma baguette, il m'aurait fallu percer un trou près de l'extrémité du tonneau et procéder comme je l'avais déjà fait pour obtenir le grand diamètre.

Restait maintenant à déterminer la longueur du tonneau. Si simple que cela paraisse, j'eus beaucoup de peine à l'obtenir avec exactitude. Je n'avais, pensez-vous, qu'à tenir ma baguette parallèlement à la futaille et à l'entailler vis-à-vis les extrémités de celle-ci. C'est sans doute très facile quand on y voit clair; mais, dans l'obscurité profonde où j'étais, le toucher seul me permettait d'établir la correspondance entre le bout de ma baguette et celui du tonneau, et encore sans aucune précision; en raison de la distance qui les séparait, mes doigts ne réussissaient pas à les atteindre en même temps et devaient passer alternativement de l'un à l'autre. Autre cause d'erreur : je ne parvenais pas, malgré tous mes efforts, à maintenir ma baguette immobile. Ce procédé finit donc par me paraître impraticable, et je restai quelque temps dans un sérieux embarras. Je me trouvais en face d'une difficulté tout à fait imprévue, car, si dès le principe j'avais considéré la recherche des diamètres comme assez difficile, celle de la longueur ne m'avait nullement préoccupé.

Enfin la réflexion me suggéra un plan qui devait me permettre d'atteindre mon but. Je n'avais qu'à me faire une autre baguette en fixant bout à bout deux nouvelles longueurs taillées dans ma planche de sapin.

J'appliquai alors ma première baguette horizontalement à l'extrémité du tonneau dont elle dépassait le bord d'un pied environ de chaque côté. Je plaçai ensuite ma seconde baguette dans une direction également horizontale, le bout appuyé contre la partie saillante, de façon à former avec elle un angle droit. Je fis alors une coche à l'endroit où elle arrivait en contact avec le point le plus renflé du tonneau, c'est-à-dire avec le milieu; puis, déduisant de cette mesure la hauteur du rebord et l'épaisseur du fond, j'obtins la moitié de la longueur intérieure de ma futaille, ce qui me suffisait, puisque deux demies font un entier.

Maintenant tous les éléments du problème étaient en ma possession; il ne me restait plus qu'à en chercher la solution.

CHAPITRE XI

QUOD ERAT FACIENDUM

Il m'était assez facile de déterminer la capacité de mon tonneau en pieds cubes et de réduire ensuite ceux-ci en gallons. Je savais assez d'arithmétique pour faire ce calcul, quoique je n'eusse à ma disposition ni papier, ni plume, ni ardoise, ni crayon. J'en aurais eu, d'ailleurs, que l'obscurité ne me permettait pas de les utiliser; mais je n'en avais pas besoin. Je m'étais souvent exercé à compter de tête, si bien que je pouvais additionner, soustraire, multiplier ou diviser des nombres composés de beaucoup de chiffres sans le secours d'une plume ou d'un crayon. Le problème que j'avais à résoudre ne présentant que peu de chiffres, la solution m'en paraissait fort aisée.

Il me fallait, toutefois, vaincre une difficulté préliminaire. J'avais bien mesuré la longueur et les deux diamètres de ma futaille avec des baguettes et indiqué sur celles-ci, par des coches, les dimensions trouvées; mais je ne pouvais supputer en pieds et pouces la distance qui séparait ces coches les unes des autres ou de l'extrémité des ba-

guettes; du moins je ne le pouvais qu'approximativement, ce qui ne suffisait pas. Ainsi toutes les peines que j'avais prises restaient inutiles, tant que je n'avais pas mesuré mes mesures elles-mêmes.

Cette difficulté paraissait vraiment insurmontable. Si vous considérez en effet que je n'avais ni toise, ni pied, ni échelle graduée d'aucune sorte, vous en conclurez naturellement que j'aurais dû renoncer à mon problème. Croyez-le bien cependant, je ne me serais pas donné le tracas de fabriquer mes baguettes et de prendre avec autant de soin mes mesures, si je n'avais prévu la difficulté et trouvé le moyen de la vaincre. Je savais d'avance que je pourrais mesurer mes baguettes et déterminer leurs dimensions avec une exactitude mathématique.

Je n'avais pas de toise sur moi, vous disais-je tout à l'heure; c'est la vérité, mais n'en étais-je pas une moi-même? Vous vous souvenez qu'en me mesurant je m'étais trouvé quatre pieds juste. Comprenez-vous tout le parti que je pouvais tirer d'une pareille connaissance? En donnant à l'une de mes baguettes une longueur précisément égale à ma taille, j'obtenais immédiatement une règle de quatre pieds. Rien de plus facile. Je m'étendis horizontalement sur le dos, la plante des pieds appuyée sur une varangue, la baguette parallèle à mon corps, reposant, d'une part, sur la varangue entre mes deux pieds, et de l'autre, sur mon front qu'elle dépassait. Alors je déterminai avec les doigts le point précis de ma baguette correspondant à mon ventre, et j'y fis une coche avec mon couteau.

Ce n'était pas pourtant le dernier obstacle que j'eusse à surmonter. A vrai dire, je n'étais guère plus avancé qu'auparavant. Je pouvais déjà sans doute apprécier plus approximativement les dimensions de ma futaille, mais non avec une exactitude suffisante. Il m'était nécessaire de les connaître en pouces et même en fractions de pouces, car, une erreur d'un demi-pouce fait une différence de plusieurs gallons. Comment m'y prendre alors pour diviser ma baguette en pouces, et y marquer les divisions?

Cela vous semble bien facile, n'est-ce pas? La règle de quatre pieds, divisée en deux, donne deux pieds dont la moitié est un pied. En partageant le pied en deux, on obtient un demi-pied ou six pouces, dont la moitié est trois pouces. Enfin il suffit de diviser cette dernière longueur en trois parties égales pour obtenir le pouce.

Oui, tout cela paraît bien simple en théorie; mais comment le mettre en pratique sans une baguette unie et au milieu des ténèbres les plus épaisses? Comment trouver le milieu exact de cette baguette? car il fallait que ce fut absolument exact. Comment surtout la diviser et la subdiviser avec précision jusqu'aux pouces inclusivement?

J'avoue que je restai quelque temps dans l'embarras et qu'il me fallut sérieusement y réfléchir; je finis pourtant par en sortir.

Voici ce que j'eus l'idée de faire :

Je coupai une troisième baguette ayant un peu plus de deux pieds, ce dont je pouvais facilement juger à quelques pouces près; je l'appliquai sur la baguette de quatre pieds en ayant soin de faire correspondre les deux extrémités des deux baguettes, et procédant comme si je voulais mesurer la grande avec la petite. Il se trouva naturellement d'abord que deux longueurs de la petite excédaient la longueur de la grande. Raccourcissant alors ma nouvelle baguette, je recommençai l'opération. Cette fois, la différence fut moins sensible. En répétant l'opération, je parvins à rendre ma petite baguette juste la moitié de la grande, ce qui me permit de partager celle-ci par une coche en deux parties exactement égales.

Tout cela demandait du temps, de la patience et de la précision et j'eus bientôt recours à un nouveau procédé qui, tout en exigeant une égale précision, devait me conduire plus rapidement au but. Il consistait à me servir d'un cordon au lieu d'une baguette pour opérer mes divisions et subdivisions. Je pensai pour cela aux lacets de cuir de mes chaussures: je n'aurais certes rien pu trouver de mieux; ils étaient si peu élastiques, qu'une règle de buis ou d'ivoire ne m'eût pas donné de mesure plus exacte. Un seul lacet ne suffisant pas, je les nouai tous deux solidement, ce qui me donna une corde de plus de quatre pieds; j'appliquai alors cette corde avec beaucoup de soin le long de ma baguette en la tendant le plus possible et je coupai l'excédant. Cela fait, j'assemblai les deux bouts de la corde et, coupant celle-ci juste au milieu, j'obtins deux longueurs de deux pieds chacune. L'une de celles-ci, divisée en deux, me donna la longueur d'un pied. Je pliai ensuite

cette dernière en trois parties égales, ce qui exigea toute l'habileté de mes doigts, vu qu'il est infiniment plus difficile de partager une corde en trois qu'en deux. J'y parvins après un certain temps. J'avais pour but d'obtenir trois longueurs de quatre pouces chacune, afin de n'avoir plus qu'à les diviser une première fois en deux, puis une seconde fois de la même manière, pour arriver exactement à la mesure du pouce.

Je possédais maintenant les éléments nécessaires à la graduation de ma baguette; je me mis aussitôt en devoir d'y procéder. Cela me prit beaucoup de temps et m'obligea à une grande précaution; mais je fus récompensé de ma peine par la possession d'une mesure de longueur sur laquelle je pouvais compter, même pour la solution d'un problème qui était pour moi une question de vie ou de mort.

Le problème fut bientôt résolu. Après avoir mesuré les diamètres, j'en pris la moyenne que je réduisis en mesure de surface par le procédé ordinaire (multipliant par 8 et divisant par 10); j'obtins ainsi la base d'un cylindre creux égal à la troncature d'un cône de même altitude; enfin, en multipliant ce résultat par la longueur, je trouvai le volume intérieur ou la capacité de ma futaille.

Quand elle était pleine, elle contenait, d'après mes calculs, environ 108 gallons.

Le résultat était donc satisfaisant; à supposer que le contenu fût réduit à 80 gallons, cela me donnait encore un demi-gallon par jour pendant 160 jours et un quart de gallon pendant 320 jours, presque une année entière. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire le tour du monde. Je résolus seulement de me contenter d'un quart de galion par jour. A ce compte, ma provision devait amplement me suffire.

J'avais davantage à redouter le manque de vivres; je me sentais néanmoins assez rassuré à cet égard, décidé que j'étais à me rationner le plus possible.

Ainsi j'étais sûr désormais de ne mourir ni de faim ni de soif, et j'espérais que la Providence, qui m'assistait si visiblement à l'heure actuelle, ne m'abandonnerait pas dans l'avenir.

Je restai plusieurs jours sous cette impression favorable. Malgré les ennuis de ma captivité, dont les heures me semblaient si longues, je la supportais assez bien; quelquefois, pour tuer le temps, je m'amusais à compter non seulement les heures, mais les minutes et les secondes, car j'avais ma montre dont le joyeux battement me tenait compagnie. Il me semblait plus sonore que jamais, et il l'était réellement grâce à la résonance des parois de ma cellule. J'avais bien soin de la remonter avant qu'elle eût déroulé toute sa chaîne, de peur qu'en s'arrêtant elle ne dérangeât mes calculs. Ce n'est pas que je désirasse savoir l'heure : cela m'importait peu; le soleil ne laissant jamais pénétrer un seul de ses rayons dans ma sombre demeure, la nuit et le jour étaient tout un pour moi, et pourtant je pouvais les distinguer.

Mais, direz-vous, comment faisiez-vous donc pour y parvenir, puisque vous viviez sans cesse dans les ténèbres? C'est que toute ma vie j'avais eu l'habitude de me lever à six heures et de me coucher à dix. C'était la règle chez mon père comme chez mon oncle, et ce dernier me l'imposait avec rigueur. Il en résultait que, vers dix heures du soir, j'avais envie de dormir; l'habitude en était si bien prise que je la conservai malgré le changement de circonstances. Je m'en aperçus bien vite; le besoin de sommeil revenait à heure fixe, et, chaque fois que je l'éprouvai, j'en conclus qu'il était dix heures du soir. J'avais également remarqué, en consultant ma montre que mon sommeil durait huit heures; je devais donc me réveiller vers six heures du matin et ma montre fut réglée en conséquence. Vous voyez donc bien que je pouvais distinguer la nuit du jour. Certes, cela ne m'avançait pas à grand'chose; il m'importait cependant de savoir quand une période de vingt-quatre heures s'était écoulée, car c'était le seul moyen que j'eusse pour me rendre compte de la marche du navire. Je comptais donc les heures avec un soin tout particulier, et, quand la petite aiguille avait fait deux fois le tour du cadran, je faisais une nouvelle coche à un morceau de bois destiné spécialement à cet usage. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle exactitude rigoureuse je tenais mon calendrier. Malheureusement, je ne l'avais pas commencé dans la première période de mon séjour à bord; toutefois j'estimai cette période à quatre jours, et mon évaluation se trouva correcte.

Chose singulière, je souffrais surtout de l'obscurité. J'avais d'abord souffert du manque d'espace et de la dureté des planches qui me servaient de lit, mais j'avais fini par m'y ha-

bituer. D'ailleurs, j'avais bien vite trouvé un remède à la dureté de mon lit. J'avais remarqué que la caisse placée derrière ma boîte à biscuits contenait du drap fin disposé en larges rouleaux, tel qu'il était sorti de la manufacture; l'idée me vint de le faire contribuer à mon confort, et je me hâtai de la mettre en pratique. Après avoir enlevé les biscuits qui me gênaient, j'élargis l'ouverture que j'avais déjà pratiquée dans la caisse d'étoffes et j'en retirai avec beaucoup de peine une des pièces de drap. J'eus plus facilement raison des suivantes, dont je retirai ce qu'il m'en fallut pour ce que je voulais faire.

Après avoir remis tous les biscuits en place. j'étendis sur les planches ma somptueuse couche et m'y reposai avec un sentiment de bien-être que je n'avais pas encore éprouvé.

J'aspirais surtout après la lumière; vous ne pouvez concevoir toute l'horreur d'une existence passée ainsi dans les ténèbres.

Je m'imaginais qu'une lumière me ferait paraître le temps moins long; il me semblait, en effet, que les ténèbres entravaient les rouages de ma montre et suspendaient la marche du temps; elles me causaient une douleur qu'un rayon de lumière eût soulagé à l'instant même.

Il y avait déjà plus d'une semaine que je menais cette existence monotone. Je n'entendais au-dessus de moi que le sourd mugissement des vagues; je dis au-dessus de moi, car, à la profondeur où j'étais, je me trouvais audessous du niveau de la mer.

Ce qui vous étonnera sans doute, c'est que je saisissais parfaitement les moindres changements de temps. Le roulis du navire et les craquements de sa coque m'indiquaient avec précision la direction du vent et l'état de la mer. Le dixième jour du voyage, nous fûmes assaillis par une véritable tempête. Elle fut terrible et dura deux jours et une nuit. Le bruit produit par les caisses et les tonneaux qui se heurtaient violemment entre eux ou contre les parois du vaisseau étaient vraiment épouvantable. Par moments, j'entendais le mugissement des vagues furieuses qui déferlaient contre les flancs de l'*Inca*, qu'elles menaçaient de mettre en pièces. J'étais persuadé que nous allions faire naufrage. Pensez alors dans quelle situation j'étais, et jugez de ma frayeur. Si le navire coulait, muré de toutes parts comme dans un cercueil, je ne pouvais faire aucun effort pour me sauver à la nage. Ah! si j'avais été sur le pont et libre de mes mouvements, je suis bien sûr que ma frayeur eût été moitié moindre.

Pour augmenter ma misère, je fus repris du mal de mer, ce qui arrive en général à ceux qui font leur premier voyage. Le gros temps ramène cette dégoûtante indisposition parfois avec autant d'intensité qu'au premier jour. Rien de plus facile à expliquer : c'est la conséquence de l'énorme tangage du navire ballotté par les flots.

Après quarante heures environ, la tempête se calma. Je n'entendais plus le sifflement du vent et le grondement de la mer; pourtant le roulis était encore considérable, le choc des colis et le craquement des charpentes étaient aussi bruyants que jamais. C'était le résultat de la houle, qui persiste toujours après une tempête et est quelquefois aussi dangereuse que la tempête elle-même. On voit en pareil cas les mâts se briser et le navire abattu en quille, catastrophe toujours redoutée des marins.

Cependant la houle diminua graduellement; environ vingt-quatre heures plus tard elle cessa tout à fait, et l'*Inca* sembla glisser sur la mer comme sur un lac. En même temps mes nausées disparurent, et le bien-être que je ressentis alors me rendit un peu de courage. La frayeur m'avait tenu éveillé tout le temps de l'orage, et le mal de mer ne m'avait pas laissé un instant de repos; aussi me sentais-je complètement épuisé. Dès que le calme fut rétabli, je tombai dans un profond sommeil.

Je fis alors des rêves presque aussi terribles que les dangers dont je venais de sortir; je vis en songe la réalisation de tout ce que j'avais redouté. Je me voyais enfermé dans la cale et sans pouvoir faire un mouvement pour me sauver; pis encore, je me voyais étendu au fond de la mer, mort, mais avec toute ma connaissance. Je distinguais tous les objets autour de moi, et j'apercevais entre autres d'horribles monstres verts, crabes ou homards rampant vers moi, comme pour me déchirer de leurs pinces hideuses et se repaître de ma chair. L'un d'eux surtout attirait mon attention; il paraissait plus grand et plus menaçant que les autres. Chaque instant le rapprochait davantage... il atteignait ma main... je sentis sur mes doigts son contact rude et glacé; mais il me fut impossible de faire le moindre mouvement pour le rejeter loin de moi.

Il rampa ensuite sur mon poignet et le long

de mon bras qui se trouvait éloigné du corps; il semblait déterminé à m'attaquer à la face ou à la gorge. Je devinais ses intentions à l'ardeur qu'il déployait; mais, malgré l'horreur dont j'étais saisi, je ne pouvais rien faire pour le repousser, je ne pouvais remuer ni bras ni jambe, ni un seul muscle de mon corps. Comment l'aurais-je pu, puisque j'étais mort? Ah! le voilà sur ma poitrine, à ma gorge... il va me saisir... Ah!

Je m'éveillai en poussant un cri et me relevai subitement; je me serais trouvé debout si la hauteur de ma cabine me l'avait permis; mais elle était insuffisante, comme vous savez, et je retombai sur ma couche après m'être heurté violemment la tête contre la grande varangue de chêne du navire. C'est ainsi que je repris conscience de ma situation.

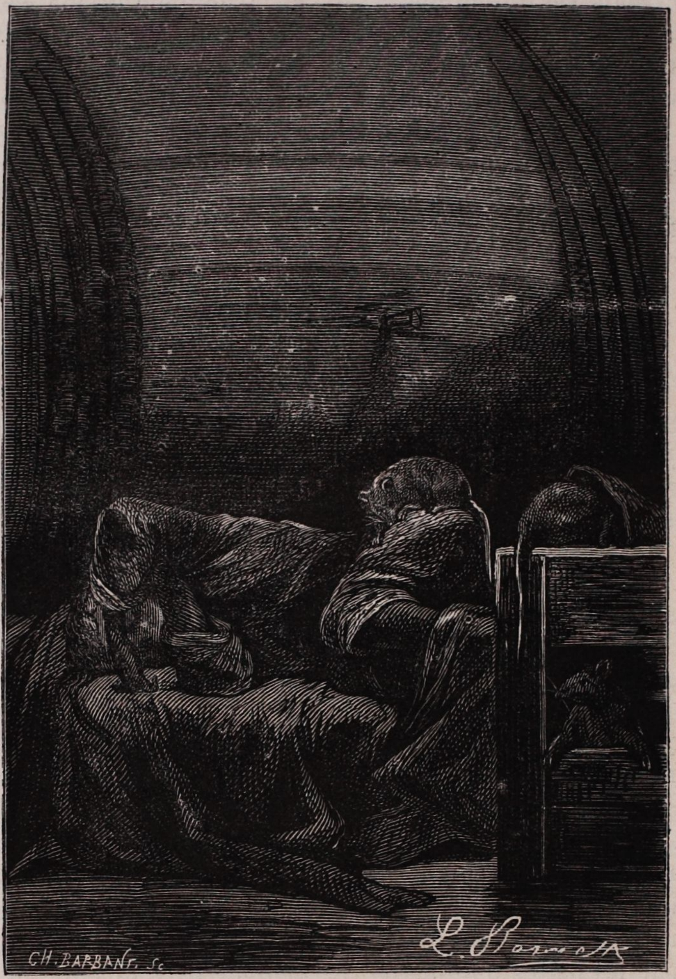
CHAPITRE XII

UNE COUPE ORIGINALE

Je sortais d'un rêve, et je savais bien qu'il était impossible qu'un crabe m'eût grimpé le long du bras; pourtant je ne pouvais m'empêcher de croire qu'un crabe ou un autre animal quelconque m'avait bien réellement assailli. J'éprouvais à la main et sur ma poitrine cette sensation particulière de fourmillement produite par les pattes d'un petit animal vous grimpant sur le corps. Je demeurais donc persuadé qu'il y avait eu dans mon rêve quelque chose de réel. Ma conviction était même si vive qu'à mon réveil j'avais machinalement étendu la main et tâtonné sur ma couche, espérant saisir quelque créature vivante. Que pouvait bien être cette créature?

Je restai longtemps à méditer sur les circonstances de mon rêve; à la fin, l'impression pénible qu'il m'avait occasionnée s'évanouit peu à peu.

En consultant ma montre, je trouvai que j'avais dormi infiniment plus que d'habitude, presque seize heures! C'était la conséquence de ma veille prolongée pendant la tempête et du mal de mer que celle-ci m'avait causé. Me sentant plus affamé que je ne l'avais été depuis longtemps, je me mis en devoir de satisfaire mon appétit. Quoi que je fisse, je ne pus résister à la tentation de dépasser ma ration ordinaire; je ne cessai de manger qu'après avoir englouti quatre de mes précieux biscuits. J'avais entendu dire que rien ne donne faim comme le mal de mer; rien de plus vrai; mes quatre biscuits avaient à peine réussi à émousser mon appétit. La seule crainte de la famine m'empêcha d'en manger trois fois autant. Ma soif n'était pas moins vive, et je bus bien plus que de coutume; mais je regardais moins à l'eau, tant je me croyais sûr d'en avoir plus qu'il ne m'en fallait pour terminer le voyage. Il y avait cependant quelque chose qui m'inquiétait à ce sujet: chaque fois que je voulais boire, j'en perdais beaucoup faute d'un vase pour la recevoir. En outre, rien de plus incommode; dès que j'enlevais le fausset, l'eau, jaillissant en plus grande abondance que je ne pouvais l'avaler, me suffoquait à demi; je ne réussissais jamais à remettre mon fausset en place avant d'avoir le visage et les vêtements inondés. Si j'avais seulement eu une tasse ou n'importe quel vase! J'avais bien pensé à mes bottines qui ne m'étaient d'aucune utilité; mais j'avoue que j'éprouvais une certaine répugnance à m'en servir pour cet usage. Je n'aurais point hésité sans doute à l'époque où je mourais de soif; mais c'était différent, maintenant que je possédais de



Je restai quelques instants immobile. (Page 62.)

l'eau en abondance. Je pouvais pourtant nettoyer un de mes souliers, et je pensai qu'il valait mieux sacrifier un peu d'eau pour le laver que d'en perdre une grande quantité chaque fois que je voulais boire. J'allais mettre cette idée en pratique, quand j'en conçus une bien meilleure : c'était de faire un gobelet avec un morceau de drap. Celui-ci semblait imperméable ; l'eau qui s'écoulait de la futaille restait sur ma couche sans passer à travers, si bien qu'il me fallait la secouer au loin toutes les fois qu'elle était mouillée. Un morceau de drap, taillé en forme de coupe, devait donc probablement remplir mon but ; je résolus d'essayer. J'en coupai une large bande avec mon couteau ; je la contournai plusieurs fois sur elle-même en forme d'entonnoir dont je fermai la pointe en l'entourant d'un bout de lacet de bottine, et j'obtins de la sorte un gobelet qui me rendit autant de services qu'un vase de verre ou de porcelaine. A partir de ce jour, je pus boire plus à mon aise et sans crainte de gaspiller le précieux liquide dont ma vie dépendait.

J'avais mangé tant de biscuits à déjeuner que je me proposais de ne plus rien prendre jusqu'au lendemain ; mais la faim me fit abandonner cette bonne résolution. Vers le milieu du jour, je me surpris à fouiller dans ma caisse dont je retirai un biscuit. Je me promis toutefois de n'en manger que la moi-



Ma joie s'envola. (Page 66.)

tié et de garder le reste pour souper ; j'en fis donc deux parts, l'une que je mis de côté et l'autre que je croquai en l'arrosant d'un peu d'eau. Vous trouvez peut-être étrange que l'idée ne me vînt pas d'y mêler quelques gouttes d'eau-de-vie que je pouvais me procurer sans peine, puisque j'en avais sous la main une tonne d'au moins 100 gallons. D'abord je n'aimais pas l'eau-de-vie, et celle-ci en particulier m'avait emporté la bouche et soulevé le cœur. C'était sans doute de l'eau-de-vie de qualité inférieure destinée aux matelots. De plus, une gorgée environ que j'en avais absorbée m'avait altéré au point que, pour étancher ma soif, j'avais dû boire presque un demi-gallon d'eau. Ce n'était pas le moyen, comme vous voyez, d'économiser cette dernière ; aussi étais-je bien déterminé à m'abstenir entièrement de spiritueux.

Quand ma montre m'avertit que l'heure du sommeil était venue, je voulus manger le demi-biscuit que j'avais réservé pour mon souper et ensuite me mettre au lit. Cette opération consistait simplement à m'étendre et à ramener sur moi une partie du drap qui formait ma couche, pour me garantir du froid.

J'en avais vraiment souffert dans la première semaine du voyage, car nous étions partis au cœur de l'hiver ; aussi la découverte du drap me fut-elle précieuse ; mais, après quelque temps, je m'aperçus d'un changement

de température. L'air de la cale me sembla s'échauffer chaque jour davantage; c'est au point que, dès le lendemain de la tempête, j'eus à peine besoin de me couvrir.

Ce changement subit dans l'état de l'atmosphère me surprit d'abord; en y réfléchissant, je m'en rendis facilement compte. « Sans aucun doute, pensais-je, nous cinglons vers le sud et nous entrons dans la zone torride. » Je ne comprenais guère ce qu'est la zone torride, mais j'avais entendu dire qu'elle se trouve au sud de l'Angleterre et qu'il y fait plus chaud que pendant les jours les plus brûlants des étés de notre pays. Je savais aussi que le Pérou est situé dans l'hémisphère austral et que, pour y parvenir, il nous fallait passer l'équateur.

Cela m'expliquait très bien l'élévation de la température. Le navire était à la voile depuis deux semaines environ, et, en admettant qu'il eût fait 200 milles par jour, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, nous devions être bien loin de l'Angleterre et dans un climat tout à fait différent.

C'est au milieu de ces réflexions que je passai la soirée. Quand je sentis les aiguilles de ma montre marquer dix heures, je me disposai, comme je vous l'ai déjà dit, à souper et à dormir.

Je tirai d'abord ma ration d'eau pour ne pas manger mon biscuit sec, et ensuite j'étendis la main pour prendre celui-ci. Il y avait le long de la varangue un petit coin, une sorte de petite tablette formée par un rouleau de drap, où je plaçais mon couteau, mon gobelet et mon calendrier de bois; j'y avais déposé mon demi-biscuit. Je connaissais si bien tous les recoins de mon appartement que je pouvais poser le doigt sur un point déterminé sans la moindre hésitation; jugez donc de ma surprise quand, en étendant la main, je ne trouvai plus mon biscuit à l'endroit où je l'avais déposé. Mon couteau était bien à sa place, ainsi que le bâton qui me servait d'almanach et les bouts de lacet dont je m'étais servi pour jauger ma futaille, mais de biscuit, point! Ne l'avais-je pas placé ailleurs? Je ne le supposais pas; mais enfin, pour m'en assurer, j'explorai tous les coins et recoins, tous les plis du drap et même les poches de ma jaquette et de mon pantalon. Je cherchai également dans mes bottines que je ne portais plus et que j'avais reléguées à l'écart; je ne laissai pas un pouce de ma cellule inexploré, et pourtant mon demi-biscuit était introuvable. C'était bien moins sa valeur qui me le faisait chercher si soigneusement que l'étrangeté de sa disparition. L'avais-je mangé? Je commençais à croire que oui. Peut-être, dans un moment d'absence, l'avais-je avalé sans y prendre garde. Je n'en avais certainement aucun souvenir; en tous cas, il ne m'avait guère profité, car je me sentais autant d'appétit que si je n'avais rien pris de la journée. Je me rappelais bien l'avoir placé près de mon gobelet et de mon couteau; il fallait cependant que je l'eusse pris, puisqu'il ne s'y trouvait plus. J'aurais pu, il est vrai, le faire tomber de ma tablette, en y cherchant autre chose, ce que je ne souvenais point d'avoir fait, mais, dans ce cas, je le trouverais quelque part.

Pendant longtemps je ne pus m'endormir, tant j'étais intrigué de la disparition mystérieuse de mon biscuit. Je dis mystérieuse, car j'étais presque certain de ne l'avoir pas mangé. Il avait donc disparu d'une autre manière, mais comment? C'est ce que je ne pouvais deviner. J'étais pourtant bien le seul être vivant dans la cale de ce navire, je le supposais du moins; mais j'y pensais maintenant : la bête que j'avais vue en rêve n'existait-elle pas en réalité? Si oui, la disparition du biscuit s'expliquait.

Ces réflexions d'une part, et, de l'autre, les tiraillements de mon estomac me tinrent longtemps éveillé. A la fin pourtant, je m'assoupis et succombai à un demi-sommeil dont je me réveillais toutes les deux ou trois minutes.

Dans un de ces moments de veille, il me sembla entendre un bruit différent de celui qui frappait habituellement mon oreille. Je le distinguai parfaitement du murmure des flots, qui étaient si calmes à l'instant dont je vous parle, que le tic-tac de ma montre me semblait plus distinct, plus sonore que jamais.

Le bruit qui avait attiré mon attention ressemblait à celui que produit le grignotement. Il venait du coin où j'avais jeté mes bottines. Évidemment, un animal était en train de les mordiller.

Cette idée me réveilla tout à fait; je pris une attitude qui me permit de bien entendre et de mettre ma main sur l'intrus, si c'était possible, car je considérais maintenant comme certain que c'était lui qui m'avait volé mon souper.

J'entendis de nouveau le grignotement dans la direction de mes souliers. Je me soulevai alors dans le plus grand silence, tout prêt à y porter la main; puis j'attendis la répétition du bruit, mais en vain. Je tâtai mes chaussures, je les trouvai à leur place et rien n'y manquait. J'explorai tout le parquet de ma cellule sans plus de succès, je n'y rencontrai rien d'extraordinaire.

Fort perplexe, comme vous devez le penser, j'écoutai longtemps encore, mais sans entendre le bruit mystérieux; puis je tombai, comme cela m'était arrivé d'abord, dans un sommeil fréquemment interrompu.

Une fois encore, le premier bruit se reproduisit et attira mon attention. Il venait de mes chaussures à n'en pas douter; mais à mon premier mouvement, il cessa instantanément, comme si j'avais effrayé l'animal qui le produisait, et je n'en pus rien découvrir.

« Ah! j'y suis maintenant, pensais-je, c'est une souris, ni plus ni moins. Il est étrange que je ne l'aie pas deviné plus tôt; je me serais épargné bien du souci.

Là-dessus je me recouchai, bien décidé à m'endormir et à ne plus me préoccuper de la souris et de ses mouvements.

A peine avais-je posé la tête sur l'oreiller, que le grignotement recommença de plus belle. L'idée me vint alors que la souris, en rongeant mes chaussures, pouvait les endommager sérieusement. Bien qu'elles ne me fussent d'aucune utilité pour le moment, je n'étais point d'humeur à les laisser dévorer de la sorte, et, me soulevant de nouveau, je m'élançai sur la souris. Je ne réussis même pas à la toucher; mais il me sembla l'entendre s'esquiver par l'ouverture qui existait entre le tonneau d'eau-de-vie et la paroi du navire.

A l'examen de mes bottines, je découvris avec regret que l'empeigne de l'une d'elles était complètement rongée. Il fallait que la souris eût été vite en besogne pour faire tant de dégât en si peu de temps, car, peu d'heures auparavant, je les avais encore trouvées intactes; probablement plusieurs souris s'étaient mises de la partie.

Afin de n'être pas troublé dans mon sommeil et aussi pour sauver mes chaussures d'une destruction totale, je les retirai du coin où elles étaient, et les plaçant près de ma tête, je les recouvris d'un pli de l'étoffe; puis, je me recouchai pour dormir.

Je me rendormis, mais je fus bientôt réveillé par une sensation étrange; il me semblait qu'un être courait sur mes jambes avec rapidité.

Tout éveillé que j'étais, je n'en restai pas moins immobile pour m'assurer si la même chose se reproduirait. Je conclus naturellement que la souris était en quête de mes bottines, et, comme il lui était facile de s'échapper par l'une des crevasses au premier mouvement que je ferais, je résolus de ne pas bouger et de la laisser venir à portée de ma main. Peut-être alors réussirais-je à la prendre. Ce n'est pas que j'eusse envie de la tuer; mais je voulais lui tirer l'oreille assez fort pour lui ôter toute envie de revenir m'importuner. Je restai longtemps sans rien entendre ni sentir. A la fin, je vis le moment où ma patience allait être récompensée. Par un léger mouvement de l'étoffe qui me servait de couverture, je compris que quelque chose courait à la surface, et je crus même distinguer le frôlement de petites pattes. Bientôt le mouvement sembla se rapprocher davantage; puis je sentis un animal me grimper sur la cheville et le long de la cuisse. Il me semblait bien lourd pour une souris; mais je ne pris pas le temps de réfléchir à cette particularité, car c'était le moment ou jamais de le saisir. J'étendis vivement la main et je serrai fortement. Jugez de l'horreur qui s'empara de moi en étreignant, au lieu d'une souris, un animal presque aussi gros qu'un petit chat!... Plus de doute, c'était un énorme, un horrible rat!

CHAPITRE XIII

RÉFLEXION SUR LES RATS

Le vilain animal n'était que trop facile à reconnaître : aussi, dès que je sentis sous mes doigts son poil fin et lisse, je fus fixé sur son espèce. Bien plus, je n'avais pas encore eu le temps de lâcher prise que ses dents acérées me traversaient presque le pouce et que ses cris aigus, résonnant subitement à mon oreille, me pénétraient de terreur.

Me rejetant alors dans le coin le plus reculé de ma chambre, c'est-à-dire dans celui que je supposais le plus éloigné de mon désagréable visiteur, je m'y blottis quelques minutes et j'écoutai. N'entendant rien, je conclus qu'il s'était sauvé. Il était sans doute très effrayé, lui aussi, moins que moi cependant ; la preuve c'est qu'il avait eu la présence d'esprit de me mordre, tandis que je n'avais pas eu d'autre idée que de le lâcher. Dans cette rencontre presque subite, mon antagoniste l'avait certainement emporté, car, sans parler de la frayeur, il m'avait fait une grave blessure qui devenait à chaque instant plus douloureuse. Le sang qui s'en échappait me collait l'extrémité des doigts.

J'aurais encore supporté ma déconfiture avec assez de calme; après tout, la morsure d'un rat n'est pas grand'chose; mais j'étais surtout préoccupé de savoir si l'animal avait vraiment quitté la place, ou s'il se tenait à l'écart, tout prêt à revenir. L'idée qu'il allait reparaître, enhardi par l'impunité, me laissait fort perplexe. Rien n'est plus vrai, je vous assure ; les rats m'ont toujours inspiré de l'antipathie, je dirai même de la crainte. Ce sentiment était plus vif quand j'étais jeune, mais, quoique j'aie dû combattre depuis des animaux bien plus dangereux, aucun ne m'a causé plus de peur que cet être si commun et toujours présent, le rat. C'est un effroi mêlé de dégoût et qui a bien sa raison d'être; je connais en effet plusieurs cas très authentiques où des rats ont attaqué des êtres humains. Il y a eu des enfants et même des hommes blessés ou infirmes qui ont été tués ou dévorés par ces hideux omnivores. On m'avait raconté plusieurs faits semblables dans mon enfance; il était donc naturel qu'ils me revinssent à l'esprit en ce moment.

Ces souvenirs redoublaient ma terreur. De plus, le rat dont je vous parle était un des plus gros que j'eusse jamais rencontrés, si gros même que je croyais à peine que ce fût un rat ; il ne me paraissait guère inférieur à un chat de moyenne taille.

Dès que je fus un peu remis, j'entourai mon pouce d'un petit morceau de toile que j'enlevai à ma chemise; en quelques minutes, ma blessure était devenue très douloureuse, et, si petite qu'elle fût, je soupçonnais que j'aurais beaucoup à en souffrir.

Pendant des heures, une pensée unique m'occupa : Que ferais-je s'il revenait? Comment le détruire ou du moins comment me débarrasser de cet intrus? Quoi que je fisse, je ne savais vraiment comment m'y prendre. Certes, s'il venait assez près de moi, je pouvais l'empoigner, comme j'avais déjà fait; mais je me sentais peu d'humeur à recourir de nouveau à ce procédé. Je n'ignorais pas qu'il s'était sauvé par l'ouverture située entre les deux futailles ; je supposai donc que, s'il revenait, ce serait par le même chemin. Il me vint à l'esprit qu'en bouchant toutes les ouvertures, excepté celle-là, ce que je pouvais faire facilement avec des tampons d'étoffe, je lui couperais la retraite dès u'il serait entré, en lui clôturant le passage. Il serait pris ainsi comme dans une trappe ; mais c'était me mettre dans une position embarrassante. Moi aussi je serais dans la trappe avec

lui, et il me faudrait lutter pour le détruire. J'en viendrais bien à bout sans doute; j'étais assez fort pour l'étrangler; mais n'avais-je pas à craindre de cruelles morsures? Or, celle que j'avais déjà reçue ne m'inspirait aucun désir d'en recevoir de semblables. Mais comment faire sans piège? C'est ce que je me demandais, tandis que la crainte de voir revenir le rat m'empêchait de dormir.

Le matin était presque venu, et je tombai de fatigue dans l'assoupissement, sans avoir trouvé un moyen pratique d'attraper l'animal qui me causait tant de frayeur et de soucis.

Après plusieurs heures d'un mauvais sommeil troublé par des rêves continuels, je me réveillai sans pouvoir me rendormir, tant le rat me préoccupait. Les souffrances causées par ma blessure auraient d'ailleurs suffi à me tenir éveillé, car non seulement le pouce, mais toute la main était gonflée et très douloureuse.

Les grands maux font oublier les petits; c'était mon cas. La crainte de revoir le rat m'inquiétait bien plus que la douleur de ma blessure. Comme toute mon attention était absorbée par cette crainte, j'oubliai presque que mon pouce me faisait mal.

Dès que je fus réveillé, je me remis à chercher le moyen de prendre cet animal. J'étais bien sûr qu'il reviendrait, car j'avais de nouveaux indices de sa présence. Le temps était calme, je pouvais saisir le moindre bruit, et j'entendis à plusieurs reprises quelque chose, un léger piétinement résonnant sur le couvercle d'une caisse vide, et le petit cri strident du rat. Je ne sais rien de plus désagréable que ce cri, et, à ce moment, il l'était doublement pour moi.

Vous pouvez rire de ma frayeur; mais il n'y avait pas moyen pour moi de la surmonter. J'avais le pressentiment que la présence de ce rat mettait ma vie en danger, et vous verrez par la suite qu'il n'était pas sans fondement.

Je redoutais surtout qu'il m'attaquât pendant mon sommeil. Tant que j'étais éveillé, il ne pouvait pas me faire grand mal, me mordre peut-être; mais c'était peu de chose, et je pourrais toujours le tuer d'une façon ou d'une autre. Mais si, pendant que je dormirais, il allait me saisir à la gorge! Cette pensée me causait les plus vives alarmes. Je ne pouvais pas toujours rester sur le qui-vive. Plus je veillais longtemps, plus je risquais de tomber dans un profond sommeil et plus je courais de dangers. Il m'était interdit par conséquent de m'endormir avec sécurité avant d'avoir tué mon rat. Je réfléchis longtemps aux moyens d'y parvenir; mais je ne pus trouver d'autre expédient que de le saisir avec les mains et de l'étouffer. Si j'avais été sûr de l'empoigner par le cou, de façon qu'il ne pût me mordre, ç'eût été bien facile; mais c'est là précisément que résidait la difficulté.

Je me demandais comment je pourrais me garantir les doigts de ses morsures. Si j'avais possédé une paire de gants épais, c'eût été possible, mais il n'y fallait pas songer. Toutefois, l'idée des gants me suggéra celle de les remplacer par quelque chose à ma portée, par mes chaussures. En y introduisant les mains jusqu'aux poignets, elles seraient protégées contre les dents aiguës du rat, et si je réussissais seulement à maintenir l'animal sous les semelles, j'étais bien sûr d'avoir assez de force pour l'étouffer. Je me mis donc aussitôt en devoir de réaliser cette idée lumineuse. Après avoir placé mes chaussures près de moi, je me tapis à côté du passage par lequel le rat devait pénétrer. Je vous ai déjà dit que j'avais soigneusement bouché tous les autres; je me proposais, le rat entré, de fermer l'ouverture avec ma jaquette avant qu'il pût fuir; il serait alors à ma merci. Mettant ensuite mes gants avec rapidité, je frapperais à droite et à gauche jusqu'à ce que la besogne fût terminée. Il semblait que l'animal fût résolu à accepter la lutte ou que la fatalité le poussât; en effet, j'avais à peine tout préparé qu'un léger piétinement et un petit cri m'annoncèrent sa présence sur ma couche; j'entendis distinctement ses soubresauts et je le sentis une fois ou deux me courir contre les jambes. Je ne fis nulle attention à ses mouvements avant d'avoir pris toutes mes précautions pour empêcher sa retraite. Plantant alors solidement mes mains dans les bottines, je commençai la poursuite. Connaissant à fond la disposition et tous les recoins de ma petite chambre, je ne tardai pas à l'atteindre. Je frappais successivement les différentes parties de ma couche, persuadé que, si je réussissais à appliquer l'une de mes semelles sur une partie du corps de l'animal, j'aurais bientôt fait d'y poser la seconde et qu'il ne me resterait plus qu'à presser de toutes mes forces.

Je réussis, il est vrai, à atteindre le rat avec une de mes bottines; mais, l'étoffe de ma cou-

che cédant sous la pression, je ne pus maintenir l'animal, qui se sauva en poussant un cri aigu, et me grimpa le long de la jambe à l'intérieur de mon pantalon.

Un frisson d'horreur me courut dans les veines; sans perdre mon sang-froid cependant, je jetai mes chaussures, qui ne pouvaient plus me rendre aucun service, et je saisis le rat juste au moment où il m'atteignait le genou. Je parvins à le maintenir, bien qu'il se débattît avec une force surprenante et en poussant des cris terribles.

Je le pressai de toute ma force, sans me soucier de la douleur de mon pouce. L'étoffe de mon pantalon protégeait mes doigts contre de nouvelles morsures, mais je ne sortis point indemne de la lutte; mon implacable ennemi m'enfonça ses dents dans la chair et les y maintint tant qu'il put faire un mouvement. Ce n'est qu'après lui avoir passé mon pouce autour de la gorge et l'avoir dûment étranglé, que je sentis ses dents lâcher prise. Je compris alors qu'il était bien mort. Je le lâchai, à mon tour, et secouai mon pantalon pour l'en faire sortir; puis, retirant ma jaquette de l'ouverture, je le lançai dans la direction d'où il était venu.

Grandement soulagé et persuadé que je ne serais plus troublé désormais par cette affreuse bête, je me recouchai avec l'intention de réparer le temps perdu la nuit précédente.

Je me berçais d'une fausse sécurité; je ne dormais pas depuis un quart d'heure, quand je fus brusquement réveillé par quelque chose qui me courait sur la poitrine. Était-ce un autre rat? c'était du moins un animal qui lui ressemblait beaucoup.

Je restai quelques instants immobile, prêtant une oreille attentive; mais je n'entendis rien. Avais-je rêvé? Non, car, juste à ce moment, je sentis de petits pieds se mouvoir sur ma couche, et, l'instant d'après, sur ma cuisse.

Je me relevai, et, avançant la main, je fus de nouveau pénétré d'horreur; je venais encore de toucher un énorme rat, que j'entendis se précipiter d'un bond par l'ouverture située entre les deux futailles. Ce ne pouvait être celui que je venais de dépêcher; les chats reviennent parfois à la vie après qu'on les a crus morts, mais je n'avais jamais entendu dire que les rats fussent doués d'une pareille vitalité. Non, mon rat était bien mort; je l'avais étranglé dix fois pour une; ce ne pouvait donc être le même.

Pourtant, si absurde que cela paraisse, je m'imaginais, dans le demi-sommeil où j'étais, que mon rat était revenu pour se venger. Cette idée m'abandonna naturellement dès que je fus éveillé. C'était bien plutôt son conjoint, si j'en jugeais par son énorme taille. Sans doute, pensais-je, c'est la femelle de celui que j'ai tué qui est à la recherche de son compagnon; mais, puisqu'elle est venue par le même chemin, elle doit avoir rencontré le cadavre et savoir ce qui est arrivé. Venait-elle pour venger sa mort? Comment dormir à deux pas de ce hideux animal rôdant autour de moi, peut-être avec le dessein de m'attaquer?

Si fatigué que je fusse de cette veille prolongée, je ne pus me résoudre à prendre du repos avant de m'être débarrassé de ce nouvel assaillant. J'étais convaincu qu'il reviendrait bientôt. Je l'avais seulement effleuré des doigts sans lui faire de mal; la crainte ne pouvait donc l'empêcher de reparaître.

Dans cette conviction, je me plaçai près du passage, ma jaquette en main, et j'écoutai attentivement. Quelques minutes après, j'entendis au dehors les cris d'un rat, puis, presque sans interruption, le grignotement et le piétinement que j'avais déjà remarqués. Bientôt, il me sembla entendre l'animal pénétrer dans ma chambre, et pourtant cela ne pouvait être, puisque les bruits que j'ai mentionnés continuaient au dehors. Je ne savais trop que penser, quand un cri perçant, parti cette fois bien certainement de l'intérieur de ma cabine, vint frapper mon oreille. Sans plus attendre, je bouchai solidement le passage, puis je me retournai vers le rat, après avoir pris la précaution d'introduire mes mains dans mes bottines. De plus, j'avais eu soin d'attacher autour de mes chevilles les jambes de mon pantalon, craignant que le rat ne prît la même route que son prédécesseur. Ainsi préparé, je commençai une chasse qui n'était guère de mon goût; mais j'étais résolu à me débarrasser de mon nouvel assaillant, afin de pouvoir dormir en paix, et je ne voyais pas d'autre moyen que de l'occire comme son compagnon.

Je me mis donc à l'œuvre; mais imaginez l'horreur et l'effroi dont je fus saisi, quand, au lieu d'un rat, je m'aperçus qu'il y avait une légion de ces hideuses bêtes, renfermées dans mon appartement! Ils étaient si nombreux que j'en atteignais un à chaque coup!

Je les sentais courir tout autour de moi, sur mes jambes, sur le dos de mes mains, partout, en poussant des cris féroces et menaçants.

Je dois avouer que la frayeur me fit presque perdre la tête. Je ne pensais plus désormais à les tuer; je savais à peine ce que je faisais... J'eus pourtant la présence d'esprit de retirer ma jaquette de l'ouverture, puis j'en frappai le sol tout autour de moi, tandis que je criais de toute la force de mes poumons.

La violence de mes cris et de mes mouvements sembla produire l'effet désiré. J'entendis les rats se sauver par le passage, et, au bout de quelques instants, je m'aventurai à faire l'exploration de ma couche avec les mains nues. Je reconnus avec bonheur qu'ils avaient décampé jusqu'au dernier.

CHAPITRE XIV

LE RAT DE NORVÈGE

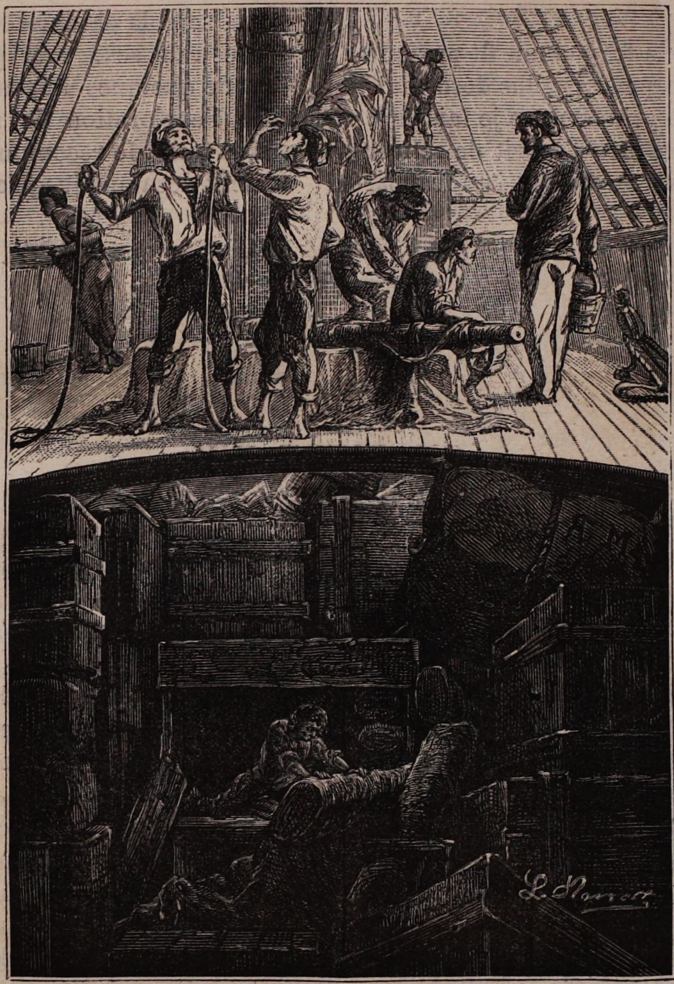
Si un seul rat avait suffi pour troubler mon repos, jugez de mon épouvante quand j'eus la certitude qu'une quantité de ces abominables animaux infestait mon voisinage. Il y en avait certainement d'autres que ceux qui avaient pénétré chez moi; pendant que j'obstruais l'ouverture avec ma jaquette, j'avais entendu des cris et des craquements à l'extérieur. Je savais d'ailleurs que ces animaux abondent à bord des navires, où ils se cachent dans les innombrables anfractuosités de la cale. Je savais aussi que les rats de navire sont de l'espèce la plus féroce, et que, poussés par la famine, ce qui est souvent leur cas, ils n'hésitent pas à attaquer des êtres vivants, ne redoutant d'ailleurs ni chiens ni chats. Ils commettent parfois de grands dégâts dans la cargaison et constituent une véritable calamité pour un navire, surtout quand on ne l'a pas convenablement nettoyé avant le chargement. Cette espèce est connue sous le nom de rats de Norvège, parce qu'on croit qu'elle a été importée en Angleterre par les navires norvégiens.

Si la Norvège est réellement son pays d'origine, il faut que tous les climats lui soient indifférents, car elle pullule surtout dans les parties les plus chaudes de l'Amérique.

Ces rats norvégiens ne sont pas très gros; il y a cependant des exceptions. Ils se distinguent moins par la taille que par leurs dispositions féroces, jointes à une grande fécondité. Partout où ils font leur apparition, les autres espèces de rats disparaissent en peu d'années, d'où l'on conclut que le rat de Norvège détruit tous les autres.

Un fait particulier au rat de Norvège, c'est qu'il paraît savoir quand il est le plus fort. S'il est peu nombreux dans un endroit et s'il court le danger d'être exterminé, il se montre assez timide; mais, dans les endroits où on l'a laissé se multiplier, il s'enhardit et redoute beaucoup moins la présence de l'homme.

Je ne connaissais pas tous ces détails à l'époque de mon aventure avec les rats de l'*Inca*; j'en savais assez néanmoins, d'après ce que j'avais entendu dire aux marins, pour être très inquiet de la présence de toutes ces vilaines bêtes. Même après les avoir chassées de ma petite chambre, j'étais loin de me sentir à mon aise. Je considérais comme certain qu'ils reviendraient, peut-être plus nombreux encore, et que, si, pendant le voyage, ils étaient réduits à la famine, ils seraient assez hardis et assez féroces pour m'attaquer. Même à ce moment, il ne semblait pas que je les eusse effrayés; malgré la violence avec laquelle je les avais chassés, je les entendais encore tout près de moi, criant et trottinant de plus belle. Que deviendrais-je



Je fus aussi actif qu'une fourmi. (Page 69.)

si, poussés par la faim, ils allaient m'attaquer? A cette pensée, mon sang se glaçait dans mes veines et mes cheveux semblaient se hérisser.

Je pensais bien que les rats n'oseraient pas m'approcher tant que je resterais éveillé ; mais qu'adviendrait-il si je m'endormais? Ils se jetteraient sur moi certainement, et une fois qu'ils auraient enfoncé leurs crocs dans ma chair, ne feraient-ils pas comme le tigre, qui n'est satisfait que par la mort de sa victime? Je n'osais pas m'endormir, et pourtant, je ne pouvais pas rester toujours éveillé. Le sommeil finirait nécessairement par me vaincre ; plus je lutterais, plus il serait profond, si profond peut-être que j'en perdrais le mouvement et deviendrais ainsi une proie facile pour les monstres voraces qui m'environnaient. J'étais en proie à ces cruelles appréhensions, quand une idée nouvelle vint me procurer quelque soulagement. Elle consistait à replacer ma jaquette sur l'ouverture par laquelle les rats avaient pénétré et à leur fermer ainsi le passage.

C'était certainement un moyen bien simple de sortir d'embarras. Tant que j'avais cru n'avoir affaire qu'à un ou deux rats, je pouvais songer à m'en défaire en les tuant ; mais le cas était bien différent désormais. Comment détruire tous les rats qui foisonnaient dans le navire? Il fallait y renoncer. Le meilleur expédient était donc celui que je



Une masse énorme d'eau-de-vie fit irruption. (Page 75.)

venais de trouver, c'est-à-dire de boucher l'entrée principale et toutes les autres par lesquelles les rats pouvaient se faufiler. De cette manière je serais immédiatement à l'abri de leur invasion et de leurs attaques.

Sans autre délai, je bouchai l'ouverture avec ma jaquette, et, tout surpris de n'avoir pas imaginé plus tôt un plan si simple, je me couchai, sûr désormais, à ce que je pensais, de pouvoir dormir tranquille chaque fois que j'en éprouverais le désir ou le besoin.

La frayeur et la veille m'avaient tellement épuisé que je me trouvais bien vite dans le pays des songes. C'est dans la mer que je devrais dire, car je me voyais au fond des eaux entouré de monstres semblables à des crabes qui commençaient à me dévorer. De temps à autre ils prenaient la forme de rats, et alors mon rêve se rapprochait de la réalité. Je rêvais qu'ils m'assaillaient en grand nombre et que j'agitais ma jaquette de tous côtés pour les tenir à distance. Ils me semblaient s'enhardir en voyant le peu d'effet que produisait mon arme; l'un d'eux, beaucoup plus gros que les autres, les encourageait à m'attaquer. Ce n'était pas un rat véritable, mais le spectre de celui que j'avais tué qui conduisait la bande des assaillants et les excitait à venger sa mort.

Je réussis quelque temps à les tenir en échec; mais je sentais mes forces défaillir, et j'allais succomber si l'on ne venait à mon se-

cours. Je regardai autour de moi et j'appelai à l'aide de toutes mes forces; mais personne ne semblait être à ma portée.

A la fin, mes assaillants s'aperçurent de mon épuisement et, à un signal donné par le spectre, ils se précipitèrent tous ensemble sur moi !... Ils m'attaquaient par devant, par derrière, de chaque côté... C'est en vain que, dans un effort désespéré, je frappais autour de moi : la place de tous ceux que je réussissais à repousser était immédiatement remplie par d'autres qui les suivaient.

Je ne pouvais plus continuer une résistance inutile : je sentais les rats me grimper sur les jambes, sur les cuisses, sur le dos; j'en étais tout couvert, comme une branche d'arbre par un essaim d'abeilles, et avant qu'ils eussent le temps d'entamer ma chair, leur poids me fit chanceler et tomber pesamment sur le sol. Cette chute parut me sauver; à peine fus-je à terre que les rats lâchèrent prise et décampèrent, comme s'ils étaient effrayés de l'effet qu'ils avaient produit.

Agréablement surpris de ce dénouement, je fus quelques minutes sans pouvoir me l'expliquer; mais, revenant bientôt à moi, je compris avec joie que je sortais d'un rêve dont m'avait tiré la chute que j'avais cru faire.

L'instant d'après pourtant, ma joie s'envola aussi vite qu'elle était venue. Tout n'était pas un songe; des rats m'avaient réellement grimpé sur le corps, et à ce moment il y en avait encore dans ma chambre. Je les entendais gambader et crier, et, avant que je pusse me relever, l'un d'eux me courut sur la face. C'était pour moi un nouveau sujet d'alarme. Comment avaient-ils fait pour entrer? Avaient-ils refoulé ma jaquette ? Je tâtai; elle était à sa place, juste comme je l'avais mise. Je la retirai pour frapper autour de moi et chasser les intrus. A force de coups et de clameurs, j'y réussis encore; mais j'étais plus terrifié que jamais, car je ne pouvais m'expliquer comment ils avaient pu venir jusqu'à moi, malgré les précautions que j'avais prises.

Je demeurai longtemps perplexe; mais je finis par trouver le mot de l'énigme. Ils n'étaient pas entrés par l'ouverture que j'avais condamnée avec ma jaquette; c'était par une autre, bouchée seulement par un tampon d'étoffe qu'ils avaient déchiré à belles dents.

Cette découverte ne fit qu'augmenter mon inquiétude. Pourquoi ces animaux mettaient-ils tant d'obstination à revenir? Pourquoi préféraient-ils ma cachette à toute autre partie du navire ? Que voulaient-ils, si ce n'est me tuer et me dévorer? Vraiment je ne pouvais trouver aucun autre motif à leur persistance à m'assaillir.

La crainte d'un pareil dénouement réveilla toute mon énergie. Je n'avais pas dormi plus d'une heure ; impossible cependant de songer à me rendormir avant d'avoir mis ma forteresse en meilleur état de défense. J'enlevai un à un tous les tampons des ouvertures et je les replaçai plus solidement. Je pris même la peine de retirer de la caisse deux ou trois nouvelles pièces d'étoffe pour rendre mon tamponnement plus efficace. Il y avait autour de la caisse de nombreuses anfractuosités irrégulières, très difficiles à bien boucher; j'y parvins en plaçant debout un rouleau d'étoffe qui remplissait exactement l'espace par lequel je m'étais introduit le jour où j'avais eu le malheur de mettre le pied à bord. Toutefois, ce rouleau avait l'inconvénient de m'empêcher d'arriver facilement à ma caisse de biscuits dont il masquait le couvercle; mais j'avais fait cette remarque avant de le mettre en place et j'avais retiré une provision de biscuits suffisante pour une ou deux semaines. Cette provision épuisée, je pouvais enlever le rouleau, et, avant que les rats eussent le temps d'envahir ma cabine, m'approvisionner pour une autre semaine.

Quand tout me parut disposé à souhait, je m'étendis sur ma couche, très certain cette fois de faire un bon somme.

CHAPITRE XV

ENFIN JE PUIS DORMIR

Je dormis en effet douze heures, mais non sans faire d'horribles rêves. J'eus encore de terribles assauts à soutenir contre les rats et les crabes. Aussi mon sommeil fut-il loin d'être réparateur malgré sa longue durée; mais j'eus à mon réveil l'immense satisfaction de constater que mes odieux visiteurs n'étaient pas revenus et que mes défenses n'avaient éprouvé aucun dommage.

Pendant plusieurs jours je me sentis comparativement à l'aise; je ne redoutais plus rien des rats, quoique je les susse encore près de moi.

Je souffrais beaucoup d'être ainsi renfermé; la chaleur était excessive. Le moindre courant d'air ne pouvant pénétrer dans mon appartement, je me sentais parfois comme dans un four. Nous voguions très probablement sous l'équateur, ou, en tout cas, dans les régions tropicales, ce qui expliquait le calme de l'atmosphère; à ces latitudes, les tempêtes sont bien plus rares que dans les zones tempérées. Une fois, pourtant, nous y éprouvâmes un ouragan qui dura un jour et une nuit. Il fut suivi, comme d'habitude, d'une forte houle, pendant laquelle le navire fut terriblement ballotté. Cette fois, je n'eus pas le mal de mer; mais, comme je n'avais rien pour me retenir, je fus roulé en tous sens dans ma petite cabine, tantôt lancé la tête la première sur le tonneau, tantôt rejeté contre le flanc du navire, de sorte que tout mon corps était aussi meurtri que si j'avais reçu la bastonnade. Le tangage faisait osciller les colis qui s'entrechoquaient par intervalles, et il relâchait mes tampons qui finissaient par tomber. Dans la crainte d'une nouvelle invasion, il me fallut donc, tout le temps que dura la tempête, calfeutrer à nouveau les crevasses de ma cabine.

Deux nouvelles semaines s'écoulèrent de la sorte, d'après les indications de mon calendrier; sans cela je les aurais prises pour des mois, tant elles me parurent longues.

Pendant cette période, j'observai rigoureusement la règle que je m'étais imposée relativement à ma nourriture. Quoique j'eusse pu bien souvent consommer à un seul repas les provisions d'une semaine entière, je n'excédai jamais ma ration. Mais que d'efforts il m'avait fallu faire pour me résoudre à pareille abstinence! Ce n'était pas sans regret que je déposais chaque jour sur la petite tablette le demi-biscuit que je destinais au repas suivant et qui semblait s'attacher à mes doigts. Aussi me félicitais-je d'avoir lutté bravement contre les exigences d'une faim pressante, excepté le jour où je consommai quatre biscuits au même repas. Je n'avais jamais souffert de la soif, car ma ration d'eau était plus que suffisante, et bien souvent je ne l'absorbais même pas tout entière.

La provision de biscuits que j'avais déposée dans ma cellule avant de me barricader touchait à sa fin. J'en étais content; c'était une preuve que deux semaines s'étaient écoulées, puisque, d'après mes calculs, je m'étais approvisionné pour ce laps de temps. Il me fallait maintenant retourner à mon office pour y chercher un nouveau stock. Comme j'allais procéder à cette opération, une appréhension singulière me traversa l'esprit aussi subitement que si une flèche m'avait percé le cœur. C'était le pressentiment d'un grand malheur ou plutôt l'effroi causé par un bruit extérieur et que j'attribuai comme de coutume à mes voisins les rats. Presque continuellement des bruits semblables m'arrivaient du dehors; mais aucun ne m'avait impressionné comme celui-ci, car il semblait provenir de la caisse à biscuits.

Je tremblais en retirant le rouleau d'étoffe et plus encore quand je plongeai la main dans ma caisse. Miséricorde, elle était vide! Pas tout à fait, cependant, car je posai la main sur un corps mou et lisse; c'était un rat!... Je la retirai subitement, tandis que l'animal effrayé se sauvait d'un bond. Je tâtai de nouveau et je trouvai un autre rat, puis un autre, puis un autre! la caisse en paraissait remplie. Ils s'échappèrent dans toutes les directions; quelques-uns même me sautèrent sur la poitrine, tandis que d'autres se heurtaient aux parois de la caisse en poussant de grands cris.

Je réussis à les disperser; mais hélas! quand j'examinai mes provisions, je ne trouvai plus que quelques biscuits brisés et un monceau de miettes avec lesquelles les rats festinaient quand je les avais surpris.

Cette découverte m'épouvanta tellement que je restai quelque temps sans savoir ce que je faisais.

Les conséquences étaient assez claires : la famine se dressait devant moi; les miettes, laissées par les hideux voleurs et qu'une heure de plus leur aurait suffi à dévorer, ne pouvaient me nourrir une semaine; et après! la famine et la mort!

J'étais si désespéré que je ne fis même rien pour empêcher les rats de retourner à la caisse; puisque j'étais condamné à mourir de faim, à quoi bon retarder le moment fatal. Autant mourir tout de suite que d'attendre la fin de la semaine. Vivre quelques jours encore, me sachant condamné à une mort certaine, était plus terrible que la mort ellemême; et alors me revenaient ces sombres pensées de suicide qui m'avaient une fois déjà traversé l'esprit; mais elles ne me troublèrent qu'un instant. Je me souvenais de les avoir eues déjà et d'en avoir été délivré d'une façon presque miraculeuse. Quoique je ne susse pas ce qui pouvait me secourir, il y avait peut-être encore pour moi quelque moyen de salut; la main de la Providence pouvait me l'indiquer, comme elle l'avait déjà fait.

Ces réflexions me rendaient une lueur d'espérance, bien faible assurément, mais suffisante pour rappeler mon énergie et m'arracher au désespoir. La présence des rats n'y contribua pas moins. Je m'aperçus qu'ils se rapprochaient de la caisse et se disposaient à y rentrer pour continuer leur œuvre de destruction. Je découvris qu'ils avaient pénétré dans la caisse à biscuits, non par l'ouverture dont je me servais, mais du côté opposé, en passant par la caisse à étoffes dont j'avais enlevé une des planches. Ils avaient dû toutefois ronger d'abord la paroi postérieure, ce qui avait exigé assez de temps; sans cela leur invasion eût été plus rapide, et je n'aurais pas trouvé une seule miette de biscuit.

Poussé par l'instinct de la conservation, je transférai les miettes de la caisse à ma petite étagère ; je me barricadai de nouveau et m'étendis sur ma couche pour réfléchir à ma situation, que ce malheur inattendu rendait plus sombre que jamais.

Je restai ainsi de longues heures à considérer le pitoyable état de mes affaires, sans qu'une pensée réconfortante se présentât à mon esprit. J'étais si désespéré que je ne fis même pas l'inventaire de mes miettes, mais je calculai à peu près, par le volume du tas, que j'en avais pour dix jours, une quinzaine de jours au plus, avec la perspective d'une mort lente et douloureuse à cette époque.

L'abattement auquel j'étais en proie me rendait inerte et pusillanime; mon esprit était, pour ainsi dire, paralysé; mes pensées s'égaraient ou se concentraient sur le terrible destin qui m'était réservé.

Quand la réaction se produisit, l'espérance, si faible qu'elle fût, me revint graduellement : « Pourquoi, pensai-je, puisque j'ai trouvé une caisse de biscuits, n'y en aurait-il pas une seconde, sinon à côté, du moins dans le voisinage? » Dès que j'eus conçu cette idée, je me demandai par quel moyen je pourrais m'assurer s'il y avait réellement une autre boîte de biscuits à ma portée. Mon plan fut bientôt fait, car il n'y en avait qu'un de possible. Il consistait à m'ouvrir un passage avec mon couteau à travers les colis, quels qu'ils fussent, caisses, balles ou tonneaux, jusqu'à ce que je rencontrasse les biscuits désirés. Cela me paraissait plus praticable à mesure que j'y réfléchissais. Une entreprise qui semble difficile dans les circonstances ordinaires, est envisagée bien différemment par celui dont la vie est en danger et qui sait que son salut dépend du succès. Les plus grandes fatigues et les plus cruelles privations deviennent de bien légères épreuves quand l'existence est en jeu.

C'est de ce point de vue que je contemplais ma nouvelle entreprise, et je faisais peu de cas du temps et de la peine qu'elle allait

exiger, du moment que j'avais l'espoir d'échapper à l'horrible famine.

Une autre pensée m'encourageait encore : mieux valait passer mon temps à travailler que de rester oisif et de m'abandonner au désespoir. Mieux valait espérer en luttant; le travail me ferait trouver les heures moins longues et m'empêcherait de trop réfléchir aux horreurs de ma situation.

J'étais à genoux le couteau en main, prêt et résolu... Combien je prisais alors cette précieuse lame! Je ne l'aurais pas échangée contre un navire chargé d'or!

J'étais à genoux, dis-je, car, l'eussé-je voulu, je n'aurais pu me tenir debout : le plafond de ma cabine était trop bas.

Est-ce cette attitude qui m'en a suggéré l'idée? Je ne m'en souviens plus; mais je me rappelle qu'avant de commencer, j'offris une prière humble et fervente à Dieu qui m'avait déjà secouru. Je lui demandai d'être mon guide, de soutenir mes forces et de m'accorder le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma prière fut exaucée, sans cela je ne vivrais pas pour vous conter cette histoire.

J'avais l'intention de rechercher d'abord ce qui se trouvait derrière la caisse d'étoffes; la caisse de biscuits étant maintenant vide, je pouvais la traverser sans peine. Vous vous rappelez sans doute que j'avais déjà passé par celle-ci pour me procurer les pièces d'étoffe. Pour franchir ensuite la caisse qui les renfermait, il me fallait nécessairement en enlever plusieurs rouleaux. Mon couteau ne pouvant servir à cette opération, je le déposai dans un endroit où il me serait facile de le reprendre et je grimpai dans la boîte vide. L'instant d'après, je tirai à moi les rouleaux de drap, et j'employai toutes mes forces pour les détacher de la caisse où ils étaient empilés.

Ce travail me coûta plus de temps et de peine que vous ne pourriez l'imaginer. Évidemment on avait voulu économiser l'espace et les pièces d'étoffes étaient aussi pressées qu'avec une presse à vapeur. Celles qui se trouvaient en face de l'ouverture que j'avais pratiquée cédèrent assez facilement, les autres me donnèrent bien plus de mal. Une fois les premières enlevées, la besogne devint plus facile. Il y avait plusieurs rouleaux plus volumineux que les autres parce qu'ils étaient d'étoffe plus grossière ; impossible de les faire passer par l'ouverture. C'était embarrassant; il n'y avait pas moyen de faire sauter une autre planche à cause de la position des deux caisses. Quant à élargir l'ouverture avec mon couteau, c'eût été un travail énorme.

Je conçus alors une idée meilleure en apparence, mais qui, en fin de compte, ne valait rien : c'était de couper les attaches de chaque pièce, de saisir l'étoffe par un bout et de la dérouler. Je procédai ainsi jusqu'à ce que le rouleau fût assez petit pour traverser l'ouverture. Je réussis de la sorte à vider la caisse, mais il me fallut plusieurs heures pour y parvenir.

Je fus du reste retardé par un incident des plus sérieux. Comme je retournais dans ma chambre avec la première pièce de drap que j'avais retirée de la caisse, je la trouvai à ma grande consternation, occupée par une vingtaine de rats. Je laissai tomber le drap, et, me précipitant au milieu de la bande, je parvins à la mettre en déroute. Comme je l'avais prévu, une nouvelle partie de mes provisions avait disparu; pas beaucoup heureusement, car mon absence n'avait pas été longue. Une heure de plus, j'étais complètement dévalisé.

Déplorant de nouveau ma négligence, je résolus d'être plus soigneux à l'avenir. J'étandis un large morceau de drap sur lequel je déposai toutes les miettes qui me restaient encore; puis j'en fis un paquet que je ficelai solidement avec un morceau de lisière enlevé au drap lui-même; je le plaçai dans un coin et, le croyant en sûreté, j'allai me remettre à la besogne.

Pendant que j'allais et venais sur les mains et sur les genoux, tantôt les mains vides, tantôt traînant un rouleau d'étoffe, on aurait pu me comparer à une fourmi amassant ses provisions pour l'hiver, car, pendant de longues heures, je fus aussi actif qu'une fourmi peut l'être. Le temps était toujours calme; mais la chaleur semblait plus forte que jamais, et la sueur me sortait par tous les pores. J'étais souvent obligé de m'essuyer le front et les yeux avec un morceau de drap. Par moments, il me semblait que j'allais suffoquer, mais le motif qui me poussait au travail était trop puissant pour que je songeasse à me reposer une seule minute.

Tout le temps les rats m'environnaient. Il y en avait partout dans les interstices entre les futailles et les caisses; je les rencontrais devant moi dans ma propre galerie et quel-

quefois je les sentais me courir sur les jambes. Chose singulière, j'en avais moins peur qu'autrefois, parce que je savais maintenant que c'était mon biscuit et non ma personne qui les avait attirés dans ma cabine. Néanmoins, je ne me serais pas endormi sans me garantir contre leurs attaques.

Il y avait une autre raison pour laquelle je les craignais moins : c'était que ma situation s'était terriblement aggravée et que les petits dangers disparaissaient à mes yeux devant le plus menaçant de tous, le danger de la famine.

Quand j'eus vidé la caisse de drap, je me décidai à manger quelques miettes et à prendre un peu de repos. Je n'avais pas cessé de travailler une seconde, même pour boire ; aussi me sentais-je extrêmement altéré. Comme je ne craignais pas que l'eau me manquât, je bus à discrétion. Le précieux fluide me sembla plus suave que le nectar lui-même, et, quand j'eus fini de me désaltérer, je me sentis complètement réconforté.

Je me tournai alors vers ma provision de miettes ; mais un nouveau cri de douleur m'échappa quand j'y portai la main : encore les rats ! Oui, ces voleurs infatigables étaient revenus, avaient rongé le drap et soustrait une nouvelle portion de mes vivres déjà si réduits. Il en manquait au moins une livre qui avait dû disparaître en quelques minutes, car, l'instant d'avant, j'avais déplacé le paquet sans y remarquer rien d'extraordinaire. Cette découverte augmenta mon désespoir ; je compris que, si je laissais mon sac de biscuits derrière moi rien qu'une seconde, je pouvais m'attendre à le trouver vide au retour.

J'avais déjà perdu environ la moitié des débris trouvés dans la caisse et qui, d'après mes calculs, devaient me sustenter dix ou douze jours. En les examinant de nouveau, je m'aperçus qu'il ne m'en restait pas assez pour une semaine.

Toutefois, si sombre que fût ma situation, je ne m'abandonnai point au désespoir ; je résolus malgré tout de poursuivre mon entreprise, d'autant que la réduction de mes vivres exigeait plus d'énergie et de persévérance que jamais.

Désormais, je ne voyais d'autre moyen de garantir mon sac de miettes que de le garder près de moi. J'aurais pu, il est vrai, augmenter l'épaisseur de l'enveloppe en l'entourant de nouveaux morceaux d'étoffe ; mais j'étais convaincu que les rats auraient bien su arriver jusqu'à mes précieuses miettes, les eussé-je enfermées dans une caisse en fer.

Je bouchai donc le trou qu'ils avaient fait au drap ; puis, tirant le sac après moi, je le déposai dans la caisse à étoffes entre mes genoux, décidé à le défendre contre tout assaillant. Alors je me mis en mesure de perforer avec mon couteau la paroi de la caisse adjacente.

J'essayai d'abord d'enfoncer une des planches avec les mains. Voyant que je n'y pouvais parvenir, je me couchai sur le dos et me servis des pieds, que j'avais, pour la circonstance, chaussés de mes vieilles bottines ; mais j'eus beau frapper, je n'obtins aucun résultat. La caisse était trop solidement clouée, et je découvris plus tard qu'elle était encore consolidée par des cercles de fer dont je n'aurais pu venir à bout. Mes coups de poing et de pied étaient donc inutiles ; dès que j'en fus convaincu, je repris mon couteau.

Je me proposai de couper une des planches à l'un de ses bouts, ce qui me permettrait de l'arracher, quelque solidement fixée qu'elle fût à l'autre.

Le bois n'était pas dur : c'était du sapin ordinaire. Je l'aurais facilement traversé, même avec un instrument aussi peu approprié que mon couteau, si j'avais été dans une position plus commode ; mais il fallait travailler dans une attitude désavantageuse et fatigante. De plus, je souffrais encore de la blessure de mon pouce qui n'était pas tout à fait cicatrisée, ce que j'attribuais à l'état de fièvre constante occasionnée par les nombreux tourments que j'avais endurés. Malheureusement, c'était ma main droite qui avait été mordue, et, n'étant pas gaucher, je ne pouvais travailler de la main gauche. J'essayais bien quelquefois pour soulager la main malade, mais je n'avançais qu'avec une extrême lenteur.

Pour ces raisons, j'employai plusieurs heures à traverser une planche qui n'avait qu'un seul pouce d'épaisseur ; j'y réussis pourtant à la fin. Me remettant alors sur le dos, je pressai la planche avec mes talons, et j'eus la satisfaction de la sentir céder ; mais elle fut promptement arrêtée par un obstacle qui se trouvait derrière, formé sans doute par une autre caisse ou une futaille. Je n'obtins donc qu'un écartement de deux ou trois pouces ; il me fallut longtemps tirer et contourner ma planche dans tous les sens afin de

parvenir à la détacher des cercles de fer qui la retenaient.

Avant d'en venir complètement à bout, je découvris ce qu'il y avait derrière, car j'avais introduit la main pour m'en assurer. C'était, hélas! une autre caisse en tout semblable à celle-ci. Même bois, même volume, mêmes cercles de fer et sans doute même contenu. Cette découverte me désappointa; mais, quoique je fusse convaincu qu'elle était remplie d'étoffes, je voulus en obtenir la certitude. Je procédai exactement comme je venais de le faire, avec infiniment plus de peine toutefois, parce que je travaillais dans des conditions plus défavorables. Pendant l'opération, la lame de mon couteau atteignit plusieurs fois une substance molle, souple et peu résistante, qui me sembla bien être du drap. J'en étais si persuadé, que j'aurais pu discontinuer mon travail; mais j'étais talonné par cette sorte de curiosité qu'une démonstration complète peut seule satisfaire. Je poursuivis donc ma tâche jusqu'au bout. Le résultat fut ce que j'attendais : la caisse contenait du drap.

Le couteau s'échappa de mes mains. Accablé de fatigue et de chagrin, je tombai à la renverse et restai qnelques minutes dans un état d'insensibilité presque complète. J'en fus tiré par une douleur aiguë que je ressentis à l'extrémité du doigt; elle ressemblait à celle que produit une piqûre d'aiguille ou une coupure de canif.

Je me relevai sur-le-champ, persuadé que je venais de me blesser avec mon couteau que j'avais laissé tomber ouvert près de moi. Je fus bientôt convaincu que je me trompais; ma blessure n'était point produite par un instrument tranchant, mais par la dent d'un animal, je venais d'être mordu par un rat!

La frayeur m'eut bientôt tiré de mon engourdissement. Plus de doute désormais; ces hideux animaux en voulaient à ma vie, car, pour la première fois, j'étais attaqué sans provocation. Quoiqu'ils eussent décampé en entendant mes cris, j'étais sûr qu'ils reviendraient, sans se laisser arrêter par mes vaines démonstrations.

Je ne pouvais songer à dormir, exposé comme je l'étais à leur agression. Bien que, selon toute apparence, je fusse condamné à mourir de faim, encore valait-il mieux finir de la sorte que d'être dévoré par les rats. La crainte d'une pareille mort me remplit d'horreur, et je résolus de tout faire pour y échapper.

J'avais le plus grand besoin de repos; la caisse où je me trouvais était assez spacieuse pour que je pusse m'y étendre et dormir; mais je me crus plus en sureté dans ma cabine. Reprenant mon couteau et mon sac, je battis en retraite derrière ma futaille.

Ma chambre était bien étroite, depuis que j'y avais amoncelé l'étoffe qui garnissait la caisse. Il y avait tout juste assez de place pour mon sac et pour moi; c'était plutôt un nid qu'un appartement. Les pièces de drap empilées contre le tonneau d'eau-de-vie me protégeaient suffisamment de ce côté; je n'avais donc plus qu'à clore l'autre extrémité; c'est ce que je fis, et alors, après avoir avalé ma maigre pitance que j'arrosai de copieuses libations, je cherchai le repos de l'esprit et du corps dont j'avais tant besoin.

Mon sommeil ne fut ni profond ni réparateur. A mes souffrances morales venaient s'ajouter les souffrances physiques. Toutes les issues de ma cabine étant hermétiquement bouchées, la chaleur était insupportable. Pas le plus petit courant d'air pour me rafraîchir. J'obtins malgré cela quelques heures de sommeil dont il fallut bien me contenter.

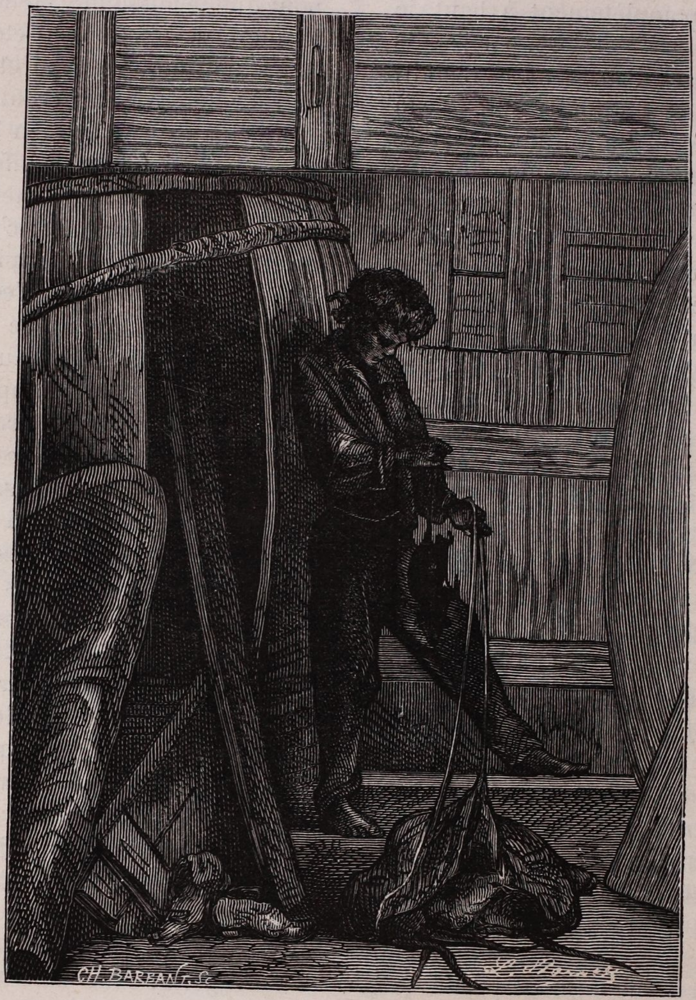
A mon réveil je fis un repas, le plus maigre déjeuner imaginable; puis je bus abondamment. J'avais la fièvre et je souffrais tellement de la tête qu'il me semblait qu'elle allait se fendre.

Cela ne m'empêcha point de retourner à l'ouvrage. Si deux caisses ne contenaient que de l'étoffe, ce n'était pas une raison pour que toute la cargaison fût de même nature, et je résolus de persévérer; mais j'étais décidé à suivre une nouvelle direction, c'est-à-dire à perforer le bout de la caisse dont j'avais déjà ouvert la paroi latérale.

Prenant donc avec moi mon sac à miettes, je me remis à l'œuvre, soutenu par un nouvel espoir, et, après un rude labeur, rendu encore plus pénible par ma blessure, je réussis à détacher une des planches qui fermaient l'extrémité de la caisse.

Je sentis au delà quelque chose de mou, ce qui m'encouragea. Ce n'était certainement pas du drap, cette fois, mais qu'était-ce? J'introduisis en tremblant la main par l'ouverture et je reconnus au toucher, de la toile d'emballage; mais que pouvait-elle bien contenir?

Je ne pus le deviner avant d'avoir coupé l'enveloppe avec mon couteau, et alors quelle déception! Je trouvai de la toile fine, disposée



Je vous tiens donc à la fin.... (Page 79.)

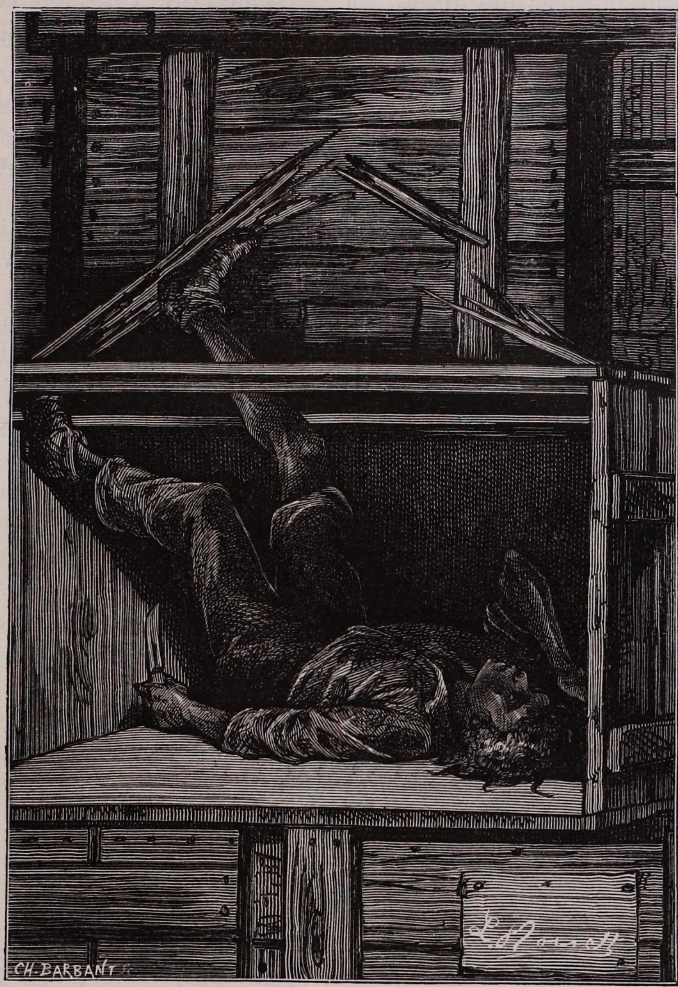
en rouleaux comme le drap, mais tellement serrée qu'en employant toutes mes forces je n'aurais pas réussi à retirer une seule pièce du ballot.

Combien j'aurais préféré rencontrer du drap! car j'aurais pu l'enlever complètement afin de me frayer un passage, tandis que cette balle de toile me présentait un obstacle presque insurmontable. C'est à peine si j'aurais pu l'entamer avec mon couteau, et, pour en venir à bout, il m'aurait fallu au moins une semaine. Mes provisions seraient toutes épuisées auparavant.

Je ne m'arrêtai donc pas un instant à une idée si peu pratique.

Je restai quelque temps pensif, me demandant quel parti j'allais prendre; mais le temps était trop précieux pour le gaspiller en réflexions. L'action seule pouvait me sauver. Aiguillonné par cette pensée, je me remis bien vite à la besogne.

Je me proposais maintenant d'enlever le drap contenu dans la seconde caisse, de la défoncer et de voir ce qu'il y avait de ce côté. Il me fut très difficile de retirer les deux ou trois premières pièces. Malheureusement le bout des rouleaux était tourné de mon côté, ce qui en rendait l'extraction très laborieuse. Après bien des efforts, je parvins à en détacher quelques-uns, et les autres vinrent ensuite plus aisément. Comme dans l'autre caisse, je trouvai d'énormes rouleaux, trop gros pour



La planche vola en l'air. (Page 85.)

franchir l'ouverture que j'avais pratiquée. Ne voulant pas prendre la peine de l'agrandir, j'eus recours à l'expédient qui m'avait déjà réussi et qui consistait à couper les attaches et à dérouler l'étoffe.

Ce procédé était commode ; mais, hélas ! il devint la source d'embarras inattendus, comme j'eus bientôt après l'occasion de le constater.

Ma besogne marchait assez bien, quand, tout à coup, je dus la suspendre, parce qu'il ne me restait plus de place pour rejeter l'étoffe derrière moi. Mon appartement, la caisse à biscuits et l'autre caisse, tout était plein. Ce fait ne m'alarma point tout d'abord ; mais, avec un peu de réflexion, j'en reconnus toute la gravité : il était évident que je ne pouvais plus continuer avant d'avoir fait disparaître le monceau d'étoffe que j'avais si étourdiment accumulé. Pour cela, comment faire ? Je ne pouvais le détruire ni par le feu ni autrement ; je ne pouvais plus en diminuer le volume ; je l'avais déjà pressé autant qu'il pouvait l'être.

C'est maintenant que je reconnaissais l'imprudence que j'avais commise en déroulant les pièces. En cet état, l'étoffe occupait nécessairement un espace beaucoup plus considérable, et il ne m'était plus possible de les rétablir comme je les avais trouvées. Elles gisaient de tous côtés dans la plus grande confusion ; je n'aurais même pas pu les re-

plier. C'est à peine s'il me restait assez de place pour me mouvoir. Devant ce nouveau malheur, je me sentis découragé, que dis-je? presque désespéré.

Mais je ne me laissai pas longtemps abattre. En faisant assez de place pour sortir une autre pièce ou deux, je pourrais pratiquer un trou dans la paroi postérieure de la caisse, et si je trouvais derrière une autre caisse de drap ou une balle de toile, « alors, pensai-je, il sera temps de m'abandonner au désespoir; jusque-là espérons. »

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Plein de foi dans ce vieux proverbe, je renouvelai mes efforts.

Après quelque temps, je réussis à retirer deux nouvelles pièces ; j'eus dès lors assez de place pour m'introduire dans la caisse, maintenant presque vide, et me mettre à l'œuvre avec mon couteau.

Il me fallut cette fois couper la planche au milieu, parce que l'étoffe m'en cachait les deux extrémités. Cela, du reste, faisait peu de différence. Quand j'eus fini ma section, je repoussai les deux fragments et j'obtins une ouverture suffisante pour ce que je voulais faire, c'est-à-dire pour y introduire la main. Quand je l'avançai, ce fut pour faire la plus navrante découverte : je venais de reconnaître une autre balle de toile!

Succombant à la fatigue et à l'émotion, je serais tombé, si cela eût été possible; mais j'étais à plat ventre, et je demeurai quelque temps dans cette posture, en proie à une prostration complète.

CHAPITRE XVI

EXCELSIOR

Le besoin impérieux de prendre quelque nourriture me fit sortir de cette espèce de léthargie. J'aurais pu manger dans l'endroit où j'étais ; la soif me contraignit à regagner ma cellule. Ce n'était point chose facile que d'y retourner; il me fallut enlever de ma route et rejeter derrière moi bien des pièces de drap avant que j'eusse déblayé mon appartement d'une façon suffisante pour y pénétrer. J'y réussis néanmoins, et après avoir pris mon repas et étanché la soif ardente qui me dévorait, je me laissai choir sur un monceau d'étoffe et m'endormis en un clin d'œil. J'avais pris ma précaution habituelle de fermer la porte de ma forteresse, et je reposai cette fois sans être troublé par les rats.

Le matin, je devrais plutôt dire à mon réveil, je bus et mangeai de nouveau. Je ne savais plus maintenant distinguer le jour de la nuit ; ma montre s'était arrêtée une ou deux fois, et mon sommeil moins régulier que jadis, ne pouvait plus me fournir d'indications précises à cet égard. Ce que je mangeai n'apaisa pas ma faim; tous mes vivres n'y auraient point suffi, et je dus m'armer de tout mon courage pour ne point dévorer ce qui m'en restait; la certitude qu'un pareil repas serait le dernier et la crainte de la famine me retinrent.

Après ce triste déjeuner que je complétai en me gorgeant d'eau, je me dirigeai vers la seconde caisse d'étoffes, déterminé à continuer mes recherches, tant que mes forces me le permettraient. Il ne m'en restait plus guère; le peu de nourriture que je prenais suffisait à peine pour entretenir la vie. Mes côtes saillissaient comme celles d'un squelette, et je me sentais si faible que c'est à peine si je pouvais remuer les rouleaux d'étoffe. Les caisses étaient arrimées de façon que l'une de leurs extrémités confinait aux parois du navire, tandis que l'autre était dirigée vers l'in-

térieur de la cale; c'est dans cette dernière direction que je poussai mes travaux. Je n'ai pas besoin de vous les raconter en détail; ils ressemblaient à ceux que j'avais déjà exécutés et durèrent plusieurs heures pour aboutir une fois de plus à une cruelle déception... une nouvelle balle de toile! Je ne pouvais plus ni avancer de ce côté ni d'aucun autre ; les caisses de drap et les ballots de toile m'environnaient de toutes parts; impossible de franchir cette barrière. Telle fut la conclusion à laquelle j'arrivai et qui me plongea une fois encore dans le désespoir.

Ce fut heureusement pour un temps très court. Je me rappelai tout à coup avoir lu le récit des luttes qu'un enfant avait soutenues dans les circonstances les plus critiques : à force de courage et de persévérance, il était parvenu à surmonter tous les obstacles, et je me souvenais qu'il avait pour devise le mot latin *excelsior*, qui veut dire « plus haut ».

« Plus haut, pensai-je ; comment l'idée ne m'est-elle pas venue plus tôt de chercher dans cette direction? J'ai tout autant de chances d'y trouver des vivres que dans une autre. »

Du reste, je n'avais pas à choisir et je résolus d'essayer.

L'instant d'après, j'étais sur le dos, le couteau à la main, et, m'étant convenablement étayé, avec des pièces de drap, pour travailler plus à mon aise, j'attaquai l'une des planches du couvercle; je parvins à l'arracher après bien des efforts. Juste ciel! mes espérances devaient-elles donc être toujours frustrées? Hélas! elles l'étaient encore une fois : ma main fiévreuse venait de rencontrer une toile grossière recouvrant un nouveau ballot d'étoffe. Restaient encore la première caisse de drap et la caisse de drap dont je n'avais pas exploré la partie supérieure. Comme dernier effort, je résolus de les ouvrir toutes deux avant d'aller prendre du repos. C'est ce que je fis, toujours avec le même insuccès. Au-dessus de la première se trouvait une caisse de drap, et une balle de toile sur l'autre.

« Dieu de miséricorde, m'avez-vous donc abandonné? » m'écriai-je en tombant dans un état de complet épuisement.

Je fus assez heureux pour m'endormir, et, lorsque je me réveillai je me sentis le cœur plus léger sans que je pusse m'en expliquer le motif, car ma situation ne s'était nullement améliorée, et je n'avais ni conçu de nouvelles espérances ni formé de nouveaux plans.

J'avais la certitude de ne pouvoir franchir les caisses de drap et les ballots de toile, puisque je manquais d'espace pour empiler leur contenu derrière moi. Il n'y fallait donc plus songer; mais je pouvais pousser mes recherches dans deux directions nouvelles, l'une en face et l'autre à gauche.

En face se trouvait ma futaille d'eau. Elle n'était plus guère qu'à moité pleine; j'eus un instant l'idée d'y pratiquer dans la partie supérieure une ouverture suffisante pour m'y introduire, puis de faire à l'autre extrémité une ouverture semblable, mais je réfléchis que je m'exposais de la sorte à perdre toute ma provision d'eau en une seule nuit. Un ouragan, comme nous en avions déjà eu plusieurs, pouvait surgir, et mon tonneau, culbuté par le roulis, répandrait ce précieux liquide, sans lequel j'aurais depuis longtemps péri d'une façon misérable.

Une autre considération m'arrêta : c'est que j'avais à gauche une direction bien plus facile à suivre à travers la tonne d'eau-de-vie. Je résolus donc de m'y ouvrir un passage ; peut-être trouverais-je au delà des vivres. Je n'y comptais guère, mais je priai Dieu de me donner le succès.

Pratiquer une incision à travers les épaisses planches de chêne qui formaient le fond de la futaille, est autrement difficile que de perforer du sapin : la tâche était rude et la planche refusa longtemps de céder; mais, à force de frapper, j'eus la satisfaction de la détacher en partie. Alors quelques nouveaux coups solidement appliqués suffirent pour la repousser à l'intérieur de la futaille.

A l'instant même, une masse énorme d'eau-de-vie fit irruption dans l'étroit espace que j'occupais et le remplit en un clin d'œil. J'avais tellement de peine à maintenir ma tête au-dessus du niveau du liquide, que je craignis vraiment de m'y noyer. Il m'en était entré dans les yeux et dans la gorge au point de m'aveugler et de me couper la respiration. Je ne cessai de tousser et d'éternuer pendant un bon moment.

Je n'avais guère envie de rire ; pourtant je ne pus m'empêcher de penser à la singularité du duc de Clarence demandant à être noyé dans un tonneau de Malvoisie. L'inondation qui me menaçait disparut presque aussi vite qu'elle s'était produite. Au bout de quelques secondes, elle était allée rejoindre les eaux croupissantes qui clapotaient à fond de cale ;

toutefois j'étais trempé, et l'air était imprégné d'une odeur alcoolique qui me suffoquait.

Le tangage du navire, en soulevant la tonne, la vida presque entièrement en moins de dix minutes. Je n'avais pas attendu cela ; la planche que j'avais fait sauter laissait une ouverture assez grande (et il ne fallait pas qu'elle le fût beaucoup) pour admettre mon corps. Dès que mon accès de toux fut passé, je pénétrai à l'intérieur.

Je cherchai d'abord la bonde ; je la trouvai, non au sommet comme je l'avais supposé, mais sur le côté, et juste à une hauteur convenable. Fermant alors mon couteau, je la frappai fortement avec le manche ; après quelques coups, je fus assez heureux pour la faire sauter au dehors. Cela fait, j'introduisis ma lame dans le trou de bonde. Je n'avais pas fait une douzaine d'entailles que je sentis mes forces singulièrement accrues. Tout à l'heure encore j'étais faible, et maintenant il me semblait que j'aurais pu défoncer le tonneau sans en couper les planches. J'étais presque gai, et je me souviens que je sifflai et chantai en travaillant. L'idée que j'étais en danger de perdre la vie m'avait complètement abandonné ; toutes les angoisses que j'avais endurées ne m'apparaissaient plus que comme un rêve.

A ce moment, je fus saisi d'une soif ardente, et je me rappelle que je cherchai à sortir de la tonne d'eau-de-vie pour aller boire. Je réussis à en sortir ; mais je ne saurais dire si je bus ou non.

A partir de cet instant, je ne me souviens plus de rien, sinon que je tombai dans un état d'insensibilité complète.

J'y demeurai plusieurs heures sans que mon sommeil fût troublé par mes cauchemars habituels ; mais je me réveillai en proie à un sentiment de terreur singulière, comme si j'avais été lancé dans les régions éthérées où je flottais à l'aventure, ou que j'eusse été précipité d'une grande hauteur sans rencontrer un point d'appui pour arrêter ma chute. Cette angoisse s'évanouit heureusement à mesure que je revenais à moi-même ; et je me rendis compte de mon état. Je sortais de l'ivresse.

Je n'avais pourtant pas bu la moindre goutte d'eau-de-vie ; je la détestais trop pour cela. Ah ! si, pourtant, une goutte ou peut-être une cuillerée m'était entrée dans la gorge au moment où le liquide avait jailli de la futaille ; mais une si petite quantité ne pouvait certainement suffire à m'enivrer. A quoi donc attribuer mon ivresse ? car, quoique ce fût la première fois de ma vie, j'étais bien certain d'en avoir éprouvé les symptômes.

A mesure que je me dégrisais, mes idées s'éclaircirent et je reconnus la cause de mon indisposition. Ce n'était pas l'eau-de-vie, mais les vapeurs d'eau-de-vie qui m'avaient enivré.

Même avant de pénétrer dans le tonneau, j'avais déjà éprouvé une sensation particulière produite par les émanations dont l'air était chargé. Ce fut bien autre chose à l'intérieur ; elles étaient si fortes que j'eus d'abord beaucoup de peine à respirer. Je finis pourtant par m'y habituer et même par les trouver agréables ; c'est sous leur influence que je m'étais senti si fort et si gai.

En réfléchissant à ce singulier incident, je me rappelai que la soif m'avait poussé à sortir de la futaille, et je compris quel service ce besoin m'avait rendu. Je vous ai déjà dit que je ne me souvenais plus si je l'avais satisfait. Je ne crois point, en effet, avoir puisé de l'eau à ma tonne. Si je l'avais fait, il est plus que probable que j'aurais négligé de remettre le fausset, ce qui m'aurait fait perdre une quantité d'eau considérable. J'eus la satisfaction de reconnaître que rien de semblable ne s'était produit. Ainsi, sans la soif, je serais certainement resté à l'intérieur de la futaille ; et voyez les conséquences : mon ivresse n'aurait fait que croître jusqu'à ce que mort s'ensuivît probablement.

Une circonstance tout à fait accidentelle m'avait sauvé la vie, ou n'était-ce pas plutôt une intervention providentielle, comme je le crus à cette époque ? aussi offris-je au Seigneur, avec toute la ferveur de mon âme, l'expression de ma plus profonde gratitude.

Que j'eusse bu ou non, je me sentais si altéré que j'aurais pu boire le contenu de ma tonne. Aussi me hâtai-je de prendre ma coupe que je ne quittai point avant d'avoir bu au moins un demi-gallon. Sous cette influence, mes nausées disparurent, et mon cerveau se dégagea. Revenu enfin à mon état ordinaire, je me mis à considérer les périls qui m'environnaient. Ma première pensée fut de reprendre ma besogne ; mais je me demandai si je serais capable de la continuer. Qu'arriverait-il si j'allais retomber dans le même état et si je manquais de la présence d'esprit nécessaire pour sortir de la futaille ? Peut-être pourrais-je

travailler quelque temps sans ressentir les atteintes de l'ivresse et m'éloigner dès que je les éprouverais. Peut-être ; mais s'il en était autrement ? si, au lieu d'être graduelles, elles étaient instantanées ?...

Je me rappelais comment cette étrange influence s'était emparée de moi, l'engourdissement de mes sens et la torpeur de mon esprit poussée à ce point de me faire oublier même la terrible situation dans laquelle j'étais. Il se pouvait que les mêmes phénomènes se reproduisissent, moins la soif qui m'avait sauvé ; et pourquoi non ? Certes, je n'en pouvais pas répondre ; aussi mes appréhensions étaient-elles si fortes que j'hésitai à rentrer dans la futaille.

Il le fallait pourtant ou mourir ; et si la mort m'était réservée, mieux valait, pensais-je, mourir d'une mort qui, d'après l'expérience que j'avais faite, serait dépourvue d'angoisses.

Cette réflexion me donna de l'audace ; du reste, je n'avais point à choisir. Faisant une nouvelle prière, je rampai dans le tonneau d'eau-de-vie.

CHAPITRE XVII

OU EST MON COUTEAU?

Dès que j'y fus installé, je cherchais mon couteau. J'ignorais complètement ce que j'en avais fait ; je l'avais déjà cherché au dehors, mais sans succès. J'en avais conclu qu'il était resté dans le tonneau ; aussi étais-je tout surpris de ne point l'y trouver.

Je commençais à être fort inquiet. S'il était perdu, tout espoir de délivrance était perdu avec lui. Où pouvait-il être ? les rats l'avaient-ils emporté ? Je sortis de la futaille pour faire de nouvelles recherches, mais sans résultat. J'y rentrai pour l'explorer de nouveau. J'allais en ressortir sans avoir été plus heureux, quand j'eus l'idée de diriger ma main vers le trou de bonde où je travaillais la dernière fois que je m'en étais servi ; à ma grande joie je l'y trouvai, enfoncé dans l'entaille que j'avais faite.

Je me remis à l'ouvrage sans délai ; mais, à force de servir, mon couteau s'était émoussé, et j'avançais aussi lentement dans cette planche de chêne que si j'avais coupé de la pierre. Je travaillai un quart d'heure sans agrandir ma section de plus de deux lignes, et je commençais à désespérer d'en venir à bout.

Je sentais déjà se reproduire la singulière influence que j'avais éprouvée. Je m'y serais abandonné sans crainte, car tel est l'effet de l'ivresse ; mais je m'étais promis de battre en retraite au premier symptôme, et, avant qu'il fût trop tard, je me traînai dans ma cabine. Ce fut bien heureux pour moi ; dix minutes de plus, je serai tombé dans un état d'insensibilité absolue.

Quand l'influence alcoolique se fut dissipée, je me sentis plus misérable que jamais, car je comprenais que ce nouvel obstacle était la ruine de mes espérances. Je ne pouvais pénétrer dans le tonneau qu'à de longs intervalles, et l'usure de mon couteau rendait mon travail aussi lent que possible. Il me faudrait des jours pour me frayer un passage à travers cette futaille, et les jours m'étaient comptés. Ma petite provision de miettes était réduite à une poignée ; mes chances de salut diminuaient donc d'heure en heure, et je sentais le désespoir me gagner. Si encore j'avais été sûr de trouver derrière la futaille une caisse de biscuits ou de vivres quelconques, l'énergie ne m'aurait pas manqué pour continuer ma tâche ; mais c'était plus que douteux.

L'effondrement de la tonne d'eau-de-vie

avait l'avantage de me procurer un espace vide assez étendu. Si donc je réussissais à la franchir, je pourrais accumuler dans son intérieur les marchandises qui encombreraient ma route, et m'ouvrir un passage pour des opérations nouvelles. Tout à coup une idée encore meilleure me traversa l'esprit et me fit envisager ma situation sous un aspect moins sombre. S'il m'était si facile de me frayer un chemin de caisse en caisse, comme j'en avais déjà fait l'expérience, pourquoi ne pas l'ouvrir de bas en haut afin d'atteindre le pont? Sans doute la cale était toute pleine et j'étais tout au fond; néanmoins, je ne devais pas être séparé du pont par plus d'une douzaine de caisses. En admettant qu'il me fallût un jour pour effondrer chacune d'elles, ce n'était après tout que l'affaire de huit à dix jours.

Quel malheur que cette excellente idée ne me fût pas venue plus tôt! Peut-être était-il trop tard désormais. Si je l'avais mise à exécution à l'époque où j'avais une ample provision de biscuits, le succès n'eût pas été douteux; mais maintenant, hélas! n'était-ce pas une entreprise désespérée?

Impossible pourtant de renoncer à la perspective de vivre et de recouvrer ma liberté. Étouffant donc des regrets stériles, je me mis à considérer le nouveau plan que je venais de concevoir.

Voici quelle était mon idée : elle consistait tout simplement à manger les rats au lieu de me laisser dévorer par eux!

J'avais trouvé jadis les rats trop nombreux; maintenant, leur nombre ne m'inquiétait guère. Il y en avait toujours assez pour me sustenter pendant longtemps; mais il ne s'agissait que de savoir comment les prendre.

Je ne voyais pas d'autre moyen que de les empoigner avec ma main et de les étrangler. Vous vous rappelez comment je m'y étais pris pour en tuer un ; je pouvais encore assurément en occire un ou deux par le même procédé; mais il avait l'inconvénient d'épouvanter les autres qui pouvaient ne plus revenir, et alors adieu mon approvisionnement! Mieux valait donc tâcher d'en prendre tout de suite autant qu'il m'en fallait pour une dizaine de jours. Peut-être à cette époque aurais-je à ma disposition une nourriture plus délectable. C'était plus sage et plus sûr, et je restai longtemps à considérer comment je pourrais opérer une capture en masse.

La nécessité est la mère de l'invention : je suppose que ce fut elle bien plus que mon génie qui m'inspira le plan d'une ratière. Elle était certainement bien simple, mais pratique : c'était là le principal. J'imaginai de faire un grand sac de drap, ce qui m'était facile, en coupant un morceau de longueur convenable et cousant les deux bords avec de la ficelle qui ne manquait pas puisque j'avais à ma disposition toute celle dont on s'était servi pour attacher les pièces d'étoffe. Mon couteau me servirait d'aiguille et de passe-lacet pour établir une coulisse à l'embouchure du sac. En moins d'une heure. mon appareil était achevé complètement et prêt à fonctionner.

Il s'agissait ensuite de tendre le piège; tout en travaillant, j'avais arrêté dans mon esprit la manière de procéder.

Voici en quoi elle consistait :

Je débarrassai d'abord mon appartement de tous les paquets d'étoffe qu'il contenait et que j'empilai dans la tonne d'eau-de-vie. Je condamnai ensuite chaque ouverture, comme j'avais l'habitude de le faire, excepté une seule de grande dimension qui servait aux rats de passage ordinaire. A celle-ci j'adaptai la bouche de mon sac qui en recouvrait toute l'étendue, tandis que les parois de ce dernier étaient écartées l'une de l'autre au moyen de petits bâtons d'une longueur convenable. Je m'agenouillai alors à côté du piège, les cordons de la coulisse à la main, et dans cette attitude, j'attendis l'arrivée des rats.

Je savais bien qu'ils entreraient dans mon sac, car j'y avais placé un appât consistant en quelques bribes de biscuit, les dernières qui me restassent. Je risquais le tout pour le tout: car, si les rats venaient à s'échapper après avoir mangé mes miettes, je n'avais plus rien absolument pour faire un autre repas.

Il viendrait des rats, à n'en pas douter; mais en viendrait-il assez pour que la chasse fût bonne? S'ils n'allaient venir que les uns après les autres, puis se sauver en emportant chacun un fragment de l'appât!... Pour éviter cela, je réduisis mes miettes en poussière. C'était le moyen, pensais-je de retenir les premiers venus et de laisser à d'autres le temps d'arriver. Dès que la réunion serait suffisamment nombreuse, je leur couperais la retraite en fermant la coulisse.

Le sort me favorisa. Je n'étais pas à genoux depuis plus d'une minute, quand j'entendis le piétinement et par intervalles les cris aigus des rats. Une ou deux secondes après, je sentis

le sac osciller sous mes doigts, signe que mes victimes venaient d'y pénétrer. Peu à peu, les mouvements du sac devinrent plus violents, ce qui me fit voir qu'elles accouraient en foule pour avoir leur part de biscuit. Je pouvais les sentir grimper, sauter les uns pardessus les autres, et je les entendais se quereller. C'était juste le moment de fermer la coulisse; c'est ce que je fis sur-le-champ; puis je ficelais solidement l'ouverture du sac. Aucun des rats n'en put sortir; j'eus la satisfaction de constater qu'il était à moitié rempli de ces sauvages animaux. Je ne fus pas longtemps à en venir à bout; voici par quel procédé : j'enlevai le drap qui recouvrait le parquet de mon appartement, formé du chêne le plus dur; j'y déposai mon sac; puis, plaçant sur celui-ci une large planche de sapin, je m'y agenouillai et la pressai de tout mon poids et de toute ma force.

Pendant quelque temps, le sac me parut aussi élastique qu'un sommier. Les rats se débattaient, se mordaient et criaient avec rage; je ne fis pas le moindre cas de ces démonstrations, et je continuai de presser jusqu'à ce que tout fût devenu silencieux et immobile.

Je me hasardai alors à ouvrir le sac pour en examiner le contenu. J'eus lieu d'être satisfait. Le nombre des victimes paraissait considérable, et, comme aucune ne bougeait, je tins pour certain que je les avais tuées jusqu'à la dernière.

Malgré cela, quand je voulus les compter, je n'insérai ma main dans le sac qu'avec la plus grande précaution, et ne retirai mes rats que l'un après l'autre; il y en avait dix.

« Ah! ah! m'écriai-je en les apostrophant, je vous tiens donc à la fin, vilaines bêtes, et c'est bien fait pour tous les tourments que vous m'avez causés! Si vous m'aviez laissé tranquille, vous ne seriez pas où vous en êtes. Vous avez dévoré mes biscuits, et maintenant, pour échapper à la famine, je suis contraint de vous dévorer à mon tour. »

Mon apostrophe terminée, je commençai à dépouiller l'un des rats avec l'intention d'en faire mon dîner, ei, cinq minutes après cette opération, j'avais englouti mon rat sans en laisser une parcelle.

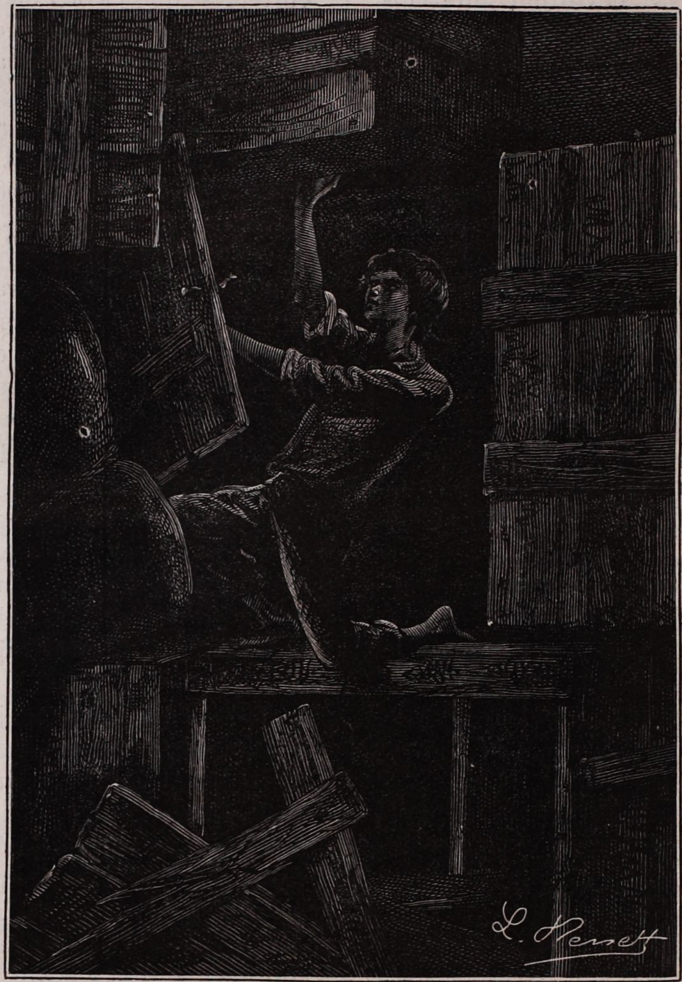
Mes affaires venaient de prendre une bien meilleure tournure. Mon office était garni pour dix jours au moins, car je m'étais bien promis de ne manger qu'un seul rat par jour; et que ne peut-on pas faire en dix jours! Je pourrais certainement mener à bien la grande entreprise que j'avais malheureusement considérée jusqu'alors comme impraticable, et qui consistait à me frayer un passage jusqu'au pont.

« Un rat par jour, pensai-je, c'est assez, non seulement pour vivre, mais pour me donner des forces. En travaillant avec ardeur, je suis bien sûr d'atteindre l'écoutille en dix jours, en moins de temps peut-être. »

Telles étaient les nouvelles espérances que le succès de ma chasse avait fait naître en moi. Une seule inquiétude me troublait encore : pourrais-je passer à travers la futaille? Pourrais-je résister à l'influence des vapeurs alcooliques? Même la seconde fois que j'y étais entré, j'avais eu toutes les peines du monde à m'en arracher à temps.

Quoique j'eusse désormais plus de temps à ma disposition, je n'avais nulle envie de le gaspiller. Aussi, dès que j'eus arrosé mon dîner par de copieuses libations, je pris mon couteau et je me dirigeai vers la tonne d'eau-de-vie pour en élargir le trou de bonde.

Elle n'était pas vide; j'avais complètement oublié que je l'avais rempli de drap. Il me fallait commencer par la vider, et, déposant mon couteau, je commençai l'opération. Tout en travaillant, j'en vins à me faire les questions suivantes : « Pourquoi déménager cette étoffe? Pourquoi ne pas la laisser où elle est? Pourquoi chercher un passage à travers cette futaille? » Il n'y avait certainement aucun motif pour que je le cherchasse dans cette direction. Il y en avait à l'époque où je m'efforçais de trouver des vivres; mais, pour l'accomplissement de ma nouvelle entreprise, je n'avais nul besoin de passer à travers le tonneau. C'était même absurde d'y songer, puisqu'il ne se trouvait pas dans la direction de l'écoutille, la seule que je dusse suivre et que je connaissais : car je me rappelais le chemin que j'avais suivi en entrant dans la cale pour venir me cacher derrière la tonne d'eau. D'après mes calculs, je devais me trouver à peu près dans le milieu du navire à tribord. Un passage pratiqué à travers la futaille d'eau-de-vie me conduirait donc nécessairement assez loin en arrière de la grande écoutille. Pourquoi le tenter alors? Pourquoi ne pas retourner dans la direction des caisses, dont le sapin était bien plus facile à perforer que le chêne de la futaille, et où j'avais déjà commencé à m'ouvrir un chemin?



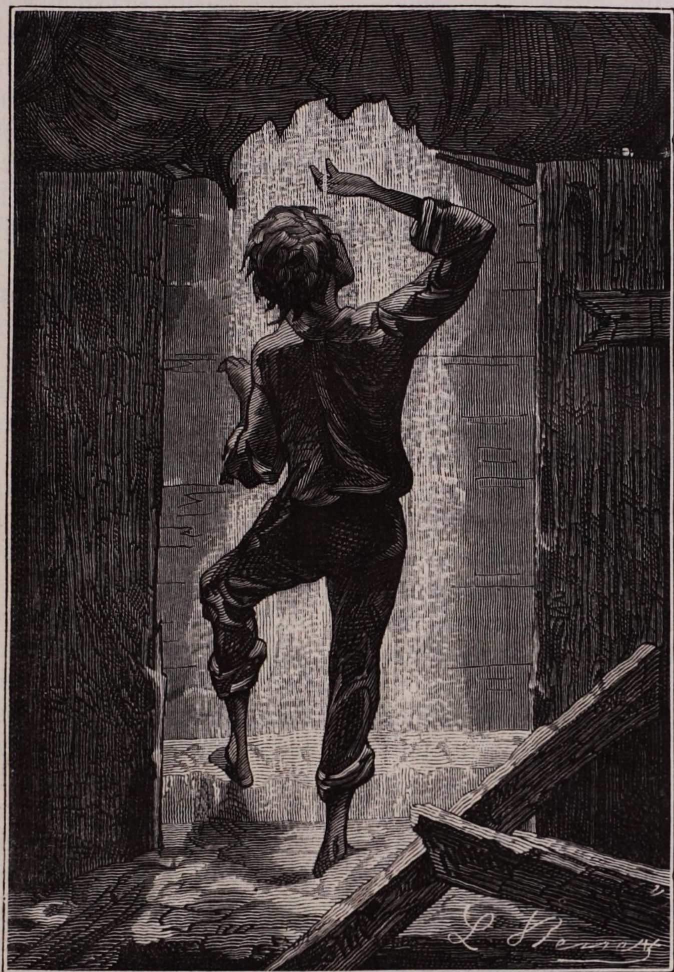
Mes doigts prirent alors la place du levier. (Page 87.)

Déterminé par ces considérations, je rentrai dans la tonne d'eau-de-vie l'étoffe que j'en avais sortie, et j'en ajoutai d'autre que je pressai autant que possible. J'eus également le bon esprit de réintégrer mes neuf rats dans le sac et d'en fermer la coulisse. Je n'avais pas tué tous les rats du bord ; je devais craindre que les amis des défunts n'eussent la fantaisie de manger leurs anciens camarades. J'avais entendu dire que c'est assez l'habitude de ces hideux animaux, et j'étais bien décidé à préserver mes victimes d'un sort assez lamentable.

Quand toutes ces dispositions furent prises, j'avalais une nouvelle coupe d'eau fraîche et je me glissai dans une des boîtes vides.

C'était la caisse de drap contiguë à celle qui avait contenu mes biscuits. Je me proposais d'en faire mon point de départ pour deux motifs. D'abord, je la supposais placée directement au-dessous de la grande écoutille. Il est vrai que la caisse de biscuit s'y trouvait également ; mais elle était trop petite pour que je pusse y travailler à l'aise. Le second motif avait plus d'importance ; il m'était déjà assuré qu'au-dessus de la caisse de drap s'en trouvait une autre semblable, tandis que la caisse de biscuit était recouverte de ballots de toile ; or, j'étais convaincu qu'il me serait bien plus facile de déplacer les pièces de drap que les rouleaux de toile.

Vous pensez peut-être qu'une fois dans la



C'était de la farine. (Page 90)

caisse je me mis immédiatement à l'œuvre : non, au contraire, je restai très longtemps immobile, mais non oisif; loin de là, toutes les facultés de mon esprit étaient en action.

Jamais je ne m'étais senti tant d'énergie et d'espoir depuis le commencement de ma captivité. C'est que jamais la perspective n'avait été aussi brillante. Même après la découverte de la futaille d'eau et de la caisse à biscuits, j'avais encore devant moi de longs jours d'emprisonnement, de solitude et de silence. A présent, quelle différence! Dans quelques jours, si la fortune me favorisait, j'allais revoir le ciel, respirer l'air pur, contempler la face des hommes et entendre le plus doux des sons, celui de la voix humaine!

J'étais comme le voyageur égaré dans le désert et qui aperçoit à l'horizon quelque signe de la présence de l'homme, des arbres à fruits ou un nuage de fumée, par exemple, et qui recouvre tout à coup l'espoir de rentrer prochainement dans la société de ses semblables.

L'entreprise dans laquelle j'allais m'embarquer avait trop d'importance pour que je la commençasse à la légère. Quelque difficulté imprévue pouvait surgir, quelque accident l'entraver d'une manière irrémédiable. Il était donc essentiel de procéder avec les plus minutieuses précautions, de n'entamer ma tâche qu'après l'avoir examinée sous toutes ses faces. Une chose paraissait évidente, c'est

qu'elle serait considérable. Comme je vous l'ai déjà dit, je me trouvais tout au fond de la cale et j'en connaissais l'immense profondeur. Je me rappelais combien était longue la corde de poulie dont je m'étais servi pour descendre, et, comme l'écoutille m'avait semblé élevée, quand j'y avais jeté les yeux, après être descendu. Si donc tout cet immense espace était rempli de marchandises, et c'était probable, de quelle longueur serait le tunnel qu'il me faudrait percer!

Bien plus, je ne pouvais songer à le faire parfaitement rectiligne, en raison de la nature des colis que je rencontrerais sur mon passage : une balle de toile, par exemple, ou de toute autre substance aussi pesante, constituerait un obstacle qu'il me faudrait nécessairement tourner. Mais ce qui m'inquiétait surtout, c'était de savoir de quelle manière je parviendrais à me débarrasser des étoffes ou autres articles que j'allais retirer des caisses. S'ils étaient de ceux qui augmentent de volume quand on les déballe, j'étais condamné à voir se produire un encombrement qui s'opposerait invinciblement à la poursuite de mes opérations. Je craignais la toile plus que tout le reste; aussi me berçais-je de l'espoir que la cargaison n'en contenait qu'une très faible quantité. Je pensais à tout ce que l'*Inca* pouvait bien enfermer dans sa vaste cale, et je me demandais de quelle nature devaient être les marchandises que l'Angleterre expédiait au Pérou; mais j'étais trop peu au courant de la géographie commerciale pour m'en rendre compte. Je savais seulement que nous portions une cargaison de pacotille comme on en expédie d'habitude aux ports du Pacifique. Je devais donc m'attendre à y trouver un peu de tous les produits de nos grandes manufactures. Après une demi-heure de conjectures, je commençai à m'apercevoir que cela ne servait à rien. Il était évident que je ne pouvais dire ce que contenait le navire avant d'y avoir creusé mon puits.

Le moment de l'action était venu, et, m'arrachant à mes réflexions, je commençai ma tâche.

Vous vous souvenez que, lors de ma première expédition dans les deux caisses de drap, je m'étais assuré de la nature des colis voisins; vous vous souvenez également, sans doute, qu'au-dessus de la première caisse de drap, j'en avais trouvé une autre semblable et une balle de toile. Or, j'avais déjà ouvert celle de drap; il ne me restait plus qu'à en retirer le contenu pour franchir un nouvel étage. Si l'on considère le temps et la peine qu'il m'en coûtait pour effondrer une caisse, j'avais lieu de me féliciter de trouver la besogne déjà faite.

J'eus beaucoup de peine à détacher les uns des autres les rouleaux d'étoffe, tant ils étaient pressés. Je finis pourtant par y réussir; puis je les portai l'un après l'autre, ou plutôt je les poussai devant moi jusque dans ma cabine, où je les empilai avec soin dans la futaille d'eau-de-vie, remplissant si bien tous les vides, qu'un rat n'aurait pas trouvé de place pour s'y fourrer. Non que je m'inquiétasse des rats désormais. Bien que j'en entendisse encore quelques-uns dans le voisinage, ma dernière razzia leur avait évidemment inspiré une crainte salutaire. Les cris terribles poussés par leurs compagnons sous mon étreinte avaient averti les survivants du danger qu'ils couraient en m'approchant. Par suite, il était probable qu'ils sauraient bien se tenir à distance pendant le reste du voyage. Ce n'était donc pas à leur intention que je bouchais si soigneusement tous les coins, mais pour économiser l'espace, car la crainte d'en manquer était le principal objet de mes préoccupations.

Je travaillais avec tant d'ardeur que la caisse fut bientôt vide, et le contenu si soigneusement réempaqueté que je ne perdis pas de mon précieux espace un volume supérieur à celui d'un seul rouleau.

Ce résultat encourageant me communiqua une bonne humeur, à laquelle je n'étais plus depuis longtemps accoutumé. Je montai alors dans la caisse que je venais de vider; puis, disposant en travers une des planches que j'avais détachées, je m'y assis les jambes pendantes. Dans cette position, nouvelle pour moi, et où j'avais assez de place pour me redresser à l'aise, je trouvai une nouvelle source de satisfaction. Confiné depuis si longtemps dans une chambre de trois pieds de haut, quand j'en avais quatre, j'étais réduit à me courber chaque fois que je me mettais sur mes jambes.

Ces inconvénients sont légers quand on a peu de temps à les supporter, mais ils sont extrêmement pénibles à la longue. Aussi était-ce pour moi un véritable luxe de pouvoir m'étendre et me redresser à mon gré. Il m'était même loisible de me tenir debout. Les deux caisses, communiquant ensemble, offraient une hauteur d'au moins six pieds, si bien que

je ne parvenais pas à atteindre avec le doigt le plafond de mon nouvel appartement.

Contrairement à ce qui a lieu d'habitude, la station verticale me semblait moins fatigante que la position assise, et vous ne sauriez vous en étonner si vous songez au nombre de jours et de nuits que j'avais dû passer assis ou agenouillé. Aussi, comme j'étais heureux maintenant de pouvoir prendre cette fière attitude qui distingue l'homme du reste des êtres ! Je la conservai longtemps sans faire un mouvement.

Pendant ce temps-là, je réfléchissais profondément. Dans quelle direction allais-je continuer mon tunnel ? Devais-je traverser le couvercle de la caisse que je venais de vider, ou bien la paroi de la même caisse qui regardait l'écoutille ; en d'autres termes, devais-je avancer verticalement ou horizontalement ? Chacune de ces directions présentait des avantages et des inconvénients. Il me fallut beaucoup de temps pour peser les uns et les autres, et, finalement, prendre une détermination.

CHAPITRE XVIII

FORME DES NAVIRES

Puisque la verticale est le plus court chemin d'un point à un autre, il était clair qu'en suivant cette direction j'arriverais plus tôt au faîte de la cargaison. Une fois là, si j'avais la chance de trouver un espace vide entre les colis et les poutres du pont, je pourrais ramper immédiatement vers l'écoutille. Au contraire, tout le chemin que je ferais dans la direction horizontale ne pouvait m'offrir aucun avantage, puisqu'il ne me rapprochait pas d'une ligne du pont que je désirais atteindre. Je résolus, en conséquence, de n'avancer horizontalement que si j'y étais contraint par un obstacle.

Malgré cela, ce fut une direction horizontale que je pris d'abord, pour trois raisons que je vais vous exposer. La première, c'est que les planches qui formaient l'extrémité de la caisse semblaient déjà presque détachées. La seconde, c'est qu'en introduisant mon couteau dans une des fentes du couvercle, j'avais reconnu la présence d'un de ces ballots de toile qui m'avaient déjà si souvent arrêté, et cette raison aurait suffi déjà pour me faire prendre la direction horizontale ; mais il y en avait une troisième.

Pour que vous puissiez bien la comprendre, il faut que je vous fasse connaître ce qu'était la cale d'un navire à l'époque dont je vous parle. Dans les vaisseaux bien faits, tels que les Américains nous ont appris à les construire, la raison que je vais vous donner n'aurait pas existé.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je vous explique une chose bien simple en elle-même, la façon dont on fut amené à mesurer la capacité d'un navire, ce que l'on nomme le tonnage ou la jauge. Il y a de longues années, le Parlement anglais établit une taxe sur les navires : car, comme tout le reste, ils doivent payer pour pouvoir exister. Naturellement, il ne serait pas juste d'imposer également le propriétaire d'un pauvre petit schooner et celui d'un navire de deux mille tonneaux ; ce serait priver le premier de tous ses bénéfices et le couler du premier coup. Comment donc résoudre cette difficulté ? Rien de plus simple en apparence : en taxant chaque navire proportionnellement à son tonnage. C'est ce qui fut adopté. Mais alors, comment établir le tonnage ? On décida qu'il serait établi d'après les dimensions du navire. Mais le tonnage exprime le poids et non le volume des marchandises ; comment allait-on

s'y prendre pour résoudre cette nouvelle difficulté? En établissant le rapport du volume au poids, et en recherchant combien chaque navire contenait de ces unités de volume. Cela revenait donc en fin de compte à mesurer les navires. Comment, cependant, opérer ce mesurage? En prenant la longueur de la quille, celle des baus et la profondeur de la cale; multipliant ensuite ces trois quantités, on obtient la capacité d'un navire s'il est convenablement construit.

La loi fut ainsi faite, et un observateur superficiel peut la trouver juste, peut la trouver bonne. En fait, elle ne l'est pas, car elle a englouti plus de richesses qu'il n'en faudrait pour racheter tous les esclaves qu'il y a dans le monde en ce moment. Comment cela? direz-vous.

Non seulement en retardant le progrès des constructions navales, l'un des arts les plus importants qui existent, mais en les faisant rétrograder de plusieurs siècles. Voici, en effet, ce qui se passa : le propriétaire d'un navire, ne voyant aucun moyen d'éviter la taxe, chercha à la réduire le plus possible, car la fraude est la conséquence de toutes les taxes onéreuses. Il se rendit chez le constructeur et lui commanda un navire de telles dimensions, c'est-à-dire de tel tonnage, devant payer telle taxe correspondante; mais ce ne fut pas tout : il lui demanda de construire son navire de manière qu'il pût contenir un chargement dépassant d'un tiers le tonnage réglementaire. C'était, comme vous voyez, le moyen de frauder le gouvernement en ne payant que les deux tiers de la taxe.

Était-il donc possible, direz-vous, de construire un navire dans ces conditions? Certainement; il suffisait pour cela d'augmenter la convexité des flancs et des bossoirs et d'élargir la poupe, en un mot de lui donner une forme ridicule, absolument incompatible avec la vitesse.

Le constructeur, se conformant aux vœux de l'armateur, procéda si longtemps de la sorte, qu'à la fin il crut à la perfection des constructions semblables et que, maintenant encore, il se refuse à les modifier, malgré l'abrogation de la loi. Il faudra une nouvelle génération de constructeurs avant que nous ayons des navires de forme convenable. C'est en regardant les poissons nager et en s'inspirant de leurs formes, que les Américains sont devenus nos maîtres dans l'art de construire les vaisseaux. Tâchons de profiter de leurs leçons.

L'*Inca*, comme beaucoup d'autres, avait été construit sur les indications de l'armateur. Ses flancs étaient si bombés que, vus d'en bas, ils semblaient converger l'un vers l'autre en formant comme une espèce de toiture. Il en résultait que la longueur de la cale excédait de beaucoup la longueur des baus. C'était d'ailleurs la forme de tous les navires marchands qui fréquentaient notre baie.

Je vous ai dit que j'avais cru constater la présence d'une balle de toile au-dessus de la caisse; mais j'avais remarqué qu'elle n'en recouvrait pas tout le couvercle; il s'en fallait d'un pied environ du côté où la caisse confinait à la charpente du navire. Comme je ne trouvais rien à cet endroit, j'en conclus qu'il y avait là un espace vide. Je compris facilement pourquoi. Le ballot touchait par en haut le flanc du navire à l'endroit où il commençait à s'incurver en dedans; il avait donc été impossible de l'adapter à cette surface courbe. De là un vide de forme triangulaire. Je fus naturellement amené à conclure de ce fait que, si je continuais mon ascension suivant la verticale, j'allais venir, moi aussi, me heurter contre les flancs du navire qui s'incurvaient constamment en dedans jusqu'à la hauteur du pont. Pour cette raison, mais surtout pour les deux autres, je me déterminai à suivre d'abord une direction horizontale.

Ce fut l'affaire de quelques minutes; mais j'étais si heureux de me retrouver sur les jambes, que je restai debout près d'une demi-heure.

Dès que je me sentis suffisamment reposé, je grimpai dans la caisse supérieure et me préparai à l'ouvrage.

J'étais maintenant parvenu au second plan d'arrimage de la cargaison, à plus de six pieds du fond de la cale, à trois pieds plus haut que je n'avais encore été, à trois pieds plus près du pont, des hommes et de la liberté!

Le côté de la caisse que je me proposais de démolir présentait une planche à moitié détachée déjà. Je constatai en outre que le colis voisin en était éloigné de plusieurs pouces, car c'est tout au plus si je parvenais à l'atteindre avec la pointe de mon couteau. C'était un avantage manifeste; cela me permettait de faire sauter la planche en dehors.

Botté pour la circonstance, je me mis sur le dos et commençai à battre la retraite avec mes

talons. Au bout de quelques minutes, des craquements m'annoncèrent que clous et cercles avaient cédé ; un coup de pied ou deux de plus, la planche vola en l'air et retomba entre les caisses. Je passai ma main à travers l'ouverture pour reconnaître la nature du colis qui venait ensuite ; je ne sentis que la surface rugueuse d'une autre caisse, sans pouvoir découvrir ce qu'elle contenait.

Quand la paroi que je venais d'attaquer fut complètement enlevée, je poursuivis mon examen. La caisse voisine s'étendait si loin dans tous les sens, qu'en étendant les bras à droite et à gauche, je ne pus réussir à en toucher les angles. Je n'en avais pas encore trouvé de cette dimension, et je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle renfermait. Pour me fixer à cet égard, j'introduisis mon couteau dans une fente du sapin, et je sentis quelque chose comme du papier. Ce n'était que l'enveloppe, au-dessus de laquelle je rencontrai une substance presque aussi dure que le marbre ; en pressant avec force je crus sentir que ce n'était pas de la pierre, mais un bois dur et poli. Un coup sec produisit une résonance singulière qui ne me fournit aucune indication nouvelle ; je me décidai donc à ouvrir la caisse. J'eus recours au procédé que j'avais déjà employé ; je coupai une des planches en travers ; elle avait près de douze pouces de largeur, et il me fallut de longues heures pour y parvenir, d'autant que mon couteau était complètement émoussé. Quand ma section fut terminée, j'arrachai les deux moitiés de la planche et j'obtins une large ouverture qui me permit d'examiner l'intérieur. J'en retirai d'abord des feuilles de papier ; puis je passai la main sur une surface glissante qui me sembla d'abord appartenir à une table d'acajou ; mais, en la cognant avec les doigts, elle rendit le son creux que j'avais déjà remarqué. Un coup plus violent produisit une vibration musicale qui me rappela le son d'une harpe éolienne. Je savais désormais à quoi m'en tenir : c'était un piano. J'en avais déjà vu un semblable ; c'était celui de notre petit parloir dont ma pauvre mère jouait souvent. Ainsi, l'objet qui me barrait la route n'était ni plus ni moins qu'un piano.

Cet instrument, d'une grande dimension, semblait une barrière vraiment infranchissable. Il était posé de champ et j'avais devant moi son couvercle dont l'épaisseur atteignait un pouce au minimum. Comment songer à pratiquer une ouverture dans du bois si dur et si épais, avec un instrument aussi imparfait et aussi émoussé que mon couteau ? Quand bien même j'y serais parvenu, à quoi cela m'eût-il avancé ? Sans connaître parfaitement la disposition intérieure d'un piano, je savais qu'on y trouve des touches d'ivoire noir et blanc, d'innombrables fils de fer, des pédales et mille pièces qu'il me serait extrêmement difficile de détacher les unes des autres. Mais, à supposer que je parvinsse à les retirer toutes et à les ranger derrière moi, la boîte de l'instrument avait-elle un diamètre suffisant pour que je pusse y pénétrer ? Certainement non. Tout bien considéré, puisque je ne pouvais pas pratiquer une brèche à travers cet immense mur d'acajou, il fallait bien le tourner. Je ne m'y décidai point sans chagrin. J'avais perdu toute une demi-journée pour ouvrir la caisse du piano, tout cela en pure perte. Mais qu'y faire ? Je n'avais pas le temps de m'abandonner à de stériles regrets ; comme un général qui fait un siège, je commençai une nouvelle reconnaissance des lieux pour trouver par quelle voie je pourrais arriver à contourner la forteresse.

Croyant encore à ce moment que j'avais au-dessus de moi une balle de toile, je ne songeai nullement à me diriger en haut. Je n'avais donc plus qu'à choisir entre la droite et la gauche, c'est-à-dire à prendre une direction horizontale qui malheureusement ne pouvait me rapprocher du but.

De chaque côté de l'immense caisse qui contenait le piano, j'en découvris une autre qui, autant que j'en pouvais juger, me parut assez semblable à celle dans laquelle je me trouvais en ce moment. Il était donc assez probable qu'elles contenaient également du drap, ce qui faisait beaucoup mieux mon affaire. J'avais tellement l'habitude d'ouvrir et de vider les caisses de drap, que cela me semblait une simple bagatelle ; j'aurais bien voulu que la cargaison en fût uniquement composée.

Tout en continuant mes explorations, je levai les bras pour m'assurer de combien le ballot qui surmontait la caisse vide en débordait le couvercle. A ma grande surprise, il ne débordait pas. Son volume était donc inférieur à celui des ballots de toile que j'avais rencontrés jusqu'alors. Supposant d'après cela qu'il pouvait contenir autre chose que de la toile, je l'examinai plus attentivement, et je fus agréablement surpris de trouver que ce n'était

pas un ballot, mais une caisse entourée d'une substance molle, d'une espèce de natte grossière, ce qui m'avait induit en erreur.

Il redevenait donc possible de continuer ma route selon la verticale. Rien de plus facile en effet que de couper la natte et de défoncer la caisse de sapin sous-jacente. Mais, pour arriver à cette caisse, il me fallut naturellement faire d'abord sauter le couvercle de celle que j'occupais. Cette opération fut plus facile que je ne m'y attendais, en raison du vide qui se trouvait à côté. Dès qu'elle fut terminée, je coupai la natte et je l'arrachai; alors, passant la main sur l'un des angles de la caisse qu'elle recouvrait, je sentis que les clous étaient peu nombreux et assez lâches. J'en fus fort aise : car, au lieu d'être obligé de couper une planche en travers, travail long et pénible, j'allais pouvoir la détacher en me servant de mon couteau comme d'un levier.

Tout à coup un bruit court et sec me fit tressaillir plus que ne l'aurait fait la détonation d'une arme à feu. La lame de mon couteau était brisée!

CHAPITRE XIX

J'AI CASSÉ MON COUTEAU

Elle était là, enfoncée dans les planches, tandis que le manche me restait seul à la main. En passant mon pouce sur l'extrémité de celui-ci, je constatai que la lame s'était rompue tout près du ressort, et que le tronçon n'avait pas deux lignes de longueur.

Ce coup me fut d'autant plus sensible que j'y étais moins préparé. La réaction fut cruelle. L'instant d'auparavant, j'étais plein de confiance, tout semblait me réussir, et tout à coup le malheur le plus imprévu venait anéantir toutes mes espérances.

Je restai longtemps dans l'indécision. Que faire? Je ne pouvais continuer mon travail, puisque je n'avais plus d'outil.

La première impression passée, je repris peu à peu possession de moi-même et je commençai à réfléchir au parti que je pourrai tirer du tronçon qui me restait.

Je retirai ma lame de l'angle de la caisse où elle était restée. Elle était encore entière; mais, hélas! comment l'utiliser sans le manche? J'essayai pourtant, et j'eus la satisfaction de voir que je pouvais encore m'en servir pour couper, en l'entourant d'un chiffon à la base, quoique l'opération fût lente et difficile. Il ne pouvait être question de la fixer au manche, dans l'impossibilité où j'étais de retirer le tronçon. Sans cela, le manche aurait pu me servir encore; j'y aurais introduit ma lame, et comme je possédais de la ficelle très forte, je serais parvenu à la fixer très solidement.

Désormais le manche ne m'était pas plus utile qu'un simple morceau de bois; que dis-je? beaucoup moins, car avec un petit bâton je pouvais faire à ma lame une poignée qui me permettrait de m'en servir.

Cette idée rendit à mon esprit toute son activité, et je réfléchis au moyen de me procurer un nouveau manche. Je l'eus bientôt trouvé. En moins d'une heure je tenais à la main un couteau parfaitement emmanché. Cet instrument tout grossier qu'il était, me parut presque aussi efficace que l'ancien. Avec cette conviction, j'eus bientôt repris confiance et gaieté.

Voici comment je m'y étais pris : avec la lame de mon couteau, très suffisante pour un travail aussi facile, j'avais façonné un morceau de bois en forme de manche; puis, ayant pratiqué une fente à l'un des bouts, j'y avais enfoncé ma lame. Restait à la ficeler solidement; mais la ficelle pouvait se desserrer ou se couper, la lame sortir du manche et se perdre au milieu des colis. C'était là un accident

trop redoutable pour que je ne prisse pas soin de l'éviter: « Ah! pensai-je, si j'avais du fil de fer! voilà ce qu'il me faudrait! » Je n'en possédais pas, il est vrai, mais j'avais sous la main de quoi le remplacer : les cordes du piano.

Le piano devint donc une fois de plus l'objet de mon attention. Si j'avais pu y pénétrer, je l'aurais bien vite dépouillé de ses cordes; mais comment l'ouvrir? Là gisait la difficulté. Naturellement, avec mon couteau dans son état actuel, il ne fallait pas songer à une opération pareille.

Alors un autre expédient s'offrit à mon esprit. J'avais à ma disposition des cercles de fer minces et flexibles dont je pouvais facilement me servir. Deux ou trois tours suffiraient pour me constituer une virole que je maintiendrais en l'entourant de ficelle fortement serrée. Sitôt pensé, sitôt fait, et je me trouvai de nouveau en possession d'un couteau véritable. La lame était notablement plus courte qu'auparavant, mais elle était encore assez longue pour traverser les planches les plus épaisses, et cette pensée me satisfit pleinement.

Ces diverses opérations m'avaient occupé au moins vingt-quatre heures. J'étais épuisé et je me serais certainement reposé plus tôt; mais, quand j'eus brisé mon couteau, il me fut impossible de songer au sommeil. Maintenant que la confiance m'était revenue, je ne pus résister plus longtemps au désir de prendre du repos.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la faim me conduisit à mon misérable garde-manger. Si étrange que cela vous paraisse et me le paraisse à moi-même en ce moment, j'avalai mon souper avec autant de plaisir que j'en aurais aujourd'hui à goûter le meilleur rôti de bœuf.

Je passai la nuit dans mon appartement, derrière la futaille d'eau. Je dis la nuit; il faisait peut-être jour; qu'en sais-je? Je dormis très bien et je me réveillai dans les meilleures dispositions. Mon nouveau régime, si répugnant qu'il fût, contribuait certainement à me donner de la vigueur. Je déjeunai en me réveillant, puis, retournant vers ma galerie, je pénétrai dans la caisse vide où j'avais passé presque tout un jour et une nuit.

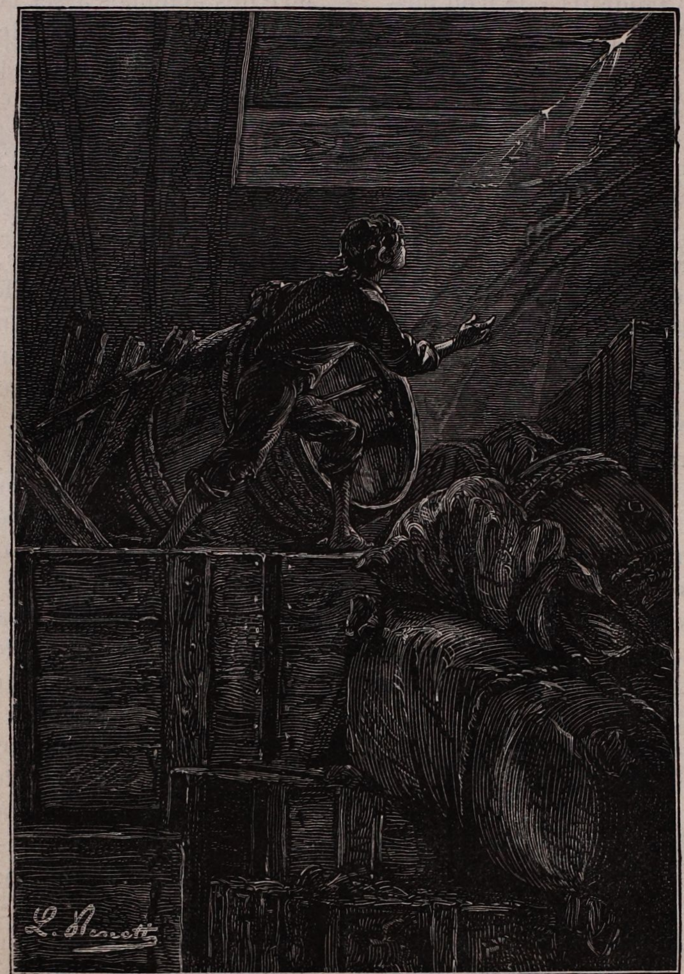
Je me proposais à ce moment de reprendre le travail interrompu par la rupture de mon couteau. Vous pensez bien que, cette fois, je n'eus pas la témérité de faire de nouvelles pesées avec ma lame; je l'appréciais alors plus que jamais, car il était clair que mon existence dépendait de sa durée.

« Si j'avais seulement un morceau de bois dur, » pensai-je. Et je me souvins qu'en défonçant le tonneau d'eau-de-vie j'en avais enlevé des planches assez larges. Je retournai à ma cabine, où je savais les avoir laissées; je les y retrouvai sous des pièces de drap qu'il me fallut déplacer. J'en choisis une qui me sembla répondre au but que je me proposais. Après en avoir aminci l'extrémité avec mon couteau, je l'introduisis sous la planche que j'avais dessein de faire sauter et je l'enfonçai le plus possible, en frappant dessus avec un morceau de bois. Quand elle fut entrée d'une profondeur suffisante, je secouai avec force l'extrémité libre, et j'eus la satisfaction d'entendre le craquement des clous qui s'arrachaient. Mes doigts prirent alors la place du levier; un instant après, la planche se trouva complètement détachée. La planche voisine céda plus facilement, ce qui me donna une ouverture suffisante pour vider le contenu de la caisse. Il consistait en paquets oblongs, assez semblables aux rouleaux de drap ou de toile, mais bien plus légers; il en résultait que je pouvais les extraire plus facilement, sans être obligé de les débarrasser de leurs enveloppes.

Une des parois de cette caisse contiguë au piano me parut difficile à défoncer. J'y appliquai les talons et commençai à la battre en brèche, d'après ma méthode habituelle. Bientôt les planches se détachèrent les unes après les autres. Je me penchai alors pour faire une nouvelle reconnaissance. Un moment, je craignis de voir l'immense caisse de piano obstruer toute l'étendue de l'ouverture que je venais de pratiquer. Ce fut elle, en effet, que ma main rencontra tout d'abord; mais je ne pus retenir un cri de joie quand je m'aperçus qu'elle bouchait à peine la moitié de l'ouverture. Bien plus, je découvris qu'au-dessus d'elle se trouvait un vide qui aurait suffi pour contenir une autre caisse de velours.

Quelle agréable surprise! C'était autant d'avance pour mon tunnel. Ce vide avait la forme d'un triangle à sommet inférieur; il résultait de la forme même du piano qui ressemblait à un immense parallélépipède tronqué, et il existait précisément au niveau de la troncature. Puisqu'il était inoccupé, il est probable qu'on n'avait trouvé aucun colis qui pût s'y adapter convenablement.

« Tant mieux pour moi, » pensai-je en dirigeant mes bras de ce côté avec l'intention de l'explorer plus attentivement.



La clarté qui m'arrivait.... Page 90.)

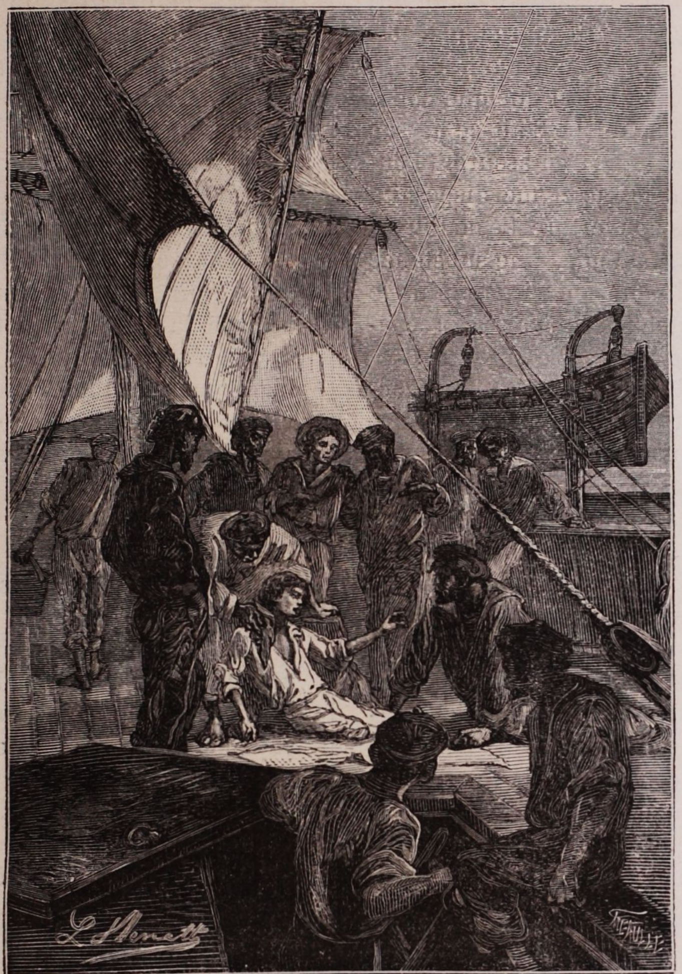
CHAPITRE XX

UNE CAISSE DE MODES

Ce fut bientôt fait. Au fond se trouvait une grande caisse ; à droite une caisse semblable ; à gauche, la partie tronquée du piano. Mais que m'importait tout cela ? C'est le plafond de cette petite chambre qui seul m'intéressait, puisque c'est dans cette direction que je me proposais de continuer mon tunnel. « *Excelsior ! Excelsior !* me répétai-je sans cesse. Encore deux ou trois étages, peut-être moins, et je suis libre ! » Cette perspective me faisait battre le cœur.

Ce ne fut pas sans crainte que je portai mes mains au plafond. Mes doigts tremblèrent et je les retirai involontairement. Bonté divine ! encore un ballot de cette toile maudite

Au lieu de perdre mon temps à faire des con-



Waters, me reconnaissez-vous?... (Page 91.)

jectures, je résolus de l'ouvrir sur-le-champ. En deux tours de main j'eus arraché la toile qui l'enveloppait.

Je n'ai pas besoin de vous dire à quel procédé j'eus recours; c'était toujours le même. Je coupai une planche en travers et j'arrachai les deux fragments qui résultaient de la section.

Je fus quelque temps avant de pouvoir deviner quel genre d'articles contenait cette nouvelle caisse; mais quand j'eus réussi à en détacher un, j'en reconnus la nature. C'étaient des chapeaux de femmes garnis de fleurs, de plumes et de rubans.

Quand j'eus disposé des chapeaux, je grimpai dans la caisse vide avec l'intention d'en faire sauter le couvercle. Préalablement j'essayai de reconnaître ce qu'il y avait au-dessus. Pour cela, j'introduisis mon couteau dans une fente du couvercle; il entra jusqu'au manche dans une substance molle et peu résistante qui ne ressemblait en rien au bois. Ce n'était certainement point de la toile dans laquelle mon couteau aurait pu pénétrer aussi facilement; cette certitude me causa un grand soulagement. En somme, je n'avais pas la moindre idée de ce que ce pouvait être. Quoi que ce fût, il me paraissait peu probable d'y trouver un sérieux obstacle, et, sous cette impression favorable, je me mis en mesure d'enlever les planches qui formaient le couvercle de la boîte à chapeaux.

Cette opération terminée en moins d'une heure, par mon procédé habituel, je pus mettre la main sur le mystérieux ballot qui se trouvait au-dessus. C'était un sac, mais un sac de quoi? de blé, d'orge ou d'avoine? Non, ce n'était pas du grain; c'était quelque chose de plus mou et de plus menu. Était-ce un sac de farine? Il était facile de s'en assurer. J'enfonçai ma lame dans le sac et me disposai à fourrer le doigt dans l'ouverture. Ce ne fut pas nécessaire; à l'instant même, une substance pulvérulente et molle me couvrit la main; je la refermai et la portai à mes lèvres; je reconnus à l'instant même le goût de la farine.

Quelle heureuse découverte! J'avais désormais des vivres pour plusieurs mois, sans être obligé de manger des rats. Avec de la farine et de l'eau, je pouvais vivre comme un prince. Il est vrai qu'elle était crue, mais elle n'était pour cela ni moins suave ni moins saine.

Je travaillais depuis longtemps et j'éprouvais le besoin de prendre du repos.

Quelques heures de bon sommeil me rafraîchirent; dès mon réveil, après un délicieux repas fait avec ma pâte de farine, je commençai à gravir ma galerie.

En arrivant au second étage, je fus surpris de sentir sur toutes les planches une substance pulvérulente. Quand j'atteignis l'espace triangulaire voisin du piano, je trouvai la partie inférieure de cette cavité remplie de la même substance dans laquelle j'enfonçais jusqu'à la cheville. Je reconnus en même temps que j'en avais la tête et les épaules toutes couvertes. Ayant, par inadvertance, levé la tête, mes yeux et ma bouche en furent inondés au point que je me mis à éternuer et à tousser de la façon la plus violente. Je me sentis si près de suffoquer que je m'empressai de battre en retraite dans ma cabine.

Je me rendais parfaitement compte de ce qui s'était passé; le roulis avait sans doute déplacé la toile qui obturait l'ouverture du sac, et c'est pourquoi la farine s'en échappait L'idée me vint tout à coup que toute ma provision pouvait ainsi se perdre, et que j'étais ainsi exposé à me remettre au régime des rats.

Du reste, je ne m'en inquiétai guère, car, l'instant d'après, je fis une découverte qui chassa de ma tête toutes les pensées relatives au boire et au manger.

J'avais allongé le bras, pour m'assurer si vraiment le sac était vide. Il me sembla qu'il l'était; dès lors, je n'avais plus qu'à l'enlever pour déblayer ma route. Je l'attirai donc à l'ouverture de la caisse à chapeaux, et je le rejetai derrière moi. Levant alors la tête, je vis dans l'espace que le sac occupait tout à l'heure, la lumière, oui, la lumière!

CHAPITRE XXI

LUMIÈRE ET VIE

Oui, mes yeux virent de nouveau la lumière du jour, et je sentis naître dans mon cœur une joie indescriptible. Toute crainte m'abandonna à l'instant même. J'étais sauvé!

Puisque je voyais la lumière, j'étais donc arrivé au dernier étage de la cargaison.

Cette conjecture fut bien vite vérifiée, car, dès que je pus sortir de la caisse, j'étendis les bras tout autour de moi et je ne trouvai que le vide. Je restai quelque temps assis sur le couvercle de la boîte, n'osant faire un pas, dans la crainte de tomber dans quelque grande cavité.

Peu à peu mes yeux s'habituèrent à la lumière, et, bien que la fente laissât seulement passer quelques faibles rayons, je commençai à reconnaître la forme des objets. Je vis bientôt que l'espace vide ne s'étendait pas

très loin. Situé directement au-dessous de l'écoutille, il était circonscrit de toutes parts par les piles de marchandises et contenait un certain nombre de barils et de sacs épais, qui paraissaient remplis de provisions destinées sans doute à l'équipage et placées là pour qu'on pût, au besoin, les atteindre facilement.

C'était sur un des côtés de ce petit amphithéâtre que j'avais émergé de ma galerie. Je n'avais qu'un pas ou deux à faire pour frapper au panneau de l'écoutille et appeler les matelots à mon secours. Mais bien qu'il me suffit de frapper un seul coup, de pousser un seul cri pour obtenir ma délivrance, je fus longtemps avant de m'y résoudre.

Juste à ce moment des bruits de pas se firent entendre au-dessus de ma tête; c'étaient les matelots qui passaient près de l'écoutille en allant et venant sur le pont. Je m'élançai vers le panneau que je frappai fortement du manche de mon couteau.

J'écoutai; mon appel avait été entendu. Les matelots conféraient ensemble, et je pus distinguer des exclamations de surprise. Mais, quoique la conversation parût se généraliser, personne n'essayait d'enlever le panneau.

Je frappai plus fort qu'auparavant et j'appelai; mais ma voix me sembla si faible que je doutai qu'on m'eût entendu. C'était une erreur, car une volée d'exclamations bruyantes me répondit aussitôt, et je jugeai à leur nombre que tout l'équipage était réuni autour de l'écoutille.

Je frappai une troisième fois; puis je me retirai à une certaine distance, attendant avec émotion ce qui allait se passer. Aussitôt j'entendis un grand remue-ménage sur le pont, et je compris qu'on enlevait le prélart, car de nouveaux rayons lumineux pénétraient dans la cale par toutes les fentes du panneau. Bientôt, celui-ci étant soulevé à son tour, je fus inondé tout à coup d'une lumière si vive que je chancelai et tombai frappé de vertige sur une des caisses voisines.

Quand je revins à moi, j'étais entouré de tous les matelots du bord, dont les regards inquiets étaient attentivement fixés sur moi. J'interrogeai avec anxiété ces rudes figures; mais je n'y lus que compassion et sympathie.

L'un des matelots, agenouillé à mes côtés, me cinglait de l'eau fraîche au visage et me bassinait les tempes. Je le reconnus à l'instant même; c'était ce bon Waters qui, après m'avoir descendu à terre sur l'ordre du capitaine, comme vous vous le rappelez sans doute, m'avait fait, avant de me quitter, présent de son couteau. Il ne se doutait guère alors du service qu'il me rendait. Il est vrai de dire que je ne m'en doutais pas davantage.

« Waters, lui dis-je d'une voix presque éteinte, me reconnaissez-vous?

— Nom d'un bâbord! s'écria-t-il en se redressant tout à coup, je veux que le tonnerre m'écrase si ce n'est pas le petit bonhomme qui est venu à bord l'avant-veille de l'appareillage.

— Oui, c'est bien moi, » répondis-je.

Puis, après quelques moments pendant lesquels ils me contemplaient en silence ;

« Où est le capitaine? demandai-je à Waters, je voudrais lui parler.

— Le voilà, » me répondit-il, en m'indiquant du doigt un gentleman, que je reconnus immédiatement à son costume et qui était assis à quelque distance devant la porte de sa cabine. Sa figure, quoique sérieuse, n'avait rien de sévère, et, après un instant d'hésitation, rassemblant tout mon courage, je me dirigeai vers lui d'un pas chancelant et je me jetai à ses pieds.

« Ah! monsieur, m'écriai-je d'une voix tremblante, comment pourrez-vous jamais me pardonner ce que j'ai fait! »

Il me fut impossible d'articuler d'autres paroles. Les yeux baissés et en proie à la plus cruelle anxiété, j'attendis la réponse du capitaine; il ne me tint pas longtemps en suspens.

« Allons, mon garçon, me dit-il avec douceur, relève-toi et viens dans ma cabine. »

En même temps, une main bienveillante prenait la mienne et soutenait mes pas incertains; c'était celle du capitaine lui-même.

A peine fus-je entré dans la cabine, que, mes regards s'arrêtant sur une glace, je reculai d'effroi à mon propre aspect. J'étais littéralement couvert de farine de la tête aux pieds, tandis que mes yeux caves et cernés, mes joues pâles et amaigries témoignaient suffisamment des ravages que la privation d'air et de lumière, la famine et les souffrances avaient produits dans ma constitution.

Après m'avoir fait asseoir, le capitaine appela son domestique et lui ordonna de m'apporter un verre de Porto; puis, m'ayant laissé boire en silence, il se tourna vers moi dès que j'eus fini et, d'un ton qui n'avait rien de menaçant, il m'ordonna de lui raconter mon histoire. Je le fis dans les plus grands détails,

avouant avec sincérité les motifs qui m'avaient fait quitter la maison de mon oncle, et les dégâts vraiment énormes que j'avais causés à la cargaison. Il les connaissait d'ailleurs pour la plupart; plusieurs matelots qui étaient descendus dans la cale lui avaient naturellement rendu compte de ce qu'ils avaient vu.

Quand j'eus tout raconté au capitaine, je le suppliai dans les termes les plus chaleureux de me prendre à son service pour que je pusse acquitter la dette que j'avais contractée envers lui, et j'attendis son arrêt dans une angoisse inexprimable.

« Brave enfant! me dit-il aussitôt avec une bienveillance que je ne me rappelle jamais sans émotion, tu es digne de ton pauvre père que j'ai beaucoup connu jadis, et tu mérites par ton énergie et ta persévérance de devenir marin comme lui. »

Appelant ensuite Waters, qui se tenait à la porte de la cabine :

« Emmène-moi ce garçon, ajouta-t-il, fais-le gréer à neuf, et, dès qu'il sera rétabli, apprends-lui la manœuvre. »

Je dois dire que Waters, m'entourant d'une sollicitude qui ne se démentit jamais un seul instant, veilla soigneusement à mon éducation. Je restai sous ses ordres jusqu'au jour où je figurai sur le livre du bord en qualité de matelot. Mais je devais monter plus haut; « *Excelsior* » était toujours ma devise, et, avec la protection du capitaine, je devins successivement maître d'équipage, lieutenant, second, et enfin, plus tard, commandant de mon propre navire.

Aussi quelques années suffirent-elles pour me libérer envers les personnes que j'avais lésées.

J'ai navigué bien longtemps au milieu des péripéties les plus diverses. Quand, à force d'économie et d'ordre, je fus parvenu à amasser un petit avoir, je commençai à me fatiguer des aventures et à souhaiter une existence plus paisible.

A la fin, cette aspiration devenant irrésistible, je jetai l'ancre pour la dernière fois; puis, ayant vendu mon navire et ma cargaison, je revins me fixer dans ce village, où je suis né et où je me propose de mourir.

Et maintenant, mes enfants, au revoir; mon histoire est terminée.



LA
MONTAGNE PERDUE

ŒUVRES DE MAYNE-REID



COLLECTION HETZEL

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

PAR

MAYNE-REID

LA

MONTAGNE-PERDUE

ADAPTATION PAR STAHL

D'APRÈS

LA TRADUCTION DE J. LERMONT



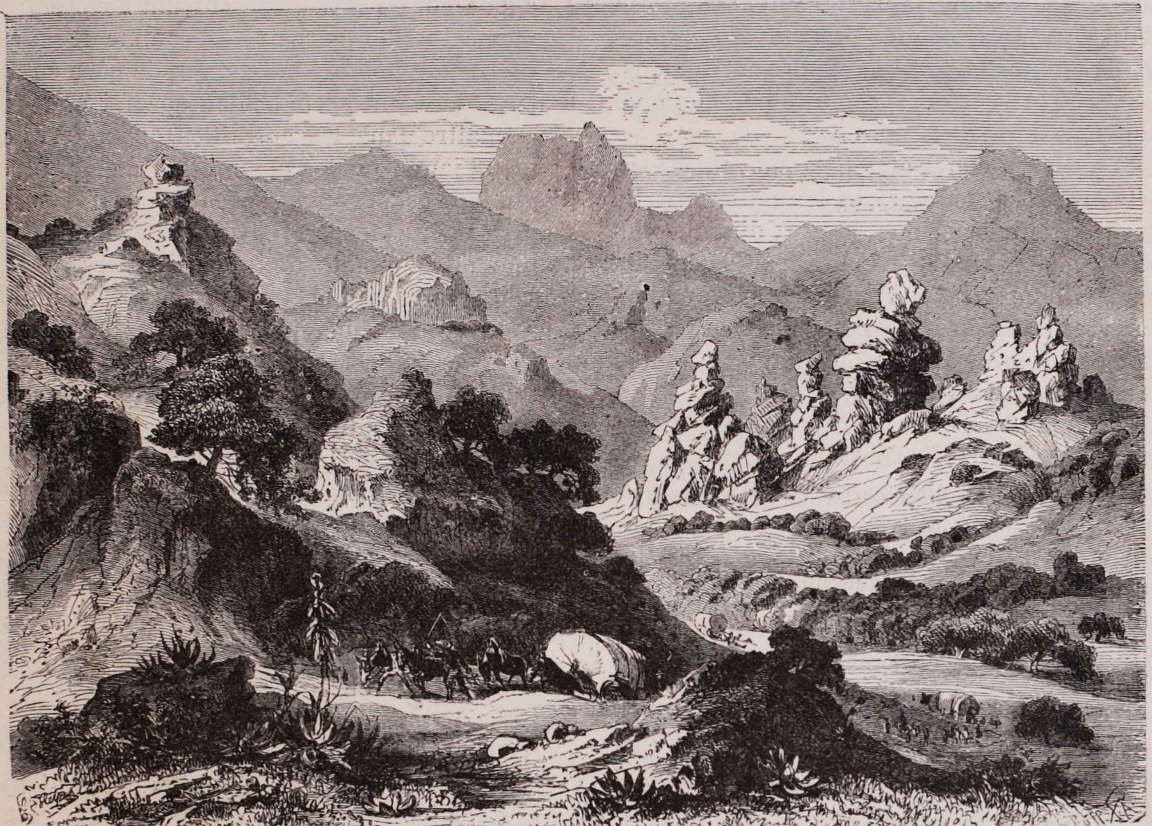
ILLUSTRATIONS PAR RIOU

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

TABLE

LA

MONTAGNE-PERDUE



La Sonora.

CHAPITRE I

SANS EAU

« *Mira! Mira! El Cerro Perdido!* »

« Regardez! Regardez! La Montagne-Perdue! La voilà! Si nous ne touchons pas au but, nous la voyons! Elle semble faire partie du ciel, on dirait un nuage, mais c'est elle, cela ne peut être qu'elle assurément!!! »

Le cavalier qui venait de pousser cette exclamation n'était pas seul. L'emploi des monologues est réservé au théâtre et il est rare que dans la vie ordinaire on éprouve le besoin d'exprimer pour soi-même ses pensées à haute voix.

Ce cavalier, monté sur un petit cheval gris pommelé, s'avançait en tête d'une nombreuse caravane, au milieu de deux ou trois *gentlemen* également à cheval. Derrière eux venaient d'autres cavaliers, puis d'énormes chariots recouverts d'une toile bise. Ces derniers étaient

de grands véhicules allongés, lourds, incommodes, chargés, encombrés de mille objets divers, et traînés chacun à grand'peine par huit mules. C'étaient de véritables maisons roulantes, habitées par des familles entières d'émigrants. Des mules servant de bêtes de somme formaient ensuite un *atajo*, c'est-à-dire un convoi qui s'étendait à l'arrière-garde en une longue file. Enfin un immense troupeau de bestiaux, conduit par quelques bouviers, fermait la marche.

Tous ces hommes étaient à cheval, y compris même les bouviers et les muletiers. Un voyage comme le leur pouvait difficilement se faire dans d'autres conditions. Ils venaient de la ville mexicaine d'Arispe, et traversaient les vastes plaines désertes qui bordent la frontière septentrionale de l'État de Sonora et qu'on appelle des *llanos*.

La caravane se composait presque entièrement de mineurs. On le devinait sans peine au costume de la plupart de ces individus et surtout à tout un attirail de cordages, d'outils et de machines dont on apercevait les formes bizarres sous les grosses bâches de toile des chariots.

En somme, c'était une nombreuse équipe d'ouvriers mineurs qui, sous la conduite de ses chefs, se rendait d'une *veta* épuisée à une autre tout récemment découverte et que tous devaient exploiter en commun. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnaient, car ils allaient s'installer pour des mois, et peut-être des années, dans une portion reculée du désert de Sonora.

A l'exception de deux cavaliers dont les cheveux blonds prouvaient l'origine saxonne, ils étaient tous Mexicains, mais non pas d'une même race cependant, car on voyait sur leurs visages toutes les teintes possibles, depuis le ton papier de Chine de l'Espagnol jusqu'au rouge cuivré des aborigènes. Quelques-uns même étaient des Indiens pur sang, de la tribu des Opatas, l'une de celles qu'on appelle *manses*, autrement dit vaincues et civilisées, et qui ressemblent aussi peu à leurs frères sauvages qu'un chat domestique à un tigre.

Certaines différences de costumes dénotaient à première vue des différences de rang et de condition chez les voyageurs. Les mineurs ouvriers et contremaîtres étaient en majorité; il y avait encore les conducteurs des chariots, les *arrieros* et les *mozos* chargés des bêtes de somme, les *vaqueros* ou bouviers et plusieurs domestiques des deux sexes.

Le cavalier dont nous avons rapporté les paroles en commençant notre récit ne ressemblait à ses compagnons ni comme habillement, ni comme position sociale. C'était un chercheur d'or ou *gambusino*, suivant l'expression mexicaine, un de ces êtres comme il en est un certain nombre là-bas, qui de père en fils possèdent une sorte de don spécial pour reconnaître dans les entrailles de la terre ce métal jaune que les hommes estiment tant, et qui leur est si souvent pernicieux. Il se nommait Pedro Vicente. Il avait un type étrange, une physionomie toute particulière, et ses yeux noirs semblaient vouloir sonder les cœurs, de même qu'ils savaient scruter le fond des mines.

C'était Pedro Vicente qui avait découvert, quelques semaines auparavant, la veta où se rendait la caravane. Il s'était hâté de « dénoncer » sa découverte, c'est-à-dire de la déclarer aux autorités d'Arispe, et de la faire enregistrer, ce qui, d'après les lois du pays, devait lui assurer la propriété exclusive de la mine d'or. Sachant cela, nous pourrions prendre le gambusino pour le chef de cette bande de mineurs, mais nous nous tromperions du tout au tout. Sa fortune ne lui permettait pas d'entreprendre une exploitation qui exigeait une grande avance de capitaux, et il avait dû transférer ses droits à une riche maison de commerce, — la maison Villanneva et Tresillian, — moyennant une certaine somme payée comptant et un intérêt considérable dans les bénéfices futurs.

L'affaire paraissait bonne, Villanneva et Tresillian avaient quitté leur ancienne mine qui ne leur rapportait plus grand'chose, et s'étaient mis en route, non seulement avec tous leurs employés accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, mais encore avec le matériel complet d'une installation d'usine, — tous les outils nécessaires pour fouiller et creuser la terre, pour en extraire le minerai et en retirer des lingots d'or pur, — y compris les objets les plus indispensables à la vie usuelle. C'était bien leur caravane qui avait fait halte dans le llano, quand leur guide Pedro s'était écrié :

« Voyez : c'est la Montagne-Perdue. »

Les personnes auxquelles le gambusino s'adressait spécialement, n'étaient autres que les deux associés. L'un, don Estevan Villan-

neva, était un homme d'une cinquantaine d'années, un Mexicain dont les traits nobles et fiers rappelaient ceux de ses ancêtres andalous; l'autre, grand, maigre et blond, était un Anglais de Cornouailles, Robert Tresillian, qui avait abandonné son pays à la mort de sa femme, pour venir se fixer au Mexique.

Au moment dont nous parlons, tous les voyageurs, du premier jusqu'au dernier, étaient sombres, préoccupés et visiblement inquiets. Un seul regard jeté sur leurs chevaux et leurs mulets en indiquait la cause. Chacun de ces animaux était dans un état pitoyable : on pouvait compter leurs côtes sur leurs flancs amaigris; leurs cous flasques et distendus retombaient languissamment sur leurs poitrails. Ils avaient à peine la force de marcher et leurs yeux enfoncés dans l'orbite, leurs langues pendantes sortant de lèvres sèches et brûlantes, exprimaient une souffrance intense. Les pauvres bêtes n'avaient pas eu d'eau depuis trois jours, et les maigres herbages des llanos qu'ils avaient rencontrés jusque-là ne leur avaient procuré qu'une nourriture insuffisante.

C'était une saison de sécheresse dans la Sonora; il n'était pas tombé une seule goutte d'eau dans ces parages depuis plusieurs mois, et tous les ruisseaux, toutes les mares et jusqu'aux sources d'ordinaire si abondantes que les voyageurs avaient trouvés sur leurs passage, étaient complètement taris. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que les animaux fussent épuisés et leurs maîtres pleins des plus noirs pressentiments. Quarante-huit heures encore de cette vie-là équivaudraient à la mort, pour la plupart, sinon pour tous.

En entendant l'exclamation du gambusino, ses compagnons poussèrent un soupir de soulagement d'autant plus grand que leur anxiété avait été plus vive. Ils savaient bien que cela signifiait de l'herbe pour les chevaux et de l'eau pour tout le monde. Il y avait longtemps que Pedro leur dépeignait la Montagne-Perdue comme le but à atteindre, et la base de cette montagne comme le lieu de campement le plus délicieux qu'on pût rêver, une oasis dans le désert, un petit paradis terrestre; de plus, c'était sur l'un des points de la Montagne-Perdue que le gambusino leur ferait voir les riches gisements d'or connus jusque-là de lui seul.

Une fois arrivés au pied de la Montagne-Perdue, il n'y avait plus à craindre le manque d'eau, quelle que fût la sécheresse, plus de famine à redouter pour les chevaux et les bestiaux, car on y trouverait une source d'eau vive et un lac entouré de pâturages où l'herbe épaisse et succulente formait en toute saison comme un tapis d'émeraudes.

« Êtes-vous bien sûr que ce soit là la Montagne-Perdue? demanda don Estevan, les yeux fixés sur l'éminence solitaire que Pedro lui désignait à l'horizon.

— Si, señor, répondit Pedro un peu piqué, aussi sûr que mon père est Pedro Vicente; et comment voulez-vous que je doute de ce dernier point, quand ma mère m'a raconté plus de cent fois l'histoire de mon baptême? La pauvre femme n'a jamais pu se consoler de tout ce que je lui ai coûté à cette occasion. Pensez donc, señores, vingt *pesos* d'argent et deux cierges!... des cierges énormes et de la cire la plus blanche!... Tout cela pour m'assurer le nom et les talents de mon père, qui n'était comme moi qu'un pauvre gambusino!...

— Voyons, Pedro, ne vous fâchez pas, repartit en riant don Estevan. Il y a longtemps que tout cela devrait être enseveli dans l'oubli, car, en admettant que vous ayez jamais été pauvre, vous êtes maintenant assez riche pour ne plus déplorer une dépense aussi minime et aussi lointaine que celle des frais de votre baptême. »

Don Estevan ne disait que la pure vérité. Depuis son heureuse découverte, Pedro était riche.

Quiconque l'eût vu passer trois mois auparavant ne l'eût pas reconnu, tant il était changé extérieurement à son avantage. Autrefois il était pâle, hâve et déguenillé; ses habits tachés et fanés ne tenaient plus sur son corps, et il avait pour monture une bête efflanquée et poussive, digne émule de Rossinante. A présent, il était monté sur un cheval de race, richement caparaçonné, et sa personne resplendissait de tous les ornements brillants particuliers à ce pittoresque vêtement mexicain que portent les *rancheros*.

« Trêve de plaisanteries, interrompit Robert Tresillian impatienté. Le mont que nous voyons en face de nous est-il, oui ou non, la Montagne-Perdue!

— J'ai dit, répondit laconiquement le guide, plus blessé encore du doute persistant qu'un étranger se permettait d'émettre après une affirmation faite par lui, Pedro, qui connaissait à fond le désert de la Sonora. . . —

— Alors, continua Tresillian, plus tôt nous y serons, mieux cela vaudra. J'imagine qu'elle est encore éloignée d'une dizaine de milles.

— Vous pouvez compter deux fois dix, *caballeros*, et ajouter encore quelques mètres, dit Pedro.

— Comment! vingt milles! s'écria l'Anglais étonné. Je ne peux pas croire cela! »

Le gambusino répliqua avec calme :

« Si Votre Seigneurie avait voyagé aussi souvent que moi dans les llanos, elle saurait aussi bien que moi à quoi s'en tenir là-dessus. Les distances ne sont jamais ce qu'elles paraissent être dans ces plaines à perte de vue.

— Oh! du moment que vous me l'affirmez, je vous crois, dit l'Anglais. J'ai grande confiance en vos talents, quels qu'ils soient, Pedro Vicente, à en juger par l'habileté que vous avez déjà montrée comme chercheur d'or. »

L'amour-propre, encore un peu endolori du gambusino, fut guéri par ce compliment.

« *Mil gracias,* don Roberto, répondit-il avec un profond salut. Vous pouvez me croire sur parole, señor, car je ne parle pas au hasard, et je puis évaluer la distance à quelques yards près; ce n'est pas la première fois, vous vous en doutez bien, que je passe ici; avant de songer à y amener Vos Seigneuries, j'ai dû, plus d'une fois, y venir moi-même et l'explorer minutieusement, et je me souviens parfaitement du grand *palmilla* que vous voyez à votre gauche. »

Tout en parlant, Pedro désignait à Robert Tresillian un arbre ayant une énorme tige, d'où s'échappait un faisceau de longues feuilles acérées comme des baïonnettes. C'était une plante de la famille des *yuccas*, mais beaucoup plus grosse que celles que l'on rencontre généralement dans les llanos.

« Si Votre Seigneurie doute encore de la véracité de mes paroles, ajouta le gambusino, qui tenait à honneur de convaincre l'Anglais, qu'elle veuille bien se donner la peine d'examiner de près cet arbre. Elle trouvera gravées sur l'écorce deux lettres : un P et un V, les initiales de votre humble serviteur, Pedro Vicente. C'est un petit souvenir de ma personne que j'y ai laissé, en passant, il y a trois mois.

— Je vous crois sans preuves, répondit Tresillian en souriant de la bizarrerie d'un pareil « souvenir » au milieu du désert.

— Alors, señor, permettez-moi d'ajouter que ce sera tout ce que nous pourrons faire d'arriver au pied de la Montagne-Perdue un peu avant le coucher du soleil.

— Oui, Pedro, ajouta don Estevan d'un ton amical. Il s'agit de ne pas perdre de temps. Veuillez faire quelques pas en arrière et donner l'ordre de continuer la marche. Vous recommanderez aux muletiers de presser leurs bêtes autant que possible.

— Je suis aux ordres de Votre Seigneurie, » répondit le gambusino.

Et il salua les deux associés en agitant bien haut, au-dessus de sa tête, son chapeau à larges bords.

Il stimula son cheval avec la molette ronde de ses éperons, qui avaient plus de cinq centimètres de diamètre, et se dirigea au galop vers l'arrière-train de la caravane. Un peu avant d'arriver aux chariots, il se découvrit respectueusement en passant devant un petit groupe, que nous n'avons pas encore présenté à nos lecteurs, et qui se composait cependant des personnes les plus intéressantes, ou, si l'on veut, les plus remarquables de la bande.

Deux de ces personnes appartenaient au beau sexe. L'une était une dame de trente-cinq à quarante ans, qui avait dû être d'une grande beauté et qui en gardait encore des traces; l'autre, une ravissante jeune fille, presque une enfant, qui lui ressemblait trop pour ne pas être sa fille. Ses magnifiques yeux noirs brillaient comme des étoiles sous sa couronne de cheveux d'un noir bleuâtre, et sa petite bouche semblait une grenade entr'ouverte. Jamais mantille d'Espagnole n'avait coiffé une tête plus charmante. La jeune fille s'appelait Gertrudès, et sa mère était la señora Villanneva. Leur tête et leur buste émergeaient seuls d'une sorte de palanquin ou de litière, la *litera* de Mexico, dont se servent les grandes dames du pays pour voyager sur des routes trop étroites ou trop difficiles pour les voitures.

On avait choisi une litera, dans le cas actuel, parce que c'était le moyen de locomotion le plus doux et le moins fatigant. Elle était portée par deux belles mules, placées l'une devant, l'autre derrière, entre deux brancards et conduites par un jeune Mexicain.

Le quatrième personnage était le fils de Robert Tresillian. Il se nommait Henry et venait d'avoir dix-neuf ans. C'était un grand beau garçon aux cheveux blonds et aux traits

finement découpés, quoique n'ayant rien d'efféminé. Sa figure exprimait le courage et la résolution, et sa haute stature annonçait une force et une activité peu communes. Il se tenait penché sur sa selle pour causer avec les belles voyageuses, qui avaient légèrement écarté les rideaux de leur litera, et leur conversation paraissait être très animée. Le jeune homme racontait sans doute la bonne nouvelle que venait de donner leur guide, car Gertrudès l'écoutait avec ravissement, et ses yeux brillaient de plaisir.

La Montagne-Perdue était enfin signalée. La soif n'était plus à craindre, et les souffrances des mineurs allaient bientôt être terminées.

La caravane reprit courage.

« *Anda! Adelante!* » (En avant!) cria Pedro Vicente.

Les muletiers répétèrent ce cri de proche en proche jusqu'au dernier de la bande; les chariots s'ébranlèrent et se remirent en marche avec un accompagnement continu de coups de fouet et de grincements de roues.

CHAPITRE II

LES COYOTEROS

Malheureusement pour les mineurs d'Arispe, leur caravane n'était pas la seule qui voyageât dans le désert de Sonora ce même jour, et lorsque les mineurs aperçurent au nord cette éminence que Pedro avait désignée sous le nom de la Montagne-Perdue, par une coïncidence extraordinaire, d'autres êtres humains s'avançaient aussi vers la montagne du côté opposé. Ceux-là ne la voyaient pas, cependant, parce qu'ils en étaient encore trop éloignés, et aussi parce que certaines ondulations du terrain les en empêchaient.

Cette seconde caravane ne ressemblait nullement à celle que nous venons de dépeindre à nos lecteurs. D'abord, elle était plus nombreuse, quoique, en masse et vue de loin, elle occupât bien moins de place, mais il n'y avait là ni chariots, ni mulets, ni bestiaux, ni bagages d'aucune sorte; les nouveaux venus ne s'étaient encombrés ni de leurs femmes, ni de leurs enfants, encore bien moins d'une litera et de dames de haut rang. Leur troupe ne se composait que de cavaliers armés jusqu'aux dents et portant chacun en croupe un bissac de provisions et une gourde remplie d'eau.

Leur costume était aussi primitif et aussi peu volumineux. La plupart n'avaient pour vêtements qu'un pantalon de toile, de longues guêtres de peau de daim et des mocassins, avec un *sérapé* en réserve pour la nuit.

Le sérapé est tout simplement une couverture de laine.

Ceux qui faisaient exception à cette règle ne dépassaient pas une demi-douzaine. Ils semblaient avoir de l'autorité sur leurs compagnons, et l'un d'eux, plus couvert d'insignes et de décorations que les autres, devait être leur Grand Chef.

Ses emblèmes hiérarchiques eussent défié tous les livres de blason de l'univers; ils étaient peut-être uniques au monde, et, chose bizarre, leur propriétaire, au lieu de les porter sur un bouclier, les avait gravés ou plutôt tatoués sur sa personne. Un serpent à sonnettes peint en rouge vif, la tête et la queue dressées, les mâchoires ouvertes et la langue dardée comme pour frapper un ennemi invisible, enroulait ses anneaux en longs replis tortueux sur sa poitrine nue et bronzée; puis, dans l'intérieur du cercle qu'il décrivait, on voyait quantité d'autres symboles à la fois grotesques et effrayants. Un immonde crapaud, un tigre-panthère, plus ou moins fidè-

lement représentés, et enfin, au centre même de ce cercle et à l'endroit le plus en vue, s'étalait un emblème connu dans l'univers entier : une tête de mort avec des os en croix grossièrement dessinés avec de la craie. Une couronne de plumes flottait sur la tête de cet homme à la physionomie aussi barbare que repoussante.

Il est presque inutile d'ajouter que cet individu était un Indien. Lui et ses compagnons appartenaient à une tribu renommée entre toutes pour sa férocité, celle des loups — Apaches ou Coyoteros, ainsi appelée à cause de sa ressemblance morale avec le chacal du Nouveau Monde, le *coyote*.

L'absence de femmes et d'enfants et le fait de voyager sans bagages indiquaient que les Coyoteros se disposaient à entreprendre quelque expédition guerrière. Leur équipement et leurs peintures de guerre le prouvaient encore mieux. Ils étaient munis de fusils, de pistolets et de lances ornées de banderoles qui avaient dû transpercer plus d'un *lanzero* mexicain. Quelques-uns même possédaient des revolvers et des carabines de systèmes assez perfectionnés, car la civilisation leur a du moins enseigné tous les moyens possibles de tuerie. En outre, le terrible couteau à scalper pendait à leur ceinture.

Ils marchaient en ligne régulière, deux par deux et non pas en « file indienne ». Il y a longtemps que les Indiens des prairies et des pampas ont apprécié les avantages des tactiques militaires de leurs ennemis les Figures-Pâles, et qu'ils les ont adoptées pour la cavalerie surtout. Toutes leurs peuplades ont su profiter des leçons que leur donnent les blancs dans l'art de la guerre, et, dans les États dn nord du Mexique, ceux de Tamaulipas, de Chihuahua et de Sonora, on a vu à plusieurs reprises les Comanches, les Navajos et les Apaches charger les Mexicains en ligne rangée, et réduire en poussière de nombreux adversaires. Mais dans le llano découvert où voyageait cette bande de Coyoteros, il n'y avait nulle nécessité de s'avancer en colonne serrée, et la double file avait été adoptée.

Loin d'avoir, comme les mineurs, accompli trois jours de marche dans un désert aride, les Peaux-Rouges, qui connaissaient parfaitement le pays qu'ils traversaient et n'en ignoraient pas la moindre ressource ou le plus petit lieu de campement, n'avaient nullement souffert de la sécheresse. Ils ne s'en inquiétaient pas davantage pour la suite de leur voyage, car ils devaient côtoyer un cours d'eau, le *Rio San-Miguel* des cartes, que les Mexicains appellent l'*Horcasitas*. Ils étaient donc dans les meilleures conditions du monde pour réussir dans leur entreprise.

Une heure avant le coucher du soleil, ils aperçurent à l'horizon la Montagne-Perdue. Les Indiens ne la connaissent pas sous le nom de *Cero Perdido;* ils la désignent sous celui de *Nauchampa-Tepetl*.

A ce propos, il est assez étrange de constater l'affinité qui existe entre les Indiens du nord du Mexique et les Aztèques du sud. Dans le langage de ces derniers, la montagne Péroté porte le même nom que le Nauchampa-Tepetl; le mot « cofré » qu'on y ajoute le plus souvent signifie, comme Nauchampa, coffre ou boîte, et leur a été donné à cause de la ressemblance assez marquée que présentent ces deux montagnes, vues de certains côtés, avec une énorme coffet rectangulaire, dont le couvercle est figuré par un plateau d'une certaine étendue.

Mais les Coyoteros se souciaient fort peu d'ethnographie et de philologie, ils pensaient au meurtre : le but unique de leur expédition était de saccager un des établissements d'Opatas ou de blancs situés sur les rives de l'Horcasitas. Cependant, quand la Montagne-Perdue leur apparut, une autre question les absorba un moment. Il s'agissait de décider s'il était prudent ou même possible de tenter d'y arriver la nuit. Les avis étaient partagés : les uns disaient oui et les autres non. Ainsi que l'avait dit Pedro Vicente, les distances sont trompeuses dans cette atmosphère diaphane de la Sonora, et quoique le Nauchampa-Tepetl ne semblât éloigné que de dix à douze milles, il y avait bien à faire le double de chemin pour atteindre le lac. Mais les naturels du pays, les aborigènes surtout, sont habitués à ces erreurs visuelles et calculent en conséquence. D'ailleurs, les Coyoteros ne venaient pas là pour la première fois, et ils devaient savoir à quoi s'en tenir. Leur discussion ne portait que sur l'état de leurs chevaux, qui avaient déjà fait cinquante milles et étaient harassés.

C'étaient des *mustangs* ou chevaux sauvages des Prairies, qui sont forts et vigoureux malgré leur petite taille; mais ils avaient suffisamment marché pour un jour et risquaient fort d'arriver épuisés au pied de la montagne.

Il valait beaucoup mieux les laisser reposer et faire halte au Nauchampa-Tepetl le lendemain vers le milieu du jour.

C'est sans doute ce que se dit le chef des sauvages, car il sauta à bas de son cheval et se mit en devoir de l'attacher à un piquet. La question fut résolue. Cette action équivalait à un ordre, et tous les compagnons de « El Cascabel » (le Serpent-à-Sonnettes) imitèrent aussitôt son exemple.

Selon leur habitude, les Indiens commencèrent par s'occuper de leurs mustangs, après quoi ils pensèrent à eux-mêmes. Ils se mirent à la recherche de bois et allumèrent un grand feu, non pour se chauffer, puisqu'on était en été et que les nuits étaient à peine assez fraîches, mais pour faire leur cuisine. Leur dîner était encore sur pied, sous forme de chevaux de rebut qu'ils traînaient à leur suite. L'office de boucher ne fut pas long à remplir ; un coup de couteau dans la gorge d'un des chevaux le fit tomber mort dans un torrent de sang. On le dépeça en un clin d'œil, et les énormes quartiers de viande embrochés dans des bâtons et exposés à la chaleur de la flamme, devinrent bientôt des rôtis suffisamment appétissants.

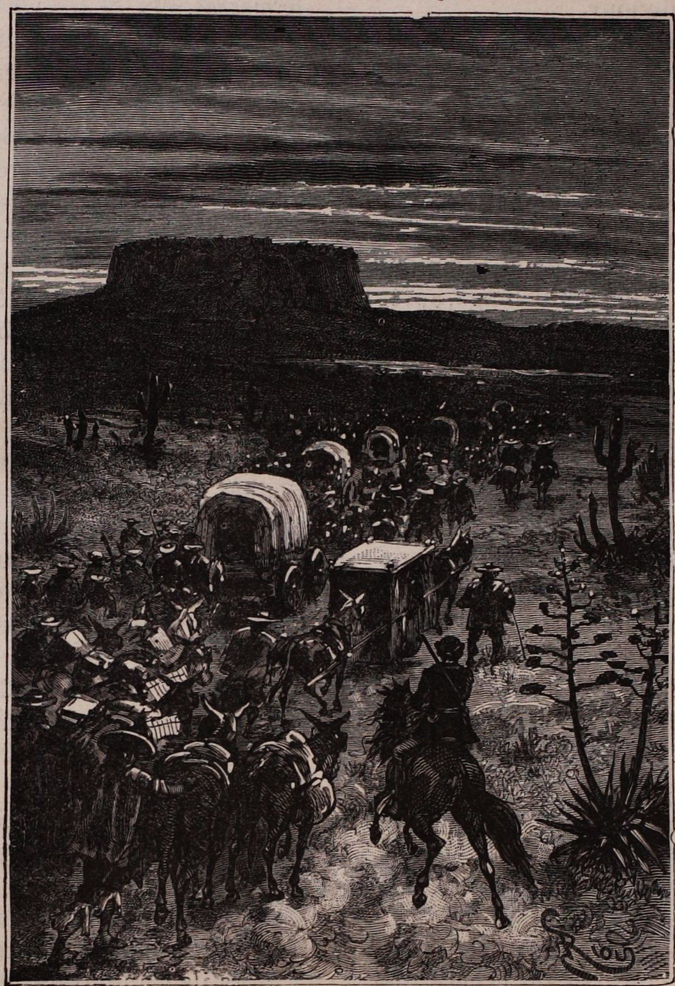
Les hippophages récoltèrent ensuite sur les arbres voisins d'autres comestibles d'un aspect non moins engageant. C'étaient d'abord des gousses d'*algarobia* et des cônes de pin-pignon, qu'ils firent griller sur le feu en guise de légumes, puis des fruits de diverses espèces de cactus. Les meilleurs étaient ceux du *pitahaya*, dont les grandes tiges, nues jusqu'à une certaine hauteur, sont entourées au sommet d'une auréole de branches qui les fait ressembler de loin à de gigantesques candélabres. La plaine était parsemée de ces arbres bizarres. Ainsi les Coyoteros trouvèrent moyen de se procurer, en plein désert, jusqu'à du dessert.

Quand ils eurent terminé leur repas, ils se disposèrent à confectionner, pour leur déjeuner du lendemain, un mets que les Apaches estiment tant, qu'une de leurs tribus, celle des *Mezcaleros*, en fait sa nourriture et que son nom lui vient de cette même plante, le *mezcal*.

Ce végétal, que les botanistes nomment agave mexicaine, croît en abondance dans le désert. La manière de le préparer est moins compliquée qu'on ne pourrait le supposer. Voici comment procédèrent les Coyoteros. Ils arrachèrent d'abord une assez grande quantité de mezcals, coupèrent chacune des feuilles raides et effilées comme des épées, qui rayonnent du cœur, et enlevèrent la peau de ce cœur. Une masse blanchâtre ayant la forme d'un œuf et à peu près la grosseur d'une tête d'homme, fut alors à découvert. C'est cela seul que l'on mange.

Pendant qu'une partie des Indiens se livraient à ces préparatifs, d'autres creusaient une fosse, dont ils tapissaient le fond et les parois de pierres plates. On y jeta des charbons ardents qu'on laissa se réduire en cendres, et quand la fosse fut bien chauffée, on y déposa doucement les mezcals bien enveloppés dans la peau du cheval qu'on avait tué pour le souper. Les Peaux-Rouges avaient eu soin de mettre le poil à l'extérieur et de mélanger avec les plantes quelques morceaux de chair crue. Ils fermèrent l'ouverture de ce four primitif par d'épaisses plaques de gazon qui devaient conserver la chaleur pendant toute la nuit, et ils s'éloignèrent, sûrs de faire le lendemain un excellent repas.

Alors ils s'entourèrent de leur sérapé, et ne craignant pas d'être surpris à l'improviste dans ces solitudes qu'eux seuls connaissaient à fond, ils s'endormirent paisiblement en ayant pour lit la terre nue, et pour rideaux le ciel étoilé. Ils s'imaginaient peu qu'à quelques heures de galop de leur campement était un autre camp occupé par des ennemis de leur race, trop peu nombreux pour leur résister. S'ils avaient pu le savoir, ils n'auraient plus songé au repos ; ils se seraient jetés sur leurs mustangs et élancés à fond de train vers la Montagne-Perdue.



La caravane se composait presque entièrement de mineurs. (Page 2.)

CHAPITRE III

DE L'EAU ENFIN !

Pendant ce temps et avec bien de la peine, bien des coups de fouet et bien des cris de *Anda mula maldita!* les mineurs s'avançaient péniblement vers la Montagne-Perdue. Ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient, car les mules, affaiblies par la longue disette d'eau, ne pouvaient plus tirer leurs lourds chariots, et les bêtes de somme chancelaient sous leur charge.

En voyant la montagne de l'endroit où Pedro s'était arrêté, les mineurs avaient eu la même idée que Robert Tresillian. Ils s'étaient figuré que leur guide se trompait en évaluant à vingt milles la route qu'il leur restait à faire. Ceux qui passent leur vie sous terre comme les mineurs, ou sur mer comme les marins, sont souvent mauvais juges de tout ce qui se fait à la surface du globe terrestre. Mais les



Les Coyoteros ne venaient pas là pour la première fois. (Page 6.)

conducteurs, muletiers et autres, savaient bien que le gambusino ne les trompait pas.

Tous arrivèrent bientôt à la même conclusion. Lorsqu'ils eurent cheminé pendant une heure, ils ne semblaient pas plus rapprochés de la montagne, et après la seconde heure de marche, c'est à peine si la distance semblait avoir diminué.

Le jour n'était pas loin de son déclin quand ils parvinrent assez près de la Montagne-Perdue pour pouvoir en distinguer toutes les particularités et en voir nettement tous les contours.

Cette montagne présente à vrai dire l'aspect d'un catafalque colossal, elle a une forme oblongue, mais le sommet n'en est pas uni, car la ligne horizontale est coupée à chaque instant par des arbres dont la silhouette se dessine plus ou moins haut sur le fond bleu du ciel. Chose extraordinaire, elle paraît plus large au sommet qu'à la base, ce qui tient à ce que ses flancs escarpés forment une succession de corniches, dont quelques-unes sont de véritables falaises à pic. Cette vue n'a rien de lugubre, cependant, parce que ces innombrables précipices sont émaillés de verdure toutes les fois qu'un peu de terre dans une crevasse de rochers, ou sur une crête plus large que les autres, a permis à des végétaux d'y prendre racine.

La Montagne-Perdue s'étend à peu près du nord au sud. Elle a environ quatre milles de

longueur sur une de ses faces et un peu plus d'un mille de largeur, tandis qu'elle a quelque cinq cents pieds d'élévation. C'est peu pour une montagne, mais c'est assez pour lui mériter ce nom dans ces immenses plaines découvertes où elle n'a pour concurrence ni *sierra*, ni éminence quelconque, où elle s'élève solitaire, égarée et comme perdue au milieu du désert.

De là son appellation bizarre de Montagne-Perdue.

. . . .

« De quel côté est le lac, señor Vicente? demanda Robert Tresillian qui marchait toujours en tête de la caravane avec don Estevan et le gambusino.

— Du côté sud, répondit celui-ci, et c'est bien heureux pour nous, car sans cela nous aurions à faire au moins une lieue de plus.

— Comment! je croyais que la montagne tout entière n'avait pas plus de quatre milles de long?

— C'est vrai, señor, mais le terrain qui l'entoure est couvert de quartiers de rocs au milieu desquels nous ne pourrons jamais passer avec nos chariots. J'imagine que ces blocs sont tombés du haut de la montagne, mais je n'ai jamais pu comprendre comment ils ont pu rouler à des centaines de mètres de la base! J'ai pourtant étudié toute ma vie les montagnes avant d'étudier celle-là en particulier.

— Et vos études vous ont bien servi, interrompit don Estevan. Mais n'entamons point de discussions géologiques en ce moment. Je suis trop préoccupé d'autre chose.

— De quoi donc? demanda Tresillian.

— J'ai ouï dire que les Indiens visitaient quelquefois la Montagne-Perdue; qui sait si nous n'allons pas en rencontrer?

— Il n'y a rien d'impossible à cela, murmura le gambusino.

— Malgré ma lunette d'approche, continua don Estevan, je ne vois aucun indice de ce genre, mais la montagne ne se montre à nous que d'un côté, et qui sait ce qui peut se cacher de l'autre? Il faut tout prévoir, même la malchance. Je suis d'avis que ceux qui sont le mieux partagés sous le rapport des chevaux, aillent en reconnaissance pour s'en assurer. S'il se trouvait là des Peaux-Rouges en nombre considérable, étant avertis, nous serions au moins capables de nous défendre en faisant un *corral*.

Don Estevan était un ancien militaire. Avant de s'occuper de mines, il avait fait plus d'une campagne contre les trois grandes tribus indiennes hostiles aux Mexicains : les Comanches, les Apaches et les Navajos; aussi le gambusino se garda bien de rejeter son conseil. Il l'approuva de point en point et demanda seulement à faire partie des éclaireurs. On choisit pour l'accompagner une demi-douzaine d'hommes courageux dont les chevaux avaient encore assez de vigueur pour leur permettre d'échapper aux sauvages, s'ils étaient poursuivis.

Henry Tresillian était de ce nombre. Il s'était offert lui-même dès les premiers mots de don Estevan, car il ne craignait rien pour sa monture; il savait que *Crusader* — c'était le nom de son cheval — était de force à le porter n'importe où, et à distancer n'importe quel ennemi.

Crusader était un magnifique cheval arabe qui n'avait pas son pareil au monde. Sa robe d'un noir d'ébène, sur laquelle pas un poil blanc ne tranchait, ses jambes fines et nerveuses, sa tête intelligente et son corps à la fois élégant et fort, en faisaient un animal hors ligne. Henry l'aimait comme un ami. Tous les chevaux de la caravane semblaient malades, épuisés, à demi morts de soif : Crusader lui, ne paraissait pas avoir souffert. Il est vrai que son jeune maître avait partagé avec lui jusqu'à sa dernière ration d'eau.

Quelques minutes après, les éclaireurs, ayant reçu les instructions nécessaires, partirent au galop.

Robert Tresillian n'avait fait aucune objection au départ de son fils. Il était heureux de voir le courage dont Henry faisait preuve à toute occasion, et il le suivit longtemps d'un regard attendri.

D'autres yeux que les siens restèrent longtemps aussi fixés sur le jeune homme avec un mélange de crainte et de fierté. C'étaient ceux de Gertrudès Villanneva. Elle était fière de la vaillance déployée par celui que son jeune cœur commençait à aimer, mais sa tendresse de femme s'inquiétait des dangers auxquels il s'exposait continuellement.

. . . .

Vingt minutes après, toute la caravane avait changé d'aspect. Les animaux, les narines frémissantes, levaient la tête, humaient l'air, dressaient les oreilles et les agitaient convulsivement. Les mugissements des bêtes à cornes répondaient aux hennissements des

chevaux et des mulets. Quel tumulte! quel vacarme assourdissant! La voix du major-dome, chargé de veiller sur la caravane, le dominait.

« *Guarda la estampeda*! » criait-il, de toute la force de ses poumons.

Les bêtes altérées sentaient l'eau. Il n'était plus besoin de coups de fouet pour les faire avancer, loin de là. A peine leurs conducteurs pouvaient-ils contenir leur ardeur.

Bientôt tous prirent le galop. Ce fut une course folle jusqu'au lac. Mules et chevaux pêle-mêle, avec les chariots et les bestiaux, galopaient au milieu d'un bruit dont rien ne peut donner l'idée. Les lourds chariots roulaient avec la rapidité de l'éclair, et comme, à mesure que l'on approchait de la montagne, le sol était jonché de pierres parfois assez grosses pour soulever les roues et faire pencher les voitures, les femmes et les enfants qui y étaient renfermés poussaient des cris perçants et s'attendaient à tout moment à être renversés.

Heureusement, mais par un hasard presque extraordinaire, car les conducteurs ne pouvaient plus guider leurs mules, les chariots gardèrent leur équilibre dans ce dédale de rochers; personne ne fut sérieusement blessé. On en fut quitte pour quelques contusions peu graves.

De ce train-là, il ne fallait pas longtemps pour arriver au lac. Les voyageurs, entraînés par ce tourbillon, virent bientôt devant eux une immense nappe d'eau, illuminée par les derniers rayons du soleil couchant, et entourée de vertes prairies.

Les éclaireurs, qui n'avaient rien découvert de suspect, étaient encore à cheval au pied de la montagne. Ils furent stupéfaits de voir venir sitôt la caravane, mais leurs camarades n'eurent pas le loisir de leur donner d'explication. Les animaux qui les entraînaient continuèrent leur course échevelée jusqu'au bord du lac et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent de l'eau plus haut que les naseaux.

Alors on n'entendit plus de hennissements ou de mugissements furieux; tous demeurèrent silencieux, satisfaits et comme *ivres* d'eau.

CHAPITRE IV

EL OJO DE AGUA

Le lendemain, dès que l'aube commença à blanchir le ciel bleu, les animaux sauvages qui habitaient sur la Montagne-Perdue, contemplèrent à leurs pieds un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu dans ce lieu solitaire. C'était la première fois qu'un chariot ou tout autre véhicule analogue se trouvait près de ces rochers, éloignés des villes et des campements fixes, et situés en dehors des routes de communication.

Les seuls hommes blancs qui fussent jamais venus là étaient des chasseurs ou des chercheurs d'or isolés, et encore n'avaient-ils fait que de rares apparitions. Les Peaux-Rouges, les Apaches surtout, s'y arrêtaient plus volontiers, car le lac de la Montagne-Perdue était presque sur leur passage quand ils allaient faire des incursions le long de l'Horcasitas.

Les Mexicains envoyés la veille en éclaireurs avaient bien découvert de nombreuses traces des passages antérieurs des Indiens, mais aucune récente et susceptible de leur inspirer des inquiétudes sérieuses. Il n'y avait point de marques fraîches sur l'herbe de la prairie, et le sable blanc qui formait autour du lac comme une ceinture d'argent, ne portait pas d'autres traces que celles des bêtes fauves qui étaient venues y étancher leur soif.

Les mineurs avaient donc dressé leur camp en toute sécurité, sans toutefois négliger les précautions nécessaires dans le désert. Don Estevan avait fait trop de campagnes pour commettre aucune imprudence. Il n'avait rien omis de ce qui se pratique en pareil cas. Les six chariots placés à la suite les uns des autres, avec leurs brancards entrelacés, constituaient un corral ovale, c'est-à-dire une enceinte assez vaste pour contenir tous les voyageurs, et qu'il était facile de renforcer en cas d'attaque en y accumulant les ballots et les caisses de bagages.

Quant aux chevaux et aux bestiaux, on les avait simplement mis au piquet en dehors du corral. Après leurs souffrances des jours précédents, ils ne devaient pas avoir la moindre envie de s'échapper de ces pâturages plantureux.

Les feux allumés la veille s'étaient éteints pendant la nuit, on ne les avait pas entretenus ; à quoi bon ? En été, la fraîcheur n'est point à redouter. Mais les femmes des mineurs les rallumèrent de grand matin pour préparer le déjeuner.

Pedro Vicente se leva avant tout le monde, mais non pas pour prendre part à ces opérations culinaires qu'il méprisait profondément, en sa qualité de gambusino et de guide. S'il était levé de si bonne heure, c'était pour une double raison, qu'il avait jugé à propos de ne confier à personne. Il avait seulement dit à son compagnon de chasse habituel, Henry Tresillian, qu'il voulait gravir la montagne dès l'aurore, pour y chercher du gibier à poil ou à plume.

Le gambusino, chasseur émérite, s'était engagé au départ à entretenir la caravane de viande fraîche; or, il n'avait pas encore trouvé l'occasion de tenir sa promesse, car le peu de gibier qu'il comptait rencontrer en route avait fui dans d'autres contrées à cause de la sécheresse. Il s'agissait de rattraper le temps perdu. Pedro savait par expérience qu'il y avait des oiseaux et des quadrupèdes sur ce large plateau couvert d'arbres, d'où sortait le ruisseau qui alimentait le lac. Il avait annoncé au jeune Anglais qu'ils y trouveraient des moutons et des antilopes, des ours peut-être, mais à coup sûr des dindons sauvages, qu'on entendait s'appeler et se répondre avec ce cri sonore qui leur a valu leur nom mexicain de *guajalote*.

En fallait-il davantage pour expliquer son désir d'escalader avant tout autre la montagne ? Henry Tresillian n'eut pas le moindre soupçon de la vérité. Il ne s'imaginait guère que le gambusino eût une autre raison beaucoup plus sérieuse pour vouloir entreprendre cette ascension. Lui-même était grand amateur de chasse et d'histoire naturelle, et il accueillit avec enthousiasme l'idée d'accompagner Pedro dans cette excursion. La Montagne-Perdue lui offrirait sans doute plus d'une curiosité qui compenserait largement la peine de la gravir.

S'il faut tout dire, et s'il n'est pas trop indiscret de dévoiler à nos lecteurs les pensées les plus secrètes du jeune Anglais, nous ajouterons qu'il faisait cette ascension avec l'intention bien arrêtée de rapporter à la señorita Gertrudès soit une des fleurs rares dont elle faisait collection, soit un oiseau aux plumes éclatantes ou tout autre trophée qui lui valût en échange un doux sourire de la belle jeune fille.

Tous ces motifs réunis firent qu'à la minute même où Pedro sortait de dessous le chariot où il avait passé la nuit enveloppé dans une couverture, Henry Tresillian, non moins matinal, soulevait le coin de sa tente et apparaissait tout équipé. Il portait le costume de chasse des Anglais, qui lui allait à ravir, et, son carnier sur l'épaule et son fusil à double coup à la main, il semblait plutôt prêt à poursuivre des faisans dans un bois réservé ou des perdrix dans un champ d'Europe, qu'à affronter des animaux qui pouvaient n'être pas tous inoffensifs.

Quant au gambusino, il avait comme la veille les vêtements si originaux de ses pareils, mais il s'était muni d'une carabine de meilleur calibre, et de cette petite épée courte qu'on appelle dans le pays un *machete*, et quelquefois aussi un *cortante*.

Tout ayant été convenu entre eux la veille, les chasseurs échangèrent un bonjour rapide et se mirent en quête de leur déjeuner. Bientôt une des femmes de mineurs leur tendit une tasse de chocolat et une *tortilla enchilada* en leur adressant quelques paroles aimables. Ils burent leur chocolat à la hâte, avalèrent quelques bouchées de ces gâteaux de maïs secs et durs comme du cuir, qui sont l'accompagnement obligé de tous les repas des Mexicains, et se glissèrent sans bruit hors du corral.

Pedro semblait plus impatient de partir que ne le comportait la situation; sans doute

c'était sur la Montagne-Perdue que se trouvait le point d'attaque, jusqu'ici connu de lui seul, de la mine qu'il avait découverte dans ses recherches antérieures; mais il était évidemment préoccupé et troublé par une autre pensée; il était sombre et distrait; assez loquace ordinairement, il restait morose et silencieux. Henry le suivait sans mot dire.

L'ascension de la Montagne-Perdue commença presque immédiatement après la sortie du camp. Elle n'était praticable qu'en grimpant une montée très raide qui n'était autre que le lit d'un ravin, une sorte de gorge creusée par les eaux d'une source qui existait au sommet et dont les orages et les pluies d'hiver faisaient souvent un torrent. C'était, dans la saison sèche, un terrain rocailleux, abrupt, une sorte de fissure dans les rochers qui montait presque verticalement de la plaine au sommet, entre deux grandes murailles de pierres. Au milieu coulait le ruisseau qui n'était pour le moment qu'un filet d'eau.

« Ouf! fit Henry, j'aimerais autant monter à une échelle de corde!

— Il est certain que c'est suffisamment raide, répondit Pedro, mais c'est le seul endroit par lequel on puisse arriver sur le plateau.

— Il n'y a point d'autre chemin nulle part? demanda Henry.

— Pas le moindre. De tous les autres côtés, la Montagne-Perdue n'est qu'une immense corbeille de pierres, une sorte de forteresse née d'un caprice de la nature, et défendue de tous les côtés par une série de précipices accessibles seulement aux oiseaux. Les antilopes mêmes ne pourraient les escalader, et si nous en trouvons là-haut, ou bien elles y seront nées, ou bien elles auront grimpé par ici.

— C'est un vrai chemin de chèvres, dit Henry, que le roulement des pierres sous ses pas amusait. On est obligé de marcher en zigzags pour ne pas tomber.

— Prenez garde, señorito, s'écria Pedro en voyant que son compagnon marchait sans précaution sur les pierres glissantes; prenez garde: le déplacement d'une petite pierre peut amener celui d'une plus grosse, et si ces blocs roulaient sous vos pieds, ils pourraient rebondir jusqu'au camp et écraser quelqu'un. »

Le jeune homme devint pâle en pensant aux suites qu'aurait pu avoir son étourderie. Il voyait déjà ses amis exposés, par sa faute, aux plus grands dangers.

« Rassurez-vous, lui dit le gambusino. S'il y avait eu quelque malheur, nous l'aurions bien entendu.

— Ah! vous m'avez fait peur, dit Henry, mais vous avez raison, il faut faire attention à nos pas. »

L'ascension continua donc plus lentement. Au bout d'un temps relativement assez court, car ils n'avaient guère eu que cinq cents pieds de hauteur à gravir, les chasseurs parvinrent au-dessus du ravin et se trouvèrent sur un terrain plat et boisé.

Après avoir marché sur le plateau l'espace de trois ou quatre cents mètres, ils se trouvèrent à l'entrée d'une clairière. Le Mexicain s'écria en y entrant : « *el ojo de agua.* »

C'est cette phrase : *el ojo de agua* (l'œil de l'eau), que les Mexicains emploient pour désigner une source quelconque, ou du moins l'endroit où une source sort de terre. Henry Tresillian connaissait déjà ce nom poétique, et il comprit aussitôt ce que voulait dire son compagnon. Vers le milieu de la clairière, l'eau, limpide comme du cristal, s'échappait en bouillonnant d'une fente de rocher, et formait un petit bassin circulaire d'où partait le ruisseau qui se jetait dans le lac et que les chasseurs avaient suivi jusque-là.

Le gambusino prit la corne de bœuf qu'il portait en sautoir et se pencha vers la source.

« Je ne saurais résister à la tentation, dit-il. Malgré la quantité d'eau que j'ai bue hier après être resté si longtemps à la demi-ration, il me semble que je n'arriverai jamais à me désaltérer. ».

La corne fut remplie et vidée en une seconde.

« *Delicioso*, » s'écria Pedro en la remplissant de nouveau.

Henry imita son exemple, mais la coupe qu'il prit dans son carnier était en argent massif, la vaisselle d'or et d'argent n'étant pas rare chez les maîtres mineurs de la Sonora.

Au moment de se remettre en marche, ils entendirent un bruit d'ailes et virent sur la lisière de la clairière une compagnie de grands volatiles qui marchaient posément les uns devant les autres et se baissaient de temps en temps pour avaler un insecte, ou pour becqueter un brin d'herbe. C'étaient les guajalotes dont avait parlé Pedro. Ils ressemblaient tant à leurs congénères de basse-cour qu'Henry les reconnut sans peine, tout en les trouvant beaucoup plus beaux que ces derniers.

Un vieux coq ouvrait la marche; il se dandinait gravement, très fier de sa haute taille et de son brillant plumage qui, sous les rayons du soleil levant, étincelait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Avec les dindes et les dindonneaux qui l'escortaient, on eût dit un sultan au milieu de son sérail.

Tout à coup, il releva la tête et poussa un cri d'alarme. Trop tard. Quatre détonations résonnèrent presque en même tempps, et le vieux coq resta étendu sur le terrain ainsi que trois de ses satellites. Les autres s'envolèrent avec des cris sauvages et un bruit d'ailes semblable à celui d'une machine à battre. C'était évidemment la première fois qu'ils avaient affaire à ces engins meurtriers.

« Nous ne commençons pas trop mal, fit le gambusino. Qu'en dites-vous, don Henrique?

— Je ne demande qu'à continuer, répondit Henry qui savait bien que les belles plumes des guajalotes seraient appréciées par son amie Gertrudès. Mais qu'allons-nous en faire? ajouta-t-il, nous ne pouvons pas les emporter avec nous.

— A quoi bon? répliqua le Mexicain. Laissons-les par terre, nous les reprendrons au retour. Ah! reprit-il vivement, il doit y avoir ici des loups et des coyotes, et nous pourrions bien ne retrouver que des plumes. Mettons-les à l'abri. »

Ce ne fut pas long. En un clin d'œil les pattes des dindons furent réunies de façon à former une sorte de boucle par laquelle on accrocha les oiseaux à la plus haute branche d'un pitahaya. Bien fin serait le coyote qui les attraperait! Quel animal eût pu monter le long de la tige épineuse de cette espèce de cactus?

« Voilà nos oiseaux en sûreté, dit le gambusino en rechargeant son fusil. En avant! il faut espérer que nous rencontrerons d'assez gros spécimen d'une race à quatre pattes, pour que nous ayons tous de la viande fraîche ce soir; mais nous serons obligés de courir longtemps, car nos coups de fusil ont dû effrayer tout le voisinage.

— Le plateau n'est pas si grand, dit Henri, nous n'aurons pas à aller bien loin.

— Il est plus grand que vous ne le croyez, señorito, car c'est une succession de collines et de vallées en miniature. Hâtons-nous, *muchacho*, j'ai des raisons pour désirer arriver le plus tôt possible à l'autre extrémité du plateau.

— Quelles raisons, s'écria le jeune Anglais surpris de l'inquiétude peinte sur le visage de Pedro, et que ne démentait pas le ton mystérieux dont il parlait. Puis-je les connaître? ajouta-t-il.

— Certainement. Je les aurais déjà dites à vous comme aux autres si j'avais été sûr de mon fait, mais je ne tenais pas à répandre l'alarme au camp sans motifs suffisants. Après tout, dit-il comme se parlant à lui-même, je me suis peut-être trompé. Peut-être n'était-ce pas de la fumée?

— De la fumée! répéta Henry. Que voulez-vous dire?

— Je parle de ce que j'ai cru voir hier au moment où nous arrivions au bord du lac.

— A quel endroit?

— Au nord-est, encore assez loin d'ici.

— Mais en admettant que c'eût été de la fumée, que nous importe?

— Vous vous trompez, señorito. Dans cette partie du monde, cela importe beaucoup. Cela peut indiquer un danger.

— Comment! vous voulez me mystifier, señor Vicente?

— Nullement, muchacho. Il n'y a pas de fumée sans feu, n'est-ce pas. »

Henry accueillit par un mouvement de tête ironique cette vérité reconnue dans tous les pays.

« Eh bien, poursuivit Pedro, un feu dans les llanos ne peut guère avoir été allumé par d'autres que par des Indiens. Me comprenez-vous, à présent?

— Parfaitement, mais je croyais que dans la partie de la Sonora où nous nous trouvons il n'y avait que des Indiens Opatas, qui ont des mœurs très douces et ont toujours été considérés comme nos amis depuis qu'ils sont convertis et civilisés.

— Les villages des Opatas sont bien loin d'ici et dans une direction opposée à celle où j'ai entrevu de la fumée. Si je ne me suis pas trompé, le feu d'où venait cette fumée était allumé, non par des Opatas, mais par des hommes qui ne leur ressemblent que par la couleur de leur peau.

— Des Indiens aussi?

— Des Apaches.

— Ce serait terrible, murmura le jeune Anglais, qui avait assez vécu à Arispe pour connaître la réputation sanguinaire de cette tribu et le péril qu'il y avait à en rencontrer une horde. J'espère qu'ils sont bien loin de nous, dit-il plus haut.

— C'est un souhait auquel je m'associe de tout mon cœur, répondit Pedro. S'ils nous surprenaient, quelques-uns de nos hommes auraient grandes chances d'être scalpés! Mais, *muchacho mio*, ne nous effrayons pas avant de savoir si nous sommes réellement en danger. Comme je vous le disais tout à l'heure, je ne suis pas absolument certain de ce que j'avance. L'estampeda a commencé presque aussitôt après que j'avais cru voir quelque chose, et je n'ai plus songé qu'à ce qui se passait dans la caravane. Lorsque j'ai voulu regarder de nouveau, il ne faisait plus assez clair pour rien distinguer.

— C'était peut-être de la poussière soulevée par le vent, dit Henry.

— Je le souhaite. J'ai interrogé plusieurs fois l'horizon pendant la nuit, et toujours sans rien voir de suspect; mais, malgré tout, je ne suis pas tranquille. C'est plus fort que moi!... Quand on a été prisonnier des Apaches, ne fût-ce qu'une heure, on ne voyage pas sans trembler dans les pays où l'on est exposé à en rencontrer. Pour mon compte, j'ai de bonnes raisons pour ne pas oublier ma captivité chez eux. Voyez plutôt! »

Le Mexicain écarta ses habits et exposa aux regards de son compagnon une profonde brûlure qui figurait sur sa poitrine une tête de mort.

« Voilà ce que les Apaches m'ont fait. Vous voyez qu'ils n'y vont pas de main morte. Cela les amusait beaucoup, et ils avaient l'intention de pousser leur amusement encore plus loin en se servant de moi comme d'une cible pour montrer leur adresse. Je pus me sauver à temps, mais je l'ai échappé belle. Comprenez-vous maintenant, *muchacho,* pourquoi j'ai si grande impatience d'arriver à un endroit de ce plateau d'où je puisse éclaircir mes doutes? Ah! les démons! si je les tenais, avec quel plaisir je me vengerais! »

Tout en parlant, les chasseurs marchaient toujours, mais ils n'avançaient que très difficilement, à cause des broussailles et des lianes entrelacées qui obstruaient leur route. Ils rencontrèrent à plusieurs reprises des sentes de bêtes fauves, et, en traversant un terrain sablonneux, Pedro fit remarquer à son compagnon des traces qu'il affirma être celles d'une espèce de mouton sauvage nommé *carnero*.

« Je savais bien que nous en trouverions, dit-il. Si toute la caravane ne mange pas aujourd'hui du mouton rôti, je ne m'appelle pas Pedro Vicente; cependant ne nous attardons pas à les poursuivre, señorito. Attendons d'être fixés sur notre propre sort, car s'il est vrai que nous avons commencé notre journée par la chasse, il faut nous assurer, avant de la continuer ainsi, que nous n'aurons pas à la terminer par une bataille. — Ah! qu'est-ce que cela?... »

On venait d'entendre à quelque distance un bruit semblable à celui que fait le sabot d'un animal en frappant le sol. Ce bruit se répéta rapidement à plusieurs reprises; il était accompagné d'une sorte de ronflement.

Le gambusino s'arrêta court, posa sa main sur l'épaule d'Henry pour l'empêcher de remuer et lui dit à l'oreille :

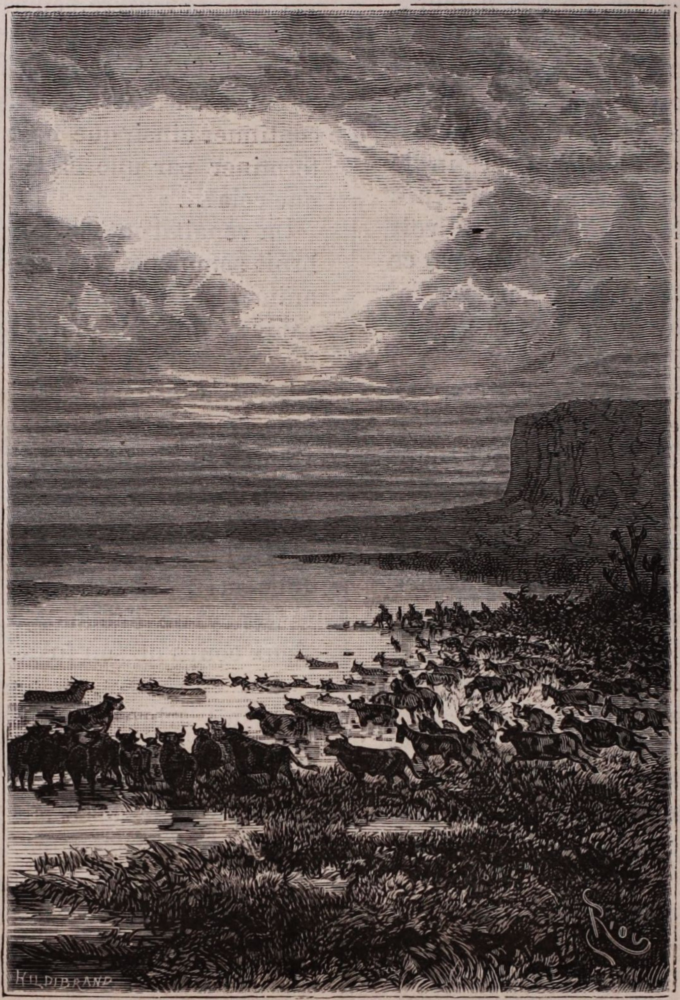
— C'est un carnero. Puisque le gibier vient se mettre de lui-même au bout de notre fusil et que cela ne nous détourne pas, profitons-en! »

Henry ne demandait qu'à décharger les deux coups de son fusil.

Les chasseurs se faufilèrent doucement sous les arbres et arrivèrent au bord d'une autre clairière où paissait un troupeau de quadrupèdes qu'au premier abord on pouvait prendre pour des cerfs. Henry Tresillian s'y serait peut-être trompé, si au lieu des bois du cerf il ne leur eût vu des cornes de mouton. C'était des moutons sauvages, aussi différents de ceux que nous connaissons qu'un lévrier d'un basset. Ils n'avaient ni pattes courtes, ni grosse queue, ni toison touffue; leur peau était lisse et douce; leurs membres allongés, nerveux, souples comme ceux d'une biche.

Le troupeau se composait de mâles et de femelles. L'un des premiers, un bélier d'un âge vénérable, possédait des cornes tournées en spirale, beaucoup plus grosses que celles des autres et d'une telle longueur qu'on se demandait comment faisait son propriétaire pour tenir sa tête droite sous un pareil fardeau. C'était lui cependant qui la relevait avec le plus de fierté, c'était lui que Pedro avait entendu frapper du pied et aspirer l'air bruyamment. Il répéta encore une fois cette manœuvre, mais ce fut la dernière : on le guettait dans le taillis, et à travers les feuilles mortes le canon d'une carabine était braqué sur lui.

Il y eut un double jet de flamme et de fumée, une double détonation, et le vieux bélier tomba mort. Ses compagnons furent plus heu-



Les animaux ne s'arrêtèrent que lorqu'ils eurent de l'eau plus haut que les naseaux. (Page 11.)

reux. Les deux balles d'Henry glissèrent sur leur peau comme sur une cuirasse d'acier, et ils s'enfuirent sains et saufs.

« *Carrai!* s'écria le gambusino quand il voulut ramasser son gibier, nous n'avons pas si bien réussi que l'autre fois. C'est un coup manqué.

— Pourquoi? demanda le jeune Anglais surpris.

— Comment pouvez-vous me le demander, señorito! Votre nez devrait vous en avertir! *Mil diablos*, quelle odeur fétide! »

Henry s'étant approché partagea l'opinion de Pedro. Le bélier exhalait une odeur nauséabonde pire que celle d'un bouc.

« C'est insoutenable, dit-il à son tour.

— Quelle folie d'avoir perdu une balle pour une bête immangeable! continua le gambusino. Dire que ce n'est ni pour sa taille, ni pour ses cornes phénoménales que je l'ai tuée, que c'est uniquement parce que j'ai l'esprit si plein d'autre chose que je n'ai pas même fait attention à la bête que je visais!

— A quoi songiez-vous donc? demanda Henry.

— A la fumée!... Allons, ce qui est fait est fait. N'en parlons plus et laissons cette bête aux coyotes. Plus tôt ils nous en débarrasseront, mieux cela vaudra. Pouah! éloignons-nous au plus vite! »



La corne fut remplie et vidée en une seconde. (Page 13.

CHAPITRE V

UN REPAS HOMÉRIQUE

Si les blancs s'étaient levés avec l'aurore, les Peaux-Rouges avaient été plus matineux encore, car, de même que l'animal dont ils portent le nom, ils opèrent leurs rapines de nuit plutôt que de jour. Il s'y joignait une autre cause : le désir d'arriver au Naucham-pa-Tepetl avant la grosse chaleur. Les sauvages sont loin d'être insensibles au bien-être, et, d'ailleurs, le succès de leur expédition dépendant du bon état de leurs montures, ils tenaient à ne pas les exténuer par une course en plein midi. Aussi, les Coyoteros étaient-ils sur pied bien avant le crépuscule. Ils se mouvaient dans la demi-obscurité comme des spectres rougeâtres et observaient le silence le plus profond, non par peur de trahir

leur présence à des ennemis, puisqu'ils avaient la certitude d'être seuls, mais parce que telle est leur coutume.

Leur première pensée fut de déplacer leurs chevaux qui avaient tondu l'herbe tout autour de leurs piquets; la seconde, de déjeuner eux-mêmes. Pour cela, grâce à leurs apprêts de la veille, ils n'avaient qu'à soulever le couvercle de terre qui recouvrait leur four d'une nouvelle espèce, pour en retirer les mezcals cuits à point.

Cinq ou six Indiens se chargèrent de cette besogne peu attrayante. Ils enlevèrent d'abord, à la poignée, les mottes de gazon calcinées et fumantes. La terre réduite en cendres exigeait plus de précautions, car elle était brûlante, mais les sauvages cuisiniers savaient la manière de s'y prendre, et bientôt la peau de cheval apparut carbonisée, mais offrant encore assez de résistance pour pouvoir être hissée sans encombre au milieu du camp. On fendit l'enveloppe d'un coup de couteau, et le mets savoureux répandit tout à l'entour un parfum appétissant qui chatouilla agréablement les nerfs olfactifs des Peaux-Rouges, et leur donna au avant-goût des plaisirs qui leur étaient réservés.

En réalité, c'était un plat délicieux, même pour d'autres que pour des sauvages : sans parler de la chair de cheval que certains gourmets trouvent exquise ainsi préparée, le mezcal est un manger aussi bon qu'original. Il ne ressemble à rien de connu. Il a un peu l'aspect et le goût douceâtre du citron confit, mais il est plus ferme et d'une couleur plus foncée. Quand on en mange pour la première fois, on se sent la langue percée de mille petits dards; on éprouve une sensation impossible à exprimer et qui n'a rien de bien agréable lorsqu'on n'y est pas accoutumé. Mais cela se passe bientôt, et tous ceux qui ont eu la curiosité de goûter du mezcal arrivent très vite à l'apprécier à sa juste valeur. Beaucoup de grands personnages mexicains le regardent comme un plat de luxe, et on le vend fort cher à Mexico et dans les principales villes du Mexique.

Le mezcal est la nourriture favorite des Apaches; aussi quand le mot « prêt » eut été laconiquement prononcé par les maîtres d'hôtel, la bande des Coyoteros se jeta gloutonnement sur le pâté bouillant et s'escrima des doigts et des dents sans souci des brûlures. Il ne resta bientôt plus rien, et si l'enveloppe de peau de cheval n'eut pas le même sort, ce fut parce que les sauvages étaient rassasiés, car en cas de disette ils la mangent fort bien et la trouvent même très bonne. Ce jour-là, ils l'abandonnèrent à leurs homonymes à quatre pattes, les coyotes.

Après ce repas homérique, ils se mirent à fumer. Les Indiens de l'Amérique, à quelque tribu qu'ils appartiennent, sont adonnés à l'usage du tabac. Il en était ainsi bien avant l'arrivée de Christophe Colomb. Chacun des Coyoteros avait sa pipe et sa blague pleine de tabac plus ou moins pur, selon le résultat de leurs dernières campagnes. Ils fumèrent silencieusement, comme toujours, et quand leur pipe fut éteinte et remise en place, ils se levèrent, détachèrent leurs chevaux, enroulèrent soigneusement les cordes qui les retenaient captifs, reprirent leur mince bagage, et sautèrent en selle d'un mouvement commun. Alors, comme la veille, ils se rangèrent deux par deux en une longue file, et partirent au trot.

A peine le dernier Peau-Rouge avait-il quitté le camp, que d'autres êtres vivants accouraient en foule pour les remplacer. Ces nouveaux venus étaient des loups qui avaient passé toute la nuit à hurler lugubrement. Alléchés par l'odeur du cheval tué, ils n'attendaient que le départ des sauvages pour prendre part au banquet.

Bientôt après, les Coyoteros cessèrent d'apercevoir la Montagne-Perdue. Cela tenait à une dépression du terrain qui se prolongeait pendant plusieurs milles, mais la route leur était si familière qu'ils ne s'inquiétèrent nullement d'avoir à la retrouver.

Pour ménager leurs mustangs, ils allaient d'un pas modéré; rien ne les pressait, du reste, car ils avaient largement le temps d'arriver avant la forte chaleur. Loin d'être silencieux cette fois, ils causaient bruyamment entre eux et riaient à gorge déployée. Ils avaient bien dormi, encore mieux déjeuné, et ils ne craignaient nulle attaque en plein jour. Malgré tout, et par pure habitude, ils regardaient machinalement autour d'eux et observaient jusqu'aux moindres indices.

Tout à coup, ils entrevirent quelque chose qui leur donna beaucoup à réfléchir. Ce n'était ni à l'horizon ni dans le llano, c'était dans le ciel bleu une bande d'oiseaux au noir plumage. Qu'y avait-il donc là de si extraordinaire et en quoi les Indiens pouvaient-ils

s'inquiéter de la présence de ces oiseaux? C'est que ceux qui volaient au-dessus de leurs têtes étaient des vautours de deux espèces, des *gallinazos* et des *zopilotes*, ces fameux balayeurs des rues de Mexico, et qu'au lieu de décrire des cercles concentriques ou des spirales comme à leur ordinaire, ils se dirigeaient d'un vol rapide vers un point fixe où les appelait évidemment quelque charogne.

Il y en avait des quantités innombrables, à ce point qu'ils formaient dans le ciel une longue traînée noire, et ils se dirigeaient tous à la suite les uns des autres dans une seule direction, celle-là même que suivaient les Indiens, celle du Nauchampa-Tepetl.

« Qu'est-qui attire les vautours vers la Montagne-Perdue ? »

Telle fut la question qu'agitèrent entre eux les Coyoteros. Ils ne pouvaient la résoudre que par des conjectures. Il fallait qu'il y eût là plus d'un cadavre d'antilope ou de mouton sauvage pour faire venir autant de vautours de si loin! Sans les alarmer aucunement, ce spectacle piquait leur curiosité, et ils pressèrent le pas.

Quand ils arrivèrent de nouveau en vue de la Montagne-Perdue, ils s'arrêtèrent brusquement. Qu'était-ce encore qui attirait leur attention? Une buée rougeâtre s'élevait du côté sud de la montagne. Serait-ce du brouillard provenant du lac? Non. Leurs yeux experts reconnurent presque aussitôt la fumée d'un feu, et tout de suite ils comprirent que d'autres voyageurs les avaient devancés et étaient déjà campés au pied du Nauchampa-Tepetl.

Mais quelle sorte de voyageurs? des Opatas? C'était peu probable. Les Opatas, — *Indios mansos*, — les esclaves, comme ils appellent avec mépris ces autres races d'Indiens qui ne leur ressemblent en rien, eux qu'on peut nommer les Pirates du Désert, — les Opatas sont un peuple de travailleurs, ils restent dans leurs villages et ne pensent qu'à la culture des terres et à l'élevage des bestiaux. Il n'y avait aucune raison pour que ces individus pacifiques se fussent aventurés à une aussi grande distance de leurs établissements. Que seraient-ils venus faire là? C'était bien plus vraisemblablement une bande de blancs en quête de ce métal brillant qu'ils cherchent partout, jusque dans le domaine des Indiens, le désert, où ils ne trouvent souvent que la mort la plus atroce.

« Si nous avons affaire à des Visages-Pâles, nous saurons châtier l'audace des envahisseurs. »

Telle fut la résolution que prirent les Coyoteros.

Tandis qu'ils examinaient la colonne de fumée pour tâcher d'évaluer le nombre de feux qui l'avaient produite, et d'en déduire celui des hommes qui les avaient allumés, une autre fumée plus petite, plus blanche, une simple bouffée passagère, s'éleva du haut de la montagne et se dissipa presque instantanément. Quoiqu'ils n'eussent rien entendu, les sauvages en conclurent que cela provenait d'un coup de fusil. Dans l'atmosphère raréfiée des llanos, la vue l'emporte sur l'ouïe : on ne perçoit les sons qu'à une très faible distance. Les Indiens étant encore à plus de dix milles de la montagne, auraient à peine pu entendre un coup de canou tiré sur le plateau.

Ils délibéraient encore, quand une seconde bouffée de fumée partit d'un autre point de la montagne et s'évanouit comme la précédente. Cette fois, les Peaux-Rouges surent à quoi s'en tenir. Il y avait un camp de blancs au bord du lac, et des chasseurs étaient montés sur le plateau. Mais de quel genre d'individus étaient ces blancs? C'est là ce qu'ignoraient les Coyoteros. Il se pouvait que ce fût une bande de mineurs, mais il se pouvait aussi que ce fût un régiment mexicain, ce qui changeait la question. Non pas qu'ils eussent peur d'une rencontre avec des soldats, loin de là! Leur tribu, et eux en particulier, avaient une vieille querelle à vider avec les uniformes mexicains, mais leur mode d'action devait être tout autre. S'ils eussent été sûrs de leur première hypothèse, ils seraient allés droit au camp et l'auraient assailli vigoureusement, tandis que, dans la seconde, il leur fallait user de stratagème.

Au lieu donc de continuer à marcher en une seule troupe, ils se séparèrent en deux corps, dont l'un se dirigea à droite et l'autre à gauche, de manière à entourer le camp des Visages-Pâles.

Si les grands vautours qui obscurcissaient le ciel allaient vers la Montagne-Perdue pour y faire un bon repas, ils pouvaient être sans inquiétude, leur espoir ne serait pas déçu!

CHAPITRE VI

LOS INDIOS

Nous avons laissé nos chasseurs au moment où ils s'éloignaient du vieux bélier tombé sous les coups de don Pedro.

Henry ne partageait pas l'opinion de son camarade. Il trouvait que les cornes en spirale du carnero valaient la peine d'être emportées; aussi, quoique ce trophée ne lui appartînt pas précisément par droit de conquête, il résolut de se l'approprier quand il reviendrait. Quel bel effet feraient ces gigantesques cornes cannelées dans un « hall » de la vieille Angleterre!

Un seul regard jeté sur le gambusino effaça toutes ces pensées. Le Mexicain paraissait de plus en plus soucieux, et Henry, qui comprenait toute la gravité de ses préoccupations, se laissa également envahir par l'inquiétude. Ni l'un ni l'autre ne disaient mot. Ils avaient assez à faire de se frayer un chemin dans le fouillis de lianes et de branches d'arbres où ils se trouvaient. Il n'existait pas même de sentes de bêtes fauves. Tous ces obstacles ralentissaient leur marche; aussi, chaque fois que Pedro était obligé de se servir de son machete, il y joignait un accompagnement de jurons énergiques, aussi nombreux que les broussailles qu'il abattait.

Ainsi arrêtés à chaque pas, les chasseurs mirent plus d'une heure pour faire moins d'un mille. Enfin ils atteignirent l'extrémité du makis et finirent par arriver à la limite du plateau. Là, leur vue s'étendait sans bornes, au nord, à l'est et à l'ouest, et embrassait une surface de llano d'au moins vingt milles. Ils n'eurent pas besoin de regarder si loin pour trouver ce qu'ils cherchaient. A mi-chemin de cette distance, on voyait un épais tourbillon de couleur jaunâtre dont la base reposait sur la plaine.

« Ce n'est pas de la fumée, dit le gambusino, mais c'est de la poussière soulevée par une troupe de chevaux. Il doit bien y en avoir plusieurs centaines!

— Ce sont peut-être des mustangs sauvages, dit Henry.

— Non, señorito, ils ont des cavaliers sur leur dos, car sans cela le nuage de poussière qu'ils soulèvent serait bien autrement dispersé... Ce sont des Indiens! »

Pedro se retourna vivement du côté du camp.

« *Carrai!* s'écria-t-il, quelle imprudence d'avoir fait du feu! Mieux eût valu ne pas déjeuner!... C'est moi qui suis le plus coupable, car j'aurais dû les avertir. Il est trop tard maintenant. Les Indiens ont évidemment aperçu cette fumée, et celle aussi de nos coups de feu, ajouta-t-il en secouant la tête. Ah! muchacho, nous avons fait plus d'une bévue! la préoccupation qui m'avait fait gravir ce plateau aurait dû tout dominer! »

Henry ne répondit pas. Qu'eût-il pu répondre?

« Quel malheur que je n'aie pas demandé à don Estevan de me prêter son télescope, continua Pedro, mais j'en vois assez à l'œil nu pour être certain que mes craintes étaient malheureusement bien fondées. Notre chasse est finie, señorito, et nous nous battrons avant le coucher du soleil, peut-être même avant midi!... Regardez! Voilà qu'ils se séparent. »

En effet, le nuage de poussière et la masse plus sombre qui était dessous se divisèrent; les formes devinrent moins confuses; on distingua plus nettement des chevaux, des cavaliers et des armes qui scintillaient au soleil.

« Ce sont des Indiens *bravos*, dit le gambusino d'une voix grave. Si ce sont des Apaches, comme je le crains, que le Ciel nous protège! Je ne sais que trop ce que signifie leur ma-

nœuvre actuelle : ils ont vu notre fumée, et ils comptent nous surprendre en nous attaquant à la fois des deux côtés de la montagne. Retournons au camp de toute la vitesse de nos jambes. Nous n'avons pas une minute à perdre, pas même une seconde! »

Cette fois les chasseurs ne s'attardèrent pas en route. Ils coururent à perdre haleine le long du chemin qu'ils avaient tracé dans le makis; ils passèrent près du carnero, près de la source, près des dindons toujours accrochés sur leur pitahaya, sans songer à s'arrêter, et encore moins à prendre leur gibier.

. . . .

Tout le camp des mineurs était en mouvement. Hommes, femmes et enfants étaient debout et à l'œuvre. Les uns versaient de l'eau sur les roues desséchées des chariots pour empêcher le bois de se retirer; d'autres raccommodaient les harnais et les selles; d'autres encore s'occupaient, dans la prairie, à mettre les chevaux à des places fraîches; enfin, quelques-uns écorchaient et dépeçaient un bœuf.

Des femmes et des jeunes filles entouraient les différents feux sur lesquels elles faisaient la cuisine; armées de petites verges, elles fouettaient le chocolat qui cuisait dans des pots de terre, de manière à en faire une crème mousseuse. D'autres, à genoux, la pierre *metate* devant elles et le *metlapilla* à la main, broyaient le maïs bouilli, qui sert à préparer leurs éternelles tortillas.

Les enfants jouaient au bord du lac. Ils entraient dans l'eau jusqu'à la cheville et barbottaient comme de petits canards. Les plus grands avaient fabriqué des lignes avec un bâton, une ficelle et une épingle recourbée, et s'efforçaient de pêcher avec ces engins primitifs. Le lac, quoique situé au milieu du désert, était peuplé de poissons argentés. Le ruisseau qui le traversait, presque à sec en été, était un affluent de l'Horcasitas, qui devenait parfois assez volumineux pour permettre aux poissons de le remonter.

On avait dressé trois tentes dans le corral : une carrée, très grande, et deux autres plus petites, qui étaient en forme de cloche. Celle du milieu, la grande, servait à don Estevan et à la señora Villanneva; celle de droite était occupée par Gertrudès et sa femme de chambre indienne; celle de gauche, par Henry Tresillian et son père. Toutes les trois étaient vides. Robert Tresillian passait l'inspection du camp avec le majordome; son fils, nous le savons déjà, avait accompagné Pedro dans son excursion, et toute la famille Villanneva se promenait autour du lac, légèrement ridé par la brise.

Les promeneurs se disposaient à rentrer, lorsqu'un cri, poussé du haut du ravin, remplit tout le camp d'alarme.

« *Los Indios* ! » (Les Indiens!)

Chacun leva la tête avec curiosité.

Pedro et Henry Tresillian se tenaient sur une saillie de rocher, qui surplombait le camp; ils répétèrent encore leur appel et dégringolèrent le long de la montagne, au risque de se casser le cou. A l'entrée du ravin, ils trouvèrent une foule de gens en émoi qui les assaillirent de questions, auxquelles ils ne répondirent que par ces deux mots : « Los Indios. » Écartant ces importuns, ils se précipitèrent vers l'endroit où les attendaient Villanneva et son associé, qui l'avait rejoint.

« Où donc, avez-vous vu des Indiens, don Pedro ? demanda Robert Tresillian.

— Dans le llano, au nord-est.

— Êtes-vous certain que ce soient des Indiens ?

— Oui, señor. Nous avons reconnu des cavaliers armés qui ne peuvent être que des Peaux-Rouges.

— A quelle distance peuvent-ils être ? demanda don Estevan.

— Quand nous les avons aperçus, ils étaient à environ dix milles, — peut-être même davantage, — et ils ne doivent pas être beaucoup plus près, maintenant, car nous avons à peine mis trente minutes pour redescendre. »

La respiration haletante des chasseurs et leurs visages empourprés témoignaient de la rapidité de leur course. Ce retour avait été un véritable steeple-chase.

« Il est heureux que vous les ayez vus de si loin, reprit don Estevan.

— Ah! señor, dit Pedro, ils ont beau être loin, ils seront bientôt ici. Ils ont deviné notre présence, et ils sont déjà en route pour nous envelopper. Une cavalerie légère comme la leur n'est pas longue à faire dix milles dans une plaine aussi unie.

— Que nous conseillez-vous de faire, don Pedro ? demanda le vieux militaire en tortillant sa moustache d'un air anxieux.

— Avant tout, il ne faut pas rester ici, répondit le gambusino. Levons le camp le plus

tôt possible. Dans une heure, il pourrait être trop tard.

— Expliquez-vous donc, Pedro, je ne vous comprends pas : lever le camp ? Et pour aller où ?

— Là-haut, dit le guide en désignant la Montagne-Perdue.

— Mais il nous sera impossible d'y faire monter nos animaux, et nous n'aurons jamais le temps d'y transporter tous nos bagages.

— C'est à craindre, mais nous pourrons encore nous estimer heureux de sauver nos personnes, qui là-haut trouveront un refuge.

— Alors votre avis serait de tout abandonner.

— Oui, señor ; tout, s'il le faut, et le moins possible, si l'on a le temps. Je regrette de ne pouvoir dire mieux, mais il n'y a pas d'autre alternative, et nous n'avons pas à hésiter, si nous tenons à notre peau.

— Comment! s'écria Robert Tresillian, il nous faudrait nous résigner à perdre tout ce que nous possédons : nos bagages, nos outils et jusqu'à nos bêtes? Ce serait une terrible calamité! Tous nos gens sont courageux et bien armés; nous pourrions certainement nous défendre.

— Impossible, don Robert, impossible, quand même ils seraient encore plus courageux et mieux armés. D'après ce que j'ai pu voir, les Peaux-Rouges sont au moins dix contre un des nôtres, et nous aurions certainement le dessous. D'ailleurs, même si nous arrivions à leur résister de jour, la nuit ils trouveraient moyen de nous incendier en nous jetant des brandons. Tout est sec et s'enflammerait comme une allumette à la moindre étincelle. Nous avons des femmes, des enfants à protéger; là-haut seulement ils peuvent être, ils seront en sûreté.

— Mais, insinua Robert Tresillian, qui nous dit que ces Indiens nous sont hostiles ? Peut-être est-ce une bande d'Opatas?

— Non, s'écria le gambusino impatienté, ce sont des bravos, et je suis presque sûr que ce sont des Apaches.

— Des Apaches! répétèrent ceux qui les entouraient, d'un ton qui prouvait la terreur que ces redoutables sauvages inspiraient à tous les habitants de la Sonora.

— Ce ne sont ni des Opatas ni des *mansos* d'aucune tribu, continua Pedro. Ils viennent du côté du pays des Apaches, ils n'ont ni bagages, ni femmes, ni enfants, et je gagerais qu'ils sont armés jusqu'aux dents en vue d'une expédition guerrière.

— En ce cas, dit don Estevan, les sourcils froncés et l'air sombre, nous n'avons pas à attendre d'eux de bons procédés.

— Ni de bons traitements, ajouta le gambusino. Nous n'aurions même pas le droit d'en exiger de la pitié, après la manière dont le capitaine Gil Perez et ses compagnons les ont traités. »

Aucun des mineurs n'ignorait le fait auquel Pedro faisait allusion. Des soldats mexicains avaient tout récemment massacré une bande d'Apaches abusés par de fausses paroles de paix. Ç'avait été un vrai carnage, une boucherie accomplie cruellement, de sang-froid, comme il y en a plus d'une, malheureusement, dans les annales des guerres de frontière.

« J'ai la certitude, reprit le gambusino d'un ton persuasif, que nous sommes menacés d'une attaque d'Apaches plus nombreux que nous. Ce serait folie de les attendre. Montons sur le plateau, portons-y tout ce qui sera transportable, abandonnons tout le reste.

— Y serons-nous en sûreté? demanda Tresillian.

— Comme dans une place forte, répondit Pedro. Aucun fort, construit de main d'homme, ne vaudrait la Montagne-Perdue. Vingt soldats y tiendraient en échec des centaines et même des milliers d'hommes. *Caramba!* nous pouvons rendre grâce à Dieu de rencontrer un refuge aussi proche et aussi sûr.

— Il n'y a pas à hésiter, dit ton Estevan, après avoir échangé quelques paroles avec son associé. Nous perdrons tout ce que nous possédons, mais nous n'avons pas d'autre parti à prendre. Commandez, señor Vicente, nous vous obéirons en tous points.

— Je n'ai qu'un ordre à donner, s'écria le gambusino. C'est : « *Arriba!* » (Tout le monde là-haut!) Faisons la part du diable; mais ne laissons au pied de la montagne que ce que nous ne pourrons transporter! »

A ces paroles de Pedro : « *Arriba!* » (Tout le monde là-haut!) — tout le camp, si paisible un quart d'heure auparavant, fut dans un état de tumulte et d'agitation impossible à décrire. Chacun courait de ci, de là, questionnant, s'écriant et se lamentant. Les mères rappelaient leurs enfants auprès d'elles et les serraient sur leur cœur en sanglotant. Elles croyaient déjà voir la lance ou le couteau à scalper des Indiens levés sur eux.

C'était si brusque, si imprévu, qu'on pouvait à peine comprendre ce que cela voulait dire; mais, quand on eut compris, on s'organisa du mieux qu'on put, et l'on se précipita en foule vers le ravin qui conduisait au sommet de la montagne.

Bientôt toute cette pente escarpée, depuis le bas jusqu'au haut, fut couverte d'êtres humains. On eût cru voir dès fourmis sur une fourmilière.

Avec leur galanterie habituelle, les mineurs s'inquiétèrent, avant tout, de mettre en lieu sûr les femmes et les enfants. Ils prirent des précautions infinies pour les faire parvenir sans encombre sur le plateau; dans leur précipitation, il y eut sans doute plus d'une chute sur ce chemin rocailleux, plus d'un genou et plus d'une main écorchés et contusionnés; mais les blessés ne s'en apercevaient même pas, tant ils avaient hâte d'être hors de l'atteinte des Indiens.

Tous étant arrivés sans accident sérieux, les hommes retournèrent promptement au corral. Il leur en coûtait trop d'abandonner tout ce qu'ils possédaient à d'exécrables ennemis, pour ne pas tenter de sauver le plus de choses possible.

Au premier moment, ils avaient songé surtout à leur préservation personnelle, et s'étaient un peu enfuis, comme des incendiés; mais un des hommes envoyés en vedette au tournant de la montagne, étant revenu annoncer qu'on ne voyait pas encore les Peaux-Rouges et qu'on avait du temps devant soi, les mineurs entrevirent la possibilité de conserver au moins une partie de leurs richesses.

» D'abord les munitions et les provisions de bouche, cria Pedro Vicente que don Estevan avait investi de tous ses pouvoirs. C'est indispensable en cas de siège. Nous prendrons ensuite tout ce que nous pourrons, les outils, les engins de travail, les cordages, les toiles, mais il faut commencer par la poudre et les vivres. »

On lui obéit scrupuleusement. Peu après, le ravin présentait un aspect plus original encore : un essaim d'individus lourdement chargés, allait et venait incessamment de la plaine au sommet de la montagne. Plus laborieux que des abeilles, ils montaient, descendaient et remontaient sans relâche, rapportant à chaque voyage de nouveaux trésors. Une chaîne se fit sur l'ordre de l'ingénieur. Ce fut un déménagement en règle sous l'apparence d'un pillage organisé. Quelques-uns des hommes restés au camp tiraient les effets des chariots, faisaient choix des objets les plus précieux et les mettaient en paquets pour les rendre plus faciles à transporter. D'autres ouvraient sommairement les ballots et les caisses; dans leur empressement à opérer ce triage, ils coupaient les courroies, déchiraient les enveloppes et éparpillaient le contenu sur le sol. Si bien qu'en très peu de temps il ne restait plus guère dans le corral que les outils, les machines et les meubles trop lourds pour être montés à bras d'homme par ce chemin peu commode.

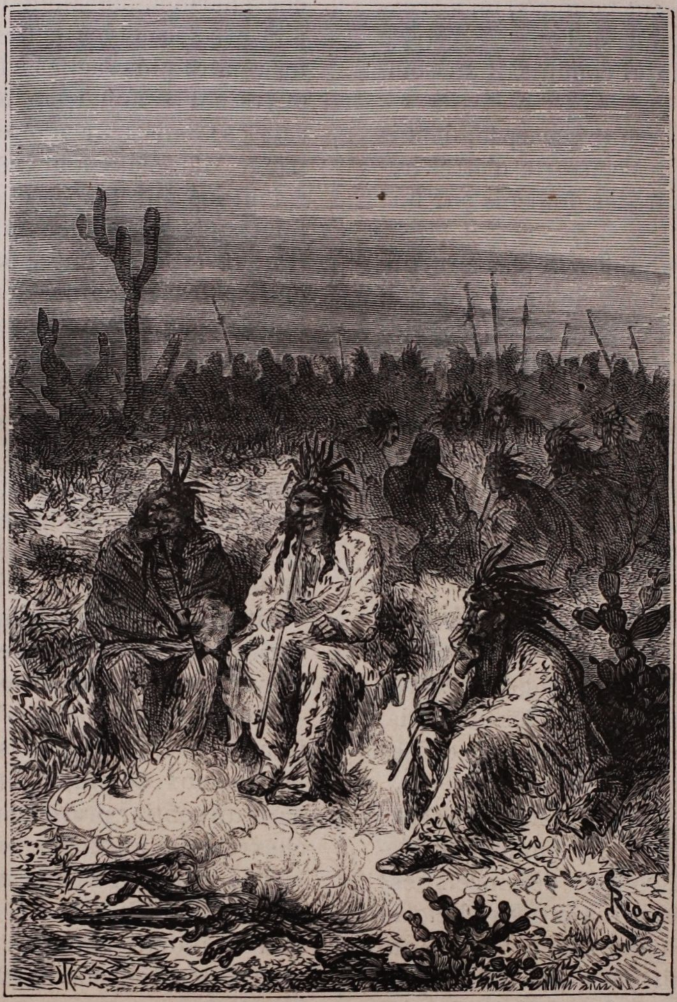
Si El Cascabel et les siens avaient pu prévoir que les propriétaires du camp le dévaliseraient ainsi, ils auraient préféré crever leurs mustangs pour arriver plus tôt. Ils avançaient pourtant assez rapidement, car les vedettes des mineurs ne tardèrent par à revenir signaler leur approche.

On réunit encore quelques derniers objets, parmi lesquels les deux petites tentes rondes, et on se disposa à entreprendre l'ascension finale.

Plusieurs hommes s'attardèrent dans la prairie. Il n'y avait pas moyen d'emmener les chevaux. Comment eussent-ils pu marcher dans un sentier praticable seulement pour des chèvres, des antilopes ou des animaux pourvus de griffes? Et leurs maîtres ne s'en séparaient que bien à contre-cœur. Dans quelles mains allaient tomber ces malheureux chevaux? Cette pensée augmentait le chagrin de les perdre.

Il n'était pas jusqu'aux conducteurs et aux muletiers qui n'eussent de l'affection pour leurs bêtes. Le chef des *arrieros* considérait l'*atajo* entier comme ses enfants, et il avait une tendresse toute particulière pour *la mule aux clochettes*. Que de lieues n'avait-il pas fait, en écoutant ce joyeux tintement qui annonce aux autres mules qu'elles peuvent s'engager sans crainte sur les traces de leur conducteur! N'entendrait-il plus jamais cette musique harmonieuse?

Les Mexicains n'avaient pas de temps à perdre. Il fallait brusquer les adieux. On eût dit qu'ils s'adressaient à des créatures raisonnables; tous se servaient de termes affectueux : « *Caballo, caballito mio! — Mula, mulita querida! — Pobrecita. Dios te guarda!* » Et ils y joignaient mille imprécations contre ceux qui allaient s'emparer de leurs bêtes favorites.



Après ce repas homérique, ils se mirent à fumer. (Page 18.)

Pedro était un des plus excités. Toute sa fortune dépendait de la réussite de l'exploitation de la mine qu'il avait découverte, et il la voyait subitement compromise; car, lors même que les mineurs échapperaient à la mort, leurs machines les plus coûteuses seraient détruites par leurs ennemis, et qui pouvait savoir si la maison Villanneva et Tresillian pourrait supporter ce désastre? Cette perspective, ajoutée au souvenir de ce que Pedro avait déjà souffert des Apaches, les lui faisait maudire en termes énergiques. Il ne regrettait pas particulièrement sa monture, qui n'était pas exceptionnellement remarquable, et il s'apprêta enfin à partir. Tous ses camarades étaient déjà loin de la prairie, à l'exception d'Henry Tresillian. Celui-ci ne pouvait se décider à quitter Crusader. Debout, à côté de son cheval, il passait doucement sa main sur son poil lustré. Des larmes de rage roulaient dans ses yeux. Hélas! c'était la dernière fois qu'il le caressait, et jamais il ne le reverrait!

Le noble animal semblait comprendre son maître: il le regardait de son grand regard intelligent, et poussait des gémissements sourds.

« Mon beau Crusader, murmurait le jeune Anglais, mon pauvre ami, dire qu'il faut t'abandonner, et que tu deviendras la proie d'un misérable Peau-Rouge!... Oh! c'est dur, bien dur!... »

Crusader répondit par une plainte plus ac-



On eût cru voir des fourmis sur une fourmilière. (Page 23.)

centuée. Sans doute, il partageait la douleur de ce maître qu'il aimait tant!

« Que notre dernier adieu soit un baiser, » dit Henry en posant ses lèvres sur le museau soyeux de Crusader.

Puis, il s'éloigna à grands pas en s'efforçant de dominer son émotion.

Les mineurs étaient hors de vue quand Henry Tresillian s'engagea dans le ravin. Il s'agissait de ne pas perdre de temps; mais le jeune Anglais n'avait pas fait cent pas, qu'il se retournait brusquement en prêtant l'oreille. Il entendait le galop d'un cheval. Serait-ce un Indien solitaire? Non, c'était Crusader qui essayait de rejoindre son maître. Arrivé au bas de la montagne, le brave cheval tenta de l'escalader. Tous ses efforts furent inutiles. Chaque fois qu'il posait ses pieds de devant sur cette pente raide, les pierres roulaient sous lui, et il retombait sur les jarrets. Il recommença à plusieurs reprises sans plus de succès, et toutes ses tentatives étaient accompagnées de cris plaintifs qui perçaient le cœur d'Henry Tresillian.

Le jeune homme poursuivit vivement son ascension pour échapper à ce supplice, mais il s'arrêta à mi-côte pour jeter un dernier coup d'œil sur son fidèle ami. Crusader était immobile à la même place ; il avait renoncé à suivre son jeune maître, et faisait entendre à de courts intervalles un hennissement mélancolique, interprète de sa déconvenue et de son désespoir.

CHAPITRE VII

EL CASCABEL

A l'extrémité supérieure du ravin, Henry Tresillian trouva son père et don Estevan dirigeant d'importants travaux de défense. Des hommes rassemblaient les énormes blocs de pierre qui couvraient le chemin et les hissaient jusqu'aux mineurs restés sur le plateau. Pour aller plus vite, ils faisaient la chaîne. On eût dit des insurgés improvisant une barricade. Telle n'était pas leur intention cependant. Comme le disait Pedro, la Montagne-Perdue valait à elle seule les plus fortes citadelles, et eût défié toute l'artillerie du monde. Ces pierres étaient destinées à un autre usage : elles devaient servir de munitions de guerre en cas d'attaque des Peaux-Rouges.

Chacun travaillait avec tant d'ardeur qu'il y eut bientôt, au-dessus du ravin, une sorte de parapet en forme de fer à cheval. Quoi qu'il arrive, les Mexicains étaient déjà assurés de ne pas manquer de moyens de défense.

Quant au reste des mineurs, ils aidaient, avec les femmes et les enfants, dans la clairière près de l'*Ojo de Agua*, à placer en lieu convenable tout ce qu'on avait pu apporter du camp. Quelques-uns, encore troublés, marchaient de long en large et discutaient chaleureusement sur la situation ; les autres, plus courageux ou plus calmes, mettaient de l'ordre dans le pêle-mêle de caisses et de ballots encore épars sur le sol, et attendaient paisiblement les événements.

La señora Villanneva et sa fille, entourées de leurs domestiques, formaient un groupe à part. La jeune Gertrudès tenait les yeux fixés sur l'extrémité de la clairière, et interrogeait du regard chacun des arrivants. Elle semblait inquiète. On lui avait dit qu'Henry Tresillian n'avait pas quitté le corral en même temps que ses compagnons, et elle tremblait qu'il ne s'attardât et ne courût quelque péril.

Personne ne songeait encore à dresser les tentes et à s'installer ; on espérait toujours que ce ne serait qu'une fausse alerte et qu'on en serait quitte pour la peur.

Comme l'opinion du gambusino sur la nationalité des Indiens n'était, en somme, basée que sur des conjectures, don Estevan l'envoya de nouveau en observation. Cette fois, il lui confia son télescope, et on convint de signaux. Un seul coup de fusil devait signifier que les ennemis ne se dirigeaient plus vers la Montagne-Perdue ; deux, qu'ils en étaient proches ; trois, qu'il n'y avait rien à craindre de leur présence ; et quatre, que c'était au contraire une bande de *bravos* d'une tribu hostile marchant sur le campement. D'après cela, on pourrait croire que Pedro emportait un arsenal complet, tandis qu'en réalité il n'avait que sa carabine et deux pistolets d'un vieux modèle et d'une portée modérée ; mais Henry Tresillian, qui l'avait rejoint, voulait l'accompagner comme la première fois, et son fusil à double coup suppléerait au besoin aux armes de Pedro.

Ceci étant bien convenu, les deux envoyés s'engagèrent dans le sentier conduisant au makis. En traversant le chemin où étaient Gertrudès et sa mère, Henry s'arrêta pour échanger quelques paroles avec elles.

« Rassurez-vous, leur dit-il, nous sommes tous en sûreté ici ; nous n'avons à y redouter aucun danger sérieux. »

Puis il s'élança sur les traces du gambusino.

Gertrudès admirait naïvement les moindres prouesses de son ami. Elle trouvait qu'il avait fait preuve d'héroïsme en restant le dernier dans la plaine, et la singulière conduite de Crusader lui avait paru toute naturelle. Elle savait mieux que personne combien le jeune

Anglais aimait son cheval, et quels soins il lui prodiguait; elle-même avait pris en affection ce beau Crusader qui venait si gracieusement manger du sucre dans sa main, et qui caracolait aussi fièrement dans les llanos sauvages que dans les rues d'Arispe, et elle aurait volontiers donné tout ce qu'elle possédait pour l'empêcher de tomber dans les mains des Peaux-Rouges.

Pedro et son compagnon arrivèrent en quelques minutes à cet endroit du plateau qui devait leur servir d'observatoire. Ils purent voir aussitôt que les Indiens n'étaient plus qu'à une très courte distance.

« Tirez vos deux coups de fusil, señorito, dit le gambusino, en ajustant le télescope à sa vue. Ayez soin de laisser un intervalle après chaque coup, afin qu'il n'y ait pas d'erreur possible. »

L'écho avait à peine cessé de répercuter la détonation du fusil d'Henry, que Pedro s'écriait d'un ton significatif :

« *Caramba!* je ne me trompais pas! ce sont des Apaches!... Et pis encore, des Coyoteros, les plus sanguinaires, les plus redoutables de tous les Indiens! Vite, muchacho, continua-t-il, sans quitter sa longue-vue, prenez mes pistolets et tirez deux autres coups. »

Deux nouvelles détonations résonnèrent l'une après l'autre.

Les sauvages s'arrêtèrent, levèrent les yeux vers les tireurs et parurent se livrer à un conciliabule. On pouvait distinguer leurs mouvements à l'œil nu, mais, grâce à sa lunette d'approche, Pedro découvrit un détail qui lui fit pousser un cri de colère.

« *Per todos demonios, esta El Casbabel!* » s'écria-t-il. (Par tous les diables, c'est le Serpent-à-Sonnettes.)

« El Cascabel! répéta Henry, moins intrigué par ce nom bizarre que par l'air du gambusino. Le connaissez-vous, Pedro? »

Il regarda de nouveau.

« Oui, continua-t-il du même ton, c'est bien lui! Je vois distinctement sur sa poitrine cette hideuse tête de mort qui lui a servi de modèle pour celle dont il m'a gratifié. C'est cette bande de Peaux-Rouges, commandée par El Cascabel, qui m'a traité comme je vous disais ce matin, don Henrique. Malheur à nous si nous tombions dans ses mains. Nous serions voués à une mort épouvantable! El Cascabel nous assiégera sans se lasser, dût-il essayer de nous prendre par la famine.

— Mais si nous nous rendions tout de suite dit ironiquement Henry, il serait peut-être plus clément.

— Clément, lui!... Gardez-vous d'une pareille idée! vous n'y pensez pas sérieusement, señorito? Avez-vous donc oublié le massacre de Gil Perez?

— Nullement.

— Eh bien, ces Coyoteros traîtreusement tués, il faut bien l'avouer, par le capitaine Gil Perez, faisaient partie de la troupe même que nous avons devant nous. El Cascabel s'en souvient, allez; si cela ne dépend que de lui, nous payerons pour les coupables! »

Ceci dit, le gambusino garda le silence. Il passa le télescope à Henry et demeura, pendant quelque temps, absorbé dans ses pensées, méditant les moyens possibles de se tirer d'une position si difficile, que beaucoup d'autres l'eussent considérée peut-être comme désespérée. Mais si la rage était connue de Pedro Vicente, il ne connaissait pas le découragement.

Les Indiens conduits par El Cascabel reprenaient leur marche au nord-est; l'autre gros de sauvages tournait la montagne au nord-ouest.

« Si mes évaluations ne me trompent pas, dit Henry Tresillian, ces Apaches sont au nombre de cinq cents au moins.

— C'est à peu près à ce nombre que je les estime, répondit le gambusino. Que faire contre un pareil nombre?

— Attendre la nuit, les surprendre et passer, dit Henry avec tout le feu de la jeunesse.

— Ce serait folie de l'essayer, señor, dit Pedro Vicente; d'abord parce que ces Indiens ne se laissent pas facilement surprendre; ensuite parce que, ayant à défendre des femmes et des enfants, notre infériorité numérique serait trop évidente pour nous permettre de tenter la bataille.

— Nous conseilleriez-vous donc la fuite? dit Henry.

— Pourquoi non, si elle était possible, répondit le gambusino. On ne se déshonore pas en fuyant devant un ennemi si incontestablement supérieur. Malheureusement la fuite nous est aussi impossible que la bataille.

— Impossible, et pourquoi?

— Eh! señor, répliqua Pedro avec un mouvement d'humeur, oubliez-vous donc que nous avons donné la liberté à nos montures, et que l'on ne se sauve point à pied dans le dé-

sert? Supposez même qu'il nous soit possible de les rejoindre, ne savez-vous pas comme moi dans quel état nous les avons laissées?

— Alors, dit Henry Tresillian, il ne nous reste donc qu'à nous défendre sur ce plateau?

— Vous l'avez dit, señor, et c'est ce qu'il faut que l'on sache là-bas au plus tôt.

— Eh bien, défendons-nous, puisque l'attaque nous est impossible. Encore est-il qu'il sera bon de montrer à ces maudits qu'ils ne viendront pas à bout de nous aussi aisément qu'ils le pensent. »

CHAPITRE VIII

L'INVESTISSEMENT DU CAMP

Sur le plateau, don Estevan n'était pas resté inactif. L'ancien militaire, habitué aux guerres de surprises, avait pris le commandement de la troupe sans contestation, et, dans les circonstances, son autorité reconnue ne pouvait qu'exercer la plus heureuse influence.

Après avoir assigné aux femmes et aux enfants la place la moins exposée, il avait, avec beaucoup de sang-froid, réglé le service de la défense, fait charger les armes, distribuer des munitions, et constituer une sorte d'arsenal où la poudre et les balles disponibles furent enfermées à l'abri de l'humidité et du gaspillage.

En chef attentif, don Estevan commença par reconnaître la position pour être à même de juger des points faibles et de répartir les postes avec circonscription et prudence.

A son avis, le nombre relativement considérable des Indiens n'était pas immédiatement inquiétant, au point de vue d'un assaut. Quatre-vingts hommes résolus et bien armés, dans la position, par le fait inaccessible et facile à défendre, que les mineurs occupaient, n'auraient rien eu à redouter d'ennemis même plus nombreux que les Coyoteros, et la citadelle improvisée comptait, à peu près, ce nombre de défenseurs.

Ces hommes, on pourrait dire ces aventuriers, pour la plupart coutumiers du danger, sous toutes ses formes, avaient d'eux-mêmes senti le besoin de se serrer les coudes, et de s'en remettre de leur sort à la clairvoyance et à la prudence d'un seul. Ils avaient comme l'intuition de la nécessité de la discipline, en présence de ces ennemis subitement apparus, et qui semblaient d'autant plus dangereux qu'ils avaient eux-mêmes adopté les armes et la tactique des réguliers.

Aussi l'autorité de don Estevan avait-elle été acceptée comme une indiscutable nécessité.

Les mineurs ayant complètement terminé la forte barricade de pierres qui devait leur servir à la fois de parapet protecteur et de réserve de projectiles, semblaient n'avoir plus qu'à attendre patiemment les signaux du gambusino, mais la patience était difficile en pareil cas.

Les quelques secondes qui s'écoulèrent entre les deux dernières détonations furent pleines d'angoisse. Les Indiens étaient-ils décidément amis ou ennemis? inoffensifs ou hostiles? Il y eut un moment d'indécision. Hélas le bruit du troisième coup de feu se mourait à peine dans le lointain, quand une quatrième détonation vint mettre fin à toute incertitude. La question était tranchée.

« Malheureuse chance! ce sont des Apaches, » dit Estevan à son associé.

Le danger était encore plus grand que ne le supposait don Estevan. Pedro devait le lui apprendre bientôt.

« Les Coyoteros! » lui cria le gambusino,

dès qu'il put se faire entendre. « La bande de El Cascabel! » ajouta-t-il plus bas en s'approchant.

Mais les mauvaises nouvelles s'entendent toujours.

Les assistants se regardèrent avec stupeur. Ces paroles n'avaient pas besoin de commentaire.

En effet, point de merci à espérer des parents et des amis des victimes mêmes du capitaine Perez! Qu'importait aux Coyoteros que les habitants d'Arispe et les mineurs eux-mêmes eussent tous profondément blamé cet acte de barbarie de leurs compatriotes? Depuis cet attentat, les Visages-Pâles, quels qu'ils fussent, étaient des ennemis jurés qu'il fallait exterminer sans pitié.

En dépit de sa fermeté, la figure de don Estevan s'assombrit.

« Alors, dit-il, vous êtes sûr, don Pedro, que nous allons nous trouver en présence de la bande de El Cascabel?

— J'en suis sûr, répondit celui-ci. J'ai vu de trop près ce bandit, pour ne pas le reconnaître entre mille, et le télescope de votre Seigneurie m'a permis de distinguer jusqu'à son *totem*, ce joli emblème qu'il porte sur sa poitrine et dont il a orné la mienne. »

De même que les sacristains de certaines églises flamandes tirent les rideaux qui voilent un tableau précieux pour le faire admirer aux voyageurs, ainsi Pedro ouvrit sa chemise, et fit voir à tous ses compagnons l'œuvre d'art qu'il avait déjà montré à Henry Tresillian.

Chacun avait ouï parler de ce signe caractéristique du chef des Coyoteros, et personne ne mit plus en doute l'approche de El Cascabel et des siens.

Cependant, quand les mineurs furent revenus d'un premier moment de trouble bien naturel, don Estevan leur fit envisager leur situation avec le calme qui ne l'abandonnait jamais. Le chef comprenait qu'il fallait, avant tout, proscrire toute panique et prémunir contre tout sentiment de ce genre des hommes qui s'en remettaient à son expérience. Aussi feignit-il une assurance parfaite, sans dissimuler, cependant, les difficultés et les longueurs possibles, probables même, d'un siège qui commençait.

A vrai dire, la citadelle naturelle qu'ils occupaient était si forte, qu'il était à croire et presque à craindre que El Cascabel, après s'être rendu compte de la situation des mineurs sur la montagne, ne tenterait même pas d'attaquer de vive force. Si, cependant, il s'en avisait, on le recevrait d'une bonne façon.

Les mineurs étaient bien armés. Ils n'avaient point à redouter la pénurie des munitions et des vivres, pourvu qu'on les ménageât et que l'on n'en usât qu'à bon escient; et l'eau de la source était là, pour dissiper toute crainte au sujet de la soif.

Sans se bercer d'illusions, il était à espérer que, malgré l'infériorité numérique, il pourrait se présenter une circonstance favorable qui permettrait aux assiégés de surprendre les sauvages, ou plutôt de leur échapper.

L'espérance est si fortement enracinée dans le cœur de l'homme, même aux heures les plus critiques, qu'au début de cet investissement la plupart des mineurs entrevoyaient déjà la délivrance. Chacun d'eux, sans se dissmuler les dangers de la situation, avait la résolution de les braver et l'espérance de les vaincre.

Pour observer la marche de leurs ennemis sans être vus, les défenseurs du ravin se dissimulèrent derrière leur parapet. Ils avaient sous les yeux une portion du llano, de la forme d'un triangle, leur vue étant circonscrite de chaque côté par les rochers perpendiculaires qui encadraient le ravin; mais le camp presque entier était compris dans cet espace.

Il s'écoula encore près d'une heure avant l'arrivée des Indiens.

Les chevaux et les mulets abandonnés à eux-mêmes au pied de la Montagne-Perdue ne faisaient pas mine de s'écarter. Ignorants de l'avenir qui les attendait, ils paissaient paisiblement dans la prairie ou se baignaient dans le ruisseau. Ils jouissaient, comme d'une bonne aubaine, d'un repos qu'ils avaient bien mérité après plusieurs longs jours de fatigue.

Un peu plus loin, un troupeau d'antilopes venues dans l'intention de se désaltérer et de se baigner, mais effrayées de voir des chariots à une place où il n'y avait rien la veille, se tenaient immobiles, prêtes à battre en retraite au plus léger bruit.

Les vautours n'avaient pas eu les mêmes scrupules, au contraire; les grandes formes blanches des chariots exerçaient sur eux une sorte d'attraction, et ces oiseaux au lugubre plumage s'étaient abattus en foule dans l'enceinte du corral. Les uns se disputaient les

débris du bœuf tué pour le déjeuner des mineurs; les autres rôdaient autour de la tente carrée qu'on n'avait pas emportée, se perchaient sur les caisses ouvertes, examinaient curieusement les marchandises éparses, et semblaient les véritables propriétaires du camp.

Tout à coup, un changement se produisit simultanément chez tous les animaux, ailés ou non, domestiques ou sauvages. Les antilopes aspirèrent l'air, et s'enfuirent comme une nuée de flèches lancées par des arbalètes invisibles. Les vautours prirent leur vol, mais, au lieu de s'éloigner, ils ne s'élevèrent qu'à une moyenne hauteur et planèrent au-dessus du camp, en agitant leurs larges ailes noires. Enfin, les chevaux, les mulets et les bestiaux, pris de folie subite, coururent çà et là en hennissant ou en beuglant, chacun à sa façon, comme s'ils allaient recommencer l'estampeda de la veille.

« Qu'ont-ils donc? demanda Henry Tresilian.

— Ils sentent les Peaux-Rouges, lui répondit le gambusino. Nous n'allons pas tarder à apercevoir cette maudite engeance. »

En effet, un cavalier rouge, suivi de beaucoup d'autres, cette fois en « file indienne », débouchait d'un côté du triangle visible pour les défenseurs du parapet, et peu après une seconde colonne se déployait du côté opposé. Les deux troupes s'étendaient à près d'une lieue de la Montagne-Perdue, comme si les Indiens eussent résolu de ne pas s'arrêter à la montagne elle-même. Mais les Mexicains savaient bien que ce n'était là qu'une manœuvre pour mieux investir leur camp.

« S'ils se doutaient de l'endroit où nous sommes, murmura Pedro, ils ne se donneraient pas tant de peine. Ils s'imaginent probablement que nous sommes en état de leur résister en plaine, et ils veulent nous envelopper dans les règles. »

Personne ne lui répondit. La scène qui s'apprêtait absorbait ses compagnons. De leur place, ils ne perdaient pas un mouvement de leurs ennemis.

Un immense cordon d'hommes à cheval se déroulait lentement autour de la Montagne-Perdue. Leur proie ne pouvant leur échapper, les Coyoteros ne se pressaient point. Leurs armes et leurs boucliers scintillaient au soleil comme des écailles brillantes. On eût dit deux énormes serpents antédiluviens allant à la rencontre l'un de l'autre!

L'arrière-garde était encore invisible, quand les deux têtes de colonne se rejoignirent vers le milieu du demi-cercle qu'elles décrivaient.

Combien y avait-il d'Indiens en tout? Les mineurs ne le savaient pas au juste, mais ils en voyaient assez pour s'estimer heureux d'avoir pu, en suivant les conseils du gambusino, éviter une lutte par trop inégale.

Les Coyoteros firent volte-face avec autant de précision et d'ensemble que les soldats exécutant une manœuvre devant leur général, après quoi ils s'arrêtèrent, et cinq ou six Indiens, placés en dehors de l'alignement, se mirent à causer et à gesticuler.

Don Estevan ne comprit rien à leur attitude: il tendit son télescope à Pedro, qui était mieux à même de saisir la signification des faits et gestes des Peaux-Rouges.

« El Cascabel se consulte avec ses lieutenants, dit le gambusino. Nos chariots doivent les intriguer... Sans doute, ils s'imaginent avoir affaire à des soldats, et ils sont trop prudents pour tenter une attaque à la légère! »

Le gambusino avait bien deviné, si parler presque à coup sûr peut s'appeler deviner. La vue inattendue des chariots était la cause du déploiement des troupes indiennes ainsi que de leur arrêt subit.

Ces maîtres du désert, ces seigneurs du llano, ne traversent pas toujours leurs domaines sans difficulté et sans dangers, et l'astuce de leur race est devenue proverbiale. Ils agissent toujours avec la plus grande circonspection. Ces chariots, dont la présence les étonnait si fort, pouvaient appartenir à des voyageurs ordinaires, des mineurs, des commerçants ou des émigrants, mais peut-être aussi à des militaires, et dans le doute il valait mieux se tenir sur ses gardes.

El Cascabel fit faire halte à sa bande et convoqua ses sous-chefs pour s'entendre avec eux sur la meilleure manière d'attaquer les Visages-Pâles. Chez les Indiens, le Grand Chef n'a pas une autorité absolue. Il doit, même en campagne, soumettre ses projets à ses lieutenants et attendre, pour agir, d'avoir leur assentiment.

Les Coyoteros résolurent facilement la question, en ce qui concernait la présence de soldats mexicains. Ils se prononcèrent sans hésitation pour la négative : aucune sentinelle ne veillait autour du corral; aucun uni-

forme n'apparaissait nulle part. Des militaires eussent fait meilleure garde. De fait, les alentours semblaient déserts, et les chevaux, les mulets et les bestiaux erraient à l'aventure, comme des animaux abandonnés.

Cette dernière circonstance eût pu paraître extraordinaire à d'autres qu'à des Coyoteros, qui savaient parfaitement que leur approche épouvante les animaux des blancs, au point de leur faire rompre parfois tous leurs liens. Pourquoi se seraient-ils inquiétés d'un fait si connu? Ils n'en furent que plus convaincus qu'ils ne se trompaient pas, en croyant le camp occupé par de simples particuliers, car, dans le cas contraire, les bêtes eussent été plus disciplinées, et les soldats déjà sous les armes.

L'investissement étant complet, il s'agissait d'assaillir l'ennemi.

A un signal donné, les Peaux-Rouges reprirent leur marche. Leurs rangs s'épaississaient à mesure qu'ils rétrécissaient leur cercle, mais ils n'allaient pas plus vite qu'auparavant, afin d'enclore tous les animaux dans leurs lignes. Autrement, ils eussent risqué de les laisser s'échapper, et c'était une trop belle proie pour en courir la chance.

Quant à essayer de surprendre le camp en plein jour, il n'y fallait pas compter. Les Visages-Pâles avaient dû les voir depuis longtemps et les attendaient évidemment de pied ferme. On n'en apercevait pas vestige, mais quoi d'étonnant à cela? Ils se dissimulaient derrière les chariots, et les allées et venues continuelles des animaux empêchaient de les distinguer!

Cette attitude des blancs dénotait l'intention de se défendre. Raison de plus pour n'avancer que très prudemment. Peut-être même vaudrait-il mieux abandonner l'idée d'une attaque immédiate! Dans l'obscurité, dans le silence de la nuit, il serait plus facile de vaincre ces ennemis dont on ignorait la force.

Les Indiens avancèrent encore un peu, tout en ayant soin de se tenir hors de la portée des fusils; mais, à leur grand étonnement, ils eurent beau regarder partout, entre les chariots, sous les roues, dans les interstices des selles et des ballots que les mineurs avaient entassés pour fortifier leur corral, ils n'aperçurent rien qui ressemblât à un homme. C'était inconcevable. Avaient-ils donc affaire à des ennemis invisibles?

Dans leur stupéfaction, ils n'étaient pas loin de croire que ce mystère touchait à la sorcellerie.

Le Nauchampa-Tepetl figurait dans plus d'une légende indienne. Trouver au pied d'une montagne hantée par des puissances surnaturelles un camp pourvu de toutes sortes de choses qui ne pouvaient appartenir qu'à des blancs, depuis les chariots et la grande tente carrée jusqu'aux animaux qui annoncent la présence des hommes, et ne voir dans ce camp absolument personne, ni hommes, ni femmes, ni enfants, c'était un fait extraordinaire, inquiétant même. Jamais les Indiens n'avaient vu chose pareille.

Un moment, ils semblèrent prêts à battre en retraite devant ce silence. Mais leur chef ne partagea pas longtemps leur frayeur. Il n'était pas superstitieux, lui, et, après réflexion, il se dit que si l'on ne voyait pas les blancs, c'est qu'ils s'étaient cachés dans quelque embuscade dont il fallait se défier.

El Cascabel rallia ses guerriers, leur adressa quelques mots d'encouragement, leur ordonna de faire encore quelques pas et de tirer sur le camp. Ils obéirent. Ils visaient si adroitement que les balles de leurs mousquets, pesant à peine une once, faisaient des marques visibles dans les chariots et surtout dans la tente, qu'ils croyaient être le refuge principal des Visages-Pâles, mais rien ne bougea dans le corral. Pas un coup de fusil! Pas un cri! Pas un gémissement! Pas le moindre bruit ne leur répondit.

Leur fusillade produisait autant d'effets que s'ils l'eussent adressée à la façade de la montagne, qui répercutait longuement chaque détonation comme pour les railler.



Pedro découvrit un détail qui lui fit pousser un cri de colère. (Page 27.)

CHAPITRE IX

CHASSE A COURRE

Les Coyoteros se fussent crus mystifiés, si la pensée ne leur fût enfin venue que les Visages-Pâles, prévenus, on ne sait comment, de leur arrivée, avaient pris le parti de se réfugier sur le Nauchampa-Tepelt. Quelques Indiens connaissant la topographie des lieux, s'écrièrent qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que les blancs fussent parvenus à gagner le sommet de la montagne. On ne pouvait s'expliquer autrement cette complète disparition.

Après avoir trouvé la solution du problème qui les préoccupait, les Coyoteros tournèrent leurs regards vers le plateau. Mais cela ne leur apprit rien. Ils n'y virent personne. Don Estevan avait recommandé aux mineurs de ne pas se montrer. El Cascabel, trop fin pour se laisser prendre à ce piège, ne s'en tint que



Pas le moindre bruit ne leur répondit. (Page 31.)

mieux sur ses gardes. A quoi bon livrer une bataille? Les blancs, enfermés là-haut, ne lui échapperaient pas.

Toutefois, le chef des Peaux-Rouges était en proie à la plus violente colère contre lui-même, contre sa lenteur, contre ses précautions inutiles et surtout contre ceux qui, en lui échappant, avaient déjoué ses desseins. Il se promit de leur faire payer cher ce premier désappointement. Cela lui coûterait un siège, un retard dans son expédition sur les bords de l'Horcasitas, peut-être même l'abandon de ce dernier projet; mais le pillage du camp lui offrirait d'amples compensations. Des voyageurs possédant six énormes chariots, une *litera*, une grande tente et tant de chevaux, de mules et de bestiaux, devaient avoir avec eux quantité d'objets précieux!...

Cependant, au lieu de donner l'ordre de s'emparer de suite du butin, El Cascabel continua d'agir avec plus de prudence que jamais. Il n'avait plus rien à perdre en traînant les choses en longueur, et trop de précipitation pouvait lui nuire pour la prise des animaux. Ceux-ci, blottis dans une sorte de baie, entre deux rochers, et prêts à détaler à la moindre alerte, hennissaient et beuglaient à qui mieux mieux.

« Ne gardez que vos *reatas*, » cria El Cascabel à ses guerriers.

Les Coyoteros obéirent à ce commandement. Ceux qui tenaient des lances les piquè-

rent dans le sol, ceux qui portaient des fusils les déposèrent sur le gazon, et ils se débarrassèrent, eux et leurs chevaux, de tout ce qui les gênait. Quand ils se remirent en selle, ils n'avaient plus qu'une corde enroulée autour de leur bras gauche pour leur servir de lasso. Dans la crainte d'une surprise, la moitié des Indiens demeuraient en sentinelle auprès des armes momentanément abandonnées.

Les autres resserrèrent leurs lignes, mais, dans l'excès de leur frayeur, les animaux des mineurs se précipitèrent tous à la fois vers le même point. C'était une débandade complète, une seconde estampeda, et l'écho répéta, comme un roulement de tonnerre, le bruit de ces centaines de sabots. Les montures des Peaux-Rouges prirent peur à leur tour et se cabrèrent; grâce à cette circonstance favorable, un certain nombre de bêtes poursuivies, Crusader en tête, passa comme un ouragan devant les Indiens et s'enfuit affolé dans le llano.

Les Coyoteros avaient distingué déjà ce magnifique cheval dont la robe d'ébène ressortait au milieu des autres. Ils lui jetèrent au passage plusieurs lassos, mais les lanières, trop précipitamment dirigées, glissèrent sur les flancs luisants de Crusader qui, voyant le champ libre, s'élança dans la prairie, en hennissant, comme pour célébrer son triomphe. Des cris de désappointement accueillirent sa fuite.

Néanmoins, les manœuvres des Indiens n'avaient avorté qu'en partie. Ils finirent par maîtriser leurs mustangs et prirent sans peine les animaux enserrés dans leurs rangs. Ceci fait, ils poursuivirent les autres, et comme ils avaient affaire à des bêtes encore fatiguées, il ne fut pas long pour eux de les atteindre.

Bientôt tous les chevaux furent rejoints et ramenés au camp prisonniers, à l'exception d'un seul : Crusader. Les sauvages lui donnèrent longtemps la chasse, mais le cheval de Henry, la tête haute, la crinière et la queue au vent, volait plutôt qu'il ne galopait. Chacun de ses bonds augmentait la distance qui le séparait de ses ennemis, et son maître, qui ne le perdait pas de vue, commença à espérer qu'il échapperait aux Peaux-Rouges.

La partie n'était pourtant pas encore gagnée pour le noble animal : les Coyoteros tenaient à ne pas laisser échapper ce beau cheval arabe qui leur donnait des preuves si évidentes de sa valeur. Ils poussèrent leurs mustangs par tous les moyens possibles, les excitant à coups de pied ou de lasso; ce fut en vain : Crusader ne pouvait pas être distancé, et il ne fut bientôt plus visible que comme un point noir dans le lointain.

Les sauvages se lassèrent l'un aprés l'autre de cette poursuite stérile; El Cascabel l'abandonna le dernier, mais il finit, lui aussi, par tourner bride d'un air de dépit.

Henry Tresillian, aussi heureux que fier de ce résultat inespéré, poussa un hourra d'allégresse.

« Que je suis donc content! dit-il à Pedro. Voilà Crusader hors d'atteinte. Je n'en demande pas davantage, quoi qu'il advienne! Il était assez superbe dans cette chasse enragée, mon beau Crusader! A lui seul il a plus d'esprit que tous ceux qui le poursuivaient!

— C'est incroyable, répondit le gambusino, qui partageait l'admiration du jeune Anglais. Je n'ai de ma vie rien vu de semblable... Quel cheval, *santissima!* Ce n'est pas un cheval, c'est un oiseau, c'est un démon!... »

. . . .

Les Indiens, tenant en laisse les animaux captifs, reprirent possession de leurs armes pour envahir le camp! Quel désappointement! Il était vide de ses biens comme de ses habitants, saccagé, ravagé, pillé, vidé de fond en comble! Des caisses entr'ouvertes, des ballots défaits, des creux dans les chariots leur prouvèrent qu'on avait emporté tout ce qu'il y avait de précieux. Il ne restait plus que ce qui ne pouvait être pour eux que des objets de rebut, car ils ne se souciaient pas de ceux des engins ou des machines de mineurs qu'il avait fallu leur laisser.

Ils regrettèrent plus que jamais leurs délais inopportuns, et jurèrent de se venger de leurs déboires. Leur vengeance menaçait de tarder un certain temps, car la manière dont les blancs avaient effectué leur retraite, annonçait qu'ils l'avaient faite après mûre délibération, et qu'ils se proposaient de tenir bon dans leur forteresse inexpugnable. Mais les trésors accumulés là-haut n'en sortiraient pas, et, tôt ou tard, ils tomberaient aux mains des assiégeants.

Ce fut avec cette persuasion consolante que les Peaux-Rouges s'établirent dans le camp. Ils attachèrent les chevaux qu'ils avaient pris avec les leurs; ils ranimèrent les feux qui

couvaient encore, et s'installèrent, en un mot, comme des gens décidés à ne pas lever le siège de sitôt.

Ce jour-là, ils eurent du bœuf pour leur souper. C'était un régal qu'ils n'avaient pas souvent l'occasion de s'offrir. Les subsistances sont rares au pays des Apaches, et les famines fréquentes; aussi, devant un pareil festin, ils s'en donnèrent à cœur joie. A voir leur gloutonnerie, on eût dit qu'ils voulaient compenser les jeûnes passés et futurs.

En fouillant dans les chariots, ils découvrirent un petit tonnelet de *chingarita*, sorte d'alcool fabriqué avec ce même mezcal dont ils sont si friands. Les Indiens ignorent l'art de la distillation, mais ils aiment tant le chingarita, qu'ils furent grandement surpris de voir que les Visages-Pâles leur en avaient laissé.

Le tonneau d'alcool fut roulé au milieu du corral et mis en perce, et, toute la soirée, il fut entouré de buveurs qui exécutaient des danses sauvages, et vidaient continuellement leurs calebasses en poussant de tels cris et en faisant de telles contorsions, que le camp, habité le matin par des êtres humains, semblait maintenant occupé par une horde de fous endiablés. C'était une véritable fantasmagorie. Dans l'obscurité, la ressemblance devint encore plus frappante : ces fantômes cuivrés, sautant à la lueur des branches résineuses du *mezquité* et du pin-pignon, ressemblaient à des échappés de l'enfer.

CHAPITRE X

LA REVANCHE DE PEDRO

Il était minuit. Un gros nuage précurseur d'orage, venant des côtes de la Californie, cachait la lune sous ses voiles sombres. Il faisait nuit noire sur la montagne et dans la plaine.

Les sauvages reposaient, ou du moins ils avaient terminé leur bruyante orgie, car on n'entendait plus leurs voix discordantes. Le silence régnait partout, brisé seulement de temps à autre par le bruissement d'un oiseau traversant l'espace, l'ébrouement ou les coups de pied impatients des chevaux des mineurs, inquiets de leur nouveau voisinage, le cri, moitié hurlement, moitié aboiement, des coyotes rôdant à la recherche d'une proie, et le sifflement des oiseaux de nuit, effleurant la surface du lac, en quête de quelque bonne aubaine.

Cependant, tout le monde ne dormait pas chez les Peaux-Rouges ni chez les blancs.

Dix mineurs veillaient auprès de leur parapet; et une ligne de sentinelles rouges gardait l'espace au fond duquel était l'entrée du ravin. Près d'eux, mais plus près de la montagne, deux hommes marchaient en causant. L'un était El Cascabel, l'autre son premier lieutenant, El Zopilote, tous deux très occupés à reconnaître le terrain, pour s'assurer que les assiégés ne pouvaient opérer une descente dans l'obscurité et venir les surprendre.

El Cascabel ayant longuement réfléchi, n'était pas sans inquiétude. Non qu'il eût aucun regret de s'être engagé dans cette entreprise : le butin qu'il comptait trouver sur le Nauchampa-Tepetl valait bien la peine d'en faire le siège. L'examen du corral lui avait donné à penser que la caravane devait se composer d'une centaine d'hommes environ, avec leurs femmes et leurs enfants, parmi lesquels de grands personnages, comme le prouvait la litera. Quelles richesses incalculables il devait y avoir là haut! et quelles représailles! La mort pour les hommes, la captivité pour les femmes. C'était de quoi satisfaire El Cascabel!

Mais justement les réflexions du Coyotero lui montraient la réussite beaucoup moins certaine qu'il ne l'avait cru tout d'abord. N'était-il pas présumable que les mineurs avaient eu la précaution d'envoyer des courriers dans leur pays, prévenir qu'ils étaient en danger d'être attaqués, et n'avaient d'autre parti à prendre, en attendant des secours, que de soutenir un siège sur la Montagne-Perdue. D'après tous leurs préparatifs, ils avaient dû apercevoir les Indiens de très loin; ils avaient eu le temps de penser à tout et dans ce cas des renforts mexicains pouvaient arriver à la rescousse bien avant que les Peaux-Rouges eussent eu raison des blancs. Si, par impossible, les blancs n'avaient pas eu ce soin, le siège durerait longtemps, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute pour El Cascabel.

A en juger par le peu de provisions qui restait au camp, les mineurs devaient avoir monté sur le plateau des vivres en abondance, sans compter que le voisinage de la source les assurait de ne pas manquer d'eau, et que le gibier qui était sur la montagne les aiderait encore à tenir bon. Toute la question était de savoir s'ils avaient envoyé un courrier.

Nous savons de reste que, par un oubli inconcevable, et tout à l'émoi de la surprise, don Estevan, le gambusino, aucun des chefs de la caravane n'y avait songé. Mais Cascabel l'ignorait.

Tandis que les deux sauvages discutaient ainsi, les mineurs qui montaient la garde au-dessus de leurs têtes se relayaient. Don Estevan ayant appris par expérience que les Peaux-Rouges n'attaquent jamais leurs ennemis avant la moitié de la nuit, avait réservé ses meilleurs hommes pour ce moment-là. Ceux qui arrivèrent étaient sous les ordres de Pedro Vicente et de son fidèle Achate, Henry Tresillian.

Il y avait peu de chances pour que les Indiens vinssent les assaillir dès les premières nuits, et suivant le gambusino, qui ne soupçonnait pas que El Cascabel leur avait prêté l'idée qu'ils auraient dû avoir de détacher des courriers sur Arispe, il n'y en avait pas beaucoup plus pour les nuits suivantes.

« Pourquoi faire, disait Pedro, ce n'est pas leur intérêt. Dans leur idée, ils nous tiennent comme dans une souricière, et ils ne sont pas gens à se jeter dans la mer pour prendre leur poisson, quand ils savent qu'il ne pourra pas éviter leurs filets. »

Pedro avait fait pendant plusieurs mois le métier de plongeur. C'est sans doute un souvenir de ce temps qui lui fournissait cette comparaison maritime.

« Ah! continua-t-il en mettant la main sur une des grosses pierres accumulées devant lui, je voudrais bien les voir monter à l'assaut, le Serpent-à-Sonnettes en avant! Cela me donnerait une belle occasion de prendre ma revanche. Malheureusement, il ne le fera pas. *Malraya*! Il n'est guère probable maintenant que je le tienne en mon pouvoir!

— Voyons donc ce qu'ils font à présent! interrompit Henry.

— Regardons, mais ne nous montrons pas. Si la lune se levait, ils tireraient sur nous, et nous ne sommes pas assez sûrs que leurs mousquets ne nous atteindraient pas pour nous y exposer sans utilité. »

Les trois hommes se couchèrent à plat ventre et avancèrent seulement leur tête au bord du rocher. On ne distinguait rien, pas le moindre objet ni dans la plaine ni sur le lac, tant les ténèbres étaient épaisses. Pas un son, pas un mouvement dans le corral, quoique bien certainement les sauvages veillassent sur leur butin.

Le gambusino tira de sa poche un étui à cigarettes, en prit une et l'alluma. Ses compagnons en firent autant, avec cette seule différence que le cigare du jeune Anglais venait en droite ligne de la Havane.

Peu d'instants après, Pedro, levant par hasard les yeux, aperçut quelque chose qui lui fit jeter sa cigarette en disant à demi-voix :

« La lune! »

Ce n'était encore qu'un mince point blond dans le ciel noir, mais l'astre n'allait pas tarder à se lever.

Tout à coup la lune sortit des nuages et brilla de tout son éclat. Ce fut instantané, et aussitôt, comme dans un décor de théâtre, tout changea d'aspect, et le llano devint visible à perte de vue. Le camp, le lac, les sentinelles, et jusqu'au moindre objet, apparurent clairement aux mineurs.

Pedro, lui, ne fut frappé que d'une seule chose : deux hommes se glissaient du côté de l'entrée du ravin, au-dessous de lui. Une tête de mort bien reconnaissable ressortait, dans sa blancheur, sur le fond de bronze de la poitrine d'un de ces sauvages.

« Quelle chance! El Cascabel! » murmura le gambusino emporté par la joie.

Et, sans plus de réflexion, il épaula vivement sa carabine, ajusta le chef des Coyoteros, d'une main qui ne tremblait pas, malgré l'émotion du tireur, et lâcha la détente.

Un éclair et une détonation partirent du haut de la montagne; un cri de douleur et de rage prouva que Pedro avait atteint son but. Il ne s'était pas trompé sur la portée exceptionnelle de sa carabine.

Les assiégés purent voir encore El Cascabel faire un bond en arrière, puis tomber tout d'un bloc dans les bras de son compagnon interdit, mais ce fut tout. La lune disparut sous un nouveau nuage, aussi soudainement qu'elle s'était montrée, et l'obscurité redevint complète.

Don Estevan et ses hommes, réveillés en sursaut par le coup de feu du gambusino, accoururent en toute hâte. Ils craignaient déjà une surprise.

« Croyez-vous sérieusement que El Cascabel soit mort? demanda don Estevan quand il fut au courant de la situation.

— C'est au moins fort probable, répondit Pedro avec calme.

— Il est certain que nous l'avons vu tomber, ajouta Henry Tresillian. Il a dû être tué net.

— Si sa vilaine vie n'est pas terminée, continua Pedro, c'est qu'on peut vivre avec une balle dans la poitrine, car je me trompe bien, ou je l'ai frappé au beau milieu de cette hideuse tête de mort dont la blancheur faisait un admirable point de mire pour mes yeux. A vrai dire, je n'espérais guère prendre une si belle ni surtout une si prompte revanche.

— Il n'est pas douteux, selon vous, que ce soit bien El Cascabel qui ait reçu votre coup de feu? lui dit don Estevan.

— Si ce n'eût pas été lui, dit le gambusino, je n'aurais pas tiré. Mon coup était assez hasardé, vu la distance, mais j'ai eu confiance dans ma carabine.

— Il est évident que vous l'avez atteint, reprit don Estevan; Henry et vous ne pouvez vous être trompés tous les deux. Mais qui sait cependant si vous l'avez tué? Il peut n'être que blessé grièvement.

— Votre Seigneurie veut-elle parier avec moi? demanda Pedro. Je suis prêt à mettre cent pour un qu'à l'heure présente le Serpent-à-Sonnettes a fait son dernier pas, ou plutôt, ce qui convient mieux à un saltimbanque comme lui, sa dernière pirouette! »

Avant même que ses compagnons eussent eu le temps de lui répondre, le gambusino ajouta précipitamment :

« Ne pariez pas, Votre Seigneurie, il est trop tard. Pedro Vicente n'est pas homme à parier à coup sûr. Les entendez-vous? »

Des cris de fureur, des clameurs funèbres s'élevaient dans la direction du camp. Évidemment les Peaux-Rouges pleuraient la mort de leur chef. Leur chant passait de plaintes inarticulées, de gémissements lamentables à de véritables hurlements. On eût dit que les coyotes faisaient leur partie dans ce sauvage concert. Par moments, des notes plus aiguës, des éclats de voix féroces interrompaient les pleurs. C'était le cri de guerre des Apaches, jurant de rendre œil pour œil, dent pour dent, au meurtrier de El Cascabel.

Ce vacarme infernal, répété et doublé par les échos, dura sans discontinuer pendant plus d'une heure. Il fut remplacé brusquement par un silence d'assez mauvais augure.

Les mineurs se demandèrent si, ne prenant conseil que de leur rage aveugle, les Indiens, n'allaient pas, coûte que coûte, tenter un assaut. La nuit, plus sombre que jamais, pouvait paraître propice à leurs desseins.

Don Estevan, résumant sa pensée, prit à part son associé, son fils et don Pedro.

« Que El Cascabel soit mort ou seulement blessé, c'est-à-dire hors d'état de commander ses hommes, le coup de feu de Pedro, qui aurait pu être une imprudence, est un coup de maître. Il nous donne des chances inespérées de salut. Un chef comme celui-là ne se remplace pas instantanément; quoi que puissent faire nos ennemis, c'est une force de moins contre nous; l'ordre et la confiance vont leur manquer; la rage ne peut suppléer à l'expérience, mais elle peut conseiller des attaques désordonnées; plus que jamais il faut donc veiller. — Henry, faites tripler les postes qui gardent le parapet, et recommandez à tous d'être partout sur le qui-vive. »

Après un événement d'aussi grande importance, tous les blancs étaient debout; ils allaient et venaient du bivouac établi auprès de la source, au poste auprès du ravin, et discutaient à voix basse les probabilités d'une attaque. Ils écoutaient de toutes leurs oreilles, et bien qu'ils n'entendissent rien de suspect, cela ne les tranquilisait point. Ils savaient trop que l'Indien peut courir, marcher, grimper, sans plus faire de bruit qu'un chat, et

ceux-ci étaient de force à se faufiler comme les reptiles entre les mezquites, les cactus et les pierres du ravin. L'ennemi pouvait donc, à tout bien examiner, apparaître à l'improviste sur le plateau, Il fallait, par conséquent, être prêt à le bien recevoir; et quoique Pedro affirmât qu'il n'y avait rien à craindre, que le plateau était inabordable excepté par le ravin si bien gardé, les blancs jugèrent bon de se mettre en mesure de repousser toute tentative.

Ils jetèrent un fragment de roc par-dessus le parapet. L'énorme bloc roula le long du ravin de la montagne en entraînant avec lui mille autres pierres, il broya tout sur son passage, mais ne rencontra aucun être vivant, et l'écho ne rapporta du fond du ravin que le bruit sonore de sa chute.

Sur l'ordre d'Estevan, les artilleurs lancèrent bientôt un autre boulet de pierre, puis successivement un troisième et un quatrième et d'autres encore, à des intervalles assez rapprochés pour s'assurer que le seul chemin par lequel on pouvait arriver au plateau était toujours libre.

Aucun être n'eût pu affronter ces avalanches dans l'étroit et unique ravin. Ces précautions prises, don Estevan renvoya une partie de ses hommes au bivouac, pour ne pas les fatiguer en vain, et lui-même se retira dans sa tente après avoir rassuré les femmes et les avoir mises au courant de la situation. Les factions se succédèrent ainsi jusqu'au matin.

Quand les premières lueurs du crépuscule permirent de distinguer quelque chose, les blancs ne virent au fond du ravin que des amas de roches mélangées de nombreux débris. Cette canonnade d'un nouveau genre avait évidemment suffi à tenir l'ennemi en respect toute la nuit.

Plus loin, dans la plaine, les sentinelles des Coyoteros veillaient toujours, semblables à des statues de bronze, mais il n'y avait personne dans le corral. El Cascabel était bien mort. Ses guerriers l'avaient porté dans la tente des Figures-Pâles. L'entrée en était tenue toute grande ouverte; le corps du Serpent-à-Sonnettes, la face tournée vers le soleil levant, était exposé sur une grande couverture. Une petite place de la largeur d'une balle, un cercle rouge plus foncé au centre qu'aux bords, visible à l'aide du télescope, montrait que le gambusino l'avait atteint en plein cœur.

. . . .

Quand le soleil parut à l'horizon, les Coyoteros reprirent leur chant de mort avec plus de suite et plus de méthode que pendant la nuit.

Ils s'assemblèrent au camp; sous la direction de l'*homme médecin*, leur maître de cérémonies, se prirent par la main et exécutèrent autour de la tente où El Cascabel dormait de son dernier sommeil, une sorte de danse mystique, à pas lents et mesurés, qu'ils accompagnaient de cris et d'incantations. Ils appelaient cela la *danse des morts*.

Quand le dernier acte de cette interminable cérémonie fut accompli, ils se tournèrent tous vers le sommet de la montagne, et, brandissant leurs armes, ils en menacèrent leurs invisibles ennemis; leurs imprécations s'entendaient distinctement sur le plateau.

Si vaines que fussent ces démonstrations, elles produisirent une impression profonde sur ceux à qui elles s'adressaient, car elles leur prouvaient, que s'ils quittaient leur montagne, ils étaient infailliblement perdus.

CHAPITRE XI

CRUSADER N'EST PAS PERDU

Dans les déserts du grand pays des Apaches, il y a Coyoteros et Coyoteros. Les uns sont des êtres infimes, des créatures abjectes que l'on peut classer parmi les plus basses de l'espèce humaine; les autres, des hommes de fière mine et de haute stature, pleins de courage et de force, de vaillants guerriers indiens. La bande de El Cascabel se composait de ces derniers; ses fréquentes incursions portaient la terreur chez les tribus civilisées et chez les Mexicains établis dans leurs parages, et ceux-là n'étaient pas hommes à reculer devant la longueur d'un siège pour assouvir leur vengeance.

Si les mineurs avaient pu croire, avant la danse funèbre, que la mort de El Cascabel changerait quelque chose aux intentions de leurs ennemis, l'attitude menaçante des Peaux-Rouges, pendant cette cérémonie infernale, dissipa tous leurs doutes à cet égard. Le siège allait continuer avec plus d'opiniâtreté que jamais, et les mineurs en eurent le jour même une preuve certaine.

Quand les Coyoteros eurent accompli leurs rites funéraires, ils réunirent tous les mulets et tous les chevaux, à l'exception de leurs mustangs, les chargèrent du butin trouvé au camp, quelque minime qu'il fût, et les attachèrent les uns aux autres de manière à en faire un troupeau facile à mener. Une troupe d'Indiens à cheval et armés s'éloigna dans la direction de leur pays, en poussant devant eux cette énorme masse vivante. Les assiégeants ne conservèrent, des animaux qu'ils avaient pris, que les bêtes à cornes. Évidemment, ils craignaient d'avoir trop de bouches à nourrir, les pâturages qui entouraient le lac étant trop peu étendus pour suffire à tant de gros mangeurs, et ils n'étaient pas fâchés d'ailleurs de mettre en sûreté toute la partie de leur butin dont ils pouvaient se passer

Aussitôt que don Estevan se crut certain de n'avoir pas à redouter d'attaque des Peaux-Rouges, il procéda à l'organisation du bivouac.

S'il s'agissait de soutenir un long siège, il fallait y pourvoir, et se mettre en mesure de lasser les assiégeants, si on ne pouvait avoir raison d'eux par la force.

Une dizaine d'hommes bien choisis suffisaient pour veiller aux « remparts ». Les autres, divisés en escouades, se mirent à l'œuvre avec ardeur. Il fallait se hâter, car le gros nuage qui voilait la lune la nuit précédente, s'était avancé et restait stationnaire au-dessus de la montagne. Des vapeurs d'un gris de fer se massaient à l'horizon, et la température accablante présageait un orage prochain.

La clairière de l'*Ojo de Agua* offrit bientôt un aspect des plus pittoresques. Autour des tentes dressées de la veille, s'éleva comme par enchantement une série de huttes et de baraques. Les mineurs trouvèrent sur la montagne tous les matériaux nécessaires à leurs constructions, depuis des poteaux, que les grands arbres leur fournissaient en nombre suffisant pour bâtir un village entier, jusqu'au chaume pour les couvrir, représenté par des herbes qui abondaient dans les makis.

Chacun travaillait dans la mesure de ses forces, et tandis que les mineurs, devenus maçons et charpentiers, abattaient les arbres, les équarrissaient pour en faire les charpentes de leurs maisons et enfonçaient des pieux en terre, les femmes confectionnaient, avec des branches flexibles, des claies pour les murailles, et les enfants recueillaient les longues herbes qui devaient couvrir le toit de ces habitations primitives.



Crusader ne pouvait pas être distancé. (Page 34.)

L'orage éclata le lendemain seulement, vers le soir. Comme pour compenser la longue absence de pluie, ce fut un déluge, une véritable inondation. Le firmament n'était plus qu'un amoncellement de nuées noires et houleuses, sillonnées à chaque instant par de larges, par d'immenses éclairs. Le tonnerre grondait sans interruption, tantôt sourdement dans le lointain, tantôt avec un bruit formidable, comme s'il allait écraser la montagne. A la lueur éblouissante des éclairs, le lac semblait une nappe d'or fondu, et les larges gouttes de pluie rejaillissaient bien haut, sur sa surface, en une buée dorée.

Le ruisseau de la plaine fut changé presque instantanément en torrent furieux, brisant tous les obstacles, balayant tout sur son passage et courant tumultueusement à travers la prairie. Le filet d'eau du ravin devint une succession de cataractes écumeuses.

Avec cela, pas un souffle de vent. C'était heureux pour les mineurs qui eussent vraiment été en danger sur leur plateau, s'ils avaient été assaillis avant de s'y être établis solidement, par un de ces ouragans effroyables, un de ces terribles cyclones si fréquents dans les régions tropicales.

Les Coyoteros, avons-nous dit, avaient renvoyé sous bonne escorte, dans leur pays, tous les animaux de la caravane. L'approche de l'orage les avaient déterminés à garder les chariots. Ils connaissaient l'usage qu'en fai-



Pedro avait atteint son but. (Page 37.)

saient les Visages-Pâles, et se proposaient de les utiliser comme ils l'eussent fait par le mauvais temps qui pourrait durer plusieurs jours. Ils n'étaient pas sans inquiétude sur le sort que l'ouragan pouvait faire à leur butin. C'était là le plus clair de leur bénéfice, et si la pluie l'endommageait, leur entreprise ne leur rapporterait peut-être pas l'équivalent de ce qu'elle leur coûterait. Mais ils avaient eu des raisons particulières pour hâter le départ du convoi formé la veille.

Lorsque la tempête se déchaîna sur le llano, les Peaux-Rouges se réfugièrent sous les grandes bâches de toile des chariots; ils s'y entassèrent autant que possible, se serrèrent les uns contre les autres et remplirent la tente jusqu'à l'entrée sans parvenir à se mettre tous à couvert. Ils étaient si nombreux que beaucoup furent obligés de se cacher sous les rochers surplombant la plaine.

Quant aux mineurs, ils étaient tous à l'abri. Des gens habitués comme eux à toute sorte de travaux, n'avaient pas été longs à installer de confortables bivouacs. Les premières gouttes d'eau les trouvèrent dans leur nouveau domicile. Ils avaient commencé par construire des hangars pour y ranger leurs biens et leurs provisions, non moins utiles pour eux que leurs munitions de guerre.

L'une des deux tentes était éclairée, il y avait là grande réunion. Villanneva, sa femme et sa fille, Robert et Henry Tresillian,

Pedro, le majordome et les ingénieurs et contremaîtres, tenaient une conversation animée. De quoi parlaient-ils? Mais de quoi des assiégés peuvent-ils parler, sinon de leur situation? Don Estevan exposait ses espérances à ses amis. Selon lui, le revanche de Pedro, qui aurait pu leur être plus nuisible qu'utile, parce qu'elle avait avivé la haine des Indiens, si un assaut eût été possible, mettait les meilleures chances de leur côté. Sans doute, le lieutenant du Serpent-à-Sonnettes, El Zopilote, c'est-à-dire le Vautour-Noir, qui lui succédait, était tout aussi capable que son prédécesseur, et tout aussi hostile aux blancs, — don Estevan l'ayant déjà rencontré dans ses campagnes militaires, pouvait en parler sciemment, — mais il ne pouvait avoir sur ses hommes le même ascendant que El Cascabel, qui les avait si souvent conduits à la victoire et au pillage.

Après les fatigues et les émotions de la veille, le repos était nécessaire pour tout le monde, et la discussion ne se prolongea pas outre mesure.

Bientôt, après l'orage, chacun oublia, dans un sommeil paisible, les réalités tristes du jour.

Les sentinelles veillaient seules comme la nuit précédente, les moins expérimentées montant la garde pendant les premières heures. Couvertes de sérapés en étoffe imperméable, elles se promenaient à grands pas devant le parapet de pierre sous une pluie battante. Chaque éclair jaunâtre leur montrait comme en plein jour le ravin conduisant à la plaine métamorphosé en rapide, et les arbres du plateau tout ruisselants d'eau.

Au pied de la Montagne-Perdue, les sentinelles rouges étaient à leur poste, elles aussi, mais plus exposées par les furies de l'orage au danger des éboulements; elles enserraient moins étroitement la montagne, — trois ou quatre d'entre elles avaient été écrasées.

Vers le matin seulement, l'orage diminua d'intensité, les coups de tonnerre devinrent moins fréquents et la pluie cessa de tomber.

Quoique passer la nuit dehors par un temps pareil n'eût rien de bien agréable, Henry Tresillian avait insisté pour monter la garde à la même heure que la veille. Ce n'était cependant pas son tour, mais il avait cru voir dans le llano un point noir qui ressemblait vaguement à un cheval, et qui n'avait fait que paraître et disparaître au moment de l'orage. Serait-ce par hasard Crusader? Henry voulait éclaicir ses doutes. Pendant ces longues heures de veille, il tint constamment son télescope braqué sur l'endroit où il avait cru apercevoir son cheval bien-aimé. Ce ne fut qu'au dernier éclair qu'il reconnut qu'il ne s'était pas trompé. Crusader n'était ni prisonnier ni perdu. Il avait su revenir jusqu'au lac, et il se tenait là, immobile, hors de la portée des Indiens.

Henry n'avait fait qu'entrevoir Crusader pendant la durée de l'éclair; mais, dans le calme et le silence qui suivirent la tempête, il entendit à plusieurs reprises un hennissement qu'il connaissait bien, et quand l'aurore se leva, il vit sur la rive du lac opposée au camp indien son beau Crusader qui, la tête tournée vers le ravin, semblait saluer son maître d'un bonjour matinal.

CHAPITRE XII

UN ENNEMI INATTENDU

Henry Tresillian poussa une exclamation de bonheur en apercevant, aux premiers rayons du soleil, le fidèle animal dans une attitude qui semblait dire : « Vous voyez, maître, que je ne vous oublie pas. Je ne vous ai pas abandonné ! »

C'était un grand soulagement pour le jeune Anglais de voir que son cheval avait su trouver sa subsistance dans ces plaines désertes ; car, en admettant que le sort le délivrât jamais, lui et les siens, il lui restait une certaine chance de le retrouver. Toutefois cette joie n'était pas sans un mélange d'inquiétude. Il s'attendait à tout moment à voir surgir une bande de cavaliers rouges à la poursuite de Crusader.

Celui-ci était sans doute en proie aux mêmes craintes que son maître, car il paraissait inquet, agité, et regardait tour à tour, d'un air méfiant, la montagne et les chariots auxquels les Indiens avaient attaché leurs mustangs, ces mêmes mustangs avec lesquels il avait refusé tout commerce. Peut-être se demandait-il aussi ce qu'étaient devenus ses compagnons, les chevaux de la caravane? Toujours est-il que son instinct l'avertissait de ne pas s'approcher du corral.

Toute la rive occientale du lac était bordée de roseaux et de buissons touffus qui cachaient Crusader à la vue des Peaux-Rouges, tant que ceux-ci restaient dans le corral ; mais, dès qu'ils sortiraient pour baigner leurs mustangs, ils le découvriraient infailliblement. Qu'arriverait-il alors? Crusader, qui avait eu le dessus une première fois, serait-il aussi heureux une seconde? Malgré sa vitesse, ne serait-il pas dépassé, entouré, pris dans les spirales d'un lasso?

Henry Tresillian fut brusquement interrompu dans ces réflexions par une rumeur confuse venant de l'extrémité du bivouac, du côté même de la tente des femmes. On entendait des voix d'hommes parlant tous à la fois, et, en outre, des cris de femmes et d'enfants ; cela annonçait un événement extraordinaire.

Que se passait-il donc?

La pensée d'Henry et des sentinelles fut que les Indiens avaient réussi à escalader la montagne d'un autre côté. Eux seuls pouvaient causer un tel effarement. Ces cris respiraient l'épouvante la plus accentuée.

Au milieu de ce tumulte, Henry crut distinguer la voix même de Gertrudès l'appelant à son aide.

« Henry! Henry!... »

Pedro et lui s'élancèrent à cet appel.

Un peu avant d'arriver à l'*Ojo de Agua*, le gambusino aperçut les enfants des mineurs qui grimpaient après les arbres aussi haut que possible, et reconnut bientôt la cause de toute cette gymnastique.

« Ce sont des ours grisons, » cria-t-il à Henry.

Il ne se trompait pas.

Au fond de la clairière, deux gigantesques ours se tenaient, l'un sur quatre pattes et l'autre sur deux. C'étaient bien des grisons, les plus redoutables de toutes les bêtes fauves de l'Amérique.

L'ours grison, qu'il ne faut pas confondre avec l'*ursus americanus*, ou ours noir, lequel est plus friand du miel des abeilles que de la chair de l'homme, est le *grizzly-bear* ou *ursus ferox* des naturalistes.

Lorsqu'il atteint tout son développement, sa taille, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, est d'environ trois mètres ; son poil est d'un blanc jaunâtre, tirant parfois sur le brun. Il a le museau allongé, la tête large de près de seize pouces, et la mâ-

choire armée de dents très fortes; mais sa puissance réside surtout dans les griffes formidables dont ses pattes sont armées, griffes tranchantes comme des rasoirs, et qui, chez l'animal adulte, atteignent souvent jusqu'à sept pouces de longueur.

Le tigre des Grandes-Indes et le lion du Sahara sont moins terribles dans leurs jungles que l'*ursus ferox* dans les contrées qu'il affectionne.

Ces animaux redoutent si peu leurs ennemis, qu'ils attaquent sans hésiter des vingtaines d'hommes ou de chevaux, et qu'ils viennent souvent jeter le trouble dans un camp très fortifié et y faire impunément les plus grands ravages.

Il n'était pas étonnant que les mineurs fussent en émoi.

Chose surprenante, les ours ne faisaient pas mine de pénétrer dans le bivouac et d'assaillir les habitants. Ils semblaient se plaire à contempler le désordre causé par leur présence, et vouloir amuser aussi leurs adversaires.

Le mâle, debout sur ses pattes de derrière, agitait ses pattes de devant dans tous les sens; la femelle se levait et se baissait tour à tour comme pour jongler avec lui. Ce spectacle eût été divertissant, si la tragédie n'eût pas dû suivre la comédie de très près.

L'ours grison agit souvent de ruse envers ses ennemis. Ce n'est qu'après avoir rôdé autour d'eux pendant assez longtemps, que sa colère prend le dessus; mais alors, malheur à ceux qui se trouvent à la portée de ses pattes. On en a vu assommer un cheval ou un bœuf d'un seul coup.

La señora Villanneva s'était réfugiée dans sa tente. Elle appelait sa fille à grands cris, mais Gertrudès restait bravement à l'entrée, auprès de son père et de Robert Tresillian; et tandis que bien des personnes plus âgées qu'elle fuyaient éperdues et tremblantes, c'est à peine si elle paraissait plus pâle que de coutume.

Henry Tresillian se précipita devant elle pour la défendre.

« Cachez-vous, Gertrudès, je vous en supplie, » lui dit-il.

La jeune fille lui montra, pour toute réponse, un poignard corse qui ne la quittait pas.

Henry répondit à cette démonstration en forçant Gertrudès à rentrer dans la tente, et en lui faisant promettre de n'en pas sortir.

Pendant ce temps, quelques hommes avaient pu prendre leurs fusils.

« Ne tirez pas! s'écria le gambusino en les voyant s'apprêter à faire feu, ils peuvent... »

Il était trop tard! Les dernières paroles de Pedro furent noyées dans le bruit d'une détonation.

L'ours mâle, celui qui était debout, retomba sur ses quatre pattes. Il était atteint, mais peu profondément blessé. Il tourna la tête avec un mouvement d'impatience et se mit à lécher sa blessure. Après s'être ainsi pansé, il reprit sa position première en dodelinant de la tête et en poussant des grognements mélangés de cris de douleur et de rage.

Bien loin de montrer, lui et sa femelle, la moindre velléité de retraite, ils quittèrent subitement et simultanément leur place, et se jetèrent brusquement au milieu du bivouac.

Cette attaque fut tellement prompte, qu'un pauvre enfant qui, dans l'excès de sa frayeur, était tombé de son arbre, n'eut pas la possibilité de s'échapper. La femelle lui asséna un coup de patte qui l'étendit raide mort. Cependant, elle n'eut pas le temps de faire d'autres victimes. Les mineurs, n'écoutant que leur fureur, l'entourèrent de si près que les canons de leurs fusils étaient perdus dans son épaisse fourrure.

Huit ou dix coups de feu résonnèrent en même temps, et la femelle tomba morte.

L'un des ennemis était vaincu, mais le plus redoutable restait encore à combattre.

Il alla droit à la tente de la señora Villanneva, que défendaient don Estevan, Robert Tresillian, son fils Henry et le gambusino. Malgré leur petit nombre, c'étaient d'intrépides champions, et ils avaient, indépendamment de leurs fusils, des couteaux et des pistolets.

Ils attendirent l'ennemi de pied ferme.

Pedro s'écria vivement :

« Laissez-moi tirer le premier, señores, et, quand l'ours se retournera pour lécher sa blessure, visez-le tous derrière l'épaule gauche. »

Le gambusino mit un genou en terre et épaula son fusil. Il n'était que temps. L'énorme bête se trouvait à moins de dix pieds de la tente, quand le coup de feu de Pedro partit. Comme il l'avait prévu, l'ours blessé se détourna de même que la première fois, pour passer sa langue sur sa plaie, et ce mouvement laissa à découvert l'épaule gauche.

Quatre fusils envoyèrent, coup sur coup, leurs huit balles dans cette cible improvisée, et, pas une ne manquant le but, elles firent dans la peau de l'animal un trou sanglant, presque de la dimension d'une tête d'homme.

On n'eut pas à se servir des couteaux et des pistolets, pas plus que des fusils que les autres mineurs avaient pu recharger. L'ours expira avant que l'écho eût cessé de répéter toutes ces détonations.

La scène que nous venons de décrire s'était passée en moins de temps qu'il nous en a fallu pour la raconter. En réalité, il ne s'écoula que quelques minutes depuis le moment où les grisons avaient paru à l'entrée de la clairière, jusqu'à celui où ils furent étendus morts tous les deux au milieu du bivouac.

Le résultat eût pu être tout différent. La plupart des luttes avec les grisons sont moins heureuses, et l'on cite de nombreux cas où la moitié d'un camp a succombé à la rage insensée d'un seul de ces animaux.

Tous les coups des mineurs avaient porté. Cela tenait assurément à la courte distance de laquelle ils avaient tiré, car la peau dure et épaisse des grisons est presque à l'épreuve des balles, et il s'en est trouvé qui, après avoir reçu une demi-douzaine de blessures, s'en allaient comme si de rien n'était.

L'imminence du danger avait bien conseillé les mineurs,

Chacun s'empressa autour du cadavre du malheureux enfant tué par la femelle. Il était horriblement mutilé.

« C'est Pablito Rojas, » dit une voix de femme.

Et tous s'écrièrent d'une voix sympathique:

« *Pobre! pobre Pablito!* »

Le désespoir de la mère était navrant. On ne pouvait la séparer du corps de son fils; avec la véhémence des femmes de son pays, elle s'arrachait les cheveux, remplissait l'air de ses cris et reprochait à l'ours de ne pas l'avoir tuée en même temps que son enfant.

Chacun mêlait ses larmes ou ses lamentations aux siennes.

Rien de nouveau n'était survenu dans la prairie pendant cette alerte. Les Indiens avaient sans doute deviné la raison de la fusillade qu'ils avaient dû entendre. Henry put constater que Crusader paissait toujours à la même place. C'était plus que n'avait osé espérer le jeune Tresillian. Sans doute les Peaux-Rouges ne l'avaient pas encore aperçu. Mais cela ne pouvait pas durer; un hennissement malencontreux du beau Crusader vint les mettre en éveil; ils ne tardèrent pas à se mettre en campagne. Henry eut bientôt la douleur de voir une cinquantaine de cavaliers rouges sortir de leur camp posément et en bon ordre et se déployer en file indienne, dans le llano, pour enfermer dans leur cercle le fier animal.

Crusader les voyait bien, mais il continua de paître, comme insouciant du danger et désireux seulement d'oublier, dans ces gras pâturages, son jeûne de plusieurs jours. Le ruisseau était à quelques pas de lui; il semblait n'avoir rien de plus à désirer; l'eau et l'herbe, il avait tout à souhait.

Les Coyoteros avançaient toujours. Crusader ne bougeait pas.

Après avoir si bien résisté la première fois, allait-il donc se laisser prendre aussi facilement? Le cœur d'Henry se serra.

« Cette fois-ci, dit un de ses compagnons de garde, c'est fini. Crusader est forcé.

— Qui sait? répliqua Pedro qui revenait du bivouac. Je serais bien surpris si Crusader se laissait prendre à un piège aussi grossier? C'est bien plutôt lui qui jouera un tour de sa façon aux Peaux-Rouges... Attendez. »

En effet, les sauvages, arrivés à leur tour non loin du ruisseau, constatèrent avec joie que l'orage en avait fait un torrent infranchissable, bordé de véritables précipices.

Rétrécissant de plus en plus leur cercle, Crusader était évidemment pris entre eux et le torrent; ils n'avaient plus que quelques pas à faire et Crusader serait à leur merci. Il était certain pour eux qu'aucun animal, doué du plus ordinaire instinct, ne songerait à affronter les eaux mugissantes d'un torrent, pour échapper au danger bien moindre d'être capturé.

C'est en quoi ils se trompaient. Quand Crusader se vit presque à la portée de la main de l'Indien qui commandait la manœuvre, il fit un bond prodigieux, s'élança au milieu des flots, disparut un instant dans les nuages d'écume qui jaillissaient autour de lui, et, bientôt après, reparut sur l'autre rive, d'où, s'étant arrêté un moment pour secouer un peu sa crinière, il prit sa course vers un grand bois voisin, où il disparut définitivement.

« Qu'est-ce que je vous disais? s'écria Pedro. Crusader les a joués. Ce cheval n'est ni plus ni moins que le démon. Il ne serait

jamais resté là tranquille, s'il n'avait su que le ruisseau, grossi par la pluie, n'était praticable que pour lui. »

Henry Tresillian n'avait pas bougé de son poste. Le cœur battant, il avait assisté, plein d'émotion, à cette nouvelle victoire de son cheval. Quand il vit les Indiens désappointés reprendre piteusement la route de leur camp, un immense soupir sortit de sa poitrine.

CHAPITRE XIII

LA VIE SUR LA MONTAGNE PERDUE

Les événements que nous venons de raconter furent suivis d'une période de calme relatif pendant laquelle, des deux côtés, l'on s'observa.

Les assiégeants ne semblaient pas penser à tenter un assaut, et cependant ils ne demeuraient pas inactifs. On les voyait, du haut du plateau, aller, venir, puis disparaître pour revenir encore. On eût dit qu'ils prenaient plaisir à faire le tour de la montagne. Dans quel but? C'est ce que les assiégés cherchaient à comprendre.

Ces sortes de patrouilles avaient lieu principalement pendant la nuit, et sans discontinuer, pour ainsi dire.

Du haut de la montagne, quand les clartés nocturnes le permettaient, don Estevan et ses compagnons suivaient de l'œil ces manœuvres silencieuses.

Les Indiens examinaient toutes les faces de la montagne avec une singulière attention.

« Si nous n'avions la certitude, dit un soir don Estevan, que notre fort est inaccessible de tous côtés, excepté par le ravin, on croirait que ces démons ne renoncent pas à nous prendre au gîte.

— Leurs manœuvres autour de la montagne ont un double but, dit le gambusino : savoir si, en dépit des apparences, ils pourraient monter, ou bien encore si nous pourrions descendre. La perspective d'un long siège les impatiente, eux aussi; mais, laissons-les faire. Pour ma part, je ne demande, en attendant mieux, qu'une chose, c'est qu'un de ces Coyoteros de malheur passe à portée de ma carabine.

— C'est à peine probable, dit Henry Tresillian ; la mort de leur chef a été une leçon pour eux.

— Qui sait? reprit le gambusino avec un sourire. En nous voyant si calmes, il leur arrivera bien, un jour ou l'autre, de faire les bravaches et de se rapprocher, ne fût-ce que pour nous faire mieux entendre leurs injures. C'est le moment qu'il faudra choisir pour en découdre proprement quelques-uns. Le tout est de leur laisser croire, pendant quelque temps, qu'ils peuvent compter sur l'impunité. »

Comme pour donner raison aux paroles de Pedro Vicente, deux ou trois Indiens, se détachant d'une escouade, se rapprochèrent, en ce moment même, de la montagne, au petit trot de leurs montures, puis firent halte à bonne distance. Ils n'étaient pas d'accord, sans doute, et discutaient vivement, car le bruit de leurs voix arrivait jusqu'à la plateforme.

Le gambusino, fait à tous les idiomes du désert, prêta l'oreille en faisant signe, de la main, à ses compagnons, d'observer le plus strict silence. Au bout de quelques secondes, il leur expliqua de quoi il retournait.

« Ces chiens, dit-il, tout en connaissant la Montagne-Perdue, aussi bien que votre serviteur, se demandent s'il n'existe point

quelque sentier autre que le ravin par où nous pourrions leur brûler la politesse, à la faveur d'une nuit sombre, et c'est pour cela qu'ils nous épient, depuis quelques jours, et nous observent avec une attention aussi soutenue. Mais en voici deux qui, dans l'ardeur de la conversation, me paraissent oublier les règles de la prudence. Ce serait peut-être le moment, don Henry, d'essayer la portée de nos armes.

— A vous celui de droite, ajouta-t-il; moi, je prends celui de gauche, et tâchons de bien faire. »

Bientôt une double détonation retentit au milieu du silence, et deux Indiens roulèrent à bas de leurs chevaux. Puis on entendit le galop des montures effrayées, suivi des mêmes clameurs qui avaient accompagné la mort du chef :

« Hurlez! dit philosophiquement le gambusino, les glapissements des coyotes ne réveillent pas les morts. »

Pedro Vicente avait dit vrai : les reconnaissances poussées par les sauvages, autour de la montagne, avaient pour principale raison de s'assurer qu'il n'existait aucun moyen de fuite pour les assiégés, et qu'il était, par conséquent, tout à fait inutile pour eux de disperser tout autour, et de fatiguer les forces dont ils disposaient.

On en eut, du reste, bientôt la preuve. Les Indiens, après avoir enlevé les cadavres des deux sauvages tués, revinrent à leur camp, et ne posèrent plus de sentinelles, sinon à l'entrée du ravin.

Le lendemain, dès le matin, après un déjeuner composé de jambon d'ours et de quelques conserves, don Estevan jugea bon d'explorer le plateau, pour s'assurer s'il n'y avait plus de grisons, et si une alerte comme la précédente n'était plus à craindre.

Sur les ordres de l'ingénieur en chef, les Mexicains pratiquèrent des sentiers à travers les taillis épais, à grands coups de hache et de machete, et passèrent dans des endroits que n'avait jamais foulés le pied de l'homme.

A leur approche, bien des oiseaux inconnus s'envolèrent effrayés; des bêtes extraordinaires sortirent de ces lianes et de ces branches enroulées les unes dans les autres. Les herbes et les mousses cachaient principalement des reptiles, des armadillos, des lézards énormes, des grenouilles à cornes très bizarres, classées, par les zoologistes, sous le nom d'*agama cornuta*, et bon nombre de serpents à sonnettes, ainsi désignés à cause du bruit que font leurs écailles en s'entre-choquant, lorsqu'ils déroulent leurs anneaux.

Ils se glissaient sous les feuilles mortes et tentaient vainement de fuir inaperçus. Leur bruissement sonore les trahissait, et les mineurs les tuaient sans pitié. Pedro poussait même l'ironie jusqu'à les lancer, une fois morts, faute de pouvoir les leur expédier tout en vie, dans la direction du camp des Indiens, pour leur rappeler, disait-il, leur ancien Chef et par là même sa fin inopinée.

Les quadrupèdes n'étaient pas rares non plus; de temps en temps, les chasseurs abattaient, pour les besoins de la communauté, soit une antilope, soit un carnero, sans compter le gibier plus humble, comme les lièvres et les lapins.

De grands loups et leurs lâches cousins, les coyotes, peuplaient aussi ces fourrés, jusqu'alors à peine entrevus par quelque batteur d'estrade égaré dans le llano. On ne les épargna point, et les vautours eurent, pour quelque temps, leur pâture assurée.

Mais on eut beau chercher partout, aucun ours, noir ou gris, ne sortit de sa tanière.

Les deux grisons qui avaient assailli les mineurs, étaient-ils donc les seuls de leur espèce sur le plateau de la Montagne-Perdue?

Cette battue dura une journée entière, entremêlée de péripéties diverses; on s'apprêtait même à regagner le bivouac, avant la tombée de la nuit, lorsqu'un double appel du gambusino et de son compagnon Henry Tresillian, qui avait constamment tenu la tête des chasseurs, annonça que quelque chose de grave se passait.

On se hâta pour les rejoindre, et l'on aperçut dans une sorte de clairière, debout sur leurs pattes de derrière et gesticulant de façon bizarre, un nouveau couple de grisons.

Ils se tenaient à l'entrée d'une tanière dont on apercevait l'ouverture sombre dans une masse pierreuse. Les détonations successives des fusils et des carabines les avait alarmés; cependant ils ne témoignaient d'aucune intention agressive et ne s'éloignaient guère de l'ouverture de leur antre, prêts à s'y réfugier à la première alerte.

C'est du moins ce que crut comprendre Pedro Vicente, qui pria don Estevan de défendre de tirer sur eux.

Les armes déjà abaissées se relevèrent, et



Quatre sentinelles rouges avaient été écrasées. (Page 42.)

chacun regardait le gambusino comme pour lui demander une explication.

« Voilà des voisins dangereux, dit don Estevan, et qu'il faudrait détruire au plus vite. La certitude de leur présence en ces lieux n'est pas rassurante, et si nous ne nous en débarrassons pas sur le champ, nous nous trouverons pris entre deux dangers. Ne vous semble-t-il pas, Pedro, qu'un feu d'ensemble...

— Cela pourrait évidemment réussir, interrompit le gambusino: mais supposez, señor, qu'il n'y ait point de blessure mortelle, et c'est possible grâce à cette impénétrable fourrure, qui vous dit que l'un de ces animaux, tout au moins, ne nous échappera pas pour se ruer en ligne droite sur le bivouac, où l'on n'attend point cette visite, et dont il sera plus rapproché que nous.

— Vous avez raison, reprit don Estevan, mais nous ne pouvons cependant nous éloigner avec la pensée de laisser vivants de pareils hôtes.

— Certes non, dit Pedro; aussi faut-il s'en défaire, mais avec le moins de risque possible. Avec votre permission, pour cette fois, cela ne regardera que moi; tout ce que je demande, c'est que chacun se mette hors d'atteinte directe en grimpant sur ces arbres. Cela fait, ne poussez aucun cri, aucune exclamation, et laissez-moi faire. »

L'endroit du plateau où l'on se trouvait n'était guère éloigné de plus de quatre cents



Le gambusino épaula son fusil. (Page 44.)

mètres, en droite ligne, du bord de la montagne qui regardait le camp des Apaches. Celle-ci présentait de là, jusqu'à la plaine, un plan légèrement incliné mais lisse, comme une immense plaque de métal. Du haut en bas, tout était à peu près nu; c'était l'aridité même du roc sans fissure. Au bord supérieur seulement, dans une crevasse où s'était entassée quelque terre végétale, un arbre avait poussé, penché sur le vide, et dont la maîtresse branche, à six pieds de hauteur, était très capable de supporter le poids d'un homme.

Lorsque tous les chasseurs se furent mis hors de l'atteinte des deux terribles fauves, dans les arbres où ils restèrent immobiles, le gambusino, les deux canons de son fusil chargés, s'avança à pas mesurés vers les monstrueux animaux.

Tous les yeux, comme on peut le croire, étaient braqués sur le hardi chasseur qui, évidemment, risquait sa vie pour accomplir on ne savait quel exploit.

Les deux grisons, toujours debout sur leurs pattes de derrière, semblaient eux-mêmes confondus par tant d'audace, et marchaient à petits pas, à reculons, tout en poussant de sourds grognements de colère, et en allongeant démesurément leurs impitoyables griffes.

Pedro Vicente avançait, toujours calme et à pas comptés. Arrivé à une cinquantaine de pas des grisons, il se mit à les injurier, et à

ces injures, les ours répondaient par des grognements de plus en plus accentués.

Pedro avança encore et se donna la joie singulière de leur lancer des pierres.

C'en était trop, Les monstres exaspérés se laissèrent retomber lourdement sur leurs pattes de devant, humèrent l'air pendant quelques secondes, et, grand train, la poursuite provoquée par le gambusino commenca.

Bien que celui-ci courût à toutes jambes, ces animaux, si lourds en apparence, le gagnaient de vitesse, et ce qui inquiétait le plus les Mexicains cachés dans les arbres, c'est que Pedro, sans penser à se ménager une retraite, dirigeait sa course vers le précipice.

Seulement, tout en jouant des jambes, il se débarrassait successivement de quelques parties de son costume, qu'il jetait en arrière, pour occuper les monstres, et reprenait ainsi un peu d'avance. Les ours s'arrêtaient quelques secondes pour flairer l'objet, puis repartaient de plus belle, avec des ronflements de plus en plus irrités.

Arrivé à cinq ou six mètres du bord du plateau, Pedro Vicente s'arrêta, se retourna, épaula et fit feu de ses deux coups.

Un double rugissement de douleur répondit à la double détonation. Blessées toutes deux, les deux bêtes fauves fondirent sur lui, avec une rage inouïe, et les Mexicains, dans un instant rapide comme l'éclair, virent le gambusino jeter son fusil et s'élancer, avec toute l'agilité d'un clown, jusqu'à la branche d'arbre suspendue sur le vide, que nous avons décrite. Il la saisit avec l'adresse d'un singe et était à cheval dessus, tandis que les deux ours, emportés par leur élan, disparaissaient au-dessous de lui, sur la pente raide des rochers.

Une clameur enthousiaste retentit. En un instant Pedro Vicente avait repris pied sur le plateau et se baissait pour ramasser son arme.

Une minute après, les Mexicains, allongés sur l'extrême bord du plateau, ainsi que le gambusino, regardaient le fond du gouffre.

A leur grand étonnement, les deux monstres, bien qu'atteints tous deux par les balles du gambusino, n'avaient été qu'étourdis par leur effroyable chute. Ils se secouaient, au bas de l'escarpement, comme des chiens mouillés. Aussitôt qu'ils avaient perdu pied, ils s'étaient roulés sur eux-mêmes comme des hérissons, la tête entre les pattes de devant, en forme de boules énormes, et s'étaient laissés dégringoler le long de la paroi du roc, presque impunément. Arrivés au bas, ils s'étaient retrouvés sur leurs pattes, la tête en l'air, comme s'ils eussent eu l'intention de recommencer, en sens inverse, la route qu'ils venaient de fournir involontairement.

Les Mexicains, émerveillés, se tenaient devant Pedro Vicente, dont Estevan étreignait vigoureusement la main, et qui dit d'un ton narquois en se tournant vers la plaine :

« Attention! le spectacle ne fait que commencer, et nous avons encore assez de jour peut-être pour en voir la fin. — Tenez, ajouta-t-il en montrant du doigt les deux fauves, tenez, señores, voilà des gaillards qui, à peine remis de leur chute, sentent la chair fraîche, si l'on peut qualifier ainsi la chair de ces sauvages, et qui vont chercher pâture dans le camp des Coyoteros.

Les deux grisons, en effet, au comble de la fureur, apercevant le campement des Indiens, s'élancèrent et franchirent, en un clin d'œil, la distance qui les en séparait.

Le soleil qui déclinait rapidement vers l'horizon, ne tarda pas à disparaître et à s'ensevelir dans la nuit sans crépuscule des tropiques.

Aussi, les assiégés ne virent-ils que le commencement de la scène qui suivit. Ce ne fut que par de nombreux coups de feu qui se succédèrent, en bas, pendant un grand quart d'heure, et par les clameurs d'épouvante et les cris de douleur mêlés à de formidables rugissements, qu'ils devinèrent les péripéties du drame qui s'accomplissait au pied de la montagne.

Lorsque tout fut rentré dans le silence, ils reprirent le chemin du bivouac, où l'exploit du gambusino fit tous les frais des conversations nocturnes.

Don Estevan visita les postes selon son habitude, et nul n'eût pu dire, quelques instants après, que, dans ce désert muet, des hommes reposaient prêts à s'entre-tuer au premier signal.

Pedro Vicente, en s'endormant, pensait que les grisons avaient dû accomplir de bonne besogne, et qu'en évaluant à une demi-douzaine le nombre des victimes qu'ils avaient faites, dans le camp des Peaux-Rouges, surpris par eux à l'improviste, c'était toujours autant de coquins de moins qu'on aurait sur les bras en cas de bataille.

CHAPITRE XIV

LESQUELS?

Le lendemain, de bon matin, on se remit en marche pour terminer l'exploration commencée. Il s'agissait de s'assurer, d'une part, que le plateau était désormais libre de tous hôtes dangereux, et de l'autre de se renseigner sur toutes les ressources qu'il pourrait offrir dans l'éventualité d'un long séjour forcé.

En tête de la troupe marchaient, comme toujours, don Estevan, Henry Tresillian et le gambusino.

Celui-ci, insouciant en apparence, mais, par le fait, attentif aux moindres choses, s'efforçait non de rassurer don Estevan, inaccessible à la crainte, mais de lui communiquer quelque espoir.

Avec sa perspicacité accoutumée, il avait remarqué que le chef reconnu des mineurs, en ce moment soldats assiégés, jetait de temps en temps, sur la tente qui abritait la señora Villanneva et sa fille des regards désolés.

Ne redoutant rien pour lui-même, prêt à tout qu'il était, Estevan de Villanneva perdait sa sérénité habituelle quand il pensait à sa femme et à leur fille Gertrudès, et au sort terrible qui les attendait peut-être dans un avenir plus ou moins prochain, si l'on ne parvenait à faire lâcher prise aux assiégeants.

Le gambusino s'efforçait de le rassurer, en lui faisant envisager les ressources qui leur permettraient de résister de longs jours.

La Montagne-Perdue ne manquait encore ni de gibier, ni de végétaux, depuis le fameux mezcal des Indiens, dont Pedro connaissait les qualités, jusqu'à diverses sortes de mezquitès dont les longues gousses pendantes renferment des graines faciles à broyer, et dont on peut faire une sorte de pain ou de gâteau agréable et nourrissant; sans oublier les noix de pin-pignon qui ne sont pas à dédaigner, une fois grillées.

En fait de fruits, le plateau de la montagne offrait certaines variétés de cactus, parmi lesquels le pitahaya, dont le fruit piriforme rappelle un peu la saveur des poires d'Europe.

Henry Tresillian en cueillit quelques-uns au passage, heureux de faire une surprise à la señora Villanneva et à sa charmante fille.

Don Estevan, que ses préoccupations n'abandonnaient pas, était d'accord avec le gambusino pour reconnaître la possibilité de soutenir un long siège; mais l'inaction, voilà ce qu'il redoutait pour ses hommes.

Il est bien rare que des travailleurs habitués à une vie active, et renfermés tout à coup dans un étroit espace, avec impossibilité d'en sortir, ne finissent pas par s'affoler. Cette crainte poursuivait don Estevan qui, tout en regagnant le bivouac, exprimait ses appréhensions.

« En résumé, dit-il, il n'est pas sain de se nourrir d'illusions, et tout d'abord j'écarte la probabilité et même la possibilité d'un secours venu de l'extérieur, le seul cependant qui pourrait être efficace. Dans l'alternative où nous sommes, un secours ne pourrait nous être amené que par un hasard, et le hasard ne doit pas entrer en ligne de compte dans nos prévisions. N'est-ce pas votre avis, Pedro Vicente? Nous avons commis la plus grave des fautes quand, surpris par les Apaches, nous n'avons pas pris, avant tout, le soin d'expédier quelques-uns de nos hommes à Arispe avec mission de faire savoir aux autorités dans quelle situation nous allions probablement nous trouver.

— Señor, reprit vivement le gambusino, ne me parlez pas de cette faute; nous n'étions pas enfermés depuis deux heures sur ce plateau, qu'elle m'est apparue avec toutes se

irréparables conséquences; elle est pour moi un remords sanglant, et n'a cessé de m'obséder. Je ne comprends pas que la pensée d'une mesure aussi simple, aussi nécessaire, n'ait pas été la première qui nous soit venue à tous, dès que l'approche des Indiens est devenue pour nous un fait certain. J'ai été vingt fois sur le point de vous dire ce que vous venez de m'exprimer à l'instant; si je ne l'ai pas fait, c'est que je n'entrevoyais aucun moyen de réparer notre impardonnable oubli. Toutefois il n'est vraiment pas impossible que, inquiets de notre silence, les gens d'Arispe ne s'avisent d'eux-mêmes de s'enquérir de nous. Vous avez laissé là des amitiés et des intérêts qui finiront par se réveiller. La Montagne-Perdue est sans doute bien perdue dans le désert. Cependant, sans tabler sur l'espoir d'une occasion heureuse, ce serait un tort de ne point essayer de la faire naître, ne fût-ce qu'en hissant, par exemple, le pavillon mexicain sur le point le plus élevé de notre plateau. Comme je vous le disais tout à l'heure, il est permis de penser qu'on s'étonnera à la ville de ne recevoir de nous aucune nouvelle, qu'on finira par vouloir savoir où nous sommes. En admettant cette hypothèse bien hasardeuse, j'en conviens, car personne, à notre départ, ne pouvait, ne devait prévoir ce qui nous arrive, le pavillon national, déployé à cette hauteur, appellerait l'attention des éclaireurs de la garnison d'Arispe, si l'on venait à y penser que nous sommes en péril.

— Vous avez raison, Pedro, répondit Estevan; notre pavillon sera hissé dès notre retour au bivouac. Mais n'est-ce pas une honte que des hommes hardis en soient réduits à demeurer inactifs, sous l'œil de ces bandits à peau cuivrée?

— Vous ne pouvez, cependant, songer à une action, señor. Si nous n'étions que des hommes ici, je vous dirais : — tentons-la! Et cependant j'ai la certitude que nous y resterions. Ces gredins d'en bas sont aussi bien armés que nous; ils sont aussi bons tireurs que la plupart de nos hommes. De plus, et c'est leur supériorité, ils sont montés, c'est-à-dire maîtres de se tenir à tout instant hors de notre portée. Si nous pouvions trouver à la sortie du ravin cinquante chevaux comme Crusader, ou mieux encore un pour chacun de nous, je serais le premier à vous dire de commander l'attaque, et il y a cent à parier contre un que nous ferions une trouée à travers ces maudits. Mais il ne nous manque que cela, señor, et c'est tout. Vous avez fait la guerre aux Apaches, don Estevan, et vous savez de reste que, dans le désert, un homme sans monture est un homme perdu.

— Je croyais, interrompit Henry Tresillian, avec toute la fougue de la jeunesse, qu'un blanc résolu valait dix de ces peaux tannées.

— Autrefois, oui, dit le gambusino; aujourd'hui, non. C'est pour notre malheur et à notre exemple qu'ils se sont aguerris et presque disciplinés. Toutefois, soyez tranquille, don Henry, si acharnés qu'ils soient, nous essayerons de leur donner du fil à retordre.

— Espérez-vous qu'ils finiront par lâcher prise? demanda don Estevan.

— Quant à cela, je n'oserais y compter, señor, répondit le gambusino. Les Coyoteros sont patients comme des Zopilotes : ils mourraient de faim en attendant le dernier soupir de la proie qu'ils convoitent.

— A vous entendre, Pedro Vicente, nous n'aurions plus qu'à nous résigner à mourir, à mourir le plus tard possible, mais enfin à mourir.

— Non pas, répliqua vivement le gambusino, et gardez-vous surtout, señor, de laisser supposer que nous puissions avoir une telle pensée. Vous êtes à la tête d'hommes courageux, don Estevan. Ils croient que vous les tirerez de là; il faut qu'ils ne cessent pas un instant de le croire, et qu'à la fin ils aient eu raison de compter sur vous.

— Mais que faire pour entretenir et surtout pour justifier cette confiance? reprit don Estevan.

— Oui, que faire? dit le gambusino, en se frappant le front, voilà ce que je cherche et ce que je ne trouve pas encore. Mais je le trouverai, señor, il faut qu'il sorte de cette cervelle l'idée d'un expédient qui nous délivrera. Tel incident peut surgir qui nous suscite une inspiration qui serait pour nous le salut. »

Ainsi devisant des périls de la situation, les explorateurs rentrèrent au bivouac, où leur premier soin fut de hisser, sur la crête de la montagne, le drapeau national aux trois couleurs, portant, au milieu, un aigle perché sur un nopal, les ailes étendues.

Désormais, tout voyageur, venant du sud, devrait apercevoir cet étendard déroulant ses plis dans l'air, et comprendre que quelque

chose d'extraordinaire se passait au sommet de la Montagne-Perdue.

Assurément, les assiégés auraient eu tort de compter sur un secours prochain; mais ils ne voulaient pas non plus en désespérer. En attendant, puisque l'ennemi ne pouvait pénétrer chez eux qu'en tentant l'assaut par le ravin, n'était-il pas possible, au moins, de surprendre ses sentinelles et d'essayer quelques coups d'audace propres à jeter, parmi les sauvages, une terreur superstitieuse?

Don Estevan, qui redoutait, pour le moral de ses hommes, les longueurs d'un siège dont il était impossible de prévoir le terme, pensait, avec raison sans doute, qu'il serait bon que les défenseurs d'une position fortifiée pussent ne pas laisser aux assiégeants un instant de répit.

Mais il y a loin de la théorie à la pratique, des projets à leur exécution. En prétendant décimer l'ennemi, ne se ferait-on pas décimer soi-même, et sans le moindre résultat?

Henry Tresillian, jeune et ardent, aurait voulu quand même des sorties multipliées, espérant, par une série de coups heureux, fatiguer et déconcerter l'ennemi.

Mais, toujours à ces propositions, Pedro Vicente hochait la tête :

« Vous oubliez, répétait-il, qu'une fois en plaine, de nuit comme de jour, nous sommes à la merci de ces sauvages, qu'il y a ici des femmes et des enfants qui ne pourraient nous suivre et que vous ne voudriez pas abandonner... (assurément, Henry ne voulait abandonner personne). Vous oubliez enfin, pardonnez-moi cette redite, que les Coyoteros sont montés, et, qu'en supposant une réussite partielle de notre attaque, nos adversaires seront toujours assez nombreux pour se placer entre ceux de nos hommes qui auront opéré la sortie et ceux qui seront demeurés à la garde du ravin. Alors, coupés en deux et cernés, réduits à l'impossibilité de nous rejoindre, en serons-nous plus avancés? »

Don Estevan, prudent par nature, comme tous les gens vraiment braves, reconnaissait la sagesse de ces paroles.

« Vous avez malheureusement raison, señor Vicente. »

Puis, reprenant, après un instant de silence :

« Tout ce que j'ai de plus cher au monde est ici, dit-il, sur cet inaccessible plateau où nous sommes relativement heureux d'avoir, grâce à vous, trouvé un refuge; mais, bien que la pensée de voir tomber ma femme et ma fille entre les mains des Apaches me cause parfois d'horribles appréhensions, je ne saurais oublier non plus ces hommes dévoués qui nous ont suivis, et qui, au lieu de trouver avec nous la fortune, sont, dès maintenant, exposés à la plus affreuse des morts. Ma conscience me crie que c'est nous qui les avons conduits ici et que c'est à nous de les en faire sortir. Ne pensez-vous pas ainsi, Tresillian?

— Certes, fit l'Anglais; de même que vous, señor, je considère cela comme notre strict devoir : leur salut avant, et non après le nôtre, si c'est possible. »

Puis, en véritable Anglais, songeant encore, malgré lui, à l'excellente affaire qui paraissait manquée, et désignant avec un geste de dédain le camp des Coyoteros :

« Entre nous et la fortune assurée, dit-il, il n'y a que ces vermines d'Apaches. En gros ou en détail, il faut qu'ils disparaissent. Il ne sera pas dit, señor Vicente, que les filons que vous avez découverts seront autant de richesses mortes, parce qu'il aura plu au hasard de susciter contre nous ces loups de la Sonora. »

Rien ne pouvait mieux exciter le gambusino que de telles paroles.

L'évocation de sa fortune évanouie le mettait hors de lui-même, et, menaçant de sa carabine le camp des Apaches :

« Ah! s'écria-t-il, vingt chances seulement sur cent, de passer sur le ventre de ces sauvages et de les exterminer, et Pedro Vicente serait le premier à demander le signal de la bataille. Mais je n'en vois pas une seule, señor, et ce n'est vraiment pas assez. Il faut autre chose, il nous faut trouver une idée qui nous sauve ou nous donne des chances de salut. Cherchons-la, par le ciel! cherchons-la!

— Ce n'est point ici, dans cette prison, s'écria Henry, qu'une chance heureuse se présentera; mais, une fois en bas, qui sait? La fortune est souvent pour les audacieux...

— Quelque respect que j'aie pour votre courage, señor, interrompit le gambusino, vous me permettrez de vous répéter que les sorties contre un ennemi plus fort, plus nombreux qu'on ne l'est, n'ont de chance de réussite qu'autant qu'elles peuvent être appuyées de secours arrivant juste à point de l'extérieur, ou tout au moins qu'autant qu'elles pourraient être, pour l'assiégeant, des sur-

prises. Or, comment surprendre des gens qui sont sur leurs gardes, que nous ne pouvons aborder que sur un point, et qui savent d'avance par où nous sortirons?

— Alors, reprit brusquement Henry, toujours obsédé par son idée fixe, il n'y a, selon vous, qu'à nous morfondre ici, les bras croisés, jusqu'à ce que nos provisions soient épuisées, et à attendre que les Coyoteros, enhardis par notre couardise, nous surprennent, affaiblis et incapables même de vendre chèrement notre vie?

— Je ne dis point cela, señor, et moi qui vous prêche la patience, je sens la rage qui bout jusqu'au plus profond de moi-même, quand je vois d'ici ces chiens impassibles, et comme sûrs d'avoir raison de nous, grimacer hors de la portée de nos fusils. Mais il est toujours temps de faire une folie, que diable! et attendre qu'elle soit indispensable est relativement un acte de raison. Est-ce que nos ennemis ne nous donnent pas l'exemple de la prudence? Et croyez-vous que ce soit pour leur plaisir qu'ils se morfondent en bas, pendant que nous nous morfondons en haut? »

Cependant, les jours succédaient aux jours, et rien ne sortait de ces discussions vaines. De temps en temps, grâce à l'adresse du gambusino et au courage du jeune Tresillian, on descendait quelques sentinelles, en se risquant, aux heures propices, dans le ravin; mais les victimes étaient bientôt remplacées par de nouveaux guerriers.

A quelques exceptions près, c'était avec une habileté consommée que le Zopilote, instruit par l'expérience, plaçait ses postes hors de la portée des armes, pendant les nuits claires, et les rapprochait du ravin pendant les nuits obscures, et en nombre tel qu'il n'y avait pas lieu de songer à les attaquer et à s'en défaire, avant que le camp ne fût mis en éveil.

Dans l'inaction presque forcée à laquelle les contraignait la surveillance des sauvages, activée encore par les quelques pertes qu'on leur avait fait subir, les Mexicains avaient trouvé une distraction plutôt qu'une occupation. Ils travaillaient sous les ordres de l'ingénieur, à la fabrication de deux canons, oui, deux canons!!

Dans une excursion précédente, l'ingénieur avait découvert presque à fleur du sol, des filons de minerai assez riches et d'une extraction facile.

Sous une direction habile, il n'est pas difficile de faire, d'ouvriers mineurs, des fondeurs et même des forgerons; et avec l'espoir de la réussite, chacun se donnait de tout cœur à la besogne.

Ce n'était, à vrai dire, qu'une diversion fournie par l'ingénieur à ces braves gens, pour tromper les heures indéfiniment prolongées de ce siège mortel, mais pour quelques-uns d'entre eux c'était la certitude du salut.

Les plus enthousiastes assistaient déjà, en idée, à une scène qui devait amener peut-être la fin de leurs tribulations. Tout en coulant la fonte et en s'escrimant du marteau, ils entendaient par avance la détonation de leurs deux pièces d'artillerie, suivaient les projectiles dans leur trajectoire rapide, les voyaient tomber à l'improviste dans le camp des Indiens, l'enflammer en éclatant, et la mitraille répandre partout la terreur et la mort.

Pedro Vicente, tout en admettant que le canon pouvait, à une heure donnée, jouer un rôle efficace, n'avait pas tardé à réduire à de plus justes proportions les services de la future artillerie.

Seulement, ce n'était pas une raison pour renoncer à l'entreprise commencée, et il était permis de compter que quelques coups de mitraille bien placés, mettraient évidemment un bon nombre de Coyoteros dans l'impossibilité d'assister au dénouement, heureux pour eux seuls, sur lequel ils comptaient.

Sur ces entrefaites, un matin, des cris de joie partis de la plaine éveillèrent tout à coup, et d'une façon qui n'avait rien d'agréable, l'attention des assiégés.

Une troupe d'Indiens, forte de plus de deux cents hommes, venait se joindre au contingent du Zopilote.

Elle se composait, d'une part, des guerriers chargés, au début, de conduire et de mettre en sûreté dans leurs villages les chevaux et le bétail pris aux Mexicains, et de l'autre, d'hommes amenés par eux à titres de renforts.

Le Zopilote ne pouvait avoir la moindre intention de lever le siège, puisqu'il faisait venir cette bande nouvelle.

Ce fut, dans tout le campement, un sujet de conversation générale.

Sous la tente de don Estevan, où se réunissaient Tresillian, l'ingénieur, le majordome et Pedro Vicente, l'arrivée de ces renforts assombrit tous les visages, et l'avenir, jus-

qu'alors si douteux, parut de plus en plus noir.

Le gambusino déclara, cependant, qu'il ne fallait point tirer de cet incident, grave en apparence, un trop fâcheux augure.

« Señor, dit-il, en s'adressant particulièrement à don Estevan, soyez assuré que cette seconde bande de coquins ne va faire que paraître et disparaître, et que, dès demain peut-être, notre situation sera la même qu'hier, ni meilleure, ni pire. »

A ces paroles, chacun releva la tête, jusqu'à Henry Tresillian et Gertrudès qui, dans un coin éloigné de la tente, causaient, pour le moment, de toute autre chose que des Apaches.

« Quelle cause, selon vous, señor gambusino, dit don Estevan, nous vaudrait cette bonne fortune relative?

— Ce n'est certes pas nous, répondit Pedro Vicente, que cherchait d'abord la bande de El Cascabel. En traversant ces solitudes, le brigand avait un but, sans doute le pillage de quelque établissement de blancs, sur les rives de l'Horcasitas. Dans l'espoir d'une meilleure aubaine, ces fils du diable se sont détournés de leur route pour nous assiéger ici. Mais les sauvages, et surtout les Coyoteros, sont entêtés comme des mulets; ceux qui sont récemment arrivés partiront, soyez-en certains, après avoir pris les instructions du nouveau chef, pour l'expédition même dont notre présence a détourné les premiers, et il n'y aura rien de changé pour nous. Quand ces loups-là se mettent en campagne, ajouta-t-il, c'est qu'ils sont sûrs de leur coup ; et, si peu gaie que soit notre situation, elle vaut peut-être mieux encore que celle de ces pauvres gens dont ces monstres se proposent de rapporter la chevelure. »

Si près que l'on soit de la mort, ou tout au moins d'un péril très grave, il reste toujours dans le cœur de l'homme un fonds de compassion pour les autres. Estevan et ses amis pensaient avec tristesse à ceux de leur race que les Indiens menaçaient, et pour lesquels ils ne pouvaient rien, pas plus d'ailleurs qu'ils ne pouvaient pour eux-mêmes.

Au milieu du silence provoqué par les suppositions assez vraisemblables de Pedro Vicente, ce fut don Estevan qui reprit le premier la parole :

« Il y a, dit-il, une chose terrible, que nos hommes ignorent, mais que la nécessité va bientôt nous contraindre de leur apprendre, c'est que la chasse ne nous fournit presque plus de ressources, et que les vivres diminuent. Il va falloir nous rationner.

— Ordonnez le rationnement dès maintenant, dit Robert Tresillian, et chacun s'y conformera, sans murmurer. N'est-ce pas à nous de donner l'exemple?

— Vous avez raison, mon ami, reprit don Estevan, mais il est une chose que nous n'empêcherons, ni vous ni moi, c'est que derrière le rationnement, nos hommes devineront la famine, et, par conséquent, la mort de plus en plus prochaine.

— Avant cela, fit observer l'ingénieur, il sera toujours temps de tenter un coup de désespoir. Mieux vaut mourir en se jetant en avant, tête baissée, que d'être torturés et attachés, par ces brutes ivres, au poteau du supplice.

— Incontestablement, dit le gambusino, mais....

— Mais quoi ? » s'écria-t-on à la ronde.

Pedro Vincente, impassible, laissa passer, sans sourciller, toutes les questions qui suivirent, puis, quand le silence fut tout à fait rétabli :

« Une chose m'étonne, dit-il, c'est que ces démons, qui passent pour avoir le secret de toutes les ruses, n'aient pas fait semblant de s'éloigner et de se dissimuler, la nuit, dans un pli de terrain, pour nous inspirer confiance, avec le plan de fondre sur nous, de toute la vitesse de leurs chevaux, si nous abandonnions notre asile. Et qui sait si ce stratagème, soutenu par eux pendant une semaine seulement, n'eût pas fini par nous tromper! En vérité, je ne les reconnais point là, et c'est à nous de leur donner une leçon. Au point où nous en sommes, avec la faim comme perspective, la pire des folies serait peut-être aujourd'hui un acte de raison. Eh bien, cette folie, don Estevan, il est temps de la tenter.

— Bravo ! » répétèrent tous les autres.

Le gambusino attendit le silence, et de sa voix la plus nette il laissa tomber lentement ces paroles :

« Nous n'avons qu'un moyen de réparer l'immense faute que nous avons tous commise au début, quand nous avons oublié de détacher quelques courriers sur Arispe : il faut que l'un de nous tente de s'évader, par une nuit sombre, et gagne Arispe pour demander et pour nous ramener des secours du



Les deux ours, emportés par leur élan... (Page 50.)

seul point du monde d'où ils puissent nous venir. Il le faut. Il faut que l'un de nous parvienne à se dérober aux regards des sentinelles apaches et à forcer l'entrée du ravin. Celui qui tentera l'aventure a quatre-vingt-dix chances sur cent d'y succomber. J'ajoute que, grâce à ma connaissance du pays et des dialectes indiens, j'ai le droit de réclamer cette mission, et je ne céderai à aucun autre l'honneur de l'affronter, si ma proposition est agréée par don Estevan. »

Celui-ci se leva, et, après avoir péremptoirement repoussé l'offre du gambusino, dont l'absence, dont la perte eût été trop préjudiciable à tous, il déclara que la tentative était cependant à faire et sans retard.

« Señores, dit-il, mon beau-frère, le colonel Requeñes, commande, vous le savez, à Arispe le régiment des lanciers de Zacatecas, et Pedro Vicente a tout à fait raison : il faut que l'un de nous, ou mieux encore deux de nous, se dévouent pour essayer de l'avertir et de le guider jusqu'ici, avec ses escadrons. »

Henry Tresillian s'avança dans le cercle, et, d'une voix résolue :

« Je suis prêt à partir, » dit-il.

A ces mots, une vive rougeur colora le doux visage de Gertrudès. Était-ce admiration du courage d'Henry Tresillian, ou crainte de voir sa proposition acceptée ? Sans doute, les deux sentiments se confondaient en un seul.

Don Estevan refusa l'offre du jeune homme,



Leur premier soin fut de hisser le drapeau national. (Page 52.)

comme celle du gambusino, mais pour d'autres motifs : Henry était un soldat comme les autres et n'avait pas, plus qu'un autre, droit à la préférence qu'il réclamait.

Une idée plus juste venait de surgir dans l'esprit du chef qui, s'adressant à tout l'auditoire, mais plus spécialement à Pedro Vicente :

« Sauriez-vous me dire, demanda-t-il, combien, parmi les nôtres, seraient capables de se diriger vers Arispe, sans crainte de faire fausse route ?

— A mon avis, répondit le gambusino, on pourrait en compter au moins une quinzaine. Il n'en est pas un parmi nos arrieros et nos vaqueros qui ne puisse regagner Arispe, s'il parvient à se glisser dans la plaine, hors de la vue des Apaches.

— S'il en est ainsi, s'écria don Estevan, c'est le sort seul qui doit décider. Qu'en pensez-vous, Tresillian ?

— Je pense, Villanneva, répondit Tresillian, que des hommes désignés par le sort, s'ils sont résolus, comme je n'en doute pas, peuvent et doivent se risquer. S'ils réussissent, nous sommes sauvés ; s'ils échouent, notre destin n'étant plus douteux, ils mourront seulement un peu plus tôt que les autres. Nous devons tous tirer au sort, moi et mon fils, comme nos autres camarades, en exceptant, toutefois, pour une première expérience, les gens mariés. »

Il faut si peu de chose pour rallumer une lueur d'espérance chez les plus désespérés, qu'on vit, en un instant, tous les visages s'éclaircir.

Le jeune Tresillian, avec toute l'ardeur de son âge, demanda que le tirage au sort eût lieu à l'instant même.

Mais don Estevan jugea qu'il était nécessaire de prévenir les hommes aptes à prendre part à cette loterie dont l'enjeu était la mort probable ; et il fut convenu que le tirage aurait lieu le lendemain.

On commença donc par s'enquérir du nombre d'hommes jugés capables de regagner Arispe, et de leurs dispositions ; et, le lendemain, on les réunit pour leur dire nettement ce qu'on attendait d'eux.

Pas un ne fit d'objection ; pas un ne chercha à se dérober à cette mission périlleuse.

En voyant Robert Tresillian et son fils disposés à affronter les mêmes chances qu'eux, plusieurs eussent volontiers imité le gambusino, qui s'était proposé la veille, et réclamé, comme une faveur, le droit d'affronter un péril qu'on sentait presque insurmontable.

Pour procéder à ce tirage, on prit autant de noix de pin-pignon qu'il y avait d'hommes propres à la terrible mission décidée, on en noircit deux avec de la poussière de charbons écrasés, poudre presque impalpable, et insensible au toucher, et l'on jeta la masse dans un sombrero.

C'était au sort de parler. Les deux noix marquées de charbon étaient les numéros gagnants de cette singulière tombola.

Les hommes se rangèrent en cercle autour de don Estevan, et chacun d'eux, à l'appel de son nom, vint successivement, les yeux bandés, plonger la main dans le sombrero que le chef tenait par les bords.

La scène était palpitante. Des exclamations sourdes accueillaient chaque noix sortante ; mais on n'attendit pas longtemps : la moitié des hommes n'avait pas encore défilé devant l'urne d'un nouveau genre, que les deux noix fatales avaient été saisies.

Les deux hommes désignés par le sort étaient un muletier et un bouvier, braves parmi les plus braves de cette troupe d'aventuriers.

Rompus à toutes les surprises du désert, ils avaient fait d'avance le sacrifice de leur vie, en mettant le pied dans le llano.

La nuit qui allait suivre ce même jour déciderait de leur sort.

Disons toutefois qu'avant qu'elle ne fût tombée, l'événement avait justifié une des prévisions du gambusino.

Les Indiens, dont l'arrivés soudaine avait causé une impression si décourageante sur le plateau, reprirent leur route dans la direction du fleuve Horcasitas, et ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que les assiégés suivirent des yeux leur file allongée, jusqu'à ce qù'elle se perdît à l'horizon.

CHAPITRE XV

DÉNOUEMENT FATAL

« Il n'y a pas apparence que ces deux hardis compagnons puissent nous quitter cette nuit, dit don Estevan au gambusino.

— Peut-être, señor, reprit Pedro Vicente; le désert, comme la mer, est riche en surprises. A voir cet espace sans limites, éclairé par un soleil ardent, ce ciel sans un nuage, il est permis de compter sur une nuit très belle, trop belle pour nos projets. Mais Benito Anguez et Jacopo Barral sont prêts et résolus.

Que le brouillard s'élève sur le llano, ce qui n'est point rare dans cette saison, qu'il l'enveloppe, et nos deux camarades, orientés d'avance, n'auront plus, une fois le passage difficile à travers les Apaches accompli, qu'à marcher droit devant eux. Le brouillard, vous le savez, señor, est l'ami des évasions.

— Que Dieu nous le pardonne, s'écria don Estevan, mais nous faisons violence à sa bonté, en tentant cette épreuve. J'ai beau faire, ma conscience n'est pas tranquille, car la confiance est absente. J'aimerais mille fois mieux être à la place d'Anguez et de Barral.

— A cette heure, señor, dit le gambusino, ce serait presque un crime que de se préoccuper d'autre chose que du salut de tous. »

Et, laconiquement, il ajouta :

« Le sort a parlé. »

A quelque distance du bivouac, les deux hommes désignés ne pensaient plus qu'à faire leurs préparatifs et à s'équiper. Entourés par leurs camarades, ils leur faisaient stoïquement leurs adieux, et attendaient l'heure du départ avec un admirable flegme.

Ce n'était de leur part ni résignation, ni indifférence : ils avaient accepté la décision fatale et ne s'appartenaient plus.

« Tout ce que je puis vous promettre, disait Barral, c'est que notre peau ne restera pas gratis entre les mains des Coyoteros. »

Anguez, de son côté, montrant son revolver :

« Il y a dans cet intrument de quoi faire sauter six Apaches. Si nous ne passons pas, ce ne sera point notre faute ; mais n'oubliez pas de compter les coups.

— Six pour toi, six pour moi, ripostait Barral, cela fait douze, pas un de moins. Après cela, nous pourrons, s'il le faut, mourir à notre tour. »

La journée se passa, pour les assiégés, à regarder le ciel, dans des alternatives d'inquiétude et d'espoir.

Sans doute, ce soleil ardent ne disait rien de bon. Cependant quelques vapeurs s'amassaient et cachaient l'horizon. Cela pouvait faire espérer une nuit nuageuse et sombre.

Dans le courant de l'après-midi, les nuages se rejoignirent subitement et crevèrent au-dessus de la montagne, en un véritable déluge, éteignant les feux des forges autour desquelles on travaillait.

La tempête de pluie ne fut cependant qu'une rafale momentanée, et le ciel reprit bientôt son impassible sérénité.

Quand le soleil tomba derrière l'horizon, avec la vitesse d'un projectile, les constellations australes apparurent, l'une après l'autre, et, bien que la nuit fût sans lune, la lueur sidérale permettait aux assiégés de distinguer les sentinelles indiennes, immobiles à leur place accoutumée et s'étendant, comme un cordon vivant, entre la base du ravin et le campement du Zopilote.

Dans la situation des assiégés, ce n'était pas grand chose qu'un retard de vingt-quatre heures ; mais leur impatience n'admettait pas les délais. A leurs yeux, si l'opération de délivrance n'était pas tentée cette nuit même, c'était une affaire finie. Le verdict qui les condamnait était prononcé. Pourquoi la nuit suivante eût-elle été plus clémente et plus propice ?

Plus clémente, cela voulait dire : plus sombre et plus mystérieuse.

Malgré cela, tout le monde était sur pied. A de certains indices, le gambusino devinait un changement météorologique. Cette pluie diluvienne avait saturé le sol, et il suffirait d'un simple refroidissement nocturne pour que l'humidité engendrât un épais brouillard.

L'aspect du ciel permettait de ne pas désespérer.

En effet, vers le milieu de la nuit, le lac, dont la surface avait été jusqu'alors assez agitée, devint calme comme une nappe d'huile, et des vapeurs s'en dégagèrent lentement, comme de la fumée sortant du cratère d'un volcan en train de se refroidir à la base.

Peu à peu, le voile de brume s'élargit, déroba le lac sous ses ondes cotonneuses, franchit les rives, s'étendit sur le llano, finit par envelopper le camp des Peaux-Rouges, glissa en montant sur les flancs de la montagne et s'étendit jusque sur le plateau, où les Mexicains veillaient attentifs, derrière le parapet de pierres.

Tous étaient là, hommes, femmes et enfants, dans l'attente de l'heure solennelle, emprisonnés dans la brume, et l'on pourrait presque dire dans le silence, car, pour se faire entendre, à des distances même très rapprochées, ceux qui parlaient étaient obligés d'enfler leur voix.

Don Estevan fit approcher Benito Anguez et Jacopo Barral, et dans chacune de ses mains serra la main des deux hommes.

« Voilà l'instant de partir, dit-il, et nous

ne saurions rêver de temps plus propice. Par une telle nuit, il paraît possible de passer. Que Dieu vous protège, mes amis, et vous dirige. »

Les deux hommes, sans autre émotion que celle des adieux, et après avoir distribué quelques accolades dans la foule qui les entourait, se déclarèrent prêts à pénétrer dans le ravin.

Chacun d'eux portait, en bandoulière, un sac de vivres, une gourde pleine d'eau mêlée d'une certaine quantité d'eau-de-vie ; dans la ceinture, un revolver et un machete. Ils n'avaient pas voulu d'autres armes. Ce qu'il leur fallait, c'était la liberté des mouvements.

Sans bruit, ils escaladèrent le talus et se glissèrent dans le brouillard.

Les assiégés, penchés sur le parapet, s'efforçaient de les suivre des yeux, et s'ils ne les accompagnaient point de souhaits bruyants, c'est que don Estevan avait commandé le plus strict silence.

Rien ne troublait le calme de cette nuit épaisse.

Anguez et Barral marchèrent avec tant de précaution que, le long du ravin, étudié par eux avec soin, ils ne remuèrent pas la moindre pierre sous leurs pas.

Depuis qu'ils étaient emprisonnés sur la Montagne-Perdue, les assiégés avaient traversé bien des nuits calmes ; jusqu'alors ils n'en avaient pas connu de plus solennelle.

Dans la personne de leurs deux camarades, c'était l'espoir de leur délivrance qui s'enfonçait dans les ténèbres.

Depuis un quart d'heure déjà, Anguez et Barral avaient disparu.

Quel bonheur et quel espoir, si, au matin, lorsque le soleil se lèverait, on n'avait entendu, du bas de la montagne, ni un cri d'appel, ni la moindre clameur d'angoisse !

Une heure s'écoula sans que rien vînt troubler le silence nocturne.

Don Estevan, la main dans la main de Robert Tresillian, le cœur plein d'émotion, peut-être même d'espérance, prononçait à voix basse quelques paroles de gratitude, à l'adresse de ceux qu'il croyait maintenant sains et saufs, dans la solitude du llano.

Pedro Vicente, penché en avant, la moitié du corps en dehors du parapet, semblait vouloir lire à travers l'ombre épaisse.

Peu à peu et à mesure que le temps s'écoulait, un poids immense, le poids de l'inquiétude mortelle, s'allégeait. Les mineurs respiraient plus librement. Ils s'imaginaient déjà voir dans la direction d'Arispe deux hommes qu'ils reverraient bientôt, suivis des lanciers du colonel Requeñes, quand soudain une rumeur, sourde d'abord, monta de la plaine jusqu'au plateau, et fut bientôt suivie de clameurs, de détonations répétées, puis de cris furieux qui se mêlèrent aux hennissements des chevaux et aux appels gutturaux des sauvages, croyant à une sortie et ralliant tout leur monde à l'entrée du ravin.

Au milieu de ce sinistre tumulte, les coups secs et rapides des revolvers se firent successivement entendre. Le gambusino put les compter.

Il n'y avait pas à en douter : Benito Anguez et Jacopo Barral, surpris, se défendaient avec un sang-froid héroïque.

Au pied de la Montagne-Perdue, une meute de Coyoteros se ruait sur ces braves, et il n'y avait rien, rien, hélas ! à faire pour eux.

Jamais encore les assiégés n'avaient aussi bien compris les horreurs de leur situation. Les cris féroces des sauvages retentissaient à leurs oreilles comme un funèbre glas, et, pour comble d'horreur, ils entendaient les adieux, de plus en plus éloignés, que leur jetaient leurs pauvres camarades.

Le gambusino lui-même, si impassible d'habitude, ne put s'empêcher de pousser une exclamation désespérée :

« Les maudits ! s'écria-t-il, ils y voient dans la nuit, comme des chats-tigres, et ce serait folie que de renouveler l'aventure dans les mêmes conditions.

L'issue de la tentative, qu'il avait lui-même provoquée, le terrassait.

Entre l'idée et l'exécution, vingt-quatre heures s'étaient écoulées, et déjà il n'y avait plus de place que pour la résignation.

Chacun essaya de s'endormir sur le plateau, brisé de fatigue ou plutôt d'émotion, mais le spectacle qui s'offrit aux yeux des assiégés, au lever du jour, ralluma dans leur cœur la rage mal éteinte.

A l'endroit même où les Apaches avaient exécuté leurs danses funèbres accompagnées de hurlements autour du cadavre de El Cascabel, les Coyoteros dressaient le poteau du sup plice.

Bientôt ils y attachèrent un homme que les mineurs reconnurent pour être Benito Anguez.

Le malheureux était dépouillé de ses vêtements, et sur sa poitrine s'étalait, sinistre, la tête de mort, emblême de la tribu, entre les deux ossements croisés.

Les deux poignets réunis par une corde au-dessus de la tête, les deux pieds liés, les côtes saillantes, le muletier tournait la tête vers la Montagne-Perdue, comme s'il eût espéré en voir descendre le secours et la délivrance.

Alors, les sauvages s'éloignèrent, et, l'un après l'autre, prenant pour cible la poitrine du prisonnier, ils tirèrent jusqu'à ce qu'ils eussent remplacé, par un trou sanglant, la tête de mort, totalement disparue.

Graduellement le cercle s'élargit et s'effaça sous une tache écarlate.

Il y avait longtemps que la mort avait délivré l'infortuné muletier, que les brutes, ivres de sang et de rage, tiraient encore.

Enfin, et pour renouveler le drame avec un surcroît de férocité, ils attachèrent Jacobo Barral par-dessus le cadavre de son camarade et recommencèrent leurs exercices avec la même adresse et les mêmes hurlements. Puis, deux d'entre eux scalpèrent les victimes, et, brandissant les chevelures saignantes au-dessus de leur tête, ils s'approchèrent, autant que le permettait la prudence, de la Montagne-Perdue, en agitant leurs lugubres trophées aux yeux des Mexicains impuissants.

Un peu avant le coucher du soleil, une consolation fut offerte aux assiégés. Anguez et Barral avaient tenu parole. Aucune des balles de leurs revolvers n'avait été perdue, et leurs machetes mêmes y avaient été de surcroît :

Les Indiens procédaient aux funérailles de quinze des leurs. La vie des deux Macchabées du plateau leur avait coûté cher.

La vue de cette glorieuse hécatombe redoubla les regrets dus à la mort des deux héros.

CHAPITRE XVI

UN SAUT PRODIGIEUX

Pendant toute la journée, la consternation régna sur le plateau de la Montagne-Perdue.

Le passage presque instantané de l'espérance à l'abattement courbait les plus forts. Maintenant il n'y avait plus rien à faire : voilà ce qu'on se répétait l'un à l'autre. Et au bout de tout cela, comme couronnement, la fin jadis entrevue, l'épuisement des ressources et la mort, la mort de Barral et d'Anguez!

Don Estevan comprit qu'il fallait faire diversion à ces décourageantes pensées, dont il redoutait les progrès contagieux.

Le martyre de Benito Anguez et de Jacopo Barral, si glorieux qu'il fût pour leur mémoire, n'était pas fait, certes, pour inspirer des idées moins funèbres; et c'est précisément contre cette disposition qu'il lui parut nécessaire de réagir.

Réclamer une nouvelle tentative d'évasion eût été inutile. D'ailleurs, les Coyoteros, maintenant sur leurs gardes, ne manqueraient pas de redoubler de vigilance; et, de ce côté, tout espoir était perdu. Il n'y fallait plus songer.

Mais l'homme qui se noie, avec la certitude la plus complète de la mort, doit lutter jusqu'au bout, fût-ce en plein Océan.

Voilà ce que se disait don Estevan, et voilà la résolution qu'il fallait faire pénétrer dans le cœur de ces mineurs abattus.

L'exemple de Barral et d'Anguez, dont les Apaches n'avaient pu avoir raison qu'après avoir perdu quinze des leurs, n'était-il pas un noble exemple?

Tomber, mais sur des monceaux de cadavres ennemis, serait la ressource suprême qui ne pouvait leur échapper.

Le gambusino, dans cette circonstance, prêtait au chef le concours de son énergie communicative.

« Señor, lui disait-il en lui faisant remarquer que, dans le bivouac, c'était à qui se raconterait les différentes péripéties du supplice récent, il n'y a qu'une chose à faire, pour le moment, c'est d'affirmer nettement à tous ces hommes qu'ils ne mourront point de cette mort épouvantable.

— Et que feriez-vous, Pedro, pour les en convaincre?

— Ce que je ferais, señor? Je les réunirais au plus tôt, et je leur déclarerais que, l'heure venue, nous trouverons le moyen de mourir tous ensemble, sans abandonner une seule de nos têtes au couteau à scalper de ces chiens d'Indiens. »

Don Estevan regarda le gambusino d'un air étonné. Que prétendait-il donc?

« Je ne suis pas aussi fou que vous semblez le croire, señor, reprit le gambusino; un navire n'est jamais à la merci du vainqueur, tant qu'il y a de la poudre dans les soutes. Une fois à bout d'espoir, le commandant donne l'ordre de mettre le feu à la mèche et de faire sauter le vaisseau.

— Sommes-nous sur un vaisseau? demanda don Estevan.

— C'est tout comme, señor. La poudre ne vous manquera pas. Au dernier moment, si nous n'avons pas découvert, d'ici là, un nouveau moyen de diriger un messager sur Arispe, rien ne sera plus facile que de miner le parapet du ravin et l'entrée du plateau. Le terrain bien préparé, il ne s'agira plus que d'y amener l'ennemi. Nous pouvons y arriver au moyen d'une sortie dont le seul but serait de nous faire suivre, en fuyant, en reculant, en remontant peu à peu le ravin, par les Apaches. Une fois sur le plateau, nous les ferons sauter avec nous. A tout prix, señor, il faut effacer l'impression produite par le supplice de nos pauvres camarades.

Cette perspective, suscitée par le gambusino, de mourir en ensevelissant l'ennemi dans ce qu'il aurait cru être son triomphe, releva les courages abattus.

On se retrempait dans cette idée que la vie des femmes et des enfants ne serait plus à la merci des sauvages, et que, la dernière heure venue, on s'en irait tous ensemble, et, pour ainsi dire, la main dans la main, sur un lit de cadavres de Coyoteros.

En homme habile, don Estevan jugea qu'il fallait profiter aussitôt de ces bonnes dispositions et en tirer tout le parti possible, et il exposa que la situation n'était pas encore désespérée, que les ressources de la Montagne-Perdue n'étaient peut-être pas aussi épuisées qu'on l'avait cru, et qu'en faisant une battue générale on trouverait nécessairement quelque gibier, et, par suite, du temps pour prolonger la résistance.

Cette battue fut fixée au lendemain, dès le lever du soleil.

La certitude d'échapper à la fureur des Coyoteros avait ramené, parmi les assiégés, une sorte de gaieté. On se fait à l'idée de la mort, comme à toute autre idée, et celle-ci une fois admise, on fit le possible pour n'y plus penser.

Le lendemain, au point du jour, on se mit en marche, à l'exception des hommes nécessaires à la garde du ravin, et la chasse commença.

Ainsi que l'avait prévu don Estevan, elle ne fut pas infructueuse. On abattit du gibier, en partie peu délicat, jusqu'à des loups et des coyotes; mais on n'en était plus à se montrer difficile.

A peu près vers le milieu de la journée, don Estevan, les deux Tresillian, l'ingénieur et le gambusino marchant en tête, un bruit tout à fait insolite agita le fourré, et l'on vit détaler, à toute vitesse, un magnifique carnero.

Quelle aubaine, s'il était possible de l'abattre! C'était, sans doute, le dernier représentant de ce troupeau que Pedro Vicente et Henry Tresillian avaient rencontré, dès le commencement du siège, et qui avait été, au jour le jour, d'une si grande ressource aux assiégés.

En tout cas, c'était une pièce exceptionnelle, un jeune et robuste mâle, aux formes élancées, aux muscles bien fournis, aux cornes longues et recourbées, et qui ne pouvait échapper aux chasseurs, car il courait en droite ligne vers l'extrémité du plateau, du côté opposé au camp des Indiens, c'est-à-dire vers le vide.

Une fois là, on aurait raison de lui, ne fût-ce qu'en le cernant.

Les chasseurs, excités par le vif désir de se rendre maîtres de cette proie, n'eurent même pas la patience d'attendre. Cinq ou six coups de fusil retentirent, mais sans atteindre le carnero qui, arrivé au bord du précipice,

s'arrêta net, arc-bouté sur ses jambes nerveuses et fines, et la tête penchée sur le vide.

Soudain, les jambes de devant repliées, avec la rapidité de l'éclair, il s'élança et disparut aux yeux ébahis des chasseurs.

Quel saut !

Évidemment, la bête affolée s'était inconsciemment lancée dans l'abîme, et, à l'instant, elle devait être morte, écrasée, disloquée, les os rompus et la chair pantelante, au bas des rochers.

Ce fut avec un singulier sentiment mêlé de déception et de curiosité, que les chasseurs s'approchèrent du bord du plateau.

Le gambusino courait en avant de toute la vitesse de ses jambes.

Pour lui, il voyait, dans cet accident, un problème à résoudre. La halte du carnero à l'extrême bord du précipice lui donnait à penser, et beaucoup. La bête, avant de s'élancer, avait réfléchi. Elle avait certainement agi avec méthode. Un animal affolé peut, sous le coup de la terreur, se jeter dans l'abîme, mais sans s'arrêter, sans se donner le temps de voir où il s'élance. Celui-ci, au contraire, avait hésité, malgré les balles qui sifflaient à ses oreilles, et avait pris son élan, en bête qui calcule la hauteur et la portée du bond.

Arrivé au bord du plateau, le gambusino s'étendit à plat ventre et regarda. Les chasseurs, arrivant les uns après les autres, l'imitèrent. Sur les rochers qui formaient la paroi de la Montagne-Perdue, rien ! En bas, rien ; à moins que le cadavre du carnero ne fût dissimulé par les broussailles. Mais non ! on aurait au moins vu des traces de sang sur la pierre.

Tout à coup, Pedro, portant ses regards sur la plaine, ne put retenir un cri, se redressa d'un bond et tendit les bras en avant, vers l'horizon.

Tous suivirent ce geste indicateur et virent le carnero qui fuyait au loin, avec la vitesse d'une flèche.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Était-il possible qu'une bête de chair et d'os détalât ainsi après une pareille chute, un saut de cinq cents pieds ?

Quant au gambusino, son visage était radieux. Une idée venait de surgir dans son cerveau, toujours en quête de moyens de délivrance.

Mais pensant qu'une déception nouvelle pourrait avoir d'irrémédiables conséquences, il laissa s'éloigner ses compagnons stupéfaits, ou plutôt fit semblant de les suivre ; mais quand il crut pouvoir revenir sur ses pas, sans être vu, il s'approcha du bord, examina avec une attention extrême la paroi de la Montagne-Perdue, arpenta la crête du rocher, dans toute sa hauteur et dans toute sa largeur, se coucha encore à plat ventre, la tête au-dessus du vide, étudiant les moindres aspérités et jusqu'au creux des rochers ; puis, après cette inspection attentive et prolongée, il reprit le chemin du bivouac, la joie dans le regard, et murmurant :

« Allons ! nous ne sommes peut-être pas encore tout à fait perdus. »

Il s'était rendu compte du saut du carnero.

Quand il arriva au bivouac, la nuit était tombée, et sa surprise fut extrême d'entendre, en approchant de la tente de don Estevan, les éclats d'une discussion assez vive.

Le gambusino pénétra, et fut invité, comme d'habitude, à prendre part au conseil.

En ce moment, Henry Tresillian parlait, déclarant que se tenir ainsi immobile sur le plateau était pire que la mort, surtout quand on avait pour exemple la fin de deux compagnons qui, avant de succomber sous le nombre, avaient tué quinze hommes.

L'entrée de Pedro Vicente, sans jeter un froid, imposa cependant une certaine contrainte. Chacun le savait ennemi prononcé de pareilles tentatives.

Il posa dans un coin de la tente sa carabine, vint prendre sa place accoutumée, écouta respectueusement le résumé que lui fit Estevan de la conversation qui venait d'avoir lieu, puis appelé à donner son avis :

« Tout cela est très bien, señores, dit-il, mais, pour le moment, je crois avoir mieux à vous offrir.

— Expliquez-vous, s'écria-t-on. Parlez, mais parlez donc ! Que nous apportez-vous ? »

Tous les regards, ceux de don Estevan lui-même et de Robert Tresillian, étaient rivés sur le visage du gambusino, qui, avec simplicité, répondit en scandant ses paroles :

« Peut-être le salut.

— Seriez-vous homme à faire des miracles, señor gambusino ? Soit, dites-nous votre moyen, dit l'ingénieur.

— L'idée en est si simple, répondit Pedro Vicente, que je ne comprends que nous n'y ayons point songé plus tôt. Puisque ces co-



Alors, les sauvages, prenant pour cible la poitrine du prisonnier... (Page 61.)

quins nous interdisent d'expédier un messager sur Arispe par la grande porte, il faut qu'il prenne la clef des champs par le revers, c'est-à-dire par le côté opposé du ravin et non gardé de la montagne. »

On crut, dans l'assistance, que Pedro Vicente était sous l'empire d'une hallucination.

« C'est un saut de cinq cents pieds, vous n'y songez pas, mon ami, dit don Estevan.

— Vous nous proposez d'imiter le carnero, dirent ensemble plusieurs voix.

— C'est cela même, riposta Pedro. Imiter le carnero, il n'y a pas autre chose à faire. »

Et il ajouta :

« Dès demain, señores, au lever du jour, si vous voulez me suivre, je vous expliquerai mieux ce que j'ai pris la résolution de faire, et vous verrez par vous-mêmes que si mon projet est plein de difficultés, il est possible d'en avoir raison avec de l'adresse et quelque énergie. D'ailleurs, cette fois, c'est moi qui me risquerai. Tout ce que je demande à monsieur l'ingénieur, c'est cinq cents pieds de corde, s'il peut les mettre à ma disposition. — En gros ou en détail, ajouta-t-il en souriant, cela ne fait rien. »

L'ingénieur déclara que la corde ne lui faisait pas défaut, et qu'il en avait au moins quatre cents pieds.

C'était encore cent pieds qui manquaient. Comment se les procurer ?



Soudain, il s'élança et disparut aux yeux des chasseurs. (Page 63.)

On proposa de mettre bout à bout quelques lassos, mais cela n'allait pas loin. En découpant la toile des tentes en lanières minces pour ensuite les tordre ensemble, peut-être arriverait-on. En tout cas, il fallait essayer.

Au milieu de ces paroles qui s'entrecroisaient, chacun apportant son système, le gambusino fit signe qu'il avait quelque chose à dire.

« Inutile de se mettre en peine, fit-il; ce n'est pas la matière qui manquera ici pour filer des cordages, et nous n'avons qu'à nous baisser pour en ramasser.

— Où donc ? Avec quoi en ferez-vous ? cria-t-on à la ronde.

— Nous en ferons avec ceci, » répondit le gambusino en repoussant du pied un amas de feuilles sèches sur lequel il était assis.

C'étaient des feuilles de mezcal, dont les fibres, comme le chanvre, peuvent, en effet, servir à fabriquer des fils et des cordages d'une solidité à toute épreuve.

Cet arbre, qui avait déjà fourni plusieurs repas aux Mexicains, pouvait donc, en outre, leur procurer la possibilité d'aller chercher à Arispe des libérateurs.

Or, il y en avait assez sur la Montagne-Perdue, pour qu'on n'eût pas à craindre d'en manquer.

En s'y mettant avec ardeur, il était possible d'arriver pour le lendemain soir; et il fut convenu que, dès la pointe du jour, pendant

qu'on travaillerait au bivouac, don Estevan et ses amis accompagneraient le gambusino, qui leur expliquerait, sur le terrain même, ses moyens d'évasion.

Dès le matin, tout le monde était au travail. Les femmes étaient occupées à recueillir toutes les feuilles de mezcal tombées depuis quelques jours, ce qui permettait de les employer sans retard, les feuilles fraîches ne pouvant immédiatement servir à l'usage réclamé.

Des hommes, munis de maillets de bois grossiers, façonnés en un rien de temps, dégrossis à la hache, battaient, sans relâche, les feuilles sèches contre les troncs d'arbres pour isoler les fibres, et d'autres tordaient celles-ci pour en faire des fils minces qui, réunis et fortement tordus à leur tour, prenaient bientôt la forme de cordages solides.

L'espoir était revenu, et avec lui le courage. Les plus indolents s'étaient mis à l'œuvre.

Pendant que chacun faisait ainsi de son mieux, don Estevan, en compagnie des deux Tresillian, de l'ingénieur et du gambusino, explorait le côté de la Montagne-Perdue désigné, la veille, à l'attention de Pedro Vicente, par la disparition du carnero.

Ce n'était pas sans une émotion vive que l'on marchait.

Au bout de cette seconde expérience qu'on allait tenter, dont on se préparait, d'abord, à peser toutes les chances, on apercevait, comme toujours, l'armée de secours, le régiment de lanciers du colonel Requeñes.

Le gambusino avait dit vrai : il expliquait clairement le saut du carnero et démontrait qu'en suivant l'exemple donné par l'intelligent animal, la descente, quoique extrêmement périlleuse, n'était peut-être pas impossible à un homme. Penchés sur le vide, avec toute l'audace de gens qui espèrent et n'ont pas le temps de songer au vertige, don Estevan et ses compagnons scrutaient les moindres accidents de la paroi, suivant les indications de Pedro Vicente, qui faisait sa démonstration avec une lucidité merveilleuse, en homme sûr de ce qu'il avance.

De place en place, à partir d'une trentaine de pieds au-dessus du bord supérieur, cette face de la Montagne-Perdue se composait d'une succession de petites corniches ou plutôt de saillies de rocher perpendiculaires à la paroi, et très étroites, ce qui devait les rendre parfaitement invisibles de la plaine, mais présentant assez de surface, cependant, pour que des hommes pussent s'y tenir debout. A l'aide des cordes, on devait pouvoir descendre d'une corniche à l'autre. A partir de la dernière, à cent cinquante pieds environ audessus du sol, le rocher, nu et tout à fait lisse, descendait jusqu'au llano, avec une inclinaison légère, sur laquelle le carnero, affolé par la poursuite, avait bien pu se laisser glisser, rouler peut-être.

La hauteur de cette dernière étape méritait attention, sans doute ; mais avec une corde à nœuds, solidement fixée et tenue à la dernière corniche par les deux hommes qui l'auraient aidé à y parvenir, un homme seul, habile et de sang-froid, pouvait s'en tirer. Dans son ensemble, le saut était périlleux, à coup sûr, la manœuvre difficile ; mais à la grâce de Dieu ! Qui ne risque rien n'a rien !

Bref, le gambusino, pour se résumer, raconta que la reconstitution, faite par la pensée, de cette fuite prodigieuse du carnero, lui avait inspiré l'idée de prendre la même route, lui-même, pour gagner Arispe.

Don Estevan et ses compagnons étaient émerveillés de tant de sagacité.

Les regards plongés jusqu'au fond de l'horizon, avec une sorte d'ivresse, on ne pensait pas, momentanément, aux difficultés de cette descente de cinq cents pieds, qu'il fallait accomplir avant de se lancer sur le llano.

Dans l'enthousiasme du moment, chacun d'eux eût voulu partir, dès l'instant, en plein jour, sans songer à l'œil perçant des Indiens.

Tout à coup, en explorant l'étendue du llano, le regard de Pedro s'arrêta sur un point noir mobile, qu'il fit remarquer à ses compagnons, et qui semblait grandir en se rapprochant de la montagne.

Henry Tresillian, au premier coup d'œil, reconnut Crusader.

« C'est lui, s'écria-t-il. En vérité, ne semble-t-il pas, par sa présence en un pareil moment, me dire encore : — Vous savez, si vous avez besoin de moi, je suis là. »

Henry avait, plus d'une fois, dans ses promenades, aperçu son cheval dans les mêmes parages, et en avait conclu que son brave Crusader avait sans doute rencontré, dans cette direction, en même temps qu'une retraite plus sûre, quelque pâturage plus à son gré qu'un autre, et dont il avait fait son quartier général préféré.

C'était donc sans surprise qu'il l'y retrouvait; mais cette circonstance venait de lui inspirer une résolution soudaine.

« Cette fois, dit-il, et sans qu'il soit besoin de faire appel au sort, c'est moi qui partirai. Il y va de l'intérêt de tous. »

Cette intervention inattendue provoqua un moment de surprise.

« Vous, dit don Estevan, pourquoi vous, mon jeune ami, plutôt qu'un autre, plutôt que Pedro Vicente, qui, tout à l'heure, réclamait cet honneur pour lui?

— Toi, Henry, s'écria Robert Tresillian, toi, mon enfant?

— Moi-même, señor, moi-même, mon père, répliqua le hardi jeune homme, et par la raison péremptoire que nul ici ne saurait avoir autant de chances que moi de réussir. Une fois en bas, grâce à un signal qui est familier à Crusader, j'ai la presque certitude, qu'un autre que moi n'aurait pas, de l'entendre accourir. Il n'y a pas un mustang des Apaches pour suivre Crusader, vous le savez, et puisque vous croyez, señor, qu'il faut être deux pour gagner la route d'Arispe, les voilà trouvés : Crusader et moi! Lui et moi, si tout ne conspire pas contre nous, pouvons seuls arriver à Arispe.

Émù de ce langage hardi, le gambusino se rapprocha du jeune homme, et lui serra vigoureusement les mains :

« Laissez-moi, du moins, partir avec vous, Henry, dit-il. Je suis sûr de vous faire gagner Arispe en ligne droite, tandis que vous... »

Henry Tresillian ne lui donna pas le temps d'achever.

« Soyez sans inquiétude, dit-il, et ne me détournez point. S'il fallait sortir à pied, Pedro, je n'oserais me mettre en ligne avec vous, ou plutôt nous partirions ensemble, en effet; mais vous n'ignorez pas que Crusader ne se laisse monter que par moi.

— Et si vous ne le trouvez pas au bas de la montagne?

— Je le trouverai. Mais si, par impossible, je ne le trouve pas, dit Henry Tresillian, eh bien, je vous attendrai en bas, señor Pedro, et cette fois, nous partirons ensemble. »

Un frémissement électrique courut dans l'assistance.

Chacun sentait que le jeune homme avait raison. Quel meilleur compagnon que ce Crusader pour voler vers Arispe?

Robert Tresillian, fier de son fils, le serrait dans ses bras. Quant à don Estevan, tout en reconnaissant que le jeune homme avait raison, il songeait à sa fille Gertrudès, à qui une telle nouvelle allait causer nécessairement une cruelle émotion.

Seul, l'ingénieur, dans son for intérieur élevait des objections. Il se disait qu'il faudrait une chance providentielle pour que, dans une manœuvre aussi difficile, une corde ne vînt pas à se rompre, à s'user, à se couper sous le frottement presque inévitable de l'arête de quelque rocher. Mais avait-il le droit de les émettre, quand il n'avait rien de mieux à proposer.

Il fut convenu que le départ aurait lieu dans la nuit même, et l'on reprit le chemin du bivouac.

La petite troupe des explorateurs y rentrait à peine, qu'un mineur y accourait hors d'haleine.

Il raconta qu'en s'efforçant, avec un de ses camarades, de déplacer un bloc de rocher qui gênait la trace d'un chemin que l'ingénieur leur avait donné à faire presque à l'extrémité du plateau, du côté opposé au ravin, il avait été stupéfait de voir ce bloc s'enfoncer subitement sous terre, et disparaître avec un fracas épouvantable, quelque chose comme une série de détonations, se répercutant dans un abîme.

Surpris et presque effrayé d'abord, il avait bientôt repris courage, et déblayé l'entrée de l'excavation avec l'aide de son compagnon et de quelques autres mineurs qu'ils avaient appelés.

Ils avaient mis ainsi à découvert l'orifice du trou d'un puits naturel qui devait être extrêmement profond, à en juger par le temps qu'avaient mis à arriver au fond d'autres pierres successivement jetées par eux, après la chute inattendue du premier bloc.

Devant ce trou béant, ils avaient dû s'arrêter et ses camarades l'envoyaient avertir l'ingénieur et lui faire part de la découverte.

Une caverne n'est pas chose rare sur les montagnes. Mais, dans l'état d'esprit où se trouvaient les assiégés, la moindre chose nouvelle prend les proportions d'un événement. En tout cas, il fallait voir.

L'ingénieur avait écouté avec un très vif intérêt le récit de son ouvrier. Il réunit aussitôt les hommes les plus habiles de son équipe de mineurs, leur fit emporter tout ce qui

peut servir à la descente dans un puits de mine : ce qu'il avait de cordes, des chaînes, même des bannes pouvant supporter le poids de quelques hommes pressés debout, l'un contre l'autre; et muni de tous les moyens d'exploration souterraine qui étaient en son pouvoir, tels que lampes, appareils électriques, etc., qu'il avait eu le temps de faire hisser sur le plateau, lors de l'apparition des Coyoteros, il se rendit avec son monde sur le lieu de la découverte, où il fit immédiatement tout préparer pour la descente.

A quelques mètres de l'orifice du puits, qu'il fit élargir, il établit un treuil autour duquel on enroula tout ce qu'on avait de cordes et de chaînes, il fit attacher, fixer solidement, à l'extrémité du câble, une banne où quatre hommes pouvaient trouver place avec lui, et s'installa le premier dans cette banne, où un contremaître mineur et trois compagnons armés de pioches et de sondes le suivirent.

Pour que l'on pût se reconnaître dans cette obscurité, il donna l'ordre d'allumer les lampes, et la descente s'opéra prudemment, sans précipitation et sans encombre.

Le puits était profond. L'ingénieur, de cinquante pieds en cinquante pieds, se rendait compte, avec une satisfaction visible, de cette profondeur. Au bout d'un certain temps, la banne toucha le sol.

L'ingénieur et ses compagnons se trouvaient dans une sorte de rond-point, assez vaste, de forme un peu allongée, mais fermé de tous côtés par le roc. Pas d'issue! Du moins c'est ce que l'ingénieur crut deviner, à la première inspection.

Il donna, cependant, l'ordre de sonder les parois et s'y mit lui-même, auscultant les murailles granitiques à tour de bras, avec le dos d'une pioche.

Soudain, il tressaillit. Il lui sembla que le fer, en retombant sur le roc, venait de rendre un son moins mat. Si c'était une illusion? L'ingénieur commanda le silence. Tous les marteaux cessèrent de s'abattre sur les parois. Seule, la pioche de l'ingénieur retomba sur le rocher, et, en effet, chacun reconnut que le choc produisait une sonorité prolongée. Renouvelée trois fois de suite, l'expérience ne se démentit pas. Il n'y avait plus à en douter : une galerie semblait devoir exister derrière cette muraille.

On attaqua le roc avec la sonde, d'abord, puis à coups de pic, avec une énergie extrême, et à mesure qu'il se creusait, sous ses efforts répétés, la sonorité devenait de plus en plus remarquable.

Tout en donnant de sa personne, l'ingénieur réfléchissait. Sa tête bouillait, ce qu'il supposait allait se réaliser!...

Tout à coup, son pic, au lieu d'être arrêté sur la paroi, rencontra le vide et s'y enfonça. Ce ne fut pas sans peine qu'il le retira. En approchant sa lampe de mineur, il vit que la muraille était percée.

Élargir la crevasse n'était point chose difficile. Chacun s'y mit. A mesure que le trou s'élargissait, il semblait aux hommes que de l'air frais venait jusqu'à eux.

Enfin l'ouverture fut bientôt assez large pour donner passage à un homme.

L'ingénieur s'engagea le premier, la lampe à la main; les autres le suivirent.

La galerie s'enfonçait horizontalement à travers la masse rocheuse. Ce n'était point un rêve : l'air y circulait. Ils le sentaient sur leurs visages couverts de sueur après une si rude besogne, et même l'ingénieur, qui marchait en avant, crut apercevoir un filet de lumière.

Le rayon s'élargissait au fur et à mesure. Bientôt ce fut une ouverture qui grandit, comme avait grandi le rayon, et quand l'ingénieur l'eut atteinte, il ne put retenir un cri de triomphe, en apercevant, à l'infini, à travers des broussailles entremêlées, l'étendue illimitée du llano.

CHAPITRE XVII

ENTRE CIEL ET TERRE

Le plan du gambusino était miraculeusement simplifié.

La découverte du puits et de la galerie était venue tout aplanir.

La descente extérieure dans le llano, réduite à cent cinquante pieds, tout au plus, n'était plus en elle-même véritablement périlleuse. Il n'y avait plus à craindre pour Henry, si rien ne venait éveiller de ce côté la vigilance des Apaches.

La nuit arrivée, comme on la désirait, ni trop sombre ni tout à fait claire, était vraiment propice à une tentative d'évasion. L'ingénieur, don Estevan, Robert Tresillian, son fils Henry, le gambusino et quelques mineurs choisis s'engagèrent dans la caverne, descendirent au fonds du puits et pénétrèrent jusqu'à l'extrémité de la galerie qui s'ouvrait sur le vide.

Bien que tout se présentât à souhait, l'émotion était grande.

Le gambusino chercha dans l'ombre les mains d'Henry Tresillian et les étreignit de toutes ses forces.

« Señor, dit-il, il en est temps encore, laissez-moi partir, la nuit est favorable, et en supposant que votre cheval ne réponde pas à ma voix, j'aurai devant moi assez d'heures nocturnes pour que, le jour venu, je sois déjà déjà hors de la vue de ces Coyoteros.

— Merci, señor Vicente, riposta le jeune homme, merci mille fois! mais je puis seul avoir la certitude de trouver en bas mon brave Crusader. Il ne répondra qu'à moi, et quand le jour se lèvera sur le llano, je serai, grâce à lui, beaucoup plus en avant sur la route d'Arispe qu'un homme à pied, cet homme fût-il vous. »

Le gambusino vit qu'il était inutile d'insister.

L'heure de la séparation était venue. Henry se jeta dans les bras de son père, puis dans ceux de don Estevan.

Il ne voulut pas prononcer le nom de Gertrudès. A ce moment décisif, rien ne devait amollir son courage. Le salut de tous ne dépendait-il pas de son sang-froid et de son énergie?

Une fois en bas, un coup de sifflet discret devait avertir ceux qui restaient à l'ouverture de la galerie qu'il était arrivé à bon port, et qu'il avait le sol du llano sous les pieds, deux, qu'il était en péril et qu'il fallait le rehisser au plus vite.

La descente commença.

Ce fut avec des précautions infinies que les hommes laissèrent glisser la corde ; trop doucement, à l'estime du jeune homme impatient ; trop vite, au gré de ceux qui, à l'orifice de la galerie, sentaient qu'il s'en allait dans l'inconnu, et que chaque brasse de corde déroulée le rapprochait du péril, peut-être de la mort.

Enfin, Henry Tresillian toucha terre.

Son premier soin fut de prêter l'oreille. Sous le ciel étoilé qui enveloppait cette partie du désert de la Sonora, le silence était solennel.

Henry Tresillian fit alors entendre le signal annonçant qu'il était au terme de sa descente, et il se mit à marcher droit devant lui, dans la direction du point du llano où il avait vu Crusader.

Ce qu'il lui fallait, c'était atteindre son cheval, faire savoir à l'intelligent animal qu'il était là, lui, son maître, à sa recherche dans la solitude.

Une fois sur son dos, et pour s'écarter du camp des Indiens, il ferait un circuit et disparaîtrait comme l'éclair dans la direction d'Arispe.

Pendant qu'il s'éloignait ainsi, l'ingénieur déclara qu'il serait en mesure, s'il le fallait, d'éclairer la plaine sur les pas d'Henry, à une lieue de distance.

Le gambusino posa brusquement la main sur son bras.

« Gardez-vous-en bien ; cette lumière inattendue pourrait le trahir encore plus que l'aider en ce moment. Ne faisons rien qui puisse donner l'éveil aux Apaches, avant qu'Henry soit hors de leur atteinte. »

Ces hommes, si réellement braves, retenaient leur respiration, pour mieux entendre ; mais aucun bruit n'arrivait à leurs oreilles.

« Señores, dit le gambusino, ce silence même est la preuve que don Henry n'est pas, pour l'instant, en danger. »

Un coup de sifflet, léger comme un souffle, mais modulé d'une certaine façon particulière à Henry, arriva jusqu'à eux au même instant.

« Ou je me trompe fort, dit Pedro, ou le jeune homme vient d'appeler l'attention de son Crusader. »

Dans le llano, Henry Tresillian se dirigeait vers l'ouest. L'étoile polaire lui servait comme de point de repère.

Après avoir parcouru une distance de quatre cents mètres environ, le jeune Anglais avait pensé, en effet, qu'il était temps de se faire reconnaître de Crusader, comme il avait l'habitude de le faire autrefois.

Si le cheval ne répondait pas à l'appel, c'était une chose bien convenue, Henry Tresillian, après trois essais infructueux, devait revenir sur ses pas, saisir la corde à nœuds et regagner la galerie, à l'aide de ceux qui l'attendaient.

O bonheur ! dès son premier signal, le trot allongé d'un cheval parvint bientôt à son oreille.

Crusader s'était senti averti, il n'y avait pas à s'y méprendre.

Henry Tresillian, avec moins de précaution que la première fois, donna un second coup de sifflet.

Quelques secondes après, il sentait, sur son visage, le souffle bruyant de Crusader.

Le noble animal, dans sa joie de retrouver son maître, posait la tête sur ses épaules, et le jeune Anglais, oubliant, pour un instant, que les moments étaient précieux, prenait cette tête dans ses deux mains et la baisait.

La reconnaissance était faite. Le cheval et le cavalier, sûrs l'un de l'autre, étaient prêts.

Henry passa dans la bouche de Crusader son mors que Pedro avait eu la présence d'esprit de lui remettre, au moment où il allait opérer sa descente, ainsi qu'une couverture, et, d'un bond, il avait sauté sur le dos du vaillant animal qui s'élança comme une flèche.

Penché sur l'encolure de Crusader, Henry se sentait, avec ivresse, emporté dans une course effrénée. Sa poitrine dilatée aspirait l'air à pleins poumons.

Son père et ses amis, penchés sur le bord de la galerie, tendaient encore l'oreille et interrogeaient encore les moindres bruits du désert, que le gambusino ne doutait déjà plus du succès.

« Votre fils est à cheval, señor, dit-il à Robert Tresillian, j'en jurerais. Tenez, Crusader vient de hennir, et ce hennissement était joyeux. C'est signe qu'il a retrouvé son maître. »

Robert Tresillian, trop ému pour se rendre à ces raisons, s'efforçait encore, mais en vain, de percer du regard les ténèbres épaisses qui s'étendaient sur le llano.

A ce moment, le gambusino dit quelques mots à l'oreille de l'ingénieur.

Tout à coup, avec l'éclat fulgurant d'un jet de poudre, une fusée de lumière électrique éclaira, pendant quelques secondes, tout un angle de la plaine.

L'instant ne pouvait être mieux choisi.

Henry apparut soudain, à son père et à ses amis, comme dans un éclair. Monté sur Crusader, il volait sur la route d'Arispe.

Le jet de lumière lancé sur le llano n'avait eu que la durée d'une seconde, le temps de voir ce qui se passait dans un certain rayon, puis, tout était rentré dans l'ombre.

Les Indiens, quand bien même ils eussent aperçu quelque chose, n'auraient pas eu le temps de se rendre compte de ce qui n'eût pu être pour eux qu'un inexplicable phénomène. Le jet de la lumière était d'ailleurs dirigé du côté de la Montagne-Perdue opposé à leur campement.

Mais cet éclair avait suffi pour rassurer le père et les amis du cavalier.

« Sauvé ! Henry est sauvé ! s'écria son père en s'essuyant les yeux.

— Et, à son tour, il nous sauvera ! dit le gambusino. Tous les atouts, pour cette fois, sont dans son jeu, et, par conséquent, dans le nôtre. »

On ne dormit guère, cependant, cette nuit-

là, sur le plateau. Chacun des assiégés s'y livrait à une foule de conjectures.

On avait la quasi-certitude qu'Henry Tresillian avait pu s'échapper, mais cette certitude n'était pas encore entière.

Il était bien parti : arriverait-il avec un égal bonheur à Arispe?

Voilà ce que l'on se demandait sur le plateau, avec l'acharnement que, dans la crainte d'une déception, des hommes dont la position est presque désespérée mettent parfois à voir tout en noir.

L'alternative de capture ou de délivrance était également discutée parmi les chefs.

Don Estevan était un peu troublé, malgré lui, par les larmes de Gertrudès, qui avait usé tout son courage avant le départ d'Henry.

Robert Tresillian faisait des efforts extraordinaires pour paraître calme, mais le père était encore, sous ces dehors impassibles, en proie à de terribles angoisses.

Seul, le gambusino faisait entendre le langage de la raison.

« Señores, disait-il, nous sommes fondés à avoir plus d'espoir que jamais. Don Henry court vers Arispe, il ne trouvera point sur son chemin les sauvages qui se sont dirigés vers le fleuve Horcasitas. Par conséquent, il n'a rien à craindre des hommes. La faim? la soif? N'a-t-il point ce qu'il lui faut de vivres et d'eau pour cinq journées! Donc, arrivé à Arispe, il verra le colonel Requeñes. En sept jours, le colonel, à la tête de son régiment, doit arriver jusqu'ici. C'est donc douze jours de patience qu'il nous faut. De plus, ajouta-t-il en s'adressant plus particulièrement à Robert Tresillian, nous n'avons pas entendu le moindre bruit qui puisse nous alarmer, et les Coyoteros, vous le savez, ne sont pas hommes à faire des prisonniers sans pousser leurs sinistres hurlements. Je l'affirme, toutes les probabilités sont pour nous.

— Ainsi vous croyez qu'Henry est sauvé? murmura Gertrudès.

— Señorita, répondit le gambusino, non seulement je le crois, mais j'en jurerais. »

Les hommes éprouvés par le sort ne sont jamais à court d'objections. En supposant Henry arrivé à Arispe, sain et sauf, qui pouvait répondre du succès de sa mission?

Le colonel Requeñes pouvait être absent d'Arispe, et, qui sait? il n'était pas impossible qu'instruit des projets des Indiens sur les établissements de l'Horcasitas, il ne fût, à cette heure même, en campagne pour déjouer leurs projets.

« Et quand cela serait? ripostait le gambusino, qui avait réponse à tout, est-ce qu'on laisse tout à fait sans garnison une ville située sur les confins du désert? Je sais bien qu'à notre départ, on parlait à Arispe, d'une révolte d'Indiens Yaquis, du côté de Guaymas. Et après? En supposant que le colonel Requeñes se soit mis en campagne contre eux, il reste les habitants d'Arispe et les peones des haciendas des environs. Est-ce que je n'ai pas entendu dire à don Romero que le frère de la señora Villanneva peut armer trois cents peones et se défendre lui-même, dans son hacienda, en cas d'agression des Indiens?

— Rien n'est plus vrai, Pedro Vicente, mais les peones ne sont pas des soldats.

— Que dites-vous là? reprit le gambusino. Eh bien, supposez tout ce que vous voudrez de pire, et, à votre point de vue, c'est l'éloignement du colonel et de ses lanciers de Zacatecas; pour moi, il est incontestable que don Romero, à la tête de ses peones, se jettera dans le llano, et c'est alors que nous-mêmes nous compterons pour quelque chose, puisque nous serons secourus par de solides cavaliers, au moins aussi bien montés que les Apaches. Ce moment arrivé, don Estevan, vous ne me verrez pas, je vous jure, refuser de descendre et d'essayer, pour ma part, de découdre autant de ces bandits qu'il me restera à utiliser de charges de poudre. »

Il était impossible de ne pas se sentir réconforté par une telle confiance, alors surtout que l'homme qui l'exprimait ainsi s'était montré si prudent et si sensé jusqu'alors.

Mais à mesure que le temps passait, les encouragements donnés par Pedro Vicente perdaient peu à peu de leur valeur, et le doute revenait, s'imposait à des hommes dont la faim commençait à diminuer non le courage, mais l'énergie et la force morale.

Alors, dans ces moments, les restrictions naissaient d'elles-mêmes. Si Henry Tresillian avait échoué dans sa mission, ou bien si, pour une cause ou pour une autre, les secours n'arrivaient pas le douzième jour qui suivrait son évasion, il n'y aurait plus rien à manger sur le plateau, et, dès maintenant, il fallait, suivant l'énergique expression des mineurs, mâcher des pierres, pour tromper les tiraillements de l'estomac.



Henri apparut soudain, comme dans un éclair. (Page 70.)

CHAPITRE XVIII

LE COLONEL REQUEÑES

Ainsi que l'avait conjecturé le gambusino, l'on s'occupait de l'expédition à Arispe, où l'absence de toute nouvelle provoquait des appréhensions de plus en plus vives.

Le départ de la caravane, enrôlée sous les ordres de don Estevan et de son associé Robert Tresillian, y avait excité un grand intérêt et une certaine inquiétude. Mais la présence et le concours de Pedro Vicente, renommé, dans toute la province, pour son indomptable courage et sa connaissance approfondie du désert, avait rassuré les plus timorés.

Cependant, cet interminable silence commençait à paraître extraordinaire.

Don Estevan avait formellement promis



Sur la grande place d'Arispe, un jeune cavalier s'avançait. (Page 75.)

d'envoyer des courriers à Arispe, aussitôt après avoir atteint l'emplacement de la mine dont le gambusino seul avait le secret.

Il y avait presque un mois que des nouvelles auraient dû arriver, et rien n'était venu. Un silence de mort planait donc sur le sort des mineurs.

Des courriers et des cavaliers, envoyés par le colonel Requeñes jusqu'à trois et quatre journées de marche d'Arispe, mais qu'on n'avait pu renseigner sur le but ignoré de l'expédition d'Estevan, étaient successivement revenus, non seulement sans nouvelles, mais sans avoir pu recueillir le moindre indice du passage des mineurs.

Le colonel des lanciers savait que les bandes d'Indiens remuaient, en Sonora. Ses espions lui avaient appris même que quelques établissements de l'Horcasitas, entre autres le grand village de Nacomori, étaient ou pillés ou menacés de pillage. Mais il savait aussi qu'il ne devait pas compromettre les troupes qu'il commandait pour protéger les entreprises particulières de pionniers qui, à leurs risques et périls, et dans un intérêt privé, pénétraient souvent au cœur des territoires des tribus indiennes, avec plus d'audace que de prudence.

L'expérience de don Estevan lui était connue, et la sûreté de coup d'œil du gambusino l'avait rassuré, pendant longtemps, au sujet de la caravane.

Mais, ne pouvant tabler que sur des conjectures, il n'osait prendre sur lui de commander une marche à l'aventure, des troupes confiées à ses ordres, dans l'immensité du désert.

C'est ce qu'il expliquait, un matin, à don Juliano Romero, un riche haciendero des environs d'Arispe, le propre frère de la señora Villanneva, très troublé par l'absence de nouvelles, et qui venait se renseigner près du chef de la garnison d'Arispe.

« Ah! c'est vous, don Juliano, s'écria le colonel Requeñes, quand le riche haciendero eut été annoncé et introduit par son aide de camp. Bien que l'on ne vous voie pas souvent ici, señor, je n'ose dire : quel bon vent vous conduit aujourd'hui à Arispe, car je devine la cause de votre présence.

— En effet, colonel, dit don Juliano, et je ne vous cache pas que le sort de mon beau-frère me tourmente plus que je ne saurais le dire. Il a dû lui arriver malheur; pour moi, cela ne fait plus de doute; et chaque jour qui s'écoule augmente mon angoisse. A la date où nous sommes, j'aimerais mieux, je vous jure, être instruit même d'une catastrophe, à laquelle on essayerait du moins de remédier, que d'en être réduit aux suppositions. Et vous, savez-vous quelque chose? Si oui, je vous en supplie, parlez vite.

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit le colonel Requeñes, et aujourd'hui je commence à désespérer. Depuis quelques jours, je me suis imaginé tous les obstacles qu'Estevan et ses hommes avaient pu rencontrer sur leur route : je me suis dit que la faim, la soif, la maladie peut-être, avaient pu les retarder dans leur expédition en les contraignant de se détourner de leur but, pour trouver de l'eau et des vivres. Mais, ces obstacles-là, on en a raison avec de l'énergie et la connaissance du désert, comme la possède le gambusino Pedro Vicente. Vous êtes un homme, n'est-ce pas, Juliano? Eh bien, laissez-moi vous dire que je crains autre chose qui serait pire que tout cela.

— Quoi donc?

— Les Indiens, dit le colonel Requeñes.

— Les Indiens! riposta don Juliano; on peut les rencontrer certainement par bandes, dans la Sonora, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils attaquent une caravane nombreuse et bien armée.

— C'est ce qui vous trompe, mon ami; une grande effervescence règne dans les tribus des Apaches, depuis ce barbare et impolitique massacre commandé par le capitaine Gil Perez; et les Indiens qui, jadis, se contentaient de battre l'estrade par petites troupes, aujourd'hui marchent par nombreuses compagnies, sans autre mot d'ordre que la vengeance. Je ne dis pas que don Estevan et les siens soient tombés entre leurs mains, mais je soupçonne qu'ils sont traqués, assiégés peut-être, et que, réduits à la dernière extrémité, ils auront fini ou finiront par se rendre.

— Pensez-vous sérieusement ce que vous me dites là, colonel, reprit don Juliano au comble de l'inquiétude. Ma sœur, ma nièce, au pouvoir de ces impitoyables bandits!...

— Tout n'est peut-être pas perdu, señor, dit le colonel Requeñes. Je connais Villanneva, et je sais que, même surpris, il saura se défendre. Si je n'avais écouté que moi-même, il y a beaux jours déjà que je me serais lancé dans le désert. Mais, je vous le demande, ai-je le droit de découvrir Arispe et de disposer des troupes du gouvernement pour aller, au loin, porter secours à un intérêt particulier, sans même savoir si cet intérêt est en péril, et sur quel point au juste on pourrait l'aller défendre?...

— L'entreprise d'Estevan, répondit don Juliano, a une importance exceptionnelle, et par son but, qui peut faire la fortune du pays, et par le nombre et la qualité des intérêts qu'elle représente. Vous n'aurez pas besoin, colonel, de laisser Arispe sans défense; mes peones sont à vous, armés et montés. Toutes mes dispositions sont prises, et je puis vous les amener aujourd'hui même.

— Quand on donne à une troupe l'ordre de se mettre en marche, señor, répondit le colonel, il faut savoir où la diriger. Je n'ignore que cela, mais je l'ignore. Vous le savez, Estevan lui-même, en partant, était loin de connaître exactement le lieu précis où le gambusino devait le conduire. Il n'était pas facile à celui-ci de le lui faire connaître verbalement; la carte de la Sonora est encore à faire. Il ne s'agit pas de le chercher à droite s'il est à gauche. La Sonora, c'est presque l'infini, et je ne sais rien par mes éclaireurs. Pour moi, il ne fait pas de doute qu'Estevan de Villanneva et les siens sont bloqués par les Indiens. Mais où? Dites-le-moi, señor, et aussitôt je fais sonner le boute-selle, bien

qu'il ne me soit pas prouvé que, surtout en cas d'insuccès, le gouvernement m'approuvât de l'avoir fait. »

Don Juliano Romero demeura silencieux pendant quelques instants ; puis se redressant dans une attitude énergique :

« Colonel, dit-il, je comprends, je ne dirai pas vos hésitations, mais les scrupules qui s'opposent à ce que vous engagiez dans le désert, sans but précis, les hommes que vous avez sous vos ordres. Pour moi, il n'y a plus, maintenant, de considérations qui puissent me retenir, et, dès demain, je me mets en route avec mes peones, solidement équipés et armés. Tout est préférable à l'incertitude qui m'accable.

— Don Juliano, dit le colonel, vous avez raison. Quant à moi, si je ne puis lancer tout mon régiment dans une aventure, j'ai le droit et même le devoir de vous faire accompagner par deux ou trois escadrons. Vous protéger est un but précis dont je ne saurais décliner la responsabilité. — Cecilio, ajouta-t-il en s'adressant à son officier d'ordonnance, veuillez prévenir le major Garcia que j'ai à lui parler sur-le-champ.

Le jeune officier s'éloigna, mais il revint presque aussitôt.

Au même moment, une clameur inusitée montait de la place et retentissait jusque dans l'appartement du colonel Requeñes.

« Regardez, dit le jeune officier, vous attendiez des messagers, colonel, je crois, en vérité, qu'en voici un qui arrive, porté par la foule. »

Le colonel et don Juliano se précipitèrent aux fenêtres.

Sur la grande place d'Arispe, un jeune cavalier s'avançait, pâle, les traits fatigués, les vêtements en désordre, couvert de poussière. Son cheval, tout blanc d'écume, semblait à bout d'efforts.

Mais le cavalier qui sentait, sans doute, qu'une fois à terre ses forces l'abandonneraient, montrait, de la main, l'hôtel du commandant des forces d'Arispe.

Pour accomplir ce geste et donner cette indication, il avait relevé la tête.

Le colonel le reconnut, et serrant fébrilement le poignet de don Juliano :

« Par le ciel ! s'écria-t-il, ou mes yeux me trompent, ou ce cavalier n'est autre que le jeune Tresillian ! »

C'était bien lui, en effet, qui, après cinq jours et cinq nuits d'une course vertigineuse dans le désert, venait de pénétrer dans Arispe.

Le malheureux jeune homme n'en pouvait plus.

Depuis vingt-quatre heures, sa gourde était vide et ses provisions disparues, il n'avait ni bu ni mangé.

Quand il aperçut le colonel à la fenêtre de son hôtel, tout ce qu'il put faire ce fut de tirer, de la poche de sa veste, le pli cacheté que lui avait confié Estevan de Villanneva, et de le tendre vers lui, avec un geste plus éloquent que toutes les paroles.

Le colonel, très ému lui-même, ainsi que don Juliano, lui ouvrait les bras.

Quelles nouvelles apportait Henry ? La caravane était-elle saine et sauve ? Survivait-il seul à un complet désastre ?

Henry, toujours entouré par la foule, atteignit la porte de l'hôtel, descendit de cheval et jeta la bride dans les mains d'un lancier envoyé par le colonel Requeñes.

« Puis-je compter sur vous, dit-il, pour panser cette noble bête.

— Comme sur vous-même, señor, répondit le soldat. Le cheval avant le cavalier ; c'est de droit. »

Henry Tresillian mit dans la main du lancier de quoi l'encourager à bien faire, et pénétra dans la maison.

Le colonel et don Juliano accouraient au-devant de lui.

« Ce sont de mauvaises nouvelles que vous apportez sans doute ? demanda l'haciendero.

— Elles ne sont pas bonnes, en effet, répondit Henry ; mais vous le saurez mieux, señor, quand le colonel aura pris connaissance de cette lettre, qui lui est adressée par don Estevan. »

Le colonel prit la lettre, brisa vivement le cachet et se mit à lire à haute voix :

« Mon cher frère,

« Si le ciel permet que vous lisiez jamais ceci, c'est qu'il nous aura pris en pitié ; nous sommes dans une situation extrêmement critique, et que chaque jour aggrave : assiégés que nous sommes en plein désert par les Coyoteros, la plus cruelle de toutes les tribus apaches. Le vaillant jeune homme qui vous

remettra ce pli vous donnera tous les détails de notre situation, que le temps écoulé, depuis son départ, n'aura fait que rendre plus difficile. Sachez seulement que notre vie, à tous, dépend de vous seul, et que, faute de votre aide, il ne nous reste plus qu'à mourir.

« ESTEVAN. »

« Par tout ce que j'ai de plus cher au monde, nous les sauverons, s'écria le colonel, s'il en est temps encore. Êtes-vous prêt, jeune homme, à nous servir de guide ? »

Il s'aperçut alors que le messager, épuisé de fatigue et de besoin, était tombé sur un siège, presque inanimé, ne donnant plus signe de vie, la tête inclinée sur l'épaule et les bras pendants.

Il pria son ordonnance de faire préparer, aussi promptement que possible, un repas réconfortant et fit avaler au jeune Tresillian quelques gouttes d'eau-de-vie de France. Celui-ci se remit peu à peu.

« Excusez-nous, señor, dit le colonel, mais la terrible nouvelle que vous nous apportez nous a fait oublier l'état de défaillance où vous êtes. De grâce, ne nous dites pas un mot avant d'être tout à fait remis. »

En ce moment, un domestique entra, portant, sur un plateau, quelques viandes froides et des fruits, avec un flacon de vin généreux.

Henry Tresillian se mit à dévorer, le besoin étant le plus fort ; mais la première faim assouvie, il pensa que, là-bas, sur la Montagne-Perdue, la famine se montrait menaçante, impitoyable. Et s'adressant au colonel Requeñes :

« Señor colonel, dit-il, vous avez lu la lettre de don Estevan, eh bien! si vous tenez à le sauver, lui et les hommes qui l'accompagnent, il n'est que temps de partir. Excusez-moi d'avoir autant tardé à prononcer ces paroles. »

Le colonel, avec une bonhomie toute militaire, le rassura :

« Mangez, jeune homme, dit-il; entre deux bouchées, vous pourrez nous apprendre peu à peu ce que nous avons besoin de savoir. D'ailleurs, il nous faut le temps de faire les préparatifs nécessaires, et nous ne pouvons partir avant l'aube de demain.

— Avant tout, interrompit don Juliano, où sont nos amis?

— En sûreté relative, dit Henry, s'ils avaient des vivres, mais toutes leurs ressources, à cette heure, doivent être épuisées ou à peu près. Connaissez-vous, señores, un point du désert que l'on nomme la Montagne-Perdue.

— Ce n'est pas la première fois que ce nom frappe mes oreilles, dit le colonel Requeñes.

— Moi, je l'ai vue, poursuivit don Juliano. C'était donc là le but secret vers lequel le gambusino vous guidait? »

Henry Tresillian raconta alors ce qui était arrivé, la soif qui avait eu raison de la caravane, bêtes et gens, et la fortune que l'expédition avait eue d'arriver à temps au lac et à la Montagne-Perdue, et de pouvoir s'y réfugier, grâce au gambusino, au moment même où pendant que les hommes et le bétail se désaltéraient, la présence des Indiens avait été signalée, et en tel nombre, qu'il n'y avait pas eu lieu de songer à se défendre en plaine.

« Quelles peuvent être les forces des Coyoteros? demanda le colonel?

— Cinq cents hommes environ, répondit Henry, mais, selon toute apparence, ils sont rejoints, à cette heure, par une autre bande, de près de deux cents cavaliers, qui a dû faire une excursion sur les rives de l'Horcasitas, attirée, au dire de Pedro Vicente, par l'espoir d'y piller quelque établissement avancé et trop peu sur ses gardes.

— Ce n'est que trop vrai! dit le colonel. Ces maudits se jettent, depuis quelque temps, sur des colons trop audacieux que nos conseils n'arrêtent pas et ne détournent pas de téméraires entreprises. Nous leur enverrons néanmoins du secours, sans plus tarder. — Tout ce que je vois de plus clair, ajouta-t-il, en ce qui concerne Estevan, c'est que la situation réclame une expédition en règle, et que vos peones ne seront pas de trop, don Juliano. — Avez-vous la certitude, señor Tresillian, de pouvoir nous guider par le plus court? Nous n'avons pas un instant à perdre. »

Le jeune Anglais eut un sourire :

« Señor colonel, dit-il, j'ai mis cinq jours à venir, en droite ligne, de la Montagne-Perdue, à travers des obstacles que je reconnaîtrai, qui seraient insurmontables pour une troupe, et que nous tournerons. Si, dans sept jours, nous n'apercevons pas le drapeau mexicain flottant au sommet de la Montagne-Perdue, c'est à moi qu'il faudra vous en prendre.

— C'est bon, dit le colonel, et je vous re-

mercie. Votre père, señor, doit être fier, et à bon droit, d'avoir un tel fils. Maintenant, ajouta-t-il en s'adressant à Juliano, réunissez deux cents de vos plus solides peones, et rejoignons-nous tous, au lever du jour, en dehors d'Arispe.

— Comptez sur moi, » dit don Juliano Romero.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

L'hacienda qu'il exploitait se trouvait à une certaine distance de la ville, et, pour réunir ses hommes à l'heure indiquée, il lui fallait faire diligence.

Le colonel, quand l'haciendero eut disparu, fit mander l'officier de garde et lui donna l'ordre de rassembler, aussi promptement que possible, l'état-major du régiment des lanciers de Zacatecas.

Ce ne fut ni difficile ni long.

Le bruit de l'arrivée du jeune Anglais s'était bientôt répandu dans la ville, et faisait l'objet de toutes les conversations.

Cette apparition du jeune messager sur un cheval à moitié fourbu fit travailler les imaginations, et, comme cela arrive fréquemment, on avait deviné à peu près juste. Le nom de la Montagne-Perdue avait même circulé dans la foule, et, avec la rapidité d'une traînée de poudre allumée, la nouvelle s'était répandue que la caravane de Villanneva et de Tresillian se trouvait presque à la merci des sauvages si, à cette heure, elle n'était pas en leur pouvoir.

Le cri : « Les Indiens! les Indiens! » répété, de proche en proche, se répandit par toute la ville, et quand sonna, dans tous les carrefours d'Arispe, la trompette des lanciers de Zacatecas, nul n'ignorait que le régiment allait se lancer dans le désert.

D'aucuns même s'imaginaient, en présence du tumulte, que les Apaches menaçaient la ville.

Nul ne reposa, cette nuit-là, dans Arispe, et quand, dès les premières lueurs du matin, les lanciers du colonel Requeñes s'ébranlèrent sur la grande place, le jeune Tresillian en tête, aux côtés du colonel, ce furent des acclamations à n'en plus finir.

Tous les escadrons, admirablement armés, montés et équipés, défilèrent devant leur chef, avant d'entreprendre leur longue route dans le désert. Puis les bagages suivirent : chariots chargés de vivres, d'eau et de fourrages, voitures d'ambulance pour les blessés.

A une certaine distance d'Arispe, don Juliano Romero et ses deux cents peones, dans leurs pittoresques costumes de vaqueros et de rancheros, rejoignirent la colonne des soldats réguliers au milieu de laquelle roulaient quelques pièces d'artillerie.

L'haciendero prit la tête de la colonne, en compagnie du colonel Requeñes, d'Henry Tresillian, qu'une nuit bien employée semblait avoir remis de ses fatigues, et des principaux officiers du régiment, et toute la troupe s'ébranla, d'un bon pas, dans la direction de la Montagne-Perdue.



CHAPITRE XIX

UN EXPLOIT IN EXTREMIS

Le dixième jour après le départ du messager, les hôtes forcés de la Montagne-Perdue, en proie à la faim et à toutes les idées noires qu'elle suscite, furent les témoins d'un spectacle bien fait pour ajouter à leurs tourments.

Dans l'après-midi, ils virent poindre, à l'horizon, une longue file de cavaliers qu'ils reconnurent pour des sauvages.

C'étaient les Coyoteros qui revenaient de leur expédition sur les rives de l'Horcasitas.

A mesure qu'ils avançaient, lentement, car chacun des cavaliers était lourdement chargé de butin, les angoisses des Mexicains augmentaient.

Les habitants d'une ville assiégée, tant qu'ils ont des vivres, ne songent jamais à une issue funeste. Le bombardement n'épouvante point comme la disette. Mais, quand la faim apparaît, hâve et décharnée, adieu l'énergie! C'est l'heure des idées sombres et que rien ne rassérénera plus.

Les Coyoteros survenants, très au fait de la situation, se dirigèrent dans le llano, de façon à passer le plus près possible de la Montagne-Perdue, tout en se tenant hors de la portée des fusils et des carabines des assiégés.

Peu à peu, leur file s'allongea sur le llano, s'agrandit, et leurs clameurs arrivèrent bientôt jusqu'aux oreilles des Mexicains, clameurs de bravade et de triomphe.

Entre deux pelotons de cavaliers, des prisonniers blancs marchaient, liés deux à deux, les vêtements en lambeaux, déchirés par les coups, les pieds saignants. Quant aux femmes, la plupart des cavaliers apaches en tenaient une en travers de leur monture.

Derrière, suivait le butin, consistant en bétail, que quelques sauvages malmenaient en galopant sur les flancs du troupeau.

Et ce qui produisit au haut de la Montagne-Perdue une impression lugubre, à mesure que la bande approchait, c'étaient les plaintes des prisonniers qu'ils entendaient, parfois, à travers les hurlements des sauvages en délire et presque tous ivres.

Dans le pillage de l'établissement qu'ils venaient d'incendier et de détruire, ils avaient découvert des fûts *d'aguardiente* auxquels ils avaient donné de rudes assauts, tout le long de leur route, de sorte que leur cortège ressemblait à une sarabande de démons.

Dans la disposition d'esprit où se trouvaient les assiégés, ce spectacle ne pouvait manquer de produire sur eux une impression funèbre.

Dix jours s'étaient écoulés, et au lieu des secours attendus, espérés du moins, voilà ce qu'ils voyaient : des prisonniers qu'on leur montrait et qu'on maltraitait avec affectation, comme pour leur indiquer le sort qui les attendait.

Pedro Vicente, plus robuste et plus habitué aux privations que les mineurs, ne sut cependant se contenir. Debout sur le bord du plateau, il invectivait les Apaches qui défilaient, faisant avec outrecuidance caracoler leurs mustangs sous les yeux des assiégés.

La señora Villanneva et sa fille Gertrudès ne se montraient plus hors de la tente. Eh quoi! malgré leurs prières ardentes et répétées, rien n'apparaissait du côté du sud? pas le moindre indice? Portées, plus que les hommes encore, à mettre tout au pire, elles pensaient qu'Henry Tresillian n'avait pu franchir la distance qui séparait la Montagne-Perdue d'Arispe, et que, s'il n'avait pas été surpris par une bande de coureurs apaches, il avait succombé, d'une façon ou d'une autre, aux prises avec un de ces mille dangers que le désert tient en réserve, à chaque pas pour ainsi dire, de sa vaste étendue.

C'était en vain que le gambusino leur expliquait qu'une troupe armée ne traverse pas le désert, avec tous ses bagages, comme un cavalier seul, monté sur une bête infatigable, et qu'il n'y avait pas encore de temps perdu. Cette espèce de fantasia exécutée par les Coyoteros en vue des assiégés, portait leur exaspération et leur découragement au comble.

Le ressort de l'énergie se brisait, et l'on ne disait plus sur le plateau : Que faire? mais : Combien de temps encore avant d'en finir?

Cependant, derrière le parapet et sur le plateau, les mines étaient creusées. C'était le gambusino lui-même qui s'était chargé de les allumer au moment voulu, alors que, après une sortie, on aurait réussi à attirer les sauvages sur le terrain miné à leur intention.

Don Estevan, si calme et si brave jusqu'alors, commençait à désespérer lui-même, et montrait à Pedro Vicente la mèche qui communiquait avec la mine :

« Voilà notre dernier secours, disait-il, et le plus tôt sera le mieux.

— Don Estevan, répliquait presque durement le gambusino, je ne vous reconnais plus. »

Et se tournant vers Tresillian :

« Penseriez-vous donc, vous aussi, que l'heure du désespoir ait sonné?

— Je pense, répondit l'Anglais, que je suis prêt à tout, mais qu'avant de mourir il nous faut une vengence éclatante.

— Nous nous vengerons, et il ne manquera rien à la fête, soyez-en sûr, riposta le gambusino; tout est prêt, et nous sommes maîtres de leur vie, aussi bien que de la nôtre. »

Après avoir défilé aussi lentement que possible en vue de la Montagne-Perdue, toute la bande nouvelle des Indiens avait gagné le campement du Zopilote, où elle avait été accueillie toute la soirée par des clameurs enthousiastes.

A la nuit, les Coyoteros allumèrent de grands feux, et le silence du désert ne fut plus troublé que par les cris gutturaux des sentinelles.

Sur le plateau, la plupart des hommes dormaient. Seuls, les chefs veillaient, en compagnie d'une douzaine d'hommes robustes et énergiques, dont la confiance dans le succès d'Henry Tresillian ne se démentait pas, et qui jugeaient qu'il fallait tenir quand même, sans avoir recours encore aux moyens d'extermination préparés.

Deux d'entre eux, la nuit précédente, avaient accompli un de ces actes d'incroyable audace qui sont presque en dehors de ce que l'on est convenu d'appeler le courage humain.

C'étaient deux amis d'Anguez et de Barral, les deux martyrs de la première tentative d'évasion.

Ayant remarqué que les sentinelles indiennes étaient postées deux par deux, de distance en distance autour de la base du rocher, et que les deux dernières, plus isolées, pourraient être abordées, si l'on pouvait descendre du plateau par la voie qu'avait prise Henry, ils avaient résolu de venger le supplice de leurs deux camarades sur ces deux dernières sentinelles, dès que la nuit serait venue.

Pour cela, ils avaient projeté de se faire descendre secrètement sur le llano par les trois mineurs au courant de la manœuvre, tout le long du chemin suivi naguère par le jeune Tresillian. Une fois là, leur idée était de contourner la Montagne-Perdue en se collant pour ainsi dire à ses parois, de ramper en silence, le poignard entre les dents, pour n'avoir plus qu'à saisir chacun son homme au moment voulu, sans bruit, et sans perdre un instant. L'issue dépendait de la rapidité de l'exécution.

Ils avaient certes toutes les chances d'être surpris et de trouver une mort certaine dans cette entreprise.

Mais mourir pour mourir, cette mort en valait une autre, et, d'ailleurs, n'étaient-ils pas maîtres, en cas d'échec, de se brûler la cervelle?

Tout se passa comme ils l'avaient résolu. Avec une adresse sans pareille, ils avaient atteint les deux sentinelles indiennes les plus à leur portée, leur avaient, suivant leur programme, planté leur couteau dans la poitrine jusqu'au manche, sans qu'elles eussent pu pousser un cri; puis, reprenant leur route en sens inverse, ils s'étaient fait rehisser sur le plateau.

Aux premières lueurs du jour, les assiégés avaient pu voir les deux sentinelles, couchées sur le dos, avec l'immobilité des cadavres, entourées d'un groupe de sauvages, à la fois furieux et stupéfaits de cet inexplicable incident.

Instruit bientôt par les cris des sauvages de ce qui venait de se passer, Estevan n'eut pas le courage de sévir contre cet acte d'héroïque indiscipline. Il feignit, ainsi que les autres chefs, de l'ignorer, mais il aurait serré de bon



Anguez et Barral étaient vengés. (Page 80.)

cœur la main des deux téméraires. Il pria le gambusino d'empêcher que toute autre tentative de ce genre se renouvelât, en faisant comprendre à ses auteurs qu'elle pouvait avoir pour effet de faire découvrir par les Apaches le chemin qu'ils avaient pris.

Anguez et Barral étaient vengés. L'exploit était accompli, mais la situation n'était pas changée.

C'étaient deux Indiens de moins, et voilà tout. Il en restait assez pour les remplacer et pour réduire les défenseurs de la forteresse, si les secours n'arrivaient pas.

La onzième journée se passa avec la même monotonie et plus d'inquiétudes encore que les précédentes.

Seulement, à mesure que l'on approchait de la limite approximativement calculée pour l'arrivée du secours, les alternatives d'espérances et de désillusions devenaient plus intolérables.

L'ignorance où Robert Tresillian était du sort de son fils, les suppositions sinistres que cette ignorance faisait naître dans son esprit et dans celui de ses compagnons, finissaient par pousser leur impatience et leur colère jusqu'au paroxysme, et chacun proposait les plans les plus impossibles.

Seul, le gambusino conservait son inaltérable sang-froid, et tenait bon contre tous.

« L'heure du découragement, l'heure du désespoir, l'heure du dénouement n'a pas encore



« Dieu soit loué! s'écria-t-il, ils sont encore là. » (Page 83.)

sonné, disait-il. Qui nous dit que le secours, que la délivrance ne sont pas proches? Il faut laisser aux choses le temps moral de s'accomplir. Jeter le manche après la cognée, avant d'avoir attendu le temps nécessaire serait de la folie. En somme, les libérateurs, s'ils sont en marche, ce dont je ne doute pas, pour ma part, peuvent se trouver en présence d'obstacles imprévus, et l'on ne fait pas marcher un régiment avec la rapidité d'une escouade. Si, au bout, non pas de douze jours, mais de quatorze, rien n'est survenu du côté d'Arispe, eh bien oui, alors, mais alors seulement, le moment sera venu de nous faire sauter avec nos agresseurs. Nous voyez-vous ayant prématurément perdu la tête et réservant à Henry pour toute récompense, à son retour, le seul spectacle de nos cadavres mêlés à ceux de nos vainqueurs? Señores, si la patience est le plus difficile des courages, c'est aussi, dans notre position, le plus indispensable. D'ailleurs, vingt-quatre heures, quarante-huit heures même de latitude données à nos prévisions, sont à coup sûr le moindre des délais que puisse exiger de nous la raison. »

Le gambusino parlait d'or, et ceux auxquels il adressait ces sages paroles n'en eussent pas douté, s'ils eussent vu ce qui se passait dans le llano, à une vingtaine de milles de la Montagne-Perdue, et s'ils eussent entendu ce qu'y disait.

CHAPITRE XX

LE SOIR DU ONZIÈME JOUR

« Alors, cet amas de rochers, cette citadelle de granit que nous apercevons au loin, est bien la Montagne-Perdue? demanda le colonel Requeñes à Henry Tresillian.

— Elle-même, colonel, répondit le jeune Anglais, qui marchait à côté du colonel, et servait de guide au régiment des lanciers de Zacatecas.

— Enfin! dit le colonel avec un soupir de soulagement. Savez-vous, jeune homme, que je commençais à désespérer? Mais dites-moi, vous qui avez déjà accompli ce voyage, quelle distance, à votre estime, nous en sépare? Je parierais volontiers pour une vingtaine de milles.

— Et vous auriez raison, colonel. Quand nous sommes passés ici (je reconnais l'endroit à ce palmier-nain, sur l'écorce duquel le gambusino Pedro Vicente a gravé son nom), — il me souvient de lui avoir entendu dire qu'une distance de vingt milles nous séparait du pied de la montagne. »

Derrière les deux interlocuteurs, le régiment des lanciers s'avançait en bon ordre.

Un peu plus loin, les peones de don Juliano Romero marchaient dans une disposition moins régulière, mais les hommes étaient vigoureux, cavaliers accomplis, et l'ardeur la plus mâle se lisait sur leurs visages.

L'artillerie légère suivait, attelée de chevaux solides, et roulant sans bruit sur le sable du llano.

Enfin, un dernier escadron de lanciers chevauchait à une certaine distance, formant l'arrière-garde.

Malgré les obstacles ou plutôt les difficultés qui s'opposaient à la marche d'une colonne nombreuse, la troupe du colonel Requeñes avait fait diligence.

Mais arriverait-elle à temps? C'est ce que se demandait le colonel et Henry.

La Montagne-Perdue apparaissait à l'horizon, mais la distance était trop grande encore pour que la petite armée pût apercevoir déjà le camp des Indiens.

« Jeune homme, dit le colonel en s'adressant à Henry Tresillian, nous voici presque au but de notre expédition, et c'est à vous que nous en sommes redevables. Mais depuis l'heure de notre départ d'Arispe, je n'ai pas ressenti une impression aussi douloureuse que celle qui me saisit en ce moment.

— A quoi pensez-vous donc, colonel, demanda don Juliano, qui les rejoignait au même instant; est-ce que nous ne touchons pas à l'heure de la délivrance?

— Qui sait? dit tristement le colonel Requeñes.

— Comment! qui sait? Que dites-vous là, colonel? Redouteriez-vous de ne pas venir à bout de ces chiens d'Indiens.

— Ce n'est n'est pas cela que je crains, riposta Requeñes. Mais répondez à cette question que depuis quelques heures je me pose, don Juliano : Avez-vous la certitude que nos amis sont à cette heure encore sur le plateau de la montagne? Affirmeriez-vous qu'ils n'ont pas été obligés de se rendre?

— Je l'affirme, señor, riposta vivement Henry Tresillian.

— Vous l'affirmez, mon jeune ami, dit doucement le colonel, mais qu'en pouvez-vous savoir? Onze jours nous séparent de votre évasion, et, vous nous l'avez dit vous-même, la situation était alors presque désespérée.

— Voulez-vous me permettre, colonel, reprit Henry Tresillian, de vous emprunter votre longue-vue?

— Volontiers, répondit le colonel Requeñes, mais la distance est trop grande pour que vous aperceviez les défenseurs, alors même

qu'ils se trouveraient encore sur la Montagne-Perdue.

— Aussi bien, dit Henry, ce n'est pas cela que je cherche.

— Alors, que cherchez-vous? » dirent ensemble le colonel et don Juliano.

Henry Tresillian, la longue-vue rivée aux yeux, ne répondit pas. Il interrogeait l'horizon fermé par la montagne, avec une inquiétude extrême.

Soudain, il jeta une exclamation d'allégresse, et, passant la longue-vue au colonel Requeñes.

« Dieu soit loué! s'écria-t-il, ils sont encore là.

— Comment le savez-vous? demanda le colonel. Qui peut vous fournir, d'ici, le moindre indice de leur présence.

— Regardez à droite, colonel; au plus haut de la montagne, ne voyez-vous pas quelque chose comme un trait se détachant sur le ciel? Eh bien, c'est le drapeau national du Mexique que don Estevan avait fait hisser sur le point le plus élevé du plateau. Il y est encore, tenez, là, à droite, au bord même de la montagne. Ce ne serait rien qu'une raie dans l'espace, pour d'autres. Pour moi, ce rien, c'est lui. Or, il était convenu, avec don Estevan, que le drapeau ne cesserait de flotter que si l'on était obligé d'abandonner la montagne.

— Par le ciel, vous dites vrai, jeune homme! et je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble distinguer jusqu'à l'aigle qui apparaît d'ici comme un point surmontant un I. Ah! nous ne sommes donc pas arrivés trop tard pour sauver nos amis, et il nous sera enfin donné de châtier ces pirates de la Sonora. »

Instantanément, la nouvelle se répandit dans toute la troupe, depuis les premiers rangs jusqu'à l'arrière-garde.

Ce fut un enthousiasme général.

Ce n'était pas en pure perte qu'on avait fait tant de chemin dans le désert et sous un soleil implacable.

D'instinct, le mouvement en avant s'était accéléré.

Un frémissement belliqueux circulait dans tous les rangs. Tout en marchant, chacun visitait ses armes, inspectait la batterie de son revolver et faisait jouer les sabres et les poignards dans leurs gaînes et dans leurs fourreaux.

Ceci se passait vers la moitié du onzième jour, et sur le plateau de la Montagne-Perdue, l'angoisse avait atteint son paroxysme.

Le colonel Requeñes, homme de grande expérience, ne faisait rien à la légère. Il allait d'un escadron à l'autre, et tout en inspectant ses hommes, il consultait les principaux officiers sous ses ordres, afin de s'éclairer sur leurs dispositions.

Après avoir pris l'avis de chacun en particulier, il les réunit dans une courte halte et leur demanda s'il ne leur paraîtrait pas possible, dès qu'on arriverait à portée de canon, de commencer l'attaque par l'artillerie.

Il abondait ainsi dans le sens de la plupart de ceux qu'il avait interrogés et qui lui avaient paru un peu trop pressés d'agir; mais il ne voulait sans doute pas se charger lui-même de modérer leur ardeur, car, s'adressant à son major qui, jusque-là, n'avait pas donné son avis, il le somma de s'expliquer.

Le major, un vieux soldat, blanchi sous le harnais, et que trente ans d'expérience avaient familiarisé avec ces sortes de guerres, ne fit pas attendre sa réponse.

« Colonel, dit-il, n'oubliez point que ces Apaches, dont vous venez d'apercevoir les tentes à l'aide de votre longue-vue, ne se doutent pas encore de notre arrivée, et que, pour les écraser d'un coup, avec le moins de perte possible, mieux vaudrait les surprendre que les avertir à coups de canon qu'ils vont nous avoir à leurs trousses. Il me semblerait plus sage de ne tomber sur eux qu'après les avoir enveloppés, sans qu'ils aient pu se douter de notre approche ni soupçonner les mesures prises par nous pour leur couper toute retraite.

— Messieurs, dit le colonel Requeñes en s'adressant à ses officiers, je crois qu'à tout bien examiner le conseil du major est bon et que nous ferons bien de nous y rallier. Il n'a qu'un inconvénient, il me semble, celui de retarder de quelques heures notre attaque. Mais qu'importe, si ce retard doit en assurer le résultat?

— Le colonel m'a bien compris, reprit le vieux soldat; je suis aussi pressé qu'un autre, mais nous manœuvrerons bien plus sûrement quand la nuit sera tombée. D'ici là, et pendant que le jour permet de s'orienter, disposons nos hommes par détachements, de façon à former un demi-cercle, dont les deux extrémités viendront se fermer sur la Montagne-

Perdue. Les Apaches, ainsi entourés, n'auront même pas la ressource de la fuite, et nous les prendrons comme dans une souricière. »

Tout le monde applaudit au petit discours du major, et le colonel, ravi d'avoir obtenu ce que, secrètement, il avait désiré, se chargea de la conclusion.

« Il importe dès maintenant, dit-il, que nous ne fassions pas un pas de plus. D'ailleurs, les quelques heures de repos que nous allons prendre doubleront la force de nos hommes et de nos chevaux. »

Henry lui-même, malgré sa hâte, plus grande encore que celle des autres, on le comprend, se rendit à d'aussi bonnes raisons.

Sur l'ordre du colonel, les officiers vinrent aussitôt, au galop de leurs montures, se grouper à quelque distance en avant du front des troupes. Chaque chef d'escadron reçut les instructions nécessaires, et le régiment des lanciers de Zacatecas se déploya en un demi-cercle dont le rayon devait s'amoindrir à mesure qu'on se rapprocherait de la Montagne-Perdue.

Le mouvement devait commencer à s'effectuer à la nuit tombante.

D'après les évaluations d'Henry Tresillian, interrogé par le colonel Requeñes, il était permis, nous l'avons dit, de porter à cinq cents environ le nombre des Coyoteros. En cas de retour de l'expédition partie pour les établissements de l'Horcasitas, retour qui avait pu s'effectuer depuis son départ, il pouvait y avoir de six à sept cents sauvages au pied de la montagne.

Nombre égal de part et d'autre, donc victoire sûre, complète même, surtout si les hôtes du plateau pouvaient prendre part à la bataille et décimer, d'en haut, la masse des sauvages, que lanciers et peones allaient bientôt enfermer dans un cercle de fer et refouler, la lance et le sabre dans les reins, jusqu'au pied du ravin.

Dans les rangs des soldats mexicains et parmi les peones de don Juliano, ce fut avec une sorte de fièvre qu'on attendit les ombres de la nuit.



CHAPITRE XXI

BATAILLE ET DÉLIVRANCE

Sur le plateau, au déclin de ce même jour, et presque à l'heure même où ce qui précède se passait entre le colonel des lanciers et son état-major, les hôtes de la Montagne-Perdue se livraient à de tristes pensées.

Pour la plupart, maintenant, il n'y avait plus de doute ; le courageux messager avait succombé dans le désert, et la garnison d'Arispe, ignorante des terribles secrets du llano, ne songeait même pas, faute d'avis, à venir délivrer les mineurs.

Malgré cela, don Estevan de Villanneva, Robert Tresillian, l'ingénieur et le gambusino Pedro Vicente ne cessaient d'interroger l'horizon du sud.

C'est par là que les secours devaient venir, c'est par là qu'ils les attendaient, mais avec des espérances de plus en plus affaiblies.

« Le soleil descend sur l'horizon, dit don Estevan, et si nos amis n'arrivent pas aujourd'hui, nous n'avons plus qu'à vendre chèrement notre vie, car la position n'est plus tenable. A une demi-ration près, qui ne pourrait servir qu'à prolonger d'un jour à peine nos souffrances, les vivres sont épuisés, et bientôt nous verrons les femmes et les enfants exténués mourir de faim.

— Nous en avons enterré trois aujourd'hui, dit douloureusement Robert Tresillian, que l'excès de nourriture n'a certes pas tués... »

Et il ajouta :

« Je ne les plains pas. Cela vaut mieux, pour eux, que de servir de pâture aux coyotes et aux vautours, comme cela pourra bien nous arriver, à nous... »

Le gambusino, bien qu'affaibli, lui aussi, par les privations, tressaillit à ces paroles, et ce fut d'un accent presque irrité qu'il s'exprima :

« Non, s'écria-t-il, cent fois non ! Nous n'avons pas encore le droit de dire que ce que vous redoutez soit arrivé, señor. Henry n'a pas succombé ; rien ne nous autorise à douter du succès de sa tâche. Voilà dix jours que je me tue à vous le prouver, et vous ne voulez pas m'entendre.

— Que voulez-vous que j'entende, reprit Robert Tresillian, en présence de cette morne et muette étendue, ou mon fils... »

Et, du geste, il indiquait l'horizon méridional.

« L'impassibilité de ce désert me tue, continua-t-il, señor Vicente, et quoi que vous disiez maintenant, si don Estevan partage mon avis, nous descendrons, et nous nous lancerons, à corps perdu, sur le campement du Zopilote. »

Don Estevan prononça, d'une voix résolue, ces quelques mots :

« Tresillian est dans le vrai. Je crains que vous ne soyez dans le rêve, vous, Pedro Vicente. Si nous attendons de ne plus avoir la moindre force dans les bras, ces bandits nous tueront comme des enfants sans défense. Pour ma part, je déclare que je préfère tout à cette situation sans issue. »

Le gambusino frappa du pied le roc, sans répondre. De tous les assiégés, il était le seul, avec l'ingénieur, à ne pas désespérer encore.

Son calcul était celui-ci : cinq jours à Henry Tresillian pour gagner Arispe ; sept jours aux troupes du colonel Requeñes pour parcourir, en sens inverse, la même distance. Un jour de retard pour les éventualités, un jour, et c'était bien peu !

Mais, dans le délire de l'attente, non seulement nul ne voulait admettre ce retard, si naturel cependant, mais le onzième jour n'était pas encore écoulé que les plus raisonnables mettaient tout au pis.

Le gambusino, voyant qu'il n'y avait pas à espérer de les convaincre, voulut composer :

« Don Estevan, dit-il, si demain, à la même heure, nous n'avons rien aperçu là-bas, — et il étendait le bras vers le sud, — commandez, je suivrai vos ordres, quels qu'ils soient, mais, de grâce, accordez-moi jusqu'à demain.

— Demain, murmura Robert Tresillian, toujours demain ! Mais demain, nos mineurs seront hors d'état de porter leurs armes, de faire un pas peut-être. Savez-vous ce que disaient, il y a deux heures, les deux hommes intrépides qui, au péril de leur vie, ont vengé Anguez et Barral : « Si demain il n'y a rien de nouveau, nous recommencerons, mais cette fois, ce sera pour aller chercher en bas notre dîner. » Si vous voulez m'en croire, Villanneva, aussitôt que la nuit sera venue, vous donnerez l'ordre à l'ingénieur de canonner le camp des sauvages. Ce sera le signal, pour nous, de mourir, mais au moins de mourir en braves, les armes à la main.

— Je donne deux heures encore, sans une minute de plus, aux illusions de Pedro Vicente. Ces deux heures révolues, je serai prêt, Robert, » répondit Estevan, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

.Le gambusino se tut.

Le soleil, en ce moment, touchait presque, de l'extrémité inférieure de son disque agrandi, les bords lointains du llano.

Le gambusino était monté sur une des hautes et larges roches du parapet, qui lui servait parfois d'observatoire.

Au milieu de cet embrasement de l'horizon, il lui sembla voir briller, au loin, un reflet métallique, et, braquant la longue-vue sur le foyer même de la lumière solaire, immobile, ferme comme un tronc d'arbre, il demeura dans cette attitude pendant quelques secondes, sans jeter une exclamation, sans prononcer une parole. Puis, tout à coup, pliant les genoux pour se mettre à la portée d'Estevan, il lui tendit la longue-vue, et celui-ci remarqua deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues bronzées.

« Quoi donc, demanda-t-il, qu'avez-vous, Pedro Vicente? Que signifient ces larmes? »

Le gambusino passa la main sur ses paupières, et, indiquant, du geste, le disque, amoindri de moitié déjà, du soleil couchant, il dit, d'une voix étranglée :

« Vous ne direz pas, cette fois, que je rêve : les voilà !...

— Les voilà, qui? Que voyez-vous, que croyez-vous voir là-bas, señor gambusino?

— Je vois des armes qui reluisent, aux derniers feux du jour, dit-il d'une voix profondément émue ; et à qui appartiendraient-elles, sinon aux lanciers du colonel Requeñes? »

L'émotion était à son comble. Tout le monde avait pris place à côté du gambusino ; la longue-vue, en quelques instants, passa de la main d'Estevan dans toutes les mains ; et quand le soleil plongea derrière l'horizon, comme dans un abîme, il n'y avait plus de doute pour personne sur le plateau : les réguliers mexicains étaient là, à quelques milles, tout prêts à fondre sur la bande des Coyoteros.

Robert Tresillian cherchait à percer, du regard, les ombres de la nuit qui s'épaississaient rapidement, et le gambusino, devinant son idée :

« Si Henry n'était pas là, personne n'y serait, lui dit-il. Brave, brave jeune homme ! Vous me rendrez cette justice, señor, que je n'ai pas douté de lui un seul instant. »

Sur le plateau, comme sur le pont d'un navire désemparé, où l'espoir renaît à l'aspect d'une voile entrevue dans le lointain, les mineurs s'embrassaient.

On oubliait les jours de misère ; on oubliait la faim. Les secours n'étaient-ils pas en vue?

On tint conseil aussitôt : fallait-il donner signe de vie aux survenants que les Apaches n'avaient évidemment pu encore apercevoir, puisque, pour les mineurs placés à cinq cents pieds au-dessus du llano, ils se confondaient avec l'extrême limite de l'horizon?

N'était-ce pas le moment, disait Robert Tresillian, d'user de la lumière électrique, et d'envelopper, dans une nappe flamboyante, le campement du Zopilote, pour le désigner plus sûrement aux coups de Requeñes? Henry n'avait-il pas dû lui expliquer comment, dans les longues heures de la captivité, les mineurs, sous la direction de l'ingénieur, avaient employé leur temps et s'étaient préparés à user de l'outillage électrique dont ils disposaient?

L'idée faillit être agréée, et déjà l'ingénieur ne parlait de rien moins que de mettre en outre, et sans plus tarder, le feu à ses deux pièces d'artillerie qui ne demandaient qu'à faire leurs preuves, quand heureusement, en homme toujours avisé, le gambusino représenta que tout cela ne pourrait avoir d'autre effet que de contrecarrer les plans du colonel Requeñes, dont l'idée devait être de surprendre

les Indiens. Il fallait se tenir prêt, sans doute, mais attendre que, renseignés par Henry, le colonel et ses hommes eussent engagé l'action comme ils l'avaient préparée. Alors, mais seulement alors, les deux canons, braqués d'avance sur la tente du Zopilote, autour de laquelle le gros des sauvages surpris se masserait infailliblement, pourraient se mettre de la partie et faire merveille. Alors aussi, l'illumination du llano, venant par là-dessus, arriverait juste à point.

Une fois encore, l'avis du gambusino l'emporta.

Le silence était solennel, troublé, de temps en temps seulement, par le cri du coyote, que se renvoyaient les sentinelles indiennes, pour indiquer qu'elles faisaient bonne garde.

Les mineurs, étendus tout de leur long sur le plateau, l'oreille contre terre, s'imaginaient, grâce aux illusions de l'espérance, entendre, sur le llano, le piétinement de la cavalerie mexicaine.

Les premières heures de la nuit se passèrent dans une impatience fébrile, qui tint éveillés les mineurs les plus affaiblis, les femmes et jusqu'aux enfants.

Pedro Vicente, la carabine au poing, au milieu d'un groupe composé de don Estevan, de Robert Tresillian, de l'ingénieur et de plusieurs contremaîtres, répétait à chacun que ce n'était pas aux gens du plateau à engager l'action. Le colonel Requeñes était évidemment guidé par Henry. Il n'avait pas été sans apercevoir, dans la journée, le drapeau mexicain flottant au sommet de la Montagne-Perdue : donc, en homme expert qu'il était, il devait songer à une action commune entre ses troupes et les assiégés, mais aussi compter que ceux-ci lui en laisseraient, à lui, libre de ses mouvements, l'initiative. C'était élémentaire.

Deux heures se passèrent ainsi, mortellement longues, sans que rien vînt troubler le silence nocturne.

Une indescriptible émotion faisait battre les cœurs, et les plus faibles sentaient, dans leurs muscles, une force surhumaine.

« Patience, leur disait le gambusino, laissons le mouvement du colonel Requeñes s'accomplir, de manière à ce que les Indiens, surpris au milieu même de leur sommeil, ne puissent songer à la fuite. Encore quelques minutes, peut-être, et ce sera notre tour. Ne serait-il pas réjouissant de prendre à leur propre piège tous ces maudits qui, depuis des semaines, nous regardent comme une proie sûre, que rien ne pourra leur arracher ? »

Le gambusino parlait encore, que soudain une fusillade terrible réveilla tous les échos dans la plaine, et, presque en même temps, la crépitation des fusils fut dominée par la grosse voix des canons de Requeñes.

Des cris de terreur, des clameurs d'épouvante, mêlés à des hurlements de douleur montant aussitôt du camp des Coyoteros, décimés dans leur sommeil, prouvèrent aux assiégés que les coups de Requeñes avaient porté juste.

Cette foudroyante attaque, venant du côté même d'où ils croyaient si bien n'avoir rien à craindre qu'ils n'y avaient jamais posé de sentinelles, affolait et terrifiait les sauvages.

Ce fut bien pis encore, quand le fuseau de lumière électrique de l'ingénieur, projeté du sommet de la Montagne-Perdue, illumina leur camp, le désignant aux coups implacablement répétés de leurs invisibles agresseurs, que l'ingénieur avait eu bien soin de laisser dans les ténèbres.

Comme l'avait prévu le gambusino, les plus braves se serrèrent tout d'abord autour de la tente du Zopilote.

Le moment tant attendu était donc venu pour l'ingénieur de faire parler ses deux canons; et ils vomirent, à point, leur double volée de mitraille sur la foule éperdue des Indiens.

Les plus intrépides, effarés, rugissaient. Les blancs avaient donc fait un pacte avec les esprits, pour pouvoir ainsi remplacer la nuit par le jour, et allumer ce soleil qui éclairait leur campement ?

Seul, le Zopilote, déjà à cheval, gardait un reste de sang-froid. Malgré le désarroi de ses hommes, il s'efforçait de les rallier, mais, d'intervalle en intervalle, les canons de Requeñes et ceux du plateau faisaient, dans leurs rangs, de nouveaux ravages.

Tout à coup, il poussa un formidable cri de rage.

Dans le cône de lumière électrique, qui s'élargissait en s'éloignant de la Montagne, il venait d'apercevoir un détachement de soldats mexicains s'avançant perpendiculairement au rocher.

L'aspect de cet ennemi saisissable sembla rendre le courage à tous ces hommes frappés



Le sol s'ébranla jusqu'en bas de la montée. (Page 89.)

jusque-là par une sorte de terreur superstitieuse.

En un clin d'œil, ils furent à cheval, et, poussant avec ensemble leur farouche cri de guerre, ils allaient se ruer sur l'escadron de Requeñes, quand, d'un geste désespéré, le Zopilote les arrêta.

Sous trois nouveaux jets de lumière électrique, à droite, à gauche et au fond, trois autres détachements de lanciers se montraient, formant le cercle, avançant en ordre parfait, méthodique.

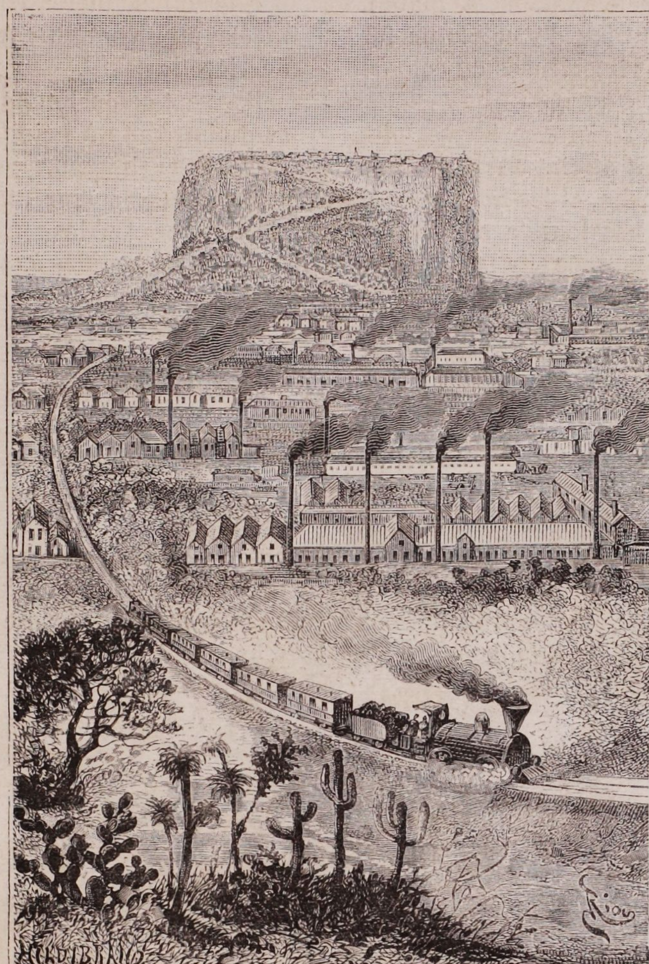
En outre, rangés en bataille devant le lac, la carabine au poing, les peones de don Juliano gardaient le seul passage par où les Indiens auraient pu tenter une fuite désespérée.

Du premier coup d'œil, le Zopilote vit que la partie n'était pas égale, et que, pris entre les survenants et les défenseurs de la Montagne-Perdue, il succomberait nécessairement, avec tous les siens, s'il restait entre deux feux.

Sa résolution fut promptement prise, et, donnant l'ordre à la moitié de ses hommes de se former en arrière-garde pour faire face aux ennemis de la plaine, il s'élança, avec l'autre moitié, à l'assaut du ravin.

La mission de cette arrière-garde était de protéger l'attaque qu'il allait tenter contre le plateau, et qu'il entrevoyait comme son unique et suprême ressource.

S'il parvenait à débusquer les mineurs, en



Un chemin de fer relie la ville nouvelle à la ville d'Arispe. (Page 91.)

forçant le ravin, et à s'emparer du plateau, d'assiégeant il devenait assiégé. Dans sa situation, c'était une partie à tenter. En un clin d'œil, sa bande s'engagea dans le ravin.

Rien ne remuait sur le haut de la montagne, rien non plus dans le couloir étroit et escarpé qui pouvait y conduire.

Serrés les uns contre les autres, pendant que, dans la plaine, la fusillade continuait, plus nourrie encore et plus rapide, les hommes du Zopilote montaient, se poussaient avec une aveugle furie.

Les assiégés, impassibles, les laissèrent approcher et remplir le ravin.

Mais aussitôt que les premiers eurent touché les pierres du parapet, le sol s'ébranla tout à la fois au-dessus de leur tête et sous leurs pieds du haut jusqu'en bas de la montée. Des monceaux de roc, des pierres énormes roulant, comme une avalanche, dans cette tranchée bondée d'assaillants, écrasèrent, sous leur poids décuplé par la vitesse de la chute, les malheureux Indiens qui ne pouvaient plus ni avancer, ni reculer, ni monter, ni descendre, et se trouvaient broyés sur place. A l'artillerie de pierre succéda bientôt la fusillade à bout portant. Aucun coup n'était perdu dans cette masse où une balle n'aurait pu trouver un vide.

Les cadavres des Coyoteros, serrés dans cet étroit espace, demeuraient debout, soutenus l'un par l'autre, et ce ne fut qu'au bout de

quelques instants d'inexprimable confusion, que quelques survivants, parmi lesquels le Zopilote, purent se rejeter dans la plaine, pour y tomber au milieu du cercle de fer formé par les troupes victorieuses du colonel Requeñes.

Alors, voyant toute résistance impossible, le Zopilote, grièvement atteint au bras droit par un fragment de roche, et les hommes qui lui restaient jetèrent bas leurs armes. Tous, immobiles et la tête inclinée sur la poitrine, attendirent qu'on décidât de leur sort.

A ce moment même, le jour se levait, éclairant de tous ses feux cette scène de carnage.

Dans la plaine, entre la montagne et les Mexicains dont les escadrons s'étaient rejoints et formés en demi-cercle infranchissable, de nombreux cadavres de Coyoteros étaient étendus sur le sol, et plus loin, leur campement, détruit par l'artillerie, présentait un aspect lamentable.

Cette aurore fut saluée par des acclamations de joie frénétiques, partant du plateau et répétées par les prisonniers du Zopilote, que les cavaliers du colonel Requeñes avaient, par grand bonheur, dans une si effroyable mêlée, pu reconnaître à temps et faire passer derrière le camp.

Des sept cents hommes du Zopilote, deux cent cinquante à peine survivaient à la bataille. Les vainqueurs commencèrent par s'assurer d'eux en leur attachant les bras derrière le dos et en les réunissant deux par deux, et ils furent confiés à la garde des peones.

Quand cette besogne fut accomplie, quand le ravin fut débarrassé des cadavres qui l'encombraient, les assiégés descendirent.

Il serait impossible de décrire, dans ce qu'elles eurent de touchant, les scènes d'effusion qui suivirent, entre ceux qui avaient craint de ne jamais se revoir, et principalement entre Robert Tresillian et son fils, puis entre celui-ci et Gertrudès, dont le visage pâli rayonnait cependant de bonheur, dans ce moment d'allégresse qui succédait à tant d'heures de désespoir.

CHAPITRE XXII

SANTA-GERTRUDÈS

Lorsque les mineurs rentrèrent au camp abandonné par eux depuis de si longs jours, ils furent agréablement surpris d'y retrouver presque toutes choses en état.

Les chariots, les machines, les outils, tout était intact ou à peu près. Les Coyoteros n'avaient même pas pris la peine de détruire ces objets pour eux inutiles.

C'était une fortune inespérée que cet immense matériel de mineurs, dont les sauvages n'avaient évidemment pas apprécié la valeur.

Quant aux chevaux et aux mules, ceux qu'on venait de leur reprendre compensaient la perte de ceux qu'on avait été forcé d'abandonner lors de la surprise.

Deux jours après la délivrance, tout était réparé, ou peu s'en fallait. On avait enterré les morts, et tandis que le colonel Requeñes regagnait Arispe, emmenant avec lui les Apaches prisonniers, sur le sort desquels il serait statué plus tard, don Juliano, avec ses peones, reconduisit dans leur village de Nacomori les femmes, les enfants et les quelques hommes si miraculeusement délivrés.

La sécurité était maintenant complète. Peut-être même, en s'y prenant bien, ne serait-il pas impossible de se faire un allié du Zopilote. Blessé, comme on l'a vu (il l'avait été de telle façon que l'amputation avait dû être faite sur-le-champ), devenu impropre à

la guerre, on pouvait espérer qu'il serait plus accessible.

Ce projet réussit-il? L'intraitable orgueil et la haine native des Apaches contre les blancs ont-ils capitulé devant la perspective terrifiante d'une répression sans pitié ni merci? Toujours est-il que les abords de la Montagne-Perdue, où l'ingénieur a creusé d'autres galeries, présentent aujourd'hui, après trois années, l'aspect d'une ville jeune mais déjà florissante, protégée par une citadelle plus forte qu'aucune de celles que la main des hommes eût pu élever.

De loin, on aperçoit les cheminées de nombreuses usines, dont la fumée monte ou se déroule dans l'air en volutes épaisses.

Parfois, on y entend même le sifflet strident des locomotives, car un chemin de fer relie la ville nouvelle à la ville d'Arispe.

Autour, il ne reste plus rien de l'aspect sauvage d'autrefois, et des bateaux à voiles glissent sur le lac qui fournit une pêche abondante. Au loin, s'étendent de gras et vastes pâturages qui, de jour en jour, empiètent sur le désert, et où les nouveaux colons entretiennent un bétail nombreux.

Le succès de la mine a été aussi extraordinaire que rapide, et les filons d'or se succèdent les uns aux autres, plus riches à mesure que l'on pénètre plus avant dans les entrailles du sol. La Montagne-Perdue est devenue la Montagne-d'Or.

La fortune des quatre associés est considérable. Nous disons quatre et non plus trois.

Déchirant les marchés conclus, Estevan, Robert Tresillian et l'ingénieur avaient jugé qu'une part dans l'association, octroyée au gambusino, n'était qu'une dette de reconnaissance, après les services que celui-ci leur avait rendus.

Il n'est même pas un des mineurs que nous avons vus assiégés par les Indiens et si près de la plus affreuse des morts, qui n'ait réalisé de larges bénéfices.

Chacun d'eux a son cottage, souvent aussi coquet que confortable, annonçant l'aisance acquise par le travail; et par un souvenir de gratitude, mêlé de douleur, ils se sont réunis, dans une pensée commune, pour élever un monument à la mémoire de Benito Anguez et de Jacopo Barral, mis à mort par les Coyoteros dans la nuit sinistre que l'on sait.

C'est une pyramide de pierre, sans ornements, sur une des faces de laquelle les noms des deux martyrs sont gravés, et entourée d'un grillage en dedans duquel les fleurs les plus rares sont cultivées et entretenues avec une sollicitude touchante.

Sur le plateau de la Montagne, un château d'architecture élégante se dresse, au sommet duquel flotte le pavillon national, citadelle en même temps que palais, où des canons à longue portée pourraient, au besoin, balayer la plaine dans tous les sens.

Peu à peu, marchands et fournisseurs sont venus. Des boutiques et des magasins se sont bâtis et ouverts çà et là, formant bientôt des rues où l'on voit une imposante maison d'école et jusqu'à une imprimerie où s'est fondé, presque aussitôt, un journal qui prospère. Tout fait donc présager un avenir des plus brillants à cette ville née presque d'hier.

Au centre de la cité, comme dans toutes les agglomérations de la population au Mexique, la Plaza Mayor, plantée d'arbres, présente la forme d'un rectangle dont chaque côté est bâti d'une façon plus riche et plus régulière que le reste de la ville. Sur l'un de ces côtés, une élégante chapelle a été édifiée et munie d'un clocher et d'une tour carrée, comme la plupart des chapelles mexicaines.

Trois ans, jour pour jour, après la délivrance des mineurs, Santa-Gertrudès est en fête.

Sur la place circule une foule bariolée, parmi laquelle, comme pour donner raison aux prévisions du colonel Requeñes, on aperçoit quelques Apaches couverts de riches sérapés aux couleurs voyantes. Rancheros, vaqueros des haciendas voisines, sous le pittoresque costume national, accompagnent leurs femmes et leurs enfants en habits de fête. Au milieu de toutes ces toilettes variées, on distingue parfois l'uniforme plus sévère des lanciers de Zacatecas, campés à quelque distance de la ville, après une récente et définitive expédition, jusqu'au cœur des tribus indiennes.

Les usines sont partout fermées, et les habitants ont abandonné leurs maisons. On entend le murmure incessant d'une foule en joie, dominé par le bruit des cloches de la chapelle, lancées à toute volée.

C'est le baptême du premier né d'Henry Tresillian et de Gertrudès de Villanneva, que l'on célèbre avec tant de pompe et de cordialité, dans la ville qui a reçu, par acclamation, le nom de la jeune et courageuse fille.

Le contentement se lit sur tous les visages et fait bientôt place à l'admiration quand on aperçoit, sur les marches de l'église, dans un flot de dentelles, l'enfant que le colonel Requeñes et la señora Villanneva viennent de tenir sur les fonts du baptême.

Derrière eux paraissent bientôt don Estevan, don Juliano Romero, Robert Tresillian, puis l'ingénieur et Pedro Vicente radieux, donnant le bras au jeune père. Est-ce que le bonheur de son jeune ami n'est pas un peu le sien ?

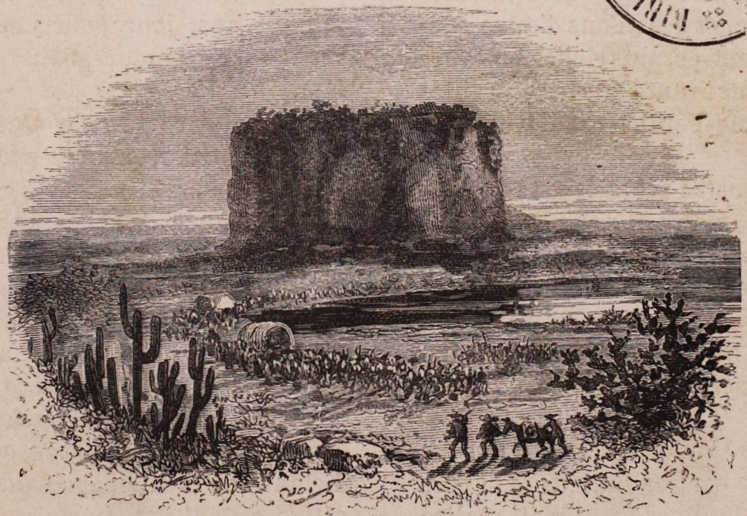
Alors, ce sont des acclamations à n'en plus finir, des hourras qui se multiplient sur le passage du cortège.

Quand l'heure des réjouissances sera venue, c'est le gambusino, qui, monté sur Crusader, devenu son ami, remportera le prix de toutes les courses. Le noble animal, dont on se rappelle la fidélité et les exploits, est salué par la foule enthousiaste des cris mille fois répétés de : « Vive Crusader ! »

Sur la Plaza Mayor, dans un pavillon improvisé, garni de branchages et d'énormes bouquets de fleurs, la musique des lanciers de Zacatecas fait entendre ses plus beaux airs.

Et la nuit venue, quand la lanterne d'un phare, construit par l'ingénieur à l'extrême pointe du plateau de la montagne, disperse ses lueurs à des lieues à la ronde, les habitants de Santa-Gertrudès, rentrés dans leurs maisons, se racontent l'un à l'autre les malheurs d'autrefois.

C'est un sentiment tout à fait humain de se rappeler, dans les jours heureux, les heures pénibles des temps disparus.



Paris. — Imp. Gauthier-Villars et fils, 55, quai des Grands-Augustins.

